HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE.

I.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ÉGLISE,

DEPUIS LA PRÉDICATION DES APOTRES JUSQU'AU PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XVI,

OUVRAGE RÉDIGÉ

A L'USAGE DES SÉMINAIRES ET DU CLERGÉ,

PROPRE A FACILITER L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGIE ET DE LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE,

ET RENFERMANT, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

L'HISTOIRE DES EGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENT, LES SOUVERAINS PONTIFES, LES CONCILES GÉNERAUX ET PARTICULIERS, LES SCHISMES ET LES HERESIES, LES INSTITUTIONS D'ORDRES RELIGIEUX LES AUTEURS ECCLESIASTIQUES, ETC.

PUBLICATION

Dont les neuf premiers volumes contiennent le texte rectifié de Bérault-Bercastel, et les quatre derniers la continuation, depuis l'an 1719 jusqu'à l'an 1840,

PAR M. LE BARON HENRION,

Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

QUATRIÈME ÉDITION.



Tome premier.

PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
5, RUE DU POT-DE-FER.

1841

A Son Eminence

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

Louis Lambruschini,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ,
PRÉFET DE LA CONGRÉGATION DES ÉTUDES,
BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SAINTE ÉGLISE, ETC.

MONSEIGNEUR,

Lorsque je publiai l'Histoire de la Papauté, *dont le Souverain Pontife daigna agréer l'hommage avec une si paternelle bienveillance, je remplis un devoir en déclarant, dès la première page de mon livre, qu'il avait été entrepris pour la plus grande gloire de l'Eglise, et que, soumis sans réserve au jugement du Successeur de saint Pierre, j'acceptais tout ce qu'il approuve, et rejetais tout ce qu'il condamne.*

Je regarde, Monseigneur, comme une obligation non moins rigoureuse pour moi, de répéter cette déclaration au début de l'Histoire générale de l'Eglise. *Mais il m'est doux de la déposer aux pieds de Votre Eminence, parce qu'Elle connaît la sincérité de mes paroles, et que les témoignages de bonté dont Elle m'honore me permettent d'espérer qu'Elle daignera offrir à Sa Sainteté ce nouveau tribut de ma soumission filiale.*

Depuis les travaux de tant d'illustres critiques, l'Histoire générale de l'Eglise *ne pouvait être publiée avec succès qu'autant qu'on se serait pénétré de leur esprit. Les noms des Marchetti, des Muzzarelli, etc., dont j'ai consciencieusement étudié les œuvres, et qui m'ont constamment servi de guides, sont les garants que j'offre à Votre Eminence. L'ouvrage de l'abbé Bérault-Bercastel, rec[illegible] d'après ces auteurs, et continué jusqu'au pontificat de Grégoire XVI, sera fa[illegible]orablement accueilli par tous les amis de la Religion.*

En jetant les yeux sur cet ouvrage, Votre Eminence reconnaîtra avec quel soin jaloux, avec quelle respectueuse sollicitude, avec quel désir de rendre hommage à la vérité, on y a constaté les droits de la Papauté, cette sauve-garde de l'orthodoxie et du bonheur des nations. Elle verra avec quelle reconnaissance on y a retracé les bienfaits de cette divine et puissante Institution. Les bienfaits de la Papauté prouvent ses droits : or, l'Histoire générale de l'Eglise *n'est que le tableau des magnifiques résultats de son influence.*

Je suis, avec la plus profonde vénération et les plus vifs sentiments de gratitude,

Monseigneur,

De Votre Eminence,

Le très-humble, très-obéissant et très-dévoué **serviteur.**

Bon HENRION.

INTRODUCTION.

L'histoire ecclésiastique a pour objet de montrer la suite du christianisme depuis son établissement ; car la véritable religion a cet avantage[1], que l'origine en est certaine et la tradition continuée jusqu'à nous, sans aucune interruption. Son origine est certaine, puisque le témoignage même des infidèles établit que Jésus-Christ est venu au monde il y a mil huit cent quarante ans. Nous avons entre les mains son histoire écrite par ses disciples, témoins oculaires : nous avons les prophéties qui l'avaient promis long-temps auparavant, et nous en connaissons les dates ainsi que les auteurs à remonter jusqu'à Moïse, dont les livres sont les plus anciens qui existent au monde.

Il n'en est pas de même des fables sur lesquelles était fondée la religion des Grecs ou des autres anciens païens. Les poètes, qui étaient les prophètes et les théologiens de ces peuples, se disaient, nous en convenons, instruits par des divinités : mais ils ne donnaient aucune preuve de leur mission ; ils n'osaient même préciser les circonstances, ni citer les témoins des faits merveilleux qu'ils racontaient. Leurs récits, consacrés par la poésie, la musique, la peinture, s'étant formés en divers pays et en divers temps, renfermaient une foule de contradictions qu'il était impossible d'accorder entre elles. C'est ce qu'on voit encore dans les Indes : les idolâtres modernes, comme ceux de l'antiquité, admettent des histoires prodigieuses, semblables aux songes les plus extravagants, avancées sans aucune preuve, sans aucune circonstance de temps ni de lieux, sans aucun rapport avec ce qu'on peut connaître d'ailleurs des faits de l'histoire véritable, sans suite, sans liaison avec le présent.

Il est vrai que l'on sait l'origine et la suite du mahométisme ; mais aussi on n'y voit rien que de naturel. Un homme hardi, habile, éloquent dans sa langue, quoique d'ailleurs très-ignorant, a séduit des ignorants comme lui. Sous prétexte de ruiner l'idolâtrie décriée depuis plusieurs siècles, il leur a proposé une croyance sans mystères et des pratiques conformes à leurs mœurs. Il s'est établi les armes à la main, et son cimeterre a fait des conquêtes continuées par ses successeurs : il n'y a rien là au-dessus du cours ordinaire des choses humaines. Ceux qui ont attribué quelques miracles à Mahomet n'ont écrit que long-temps après lui ; ce faux prophète, qui doit être cru sur ce point, répondit aux incrédules qui lui demandaient des preuves de sa mission, que Dieu ne l'avait pas envoyé pour faire des miracles, que Moïse et Jésus-Christ en avaient assez fait. Au reste, nous ne voyons pas que cette religion ait subsisté en aucun lieu, non-seulement sous la persécution, mais sous une domination étrangère.

Il n'y a donc que la vraie religion qui soit également certaine et merveilleuse. Les miracles étaient nécessaires pour témoigner que Dieu parlait, et pour réveiller les hommes accoutumés à voir les merveilles de la nature sans les admirer. La preuve des miracles était nécessaire aussi, afin

[1] Fleury, *Hist. de l'Eglise,* préface.

que la foi fût raisonnable et différente de la crédulité aveugle, qui accepte au hasard tout ce qui lui est proposé comme extraordinaire. Or, la même bonté par laquelle Dieu a fait tant de miracles pour rappeler les hommes à lui, en s'accommodant à leur faiblesse, l'a porté à faire ces miracles à la plus grande lumière du monde, c'est-à-dire dans les temps et les lieux les plus propres à en conserver la mémoire. Moïse a opéré ses prodiges en Egypte, dans la ville capitale, en présence du roi, à l'époque où les Egyptiens étaient les plus savants et les plus polis de tous les hommes, il a eu pour témoin un peuple entier, qu'il a délivré et à qui il a donné des lois écrites dans le livre même qui rapporte toutes ces merveilles. Jésus-Christ est venu du temps d'Auguste, dans le siècle le plus éclairé de l'empire romain, dont il nous reste un si grand nombre d'écrits, que ce siècle nous est beaucoup plus connu que ne l'est en France le règne de Louis le Jeune. Jésus-Christ devait naître en Judée, suivant les prophéties : il a enseigné sa doctrine et accompli la plupart de ses miracles à Jérusalem, qui en était la capitale, il y est mort et ressuscité. Ses disciples se sont aussitôt répandus par tout l'empire romain, et bientôt après par tout le monde. Ils ont prêché d'abord dans les plus grandes cités, à Antioche, à Alexandrie, à Rome même. Ils ont enseigné à Athènes, à Corinthe, par toute la Grèce; dans les villes les plus savantes, les plus corrompues, les plus idolâtres. C'est à la face de toutes les nations, des Grecs, des Barbares, des Juifs, des Romains, des savants, des ignorants, des peuples et des princes, que les disciples de Jésus-Christ ont rendu témoignage des merveilles qu'ils avaient vues de leurs yeux, ouïes de leurs oreilles, touchées de leurs mains, et particulièrement de la merveille de sa résurrection. Ils ont soutenu ce témoignage sans aucun intérêt, contre toutes les raisons de la prudence humaine, jusqu'au dernier soupir, et ils l'ont scellé de leur sang. Voilà l'établissement du christianisme.

Qu'est-il arrivé depuis? Cette doctrine si incroyable, cette morale si contraire aux passions des hommes, ont-elles pu se soutenir? N'y a-t-il point dans la chaîne des événements quelque lacune? Comment avons-nous la connaissance des faits? Par une succession suivie de docteurs et de disciples; par des écrits publiés d'âge en âge, transmis et conservés de mains en mains; par des traditions qui ont passé des pères aux enfants; par des assemblées solennelles, dans chaque province et dans chaque ville, pour l'exercice de cette religion; enfin par les édifices destinés à ces réunions, dont quelques-uns subsistent depuis douze cents ans : tout cela sans aucune interruption. Depuis que saint Pierre et saint Paul ont fondé l'Eglise romaine, il y a toujours eu à Rome un pape, chef des chrétiens; nous savons tous les noms de ces pontifes jusqu'à Grégoire XVI. Nous avons la suite de tous les évêques de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople. Pour nous borner à la France, nous connaissons les évêques de Lyon, depuis saint Pothin et saint Irénée; ceux de Toulouse, depuis saint Saturnin, ceux de Tours, depuis saint Gratien; ceux de Paris, depuis saint Denis : les Eglises même dont l'origine est plus obscure, ont une succession connue depuis environ mille ans. C'est la preuve la plus sensible de la vérité du christianisme. Toute Eglise qui remonte jusqu'aux premiers siècles, en montrant une suite de pasteurs toujours unis de communion avec l'Eglise romaine, est catholique. Au contraire, on distingue les sociétés hérétiques, parce qu'en remontant le cours des âges, on trouve plus tôt ou plus tard l'époque précise où leurs pasteurs se sont séparés de l'Eglise, dans le sein de laquelle ils étaient nés. La doctrine nouvelle

ou particulière est fausse : la véritable doctrine est celle qui a toujours été enseignée par toute l'Eglise.

Cette heureuse succession de foi, de discipline, de bonnes mœurs, forme la matière de l'histoire ecclésiastique. Si la connaissance des faits dont elle se compose n'est pas également nécessaire à tous, du moins il n'est personne à qui elle ne soit très-utile.

Et d'abord rien n'est plus propre à nous confirmer dans la foi, que de voir la même doctrine qu'on nous enseigne aujourd'hui enseignée dès le commencement par les martyrs et appuyée par tant de miracles; que de voir une Eglise subsistante sans interruption par une suite continuelle de peuples fidèles, de pasteurs et de ministres toujours visibles à la face de toutes les nations; une Eglise toujours distinguée non-seulement des infidèles par le nom de chrétienne, mais des sociétés hérétiques ou schismatiques par le nom de catholique ou universelle. Cette Eglise fait toujours profession de n'enseigner que ce qu'elle a reçu d'abord, et de rejeter toute nouvelle doctrine; que si quelquefois elle rend de nouvelles décisions et emploie de nouveaux mots, ce n'est pas pour former ou exprimer de nouveaux dogmes; c'est simplement pour déclarer ce qu'elle a toujours cru, et pour appliquer des remèdes convenables aux nouvelles subtilités des hérétiques. Au reste, elle se croit infaillible, en vertu de la promesse de son fondateur, et ne permet pas aux particuliers de mettre en question ce qu'elle a une fois décidé. La règle de sa foi est la révélation divine, comprise non-seulement dans l'Ecriture, mais dans la tradition par laquelle l'Eglise connaît même l'Ecriture.

Secondement, la discipline de l'Eglise est également vénérable, soit dans la forme des prières, soit dans la pratique des jeûnes, soit dans l'administration des sacrements et les autres saintes cérémonies.

Ce qu'on remarque surtout dans l'histoire ecclésiastique, c'est une politique toute spirituelle et toute céleste, un gouvernement fondé sur la charité, ayant pour but, non l'intérêt de ceux qui gouvernent, mais l'utilité publique. Les pasteurs sont appelés d'en haut; on les choisit pour leur seul mérite, et le plus souvent malgré eux; la charité et l'obéissance leur font accepter le ministère, qui ne leur procure que du travail et des périls. L'amour respectueux d'un troupeau, qui les regarde comme tenant la place de Dieu même, rend leur autorité aussi douce qu'efficace : ils ne prétendent pas dominer comme les puissances du siècle; leur force est dans la persuasion, c'est la sainteté de leur vie autant que leur doctrine qui subjuge tous les cœurs. Ils n'usent de cette autorité que pour le bien du troupeau même; pour convertir les pécheurs, réconcilier les ennemis, tenir tout âge et tout sexe dans la soumission à la loi de Dieu. Maîtres des biens comme des cœurs, ils ne s'en servent que pour assister les pauvres. Les évêques s'assemblent pour délibérer en commun des plus grandes affaires, et ils se les communiquent encore plus souvent par lettres; en sorte que l'Eglise, répandue par toute la terre habitable, n'est qu'un seul corps parfaitement uni de croyances et de maximes. La politique humaine n'a aucune part à cette conduite. Les évêques ne cherchent à se soutenir par aucun avantage temporel, ni de richesses, ni de crédit, auprès des souverains. Sans prendre parti dans les guerres civiles, ils reçoivent paisiblement les maîtres que la Providence leur donne : ils obéissent avec fidélité aux princes païens ou persécuteurs, et résistent avec courage aux princes chrétiens qui veulent appuyer quelque erreur ou troubler la discipline; mais leur résistance se borne à refuser ce qu'on leur

demande contre les regles, à souffrir tout, la mort même, plutôt que de l'accorder. Leur manière d'agir est droite et simple, ferme et vigoureuse sans hauteur, prudente sans finesse ni déguisement. Cette conduite des premiers évêques a été celle de la plupart de leurs successeurs.

En rendant hommage à la discipline des anciens temps, il faut se garder de déprécier les usages actuels de l'Eglise. Si la foi est toujours la même, la discipline varie, et les mœurs des siècles influent sur ces modifications. L'Eglise, qui est assistée en tout temps par Jésus-Christ pour conduire les chrétiens dans les voies du salut, n'opère de changements dans la discipline extérieure qu'avec l'assistance de Dieu : aussi la discipline de l'Eglise en tout siècle est-elle la meilleure que nous puissions avoir, selon le temps et les circonstances, pour arriver à notre fin. En voilà assez pour exciter à étudier, dans toutes ses phases, la discipline ecclésiastique, et pour nous faire désirer de connaître avec quelle intelligence elle a su se proportionner aux besoins des pays et des âges.

En troisième lieu (et cette partie de l'histoire ecclésiastique est plus universellement à l'usage des lecteurs), la pratique de la morale chrétienne par les personnages que dix-huit siècles proposent à notre imitation, a le double avantage de nous montrer dans les exemples des saints en quoi consiste la solide piété, et de détruire nos mauvaises excuses en nous prouvant que la perfection chrétienne n'est point au-dessus de nos efforts, puisque les saints ont su l'atteindre. Lorsque nous lisons les livres de piété anciens et modernes, l'Évangile même, cette pensée nous vient quelquefois à l'esprit : Voilà de belles maximes, mais sont-elles praticables? En voici la démonstration : ce qui a lieu réellement est possible, et des hommes peuvent pratiquer, avec la grâce de Dieu, ce qu'elle a fait pratiquer à tant de saints, qui n'étaient que des hommes. On verra la loi de Moïse, bien au-dessus de la philosophie humaine, amenée à sa perfection par la grâce de Jésus-Christ. Et, pour entrer un peu dans le détail, on verra des hommes véritablement humbles, méprisant les honneurs, la réputation, contents de passer leur vie dans l'obscurité et le mépris des autres hommes; des pauvres volontaires, renonçant aux moyens légitimes de s'enrichir, ou même se dépouillant de leurs biens pour en revêtir les pauvres. On verra la douceur, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la patience victorieuse des plus cruels tourments, la résignation même qui accepte la mort plutôt que d'abandonner la vérité. On verra la viduité, la continence parfaite, la virginité, inconnue jusqu'alors, conservée par des personnes de l'un et de l'autre sexe, quelquefois jusque dans le mariage. On verra la frugalité et la sobriété continuelles, les jeûnes fréquents et rigoureux, les veilles et les cilices, tous les moyens en un mot de châtier le corps et de le réduire en servitude; et toutes ces vertus seront pratiquées, non par quelques personnes supérieures, mais par une multitude infinie. Enfin on verra des solitaires innombrables quitter tout pour vivre dans les déserts, non-seulement sans être à charge à personne, mais en se rendant utiles, même d'une manière sensible, par les aumônes et les guérisons miraculeuses, uniquement occupés à dompter leurs passions et à s'unir à Dieu, autant qu'il est possible à des hommes chargés d'un corps mortel.

Jusqu'ici nous avons indiqué la matière et fait ressortir l'utilité pratique de l'histoire ecclésiastique. D'après ce que nous venons de dire, on ne doit pas s'étonner qu'une foule d'hommes graves et pieux en aient fait l'objet particulier de leurs travaux.

A leur exemple, nous avons cru ne pouvoir nous livrer à une étude plus utile ni plus intéressante. Plus utile : car, nous ne saurions trop le répéter, l'histoire ecclésiastique a pour objet la foi, qu'elle nous montre invariable depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à nos jours; la discipline, dont elle nous explique les modifications; et les mœurs, dont elle nous trace les règles. Plus intéressante : car y a-t-il rien qui puisse autant toucher le cœur et élever l'esprit? y a-t-il une étude d'où ressortent de plus sages préceptes et de plus généreux exemples? Sous quelque rapport qu'on l'envisage, la connaissance de l'histoire ecclésiastique, de ce vaste et majestueux tableau où sont réunis tous les faits qui se rattachent d'une manière intime à la religion, est d'une indispensable nécessité aux membres de la tribu sainte, et spécialement aux jeunes lévites qui se proposent de devenir les dépositaires de la science sacrée, les gardiens de la vérité et des mœurs évangéliques. En voyant, toutefois, qu'on n'appréciait pas assez généralement le parti qu'on peut tirer de la connaissance de l'histoire de l'Eglise, et surtout ce qu'elle peut donner d'intérêt aux instructions populaires des catéchismes ou des paroisses, nous avons songé à mettre au jour le fruit de nos modestes travaux, et il nous a paru que ce serait rendre un véritable service au clergé que de publier une *Histoire générale de l'Eglise*. En voici l'esprit et la distribution.

Nous aurions craint de reproduire le travail de Fleury si souvent inexact, et d'ailleurs beaucoup trop considérable pour les jeunes ecclésiastiques, et pour ceux des simples fidèles qui désirent s'instruire parfaitement de leur religion. Nous avons préféré prendre pour texte l'ouvrage de Bérault-Bercastel, où l'on trouve un développement convenable des événements. Mais, pour nous être approprié le fond de l'ouvrage, nous n'en avons pas épousé les défauts; et, de même que nous aurions élagué de Fleury les préoccupations qui ont dominé cet auteur d'une manière fâcheuse, de même nous n'avons rien épargné pour imprimer aux pages que nous empruntions à Bérault-Bercastel ce ton d'impartialité et de modération dont l'histoire ne doit jamais se départir.

C'est en profitant des ouvrages de tant d'auteurs qui ont successivement aplani cette carrière, que nous espérons réussir dans l'exécution. On trouve dans leurs écrits les matériaux tout prêts, arrangés jusqu'à un certain point, plus ou moins avantageusement présentés; on voit jusqu'où ils ont poussé leurs succès, jusqu'où ils pouvaient avancer encore. Nous partirons du point où ils sont restés; nous nous tiendrons en garde contre les préventions de chacun d'eux; nous approfondirons quelquefois les sources un peu plus qu'ils n'ont fait; nous consulterons quelques monuments qu'ils ont négligés, ou qui n'étaient pas déterrés de leur temps; nous n'accorderons point une confiance exclusive à tel ou tel auteur, et le seul amour du vrai dirigera invariablement notre marche. C'est ainsi que nous pourrons recueillir, au terme où nos guides nous auront conduits, quelques vérités qu'un pas de plus leur eût fait découvrir. Plût à Dieu que nous n'eussions qu'à donner la forme et l'arrangement aux matières, qu'à rassembler ce qui se trouve épars dans une multitude d'ouvrages que peu de personnes peuvent lire ou se procurer! Nous ne ferons pas difficulté de puiser, pour le fonds des choses, dans tous les auteurs; de les suivre dans leur choix; d'en saisir les traits les plus intéressants; d'user même de ces expressions propres et justes, consacrées par l'usage des saints docteurs et des écrivains sûrs, principale-

ment en matière de dogme, où il est si dangereux de donner du neuf. Il n'est point de lecteur sensé qui ne nous sache gré de nous énoncer, en bien des rencontres, comme les historiens qui ont traité avant nous les mêmes objets. Souvent il n'est qu'une manière de bien rendre une pensée; et nous aimons beaucoup mieux, dans ces cas, répéter l'expression la plus convenable, d'après ceux qui nous ont précédé, que d'en substituer de faibles ou d'impropres, comme une émulation mal entendue l'a fait faire à plusieurs écrivains. Peu jaloux de la gloire de l'invention, et content de donner à cette *Histoire* une marche libre et facile, nous nous proposons de tirer parti de tous les écrits anciens et nouveaux qui pourront contribuer à enrichir le nôtre. Ainsi, de même que nous reproduirons, en le rectifiant et en le complétant, le texte de Bérault-Bercastel jusqu'au moment où, cet auteur venant à nous manquer, il nous faudra voler de nos propres ailes; de même nous nous approprierons les savantes *Dissertations* de critiques, tels que Marchetti, Muzzarelli, etc., pour imprimer à notre publication un nouveau degré d'intérêt.

Ce serait, sans contredit, s'écarter du but, que de vouloir tout dire, de rapporter ou d'effleurer tous les événements, de raconter une infinité de faits minutieux et informes. Certes, nous ne pouvons suivre de meilleurs modèles que les écrivains inspirés. L'histoire de l'Ancien Testament, qui forme la première partie de l'histoire ecclésiastique prise dans toute son étendue, les fastes du peuple de Dieu, toutes les divines Ecritures nous apprennent ce qu'il convient de relever ou de négliger. Ce qui pique une vaine curiosité, ce qui a trait aux vues humaines, aux intérêts passagers et purement terrestres, s'y trouve extrêmement abrégé, n'y est présenté que sous les faces qui tiennent aux choses d'un ordre supérieur. Mais dans les différentes parties de l'histoire des Hébreux, comme dans le peu qu'elle raconte des autres nations, les écrivains sacrés s'étendent avec complaisance sur tous les événements et sur tous les objets religieux, sur les merveilles de la foi et de la vertu, sur tout ce qui élève l'esprit vers Dieu, qui s'exprimait par ces dignes organes. Tout tendra donc, dans notre *Histoire générale de l'Eglise*, à former le cœur et les mœurs. Les faits n'en seront, pour ainsi dire, que l'écorce. Sans accumuler tous ceux de même espèce, on ne choisira dans le même nombre que les plus propres à développer et à inculquer les vérités solides qu'on veut établir; mais en évitant le ton de moralité, la profusion des maximes et des sentences, en faisant peu de réflexions, en donnant lieu d'en faire beaucoup. C'est par les faits, sans doute, que doit instruire l'histoire, qui consiste essentiellement dans le récit des faits. Le principe et les effets de l'autorité de l'Église, les maximes de son gouvernement, les différents moyens de sanctifier ses membres, les ressources admirables dont l'Esprit saint l'a prémunie contre tous les efforts que fait l'enfer pour en rompre l'unité, et pour en ternir la pureté : voilà les limites que nous indique la nature des choses. Dans notre idée, l'*Histoire générale de l'Eglise*, en substance et en grand, c'est l'histoire de sa sainte intégrité, des qualités essentielles qu'elle doit conserver avec éclat et sans interruption, jusqu'à la consommation des siècles.

Partant de ce point fixe, le choix et la distribution des faits, le fond et la forme de notre ouvrage sont dès-lors décidés; la liaison si difficile des matières, les transitions dominantes, tracées ou déterminées. Dès-lors nous voilà borné aux grands faits : ce qui n'est que trait isolé, à plus forte raison les matières étrangères et profanes, ne trouvent plus de place

dans ce majestueux ensemble. Et cette conclusion pratique nous paraît d'une telle importance, que, dans les personnages qui ont rempli des rôles relatifs au siècle aussi bien qu'à la religion, nous distinguerons, avec la précision la plus exacte, les traits de l'un et de l'autre. On ne doit nullement confondre, dans un prince chrétien, ce qu'il a fait comme prince avec ce qu'il a fait comme chrétien; de même qu'en certains prélats, ou dans les prélats de certains âges, dans ceux de l'empire français, par exemple, sous la seconde race de nos rois, et dans ceux d'Allemagne, tels qu'ils furent encore long-temps après, il faut prendre garde de ne pas confondre ce qu'ils ont fait comme seigneurs temporels, ou comme premiers vassaux de l'empire, avec les devoirs et les fonctions propres du christianisme et de l'épiscopat. Ainsi nous parviendrons à ne rien dire d'inutile, et à ne rien omettre de nécessaire. Nous regagnerons sur les surperfluités et les digressions un espace suffisant pour traiter d'une manière convenable les événements qui tendent à notre but, et sans effrayer nos lecteurs par le nombre des volumes, nous pourrons leur présenter les grands faits, non par un seul endroit, mais sous toutes leurs faces et avec toutes leurs circonstances importantes. On pourra indiquer les ressorts ou le principe des actions, l'ordre et la suite des desseins, les ressources et les moyens employés pour les exécuter. Tel est l'usage que nous voulons faire de cette philosophie dont on se pique si fort aujourd'hui dans l'histoire. De cette manière, le récit acquerra de la rapidité; il attachera, il intéressera, pour peu que l'exécution réponde au projet. Ne fît-on qu'un abrégé très-succinct, encore devrait-on traiter de la sorte ce qu'on jugerait digne d'y trouver place. C'est principalement l'inobservation de ces règles, qui rend ennuyeux et rebutants, non-seulement la plupart des abrégés, mais plusieurs tableaux d'histoire, où l'on voit les faits si nus et si décharnés, qu'ils perdent tout ce qu'ils pouvaient avoir d'instructif et de persuasif. Quoi qu'il en soit des autres méthodes, celle dont nous venons de présenter les traits principaux nous a paru d'autant plus convenable, que nous ne travaillons pas pour les savants, ni même pour les personnes occupées d'une étude profonde. Elles ne trouveront de trop longue haleine ni Baronius ni les différents auteurs qui ont approfondi plusieurs points particuliers de l'histoire sainte. Souvent encore elles croiront devoir puiser dans les sources antiques, pour éviter tous les périls que l'on court en donnant une confiance illimitée à un écrivain, quels que soient sa réputation et son mérite. Mais cette classe distinguée de lecteurs n'est pas la plus nombreuse; et nous répétons qu'on se propose ici l'utilité du très-grand nombre, de tous ceux qui unissent à l'esprit du christianisme tant soit peu d'éducation et de culture, spécialement des jeunes ecclésiastiques, et des prêtres trop occupés des fonctions publiques de leur état pour donner beaucoup de temps à la lecture de l'histoire. Ce qu'on leur a souvent dit sur l'avantage qu'il y a à bien connaître l'Eglise qu'ils servent avec zèle, les déterminera peut-être à en lire une fois les longues et profondes annales; mais ce n'est qu'en se familiarisant avec ces sortes de connaissances qu'on peut en retirer un solide résultat : les notions imparfaites que laisse une lecture rapide, souvent interrompue et poussée avec peine jusqu'aux derniers volumes, ne sauraient procurer un pareil avantage.

Afin de faciliter au lecteur l'intelligence du sujet, nous diviserons notre matière, c'est-à-dire toute la durée de l'Eglise depuis son établissement jusqu'à nos jours, en quatre parties. La première comprendra l'his-

toire de l'Eglise primitive, avec les temps qui s'en rapprochent, depuis l'institution de cette Eglise jusqu'au VIe siècle inclusivement. La seconde partie renfermera les cinq siècles suivants. Dans la troisième seront compris les XIIe, XIIIe et XIVe siècles. La quatrième, enfin, embrassera le reste des temps jusqu'à celui où nous vivons. Il en est de cette division comme de toutes les choses morales, dont le domaine n'a jamais de bornes précises. Des espaces de temps si considérables se trouvent nécessairement mêlés de ferveur et de relâchement, de ténèbres et de lumière, de dépravation et de réforme, de régularité sincère et de rigorisme hypocrite. Hâtons-nous d'ajouter qu'il est de foi que, dans les plus mauvais temps, l'Eglise ne se vit jamais réduite à un tel état d'opprobre et d'obscurité, que le ministère essentiel de l'édification et de l'instruction en fût interrompu.

Reprenons chacun de ces âges, et présentons le germe des idées saines que nous prétendons faire éclore du récit des faits compris sous ces quatre époques.

Nous n'avons pas cru devoir faire remonter le cours suivi de notre narration plus haut qu'au temps de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qu'au cénacle où ils se trouvaient rassemblés, et qu'on peut regarder comme le berceau de l'Eglise. Quand on en fixerait la naissance à celle de son divin Instituteur, comme l'Evangile ne nous laisse pas ignorer ce qui concerne la vie mortelle de ce Dieu-Homme, il n'est aucun fidèle qui ne puisse recourir à cette source sacrée. Il n'en est pas ainsi des travaux apostoliques des premiers disciples du Fils de Dieu, ni de ceux des coopérateurs qu'ils s'associèrent. L'histoire en est rapportée en partie dans les Actes des apôtres; mais ces monuments, aussi infaillibles sans doute et aussi divinement inspirés que l'Evangile, se taisent sur plusieurs événements qui n'entraient pas dans le plan de l'historien sacré, et qui ne laissent pas que de reposer sur des fondements solides. Considérant d'ailleurs ces premiers siècles, tels qu'ils sont incontestablement, comme la base de la religion et de la piété, nous recueillerons avec un soin religieux les trésors épars dans tous les anciens monuments, mais nous n'aurons garde d'entasser tant de richesses sans exception et sans choix. Il ne s'agit pas de faire une mention particulière, encore moins l'analyse de cette foule d'écrits, si volumineux dès les premiers siècles. Comment suffire à une pareille entreprise, nous ne dirons pas dans une histoire abrégée, mais dans le plan le plus vaste et le mieux rempli? Après avoir fourni, dans chaque genre, autant de traits qu'il en faut pour atteindre notre but, nous éviterons cette surabondance démesurée, qui, en le faisant perdre de vue, produirait encore la confusion et l'ennui.

Pour appliquer ce principe général à une espèce particulière, aux Actes des martyrs, par exemple, il est bon d'avertir que, sans laisser ignorer les prodiges de constance qui contribuèrent si efficacement à l'établissement du christianisme, et qui forment une preuve des plus frappantes de sa divinité, nous n'entreprendrons pas d'épuiser la matière. Les premiers prédicateurs de l'Evangile, et leurs dignes successeurs, cette nuée de généreux témoins qui signaient leurs témoignages de leur sang, et qui lui donnaient par là tant d'énergie, ont livré des combats qu'on ne saurait peindre, si ce n'est dans un tableau consacré à ce seul objet, et assez étendu pour y ménager à chacun de ces héros un espace suffisant. Donner une narration circonstanciée de tous leurs travaux, de toutes leurs tortures, avec les interrogatoires et les réponses copiés dans toute leur

longueur, c'est faire l'histoire particulière de ces martyrs, plutôt que l'*Histoire générale de l'Eglise*; c'est courir le risque de rebuter une multitude de lecteurs, dès l'ouverture de la carrière où ces longueurs se rencontrent. Nous n'aurons garde cependant de tromper la pieuse attente des fidèles. Nous fournirons même une ample matière à cette partie de l'édification, en rapportant des Actes originaux tout ce que le goût et la piété en désirent. Pour satisfaire jusqu'à la curiosité sur un objet aussi saint que la cause des premiers défenseurs du christianisme, nous donnerons la traduction littérale d'un bon nombre et de tous les plus beaux traits de ces Actes.

Nous agirons de même par rapport aux décrets des premiers pasteurs, aux canons des conciles et aux œuvres des Pères. Tout est infiniment précieux dans les monuments des premiers siècles de l'Eglise : ces écrits inestimables font véritablement partie, et peut-être la partie capitale de son histoire, puisque ses lois fondamentales s'y trouvent consignées, et que la primauté du pape y apparaît avec toute sa plénitude d'honneur et de juridiction, au grand désespoir des hérétiques qui ont vainement cherché à la révoquer en doute et à l'ensevelir dans l'ombre. Mais, prévenu que l'excès est principalement à craindre dans les choses les meilleures de leur nature, nous userons encore ici de sobriété : procédé d'autant plus convenable, que, pour acquérir la vraie science des Pères et des conciles, le secret unique est de puiser infatigablement dans les sources, et qu'en ce genre la présomption qu'inspirent les extraits et les analyses est plus dangereuse qu'en tout autre. Ainsi, loin d'offrir à tout propos des morceaux détachés d'érudition, nous lierons au corps de l'histoire tout ce qu'il est à propos d'extraire des Pères et des conciles, de tous les dépôts de ce genre. Nous apporterons une attention toute particulière à discerner, à rédiger, à presser, à n'entasser jamais les pièces de même nature, à donner, autant qu'il est possible, un air aisé à cette partie doctrinale de l'ouvrage. Par ce moyen, nous pourrons réduire la collection de tant de choses précieuses à de justes bornes.

Nous nous resserrerons beaucoup plus encore pour le second âge, qui comprend néanmoins cinq siècles, à compter depuis le sixième, le dernier qu'on puisse rapporter au premier âge de l'Eglise. Mais à quoi servirait de s'appesantir sur bien des espaces ténébreux? Par une prolixité et des répétitions qui semblent affectées, quelques écrivains ont, en traitant cette époque, produit des impressions désavantageuses à l'Eglise dans les esprits faibles, et laissé à la plupart des lecteurs de vraies tentations à combattre. On a peine, quand on y réfléchit, à ne pas savoir mauvais gré à ces auteurs d'avoir chargé de tant d'ombres le tableau de cet âge : temps nébuleux à la vérité, mais par comparaison, comme on ne saurait trop l'inculquer, avec des temps plus heureux, et dans lequel l'épouse de Jésus-Christ ne fut pas moins sûrement guidée par l'Esprit saint, que dans ses jours les plus sereins et les plus brillants. C'est même à travers ces ténèbres que la direction céleste est, à quelques égards, le plus sensiblement marquée. Voilà ce que nous ferons sentir en toute rencontre, sans manquer nulle part à la sincérité que l'histoire exige. Nous savons qu'elle n'est point un panégyrique, et que nous n'avons pas à faire l'éloge de l'Eglise, quoiqu'elle n'ait rien qui n'en soit digne, non plus que l'éloge des grands hommes ou des saints personnages qui ont le mieux mérité de la religion, et qui mêlent toujours aux dons parfaits d'en haut quelques imperfections de l'humanité. Nous ne flatterons pas les portraits

des premiers princes que la foi se glorifie d'avoir soumis à son joug, moins encore ceux de leurs favoris ou de leurs adulateurs. Nous laisserons voir le monstrueux mélange des idées de religion, et quelquefois des pratiques de piété, avec l'ambition romaine, avec la férocité des nations septentrionales, avec la corruption, la perfidie, la sacrilége hypocrisie des Grecs. Depuis l'invasion des Barbares, et surtout des Musulmans, sous l'oppression où ils tinrent pendant plusieurs siècles des régions entières, toutes peuplées de chrétiens, l'instruction fut gênée, le culte sans éclat; le don de la parole et le talent d'écrire se ressentirent au loin de la grossièreté des dominateurs. Les règnes brillants de quelques princes chrétiens, tels que Charlemagne, remirent les sciences ou au moins l'étude en honneur, et contrastèrent d'une manière frappante avec la triste obscurité répandue partout ailleurs. Mais, au sein même des nations chrétiennes les plus florissantes, les obligations imposées aux prélats, par suite de la part qu'ils eurent comme seigneurs temporels au gouvernement féodal, en plongèrent un grand nombre, malgré les réclamations d'un nombre plus grand encore, dans la dissipation du siècle et les agitations de la cour. Ils ont des sujets : il faut les régir et les défendre; ils tiennent une partie considérable des forces de l'empire : il en faut maintenir, dans la même proportion, la sûreté et l'intégrité; ils se trouvent à ses assemblées les plus tumultueuses, les plus fastueuses : ils en soutiennent les résolutions, ils en procurent au besoin l'exécution par la force; ils vont à la guerre; ils y disposent au moins leurs vassaux : de là quels périls pour le saint ministère! et dans plusieurs, en effet, quelle négligence des sciences sacerdotales, des fonctions modestes et paisibles de la cléricature! Nous ferons connaître ces abus, autant que l'exigent la vérité et la liberté de l'histoire. Nous ne dissimulerons pas la grandeur d'un mal bien capable de toucher toute âme sensible aux vrais intérêts de la religion; mais ce mal, qui accuse la faiblesse de l'homme, n'autorise à incriminer ni le sacerdoce ni l'Eglise. Or, comme nous faisons l'histoire de l'Eglise, et non celle de la dépravation ni de l'infirmité humaine, nous ne nous étendrons sur ce dernier point, qu'afin de rendre plus sensible le miracle de la propagation et de la conservation de l'œuvre de Dieu, en dépit de tous les assauts du monde et de l'enfer.

Les hommes du troisième âge, comme ceux des deux premiers, avaient péché dans Adam, et dans cet âge, comme dans les temps qui le précédèrent ou le suivirent, l'Eglise fut mêlée de bons et de méchants. Toutefois, on doit remarquer, comme nous le ferons sentir dans chaque occasion, que l'enseignement public ne varia jamais sur aucun article de la loi divine, ni de la discipline qui tient à l'Evangile. Loin qu'on puisse citer aucune décision canonique et générale en faveur de la dépravation, on voit, au contraire, jusque dans les temps les plus malheureux, que la multitude des pasteurs et les vrais fidèles ne cessaient d'invoquer les saintes règles, toujours universellement révérées et même retracées dans la conduite de la plupart d'entre eux.

Mais, de même que les vices varient suivant les différentes inclinations des hommes et leur éducation, de même, selon que ces inclinations et cette éducation se modifient, la réparation des scandales auxquels donnent lieu les vices qui en découlent doit être elle-même modifiée dans sa forme. Avec le changement des mœurs, avec les idées et les habitudes nouvelles, les pénitences canoniques avaient cessé d'être observées : à ces moyens de

réparation, désormais abandonnés, la sagesse de l'Eglise substitua des moyens nouveaux qu'indiquaient les circonstances, et qui devaient par là même être plus efficaces. Mère attentive et intelligente, elle utilisa, dans l'intérêt spirituel de ses enfants, les événements qu'on vit éclater aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles.

A l'époque des croisades, qui exercèrent sur la civilisation de l'Europe une influence aussi heureuse qu'incontestable, à cette époque où la générosité chrétienne voulut réprimer les usurpateurs barbares pour qui les lois de l'équité naturelle n'étaient pas plus sacrées que celles du christianisme, tout devint guerrier dans le sein pacifique de l'épouse de Jésus-Christ. Les sectateurs de Mahomet, maîtres de l'Asie et de l'Afrique, eussent envahi l'Europe et tenté d'introniser l'islamisme au cœur de la chrétienté : les papes formèrent le grand dessein de prévenir leur irruption en les occupant chez eux, et de les refouler même au loin en plantant de nouveau la croix dans cette Palestine que le cimeterre avait soumise à l'empire du Croissant. Ce fut l'occasion de remplacer les œuvres humiliantes et les canons rigoureux de la pénitence, tombés en désuétude, par des exercices militaires si méritoires dans leur but et si admirables dans leurs résultats. Les expiations anciennes n'étaient plus embrassées avec ardeur : les vrais fidèles dûrent s'applaudir que les tièdes, qui eussent fini par repousser toute expiation, se ranimassent, au contraire, en embrassant, par voie de dispense et de commutation, les périls et les travaux des croisades, et en versant leur sang pour la conquête d'une terre consacrée par celui du Fils de Dieu.

Les idées de commutation ayant prévalu par la force même des choses, puisque des mœurs nouvelles appelaient une discipline nouvelle, quand il n'y eut plus moyen d'entrer à main armée dans la terre et la ville saintes, on obtint des infidèles, à prix d'argent, la faculté d'y aller en pélerin; de sorte que les périls des guerres se trouvèrent échangés contre les fatigues de lointains pélerinages: genre d'expiation dont le mérite ne saurait être contesté de bonne foi.

Ce n'est pas que les pélerinages n'aient une origine plus ancienne; mais on n'avait pas encore vu des peuples entiers couvrir sans interruption la route des saints lieux, avec ce zèle qui les y conduisait naguère les armes à la main. Et les pélerins se portèrent non-seulement aux lieux consacrés par la mort du Rédempteur, mais aux tombeaux des saints apôtres, à Saint-Jacques-de-Compostelle, aux extrémités de l'Ibérie, et dans les contrées les plus sauvages du Nord, après que de nouvelles croisades y eurent établi de nouveaux conquérants et de nouveaux colons.

Ce ne sont pas les croisades et les pélerinages qui ont fait abolir abusivement les pénitences canoniques; c'est, au contraire, parce que les lois pénitentielles avaient cessé d'être généralement en vigueur, que les exercices militaires et les pieux voyages dûrent être acceptés par l'Église comme d'heureuses compensations en harmonie avec les mœurs de l'époque.

Pour ceux de qui on ne pouvait attendre des réparations de cette nature, d'autres satisfactions, telles que les offrandes, les aumônes, la prière, leur étaient imposées; satisfactions que l'Eglise ne déclarait efficaces qu'autant qu'elles étaient accompagnées d'un vrai changement de cœur : car elle n'a admis dans aucun temps qu'on pût, sans cette conversion et ce renouvellement de l'homme intérieur, recouvrer l'innocence et renaître à la vertu.

On le voit : le mode de la réparation changeait; mais l'expiation n'était pas moins réelle que par le passé.

Qu'on ne se laisse donc pas abuser par les déclamations d'historiens qui, tels que Fleury et ses imitateurs, n'ont déploré avec tant d'affectation la décadence des pénitences canoniques, que pour suggérer, par ces éloges exagérés de l'excellence des anciens temps, des idées très-fausses sur l'infériorité comparative des temps modernes[1].

Le quatrième et dernier âge exige de notre part, un soin particulier. Comme il se rapproche du temps où nous vivons, les faits beaucoup mieux connus se présenteront avec plus d'abondance, ou avec des circonstances qui demandent plus de développement. Qu'on ne craigne donc pas de nous voir rien sacrifier d'intéressant à une frivole symétrie, ou user alors d'une brièveté mal entendue. Dans ces derniers siècles, comme dans ceux qui les précèdent immédiatement, il est assez d'autres retranchements à faire, ne supprimât-on que les portraits et les éloges d'une infinité de mérites subalternes ou factices, aussi indifférents pour nous que chers aux écrivains de parti. Que nous importent, ainsi qu'à tout humble fidèle, ces bruyants déclamateurs qui s'érigeaient en réformateurs, avec d'autant plus d'audace, qu'ils ne figuraient point assez dans la hiérarchie, pour que les coups de la réforme tombassent sur eux ? Depuis les préliminaires du concile de Pise jusqu'à la conclusion de celui de Florence, combien ne fut-on pas étourdi, et souvent scandalisé par des clameurs séditieuses sur le dépérissement de l'esprit de l'Eglise dans son chef et dans ses membres ! Combien de sujets n'avons-nous pas encore de gémir sur la révolution funeste qu'elles provoquèrent, contre le respect dû à l'épiscopat et à ses saintes assemblées ! Cet âge est donc nommé l'âge de réforme, soit à cause de cette manie qui agita d'abord infructueusement une foule présomptueuse de censeurs sans mission, soit à cause du rétablissement réel de l'ordre, ou de cette discipline fondamentale qui tient à l'esprit de l'Evangile, et qui peut bien avoir son accroissement et son déclin, mais qui ne doit jamais périr. Or, qui, à ce sujet, ne rendra spécialement justice aux Pères du concile de Trente ? Nous n'apprécions pas encore toute l'importance des obligations qu'a l'Eglise notre mère, et que nous avons tous, à ces dignes oracles de l'Esprit saint. Comme à chaque partie de notre *Histoire* nous joindrons un *Discours* sur chaque âge de l'Eglise, nous nous réservons de faire sentir alors les avantages inestimables que ce saint concile a procurés au monde chrétien. Qu'on se borne ici à comparer en général la face de l'Eglise, telle qu'elle est de nos jours, la décence du clergé, la vigueur des lois qui la maintiennent, et la flétrissure imprimée aux vices contraires, avec ces temps malheureux où le concubinage des clercs, par exemple, n'était plus noté de toute l'infamie qu'il mérite, ne les privait point du ministère honorable des autels, ni de la libre jouissance de leurs revenus : à ce sujet, qui ne reconnaîtra que Jésus-Christ n'abandonne point son épouse en l'éprouvant, que le cours des siècles n'imprime point de rides sur le front de l'Eglise, et ne flétrit pas sa beauté, enfin que la sainteté est un de ses apanages, aussi durable que la vérité ?

Voilà ce que nous avons dessein de faire sentir dans toute la suite de notre ouvrage, la protection perpétuelle du Seigneur sur le corps de son

[1] Voyez, page 624, la Dissertation qui termine ce volume.

peuple, la sainteté de l'Eglise, aussi bien que son infaillibilité, sa beauté même et son éclat jusque dans les temps les plus ténébreux, et malgré les taches qui ont souvent défiguré une partie de ses membres. Rien de plus propre à nourrir ou à ranimer la foi, à lui donner ce degré de vie et de vigueur, sans lequel ce don, toujours fertile, ou de sa nature en fruits de bénédiction et de salut, ou par notre faute en fruits de mort et de perdition, ne servirait que de matière à une condamnation plus rigoureuse.

Et à quelle époque la protection divine s'est-elle déployée d'une manière plus éclatante et plus efficace, tout à la fois, que dans ces derniers temps, que Bérault-Bercastel n'a point été appelé à dépeindre, mais qui feront la matière de notre continuation ! Vues adorables de la Providence! Plus la chaire de saint Pierre avait été attaquée avec violence par le schisme et l'hérésie, plus le triomphe de la papauté a été complet. Les efforts de ses ennemis, comme les flots menaçants d'une mer en fureur, sont venus, au moment même où ils semblaient devoir la renverser, échouer honteusement à ses pieds. Et cette France que les incrédules, héritiers des faux docteurs qui s'étaient insurgés contre l'infaillibilité et la primauté de juridiction du pape, avaient cru séparer à jamais du centre de l'unité; cette France, où le pouvoir temporel avait nourri des sentiments de défiance contre le père commun des fidèles et nié si souvent les droits suprêmes de son siége; cette France n'a vu, après la tempête, son Eglise reconstituée que par un acte souverain du pontife dont elle osait naguère contester l'autorité. Aussi, ramenée par l'expérience à la vérité, dépose-t-elle chaque jour, de plus en plus, ses préventious hostiles, et tient-elle à honneur de se montrer désormais, par son obéissance, la première brebis du troupeau que gouverne le suprême pasteur : *Unus Pastor, unum ovile.* En parcourant ces dernières pages de notre ouvrage, on appréciera toute l'utilité de l'histoire ecclésiastique.

Quant aux qualités de notre travail, c'est à ceux qui le liront qu'il appartient d'en juger. Nous nous abstiendrons de tout ce qui semblerait tendre à autre chose qu'à le rendre utile. La seule vue de l'auguste objet que nous avons à traiter doit nous tenir en garde contre tout ce qui annonce l'esprit de prétention. C'est uniquement la nécessité de rappeler, du moins les lecteurs chrétiens, aux sains principes du goût et du jugement qui nous fait encore dire un mot sur la simplicité du style et de la méthode que nous avons cru devoir employer. Tout doit être noble, mais simple, dans un sujet saint. Nous savons que, pour édifier plus sûrement, il faut se faire un devoir, et, si l'on veut, un art de plaire; mais toujours selon les lois de la vérité, de la simplicité et de la sévère raison. Un lecteur judicieux s'aperçoit, à la seule couleur du style, si on cherche à l'amuser, ou si l'on tend à lui être utile. Il ne convient pas sans doute qu'un auteur, sous prétexte de piété, s'abandonne à la négligence : son style doit être exact et correct; mais il faut qu'il soit naturel et sage. Quel que soit le penchant de notre siècle vers l'enflure et les raffinements de toute espèce ; quelle que soit dans le pays des lettres l'épidémie de l'épigramme ou de la maxime, de l'énergie guindée ou de l'afféterie puérile, en un mot, du faux brillant des pensées et de la nouveauté peu naturelle des expressions, la contagion n'a pas tellement prévalu dans un temps si voisin du plus beau siècle de notre littérature, que des lecteurs chrétiens puissent dédaigner un ouvrage où ils ne retrouveront pas le vernis emprunté des corrupteurs du goût et des ennemis de la religion. Ceux-ci ne nous ont imposé ni pour la diction, ni pour la méthode; en cela nous avons cru devoir nous conformer également à la

pratique des anciens. Qu'on défigure aujourd'hui tous les genres de composition; que des points les plus graves de l'histoire on fasse des contes frivoles; et qu'on travestisse les hommes d'Etat en moralistes ou en discoureurs romanesques; qu'on partage encore les fastes de l'Eglise et des empires en sections et en paragraphes : nous ne nous sentons point assez de ressources dans le génie pour attacher nos lecteurs, en les conduisant par des routes où l'on ne rencontre aucun guide de l'antiquité. Ce n'est pas que nous voulions blâmer le zèle ingénieux qui s'accommode jusqu'à un certain point à la faiblesse des lecteurs, ni censurer généralement la façon nouvelle de réduire, dans l'histoire, la matière de chaque siècle à cinq ou six chefs principaux. On peut l'employer avec succès dans un abrégé concis ; elle sert alors à faire retrouver plus facilement les faits, et à rafraîchir la mémoire de ce qu'on a déjà vu et appris ailleurs. Mais ce serait s'abuser étrangement que de la donner en général pour une invention heureuse, et de vouloir la substituer à la manière de tous les grands historiens, qui n'ont connu d'autre ordre que celui des événements et des temps. Comme eux, nous avons pensé qu'elle jetait inévitablement dans la nécessité, soit de hacher les faits, et d'ôter à l'histoire tout son intérêt avec son ensemble, soit de faire des répétitions ennuyeuses, que tout le fard de l'élocution ne saurait couvrir. Le moindre développement porterait cette observation jusqu'à l'évidence; mais nous en avons dit assez pour rendre raison de notre marche, et pour préparer les esprits à nos fins, qui ne sont autres que la gloire de l'Eglise et l'édification de nos frères. Fasse le Ciel que nous parcourions notre carrière avec la même simplicité et la même droiture d'intention que nous venons de la tracer!

On ne recommande rien davantage à ceux qui veulent tirer un fruit solide de la lecture de l'histoire, que d'avoir des tables dressées dans ce but. On en pourrait prendre le modèle dans quelques abrégés historiques publiés avec succès : mais il sera beaucoup plus commode de trouver tous ces avantages réunis dans le même recueil. C'est pourquoi, outre les sommaires fort détaillés qui résument la matière de chaque livre, nous mettons à la fin du volume des tableaux chronologiques, au moyen desquels on pourra se rappeler d'un coup d'œil les traits les plus intéressants, où l'on trouvera la série des papes, des conciles, des auteurs ecclésiastiques, des hérétiques, etc. C'était le véritable moyen de rendre notre travail d'un usage plus commode. Au surplus, comme il est souvent désagréable de n'apercevoir pas tout de suite, en ouvrant un volume, à quel temps se rapportent les événements dont on a le récit sous les yeux, nous avons facilité les recherches, en plaçant au haut des pages les dates principales; nous avertissons néanmoins qu'elles ne doivent être considérées que comme des *dates courantes* ou approximatives. Celles-là seulement qui ne sont pas répétées, ou qui se trouvent pour la première fois au haut de la page, indiquent *toujours* l'époque généralement certaine des faits qu'elles accompagnent.

Comme l'usage des notes, poussé aujourd'hui à l'excès, diminue pareillement l'intérêt de la lecture, et jette même beaucoup d'obscurité dans le texte ou dans l'esprit du lecteur, qui souvent ne se donne pas la peine de les lire; nous nous sommes particulièrement étudié à les rendre peu nécessaires, à l'exemple des anciens, dont le texte net et plein ne laissait point de notions ultérieures à désirer pour son intelligence, du moins à leurs contemporains.

Nous craignons même d'interrompre l'attention par une multitude de

citations. Ce ne sont pas des érudits que nous prétendons former; et, pour les personnes ordinaires, il suffit de les prévenir que nous puisons habituellement aux mêmes sources que le torrent des bons auteurs. Quand nous croirons avoir de fortes raisons de nous éloigner des sentiments adoptés par coutume, par préjugé, sans un examen suffisant; quand la lecture de quelque trait extraordinaire pourra faire naître des doutes ou une curiosité raisonnable, nous ne manquerons point alors de citer nos garants et nos guides.'

Résumons en quelques mots cette introduction :

Dans notre ouvrage, l'histoire de l'Eglise est racontée par ordre chronologique, avec clarté et précision; nous avions à cœur de mettre ce travail, par sa juste proportion, sa méthode et sa simplicité, à la portée des simples fidèles. Et comme nous nous adressons aussi à la jeunesse des séminaires, nous nous sommes attaché à faire constamment ressortir l'histoire du dogme et de la discipline, à indiquer les livres ou dissertations qui traitent avec étendue les difficultés dogmatiques ou historiques qu'on rencontre parfois, à accompagner certains faits d'observations tirées des théologiens les plus habiles, afin de montrer la chaîne de la tradition depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, et d'insister avec plus de force sur quelques points importants. C'est ainsi que Baronius, Marchetti[1], Muzzarelli[2], et plusieurs autres ont été mis largement à contribution; c'est ainsi que nous avons été puiser quelquefois dans les sources antiques, pour en faire découler les témoignages qu'on eût acceptés avec moins de confiance de la part des modernes.

Tel est le plan de cette *Histoire générale de l'Eglise*, qui embrassera dans sa marche rapide tous les faits de quelque importance, qui liera et coordonnera dans son ensemble les traits détachés du grand tableau, et qui servira, nous osons l'espérer, à entretenir dans les séminaires le goût des études historiques.

Nous n'avons rien négligé pour donner à ce travail le degré d'intérêt qu'il mérite, et surtout pour le rendre utile; nous l'offrons donc avec confiance au clergé, afin qu'il y puise, avec la connaissance des vérités qu'il lui importe le plus de connaître, un vif et inviolable attachement pour cette Église sainte qu'il est destiné à servir. Qu'il le lise sans crainte : dans la composition de ce livre nous n'avons eu pour guides que des historiens accrédités, des écrivains orthodoxes; et, si notre ouvrage n'a pas le dangereux mérite de présenter des aperçus nouveaux ou d'encourager des systèmes, en revanche il a le mérite solide d'être écrit dans des vues catholiques et avec un éloignement profond pour tout ce qui sent le schisme ou l'hérésie.

[1] *Critique de l'Hist. ecclésiast.* de Claude Fleury, par le docteur J. Marchetti, membre de l'Académie catholique de Rome, archevêque d'Ancyre, Assistant au trône pontifical, etc.

[2] *Opuscules* du chanoine Muzzarelli, théologien de la sainte Pénitencerie.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉGLISE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'A LA MORT DES APÔTRES S. PIERRE ET S. PAUL, EN 66.

L'ORIGINE de l'Eglise remonte jusqu'à celle du genre humain; et la religion de Jésus-Christ, à la considérer dans toute son etendue, commence à la chute du premier homme, ou à la promesse que Dieu lui fit d'un libérateur aussitôt après qu'il se fut rendu l'esclave du démon. Dès ce moment, l'homme pécheur, traité bien différemment des anges rebelles, fut élevé à un rang supérieur aux priviléges mêmes dont la libéralité magnifique et gratuite de son Créateur l'avait comblé en le créant. Il doit naître de son sang, suivant la divine promesse, un fils semblable à lui en toutes choses, à l'exception du péché, et en même temps égal à Dieu, c'est-à-dire Fils de Dieu, aussi véritablement et aussi proprement que de l'homme. Unissant dans une seule personne la nature divine et la nature humaine, il a un droit naturel à l'héritage céleste, à la possession et au bonheur de Dieu même; et, en se dévouant à la mort pour ses frères selon la chair, il leur acquiert un titre à la participation de ses droits. Ainsi les hommes, déchus du rang d'amis de Dieu où les avait élevés la justice originelle, devinrent, par la médiation de l'Homme-Dieu, les enfans mêmes de Dieu; et dès-lors s'établit, quant à son essence, la religion du Christ, plus merveilleuse encore, et beaucoup plus honorable pour l'homme que celle de l'état d'innocence.

Pour recueillir les fruits de cette divine médiation, tous les hommes, tant sous la loi de la nature que sous la loi judaïque, devaient croire au Rédempteur, n'attendre leur salut que de lui et de leurs œuvres unies à ses mérites. C'est pourquoi les pères transmettaient cette tradition salutaire à leurs enfans. Le Sei-

gneur leur rappelait souvent ses promesses; et, soit par la bouche des justes inspirés, soit par des types et des emblèmes propres à réfléchir la lumière qu'il y répandait, tantôt il leur représentait le pontife éternel, le conciliateur du ciel et de la terre, dans le pontife et le roi pacifique de Salem; tantôt, dans les souffrances du juste Job, il leur peignait le modèle de toute justice en proie à l'opprobre et à la douleur, avant de reprendre une vie à jamais heureuse.

Toutefois les descendans du premier homme, naissant dans les ténèbres et la corruption, loin d'user du remède qui leur était préparé, ajoutèrent par leurs fautes personnelles à la dépravation de leur origine, donnèrent presque tous dans les égaremens et dans les excès les plus déplorables, bâtirent des temples et consacrèrent des autels au premier auteur de leur dégradation et de leur infortune. Les abominations les plus sacriléges et les plus infâmes furent érigées de toutes parts en culte religieux. Pour ne pas laisser éteindre dans le genre humain les lumières mêmes de la nature et de la raison; pour conserver dans l'âme des hommes l'empreinte de la Divinité et la mémoire du Rédempteur promis, de la masse charnelle et corrompue, il fallut séparer un peuple particulier, et consigner, dans la multitude et le merveilleux éclat de ses monumens, les traditions sacrées qui tendaient à leur entier anéantissement.

On vit alors le père des croyans abandonner, par l'ordre du Seigneur, la terre où il avait pris naissance, et se porter vers le lieu qu'on croit avoir été celui de l'origine du genre humain, et qui était le plus propre à lui rappeler les anciennes miséricordes du Créateur. Alors se renouvellent et se multiplient les divines promesses, ou d'une manière littérale et précise, ou par des figures accommodées au génie du temps et du climat, et le plus capables d'y faire de profondes impressions. On promet au fils de Tharé, non-seulement qu'il deviendra père d'une nation plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, ce qui ne convint jamais qu'imparfaitement aux Hébreux, resserrés dans les bornes de la Palestine; mais ce qui convient évidemment et uniquement au Messie, on annonce que, dans un enfant d'Abraham, seront bénies toutes les nations de la terre. On l'oblige à imprimer dans son propre corps le sceau de la divine alliance, symbole du caractère ineffaçable que le sacrement de la régénération doit graver dans l'âme chrétienne. Dans son fils Isaac, qui naît, contre l'ordre de la nature, d'un père épuisé d'années et d'une mère stérile; dans cet enfant de bénédiction, qu'on lui ordonne de sacrifier sur une montagne, et qui porte lui-même à ce mont

figuratif le bois de son sacrifice, on lui représente le Libérateur promis depuis tant de siècles, fils d'une vierge devenue féconde sans rien perdre de sa virginité, et portant au Calvaire la croix sur laquelle il doit être immolé.

Quand la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob eut formé un corps de nation; quand il plut au Tout-Puissant de la tirer de la terre de servitude, et de briser le joug de Pharaon, sans l'exposer aux coups de l'Exterminateur, ce fut le sang d'un agneau, figure de celui qui efface les péchés du monde, qui fit le salut des familles juives. La multitude des sacrifices établis ensuite par le législateur d'Israël, et dont la multiplicité même annonçait l'insuffisance, les purifications, les oblations, tant de fêtes et d'observances, ne tiraient leur vertu que de l'adorable victime qu'elles figuraient. Qui ne retrouve, après les écrivains évangéliques, les traits de cette victime dessinés dans le bouc émissaire, chargé des iniquités d'Israël; dans le serpent d'airain élevé à la vue du peuple pour sa guérison; dans le personnage étonnant de Samson, qui combat seul des armées entières, et procure en un moment, par sa mort, l'affranchissement de sa nation; dans Jonas englouti par la baleine, et reparaissant plein de vie au bout de trois jours?

S'il reste de l'obscurité dans ces figures, qui ne devaient être en effet que les ombres des choses à venir, quels torrens de lumières n'y répandent pas les révélations et les oracles des prophètes? Le législateur des Hébreux ne leur laisse point ignorer que ces lois ne sont qu'une ébauche [1]; que le règne des observances serviles n'aura qu'un temps; après quoi le Seigneur suscitera le grand prophète, qu'on doit écouter à jamais. On spécifie le temps, le lieu, toutes les circonstances de son avénement [2]; la petite ville de Bethléem, qu'il doit élever par sa naissance au-dessus des plus illustres cités d'Israël; la tribu de Juda, et la race particulière de Jessé, d'où il tirera son origine [3]; l'époque précise de son avénement, aussi remarquable et aussi fameuse que la translation du sceptre de Juda dans une main étrangère; le calcul exact des années après lesquelles il doit paraître [4]; l'année même où il sera renié et mis à mort par son peuple. Avant la révolution de tant de siècles, avant la naissance de l'aurore, David voit ce fils [5], qu'il nomme aussi son Seigneur, sortir du sein de l'Éternel, et s'asseoir dans la splendeur des saints à la droite de son Père, sur un trône plus éclatant et plus inébranlable que les colonnes des cieux. Il entend le Très-Haut, qui lui dit de toute éternité :

[1] Deut. 18. — [2] Mich. 5. — [3] Gen. 14. — [4] Dan. 9. — [5] Ps. 71.

Je vous ai engendré aujourd'hui [1], et votre héritage sera l'empire de tous les peuples, sur lesquels vous régnerez par la douceur, par la vérité et par la justice : empire qui n'aura point de fin, et point d'autres bornes que celles de l'univers.

Les prophètes dans tous les temps ont publié les mêmes merveilles [2]; et l'on observe que, dans le dernier âge du peuple de Dieu, en conférant l'administration de la puissance publique à Simon, le dernier des frères de Judas Machabée, le décret d'investiture porte qu'il n'en jouira, lui ou ses descendans, que jusqu'à l'avénement du fidèle et véritable prophète. L'attente du Messie se répandait au loin, hors des bornes où le Dieu d'Israël avait jugé à propos de se faire particulièrement connaître. Job [3], au centre de la gentilité, professe clairement la croyance d'un Dieu fait homme, et nous dit, en termes exprès, que son plus doux espoir est de contempler un jour son Dieu, son Rédempteur, vivant et visible à des yeux de chair.

Comme nous ne prenons pas l'histoire de la religion de ce Dieu incarné à sa première institution, nous n'entreprendrons pas non plus de déployer toute la chaîne des prophéties. Par ce que nous venons d'en rapporter, nous n'avons prétendu que préparer les esprits à la publication de l'Évangile, ou mieux encore à l'établissement et à la propagation de l'Église proprement dite. Mais, pour bien remplir ce point capital de notre objet, nous allons encore présenter quelques traits d'Isaïe, qui semble autant l'évangéliste que le prophète du Rédempteur.

D'abord il le voit et nous le montre aussi grand et aussi divin qu'il l'est de toute éternité dans le sein de son Père. Qui parlera dignement, s'écrie-t-il [4], de sa génération, plus pure et plus ancienne que celle de l'étoile du matin? Quant à sa génération temporelle, une vierge concevra, dit-il, et mettra au monde cet enfant admirable, fils de David et fils du Très-Haut, l'ange du conseil et de la force, l'auteur du bonheur à venir, le prince de la paix, l'Emmanuel ou Dieu avec nous, c'est-à-dire Dieu et homme tout ensemble [5]. Les ténèbres couvraient la terre, poursuit-il, et une profonde obscurité enveloppait toutes les régions; mais, à la splendeur qui illustre la naissance de ce Dieu enfant, au lever de cette étoile merveilleuse de Jacob, les princes des nations se mettent en marche; ils viennent de Saba lui apporter leur or et leurs parfums; ils chargent leurs riches présens sur les dromadaires de Madian et d'Épha; les rois s'estiment heureux d'être ses nourriciers, et l'adorent, le front prosterné sur la terre,

[1] Ps. 2 et 44. — [2] Boss. *Hist. univ.* 2, part. 5. — [3] Job. 19. — [4] Is. 53. — [5] *Ibid.* 7 et 9.

comme ses esclaves. Le prophète, dans ces sublimes figures, ne présente pas d'une manière moins expressive les prodiges que le Désiré des nations doit opérer dans l'ordre moral, autant et plus que dans celui de la nature. Quand votre Dieu viendra, leur dit-il [1], la douleur et les gémissemens fuiront devant lui. A son aspect, le pied du boiteux deviendra léger comme celui du cerf, la langue du muet se déliera, l'oreille du sourd entendra, et les yeux de l'aveugle s'ouvriront. On verra le loup, dépouillé de sa férocité, obéir à la houlette ainsi que la brebis, le léopard se jouer avec le chevreau, l'ours et le lion brouter à côté du bœuf, et le dard de l'aspic s'émousser dans toute l'étendue de la sainte montagne : c'est à-dire que la cruauté et la violence, la malignité, la perfidie, tout genre d'iniquité seront proscrits par l'Évangile, comme le prophète l'explique lui-même, par la cause étonnante qu'il assigne à ce nouvel ordre de choses. Car ce prodige, ajoute-t-il, arrivera, parce que la terre sera remplie de la connaissance du Seigneur. Il marque encore mieux l'établissement et la sainte fécondité de l'Église, lorsqu'il adresse ces paroles à cette mère des nations [2] : Poussez des cris de joie, vous qui n'enfantiez point, vous qui gémissiez depuis si long-temps dans l'opprobre de la stérilité. Les enfans de la femme ainsi négligée, dit le Seigneur, vont être en bien plus grand nombre que ceux de la première épouse : ils accourront de l'Assyrie, de l'Égypte et des Iles, ou de l'Europe, de toutes les régions les plus éloignées. Non, vous ne vous souviendrez plus de votre longue viduité, et je vous ferai oublier jusqu'à la honte de votre jeunesse. Cherchez un vaste emplacement, déployez-y vos tabernacles, et les étendez à droite et à gauche : celui qui vous a choisie s'attache inséparablement à vous; son nom est le Seigneur, le Sauveur d'Israël, le Dieu de toute la terre. Je fonderai votre nouvelle habitation, vous dit-il, plus solidement que ne sont fondées les collines et les montagnes. Les remparts en seront de jaspe, les portes plus éclatantes et plus à l'épreuve que le saphir et le diamant. Mais l'appui inébranlable de votre puissance et de votre bonheur consistera dans la justice et la discipline que vos enfans tiendront du Saint d'Israël.

A ces traits de grandeur, sous lesquels on montre le Messie, on joint la prédiction des douleurs et des opprobres dont il sera rassasié; et tel devait être le tableau, pour représenter dans son intégrité le ministère du Rédempteur. Dieu, offensé par les hommes, s'était engagé à leur pardonner; mais il ne leur avait pas promis un pardon gratuit. Il prétendait, au contraire, tout en

[1] Is. 35. — [2] *Ibid.* 54 et 60.

signalant sa miséricorde, venger sa justice et sa majesté infinie, encore mieux que par la proscription des anges rebelles. Cette pleine satisfaction n'était pas au pouvoir d'une créature, quelque parfaite qu'on la supposât ; et un homme, sans être Dieu, n'y pouvait atteindre. Mais un Dieu, sans être homme, ne pouvant ni s'humilier, ni souffrir, ne pouvait pas non plus se la procurer. Il fallait donc un Dieu-Homme; et si le Messie, chargé de la réparation, eût été quelque chose de moins, il se fût trouvé au-dessous de sa destination et de ses engagemens.

C'est pourquoi Isaïe, après David, ne manque pas de joindre aux attributs du Fils de Dieu les souffrances du Fils de l'Homme, avec leurs circonstances les plus particulières. Le roi prophète [1] avait vu tous les membres de cette grande victime disloqués par les tourmens, ses pieds et ses mains percés, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses vêtemens partagés, sa tunique jetée au sort, ses ennemis insulter avec amertume à ses douleurs, et, avec la férocité des plus cruels animaux, s'assouvir de son sang. Le fils d'Amos [2] voit l'homme de douleur frappé de la main de Dieu, traité comme le dernier des hommes, et réduit à une sorte d'anéantissement. Il le voit et le présente défiguré comme un lépreux, par les fouets, par les clous, par la couronne d'épines, par des plaies si multipliées que, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, on n'aperçoit en lui aucun trait de sa divine beauté, ni presque de son humanité. Il paraissait moins un homme, ajoute le prophète, qu'un ver de terre foulé aux pieds. Toutefois, reprend-il, il n'avait commis aucune iniquité; mais le Seigneur l'avait chargé de tous nos forfaits, et c'est pour les expier qu'il est ainsi moulu de coups; c'est par ses blessures, c'est par la générosité de son oblation, que nous sommes guéris. Il est immolé, parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas seulement ouvert la bouche pour sa défense; il a été conduit à la mort comme un agneau qui ne se plaint pas sous la main qui le frappe.

Isaïe exprime jusqu'aux particularités les plus singulières, telles que la prière du Sauveur pour ses bourreaux, sa mort entre deux scélérats, et sa sépulture dans le tombeau du riche, ou de Joseph d'Arimathie. Mais ce qu'il publie avec le plus de complaisance, c'est la gloire de cette sépulture, si honorée en effet dans la suite par les hommages des plus grands potentats, par le concours des princes et des peuples du nord et du midi, de l'orient et de l'occident. Ainsi cette sublime prophétie nous préparait à l'explication de l'énigme qu'elle ajoute au tableau du Médiateur immolé;

[1] Ps. 21. — [2] Is. 53.

savoir, que, par les souffrances endurées pour les péchés d'autrui, il se ferait une longue postérité, qu'il dépouillerait le fort armé, de la manière la plus glorieuse, en affranchissant les esclaves, et les rendrait justes de sa propre justice.

Qu'on rapproche à présent l'Evangile de ces différens oracles, proférés tant de siècles auparavant, et qu'on examine si tous les traits du tableau prophétique ne s'y rencontrent pas, comme dans l'unique objet qu'il peut représenter. C'est le pieux et consolant exercice que nous laissons à nos lecteurs, tous instruits de l'histoire évangélique, en leur indiquant cependant encore les traits qu'ils doivent observer avec le plus d'attention dans la vie mortelle du Verbe fait chair.

Ils y remarqueront que, malgré les merveilles de sa naissance, ou demeurées secrètes, ou faisant peu d'impression sur l'Israélite charnel, son enfance et sa jeunesse se passèrent dans l'obscurité de la retraite et l'oubli des hommes. A l'âge d'environ trente ans, il se fait annoncer par le précurseur qu'Isaïe avait appelé la voix de celui qui crie dans le désert [1]. Aussitôt après il paraît au grand jour, il exerce avec éclat le ministère de la parole, il lève tous les voiles des prophéties, il fait retentir les synagogues de vérités qu'elles n'ont point encore entendues; des flots de grâce et de lumière coulent de sa bouche; tous les assistans sont dans l'admiration, et se disent les uns aux autres : *N'est-ce pas le fils de l'artisan Joseph, qui montre cette profondeur de doctrine, sans avoir étudié les lettres?* Le monde, en effet, n'avait jamais rien vu de semblable, pour le développement des divins mystères, pour la pureté et la simplicité de la morale, pour le pouvoir que Jésus a sur tous les esprits.

En passant près d'un lac de la Galilée, il rencontre deux pêcheurs, Simon, depuis nommé Pierre, et son frère André, qui préparaient leurs filets; il leur dit : *Suivez-moi;* et ils abandonnent tout pour le suivre. Il s'attache ainsi tous les disciples qu'il juge à propos de s'adjoindre, avec une promptitude qui ne laisse pas à un fils le temps de rendre à son père les devoirs de la sépulture; avec une constance qui, ayant mis la main à l'œuvre, ne se permet plus un regard en arrière. Les troupes du peuple le suivent avec une ardeur semblable. Il gouverne les cœurs, il éclaire les esprits, il exerce les fonctions de la parole, d'une manière visiblement supérieure au pouvoir borné des scribes et des pharisiens.

Par quelles admirables leçons remplit-il, surpasse-t-il l'attente de la multitude, dès le premier sermon qu'il leur fait sur la mon-

[1] Is. 40.

tagne? Quelles idées de vertu et de perfection, élevées au-dessus des maximes de tous les législateurs et des réformateurs les plus austères ! Où a-t-il puisé cette morale si sublime et si pure, dont il donne les premières leçons? Du sein d'un peuple charnel, qui attache le salut à son temple et à ses observances extérieures; dans le temps où la doctrine de Moïse s'altère par les traditions multipliées des partis, les plus sublimes leçons se font entendre, et montrent que celui qui les publie n'en a tiré les élémens que de lui-même. Si votre justice, dit-il à ses disciples, n'est plus grande que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. On vous disait d'aimer votre frère et de haïr votre ennemi; et moi je vous commande de faire du bien à vos calomniateurs et à vos persécuteurs. On vous disait de redemander œil pour œil et dent pour dent; et moi je vous dis de porter la perfection jusqu'à présenter la joue gauche à celui qui vous donne un soufflet sur la droite, jusqu'à livrer votre manteau à celui qui vous enlève votre tunique. On vous disait de ne point renvoyer votre épouse, sans lui déclarer par écrit que vous la répudiiez; et moi je vous déclare que désormais quiconque abandonnera sa femme, hors le cas d'infidélité, ou qui épousera une femme répudiée, en quelque cas que ce puisse être, sera coupable d'adultère. Sachez même qu'en portant simplement un regard passionné sur une femme, vous en avez déjà abusé dans votre cœur. On se borne à vous défendre la profanation du nom de Dieu; et moi je vous interdis tout jurement inutile, même par les créatures, en qui vous devez révérer le Créateur. Ne vous abstenez pas seulement de l'œuvre extérieure, mais des pensées et des affections mauvaises qui souillent aussi l'homme, et lui corrompent le cœur d'où procèdent les œuvres. Dans les exercices même de la vertu, ne vous réputez pas innocens, si vous n'épurez soigneusement vos motifs. Quand vous faites l'aumône, ne l'annoncez pas au son de la trompette, comme des hypocrites; mais que votre main gauche ignore ce que donne la droite. Ne cherchez pas cette vaine récompense qui consiste dans l'estime du monde, mais les seuls regards du Père céleste, qui pénètrent dans les lieux les plus cachés. N'amassez pas des trésors que la rouille consume tous les jours, et qui peuvent devenir la proie des voleurs; c'est dans le ciel qu'il faut placer votre trésor, avec toutes les affections de votre cœur. Il faut en un mot que vous soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Quelle sublimité de maximes et de législation! Mais, plus different encore de tous les législateurs qui traçaient seulement les règles sans donner la force de les réduire en pratique, il confère

la grâce pour suivre tous ses enseignemens, et les fait goûter aux âmes les plus dépravées. Il rend les pécheurs publics les maîtres et les modèles de la perfection. A sa première invitation, Matthieu le publicain abandonne tout, et devient l'un de ses plus zélés coopérateurs. Le chef de ces publicains tant décriés, Zachée, le dispute au peuple fidèle en piété et en humilité, et exerce une libéralité qui confond toute l'ostentation pharisaïque. La pécheresse de Jérusalem fait une pénitence si exemplaire, que son nom se rend recommandable entre tous les justes que forme l'Evangile. La débauchée présomptueuse de Samarie ne sort pas seulement du schisme et du désordre, mais devient l'apôtre de ses concitoyens. Le larron se convertit si merveilleusement sur la croix, que, le même jour qu'il est proscrit de la société des hommes, il entre en participation de la félicité angélique.

Le divin Auteur de la loi de grâce fait pratiquer la perfection aux âmes faibles, et donne aux esprits les moins pénétrans les plus hautes connaissances des choses de Dieu. La plupart des Juifs, avec la loi et les prophètes, qui étaient, en grande partie, des livres scellés pour eux, ne savaient pas même énoncer le premier de nos mystères. Si, en nommant le Dieu d'Israël *celui qui est*, ils pouvaient exprimer d'une manière générale l'indépendance et l'infinie perfection de son être, au moins ne savaient-ils pas spécifier sa manière d'être en trois personnes également parfaites.

Dans les plus beaux temps des Hébreux, Salomon leur propose encore cette question singulière : *Dites-moi le nom de Dieu et le nom de son Fils, si vous le savez*[1]. Or Jésus-Christ nous apprend à tous que ce nom mystérieux est celui de Père, mais d'un Père qui engendre de toute éternité un Fils égal à lui, et que le nom de ce Fils, qui est l'empreinte éternelle de sa substance, et l'image naturelle de toutes ses perfections, n'est autre que le nom de Verbe. Avec le Père et le Fils, nous connaissons pareillement le Saint-Esprit qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre, et le lien éternel de leur union. Il appartenait au Fils qui résidait dans le sein du Père, et tout à la fois au milieu de nous, il appartenait à cette lumière qui éclate au sein des ténèbres, de manifester, à chacun des fidèles, ce qui n'avait été connu jusque là que des amis de Dieu, tels que les patriarches et les prophètes, ce qui fait l'admiration des chérubins mêmes. C'était à lui de nous apprendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme sauveur des autres hommes, était en même temps annoncé sous le nom et les attributs inaliénables de la divinité, d'où vient qu'il

[1] Prov. 30.

est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; en un mot, c'était à lui de nous apprendre qu'il est Dieu incarné, et qu'afin de réconcilier toutes choses en lui-même, il unit, dans sa personne, la nature humaine avec la nature divine. Or il l'a fait durant tout le cours de son ministère, en inculquant, dans toutes les rencontres, qu'il était descendu du ciel, et qu'il est cependant au ciel, et plus clairement encore, qu'il est fils d'Abraham, et qu'il était avant la création d'Abraham.

Mais avec quelle dignité, avec quel sang-froid adorable, si l'on peut s'exprimer ainsi, traite-t-il de si hauts objets? Ces merveilles, dont la perspective causait des transports si étranges aux plus illustres des patriarches et des prophètes, ne l'étonnent nullement. Il en parle d'un air facile et naturel, comme étant né au sein de ces divines grandeurs, et comme l'éternel dépositaire des secrets de l'Eternel.

Il opère de même les prodiges de sa toute-puissance. Pendant plusieurs années consécutives, il parcourt la Palestine, en comblant de bienfaits miraculeux tous ses habitans, et lui seul ne ressent pas l'admiration qu'il excite. La mort de Lazare, qu'il arrache à la corruption du tombeau après quatre jours de sépulture, n'est, dans son langage, que le réveil d'une personne endormie. Il dit au paralytique de trente-huit ans, sans nul signe d'émotion, et comme à un homme en pleine santé, d'emporter son lit et de retourner à sa maison. Il commande, avec la même tranquillité et la même efficacité, à toutes les maladies et à toutes les puissances de l'enfer. Le principe de ces divines opérations est en lui; elles coulent de source comme d'elles-mêmes, et semblent quelquefois prévenir ses ordres. Après que l'hémorroïsse eut été guérie par le seul attouchement de sa robe : *Je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi;* et il en sortait une infinité, dit l'évangéliste, qui rendaient la santé à tout le monde.

Il ne se montre pas moins le modèle de la perfection, que le docteur de la vérité et le maître de la nature. *Qui de vous me reprendra de péché?* dit-il au milieu d'une multitude d'ennemis attentifs et jaloux, sans qu'aucun d'eux ait jamais répliqué que par ces injures vagues et grossières qui annoncent l'impuissance de former la moindre accusation plausible. Si on lui reproche de fréquenter les pécheurs et les publicains, c'est le dépit ou l'orgueil pharisaïque qui tient en vain ce langage contre le plus humble et le plus grand des enfans des hommes.

Mais la pureté bien plus qu'angélique de ses mœurs est si reconnue, que, pendant tout le cours de sa vie, jamais la noirceur la plus envenimée ne tenta seulement de le calomnier sur cet article.

Il se glorifie hautement, sans être jamais démenti, que toute son occupation est d'accomplir les volontés de son Père.

Quelle assiduité au temple, sa seule demeure dans Jérusalem, à la célébration des fêtes, à tous les exercices d'une religion purement figurative, et près d'être abolie, mais qu'il honore jusqu'au dernier moment marqué par le Seigneur pour l'exaltation de son Christ! Quel zèle pour la maison de Dieu! Il en est dévoré. Le prince de la paix, en toute sa vie, ne marque de colère qu'aux profanateurs qui, de la maison de prière, font le théâtre de leur négoce et de leur avidité sacrilége. Quelle révérence pour la chaire de Moïse, malgré l'indignité de ceux qui y sont assis! Quelle déférence pour les prêtres! Il renvoie par-devant eux les lépreux qu'il a guéris miraculeusement; il soumet ses divines œuvres à leur examen. Quelle générosité! quel désintéressement! quel détachement des richesses et des grandeurs humaines! Ce sont des biens frivoles et dangereux, dans ses principes; c'est un sujet d'effroi et de pleurs!

Plus indigent que les animaux sauvages qui ont au moins une caverne pour se retirer, il n'a pas où reposer sa tête. Roi des rois et Seigneur des seigneurs, comme Fils de Dieu, comme fils de l'homme, héritier du trône de David, les peuples pénétrés de vénération pour l'auguste majesté de sa personne, le veulent établir dans la possession de tant de droits, et il prend la fuite, comme s'il était question de se dérober au comble de l'infortune. Il paie exactement le tribut; et s'il veut qu'on rende à Dieu ce qui appartient à Dieu, il enseigne, par ses exemples comme par ses préceptes, à rendre également à César ce qui appartient à César.

Quelle est sa charité et sa bienfaisance? Sa vie publique en fut un exercice perpétuel. Pour répandre en tous lieux ses bienfaits. il parcourait sans cesse la Judée et la Galilée, les confins même de Tyr et de Sidon, quoiqu'il ne fût pas envoyé directement à ces villes idolâtres. Il faisait du bien au pharisien jaloux, comme au plus fidèle Israélite, subordonnait ses miracles et sa gloire au plus grand avantage de son peuple, n'opérait point dans le ciel les signes qu'exigeaient les Juifs pour lui rendre leurs hommages, mais délivrait les démoniaques, guérissait les malades de toute espèce, ressuscitait les morts, convertissait les cœurs, remettait les péchés, procurait le salut des corps et des âmes en toutes les manières. L'envie et l'ingratitude, les emportemens et les piéges, nul danger, nul obstacle ne sont capables de le rebuter. Il étonne ses disciples, par l'intrépidité avec laquelle il retourne au lieu où ses ennemis attentaient à ses jours et avaient presque réussi tout récemment à le mettre à mort.

Quelle force enfin, et quelle divine constance dans la consommation de son sacrifice où sa vertu toute nue le soutient, sans nulle consolation, sans nul applaudissement de la part de la multitude qui n'est témoin de sa magnanimité, que pour en blasphémer le saint héroïsme! Le plus vanté des philosophes[1], en cherchant l'idée de la vertu parfaite, a trouvé que, comme le plus odieux des mortels serait le scélérat qui, par son hypocrisie, s'attirerait toute la considération due à l'homme de bien, aussi le plus estimable devait être le juste infortuné qui, digne de toutes les récompenses de la vertu, serait couvert de tous les opprobres du crime; en sorte que, n'ayant pour lui que sa conscience, il se verrait condamner, par tout son peuple, au dernier supplice. Idée juste et admirable, que Dieu n'a mise dans l'esprit d'un sage du paganisme, comme l'ont fait observer tant de Pères, que pour en montrer la réalité dans le Sauveur du monde, avec cette circonstance qui renchérit sur la chose, savoir, qu'il sut souffrir et mourir sans ostentation comme sans faiblesse.

Vertu la plus élevee au-dessus des forces d'un pur homme, et uniquement propre au Fils de l'Homme, qui n'est qu'une même personne avec le Fils de Dieu; vertu qui le fait paraître encore plus grand dans les opprobres de sa mort que dans les actions de sa vie les plus éclatantes, et qui, malgré le scandale du Juif et les risées du Gentil, imprime au mystère de la croix le sceau frappant de la puissance et de la sagesse divine: l'auguste victime qui est immolée, ne l'est que parce qu'elle l'a voulu. Jésus a prévu cette mort annoncée par tant de prophètes; il en a prédit toutes les circonstances; il se livre lui-même, dès que l'heure des puissances de ténèbres est arrivée; et, en s'abandonnant entre les mains de ses ennemis, il leur défend d'attenter à la vie ou à la liberté de ses disciples. Il ne dit pas un mot pour sa défense; il impose un silence absolu à cette divine éloquence qui avait confondu tant de fois l'envie et la malignité; il dédaigne la protection du président romain qui n'attendait, pour ainsi dire, que son aveu pour le délivrer. Par une magnanimité si nouvelle, il lui imprime une admiration mêlée d'effroi: il refuse un de ces signes qui lui étaient si familiers, à la curiosité d'Hérode et aux premières démonstrations de sa bienveillance, qu'il laisse dégénérer en une compassion aussi stérile que méprisante. Il n'ouvre la bouche que pour excuser les attentats commis contre lui, pour solliciter des grâces en faveur de ses bourreaux, pour accomplir les différentes parties des prophéties, jusqu'à ce que tout soit consommé. Cepen-

[1] Plat. *de Republic.* l. 2.

dant la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, le voile du temple se déchire; le soleil, sans que nul obstacle étranger arrête ses rayons, s'éclipse durant trois heures; toute la nature consternée rend hommage à son auteur, et pour montrer lui-même que sa mort n'est point l'effet de sa faiblesse, il pousse, en expirant, un cri si fort et si extraordinaire, qu'il fait publier aux païens mêmes, que celui qui meurt de la sorte est vraiment le Fils de Dieu.

Il ressuscite trois jours après sa mort, il apparaît triomphant à ses disciples, il raffermit ses apôtres, la base de cette Église immense, qui comprend toutes les tribus et toutes les nations; il donne la dernière forme à son ouvrage, fait reconnaître Pierre pour le prince du collége apostolique, lui confie, et à ses collègues, le pouvoir que son Père lui avait remis, leur promet d'être avec eux par son assistance continuelle et quotidienne, jusqu'à la consommation des siècles. Toutefois il leur déclara qu'ils ne devoient pas mettre la main à la grande œuvre pour laquelle il les avait choisis, sans avoir reçu auparavant, avec l'Esprit saint, les qualités plus qu'humaines qui les y devaient disposer. *En attendant*, leur dit-il avant de les quitter pour monter au ciel, *demeurez tranquilles à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Il les bénit ensuite, et en leur présence il s'éleva aux cieux, dans tout l'éclat de sa gloire, quarante jours après sa résurrection. Ils s'en retournèrent à Jérusalem, suivant ses ordres, y passèrent dix jours dans la retraite et la prière; et à cette époque, où se forma proprement l'Église, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles sous le gouvernement des pasteurs légitimes, va commencer le cours de l'Histoire que nous en avons entreprise.

L'AN TRENTE-TROIS de Jésus-Christ [1], selon la manière ordinaire de compter, Pierre, établi son vicaire, proposa de remplacer, avant toute chose, le traître Judas, qui avait été l'un des douze. En vertu de sa primauté ou de l'autorité suréminente dont il était revêtu, il s'éleva au milieu de ses dix collègues dans l'apostolat, et des disciples rassemblés à Jérusalem, au nombre d'environ cent vingt, et leur exposa la nécessité de remplir le collége apostolique. Ils l'entendirent avec tout le respect que méritait le chef de l'Église, portèrent le même jugement que lui, et l'on procéda sur-le-champ à l'exécution.

On proposa deux sujets, Joseph nommé Barsabas en hébreu, en latin le Juste, et Mathias, l'un et l'autre si également doués

[1] Act. 1.

des vertus et des qualités convenables, que l'on conjura le Seigneur de déterminer lui-même le choix entre les deux. On l'abandonna au sort, et il tomba sur Mathias, qui, de simple disciple, se trouva aussitôt élevé à la dignité d'apôtre du premier ordre. Ainsi furent remplis, sans exception, les douze trônes où devaient s'asseoir, suivant la parole du Fils de Dieu, les pasteurs envoyés en premier lieu aux douze tribus d'Israël, dont ils devaient anathématiser les incrédules, pour leur substituer des peuples plus dociles. Outre Pierre leur chef, et Mathias, dont nous venons de parler, les dix autres étaient Jean et Jacques, fils de Zébédée; André, frère de Pierre, et le premier appelé; Philippe; Thomas, aussi ferme dans la foi, qu'il avait paru chancelant; Barthélemy; Matthieu ou Lévi, qui avait été publicain; Jacques, dit le Mineur, fils d'Alphée et de Marie, sœur ou proche parente de la sainte Vierge; Simon de Cana; et Jude ou Thadée, frère de Jacques le Mineur. Tels furent les ministres que le Tout-Puissant voulut employer à l'exécution du plus grand de tous les desseins; tous, à l'exception de Matthieu, gens sans fortune et sans lettres, sortis de la lie du peuple, et appliqués depuis l'enfance à la plus grossière des professions. Ils se tenaient depuis dix jours dans le recueillement, quand, le propre jour de la Pentecôte ou de l'oblation des prémices du blé, l'une des trois fêtes principales du peuple de Dieu, sur les neuf heures du matin, au moment que l'on offrait au temple des pains du blé nouveau, on entendit tout-à-coup un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, dont retentit toute la maison où ils étaient assemblés[1]. On vit, en même temps, des langues de feu descendre du ciel, et se reposer sur chacun d'eux. C'était le symbole de l'opération merveilleuse de l'Esprit saint, qui les remplissait. Au même instant ce furent des hommes tout différens de ce qu'ils avaient été, d'une élévation d'âme extraordinaire, pleins de science et de lumières, en un mot, les dignes ministres de l'Éternel, et de généreux apôtres. Ils ne purent contenir l'ardeur sacrée qui les embrasait; ils quittèrent leur retraite, et rendirent publiquement témoignage a Jésus-Christ.

On s'aperçut qu'ils parlaient diverses langues, la solennité de la fête ayant rassemblé à Jérusalem toutes sortes d'étrangers, Juifs d'origine, mais habitans de tous les pays. Il y avait des Parthes, des Mèdes et des Arabes; des gens de la Mésopotamie, de la Cappadoce, de toutes les provinces de l'Asie-Mineure, ainsi que de la Haute-Asie, et des îles nombreuses de la Grèce; des Égyptiens, des Lydiens, des Romains même, c'est-à-dire des Juifs

[1] Act. 2

nés en ces différentes régions, et nouvellement arrivés en Palestine. Jamais le concours n'avait été si grand pour la Pâque et les fêtes suivantes; tout le monde étant persuadé, au rapport de l'historien Josèphe[1], que les prophéties touchaient à leur terme, et que le Messie allait paraître. Les apôtres se mêlèrent à la foule, annonçant l'Évangile à tous ceux qui les environnaient, répondant aux questions et aux objections. Chaque étranger les entend parler dans sa propre langue, d'une manière si aisée et si naturelle, qu'il les croirait du pays où il est né, s'ils n'étaient généralement connus pour de pauvres pêcheurs de Galilée, attachés dès leur enfance aux bords du lac, où leur travail fournissait à leur subsistance. Jamais on n'a rien vu de semblable; chacun est juge et témoin; la calomnie elle-même est forcée de faire place à l'admiration.

Le chef du collége apostolique adressa d'une voix haute la parole à tout le monde, exposa par ordre les mystères accomplis dans la personne de Jésus de Nazareth, et montra que le Fils de l'Homme, que l'on avait condamné quelques semaines auparavant, était en même temps le Fils de Dieu et le Messie. Trois mille hommes se convertirent.

Peu de temps après, sur les trois heures du soir, Pierre alla au temple avec le disciple bien-aimé. C'était le moment de la prière[2]; et tant que subsista la synagogue, que les fidèles circoncis voulaient révérer jusqu'à son extinction, ils ne manquèrent pas de suivre les exercices de la religion mosaïque. Les deux apôtres trouvèrent à la porte du lieu saint, nommée la Belle-Porte, un pauvre qui était né boiteux, et qui, ne pouvant faire aucun usage de ses jambes, se faisait tous les jours porter là, pour demander l'aumône aux passans. Comme il s'y trouvait fort assidument depuis une longue suite d'années, en ayant déjà quarante, il était connu de toute la ville. Il représenta sa misère aux apôtres, et les pria de la soulager. L'Esprit de Dieu les avertit intérieurement l'un et l'autre du prodige qu'il voulait opérer par leur entremise. *Jetez les yeux sur nous*, dirent-ils à ce malheureux, d'un air attendri. Il les fixa avec toute l'attention que donne l'espérance. *Nous n'avons ni or ni argent*, reprit Pierre, *mais nous vous faisons le bien qui dépend de nous. Au nom de Jésus le Nazaréen, levez-vous et marchez.* Il le prit en même temps par la main, pour l'engager à faire usage de ses jambes. Le boiteux les sent aussitôt affermies; et ne se possédant pas de joie, il la témoigne par des mouvemens et des transports extraordinaires. Pierre et Jean entrèrent dans le temple : il suivit ses bienfaiteurs, et rendit au Seigneur les actions de grâces les plus expressives.

[1] Joseph., lib. Bell. VII, 12. — [2] *Ibid.* Ant. XIV. 8.

Ils s'avancèrent tous trois vers la galerie, qu'on nommait le portique de Salomon. Tout le peuple, épars dans le dehors, accourut de tous côtés; et bientôt Pierre se vit entouré d'une foule nombreuse, empressée à l'entendre, au sujet de la merveille qui venait de s'opérer.

« Enfans d'Israel, leur dit-il, quel est le motif de votre éton- » nement? et pourquoi arrêtez-vous les yeux sur nous, comme si » nous avions guéri cet homme par notre propre puissance? Ce » n'est pas nous, c'est Jésus-Christ, Fils unique du Très-Haut, le » même que vous avez livré à Ponce-Pilate, en forçant ce gouver- » neur infidèle à porter la sentence de condamnation; c'est ce fils » de David, votre Christ et votre vrai Roi, que le Dieu d'Abraham, » d'Isaac et de Jacob vient de glorifier. Vous lui avez préféré un » insigne brigand, un homicide; vous avez opiniâtrément sollicité » la délivrance du scélérat Barrabas, et fait proscrire l'Auteur » même de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, ainsi » que nous l'attestons, nous qui l'avons vu de nos propres yeux » dans la gloire de sa résurrection et de son triomphe. C'est par la » foi qu'on doit avoir en lui, que cet homme, que vous voyez et » connaissez tous, vient d'obtenir une guérison parfaite, à la vue » de tant de témoins. Toutefois, si je vous dis, mes freres, que » vous avez fait mourir le Juste par excellence et le Messie, ce » n'est pas pour vous faire injure. Je reconnais, au contraire, que » vous n'avez agi que par ignorance, avec vos magistrats, vos an- » ciens et les princes de vos prêtres. Le Seigneur a tout fait ser- » vir à l'accomplissement des desseins de sa miséricorde, à la » consommation du sacrifice de son Christ, annoncé par tous les » prophètes. Faites donc pénitence, pour n'être pas exclus de cette » bénédiction promise à nos pères, et, dans la race d'Abraham, à » toute la terre. Nous voici au terme décisif qui a été prédit par » les saints oracles de tous les temps, et dont Moïse disait en par- » ticulier : *Voilà que le Seigneur vous suscitera un prophète, pris* » *du milieu de vos frères, dont la doctrine confirmera la mienne,* » *et la portera à sa perfection. Ouvrez l'oreille, pour en prendre le* » *sens, et soumettez-vous sans réserve à ses lois : si quelqu'un s'y* » *rend indocile, qu'il soit exterminé du milieu de son peuple.* »

Cinq mille personnes, sans y comprendre les femmes ni les enfans, se convertirent à ce discours, qui fut néanmoins interrompu par les sacrificateurs et les gardes du temple, joints à une troupe animée de Saducéens. Tous ces incrédules, peu d'accord entre eux, ne manquèrent pas cependant de s'unir contre les disciples de Jésus; les premiers ne pouvant souffrir que l'on manifestât la résurrection glorieuse du Sauveur, et les Saducéens, qui,

ne croyant pas la résurrection des corps, comptaient néanmoins bien des prêtres parmi eux, s'irritant de la preuve qui résultait de la résurrection de l'Homme-Dieu, en faveur de la résurrection future de tous les hommes. Ils se saisirent des deux apôtres et du mendiant guéri ; et comme il était déjà tard, ils les firent soigneusement garder jusqu'au lendemain.

Dès le matin le sanhédrin s'assembla [1]. C'était le conseil suprême de la nation juive, composé de soixante-onze membres, dont vingt-quatre princes des prêtres, ou chefs des vingt-quatre familles sacerdotales; le reste, docteurs, lévites, et anciens de chaque tribu. Anne ou Annanus, beau-père de Caïphe, était président de cette compagnie, qui ne se convoquait que pour les affaires de grande importance. On amena les apôtres Pierre et Jean au milieu de l'assemblée, et on leur demanda en quel nom, ou par quelle vertu ils avaient fait le prodige dont on ne contestait pas la vérité. Pierre répondit avec assurance que c'était au nom de Jésus crucifié; que la crainte des mauvais traitemens ne pouvait l'empêcher de rendre gloire au premier auteur d'une opération si miraculeuse; que ce Tout-Puissant bienfaiteur était véritablement la pierre fondamentale dont il est fait mention dans les prophéties, et qui, pour avoir été rejetée, n'en était pas moins la base de tout l'édifice du salut; qu'enfin ses propres ennemis n'avaient aucun autre fondement d'espérance pour le ciel.

Cette fermeté et cette connaissance des Écritures en des gens sans éducation et sans étude, qu'on avait vus peu auparavant si faibles à la mort de Jésus, causèrent le plus grand étonnement. On voyait à leur côté le boiteux guéri; et le fait n'était pas de nature à recevoir une interprétation favorable aux vues du conseil. On éloigna les accusés, et l'on délibéra long-temps. La résolution n'en eut ni plus de suite ni plus de vigueur. On les fit rapprocher, et tout finit par des menaces vagues. Le président, en leur rendant la liberté, leur défendit d'enseigner en aucune manière, ni d'annoncer le nom de Jésus.

« Non, répondirent ensemble les deux apôtres, nous ne pou-
» vons obéir à un pareil ordre. Jugez-en vous-même, sur la loi
» que vous révérez comme nous. Est-il juste d'écouter les hom-
» mes plutôt que la voix du Ciel, qui nous commande d'annoncer
» les vérités dont il nous a faits dépositaires, et qui confirme
» notre prédication par des signes si peu équivoques? » On les menaça derechef, et cependant on les élargit, parce qu'on craignait le peuple, qui glorifiait hautement le Seigneur de ce qui était arrivé.

[1] Thal. Cod. Sanh. c. 1 et seq.

Pierre et Jean ne manquèrent pas d'en rendre compte aux fidèles. Tous en bénirent le Tout-Puissant; et, jugeant bien que la paix accordée par la synagogue ne durerait qu'autant qu'elle verrait du risque à la rompre, ils prièrent le Seigneur de donner aux prédicateurs de son nom, avec la vertu des miracles, la grâce de les faire servir à sa gloire. A la fin de cette prière, le Ciel marqua d'une manière sensible qu'il l'avait exaucée. Le lieu où les apôtres se trouvaient avec leurs disciples fut ébranlé, et tous les assistans reçurent avec plus d'abondance les dons de l'Esprit saint.

Les pures impressions qui se faisaient sur les cœurs étaient encore plus salutaires que le don des langues et des autres prodiges. Tout Jérusalem s'en édifiait, au moins l'ordre du peuple, naturellement simple et droit, et qui ne doit ordinairement sa perversité qu'aux séductions étrangères de l'ambition. Ils voyaient les fidèles non-seulement pieux, recueillis, assidus à la prière et à l'instruction; mais, ce qui frappait beaucoup plus une nation aussi attachée aux biens terrestres que le furent les Juifs dans tous les temps, ils admiraient dans les sectateurs de cette foi nouvelle un désintéressement plus angélique qu'humain. Tous en effet n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et ne semblaient faire qu'une grande famille, où personne ne possédait rien qui ne fût également à ses frères. Ils vendaient leurs maisons et leurs terres, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, qui le distribuaient à toutes les familles. Ainsi il n'y avait plus ni riches, ni pauvres parmi eux, ni péril du superflu, ni souci de l'indigence; mais toute cette sainte société coulait des jours heureux dans l'innocence et la concorde la plus inaltérable.

Il est vrai que les chrétiens avaient trouvé l'exemple de ce détachement dans les Esséniens [1], espèce de Juifs qui passaient pour beaucoup plus saints que les autres. Mais ils étaient aussi les plus superstitieux, les plus jaloux de la liberté, ou d'une orgueilleuse indépendance. Ces hommes altiers se piquaient de ne reconnaître d'autre maître que Dieu; et ils auraient tout sacrifié, plutôt que de se soumettre à aucun homme, par quelque motif que ce fût [2]: bien éloignés en cela de la vertu pure et modeste des fidèles croyans, aussi humbles que désintéressés, et les plus sociables comme les plus édifians de tous les hommes.

Les apôtres s'appliquaient à cultiver ces productions de la grâce, surtout dans les prosélytes qui augmentaient de jour en jour le nombre des fidèles. Ils affermissaient la foi, qui ne devait pas rester long-temps en paix. Ils réglaient avec soin les mœurs et la

[1] Jos. Bel. 11, 12. — [2] Jos. Ant. XIII, 9.

discipline. Ils rassemblaient les frères, pour les exercices propres de leur religion, dans la maison de quelques-uns des disciples les plus accrédités. Là on célébrait l'adorable sacrifice, on recevait les sacremens, on entendait retracer en de fervens discours les mystères et les maximes du Rédempteur. Bientôt ses adorateurs furent en trop grand nombre pour pouvoir se réunir en un seul endroit, et il fallut se partager en diverses troupes, qui formèrent autant d'assemblées dans les différens quartiers de Jérusalem. Chaque assemblée avait ses anciens qui veillaient au bon ordre, et au moins son prêtre, ordonné selon le rit de la loi nouvelle, avec quelques ministres inférieurs. Nous apprenons de S. Epiphane [1], que, dans ces premiers temps, les apôtres établissaient tantôt des évêques et des diacres sans prêtres, tantôt des prêtres et des diacres sans évêques. Mais, pour le premier ordre du sacerdoce, ou les évêques, leurs fonctions ordinaires, comme celles des apôtres, étaient d'annoncer l'Evangile avec plus d'éclat, de confondre l'incrédulité, de confirmer les fidèles dans la foi, de visiter les églises naissantes pour en écarter les abus, de faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, ou de perfectionner les premières.

Ce régime et ces usages, tandis que l'Eglise commençait à se former au milieu de ses ennemis, ne pouvaient manquer de différer de ceux de nos jours en quelques points de peu d'importance. On ne divisa l'Empire et les différens royaumes en diocèses fixes et limités, qu'à mesure que les peuples et les provinces embrassèrent le christianisme. Or, avant de se tourner vers les nations, les premiers ministres de l'Evangile en devaient communiquer la lumière à ceux des enfans d'Israël qui ne s'obstinaient point à y fermer les yeux. Telle fut la marche des apôtres et de leurs coopérateurs, et en quelque sorte l'origine de la discipline apostolique, qui dès-lors distinguait des choses d'une obligation étroite et d'autres de pure perfection. De cet ordre relevé, était apparemment le dépouillement effectif et total des propriétés ou de la fortune : mais on exigeait strictement la droiture et la sincérité dans ceux qui faisaient profession de ce point de perfection, et c'était une hypocrisie très-coupable, de faire le sacrifice public de tout ce qu'on avait, et d'en détourner secrètement quelque partie.

Parmi ceux que le détachement distingua, on nomme le lévite Joseph, originaire de Chypre, qui vendit une terre qu'il possédait, et en remit le prix aux apôtres. Ils lui donnèrent le surnom de

[1] Epiphan. Tract. Hæres. ubi contra Acr.

Barnabé, c'est-à-dire enfant de la consolation, et ils l'associèrent aux fonctions et à la dignité même d'apôtre, dans lesquelles nous le verrons bientôt s'illustrer.

Un autre disciple nommé Ananie, engagé dans le mariage, entreprit, de concert avec sa femme Saphire, de tromper le Prince des apôtres. Ayant vendu ses terres, il présenta une partie de l'argent qu'il en avait retiré, et retint le reste. Dieu révéla au chef de son Église cette criminelle dissimulation, et la punit avec une rigueur étonnante, mais nécessaire pour affermir l'autorité apostolique, et maintenir la pureté de l'Église naissante. « Ananie, lui » dit le Prince des apôtres, en le regardant fixement, c'est à Dieu » que vous mentez, et non aux hommes. Vous a-t-on contraint, » par des sollicitations importunes, à vous défaire de votre héri» tage? et quel aveuglement, sous l'apparence de l'œuvre la meil» leure, vous précipite dans les piéges de Satan? » Frappé de ces mots comme d'un coup de foudre, Ananie tomba mort. On l'emporta sur-le-champ, et on l'enterra. Trois heures après parut Saphire, qui ne savait pas ce qui venait d'arriver. S. Pierre l'interrogea comme son mari, sur le prix de la vente. Elle fit le même mensonge, et subit le même châtiment. Cette double punition produisit les meilleurs effets. Non-seulement les fidèles en conçurent une frayeur salutaire, mais les étrangers en prirent la plus haute idée de la grandeur et de la puissance de Dieu, qui veillait ainsi à la gloire de son Église.

Il s'opérait une infinité d'autres merveilles par les mains des apôtres. Ils chassaient les esprits immondes, ils guérissaient toutes sortes de malades; et S. Pierre le faisait si habituellement, qu'on les exposait dans leurs lits, sur les places où il devait passer, afin que son ombre tombât sur eux : ce qui suffisait pour leur rendre une santé parfaite. De toutes les villes voisines, on lui apportait à Jérusalem les possédés et les infirmes. Ces merveilles multipliaient de jour en jour le nombre des fidèles; et si les principaux des Juifs, par un respect humain trop ordinaire à leur condition, n'imitaient pas la multitude, ils ne pouvaient éteindre la foi, ou du moins arrêter la vénération du peuple. Cependant l'envie sacrilége des ennemis du Christ avait peine à se contenir; et, pour flétrir ses adorateurs dans l'esprit du public, ils convinrent de donner une forme juridique à la persécution.

Les principaux acteurs de la cabale furent encore le grand-prêtre en exercice, et les membres de son conseil : tous gens gâtés sur le fond de la religion et prêts à tout pour faire triompher la secte impie des Saducéens. Ils firent arrêter les plus célèbres des disciples, et on les renferma dans les prisons publiques, pour

commencer dès le lendemain leur procès en règle; mais l'ange du Seigneur les en tira pendant la nuit. Le conseil étant assemblé, on les envoya chercher : tout était en état dans les prisons, et les sentinelles faisaient la garde la plus exacte à l'entour. Toutefois il ne s'y trouva plus aucun des fidèles emprisonnés. A cette nouvelle, la surprise et l'embarras se peignent sur le visage de tous les sénateurs; ils se regardent les uns les autres, ils raisonnent, ils délibèrent, mais sans trouver aucun moyen de couvrir leur honte. Cependant quelqu'un vint leur dire que les prisonniers qu'on cherchait instruisaient actuellement le peuple au milieu du temple. L'envoyé céleste, en les délivrant, leur avait enjoint d'y aller sans crainte, et de continuer à prêcher la parole du salut. On les amena avec beaucoup de ménagement et une grande démonstration d'équité, comme pour écouter leurs moyens de défense. Mais on n'en agissait ainsi que par la crainte qu'on avait d'un peuple frappé du prodige dont il avait été témoin, et qu'un premier emportement pouvait pousser à lapider les persécuteurs.

Quand les prisonniers furent devant le tribunal : « Ne vous » avions-nous pas défendu très-expressément, leur dit le pontife, » d'enseigner au nom d'un homme mort, que vous prétendez être » le Christ? Vous avez néanmoins rempli toute la ville de sa doc» trine, et vous faites retomber son sang sur nous, comme sur » autant de meurtriers et de sacriléges. » Pierre, en son nom et en celui de ses frères, répondit, comme la première fois, *que nulle puissance humaine ne pouvait les empêcher d'obéir au Seigneur;* et il ajouta avec plus de force que jamais, *que Jésus crucifié par la synagogue, mais glorieusement ressuscité par le Dieu d'Israël, était le Sauveur dont tout Jacob devait espérer la grâce de la pénitence et la rémission des péchés.* En un mot, le courage et le zèle furent tels dans le Prince des apôtres, le dépit et la fureur dans le grand-prêtre, que celui-ci, oubliant tout son système de ménagemens politiques, allait porter les choses aux dernières extrémités, quand un vénérable docteur, nommé Gamaliel, arrêta l'emportement par un avis aussi sage que simple.

Il était de la secte des Pharisiens, sans en avoir la jalousie orgueilleuse, et par conséquent moins éloigné du principe de la foi et des mœurs que le reste du conseil, rempli de Saducéens, qui n'avaient de religion que ce qu'en peuvent avoir des hommes persuadés que l'âme meurt avec le corps. *A quoi bon*, dit-il, *nous inquiéter au sujet de ces gens-là? Si leur entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même; si c'est l'ouvrage de Dieu, en vain y opposerez-vous vos efforts; et peut-être l'événement vous fera-t-il passer pour des rebelles qui résistent au Seigneur.* L'avis parut faire

impression, mais on ne le suivit qu'en partie. On ne pensa plus à faire mourir les accusés; on les flagella ignominieusement, et on les renvoya, en leur défendant toujours de parler de Jésus. Si leurs ennemis prétendirent autre chose, en agissant de la sorte, que de se tirer d'embarras, ils s'abusèrent étrangement. Les disciples s'éloignèrent, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir des outrages pour le nom de Jésus-Christ, et ils n'en parurent que plus ardens à prêcher chaque jour l'Evangile dans le temple, et dans les maisons particulières.

Le nombre des prosélytes, loin de diminuer, s'accrut au contraire par cette voie : et la multitude des fidèles devint si grande, que les apôtres ne pouvaient plus suffire à toutes les fonctions de la charité. Mais les coopérateurs sur qui ils furent obligés de se décharger, n'ayant point de caractère propre pour cela, il parut qu'ils ne s'en acquittaient point avec l'autorité ou toute l'attention convenable. Il s'éleva quelque jalousie entre les Juifs de Palestine, nommés proprement Hébreux, et ceux qui parlaient la langue grecque, appelés Hellénistes. Pour prévenir une dissension plus nuisible à l'Eglise que toutes les persécutions, le Prince des apôtres convoqua l'assemblée des fidèles; et représentant, au nom de tous ses collègues, que les premiers pasteurs ne pouvaient vaquer au ministère de l'aumône, sans négliger celui de la parole ou de la prière, il proposa d'élire, pour leur décharge, sept hommes sans reproches, doués des dons de l'Esprit saint, et spécialement du don de sagesse. La proposition fut universellement accueillie, et l'on choisit Etienne, distingué par l'ardeur de sa charité, comme par la vivacité de sa foi; Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas, et Nicolas nouvellement arrivé du pays d'Antioche. Les apôtres leur imposèrent les mains, et leur conférèrent l'ordre du diaconat, dont ils tenaient l'institution et le rit de Jésus-Christ même. Outre la distribution des aumônes, on les chargeait encore de l'administration de l'eucharistie, dans les différens quartiers de Jérusalem, auxquels on les préposa; et tels furent les sept premiers diacres régionnaires, à l'exemple desquels nous verrons par la suite instituer ceux de l'Eglise romaine.

Par cette augmentation de coopérateurs, l'Evangile fit des progrès encore plus remarquables par la qualité que par le nombre des conversions, et bientôt on vit une multitude des enfans même d'Aaron embrasser le christianisme. Il ne suffit plus à la synagogue de commander un silence mal observé : afin de prévenir une entière défection, il lui fallut entrer en dispute avec les nouveaux prédicateurs qui étaient le plus en réputation d'habileté.

On parlait surtout du diacre Etienne, pour la force de son raisonnement et de son éloquence, et plus encore pour les miracles éclatans qu'il ne cessait d'opérer à la vue du peuple. Les Hellénistes disputaient le plus souvent avec lui, sans doute parce qu'il était né lui-même parmi les Grecs, comme son nom le fait croire, et qu'il en parlait ordinairement la langue. Mais ils ne purent résister à la divine sagesse qui s'exprimait par sa bouche, et ils subornèrent des témoins pour l'accuser de blasphème. On l'arrêta, et on le traduisit au tribunal, où le grand-prêtre en personne le voulut interroger. Tous les yeux étaient fixés sur l'accusé; et, le Seigneur rehaussant par un miracle les dons de la nature, il parut tel qu'un ange du ciel, et s'énonça avec autant de dignité.

D'abord il rendit compte de ses disputes précédentes et de sa doctrine, tâchant avec douceur de lever les préventions de ses adversaires. Mais, remarquant bientôt que c'était un parti pris d'opprimer la vérité, il ne se proposa plus que d'empêcher l'effet du scandale sur la multitude; et leur reprochant avec force leur aveuglement volontaire: *Cœurs incirconcis*, leur dit-il, *je ne reconnais que trop votre obstination invétérée. Vous résistez à l'Esprit saint, comme l'ont fait vos pères. Est-il un prophète qu'ils aient laissé vivre ou mourir en paix? Mais, s'ils ont mis à mort les précurseurs du Christ, vous êtes, vous personnellement, ses meurtriers sacriléges.* Ils frémissaient à ce discours, et grinçaient les dents de fureur.

Etienne, sans s'effrayer de ces cruels pronostics, lève un front serein vers le ciel, d'où il attend sa force et sa couronne. Il le voit entr'ouvert; et au sein lumineux de la gloire éternelle, apercevant distinctement l'humanité sacrée du Sauveur, il s'écrie: *Oui, je vois en ce moment le Fils de Dieu que vous méconnaissez, assis au-dessus des astres à la droite de son Père.*

Ils ne lui en laissèrent pas dire davantage, ils se bouchèrent les oreilles, comme s'il eût blasphémé; et, se jetant tumultueusement sur lui, sans attendre aucune sentence, ils le traînèrent hors de Jérusalem, où il n'était pas d'usage de verser le sang, et ils ramassèrent des cailloux pour le lapider. Les témoins qui devaient jeter les premières pierres, selon la coutume, avaient donné leurs vêtemens en garde à un jeune homme, appelé Saul, non moins animé qu'aucun d'eux, mais qui n'avait pas encore tout-à-fait trente ans, âge nécessaire pour être acteur ou témoin juridique dans ces sortes d'exécutions. C'est ce vase d'élection, abusé pour lors par les préjugés et le zèle aveugle de la religion de ses pères, qu'on verra par la suite se signaler si utilement en-

tre les apôtres, et qui dut sa conversion aux prières que le martyr ne cessa de faire pour ses bourreaux, pendant toute la durée de son supplice. Cependant la mort d'Étienne, quelque motif infamant qu'on eût prétexté, ne lui imprima aucune flétrissure. La fougue homicide calmée, il fut pleuré et enseveli [1]; ce qui ne se faisait jamais pour les coupables condamnés légitimement. Il reçut cet office religieux du pharisien Gamaliel, qui transporta les saintes reliques dans une maison de campagne qu'il avait à huit lieues de Jérusalem, et où lui-même fut enterré dans la suite, ainsi que son neveu Nicodème, qui avait déjà pris soin d'embaumer le corps du Rédempteur.

Ce premier martyre fut comme le prélude d'une persécution générale contre l'Église, resserrée jusque là dans la capitale de la Judée. Les grands et les prêtres procédèrent avec tant d'artifice, que le public inconstant crut, ou parut croire, leurs ennemis coupables. Mais l'endurcissement de la capitale ne servit qu'à répandre au loin la lumière de la foi. Les seuls apôtres restèrent auprès du troupeau qu'ils avaient formé en premier lieu, et qu'ils craignaient d'abandonner au péril de la séduction, tandis que les autres ouvriers se dispersèrent dans les cantons de la Palestine plus directement soumis au gouvernement romain, et peu après en Phénicie, dans l'île de Chypre, et dans le pays d'Antioche. Le disciple Ananie poussa jusqu'à Damas, où il forma une église des seuls Juifs convertis : car on n'annonçait pas encore l'Évangile aux gentils. Cependant on emprisonna quantité de fidèles à Jérusalem, où plusieurs furent condamnés et exécutés à mort. Saul se montrait de jour en jour plus ardent à les poursuivre. Il avait sollicité et obtenu des magistrats un plein pouvoir pour entrer dans les maisons, et y faire telles recherches qu'il lui plairait. Il en tirait indistinctement les hommes et les femmes, les chargeait de chaînes, les faisait honteusement châtier par les synagogues.

Durant cet aveuglement des personnages les plus notables de la nation juive, les Samaritains, que le zèle apostolique comprenait dans les ouailles égarées de la maison d'Israël, recevaient, avec des dispositions toutes différentes, la doctrine du salut. Philippe, un des diacres collègues d'Étienne, prêchait ce peuple avec succès, et confirmait, par d'éclatans miracles, tout ce qu'il annonçait. Il y avait alors dans la Samarie [2] un certain Simon, natif de Giton, dans la même contrée, en si grand crédit par ses prestiges, qu'on l'appelait la vertu de Dieu. Il ne put

[1] Thalm. Sanh. VI. — [2] Justin. Apol. 2.

néanmoins tenir devant le saint lévite. Le magicien parut même touché, rendit hommage au pouvoir suprême de Jésus-Christ, et demanda le baptême. Tant de nouveaux croyans avaient cependant attiré les apôtres Pierre et Jean, qui s'étaient détachés pour un temps des frères de Jérusalem, afin d'administrer la confirmation aux néophytes de Samarie; ce que n'avait pu faire un diacre. Le don des langues et des autres miracles accompagnait presque toujours alors la réception de ce sacrement. Simon crut pouvoir obtenir, à prix d'argent, ces divines prérogatives : il en osa faire la proposition aux apôtres. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit Pierre dans le premier mouvement de son indignation, *puisque ton impiété met les dons du ciel à une indigne enchère.* Il l'exhorta néanmoins à faire pénitence. Simon en prit le langage, mais il paraît que son repentir était simulé, et qu'il ne se conduisait que par une crainte basse des ministres du Seigneur, dépositaires de sa toute-puissance. Aussi cet insuffisant désaveu, qui ne fut pas suivi de la persévérance, n'a pas empêché que la honte de son trafic sacrilége ne demeurât à jamais attachée à son nom.

Bientôt même il employa la connaissance imparfaite qu'il avait du christianisme à former une hérésie, la première qui se soit élevée dans l'Église. Il menait avec lui une femme qu'il avait achetée à Tyr, où elle était esclave prostituée, et qui se nommait Hélène ou Sélène, mot grec qui veut dire lune. Il n'est point de rêverie qu'il ne débitât sur le compte de cette femme [1], mêlant à la mythologie le peu qu'il savait des divines Écritures, et défigurant par ce monstrueux assemblage l'histoire de la création, aussi bien que nos saints mystères. Sa doctrine touchant les mœurs n'était pas plus pure que sa foi. Il posait pour principe, qu'il n'y a point d'actions bonnes de leur nature; qu'ainsi les œuvres sont inutiles au salut, mais qu'on se sauve uniquement par la grâce, dont il se disait l'auteur. Il eut des disciples, qui firent subsister sa secte durant près de deux siècles; après quoi elle se dissipa d'elle-même, sans avoir jamais été persécutée. Tous ses sectateurs furent d'une hypocrisie et d'une dissimulation semblables à celles de leur chef, digne par là de servir de modèle à tous les hérésiarques. Il usa principalement de feinte en présence de S. Pierre et de S. Jean, et jusqu'à ce qu'ils fussent partis de Samarie pour retourner à Jérusalem. Ces deux apôtres, les premiers et les plus illustres témoins de la résurrection de Jésus-Christ, prêchèrent, en revenant, la gloire de son nom, dans tout le pays des Samaritains, avec un succès égal à leur autorité.

[1] S. Iren. l. 1, c. 20.

Pour le diacre S. Philippe, il reçut ordre du Seigneur, par le ministère d'un ange, d'aller vers le midi, sur la route de Jérusalem à Gaze, qu'on nommait la voie Déserte, depuis qu'Alexandre le Grand, dans ses expéditions contre les Perses, avait ruiné cette dernière ville. Il y trouva un Éthiopien de rang distingué, eunuque et ministre de Candace, reine de cette partie de l'Éthiopie, où l'on dit que la souveraineté se conférait aux femmes, à l'exclusion des hommes. Il était Juif d'origine, ou de religion; au moins sommes-nous autorisés à le croire par l'époque de son baptême, administré dans un temps où il n'avait pas encore été décidé qu'on dût baptiser les incirconcis. Il était venu adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et s'en retournait en sanctifiant le loisir de son voyage par la lecture des livres prophétiques. Philippe entendit qu'il lisait le prophète Isaïe. *Pensez-vous,* lui dit-il, *comprendre ce que vous lisez?—Non,* répondit humblement l'eunuque, à qui Dieu parlait en même temps au cœur; *mais montez ici, et vous lèverez le voile que je ne saurais percer.* L'Éthiopien en était à ce texte : *Il a été conduit à la mort comme une brebis.* Le lévite de la loi nouvelle montra l'accomplissement de cette prophétie dans la mort de Jésus de Nazareth, dont l'étranger n'avait pu manquer d'entendre parler pendant son séjour à Jérusalem. Il lui expliqua ensuite nos principaux mystères, l'ordre et l'économie de la divine miséricorde en faveur du genre humain, la nécessité d'une régénération spirituelle pour y avoir part : et le docile et fervent disciple ayant aperçu de l'eau près du chemin : *Voilà,* dit-il, *ce qu'il faut pour me procurer la grâce du baptême si vous n'y trouvez point d'obstacles. —Il n'en est aucun,* repartit Philippe, *si vous croyez de tout votre cœur.—Oui,* reprit l'Éthiopien, *je crois fermement que Jésus est le Fils de Dieu;* et il fut baptisé. Il continua sa route, plein de joie, et fort empressé à publier dans son pays les vérités salutaires qu'il venait d'apprendre. Philippe disparut à l'instant, ayant été enlevé par l'esprit du Seigneur, à la vue de l'eunuque. Il se retrouva dans la ville d'Azot, sur les bords de la grande mer, et parcourut la côte en prêchant la foi dans tous les lieux considérables, jusqu'à Césarée, séjour ordinaire de sa famille.

La paix régnait encore parmi les fidèles de ces contrées éloignées de Jérusalem, et l'Évangile y faisait des progrès remarquables. Saul, toujours plus ardent à défendre la loi de ses pères, n'apprit ces nouvelles qu'avec un violent dépit, et résolut d'arrêter le cours de ces progrès, quoi qu'il en pût coûter. Personne n'était plus propre que lui à y réussir. Né à Tarse, capitale de la Cilicie, de parens juifs de la tribu de Benjamin, il en avait le naturel bouil-

lant et impétueux, que les livres saints ont paru désigner sous l'emblème d'un loup insatiable de carnage. D'ailleurs jeune, entreprenant, d'une force de tempérament supérieure à toutes les fatigues, et d'un courage à l'épreuve de tous les périls, il ne voyait point de difficulté qu'il ne méprisât, et prenait sur toutes les personnes avec qui il avait à traiter, un ascendant dont il était comme impossible de se défendre. Son génie élevé et pénétrant s'était encore perfectionné par les meilleures études, dans le lieu de sa naissance, métropole illustre, qui jouissait de tous les priviléges des citoyens romains, et où l'on enseignait toutes les sciences d'Athènes et des autres écoles les plus vantées [1]. Pour la science de la religion et de la loi, il l'avait étudiée dans la capitale de la Judée, sous le docteur Gamaliel; et il suivait, comme son maître, les maximes sévères des Pharisiens. Il se distinguait même par la pureté de ses mœurs, par la noblesse de ses sentimens et la droiture de son caractère. Mais il ne s'en montrait pas plus favorable à la doctrine du salut. Il en regardait au contraire les prédicateurs comme des novateurs irréligieux, qu'il se faisait un devoir de combattre de toutes les manières.

Il se fit autoriser en forme par le souverain pontife, pour persécuter les fidèles jusque dans les provinces; et d'abord à Damas, où le disciple Ananie avait engagé un bon nombre d'Israélites à embrasser la foi de Jésus-Christ. Le grand-prêtre avait pouvoir sur ces Juifs, et leurs synagogues dépendaient de celles de Jérusalem. Il donna à Saul ses lettres de créance, portant pouvoir de mettre dans les fers tous les enfans de Jacob, hommes et femmes, devenus chrétiens, et de les amener à Jérusalem, où le tribunal de la nation les jugerait. Mais, comme Saul approchait de Damas, en respirant les menaces et la destruction, il fut tout-à-coup investi d'une lumière céleste qui, fendant les cieux avec la rapidité d'un éclair, sembla pour quelques momens obscurcir le soleil. Frappé comme d'un coup de foudre, il fut renversé avec tous ceux qui l'accompagnaient. A l'instant une voix se fit entendre, et lui dit en langage hébraïque : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* — *Hé! qui êtes vous, Seigneur?* s'écria-t-il. — *Je suis*, reprit le Sauveur, *ce Jésus de Nazareth, à qui vous faites la guerre, mais à la voix duquel il vous serait funeste de demeurer rebelle.* — *Eh bien! Seigneur*, dit Saul, confus et tremblant, *que voulez-vous que je fasse?* — *Levez-vous*, lui dit le Seigneur, *entrez dans la ville, et vous recevrez mes ordres. Mais sachez, dès ce moment, que je vous établis le prédicateur des merveilles dont vous êtes témoin. Ne craignez rien de*

[1] Strab. l. 4.

la part des Juifs, et encore moins des Gentils, que vous devez délivrer du joug de Satan, et rendre participans de l'héritage des saints, par la foi vive qu'ils auront en moi.

Durant cet entretien, la surprise et l'effroi tenaient immobiles les compagnons de Saul, qui étaient des Juifs originaires de Grèce. Ils n'entendaient que le bruit effrayant de la voix céleste, sans nulle parole distincte, dont ils pussent comprendre le sens, et ils n'apercevaient personne. Saul se releva, mais il était devenu aveugle, en sorte qu'il fallut lui donner la main pour entrer à Damas, où il fut trois jours sans recouvrer la vue, et sans boire ni manger. Il s'occupait continuellement à prier ou à méditer, ne parlait presque point, et se tenait principalement sur la réserve par rapport à la grâce merveilleuse qui venait de changer son cœur. Au bout de ce terme, il eut une seconde vision, où le disciple Ananie lui apparut, prêt à lui imposer les mains. Ananie reçut de la même manière les ordres du Seigneur, qui l'envoya vers Saul pour le guérir de son double aveuglement. Aussitôt après qu'il lui eut imposé les mains, il tomba comme des écailles des yeux du nouveau disciple, qui recouvra la vue. On le baptisa, et il resta quelques jours tranquille au milieu des fidèles.

Bientôt il parut dans les synagogues, rendant gloire à Jésus-Christ de la manière la plus éclatante, et protestant que cet homme de prodiges, mis à mort par le conseil de la nation juive, et dont lui même cessait à peine de persécuter les disciples, était le Fils unique de Dieu, le libérateur promis par les prophètes, le véritable Messie. Ce témoignage était d'un grand poids; mais Saul confondit les Juifs de Damas, sans les convertir. Il fut même obligé de s'éloigner assez long-temps, soit pour chercher dans le fond de l'Arabie des Israélites mieux disposés, soit pour vivre ignoré avec les gens simples de la campagne de Damas, qui dépendait, comme la ville, d'Arétas, roi des Arabes. Croyant enfin le premier orage passé, l'activité de son zèle le rappela dans la ville même, où il jugeait sa présence plus utile. Il y communiqua librement avec les Gentils, dont il était spécialement l'apôtre, et il les invita hautement à prendre dans l'Église la place des Israélites indociles. C'était attaquer ceux ci par l'endroit le plus sensible. Ils portèrent le ressentiment jusqu'à former la résolution de se défaire d'un homme que ses qualités personnelles et les circonstances de sa vie leur rendaient également formidable. Ils gagnèrent le gouverneur, qui mit des gardes aux portes de la ville, pour empêcher Saul de s'évader. Les fidèles, dont l'un avait une maison au bord du rempart, n'eurent point d'autres moyens de le sauver, que de le descendre de nuit dans une corbeille. Mais, faisant voir

qu'en se retirant par prudence, le soin de sa sûreté ou de son repos n'était pas ce qui le dirigeait, il prit la route de Jérusalem, où il ne pouvait s'attendre qu'à des travaux et à des périls peut-être encore plus grands que ceux qu'il évitait.

Quoique la Judée ne fût pas le champ commis à son zèle, le motif de son voyage n'en était pas moins religieux. Il regardait comme un devoir indispensable [1] d'aller se présenter à Pierre, dont il n'était pas encore connu, non plus que des autres apôtres, et de rendre compte de sa mission au vicaire de Jésus-Christ. Saul avait imprimé une si grande terreur de son nom aux fidèles de Jérusalem, qu'ils ne purent d'abord prendre confiance en lui, quoiqu'il fît la profession la plus authentique de la foi nouvelle. Inutilement il en aborda plusieurs : tous l'évitaient avec effroi, sans lui donner le temps de s'expliquer. Barnabé, son ancien condisciple à l'école de Gamaliel, se comporta autrement. Il alla le prendre, et le conduisit aux apôtres, c'est-à-dire à Pierre et à Jacques; car il ne s'en trouvait point d'autres pour lors à Jérusalem. Il leur raconta le premier l'apparition de Jésus à Saul, et comment ce nouvel apôtre, instruit immédiatement par le Seigneur, s'était conduit à Damas. Pierre le retint quinze jours dans sa maison, où il ne manqua pas de le faire connaître aux plus distingués des fidèles, et où l'on pense qu'il lui conféra, par l'imposition des mains, le caractère du sacerdoce et la dignité de l'épiscopat. Pour la mission, Saul l'avait déjà reçue de Jésus-Christ. Pendant ce temps-là il se crut obligé de réparer dans la capitale même le scandale que ses violences y avaient autrefois donné. Il ne laissait échapper aucune occasion de rendre à Jésus-Christ des hommages publics; et souvent il disputait avec les Juifs, mais seulement avec les étrangers, ceux du pays ne voulant ni l'entendre ni le voir.

Toutefois ils ne se déconcertèrent point, pour un zélateur qui se tournait contre eux. C'était leur coutume de faire passer à leurs frères répandus dans toutes les contrées, le nom de ceux que l'on condamnait dans la ville sainte pour fait de religion. Ils prévinrent, par cette voie, les Juifs de toutes les provinces [2] contre Saul et contre tous les fidèles qu'ils accusaient d'athéisme, et de mille horreurs que nous ne verrons prendre que trop de créance par la suite parmi les persécuteurs idolâtres.

Pilate, de son côté [3], avait trouvé la mort de Jésus assez extraordinaire, pour en donner avis à l'empereur, comme on l'exigeait en pareil cas des gouverneurs de provinces. Il envoya même les

[1] Hier. in Ep. ad Gal. Chrys. *Ib.* — [2] Justin. Dial. Tryph. — [3] Tertul. Apol. c. 5

actes de la procédure à Rome. Après la lecture des merveilles qu'on y rapportait, l'empereur Tibère proposa au sénat de mettre le Dieu des Chrétiens au nombre des dieux de l'Empire[1]. Le seul vrai Dieu ne pouvait se tenir honoré d'un pareil culte; et les sénateurs, d'un autre côté, empêchèrent l'exécution de ce projet, par un tour adroit d'adulation, en représentant à l'empereur qu'ils ne pouvaient ainsi décerner à un autre homme les honneurs divins qu'il avait refusés pour lui-même. Ce prince ne laissa pas que de conserver de la bienveillance pour les Chrétiens. Il menaça de mort quiconque oserait les dénoncer ou leur faire quelque autre peine. Pilate fut disgracié peu de temps après[2]. Les Samaritains, qu'il avait maltraités, ayant eu recours à Vitellius, alors gouverneur de Syrie, le gouverneur de Judée, qui en dépendait, fut contraint d'aller à Rome, pour répondre aux accusations. L'affaire traîna en longueur, à cause de la mort de Tibère, arrivée sur ces entrefaites, c'est-à-dire l'an 37 de Jésus-Christ. Caligula, qui succéda à Tibère, ne se montra pas plus favorable. Dès l'an 39, Pilate fut exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua de désespoir.

Telle fut à peu près la fin d'Hérode-Antipas[3], fils du vieil Hérode, meurtrier des saints Innocens, et qui ne se rendit pas moins coupable que ce premier impie, en traitant le Sauveur d'insensé, et en décapitant son précurseur. Il était parti pour Rome, plein de jalousie et de mauvais desseins contre son propre neveu Hérode-Agrippa, que l'empereur venait d'élever au plus haut rang auquel des princes de cette classe pussent aspirer. Agrippa dépêcha un affranchi de confiance, qui arriva en Italie aussitôt qu'Antipas. L'envoyé présenta directement à Caligula les lettres de son maître, qui en était fort aimé, et qui accusait Antipas d'avoir conspiré avec Séjan, sous le dernier règne; d'être même actuellement d'intelligence avec les Parthes. On alléguait en preuve qu'il avait dans ses magasins des armes pour soixante-dix mille hommes. Il ne put nier ce dernier fait. L'empereur le tint dès-lors pour entièrement convaincu, le dépouilla de ses États, de ses trésors, et les ayant remis, avec sa femme, la fameuse Hérodiade, au pouvoir de son délateur, il relégua l'accusé à Lyon, dans les Gaules. Mais son incestueuse et superbe compagne aima mieux le suivre, que de devoir quelque chose au roi Agrippa, dont elle était sœur, et en considération de qui l'empereur voulait bien lui faire quelque grâce. Ils s'enfuirent tous deux des Gaules en Espagne, où ils périrent misérablement.

Ces révolutions ne firent pas cesser absolument la persécution

[1] Eus. Chron. anno 37. — [2] Jos. Ant. XVIII. 8. — [3] *Ibid.*

à Jérusalem, où la nouvelle religion se trouvait au moins fort gênée. Il n'en était pas ainsi du reste de la Palestine. Soit que les pontifes n'y eussent pas le même pouvoir, soit qu'ils fussent moins instruits de ce qui s'y passait, les églises, multipliées au loin, dans la Judée, la Galilée et la Samarie, jouissaient d'une grande tranquillité. Pierre, qui n'était pas sorti de Jérusalem, tant que la grandeur du péril y avait rendu sa présence nécessaire, voulut alors visiter les différens troupeaux confiés, dans l'étendue de la Palestine, à leurs pasteurs particuliers, qui ne faisaient rien d'extraordinaire sans la participation du père commun des fidèles.

La sollicitude pontificale le conduisit d'abord à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, assez proche de la grande mer, ou de la Méditerranée, sur la route de Césarée. Il en rassembla aussitôt les frères, afin de constater l'état de cette église, et de leur faire part de ses instructions. Pour ceux que leurs infirmités privaient de la consolation de venir l'entendre, il se faisait conduire chez eux. C'est ainsi qu'il visita un paralytique, nommé Enée, détenu depuis huit ans dans son lit. Le charitable pasteur ne put le voir sans être touché, et tout-à-coup inspiré d'en-haut : *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jésus vous guérit, levez-vous; et pour faire connaître à tout le monde le plein effet de sa puissance, faites vous-même votre lit.* Le malade se lève aussitôt en pleine santé, fait son lit; et, le bruit de cette nouvelle se répandant par toute la ville et les habitations de la plaine de Sarone, où elle était située, on embrassa de toutes parts le christianisme.

On apprit bientôt à Joppé, proche de là, les merveilles qu'opérait le Prince des apôtres. Il y était mort une femme chrétienne, nommé Tabithe, et plus communément la mère des pauvres, au service de qui elle s'était entièrement consacrée. On lava son corps, selon l'usage ancien qui a subsisté long-temps dans l'Eglise, et on l'exposa dans une grande salle qui fut bientôt remplie de pauvres inconsolables de leur perte. En même temps on envoya deux disciples à Lydde, pour prier simplement l'apôtre, sans s'expliquer davantage, de se rendre aussitôt à Joppé. Il partit avec les messagers mêmes, qui, en arrivant, le conduisirent droit à la salle où le corps de Tabithe était exposé. Il n'était pas entré, qu'une troupe de pauvres veuves l'environnèrent en se lamentant et en lui montrant les vêtemens de toute espèce que la défunte avait faits pour elles de ses propres mains. Pierre mêla ses larmes à celles de la compagnie, et ne doutant pas du miracle dont Jésus-Christ daignerait récompenser tant d'œuvres glorieuses à son nom, il fit retirer tout le monde, se prosterna pour prier; puis se tournant vers le corps, il dit à haute voix : *Tabithe, levez-vous.* Tabi-

the ouvre les yeux et se met sur son séant. Il lui tend la main, l'aide à se lever tout-à-fait, rappelle ses disciples, et la leur présente en parfaite santé. Cette nouvelle se répandit par toute la ville, et grand nombre de citoyens se convertirent. Le vicaire de Jésus-Christ demeura assez long-temps à Joppé chez un Juif converti, nommé Simon, qui se faisait considérer dans sa profession de corroyeur, suivant le génie des anciens peuples, où l'art de subsister sans dépendance, du seul travail des mains, ne passait nullement pour une profession vile.

Il y était encore, quand Dieu voulut communiquer aux Gentils la lumière que rejetaient les Israélites, sans qu'on puisse fixer avec plus de précision une époque sur laquelle les chronologistes varient considérablement. La grâce avait déjà jeté les premières semences de la vocation à l'Evangile dans le cœur du Romain Corneille, qui commandait à Césarée une cohorte de la légion italique. C'était un homme religieux et pénétré de la crainte du Seigneur, qu'il faisait honorer à toute sa maison. Au milieu des idolâtres dont il déplorait les erreurs, il avait amené ses serviteurs à la croyance du vrai Dieu, et se faisait un devoir capital de les porter encore à la piété. Il avait des heures réglées pour la prière, faisait de grandes aumônes, jeûnait quelquefois jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire trois heures après midi; et, tout incirconcis qu'il était, il se trouvait beaucoup plus près du royaume de Dieu que les enfans de Jacob. Etant un jour en oraison, un ange lui apparut, et lui dit d'envoyer chercher Simon-Pierre, qui logeait à Joppé, chez Simon le corroyeur, tout près de la mer; qu'en vue de ses oraisons et de ses pieuses libéralités montées jusqu'au trône du Très-Haut, la divine bonté voulait, par l'organe de ce premier ministre de la nouvelle alliance, lui ouvrir la porte du salut. Pierre, de son côté, fut instruit par un songe mystérieux des desseins de miséricorde du Seigneur sur le Romain et sur tous les gentils. La vision avait à peine cessé, quand les envoyés de Corneille frappèrent au logis de Simon le corroyeur, en demandant Simon-Pierre qui partit dès le lendemain avec eux.

Le pieux officier avait rassemblé ses proches et ses amis, pour la réception de l'apôtre. Il alla même au-devant de lui, et se prosterna humblement à sa rencontre. Pierre le releva, et, après s'être assuré des dispositions de toute l'assemblée, il les instruisit des mystères évangéliques. Il parlait encore, lorsque l'Esprit saint, devenant lui-même leur maître, et se communiquant d'une manière extraordinaire, leur conféra le don des langues. Les fidèles circoncis, venus de Joppé avec Pierre, furent moins étonnés d'un prodige, peu rare alors, que de la qualité de ceux pour qui il

s'opérait. Ils ne pouvaient revenir de leurs préventions, qui fermaient aux Gentils les portes de l'Eglise, ou du moins qui les assujettissaient à la loi mosaïque, avant d'y pouvoir entrer; mais le vicaire de Jésus-Christ, et le premier dispensateur de ses grâces, ne crut pas devoir différer de donner le baptême à des gens qui avaient déjà reçu le Saint-Esprit : ce qui diminua les préjugés des Juifs convertis, et ouvrit le plus vaste champ aux ouvriers évangéliques resserrés jusque là dans les bornes de la famille de Jacob.

Après cet événement, l'Evangile fit de grands progrès parmi les habitans de la ville célèbre d'Antioche, capitale de la Syrie et de tout l'Orient. Quelques disciples y avaient déjà porté la parole du salut, mais en l'annonçant, comme on l'a vu, aux seuls Juifs de naissance ou de religion. Depuis l'ordre que Pierre avait reçu du Ciel, et le rapport qu'il en fit aux apôtres, d'autres prédicateurs, nés en Chypre et à Cyrène où l'on parlait grec aussi bien qu'à Antioche, s'adressèrent aux Gentils, beaucoup mieux disposés que les Juifs. Les bénédictions du Ciel se répandirent en abondance sur cette nouvelle moisson; et l'on jugea très-convenable d'envoyer à ces prosélytes nombreux un guide distingué, homme de poids et d'expérience, que l'on choisirait entre les anciens disciples. Tous les yeux se portèrent sur Barnabé, né lui-même Helléniste, d'une foi et d'un désintéressement éprouvés, et particulièrement propre à cette mission par la charité tendre que la culture des plantes nouvelles requiert dans les ouvriers évangéliques. Il ne put suffire à la récolte, et il s'en alla d'Antioche à Tarse, qui n'en est pas éloigné, pour en amener Saul qui n'aspirait qu'au moment de se dévouer tout entier au salut des Gentils. Quand Saul eut appris comment le Seigneur avait levé la barrière qui les séparait de l'Eglise, il n'y eut ni jalousie de préséance, ni point d'honneur, ni obstacle qui pût ralentir son zèle. Premier ou second dans le ministère, tout lui fut égal, pourvu qu'il procurât de nombreux adorateurs à son Dieu. Quoiqu'il fût destiné à être le chef de l'entreprise qui concernait le salut des nations, il suivit, en qualité de coopérateur, Barnabé son ancien, et passa près de trois années avec lui sur ce pied-là. Ils donnèrent un an à la mission d'Antioche, et la rendirent si florissante, qu'on peut la regarder comme le berceau du christianisme; et c'est là qu'en effet les fidèles commencèrent à porter le nom de Chrétiens.

Mais plus la doctrine évangélique trouvait de cœurs dociles parmi les étrangers, plus les enfans d'Israël accéléraient, par leur indocilité, la consommation de leur ruine et de leur réprobation. S'ils ne versaient point à grands flots le sang des fidèles, c'est que les empereurs ou leurs officiers, dont la république juive dépen-

dait, n'approuvaient nullement les violences auxquelles l'on se portait, pour cause de religion, contre des sujets paisibles. Mais les princes de la synagogue étaient fort attentifs à saisir toutes les occasions favorables à leurs desseins sanguinaires.

Ils ne manquèrent point de profiter des dispositions du roi Hérode-Agrippa, digne petit-fils de l'auteur du massacre des Innocens, et qui, se montrant Juif zélé, cherchait tous les moyens de gagner l'affection des chefs de la loi. Comme Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, leur était particulièrement odieux à cause de ce zèle ardent qui lui acquit le surnom d'enfant du tonnerre, il lui fit trancher la tête dès l'an 44. Le saint apôtre s'estima heureux d'être le premier des douze à signer sa foi de son sang; et il rendit témoignage à Jésus-Christ avec une telle constance, que son délateur, étonné, se convertit sur-le-champ et subit le même supplice.

Hérode-Agrippa, voyant combien cette exécution avait plu aux Juifs, résolut de faire mourir le chef même de l'Eglise, qui était accouru au secours des fidèles de Jérusalem, fort troublés de la proscription d'un apôtre. Comme c'était le temps de la Pâque, il fit mettre Pierre en prison, afin de s'en assurer jusqu'à ce qu'il pût donner le spectacle de sa mort au peuple perverti, et enfin tout-à-fait changé. Cependant les fidèles priaient continuellement pour leur père. La nuit d'avant le jour marqué pour son supplice, il dormait entre deux soldats enchaînés avec lui, et d'autres faisaient la garde autour de la prison, au nombre de seize, qui se relevaient quatre par quatre. Le prisonnier avait été recommandé à leur vigilance, et ils en devaient répondre sur leur tête. Il ne fallait pas tant de précautions contre des gens instruits divinement à souffrir; mais elles ne suffisaient pas contre les ministres des volontés du Ciel. L'ange du Seigneur descendit dans la prison, tout rayonnant de lumière. Il éveilla Pierre, à qui les chaînes tombèrent aussitôt des mains. *Levez-vous*, lui dit-il, *et me suivez*. Pierre obéit, sans trop discerner si tout ce qui se passait avait quelque chose d'effectif et de réel, ou si ce n'était qu'une vision figurative. Dans cet état d'étonnement et d'incertitude, il passa avec l'ange la première et la seconde garde. Ils arrivèrent ensemble à la porte de fer qui conduisait à la ville, car la prison était hors de son enceinte. La porte s'ouvre devant eux; ils entrent dans Jérusalem, et vont, de compagnie, jusqu'au bout d'une rue où, Pierre se trouvant en sûreté, l'envoyé du Ciel disparut. Ce ne fut qu'à ce moment que l'apôtre reconnut d'une manière certaine comment Dieu l'avait délivré de la fureur d'Hérode et du peuple juif.

Il rendit au Seigneur ses actions de grâces; et s'apercevant qu'il était près de la maison de Marie, mère de Jean surnommé

Marc, il frappa à la porte, dans le temps même qu'une troupe de fidèles en prières redemandait à Dieu le chef de son Église. Une domestique, appelée Rhode, s'avança pour écouter : elle reconnut la voix de Pierre ; et, sans ouvrir, sans même lui répondre, elle courut, transportée de joie, annoncer le Prince des apôtres. *C'est une visionnaire*, dirent quelques-uns des frères. D'autres disaient : *Ce n'est pas lui, c'est son ange;* nous montrant par là l'antiquité de la croyance chrétienne, touchant les anges préposés à notre garde. En attendant, Pierre continuait de frapper. On ouvrit enfin. Rien n'égala la joie et la surprise de la religieuse compagnie : il modéra leurs transports en faisant signe de la main, leur raconta par ordre le miracle de sa délivrance, et les chargea d'en instruire le reste des disciples, surtout Jacques, fils d'Alphée, le seul des apôtres qui restât dans la capitale de la Judée, et qui, toujours cher au peuple, craignait beaucoup moins que les autres, ou certainement moins que Simon Pierre, poursuivi actuellement comme le chef de tout le troupeau. Quant à celui-ci, sans perdre de temps, et profitant de cette nuit-là même, il sortit de la ville, pour chercher un asile plus sûr. Ses gardes ne [illegible]urent l'état des choses que lorsqu'il fit jour. Ils n'avaie[illegible]une négligence à se reprocher ; et, sans qu'ils eussent rien vu ni rien entendu, leur prisonnier se trouvait échappé. Le tyran les fit néanmoins arrêter, et, après les perquisitions les plus rigoureuses, il les fit conduire au supplice, pour ne point paraître convaincu.

Il reçut peu de temps après la juste peine de son impiété sanguinaire. Ce fut dans le lieu ordinaire de son séjour, sur le théâtre de sa vanité fastueuse, c'est-à-dire à Césarée, située dans la province de Galilée, où il tenait sa cour, qu'Hérode-Agrippa vit son orgueil humilié sous la main de Dieu. Ce prince, ayant éprouvé quelque mécontentement de la part des Tyriens et des Sidoniens[1], les réduisit bientôt à rechercher son amitié, en les privant des grains de la fertile province de Galilée, qu'il empêcha de passer chez ces peuples nombreux, resserrés en des limites fort étroites. Ils envoyèrent des ambassadeurs, à qui le roi superbe voulut donner audience dans une cérémonie de grand éclat, où il célébrait des jeux pour le rétablissement de la santé de l'empereur. Le second jour de la solennité, il vint dès le matin au théâtre avec un nombreux cortége des Juifs et des Romains les plus distingués, s'assit, couvert du manteau royal, sur un trône étincelant d'or et de

[1] Act. II. Jos. Ant. XIX, 7.

pierreries, et se mit à haranguer. La sérénité du jour, l'éclat du soleil, tout concourait à l'appareil de la fête. Son éloquence, talent dont il était fort jaloux, répondit à sa magnificence; en sorte qu'on se mit à crier de toutes parts : « C'est un dieu qui nous parle, » et non pas un homme. » Agrippa se repaissait avec complaisance de ces éloges profanes. Mais son coupable plaisir dura peu. L'ange du Seigneur le frappa invisiblement. Il éprouva à l'instant des douleurs si vives, que, la honte et la confusion succédant à la vanité, il dit à ses flatteurs : « Voilà votre dieu qui va expirer. » On le reporta dans son palais, où il continua durant cinq jours à souffrir horriblement; puis il expira, rongé tout vivant des vers.

Avant cet événement remarquable, et dès la seconde année de l'empire de Claude, qui succéda l'an 41 à Caligula son neveu, le Prince des apôtres avait transporté le siége pontifical à Rome[1]; et c'est à cette année, quarante-deuxième de Jésus-Christ, que commencent les vingt-cinq ans de pontificat que lui donne la chronique d'Eusèbe. Il avait déjà siégé pendant sept ans, en cette qualité de souverain pontife, dans l'église d'Antioche, la première des Gentils. Mais il ne fit nulle part une continuelle résidence, sa qualité de chef de l'Eglise l'appelant de tous côtés, dans ces premiers temps. Il en était de même, avec quelque proportion, de ses collègues dans l'apostolat, dont il paraît que nul autre que S. Jacques de Jérusalem n'a été attaché à un siége particulier. Le titre spécial et suréminent de Pierre ne l'empêcha point de porter l'Evangile dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bithynie, ni en beaucoup d'autres provinces de l'Asie.

En partant pour la capitale du monde, où il devait enfin fixer le trône pontifical et la primauté de l'apostolat, il plaça sur la chaire d'Antioche son disciple Evode, qui gouverna vingt-six ans cette florissante église, et il amena Marc à Rome, avec plusieurs autres de ses élèves. Dans la suite, Marc alla de Rome fonder l'église d'Alexandrie, au nom de son maître : et telle est l'origine des deux premières églises patriarcales : l'une immédiatement régie durant quelques années par le Prince des apôtres; l'autre fondée sous ses auspices, par un de ses plus chers disciples. Marc établit plusieurs églises en Egypte; et comme il était d'une piété et d'une ferveur extraordinaires, il institua ces premiers solitaires, qui, sous le nom de Thérapeutes, qu'ils conservèrent en se faisant chrétiens, excitèrent plus que jamais l'admiration des Juifs mêmes et de leurs écrivains célèbres.

Mais avant de remplir cette commission apostolique, Marc

[1] Orig. in Gen. Eus. Chron. ann. 42. Just. Ap. 2. Hier. de Script. Eccl.

passa quelque temps à Rome, servant d'interprète et de secrétaire au premier pontife. Là il écrivit son Évangile, où il recueillit, sans beaucoup s'astreindre à l'ordre des temps, ce qu'il avait ouï dire à Pierre, qui revit l'ouvrage, et lui donna son approbation. C'est pourquoi différens Pères de l'Eglise ont attribué cet Evangile au vicaire de Jésus-Christ. Saint Chrysostôme dit que la brièveté en est conforme au génie de Pierre, qui aimait à parler peu. On n'y trouve point l'éloge que le Sauveur fit de cet apôtre, après qu'il en eut été reconnu pour le Fils de Dieu, parce que l'humilité de Pierre, qui depuis sa pénitence parut toujours sa vertu de prédilection, lui faisait supprimer tout ce qui pouvait lui concilier de l'estime. On y voit au contraire dans toute son étendue son triple renoncement. Cet Evangile fut écrit en grec, qui était la langue du commerce dans tout l'Orient, et d'un si grand usage à Rome même, que les femmes l'y parlaient avec facilité.

Marc rédigea aussi, ou du moins traduisit la première épître de S. Pierre, qui fut adressée aux fidèles du Pont, de la Bithynie, de la Galatie et de la Cappadoce. Rome y est nommée figurément Babylone, comme le centre de l'idolâtrie et de toute la corruption qui en est la suite. On trouve dans cette lettre une majesté et une énergie dignes du premier des apôtres.

Glaucias, que l'hérésiarque Basilide se glorifiait d'avoir eu pour maître, succéda à S. Marc, en qualité d'interprète du père commun des fidèles, à qui la sollicitude de toutes les églises ne laissait pas le loisir de traduire ce qu'il écrivait. Marc, après environ cinq ans d'épiscopat, mourut martyr à Alexandrie, l'an 68 de l'ère chrétienne, et fut remplacé par Annien.

C'est vers le temps où Pierre vint à Rome pour la première fois qu'on place, avec le plus de vraisemblance, la dispersion des apôtres par tout l'univers. Avant de se séparer, ils convinrent d'un symbole, ou d'une formule commune de foi, qui, servant de lien d'unité, fît distinguer les fidèles croyans, des Juifs et des hérétiques. Tous les orthodoxes le devaient savoir par cœur, quoique tous les termes ne s'en trouvassent pas absolument les mêmes en plusieurs églises.

S. Jacques, appelé le Mineur, pour le distinguer de l'apôtre du même nom, que l'on croit avoir été plus âgé, resta à Jérusalem, dont Pierre et ses collègues l'avaient constitué premier évêque. Pierre ne laissait pas que d'y résider souvent, et faisait de là des courses apostoliques en des régions fort éloignées. Il pénétra jusque dans le pays des Parthes, où l'on présume qu'il fit beaucoup de conversions, puisque sa première épître portait anciennement le nom de ces peuples, à qui elle était adressée. S. André

alla prêcher les Scythes, et de là revint en Achaïe, c'est-à-dire dans la Grèce, qui alors portait généralement ce nom, et il y souffrit le martyre. Il est en grande vénération chez les Russes, qui possèdent les pays des anciens Scythes. S. Philippe, après avoir prêché dans la Haute-Asie, mourut à Hiéraple, en Phrygie; mais il est incertain s'il donna son sang pour la foi, ainsi que d'autres apôtres, qui n'en méritèrent pas moins la palme du martyre, par la disposition de leur cœur, et par leurs immenses travaux. S. Thomas porta l'Évangile dans toute l'étendue du vaste empire des Parthes, et jusqu'aux Indes-Orientales, où les Portugais ont découvert son corps, qu'ils ont transporté à Goa. S. Barthélemi exerça son zèle dans la Grande-Arménie, et dans la partie occidentale de l'Inde. Il y porta l'Évangile de S. Matthieu, le plus ancien de tous, et dont il se servit, comme la plupart des apôtres.

L'auteur l'avait composé, à la prière des fidèles de la Judée, en considération desquels il l'écrivit en hébreu, c'est-à-dire en une langue mêlée de syriaque et de chaldaïque, dont on se servait alors en Palestine. Mais il s'en fit aussitôt une traduction grecque qui n'eut pas moins d'autorité, et qui se répandit beaucoup plus que l'original; en sorte que le texte syriaque, que nous avons aujourd'hui sous le nom de S. Matthieu, non plus que les autres textes hébraïques, n'est pas l'original même, mais une traduction faite sur le grec. Cet apôtre évangéliste prêcha les Ethiopiens, qu'il édifia par une abstinence extraordinaire, ne vivant que d'herbes et de graines.

S. Simon, appelé le Cananéen, ou le Zélateur, travailla en Mésopotamie et en Perse. S. Jude, autrement dit Thadée, porta l'Évangile dans l'Arabie et dans l'Idumée, peut-être aussi dans la Mésopotamie; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Thadée, ou avec celui des soixante et douze disciples, qui convertit Abgare, roi d'Edesse. C'est de l'apôtre que nous tenons l'épître qui fait partie des Livres saints. On ne doute pas que S. Mathias n'ait prêché en Ethiopie, sans qu'on sache aucun détail de ses travaux ni de ses succès. On n'est guère mieux instruit touchant les œuvres particulières de la plupart de ces illustres envoyés d'un Dieu fait homme; et l'on ne peut rien avancer au-delà de ce qu'en rapportent les écrits évangéliques, et du peu que nous en avons dit, sans donner croyance à des histoires apocryphes.

A l'égard des docteurs particuliers des Gentils, S. Paul et S. Barnabé, le livre des Actes écrit par S. Luc nous en dit assez, sinon pour satisfaire une curiosité dont un écrivain inspiré n'a point à tenir compte, au moins pour fournir une ample matière à l'édification et à l'instruction. Il nous apprend d'abord

qu'un disciple doué d'un don éminent de prophétie, et nommé Agabe, ayant prédit à Antioche qu'une horrible famine désolerait bientôt l'Orient, puis tout l'empire romain dont il faisait partie, on crut devoir prendre dans l'Église des mesures particulières pour le soulagement des frères de la Judée, où les chrétiens, plus mal accueillis que partout ailleurs, auraient aussi beaucoup plus à souffrir. On fit donc une collecte ou quête considérable, la première dont il soit parlé depuis l'établissement du christianisme. Il convenait de choisir des hommes d'autorité et de confiance pour la réception et la distribution des aumônes. On jeta les yeux sur Barnabé et Saul son associé. Après quelques mois de voyage ou de séjour, employés à consoler les frères doublement affligés et de la disette et de la violence des persécutions, ils retournèrent à leur florissante mission d'Antioche. Un jour que les différens évêques, agrégés, selon l'usage du temps, au clergé de cette église, se trouvaient rassemblés, avec leurs ministres inférieurs, pour la célébration des divins mystères, la voix de Dieu parla au cœur, dans le même instant, à tous les grands sujets dont cette chrétienté était abondamment pourvue, entre autres à Simon surnommé le Noir, à Lucius de Cyrène, et à Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque. *Séparez Saul et Barnabé,* leur dit l'Esprit saint, *pour l'œuvre à laquelle je les destine.* On jeûna, on se mit en prière, on leur imposa les mains; puis on les envoya où l'esprit de Dieu les appelait. Saul, regardé jusque là comme le coopérateur de Barnabé, prit désormais le premier rang, comme ayant été nommé le premier par la voix du Seigneur, qui le déclarait ainsi le chef de la conversion des Gentils.

C'est alors, à ce qu'on prétend, qu'il fut ravi au troisième ciel, où Dieu ne lui communiqua pas seulement les lumières convenables au docteur de toutes les nations, mais encore lui révéla ce qui passe la portée de toute intelligence créée. Pour que Saul conservât la vertu d'humilité, non moins nécessaire que la science aux ministres évangéliques, ou, comme il le dit lui-même, de peur que la sublimité de ses révélations ne lui donnât une haute opinion de sa propre personne, il fut assujetti aux tentations les plus humiliantes. Outre les fatigues de l'apostolat, l'humble et fervent apôtre crut devoir employer le travail des mains, les macérations, toutes les ressources de la piété et de la pénitence, afin de ne pas se pervertir en sauvant les autres.

Saul et Barnabé prirent avec eux Jean-Marc, différent de Marc l'Evangéliste, mais cousin de Barnabé, et fils de cette veuve pieuse chez qui S. Pierre s'était réfugié au sortir de sa prison. Tous trois ensemble allèrent directement à Séleucie de Syrie, ainsi ap-

pelée, pour la distinguer d'une autre ville de ce nom, située plus avant dans le continent de la grande Asie. Celle de Syrie avait un port sur la Méditerranée, où ces ouvriers apostoliques, qui ne jugèrent pas encore à propos de s'y arrêter, s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, place considérable de l'île, ils commencèrent par annoncer l'Evangile à la synagogue : et telle fut la conduite uniforme de l'Apôtre dans ses diverses missions. Il présentait d'abord la lumière du salut aux enfans égarés de la maison d'Israël; et, ceux-ci se montrant indociles, il cherchait sa consolation, avec la gloire du Seigneur, dans la simplicité des étrangers. Les deux prédicateurs, suivant cette méthode, parcoururent toute l'étendue de la Chypre, et vinrent enfin à Paphos, capitale du pays, où résidait le proconsul romain Sergius-Paulus.

Leur réputation les y avait devancés. Le proconsul souhaita de les entendre, par un désir sincère de connaître la vérité, plutôt que par la curiosité de voir les merveilles qu'on racontait d'eux. C'était un homme sage que cet illustre Romain, juste appréciateur de la vertu, plein de mœurs et de doctrine; mais il avait avec lui un magicien ou charlatan, nommé tantôt Barjésu, tantôt Elymas, qui faisait le prophète, et se montrait d'autant plus opposé aux progrès de l'Evangile, qu'il était Juif d'origine. Il ne manqua point de se trouver à l'entrevue du proconsul et des apôtres, et il fit tous ses efforts pour empêcher le Romain d'embrasser la foi. Mais, le Seigneur ayant frappé l'imposteur d'un aveuglement subit, le proconsul se convertit solidement. Depuis cet événement, Saul prit toujours le nom de Paul, peut-être, comme l'avancent quelques écrivains, en mémoire du triomphe de la grâce dans une conversion de cet éclat; ou, comme d'autres le conjecturent plus simplement et plus vraisemblablement, parce que, l'Apôtre des nations ayant principalement à travailler dans l'empire romain, il latinisa son nom, pour se procurer un accès plus facile.

Il s'embarqua peu après à Paphos même, ayant toujours en sa compagnie le jeune Marc avec Barnabé, et ils arrivèrent à Derbe en Pamphilie, où il paraît qu'il n'y avait point de synagogue pour les Juifs, et où les missionnaires ne firent que passer. Avant de pénétrer plus avant dans les terres, ils renvoyèrent à Jérusalem, auprès de sa mère, le jeune Marc, qui se trouvait ou se croyait trop faible pour suivre les apôtres. Barnabé, son parent, eût été bien aise de le retenir : Paul, au contraire, en lui facilitant la retraite, parut le soupçonner d'une pusillanimité ou d'une inconstance peu convenable à ses coopérateurs. Il n'en poursuivit pas moins son entreprise avec Barnabé, et ils arrivèrent à Antioche de Pisidie, ville considérable, quoiqu'inférieure à la capitale de la

Syrie. Là il y avait une synagogue, et beaucoup de Juifs. Le jour du sabbat, les deux apôtres se rendirent à l'assemblée, où il se trouvait d'ordinaire, avec les Israélites, un bon nombre de Gentils qui adoraient le vrai Dieu. Il ne s'agissait pas de sacrifices, ni d'autres cérémonies solennelles du culte mosaïque, dans ces temples improprement dits, bâtis hors de Jérusalem : on y priait seulement en commun, et l'on y expliquait la loi et les prophètes. Quand il s'y rencontrait, par hasard, quelque frère venu d'ailleurs, en réputation d'habileté dans la science de la religion, les docteurs du lieu lui déféraient la parole, et on le priait de dire quelques mots d'édification. Ainsi, Paul passant pour éloquent, les chefs de la synagogue d'Antioche de Pisidie l'invitèrent à parler.

L'Apôtre n'eut garde de manquer une si belle occasion d'annoncer Jésus-Christ. Il se leva aussitôt, et imposant silence de la main : « Enfans d'Israël, dit-il, et vous tous qui craignez le Seigneur, de quelque nation que vous soyez ; puisque vous m'engagez à parler, écoutez-moi avec l'attention que mérite la nature des choses que j'ai à vous dire. Le Dieu qui a choisi nos pères, tandis qu'ils étaient esclaves en Egypte, et qui en a fait une nation privilégiée, par une longue suite de prodiges, a surtout honoré le sang de David, en promettant qu'il en formerait le Sauveur de son peuple. Or, cette grande promesse, confirmée par tant de prophéties, vient enfin de s'accomplir dans la personne de Jésus de Nazareth. Jean, que l'excellence de ses vertus a fait prendre pour le Messie, lui a rendu le témoignage le plus formel et le plus honorable, en déclarant qu'il ne se jugeait pas digne de délier les courroies de sa chaussure. C'est à vous aujourd'hui, mes frères, vous, dignes enfans d'Abraham, qui en avez hérité la crainte du Seigneur, et vous tous, adorateurs du vrai Dieu, de quelque sang que vous soyez, c'est à vous que la parole du salut est justement portée ; car les habitans de Jérusalem, séduits par leurs chefs, ont méconnu le Rédempteur que nous vous annonçons. Mais en vain l'ont-ils mis à mort. Le Tout-Puissant, comme il l'avait prédit, n'a pas souffert que la chair sacrée de son Christ éprouvât la corruption du tombeau. Il l'a ressuscité rayonnant de gloire, le troisième jour après sa mort. Vous n'êtes pas coupables jusqu'à ce moment où la vérité n'avait pas encore lui pour vous. Mais tremblez désormais, si vous y fermiez les yeux ; tremblez d'attirer sur vous la malédiction annoncée par les prophètes, contre quiconque méconnaîtrait la grande œuvre du Seigneur, dont ils ont fixé l'accomplissement à vos jours. »

Le discours fini, tous les auditeurs se retirèrent en silence, avec l'air de la plus profonde réflexion. Des pensées bien différentes

occupaient les esprits. On était généralement frappé de la justesse avec laquelle l'Apôtre avait marqué, beaucoup plus au long que nous ne pouvons le rapporter, la conformité des divins oracles touchant le Messie, avec la mort et la résurrection de Jésus. Les âmes droites en étaient au comble de la joie : mais, prévenus en tout lieu de l'idée d'un Messie qui devait rétablir la puissance temporelle de sa nation, et plus obstinés encore à ne point reconnaître celui que les princes du peuple et de la nation avaient ignominieusement proscrit, la plupart des Juifs d'Antioche frémissaient entre eux de dépit d'entendre annoncer, avec tant de succès, un Rédempteur crucifié. Si, comme les âmes bien disposées, ils prièrent Paul de reprendre le même sujet, pour l'instruction du sabbat suivant, ce ne fut que dans l'espérance d'être mieux préparés à le contredire, et d'arrêter, par toutes les voies, les effets de son éloquence. Toutefois un nombre assez considérable de pieux Israélites et de Gentils craignant Dieu s'attachèrent dès ce moment aux apôtres.

Le jour convenu pour les entendre de nouveau, on vit se rassembler presque toutes les personnes de la ville, où il paraît que la connaissance du Dieu créateur de toutes choses était fort répandue, jusque parmi les citoyens les plus distingués. Les docteurs de cette synagogue opposèrent d'abord leurs vains raisonnemens, et bientôt en laissèrent eux-mêmes sentir la faiblesse, par l'indécence avec laquelle ils s'emportèrent aux injures et aux blasphèmes. Alors Paul et Barnabé leur dirent tous deux ensemble : « Il » convenait que vous fussiez les premiers à qui l'on annonçât la » parole du salut : mais puisque vous la rejetez avec mépris, nous » l'adresserons aux nations, suivant le précepte du Seigneur. » Ce peu de mots disposa encore plus favorablement les Gentils, dont les conversions se multiplièrent tellement, que ce bon levain répandit sa vertu hors même de la ville, et fort au loin dans les terres. Mais les Juifs usèrent de tout leur crédit, et surtout employèrent un grand nombre de femmes de haut rang qui se piquaient de dévotion, afin de chasser les prédicateurs de l'Evangile. Ceux-ci secouèrent la poussière de leurs pieds contre les endurcis, selon la pratique que leurs collègues tenaient du Sauveur, et ils se retirèrent à Icône.

Là, comme à Antioche, ils entrèrent dans la synagogue; et, oubliant ce que la prédication de la vérité venait de leur coûter, ils la publièrent avec un nouveau courage. Dieu bénit ce généreux zèle; et une multitude de Juifs, aussi-bien que de Gentils, se soumit au joug de la foi. Les circoncis et les incirconcis fréquentaient presque également les synagogues d'Icône et de toutes ces

provinces; la Providence preparant les voies à l'Evangile, par le moyen des Israélites, qui étendaient de toutes parts la connaissance d'un seul Dieu parmi les Grecs et les Romains, rebutés enfin des absurdités de l'idolâtrie et du polythéisme. Toutefois ceux des Juifs qui furent incrédules soulevèrent les citoyens d'Icône contre les ouvriers évangéliques, qui ne laissèrent pas que d'y demeurer sept à huit mois. Les grands miracles que le Seigneur daignait opérer par leurs mains contrebalançaient puissamment les efforts de leurs ennemis, et leur persévérance fut récompensée par des succès signalés. Paul fit, entre autres, une conversion d'un grand éclat, dans la personne d'une illustre vierge, nommée Thècle. Déjà elle était promise en mariage à l'un des premiers du pays. Elle renonça généreusement à cette alliance, et préféra, à tous les avantages qu'on lui promettait, l'humble et sainte virginité dont elle venait de connaître le prix. Son époux futur tourna tout son amour en fureur, et lui procura la gloire d'obtenir, la première de son sexe, le triomphe du martyre. A la fin, la ville d'Icône se divisa en deux partis, l'un pour les Juifs, l'autre pour les apôtres, qui, voyant le moment des derniers excès où les infidèles allaient se porter, leur en voulurent épargner le crime, et s'avancèrent davantage dans la province de Lycaonie.

Ils prêchèrent à Listre, à Derbe, et dans tous les lieux circonvoisins. A Listre, Paul remarqua, tout en prêchant, un boiteux de naissance, qui écoutait avec cette foi que Dieu se plaît à récompenser par les faveurs les plus merveilleuses. Le prédicateur adressa la parole à l'infirme, et lui dit de se lever. Il se leva et marcha. A ce spectacle, la multitude s'écria « que des dieux, re- » vêtus de la figure humaine, étaient descendus des cieux au mi- » lieu des hommes. » Ils croyaient voir, suivant les rêveries de l'ancienne mythologie, une nouvelle métamorphose de leurs divinités; et donnant le nom de Jupiter à Barnabé, plus âgé que Paul, et d'une taille plus avantageuse, ils prenaient celui-ci, à cause de son éloquence, pour Mercure, l'interprète des dieux. Cette folle imagination saisit en un moment tous les esprits; de sorte que le prêtre de Jupiter, courant à son temple, avec des troupes du peuple, en ramena des taureaux couronnés de fleurs, qu'il se mit en devoir de leur immoler. Mais ces fidèles dispensateurs du pouvoir d'en-haut témoignèrent leur horreur, par les démonstrations les plus expressives. « Que faites-vous, peuples aveugles? s'é- » crièrent-ils. Nous ne sommes que des mortels tout semblables » à vous, qui prétendons vous marquer, par des œuvres dont le » Dieu suprême est l'unique auteur, la nécessité de renoncer à ces » sacrifices impies, et de vous convertir à ce Dieu très-grand et

» très-bon, qui seul a fait le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils » contiennent. » Ainsi ils empêchèrent, non sans peine, qu'on ne leur sacrifiât.

Les sacrificateurs n'avaient pas même cédé tout-à-fait, et ils délibéraient encore, quand d'Antioche et d'Icône il survint quelques députés des synagogues, toujours plus jalouses de ce qu'elles apprenaient. Ils déclamèrent sans nulle pudeur contre le Sauveur et ses apôtres, les donnèrent pour les ministres des démons malfaisans, attribuèrent leurs miracles à la magie; et, s'armant aussitôt de cailloux, ils maltraitèrent Paul, jusqu'à le laisser pour mort, après quoi ils le jetèrent hors de la ville. Mais il était moins dangereusement blessé qu'on ne pensait. Ses disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se releva, rentra dans la ville, et se trouva dès le lendemain en état de partir, ainsi que Barnabé, pour Derbe, où ils évangélisèrent avec autant d'assurance que si leur zèle ne leur eût attiré que de bons traitemens.

Après des succès abondans, qui fournirent un nouvel aiguillon à leur courage, ils n'hésitèrent point à reparaître dans Listre même, puis à Icône et à Antioche, afin de confirmer partout les nouveaux disciples dans la foi, et d'ordonner des prêtres, pour cultiver, sous la dépendance des premiers pasteurs, le champ que l'on confiait à leurs soins immédiats. Ils traversèrent ensuite la province de Pisidie, revinrent en Pamphilie; et ayant pour lors exercé leur zèle à Perge, où ils n'avaient fait que passer en commençant leur expédition apostolique, ils se rendirent à Attalie, port de mer dans la même province. Là ils s'embarquèrent pour la grande Antioche, capitale de l'Orient, d'où ils étaient partis en premier lieu.

Ils en rassemblèrent aussitôt les fidèles, leur firent le récit de ce que Dieu venait d'opérer par leurs mains, et leur peignirent vivement l'empressement des Gentils vers la porte du royaume de Dieu, ouverte enfin à tous les enfans d'Adam. Quoiqu'ils aient alors recueilli dans cette grande ville des fruits abondans de salut, on ne se persuade pas que cette église les ait seule occupés, durant le cours de plusieurs années qui s'écoulèrent depuis leur retour en Syrie jusqu'au concile de Jérusalem. Il y a toute apparence que ce fut dans cet intervalle que Paul, non-seulement prêcha par toute la Judée, mais acheva de porter l'Evangile depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie et aux provinces d'alentour, comme son épître aux Romains prouve incontestablement qu'il l'a fait.

Il se trouva à Antioche, aussi bien que Barnabé, quand il s'éleva quelque dissension entre les disciples, au sujet de la circoncision et des autres observances légales. La dispute commença

même dans la capitale de la Judée, où Paul avait antérieurement conduit un de ses élèves, nommé Tite, gentil de naissance. Un grand nombre de Juifs convertis, mais toujours fort attachés aux pratiques de la loi, exigeaient du prosélyte qu'il se fît circoncire. Comme ils prétendaient faire un devoir de ce qui n'était que toléré, le docteur des nations ne voulut jamais souscrire à cette onéreuse complaisance, d'autant mieux qu'il la regardait comme une injure faite à la grâce de Jésus-Christ, de la part de ces Chrétiens mal dépouillés de l'orgueil judaïque, pleins d'une vaine confiance dans les œuvres de la loi et dans leurs propres efforts. Tite ne fut donc pas circoncis. C'est ce disciple chéri que l'Apôtre mena dans plusieurs de ses missions, prenant plaisir à l'instruire de vive voix, ou par lettre quand ils étaient séparés, et qu'enfin il institua évêque de Crète, sans qu'on sache l'époque précise de son épiscopat, ni même quand cette île reçut la semence évangélique.

Le faux zèle des Chrétiens judaïsans pénétra jusqu'à l'Église d'Antioche, avant le concile de Jérusalem. Céphas, l'un des soixante-douze disciples, étant venu à Antioche, ne fit d'abord aucune difficulté d'avoir commerce avec les Gentils. Mais, quelques frères de Jérusalem étant venus à leur tour dans cette ville, il craignit de formaliser des hommes pleins de préventions. Alors il évita les Gentils, et témoigna surtout de la répugnance à manger avec eux. Non-seulement les Juifs convertis suivirent en foule un exemple si conforme à leur disposition habituelle, mais Barnabé, ce compagnon de Paul, et son associé à l'apostolat des nations, montra la même dissimulation. Paul, si tendre pour ses chers Gentils, allant du premier pas à la source du mal, résista en face à Céphas : « Si vous, qui êtes Juif, lui dit-il publiquement, » avez eu jusqu'ici assez de condescendance pour vivre comme » les Gentils, et non comme les Juifs, comment n'apercevez-vous » pas que, démentant cette première conduite, vous faites à toutes » les nations une obligation du judaïsme ? »

Entre les disciples venus de Judée, il y en eut plusieurs qui, de concert avec l'hérésiarque Cérinthe, demeurèrent indociles. Le Prince des apôtres se trouvait à Jérusalem, quand, la dispute s'échauffant de plus en plus, nonobstant la sage conduite de Pierre et le zèle de Paul, qu'on accusait de partialité en faveur des Gentils, on ne vit plus d'autre moyen de la terminer, qu'en obtenant une décision solennelle du collége apostolique, présidé par son chef. Il fut donc résolu que Paul, et Barnabé bien revenu de sa faiblesse, iraient à Jérusalem, avec quelques personnes du parti contraire, pour consulter le Saint-Esprit, qui,

selon la promesse du Sauveur, devait s'expliquer, en pareil cas, par l'organe des premiers pasteurs.

Alors, c'est-à-dire l'an 50, se tint le plus ancien des conciles, celui qui leur servit à tous de modèle. Le vicaire de Jésus-Christ convoqua l'assemblée, invitant à y venir tout ce qui pourrait s'y trouver de ses collègues dans l'apostolat, et des principaux pasteurs ou des évêques, avec les prêtres et les anciens qui avaient le plus de part au gouvernement hiérarchique : non que ceux-ci eussent par état voix décisive ou droit de jugement, prérogative annexée par son divin auteur à la plénitude du sacerdoce, dans le caractère des apôtres; mais parce qu'on voulait entendre tout ce qu'ils avaient appris des apôtres absens, ou de Jésus-Christ même. On s'informa de la tradition, chacun eut une entière liberté de s'expliquer, jusqu'à la décision : après quoi il ne s'agit plus que de soumission, et de procéder à l'exécution. Pierre, premier pape, était à la tête du concile, proposa la question, et dit son avis avant tous les autres, en leur rappelant comment le Seigneur, depuis la publication de l'Évangile dans la Judée, lui avait enjoint d'instruire aussi les Gentils, dans la personne de Corneille; d'où il conclut que ce serait tenter Dieu, de leur imposer un joug, qui, maintenu par un reste de condescendance, n'était plus nécessaire en soi pour le salut, par rapport aux Juifs mêmes. Paul et Barnabé, en racontant les succès dont le Seigneur les avait comblés, appuyèrent ce jugement, auquel ils s'étaient conformés par avance dans les fonctions de leur ministère auprès des Gentils. Jacques, évêque de Jérusalem, c'est-à-dire d'une Église toute composée de fidèles circoncis, dont un bon nombre sortaient de la secte des Pharisiens, et soutenaient fortement qu'il fallait tout soumettre à la loi de Moïse, n'en fut pas moins zélé pour la liberté des nations : souscrivant à l'avis de Pierre, il dit formellement que tels étaient aussi sa décision et son jugement, dont il fit sentir la conformité avec les Livres saints. Tout le concile exprima la même façon de penser, et l'on ne s'occupa plus qu'à la notifier à l'Église où la difficulté avait pris naissance.

On choisit, à cet effet, Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qu'on joignit à Paul et à Barnabé, afin de prévenir toute ombre de défiance à l'égard de ces deux derniers, qui avaient été les promoteurs du décret. Il était conçu en ces termes, qui en marquent l'infaillibilité toute divine : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et » à nous de ne vous astreindre qu'à ces observances que nous » continuons à juger nécessaires, c'est-à-dire de ne vous interdire que les viandes immolées aux idoles, le sang, la chair des » animaux étouffés et la fornication. » Quoique la loi naturelle

interdise ce dernier article, la corruption du paganisme l'avait tellement couvert de nuages, qu'on crut devoir en renouveler la défense d'une manière formelle et positive. L'Eglise d'Antioche reçut les lettres apostoliques avec le respect qui leur était dû.

Céphas, dont il vient d'être parlé, a été confondu avec l'apôtre saint Pierre : mais cette opinion, injurieuse au chef de l'Église, est victorieusement réfutée aujourd'hui[1]. A ceux qui demanderaient encore si l'on peut croire sans témérité que tant de Pères et depuis tant de doctes interprètes se soient trompés en confondant Céphas avec saint Pierre, nous demanderions à notre tour : Croire qu'ils se soient ou trompés ou laissé tromper dans un point

(1) Le P. Lallemant (*Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, Ép. de St. Paul aux Galates, ch. 2, note sur le verset 11) résume les preuves qui l'anéantissent :
1° Au siècle second, Clément d'Alexandrie, cité par Eusèbe, dit que le Céphas d'ici n'était qu'un des soixante et douze disciples, mais appelé Céphas, du même nom que saint Pierre. Au quatrième siècle, Dorothée de Tyr, faisant l'énumération des soixante et douze disciples, nomme Céphas le troisième, celui, ajoute-t-il, que saint Paul réprimanda à Antioche. Saint Jérôme et saint Grégoire Pape, quoique du sentiment opposé, conviennent que de leur temps plusieurs distinguaient Céphas d'avec saint Pierre. Dans les siècles suivants, au septième, l'auteur de la Chronique d'Alexandrie fait encore la liste des soixante et douze disciples, et nomme le cinquante-unième Céphas, qui eut dispute, dit-il, avec Paul, à Antioche. OEcumenius, aux dixième et onzième siècles, dit que l'opinion qui distingue Céphas de saint Pierre, est véritablement probable. Un autre auteur, dont les ouvrages sont parmi ceux de saint Anselme, assure que de son temps plusieurs encore les distinguaient. Enfin un savant bénédictin, dans ses nouveaux commentaires sur l'Écriture, avoue que cette opinion, toute contraire qu'elle est à la sienne, avait partagé les anciens dans les premiers siècles, et qu'on cite pour l'affirmative, et pour la négative, des écrivains de réputation, et de la plus haute antiquité. 2° Si saint Pierre et Céphas étaient le même homme, il n'est pas croyable que, dans la même épitre, saint Paul en dix lignes l'eût appelé tantôt Pierre, tantôt Céphas, et non pas toujours Céphas, ou toujours Pierre. Est-il probable, si Céphas eût été saint Pierre, que saint Paul ne l'eût pas nommé le premier, comme font toujours les Évangélistes ; et qu'il l'eût placé entre Jacques et Jean? *Jacobus*, *Céphus*, *et Joannes*. Le respect que tous les fidèles, sans en excepter les apôtres, devaient avoir pour saint Pierre, était si connu des païens même, que le philosophe Porphyre, cet implacable ennemi du nom chrétien, confondant le Céphas d'ici avec saint Pierre, prit occasion de ce démêlé, d'accuser saint Paul d'une arrogance extrême, d'avoir osé ainsi résister en face à son supérieur. Enfin, il est moins probable encore, qu'en parlant de saint Pierre, saint Paul l'eût enfermé sous ces expressions, qui semblent avoir je ne sais quoi d'âpre et de méprisant : Ceux qui paraissaient être quelque chose, ceux qu'on regardait comme les colonnes, *qui videbantur esse aliquid, qui videbantur columnæ*. Saint Pierre était réellement et de fait ce qu'il paraissait être, il était ce qu'il y avait de plus grand dans l'Église; il en était non-seulement une colonne, mais la première pierre fondamentale, posée par Jésus-Christ. C'est Céphas le disciple, qui pouvait passer à Jérusalem pour être quelque chose, pour être colonne, comme auparavant à Corinthe, où les fidèles, dans un esprit de schisme, disaient : Je suis à Céphas, moi; et moi, à Apollo, et moi, à Paul. 3° Saint Paul paraît évidemment lui-même distinguer Céphas de saint Pierre. *Jacques*, dit-il, *Céphas et Jean*, firent tous trois comme société de principes, de doctrine et de conduite avec moi ; après qu'ils eurent connu que Dieu m'avait donné, moi *Paul*, pour apôtre aux Gentils, comme *Pierre* aux Juifs. Voilà cinq personnes bien marquées et bien distinguées, Jacques, Céphas, Jean, Paul et Pierre. Saint Paul a-t-il pu penser qu'on dût jamais les confondre? Si sous les cinq noms il n'avait voulu indiquer que quatre personnes, il aurait dû s'exprimer d'une autre manière, et sans doute il l'aurait fait. 4° Pour que saint Pierre et saint Paul se fussent trouvés à Antioche ensemble l'année du concile de Jérusalem sur les observances légales, il faudrait que c'eût été devant, ou après le concile. Devant, on ne le saurait dire; puisque ce fut le différend même entre Paul et Céphas le prétendu Pierre, qui obligea d'aller à Jérusalem, ou était alors le vrai saint Pierre, demander sa décision, celle des apôtres et des anciens. Après le

de fait, et de pure critique, est-ce un aussi grand mal que de croire et de vouloir persuader que saint Pierre soit tombé dans une dissimulation scandaleuse et qui pouvait causer bien du mal à l'Église? Saint Pierre, surtout après la descente du Saint-Esprit; saint Pierre, pour la foi de qui Jésus-Christ avait prié; saint Pierre, qui était chargé de confirmer ses frères; saint Pierre, qui si souvent s'était déclaré pour la liberté des Gentils venant à la foi; saint Pierre, immédiatement avant le concile de Jérusalem où on l'entendit s'expliquer si clairement! Une pareille conduite n'ôterait-elle pas même quelque sorte d'autorité à ses écrits canoniques? Il s'est trompé, ou il a usé de dissimulation : qui nous rassurerait dans tout le reste? Cette réflexion suffit seule pour empêcher d'admettre que le Céphas repris par saint Paul ait été l'apôtre saint Pierre.

Après que la tranquillité fut parfaitement rétablie parmi les fidèles d'Antioche, les députés du concile, Jude et Silas, proposèrent de s'en retourner vers les Pères de Jérusalem, qui les avaient envoyés. Mais ces deux anges de paix s'étaient acquis l'estime et l'affection de tout le monde, durant le cours de leur mission. Comme ils étaient prophètes, c'est-à-dire honorés du caractère épiscopal, selon l'interprétation la plus plausible de ces expressions de l'Écriture, l'éminence de leur dignité n'avait servi qu'à donner plus de relief à leur habileté et à leur modestie. Lorsqu'il fut question de partir, on leur témoigna tant de regret de les perdre, qu'ils se partagèrent, sans qu'on en sache d'autres raisons. Jude s'en alla seul rendre compte de la députation, et

concile, on ne peut pas le dire davantage; parce que saint Paul, depuis qu'on eut apporté la décision du concile de Jérusalem à Antioche, n'y demeura que peu de jours, pendant lesquels il eût été impossible à saint Pierre d'en faire seulement le voyage, qui était de cent vingt-cinq de nos lieues, selon le calcul même du bénédictin déjà cité. 5° A ceux qui objectent que dans le texte grec, on lit partout aujourd'hui Πέτρος, et jamais Κηφᾶς, toujours *Pierre* et jamais *Céphas*, qu'ainsi toute équivoque est ôtée, on répond, 1° Qu'on doit corriger, lorsqu'il y a de la différence, non pas la Vulgate sur le grec, mais le grec sur la Vulgate, laquelle est la seule version authentiquement reçue par l'Église. 2° Qu'au temps de Clément d'Alexandrie, de Dorothée et de saint Jérôme, on lisait Κηφᾶς, et non pas Πέτρος, aussi bien dans le texte grec que dans notre Vulgate : Et il fallait bien, ajoutent-ils, que cela fût ainsi. Car, si les textes grecs les plus anciens avaient mis toujours Πέτρος, jamais, au moins entre les Grecs, il n'y aurait eu de dispute; tout le monde serait convenu que, n'y ayant pas deux Pierre, comme il y avait deux Céphas, c'était le vrai saint Pierre qui était venu à Antioche, et que saint Paul y avait repris. La dispute n'est venue, que de ce que, saint Paul ayant écrit tantôt *Pierre*, tantôt *Céphas*, il y avait lieu de douter s'il parlait de deux hommes, ou du même homme sous deux différents noms. Ajoutez à cela que, dans les plus anciens manuscrits grecs, on lit encore aujourdhui Κηφᾶς et non Πέτρος. Enfin le docte bénédictin, déjà deux fois cité, avoue que dans les premiers exemplaires grecs, et dans le texte original de saint Paul, il y avait *Céphas étant venu à Antioche*, et non pas *Pierre étant venu*. Qui aurait fait d'abord ce changement? Quelques hérétiques, ou quelques schismatiques peut-être, qui embrassent toujours avec avidité les occasions d'insulter au chef de l'Église. Des catholiques ensuite, qui auront trouvé ces exemplaires corrompus, s'y seront laissé innocemment surprendre.

Silas resta parmi les fidèles de Syrie. C'est ainsi que la Providence disposait celui-ci, sans qu'il le sût, à devenir le plus fidèle compagnon des travaux de Paul.

Brûlé d'un zèle à qui le repos paraissait un état plus violent que l'excès même du travail, cet apôtre eut à peine accordé quelques jours à ces prosélytes, qu'il proposa à Barnabé, son coopérateur ordinaire, d'aller visiter les églises qu'ils avaient établies ensemble, pour voir si la semence du salut y avait fructifié, ou si elles ne se trouvaient pas en butte à quelques-uns de ces ennemis que les premiers pasteurs peuvent seuls écarter. Barnabé fut aussitôt prêt à le suivre, et proposa, de son côté, de mener avec eux Jean-Marc, le même qui les avait quittés en Pamphilie. Paul représenta ce qui était arrivé : que ce jeune homme, n'ayant pu soutenir une première fois les travaux évangéliques, ou ne l'ayant pas voulu, il ne convenait pas de mettre sitôt sa délicatesse à l'épreuve. La proximité du sang affectait autrement Barnabé. Paul résista dans une rencontre où il croyait voir l'honneur du ministère intéressé, et ils se séparèrent ; Dieu ne voulant pas seulement nous fournir des exemples de modération, dans la diversité d'avis qui peut se trouver entre les plus grands saints, mais voilant sous ces apparences les desseins de sa miséricorde sur les peuples divers que les deux apôtres séparés devaient convertir en plus grand nombre. Barnabé retourna dans l'île de Chypre, avec Jean-Marc. Paul prit Silas, parcourut la Syrie, la Cilicie, et poussa jusqu'en Lycaonie.

A Listre, il fit l'heureuse découverte d'un disciple, nommé Timothée, fils d'une Juive déjà chrétienne, et d'un Gentil qui adorait le vrai Dieu, s'il n'avait pas déjà embrassé le christianisme. Le jeune homme avait en sa faveur le témoignage de tous les frères de Listre et d'Icône. Le docteur des nations l'engagea à sa suite ; mais il ne fit aucune difficulté de le circoncire, à cause des Juifs du pays, qui tous le connaissaient pour fils d'un Gentil aussi bien que d'une Juive, et qui, sans la circoncision, l'eussent regardé comme ennemi de la loi. Ils traversèrent ensemble la province d'Asie, sans s'y arrêter, suivant le mouvement de l'Esprit saint, qui appelait l'Apôtre en Macédoine.

On croit que, dans cette course, Paul commença à s'attacher Luc, son parent, qui, à cette époque, commence à paraître dans l'histoire des Actes des apôtres dont il est l'auteur. C'était un médecin d'Antioche, homme d'esprit et de lettres, versé même dans l'art d'écrire, et qui s'exprimait bien plus purement en grec que les autres écrivains apostoliques. Dès qu'il se fut mis une fois à la suite de l'Apôtre des nations, ni les fatigues, ni les périls, ni les

exemples de légèreté de plusieurs autres disciples, rien ne put ébranler sa constance. Il fut à Paul ce que Marc fut à Pierre. Comme Marc, il composa son Évangile de ce qu'il avait appris de son maître; et le recueil fut trouvé si exact, que l'Apôtre, instruit par le Seigneur glorifié, adopta cet ouvrage. Tel est le sens des passages de ses épîtres, où il renvoie ses lecteurs à son Évangile.

Paul s'embarqua pour la Macédoine à Troade, ville de l'Asie-Mineure, bâtie près des ruines de l'ancienne Troie, et appelée aussi Alexandrie et Antigonie. Un Macédonien lui ayant apparu dans une vision nocturne, en l'invitant au nom de sa patrie, il s'avança promptement jusqu'à Philippes, colonie romaine dans la province de Macédoine. Les Juifs n'y avaient point de synagogue, mais seulement un lieu d'oraison hors de la ville, comme dans les autres endroits où ils n'étaient que tolérés. Dès le premier jour du sabbat, l'Apôtre y convertit une marchande de pourpre, qu'on appelait communément la Lydienne, du lieu de sa demeure ordinaire, qui était la ville de Thyatire en Lydie. Elle adorait déjà le vrai Dieu, et s'était rendue à l'oratoire avec les femmes juives. Elle fut bientôt disposée pour le baptême, qu'elle reçut avec toute sa maison : après quoi elle demanda, comme une faveur, de loger son père en Jésus-Christ.

Un autre jour du sabbat, comme ils allaient tous ensemble au lieu de la prière, ils se virent suivis par une fille possédée d'un démon familier, et qui, par la divination, procurait un gain considérable à une troupe d'imposteurs, au service de qui elle s'était mise. Elle envisagea d'un air d'admiration les ministres évangéliques, et se mit à crier : « Ces hommes sont les ministres du Dieu » suprême, et nous montrent la voie du salut. » Durant plusieurs jours consécutifs, ces éloges recommençaient à chaque rencontre, et ne paraissaient pas devoir sitôt finir. Mais Paul, méprisant le témoignage aussi bien que le dépit de l'esprit de mensonge : « Je te » le commande, lui dit-il, au nom du Christ que je prêche, sors à » l'instant du corps de cette malheureuse; » et il en sortit. Les maîtres de la fille, irrités de voir ainsi leur gain disparaître, soulevèrent le peuple et les magistrats. Dans le premier emportement, Paul et Silas furent déchirés de verges et jetés en prison. Vers le milieu de la nuit, un violent tremblement de terre ébranla l'édifice jusque dans ses fondemens. Les chaînes se brisent, les portes s'ouvrent, le geôlier s'éveille, et, croyant tout perdu, tire l'épée pour se percer. L'Apôtre oublie son propre intérêt, et s'écrie : « Nous voici » tous sans exception : pourquoi attenter à votre vie? » Le geôlier rassuré fait apporter de la lumière; et, saisi d'un transport bien

différent du premier, à la vue de ses bienfaiteurs, il se jette respectueusement aux genoux de Paul et de Silas. Il les conduit ensuite à son logis, et leur demande, avec autant de foi que de reconnaissance, ce qu'il faut faire pour être sauvé. On pense qu'il croyait déjà au vrai Dieu, ainsi que la marchande lydienne, puisqu'il ne tarda pas davantage à être baptisé avec tous ses proches.

Cependant la nuit et le sommeil avaient calmé les esprits séditieux des Philippiens. Dès la pointe du jour, on envoya l'ordre d'élargir les deux prisonniers. L'Apôtre dit avec une noble fermeté : « En est-on quitte pour renvoyer un citoyen romain, qu'on a » mis, sans forme de justice, en l'état où nous sommes? » Il jouissait effectivement du rang et des droits de citoyen, ainsi que tous les habitans de Tarse, ses compatriotes, en récompense de l'affection que cette place importante avait marquée aux deux Césars Jules et Auguste, dans les guerres civiles. Croyant donc qu'il importait aux ministres évangéliques d'obtenir la réparation d'une injure flétrissante, il exigea que les magistrats vinssent en personne pour réhabiliter en quelque sorte leur ministère avili, en leur rendant la liberté avec honneur. Au nom révéré de citoyen romain, tous les gens en place tremblèrent que la plainte ne parvînt jusqu'au sénat ; d'autant mieux que Rome voulait qu'en toute cause il y eût des délits réels et bien avérés, avant de procéder au châtiment. Ainsi les magistrats de Philippes, n'étant point en règle, se soumirent à faire la démarche qu'on exigeait, et vinrent modestement prier les prisonniers d'accepter la liberté et d'oublier le passé, en le rejetant sur l'émotion populaire, dont on avait peut-être un peu trop appréhendé les suites. Ils les supplièrent en même temps de s'éloigner de leur ville le plus tôt qu'ils pourraient, de peur que la populace, difficile à contenir, n'excitât quelque trouble nouveau. Paul et ses compagnons, sans rien perdre de leur assurance, et sans se presser, pour ne pas donner à leur départ un air de bannissement, allèrent revoir la fidèle Lydienne, leur hôtesse, encouragèrent les frères ; puis, par la route d'Amphipolis et d'Apollonie, se rendirent à la capitale de toute la province de Macédoine, c'est-à-dire à Thessalonique.

Là il y avait une synagogue. Paul y entra selon sa coutume. Quelques Israélites se convertirent, avec un bien plus grand nombre de Gentils, qui, à leur exemple, adoraient le vrai Dieu. Les Juifs endurcis ne furent pas tranquilles spectateurs de ces succès, et par leurs cabales, ils contraignirent l'Apôtre de se retirer à Bérée. Ils le poursuivirent jusqu'en cette seconde ville ; et comme ils lui en voulaient personnellement, il se contenta de

partir pour Athènes, laissant ordre à Silas et à Timothée de l'y venir joindre plus à loisir.

Cette ville, autrefois si puissante, et la première de la Grèce, ne conservait de son antique splendeur, que la culture de certains arts libéraux, avec la démangeaison de discourir. C'était, surtout en fait de matières philosophiques et d'opinions extraordinaires, le centre de la curiosité et du raffinement. Les naturels du pays et leurs hôtes, pour le moins aussi nombreux que les citoyens, ne connaissaient d'autre occupation, que de débiter ou d'entendre quelque chose de nouveau. On se figure aisément quel obstacle mettait aux vues de l'Apôtre, tant cette frivolité que l'excès où elle portait les observances, comme les spéculations idolâtriques. Il chercha néanmoins à tirer parti de ces dispositions. Déjà il était entré en dispute avec les deux sectes dominantes, les Stoïciens et les Epicuriens, qui, frappés du nouvel ordre de connaissances qu'il leur présentait, telles que l'incarnation du Verbe éternel et la résurrection de nos corps, le conduisirent à l'Aréopage, lieu ordinaire des assemblées les plus importantes et les plus nombreuses, pour y entendre une plus ample explication de cette doctrine étonnante.

L'Apôtre, se tenant debout devant le tribunal, qu'on regardait comme l'oracle de toute la Grèce : « Athéniens, leur dit-il, je remarque, par tout ce qui me frappe les yeux depuis que je suis dans votre ville, que vous vous distinguez principalement entre les autres peuples, par votre goût pour tout genre de culte. Observant, en passant, les différens objets de vos hommages religieux, j'ai lu cette inscription sur un autel : *Au Dieu inconnu.* Or, ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce, savoir, le Créateur du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, lequel, étant maître de ce vaste univers, y étale de toutes parts les marques de sa grandeur, sans se renfermer dans les temples faits de main d'hommes. Il n'exige pas nos adorations, ni nos services, pour le besoin qu'il en a, puisqu'il donne au contraire la vie et le mouvement à tout ce qui respire. Il a créé le genre humain, en le faisant sortir tout entier d'un seul homme, qu'il avait formé de sa propre main; et il a distribué les familles et les nations sur la surface de la terre, afin que, par la contemplation de ses œuvres, elles apprissent à le connaître et à se rapprocher de lui. Ce n'est pas qu'il le faille chercher bien loin : c'est dans son sein même, c'est dans son immensité incompréhensible que se trouvent tous les êtres, et que nous agissons, que nous vivons, que nous existons, selon ces paroles qu'on lit dans vos poètes : Nous sommes aussi de sa race. Étant donc l'ouvrage et les enfans

de Dieu, nous nous écarterions étrangement des principes de la raison qu'il nous a communiquée, et nous dégénérerions indignement de la noblesse de notre origine, si, prostituant nos hommages à des figures de pierre et de métal, nous confondions la Divinité avec les ouvrages des mortels. Aussi le Tout-Puissant, ne pouvant plus souffrir ces erreurs monstrueuses, ni l'affreuse corruption où elles ne cessent d'entraîner les hommes, leur annonce maintenant qu'ils aient à prévenir le jour fatal où il nous jugera avec une sévérité redoutable. Car ce terme approche; et déjà il a revêtu de son autorité un personnage d'autant plus digne de notre foi et de notre vénération, qu'ayant été mis à mort pour notre salut, il est sorti vivant du tombeau, comme nous l'attestons avec une foule de témoins irréprochables.

Jusqu'à cet article de la résurrection d'un mort, ces auditeurs légers, dont on attaquait fortement, mais très-finement, les erreurs et les vices, s'étaient assez bien contenus. Mais, à la première annonce d'un dogme si étonnant pour une ville où l'épicuréisme était au plus haut point de crédit, la plupart laissèrent l'orateur, en se moquant de sa doctrine. D'autres, avec plus de ménagement, lui dirent que c'en était assez pour ce jour-là, qu'ils l'entendraient là-dessus une autre fois. C'est ainsi que le plus éloquent des apôtres fut accueilli de cette assemblée présomptueuse, où Dieu ne laissa point que de s'attacher quelques âmes privilégiées; entre autres, Denys, l'un des juges de l'aréopage, et une femme appelée Damaris. Denys, différent de celui qui porta l'Évangile dans les Gaules, fut depuis évêque d'Athènes, où il couronna ses travaux par le martyre. On lui a long-temps attribué des ouvrages qui furent manifestement composés des siècles entiers après sa mort, suivant la date même des choses qu'ils contiennent.

Paul alla droit à Corinthe, la ville la plus considérable qu'on eût vue en Grèce depuis la décadence d'Athènes et de Lacédémone. Sa situation entre deux mers, avec un bon port sur chacune, y attirait une quantité prodigieuse d'étrangers, et, avec les richesses, y faisait abonder toutes les délices de la vie. Le docteur des nations y fit un séjour de dix-huit mois, le plus long qu'il eût encore fait en aucun lieu depuis son départ d'Antioche. Il logea chez le Juif Aquila, nouvellement arrivé de Rome, d'où il avait été obligé de sortir par les ordres de l'empereur Claude, avec sa femme Priscille, et tous ceux de sa nation. Comme cet hôte qu'il avait trouvé bien disposé pour le christianisme, et qu'il acheva d'instruire, il travaillait à faire des tentes de cuir à l'usage des gens de guerre, afin de fournir à ses besoins sans être à charge à personne, et de conserver la noble liberté de son ministère.

Les jours de sabbat, il ne manquait pas de se rendre à la synagogue pour annoncer Jésus-Christ aux Juifs, et plus encore aux Gentils, bien moins indociles. Les Juifs de Corinthe demeurèrent toutefois assez paisibles, jusqu'à ce que, leur jalousie étant poussée à bout par la multitude des conversions, au lieu d'user, comme l'Apôtre, de raisons pressantes et de témoignages de l'Écriture, ils s'emportèrent en des injures grossières, et d'horribles blasphèmes. Il en craignit le scandale pour les Gentils, et, marquant son indignation avec éclat, il dit aux blasphémateurs, en secouant contre eux ses vêtemens : « Que la perte de vos âmes ne s'impute qu'à vous. Je suis innocent de votre réprobation et de votre malheur éternel ; et puisque mon ministère ne sert qu'à vous rendre plus inexcusables, je passe dès ce moment chez les Gentils. » Il quitta effectivement le logis d'Aquila, parce qu'il était Juif de naissance ; et il entra, tout en sortant de la synagogue, dans une maison attenante, qui appartenait à un Gentil, nommé Tite, différent de son disciple de même nom. Celui de Corinthe portait le surnom de juste, et il n'était encore chrétien que dans le cœur. Paul ne laissa pas que de convertir différens Juifs de cette ville ; entre autres un des chefs de la synagogue, appelé Crispe, avec toute sa famille. Il baptisa Crispe de sa propre main ; et, comme il faisait son principal objet du ministère de la parole, il fit baptiser les autres par ses disciples, ainsi qu'une multitude de Gentils, qui journellement se déclaraient chrétiens. L'endurcissement des Juifs, et leurs noirs desseins, qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater, ne purent abréger son séjour, Dieu lui ayant révélé qu'il y avait beaucoup d'élus à Corinthe.

Il employa son loisir à écrire aux Thessaloniciens qu'il avait convertis par lui-même ou par ses disciples, et qu'il n'avait encore pu visiter depuis qu'ils formaient une église. C'était un de ses plus beaux établissemens, quoiqu'il n'eût séjourné que peu de temps parmi eux. Silas et Timothée lui en ayant apporté des nouvelles, il témoigna, par une première lettre, la joie que lui causait la ferveur de leur foi. Comme il sut bientôt après qu'on interprétait d'une manière à les troubler, ce qu'il n'avait écrit que pour leur consolation, il les rassura par une seconde lettre. Tel est le but des deux Épîtres de S. Paul aux Thessaloniciens, qu'on ne saurait abréger sans leur faire perdre infiniment de leur mérite. Tout ce que doit faire un historien, par rapport aux écrits de ce genre, c'est d'en saisir les points qui sont relatifs à son but, et de répandre, par leur moyen, plus de jour ou plus d'intérêt sur les faits.

Les Epîtres aux Thessaloniciens sont, dans l'ordre des temps,

les deux premières de toutes celles de S. Paul, dont la collection ordinaire se trouve rangée suivant la dignité des villes ou des églises à qui elles furent adressées. Les fidèles de Thessalonique, comme on le remarque dans ces Epîtres, se distinguaient par leur charité : ce qui entre pour beaucoup dans les motifs de la tendre affection que l'Apôtre leur témoigne. Mais il leur marque son désintéressement avec le même soin. S'il recommande à leurs libéralités quelques disciples et quelques pasteurs, il se fait gloire de trouver une ressource assurée, pour ses besoins personnels, dans le travail des mains, auquel il les exhorte de s'adonner à son exemple. Ces Thessaloniciens, qui paraissaient d'un naturel excellent, d'un cœur liant et sensible, s'affligeaient de la mort de leurs proches et de leurs amis : il les console par l'espérance de la résurrection future, mais en les détournant d'appuyer leur espoir sur de vaines observances, et de fixer superstitieusement le jour du Seigneur, c'est-à-dire la fin du monde : appréhensions vagues, qui déjà commençaient à prendre dans les têtes faibles. Sur cet objet, et généralement sur tous les points de croyance, il donne les deux règles que l'Eglise n'a cessé de suivre dans tous les siècles, savoir : la parole écrite, qu'il appelle les termes de la lettre, et la tradition orale qui supplée à l'Ecriture.

Dans le temps que Paul composait ses premières Epîtres, Luc publia aussi son Evangile pour l'opposer à des histoires controuvées que faisaient courir de faux apôtres.

Paul prit enfin ses dernières mesures pour la solide constitution de l'église de Corinthe, et ne pensa plus qu'à porter son zèle où il devenait plus nécessaire. Il méditait d'aller jusqu'en Syrie et en Palestine, pour affermir de toutes parts dans la foi et les bonnes mœurs les églises nombreuses qu'il avait fondées. Il s'embarqua pour cela au port de Cenchrée, voisin de la ville, emmenant avec lui Priscille, et Aquila qui s'était coupé les cheveux pour accomplir le vœu de nazaréat qu'il avait fait selon la dévotion du temps. Mais il laissa ces deux prosélytes à Ephèse. Les Juifs, mieux disposés là qu'ailleurs, l'y voulaient retenir lui-même. Il crut qu'un peu de délai le ferait désirer encore davantage; il continua son chemin, après leur avoir promis de revenir, et il se rendit à Antioche par la route de Césarée. Après quelque séjour, il revint par la Galatie et la Phrygie, s'appliquant sur toutes choses à perfectionner les heureuses dispositions des Galates, qui le reçurent, dit-il, comme un ange de Dieu.

Pendant son voyage, un Juif, nommé Apollo, homme éloquent et profond dans les Ecritures, vint d'Alexandrie à Ephèse. Il adorait le Sauveur, le prêchait même avec zèle ; mais il ne connaissait

encore d'autre baptême que celui de Jean. Aquila et Priscille lui communiquèrent une partie des instructions qu'ils avaient reçues de Paul; et comme il voulut aller en Achaïe, c'est-à-dire en Grèce, ils le munirent de lettres pour les frères de Corinthe. Là il servit beaucoup à diminuer les préjugés des gens de sa nation.

Pour l'Apôtre, après qu'il eut parcouru l'Asie, il arriva enfin à Ephèse, où il trouva quelques fidèles nouveaux, ou plutôt des catéchumènes instruits par Aquila, et en plus grand nombre par Apollo. Celui-ci ne leur avait administré que le baptême de Jean, le seul dont alors il eût connaissance. L'Apôtre, voulant d'abord reconnaître le juste état de ces âmes pieuses et simples, leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Mais les Catéchumènes répondirent : « Nous ne savons pas seulement s'il y a un Saint-Esprit. » Il reconnut par là qu'ils n'avaient pas reçu le sacrement du baptême où l'on fait une mention expresse des trois Personnes divines; et il le leur fit administrer. Après quoi il leur imposa lui-même les mains, pour les confirmer dans la foi par un sacrement réservé aux évêques. Dans le moment le Saint-Esprit descendit d'une manière sensible sur cette petite troupe, composée d'environ douze personnes, qui parurent douées du don de prophétie et du don des langues : merveilles qui surprirent peu, par l'habitude où l'on était de les voir en pareilles rencontres.

Paul demeura environ trois ans à Ephèse, depuis les premiers mois de l'an 54 jusqu'en 57. C'était la ville la plus fréquentée de l'Asie, le siége des affaires civiles et du commerce, où se trouvaient le tribunal du proconsul, un port très-commode et le fameux temple de Diane, dont les beautés et les fêtes pompeuses attiraient les curieux de tous les pays. Prêcher Jésus-Christ en cet endroit, c'était le faire connaître à tout le continent de l'Asie et à toutes les îles. Aussi le zèle de l'Apôtre, animé par ces grandes vues, semblait de jour en jour prendre un nouvel accroissement; et par son moyen, tous les Asiatiques, Juifs ou Gentils, eurent connaissance de l'Evangile. Il n'en eut pas moins à souffrir de l'emportement d'une infinité de personnes, souvent plus cruelles envers lui, comme il s'en plaint, que les bêtes féroces. Ceux des Israélites qui demeurèrent incrédules ajoutèrent à la violence l'hypocrisie et la trahison. Mais à proportion de la difficulté et de l'importance de l'entreprise, le Seigneur communiquait avec plus d'éclat le don des miracles à son serviteur. Il s'opérait par sa main, souvent même à son insu, une multitude incroyable de prodiges, en sorte que le linge et les vêtemens qu'il avait quittés guérissaient les malades, et chassaient les démons.

Des faveurs si prodigieuses donnèrent lieu à un incident, dont

la doctrine évangélique tira un grand avantage. Il y avait des exorcistes juifs qui couraient les provinces, pour délivrer les énergumènes. Ils prétendaient exercer cette puissance sur les malins esprits, par des formules de conjuration, dont ils disaient que le roi Salomon était l'auteur. Scéva, prince des prêtres, c'est-à-dire l'un des chefs des familles sacerdotales, avait jusqu'à sept fils, qui se donnaient pour habiles dans cet exercice. Comme leurs pratiques accoutumées ne répondaient pas à leurs espérances, ils employèrent le nom de Jésus-Christ, qu'ils voyaient si efficace dans la bouche de Paul, quoiqu'ils ne fussent rien moins que ses partisans. Le premier démon auquel ils s'adressèrent ne se prêta point du tout à leur cupidité. « Je reconnais Jésus, leur dit-il, pour le » Fils de Dieu, et Paul pour son apôtre ; mais vous n'êtes que des » imposteurs. » Et le possédé, que gouvernait cet esprit aussi fort que méchant, se jetant sur eux, en maltraita deux à la fois, sans qu'ils pussent lui résister. Ils se crurent heureux d'échapper, couverts de blessures et leurs vêtemens en pièces.

La chose fut de notoriété publique dans tous les quartiers d'Éphèse. Tous les habitans indistinctement, Juifs ou Gentils, en furent pénétrés d'une frayeur et d'une vénération religieuse; en sorte que le nom du Rédempteur fut glorifié avec les plus vives acclamations. Ceux qui avaient embrassé la foi vinrent en grand nombre se jeter aux pieds des saints ministres, en confessant humblement les désordres de toute leur vie : exemple incontestable de la confession après le baptême.

La magie était fort usitée chez les Éphésiens. Il y eut, parmi eux, beaucoup de païens livrés à l'étude de l'astrologie et de la magie, et qui, pressés par la grâce, apportèrent les livres qui traitaient de ces curiosités condamnables, afin de les brûler publiquement. On en supputa la valeur, et l'on trouva qu'elle montait à plus de cinquante mille deniers. Rien ne donna plus de consolation à l'Apôtre, qu'une preuve de conversion si solide et si digne de servir de modèle aux âges suivans.

Peu après néanmoins il s'éleva contre lui un dangereux orage. Un orfèvre, nommé Démétrius, fabriquait de petits temples d'argent, où la statue de Diane était placée. Il se faisait de tous côtés un débit prodigieux de ces sortes d'ouvrages ; la plupart des étrangers, qui venaient aux fêtes de la déesse, remportaient avec eux ces marques de leur dévotion. Démétrius en avait le principal débit, et il fournissait le travail et la subsistance aux familles d'une infinité d'ouvriers en sous-ordre. Un jour il les rassembla et leur représenta que, n'ayant point d'autres moyens de gagner leur vie, Paul allait les faire tous mourir de faim, en persuadant, selon ses principes,

non-seulement aux citoyens d'Éphèse, mais aux habitans de toute l'Asie, que des ouvrages faits de main d'hommes ne sauraient être des dieux. Joignant les motifs de l'intérêt à ceux de la superstition, les deux plus capables de faire impression sur ce genre d'auditeurs : « Encore, ajouta-t-il, s'il ne s'agissait que de notre intérêt » seul ; mais le temple de notre grande déesse, si vanté par tout l'u- » nivers, va tomber avec elle dans le dernier mépris. » A ces mots, il est interrompu par mille voix différentes, qui s'écrient avec la plus furieuse confusion : « La grande Diane des Éphésiens! la » grande déesse des Éphésiens! » Toute la ville se met en mouvement. Ils courent au théâtre, et à défaut de Paul, qu'ils ne peuvent trouver, ils entraînent, comme pour répondre de lui, Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons, Macédoniens de naissance.

Comme la loi de Moïse, aussi bien que celle de Jésus-Christ, condamnait le culte des idoles, les Juifs craignirent qu'on ne confondît les sectateurs de l'une et de l'autre : et l'un d'eux, nommé Alexandre, voulut parler en faveur de sa nation. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'on se mit à crier encore plus fort : « La grande Diane des Éphésiens! qu'elle est grande, la déesse » des Éphésiens! » Ce cri d'enthousiasme fut répété durant deux heures entières. Paul voulait se rendre à l'assemblée : et il eût méprisé ce fanatisme furieux, si, aux instances des frères, ne se fussent jointes les prières de quelques-uns des principaux personnages de l'Asie, qui se trouvaient présens, et qui, aimant l'Apôtre, l'empêchèrent de s'exposer à une mort certaine. Cependant celui qui tient dans sa main les cœurs des peuples, aussi bien que celui des grands, calma tout d'une manière inespérée. Un simple greffier eut le talent de se faire écouter. Il représenta qu'il n'y avait aucun délit réel; qu'Aristarque et Gaïus n'avaient point violé le temple de la déesse, ni commis aucune autre impiété; et que, pour des appréhensions chimériques, ou pour le démêlé particulier de Démétrius, on s'exposait à toute l'animadversion des lois, en troublant l'ordre public par un procédé si contraire à leurs dispositions. Tout le monde goûta la remontrance, et la sédition fut apaisée. Paul, ne voulant plus tarder à partir pour la Macédoine, établit son disciple Timothée évêque d'Éphèse. D'autres prétendent que Timothée ne le devint que beaucoup plus tard.

Ce fut encore de cette ville que l'Apôtre des Gentils écrivit sa première Épître aux Corinthiens, à qui il avait laissé des guides formés de sa main. Apollo, qui paraît en avoir été le chef ou l'évêque, revint le trouver à Éphèse. Il lui apprit que des docteurs, toujours entêtés de la nécessité des observances mosaïques, étaient venus à Corinthe; qu'ils y avaient mis le trouble parmi

les fidèles, et la division même entre les pasteurs; que chacun faisait bande à part, avec ses disciples particuliers; que, depuis ces scissions, non-seulement le nom de Paul n'était plus si cher ni si vénérable aux Corinthiens, mais que la prédication de l'Évangile et ses progrès parmi les Gentils en souffraient considérablement. Trois députés de l'église de Corinthe, arrivés en même temps pour consulter l'Apôtre sur différens points de dogme et de discipline, lui confirmèrent ces tristes nouvelles, et, par leur propre témoignage, et par des lettres secrètes de quelques particuliers, gens de bien et d'autorité, qui l'avertissaient même de quelques désordres énormes, tous propres à diffamer la religion.

L'Apôtre entreprit de remédier, par ses lettres, à tant de choses affligeantes. Aussitôt après le salut et les prévenances ordinaires, il commence, dans son Épître, à reprendre l'esprit de rivalité et de schisme de ces Chrétiens de Corinthe, trop semblables aux différentes sectes de philosophes dont chacune prenait le nom de son auteur, et l'exaltait par-dessus toutes les autres. « Je suis disciple d'Apollo, » disait à leur imitation l'un de ces Chrétiens factieux. — « Et moi, disait l'autre, je le suis de Céphas ou de Paul. » Le saint Apôtre, qui ne respirait que la gloire de Jésus-Christ, rappelle tous ces faux zélateurs à la pureté de ses vues, qu'il leur rend sensible dans sa manière d'évangéliser, infiniment éloignée de toutes les prétentions de l'éloquence du siècle. Il montre combien il est injuste et déraisonnable de tirer vanité des dons surnaturels et miraculeux, si communs alors dans l'Église, que cette première Épître aux Corinthiens entre, à ce sujet, dans le plus grand détail, et donne une suite méthodique de règles pour en écarter les abus. Elle reprend encore ceux qui se glissaient dans la réception de la divine eucharistie. Dans ces premiers temps, elle était suivie de repas de charité, nommés du mot grec *Agape*. Mais, les riches cessant de faire part aux pauvres des mets qu'on leur servait en abondance, le tendre pasteur s'élève avec force contre le scandale de cette avarice orgueilleuse, et plus fortement encore contre la légèreté sacrilége de quelques pécheurs qui, ne discernant point le pain des anges d'un pain ordinaire, et profanant indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, s'incorporaient leur jugement et leur condamnation : expressions énergiques et précises, qu'on ne peut réduire au sens figuré, sans violer toutes les lois du langage commun, et sans démentir l'interprétation des saints docteurs de tous les siècles.

L'Apôtre désapprouvait aussi que les Chrétiens de Corinthe portassent leurs différends aux tribunaux des païens. Il en respectait sans doute l'autorité politique et civile, puisqu'il ordonne

expressément d'obéir aux magistrats, quels qu'ils soient, bons ou méchans. Mais, outre le risque d'idolâtrie, en faisant des sermens par-devant des juges qui ne connaissaient que de fausses divinités, ces procès annonçaient encore un attachement aux biens temporels, que le zèle de Paul ne pouvait souffrir dans une société de fidèles aussi parfaits que ceux de Corinthe. Cependant, dans cette fervente église qu'il avait formée avec tant de soin, qu'il dit s'être fait un plaisir de préparer, comme une vierge pure, à devenir l'épouse chérie du Christ, il ne se trouva pas simplement des défauts, mais des vices à scandaliser les idolâtres. Un Chrétien avait porté l'incontinence jusqu'à avoir un commerce honteux avec la femme de son père. Le saint commande qu'on le livre à Satan, pour perdre la chair et sauver l'esprit; c'est-à-dire qu'on le retranche, pour un temps, de la société des fidèles, afin de l'humilier et de le faire rentrer en lui-même : exemple de l'excommunication, ainsi que des vues charitables que tout pasteur doit s'y proposer. On sera peut-être surpris de trouver une faute si enorme dans l'une des premières et des plus belles églises des temps apostoliques : mais avec combien plus d'étonnement et d'admiration ne doit-on pas remarquer, dans les réponses du docteur des Gentils à différens points de consultation, touchant le mariage et la continence, de quelle éminente perfection la grâce avait rendu capables, en si peu de temps, des hommes nés et nourris dans la plus affreuse corruption !

Rien n'entrait en comparaison avec le débordement de Corinthe, où l'incontinence faisait partie de la religion [1]. Toute la ville était dédiée à Vénus; et plus de mille esclaves, attachées au fameux temple qu'elle y avait, s'y prostituaient au nom de la déesse. Qu'on infère de là ce que la pudeur ne peut que voiler, concernant les désordres des Corinthiens, et plus encore des étrangers, au moins de ceux qui étaient opulens; car il fallait être riche pour participer à ce libertinage infâme : d'où vint le proverbe, qu'il n'appartenait pas à tout le monde d'aller à Corinthe. On comblait d'honneurs ces honteuses victimes de l'esprit immonde. Les meilleurs poètes célébraient dans leurs vers ces viles prostituées, et on leur érigeait des statues. Toutefois le sage réformateur d'un pareil peuple ne borne pas ses instructions aux lois essentielles de la chasteté conjugale; mais il le porte à la plus haute perfection de la virginité du célibat chrétien. Ainsi la première Épître aux Corinthiens, dans toute son étendue, présente un modèle admirable du zèle le plus éclairé et le plus actif, avec

[1] Strab. l. 8. Athen. l. 13.

un mélange tout divin de force et de douceur, de réprimandes et d'encouragemens, de vigilance pastorale et de tendresse paternelle ; en un mot, un zèle digne de servir de règle à tous les pasteurs, particulièrement lorsqu'il est question de faire honorer la sublimité du ministère évangélique, sans se départir des sentimens sincères de la plus édifiante modestie.

Paul partit enfin d'Éphèse, au commencement de juin, vers la fête de la Pentecôte, et il employa environ six mois à parcourir la Macédoine. Il avait laissé Luc, depuis plus de quatre ans, à Philippes, pour y remplir l'office d'évêque. Il lui donna un successeur en cette qualité, et le reprit en sa compagnie pour ne plus s'en séparer. Tous deux s'avancèrent à l'Occident, plus loin que l'Apôtre n'avait encore poussé, et ils pénétrèrent en des régions où le nom de Jésus-Christ n'était jamais parvenu. En repassant chez ses premiers élèves, outre les soins ordinaires de l'apostolat, il exhorta les fidèles Gentils à donner d'abondantes aumônes pour les frères indigens de Jérusalem, à qui il se proposait de les rapporter bientôt. Le conseil apostolique lui avait instamment recommandé cette œuvre de miséricorde, qui devenait plus nécessaire de jour en jour; l'impénitente Jérusalem se rendant plus impitoyable à mesure que le terme de son châtiment approchait.

Mais tandis que Paul donnait cette célébrité au nom de Jésus-Christ, l'enfer voulait opposer un rival, non-seulement à l'Apôtre, mais à son adorable maître. Il sortit tout-à-coup de Thyane en Cappadoce[1], un homme extraordinaire, nommé Apollone, le plus illustre suppôt de la philosophie profane et du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. Né de parens nobles et opulens, doué d'un génie supérieur, d'une mémoire sans exemple, habile dans toutes les sciences et dans tous les arts de la Grèce, il joignait à tous les avantages de l'esprit ceux d'une taille auguste et comme sur-humaine, d'un si grand air de dignité et d'une telle beauté de visage, que sa figure seule intéressait et entraînait les peuples à sa suite. Il suivait les maximes sévères de Pythagore, s'abstenait de vin et de viande, ne vivait que de légumes, laissait croître ses cheveux et sa barbe, marchait toujours nu-pieds, et ne s'habillait que de lin. Il poussa le détachement extérieur jusqu'à se dépouiller de son bien, presque sans reserve. Il faisait aussi profession de garder la continence : mais, tel que la plupart de ces héros de la philosophie, qui ont si souvent à rougir de leurs faiblesses, sa réputation ne fut pas intacte du

[1] Philostr. l. 1, et seq.

côté de cette vertu angélique, à laquelle la seule grâce de Jésus-Christ peut élever une chair corruptible.

Outre ses études dans les écoles célèbres des Grecs et de Tarses en particulier, il fit de longs et pénibles voyages, pour entendre les mages de Perse, les bracmanes de l'Inde, et les gymnosophistes d'Ethiopie. Avec toutes ses lumières prétendues, il témoignait un attachement extrême au culte populaire des idoles. Mais son sens naturellement droit et fin lui fit observer que le langage emphatique et la morgue des philosophes ou sophistes, loin de leur acquérir de l'estime et du crédit, ne leur donnaient le plus souvent que du ridicule. Il prit une marche toute contraire, et s'exprima clairement et simplement. Se donnant néanmoins pour inspiré et pour le favori des dieux, il prenait un ton décisif, avec un air d'autorité, qui lui réussirent si bien, que, d'un geste ou de quelques mots mis par écrit, il calmait les séditions. Il parcourut les principales villes de l'Empire, principalement dans l'Asie-Mineure et l'Achaïe. La plupart lui envoyèrent des députés pour lui demander son amitié et recevoir ses conseils touchant le culte et les mœurs. On le recevait avec des honneurs extraordinaires : les aruspices et les oracles les plus révérés célébraient ses louanges. Il vint à Ephèse, au commencement du règne de Néron qui avait succédé à Claude, l'an 54 de Jésus-Christ. Là il déclamait souvent contre le luxe et la débauche; les malins esprits accréditant volontiers les principes imposans des mœurs, aux dépens de la foi, sans laquelle toutes les autres vertus ne servent qu'à faire échouer plus sûrement l'affaire du salut. Il exhortait sur toutes choses les Ephésiens, peuple paresseux et mou, passionné pour la musique, la danse et tous les amusemens, à quitter cette vie efféminée, pour s'adonner sérieusement à la philosophie et à la vertu qu'il n'en séparait jamais.

Comme il se faisait passer pour l'ami des dieux, il fallait paraître en recevoir des faveurs extraordinaires. Un jour qu'il haranguait près d'un bois où il y avait une quantité de petits oiseaux, il en survint un qui jetait un cri aigu et remarquable. Tous les autres prirent à l'instant leur vol et le suivirent. Apollone dit à ses auditeurs, d'un ton prophétique, que cet oiseau, digne par son zèle pour son espèce de servir de modèle aux hommes, venait d'avertir ses semblables qu'en une certaine rue, que nomma le prophète, un homme qui portait du blé en avait laissé répandre une partie. On y courut sur-le-champ, et l'on trouva les oiseaux qui le ramassaient. Le peuple ne douta point qu'Apollone n'entendît le langage de ces animaux : les gens sensés se turent ou ne furent pas écoutés.

On prétendit encore qu'il avait délivré les Ephésiens d'une peste qui les désolait. Les ayant un jour rassemblés dans le temple d'Hercule, et là, remarquant un pauvre vieillard qui demandait l'aumône : « Exterminez, dit l'imposteur cruel, cet ennemi des dieux, et » ensevelissez-le, avec son impiété, sous une grêle de pierres. » On obéit avec une aveugle fureur, et le malheureux mendiant, lapidé par tant de mains différentes, fut bientôt couvert d'une montagne de cailloux. « Déterrez le cadavre, leur dit-il, après quelque inter- » valle, et voyez quelle victime vous avez immolée. » On fouilla, et l'on trouva un grand chien. La populace fut pleinement persuadée que c'était un mauvais génie ; et, faisant peu d'attention aux degrés plus ou moins grands de la calamité dont on avait promis la délivrance, elle ne s'occupa que de la manière dont on en faisait connaître l'auteur. Dans un si grand concours de monde, la supercherie était facile. Car il est plus simple et plus raisonnable de croire qu'en fouillant dans les pierres entassées, Apollone y fit mettre un chien mort, que d'imaginer qu'un démon, pour accréditer le devin, y eût fait paraître un fantôme.

Des côtes d'Ionie, ou des rives orientales de l'Asie-Mineure, le philosophe passa dans la Grèce proprement dite, où il voulut faire croire qu'Achille lui avait apparu sur les ruines de Troie, et lui avait révélé bien des mystères contenus dans l'Iliade. Athènes fut moins dupe que les autres villes. Un prêtre y traita même Apollone de magicien, et l'accusa d'être en commerce avec les génies malfaisans. Ce qui arriva à un jeune homme qui se moquait de ses superstitions minutieuses, lui concilia le respect de quelques Athéniens. Le railleur donna tout-à-coup des marques de possession. Apollone commanda au démon de sortir de ce corps, et de renverser une certaine statue pour faire connaître qu'il sortait. Cela prouverait que le séducteur était en commerce avec les esprits infernaux, et qu'ils s'entendaient avec lui pour entrer dans les corps comme pour en sortir : et quelle différence entre ces prétendus miracles et ceux des disciples du Fils de Dieu, ennemis en tout des malins esprits ainsi que de leur culte idolâtrique, et qu'on ne saurait par conséquent soupçonner d'aucune intelligence avec eux !

Mais qui pourrait compter, dans l'histoire d'Apollone, sur la vérité des faits ? Elle fut écrite en premier lieu par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha dans ses voyages d'Orient, et l'un de ces disciples que Lucien désigne comme des aventuriers indignes de croyance et de la moindre considération. Encore n'avons-nous plus de cette histoire que ce qu'en recueillit, environ cent ans après, sur des lambeaux altérés et des bruits vagues, le sophiste

Philostrate[1], qui ne le faisait que pour flatter, dans ses travers de femme savante, l'impératrice Julie, épouse de Sévère, ardent persécuteur, et de son côté ennemie déclarée du christianisme. Quoi qu'il en soit du fond des choses, le prophète du paganisme ne put tenir devant l'apôtre de Jésus-Christ, dans le même temps et les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul était chargé, subsiste après plus de dix-sept siècles; au lieu qu'après deux siècles seulement, on se souvenait à peine d'Apollone.

L'Apôtre se trouvait en Macédoine, quand il reçut de Corinthe les nouvelles qu'il en attendait avec impatience, depuis la première Epître qu'il y avait écrite. Tite, son disciple, qui en était le porteur, lui apprit que sa lettre y avait produit les meilleurs effets; que le nom de Paul en était devenu plus cher et plus respectable aux Corinthiens; que la très-grande partie de ces fidèles souhaitaient ardemment son arrivée, qu'ils avaient remédié aux troubles et aux scandales de leur église, qu'ils avaient été touchés jusqu'aux larmes de l'affliction de leur pasteur et de leur père. Il ajouta néanmoins qu'il se commettait encore des fautes en grand nombre, par l'insuffisance ou la contrariété des docteurs; que des esprits inquiets et jaloux, plus capables de censurer que de réfuter sa doctrine, la mettaient malignement en opposition avec celle des autres apôtres, et que, pour empêcher le fruit de ses écrits, quelques-uns ne rougissaient pas de faire un parallèle insultant entre la dignité qu'ils respiraient, et ce que leur aversion particulière apercevait de bas dans sa personne.

La première Epître aux Corinthiens n'ayant opéré leur correction qu'en partie, l'Apôtre leur en écrivit une seconde, dont la relation de Tite lui fournit principalement la matière. De là vient la diversité du style de cette seconde lettre, tantôt vive et forte, terrible quelquefois et menaçante, tantôt tendre, compatissante, pleine de condescendance et de ménagement. Mais toujours l'écrivain apostolique, reprenant avec dignité et conjurant sans bassesse, soutient admirablement ses deux personnages de père et de maître. D'abord, en vertu du pouvoir de lier et de délier, il use d'indulgence à l'égard de l'incestueux qu'il avait excommunié. Ce pécheur s'était sincèrement converti; et la douleur du repentir allait si loin, que le plus grand péril qu'il courût encore, était celui du désespoir. Le sage pasteur, dans ces conjonctures, regarda la sévérité comme un écueil dangereux, contraire à l'institution des pénitences exemplaires, qui, tout en humiliant le pécheur, doivent tendre à son propre bien comme à celui de l'Eglise.

Après ce réglement particulier, l'Apôtre reprit le grand objet

[1] Nonotte appelle ce sophiste *le plus menteur des hommes, après Voltaire.*

de sa première lettre, tendant à faire honorer son ministère, pour le rendre utile, le soutenant avec noblesse contre les faux prophètes, et contre une foule de ministres jaloux et superbes. Ces docteurs, Juifs d'origine, s'élevaient à tout propos contre le docteur des nations. C'est pourquoi nous le voyons employer à sa défense tout ce qu'il y a de plus propre à rabaisser l'enflure présomptueuse et les idées altières du judaïsme. Mais, s'il parle de ses révélations ou de ses ravissemens, on sent que sa modestie en est sincèrement peinée. Il évite même de se nommer, et s'attache uniquement à établir qu'instruit immédiatement par le Seigneur, sa science et son autorité ne le cèdent en rien aux premiers des apôtres. Mais, quand il en vient aux croix et aux humiliations endurées pour Jésus-Christ, il se livre à toute l'ardeur du feu divin qui le consumait. Il s'explique avec effusion de cœur, et nous apprend, outre ce que nous lisons de ses travaux dans les Actes des apôtres, qu'il fut encore bien d'autres fois couvert de chaînes et en péril de mort; qu'il souffrit jusqu'à cinq fois la flagellation de la part des Juifs; qu'il fut trois fois battu de verges par les exécuteurs des magistrats romains; qu'il fut bien plus souvent encore l'objet de la fureur populaire, qui se porta jusqu'à le lapider; qu'il fit trois naufrages; en un mot, qu'il essuya des tourmens et des dangers sans nombre, dangers dans les villes et sur les routes, dangers de la part des brigands et des faux-frères, de la part des Juifs et des Gentils.

Quant à l'article de la collecte, il le recommanda en particulier aux porteurs de sa lettre, afin qu'il trouvât les aumônes toutes prêtes lorsqu'il arriverait lui-même à Corinthe. Ces messagers de confiance étaient Luc et Tite, celui-ci déjà connu et considéré des Corinthiens, l'autre célèbre en tout lieu par la publication de son Évangile. Ils furent accueillis comme ils le méritaient; grâce à leurs soins ainsi qu'au contenu admirable de leurs dépêches, à l'éloquence desquelles personne ne put résister, tous les cœurs volèrent de nouveau vers Paul, et rentrèrent dans le sentier du devoir et de la perfection : ce qu'ambitionnait uniquement l'Apôtre. Pour accélérer son arrivée, on travailla vivement au recouvrement des aumônes; et, dès qu'il eut appris tant d'heureuses nouvelles, il se mit en marche pour l'Achaïe, dont Corinthe était la capitale. Il y arriva au commencement de l'hiver, qu'il y passa tout entier, pour la consolation de ses enfans en Jésus-Christ, et pour mettre la dernière main au rétablissement de l'ordre et de la discipline.

Il donna même une partie de ce loisir à d'autres églises, se croyant sans cesse comptable à tous les peuples, spécialement

aux Romains; ce peuple roi, que la noblesse et l'élévation du zèle de Paul se proposaient de conquérir entièrement à Jésus-Christ, nonobstant les infirmités et la faiblesse qu'il éprouvait déjà, quoiqu'il n'eût qu'environ cinquante ans. Aquila, avec quelques autres de ses amis ou de ses disciples, avait profité des conjonctures plus favorables depuis la mort de l'empereur Claude, pour aller de nouveau s'établir à Rome. Paul apprit, par leur moyen, l'état de la religion dans la capitale de l'Empire, où l'on a vu que le Prince des apôtres avait précédemment porté l'Évangile. Dans cette église, comme partout ailleurs, les enfans de Jacob étaient en différend avec les Gentils. Mais, sur ce premier théâtre de la gentilité, ceux-ci se prévalaient à leur tour, et affectaient la préséance sur les Israélites. Entêtés de la philosophie et des vertus qu'elle avait formées, ils méprisaient la synagogue, et lui reprochaient d'avoir méconnu le Rédempteur, quoiqu'elle fût dépositaire de la loi et des prophéties : ce qui choquait extrêmement les Hébreux, choisis par le Seigneur entre tous les peuples du monde, et habitués à se croire d'une race plus précieuse et plus digne qu'eux des bontés célestes. Confondant en tout lieu l'orgueil national avec l'intérêt de la loi, Israël imaginait qu'une multitude d'observances, purement extérieures, conférait le mérite d'être discerné des autres hommes, et de parvenir à la grâce du Désiré des nations.

L'Apôtre regarda comme un point important de son ministère de donner là-dessus des idées saines au Juif et au Gentil, et telle est la fin qu'il se proposa dans l'Épître qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, par le moyen d'un secrétaire latin, nommé Tertius. Bien persuadé que l'humilité fait toute la base du christianisme, il commence par humilier les deux peuples. Pour cela il remet sous les yeux des Gentils la vanité et la lâche duplicité de leurs philosophes, qui, assez heureux pour avoir eu la connaissance du vrai Dieu, ne l'avaient point honoré publiquement. C'est pourquoi, dit-il, il les a livrés à la corruption de leurs cœurs; de manière qu'ils se sont déshonorés par toutes sortes de vices, spécialement par les plus honteuses impudicités. Il ne se met pas en devoir de prouver ces faits trop notoires à Rome, sous le règne affreux de Néron. Sans cela même, reprend-il, les Gentils n'auraient aucun droit de mépriser Israël. Quoique le gros de cette nation, autrefois si chérie du Ciel, soit déchu de son heureuse destination, Dieu se souviendra de ses restes précieux dans les derniers temps, et tous les enfans de Jacob alors existans se convertiront.

Ce peuple, de son côté, n'a aucun droit de s'élever par-dessus

les autres peuples, puisqu'il n'a pas su profiter des bienfaits célestes qui lui avaient été communiqués gratuitement. Y eût-il été plus fidèle, des observances charnelles et littérales n'ont pu mériter la grâce de la vocation, encore moins de la justification : autrement ce serait une juste rétribution, et non plus une grâce. C'est ici principalement que nous puisons la connaissance du mystère profond et terrible de la prédestination. Après en avoir exposé ce qui fait le principe de l'humilité et de toute la justice chrétienne, le docteur, instruit immédiatement par Jésus-Christ, se récrie, et s'arrête effrayé au bord de ces sombres profondeurs. Et qui ne craindra, devons-nous conclure dans les mêmes sentimens que lui, d'être anéanti sous le poids de la gloire divine, en voulant pénétrer ce que les anges ne comprennent pas, ou en le faisant servir de matière à l'esprit de contention, à la rivalité, à la présomption! Pleine d'élévation et d'une solide doctrine, l'Epître aux Romains, sans s'ingérer dans ces recherches curieuses, fournit une instruction complète, à l'usage des Grecs ainsi que des Romains.

On y salue, à la fin, Prisque ou Priscille, et son mari Aquila, qui prêtaient leur logis pour les assemblées de l'Eglise romaine, de même que Gaïus, chez qui logeait actuellement l'Apôtre, prêtait le sien à Corinthe. Paul salue encore Hérodion, son parent, Hermas, auteur du Livre fameux du Pasteur, et plusieurs autres personnes, dont on observe que les noms sont grecs, et qu'il avait pu connaître en Grèce ou en Asie. Il nomme aussi la maison de Narcisse, assez fameuse par la faveur du règne précédent, pour être généralement connue. « Timothée, ajoute-t-il, Lucius, Jason et Sosi» patre vous saluent. » Ce Lucius, parent de S. Paul, comme il le dit, n'est autre que l'évangéliste S. Luc, au nom duquel il donne une terminaison latine, en écrivant à des Romains. Par le grand nombre de ses proches, qu'il nous fait connaître en divers endroits de ses écrits, il montre autant la sensibilité et la bonté naturelle de son cœur, que ses succès surnaturels dans la conversion des personnes de son sang.

Cette Epître aux Romains passe pour un des ouvrages de l'Ecriture les plus difficiles à expliquer. Mais qu'on en saisisse bien l'objet capital, tel que nous venons de l'indiquer, et la plupart des difficultés s'évanouiront.

Ce fut vers le même temps que S. Paul écrivit son Epître aux fidèles de la Galatie; tous d'une ferveur et d'une droiture admirables, mais d'une simplicité qui, après des siècles entiers, marquait encore leur origine, au milieu de peuples infiniment plus raffinés que les bons Gaulois, aïeux des Galates. Ils furent aisément dupes des flatteurs, moitié Juifs et moitié Chrétiens, qui, dans

leurs schismatiques missions, travaillaient moins pour Jésus-Christ, que pour la foi cérémonielle dont ils ne cessaient de prêcher la nécessité. Il faut partir de ce point, pour entrer dans l'esprit de l'Épître aux Galates, dont le ton, sans cette observation, pourrait paraître impérieux et peu conforme à la modestie apostolique. L'auteur y exalte, plus qu'en nulle autre, la gloire de son apostolat, et tout ce qui peut accréditer ses œuvres avec son ministère. Là-dessus, il s'exprime avec une force et une autorité hors des règles communes. Il va jusqu'à rappeler ce qui s'était passé quelques années auparavant, lorsqu'il empêcha Céphas de favoriser les prétentions des fidèles circoncis. Toutefois il s'humilie personnellement de la manière la plus touchante; et, comme en ce genre les expressions générales prouvent assez peu, il ne se dit pas simplement le moindre ou le dernier des apôtres, mais il s'efforce de le prouver, en racontant ce qu'il avait été avant sa conversion, et avec quelle fureur il persécutait alors l'Église de Dieu.

Les fidèles de la Galatie étaient trop simples pour s'attacher à la doctrine des Chrétiens judaïsans, par cet orgueil subtil qui faisait injure à la croix de Jésus-Christ, en subordonnant l'espoir du salut, tant aux efforts de la nature, qu'à la loi de Moïse. Mais ces subtilités pernicieuses, en favorisant dans la pratique les déguisemens du respect humain, devenaient contagieuses pour tout le monde. Les Chrétiens se dérobaient par là eux persécutions des païens, en se confondant avec les Juifs assez généralement tolérés. C'est ce qui animait l'Apôtre à combattre en toute rencontre ces subtilités.

Quand il ne vit plus rien dans les églises de la Grèce, à quoi des ministres ordinaires ne pussent suffire, il partit avec les aumônes qu'il portait aux fidèles de la Palestine : et, fournissant dans tous les détails de sa conduite un modèle parfait aux ministres évangéliques, il voulut avoir pour témoins de son intégrité, et comme dépositaires, chacun de son département, autant de députés des églises diverses, qu'il y en avait de plus signalées par leurs pieuses largesses : tels furent Sopatre, pour l'église de Bérée; Aristarque et Second, pour Thessalonique; Gaïus, pour Derbe; Timothée, différent du disciple du même nom qu'il avait mis à la tête des fidèles d'Ephèse; enfin Tychique et Trophime, pour l'Asie-Proconsulaire, dont Ephèse était la capitale. Au moment de s'embarquer, il découvrit que les Juifs se concertaient entre eux pour le faire assassiner en route. Il laissa donc partir ses compagnons à qui l'on n'en voulait pas, avec ordre de l'attendre à Troade : il ne garda que Luc avec lui, et

ils prirent ensemble un long détour pour se rendre à leur but.

Parmi ces contre-temps, conservant cette présence d'esprit qui marque une grande âme jusque dans les plus petites choses, il réfléchit que son cher Timothée, qu'il se réjouissait d'embrasser à Ephèse, pourrait avoir porté au loin son zèle évangélique. C'est pourquoi il lui écrivit, afin de lui communiquer sûrement, quoi qu'il arrivât, ces règles divines et visiblement inspirées, pour le sage gouvernement de la maison de Dieu.

La première Epître à Timothée comprend en effet un abrégé complet des devoirs de l'épiscopat, de tous les ordres de la cléricature, et même des états divers entre les simples fidèles; outre les conseils particuliers qui convenaient, tant à la personne de ce disciple, qu'aux lieux et aux autres circonstances délicates où se trouvait sa jeunesse. Cette Epître, en une multitude d'articles, est donc regardée, avec raison, comme la règle et la base de la discipline ecclésiastique. Tels sont les passages où elle prescrit de ne pas se presser d'imposer les mains aux clercs, c'est-à-dire de les élever aux ordres sacrés; de faire néanmoins monter plus haut ceux qui auront bien servi dans les degrés inférieurs; de décerner une récompense plus grande ou plus honorable à ceux qui se distingueront dans l'accomplissement de leurs devoirs; de ne point recevoir d'accusation contre un prêtre qu'il n'y ait deux ou trois témoins; de ne point sacrer évêque un bigame, un néophyte, ni aucun sujet qui ne soit doué de toutes les bonnes qualités que requiert une dignité si éminente. L'Apôtre, en faisant l'énumération de ces vertus, demande surtout, tant pour les prélats que pour les ministres du second ordre, la chasteté, la frugalité, le désintéressement, une charité généreuse, la douceur et la modération, la prudence, un esprit de maturité et de raison, aussi bien que d'application au travail, et qui ait fait ses preuves par le sage maniement de ses affaires domestiques. Pour l'afféterie et les vaines parures, il n'imagine pas que des clercs puissent jamais oublier à ce point la sainte gravité ou les religieuses bienséances de leur état. Il se contente d'interdire aux femmes ce genre de vanité. Il leur défend aussi de s'ingérer à enseigner, ainsi que d'usurper l'autorité sur leurs maris qui sont les chefs de la maison. Il donne encore des règles de conduite pour les veuves, et il veut qu'entre elles les jeunes se marient, plutôt que de courir les risques d'une vie indépendante et oisive, où tout le temps se consume à faire et à recevoir des visites, en des conversations vaines, curieuses, licencieuses, au milieu des périls sans nombre qui en sont la suite.

On trouve d'ailleurs dans cette Epître, et c'en est le point le plus important, des règles sûres et précises pour la conservation du

sacré dépôt de la foi. L'Apôtre y recommande de se tenir en garde contre toute espèce de nouveauté profane, ne fût-elle que dans les expressions; à plus forte raison, contre les idées singulières et bizarres, les assertions paradoxales, les faits apocryphes, les contes de vieilles et les généalogies interminables, ainsi qu'il s'exprime, désignant par là les hérésies des Gnostiques et des Manichéens, qui surviendront, ajoute-t-il, dans les derniers temps, c'est-à-dire, suivant le style des écrits apostoliques, dans les siècles qui suivent celui des apôtres. Il nomme quelques faux docteurs qui dogmatisaient dès-lors; entre autres, Hyménée, qui anéantissait le dogme de la résurrection future, en l'expliquant de la résurrection spirituelle du péché à la grâce.

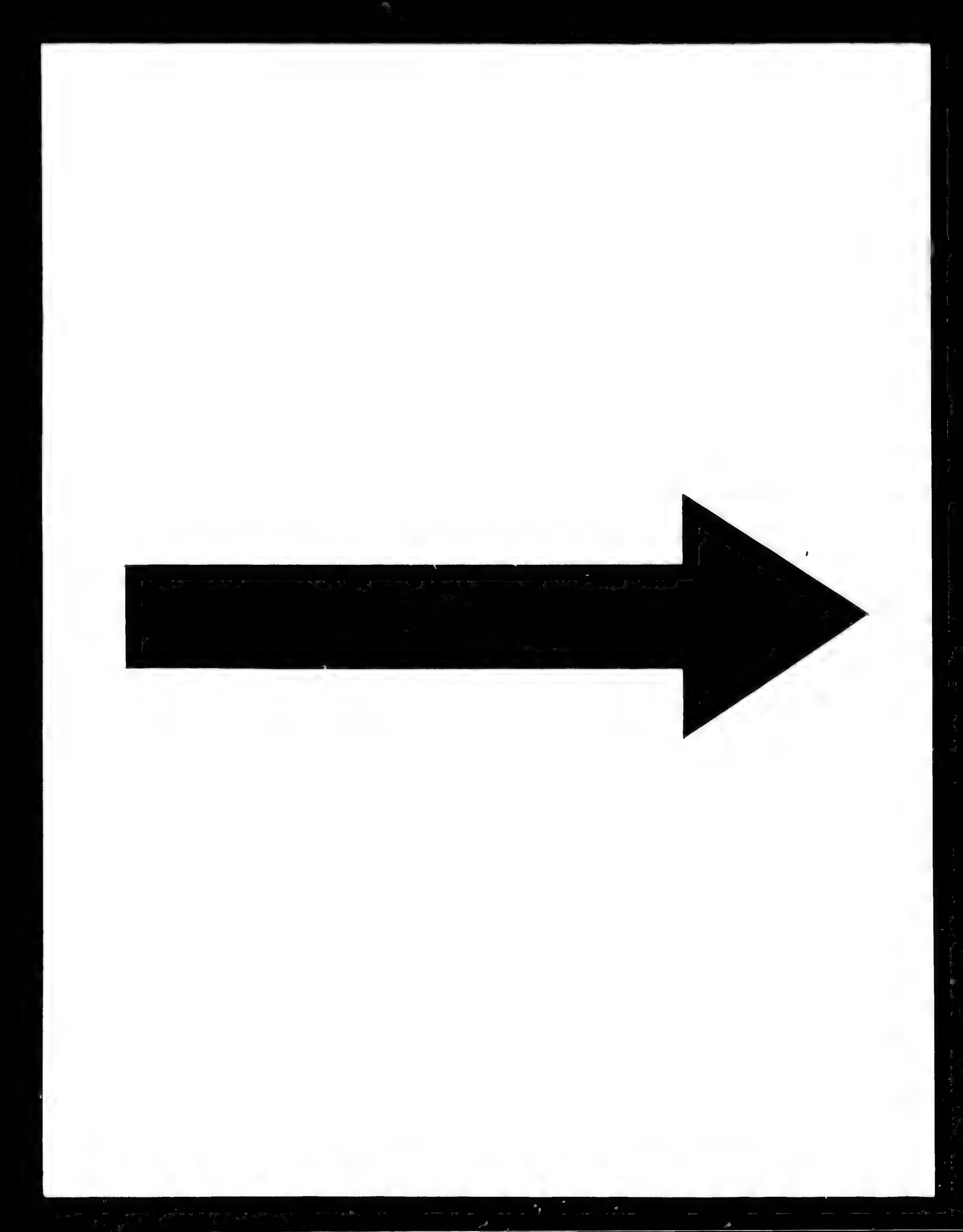
Enfin, l'Apôtre instruit son disciple de manière à pouvoir se promettre que personne n'aura lieu de mépriser sa jeunesse. Timothée n'avait que trente ans, âge en effet bien peu avancé pour l'épiscopat, dans un temps où l'on en exigeait, pour l'ordinaire, environ cinquante. « Je vous écris, conclut ce sage maître, quoique j'espère vous joindre bientôt; mais afin que, si je venais à être trompé dans cette espérance, vous n'en sussiez pas moins la manière sûre de vous conduire dans l'Eglise, qui est la colonne de la verité : » dernier trait qui détermine le vrai sens de l'assistance perpétuelle que Jésus-Christ avait promise aux premiers pasteurs de son Eglise, et qui nous incline en même temps à croire que cette lettre fut écrite, au moment où l'auteur se disposait à passer de Grèce en Ionie.

L'épître à Tite fut composée depuis celle-ci, quoiqu'on n'en puisse pas fixer la date avec la même précision. Comme elle s'adressait à un disciple chargé des mêmes obligations que Timothée, et qui se trouvait à peu près dans les mêmes conjonctures, elles ont l'une et l'autre beaucoup de ressemblance. On permet à Tite d'élever des hommes mariés au sacerdoce, à cause de la difficulté d'en trouver alors qui eussent gardé la continence jusqu'à un âge avancé, principalement en Crète, où les lois obligeaient de se marier dès la jeunesse : mais on veut toujours que ces sujets n'aient épousé qu'une seule femme. Comme on ne voit rien dans les écrits de l'Apôtre, qui fasse raisonnablement présumer que les ministres sacrés ne vécussent pas dès-lors avec leurs femmes comme avec leurs sœurs, on ne saurait présumer non plus que le docteur des nations ait approuvé dans ceux de Crète une diversité de mœurs, qui ne pouvait manquer de les rendre méprisables aux autres églises. S'il y a quelque chose de particulier pour les premiers Crétois, c'est que, parmi ceux-ci, ces ordinations d'hommes mariés étaient plus communes que partout ailleurs.

Paul, tout en se dérobant aux piéges de ses assassins, n'oublia point le respect religieux que l'on doit aux grandes fêtes, jusque dans le cours des voyages les plus indispensables. Voulant même former ses élèves au pieux usage de passer ces saints jours, chacun dans sa propre église, il se rendit à Philippes, pour y célébrer les azymes, c'est-à-dire la fête de Pâques. Comme toutes les églises établies et régies par ses soins étaient censées sa propre église, il ne pouvait instruire avec plus de précision sur cet article, que par l'attention qu'il eut constamment, comme le fait observer S. Jean-Chrysostôme, de célébrer les fêtes dans les grandes villes. Après les six jours des azymes, il s'em[illegible]ua avec Luc; et, en cinq jours de navigation, ils arrivèrent à T[illegible]endez-vous indiqué au reste de la troupe, qui déjà les y [illegible]

Il y ressuscita un jeune homme q[illegible]ué en tombant d'un troisième étage où les fidèles étaient as[illegible] pour l'instruction et la célébration des saints mystères. On voit, par le journal même de la route, que nous tenons de l'historien sacré, que c'était la première férie, ou le dimanche, qu'on se faisait dès-lors un devoir de sanctifier. Comme la fête commençait, selon la coutume reçue des Juifs, dès le soir du jour précédent, il y avait une multitude de lampes allumées, tant pour cette raison que pour la célébration du saint sacrifice.

L'Apôtre repartit aussitôt après, avec ses compagnons. Le navire côtoya d'abord la partie occidentale de l'Asie, où l'on devait encore relâcher. Mais le tendre médiateur des pauvres de la Judée, craignant d'être trop long-temps retenu à Ephèse, qui était la capitale de l'Asie-Proconsulaire, aima mieux aborder à Milet, ville moins considérable. Il y convoqua néanmoins une espèce de synode, rassemblant, avec les prêtres et les anciens de la ville d'Ephèse peu éloignée, le clergé et les évêques du voisinage. Il les précautionna contre tous les périls à venir, et leur fit une exhortation d'autant plus touchante qu'ils le voyaient, à ce qu'il leur prédit, pour la dernière fois. Il partit aussitôt après, et la navigation fut si favorable, qu'en quatorze jours, y compris le séjour de Milet, il alla de Troade à Tyr, située dans la petite province de la Phénicie, contiguë à la Palestine. De là il passa à Ptolémaïde, puis à Césarée, où il logea chez le diacre S. Philippe, l'un des sept institués en premier lieu, et personnellement distingué par les grandes œuvres auxquelles le Seigneur l'avait employé. L'historien sacré lui donne ici le nom d'évangéliste, soit qu'il eût été appliqué à la prédication de l'Evangile, en qualité d'évêque, soit qu'il eût reçu pour cela une commission particulière des apôtres. Il avait quatre filles, qu'on nomme aussi prophétesses, du titre qu'on don-



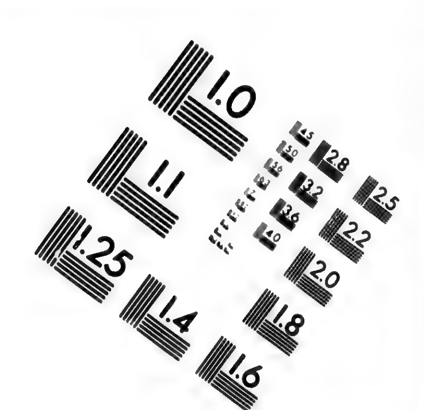
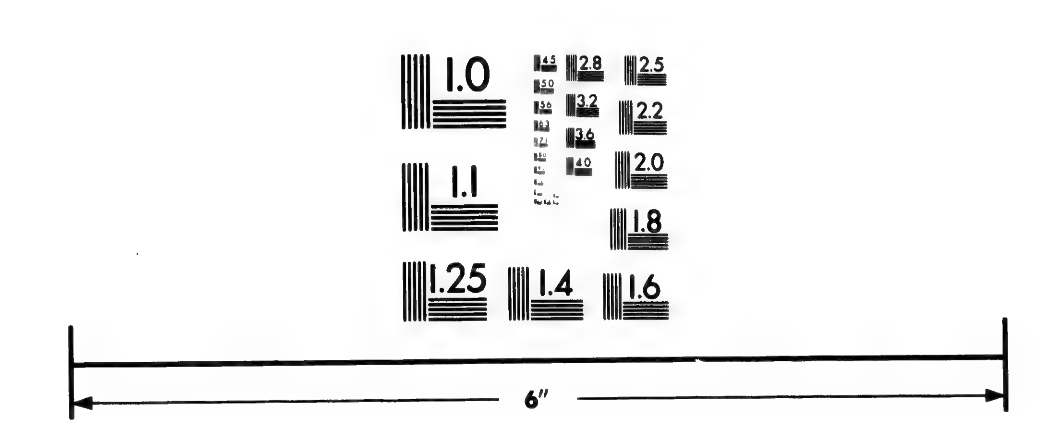
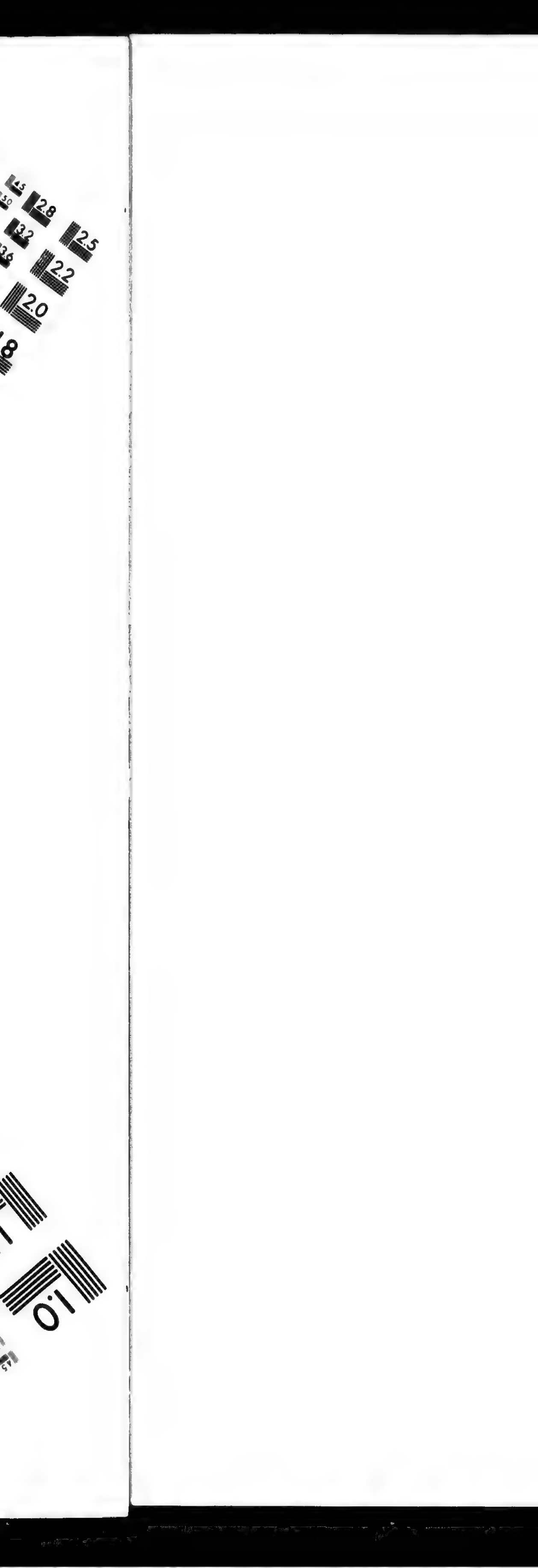


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
3.2
2.5
2.2
2.0

nait alors aux personnes du sexe qui étaient admises à chanter dans l'église les louanges divines.

Plusieurs fidèles de l'Orient, doués du don de prophétie, eurent connaissance des persécutions que l'Apôtre des Gentils allait essuyer à Jérusalem, et ne les lui laissèrent point ignorer. Le prophète Agabe les lui annonça même d'une manière encore plus effrayante que n'est souvent l'exécution. Il entra sans mot dire dans la maison de Philippe, alla droit à Paul, qu'environnait la multitude des fidèles, détacha la ceinture de l'Apôtre, s'en lia les pieds et les mains à la vue de toute l'assemblée fort attentive à ce procédé mystérieux; puis, élevant la voix : « Voici, s'écria-t-il, ce » que dit le Seigneur : ainsi les Juifs enchaîneront à Jérusalem » celui à qui appartient cette ceinture, pour le livrer entre les » mains des idolâtres. » A ces mots, la troupe des fidèles et les compagnons de Paul, s'abandonnant aux impressions naturelles de leur tendresse, s'unirent pour le détourner d'achever son voyage. Il savait, avant ces prédictions, et le Seigneur lui avait immédiatement révélé, tout ce qu'il avait à craindre des Juifs, dans leur capitale. Mais la sensibilité des frères ne l'en affecta pas moins vivement. Rien n'ébranla cependant la résolution qu'il avait prise par les ordres d'en-haut. « Non, mes frères, leur dit-il, vous ne me » retirerez point de la voie de Dieu. Vous-mêmes, sans doute, vous » ne faites pas attention que là tendent vos sentimens trop hu» mains et votre aveugle tendresse. Il n'est plus question de déli» bérer : le Seigneur commande, et je ne sais qu'obéir. — Que sa » volonté s'accomplisse, » lui répondirent ses compagnons de voyage; et il partit aussitôt avec eux de Césarée, afin d'arriver à Jérusalem, encore éloignée de vingt lieues, avant la fête de la Pentecôte, qu'il y voulait célébrer.

Jacques, évêque de la ville sainte, et tous les anciens rassemblés pour faire honneur à l'Apôtre des nations, lui apprirent d'abord les préventions de leurs concitoyens contre sa personne, en des termes qui avaient de quoi l'étonner. Peu de jours après, malgré toutes les précautions qu'il n'avait pas manqué de prendre, il éprouva qu'on lui avait à peine accusé la vérité. Comme il parcourait les différens quartiers de la ville pour y distribuer les aumônes qu'il apportait, et qu'il se faisait scrupuleusement accompagner par les députés des différentes églises où on les avait recueillies, il arriva que, dans une multitude de Juifs étrangers, quelques-uns du pays d'Ephèse reconnurent Trophime leur compatriote, à la suite de Paul. Ils prirent sur-le-champ leur résolution; mais ils épièrent l'occasion pour éclater. Ayant trouvé Paul dans le temple, ils se jetèrent sur lui, en s'écriant : « Au secours, enfans

» d'Israël; cet homme que nous tenons ne cesse de blasphémer » contre le peuple de Dieu et contre le saint temple, qu'il a même » eu l'audace de profaner, en y introduisant les Gentils. » Ils voulaient parler de Trophime qu'ils avaient rencontré avec lui dans les rues; mais il était faux qu'ils l'eussent vu dans le temple, bien moins encore dans la partie intérieure, interdite aux nations. Le peuple s'attroupa néanmoins, et dans un moment l'émeute fut générale. Ils tirèrent brutalement du temple l'objet de leur haine, craignant, dans leur zèle inhumain, non de répandre le sang, mais de rougir le lieu saint, dont ils eurent même la précaution de fermer les portes. Aussitôt après, ils frappèrent si rudement l'Apôtre, qu'il fût resté sous leurs coups, si le commandant de la cohorte romaine, qui faisait la garde autour de l'édifice, ne l'eût arraché à leur fureur. Mais il le fit en même temps charger de chaînes, avant de s'informer s'il était coupable, ni même de ce dont on l'accusait. Le tumulte augmentant à chaque instant, Lysias, c'était le nom du tribun, ordonna de conduire Paul dans la citadelle où logeait la garnison romaine. C'était une forteresse détachée du temple, auquel elle ne communiquait que par une longue suite de degrés. Cet étroit passage se trouvait déjà rempli par une populace animée, et il fallut que les soldats portassent leur prisonnier.

Il demanda cependant à parler, et on le lui permit. Mais, cet amas de fanatiques poussant des cris furieux, jetant leurs manteaux et faisant voler la poussière, Lysias fit bien vite entrer Paul dans la citadelle. Toutefois, pour donner aux Juifs quelque sorte de satisfaction, et sous prétexte de découvrir la cause de cet emportement général, il ordonna que l'Apôtre fût flagellé et mis à la question. Tout était déjà disposé, quand Paul dit à l'officier qui devait présider à l'exécution : « Pensez-vous qu'il vous soit permis de faire subir la peine du fouet à un citoyen romain, sans qu'il ait été condamné? » Le centurion courut porter ces mots au tribun. Lysias revint promptement, et demanda au prisonnier, d'un ton fort radouci, s'il était vraiment citoyen. « Oui, je le suis, dit-il avec une fermeté noble. — Il m'en a coûté bien de l'argent, reprit Lysias, pour acquérir ce titre. — Et moi, repartit Paul, je ne le dois point à la fortune, mais je le tiens de la naissance. » Les exécuteurs se retirèrent confus, et l'on détacha le prisonnier.

Lysias, cherchant à sortir avec honneur de cette affaire embarrassante, assembla dès le lendemain le conseil de la nation juive, et fit comparaître l'Apôtre qui n'était plus lié. Mais, si les Romains avaient des égards pour leur concitoyen, le dépit des Juifs n'en devint que plus furieux. Paul avait à peine commencé à parler, que le grand-prêtre Ananie, traitant le disciple comme on

avait traité autrefois son divin maître, commanda de le souffleter. « Muraille blanchie, dit l'Apôtre au violent pontife, Dieu ne manquera pas de vous frapper, vous qui faites ici le personnage d'interprète de la loi, et qui, contre la disposition de la loi, ordonnez qu'on me maltraite sans que j'aie été ni condamné ni entendu. » Le reproche était vif : mais Paul ne savait pas qu'il parlait à un grand-prêtre. Depuis le règne du premier Hérode que le pontificat n'était plus à vie, il y avait eu un si grand nombre de ces pontifes, que l'Apôtre, étranger à Jérusalem, ne pouvait guère les connaître : d'autant mieux que, le sanhédrin s'assemblant hors du temple ou de la salle du conseil, les conseillers se rangeaient simplement en demi-cercle, le président au milieu, sans nulle marque distinctive. Dès qu'on eut averti Paul qu'il parlait au grand-prêtre, il ne manqua point de réparer ce scandale involontaire, et de rendre à la chaire de Moïse le respect convenable. Mais ce contre-temps ne l'empêcha point de tirer parti de l'opposition qu'il remarqua dans les sentimens des différens membres du conseil. Ils étaient partagés en deux sectes bien différentes. Les uns, à l'ombre de la loi mosaïque, cachaient le dogme impie des Sadducéens, c'est-à-dire une espèce de matérialisme, qui ne croyait ni résurrection des corps, ni substances spirituelles, excepté celle de Dieu seul, ni aucune providence à l'égard des hommes, au-delà de cette vie. Ce parti n'était pas encore le plus fort, et il ne domina par la suite dans la Synagogue que pour en consommer la réprobation; mais il faisait alors des progrès rapides, surtout parmi les prêtres et les docteurs de la loi qui, bien instruits des rigueurs de la divine justice et ne voulant [illegible] employer les moyens de la désarmer, tâchaient d'étouffer, avec leur foi, les alarmes de leur conscience. L'autre partie du conseil judaïque, quoique également opposée à l'établissement de la religion de Jésus-Christ, et mêlant à celle de Moïse des innovations abusives, croyait toutefois la spiritualité de nos âmes et la résurrection de nos corps. L'accusé profita de cette division des esprits; et, parlant d'une voix forte : « Mes frères, dit-il, apprenez tous que je suis Pharisien, et comme vous vous exprimez, fils de Pharisien, invariablement attaché à tous les bons principes de cette école : c'est au sujet de la résurrection des morts qu'on me traduit en justice. »

Aussitôt la division éclata dans l'assemblée. Chacun se mit à contester, chacun s'efforça de grossir son parti; et le maître souverain des cœurs changea en apologistes de son Apôtre la moitié de ses antagonistes. « Après tout, dirent les Pharisiens, quel mal cet homme a-t-il fait? Sa doctrine est pure. Qui sait même si quelqu'un des esprits célestes n'inspire pas le docteur qui leur

rend un si beau témoignage? » Ils passèrent des paroles à l'action, et le tirèrent de leur côté pour le dérober aux Sadducéens. Ceux-ci s'efforcèrent à leur tour de l'arracher à ses défenseurs, et jamais peut-être le péril ne fut plus grand pour Paul, qui se vit au moment d'être mis en pièces; ce qui fût infailliblement arrivé, si le tribun, sans perdre un instant, n'eût fait approcher les gens de guerre pour l'enlever et le renfermer dans la citadelle.

La nuit qui suivit tant de fatigues et de périls, le maître pour qui Paul souffrait lui apparut, et lui dit : « Prenez courage, et sachez que vos jours sont en sûreté : il faut que vous me rendiez au milieu de Rome le même témoignage qu'à Jérusalem. » Si Paul, sans pénétrer les desseins de son Dieu, s'était montré si fidèle, cette apparition changea sa foi sur cet article en une évidence bien encourageante. Le tableau de l'avenir dévoilé à ses yeux lui fit concevoir que ses tribulations et ses chaînes, sa comparution aux différens tribunaux de la Palestine, avec mille incidens merveilleux qui ne manqueraient pas de faire du bruit, étaient autant de moyens d'acquérir la célébrité convenable pour rendre son ministère respectable à la capitale du monde et au plus superbe des Césars. Un nouveau danger, le plus grand que sa vie eût encore couru depuis sa vocation à l'apostolat, ne servit qu'à confirmer son courage.

Les Juifs, et surtout les Sadducéens, qui, à l'exemple de toutes les sectes opposées à la religion dominante, se piquaient avec ostentation de tolérance, d'humanité et de probité, résolurent néanmoins d'assassiner Paul. La rage était telle, que plus de quarante d'entre eux s'engagèrent, par les plus terribles sermens, à ne boire ni manger qu'ils n'eussent exécuté leur dessein.

Mais le comble de l'horreur, c'est que leurs pontifes étaient leurs complices. « Nous sommes déterminés, dirent les meurtriers à ces scélérats, qu'ils ne connaissaient que trop bien; nous sommes tous prêts à immoler votre ennemi au milieu de ses gardes. Il n'est question pour vous que de l'attirer hors de la citadelle. Comme vous êtes juges en Israël, et les interprètes de la loi, engagez le commandant à faire comparaître un Israélite accusé d'y avoir contrevenu, sauf le droit romain de confirmer ou de modifier la sentence : nous vous répondons de tout le reste, quelle que soit l'escorte. » La proposition fut agréée, et la députation fixée au lendemain. Mais tout échoua par le moyen d'un jeune homme, fils d'une sœur de Paul, et très-exactement informé du complot. Il avertit son oncle, ensuite le tribun, qui commanda sur-le-champ deux centeniers avec une escorte considérable, afin de conduire le prisonnier, non à Jérusalem, mais à Césarée, par-

devant le gouverneur de toute la province, auquel il donna en même temps avis de la conspiration et de l'accusation intentée contre l'Apôtre.

Ce gouverneur était un homme de basse naissance, nommé Félix, qui s'était élevé par le crédit de son frère Pallas, affranchi célèbre de l'empereur Claude. Il attendit, pour instruire le procès de l'accusé, l'arrivée des accusateurs, qui suivaient l'objet de leur haine partout où il leur restait quelque espoir de le perdre. Mais ici la scène était bien changée. Il n'y avait plus d'espérance de porter une main violente sur l'innocent, encore moins de l'opprimer de pleine autorité. De juge, au contraire, on devenait partie, et il ne restait qu'à procéder, dans les formes régulières, par-devant un tribunal étranger.

Quoique ce rôle ne fût pas flatteur, le grand-prêtre Ananie ne dédaigna point de le remplir en personne; l'intérêt de l'impiété le faisant passer par-dessus toutes les considérations, contre l'homme du monde qui la combattait avec le plus d'avantage. Le président ou gouverneur n'eut pas de peine à démêler la cabale. Il donna des délais pour ne point choquer les Juifs de front; mais il fit traiter Paul avec bonté et même avec distinction.

Les bonnes dispositions de ce Romain venaient principalement de sa femme Drusille, que l'on croit sœur du jeune Agrippa, roi de Galilée, et de la princesse Bérénice. On dit que, pour se faire un appui contre cette sœur, si fameuse sous l'empire de Tite, et, au temps dont nous parlons, jalouse de la beauté de Drusille, celle-ci, plus ambitieuse que sensible, avait quitté son premier mari, Asis, roi d'Emesse, pour épouser Félix, quoique païen et de basse naissance, mais puissamment protégé. Quoi qu'il en soit de son origine, elle était Juive de religion, dans les bons principes sur la nature des âmes et sur l'espérance de l'immortalité. Elle paraît même avoir eu du zèle pour engager son époux dans la même croyance; au moins le porta-t-elle à avoir de temps en temps des conférences avec Paul, dont elle se montra la protectrice.

Elle se rendit un jour avec Félix, au lieu même où le prisonnier était gardé. On le fit paraître, et on l'interrogea sur la doctrine qui faisait la matière ordinaire de ses enseignemens. Il exposa, d'une manière assez générale, les principes de la foi chrétienne; mais, accommodant son discours au caractère de ses auditeurs, il retraça plus particulièrement les règles sévères de l'équité, de la chasteté, et peignit de couleurs terribles l'éternel châtiment réservé à ceux qui osent les enfreindre. Félix en fut troublé jusqu'à l'effroi, et craignit d'entendre plus long-temps le saint orateur. « C'en est assez pour aujourd'hui, lui dit-il en l'interrompant : je

vous manderai quand j'aurai plus de loisir. » Il le fit à la vérité paraître plusieurs fois depuis ; mais, ayant résisté à la première grâce, il n'alla plus que de prévarication en prévarication. Enfin, cet indigne président, qui aimait l'or, parut n'avoir plus d'autre dessein dans ces occasions de salut, que d'assouvir sa sordide avarice. Il avait appris, par les moyens de défense de l'Apôtre, qu'il n'était pas venu à Jérusalem pour y porter le trouble, mais bien les pieuses libéralités des fidèles Gentils. Il espéra recevoir des offres d'un prisonnier si considéré, et deux ans se passèrent dans cette vaine attente. Après quoi il fut remplacé par Portius-Festus.

Le nouveau gouverneur fut bientôt importuné par les prêtres et les autres ordres de la nation juive. Ils pressèrent plus que jamais, pour que l'on renvoyât le prisonnier à Jérusalem. On avait tout lieu de croire qu'ils l'obtiendraient. En un mot, le danger de l'oppression et de l'abus de puissance de la part de la Synagogue devint si évident, que l'Apôtre crut pouvoir se soustraire à cette autorité, et appeler, dans l'ordre des tribunaux séculiers où il se trouvait déjà, du gouverneur à l'empereur. Usant donc de son droit de citoyen romain : « Je suis, dit-il, au tribunal de César ; c'est le droit de ma condition de ne pouvoir, sans mon aveu, être traduit ailleurs ; je requiers formellement d'être renvoyé à César. » Festus conféra un moment avec son conseil, puis il répondit : «Vous avez appelé à César, vous irez à César.» Après quoi il ne fut plus question que d'attendre un embarquement pour transporter l'appelant en Italie.

Durant cet intervalle, le roi de Galilée vint, avec sa sœur Bérénice, pour complimenter Festus sur son avénement au gouvernement de la Palestine. Ils ne furent pas long-temps à Césarée sans entendre parler du prisonnier extraordinaire que le dernier gouverneur y avait laissé dans l'attente de son jugement, après deux ans de prison. Festus leur fit une exposition succincte de cette affaire. Mais, en voulant satisfaire leur curiosité, il la piqua encore davantage. Ils témoignèrent la plus grande envie de voir et d'entendre ce fameux accusé, pour qui ils n'avaient pas, à beaucoup près, les sentimens des Juifs de Jérusalem. « Il est aisé, répondit Festus, de vous satisfaire ; dès demain Paul paraîtra devant vous. » Agrippa et Bérénice ne manquèrent pas de venir à l'heure convenue, et avec eux une suite nombreuse de tribuns, de magistrats, d'officiers, et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. Ainsi la Providence formait au plus digne prédicateur de l'Évangile le plus illustre auditoire où il eût encore parlé ; ainsi la privation de la liberté fournit à Paul une occasion qu'il eût difficilement trouvée en tout autre état :

aussi n'y parut-il pas moins libre, ni moins sublime dans ses discours, qu'autrefois dans les villes d'Asie où on le prenait pour le dieu de l'éloquence.

Lorsqu'il se présenta : « Voilà, dit Festus, l'homme célèbre » dont tout Jérusalem sollicite la mort. Pour moi, je ne trouve » en lui rien qui la mérite. Il appelle à César, je me dispose à l'y » envoyer. Mais je ne sais que mander pour l'instruction de sa » cause, ou pour en diriger le jugement. Les griefs prétendus » intentés contre lui ne me paraissent que des minuties peu » dignes de l'attention de César. Je suis ravi de le faire compa» raître devant un prince éclairé, et spécialement instruit des lois » et des usages du peuple juif. Usez de vos lumières, et daignez » me fournir les connaissances convenables, pour informer l'em» pereur avec la précision que demandent la nature de l'affaire et » le respect dû à la majesté impériale. »

Agrippa, ainsi chargé de l'interrogatoire, dit à Paul de parler pour sa défense. Ce n'était pas là ce qui intéressait l'Apôtre, fort tranquille sur son sort, qui d'ailleurs ne dépendait plus de ces puissances subalternes. Il n'envisagea que l'occasion favorable de rendre témoignage à Jésus-Christ, ou de confondre l'incrédulité, s'il ne la convainquait pas. C'est pourquoi, sous l'ombre de se justifier, il insista, dans toute la suite de son discours, sur ce qui devait faire reconnaître le Fils de Dieu ou le Messie, dans la personne de Jésus de Nazareth, le terme et l'accomplissement de toutes les prophéties. Comme il s'étendait fort au long sur cet article, ainsi que sur la résurrection glorieuse du Sauveur, le gouverneur idolâtre, pour qui il parlait beaucoup moins que pour le prince juif, et qui ne comprenait rien à ces profonds mystères, interrompit le discours, en s'écriant à haute voix : « Paul, vous » extravaguez à force de doctrine : l'étude et les lettres vous ont » renversé l'esprit. — Je n'ai pas perdu l'esprit, illustre Festus, re» prit tranquillement l'orateur, et je ne vous dis que des vérités » exactes quoique extraordinaires. Le roi qui m'entend peut en » rendre témoignage. Il n'ignore aucun des points dont il est » question. Prince, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur Agrippa, » croyez-vous aux prophètes? Vous y croyez, je le sais. » Agrippa, qui se sentait ébranlé, sans vouloir le paraître, craignit d'être poussé davantage; et faisant diversion par la plaisanterie : « Bien» tôt, lui dit-il ironiquement, vous me persuaderez de me faire » Chrétien! — Ce sort, répliqua Paul, est tout autre que vous ne » pensez. Plût à Dieu que vous, prince, et tous ceux qui vous in» téressent, prissiez dès ce moment le même parti que moi, sans » toutefois courir les mêmes périls! »

Le roi, la princesse sa sœur, et le gouverneur se levèrent, et s'étant retirés un moment à l'écart : « Cet homme, dirent-ils, n'a » rien fait qui mérite la mort ni la privation de sa liberté. » Tous trois furent fâchés qu'un appel public les empêchât de le renvoyer absous. On aurait encore aujourd'hui les mêmes regrets, si l'on ne pensait que la confession et les chaînes de Paul, outre qu'elles donnaient plus de poids à son ministère, lui servaient comme de sauve-garde contre la fureur des Juifs, qui devaient le faire périr en Orient, s'il y eût été mis en liberté.

Festus le fit embarquer, avec d'autres prisonniers, sous une bonne escorte. Luc fut toujours son compagnon, avec Aristarque de Thessalonique, l'un de ces députés qui avaient apporté les aumônes de Grèce et d'Asie aux pauvres de Judée, et qui s'attacha dès-lors à l'Apôtre avec une fidélité et une constance que celui-ci comble des plus grands éloges dans ses Épîtres. La navigation fut longue et pénible, et l'on ne se trouva sur les côtes de Crète, qu'à la fin du mois de décembre. Paul, qui avait déjà gagné la confiance de tout l'équipage, représenta, d'une manière à devoir faire impression, qu'il n'était pas prudent de poursuivre alors la route. L'avis contraire du pilote et du maître du navire ne laissa pas que de prévaloir. On eut bientôt lieu de s'en repentir : on essuya une tempête affreuse. Durant plusieurs jours consécutifs, le ciel fut couvert de ténèbres si épaisses qu'on ne voyait ni le soleil ni les étoiles. Il fallut faire le jet des marchandises, et même des agrès. On voguait au hasard, sans nul espoir d'échapper à une mort prochaine; en sorte que l'on n'avait plus souci de la vie, ni de prendre de la nourriture. Cependant le Seigneur révéla à son serviteur que le navire serait brisé, mais que de tous les voyageurs, pas un seul ne périrait. Tout se ranima à cette annonce, on reprit vivement la manœuvre, et l'on arriva sur la côte de Malte, où le navire fut en effet brisé, mais où tous les passagers abordèrent, soit à la nage, soit à la faveur des planches et des débris du vaisseau. De deux cent soixante et seize personnes qu'on était, il n'en périt pas une seule.

Les Maltois, qu'on nommait barbares, parce que, pour la langue, ils n'étaient ni Grecs, ni Romains, montrèrent, par leurs sentimens d'humanité, qu'ils valaient pour le moins les uns et les autres. Ils commencèrent par allumer des feux pour réchauffer ces infortunés, transis de froid par la rigueur de la saison, et par une pluie glaçante qui survint après tous les autres accidens. Paul, toujours actif et charitable, prit une brassée de sarmens, qu'il porta au feu. Mais il apportait aussi une vipère engourdie par le froid, et qui, ranimée aux approches du feu, saisit la main

de l'Apôtre, et y demeura suspendue. Les insulaires, par cette horreur du crime, qui est une impression de la loi éternelle, et que les mœurs les plus grossières n'effacent jamais entièrement, se dirent les uns aux autres, dans leur langue : « C'est là sans » doute un scélérat, que la vengeance divine poursuit encore » après le naufrage. » Paul ne fit que secouer la main, et jeta sans effroi la vipère au milieu des flammes. On imaginait qu'il allait enfler, et bientôt après tomber sans vie. Mais, ayant long-temps attendu sans qu'il lui arrivât le moindre mal, au lieu d'un homicide, ils crurent voir un dieu.

Il y avait près de là une maison, avec des terres considérables, appartenant au premier de l'île, nommé Publius : il voulut loger cet ami du Ciel, et, durant trois jours, il n'omit rien pour le remettre des fatigues d'une navigation fâcheuse, lui et ses compagnons. Le procédé de Publius était désintéressé ; mais il ne demeura pas sans récompense. Son père, retenu au lit par une dyssenterie opiniâtre, accompagnée d'une fièvre ardente, se trouvait en danger de mort. Paul se mit en prière, lui imposa les mains et le guérit sur-le-champ. Ce miracle, concernant un des princes de l'île, ainsi que le nomme l'historien sacré, devint notoire dans toute son étendue ; et de tous les cantons on apportait des malades au saint, qui les soulagea sans nulle exception. C'est ainsi qu'il ouvrait à la foi, non-seulement les cœurs simples de ces pauvres insulaires, mais ceux des Romains, la mettant en recommandation à la porte de l'Italie, et parmi ses différens compagnons de voyage qui naturellement ne devaient pas manquer de publier, en arrivant à Rome, ce qui venait de causer leur admiration.

On remit à la voile après la mauvaise saison, et la fin de la route fut aussi heureuse que les commencemens en avaient été fâcheux. A Pouzzoles, dans la campagne de Naples où l'on débarqua pour achever le voyage par terre, l'Apôtre trouva des Chrétiens qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations d'amour et de respect. Un grand nombre d'entre eux l'accompagnèrent même jusqu'à son terme. Cette suite honorable ne cessait de grossir à mesure qu'on approchait. Les fidèles de Rome, si bien prévenus par la lettre admirable qu'il leur avait écrite, vinrent par troupes au-devant de lui, les uns à trente milles, les autres jusqu'à cinquante. Ainsi, vers le commencement de mai de l'an 61, il arriva comme en triomphe, nonobstant ses chaînes, dans la capitale de l'Empire, le siége du chef de l'Eglise et du monde chrétien depuis que Pierre y avait transféré la chaire pontificale d'Antioche.

C'était l'usage à Rome de laisser certains prisonniers hors des prisons, sous la garde d'un soldat à qui on les enchaînait, au moins

pour le temps de la nuit. On ne refusa point cette grâce à Paul, qui était si avantageusement annoncé, et qui passa deux années entières dans cet état. Il se mit peu en peine de solliciter sa délivrance, content du degré de liberté qui lui suffisait pour annoncer l'Evangile. Nous voyons au contraire, dans les différentes Epîtres qu'il écrivit de Rome, qu'il s'estimait heureux de porter des chaînes si utiles au progrès de la foi.

Trois jours après son arrivée, il fit prier les plus notables des Juifs qui résidaient dans la ville, de se rendre auprès de lui, afin de les prévenir au sujet de son appel qu'on pouvait mal interpréter. Il n'omit rien pour les convaincre qu'il venait à César, non dans le dessein de nuire à qui que ce fût de sa nation, mais par l'extrême nécessité où il s'était vu réduit de se soustraire à des procédés que les idolâtres avaient peine à concevoir dans les citoyens de Jérusalem. Ces Israélites de Rome n'avaient pas été avertis par leurs frères de Judée, qui regardèrent leur tentative comme un coup manqué, dès qu'ils surent Paul au tribunal de l'empereur. Ceux de Rome ne reçurent donc pas seulement la justification de l'Apôtre; mais ils voulurent encore l'entendre discourir sur la religion nouvelle qu'il annonçait. Rien n'était plus conforme à ses désirs : on prit jour pour une conférence en règle.

La question de l'avénement du Messie y fut traitée si à fond, et l'application des prophéties qui avaient trait à Jésus de Nazareth, si mûrement discutée, que, dans cette assemblée qui était fort nombreuse, l'Apôtre parla du matin jusqu'au soir. La docilité des auditeurs ne répondit point à leur empressement. Quelques-uns furent à la vérité touchés et convertis; mais le très-grand nombre prit le parti de l'endurcissement, de manière que, dès cette première conférence, Paul leur déclara, selon sa méthode, qu'il allait présenter la lumière du salut à des âmes qui en profiteraient mieux qu'eux : ce qu'il exécuta aussitôt avec un succès capable de le consoler. Des prosélytes sans nombre se joignirent aux anciens fidèles, et l'on affluait nuit et jour à la maison qu'il avait louée, sous le bon plaisir des officiers du prétoire.

C'est l'évangéliste S. Luc qui nous apprend tous ces faits dans l'histoire des Actes des apôtres, que nous avons eu jusqu'ici l'avantage de suivre presque uniquement. On remarque qu'il s'y étend avec complaisance sur les travaux de son maître. L'Esprit saint, qui l'inspirait, et qui n'a pas jugé à propos de satisfaire notre curiosité touchant les autres apôtres, prétendait sans doute nous fournir dans Paul des leçons et des exemples suffisans. C'est pourquoi nous avons cru les devoir recueillir aussi soigneusement que notre plan pouvait le permettre.

Pour ce qui est de la personne même de Luc, outre son attachement inviolable au Docteur des nations, nous savons qu'il prêcha la foi dans les Gaules, en Italie, en Dalmatie et en Macédoine: mais on ne peut rien dire de particulier ou de bien circonstancié sur ces diverses missions. Il garda le célibat toute sa vie, et mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Patras en Achaïe. Il était médecin, et le tableau que lui attribue une tradition respectable prouve qu'il était peintre.

Paul se trouvant soustrait à la vengeance des Juifs de Jérusalem, ceux-ci tournèrent leur dépit contre Jacques, évêque de cette ville, et prirent leur temps pour le faire avec succès. L'an 62 de Jésus-Christ, le gouverneur Festus étant mort, et Albin son successeur n'étant pas encore arrivé [1], les prêtres et les grands de la nation citèrent Jacques devant le sanhédrin. Le grand-prêtre Ananus était l'âme de cette nouvelle cabale : digne fils du premier Ananus, connu dans l'Évangile sous le nom d'Anne, et d'autant plus ennemi de la doctrine des apôtres, qu'il était Sadducéen, comme son beau-frère Caïphe et toute son odieuse famille. Les fourbes, pour en venir plus sûrement à leurs fins, exaltèrent d'abord la piété et toutes les vertus du saint évêque, qui faisaient en effet l'édification et l'admiration de tous les citoyens, Juifs obstinés, ou fidèles [2]. On l'appelait tantôt le juste, tantôt du nom hébreu qui signifie le soutien du peuple. Il avait la liberté d'entrer, toutes les fois qu'il voulait, dans cette partie du temple où les seuls prêtres pouvaient pénétrer quand ils étaient dans l'exercice actuel de leurs fonctions. Il priait sans interruption, presque toujours prosterné; en sorte que son front, aussi bien que ses genoux, s'était durci, disent les anciens historiens, comme la peau d'un chameau. A cette ferveur angélique répondaient une pureté semblable, une austérité et une abstinence exemplaires. Il ne buvait ni vin, ni autre liqueur qui pût enivrer, et n'observait pas seulement ces règles du nazaréat qu'il avait voué, mais n'usait jamais de bain, ne mangeait rien qui eût vie, et ne s'habillait que de lin, et fort légèrement en toute saison.

Quand il parut dans l'assemblée, on redoubla les témoignages de vénération et de confiance à son égard, et on lui demanda ce qu'il fallait croire de la doctrine de Jésus. Il répondit avec un zèle qui fit impression sur une multitude de cœurs droits, mêlés dans la foule des étrangers que la circonstance du temps de Pâques rassemblait. Les Scribes, les Pharisiens, et surtout les Sadducéens avaient leurs vues. A l'instant ils excitèrent des mouvemens sédi-

[1] Joseph. Ant. xx. 8. — [2] Hegesip. Apud Euseb. Hist. xx. 28.

tieux, en criant que bientôt l'ancienne religion serait anéantie. Un zèle apparent les emporte, ils s'attroupent en tumulte, ils environnent le saint confesseur : « Il faut, lui disent-ils, que sur-le-» champ tu tires d'erreur ce peuple innombrable qui pense encore » que Jésus peut être le Christ. Puisque tous ont confiance en toi, » comme dans le juste par excellence, monte au haut de ce temple » afin que tout le monde puisse te voir et t'entendre, rends de là » témoignage à la vérité : on s'en rapporte à toi. »

Ils le conduisirent à l'instant sur la terrasse, au point d'élévation convenable, dans les dehors du temple. Lorsqu'on l'y vit monté : « Homme juste, lui cria-t-on d'en bas avec une grande » apparence de respect, dites-nous ce qu'il faut croire de Jésus » qui a été crucifié. » La confession ne pouvait être plus éclatante : le zèle de l'apôtre en tira tout l'avantage qu'offrait l'occasion. « Pourquoi, dit-il d'une voix fort élevée, m'interrogez-vous » sur Jésus Fils de l'homme, et tout à la fois Fils de Dieu? Inuti-» lement affectez-vous de révoquer en doute ma foi en ce vrai Ré-» dempteur. Je vous déclare qu'il est assis dans les cieux, à la droite » du Tout-Puissant, d'où il viendra juger l'univers. » Plusieurs crurent dans la simplicité de leur âme, et commencèrent à s'écrier : « Gloire au fils de David! » Les sectaires, tout déconcertés, dirent entre eux : « Nous avons eu tort de courir un pareil » hasard. Montons bien vite, et précipitons le juste, aux yeux de » la multitude. Que la terreur empêche au moins la séduction de » s'étendre davantage. » Aussitôt ils s'écrièrent : « Oui, oui, le juste » a erré lui-même : remplissons la prophétie d'Isaïe, effaçons ce » juste pernicieux du nombre des vivans. » Ils coururent incontinent au haut de la terrasse, et l'en précipitèrent.

Il ne mourut pas sur-le-champ; mais il se releva, puis se mit à genoux, en disant, à l'imitation de l'adorable victime à qui lui-même il s'immolait : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce » qu'ils font. » Ses ennemis n'en devinrent que plus furieux. Par l'ordre du pontife, et à l'instigation de sa cabale, on lança sur le saint évêque une grêle de pierres. Cependant un homme de la race des Réchabites, c'est-à-dire de ces anciens prosélytes agrégés au peuple de Dieu, à côté duquel ils se faisaient remarquer par une vie fort retirée et par leur constance religieuse à suivre les coutumes de leurs pères; un de ces hommes droits et vertueux s'écria : « Que faites-vous, Israélites ingrats et dénaturés? N'entendez-vous » pas le juste qui prie pour ses bourreaux? » Rien n'arrêta leur fureur. Enfin un foulon acheva d'ôter la vie au saint, en lui déchargeant sur la tête de grands coups de son maillet. Le martyr fut enterré au même endroit. Peu après on y érigea un monument qui,

au témoignage de l'historien Eusèbe, subsista encore long-temps après la ruine du temple de Jérusalem. Il y eut plusieurs fidèles massacrés avec l'apôtre S. Jacques et pour la même cause, c'est-à-dire en haine du christianisme, mais toujours sous le prétexte du mépris de la loi judaïque.

Le pontife profitait de la vacance du gouvernement, pour assouvir sans gêne son dépit sanguinaire; mais les citoyens modérés ne voyaient ces attentats qu'avec indignation. Les plus estimés d'entre eux attribuèrent à cette cause, avec l'historien Josèphe, les horreurs du siége de Jérusalem, et toutes les calamités qui ne tardèrent point à se faire sentir. Grand nombre allèrent au-devant du gouverneur Albin qui venait par Alexandrie, et portèrent leur plainte contre le grand-prêtre. Albin lui écrivit une lettre remplie de reproches amers et de menaces terribles. Le roi Agrippa, secondant les vues du gouverneur, dépouilla honteusement Ananus du pontificat, après trois mois seulement d'exercice, en vertu du pouvoir que les empereurs avaient donné à ce prince sur le temple.

S. Jacques de Jérusalem avait écrit une Épître adressée aux fidèles convertis des différentes tribus d'Israël et répandue par tout l'univers : c'est pourquoi on la nomme catholique ou universelle. De son temps, il s'était élevé une erreur contre la nécessité des bonnes œuvres, à l'occasion de quelques passages mal entendus de S. Paul, dont le frère du Seigneur, aussi bien que le Prince des apôtres, s'apercevait déjà qu'on abusait. Ce fut principalement pour combattre ce principe de relâchement et de corruption, qu'il composa son Epître, où il insiste fortement sur cet article. Il y donne aussi la notion la plus précise que nous ayons, dans les divines Écritures, touchant le sacrement de l'extrême-onction. C'est pourquoi les Sacramentaires, avec tous ceux qui veulent que la foi nous sauve indépendamment des œuvres, ne pouvant soutenir leurs sentimens hérétiques, après que le Saint-Esprit les avait condamnés si expressément par cet écrit divin, l'ont d'abord retranché du catalogue des livres canoniques, quoique la force de la vérité les ait obligés en grand nombre à l'y replacer par la suite. Il est vrai qu'on a douté autrefois si cette Épître était de S. Jacques le Mineur. L'historien Eusèbe la croyait donnée, sous le nom de cet apôtre, par un autre écrivain : mais il attestait, en même temps, que dès-lors elle était reçue dans la plupart des églises. Sur la fin du quatrième siècle elle a acquis une autorité universelle. Tous les saints docteurs la citent avec le respect que le doute seul, où l'on fut de son auteur, empêcha de lui témoigner aussi généralement d'abord.

Il en est de même de l'Epître de S. Jude, frère de S. Jacques, adressée pareillement à tous les fidèles en général, et composée un peu plus tard contre les mêmes erreurs, que de nouveaux sectaires rendaient de jour en jour plus communes; c'est-à-dire contre les principes corrompus des Nicolaïtes, des Simoniens et des Gnostiques, qui tous se contentaient d'une foi morte et infructueuse. Elle fut à la vérité suspecte à quelques anciens, parce qu'elle cite le livre d'Hénoch, et qu'on ne faisait pas attention qu'indépendamment des écrits qui couraient faussement sous le nom de ce prophète, on pouvait le citer d'ailleurs. C'est la réflexion de S. Augustin, qui conclut même, d'après cette citation faite par un apôtre, qu'on ne saurait douter qu'Hénoch n'ait composé, par l'inspiration divine, quelque ouvrage qui ne sera point parvenu jusqu'à nous. Aussi l'Epître de S. Jude, comme celle de l'apôtre son frère, était-elle généralement comptée parmi les Livres saints, avant la fin du quatrième siècle.

Ces deux apôtres avaient un troisième frère, nommé Siméon, proche parent de Jésus-Christ aussi bien qu'eux, et lui appartenant de même par l'esprit ou la vertu. C'est à ce titre qu'aussitôt après la mort de S. Jacques, il fut élevé sur le siége épiscopal de Jérusalem, par le choix unanime des apôtres et des disciples qui purent alors se rassembler. La patience et le courage de ces hommes débonnaires, tels au milieu de leurs ennemis que des agneaux parmi les loups, triomphèrent de la violence et de la perfidie des Juifs, soit Pharisiens, soit Sadducéens, qui ne purent empêcher le ministère épiscopal de se perpétuer jusque dans leur capitale.

D'un autre côté, l'Apôtre des nations ne conservait pas seulement son ascendant sur les Juifs de Rome; mais il acquérait de la célébrité jusqu'à la cour de Néron, et formait de vrais Chrétiens parmi les courtisans du peuple vicieux des Césars. Sa qualité de prisonnier, envisagée avec une foi vive, ne leur inspirait que le respect, la docilité, l'esprit de charité. C'est ce qu'il écrivit aux Chrétiens de Philippes en Macédoine; disciples distingués par les preuves qu'ils lui donnèrent de leur attachement, et qui ne l'avaient pas plus tôt su dans les prisons de Rome, qu'ils lui avaient envoyé Epaphrodite leur apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des largesses dignes de leur générosité. Mais Épaphrodite ayant fait à Rome une dangereuse maladie, dont la nouvelle porta l'alarme dans son troupeau, Paul le renvoya aussitôt après son rétablissement, et le chargea d'une lettre pour les Philippiens.

Cette Épître est adressée aux fidèles, aux prêtres et aux diacres, tant de sa part, que de celle de son disciple Timothée, qui se

trouvait à Rome avec lui. Après leur avoir marqué les progrès que faisait le christianisme dans la ville et jusque dans le palais impérial, il les prémunit contre la séduction des faux apôtres, ennemis de la croix de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime au sujet des Juifs endurcis et des hérétiques, tels que Simon le magicien, et peut-être l'apostat Cérinthe, qui soutenaient tous ensemble que le Christ n'avait été crucifié qu'en apparence. Voilà pourquoi cette Épître éloquente relève avec tant de noblesse le mystère de la croix. Sur la fin, le saint remercie de nouveau les Philippiens de leurs pieuses libéralités; mais avec la noble élévation d'une âme qui n'est sensible au bienfait, qu'en vue du profit spirituel qui en revient au bienfaiteur. Ce qu'on eût pris pour un tour ingénieux dans la bouche d'un autre, ne parut en lui qu'une expression ingénue du fond de son âme, depuis qu'on l'avait vu tant de fois user de tout sans attache, et s'en priver sans regret, et, comme il s'en explique ailleurs, supporter également la faim et l'abondance, l'indigence et le superflu. On commence à connaître, dans l'Épître aux Philippiens, les vertus de S. Clément, son attachement à la personne et à la doctrine de l'Apôtre, avec toutes les grandes qualités qui, dans la suite, élevèrent cet illustre disciple sur le siége apostolique.

Une des plus belles œuvres de S. Paul captif, fut la conversion d'Onésime, qui, d'esclave déserteur et voleur, devint un des plus dignes serviteurs de Jésus-Christ. Il appartenait à un citoyen de la ville de Colosse en Phrygie, appelé Philémon, fidèle distingué, qui de sa maison avait fait une église, et qui, assez peu de temps après, sous l'empire même de Néron, couronna sa pieuse charité par le martyre. Paul dans les fers se servit utilement de l'esclave repentant, qui avait des talens fort supérieurs à sa condition; ensuite il le renvoya accompagné de Tychique, médiateur habile et affidé, avec une lettre pour le maître d'Onésime, et une autre pour l'église de Colosse. L'Épître à Philémon, dans sa brièveté, est un chef-d'œuvre de cette éloquence de sentiment, qui ne part que du cœur. Aussi produisit-elle tout son effet. Le maître ne fit pas seulement grâce à son esclave, mais il le renvoya libre au saint Apôtre, qui en cultiva soigneusement les rares dispositions, et en fit un des ornemens de l'Eglise.

Dans l'Epître aux Colossiens, Paul insiste avec autant de force que de dignité sur les grandeurs de Jésus-Christ, parce qu'il se trouvait à Colosse de faux docteurs qui rendaient un culte superstitieux aux anges, et qui les faisaient nos médiateurs auprès de Dieu, d'une manière injurieuse au Rédempteur. Il paraît que ces corrupteurs de la doctrine évangélique étaient, ou des disci-

ples de Simon le magicien, ou des Chrétiens philosophes toujours entêtés de rêveries platoniciennes, dont ils faisaient un mélange informe avec nos mystères. C'est pourquoi l'Apôtre s'efforce d'inspirer à ses lecteurs l'esprit de la vraie piété, dégagée d'une crainte basse et servile, ainsi que de toute vaine observance. Il leur donne dans le troisième chapitre un excellent abrégé de la vie chrétienne. Il comble d'éloges leur évêque Epaphras, alors prisonnier à Rome avec lui, sans toutefois nous apprendre la cause de cette détention. L'estime et l'affection de Paul pour cet évêque ne pouvaient qu'accroître l'intérêt que prenait Epaphras à l'église de Colosse, comme à celles d'Hiéraples et de Laodicée, capitale de la province. Epaphras avait le premier prêché l'Evangile aux Colossiens ses compatriotes, et apparemment encore aux habitans d'Hiéraples et de Laodicée, très-proches voisins de Colosse. Entre les disciples dont l'Apôtre fait ici mention, on retrouve Jean-Marc, ce parent de Barnabé, dont Paul avait eu autrefois sujet d'être peu content. Ce jeune homme avait pris avec le temps l'esprit de ses illustres maîtres; et il s'était si bien formé au ministère évangélique et à la constance qu'il exige, que nous le voyons ici compté entre les trois principaux coopérateurs de l'Apôtre des nations.

Il y a toute apparence que l'Epître aux Ephésiens fut écrite de Rome dans le même temps, et envoyée par la même occasion, c'est-à-dire, quand Tychique, ce disciple distingué, apporta la lettre de son maître à Colosse, dont la route ordinaire passait par Ephèse. Tychique ne partait pas avec la simple mission d'un messager, mais plutôt en qualité de visiteur, chargé d'examiner l'état des églises, et même de statuer par provision sur ce qui pourrait s'y trouver de pressant. Telle est l'antiquité du droit et de la coutume des visites épiscopales par délégués. Comme les deux églises d'Ephèse et de Colosse se trouvaient dans la même contrée, ayant les mêmes mœurs et les mêmes besoins, les leçons faites à l'une et à l'autre diffèrent très-peu, quant au fond des choses. L'Epître aux Ephésiens comprend toutefois un point important qu'on ne lit pas dans l'autre, touchant le mariage érigé en sacrement. L'écrivain sacré dit ici tout ce qu'il y a de plus noble et de plus expressif en faveur des conjonctions de la loi nouvelle, qu'il compare à l'union de Jésus-Christ avec son Eglise.

Il écrivit encore de Rome son Epître aux Hébreux, c'est-à-dire aux Juifs convertis de la Palestine, afin de les prémunir contre les séductions ou les vexations des autres Juifs. Quoique la mission propre de Paul eût pour objet les Gentils, rien n'échappait à sa charité sans bornes. Il s'efforça d'épurer enfin la foi des Chré-

tiens de la circoncision, et de leur bien persuader que toute la loi de Moïse n'était qu'une ombre dont le christianisme est la réalité. Dans cette lettre, comme dans celle qu'il avait écrite autrefois aux Galates, il tend surtout à prouver que la vraie justice ne vient pas de la loi : mais il montre spécialement aux fidèles de la Galatie l'inutilité des cérémonies et de la circoncision; aux Hébreux, celle des sacrifices anciens et figuratifs. Pour cela il établit la vertu surabondante de l'ineffable sacrifice du Verbe incarné, et la suréminence de son sacerdoce : après quoi le sacerdoce d'Aaron, et les sacrifices multipliés, n'ayant plus aucun effet à produire, tombaient d'eux-mêmes. Partout on voit ce divin auteur enflammé d'un zèle dévorant et d'une sorte de passion pour la gloire du Rédempteur et de sa grâce. Mais, contre sa coutume, il ne mit pas son nom à la tête de cette Epître ou Traité, de peur de rebuter, tout en commençant, un grand nombre d'Israélites qui conservaient, quoique convertis, de fâcheux préjugés contre sa personne. On observe même que le style est ici différent de celui de ses autres écrits, les pensées étant cependant de la même force et de la même noblesse. Quelques anciens se sont persuadés que l'Apôtre n'avait pas composé lui-même, ni dicté mot à mot l'Epître aux Hébreux; mais qu'un de ses disciples l'ayant écrite par son ordre, il l'avait revue et adoptée; ou que, l'auteur l'ayant composée en syriaque, un de ses disciples l'avait traduite et publiée en grec. On prétend même trouver de la ressemblance entre le style des Actes des apôtres de la main de S. Luc et celui de cette Epître. Il est du moins incertain en quelle langue, de la grecque ou de l'hébraïque, elle parut d'abord.

Après la publication de cet ouvrage, Luc ne demeura pas longtemps avec son maître, quoiqu'ils se soient rejoints par la suite. Voilà pourquoi l'histoire des Actes ne va pas jusqu'au temps où S. Paul, au bout de deux ans de prison à Rome, obtint son élargissement. Nous n'avons aucun autre monument sûr qui nous apprenne comment cela arriva, ni ce que fit l'Apôtre depuis qu'il fut libre. Il avait eu dessein d'aller en Espagne, comme nous l'apprenons par son Epître aux Romains, écrite cinq ans auparavant : mais dans ses lettres postérieures, datées de Rome même, il n'exprime qu'un dessein vif de revoir les fidèles du Levant, sans plus parler de s'avancer davantage chez les Occidentaux. Il est vraisemblable qu'il leur envoya quelqu'un des grands ouvriers qu'il avait formés de sa main, savoir : Trophime, aux peuples d'Arles dans les Gaules, Crescent à ceux de Vienne; peut-être même Serge Paul, à Narbonne. Quoique le détail des travaux et des succès de ces fondateurs de nos premières églises paraisse fort incertain, le fait

même ou la réalité de leur mission repose néanmoins sur de très-bonnes preuves. Au moins est-il sûr, en général, que l'Evangile, porté dans les Gaules du temps des apôtres, s'y étendit fort au loin avant l'institution des églises en règle dont nous avons des histoires suivies et dignes de foi.

Quoi qu'il en soit, en suivant avec attention la lecture des écrits apostoliques, on ne saurait douter que le Docteur des nations, après son voyage de Rome, ne soit retourné en Asie et jusqu'en Judée. Il commença même par accomplir la promesse qu'il avait faite, en écrivant aux Hébreux, de les aller voir; après quoi il visita différentes églises de l'Asie-Mineure, Antioche de Pisidie, Icône, Lystre, Ephèse, Milet, Troade; en Macédoine, Philippes et Nicopolis. Il parcourut encore de nouvelles contrées, fonda des chrétientés nouvelles, et il eut de nouveau à essuyer les violences, les embûches, les persécutions de tout genre; tout cela dans un affaiblissement extrême de sa santé, dans une sorte de décrépitude causée par l'excès de ses fatigues et de ses travaux, plutôt que par son âge, qui n'était guère que de soixante ans. S. Athanase dit que cet apôtre apprit, par une révélation positive, qu'il souffrirait le martyre en retournant à Rome, et que cette connaissance, loin de l'effrayer, rappela cette grande âme vers la nouvelle Babylone, qui devait bientôt se baigner dans le sang des saints. Alors Paul se rencontra dans Rome avec le Prince des apôtres, qui n'y demeura pas toujours depuis qu'il y eut établi la chaire apostolique.

La sollicitude de toutes les églises, dans ces premiers temps où le régime ne pouvait être aussi fixe que nous le verrons bientôt, rendait souvent la présence du vicaire de Jésus-Christ nécessaire au loin. Aussi est-il hors de doute que Pierre, depuis la translation du saint Siége, fit différens voyages en Orient, et jusqu'en Palestine. On sait, par les Livres saints, qu'il assista au concile de Jérusalem, postérieur à cette translation. On croit encore, sur des autorités respectables, qu'il se transporta en Judée, pour élire et ordonner S. Siméon évêque de Jérusalem, après le martyre de S. Jacques. De retour à son siége, il eut connaissance qu'il serait bientôt immolé lui-même, de la manière que lui avait annoncée le Fils de Dieu.

Il profita du peu de temps qui lui restait à vivre, pour transmettre à la portion des fidèles la plus difficile à régir, l'abrégé des leçons qu'ils avaient toujours bien reçues de sa bouche. Tel est le but de la seconde Epître du Prince des apôtres, adressée comme la première aux Chrétiens de la circoncision, qui étaient dispersés en Asie, dans le Pont, la Cappadoce et les provinces

voisines. Il s'attache surtout, dans cette seconde lettre, à confirmer dans la foi les Israélites convertis, en leur rappelant que plusieurs d'entre eux avaient été les témoins oculaires des miracles et de l'état glorieux du Sauveur. Il les prémunit contre les fausses doctrines qui commençaient à se répandre, et qu'il prévoyait devoir prendre un cours bien plus rapide, sitôt que les séducteurs ne seraient plus gênés par la présence des apôtres. Il loue les Épîtres de S. Paul, en faisant observer qu'il s'y rencontre des passages difficiles à entendre, dont les ignorans abusaient. On a voulu douter que cette Epître fût de S. Pierre, parce qu'elle ne paraît pas du même style que la première. Mais, en supposant cette diversité de style, que la plupart des critiques n'aperçoivent point, ne pourrait-elle pas provenir de ce que Marc, interprète ordinaire du Prince des apôtres, n'était plus alors avec lui? Aussi cette faible présomption n'a-t-elle point altéré le respect de l'Eglise pour un écrit vraiment digne de son auteur, et placé, avec la distinction qui lui est due, dans le canon des divines Ecritures.

On attribue encore à Pierre différentes prophéties qu'il publia de concert avec Paul, peu avant le martyre qu'ils souffrirent ensemble. Instruits par Jésus-Christ même, ces deux apôtres prédirent que les Juifs allaient être punis de leur aveuglement volontaire; que Dieu leur préparait un maître qui les subjuguerait, le fer à la main; qui ferait de leur ville un vaste amas de ruines, et les réduirait à de telles extrémités, qu'ils se mangeraient les uns les autres; que ceux qui survivraient seraient mis aux mêmes usages que les bêtes de somme; qu'ils auraient la douleur de voir écraser leurs jeunes enfans et prostituer publiquement leurs femmes; qu'enfin on mettrait à feu et à sang toute l'étendue de leur pays. Ces terribles prédictions demeurèrent par écrit à Rome, et ne manquèrent pas d'être communiquées aux fidèles de Jérusalem, qu'elles firent souvenir d'abandonner à temps ce lieu d'anathème.

Après cet avertissement, les saints apôtres parurent avoir rempli leur mission. Mais au terme de leur carrière, ces deux grandes lumières de l'Eglise n'en eurent que plus d'éclat et plus d'ardeur. Pierre osa prêcher, non-seulement l'équité et la modération, mais la piété, la pénitence, l'austère chasteté aux esclaves et aux adulateurs du plus impur et du plus sanguinaire des Césars. Paul, ayant percé jusque chez les favoris de Néron [1], avait converti son grand échanson, et persuadé à l'une de ses concubines d'embrasser, avec la foi, les règles étroites de la pureté qu'elle prescrit.

[1] Chrys. *in vitup. mon.*; Ambros. *in aux.*

La nouvelle en parvint au tyran, qui fit jeter l'Apôtre dans un cachot, avec tant de marques d'indignation, que de tous les sectateurs de l'Evangile, ou de ses admirateurs, qui avaient quelque crédit, et qui auraient pu assister le saint persécuté, pas un seul ne laissa paraître le moindre attachement pour lui. Alors vraisemblablement arriva ce qu'il écrit peu après, que tout le monde l'avait abandonné. Mais le Seigneur le secourut d'une façon d'autant plus merveilleuse, que, contre toutes les apparences, il amortit soudainement la fureur de Néron : non que le confesseur vît briser ses chaînes; mais, comme il est plus vraisemblable, il échappa pour cette fois à la mort qui le menaçait prochainement. Pendant une année que dura encore sa détention, il eut assez de liberté pour mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu.

Dans cet intervalle, à ce que prétendent la plupart des chronologistes, il écrivit sa seconde Epître à Timothée. Il y annonce sa mort prochaine d'une manière si positive, qu'on ne saurait douter que l'événement n'ait suivi de fort près la prédiction. Après avoir fait connaître à Timothée la tranquillité qu'il conservait, nonobstant ses chaînes et les poursuites des faux-frères autant que des païens, il l'exhorte à résister de même aux contradictions et à toutes les tentatives des ennemis de la foi. Sûr de quitter bientôt la vie, et fort incertain s'il reverrait ce disciple, quoiqu'il le pressât d'arriver, il l'exhorte, plus instamment que jamais, à conserver religieusement le dépôt de la saine doctrine, et à s'employer de tout son pouvoir à la perpétuer. En pressant Timothée de le venir joindre, il se proposait beaucoup moins sa consolation propre, que l'utilité des fidèles, qui auraient besoin d'assistance dans les troubles que sa mort et celle de Pierre pouvaient occasioner : conjoncture où la présence des disciples les plus distingués, après les apôtres, devenait infiniment avantageuse. Il recommande à Timothée de venir avant l'hiver, et de lui rapporter un gros manteau qui était resté à Troade : exemple bien touchant du détachement de ce pasteur illustre, qui, ayant pu se procurer l'abondance par les largesses de plusieurs prosélytes fortunés, se trouvait à Rome dans la nécessité de redemander un ancien vêtement resté en Asie.

Cette Epître fournit encore une des plus fortes preuves en faveur de la tradition. « Ce que vous m'avez ouï dire, écrivait l'Apôtre, représentez-le à des hommes religieux et capables de l'inculquer à d'autres après vous. » Ainsi nous voyons qu'outre la doctrine écrite, il est des vérités non moins salutaires ni moins sûres, qui doivent se transmettre de bouche en bouche, par une succession non interrompue jusqu'à la consommation des siècles. L'Apôtre n'établit pas moins solidement la nécessité de la résidence

pastorale, d'une résidence active et laborieuse, en avertissant son disciple que les pasteurs sont dans l'étroite obligation d'enseigner sans relâche. Ce fut ici sa dernière Epître, dans l'ordre des temps, et elle paraît se ressentir de la force et de la véhémence que la proximité du martyre imprimait à son zèle.

Bientôt après, la confusion dont les saints apôtres, Pierre ainsi que Paul, couvrirent Simon le magicien, fit prononcer la sentence de leur proscription [1]. L'imposteur de Samarie avait porté la séduction à Rome, où l'on dit que le Prince des apôtres fit son dernier voyage pour en arrêter les progrès. Simon était digne de la protection de Néron. Sous cet empereur abandonné à tous les vices, et passionné en particulier pour la magie, il parvint à un tel degré de vénération, qu'on lui éleva une statue dans l'île du Tibre, avec les titres de saint et de dieu, dont Rome à la vérité n'était pas avare. On en avait de même élevé une à Hélène, cette Tyrienne prostituée qu'il appelait Minerve, tandis qu'il se nommait Jupiter. Souvent aussi il se nommait le Christ; faisant un monstrueux mélange des religions les plus inconciliables, et s'accommodant de tout ce qui facilitait la séduction. Entre les secrets qui piquaient la curiosité de Néron, ce prince était surtout curieux de voir un homme voler. Déjà plusieurs enthousiastes avaient fait en sa présence l'essai de cet art périlleux, mais toujours avec une issue funeste. Simon, au plus haut point de sa renommée, promit que non-seulement il volerait, mais qu'il allait pénétrer au plus haut des cieux, et y occuper enfin le trône qui l'attendait. On prit jour, et toute la ville voulut être spectatrice d'une chose si extraordinaire.

Les saints apôtres sentirent les conséquences qui résulteraient contre la religion, soit de la fraude, soit du prestige; et comme deux athlètes intrépides, ils se transportèrent apparemment sur le champ de bataille, après s'être préparés par le jeûne et la prière. Ils engagèrent les fidèles à solliciter le Ciel : de leur côté, ils se prosternèrent; ils invoquèrent la vertu toute puissante de Jésus-Christ pour confondre un suborneur sacrilége qui portait l'audace jusqu'à se déclarer publiquement son rival, et à contrefaire sa glorieuse ascension. Simon ne laissa pas que de s'élever dans les airs; mais il retomba aussitôt et se brisa les jambes. On le transporta hors de la foule, dans la chambre haute d'une maison voisine: ne pouvant survivre à sa honte, il se précipita par la fenêtre et rendit le dernier soupir.

Alors toute la haine de Néron se réveilla contre les apôtres,

[1] Arnob. in Gent. I, 2. Cyril. Catech. 6. Sever. Hist. t. 2. Aug. Hær. I.

qu'il avait comme oubliés. Il les fit resserrer étroitement; et, après neuf mois que dura encore cette rigoureuse prison, ils furent condamnés à perdre la vie[1]. Les gouverneurs de Rome prononcèrent la sentence et la firent exécuter en l'absence de l'empereur, qui dans l'intervalle était parti pour la Grèce. Les apôtres, détenus dans la prison de Mammertin, au pied du Capitole, convertirent et baptisèrent deux de leurs gardes, Processe et Martinien, avec quarante-sept autres personnes emprisonnées au même lieu. Cependant les fidèles trouvèrent occasion de leur ménager les moyens de s'évader, et ils les conjurèrent avec larmes de conserver des jours si précieux à l'Église naissante de Jésus-Christ.

Pierre y consentit par humilité, se défiant extrêmement de lui-même, depuis la triste épreuve qu'il avait faite de sa faiblesse et des dangers de la présomption, en reniant le Sauveur. Il s'échappa de sa prison pendant la nuit, parvint même à sortir de la ville : et déjà il s'éloignait des portes, quand Jésus-Christ lui apparut, entrant au contraire dans Rome[2]. Pierre lui demanda où il allait. « Je suis » venu à Rome, lui dit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. » Pierre saisit la pensée de son divin Maître, et, comptant sur le secours de sa grâce, il rentra dans la ville, où il fut aussitôt condamné. La croix, selon la prédiction divine, fut l'instrument de son supplice, qu'il endura indubitablement le 29 de juin, et très-vraisemblablement l'an 66 de Jésus-Christ. Ses terreurs s'évanouirent au moment de la mort. Alors uniquement occupé de la gloire du Rédempteur, il demanda, par humilité, d'être crucifié la tête en bas, parce qu'il se réputait indigne d'être traité, même dans les tourmens, comme le Fils de Dieu.

Paul fut mis à mort le même jour. En qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. Outre les conversions que les deux apôtres opérèrent dans les prisons, le Docteur des nations convertit encore trois soldats en allant au supplice. Il fut exécuté à trois milles de Rome, au lieu dit *les eaux Salviennes*, et enterré sur le chemin d'Ostie[3]. On avait crucifié S. Pierre dans le quartier des Juifs, au haut du mont Janicule; mais son corps fut déposé au Vatican. Les fidèles avaient pris soin de faire tirer les portraits des saints apôtres, que l'on conserva plus de deux siècles, et qui ont servi de modèle à ceux où l'on a depuis représenté S. Pierre, de petite taille, la tête chauve et le nez aquilin. Sa femme avait souffert le martyre avant lui; car il y eut alors une persécution ouverte, où beaucoup d'autres fidèles furent compris. Lui-même l'avait exhor-

[1] Clem. Ep. ad Cor. — [2] Ambr. in Aux. Ado. de Fest. SS. Apost. — [3] Eus. VII, 18.

tée avec une fermeté digne de cet amour qui ne tenait plus rien de la chair ni du sang, se réjouissant de la fin de son exil, ou de la voir retourner à la patrie, ainsi qu'il s'exprimait. Pétronille, sa fille, vécut vierge, et mourut saintement à Rome.

Telles furent les prémices de la persécution de Néron, la plus fatale en soi, puisqu'elle servit d'exemple à tous les persécuteurs des âges suivans ; mais infiniment avantageuse à l'Eglise romaine, où, par la mort du Prince des apôtres, elle fixait à jamais la primauté de l'apostolat.

LIVRE SECOND.

DEPUIS LA MORT DES APOTRES S. PIERRE ET S. PAUL, EN 66, JUSQU'A LA DISSOLUTION DU CORPS DE LA NATION JUIVE, EN 137.

Les prédictions du Sauveur touchant les calamités et la réprobation de la nation juive approchaient de leur terme. La génération qui les avait entendu publier, et qui devait être témoin de leur accomplissement, comptait plus de trente ans depuis cette menace terrible. Loin de chercher à la détourner par la pénitence, les habitans endurcis de Jérusalem, et surtout la portion la plus distinguée de la république, les chefs du peuple et les princes des prêtres, avaient mis le comble à leurs attentats par une impiété consommée, suite funeste mais commune des grands crimes : l'esprit de vertige, l'obscurcissement de la raison, des principes de la conduite et de la politique même, avaient suivi le mépris de la religion et des mœurs. Ainsi l'Etat, ébranlé jusque dans ses fondemens, se trouvait à un point de crise, que la première révolution devait naturellement conduire à sa catastrophe.

Toutefois le Tout-Puissant, avant de porter le dernier coup, voulut faire éprouver aux Juifs les prémices de sa vengeance, par la dureté de leurs différens gouverneurs, plus avares, plus impitoyables et plus tyranniques les uns que les autres. Cuspidius-Fadius, Tibère-Alexandre, neveu du savant Juif Philon, Vantidius-Cumanus, tous trois postérieurs à Ponce-Pilate, les ruinèrent comme à l'envi par de continuelles concussions [1].

L'empereur Caligula les avait presque réduits au désespoir par sa folle obstination à placer sa statue dans leur temple pour s'y faire adorer. Alors les peuples d'Alexandrie, autorisés par les dispositions de la cour et de leur gouverneur Flaccus, traitèrent de la façon la plus atroce la multitude des Juifs qui montaient à un million de personnes, tant en cette grande ville que dans le reste de l'Egypte. Outre la haine générale contre cette nation, le gouverneur était personnellement jaloux d'Hérode-Agrippa, qui, nouvellement revêtu du titre de roi, passait par Alexandrie, en

[1] Joseph. Phil. et Euseb. passim.

retournant de Rome à Jérusalem. On abattit et l'on brûla une partie des synagogues; on érigea dans celles qui restaient la statue de l'empereur, pour lui rendre les honneurs divins. Flaccus publia des ordonnances par lesquelles tout Israélite était non-seulement déchu du droit de bourgeoisie, mais réduit à l'état des captifs pris en guerre. On enleva aux malheureux Juifs presque toutes leurs habitations; on enfonça leurs boutiques, et l'on en partagea les marchandises comme un butin fait sur les ennemis de l'État; on brûla et on massacra une infinité de ces malheureux, dont on traînait ensuite les cadavres par toutes les rues; on flagella leurs sénateurs; on arracha de leurs retraites et l'on appliqua à de honteuses tortures les premières d'entre leurs femmes, qu'on voulait contraindre à manger, contre la loi, de la chair de pourceau.

Dans le pays des Parthes, en Mésopotamie et vers Babylone, les enfans de Jacob se virent encore plus maltraités : leur sang y fut répandu avec autant de mépris que de fureur. Ils se réfugièrent à Séleucie, ville la plus considérable de ces contrées, qui était peuplée de Grecs et de Syriens, habituellement divisés entre eux. Les Hébreux s'attachèrent aux Syriens, avec qui ils sympathisaient davantage. Mais les Grecs cherchèrent et réussirent à désunir ces nouveaux alliés; puis se joignant aux Syriens, ils se jetèrent à l'improviste sur les Juifs, et en massacrèrent plus de cinquante mille. A Jérusalem, où le concours des peuples fut prodigieux pour la Pâque, sous le gouvernement de Cumanus, on mit comme d'ordinaire des troupes sous les armes, dans les galeries du temple, afin de prévenir le tumulte. Un soldat y ayant commis quelque sorte d'impiété ou d'irrévérence, le peuple s'emporta, et se mit à crier que ce n'était pas aux Juifs qu'on en voulait, mais à leur Dieu : il fit à l'instant voler une grêle de pierres sur les cohortes. Le gouverneur s'approcha pour calmer l'émeute, et ne reçut que des injures. Il n'en fallait pas tant à un homme si mal disposé; il fit prendre les armes à toutes ses troupes, qu'il rassembla dans la tour Antonienne, espèce de citadelle qui commandait le temple. Alors la populace effrayée, voulant prendre la fuite, se pressa tellement dans les passages qui étaient fort étroits, qu'il y en eut jusqu'à vingt mille d'étouffés.

Après cela, différens séducteurs se mirent à la tête des Juifs, faisant les hommes inspirés, et leur promettant non-seulement l'indépendance, mais l'empire des nations. Ils furent tous défaits. Avec eux périt une multitude innombrable de ce malheureux peuple, aussi docile à l'imposture que sourd à la parole du salut.

Sous le gouvernement de Félix, le même qui prit la défense

de S. Paul et le fit transporter à Rome, il s'établit en Judée des troupes d'assassins, qu'on nomma sicaires, à cause du poignard dont ils étaient continuellement armés. Voici comment ce désordre commença. Le pontife Jonathas étant devenu odieux à Félix, ce gouverneur le fit assassiner par quelques-uns des vagabonds qui déjà infestaient le pays en très-grand nombre. L'impunité, après un pareil attentat, inspira l'audace la plus effrénée à ces troupes de scélérats. C'étaient chaque jour des meurtres nouveaux, principalement les jours de fête. Les sicaires ou assassins, munis d'un poignard caché, se mêlaient partout dans la foule, et, au moment qu'on s'y attendait le moins, ils exerçaient leur vengeance personnelle, et plus souvent encore celle des lâches qui les soudoyaient. Bientôt ils se montrèrent en force, soulevèrent le peuple contre l'empire, et pillèrent ceux qui demeuraient soumis aux Romains.

Le nombre de ces perturbateurs s'accrut encore par l'imprudence d'Albin, second successeur de Félix. Il essaya de regagner l'affection des Juifs par quelques témoignages de bonté. Mais, rigueur ou clémence, tout tournait à la ruine de ce peuple réprouvé. Le gouverneur, ayant pris l'état de tous les prisonniers de Jérusalem, fit exécuter ceux dont les forfaits trop criants ne pouvaient demeurer impunis, élargit tous les autres, dont le nombre s'était extraordinairement multiplié dans cet affaiblissement de l'autorité légitime, et par là renforça les troupes de brigands, au point de ne les pouvoir plus contenir.

Le gouverneur Hessius-Florus, qui vint après, passa d'un excès à l'autre, et n'eut aucune sorte de ménagement. Sa femme Cléopâtre avait la faveur de l'impératrice Poppée. Les concussions et les vexations furent exercées dans la province, avec toute la dureté et l'insolence d'un méchant en place qui se sent un appui à la cour. Il était de moitié avec les brigands qui pillaient les campagnes, et il ne daignait pas s'en cacher. La désolation publique fit émigrer les naturels de la Palestine, qui allèrent par troupes s'établir dans les pays étrangers. Cestius-Gallus, gouverneur de la Syrie, dont la Judée dépendait, venant un jour à Jérusalem, une multitude incroyable de ces infortunés, au nombre de trois millions, à ce qu'on prétend, allèrent au-devant de lui, pour le supplier de les délivrer de Florus. Ils ne purent rien obtenir. La tyrannie, ainsi étayée de la politique, ne fit qu'augmenter. Mais tant d'horreurs n'étaient qu'un faible prélude des horreurs à venir. Il fallait que la malédiction à laquelle les Juifs s'étaient dévoués eux-mêmes, en demandant, avec la condamnation du Fils de Dieu, que son sang retombât sur eux et sur leurs enfans,

eût tout son effet. Bientôt des signes effrayans annoncèrent ce comble du malheur.

L'an 67 de Jésus-Christ, le huitième jour d'avril, auquel tombait la fête des azymes, une lumière éclatante environna le temple au milieu de la nuit, en sorte qu'on semblait être en plein jour. La porte orientale, qui était toute d'airain, et si pesante qu'il fallait vingt hommes pour l'ébranler, s'ouvrit d'elle-même, quoique fermée par des verroux énormes, et des barres de fer qui entraient bien avant dans les murs. Peu de temps après la fête [1], le vingt et unième jour de mai, sur le soir, le soleil étant encore sur l'horizon, toute la ville aperçut des feux sinistres et des phénomènes, auxquels on ne pouvait assigner une cause naturelle. A la solennité de la Pentecôte, après un bruit épouvantable qui retentit dans le temple, où l'on était bien assuré que personne ne restait, on entendit une voix aiguë, qui dit très-distinctement : « Sortons d'ici, » sortons d'ici. »

Mais une particularité beaucoup plus frappante encore [2], fut le cri de menace qu'un certain Ananus ne cessa de proférer contre Jérusalem et contre le temple, pendant les quatre dernières années qui en précédèrent la ruine. Cet homme, étant venu de la campagne à la capitale pour la fête des Tabernacles, qu'on célébrait encore dans la plus profonde tranquillité et sans nulle apparence de révolution, commença tout d'un coup à crier : « Malheur au temple! malheur au temple! voix de l'orient, voix de » l'occident, voix des quatre vents, malheur au temple! malheur à » Jérusalem! » Il ne cessait, ni le jour ni la nuit, de parcourir la ville, en répétant perpétuellement les mêmes cris. Les magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se disculper ni pour se plaindre; mais il continua de crier sans la moindre interruption : « Malheur au » temple! malheur à Jérusalem! » Alors on le conduisit au gouverneur romain, qui le fit déchirer à coups de verges, avec tant de rigueur, qu'on lui voyait les os. Ce traitement ne lui fit point demander grâce, pas jeter une larme; mais à chaque coup qu'on lui donnait il répétait d'une voix plus lamentable : « Malheur, malheur à Jérusalem! » Et, quand on lui demandait d'où il venait, qui il était, et ce qu'il prétendait par ces cris, il ne répondait à aucune de ces questions; mais il continuait de crier de la même maniere, et avec la même force.

A la fin on le renvoya comme un insensé, sans qu'il changeât jamais de langage. Il ne parlait à personne; et de même qu'il n'inju-

[1] Jos. Bel. VII. 12. — [2] *Ibid.*

riait point ceux qui le frappaient, il ne remerciait pas non plus ceux qui lui donnaient à manger. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, car il criait de toutes ses forces, ne fut jamais affaiblie. Au contraire, quand après plus de trois ans il vit la ville assiégée, il redoubla ses cris avec une force nouvelle; faisant alors et recommençant sans fin le tour des remparts, jusqu'à ce que, l'instant de son propre malheur étant arrivé, il s'écria : « Malheur à moi-même! » A l'instant une pierre, lancée d'une machine, l'atteignit et l'étendit raide mort.

Rien n'empêcha ses compatrictes de courir à leur perte. Plus aveuglés de jour en jour, un attentat heureux, une ombre de succès leur inspirait une folle sécurité. Après avoir mis en fuite le roi Agrippa, qui s'efforçait de ramener les Juifs à la raison et de les réconcilier avec les Romains, le peuple furieux s'empara du château de Massade, et massacra la garnison romaine. En même temps Éléazar, fils du grand-prêtre Ananus, et capitaine du temple, c'est-à-dire commandant des gardes établis pour sa sûreté, empêcha qu'on n'offrît désormais les sacrifices accoutumés pour l'empereur : signe outrageant de rupture et d'une entière rébellion.

Les hommes sages désapprouvèrent cette conduite, mais ils ne furent point écoutés. Les assassins, connus sous le nom de sicaires, se joignirent aux séditieux, et tous ensemble forcèrent la ville haute, puis s'emparèrent de la forteresse Antonienne. Survinrent les brigands des campagnes, qui se parèrent du nom de zélateurs. Ainsi les Romains, surpris de toutes parts, furent réduits à se renfermer dans quelques tours. Bientôt ils eurent consommé le peu de vivres qui leur restait, et la faim les contraignit à se rendre. On leur avait promis la liberté avec la vie, mais ils furent tous égorgés.

Le jour même de cette perfide exécution, à Césarée, où les Romains étaient en force, on fit main-basse sur les Juifs, qui furent massacrés au nombre de plus de vingt mille. Afin qu'il n'y en restât plus du tout, Florus fit prendre ceux que la politique avait épargnés, et les distribua, chargés de chaînes, dans les ports de la province. A cette nouvelle, toute leur nation entra dans une fureur qui n'écouta plus de raison. Ils se répandirent dans les bourgs et dans les villes qu'ils purent forcer, brûlèrent les unes, renversèrent les autres, pillèrent et massacrèrent les habitans de tout âge et de tout sexe. Les Syriens, de leur côté, ne se montrèrent pas moins cruels. Ils se jetèrent sur les Hébreux dans tous les lieux où ceux-ci étaient les plus faibles, et les égorgèrent sans rémission. Le soin de leur propre sûreté animait les moins vindicatifs. Mais

comme les Hebreux se trouvaient en grand nombre dans beaucoup d'autres places, chacune d'elles se vit partagée en deux troupes de meurtriers, qui en firent autant de boucheries.

Les Juifs mêmes de Scythopolis, pour mériter grâce auprès des Syriens qui s'y trouvaient les plus forts, prirent les armes avec eux contre les Israélites furieux qui dévastaient le pays. Mais les Syriens, ne pouvant avoir confiance en ces faux frères, exigèrent d'eux, comme un témoignage assuré de leur fidélité, que tous, avec leurs familles, se concentrassent dans un petit bois voisin. Là ils les égorgèrent sans exception, au nombre de plus de treize mille. Simon, fils de Saul, qui avait le plus influé sur l'indigne résolution des autres Juifs, s'abandonna au plus affreux désespoir quand il vit l'issue tragique de sa perfidie. « J'ai bien mérité ce châtiment, s'écria-t-il, en armant mes frères contre mes frères; mais il n'appartient qu'à moi de m'en punir. » Tout en proférant ces mots, il envisage d'un œil égaré les différentes personnes de sa famille, il saisit son père par ses cheveux blancs, et le perce de son épée; ensuite sa mère, puis sa femme et ses enfans, qui, loin de résister, couraient au-devant de ses coups. Enfin, il élève le bras pour se faire mieux remarquer, et du même fer qui fumait encore du sang de ses proches, il se perce lui-même. Toutes les places de Syrie traitèrent les Juifs avec la même inhumanité, excepté les seules villes d'Antioche, d'Apamée et de Sidon. Partout les rues et les chemins étaient jonchés de leurs cadavres. Les corps des vieillards se trouvaient confondus avec ceux des hommes armés, et les femmes dépouillées restaient exposées publiquement, pour insulter à leur pudeur jusqu'après leur mort.

La cruauté ne fut pas moindre en Égypte. Un jour que le peuple d'Alexandrie était rassemblé dans l'amphithéâtre, où il se trouvait plusieurs Juifs, les ennemis de ceux-ci s'écrièrent tout-à-coup que c'étaient des espions et des traîtres. Les Juifs prirent la fuite. On en saisit trois, qu'on se mit en disposition de brûler vifs; tous les autres accoururent au secours des différens quartiers de la ville; ils commencèrent par lancer une grêle de pierres, puis, prenant des torches allumées, ils se portèrent vers l'amphithéâtre, pour le brûler avec la multitude. Le gouverneur Tibère-Alexandre fit aussitôt marcher deux légions romaines, et cinq cents soldats libyens, avec ordre de faire main-basse sur tous les Hébreux, de piller leurs maisons et de mettre le feu à leur quartier. Les troupes les attaquèrent dans cet endroit isolé, qu'on appelait le Delta. Ils s'y défendirent en désespérés. Ils plièrent enfin, et périrent en si grand nombre, que toute cette partie de la ville fut inondée de sang, dans toute la rigueur des termes : ce qui n'est pas difficile à concevoir,

puisque, après le carnage, les cadavres entassés montèrent à cinquante mille. Émû à cet affreux spectacle, le gouverneur arrêta la fureur des légions; mais il ne put contenir les barbares indisciplinés, encore moins la populace, qui acheva d'assouvir sa haine sur les morts, quand elle ne trouva plus rien à massacrer.

Cependant le gouverneur de Syrie, Cestius-Gallus, rassembla, le plus vite qu'il put, une armée considérable de légionnaires et de troupes auxiliaires. Les rebelles se renfermèrent dans l'enceinte intérieure de leur capitale et dans le temple. Là il les attaqua d'abord vivement, puis se retira avec une précipitation qui avait tout l'air de la fuite. Les Juifs, ranimés par cette apparence d'avantage, chargèrent avec furie les troupes de Gallus, battirent son arrière-garde, et le poursuivirent à plusieurs lieues de distance.

Il n'y eut plus moyen, après cela, de les ramener à la soumission, et ils se préparèrent à une guerre sérieuse. Les murs de Jérusalem furent réparés et mis en bon état. On forgea des armes avec empressement ; on les distribua à la jeunesse, qui accourut de toute la Judée. Mais les Israélites convertis au christianisme ne prirent aucune part à la révolte. Prévoyant même que bientôt il ne dépendrait plus d'eux de rendre à César ce que l'Evangile ordonne de lui rendre, et ne doutant plus de l'accomplissement prochain des terribles prédictions du Fils de Dieu, si souvent renouvelées par les saints apôtres, ils s'enfuirent vers les montagnes qui leur avaient été indiquées, et s'établirent dans la petite ville de Pella, sur les frontières de la Syrie.

Après que Gallus eut imprimé aux armes romaines la honte que nous venons de dire, on commit à Vespasien le soin de la guerre de Judée. Les affaires prirent dès-lors une tout autre face. Ce grand capitaine ayant rassemblé soixante mille hommes, tout plia d'abord dans la Galilée, excepté la ville de Jotapat, où commandait l'historien Josèphe, homme brave, mais non moins sage. Il sentait toute la supériorité des légions sur un tas de furieux, et n'avait osé attendre l'ennemi en rase campagne, quoiqu'il eût cent mille Juifs à ses ordres. Il soutint un siége de quarante jours, au bout desquels Jotapat fut pris et brûlé. Le commandant juif y perdit près de la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste dans des cavernes, où ils s'égorgèrent les uns les autres. Josèphe aima mieux faire l'essai de la clémence du vainqueur; et, fondé tant sur le mérite militaire de Vespasien que sur la situation des affaires de l'empire, il lui dit avec assurance, en se donnant un air de prophète : « Vous me rendrez la liberté quand vous serez empereur, et bientôt je la recouvrerai. » Les villes de Tibériade et

de Tarichée voulurent aussi se défendre. Tibériade, qui ne s'opiniâtra pas, fut épargnée à la prière du roi Agrippa ; on ruina Tarichée, et l'on y fit trente mille captifs.

Les choses en étaient là quand les Romains secouèrent le joug de Néron, qui avait enfin poussé à bout la haine publique. Il s'attaquait au ciel aussi bien qu'aux hommes, et il persécuta les adorateurs du vrai Dieu d'une manière si atroce et si lâche, qu'il excita l'horreur des païens mêmes. Ce fut le premier des empereurs qui publia des édits contre le christianisme, et qui prouva, dit Tertullien [1], que cette religion, toujours révérée par les Gentils, depuis sa naissance, devait être quelque chose d'excellent, puisqu'il avait fallu un Néron pour lever contre elle le signal de la persécution. Les historiens profanes ne parlent qu'avec exécration des cruautés qu'il exerça contre les sectateurs innocens de Jésus-Christ, surtout à l'occasion de l'incendie de Rome, dont il était le seul auteur. Il se fit d'abord un amusement de cet affreux spectacle ; mais, craignant ensuite tout un peuple réduit au désespoir, il chargea de ce forfait, dit Suétone, ceux que le vulgaire appelle Chrétiens, et leur fit subir des tourmens inouis [2]. Non-seulement on les attachait à des croix, poursuit cet historien, mais on revêtait les uns de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens ; on enduisait les autres de cire, ou on les couvrait de tuniques trempées dans la poix, auxquelles on mettait le feu ; en sorte que ces victimes gémissantes servaient comme de torches pour éclairer les passans durant la nuit. Ce dernier genre de cruauté était surtout assorti au goût du tyran. Il en fit un jeu public dans ses jardins, où lui-même conduisit son char à la lueur funèbre de ces flambeaux animés. La persécution s'étendit hors de Rome, et c'est alors qu'endurèrent le martyre les SS. Gervais et Protais, ainsi que S. Celse et S. Nazaire à Milan. S. Vital fut tourmenté à Ravenne. Néron prodiguait d'autant plus volontiers le sang chrétien, qu'il n'avait rien à craindre d'hommes qui ne savaient qu'obéir et souffrir.

Mais ses sujets idolâtres n'étaient pas dans les mêmes principes. Le mécontentement fermenta surtout pendant son voyage de Grèce. Comme il en revenait, il apprit que Galba, gouverneur de l'Espagne-Taragonaise, avait été proclamé empereur par les peuples et par les troupes qu'il commandait. Aussi lâche que cruel, l'excès de la frayeur sembla lui ravir le jugement. Il attendit le coup du destin dans une stupide inaction, sans donner aucun ordre ; en sorte que ses propres gardes proclamèrent Galba.

[1] Tertul. Apol. — [2] Suéton. Ner. c. 16 ; Juv. Sat. 1 et 8. Sen. Ep. 14.

Alors il s'enfuit de Rome au milieu de la nuit, couvert d'un méchant manteau, pour mieux se déguiser, et se retira à une lieue et demie de la ville, dans la maison de campagne de Phaon, l'un de ses affranchis. Dans sa fuite, pressé de la soif, il se vit réduit à boire de l'eau bourbeuse dans le creux de sa main, et il ne put s'empêcher de gémir, en disant : « Sont-ce là les liqueurs de » Néron ? » Le lendemain, il fut averti que le sénat ne venait pas seulement de le proscrire, mais qu'il l'avait condamné à être fouetté jusqu'à expirer sous les coups. Peu de momens après, il vit le lieu de sa retraite investi de gens qui le cherchaient. Pour se dérober au supplice, il se perça la gorge d'un poignard, et mourut l'an 68 de Jésus-Christ, le 9 de juin, à pareil jour qu'il avait fait mourir sa mère. Il régnait depuis treize ans et demi, et n'en avait pas tout-à-fait trente et un : monstre de cruauté, qui, dans le cours d'une vie si courte, trouva le moyen d'imprimer l'horreur de son nom aux tyrans mêmes.

Galba, âgé de soixante-dix ans, fut généralement reconnu; mais il ne jouit de l'empire que neuf mois. Son esprit d'épargne et de sévérité le rendit odieux aux troupes, qui le massacrèrent par les intrigues d'Othon. Celui-ci fut sur-le-champ proclamé empereur. L'armée de la Basse-Germanie proclama presque en même temps Vitellius qui la commandait. Il marcha en Italie, et vainquit Othon, qui se tua lui-même après un règne de trois mois. Cependant les légions de Syrie, apprenant, avec la mort du dernier empereur du sang des Césars, les entreprises des autres armées, et qu'un homme tel que Vitellius avait osé s'arroger la souveraine puissance, la déférèrent à Vespasien, leur général, qu'elles forcèrent de l'accepter. Il partit aussitôt de la Palestine, laissant à Tite, son fils, le soin de réduire la capitale de Judée. Le voluptueux et débauché Vitellius n'était pas un rival à résister au seul nom de Vespasien. Il fut défait au milieu de Rome, lorsque Vespasien était encore en Orient. On le massacra; et, après mille outrages exercés sur son corps, on le jeta dans le Tibre. Il n'avait pas régné une année entière. Assuré de l'estime et de l'affection des Romains, le chef du parti vainqueur attendit à Alexandrie un temps propice pour s'embarquer.

Il vit en Egypte Apollone de Thyane. Ce philosophe revenait d'Espagne, où il s'était retiré quelque temps auparavant, quand Néron obligea tous les philosophes à sortir de la capitale de l'empire. Il n'avait point eu d'égards pour les opérations extraordinaires d'Apollone, qui n'eut pas le bonheur de plaire à un tyran aussi capricieux qu'inhumain. D'ailleurs ce philosophe, par un genre d'inconséquence ou de fourberie trop ordinaire à de pareils

sages, blâmait hautement les magiciens, qu'il mettait au rang des impies et des homicides. La magie, selon lui, consistait à sacrifier à la façon des barbares, en employant le secours des démons; au lieu qu'il prétendait, en pratiquant les cérémonies grecques, opérer ses prodiges par l'intervention des dieux. Tel était le vertige du préjugé et de l'orgueil national! Mais la supercherie paraît avoir au moins égalé, dans Apollone, l'aveuglement ou la prévention. On eut lieu d'en juger ainsi à l'occasion de l'événement le plus merveilleux qu'on raconte de lui.

Une jeune personne de famille consulaire, au moment de se marier, tomba dans une léthargie si profonde, qu'on la crut morte. Comme on la portait au tombeau sur un lit découvert, selon la coutume, et suivie de son fiancé tout en pleurs, Apollone s'approcha, et promit de tarir bientôt ces larmes. Après qu'il eut proféré quelques paroles inintelligibles, la jeune personne sortit peu à peu de son assoupissement, recouvra la parole et les forces, enfin se sentit en état de marcher et de retourner à la maison paternelle. Mais plusieurs témoins oculaires, surveillans très-attentifs du prétendu thaumaturge, attestèrent qu'on avait remarqué quelque apparence de respiration avant le moment du prodige, et prétendirent que la fraîcheur de la rosée avait pu suffire pour ranimer les sens de la léthargique.

Apollone, comme tous les séducteurs, aimant les grands théâtres, eut soin de se trouver des premiers auprès de Vespasien. Les partisans du nouvel empereur s'efforçaient de lui procurer une célébrité, qui, malgré la médiocrité de sa naissance, lui assurât un sort différent de celui de tant d'ambitieux qui avaient été précipités, en si peu de temps, du trône des Césars. Alexandrie, où il allait s'embarquer pour Rome, était la première ville de l'Orient, et la seconde de l'empire. Ses habitans, mêlés de Grecs et d'Egyptiens, c'est-à-dire des plus superstitieux de tous les peuples, devaient révérer surtout un empereur ami des dieux. On érigea Vespasien en homme à miracle. Il en rit d'abord : mais il laissa faire. On peut croire qu'Apollone, rompu dans ces sortes de pratiques, ne fut pas inutile au prince, qui, dit-on, guérit, au nom du dieu Sérapis, un aveugle et un homme dont la main était disloquée. Les médecins, qu'on avait eu la sage précaution de consulter, assuraient que ces infirmités n'étaient pas incurables.

Quels que fussent ces prestiges ou ces artifices, ils n'en contribuèrent pas moins à affermir la puissance de Vespasien [1]. Tout l'Orient, ainsi que la Judée, était dans la ferme persuasion, ori-

[1] Suet. Vesp. c. 4. Tacit. hist. v.

ginairement fondée sur les divines Ecritures, qu'en ce temps-là il devait sortir de la Palestine un conquérant qui régnerait sur l'univers. Ainsi l'on confondait la puissance temporelle avec le règne spirituel du Messie. Les charnels Israélites appliquaient les prophéties entendues de la sorte au libérateur d'Israël, qu'ils attendaient avec impatience. Les courtisans de Vespasien les appliquaient à ce prince; et le savant Josèphe [1], tout Juif qu'il était, ne rougit point de se prêter à cette sacrilége adulation.

Tite, resté en Palestine pour en réduire les rebelles, procéda avec cette sagesse et cette clémence qui firent dans la suite les délices de Rome. Il était secondé dans son amour pour la paix par tout ce qui restait entre les Juifs de gens estimables pour leur prudence et leur maturité. Mais la multitude emportée ne respirait que le trouble et la violence, colorant sa fureur du beau nom de liberté et de zèle pour la religion. Ainsi s'affermit et s'accrédita l'horrible faction des Zélateurs, qui s'était élevée avec la révolte. C'étaient d'abord différens partis qui déchargeaient leur animosité sur tous ceux qui les contredisaient, principalement dans les bourgs et dans les campagnes. Ils se réunirent insensiblement entre eux, et avec les gens de guerre qu'ils trouvèrent moyen de débaucher; puis ils vinrent tous ensemble fondre sur Jérusalem abandonnée à l'anarchie, et s'y emparèrent sans peine du souverain pouvoir. Dans ces brigandages publics, le vol et les insultes journalières étaient les moindres maux auxquels on fût exposé. L'esprit de sédition ne respectait pas plus la vie des citoyens que les propriétés ou les droits communs. Toutefois le pontife Ananus, encore révéré du peuple, soit pour son expérience, soit pour son âge et son air vénérable, anima la multitude contre les séditieux; mais il ne put les empêcher de s'emparer du temple, poste aussi avantageux par sa situation que par sa construction, où ils se fortifièrent en règle. On vint à bout de les forcer dans l'enceinte extérieure. Craignant d'être forcés encore dans la seconde, ils appelèrent les Iduméens à leur secours.

Ces barbares, toujours prêts à combattre ou à piller, accoururent au nombre de vingt mille. Il ne leur était pas facile de pénétrer jusqu'au poste de ceux qui les appelaient; mais, à la faveur d'un orage effroyable qui survint pendant la nuit, ils s'avancèrent assez pour que les zélateurs, en faisant une sortie, pussent les joindre. Alors, accablant tous ensemble leurs ennemis, qui ne savaient de quel côté faire face, il y eut un si horrible carnage, que le sang inonda tous les dehors du lieu saint. Huit mille cinq

[1] Jos. Bel. III, 17.

cents personnes périrent dans l'horreur de cette nuit. Les Iduméens se répandirent ensuite dans la ville, où ils ne signalèrent pas moins leur férocité. Mais s'ils étaient capables d'un premier emportement de fureur, ils n'avaient pas contracté cette scélératesse habituelle et de sang-froid que donne l'excès du crime, et qui ne pouvait convenir qu'aux meurtriers d'un Homme-Dieu. Sitôt qu'ils les eurent bien connus, ils se retirèrent avec exécration, et délivrèrent même deux mille personnes de haut rang que les zélateurs tenaient dans les fers.

La faction, raffermie par ce secours passager, et devenue plus effrénée par la retraite des Induméens, ne mit plus de bornes à l'iniquité. On vit bientôt immoler, sous différens prétextes, tout ce qu'il y avait de distingué parmi les citoyens. L'accusation la plus fatale c'était de vouloir passer au camp des Romains. Bien ou mal fondée, elle coûtait infailliblement la vie à tous ceux qui en étaient chargés. On les poursuivait jusqu'après la mort : on empêchait de leur donner la sépulture; on aimait mieux s'exposer à l'infection la plus contagieuse, que d'adoucir la sévérité de la proscription, en faisant retirer les cadavres dont tous les lieux étaient couverts.

Enfin ces scélérats se divisèrent entre eux. Jean, qui était venu de Giscale se joindre à leur parti, s'y arrogeait insensiblement la plus grande autorité : ce que ses anciens ne voyaient qu'avec un dépit qu'ils ne purent contenir, de sorte qu'il fallut faire deux bandes. Eléazar, qui était à la tête des uns, se confina dans l'enceinte intérieure du temple, avec deux mille quatre cents hommes. Jean de Giscale occupa la grande enceinte avec le reste, qui montait à six mille.

D'un autre côté, Simon, fils du prosélyte Giora, et par conséquent étranger d'origine, mais qui s'était signalé dans la défaite de Gallus, ayant appris la mort du grand-prêtre, porta l'ambition jusqu'à vouloir se faire chef du peuple de Jérusalem, à la place du souverain pontife, afin de contre-balancer le pouvoir des zélateurs. Il sortit de Massade où il était en sous-ordre parmi les sicaires, et alla se cantonner pour un temps dans les montagnes de Judée. Là, cet aventurier se fit bientôt une armée considérable, tant avec les brigands qui infestaient la campagne, qu'avec les esclaves qu'il attirait par l'appât de la liberté. Ses premiers maîtres, c'est-à-dire les sicaires devenus ses rivaux, s'opposèrent à ses progrès. Il leur livra plusieurs combats, où il eut l'avantage; après quoi il vint camper aux portes de la capitale avec trente mille hommes.

Les conjonctures ne lui pouvaient être plus favorables. La haine publique contre Jean de Giscale était montée à son comble. Outre

ses auteurs et sa dureté naturelle, il ne pouvait maintenir son autorité sur les bandits, qu'en permettant tous les crimes. Cruels à l'excès, ils n'étaient pas moins voluptueux, et s'abandonnaient à la plus honteuse mollesse. Après avoir déshonoré les femmes du plus haut rang, ils prenaient leurs vêtemens, leur fard, tous leurs ajustemens; les contrefaisaient dans leur maintien, leurs artifices, dans tout ce que la pudeur ne permet pas de retracer. Le peuple de Jérusalem, outré de mépris et d'indignation contre de pareils monstres, crut beaucoup gagner à prendre Simon pour son général, lui ouvrit les portes, et se mit à la discrétion des brigands qu'il commandait.

Alors il y eut trois partis à la fois dans la république, deux de zélateurs divisés entre eux, et celui des sicaires amenés par Simon de Giora. Ils se firent les uns aux autres une guerre ruineuse, brûlèrent la plupart des dehors du temple, et consumèrent, avec ces édifices, les blés qu'on y avait amassés en abondance, et qui leur devenaient si nécessaires pour soutenir un siége opiniâtre. Ils joignaient cependant leurs efforts quand il s'agissait de faire tête aux Romains; et, par une dévotion assortie à leur fanatisme, ils se réunissaient même pour les sacrifices, dont les victimes fournissaient de quoi vivre à une partie d'entre eux. Mais ce concert passager ne servit qu'à profaner davantage un culte que l'Éternel ne regardait plus avec complaisance. Souvent, la fureur des partis s'allumant au milieu des exercices de la religion, il arrivait que les sacrificateurs, et ceux pour qui l'on sacrifiait, étaient immolés eux-mêmes, ou grièvement blessés. Chaque jour les saints parvis regorgeaient de sang humain.

Les Romains, informés de ces désordres et de ces divisions, ne s'étaient pas pressés d'attaquer la capitale. Ils avaient laissé les citoyens s'affaiblir et se consumer par eux-mêmes; pillant cependant le plat pays, pour leur retrancher tous les moyens de subsistance. Peu avant la Pâque, Tite forma enfin le siége de Jérusalem, avec quatre légions romaines, soutenues des troupes du roi Agrippa, d'Antiochus, roi de Comagènes, de Sohen, roi d'Emesse, et de Malc, roi d'Arabie. Cette multitude d'assaillans vint aussitôt camper à un quart de lieue de la place, qui se trouva extrêmement resserrée. Il y eut une quantité prodigieuse d'Israélites renfermés dans l'enceinte de la cité déicide, qui allait voir le triste accomplissement de la prédiction de Jésus-Christ, que « un jour viendrait où l'on estimerait heureux les ventres stériles et les mamelles qui n'auraient point allaité. » Le nombre immense des assiégés, en favorisant le désordre, eut d'ailleurs pour inévitable résultat de provoquer la disette. Les vivres ne tardant point à

manquer, la famine exerça ses ravages; et la peste, causée par l'infection des cadavres qui demeuraient exposés de toutes parts, y joignit ses horreurs.

Le jour des azimes, qui, cette année 70 de Jésus-Christ, tombait au quatorzième d'avril, la faction des zélateurs établie dans l'intérieur du temple en ouvrit les portes au peuple qui venait adorer Dieu. Jean de Giscale, chef de la faction cantonnée dans la première enceinte, glissa furtivement parmi le peuple une multitude de ses gens avec des armes cachées. Ils firent main-basse sur le parti d'Eléazar, lui tuèrent un grand nombre de ses troupes, soumirent les autres, et se rendirent maîtres de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur de ce vaste édifice. Ainsi, les zélateurs ne formèrent plus qu'un parti, sous les ordres de Jean. Mais les sicaires, plus animés que jamais par l'ambitieux Simon, perpétuèrent la discorde et la désolation.

Tite se détacha avec six cents chevaux, afin de reconnaître la place. Il comptait que les citoyens, ennuyés de leurs maux, lui ouvriraient les portes. Les tyrans avaient pris de trop bonnes mesures : personne n'osa risquer de leur déplaire. On fit au contraire une sortie, où le prince romain fut enveloppé et risqua de périr. Il s'approcha le lendemain avec plus de circonspection, et il établit ses quartiers presque sous les murs.

La situation de Jérusalem était extraordinairement avantageuse, et l'art y avait ajouté tout ce que l'on connaissait alors de meilleur en fortification. La ville occupait deux montagnes; elle avait une triple muraille partout où l'on pouvait s'approcher pour l'attaque; elle était munie d'une excellente citadelle, connue sous le nom de tour Antonienne; et le palais, ainsi que le temple, en formaient deux autres qui n'étaient pas inférieures à celle-ci : d'ailleurs on avait eu le temps de tout mettre en état de défense. Les Romains ne laissèrent pas que de forcer le premier rempart dès le quinzième jour du siége, qui était le troisième de mai, et ils entrèrent par une large brèche faite avec le bélier, à la vue des assiégés. Par là ils se trouvèrent maîtres de la partie septentrionale de la ville jusqu'à la vallée du Cédron, au-delà de laquelle il y avait encore deux remparts. Espérant toujours que les citoyens se rendraient sans attendre les dernières extrémités, ils s'abstinrent de toute violence. Cinq jours après, Tite força le second rempart, mais il y eut plusieurs combats très-sanglans avant qu'il pût s'y établir. Il y laissa reposer ses troupes, et ne profita de son avantage que pour exhorter de nouveau les rebelles à la soumission, son âme sensible et bienfaisante ne pouvant se déterminer à les détruire.

Il leur envoya Josèphe, l'ancien gouverneur de Jotapat, dans l'idée qu'un homme de leur nation, qui se trouvait si bien de la clémence du vainqueur, les engagerait plus facilement à faire le même essai. Mais tout ce que ce médiateur éloquent put dire de plus persuasif, ne fit aucune impression sur les chefs. Il ne persuada que des particuliers, en assez bon nombre, à qui force fut de dissimuler, et qui se rendirent secrètement au camp des Romains, où on les reçut avec humanité. Les deux tyrans, Jean et Simon, redoublèrent leur cruelle vigilance, faisant massacrer tout homme qui approchait seulement des portes de la ville sans être muni d'un ordre de leur part ; usant même de ce prétexte pour accuser de trahison quiconque leur déplaisait.

Cependant la famine devenait intolérable. On ne voyait plus de grains d'aucune espèce sur les marchés ni partout ailleurs. Les factieux, s'embarrassant fort peu du reste des habitans, faisaient dans tous les logis les recherches les plus rigoureuses, afin de tout mettre en réserve pour eux-mêmes. Ils maltraitaient cruellement ceux chez qui il se trouvait des vivres qu'on n'avait pas déclarés. Ils jugeaient, à l'inspection du visage et de la corpulence, de la manière dont on était nourri ; et ils appliquaient à la question ceux qui paraissaient vivre avec quelque aisance. Mais la misère fut bientôt si extrême, que plusieurs vendirent leur héritage pour une mesure d'orge ; puis, s'enfermant dans l'endroit le plus caché de leur maison, ils en faisaient du pain à la hâte, ou mangeaient le grain tout cru, en attendant une mort désormais inévitable. Si l'on pouvait avoir quelque viande, on la dévorait, sans prendre le temps de la faire cuire. On se l'arrachait des mains dans la même famille, le mari à son épouse ou à l'enfant qui languissait entre ses bras. La force décidait du droit. Le péril et le besoin plus pressant encore avaient étouffé tout sentiment naturel.

Mais on ne pouvait se cacher long-temps aux factieux Dès qu'ils voyaient une porte fermée, ils l'enfonçaient sur-le-champ ; prenaient aux cheveux les femmes qui tenaient du pain ; traînaient les enfans avec le morceau auquel ils s'attachaient ; les foulaient aux pieds ou les froissaient aux murs, pour le leur faire lâcher. On arrachait aux plus malheureux quelques méchans herbages qu'ils allaient cueillir la nuit, hors de la ville, au péril de leur vie ; car Tite faisait enlever ceux qui sortaient dans ce dessein ; et comme ils étaient presque toujours suivis par les émissaires des tyrans, ceux-ci les forçaient de combattre avant de se rendre.

Or, tous ceux que les assiégeans prenaient les armes à la main étaient crucifiés sans pitié, pour épouvanter les rebelles, et il y eut des jours où l'on en fit périr jusqu'à cinq cents par ce supplice ;

en sorte qu'on manqua de croix et de places pour les dresser[1]. Ainsi cette nation déicide éprouva un châtiment analogue au forfait qui était la première cause de ses calamités. En crucifiant ces misérables, la soldatesque idolâtre leur rendait encore tous les outrages et les raffinemens de cruauté dont eux-mêmes avaient usé envers le Fils de Dieu. On exposait ces suppliciés à la vue de leurs proches et de leurs amis, qui, du haut des murs, poussaient des cris de rage et de désespoir. Il y eut quelques-uns de ces infortunés captifs qu'on leur renvoya les mains, le nez et les oreilles coupés, ou mutilés d'une manière plus affreuse, sans que rien pût jamais vaincre leur obstination.

Le général fut obligé d'employer tout l'art des siéges. Il fit élever quatre terrasses ou plate-formes en terre, pour attaquer la citadelle. Il y avait dix-sept jours qu'on y travaillait, quand le fils du roi de Comagènes arriva au camp avec des troupes fraîches et aussi ardentes que lestes. Le jeune prince blâma la lenteur des Romains, et courut à l'assaut. Tous ses gens furent taillés en pièces, et il fut trop heureux d'échapper presque seul. Dès que les plates-formes furent achevées, on y dressa les machines. Mais comme on se disposait à battre le mur, on fut étrangement surpris de voir s'écrouler à l'instant deux de ces immenses ouvrages tout embrasés. Jean de Giscale, par un travail prodigieux, et tout-à-fait inconcevable dans ce temps-là, les avait fait miner par-dessous les murs de la ville, et il avait ensuite mis le feu aux bois qui les étayaient. Les assiégés firent en même temps une sortie qui produisit le plus grand effet, dans la surprise où se trouvaient les Romains. Les Juifs ruinèrent les deux autres terrasses, brûlèrent les machines, et repoussèrent l'ennemi jusque dans son camp. Le travail eût été infini pour réparer tant d'ouvrages, et le soldat commençait à se rebuter. Le général prit le parti d'investir, par un nouveau mur de deux lieues de circuit, ce qui restait de ville aux Juifs : accomplissant, sans le savoir, la prédiction du Sauveur dans toutes ses circonstances.

La famine, après cette circonvallation, devint affreuse. Elle emportait tout à la fois des familles entières. On voyait par troupes, sur les places publiques, des gens enflés et défigurés se traîner comme autant de fantômes, puis tomber tout-à-coup. Les rues, ainsi que les maisons, regorgeaient de morts. On entreprit d'abord de les enterrer; et, par une seule porte de la ville, on enleva, dans l'espace de deux mois et demi, cent quinze à seize mille cadavres de pauvres seulement, dont on tenait le compte pour payer les porteurs. Mais après cela, on n'eut ni le courage ni la force d'inhumer

[1] Josèphe, VII, 12.

personne. L'air fut bientôt empesté à un tel point, que le vent en porta l'infection jusqu'au camp de Tite, qui leva les yeux au ciel en soupirant, et en prenant Dieu à témoin que ce peuple intraitable ne devait imputer qu'à lui-même l'excès de ses calamités. Ces misérables ne versaient plus de larmes, ne proféraient plus de plaintes : on ne remarquait en eux qu'un accablement stupide. Un morne silence régnait dans toute la ville.

Les séditieux, auteurs de ces maux, s'y montraient parfaitement insensibles. Ils parcouraient les maisons pour dépouiller les morts, et on les en voyait sortir en s'applaudissant et en plaisantant. Ils essayaient la pointe de leurs épées ou de leurs javelots sur les malheureux qui venaient d'expirer, et quelquefois sur ceux qui respiraient encore. Comme l'ennemi fut quelque temps sans trop les presser, voulant toujours donner lieu à une soumission volontaire, ils s'enivrèrent d'une folle présomption, comme si on les eût craints, et se flattèrent d'une prochaine délivrance. Les chefs de faction avaient de faux prophètes apostés pour abuser le vulgaire, qu'ils ne persuadaient cependant qu'en petit nombre. La plupart de ceux qui pouvaient s'échapper passaient au camp des Romains. Là ils trouvaient abondamment à manger; mais le grand nombre périssaient, en se surchargeant d'une nourriture qu'ils ne pouvaient plus digérer.

Plusieurs de ces transfuges, dans la crainte d'être volés, avaient avalé, en désertant, quelques pièces d'or qui leur restaient des débris de leur fortune. Des soldats arabes et syriens, qui faisaient partie de l'armée romaine, leur virent retirer cet or de leurs excrémens. Aussitôt le bruit se répandit dans l'armée que tous les Juifs qui sortaient de Jérusalem avaient les entrailles pleines d'or : ce qui excita tellement la cupidité du soldat, qu'il les allait attendre au passage pour leur ouvrir le ventre. Dans une seule nuit, il s'en trouva deux mille qui périrent de la sorte. Tite fit publier les plus terribles défenses contre ces atrocités; mais elles ne laissèrent pas que de continuer, quoique plus secrètement.

Il fallait user de ménagement avec une armée où il y avait beaucoup d'étrangers, et qui, ennuyée de la longueur du siége, commençait à se mutiner. De peur même de la voir bientôt rebutée totalement, le général ne vit plus d'autre parti à prendre que de faire violence à sa propre douceur, et d'attaquer derechef à force ouverte. Il employa presque tout le mois de juin à préparer de nouvelles machines et de nouvelles plates-formes. L'entreprise paraissait d'une difficulté insurmontable : on était réduit à tirer le bois de quatre lieues de distance, et à le recueillir çà et là, en démolissant les bâtimens épars dans la campagne. On vint pourtant à bout de

cet ouvrage, pour lequel on ne manqua pas de prendre les précautions que l'expérience avait montrées nécessaires. Les machines étaient presque finies, quand les rebelles firent une sortie nouvelle pour les ruiner. Les assiégeans les défendirent avec une vigueur proportionnée à la peine qu'elles leur avaient coûté. Le succès répondit à leur constance. Dès le lendemain ils firent jouer le bélier, allèrent à la sape, et le mur, ébranlé, s'écroula pendant la nuit. Ils entrèrent par les brèches, s'établirent de manière à ne pouvoir plus être délogés, et se rendirent maîtres de toute la ville basse.

Déjà la famine, devenue générale, se faisait sentir aux factieux mêmes. Ils couraient comme des loups affamés, sur la moindre apparence de nourriture, pour forcer l'entrée des maisons. Tout leur manquant à la fin, ils mangèrent le cuir de leurs ceintures et de leurs boucliers, après quoi l'on mit sous la dent ce dont la seule idée fait horreur. Les ronces et les orties, des restes foulés de vieux foin, étaient des mets recherchés, et quelques brins s'en vendirent jusqu'à quatre dragmes, c'est-à-dire plus de trente sous de notre monnaie.

Une femme, nommée Marie, fille d'Eléazar, d'une naissance et d'un rang distingués, était venue du pays situé au-delà du Jourdain, pour célébrer la Pâque dans la ville sainte, où elle se trouva inopinément renfermée avec la multitude[1]. Les séditieux lui eurent bientôt enlevé tout ce qu'elle avait apporté, sans lui laisser la moindre chose pour se nourrir, elle et un jeune enfant qu'elle allaitait. Dans le désespoir où ils la réduisirent, elle les accabla d'injures, ne cherchant qu'à les mettre en fureur pour se faire égorger. N'y ayant pu réussir, elle se retire avec son enfant, fixe un moment les yeux sur cet innocent qui suçait en vain ses mamelles desséchées. « Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réservé-je? A souffrir mille horreurs » avant d'expirer, ou à subir, pour plus grand bonheur, un indigne » esclavage. » Elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié, et serre le reste. Bientôt l'odeur eut attiré les factieux. Ils lui mettent l'épée sur la gorge, en lui demandant ce qu'elle a caché. « Je vous » en ai gardé une bonne part, leur dit-elle; voyez et mangez. » Ils furent saisis d'horreur, et demeurèrent immobiles. « C'est mon enfant, reprit-elle, c'est moi qui l'ai mis dans cet état; vous en pou» vez bien manger après sa mère. » Ils s'éloignèrent en frissonnant, et le bruit de ce forfait se porta jusqu'au camp des Romains qui avaient peine à le croire.

La pitié de Tite redoubla; mais la plus grande partie de son armée résolut d'exterminer une nation qui engendrait de pareils

[1] Jos. VII, 7.

monstres. Les Chrétiens, qui apprirent ces horreurs jusqu'à Pella, y reconnurent avec un religieux effroi l'accomplissement littéral des paroles adressées aux femmes de Sion par le Rédempteur portant sa croix : « Qu'un jour viendrait où l'on estimerait heureux » les seins stériles, et les mamelles qui n'auraient point allaité. »

Il restait aux Juifs le temple et la ville haute, ce qui formait comme une seconde place avec sa citadelle. Les Romains, pour les forcer dans ces postes, profitèrent de la consternation où la cessation du sacrifice perpétuel jeta tout-à-coup les différentes factions. Ce peuple maudit ne reconnut qu'avec effroi, le dixième de juillet, l'impossibilité de sacrifier selon la loi, parce qu'il ne se trouvait plus ni pontife, ni sacrificateur dans aucun parti. Mais vérifiant, d'une manière encore plus fatale, ce qu'avait ajouté le prophète : « Qu'ils auraient des yeux inaccessibles à la lumière, » en voyant la prophétie la mieux caractérisée de leur réprobation tournée en événement, ils n'y reconnurent pas leur réprobation même. Ils s'aveuglèrent par la confiance qu'ils avaient dans la solidité et la hauteur extraordinaire des murs du temple, et dans les accompagnemens, également forts et superbes, que le vieil Hérode avait ajoutés au corps de l'édifice. Ces bâtimens étaient immenses, et de magnifiques galeries de communication s'étendaient depuis la tour Antonienne jusqu'au lieu saint. Les assiégeans ne purent en effet, ni escalader les murs, ni les abattre avec le bélier.

Ainsi Tite se vit contraint, le huitième d'août, de mettre, contre son inclination, le feu aux portes de la seconde enceinte du temple. La flamme gagna les galeries, qui brûlèrent le reste du jour et toute la nuit suivante. Les légions voulaient tout consumer; mais le général, avec ses principaux officiers, ne pouvait se résoudre à détruire ce monument unique par sa beauté, et qui faisait l'objet de la vénération comme de l'admiration de tous les peuples. Il commanda l'assaut, et marcha le premier. Les soldats montaient avec d'autant plus d'assurance, que personne ne paraissait pour défendre les murs : mais à peine les légionnaires eurent-ils arboré quelques-unes de leurs aigles, qu'ils furent chargés avec une furie qui n'avait point encore eu d'exemple ; toute la valeur romaine ne put résister. Les Juifs précipitèrent les assaillans du haut de l'édifice, après leur avoir arraché les drapeaux qu'ils remportèrent en triomphe.

Alors un soldat romain, ne se possédant plus, et par une impulsion que Josèphe nomme divine ou surnaturelle, prit un tison du feu qui embrasait l'enceinte extérieure, et que le prince s'efforçait d'arrêter; puis, se faisant soulever par ses compagnons,

il le jeta par une fenêtre des appartemens qui tenaient au temple, du côté du septentrion [1]. Le feu prit en une multitude d'endroits à la fois, avec une rapidité qui ne parut point naturelle aux idolâtres mêmes. Les Juifs, en voyant brûler les sacrés parvis, demeuraient immobiles comme autant de statues. Tite accourut bien vite pour arrêter l'incendie. Il semblait n'avoir pas moins à cœur la conservation du temple que la réduction des rebelles; mais il ne put se faire obéir. Le soldat ne voulait que confusion, pour piller à son aise. Les dehors du temple étaient couverts de lames d'or : ils jugeaient par là des richesses du dedans. Tite se fit néanmoins jour à travers les Romains et les étrangers. Il aperçut en effet, dans l'intérieur du lieu saint, un amas étonnant de choses inestimables, bien supérieures encore à tout ce que la renommée en publiait.

Mais tandis qu'il apaisait l'incendie dans un endroit, le feu reprenait ailleurs avec plus d'activité. Ainsi ce fameux temple, le plus beau, le plus grand et le plus riche de l'univers, en exécution des décrets du Tout-Puissant, malgré les vaincus et le vainqueur, fut réduit en cendres le même mois et le même jour que le premier temple bâti par le roi Salomon avait été brûlé par Nabuchodonosor, c'est-à-dire le dixième jour du mois judaïque qui correspond à notre mois d'août, l'an soixante et dix de Jésus-Christ.

Dans la confusion de l'incendie, les deux chefs des séditieux, Jean de Giscale et Simon de Giora, se firent jour, l'épée à la main, avec quelque suite, et se retirèrent à la ville haute. Tout ce qui resta dans le temple fut massacré, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Des monceaux de corps, entassés autour de l'autel, en égalaient la hauteur. Le pavé ne paraissait nulle part sous l'affreux amas du sang et du carnage. Il y périt, entre autres, six mille personnes, hommes, femmes et enfans, qui la veille, dans l'état désespéré où étaient les affaires, avaient encore eu la fanatique imprudence d'accourir de la ville basse à la suite d'un faux prophète, sur la promesse d'une délivrance prochaine.

La ville haute était située sur la montagne escarpée de Sion. L'avantage du lieu inspira une confiance toute nouvelle au reste des révoltés. Tite les ayant sommés de se rendre à discrétion, mais la vie sauve, ils exigèrent, sans l'obtenir, qu'il leur fût libre de se retirer au désert avec leurs femmes et leurs enfans, et continuèrent de se défendre. Le Romain, irrité de la nécessité où il se voyait de commencer un nouveau siége, fit brûler toute la

[1] Jos. VII, 10.

ville basse, et construire de nouvelles terrasses contre la haute. L'armée y travailla depuis le vingtième du mois d'août jusqu'au septième de septembre, jour où elle fit jouer les machines. Tout fut bientôt forcé, et dès le lendemain les assiégeans entrèrent par la brèche. Ils mirent tout à feu et à sang. Ce que la flamme avait épargné, Tite acheva de le raser, ne laissant pas pierre sur pierre dans ce lieu d'anathème, et il y fit passer la charrue. Il réserva seulement quelques pans de murs à l'occident, avec quelques tours, comme un monument de terreur pour la postérité. Le butin fut si grand, malgré les ravages de l'incendie, que le prix de l'or baissa de moitié dans les provinces circonvoisines.

On trouva, dans les égoûts souterrains, les corps d'environ deux mille personnes mortes de misère, ou qui s'étaient égorgées les unes les autres plutôt que de se soumettre aux vainqueurs. Les tyrans Jean et Simon s'y étaient aussi réfugiés. La faim ne tarda point à en tirer Jean, qui vint demander quartier. On lui accorda la vie ; mais, après qu'il eut servi au triomphe, on l'emprisonna pour le reste de ses jours. Simon, qui avait quelques provisions dans son antre, y demeura caché jusqu'à la fin d'octobre. Il en sortit alors, et vint se présenter d'un air assuré et majestueux, magnifiquement vêtu de lin d'Egypte et de pourpre. Les gardes étonnés lui demandèrent avec respect qui il était. Il se nomma fièrement. On l'enchaîna, et peu de jours après il fut transporté à Rome, pour servir aussi au triomphe de son vainqueur ; après quoi il périt de la main du bourreau, à raison de son opiniâtreté et de sa qualité de chef principal de la rébellion.

Il est impossible de marquer au juste le nombre des Israélites qui périrent dans cette guerre, la plus funeste et la plus meurtrière que jamais nation ait essuyée. On compta onze cent mille morts dans le cours du siége [1] ; en y ajoutant ceux qui périrent en même temps, ou peu auparavant, dans les autres places de la Palestine, le nombre en passe treize cent trente-sept mille, sans ceux qu'on ne put compter. Il y en eut outre cela quatre-vingt-dix-sept mille réduits en esclavage [2]. Mais à peine daignait-on les acheter. Tite refusa les couronnes que les nations voisines vinrent lui offrir, selon la coutume, en le félicitant de sa victoire. Il publiait devant tout le monde qu'elle n'était pas son ouvrage, et qu'il n'avait que prêté son bras au Dieu terrible de ce peuple impie.

Afin d'étouffer jusqu'à la dernière étincelle d'une rébellion si funeste, il passa l'hiver dans le voisinage, et ne partit de Syrie qu'au printemps, pour aller s'embarquer en Egypte. Repassant

[1] Jos. VII, 7. — [2] Philost. VI, 14.

alors près des ruines de Jérusalem, il ne put s'empêcher de verser des larmes sur la destinée d'une ville autrefois si florissante, et il maudit cent fois les auteurs de la révolte, qui l'avaient contraint à une pareille rigueur.

Quand il fut arrivé en Italie, l'empereur son père vint au-devant de lui, assez loin de Rome, où ils entrèrent ensemble en triomphe, avec une pompe proportionnée à l'importance et aux difficultés de l'expédition qui en était l'objet.

Afin de mettre la dernière main à la réduction de la Judée, on y envoya Lucilius-Bassus avec de nouvelles troupes. Elles prirent le château d'Hérodion, puis celui de Machéron, d'une force extraordinaire. Deux années après la prise de Jérusalem, l'an 72 de Jésus-Christ, l'empereur Vespasien fit vendre toutes les terres des Juifs. L'an 73, Publius-Silva, qui avait succédé à Bassus, mort dans son gouvernement, assiégea la forteresse de Massade, qui passait pour imprenable, et continuait d'être occupée par un reste de ces brigands qu'on nommait sicaires. On la mit, en peu de temps, hors d'état de se pouvoir défendre, malgré la force de la place, malgré toute la furie et le désespoir de ses défenseurs. Voyant qu'ils ne pouvaient plus tenir, ils prirent le parti d'égorger leurs femmes et leurs enfans; puis ils se tuèrent les uns les autres. Mais, chacun regardant comme une faveur de mourir des premiers, il fallut tirer au sort celui qui survivrait aux autres. Ce malheureux, après s'être assuré que personne ne respirait plus, mit le feu au palais où cette scène barbare venait de se passer, puis s'enfonça un poignard dans le sein. Dès le lendemain les assiégeans entrèrent dans la place, qui n'était plus qu'un vaste tombeau, mais qui les rendait paisibles possesseurs de toute la Judée.

Il s'était échappé plusieurs de ces assassins. Ils se jetèrent en Égypte, où ils cherchèrent de nouveau à exciter des troubles, et à inspirer l'horreur qu'ils avaient du nom romain. Tous furent pris et appliqués à divers supplices; mais leur opiniâtreté fut la même dans tous les genres de tourmens : on n'en put engager un seul, pas même entre les enfans, à jamais nommer l'empereur du nom de maître. Le jeune Agrippa, ainsi appelé pour le distinguer du premier Hérode-Agrippa, et qui, dès le commencement de la révolution, avait si bien signalé son zèle pour Rome, fut dédommagé de la perte qu'il faisait d'une ville aussi considérable que la capitale de la Judée. On attribua des possessions voisines à ce frère de Bérénice, avec tout l'avantage d'une compensation faite en faveur d'une femme dont les charmes avaient captivé le conquérant de sa patrie. On ne comptait plus que ces deux rejetons de la race d'Hérode, qui, si nombreuse peu auparavant, et toujours si puis-

samment protégée, fut entièrement éteinte dans le siècle même de son élévation.

Nulle histoire, au reste, n'est plus authentique ni plus certaine que celle de cette étrange révolution. Elle a été écrite avec autant de sens que d'élégance par le Juif Josèphe, distingué par son rang et ses talens, fils d'un sacrificateur, et qui, ayant toujours persévéré dans la religion de ses pères, ne peut être soupçonné de prévention en faveur du christianisme. Outre les sept livres de la Guerre des Juifs, écrits par cet auteur, il nous reste de lui vingt livres des Antiquités judaïques, et deux livres contre Appion.

Après la ruine de Jérusalem, il ne fut presque plus question des Pharisiens ni des Sadducéens. On vit encore des Nazaréens; mais c'étaient des Chrétiens judaïsans, qui, faisant un mélange bizarre des deux religions, n'étaient, à proprement parler, ni Juifs ni Chrétiens. Bientôt ils se joignirent aux sectateurs d'Ebion. Cet hérésiarque avait commencé à dogmatiser dans le bourg de Cacata, sa patrie, aux environs de Pella, tandis que les Chrétiens de Jérusalem se trouvaient encore réunis dans cette petite ville. Ses disciples se piquaient surtout d'imiter ceux qui s'étaient dépouillés de leurs possessions, pour en apporter le prix aux pieds des apôtres. Ils tiraient vanité du nom même de leur chef Ebion, qui signifie pauvre, quoiqu'il l'eût reçu fortuitement à sa naissance. Grands panégyristes de S. Pierre, qu'ils faisaient auteur de leur doctrine corrompue, ils ne cessaient de calomnier l'Apôtre des nations, et ne pouvaient souffrir ses écrits, qui font si fortement sentir l'inutilité de la circoncision et de la loi cérémoniale. Ces novateurs impies soutenaient que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les enfans ordinaires; qu'il n'était pas le Fils de Dieu par nature, mais que le Christ était descendu en lui du haut des cieux, en forme de colombe; qu'alors Dieu lui avait donné l'empire du siècle futur, abandonnant au démon l'empire de ce monde. Ils rejetaient et admettaient des divines Ecritures ce qui leur plaisait, tronquaient même les livres les plus anciens de la loi, ainsi que l'Evangile de S. Matthieu, pour lequel néanmoins ils affectaient un respect particulier. Ils obligeaient tous leurs disciples à se marier, même avant l'âge de puberté, et permettaient la pluralité des femmes.

La doctrine de Cérinthe n'était guère différente. Il ne pensait pas mieux de la divinité du Rédempteur, et il déterminait le temps où le Christ était descendu dans Jésus, savoir à son baptême, quand l'Eternel glorifia son Fils aux yeux du monde, ainsi que l'Evangile le rapporte. Il ajoutait que, par cet organe, Jésus avait instruit les hommes, et opéré des œuvres admirables jus-

qu'au temps de sa passion; mais qu'alors le Christ s'était envolé au ciel, d'où il était descendu; en sorte que Jésus tout seul était mort, puis ressuscité. Ici l'on peut reconnaître, en passant, les premiers germes du nestorianisme, qui met deux personnes en Jésus-Christ, et la perpétuité de la foi contraire, reçue dans l'Eglise dès son origine. Ces erreurs capitales de Cérinthe, directement opposées à la doctrine de S. Paul et aux décrets du concile apostolique de Jérusalem, auxquels cet Apôtre eut tant de part, donnent un nouveau jour à ce qui s'y passa. On voit par là pourquoi le Docteur des nations s'éleva avec tant de chaleur dans ce concile contre les prétentions de certains judaïsans, qui tendaient au fond à anéantir toute la vertu de la croix de Jésus-Christ. Ces faux Chrétiens furent aussi des premiers à établir l'erreur des Millénaires dans le sens le plus grossier et le plus pernicieux. Ils n'enseignaient pas seulement qu'après la résurrection générale il y aurait un règne terrestre de Jésus à Jérusalem, mais que les hommes y passeraient mille ans dans les festins et tous les plaisirs charnels. La mort de S. Paul donnait à ces faux docteurs des facilités et une audace que sa présence avait toujours arrêtée.

Alors Ménandre, né en Sarmatie, enseigna, outre les erreurs de Simon le Magicien dont il avait été disciple, que le baptême de cet imposteur était la vraie résurrection, et que ceux qui le recevraient, jouiraient dès ce monde de l'immortalité. Alors aussi de pieux et zélés docteurs, formés à l'école des apôtres, retracèrent en grand nombre, de vive voix et par écrit, des instructions si semblables aux maximes apostoliques, que quelques-uns des plus anciens Pères parurent porter un respect presque égal aux unes et aux autres. Le livre du Pasteur fut mis au jour par un fervent laïque, nommé Hermas, qui vivait sous le pontificat de S. Clément, et dont l'Apôtre des Gentils fait mention entre les fidèles de Rome les plus illustres. Cet ouvrage, composé dans un style simple et rempli d'onction, est divisé en trois parties, dont la première et la troisième présentent une multitude de révélations en forme d'apologues, pour porter à la sainteté des mœurs. La seconde comprend, en douze chapitres ou préceptes, les règles principales de la morale chrétienne : c'est cette seconde partie qui a fait donner à tout l'ouvrage le nom de livre du Pasteur, parce que l'ange tutélaire d'Hermas y apparaît sous cette figure afin de l'instruire; ce qui prouve l'antiquité de la doctrine chrétienne touchant les anges gardiens. L'auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux anges, l'un bon et l'autre mauvais. Ce qu'il ajoute, que les apôtres après leur mort ont prêché Jésus-Christ aux saints, ne nous est pas assez intelligible pour le trouver aussi remarquable

que le font certains auteurs. Quoiqu'on attribue communément le livre du Pasteur à S. Hermas, car il est compté au nombre des saints, quelques savans pensent qu'il a été composé contre le montanisme, et par conséquent dans le second siècle de l'Eglise.

Le pape S. Clément communiqua des lumières bien plus pures encore aux fidèles de son temps. Ce pontife avait succédé à S. Clet, successeur de S. Lin, environ vingt-quatre ans après la mort de S. Pierre, c'est-à-dire l'an 91, le 13 janvier, jour auquel on célébrait autrefois la fête de sa chaire, comme celle du Prince des apôtres. Il s'éleva sous Clément des factions très-vives dans la florissante église de Corinthe. Une cabale ayant fait déposer injustement quelques prêtres, ceux-ci eurent recours à l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les autres. Clément, pape alors, comme le dit Eusèbe, envoya vers les Corinthiens, Claude, Ephèbe, Valère, Viton et Fortunat, chargés d'une lettre bien propre à pacifier les esprits, et si digne de vénération, qu'on la lisait publiquement à Corinthe plus de soixante et dix ans après.

Cette épître, accueillie avec le plus grand honneur après celles des apôtres, mérite cette distinction, et répond parfaitement au ton apostolique qu'y prend le pontife. On n'y trouve pas sans doute ce degré d'élévation, ce sublime, cet enthousiasme divin qui se rencontrent dans les auteurs inspirés, mais une grande clarté dans les idées, beaucoup de pureté et d'élégance dans le style, tout ce qui annonce la culture de l'esprit, un enchaînement admirable dans les raisonnemens et toute la suite des matières. Pour en donner une idée convenable, il en faudrait transcrire la plus grande partie. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous le permettent pas. Mais ce qu'elle contient de relatif aux mœurs et à la discipline doit trouver place dans une *Histoire générale de l'Eglise*, et donnera quelque connaissance de la manière noble et ingénieuse de l'auteur.

Pour inspirer aux fidèles de Corinthe l'horreur qu'ils devaient avoir de la division : « Il est honteux, mes très-chers frères, leur » dit-il, il est indigne des disciples de l'Evangile, que le bruit des » troubles de votre église (de l'église de Corinthe), si ancienne et » si respectable, soit parvenu non-seulement jusqu'à nous, mais » jusqu'à ceux qui en tirent contre nous des sujets de triomphe. Par » votre déférence inconsidérée pour un petit nombre de téméraires et de séditieux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les » Gentils. La renommée des illustres enfans de Paul, si respectés et » si chéris de tout le monde, en a souffert de la flétrissure ; car qui » n'estimait votre foi et toutes vos vertus, pour peu qu'il eût demeuré parmi vous ? Qui ne bénissait votre hospitalité, et n'en

» étalait ou n'en publiait la magnificence? Qui n'admirait votre sa-
» gesse, votre modération, l'esprit de science et de conseil selon
» lequel vous vous conduisiez? Vous faisiez tout sans acception de
» personne, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la
» loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos pasteurs. Vous
» rendiez l'honneur convenable à vos anciens; vous donniez aux
» jeunes gens l'exemple de l'honnêteté et de la modestie; vous
» avertissiez les femmes de s'attacher à leur époux comme elles le
» doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité
» de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la
» retraite et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté
» et la sainteté de leurs intentions. Vous étiez tous dans des senti-
» mens d'humilité et sans aucune présomption, plus enclins à obéir
» qu'à commander, à donner qu'à recevoir, contens de la subsis-
» tance pour ce monde, que vous regardiez comme un lieu de pas-
» sage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur tou-
» jours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes
» à sa parole. Ainsi vous jouissiez des bénédictions de la douceur
» et de la paix. Vous aviez une faim et une soif insatiables de la
» justice; et comblés de la plénitude de l'Esprit saint, la surabon-
» dance de vos biens se répandait au loin sur tout le monde. Dans
» la joie de la bonne conscience, et d'une confiance juste et raison-
» nable, vous étendiez vos bras vers le Tout-Puissant, à qui vous
» n'aviez à demander le pardon que des péchés de fragilité. Mais
» vous le pressiez jour et nuit par des gémissemens ineffables, afin
» qu'il ne pérît aucun de ceux qu'il a donnés à son Fils. Vous con-
» versiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans
» ressentiment. Si quelqu'un péchait contre vous, c'était sa chute
» que vous pleuriez : vous estimiez que les fautes du prochain
» étaient les vôtres. Le premier germe de la division, l'ombre de la
» sédition vous faisait horreur. »

Par ces derniers mots, le saint pontife rentre dans son objet direct, et s'étend fort au long, toujours avec la même éloquence, sur les maux de la discorde. En s'élevant contre les troubles et les téméraires entreprises qui lui donnent naissance, il nous apprend l'ordre etabli de toute antiquité dans le ministère ecclésiastique.
« Nous devons, dit-il, faire avec ordre tout ce que le Seigneur
» nous a commandé. Il nous a ordonné d'accomplir dans le temps et
» de la manière convenable les offices et les oblations : il a déter-
» miné lui-même quand et par qui elles devaient être faites. Dans
» le culte mosaïque, il y a des fonctions particulières au souverain
» pontife; les sacrificateurs ont leur place réglée; les lévites sont
» chargés du service qui leur est propre; le peuple est astreint aux

» préceptes qui lui conviennent. Chacun de vous, mes frères, doit » à cet exemple se tenir dans son rang, avec modestie, sans sortir » des bornes qui lui sont marquées. Dieu a envoyé Jésus-Christ, et » Jésus-Christ a envoyé les apôtres, selon l'ordre et la volonté de » Dieu. Ils ont annoncé l'Evangile dans les provinces et dans les » villes où ils ont établi les premiers d'entre eux pour évêques et » pour diacres de ceux qui devaient croire. Ils ont aussi connu, par » les lumières du Seigneur, qu'il y aurait de la contention pour la di- » gnité de l'épiscopat; c'est pourquoi, après avoir institué les premiers » pasteurs, ils ont encore statué qu'après leur mort d'autres hommes » éprouvés succéderaient au ministère des premiers. Ceux donc qui » ont été établis par eux, ou ensuite par d'autres, avec l'approba- » tion de l'Eglise, et qui ont régi sans reproche le troupeau de Jé- » sus-Christ, on ne peut, sans injustice, les rejeter du ministère. » Voilà ce qui se trouve de plus relatif à notre dessein dans la précieuse épître de S. Clément, qui nous est parvenue tout entière.

Il reste des fragmens considérables d'une seconde lettre, dont il est regardé comme l'auteur par de bons critiques, et qui n'est pas indigne de lui. Mais il est étonnant qu'après des ouvrages de ce caractère, on lui ait encore attribué le livre des Recognitions, ou l'Itinéraire de saint Pierre, avec d'autres écrits visiblement supposés. Pour les Canons apostoliques qu'on a voulu aussi lui prêter, ils ne sont pas plus de ce pontife que des apôtres. C'est une collection, ancienne à la vérité, de divers réglemens de discipline établis dans plusieurs conciles du second et du troisième siècles, Mais, quoique respectables à cet égard, ils sont néanmoins comptés parmi les écrits apocryphes à raison de plusieurs défauts, et en particulier parce qu'ils ont favorisé l'erreur des Rebaptisans. La lettre de saint Clément aux fidèles de Corinthe, en leur proposant des exemples propres à inspirer l'horreur de la discorde, fournit un témoignage formel du martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul à Rome sous les gouverneurs, suivant ses expressions, c'est-à-dire tandis que Néron était absent. Elle nous apprend en même temps que c'est par la jalousie des faux-frères que ces deux saints furent mis à mort, après avoir été très-souvent persécutés, pendant leur vie, par les mêmes intrigues.

Clément occupa neuf ans le saint Siége, c'est-à-dire depuis l'an 91 jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les écrivains les plus anciens et les plus dignes de foi, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, ne disent rien de particulier touchant sa mort. On ignore où les actes si bien circonstanciés de son exil et de son martyre peuvent avoir été puisés.

L'empereur Vespasien était mort dès l'an 79 de Jésus-Christ,

en marquant d'une manière digne d'attention le peu de fonds qu'il faisait des superstitions romaines. Comme tout le monde paraissait fort affligé de sa mort inévitable, le prince, conservant toute la gaîté naturelle de son humeur, et voulant l'inspirer à ceux qui l'environnaient, s'écria tout-à-coup : « Je pense que je deviens » dieu. » C'est ainsi qu'il traitait l'apothéose qu'on devait faire de lui après sa mort. Quoiqu'on ne compte pas Vespasien au nombre des persécuteurs, il périt néanmoins sous son règne un assez grand nombre de chrétiens, que l'on confondait avec les Juifs, alors extrêmement odieux dans l'Empire.

Tite, son fils aîné, lui succéda. Il avait fait malgré lui le malheur de la nation juive. Quand il put se livrer en souverain à toute la bonté de son naturel, il ne se plut qu'à compter ses jours par ses bienfaits. Mais il ne demeura qu'environ deux ans sur le trône, où il fut remplacé par son frère Domitien. On conçoit à peine qu'il soit sorti du même sang deux empereurs de mœurs si différentes. Domitien fut un second Néron pour l'impudicité et la cruauté. Plus semblable dans ses goûts à un bourreau qu'à un empereur, un de ses plus doux amusemens était le supplice des criminels, qu'il faisait mourir la plupart sous ses yeux. Il ne manqua point d'imiter Néron dans sa haine contre les Chrétiens, qu'il proscrivit par des édits en forme dès la seconde année de son règne. Flavius-Clément, son cousin-germain, s'étant converti avec toute sa famille, il le fit exécuter à mort, au sortir du consulat, quoiqu'il l'eût affectionné au point de destiner l'empire à ses deux fils, encore enfans, dont il avait changé les noms en ceux de Vespasien et de Domitien. Flavie-Domitille, femme de ce consul, et de son propre chef parente de l'empereur aussi bien que son époux, fut condamnée au bannissement. On relégua comme elle, mais dans un lieu séparé, une autre Flavie-Domitille, nièce de Clément. Achille et Nérée, deux de ses gens, aussi chrétiens, la suivirent, et eurent la tête tranchée.

On déféra au tyran le disciple bien-aimé du Sauveur, le dernier qui rendît encore témoignage sur la terre à ce qu'il avait vu et entendu dans la compagnie de ce Dieu fait homme. Il était revenu à Ephèse, lieu le plus ordinaire de sa demeure, après avoir consumé ses années et ses forces à porter l'Evangile bien avant dans la Grande-Asie. Tertullien nous apprend [1] que cet illustre évangéliste fut conduit à Rome, et, par sentence, plongé, près la porte Latine, dans l'huile bouillante, dont il ne reçut aucun mal. Après quoi on le relégua dans l'île de Patmos, l'une de l'Archipel. Là,

[1] Præscr. c. 54.

dans le silence de la retraite, il eut des révélations prophétiques qu'il communiqua aux sept principales églises de l'Asie, plus spécialement commises à ses soins, c'est-à-dire aux églises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie et de Laodicée. Le prophète y adresse la parole aux anges de ces églises; c'est ainsi qu'il en nomme les évêques. Mais on présume très plausiblement que les avis qu'il leur donne, et qui laisseraient, sans cette explication, des impressions assez désavantageuses touchant quelques-uns d'entre eux, concernent plutôt l'état général du troupeau que celui du pasteur. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur, inspiré et ravi par l'Esprit du Seigneur, s'élève avec la rapidité de l'aigle, à qui on le compare, au plus haut des cieux où, sous des images aussi nobles qu'extraordinaires, on lui donna connaissance de la fin de l'idolâtrie et du triomphe de l'épouse de l'Agneau, ou de l'Eglise.

Quelques interprètes ont tenté de faire l'application de ces oracles aux âges modernes : mais il paraît que l'Apocalypse, à l'exception de quelques articles, tels que la prophétie des premières persécutions, est jusqu'ici un livre scellé, et chacun de ses emblèmes demeure couvert d'un voile impénétrable. On y voit généralement et très-clairement le souverain domaine de Dieu sur l'univers et sur les nations; mais on a mal réussi jusqu'à présent à spécifier les événemens, les temps et les personnes; et plusieurs de ceux qui l'ont entrepris n'ont pas échappé au reproche de fanatisme ou d'enthousiasme. Après les victoires de Jésus-Christ sur les derniers ennemis qui lui restaient à combattre, on trouve encore dans ces visions mystérieuses une peinture effrayante du jugement dernier et de la destruction du monde visible par l'élément du feu. Suit le tableau magnifique de la résurrection générale et de la gloire de l'Eglise triomphante, sous le nom de la céleste Jérusalem, ou sous d'autres expressions symboliques accommodées à la faiblesse du langage humain.

Si Jean l'évangéliste, en sa qualité de disciple de Jésus-Christ, avait donné des inquiétudes à Domitien, les parens de cet Homme-Dieu, issus de la famille royale de David, inspirèrent de tout autres soupçons au tyran. Il se les fit amener du fond de la Judée : mais il les trouva si simples et si mal pourvus de tout ce qui peut favoriser les soulèvemens, qu'il ne put s'empêcher de rire de ses appréhensions, et les laissa retourner en toute liberté à leurs hameaux et à leurs chaumières; mais il chassa de Rome tous les philosophes et tous les hommes indociles revêtus de ce titre superbe.

Apollone de Thyane surtout, avec ses vertus spécieuses, ignorait les principes de l'obéissance due aux puissances établies de

Dieu. L'empereur fut informé qu'il fomentait dans l'Asie une conspiration en faveur de Nerva. Il ordonna d'arrêter le philosophe séditieux. Celui-ci était déjà sur le chemin de Rome. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans. Il vint se présenter lui-même, à ce que rapporte son historien Philostrate. Son air et son habit extraordinaire, sa longue barbe, ses cheveux blancs, causèrent un saisissement subit à Domitien, qui l'aperçut, comme il allait avec ses gardes sacrifier à Minerve. « C'est un démon, s'écria-t-il avec effroi. »—Je vois bien, reprit froidement Apollone, que la déesse ne vous a » point encore fait la même grâce qu'à Diomède, puisque vous ne » savez pas discerner les mortels d'avec les immortels. » Domitien l'interrogea sur la conjuration : il n'y avait point de preuves; Apollone nia tout. Mais pour le punir de l'arrogance qu'il avait montrée, on lui coupa les cheveux et la barbe, et on le mit en prison. Il ne parut point avoir peur. « Mon destin, dit-il à son confident Damis, est au-» dessus de celui du tyran ; il ne pourra me nuire. » En effet, Domitien le déclara innocent, et lui défendit cependant de s'absenter.

Il n'obéit pas, disparut subitement, et se trouva le même jour sur le soir à Pouzzoles, à cinquante lieues de Rome. Damis, qui l'y attendait par ses ordres, mais sans avoir beaucoup de foi à ses promesses, se promenait avec un autre philosophe sur le bord de la mer. « Eh quoi ! lui disait-il, ne reverrons-nous plus Apollone? » —Vous le voyez, » lui dit à l'instant Apollone même, en lui touchant sur l'épaule. Damis pensa mourir de frayeur. Son compagnon, un peu plus assuré, demanda au revenant s'il était vif ou mort. « Serrez-moi bien, lui dit-il, et si je vous échappe, alors vous » me prendrez pour un fantôme. » Il ne fut pas long-temps à converser avec eux ; mais il alla se coucher, en leur avouant qu'il était prodigieusement fatigué, comme il arrive, ajoute Philostrate, à tous ceux que les génies transportent d'un lieu en un autre. Il passa quelques jours après dans le Péloponèse, pour repaître son orgueil des honneurs qu'il attendait des Grecs assemblés pour les jeux olympiques; après quoi il retourna chez les Ephésiens, les plus aveugles de tous ses admirateurs.

Un jour qu'il les haranguait, selon sa coutume, entre onze heures et midi, il interrompit brusquement son discours. Ses yeux parurent égarés, puis étincelans; et faisant, d'un mouvement convulsif, trois ou quatre pas en avant : « Frappe, s'écria-t-il, frappe » le tyran. » Puis il garda quelques momens un profond silence. Ensuite il dit au peuple : « Le tyran vient d'être mis à mort; j'en » jure par Minerve. » On lui crut le cerveau troublé. Mais quand la nouvelle arriva que Domitien avait été assassiné ce même jour, et à cette heure précise, on regarda le devin comme un dieu.

Nerva lui-même, qui pensait lui avoir obligation de l'empire auquel il succédait, lui écrivit pour prendre ses conseils. Mais le philosophe lui fit réponse qu'ils ne se reverraient que dans l'autre vie. Il mourut en effet l'année suivante, après avoir pris ses mesures pour que personne ne fût témoin de sa mort. Son apothéose en devenait plus facile, et ses disciples ne manquèrent pas de publier qu'il avait été enlevé dans les cieux. Il fut reconnu pour un dieu, sans autre examen. La ville de Thyane lui bâtit un temple, et différens empereurs lui décernèrent un culte religieux. Toutefois cette divinité, si bien protégée, eut peu d'adorateurs, et en moins de deux siècles tomba dans l'oubli.

Toutes les choses changèrent de face sous le successeur de Domitien. Nerva s'occupa d'abord à soulager les citoyens opprimés par la tyrannie du règne précédent, et à rappeler tous ceux qui avaient été bannis. S. Jean l'évangéliste, en vertu de l'amnistie générale, retourna à Ephèse. Il n'y trouva plus l'évêque Timothée, qui avait été martyrisé cette année-là même, dans une émeute populaire des idolâtres dont il reprenait les vices. Jean jouissait d'une bonne santé, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, employés à des travaux continuels. Il ne reprit pas seulement l'inspection de l'église d'Ephèse, mais, usant de son autorité supérieure et apostolique, il visita les provinces voisines pour y entretenir la ferveur primitive, et lui-même établit son disciple Polycarpe à Smyrne.

Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il convertit un fameux chef de voleurs, qui avait été son disciple dans un âge encore tendre. L'Apôtre, surchargé d'affaires capitales, avait confié l'instruction de ce jeune homme à un évêque, qui n'épargna pas ses soins, tandis que l'élève n'était que catéchumène; mais il le négligea depuis son baptême, comme si tout eût été fait après l'administration de ce sacrement. Le néophyte se débaucha, devint voleur de grand chemin et chef de brigands. En revenant à Ephèse, l'Apôtre demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avait confié et très-particulièrement recommandé. La nouvelle de l'égarement du jeune homme accabla de douleur le saint vieillard, qui, retrouvant sa première vivacité, demanda aussitôt un cheval pour courir après la brebis égarée. Il vole par les vallées et les montagnes, il s'enfonce dans les forêts, il gémit, il appelle. Le bon pasteur découvre enfin l'ouaille fugitive. Mais le jeune homme, confus en rencontrant son ancien maître, ne put soutenir sa présence et reprit la fuite. Le vieillard le suivit, en criant de toutes ses forces : « Pourquoi me fuyez-vous, mon fils? Je suis prêt à » donner mon sang pour vous. Revenez à votre père, revolez dans

» le sein de la plus tendre des mères ; et si je ne puis vous attirer » par aucun de ces titres, revenez à Jésus-Christ : c'est lui qui vous » tend les bras, c'est lui qui vous parle par ma bouche. » Le voleur s'arrêta, laissa tomber ses armes, et fondit en pleurs. Le saint l'embrassa avec tendresse, ne lui fit aucun reproche, ne lui donna que des signes de contentement; et, le ramenant à l'église, il fit pénitence avec lui jusqu'au terme d'une réconciliation parfaite.

Jean écrivit alors son Evangile, à la sollicitation des Chrétiens d'Asie, à qui il fit faire des prières publiques avant d'entreprendre ce divin ouvrage, dont le but principal était d'établir la divinité de Jésus-Christ contre les impiétés d'Ébion et des Nicolaïtes. C'est le plus sublime des évangiles : mais sa sublimité ne lui ôte rien de son onction. Partout on sent la charité tendre et engageante que l'auteur avait puisée comme immédiatement dans le cœur du Fils de Dieu, sur lequel il reposa. Ses Epîtres respirent de même les ardeurs du pur amour. La première, qui roule presque tout entière sur cet objet, a le ton noble, la diction douce et tous les caractères de son Evangile. Elle fut adressée aux Parthes. Les deux autres, adressées à des personnes particulières, Electe et Caius, ses amis, sont fort courtes, et plutôt des lettres familières que des épîtres apostoliques. Il n'y prend pas le titre d'apôtre, mais le nom de vieillard, qu'on lui donnait alors communément.

Il survécut assez long-temps à ses écrits. Dans ses dernières années, il était d'une faiblesse extrême. Ne pouvant plus marcher, il se faisait porter à l'église, où sa seule présence suffisait pour l'édification publique. Alors toutes ses exhortations se réduisaient à répéter sans cesse : « Mes chers enfans, aimez-vous » sincèrement les uns les autres [1]. » Ses auditeurs s'ennuyaient d'entendre perpétuellement la même chose; et quelques-uns s'imaginaient que la tête du saint vieillard était affaiblie. Un jour on lui demanda pourquoi il tenait si souvent le même langage. Mais il répondit d'une manière bien propre à les convaincre qu'il n'avait pas cessé d'être l'organe de la sagesse increée. « C'est là, dit-il, » le commandement du grand maître, et il vous suffit, pourvu qu'il » soit bien observé. » Sa vertu et sa vieillesse n'étaient pas chagrines. Il voulait qu'on prît des récréations innocentes, et en donnait l'exemple. Comme il s'amusait d'une perdrix apprivoisée, un chasseur, peu sensible à ce genre d'amusement, le trouva indigne d'un si grand saint, et lui communiqua assez librement sa manière de penser. Cet homme avait à la main son arc débandé. L'Apôtre lui demanda pourquoi il ne tenait pas toujours son arme

[1] Hier. de Script. Eccl.

prête à tirer. « C'est, dit-il, afin qu'elle ne perde point sa force.
» — Hé bien, ne trouvez pas mauvais, repartit le saint, que pour
» la même raison l'on accorde quelque relâche à l'esprit. »

Il mourut, ou plutôt cessa de vivre, sans nulle douleur, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, étant âgé d'environ cent ans. On l'enterra hors d'Ephèse, et il s'opéra une infinité de miracles à son tombeau. Les fidèles, sur une parole mal entendue de l'Evangile, avaient cru long-temps qu'il ne mourrait point; mais il s'efforça lui-même de les détromper. Cet apôtre fut surnommé le théologien, à cause du début majestueux de son Evangile, où il s'exprime, touchant le Verbe divin, avec une dignité et une profondeur sans exemple, même dans les écrits inspirés. Il portait une lame d'or sur le front; ce que faisait aussi S. Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, et vraisemblablement tous les évêques des premiers siéges, à l'exemple des pontifes de l'ancienne loi. Avec S. Jean finirent les temps apostoliques, tous les autres apôtres étant morts avant lui.

S. Jean 100 ans

La Sainte-Vierge l'avait précédé de plusieurs années, sans qu'on sache au juste le temps ni les autres circonstances de sa mort. Mais on a cru, dès le premier âge de l'Eglise, que la Mère de Dieu était ressuscitée peu de jours après son trépas. S. Epiphane professe clairement cette croyance. Elle a été embrassée, depuis une longue suite de siècles, par la plupart des docteurs de l'Eglise grecque et latine, et se fonde enfin sur l'office et la persuasion de l'Eglise universelle. Il y avait déjà long-temps qu'on célébrait la mort glorieuse de Marie, ou, comme s'expriment les Grecs, son sommeil et son passage, quand l'empereur Maurice ordonna de la fêter dans tout l'empire d'Orient, le quinzième jour d'août. Les Latins, qui se sont quelquefois servis du terme de sommeil, n'emploient plus que celui d'assomption, consacré par un usage ancien.

Il restait encore sur la terre un proche parent du Sauveur, dans la personne de S. Siméon, évêque de Jérusalem. C'était le dernier des disciples qui eût conversé avec le Verbe fait chair, et appris de sa bouche la doctrine évangélique. Il servait infiniment à conserver dans son intégrité le dépôt de la révélation. On le dénonça, sous sa double qualité de Chrétien et de parent de Jésus-Christ, ou de descendant des anciens rois de Judée.

Trajan avait succédé à Nerva, son père adoptif, le 27 janvier de l'année 98. Ce fut au nom de ce nouvel empereur que le proconsulaire Attique condamna Siméon : car Trajan persécuta les fidèles, et fut même l'auteur de la troisième persécution, nonobstant toutes ses bonnes qualités, auxquelles on ne saurait se dispenser de rendre témoignagne. Son zèle pour toutes les lois de Rome,

ainsi que pour la religion romaine, et l'aversion qu'il marquait pour ceux qui ne la pratiquaient point, souleva contre eux, sans aucun édit, le peuple et les hommes en place. D'ailleurs cet empereur philosophe, doué des vertus humaines les plus éblouissantes, n'avait le plus souvent pour fin, comme les autres sages du paganisme, que l'estime et les applaudissemens publics. Il ne sut pas même s'affranchir de ces passions honteuses et avilissantes, auxquelles le Seigneur livrait les savans superbes qui refusaient de reconnaître et d'honorer devant les hommes l'éminence infinie de ses perfections. Sous de pareils maîtres, le peuple idolâtre ne cessait de s'élever contre les Chrétiens, dont la seule conduite était une censure perpétuelle de la corruption de ses mœurs.

Comme, depuis l'horrible guerre de Judée, on faisait une recherche toute particulière des Chrétiens de cette province, toujours confondus avec les Juifs, et plus encore de ceux qui, par la noblesse de leur extraction, pouvaient donner lieu à de nouveaux soulèvemens, on traduisit l'évêque Siméon, fils de Cléophas et de Marie, sœur ou plutôt belle-sœur de la Sainte-Vierge : car l'opinion généralement reçue, c'est que la Mère de Dieu était fille unique d'Héli ou Joachim, et par conséquent n'avait point de sœur propre. Siméon avait échappé aux perquisitions de Vespasien et de Domitien. Les fidèles de Jérusalem s'étant retirés à Pella, sous la conduite de ce digne pasteur, il ne put empêcher qu'il ne se mêlât quelque ivraie avec le bon grain, ou que dans cette église privilégiée il ne se coulât des faux-frères et des hérétiques, tels que les Ebionites et les Nazaréens. Ceux-ci n'étaient d'abord que des Chrétiens de la circoncision ; mais, par leur entêtement pour les observances légales auxquelles ils voulaient soumettre les Gentils mêmes, ils se firent séparer de l'Eglise, vers le temps de Domitien. Quand les fidèles de Pella furent de retour à Jérusalem, que les Romains avaient laissé rebâtir, le trouble augmenta par les factions des Nicolaïtes et d'un essaim d'autres faux docteurs beaucoup plus juifs que chrétiens. Dans leur attachement passionné pour ce qu'ils appelaient toujours la ville sainte, ils continuaient de faire corps avec les fidèles, trouvant plus de sûreté sous le nom de Chrétien que sous celui d'Israélite, toujours si suspect au gouvernement. Mais leur amère et cruelle émulation alla si loin, qu'ils traduisirent leur saint évêque par-devant le proconsulaire Attique, gouverneur de la Syrie. Les délateurs, ayant été convaincus d'être eux-mêmes du sang de David, furent punis les premiers. Le saint vieillard Siméon n'en fut pas moins cruellement traité. On le tourmenta durant plusieurs jours, au grand étonnement des spectateurs et d'Attique lui-même, qui ne pouvait assez admirer tant de force dans un homme de cent vingt

ans. Enfin, n'ayant pu le contraindre à sacrifier aux dieux de l'Empire, il le condamna à être crucifié. Ainsi le dernier témoin oculaire du Rédempteur subit le même genre de mort que le divin maître auquel il rendait témoignage.

Ce fut pour la religion une perte que le plus digne successeur qu'on put donner à Siméon ne répara qu'imparfaitement. Il était encore Juif d'origine, et se nommait Juste.

Thébutis, d'autant plus indigne de cette place qu'il y aspirait avec plus d'ardeur, s'était fait naguère hérétique de dépit. Il s'était élevé d'autres sectaires à cette époque où prenaient fin les disciples revêtus de ce caractère d'autorité que leur donnait l'avantage d'avoir conversé avec le Fils de Dieu. Nous n'entreprendrons pas d'exposer les visions de ces fanatiques, ou, pour mieux dire, les modifications différentes qu'ils donnaient aux mêmes erreurs.

Entre tant de sectes, une des plus remarquables par sa bizarrerie, était celle des Osséniens ou Osséens, nommés encore Esséniens. Ils infestaient l'Arabie et les confins de la Palestine. Un mauvais Juif, nommé Elxaï, se joignit à eux, et enchérit sur leurs extravagances. Il exaltait beaucoup le Christ; mais on ignore s'il reconnaissait le même que les Chrétiens. Il en faisait une peinture monstrueuse, et mettait une partie de sa vertu dans les forces et la grandeur démesurée de son corps. La morale du sectaire était assortie à ses dogmes. Ennemi déclaré de la virginité et de la continence, apologiste de la dissimulation et de l'hypocrisie, on était libre, selon lui, de professer à l'extérieur toutes les religions que l'on jugeait à propos, d'offrir même de l'encens aux idoles, pourvu que le cœur n'y prît point de part. Les disciples d'Elxaï s'unirent avec les Ebionites et les Nicolaïtes, au moins par la pratique de la circoncision et l'observance du sabbat. Ces derniers tiraient leur nom de Nicolas, l'un des sept premiers diacres de Jérusalem, et qui donna lieu à l'hérésie par quelques démarches et quelques expressions déplacées, sans être lui même hérétique. Tous ces novateurs, également superbes et corrompus, furent beaucoup plus connus par la suite sous le nom général de Gnostiques, qui signifie des hommes versés dans les choses de Dieu. Ils se l'attribuaient avec l'arrogance de tant d'autres sectaires, à qui dans la suite le seul masque de la réforme a fait prendre le titre de Réformés. Après avoir été long-temps réduits au silence, du moins à la réserve, par la présence des premiers disciples de Jésus-Christ, ils levèrent le front avec audace, dès qu'on manqua d'un frein si propre à les contenir.

Leurs dogmes et leurs maximes impies firent un tort infini à la religion. Comme ils prenaient tous le nom de Chrétiens, les païens

confondaient souvent les vrais enfans de l'Eglise avec ces visionnaires sans pudeur, et concevaient les idées les plus désavantageuses du christianisme et la plus furieuse aversion pour ceux qui l'embrassaient. Les impressions furent telles, que les esprits du premier ordre ne purent entièrement s'élever au-dessus des préjugés populaires.

Pline II, dit le Jeune, qui avait trouvé dans son gouvernement de Bithynie un très-grand nombre de fidèles, prit la peine de les observer avec une grande attention; mais, selon la lettre qu'il en écrivit à Trajan, il ne les trouva coupables d'autre chose que de s'assembler à certains jours pour chanter les louanges du Christ, et s'engager à ne commettre ni larcin, ni adultère, ni parjure. Il les condamnait néanmoins à la mort, quand on les lui dénonçait, et qu'ils persévéraient dans leur religion.

L'empereur avait prescrit cette inconséquence tyrannique. Une des plus anciennes lois des Romains défendait de reconnaître aucun dieu, à moins qu'il n'eût reçu, pour ainsi dire, son investiture du sénat orgueilleux qui s'arrogeait le droit de faire les dieux aussi bien que les rois. Or, jamais Jésus-Christ n'avait été mis au nombre des dieux de Rome, quoique Tibère en eût fait la proposition, et qu'aucun empereur n'eût depuis inquiété ses adorateurs, par la seule considération de cette loi. Mais Trajan se piquait d'un zèle plus exact. Il avait d'ailleurs interdit toutes les assemblées extraordinaires, et faisait un crime aux Chrétiens de se réunir pour la célébration des louanges divines. Toutefois, depuis les remontrances de Pline, il défendit de dénoncer personne pour le seul fait du christianisme : ce qui n'empêcha ni le peuple ni les magistrats de tendre des piéges multipliés à la constance ingénue des fidèles, et l'on vit encore des persécutions violentes, quoique peu durables, dans une multitude de provinces. On trouve même des martyrs condamnés personnellement par cet empereur.

Ignace, évêque d'Antioche, fut de ce nombre. Successeur d'Evode, établi sur ce siége par le Prince des apôtres, il faisait depuis quarante ans l'édification et le bonheur de son troupeau qu'il avait su conserver sain et sauf durant la rigoureuse persécution de Domitien. Le mérite d'Ignace influait, du sein de son église, sur tout l'Orient, et son autorité prémunissait toutes les sociétés chrétiennes du voisinage contre les tentatives des faux-frères. Mais, au comble de la gloire, il avait les plus bas sentimens de lui-même. Il se jugeait indigne du martyre, qui faisait néanmoins l'objet de ses vœux depuis le premier moment de sa conversion, et surtout depuis les exhortations qu'il avait faites à une multitude de confesseurs pendant deux persécutions consécutives.

Trajan, après avoir réduit les Daces et les autres barbares du

Nord, voulut subjuguer les Parthes. La huitième année de son règne, qui répond à la cent sixième de Jésus-Christ, il passa en Orient. Comme on connaissait son attachement à ses dieux, dont il croyait le secours fort nécessaire dans une expédition si critique, Ignace trembla pour son église, l'une des plus renommées de l'Empire, et d'où le nom chrétien s'était communiqué à toutes les autres. Dès que l'empereur fut arrivé à Antioche, le charitable pasteur prit la résolution de s'immoler lui-même pour épargner son troupeau. Il se persuadait volontiers que le prince, naturellement humain, en privant les Chrétiens de leur chef, croirait l'expiation ou la précaution suffisante, et du reste userait de clémence pour le peu de temps qu'il avait à rester en Syrie. Dans cette pensée, il ne voulut ni s'éloigner ni se cacher; et bientôt le bruit de son nom parvint à l'empereur, qui le fit comparaître en sa présence.

Dès qu'il l'aperçut : « C'est donc vous, misérable, lui dit-il d'un » ton qui répondait peu à la majesté de l'empire et à sa propre » douceur; c'est vous qui, tel qu'un mauvais démon, séduisez les » citoyens, et les engagez à se perdre par la transgression de nos » ordres. » Ignace répondit en ces termes : « Personne n'a encore » donné le nom de démon à Théophore qui met les démons en » fuite, à l'exemple de tous les vrais serviteurs de Dieu. Que si » vous m'appelez mauvais démon, parce que je suis insupportable » aux démons, je me ferai gloire de ce titre. Par la vertu de Jé- » sus-Christ que je porte dans mon cœur, quoiqu'il soit au plus » haut des cieux, nous dissipons en effet tous les prestiges de » l'enfer. — Et qui est ce Théophore? reprit Trajan. — C'est, ré- » pondit Ignace, à qui l'on donnait souvent ce nom si conforme » à la ferveur de sa foi et de sa charité, c'est celui qui a dans le » cœur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu. — Vous persuadez-vous, » répliqua le prince, que nous ne ressentons pas aussi dans notre » âme l'impression de ces grandes divinités qui nous rendent » vainqueurs de nos ennemis? — C'est une erreur pernicieuse, dit » le saint, de prendre pour des dieux les démons qu'ont divinisés » les Grecs. Il n'en est qu'un seul, qui a créé le ciel et la terre, et » dont Jésus-Christ est le Fils unique. — Par ce Fils de Dieu, dit » Trajan, n'entendez-vous pas ce Jésus crucifié à Jérusalem par » sentence de Ponce-Pilate? — Lui-même, dit Ignace; mais il a » crucifié avec lui le péché, et le démon auteur du péché. » Trajan dit : « Vous faites donc gloire de porter le crucifié dans votre » cœur? — Je m'estime heureux, répondit Ignace, d'être compté » parmi les hommes dont il est écrit dans les livres divins : *J'habiterai au milieu d'eux, et me reposerai dans leur cœur.* »

L'empereur ne pouvait être mieux convaincu de la croyance et de la persévérance de l'accusé. Il parut néanmoins, par la longueur de son colloque avec lui, que la liberté du docteur des chrétiens n'offensait pas le prince philosophe [1]. Mais il fallait à cette affaire un dénoûment tel que le souverain ne parût pas avoir fait une fausse démarche. Trajan ne le trouva que dans le pouvoir suprême, et finit par prononcer cette sentence : *Nous ordonnons qu'Ignace, qui se vante de porter en lui le crucifié, soit mis aux fers et conduit à la grande Rome, pour y être donné en spectacle au peuple et en proie aux bêtes.* C'était la coutume d'envoyer ainsi à la capitale les criminels les plus fameux des provinces; et, les Chrétiens faisant déjà une très-grande sensation dans l'Empire, on dut regarder comme un personnage important le chef qu'ils avaient dans la capitale de l'Orient. Dès qu'Ignace eut entendu son arrêt, il s'écria : « Je vous rends grâces, ô Dieu d'amour! de ce » que vous m'accordez la même faveur qu'à vos saints apôtres, » en m'admettant au partage de leurs souffrances.» Il fit une courte prière pour l'Eglise, et présenta ses mains aux gardes qui l'enchaînèrent.

On le conduisit à Séleucie, où il devait être embarqué, et de là à Smyrne, par une navigation très-lente et très-pénible, le long des côtes de l'Asie-Mineure. Le reste de la route et toutes les autres circonstances du voyage furent si fâcheuses, qu'on regarda les préludes de ce sacrifice comme une épreuve plus rude que sa consommation. Il semble que les puissances des ténèbres se plaisaient à tirer les premiers pasteurs du sein de leurs frères et de leurs enfans en Jésus-Christ, pour les priver les uns et les autres des grands avantages qu'ils pouvaient retirer de leurs secours mutuels. Ignace fut commis à la garde de dix soldats, dont la brutalité les lui faisait envisager, malgré sa patience héroïque, comme autant de léopards. Ce qui n'empêcha pas trois de ses disciples, Réus, Agathopode de Syrie, et Philon, diacre de Cilicie, de l'accompagner. Plusieurs autres fidèles orientaux, prenant le plus court chemin, l'allèrent attendre à Rome. On croit Agathopode et Philon auteurs des Actes de son martyre.

Il eut la consolation de retrouver à Smyrne S. Polycarpe, qui en était évêque, et qui avait été comme lui disciple de S. Jean. Les autres pasteurs établis dans les églises voisines vinrent avec empressement lui rendre leurs hommages, comme s'il eût été conduit au triomphe. Les plus connus sont Onésime d'Ephèse, Damas de Magnésie, et Polybe de Tralles, qui vinrent, tant en leur nom

[1] Act. Ignat.

qu'en celui des fidèles de toutes ces contrées. Nous l'apprenons par les trois excellentes lettres où le saint confesseur témoigne sa reconnaissance à ces peuples, et qui sont un des plus précieux monumens de la sainte antiquité. Quoique les impressions de la grâce y soient plus sensibles que les règles de la rhétorique et de la grammaire n'y sont observées, on y remarque cependant une élévation, une force et une beauté unique de génie. Mais tout y est plein d'un sens profond, qui a besoin de méditation pour être pénétré. C'est cette qualité du style, ainsi que l'emphase et la quantité des épithètes, la longueur des adresses et des titres, en un mot, toute la manière orientale, qui font croire S. Ignace plutôt Syrien que Grec d'origine. Partout il témoigne une horreur extrême des doctrines particulières et des divisions. Il recommande sur toutes choses le respect pour les écrits et les traditions apostoliques. Il parle de la vénération due au caractère d'apôtre ou d'évêque en termes si énergiques et si précis, qu'ils semblent dictés pour confondre les Acéphales de tous les temps, c'est-à-dire tous les sectaires sans épiscopat et sans vrai sacerdoce. Aussi quelques-uns d'entre eux, des plus obscurs à la vérité et démentis par leurs savans, ont voulu révoquer en doute, dans ces derniers siècles, l'authenticité de ces épîtres, si justement et si constamment révérées. Mais si l'esprit de parti et de prévention a produit cet effet dans quelques censeurs subalternes, les docteurs du premier ordre, dans tous les partis, ne trouvent rien de plus respectable, après les divines Ecritures, que les lettres écrites, au nombre de sept, par le saint martyr, dans le cours de son voyage.

A Smyrne, où on le fit séjourner, il trouva quelques fidèles d'Ephèse qui allaient directement à Rome, et qui devaient y arriver avant lui. Il leur donna pour l'Eglise romaine cette lettre précieuse qu'on admire encore pour la noblesse des sentimens qu'elle respire, pour l'esprit de foi et de ferveur, l'humilité la plus profonde, et surtout pour l'amour ardent et en quelque sorte passionné du martyre. Il conjure les frères de Rome de ne point mettre d'obstacles à son bonheur; c'est ainsi qu'il regardait sa mort. Il craint que, par argent ou par sollicitation, ils ne viennent à gagner le peuple, ou que, par la vertu de leurs prières, ils ne dépouillent les bêtes de l'amphithéâtre de leur férocité naturelle, comme il était arrivé pour différens confesseurs. Puis, par une humilité qui met le sceau à toutes ses autres vertus, il se prémunit lui-même contre l'instabilité des volontés humaines, et leur dit : « Si par hasard je vous marque moins de courage » quand je serai au milieu de vous, n'écoutez nullement la voix » de ma faiblesse. Conformez-vous invariablement à ce que je

» vous demande mûrement et par écrit. » Et leur suggérant des motifs capables de les faire entrer dans ses vues : « J'ai reconnu, » ajoute-t-il, que tous les avantages de la vie n'en seraient pas » pour moi. Tel est le fond de ma pensée et de mon inclination. » Je ne m'en départirais que par un mouvement aveugle d'effroi » et de lâcheté, que je désavoue d'avance. Plus j'y pense, plus je » me persuade, et sans doute vous en conviendrez avec moi, qu'il » vaut mieux mourir avec Jésus-Christ que de régner sur tout l'u- » nivers. »

Il partit de Smyrne, et relâcha sur les rives de l'Hellespont, au port de Troade. Là, il apprit l'heureux effet des prières qu'il avait demandées à tous les fidèles pour l'église d'Antioche. La dissension y avait cessé, et avec elle la persécution causée par les faux-frères, plus que par la malignité des païens. Cette nouvelle le combla de joie. Rien ne troubla plus l'idée du parfait bonheur qu'il attachait à sa mort prochaine : il en écrivit aux fidèles de Philadelphie et de Smyrne, qu'il pria en même temps d'envoyer quelques-uns de leurs frères à Antioche pour la consolation de ses ouailles. C'était la coutume de faire ces sortes de députations, et elles s'exécutaient avec une affection et une promptitude qui faisaient l'admiration des infidèles, comme on l'apprend par les écrits de Lucien. L'Epître aux Philadelphiens rend à leur évêque, l'un de ceux qui étaient venus voir Ignace sur sa route, un témoignage digne de l'idée que nous conservons de ces premiers prélats.

L'Epître au saint évêque de Smyrne, car il y en eut une pour lui personnellement, outre celle qui fut adressée à son église; cette épître peint Polycarpe, disciple immédiat des apôtres, de couleurs encore plus avantageuses que ses collègues. Ignace met en lui sa principale confiance, non-seulement pour son église d'Antioche qu'il lui recommande instamment, mais pour toutes les églises de l'Asie, auxquelles il se croyait redevable jusqu'à son dernier soupir. Il le conjure de leur écrire et de les consoler à son défaut, parce qu'on l'oblige de partir précipitamment. On le fit en effet aussitôt sortir de Troade. On alla débarquer à Naples de Macédoine, et l'on se rendit incontinent à Philippes.

Dans le peu de temps que le confesseur séjourna chez les Philippiens, il leur inspira une si haute estime de sa doctrine, qu'ils envoyèrent sur-le-champ vers Polycarpe, tant pour tirer copie de la lettre qu'il avait reçue d'Ignace, que pour recueillir, par son moyen, toutes celles que cet illustre docteur pourrait avoir écrites. Ils ne doutaient point qu'en sa qualité d'ancien et constant ami du saint évêque d'Antioche, il n'eût communication, ou

du moins connaissance de ses écrits. Telles étaient dans ces beaux temps la faim et la soif de la justice, si recommandées par le Sauveur. Polycarpe se trouva effectivement en état de remplir ces vœux; et c'est ainsi que cette partie inestimable de l'ancienne tradition est parvenue aux âges postérieurs. Les lettres de S. Ignace furent en si grande vénération, qu'on les lut long-temps dans les églises comme celles des apôtres.

Il y en avait un bien plus grand nombre que les sept dont nous venons de parler; mais on ne peut regarder que celles-ci comme authentiques. Elles furent même altérées assez long-temps par l'infidélité ou la négligence des copistes. Enfin elles ont été rétablies dans toute leur pureté, d'une manière d'autant moins suspecte aux ennemis de l'Eglise, qu'elle doit ce bon office à deux docteurs protestans, quoiqu'elle en tire de si bonnes preuves en faveur de la perpétuité de sa foi sur le sacrement de l'ordre, et sur d'autres points également combattus par les sectes modernes. Ussérius ayant découvert en Angleterre deux copies d'une ancienne traduction latine de ces épîtres, et Isaac Vossius, un manuscrit grec dans la bibliothèque de Florence, le texte original s'est trouvé parfaitement conforme aux versions britanniques, et en même temps aux citations faites de S. Ignace par les anciens.

De Philippes, on conduisit ce saint évêque par terre jusqu'à la ville de Duraze, située sur la mer Adriatique. Il s'y embarqua, gagna la mer de Toscane, et le vent, secondant l'empressement du martyr, le rendit en fort peu de temps à l'embouchure du Tibre. C'était un contraste bien touchant que les dispositions d'Ignace et celles de ses compagnons de voyage, ainsi que de tous les fidèles. Ceux de Rome, étant venus en foule au-devant de lui, au premier bruit de son arrivée, lui témoignèrent une joie sensible de le voir parmi eux: mais bientôt ils ne continrent plus leurs gémissemens et leurs larmes, en pensant qu'ils ne le recevaient que pour le perdre aussitôt. Le saint les consola et les encouragea, comme si ce n'eût pas été lui, mais eux-mêmes qui fussent en péril. Il en réprimanda même assez vivement quelques-uns, qui ne prenaient conseil que de leur tendresse, et proposaient de gagner le peuple idolâtre, afin qu'assemblé pour le spectacle, il criât de l'amphithéâtre, comme il était quelquefois arrivé, pour conserver la vie à ce vieillard vénérable. Il les conjura d'avoir pour lui une amitié moins terrestre et plus éclairée, de ne point lui ravir ainsi la félicité suprême au moment d'y atteindre. Il leur en dit beaucoup plus de vive voix qu'il ne leur en avait écrit de Smyrne; et, sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, il se jette à genoux au milieu d'eux, prie pour la pro-

spérité de l'Eglise et la fin de la persécution, pour la charité fraternelle, qu'il avait des raisons si particulières de bien apprécier; puis, se relevant promptement, il excite ses gardes, marche à grands pas, et gagne l'arène.

Il n'était pas entré, qu'il entendit les lions pousser d'horribles rugissemens. La proximité du péril ne lui ôta rien de sa fermeté ni de son ardeur. Son visage et sa contenance annonçaient au contraire le contentement et la joie, mais une joie modeste et paisible. Sans braver la mort, il la méprisait. Il ne l'attendit pas long-temps. En un moment les lions l'eurent dévoré; et il ne resta presque rien à recueillir de son corps. C'est ce qu'il avait demandé à Dieu, en se comparant dans la prière à un blé qui devait être moulu sous la dent des bêtes féroces, pour devenir un pain digne d'être incorporé avec le Christ. On ne retrouva que ses plus gros os, qu'on reporta à son église. Ce martyre arriva l'an 107, le 20 décembre, jour où l'on célébrait la fête que les Romains appelaient *Sigillaria*, et pour laquelle le saint fut donné en spectacle. « Nous fûmes nous-mêmes les spectateurs de cette mort » héroïque, disent les écrivains de ses Actes; mais ce ne fut qu'en » versant des torrens de larmes, et en suppliant le Seigneur du- » rant toute la nuit de soutenir notre faiblesse. »

Héron succéda au saint martyr dans le siége d'Antioche, dont il était diacre, et qu'il occupa vingt ans. Au temps de son élection, S. Evariste, successeur du pape S. Anaclet, remplissait encore la chaire de S. Pierre. Quelques écrivains ecclésiastiques attribuent à ce souverain pontife l'établissement des paroisses de Rome. S. Alexandre le remplaça. A S. Alexandre succéda S. Sixte; et à S. Sixte, S. Télesphore, qui mourut martyr, suivant le témoignage exprès de S. Irénée. Cet ordre de succession est certain: mais on ignore la durée de chacun de ces pontificats.

Dans l'église de Jérusalem on trouve une suite de six évêques en treize années, sans qu'on sache mieux les époques de ces épiscopats. Tant de changemens de pasteurs en un si court espace de temps font connaître le caractère de la persécution de Trajan, dont l'humanité ou la politique, ménageant le sang du peuple, sévissait avec d'autant plus de rigueur contre les chefs de ces assemblées religieuses, ou contre les premiers prélats. On rapporte à cette même persécution le martyre de S. Onésime, évêque d'Ephèse, et disciple de S. Paul.

Quoique l'Eglise ait alors souffert principalement dans les provinces orientales où se trouvait l'empereur, les autres contrées ne laissèrent pas que de fournir bien des martyrs. C'est à ces années qu'on rapporte la mort de S. Crescent, disciple des

apôtres, et martyrisé à Vienne, dans les Gaules; celle de S. Zacharie, son successeur dans le même siége; et aux environs de Rome, celle de l'illustre vierge Domitille, que le respect pour le sang impérial, qui coulait dans ses veines, n'empêcha point le peuple de faire périr tumultuairement, en haine de la foi. Il est vraisemblable que S. Césaire, diacre célèbre de Taragone, fut martyrisé dans le même temps, aussi bien que les SS. Zozime et Ruffe, compagnons de S. Ignace, et dont il est parlé dans l'Epître de S. Polycarpe aux Philippiens. On dit que S. Parmenas, l'un des sept premiers diacres institués par les apôtres, et qui vivait encore sous Trajan, endura la mort à Philippes. Le soldat Zozime, fort exalté dans tous les martyrologes grecs et latins, fut condamné dans la province de Pisidie, par le président Domitien. Enfin Pline nous apprend dans ses lettres qu'il fit lui-même plusieurs martyrs dans la Bythinie, tandis qu'il en était le gouverneur [1].

Mais ce fut en Syrie que le sang chrétien coula avec le plus d'abondance. S. Barsimée, évêque d'Edesse, souffrit la mort, avec S. Barbèle et S[te] Barbée, que le saint évêque avait tous deux convertis. S[te] Eudoxie l'endura à Héliopolis en Phénicie. Les Grecs en racontent une infinité de merveilles, ainsi que de plusieurs autres martyrs de ce temps; entre autres, d'une armée entière de Chrétiens relégués en Arménie, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de l'Empire. Mais le zèle indiscret de ces auteurs a tellement mêlé la fable à la vérité, qu'il est souvent difficile d'en faire le discernement. Tout ce qu'on peut assurer en général, c'est que le faux zèle de Trajan immola, dans les provinces orientales, une infinité d'innocentes victimes, avant que Tibérien, gouverneur de la Palestine, eût fait ses remontrances à cet empereur. Il lui écrivit qu'il ne pouvait plus suffire dans son gouvernement à imprimer la crainte de la mort aux adorateurs du Christ, pas même à condamner dans les formes ceux qui s'offraient d'eux-mêmes aux supplices.

Trop sage pour dépeupler ainsi ses provinces, le souverain fit d'abord ralentir, puis cesser tout-à-fait ces criantes vexations, autant néanmoins que le comportait l'ordre autrefois donné aux gouverneurs de ne pas rechercher les Chrétiens, et de se borner à punir ceux qui seraient dénoncés. Cette indulgence ne commença que sur la fin du règne de Trajan. Il avait couru un de ces dangers singuliers et ménagés par une disposition marquée de la Providence, pour rappeler aux princes du siècle l'idée d'un premier moteur, qui tient dans sa main le sort des maîtres de l'univers et celui de l'univers même.

[1] Lib. 10, ep. 97.

Comme il passait l'hiver à Antioche, pour se reposer avec son armée au retour de ses expéditions glorieuses contre les Parthes, il survint un affreux tremblement de terre qui ne causa que peu de dommage aux villes voisines, mais qui renversa de fond en comble la capitale de la Syrie. Il y avait dans sa vaste enceinte un concours prodigieux, soit de gens de guerre qui partageaient la gloire du triomphateur de l'Asie, soit de députés des nations et d'ambassadeurs des princes étrangers, soit enfin de curieux, attirés de toutes parts par la magnificence des fêtes et des spectacles [1]. Ainsi, dit Dion-Cassius, à peine y eut-il une province, ou seulement une place, dont les habitans n'eussent part à la funeste catastrophe qui changea si inopinément cette scène de plaisirs en un deuil universel.

D'abord l'horizon tout en feu, et des tourbillons de vent d'une violence sans exemple, causèrent les plus vives alarmes. Bientôt après un bruit effroyable retentit dans les entrailles de la terre, la mer se bouleversa, les vagues s'élevèrent avec une furie qui redoublait à chaque instant. Le mont Casius, peu éloigné d'Antioche, fut si violemment ébranlé, qu'on n'attendait que le moment de le voir renversé sur les habitations voisines. Les édifices les plus solides, agités en des sens contraires, se heurterent, se fendirent, s'écroulèrent, rentrèrent dans leurs fondemens. Les eaux écumantes du fleuve blanchirent au loin; la terre, aux endroits où elle n'était pas chargée de bâtimens, parut s'élever et s'affaisser tour à tour comme les flancs d'un animal qui palpite en expirant. En un mot, le ciel, la mer et la terre, tout présenta un spectacle affreux. Bientôt la poudre et la fumée, changeant le jour en une nuit profonde, dérobèrent tout à la vue; et l'on ne put plus juger de l'horreur de la scène que par les cris lamentables, ou plutôt par les hurlemens des malheureuses victimes que la terre engloutissait dans son sein entr'ouvert, ou de ceux qui, croyant trouver le salut dans la fuite, se précipitaient des plus hauts étages, et demeuraient ensevelis sous les ruines. Ceux qui furent assez heureux pour éviter la mort, demeurèrent estropiés ou dangereusement blessés; et de tant de milliers d'habitans qu'il y avait dans Antioche, on ne compta que deux personnes échappées saines et sauves.

Le consul Pédon, qui avait eu la poitrine enfoncée, vomit quelque temps le sang à gros bouillons, et mourut peu après. Pour comble de malheur, les blessés et ceux qui comptaient avoir trouvé un asile sous des voûtes, ou en d'autres lieux qui leur pa-

[1] Epitom. ad Traj

raissaient à l'abri du danger, y périrent de faim et de misère, par l'impossibilité où l'on fut de leur porter du secours, ce terrible fléau ayant duré fort long-temps, sans interruption le jour ni la nuit. Les secousses apaisées, on commença à fouiller sous les débris, pour sauver ceux qui n'avaient été ni étouffés ni écrasés. Entre autres objets attendrissans, on trouva un petit enfant collé sur le sein de sa mère expirée, suçant encore sa mamelle, et disputant à la faim une vie échappée à tant d'autres périls. L'empereur regarda comme un prodige d'avoir pu, dans ce malheur général, se sauver par une fenêtre de son palais. Il avait été blessé au bras, et il passa le reste du temps que durèrent les alarmes, ou sur la place de l'Hippodrome, en plein air, ou sous une mauvaise tente, dressée à la hâte, au milieu des cadavres et des ruines de cette ville infortunée, la troisième de son empire.

Tout, dans un désastre si terrible, porte le sceau de la vengeance divine. Les historiens, dans le peu d'écrits qui ont échappé au naufrage des temps, ne nous apprennent rien en particulier sur le sort des Chrétiens d'Antioche. Mais on a tout lieu de présumer qu'ils furent instruits prophétiquement de ce péril, et qu'ils s'y dérobèrent par une sage retraite, à l'imitation de leurs frères de Jérusalem, retirés quelque temps auparavant à Pella. Au moins est-il constant qu'Héron, évêque d'Antioche, survécut à tant de morts, et qu'il gouvernait encore son église plusieurs années après cet événement.

Sur la fin de l'empire de Trajan, l'erreur des Millénaires commença à prendre faveur. Des hérétiques déclarés l'avaient mise au jour beaucoup plus tôt; mais ils ne purent l'accréditer parmi de vertueux Chrétiens. Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie, lui concilia une tout autre autorité, par son ouvrage de l'Exposition des discours du Seigneur en cinq livres, où il la mêle avec une quantité de choses excellentes. C'était un homme d'une vertu rare, mais d'une simplicité encore plus extraordinaire, d'un esprit au-dessous du médiocre, au jugement d'Eusèbe, et de peu de sagacité et de discernement : ce qui lui fit confondre les paraboles et les sens mystiques des apôtres avec le sens littéral de l'Ecriture. Il marquait un respect extrême pour les discours des anciens. S'il trouvait quelqu'un qui les eût fréquentés, il l'interrogeait avec empressement. « Que disait, lui demandait-il, André, ou Pierre, ou » Matthieu, ou le prêtre Jean, l'ancien disciple du Seigneur? » Luimême avait été disciple de ce prêtre Jean, que l'on croit être Jean-Marc, le parent de S. Barnabé, dont il est question en plusieurs endroits des Actes des apôtres, et d'une manière bien plus honorable dans les Epîtres de S. Paul. L'attachement de Papias à la

tradition, sa piété, son grand âge, lui acquirent beaucoup de considération, et servirent à autoriser son erreur.

S. Irénée, cet illustre docteur qui avait été son disciple, adopta une si étrange opinion : non précisément par cette prévention respectueuse qu'on a quelquefois pour un maître que l'on surpasse en capacité, mais parce qu'il avait cru voir dans les écrits de S. Jean cette doctrine qui fut embrassée pour la même raison par plusieurs autres docteurs. Mais elle était bien différente dans les écrivains soumis à l'Eglise, et dans ses ennemis. Les catholiques abusés croyaient seulement qu'après la venue de l'Antechrist, il se ferait une première résurrection pour les seuls justes décédés, et que tous les hommes alors en vie, bons ou méchans, seraient conservés sur la terre : les bons, pour obéir aux justes ressuscités, comme à leurs princes; les méchans, pour devenir les esclaves des bons; que la ville et le temple de Jérusalem seraient rétablis avec une magnificence convenable à ce nouveau règne. Ils appliquaient à cette ville la description allégorique que l'Apôtre S. Jean fait dans l'Apocalypse de la Jérusalem céleste, et ils publiaient que Jésus-Christ descendrait alors sur la terre pour y régner mille ans, durant lesquels les saints des deux Testamens vivraient avec lui dans un contentement parfait : première résurrection qui, selon ces interprètes trop attachés à la lettre des divines Ecritures, devait être comme un essai de l'immortalité, afin de s'accoutumer insensiblement à la vue de Dieu.

Les hérétiques prenaient la chose dans un sens beaucoup plus grossier, et qu'on ne peut regarder comme excusable dans aucun temps. Ils soutenaient avec opiniâtreté que les saints passeraient le même espace de mille ans en de continuels banquets et en toutes sortes de voluptés charnelles. En rejetant l'une et l'autre de ces imaginations, l'Eglise nous apprend qu'il est un choix à faire dans les traditions mêmes, et qu'il en est quelques-unes de particulières qu'on ne doit adopter, surtout quand elles sont contredites par d'autres, qu'après qu'elle leur a apposé le sceau de son approbation. Papias ne laisse pas que d'être compté au nombre des saints. Il avait erré par une simplicité que le temps et bien d'autres conjonctures rendaient excusable.

Trajan vivait encore quand, sous la conduite d'un certain Andrias ou André, les Juifs, poussés tout-à-coup par un esprit de sédition et de frénésie, firent main-basse, dans Alexandrie et dans les contrées voisines, sur tout ce qu'ils purent surprendre de Grecs et de Romains [1]. Ils ne se contentaient pas de les faire mourir; mais

[1] Epitom. Dion ad Traj.

ils employaient ce que la cruauté a de plus odieux et de plus révoltant. Après le massacre, ils mangeaient les chairs de leurs ennemis, se couvraient de leurs peaux, et se ceignaient de leurs entrailles encore fumantes. Ils firent périr plus de deux cent mille personnes dans l'Egypte seulement. Dans l'île de Chypre, ils en immolèrent à peu près un pareil nombre, c'est-à-dire qu'ils en exterminèrent presque tous les habitans, sous la conduite d'Artemon. Ils s'y rendirent si odieux, qu'on les chassa enfin de l'île, et qu'on porta une loi qui défendait à toute personne de leur nation d'y aborder sous peine de la vie : ce qui fut exécuté dans toute sa rigueur contre ceux mêmes qui y étaient jetés par la tempête.

L'année suivante, dernière de Trajan, les Juifs livrèrent encore une bataille réglée, où ils demeurèrent vainqueurs. Les vaincus se réfugièrent à Alexandrie, dont ils restaient maîtres, et y massacrèrent tout ce qu'ils purent découvrir de Juifs. Il y avait aussi à Cyrène des Israélites rebelles, qui avaient compté sur leurs frères d'Alexandrie. La nouvelle de leur défaite, loin de les abattre, les rendit furieux. Ils reconnurent pour roi un certain Lucua, et, sous sa conduite, coururent le pays en désespérés, pillant ou brûlant tout ce qui se rencontrait sur leurs pas. Martius-Turbo eut ordre de marcher contre eux avec de la cavalerie, de l'infanterie et des forces navales. Leur résistance fut opiniâtre et longue : elle fit périr un nombre infini, non-seulement de ces forcenés, mais des Hébreux de toute l'Egypte, qui étaient accourus au secours de Lucua.

L'empereur, craignant de pareils troubles pour la Mésopotamie que les Juifs habitaient en grand nombre, donna ordre à Lucius-Quintus de les prévenir. Ce général les trouva déjà en défense, et leur livra une bataille, où il en resta une multitude incroyable. Ainsi, tandis que l'Eglise, par les tribulations auxquelles elle n'opposait que la patience, devenait de jour en jour plus florissante, la synagogue, justifiant par ses révoltes la dureté du ciel, s'ensevelissait elle-même sous ses ruines et son opprobre.

Trajan mourut peu après ces sanglantes victoires, dans la vingtième année de son règne et la cent dix-septième de Jésus-Christ. Il eut pour successeur Adrien, son cousin-germain et son fils adoptif, qui ne fut pas plus favorable aux séditieux enfans de Jacob. Cependant, comme tant de pertes, essuyées coup sur coup, les forçaient à être tranquilles, et qu'ils ne paraissaient plus à craindre aux Romains, la pitié, ou plutôt le mépris, succéda à la vengeance. Mais ils n'usèrent de ce répit que pour ourdir de nouvelles trames, qui aboutirent bientôt, sous l'empire même

d'Adrien, à la destruction presque entière de leur nation.

L'habitude où étaient les Romains de confondre avec ce peuple inquiet et indocile les Chrétiens originaires de la Judée, fut la première cause de la persécution d'Adrien, que S. Jérôme dit avoir été violente. Toutefois Eusèbe ne compte pas ce prince au nombre des persécuteurs, sans doute parce qu'il ne porta point d'édit contre le christianisme, et ne fit que rallumer le feu mal éteint de la persécution de Trajan. Ce motif nous engage aussi à ne regarder les rigueurs impies de ces deux règnes que comme une seule et même persécution. L'aversion qu'avait Adrien pour toute autre religion que celle des Romains et des Grecs, son amour pour la divination, pour l'astrologie judiciaire et pour la magie, l'indisposaient étrangement contre les adorateurs sincères du vrai Dieu, qu'il confondait d'ailleurs avec les différentes sectes des Gnostiques.

Il s'était depuis peu élevé, sous ce nom, un essaim de sophistes corrompus, qui autorisaient les vices les plus infâmes. Saturnin, Basilide, Carpocrate, avaient pris les leçons de Ménandre, disciple de Simon le magicien. Rien de plus affreux que les dogmes et la morale de ces sectaires, qui faisaient un mélange monstrueux des vérités de l'Evangile avec les chimères du paganisme. La noble simplicité de notre religion ne leur suffisait pas : ils voulaient enchérir sur elle dans le goût des initiations des observances idolâtres, ce qui forma un fantôme de religion plus extravagant même que le paganisme. Ainsi ils privaient le christianisme de l'avantage que lui donnait, sur toutes les petitesses de la superstition, ce caractère de sagesse et de dignité qui en est si différent. Saturnin soutint le premier que le mariage était une conjonction impure et damnable. Basilide avança que le corps de Jésus-Christ n'était que fantastique, et n'avait pas été véritablement crucifié. Carpocrate tint à peu près la même doctrine, regardant le Sauveur comme un pur homme distingué seulement par l'éminence de ses vertus.

Tous ces Gnostiques ou Illuminés, car ils prenaient indifféremment ces deux noms qu'ils ont rendus également méprisables, tous, à l'envi les uns des autres, joignaient à leurs folles spéculations les plus abominables maximes de conduite. Ils posaient pour principe qu'il est inutile, et même défendu de résister à la concupiscence; qu'on en doit tôt ou tard suivre les impressions; que la chair est l'ennemi à qui l'Evangile ordonne de céder dans le voyage de cette vie; qu'ainsi les œuvres de la chair ne sont pas seulement permises, mais recommandées. Ils avaient le jeûne en horreur, vivaient voluptueusement, passaient tout ce

qu'ils pouvaient de leur temps dans la licence et la mollesse. Ils priaient nus, tous ensemble. Les femmes étaient communes entre eux : cet usage faisait partie de l'hospitalité qu'ils exerçaient envers leurs frères. Ils donnaient de somptueux festins dans leurs assemblées de religion. Après les excès de bouche, l'un des ministres, à ce qu'on assure, jetait un morceau de pain à un chien attaché aux chandeliers qui éclairaient l'assemblée, et, la lumière étant éteinte, chacun assouvissait ses désirs charnels, sans nulle distinction d'objet. Ils empêchaient néanmoins la génération autant qu'ils le pouvaient, faisant à cet effet une étude exécrable des pratiques les plus honteuses, auxquelles ils mêlaient le sacrilége. Ils soutenaient expressément que toutes les actions sont indifférentes de leur nature, et qu'il n'y en a aucune de bonne ou de mauvaise en soi, mais uniquement dans les préjugés des hommes. Ce que S. Epiphane rapporte de ces novateurs ne trouverait aucune croyance, si l'on ne savait d'ailleurs quelle était la corruption de la doctrine des anciens philosophes ; faits si bien confirmés par les exemples de ceux qui, prenant de même leur imagination ou leurs passions pour guides, au sein d'une religion si lumineuse, au moins quant à la morale, font consister dans les noms ou les préventions toute la différence des vices et des vertus. Or, ces premières hérésies n'étaient qu'un mélange informe de la philosophie mal conçue, avec la religion.

Carpocrate eut pour disciple un certain Prodicus, qui devint chef d'une secte nouvelle, appelée des Adamites, parce qu'ils prétendaient imiter la vie d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence. Mais, tout en se permettant les plus licencieuses privautés, ils ne laissaient pas que de rejeter le mariage, qui, suivant eux, n'aurait jamais eu lieu sans le péché du premier homme. Carpocrate laissa un fils, nommé Epiphane, qui ne passa point l'âge de dix-huit ans, et qui toutefois se rendit plus célèbre encore que son père. Après sa mort, il fut honoré comme un dieu. On alla jusqu'à lui consacrer des temples dans l'île de Céphalonie, et l'on célébra sa fête par des sacrifices et des libations : car le culte des Gnostiques était mêlé d'idolâtrie aussi bien que de magie.

Mais personne ne contribua plus que Valentin à répandre la doctrine des sectes connues sous le nom de Gnostiques [1]. Il avait été fort attaché à la vraie foi, avait signalé son zèle en Egypte, d'où on le croit natif, puis à Rome ; et partout il s'était fait admirer par son esprit, son éloquence, et plusieurs autres qualités propres à l'épiscopat. Malheureusement il ambitionna cette dignité

[1] Iren. l. I, c. 1. Tertul. in Val. c. 7 et seq.

sainte : ce qui suffisait, dans cet heureux temps de ferveur, pour en être exclu. On ne sait avec certitude, ni quel siége il brigua, ni quel fut le digne ministre qu'on y jugea le plus propre. Certains auteurs prétendent qu'il s'agissait de la chaire apostolique, et nomment S. Pie, ou S. Eleuthère, comme le pontife élu au lieu de Valentin. Ils s'appuient sur un passage de Tertullien, qui attache en termes formels la primauté de l'épiscopat à ce siége : ce qui fait voir que la primauté pontificale était reconnue d'une manière expresse dans les temps les plus antiques. Quoi qu'il en soit des autres circonstances qui concernent Valentin, on fit un évêque moins savant peut-être que cet ambitieux, mais beaucoup plus humble et mieux affermi dans la foi. De dépit, Valentin se mit à combattre la doctrine de l'Eglise dont il se croyait méprisé. Il avait beaucoup étudié la philosophie grecque, et surtout celle de Platon, ainsi que tous les sophistes du même temps. Mêlant donc la science des idées, les mystères imaginaires des nombres et la génération des dieux d'Hésiode avec l'Evangile de S. Jean, le seul qu'il révérât, il bâtit un système de religion tel qu'il pouvait résulter de ce bizarre assemblage. Il y confondait la notion des corps avec celle des esprits, prenait au pied de la lettre les termes les plus métaphoriques, et des mots faisait des personnes auxquelles il attribuait des corps et même des sexes différens.

Les chimères de Valentin roulent principalement sur ses *éones*, qui ne sont autre chose que le nom des siècles répété fort souvent dans les Livres saints, et que la langue grecque rend par le mot *aiones*. Les aiones ou éones étaient pour ce visionnaire autant de personnes, tant pères et mères qu'enfans, qu'il distinguait jusqu'au nombre de trente ; ce qui formait la plénitude invisible, ou le mystérieux *pléroma*, ainsi que l'on s'exprimait dans la secte. Valentin prétendait prouver toutes ces rêveries par les divines Ecritures. On voit cependant, à travers ces profanes et ridicules emblêmes, que le novateur retenait la foi des premiers mystères. Par les éones de la profondeur et du silence, il entendait la première personne de la Trinité, Dieu le Père ; le Fils, par l'intelligence et la vérité ; et le Saint-Esprit, par la vie et le discours. Il prétendait même, suivant une découverte moderne ou une conjecture que nous ne garantissons point [1], que l'intellect ou intelligence procédait de la profondeur, comme étant son fils ; et que de ces deux éones ensemble procédait la vie, c'est-à-dire que la seconde personne de la Trinité recevait sa naissance éternelle de Dieu le Père, et en même temps le pouvoir de produire la troisième per-

[1] Fald. Anc. Hérés.

sonne, conjointement avec lui, comme étant de la même nature; ce qui montrerait contre les Grecs modernes l'ancienneté de la foi universelle touchant la procession du Saint-Esprit, provenant du Fils aussi bien que du Père. Mais toute la majesté de nos saints mystères se trouvait dégradée par cette étrange manière de les énoncer : la vérité même y prenait l'air de la mythologie et des superstitions païennes.

Les dogmes qui influent directement sur les mœurs n'étaient pas moins corrompus. Valentin établissait formellement l'inamissibilité de la justice : dogme aussi digne de son premier auteur que de ceux qui le reproduisirent. Il en concluait qu'en vertu de la seule adoption divine, on pouvait se sauver, même en reniant sa foi à l'extérieur, et qu'on ne devait pas la confesser au péril de sa vie. Mais nous ne prétendons pas exposer ici toutes les absurdes impiétés de cette secte. L'on en a bien assez vu pour concevoir à quel point d'extravagance peut se porter l'esprit humain, lorsqu'il abandonne la règle prescrite pour l'interprétation des Ecritures. Toutefois ces absurdités avaient un nombre prodigieux de partisans, qui se subdivisèrent bientôt en une multitude de partis divers et souvent opposés : les uns voués aux observances les plus superstitieuses; les autres, par l'excès diamétralement contraire, rejetant toute cérémonie et tout culte extérieur. Entre ces derniers, quelques-uns, nommés Séthiens, se montraient pénétrés d'un respect suprême pour Seth, fils d'Adam, dont ils faisaient le Rédempteur. Les Caïnites affectaient d'honorer Caïn, et tous les méchans condamnés par les divines Ecritures. D'autres enfin adoraient un serpent, qu'ils prenaient pour le Sauveur : et, selon l'étymologie grecque du nom de serpent, ils se nommaient Ophites.

Des génies supérieurs donnaient dans ces écarts. Tatien, disciple de l'illustre docteur S. Justin, et célèbre lui-même par un fort bon Traité contre les Gentils, tomba dans l'hérésie de Valentin, qu'il s'efforça de répandre en différentes contrées de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Il fut chef des sectaires qu'on nomma Encratiques ou Continens, à cause de l'abstinence outrée qu'ils affectaient. Ils n'usaient jamais de viandes ni de vin, pas même dans la consécration de l'eucharistie, où ils n'employaient que l'eau pour le calice. Comme les Adamites, ils traitaient le mariage de débauche et de corruption.

Cassien ajouta aux erreurs de Tatien. On donna à ses sectateurs le nom de Docètes ou Apparens, parce qu'ils soutinrent comme les Gnostiques que le corps du Sauveur n'avait été qu'apparent ou fantastique. Ce furent ces étranges visionnaires qui

avancèrent les premiers que le fruit défendu dans le Paradis terrestre n'était autre chose que le mariage.

La malignité des païens leur faisant confondre les vrais fidèles avec tant de vicieux hérétiques, ils ne conçurent pour tous les Chrétiens en général que du mépris et de l'horreur. De là les calomnies dont on les chargea si souvent, à l'occasion de leurs agapes et de leurs assemblées religieuses. A ce que nous venons de rapporter touchant les Gnostiques, on ajoutait, et les Juifs étaient les principaux auteurs de cette imposture, que, quand les Chrétiens voulaient initier un prosélyte à leurs mystères, ils étendaient sur une table un enfant couvert de farine, et tellement disposé, que l'initié, comptant couper un pain, égorgeait l'enfant; qu'à l'instant ils achevaient tous ensemble de mettre en pièces cette innocente victime, que chacun en mangeait un morceau, et s'abreuvait de son sang; que par cet artifice le prosélyte, se voyant malgré lui coupable d'homicide, se trouvait intéressé à garder le secret. Le vulgaire ne doutait point de la vérité de ces imputations, et les hommes qui auraient dû se montrer supérieurs à la crédulité populaire, avaient leurs raisons pour n'être pas plus équitables envers les fidèles.

Celse, fameux philosophe, les attaqua violemment dans ses prétendus discours de vérité. Cet ouvrage, qui met d'abord les Chrétiens aux prises avec les Juifs, les tourne après cela les uns et les autres en ridicule, les rend également odieux et méprisables. A mesure que les adorateurs du crucifié, dit le satirique philosophe, se sont multipliés dans le monde, il s'est formé parmi eux une infinité de partis : chacun de ces esprits inquiets s'est efforcé de l'emporter sur ses rivaux et de les détruire; et les Chrétiens aujourd'hui n'ont plus que le nom de commun entre eux. La simplicité et l'innocence ne pouvaient que succomber sous tant d'attaques artificieuses. L'empereur céda au cri public, et l'on tourmenta les fidèles en mille manières, dans toute l'étendue de l'Empire, principalement dans les provinces occidentales, plus voisines du centre de l'autorité et de la tyrannie.

On y compte une infinité de martyrs du temps d'Adrien, quoiqu'on ne puisse faire fond, pour le détail des événemens, que sur un petit nombre de leurs Actes. Ce fut alors, selon quelques auteurs, que fut immolé S. Eustache, avec sa femme et ses enfans. D'autres placent sous Trajan cet éclatant martyre. Les Actes en sont remplis de merveilles; mais leur antiquité ne paraît pas remonter au-delà du huitième siècle. Ste Sophie, dont le nom est devenu si fameux en Orient, fut martyrisée à Rome avec ses trois filles. S. Eleuthère, évêque, et sa mère Ste Antie, mouru-

rent de même dans la capitale de l'Empire, avec une multitude de généreux fidèles. On en compte aussi un grand nombre qui souffrirent en Lombardie, où S. Faustin et S. Jovite se rendirent des plus célèbres. S. Prime mourut à Trieste; les SS. Antiope et Crispule, en Sardaigne. Les Grecs nous ont encore transmis les noms des martyrs Ste Zoé et S. Hespère, son mari, ainsi que de leurs enfans Cyriaque et Théodule.

Nous avons des mémoires plus circonstanciés du sacrifice de Ste Symphorose, immolée avec ses sept fils. Elle était veuve d'un tribun nommé Gétule, déjà honoré de la couronne du martyre. L'empereur venait de bâtir un palais à Tivoli, où demeurait Symphorose. Il voulut en faire la dédicace, suivant les superstitions du temps, et commença par consulter les oracles que rendaient les idoles du lieu. Soit par le ministère des démons avides du sang chrétien, soit par l'artifice de quelque prêtre ennemi de la vertueuse Symphorose, ils répondirent que les dieux ne pouvaient se rendre propices, tant qu'elle et ses fils refuseraient de sacrifier.

Adrien la fit arrêter avec eux, et s'efforça d'abord de la persuader. « Ce fut pour ne pas consentir à ce que vous exigez, lui répondit l'illustre veuve, que mon mari Gétule et son frère Amance, tous » deux vos tribuns, ont enduré mille tourmens, et enfin la mort. » C'est là un opprobre aux yeux du monde ; mais il leur a procuré, » dans la société des immortels, une gloire et une félicité qui ne fi» niront jamais. Tous mes vœux tendent à la partager. — Choisis, » reprit brusquement l'empereur, ou de sacrifier avec tes fils aux » dieux de l'Empire, ou de leur être toi-même sacrifiée. — Sei» gneur, dit Symphorose, ma résolution n'est pas de nature à être » ébranlée par des menaces. J'y ai mûrement pensé : je n'aspire » qu'au bonheur de rejoindre mon époux. « Adrien la fit conduire au temple d'Hercule, où elle fut cruellement souffletée, ensuite pendue par les cheveux. Comme elle n'en marqua que plus de courage, on lui attacha une grosse pierre au cou, et on la précipita dans la rivière. Son frère Eugène, un des principaux personnages de Tivoli, fit enlever son corps, qu'il inhuma près la même ville.

Le lendemain on amena les sept frères, tous ensemble, au tribunal de l'empereur. Il les sollicita long-temps de sacrifier, mais sans succès. Il les fit attacher à sept poteaux, qu'on avait plantés autour du temple; et après qu'on leur eut étendu violemment les membres avec des poulies, on les poignarda avec une cruauté barbare, Justin plus cruellement encore que les autres. Eugène fut fendu par le milieu du corps. Adrien les fit prendre ensuite et jeter tous sept dans une fosse profonde, qui devint célèbre sous le nom

du tombeau des sept Biothanates, c'est-à-dire mis à mort d'une manière violente. Quand la persécution vint à cesser, on transféra ces martyrs avec de grands honneurs sur le chemin qui conduit de Tivoli à Rome, et on les déposa à huit milles de cette dernière ville.

Le nom des martyres Sabine et Sérapie n'est pas moins glorieux que celui des martyrs de cette héroïque famille. Sabine était une veuve avancée en âge, dont le mari avait tenu un rang distingué dans la capitale de l'Empire dès le temps de Vespasien. Sérapie, vierge chrétienne, originaire d'Antioche, que Sabine avait chez elle sous le règne d'Adrien, eut, quoique fort jeune, assez d'ascendant sur l'esprit de cette illustre Romaine, pour l'engager à embrasser le christianisme. La vierge zélée fut le premier objet de l'inhumanité de Bérille, préfet de la province d'Ombrie, où les deux saintes s'étaient retirées. On décapita Sérapie, après toutes sortes d'indignités et de cruautés. Pendant quelque temps, on marqua des égards pour le rang de Sabine. Mais elle fut emprisonnée à son tour, et décapitée sous le successeur de Bérille.

Tant de poursuites de tous les genres obligèrent les fidèles à prendre le soin de se justifier. La première apologie qui parut en leur faveur, fut celle de S. Quadrat. Il avait été disciple des apôtres, et il était du nombre de ceux que l'antiquité nomme évangélistes, parce qu'ils portaient l'Evangile de contrée en contrée, et qu'après avoir établi la foi dans un lieu, ils y instituaient des pasteurs ordinaires, et passaient aussitôt à de nouvelles missions. L'empereur Adrien, en visitant les provinces de l'Empire, se trouva dans la Grèce en même temps que Quadrat. Cet homme, vraiment apostolique, et doué du don d'écrire aussi bien que d'évangéliser, crut ne pouvoir faire un meilleur usage de ses talens, qu'en s'efforçant d'épargner aux Chrétiens nouvellement formés, des épreuves qu'on supposait toujours dangereuses. Il présenta lui-même à l'empereur une apologie, qu'on dit avoir été fort touchante. Par le peu qui nous en reste, nous voyons qu'il insistait beaucoup sur les miracles de Jésus-Christ, moins pour établir des faits qu'on révoquait rarement en doute, que pour faire distinguer ces divines merveilles des prestiges de la magie, dans un temps où l'on n'avait rien de plus plausible à reprocher à nos saints thaumaturges. « Les malades guéris par Jésus, dit l'apologiste, et les morts » ressuscités n'ont pas seulement paru tels dans une assemblée » d'appareil et de peu de durée, mais ils sont demeurés dans le » même état de vigueur, long-temps après la mort et la résurrec- » tion de leur adorable médecin. Quelques-uns d'eux sont parve- » nus pleins de vie jusqu'à nos jours. » Dans toute la suite de cette

pièce, fort exaltée par les anciens, on admirait la solidité et la beauté du génie de Quadrat.

Un autre orateur, Athénien de nation, nommé Aristide, qui faisait tout à la fois profession de la philosophie et du christianisme, présenta une seconde apologie encore plus éloquente et beaucoup plus remplie d'érudition que la première, si nous en croyons ceux qui l'avaient lue, car il n'en est rien parvenu jusqu'à nos jours.

Serenius-Granianus, proconsul d'Asie, avait auparavant et assez librement remontré à l'empereur le peu d'équité et de politique qu'il y avait à condamner les Chrétiens en si grand nombre, sur les cris d'un peuple échauffé, le plus souvent sans aucune forme légale, et sans autre crime que leur nom. Adrien se laissa fléchir par ces remontrances ; loin de s'en tenir offensé, il écrivit à Minutius-Fundanus, successeur de Granianus, et statua deux choses : l'une, qu'on ne procéderait plus désormais contre les adorateurs du Christ, autrement que par des accusations articulées en bonne forme, et non sur des clameurs ou des plaintes vagues ; l'autre, que l'accusateur, suivant le droit commun, serait tenu de convaincre l'accusé de quelque forfait contre les lois ordinaires, sous peine d'être châtié lui-même en qualité de calomniateur[1]. Il est à croire que ces ordres furent envoyés aux autres provinces, puisque la persécution se ralentit de toutes parts depuis cette époque.

Ce ne fut plus un crime précisément d'être chrétien, quoique la religion chrétienne, comme étrangère aux Romains, fût toujours, en ce sens, contraire à leurs lois. Autrement la constitution d'Adrien eût été parfaitement inutile. L'empereur était véritablement changé à cet égard. Les historiens de son temps assurent qu'il forma le dessein de mettre Jésus-Christ au nombre des dieux de l'Empire, et qu'il fit construire différens temples dans cette intention. Mais, s'il ne consomma point son entreprise, retenu, dit-on, par les oracles qui annonçaient que ce culte nouveau ferait tomber tous les autres cultes, il apprit du moins à discerner les adorateurs de Jésus-Christ, toujours tranquilles et soumis aux puissances, des Juifs indociles et de jour en jour plus séditieux. Ce dernier incident, en achevant de lui faire sentir cette différence, consomma le malheur d'Israël, et rendit sa réprobation sensible à tout l'univers.

Depuis les sanglantes expéditions du dernier règne contre les enfans de Jacob, ils excitaient la compassion bien plus que la défiance et la crainte. Il n'était plus question de les affaiblir mais

[1] Eus. IV, 8 et 9.

seulement de veiller à ce qu'ils ne se rétablissent point dans leur capitale, où ils semblaient ne pouvoir respirer que l'air contagieux de l'indépendance. Cependant l'empereur ne voulait pas laisser Jérusalem en ruines, à cause de sa situation extraordinairement avantageuse, et de son ancienne renommée. Il envoya une colonie pour la réédifier, mais dans une forme de police et de religion qui ne ressentît en rien du judaïsme. Il avait changé jusqu'au nom de la ville, qu'il faisait appeler Elia, du surnom de sa famille. On bâtit un temple à Jupiter sur la place où avait été l'ancien temple, et il était défendu, si l'on voulait rester dans le pays, de se faire circoncire. Les enfans d'Israël ne purent se résoudre à devenir ainsi étrangers dans l'héritage de leurs pères. Ils se continrent néanmoins; et le temps nécessaire à l'exécution du plan d'Adrien, ils l'employèrent à pratiquer une quantité de souterrains et de retraites ignorées pour se rassembler furtivement, et s'évader au besoin. Le gouvernement méprisa long-temps les bruits qui en coururent. On ne pouvait se persuader que les Hébreux, réduits à la plus déplorable faiblesse, eussent la volonté non plus que la faculté de rien entreprendre. Bientôt on s'aperçut qu'en ce qui concerne la tranquillité publique, on ne saurait porter trop loin les précautions et la défiance. La partie était liée non-seulement entre les Juifs qui restaient dans la province, mais avec ceux de toutes les régions. Partout ils causèrent des embarras et des désordres infinis. Il fallut envoyer des renforts nombreux à Tinnius-Rufus, gouverneur de la Judée, qui, avec tant de forces nouvelles, ne se trouva point encore en état de se commettre en rase campagne avec ces furieux. Un déluge de peuples avides, tant voisins que barbares éloignés, se confondirent avec eux, dans l'espérance du pillage, en sorte que cette guerre bouleversa tout l'Orient. Rufus les attaqua par pelotons. Il prenait si bien son temps contre les attroupemens tumultueux et incapables de discipline, qu'il ne manquait pas de les battre. Il traitait avec la dernière rigueur tous ceux qui tombaient entre ses mains. Il en fit mourir un nombre infini, sans épargner les femmes ni les enfans : caractère spécial des calamités de cette nation, depuis que tous, sans exception, avaient pris sur eux la malédiction attachée à leur déicide. Toutes leurs terres furent confisquées au profit du peuple romain; et Israël se vit, suivant l'expression littérale des divins oracles, sans vignes et sans moissons, comme sans temple et sans pontife.

Ils n'avaient à leur tête qu'un brigand, nommé Barcoquéba, sorti de la plus vile populace, et méprisable sous tous les rapports[1].

[1] Dion. in Adr. Spart. in Adr.

Mais, dans le vertige universel, le nom seul de l'aventurier suffit pour lui donner l'autorité la plus absolue. Comme ce nom signifie en syriaque *fils de l'étoile*, il se disait le fils de cette étoile de Jacob dont il est fait mention dans la prophétie de Balaam; c'est-à-dire qu'il se donnait pour le conducteur qui devait faire triompher les enfans d'Israël et tous les Gentils, ou pour le Messie, tel qu'ils se le figuraient. Ce premier Antechrist prétendit grossir sa faction en offrant d'abord aux Chrétiens la faveur de devenir ses sujets; mais, ceux-ci s'étant refusés à ses offres, il ne cessa plus de les poursuivre avec une atroce barbarie.

Cependant Adrien avait extrêmement à cœur la fin de cette guerre. Ne regardant pas encore Rufus comme un général capable de la terminer, il envoya de nouvelles troupes, sous la conduite de Jules-Sévère, qu'on fit passer en diligence des îles Britanniques à l'autre extrémité de l'Empire, et dont le rare mérite parut nécessaire pour cette expédition. Sévère, ainsi que son prédécesseur, ne voulut point engager d'action générale. Selon le plan de Rufus, qu'il était plus en état de remplir, ayant plus de forces, il forma beaucoup de détachemens qui prenaient les rebelles par autant d'endroits, les resserraient et leur coupaient les vivres. Par cette méthode peu éclatante, mais d'autant plus sage et plus efficace, il réussit à les ruiner entièrement. Cinquante forteresses considérables, et près de mille places de moindre importance furent détruites. Cinq cent quatre-vingt mille hommes tombèrent sous le tranchant des armes. Le nombre de ceux qui périrent par la faim, par le feu, par toutes sortes d'accidens et de misères, ne peut s'évaluer. On mit dans les chaînes, on vendit comme des bêtes de somme, et à pareil prix, ceux que les marchands daignèrent acheter; car on méprisait et l'on haïssait ces misérables, au point de ne les vouloir pas même pour esclaves. Cette vente se fit dans la vallée de Mambré, au lieu même qu'avait habité Abraham, le père et la souche de tout Israël, et où l'on tenait annuellement la foire du Térébinthe, pour la vente des animaux. On y montrait encore un de ces arbres d'une grosseur extraordinaire, et que les habitans du canton disaient avoir subsisté du temps d'Abraham. C'est ainsi que cette malheureuse nation, tombée dans un aveuglement qui tenait de la stupidité, trouva la consommation de sa ruine, avec les circonstances les plus humiliantes, au lieu même qui lui avait servi de berceau. Les Juifs qui ne purent être vendus furent transportés en Egypte, et la Judée demeura presque déserte. Ce peuple fut dès-lors comme anéanti dans sa patrie. Jamais les Hébreux ne se rassemblèrent depuis en corps de nation. Ils se dispersèrent parmi tous les autres peuples, sans se confondre avec au-

cun d'eux, et sans acquérir chez autrui aucun droit d'indépendance ou de vraie liberté, sans propriétés même et sans lois, sans autel, sans sacrifice, portant partout, avec le spectacle unique d'un peuple qui n'a plus aucune forme de peuple, le signe frappant de leur réprobation et de la substitution des Gentils en leur place.

Cependant Adrien rétablit encore la capitale de la Judée; mais il défendit aux Israélites, sous peine de la vie, d'y mettre le pied; et l'on usa de la plus grande vigilance pour tenir la main à l'exécution. Il fallait que tous les habitans fussent Gentils, au moins d'origine. Par cette disposition du prince, ou plutôt de la Providence, qui fait souvent servir la politique des rois à une fin toute différente de ce qu'ils se proposent, l'église de Jérusalem se trouva tout-à-coup purgée du levain de division qui l'avait tant de fois troublée pendant la vie et depuis la mort des apôtres; c'est-à dire de cette inquiète et jalouse obstination des Chrétiens judaïsans, beaucoup plus dangereuse que le judaïsme. Avant cela, cette église n'était guère composée que d'Israélites convertis, qui observaient toujours la circoncision et les cérémonies de la loi mosaïque. Chacun même de ses évêques avait été scrupuleusement élu entre les fidèles circoncis. Mais depuis cette entière réduction de la Palestine, il n'y eut plus de Chrétiens dans la ville sainte qui ne provinssent de parens gentils. On en ordonna Marc évêque, le premier de ce siége qui fût chrétien de la gentilité, et en tout le seizième depuis l'établissement du christianisme. Ainsi arrivèrent, sur la fin de l'empire d'Adrien, l'an 137 de Jésus-Christ, et la ruine irréparable du corps de la nation juive, et la pleine tranquillité de l'Eglise du côté de ces jaloux ennemis. Pour le désespoir éternel des Hébreux, les Romains placèrent un pourceau de marbre sur la porte d'Elia ou Jérusalem, du côté de Bethléem. On érigea aussi une statue de Vénus à l'endroit du Calvaire où Jésus était mort, et l'idole de Jupiter sur le tombeau d'où il était sorti plein de vie. Mais ce profane étalage, en donnant lieu de faire la comparaison des deux cultes, ne servit qu'à décrier l'idolâtrie, et à établir avec plus d'éclat sur ses ruines la majesté du culte chrétien.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA DISSOLUTION DU CORPS DE LA NATION JUIVE EN 137, JUSQU'A LA FIN DE LA CINQUIÈME PERSÉCUTION EN 211.

L'empereur Adrien survécut peu à ses terribles exploits contre les Juifs ; dès l'année qui suivit la réédification de Jérusalem sous le nom d'Elia, c'est-à-dire l'an 138 de Jésus-Christ, il mourut âgé de soixante-deux ans, le 10 de juillet, en sa maison de Tivoli, où, quelques années auparavant, il avait si cruellement traité l'illustre martyre Symphorose, avec sa nombreuse et sainte famille. Il souffrit prodigieusement dans sa dernière maladie, qui ne paraissait cependant qu'une hydropisie ordinaire. L'excès de ses souffrances lui aigrit le caractère. Il s'abandonna à une humeur atrabilaire, qui lui fit commettre les plus odieuses cruautés. Il fit mourir quantité de personnes de la première distinction, et de sa propre famille ; et il en eût immolé un bien plus grand nombre, si le digne successeur qu'il s'était désigné, Arrius-Antonin, n'eût fait cacher la plupart de ceux qu'il condamnait. Il voulut plusieurs fois attenter à sa propre vie, ou se faire tuer, pour mettre fin à ses souffrances, se plaignant avec des cris de désespoir de ne pouvoir disposer de sa propre personne, lui qui avait droit de vie et de mort sur tant d'autres. Enfin il se mit à boire et à manger immodérément ; et, dans l'état d'affaiblissement où il se trouvait, il fut bientôt étouffé par l'excès de la nourriture. Antonin, son fils adoptif, surnommé le Pieux, fut sur-le-champ proclamé empereur avec applaudissement, et tâcha de faire oublier les vices et les travers dont l'auteur de son élévation avait terni le mérite de beaucoup d'esprit, d'une pénétration extraordinaire et d'un grand nombre de talens.

Comme le nouvel empereur était doué de toutes les vertus morales et religieuses qu'on honorait dans ces temps-là, les peuples, aveuglés par leurs préventions, imaginèrent que c'étaient là autant de titres pour persécuter les adorateurs du vrai Dieu. Ainsi on vit recommencer, contre les Chrétiens, les emportemens calmés avec peine dans les dernières années du règne précédent. Mais, Antonin ayant de l'Etre suprême une idée plus juste que la plu-

part des sages du paganisme, les erreurs du peuple ne l'empêchèrent pas d'estimer la pureté du culte chrétien, et les éclatantes vertus qui en étaient le fruit.

Il ne blâmait en eux que leur fermeté inébranlable, ou leur attachement exclusif à la religion qu'ils professaient sans nul respect humain; incapable, avec toute sa philosophie et ses connaissances, de pénétrer et d'apprécier convenablement la plus salutaire de toutes les vérités.

S. Justin, philosophe aussi bien que cet empereur, mais qui avait eu le bonheur de passer de l'infidélité à la foi la plus sincère et la plus fervente, présenta au prince, en faveur de la vraie religion, une Apologie qu'Eusèbe dit avoir été composée à Rome. Ce philosophe chrétien, natif de Naples en Palestine, colonie romaine avec droit de bourgeoisie, avait reçu une éducation distinguée, et il était versé dans toutes les sciences cultivées alors. Quoiqu'élevé dans les ténèbres du paganisme, il montra toujours un amour ardent pour la vérité, qu'il cherchait sans cesse et dans toutes les écoles. Après avoir essayé d'une multitude de sectes philosophiques, sans pouvoir rien trouver de propre à le fixer, il se livra à la lecture des prophètes; et voici comment il nous apprend lui-même, dans son dialogue avec le Juif Triphon, les particularités de sa conversion. « D'abord, dit-il, je me mis entre les mains d'un » Stoïcien. Mais voyant, après un certain cours de leçons, que je » n'apprenais rien de l'Etre créateur, parce que ce maître n'en savait rien lui-même, et qu'il estimait peu ce genre d'étude, je le » quittai pour m'attacher à un Péripatéticien. Celui-ci m'eut à peine » souffert quelques jours, qu'avec une avidité sordide, il me parla » de présens et de rétribution. Cette vénalité d'âme me parut indigne d'un sage de profession, et me le fit laisser avec mépris. » Je vis un Pythagoricien qui avait beaucoup de célébrité, et plus » encore de suffisance. Il me demanda si je savais la musique » et les autres parties des mathématiques, qu'il regardait comme un » prélude nécessaire pour dégager notre esprit des objets grossiers » et terrestres, et pour lui faciliter la perception des choses intellectuelles. J'ignorais ces arts, et ne pouvais les apprendre qu'avec » beaucoup de temps; ce qui m'engagea à tenter si je ne réussirais » pas mieux avec les Platoniciens. L'un des principaux d'entre eux » s'était fixé dans mon voisinage. Je prenais un plaisir infini à ses » leçons, et je crus m'apercevoir que j'y gagnais. Dans cette prévention, je cherchais la solitude pour méditer plus tranquillement. Un jour que j'étais dans un lieu écarté, sur le rivage de la » mer, je me vis suivre par un vieillard de fort bonne mine. La » douceur et la gravité, mêlées l'une avec l'autre dans son air et

» toutes ses démarches, me frappèrent extraordinairement. Je m'ar-
» rêtai pour le considérer avec plus d'attention, mais sans lui rien
» dire. Il m'en témoigna sa surprise. Bientôt la conversation devint
» intéressante. Il la fit tomber sur ce que j'avais tant à cœur d'ap-
» prendre. Mais, après avoir donné quelques éloges à mon émula-
» tion, il me reprocha d'aimer plus les spéculations que les œuvres,
» et me fit entendre que la science à laquelle j'aspirais était toute
» pratique. Je lui demandai respectueusement ce qu'il me convenait
» de faire. Il faut, me répondit-il, méditer les livres des prophètes,
» les seuls véritables sages, et demander avec instance à l'Etre su-
» prême de vous ouvrir les portes de la lumière et les routes de la
» vérité. »

Tant de candeur et de bonne volonté dans Justin fut suivi de l'accomplissement de ses désirs. L'étude des Livres saints lui eut bientôt fait connaître la folie du paganisme, qu'il mettait en parallèle avec la sainteté de la religion des Chrétiens. « Les calom-
» nies atroces dont on les noircissait, reprend-il, cessèrent de faire
» impression sur moi, quand je remarquai, non sans admiration,
» le mépris qu'ils faisaient des douceurs de la vie, et de la vie elle-
» même. Quel est, me demandais-je, l'homme, ou intéressé, ou vo-
» luptueux, ou livré à toute autre passion, qui ne craignît la mort
» et ne s'estimât heureux de pouvoir, par un désaveu facile, sauver
» une vie qu'il regarderait comme la base et le terme de sa félicité? »

Justin, en changeant de religion, conserva le manteau de philosophe, moins par attachement à cette profession indifférente en elle-même, que par son goût pour la modestie et la simplicité, pratiquée d'ailleurs en ce point par la plupart des maîtres en tout genre de sciences et de beaux-arts. Il voyagea beaucoup en Orient pour y répandre la doctrine salutaire dont il s'était rempli, et que la vivacité de son zèle ne lui permettait plus de tenir renfermée dans son cœur. A Rome, où il espérait faire plus de bien, il ouvrit comme une école de religion pour quiconque voulait conférer avec lui et s'instruire. Il enseignait sans nulle crainte des hommes, et jamais il ne dissimula rien de la vérité, soit avec les Juifs, soit avec les Gentils; car sa charité lui faisait rechercher les uns et les autres.

En adressant son Apologie à l'empereur, au sénat et au peuple romain, loin de se cacher, il fit connaître, avec son nom, celui de son père, le lieu de sa naissance, et tout ce qui pouvait le faire découvrir. Soutenant cette noble fermeté dans la suite de l'Apologie : « Seigneur, dit-il en adressant la parole à Antonin et à ses
» successeurs présomptifs, Marc-Aurèle et Luce-Vère, on vous
» nomme de toutes parts pieux et philosophes, c'est-à-dire ama-

» teurs de la vérité et de l'équité; votre conduite va montrer à » l'univers à quel point l'exercice de la vertu vous est cher; car » nous venons demander justice, suivant les règles de la plus » exacte raison, moins pour notre propre défense, que pour vos » vrais intérêts. Quant à nous, on ne saurait nous nuire véritable- » ment, quoiqu'on nous ravisse la liberté ou la vie. Mais vous » flétririez votre gloire; et, tout maîtres du monde que vous êtes, » vous seriez condamnés au tribunal de l'Eternel, si vous punissiez » par passion ou par prévention. La forme légitime des jugemens » demande que les sujets accusés ou suspects rendent un compte » exact de leurs actions, et que les souverains en ordonnent sur » les règles invariables de la sagesse, non sur de frivoles présomp- » tions, ni sur les caprices de la puissance arbitraire. C'est donc » à nous d'exposer au plus grand jour, et notre manière de vivre, » et notre doctrine; sinon pour éviter la mort, qui n'est qu'un bien » pour le chrétien, au moins pour n'être pas complices d'une cri- » minelle ignorance que nous aurions négligé d'éclairer. »

Il expose ensuite fort au long la conduite ordinaire des fidèles, la pureté angélique de leurs mœurs, et plus encore les règles de morale qui leur sont prescrites; enfin la sainteté, la simplicité et la dignité de leurs observances religieuses. On les accusait d'athéisme : le saint orateur fait sentir que l'athéisme ne consiste point à refuser son encens à une multitude de génies mauvais ou fantastiques; qu'à l'égard de ces dieux imaginaires et de tous les vains simulacres, les Chrétiens ne se défendaient point d'être athées; mais qu'envers le Dieu suprême, le seul grand, le seul véritable, l'Etre créateur et conservateur, éternel, indépendant, connu et célébré par les poètes mêmes, les Chrétiens sont les plus religieux de tous les hommes; qu'ils s'efforcent de l'honorer comme il mérite de l'être, et de la manière qu'il nous l'a enseigné par le moyen de son Fils, ou de son Verbe, éternel et tout-puissant comme lui, mais revêtu de notre chair et de notre humanité, pour nous instruire immédiatement et plus efficacement.

Ici, pour prouver aux païens l'existence d'une révélation, le saint emploie le témoignage des prophètes, des sibylles, ou des vers qui couraient sous leur nom, avec les autres preuves accommodées à la nature des choses ou aux circonstances du temps. Il s'étudie surtout à lever les préjugés de son siècle, qui formaient le plus grand obstacle aux progrès du christianisme. C'est pourquoi il ne craint pas d'entrer dans l'explication de nos cérémonies religieuses, de nos sacremens même, quoique régulièrement cela fût défendu. Il s'énonce très-clairement touchant la sainte eucharistie. C'était sur ce mystère ineffable que les ennemis du christianisme

avaient fabriqué leurs principales calomnies contre les Chrétiens.

« Ne vous laissez pas abuser, dit-il, en ouvrant une oreille imprudente à des contes absurdes. Voici au juste la manière dont » nous admettons parmi nous ceux que vous appelez nos initiés. » Après que l'admis a été lavé dans l'eau, en signe de la purification intérieure qui s'opère dans son âme par la céleste vertu, » nous l'amenons au lieu où les frères se trouvent assemblés pour » y prier en commun. La prière finie, nous nous saluons par le » baiser de paix. Puis on présente à celui qui préside, du pain et » une coupe où il y a du vin mêlé d'eau. Il l'offre au Père céleste, » par le Fils et le Saint-Esprit; et les diacres distribuent à chacun » ce pain et ce vin qu'on ne reçoit pas ainsi qu'une nourriture ordinaire. Mais comme il nous est connu que le Verbe de Dieu s'est » revêtu de chair et de sang, nous savons aussi que la nourriture, » sanctifiée par les formules sacrées qu'il nous a transmises, devient la chair et le sang de ce même Christ fait homme pour » l'amour de nous. Car les apôtres nous apprennent dans leurs » écrits, que Jésus-Christ leur ordonna d'en user comme il avait » fait, lorsqu'après avoir pris le pain en disant: *Ceci est mon corps*, » et le vin en disant : *Ceci est mon sang*, il ajouta : *Faites la* » *même chose en mémoire de moi.*

» Mais à quoi bon tant de discours pour nous justifier? On ne » croit pas sérieusement les imputations dont on nous noircit, » et qu'on allègue pour nous opprimer. On souffre toutes les » religions les plus insensées et les plus corrompues, tandis qu'on » nous persécute opiniâtrément. Punit-on les adorateurs du bois, » de la pierre, des chats, des rats, des crocodiles? Punit-on même » les mauvais chrétiens, ceux qui ne le sont que de nom? les » partisans, par exemple, de Simon, de Ménandre, de Marcion? » Ils anéantissent l'idée et le culte du premier Etre; on ne les accuse de mille abominations qu'avec trop de fondement; et vous » les laissez tranquilles. Que vous fait la sainteté de notre doctrine? Voulez-vous être appelés, et vous convient-il de vous rendre les ministres des démons malfaisans qui ne peuvent nous » souffrir? Si elle vous paraît absurde, laissez-la tomber d'elle-même; si elle est pure et sainte, si elle est divine et céleste, » que ne risquez vous point à la combattre? Princes et maîtres » des peuples, ordonnez de notre sort, à présent que vous êtes » instruits. Quoi que vous prescriviez, nous dirons paisiblement: » Que la volonté de Dieu s'accomplisse. Ainsi nous le dicte ce » respect, cet attachement sincère que notre religion nous impose pour nos maîtres légitimes. Mais nous devions préalablement vous déclarer, et cela au nom du maître qui du haut des

» cieux règne à jamais sur tous les maîtres de la terre, que vous » n'échapperez point à la rigueur de ses arrêts, si vous persistez » dans une injustice que l'on vous rend manifeste. »

Un des plus anciens auteurs ecclésiastiques, Orose, nous apprend que ce discours fit impression sur Antonin, et le rendit favorable au christianisme. L'Apologie de Justin avait été appuyée par les Chrétiens d'Asie. Ils s'étaient plaints de leur côté à l'empereur, des traitemens inouis que leur faisaient éprouver leurs concitoyens. Il y eut même quelques gouverneurs de provinces, moins inhumains que les autres, qui en écrivirent à ce bon prince. Il ne put résister à tant de justes sollicitations, et il porta des édits pour qu'on cessât de persécuter les chrétiens. Il écrivit en leur faveur à plusieurs villes de la Grèce, spécialement à celles de Larisse, de Thessalonique et d'Athènes, et défendit en général à tous les Grecs d'exciter contre eux aucun trouble [1]. Pour satisfaire aux plaintes particulières des fidèles d'Asie, il envoya des ordres précis aux états de cette province. On verra avec plaisir l'éloge qu'un empereur, philosophe païen, fait de nos pères, dans ce précieux rescrit, conservé par S. Méliton et par Eusèbe [2].

Les infidèles, selon leur coutume et leurs anciens préjugés, rejetèrent sur les Chrétiens les fléaux qui affligèrent l'Empire sous le règne d'Antonin. Ce prince avertit ses sujets païens, à l'occasion des tremblemens de terre qui ruinèrent quelques-unes de leurs villes, de se comparer à ceux qu'ils poursuivaient avec tant d'animosité. « Quand » ces malheurs arrivent, leur dit-il, vous perdez honteusement » courage. Eux au contraire ne témoignent jamais plus de fermeté ni » plus de confiance en Dieu. Aussi semble-t-il que, hors le cas de » ces calamités frappantes, vous ne connaissez pas seulement la Di- » vinité. Ce qui concerne la religion vous est indifférent, et vous » ne vous souciez nullement du culte de l'Eternel. Parce que les » Chrétiens l'honorent, vous en concevez une indigne jalousie, » qui vous les fait poursuivre jusqu'à la mort. N'appréhendez-vous » pas que ce procédé ne rende encore plus durs ou plus fermes » ceux que vous nommez athées, et qui ont moins d'attache à la vie » que d'ardeur à la sacrifier pour Dieu? Que si ces représentations » ne suffisent point, je statue, en conformité et en confirmation » des ordres de mon père Adrien, de glorieuse mémoire, que qui- » conque est accusé pour la seule cause de religion, sera renvoyé » absous, quoique effectivement chrétien, et que l'accusateur sera » puni suivant les formes ordinaires. »

[1] Eus. IV, 16. — [2] Melit. ap. Eus. IV, 26.

Ce rescrit fut affiché à Ephèse, dans l'assemblée des états d'Asie, et ralentit la violence des persécutions, sans les arrêter entièrement, car on trouve encore beaucoup de martyrs depuis cette époque et durant tout le cours du règne d'Antonin. Le calme de l'Eglise, dans ces temps d'orage et d'épreuve, dépendait de tant de causes différentes, qu'il ne pouvait être que local et passager.

S. Télesphore, souverain pasteur de l'Eglise romaine, fut certainement martyrisé sous cet empereur, après un pontificat de dix à onze ans. S. Irénée le compte pour le premier martyr entre les papes, depuis S. Pierre : ce qui rend extrêmement probable le sentiment des critiques, qui se persuadent que le titre de martyrs, accordé à quelques autres, par des auteurs qui ne sont pas du poids de ce Père, ne doit s'entendre que du martyre qu'ils étaient continuellement disposés à souffrir, ou des tourmens qu'ils ont réellement endurés, sans terminer par là leur carrière. S. Hygin succéda à S. Télesphore ; et à S. Hygin, S. Pie, puis le pape S. Anicet.

Hégésippe vint à Rome sous ce dernier pontife, qui mourut l'an 168. Il y demeura durant tout le pontificat de S. Soter, et jusqu'à celui de S. Eleuthère, qui commença l'an 177. Hégésippe avait passé du judaïsme à la foi chrétienne. Il écrivit en cinq livres ce qui était arrivé depuis la passion de Jésus-Christ jusqu'à son temps. On a perdu cet ouvrage, la première histoire ecclésiastique dont on fasse mention, et qui n'était qu'un recueil fort simple des traditions apostoliques, quoique l'auteur fût très-savant. Mais il s'était proposé pour modèle la manière d'écrire des apôtres, aussi bien que leur manière de vivre. Nous apprenons par les fragmens qu'Eusèbe nous en a conservés, que S. Hégésippe, car l'Eglise l'honore de ce titre, avait étudié, en de longs et fréquens voyages, la doctrine et les maximes des diverses églises. Il trouva la plus exacte conformité entre ces usages et ce que les apôtres avaient enseigné. « Depuis ces premières colonnes de l'Eglise, dit-» il, jusqu'à notre temps, il n'est aucun siége épiscopal qui n'ait » gardé avec une inviolable fidélité ce que les prophètes ont pres-» crit et ce que le Seigneur a prêché. »

L'empereur Antonin le Pieux, après avoir donné la paix ou quelque relâche aux fidèles, mourut en 161, à l'âge de soixante et quatorze ans. Il avait deux fils adoptifs, Marc-Aurèle, son neveu et son gendre, et Luce-Vère. Marc-Aurèle avait quarante ans, avec la sagesse et l'expérience convenables à cet âge. L'estime particulière dont on était prévenu pour lui le fit reconnaître seul empereur ; mais il fit voir à quel point il la méritait, en déclarant Vère son collègue. Ce fut pour la première fois que l'Empire obéit à

deux maîtres égaux. Le second ne régna que huit ans, au bout desquels il mourut, peu regretté par l'auteur même de son élévation, qui avait déjà beaucoup de peine à réprimer les mauvaises inclinations de ce vicieux collègue.

Marc-Aurèle, l'un des plus grands empereurs et des philosophes les plus distingués qu'ait produits le paganisme, n'en était que plus attaché aux préjugés de religion dans lesquels on l'avait élevé. Il n'était pas sorti de l'enfance, qu'Adrien l'avait mis dans la compagnie des saliens consacrés à Mars. Il y passa par toutes les charges, et on lui fit un si grand mérite de son habileté à s'en acquitter, qu'il s'accoutuma lui-même à donner du prix et de la valeur à ces observances minutieuses. Il prétendait tirer son origine du roi Numa, et se piquait de lui ressembler par son attachement et son zèle pour l'ancienne religion des Romains. La philosophie stoïcienne qu'il professait semblait à la vérité la plus conforme de toutes à la saine raison ; mais fondée sur l'orgueil, cette philosophie était en même temps la plus égoïste et la plus dure. Ce prince était encore animé contre le christianisme par les impressions qu'il ne cessait de prendre dans ses fréquens rapports avec toutes sortes de philosophes vertueux en propos, mais vains discoureurs, qui ne pouvaient souffrir la pureté des vertus évangéliques, supérieures à tous les efforts de leur ostentation. Ainsi sa clémence naturelle ne l'empêcha point de se montrer extrêmement dur, et même cruel à l'égard des Chrétiens. S'il ne rendit pas la persécution générale par des édits en forme, il donna lieu à de tyranniques vexations en plusieurs provinces.

Quadrat, proconsul d'Asie, fit exposer aux bêtes, dans l'amphithéâtre de Smyrne, Germanicus et dix autres Chrétiens. Leur courage confondit les idolâtres, et le peuple se mit à crier dans son dépit : « Qu'on extermine tous les ennemis des dieux, en commen- » çant par leur chef Polycarpe. »

Disciple de l'apôtre S. Jean, et préposé au gouvernement de la florissante église de Smyrne, cet homme vraiment apostolique ne se bornait point à sa mission, pas même aux églises nombreuses de l'Asie, où il perpétuait les enseignemens et les usages qu'il tenait presque immédiatement du Seigneur. Il avait fait le voyage de Rome quelques années auparavant, quand il fut question du différend touchant le jour de la Pâque. Les progrès que fit Marcion dans cette capitale de l'univers, devenue aussi le premier siége de la religion, y rendirent la présence du saint docteur encore plus nécessaire que n'avait fait l'intérêt de la discipline.

Cet hérésiarque était d'autant plus séduisant, qu'il prenait une route opposée en apparence à tout ce qu'on avait vu jusque là de

faux docteurs. Il affectait la plus grande sévérité, obligeait ses sectateurs à s'abstenir, par pénitence, du vin et de la viande, à faire des jeûnes fréquens et rigoureux, à se présenter d'eux-mêmes au martyre. Il ne recevait aucun disciple, qu'il ne fît profession de continence, et condamnait absolument le mariage; se fondant sur la doctrine des deux principes, qui fut plus développée dans la suite par les Manichéens, mais qu'il enseigna le premier. Par cette affectation d'austérité, il voulait faire oublier ce qui avait donné lieu à sa honteuse défection. L'hérésiarque Marcion s'était fait chasser de l'église, pour un péché d'incontinence. N'en ayant pu obtenir le pardon aussi vite qu'il voulait, il était allé jusqu'à Rome, où, les trésors des satisfactions de Jésus-Christ se dispensant avec tant d'abondance, il comptait trouver plus de facilité à la réconciliation. Mais on ne put qu'y approuver la conduite qui avait été tenue à l'égard du coupable. Il aurait dû s'humilier; mais le dépit et le désespoir emportèrent ce mauvais pénitent, qui menaça hautement de déchirer la religion pure au sein de laquelle on le traitait avec tant de rigueur.

D'abord il se fit disciple de Cerdon, de qui il emprunta les extravagans et sacrilèges principes sur la nature et la division de la Divinité, assez semblables à ceux de Valentin; puis il s'érigea lui-même en chef de parti. Entre ses disciples, le plus fameux fut Apelles, pareil en tout à son maître, engagé comme lui dans l'erreur par un péché d'incontinence dont il ne put soutenir la pénitence humiliante, et, comme lui, de pécheur aveuglé, devenu chef de secte. Ainsi que Marcion, il reconnaissait deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais : mais il n'en faisait pas deux principes. Il prétendait au contraire que le mauvais avait été formé par le bon. Par rapport à Jésus-Christ, il enseignait que ce divin réparateur n'avait pas eu seulement l'apparence d'un corps, comme le soutenait Marcion, ni une véritable chair, comme le dit l'Evangile; mais qu'en descendant des cieux, il s'était fait un corps céleste et aérien, et qu'en y remontant apres sa résurrection, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris, de manière que l'esprit seul était retourné au sein de la Divinité. Aussi niait-il la résurrection de la chair; il n'admettait au salut que les âmes seules, et leur attribuait une différence de sexe; en sorte que les corps mêmes n'avaient des sexes déterminés que par les âmes qui les animaient. Il donnait pour des révélations, dignes du plus religieux respect, les rêveries d'une fille nommée Philumène, qui se disait inspirée par un ange, et que l'on croit avoir été possédée. Malgré cette association suspecte, il évita ou cacha si bien tout ce qui en pouvait résulter au préjudice de ses mœurs, que Rhodon, docteur

catholique, qui confondit ses erreurs, le traite de vieillard vénérable par son âge et par sa manière de vivre. Ce docteur orthodoxe nomme encore Potius et Basilique, qui admettaient deux principes, à l'exemple de Marcion, et Syneros, qui en admettait jusqu'à trois. Un jour que Rhodon poussait plus vivement la dispute contre Apelles, ce malheureux vieillard, trouvant qu'il était trop tard pour changer, fut réduit à dire qu'il ne faut point examiner la religion; que chacun doit persister dans celle qu'il a une fois embrassée; et que tous ceux qui auront mis leur espérance en Jésus crucifié, et qui auront opéré le bien, seront sauvés.

Pour en revenir à Marcion, il ne mettait que trop bien à exécution ses menaces contre l'Eglise, quand S. Polycarpe se rendit à Rome. Ces docteurs si différens s'y étant un jour rencontrés face à face, l'hérétique demanda au saint s'il le connaissait. « Oui, lui » répondit-il, je te connais pour le fils aîné de Satan[1]. » Polycarpe avait tant de zèle pour la foi de l'Eglise, que, quand il entendait quelque propos qui lui était contraire, il avait coutume de se boucher les oreilles, en se retirant avec précipitation et en s'écriant: « A quel » temps, ô mon Dieu! m'avez-vous réservé? » Valentin se trouvait à Rome en même temps que Marcion; et l'autorité du saint évêque de Smyrne ramena au sein de la catholicité une foule de personnes que ces deux sectaires avaient perverties. Ils feignirent même d'abjurer leurs erreurs, et furent reçus dans l'Eglise romaine, jusqu'à ce que, manifestant leur hypocrisie, ils s'en firent chasser sans retour.

On conçoit, par ce crédit et ces œuvres de S. Polycarpe, combien les fidèles étaient fondés à le regarder comme l'une des principales colonnes de la religion que les sectaires haïssaient. Il quitta Rome dès que sa présence cessa d'y être nécessaire à l'Eglise universelle, et il se trouva à Smyrne lorsqu'on y amena plusieurs Chrétiens du voisinage pour les tourmenter. Ils furent si cruellement traités, qu'ils excitèrent d'abord la pitié d'un bon nombre d'idolâtres. On les flagella avec tant de barbarie, qu'on découvrait tout le tissu de leurs veines et de leurs artères. Après quoi on les étendit nus et sanglans sur des coquilles pointues. Mais enfin la honte d'une atrocité dont chaque spectateur se rendait complice, changea tous les autres sentimens en dépit et en fureur, et alors l'assemblée demanda unanimement la mort du chef des Chrétiens.

Le proconsul Quadrat donna des ordres pour chercher Polycarpe; mais les fidèles, qui s'y attendaient, avaient fait retirer l'évêque à la campagne, presque malgré lui : car rien ne l'intéres-

[1] Iren. III, 5.

sait plus dans le monde que le soin de son Eglise. Dieu lui fit connaître ce qui devait lui arriver; et trois jours avant qu'il fût pris, il dit aux disciples qui l'acompagnaient qu'il consommerait son sacrifice par le feu. Un vendredi soir, des cavaliers armes, qui le cherchaient, se saisirent d'un jeune homme instruit du lieu de sa retraite, et qu'ils forcèrent par les tortures à les y conduire. On y arriva fort tard. Le saint était déjà couché. Toutefois il fut encore éveillé à temps pour se retirer dans un autre endroit. Mais, croyant au-dessous de lui de défendre ainsi le terrain, et pensant que le Seigneur voulait au contraire qu'il montrât un détachement exemplaire de la vie : « Que la volonté de Dieu soit » faite, » dit-il en se levant pour aller au-devant de ceux qui le poursuivaient. Ces émissaires, touchés de son âge vénérable et de la douceur avec laquelle il leur parla, se disaient avec étonnement : « C'était bien la peine de venir en force et de tant courir pour ar» rêter ce bon vieillard. » Il leur fit servir à souper, et pendant qu'ils mangeaient il ne s'occupa que de la prière.

On le mit sur un âne pour le conduire à la ville. Chemin faisant, il rencontra un magistrat de Smyrne, nommé Hérode, qui, le connaissant particulièrement, le prit dans son char, tâcha de l'engager à sacrifier, et à lui faire nommer l'empereur du nom sacre de Seigneur. Polycarpe fut quelque temps à délibérer, non sur la proposition de sacrifier, qu'il ne put ouïr sans horreur, mais sur le genre d'honneur qu'on lui voulait faire rendre à César. Il repondit enfin : « Je ne saurais faire ce que vous me conseillez; » voyant qu'on prenait le nom de Seigneur dans le sens qui ne convient qu'à l'Etre suprême, non comme un hommage des sujets envers leurs princes, et dont les Chrétiens ne s'étaient jamais départis. A cette réponse inattendue, le magistrat changea sa bienveillance en une dureté brutale, fit descendre l'évêque de sa voiture avec tant de précipitation que le saint se blessa à la jambe; ce qui ne l'empêcha pas de suivre gaîment ses gardes, qui le menèrent droit à l'amphithéâtre. Plusieurs témoins assurèrent depuis que, lorsqu'il entra, ils entendirent proférer ces mots par une voix céleste : « Polycarpe, ne te démens pas. »

Le proconsul à qui on le présenta lui dit, du tribunal où il était assis, de ne pas se perdre imprudemment lui-même, dans un âge qui devait avoir la sagesse en partage; puis il lui ordonna de jurer par la fortune de César, et de crier avec la multitude : « Qu'on » ôte les impies, » c'est-à-dire les Chrétiens, dont on prétendait ainsi lui faire abjurer la doctrine. Le saint, au contraire, regardant d'un œil sévère le peuple idolâtre et le montrant de la main, s'écria, les yeux levés au ciel : « Otez les impies. » Le proconsul irrité

dit : « Jure au plus tôt, et maudis ton Christ. » Le saint répondit en souriant : « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers ce bon maître, » et n'en reçois que des faveurs; quelle odieuse ingratitude ne se» rait-ce pas de le blasphémer avec vous! Et pourquoi vous fati» guer plus long-temps par des soins inutiles? Vous feignez d'igno» rer qui je suis. Je vous le déclare hautement : Je suis Chrétien. » Que si vous voulez savoir quelles sont les maximes des Chré» tiens, donnez-m'en le temps, et je vous épargnerai la honte » d'opprimer des vertus que vous devez révérer. » Le proconsul lui dit : « Calme plutôt ce peuple, et le persuade. » Le saint répliqua : « Notre religion nous apprend à rendre sur terre aux puis» sances établies de Dieu les déférences et les services qui dépen» dent de nous. Quant à ce peuple, la fureur qui le met hors d'état » de profiter de ce que je lui dirais, le rend indigne de m'enten» dre. » Le proconsul, voulant faire montre de son pouvoir, le menaça des bêtes féroces et du feu : ce qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à la gloire comme au courage du martyr.

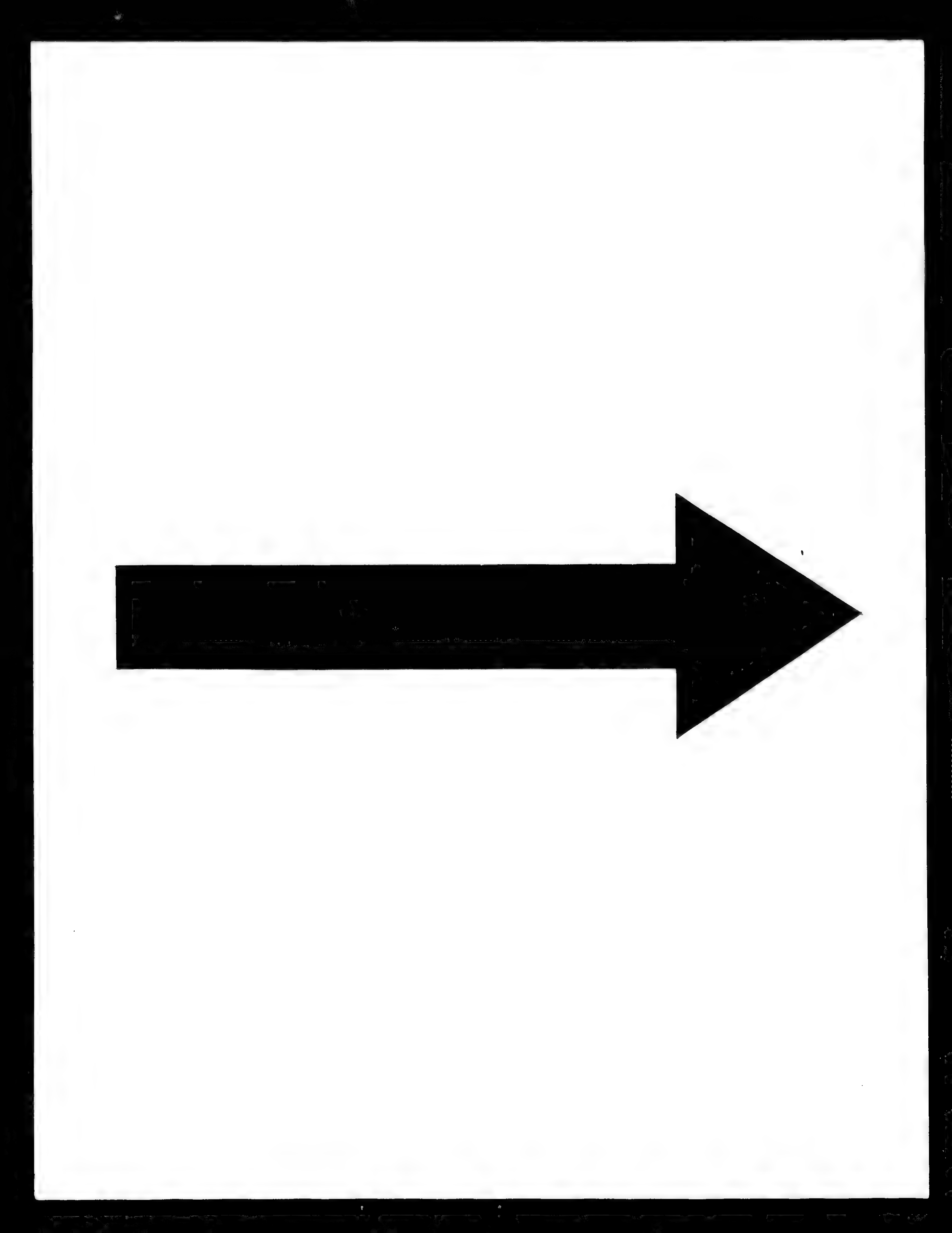
Peu après, le crieur public dit par trois fois : « Polycarpe a » confessé qu'il était Chrétien. » Toute la multitude, composée de païens et de Juifs, répondit en tumulte : « C'est le père des » Chrétiens, l'ennemi de nos dieux, le suborneur de l'Asie; qu'on » le livre aux bêtes. » Mais celui qui avait la police de la religion, dont les spectacles faisaient partie, représentait que cela ne se pouvait, les jeux venant de finir. Ils s'écrièrent donc qu'il le fallait brûler vif. En même temps ils coururent chercher du bois et des sarmens, dans les bains et sur les chantiers. Les Juifs, à leur ordinaire, marquèrent plus d'empressement que les idolâtres. En peu de momens le bûcher se trouva prêt. Polycarpe ôta sa ceinture et ses principaux vêtemens. On le voulait attacher, suivant l'usage, avec des chaînes et des crampons : il leur fit entendre que la précaution était inutile, et l'on se contenta de lui lier les mains derrière le dos. « Dieu tout-puissant, s'écria-t-il en regardant le » ciel, Père de Jésus-Christ, notre Seigneur, par qui nous avons » reçu le don de votre connaissance et de votre amour, je vous » rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à » cette heure fortunée, où je dois participer au calice d'amertume » de votre Fils, et au sort de vos martyrs qui se laissent dépouiller » d'une vie périssable pour ressusciter à la vie éternelle. Accom» plissez aujourd'hui ce que vous avez préordonné, et que je sois » admis avec eux au pied de votre trône. » Il achevait de parler, quand on alluma le bûcher. Les flammes formèrent comme une voûte autour de lui, sans le toucher, et il s'exhala du feu une odeur semblable à celle de l'encens et des plus doux parfums. Les spec-

tateurs restaient dans l'admiration, en observant la différente manière de mourir des Chrétiens et des malfaiteurs. Cependant on fit donner au martyr un coup d'épée au travers du corps; et le sang jaillit avec tant d'abondance, qu'il éteignit le feu qui l'entourait.

Nous tenons toutes ces circonstances d'une lettre écrite par l'église de Smyrne à celle de Philadelphie en Phrygie. Elle ajoute que les infidèles ne permirent pas d'emporter le corps du saint; mais que le centenier chargé de présider à l'exécution le fit consumer après sa mort, de peur que les Chrétiens ne l'adorassent au lieu de Jésus-Christ. « Insensés qu [illegible] ent, ajoute l'auteur de cette lettre, de ne pas concevoir qu [illegible] dorons Jésus-Christ, c'est uniquement parce qu'il est F [illegible] et que nous donnons simplement aux martys des marqu [illegible] r et de révérence, à cause de leur qualité d'imitateurs et d [illegible] de Jésus-Christ. » Tel était dès-lors le sentiment de l'Eglise sur les honneurs rendus aux martyrs et à leurs reliques, sentiment également éloigné de l'irrévérence et de la superstition. Le nom de S. Polycarpe doit être d'autant plus cher à l'Eglise de France, qu'elle lui est originairement redevable de la foi qu'il envoya prêcher dans les Gaules par S. Pothin, S. Irénée, et quelques autres de ses disciples.

Il nous reste une épître de cet illustre martyr, adressée aux Chrétiens de Philippes, à laquelle S. Irénée rend témoignage dans son troisième livre contre les hérésies. Elle leur fut écrite, comme on l'a vu en son lieu, à l'occasion de S. Ignace d'Antioche, qui avait passé chez eux en allant à Rome pour y consommer son martyre, et dont Polycarpe leur demandait des nouvelles, comme à des hôtes plus à portée d'en savoir. Mais ce récit n'occupe que la moindre partie de l'épître. A l'imitation des écrits des apôtres et de tous les grands hommes de ces temps sacrés, elle contient des instructions étendues pour tous les fidèles, parcourt tous les rangs et les états, pour apprendre à chacun ses devoirs; et à tous en général, elle inspire la plus grande horreur des doctrines nouvelles, et des hérétiques qui dogmatisaient alors. On eut tant de respect pour cette pièce touchante qu'elle se lisait encore publiquement dans les églises d'Asie, trois cents ans après.

Un des plus célèbres martyres du même règne fut celui de Ste Félicité, immolée avec ses sept fils, comme autrefois Ste Symphorose. Plusieurs monumens portent qu'elle souffrit sous l'empire d'Antonin. Mais il faut observer que les anciens donnent souvent à Marc-Aurèle le nom d'Antonin qui l'avait adopté. Félicité, dame d'un haut rang dans la ville de Rome, devint veuve, et consacra sa viduité au Seigneur, ne s'occupant que de sa sancti-



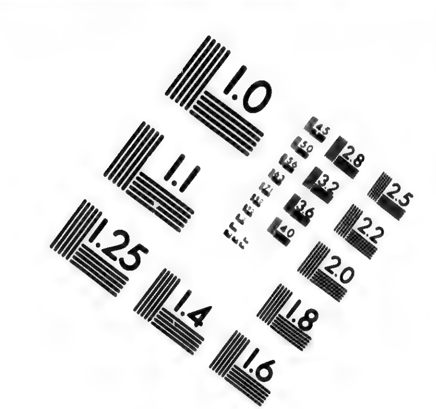
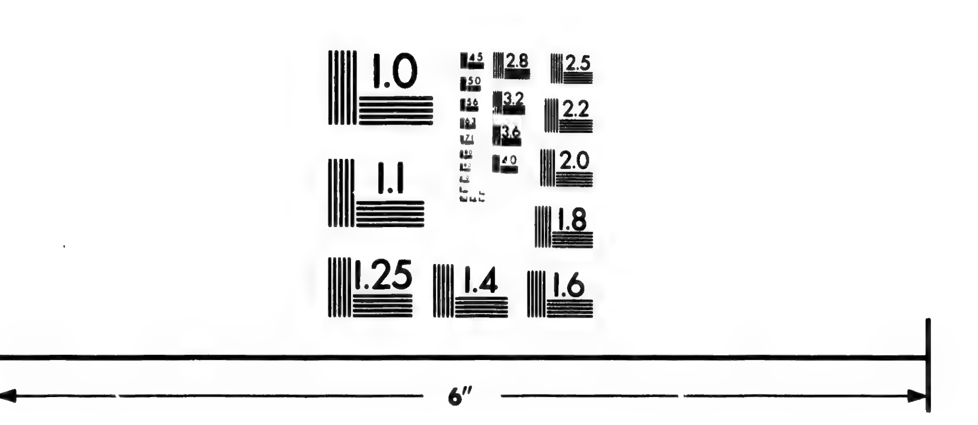
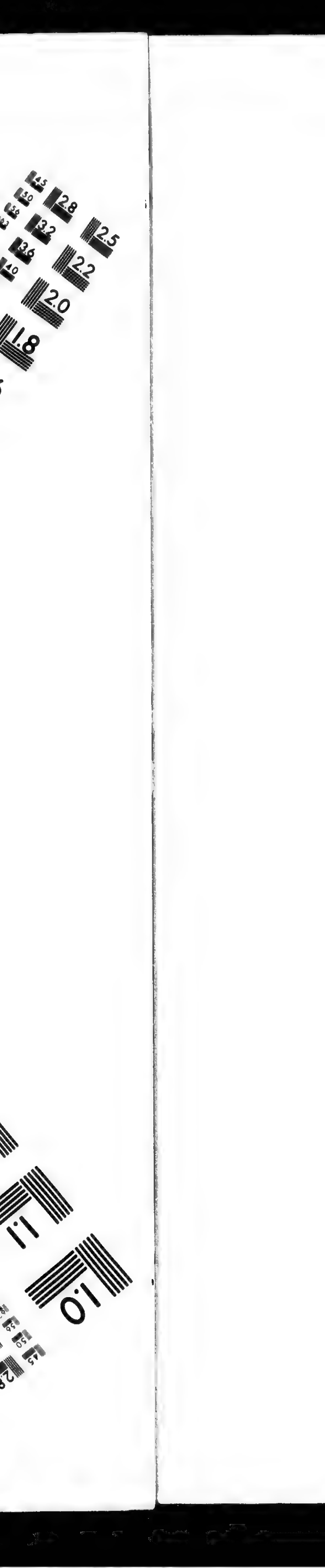


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

fication et de celle de sa nombreuse famille. Cette conduite édifiait autant les fidèles qu'elle irritait les prêtres du paganisme. Ceux-ci se soulevèrent contre les Chrétiens, et persuadèrent à l'empereur que, les dieux se trouvant offensés de la décadence de leur culte, il fallait, pour les fléchir et récupérer leurs anciennes faveurs, obliger les Chrétiens célèbres, tels que Félicité, à leur offrir des sacrifices.

Le soin de cette affaire fut commis à Publius, préfet de la ville. Il employa sans succès la douceur et les menaces. « L'esprit de » Dieu, répondit la sainte, me rend supérieure à la séduction; » vous ne me vaincrez pas tant que je respirerai; et si vous » m'ôtez la vie, la victoire que je remporterai en mourant, me sera » encore plus avantageuse. » Le lendemain le préfet parut sur son tribunal, dans la place de Mars. Il fit amener Félicité avec ses enfans, et lui dit en leur présence d'avoir au moins pitié d'eux, si sa propre vie lui était indifférente. Elle répondit : « La compassion » à laquelle vous me portez serait la cruauté la plus pernicieuse. » Puis, se tournant vers ses enfans, et de la main leur montrant les cieux : « Regardez là-haut, leur dit-elle, c'est là que Jésus-Christ » vous attend avec ses saints qui nous en ont tracé la route. Mon» trez-vous fidèles à ce rémunérateur magnifique, et combattez » avec un courage digne du prix qui vous est proposé. »

Le préfet la fit souffleter, en lui reprochant sa témérité. Il appela ses sept fils l'un après l'autre; et, tous ayant confessé la foi avec la plus héroïque assurance, on les condamna à divers genres de mort. L'aîné fut fouetté cruellement, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. On assomma les deux suivans à coups de bâtons. Le quatrième fut précipité d'un lieu élevé. Les trois autres eurent la tête tranchée avec leur mère, qu'on exécuta la dernière, pour faire éprouver à sa tendresse les douleurs de tous ses enfans.

Les SS. Ptolomée et Lucius furent martyrisés sous le même règne. Ptolomée avait converti à Rome une femme dont le mari croupissait dans la plus infâme débauche, et pour qui elle avait eu souvent de criminelles complaisances. Cette femme, faisant enfin de sérieuses réflexions, et ne pouvant ni corriger son époux, ni le réduire à ne rien exiger d'elle de contraire à sa conscience, se crut obligée de s'en séparer, et lui dénonça le divorce conformément aux lois romaines. Le mari, furieux, l'accusa de christianisme pardevant l'empereur. Elle présenta requête, demanda en premier lieu de régler ses affaires domestiques, et promit de répondre ensuite à l'accusation. Cet homme, irrité du délai, tourna son dépit contre Ptolomée, et le traduisit, comme un Chrétien zélateur, au

tribunal d'Urbicius, qui le fit aussitôt arrêter par un centurion. Impatient dans sa vengeance, l'accusateur engagea cet officier à demander simplement à Ptolomée s'il était chrétien. Il connaissait, par sa femme, la candeur et la sincérité des fidèles, principalement sur cet article; et il ne trouva point de moyen plus facile que celui-ci, pour abréger les longueurs de la procédure.

En effet, Ptolomée confessa sans détour. Il fut aussitôt jeté dans une rigoureuse prison, où il souffrit néanmoins très-longtemps avant que le préfet portât la sentence capitale. Comme on conduisait enfin le martyr au supplice, un autre Chrétien, nommé Lucius, qu'on présume d'un rang ainsi que d'un nom distingué, demanda au magistrat pourquoi il faisait périr un homme qui n'était convaincu d'aucune action punissable selon les lois, mais seulement d'être Chrétien; d'autant que cette rigueur s'écartait des principes d'humanité de plusieurs empereurs qui s'en étaient expliqués. « Il paraît, dit pour toute réponse l'arrogant Urbicius, » que tu es aussi de cette secte; » et Lucius, ayant courageusement avoué qu'il était chrétien, fut sur-le-champ, et sans autre forme de justice, condamné à perdre la vie. Il survint un troisième Chrétien, dont le nom n'est pas connu, et qui fut proscrit de la même manière.

S. Justin était à Rome, où il avait même établi sa demeure. Il fut indigné d'un abus d'autorité si criant, puisqu'il était formellement défendu de dénoncer un Chrétien, précisément pour être chrétien, et qu'il était même ordonné d'en punir les délateurs. C'est pourquoi il composa une seconde Apologie, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Luce-Vère, au sénat et au peuple romain. Mais il s'efforça sans succès de lever les vieux préjugés, et de disculper les assemblées chrétiennes des horreurs dont on les flétrissait. Il demanda qu'au moins on laissât parvenir la vérité à la connaissance du public, et qu'on ne fît pas un crime à de malheureux accusés de prouver leur innocence. Ce qui fait croire que l'empereur avait défendu la lecture, non-seulement des Ecritures saintes, mais de tous les écrits des fidèles en faveur de leur religion. « Notre doctrine, dit Justin, n'a rien qui doive ainsi la faire proscrire. Elle est bien différente des leçons d'Epicure, de Sotade, » de Philénis, et d'autres semblables documens, dont la lecture est » permise à tout le monde. » Philénis, dont il est ici question, passait pour l'auteur d'un ouvrage de détails sur tous les raffinemens d'impudicité dans le commerce des femmes. Les poésies de Sotade étaient un répertoire d'infamies, dans un genre encore plus honteux.

La seconde Apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la

première. Marc-Aurèle avait un faible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusaient de sa confiance pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le Cynique était le plus irrité contre Justin. Ils avaient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord toutes les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procurerait la mort. Mais rien ne put l'empêcher de rendre témoignage aux vérités du salut. Il fut en effet dénoncé, et avec lui on arrêta plusieurs Chrétiens, ses disciples ou ses coopérateurs.

Rustique, alors préfet de Rome, les fit comparaître au pied du tribunal, et les somma d'obéir aux ordres du souverain, en adorant les dieux. Justin prit la parole, et répondit qu'on n'était pas répréhensible pour obéir au Seigneur Jésus. « A quel genre de science » vous appliquez-vous? demanda Rustique, qui lui voyait le man- » teau et tout l'extérieur des philosophes. » Justin répondit : « J'ai » long-temps cherché la vérité dans toutes les sectes philosophi- » ques. A la fin je me suis mis au-dessus du préjugé qu'on avait » contre les Chrétiens, et j'ai trouvé cette perle inestimable chez » eux. » Rustique s'écria : « Quoi! misérable, vous faites estime et » profession de cette doctrine? » Justin dit : « Ce n'est point être » philosophe que de ne pas s'attacher à la vérité partout où on la » découvre. » Le préfet lui demanda en quel lieu les Chrétiens s'assemblaient. Le saint indiqua sa demeure particulière. Mais, sur l'ordre d'un magistrat qui abusait de son pouvoir contre le ciel d'ou il émanait, il ne crut pas devoir marquer tous les lieux d'assemblée des fidèles. Faisant donc diversion, et répondant au pr[illegible] en l'interrogeant lui-même : « Imaginez-vous, lui dit-il, que nous nous » assemblions toujours au même endroit? Notre Dieu n'est ren- » fermé dans aucun lieu particulier. Il est immense, quoique invi- » sible : et comme il remplit toute l'étendue du ciel et de la terre, » nous lui rendons en tout lieu l'honneur qui lui est dû. — Enfin, » ajouta Rustique, vous êtes donc Chrétien? » Justin répondit : « Oui, je le suis. » Incontinent le préfet interrogea les compagnons du saint confesseur, Cariton, Hiérax, Péon, Evelpiste, Libérien, et une femme qui s'appelait Caritine. Chacun d'eux subit son interrogatoire particulier, et confessa la foi chrétienne avec la même intrépidité.

Le magistrat, revenant encore à leur chef : « Vous, Justin, lui » dit-il, vous qni avez de la pénétration et l'esprit versé dans la » philosophie, vous vous figurez donc qu'après avoir passé par les » tourmens, vous monterez au ciel, et y trouverez le dédomma- » gement de ce que vous aurez perdu sur la terre? — Ce n'est

» point une imagination, dit Justin; mais je le sais d'une science » si certaine, qu'elle exclut toute ombre de doute. » Rustique dit : « Laissons là toutes ces illusions, et venons au fait. Sacrifiez aux » dieux, tous tant que vous êtes, ou je vous fais expirer dans les » supplices. » Tous répondirent : « Hâtez-vous d'en venir à l'exé» cution : nous sommes Chrétiens, nous ne sacrifierons point aux » idoles, et nous ne souhaitons rien avec tant d'ardeur que de » souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » Le préfet dit enfin : « Que » ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux soient battus de ver» ges, puis décapités. » Les saints martyrs bénirent Dieu de cette faveur, et la sentence fut exécutée à la lettre sur Justin même, quoique citoyen romain.

Il nous reste des écrits de S. Justin, outre ses deux Apologies de la religion, la seconde partie de son traité de l'unité de Dieu, intitulé *la Monarchie;* deux discours pour engager les Gentils à embrasser le christianisme, et presque tout son dialogue intéressant avec le Juif Tryphon. C'est un traité de controverse contre les Juifs, où l'on remarque que, selon son auteur, les observances légales n'étaient pas encore universellement rejetées, comme nuisibles au salut, quand il le composa, c'est-à-dire peu après sa première Apologie, sous l'empire d'Antonin. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de S. Justin est justement suspecte, même celle de la lettre à Diognète, qui n'en est ni moins belle ni moins utile à la religion, et qui paraît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur.

On peut regarder néanmoins S. Justin comme le premier ou le plus ancien des Pères de l'Eglise, après les disciples du Sauveur et des apôtres. Quoiqu'il eût consacré beaucoup de temps à la philosophie profane, il parle de nos mystères avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette première antiquité; et il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le règne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces Millénaires, qui ne favorisaient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans de fausses opinions sur la nature des anges et des démons. Par rapport au mystère de la Trinité, il use d'expressions qui paraissent singulières. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnaît qu'il n'a prétendu que revêtir de termes philosophiques la doctrine que l'Eglise a constamment enseignée. Ce pieux et solide écrivain néglige assez habituellement les ornemens et l'élégance de la diction; mais il ravit ses lecteurs par l'éclat de la lumière avec laquelle il leur présente la vérité. Ainsi, quoique extrêmement persuasifs, pleins de force et d'instruction, ses discours sont bien plus marqués au coin du philosophe qu'à

celui de l'orateur. Il paraît avoir eu peur de corrompre la beauté simple et naturelle de la philosophie par des couleurs empruntées à la rhétorique. Son caractère propre est une science profonde des matières philosophiques, avec une vaste érudition et une ample connaissance de toutes sortes d'histoires. Comme, depuis son baptême surtout, il avait beaucoup plus étudié les maximes des prophètes, suivant l'expression de S. Basile, que les préceptes d'Isocrate ou de Démosthène, il se rencontre souvent dans son style un certain genre de digressions et des endroits rompus, qui demandent une grande application pour être bien saisis.

Mais tandis que ces talens supérieurs donnaient à l'univers un spectacle aussi édifiant, l'ostentation fournit un exemple bien étrange de l'excès auquel elle peut se porter. Un homme singulier, s'il en fut jamais, Pérégrin, poussa l'extravagance jusqu'à se brûler publiquement aux jeux olympiques [1]. Né à Parium dans la Troade, il en avait été banni pour cause d'adultère, et pour d'autres crimes encore plus infâmes. On dit encore qu'il avait étouffé son père, qui à son gré vivait trop long-temps. Cherchant un endroit où son déshonneur n'eût pas pénétré, il alla en Palestine, se fit chrétien, et se déguisa si habilement, qu'il parvint même aux places de confiance parmi les fidèles. Sa réputation le fit emprisonner pour la foi, et il soutint parfaitement cette épreuve. Les frères le visitaient, passaient les nuits avec lui, et lui faisaient trouver l'abondance dans les prisons. Quelques églises d'Asie envoyèrent des députés pour le consoler et lui fournir de nouveaux secours. Enfin il amassa beaucoup d'argent, par le moyen de la persécution. Le gouverneur de Syrie, qui faisait cas des mœurs philosophiques, crut les reconnaître dans Pérégrin, au mépris qu'il faisait de la mort; et il lui rendit la liberté, en lui défendant néanmoins de rester dans son gouvernement. Il se mit donc à voyager, faisant une profession éclatante de la philosophie qui lui avait si bien réussi, et portant, à l'imitation des philosophes de ce temps-là, le manteau, les cheveux longs, le bourdon et la besace.

Il comptait sur la charité libérale des Chrétiens qu'il trompait encore. Mais ils reconnurent enfin, sous son extérieur affecté, une âme sans religion, et un hypocrite sacrilége qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource, et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il fût chassé de la

[1] Luc. de morte Peregr. A. Gell. XII, 11.

ville par le préfet : ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvait être sûr d'un bon accueil, et il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que, dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûlerait publiquement. Il voyait le terme fort éloigné, et se flattait peut-être que, dans l'intervalle, il surviendrait quelque incident propre à le dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole et amateur des choses extraordinaires croyait devoir à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal arriva, les conjonctures demeurant les mêmes. Les disciples de Pérégrin se partagèrent dans leurs avis : quelques-uns opinaient à prolonger, le plus long-temps qu'il serait possible, les jours d'un homme si précieux ; les autres voulaient absolument qu'il y allât de son honneur de donner l'exemple du mépris de la vie, avec tout l'éclat qu'il avait promis ; et cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour cette bizarre tragédie, il harangua publiquement sur la mort ; mais, le très-grand nombre des auditeurs montrant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple que pour les moralités de l'orateur qui commençait à trembler, on lui cria de toutes parts qu'il était temps de procéder à son sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il tomba malade, et, comme il marquait beaucoup d'impatience dans la douleur, son médecin railla cette faiblesse dans un homme qui avait témoigné tant d'envie de mourir. « Mais quelle gloire, répliqua Pérégrin, » de finir par une maladie, comme le commun des mortels ? » Et le reproche faisant prendre le dessus à sa vanité, il protesta qu'il se brûlerait la nuit suivante. Tout le monde accourut : Pérégrin dresse un grand bûcher, paraît après minuit, une torche à la main, et suivi de tous ses disciples. Il allume lui-même son bûcher, quitte sa besace, son manteau et son bâton, prie les dieux à haute voix de se rendre propices ; et ayant jeté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. L'enthousiasme qu'il avait communiqué aux spectateurs était si grand, que Lucien, le témoin et l'historien de toutes ces particularités, ayant voulu les tourner en plaisanterie, manqua d'être assommé par la multitude.

Le même Lucien nous a conservé l'histoire d'Alexandre de Paphlagonie, que nous rapporterons encore, comme plus capable

que toutes les réflexions, de faire sentir la différence qu'il y a entre nos martyrs et nos thaumaturges, et leurs vains antagonistes. Alexandre fit d'abord le magicien, et courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachait que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province, et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeait à sa fantaisie. Il avait de l'esprit, du savoir-faire et de l'intrigue, et surtout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'était pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenait caché dans un œuf, en fit, le lendemain, voir un autre beaucoup plus grand qu'il donna pour le même. Cet animal était d'une privauté admirable, et faisait mille tours amusans. Il n'en fallut pas davantage pour le transformer en dieu. On lui offrit des sacrifices, des dons précieux; on lui éleva des statues d'argent; on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles : car il fallait bien qu'on rapportât quelque chose pour tout ce qu'on lui présentait.

Le préfet du prétoire eut la faiblesse d'y envoyer lui-même, afin de consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetterait un lion dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien de moins que sa mort pour arrêter la superstition ; d'autant plus qu'il avait assuré qu'il vivrait cent ans, et qu'il mourut à soixante et dix, de la manière la plus triste et la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

L'extravagance impie de Montan, quoique instruit dans la foi chrétienne, ne fut guère différente. Cet eunuque, du bourg d'Ardabam en Phrygie, désirait ardemment la prélature, malgré son défaut naturel, et sa qualité de néophyte, qui l'en excluaient. Par là il donna entrée au démon, dont il fut réellement possedé. Transporté hors de lui, sans savoir par quelle impulsion, il se mit à proférer des choses tout-à-fait extraordinaires. Ses admirateurs, qui étaient de grossiers Phrygiens, l'encourageaient, en criant que le Saint-Esprit pouvait seul parler de la sorte. Au séducteur se joignirent deux femmes débauchées et possédées aussi bien que lui. Elles se nommaient Prisque ou Priscille, et Maximille. Elles étaient riches, et se servirent avantageusement d'un moyen toujours efficace sur tout prosélyte sans principes. Comme leur maître, elles parlaient hors de sens et de propos, avec un enthousiasme plein de fanatisme. Le premier usage qu'elles firent

des dons prétendus de l'Esprit saint, ce fut de violer la loi divine en quittant leurs maris.

Montan se préférait, avec ses prophétesses, à tous les anciens prophètes et aux saints apôtres. Il se vantait d'avoir seul reçu la plénitude de l'Esprit de Dieu, ou le Paraclet promis par le Rédempteur. Ses sectateurs lui donnaient même le nom divin de Paraclet, et le faisaient passer pour la troisième personne de la Trinité. Ils portaient l'impiété jusqu'à soutenir que Dieu, n'ayant pu sauver le monde par Moïse, par les prophètes, ni même par l'incarnation du Verbe, était descendu, par le Saint-Esprit, dans Montan, Priscille et Maximille.

Affectant une sévérité de morale conforme à l'orgueil de ses prétentions, les Montanistes poussaient en tout la rigueur au-delà des préceptes évangéliques, et n'admettaient presque point de pécheurs à la pénitence. Ils avaient donné le nom de Jérusalem à la petite ville de Pépuse en Phrygie, où ils attiraient un monde infini. Là ils avaient des receveurs qui levaient de véritables impôts sous le nom d'oblations, et l'on soumettait à ces exactions les veuves mêmes et les orphelins d'une indigence à être exempts des charges de l'Etat. Tout était justifié, parce que cet argent passait aux docteurs de la secte, dont on avait grand soin de fortifier le zèle par la bonne chère. Plusieurs saints évêques voulurent chasser les malins esprits qui possédaient Priscille et Maximille ; mais leurs partisans intéressés ne le souffrirent jamais. Il se tint donc, en divers endroits de l'Asie, des assemblées ecclésiastiques où, après un mûr examen, les réfractaires opiniâtres furent solennellement condamnés, et où Montan, déclaré coupable d'hérésie, fut chassé de l'Église avec tous ses sectateurs. Il passe pour constant que lui et Maximille, cédant aux impulsions du malin esprit, s'étranglèrent de leurs propres mains. Leur mort ne mit pas fin à la secte, qui subsista long-temps après ses auteurs.

Elle séduisit des génies du premier ordre, à qui nous allons bientôt voir remplir dans l'Eglise les offices les plus importans, que nous verrons même signaler leur zèle contre les hérésies. Mais à quels écarts l'esprit humain n'est-il pas exposé, quand il juge de la doctrine, moins conformément aux règles fixes de l'autorité ecclésiastique, que sur l'appareil toujours si suspect d'un rigorisme imposant ! Comme cette secte avait pris naissance en Phrygie, on la nomma l'hérésie phrygienne, ou cataphrygienne, c'est-à-dire selon les Phrygiens; et elle se divisa en une multitude de branches, comme tout ce qui n'a rien de fixe dans ses principes.

Il y avait des Montanistes attachés à Proculus ou Proclus, d'autres à Esquine, d'autres encore à une certaine Quintille, pro-

phétesse dans le goût de Priscille et de Maximille. Ceux-ci poussaient l'artifice de la séduction jusqu'à admettre les femmes à la prêtrise et à l'épiscopat; ne voulant pas qu'on eût égard, pour les ordres, à la différence des sexes. Plusieurs se distinguaient seulement par un cérémonial ridicule, par les noms bizarres d'Artotyrites, de Passalorynquites : dénominations analogues à leur rit, qui consistait à offrir dans leurs mystères du fromage avec du pain, ou à mettre le doigt sur le nez et dans la bouche en priant. Les Esquinistes ajoutaient, aux erreurs de Montan, la confusion des personnes de la Trinité, que Sabellius répandit ensuite avec beaucoup plus d'éclat et de scandale, et dont un certain Praxéas avait été le premier auteur. C'est précisément en ce sens qu'il faut prendre ce que dit S. Patien, que cet hérétique fut le docteur des Cataphryges : car ni Praxéas, ni Théodote, comptés aussi par Patien entre les docteurs montanistes, ne paraissaient avoir été de cette secte, dont quelques partisans pouvaient combattre d'ailleurs la divinité de Jésus-Christ.

Pour Théodote de Bysance, dont il est ici question, il renouvela les impiétés de Cérinthe et d'Ebion contre le Verbe incarné; et, quoique simple corroyeur, ses erreurs eurent de grandes suites, parce qu'en effet il était savant. Arrêté pendant la persécution, avec plusieurs autres Chrétiens qui endurèrent le martyre, il se déshonora par une lâche apostasie. Après quoi, ne pouvant supporter les reproches qu'on lui en faisait, il s'enfuit à Rome, où il comptait se cacher. Mais on le reconnut, et on lui demanda de toutes parts, comment un homme si bien instruit avait pu trahir la vérité. Jaloux d'un malheureux point d'honneur, il inventa un moyen de défense encore plus misérable. Il publia qu'il n'avait pas renié Dieu, mais seulement un homme. « Quel homme? lui » dit-on. — Jésus-Christ, répondit-il, qui n'est, comme nous, » qu'homme par nature. » Il trouva des gens qui l'appuyèrent, et à qui l'on donna le nom grec d'Aloges, comme à des sectaires qui rejetaient le Verbe. Ils avançaient que les plus anciens maîtres de la religion, et même les apôtres, avaient reçu et transmis cette doctrine, et qu'elle s'était conservée jusqu'au temps du pape Victor, le quinzième des souverains pontifes; mais que Zéphirin, son successeur, avait corrompu la vérité. C'est ce que dit un auteur de ce temps-là, au rapport d'Eusèbe, témoin non suspect en cette matière. Cet ancien, dont on ne sait pas le nom, ajoute qu'ils avaient contre eux, outre les divines Ecritures, les écrits d'un grand nombre de frères plus anciens que Victor; et, à cette occasion, il établit contre les hérétiques et les Gentils, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. « Combien, dit-il, avons-

» nous de cantiques et d'hymnes composés dès le commencement » par les fidèles, qui chantent que Jésus-Christ est le Verbe de » Dieu et Dieu lui-même? Comment donc est-il possible que, le » sentiment de l'Eglise se trouvant enseigné depuis tant d'années, » on ait prêché jusqu'à Victor ce que nos adversaires prétendent? » Et comment ne rougissent-ils pas de faire cette imputation au » pontife même qui excommunia le corroyeur Théodote, le maître » et le père de ces apostats? Mais à quelle fin citent-ils les anciens » monumens et les divines Ecritures, eux qui méprisent ces règles » de foi, et qui font beaucoup plus de cas d'Euclide, d'Aristote, » de Théophraste, ou même de Gallien? Ils se servent des inven- » tions païennes pour établir leurs opinions, et de la subtilité des » impies pour corrompre la simplicité des Ecritures, sous prétexte » de les corriger. Or, pour les convaincre de ce que je dis, il ne » faut que comparer ensemble leurs divers exemplaires. Qu'au- » ront-ils à répliquer, puisque ces différentes copies sont écrites » de leurs mains? Ce n'est pas ainsi qu'ils ont reçu les Ecritures » de la main de ceux qui les ont instruits dans le sein de l'Eglise. » Ils ne sauraient montrer les originaux d'où ils ont tiré ces co- » pies. » C'est ainsi qu'on confondait dès-lors les dogmatiseurs téméraires, qui prétendaient que la foi chrétienne n'avait pas été constamment la même depuis son origine.

Il y eut un autre Théodote, postérieur à celui de Bysance, et de la même opinion touchant Jésus-Christ, dont il ne faisait aussi qu'un pur homme. Il le disait même inférieur à Melchisédec, parce qu'on lit dans les Psaumes : « Tu es prêtre selon l'ordre de » Melchisédec. » Là-dessus bâtissant tout son burlesque système, il érigeait Melchisédec en une vertu céleste, l'avocat et l'intercesseur des anges, comme Jésus-Christ l'était des hommes. Il le mettait encore au-dessus de Jésus-Christ, conçu néanmoins, selon cet hérétique, du Saint-Esprit et de la Sainte Vierge, parce que Melchisédec est sans père, sans mère, sans généalogie. Il lui appliquait en conséquence ce que le Prophète dit du Fils de l'Eternel, qu'on ne peut comprendre ni son commencement ni sa fin. On nomma Melchisédiciens les sectateurs de ce second Théodote, qui était changeur de profession. Praxéas, dont nous avons déjà dit un mot, fut l'auteur de la secte des Patripassiens, ainsi nommés parce qu'ils attribuaient au Père comme au Fils la passion et les souffrances de la croix. On les appela aussi Monarchiques, parce que, pour n'admettre qu'un principe, ils ne mettaient en Dieu qu'une seule personne.

Hermogène, peintre aussi bien que philosophe, donna plus de carrière encore aux saillies de son imagination. Il avait pro-

fessé la doctrine de l'Église; mais il la quitta pour celle des Stoïciens. Ce fanatique, établissant un système bizarre, soutint que la matière était non-seulement éternelle, mais incréée; que les démons seraient un jour réunis à ce genre de substance, peu différent des esprits; et, par une extravagance tout-à-fait originale, que le corps de Jésus-Christ était dans le soleil. Il dogmatisa en Afrique. En Galatie, Hermias et Seleucus soutinrent la même opinion de la matière co-éternelle à Dieu, avec toutes les conséquences qui en dérivent nécessairement. La folle impiété que nous avons vu reproduire de nos jours avec une effronterie encore moins concevable, savoir : que l'âme de l'homme n'est qu'un feu ou un air subtil, cette impiété formait un des points capitaux de leur système; à quoi ils ajoutaient que les anges avaient créé l'âme de l'homme; cette création improprement dite, qui ne consistait plus à faire quelque chose de rien, mais seulement à varier les modifications d'une substance préexistante, ne dépassant point dans leur système le pouvoir ou l'industrie de ces premières intelligences. A des âmes d'air ou de feu, ils ne trouvaient pas qu'un baptême d'eau pût convenir. C'est pourquoi ils rejetaient notre baptême, et ils s'autorisaient pour cela de cette parole de S. Jean : « Il vous baptisera par l'esprit et par « le feu. » Ils disaient encore que ce monde était l'enfer, et qu'il n'y avait point d'autre résurrection que la génération naturelle.

Tant d'impiétés et de folles erreurs animèrent le zèle de pieux et savans hommes, capables d'empêcher les progrès de la séduction. Il paraît que c'est à l'hérésie des Montanistes, ou à l'envie de prévenir les suites de leur séduisant rigorisme, que nous sommes redevables de l'épître de S. Denys, évêque de Corinthe, adressée à l'église d'Amastride en Paphlagonie. Il y exhorte les évêques du Pont, dont la Paphlagonie faisait partie en ce temps-là, à recevoir avec bonté tous les pécheurs qui voudraient faire pénitence; et il tâche de communiquer par une autre lettre tout son esprit de douceur et de condescendance à S. Pynite, évêque de Gnosse, dans l'île de Crète. Ces deux grands hommes, très-éloquens, très-éclairés l'un et l'autre, ne s'accordaient pourtant pas absolument dans les conséquences tirées des mêmes principes. Pynite répondit; et, après avoir témoigné beaucoup d'estime pour Denys et sa lettre, il l'exhorta de son côté à donner à son peuple une nourriture plus solide, c'est-à-dire des instructions d'une perfection plus relevée, de peur qu'en leur administrant trop long-temps le lait de l'indulgence, jamais il ne les vît sortir de leur enfance spirituelle. La Providence, en faisant rendre un culte public à ces deux saints, a voulu mettre égale-

ment en recommandation, et la sage douceur qui craint d'autoriser l'austère hypocrisie des hérétiques, et le zèle qui appréhende qu'on ne manque aux vertus indispensables et nécessaires, si l'on ne s'efforce d'atteindre à celles qui sont éminentes : méthodes différentes, mais qui ont l'une et l'autre l'Esprit de Dieu pour règle, lorsqu'elles se contiennent dans les bornes posées par l'Eglise.

S. Denys non-seulement écrivit, d'une manière également édifiante, aux fidèles de Gortyne, aux églises de Lacédémone et d'Athènes, qui devaient être l'objet propre et direct de la sollicitude d'un évêque de Corinthe, en sa qualité de métropolitain d'Achaïe, qu'il semble avoir eue dès-lors; mais il employa sa plume à prémunir, contre les erreurs de Marcion, les fidèles de Nicomédie, ville capitale de Bithynie et des plus importantes par sa position, où l'on verra, dans le siècle suivant, les empereurs établir leur séjour. Enfin la septième des épîtres de S. Denys, nommées catholiques pour les distinguer d'une lettre particulière écrite à sa sœur Ste Chrysophore, est adressée aux Romains et au souverain pontife S. Sotère, qu'il remercie des aumônes envoyées aux Corinthiens, ainsi que de l'instruction pontificale qu'il y avait jointe. Denys la compare à l'épître anciennement reçue du pape S. Clément, et dit que ces deux monumens respectables sont en une vénération qui ne finira jamais. Les plaintes amères que fait le saint évêque de Corinthe, sur ce que les hérétiques corrompaient ses propres écrits pour accréditer leurs erreurs, sont un témoignage de la réputation dont jouissaient dans l'Eglise et les écrits et l'auteur. S. Jérôme dit qu'il montra, avec autant d'érudition que d'éloquence, de quels philosophes chaque hérésie avait tiré son venin. On peut également voir ici d'où tirent le leur, les incrédules parés aujourd'hui du nom de philosophes : et tel est l'avantage que doit procurer au vrai fidèle l'exposition de tant d'erreurs ou d'absurdités, qui ne produirait que l'ennui, si on ne l'appréciait sous ce point de vue.

S. Méliton, évêque de Sardes, ne s'illustra pas moins dans l'Asie par une multitude d'ouvrages dont il ne nous reste malheureusement que des fragmens. Il dressa un catalogue des Livres sacrés, le premier qu'on trouve dans les écrivains ecclésiastiques : dénombrement exact, quant à l'objet de l'auteur, qui se proposait de faire connaître aux Chrétiens de son temps quel était le canon des Juifs, et non pas quel était celui des différentes églises par rapport aux livres de l'Ancien Testament. Méliton adressa aussi à l'empereur une requête, tendant à défendre les Chrétiens contre les emportemens tumultueux des peuples, qui,

sans ordres précis, faisaient souvent une multitude de martyrs. Il y réclame l'humanité et la sagesse de Marc-Aurèle, en faveur d'une portion de ses sujets aussi précieuse que les sincères adorateurs du vrai Dieu; et il lui fait observer qu'entre les maîtres de Rome, il n'y avait que deux tyrans odieux, Néron et Domitien, qui eussent encore publié des édits contre la religion chrétienne.

Dans le même temps, Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, et Athénagore firent chacun l'apologie du christianisme. Celle d'Athénagore fut la plus célèbre. C'était un savant Athénien qui avait passé, comme tant d'autres, de la philosophie au christianisme, et qui profita de la réputation acquise à ses talens, pour rendre les vertus chrétiennes recommandables, nonobstant la calomnie la plus effrénée. Cette pièce, ainsi que le beau Traité du même auteur sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit et de raison, d'une éloquence noble, d'une érudition bien ménagée, et l'on y trouve un développement également exact et profond de nos plus sublimes mystères.

On ne saurait dire si tant de lumières firent une grande impression sur l'esprit de l'empereur. Mais il arriva, peu d'années après, un fait singulier et merveilleux, dont l'effet n'est pas incertain. Marc-Aurèle faisait la guerre aux Germains et aux Sarmates [1]. Les Quades, l'une de ces nations, l'engagèrent dans les montagnes arides de la Bohème, où son armée, se trouvant comme bloquée durant la chaleur la plus insupportable, courut risque de périr tout entière par la soif. Il y avait beaucoup de Chrétiens dans l'armée romaine, la plupart de Mélytine en Arménie, ou des environs. Ils se mirent en prière, à la vue de l'ennemi qui en plaisanta, et crut ce moment favorable pour livrer la bataille. Mais bientôt il conçut d'autres pensées. Le ciel se couvre de nuages, une pluie abondante tombe du côté des Romains; tandis que les barbares sont en butte à une grêle meurtrière et aux traits redoublés de la foudre qui écrase des bataillons entiers. Le trouble et l'effroi en firent passer plusieurs du côté des Romains. L'armée barbare fut entièrement dissipée; et tout le monde, sans exception, regarda cet événement comme un miracle. On en voulut perpétuer le souvenir par un monument magnifique, et l'on voit encore aujourd'hui la représentation de ce prodige dans le bas-relief de la colonne antonienne érigée en ce temps-là. Il est vrai que le vulgaire en fit honneur aux faux dieux; mais l'empereur, plus équitable, donna à la lé-

[1] Eus. Chron. an 174. Dion. Épitom. in M. Aurel.

gion de Mélytine, qui avait obtenu cette faveur du Ciel, le nom de légion fulminante, et il attribua formellement ce bienfait aux prières des Chrétiens, dans des lettres qui existaient encore du temps de Tertullien, et que Marc-Aurèle avait écrites au sénat. Il défendit très-sévèrement pour l'avenir les délations contre les sectateurs de la religion chrétienne.

Cela n'empêcha point que trois ans après il ne s'élevât contre eux des émeutes populaires en plusieurs contrées, principalement dans les Gaules, où l'on voyait dès-lors des églises florissantes. La foi y avait été portée dès le premier siècle par les disciples des apôtres. En effet, on ne saurait croire que ces belles régions, contiguës à l'Italie où se trouvait établi le siége pontifical, aient échappé au zèle de Pierre qui envoyait de tous côtés prêcher l'Evangile. On ne le présume pas davantage de l'activité de l'Apôtre des nations, ce coopérateur fidèle du Prince des apôtres. Aussi S. Epiphane assurait-il expressément que les disciples de Paul, entre autres Crescent et Luc, prêchèrent dans le pays des Gaulois; ce qui ne peut s'entendre de la Gaule Cisalpine, qui ne portait plus ce nom du temps de ce Père, ni des colonies asiatiques des Gaulois, comme il s'en explique clairement, ainsi que Théodoret.

S. Crescent fut le premier évêque de Vienne, suivant les traditions respectables de cette église, où l'on ne trouve ni anachronismes, ni contradictions, ni aucuns faits démentis par des monumens sûrs, rien enfin qui ne porte l'empreinte de la vénérable antiquité, et ne soit digne d'être cru. On douterait avec encore moins de raison que S. Trophime eût été envoyé dans les Gaules par S. Pierre, et y eût fondé l'église d'Arles, même avant celle de Vienne. « Toute la Gaule sait (disaient les évêques suffragans » de ce premier siége, du temps du pape S. Léon, en écrivant à » ce docte pontife), et l'Eglise romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, » la première ville de nos contrées, a mérité de recevoir du prince » des apôtres, S. Trophime pour évêque, et que de cette illustre » cité le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces. »

Voilà tout ce que nous avons de positif sur le premier établissement du christianisme dans notre nation. On ne prétend pas pour cela que la foi n'ait été prêchée, dès le premier siècle, que dans les provinces d'Arles et de Vienne. Elle ne fit, disent les meilleurs écrivains, que des progrès assez lents parmi les Gaulois dans ce premier âge : ce qui suppose qu'elle y fut au moins annoncée.

Dès le temps de S. Irénée, selon le témoignage même de cet illustre docteur, il y avait déjà plusieurs églises établies parmi

les Celtes et dans les deux Belgiques; mais, avant le troisième siècle, on trouve très-peu de particularités qui méritent l'attention d'un lecteur judicieux, et rien qui prête au fil d'une histoire suivie, si ce n'est pour l'église de Lyon.

Vers le milieu du second siècle, une troupe illustre d'ouvriers évangéliques fut envoyée dans les Gaules par le saint Siége. S. Pothin en était le chef. Disciple de S. Polycarpe, qu'il accompagna sans doute à Rome, dans le voyage qu'y fit ce docteur apostolique l'an 158, il passa d'Italie en Gaule, et se fixa à Lyon, qui en était dès-lors une ville des plus considérables. Il y annonça Jésus-Christ avec succès, et y forma en peu de temps une église nombreuse, dont il fut le premier évêque. Ses compagnons travaillèrent en même temps à Vienne, dont l'église, fondée par S. Crescent, se trouvait dans un pressant besoin de secours. Les progrès éclatans de la parole du salut attirèrent l'attention, et bientôt allumèrent la jalousie des idolâtres. Ils n'attendaient qu'une occasion pour éclater avec avantage, quand les jeux qu'on célébrait à Lyon tous les cinq ans la fournirent.

On commença par rendre les Chrétiens odieux, en leur imputant les crimes les plus exécrables. En conséquence, on leur interdit l'entrée des édifices publics et même des maisons particulières autres que les leurs [1]. Ces vexations furent accompagnees de sanglans outrages. On insultait les fidèles partout où ils paraissaient, on les frappait avec une brutalité grossière, on pillait leurs fonds et leurs effets. Mais, comme ils n'opposaient que la douceur et la patience, leurs ennemis se fatiguèrent de provoquer des gens qui ne se défendaient pas, et ils crurent mieux satisfaire leur malignité en les traduisant devant les tribunaux. Ceux qu'on interrogea sur la religion, la confessèrent avec courage, et on les resserra étroitement jusqu'à l'arrivée du président de la province, qu'on attendait. Aussitôt qu'on les lui eut présentés, il les fit tourmenter, sur le seul soupçon des crimes dont on les chargeait.

Un jeune Chrétien, nommé Epagathe, plein de ferveur et de génie, entreprit de les justifier. La multitude qui environnait le tribunal jeta un cri furieux, et le président lui demanda s'il était lui-même Chrétien. Il fit sa confession de la manière la plus intrépide, et fut rangé parmi les autres confesseurs, sous le nom de leur avocat. Il y eut cependant quelques frères imparfaits et timides, qui, par leur chute, scandalisèrent et affligèrent sensiblement la troupe sainte. Mais ils furent remplacés avec avantage par les nouveaux athlètes qui entraient journellement en lice.

[1] Ep. Martyr. Vien. et Lugd.; Eus. Hist. IV, init.

La fureur du peuple et du magistrat se déploya surtout contre le diacre Sancte, le néophyte Mature, Attale, et une jeune esclave, nommée Blandine. On craignait particulièrement pour cette jeune personne, extraordinairement avantagée des dons de la nature, et d'autant plus intéressante par ses sentimens, qu'elle ne les devait point à sa condition. Sa maîtresse, qui était du nombre des martyrs, et qui connaissait la délicatesse extrême de Blandine, semblait s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de sa domestique. Mais cette généreuse fille étonna tout le monde, et lassa les bourreaux, qui se relevèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir : ils voulaient tirer de sa bouche quelque déposition flétrissante pour les mœurs des fidèles. Elle ne dit jamais autre chose que ces deux mots : « Je suis Chrétienne, et il ne se passe » rien de criminel parmi nous. »

Le diacre Sancte ne signala pas moins sa constance. Il ne dit pas même son nom, ni sa condition, ni sa patrie, répondit indistinctement et invariablement aux interrogations diverses : « Je » suis Chrétien. » Sa fermeté irrita également le président et les exécuteurs. Après avoir épuisé les tortures ordinaires, on fit rougir au feu des lames de cuivre, et on les lui appliqua aux endroits du corps les plus sensibles. Plus indifférent que si l'on eût tourmenté le dernier des étrangers, le saint martyr sentait brûler sa chair sans faire le moindre mouvement, sans donner le plus léger signe de douleur. Les bourreaux le laissèrent quand tout son corps ne fut plus qu'une plaie. Toutefois après quelques jours, voyant que l'inflammation de ses blessures les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait soutenir le moindre attouchement, ils l'appliquèrent à de nouvelles tortures; se flattant, ou qu'il succomberait à la fin, ou qu'au moins il intimiderait ses compagnons en expirant dans les douleurs. Mais, par un effet sensible de la divine puissance, ces nouveaux tourmens servirent de remède aux premiers, et son corps parut entièrement guéri. Ils attaquèrent ensuite des sujets plus aisés à vaincre.

Entre ceux qui avaient renoncé à la foi, il y avait une femme nommée Biblis. On ne doutait point que les douleurs de la question ne l'engageassent à charger les frères qu'elle abandonnait, des crimes qu'on leur voulait trouver. Elles servirent au contraire à lui rappeler le souvenir des peines éternelles, et elle s'écria : « Comment peut-il se faire que ces gens mangent leurs enfans » propres, puisque l'horreur extrême qu'ils ont de la cruauté ne » leur permet pas seulement de manger le sang des animaux? » Ayant ensuite protesté que la seule crainte avait causé sa chute, et qu'elle ne cesserait plus de se dire Chrétienne, elle fut remise

avec les martyrs. Alors tous furent jetés dans un cachot affreux, qui seul égalait tout ce qu'ils avaient déjà souffert, et fit périr en effet ceux qui n'avaient pas été endurcis aux souffrances par les tortures.

Cependant on se saisit du saint évêque Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, et alors malade. Il était si faible qu'il fallut le porter au tribunal. Le président lui demanda ce que c'était que le Dieu des Chrétiens. A cette question insultante, le vénérable vieillard répondit : « Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez. » Il fut accablé tumultuairement de coups et d'injures. On le tira demi-mort des mains de ces furieux, et on le mit en prison, où il expira deux jours après.

Mature, Sancte, Attale et Blandine furent condamnés aux bêtes; et pour cela on donna un spectacle tout exprès. Sancte et Mature servirent, durant toute une journée, d'amusement aux spectateurs. On commença par les faire passer successivement par toutes sortes de tortures; on les déchira de verges; on les exposa aux bêtes, qui ne parurent point assez furieuses; on les abandonna à une populace féroce, qui les fit asseoir dans une chaise de fer rougie au feu, et passer par tous les jeux barbares qu'elle inventait dans les caprices de sa cruauté. Comme on vit après tout cela qu'ils respiraient encore, on les égorgea dans l'amphithéâtre. Blandine fut suspendue à un poteau, et ainsi exposée à la voracité des animaux. Mais, aucun ne l'ayant touchée, on la réserva pour un autre jour. Au moment où on allait faire combattre Attale, le président apprit qu'il était citoyen romain. Il le fit conduire en prison, et il écrivit à Marc-Aurèle au sujet de tous ces confesseurs, donnant à leur affaire la face qu'il jugeait à propos.

Les saints prisonniers usèrent du temps pour convertir les apostats, et ils y réussirent presque pour tous. Leur zèle ne se borna point là : ils écrivirent aux Chrétiens d'Asie, d'où plusieurs d'entre eux étaient originaires, et tâchèrent de leur inspirer pour l'hérésie de l'hypocrite Montan, qui y faisait de grands ravages, l'horreur extrême qu'en avaient les fidèles de Gaule; ils écrivirent aussi au pape S. Eleuthère, afin de l'engager plus efficacement à pacifier les provinces asiatiques. Le prêtre Irénée, qui jouissait déjà de la plus haute estime, fut chargé de porter les lettres.

Dans cet intervalle, le gouverneur ou président reçut la réponse de l'empereur, au sujet des prisonniers détenus pour cause de religion. Elle ordonnait de mettre en liberté ceux qui renieraient la foi, et de faire mourir tous ceux qui persisteraient à la confesser. En conséquence, on interrogea de nouveau les accusés. Ils persévérèrent, et la sentence fut prononcée. Elle condamnait les

uns, comme citoyens romains, à avoir la tête tranchée, les autres à être dévorés par les bêtes. Durant l'interrogatoire, un médecin, nommé Alexandre, qui s'était placé près du tribunal, encourageait les confesseurs par des signes éloquens et animés. Le peuple s'en aperçut et le dénonça. Le président lui demanda quelle religion il professait : il confessa qu'il était Chrétien, et fut sur-le-champ condamné aux bêtes. Le lendemain on le conduisit à l'amphithéâtre avec Attale, que le juge inique, pour flatter le peuple par la qualité de la victime, condamna à la même peine, quoique très-bien connu pour citoyen romain. Mais la haine qu'on avait pour le nom chrétien l'emportait sur les formes et sur la déférence qu'on devait à l'ordre récemment donné par César. Attale souffrit encore avec Alexandre les tourmens qui servaient comme de prélude en pareille rencontre. On ne lui fit grâce de rien, malgré tout ce qu'il avait précédemment enduré. Enfin tous deux furent égorgés.

Chaque jour d'exécution l'on avait conduit à l'amphithéâtre la jeune Blandine, et un Chrétien nommé Pontique, âgé de quinze ans seulement, afin de les intimider. Le dernier jour ils devinrent eux-mêmes l'objet du spectacle. D'abord on les pressa de nommer avec honneur les dieux des païens : ce qu'ils refusèrent avec mépris. On les appliqua aussitôt après à toutes les tortures, et on leur proposa pour la seconde fois d'attester ou d'invoquer le nom des dieux. Leur constance demeura invincible. Pontique consomma le premier son sacrifice, encouragé jusqu'au dernier soupir par son héroïque compagne. Après que celle-ci eut enduré les fouets et la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, et on la présenta à un taureau furieux qui la secoua long-temps; mais elle parut insensible, et on l'égorgea. Les idolâtres assuraient eux-mêmes qu'ils n'avaient jamais vu de femme souffrir avec cette constance. Leur haine ne fut point assouvie par la mort de tant de victimes; ils en distribuèrent les membres aux chiens, et gardèrent les restes nuit et jour, de peur qu'on ne les inhumât. Ils les brûlèrent enfin, et jetèrent les cendres dans le Rhône pour leur ôter, à ce qu'ils prétendaient, l'espérance même de la résurrection. Ces martyrs étaient au nombre de quarante-huit.

On voit encore à Lyon les restes de l'amphithéâtre où ils combattirent, sur la montagne de Fourvière qui tire son nom du latin *forum vetus*, Lyon étant anciennement bâti sur cette montagne. Ils furent nommés les martyrs d'Aisnay, parce qu'on jeta leurs cendres dans le Rhône, vers le lieu appelé pour lors *Athénée*, à cause des exercices de littérature qui s'y faisaient.

L'église de Lyon choisit le prêtre Irénée pour son évêque, aus-

sitôt après la mort de S. Pothin. Il était né en Asie vers l'an 120. Ses parens le mirent, encore enfant, sous la conduite de S. Polycarpe. Il reçut aussi des leçons de Papias, autre maître saint et célèbre, quoique l'un des principaux auteurs de l'opinion des Millénaires qu'il communiqua a son disciple. Irénée cultiva encore ses dispositions supérieures, par l'étude des auteurs profanes, indispensable alors, soit pour combattre les païens par leurs propres armes, soit pour confondre les hérétiques qui faisaient grand usage des notions philosophiques. Il n'est pas étonnant que, par tant d'application, son esprit, naturellement vif et pénétrant, plein de force aussi bien que de sagacité, lui ait mérité l'estime des plus grands docteurs de l'Eglise, particulièrement de S. Augustin, qui recourait sans cesse à ses écrits contre les hérétiques. Avec un caractère de modération, digne du nom de Pacifique qu'il portait, Irénée ne laissa pas que de se rendre partout formidable aux ennemis de la foi, tant par ses paroles que par ses ouvrages. Mais jamais pasteur n'eut un plus grand besoin de si grands talens et de si grandes vertus. L'orage qui avait désolé le troupeau dont il prenait la conduite n'était qu'assoupi, et il recommença bientôt.

Deux jeunes hommes, Epipode, de la ville même, et Alexandre, Grec de nation, l'un et l'autre de naissance distinguée, illustrèrent de nouveau l'église de Lyon par leur martyre. Ils étaient liés entre eux d'une étroite amitié, qu'ils avaient formée dans les écoles dès leur enfance, et que la ressemblance des vertus avait toujours augmentée. Ils travaillèrent aussi de concert à l'encouragement des confesseurs. A la fin, ils furent eux-mêmes dénoncés. Pleins de l'humilité évangélique, ils prirent la fuite, et allèrent se cacher dans la cabane d'une pauvre veuve, auprès de l'endroit nommé dès-lors Pierre Encise. On les trouva après de longues perquisitions, et on les présenta les mains liées au président. Ils confessèrent à l'envi le nom de Jésus-Christ. Le juge les fit séparer, et prit d'abord Epipode, comme le plus jeune et le plus facile à gagner. Mais le magistrat idolâtre fut tellement confondu par les réponses de ce jeune Chrétien, que, cédant à une basse colère, il lui fit brutalement frapper la bouche à coups de poing. Epipode, en crachant ses dents mêlées avec des flots de sang, fit sans cesse entendre ces paroles : « Je confesse que Jésus-Christ est Dieu avec » le Père et le Saint-Esprit. Quoi de plus juste que de faire hom» mage de ma vie à celui qui m'en va rendre une meilleure ! » On l'étendit sur le chevalet, et on lui déchira les flancs avec les ongles de fer. La populace forcenée trouvait la cruauté des bourreaux trop lente, et demandait à grands cris qu'on lui abandonnât le

saint jeune homme pour être mis en pièces. Le président fit trancher la tête à Epipode.

Après un jour d'intervalle, il tira de prison Alexandre, et tenta vainement de l'effrayer par le souvenir de ce qu'avaient souffert les autres martyrs. On l'étendit sur le chevalet, et on le fit frapper par trois bourreaux, dont trois autres prenaient la place quand les premiers étaient fatigués : ce qui dura fort long-temps, sans qu'il lui échappât jamais un signe de faiblesse. Il fut enfin condamné à mourir en croix; mais il ne tarda point à rendre le dernier soupir. Son corps avait été tellement déchiré par les tortures, qu'à travers ses côtes dépouillées de chair on lui voyait les entrailles. Les SS. Séverin, Exupère et Félicien furent martyrisés à Vienne vers le même temps.

Marcel et Valérien s'étaient échappés, comme par miracle, des cachots de Lyon. Marceldemeura cachépendant quelque temps, sans néanmoins tenir son zèle oisif, et l'exerçant toujours en secret. Mais, ayant trouvé une occasion de le faire avec plus d'éclat, et s'en promettant un grand effet, il crut devoir s'écarter des règles de la circonspection ordinaire. Il aborda le président Prisque qu'il rencontra près Châlons-sur-Saône, et il lui parla fortement en faveur du christianisme. Aussitôt il fut saisi et attaché à des branches d'arbres que l'on courba de force et qu'on lâcha ensuite, afin qu'en se rétablissant avec violence dans leur état naturel, elles lui arrachassent les membres. Cette invention barbare n'ayant pas eu tout l'effet qu'on en attendait, on l'enterra vif jusqu'à la ceinture, et il mourut le troisième jour en cet état. De fréquens miracles ont rendu son culte fort solennel à Châlons, où, dans la suite, le roi Gontran bâtit un monastère en son honneur. Valérien fut pris à Tournus, où, après les ongles de fer et d'autres tortures, il eut la tête tranchée.

Mais nul martyre n'eut plus d'éclat que celui d'un jeune homme d'Autun, appelé Symphorien. Il était d'une famille illustre et chrétienne qui lui avait donné une éducation digne de sa naissance. Un jour que ses concitoyens étaient rassemblés pour célébrer la fête de Cybèle, il témoigna fort librement son aversion pour ce culte sacrilége. On l'arrêta sur-le-champ, et on le présenta au consulaire Héraclius, qui avait l'autorité judiciaire dans le canton. Il le fit comparaître, et lui demanda en premier lieu, selon l'usage, son nom et sa condition. « Je m'appelle Symphorien, répondit-il, et je suis Chrétien. — Tu es Chrétien, reprit le juge. Et comment as tu échappé jusqu'ici à nos recherches; car elles devraient avoir exterminé cette secte impie? Mais pourquoi manques-tu de respect à la mère des dieux? » Sym-

phorien répondit : « Je vous l'ai déjà dit, je suis Chrétien, et n'a-
» dore que le seul vrai Dieu qui règne dans le ciel. Pour l'idole du
» démon, si vous le permettiez, je la mettrais sans balancer en
» poudre. » Le juge dit : « Ce n'est point assez pour celui-ci que le
» crime d'impiété ; il y veut joindre la rébellion. Que le greffier
» voie s'il a rang de citoyen. » Le greffier dit : « Il est de cette ville,
» et même d'une famille distinguée dans le corps de la noblesse. »
Le juge reprit : « Jeune homme, tu t'en fais accroire à cause de
» ta naissance. Peut-être ignores-tu le contenu des ordonnances
» de nos princes. Que le greffier en fasse la lecture. » Le greffier
lut le rescrit suivant : « L'empereur Aurèle à tous ses officiers et
» gouverneurs : Nous avons appris que les dispositions des lois
» sont méprisées par ceux qui, de nos jours, se disent Chrétiens.
» C'est pourquoi faites-les arrêter, et, s'ils ne sacrifient à nos
» dieux, qu'on les applique à diverses tortures ; en sorte qu'ils
» soient inexcusables en s'attirant par leur obstination le dernier
» châtiment, et qu'avec eux le mal tarisse dans sa source. » Après
cette lecture le juge ajouta : « Qu'en penses-tu, Symphorien ?
» Pouvons-nous, quand nous le voudrions, déroger à des ordres
» si formels ? Ton arrogance te rend tout à la fois coupable et
» envers les dieux et envers l'empereur. Si tu ne prends le parti de
» te soumettre, on ne peut laver ce double crime que dans ton
» sang. » Symphorien répondit : « Je ne regarderai jamais cette sta-
» tue que comme un simulacre diabolique, comme un instrument
» de l'enfer pour perdre les hommes. Vos menaces ne me feront
» point changer ; je sais trop qu'un Chrétien dont le courage se
» dément se précipite dans le plus funeste abîme. Mais si notre
» Dieu a des châtimens terribles pour une pareille lâcheté, il n'a
» pas de moindres récompenses pour la persévérance et la vertu.
» Il m'est infiniment plus avantageux de lutter quelques momens
» contre l'orage, que de faire, comme vous me le conseillez, un
» triste naufrage à la vue du port. » Le juge, voyant la constance
du jeune confesseur, ordonna à ses licteurs de le frapper, puis
l'envoya en prison.

On le ramena quelques jours après, et le juge lui dit : « Sym-
» phorien, si tu veux aujourd'hui adorer la statue de Cybèle, et
» offrir de l'encens au grand Apollon et à Diane, tu recevras, avec
» une gratification du trésor public, un grade militaire digne de
» ta naissance. Prends enfin une résolution convenable : veux-tu
» qu'on orne l'autel pour le sacrifice ? » Symphorien répondit :
« M'adresser ces promesses frivoles, c'est perdre un temps qui
» doit être précieux au magistrat chargé des affaires publiques. »
Le juge, sans paraître encore piqué, insista et dit : « A une condi-

» tion aussi facile et aussi juste que de sacrifier aux dieux, obtiens » les honneurs du palais. » Symphorien reprit : « Qu'il est messéant » au chef de la justice de se servir, pour corrompre la vertu, de » l'autorité que la loi ne lui met en main que pour punir le crime ! » Nous devons tous rendre tôt ou tard nos vies à celui qui en est » l'auteur ; pourquoi n'offririons-nous pas, comme un don, à Dieu » et à son Fils Jésus-Christ, ce qu'il faut indispensablement leur » payer un jour comme une dette ? Vos faveurs ne sont qu'un poi- » son caché sous une amorce perfide. Le temps, ainsi qu'un torrent » rapide, entraîne tous vos biens. Notre félicité au contraire est » aussi sûre et aussi immuable que le Dieu suprême qui en est la » source. L'antiquité la plus reculée n'a pas vu le commencement » de sa gloire, et la révolution des siècles à venir n'en amènera ja- » mais la fin. » Le juge lui dit encore : « Jeune audacieux, il y a » trop long-temps que j'ai la patience d'entendre les éloges de ton » Christ. Enfin, si tu ne sacrifies à la mère des dieux, je te condamne » aujourd'hui à la mort, après t'avoir fait souffrir les plus horri- » bles tourmens. » Symphorien dit : « Je ne crains que le Dieu » tout-puissant qui m'a créé, et je n'adorerai que lui. Cette masse » de chair et d'os est en votre pouvoir ; mais non cette âme qui, » après la destruction de mon corps, retournera à son origine. » Considérez vous-même le culte honteux dont vous honorez vos » idoles. Envisagez, de l'œil de la vertu et de la raison, le cérémo- » nial infâme, les gestes impurs de ces jeunes eunuques. Ainsi, » vous faites du libertinage un exercice de religion. Voyez les » transports fanatiques et toutes les extravagances de ces coryban- » tes. Qui ne sait que votre Apollon ne fut qu'un pâtre rusé et » dissolu de Thessalie ; que ses couronnes de laurier sont les mo- » numens de sa lubricité ; que, par les artifices de la friponnerie, » il a su contrefaire le mugissement des bœufs et la voix des dé- » mons ? Pour Diane, c'est évidemment le démon du midi qui erre » par les rues, par toutes les routes et les forêts mêmes, pour dres- » ser en tout lieu ses embûches ; et c'est de là qu'on l'appelle la » déesse des carrefours. «

Le juge interrompit ce discours avec emportement, et prononça la sentence en ces termes : « Que le sacrilége Symphorien, si clai- » rement convaincu, meure par le glaive, pour venger les dieux » et les lois. » Comme on le conduisait hors de la ville pour l'exé- cution, sa mère, vraiment digne d'un pareil fils, accourut sur le rempart de ce côté-là, et lui cria en le voyant passer : « Lève les » yeux au ciel, mon cher Symphorien, et rappelle-toi les promes- » ses du Tout Puissant : on te prive moins de la vie qu'on ne te » l'assure pour l'éternité. » Après qu'on lui eut tranché la tête, les

fidèles prirent leur moment, et enlevèrent secrètement son corps, qu'ils enterrèrent près d'une fontaine voisine du lieu de l'exécution. Les miracles s'opérèrent en foule à son tombeau, et le rendirent des plus célèbres par toutes les Gaules.

S. Symphorien avait été instruit et baptisé par le prêtre S. Bénigne, qui avait été disciple de S. Polycarpe, et qui était venu porter la foi en Occident avec Andoche, aussi prêtre, et le diacre Thyrse. Ils avaient passé quelques années à Autun, dont ils sont les premiers apôtres, et où Fauste, père de Symphorien, leur fit baptiser sa famille. Bénigne alla d'Autun à Langres, ensuite à Dijon ; et ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière apostolique par un très-long martyre. Andoche et Thyrse furent pris à Saulieu avec un marchand nommé Félix, chez qui ils logeaient. Après plusieurs tourmens, on les assomma à coups de bâtons. S[te] Pascasie, qui souffrit dans un âge avancé, avait aussi reçu les leçons de S. Bénigne. Il y eut une infinité d'autres martyrs dont le sang fertilisa enfin cette terre, et prépara l'abondante moisson que l'Eglise y recueillit bientôt après.

Mais les hérétiques faisaient contre la pureté du christianisme des efforts infiniment plus dangereux que les persécuteurs. Les nouveautés impies s'étaient répandues de l'Asie jusqu'au sein des Gaules, par les artifices d'une secte particulière de Gnostiques, disciples d'un certain Marc qui l'avait été de Valentin, et nommés pour cela Marcosiens. S. Irénée s'efforça de prémunir tous les fidèles contre la séduction.

Il écrivit une lettre intitulée *du Schisme,* à Blaste, prêtre de l'Eglise romaine, déjà déposé avec Florin, pour avoir embrassé les erreurs nouvelles. Il composa de plus deux traités contre Florin ; le premier, *de la Monarchie,* c'est-à-dire de l'unité du principe de toutes choses, ou d'un seul créateur, afin de montrer que Dieu n'est pas la cause du mal. Il y rappelle à Florin qu'ils avaient été ensemble disciples du grand Polycarpe, qui ne témoigna jamais que de l'horreur pour de telles nouveautés, inconnues à Jean l'évangéliste et à tous ceux qui avaient conversé avec le Seigneur. Le second traité est intitulé *de l'Ogdoade*, c'est-à-dire des huit éones, qui faisaient le fond du système de Valentin. Le zélé docteur publia plusieurs autres écrits, qui ne sont pas venus jusqu'à nous ; et il ne nous reste même que des fragmens des premiers.

Mais ce qui nous console de tant de pertes, c'est son excellent ouvrage contre toutes les hérésies, quoiqu'on ne nous en ait conservé qu'une version latine, bien éloignée de l'élégance et de la délicatesse de l'original grec, que nous font si justement regretter quelques morceaux échappés en petit nombre au naufrage des

temps. Cet ouvrage inestimable commence par retracer les visions des Valentiniens. Après quoi il expose dans toute sa pureté la foi reçue des disciples immédiats du Sauveur : exposition qui n'est autre chose que le Symbole des apôtres, dont par là on reconnaît la sainte antiquité, et dont le savant docteur assure que chaque article était cru dès-lors unanimement par toutes les églises de l'univers. Il oppose, d'une façon lumineuse, l'uniformité de cette foi aux variations innombrables des hérésies qui se sont élevées depuis Simon le Magicien jusqu'à Valentin et à ses sectateurs. Il réfute ensuite les erreurs qu'il a notées, et il montre comment la corruption des mœurs est la source la plus ordinaire des mauvaises doctrines. Il expose les contradictions et l'absurdité où s'engagent ceux qui les professent ; il en fait un contraste ingénieux et solide avec les quatre évangiles, puis avec la tradition, marquant avec un sens admirable le poids de cette autorité et tout le parti qu'on en peut tirer. Il tire lui-même un très-grand avantage de la succession des évêques établis par les apôtres dans les siéges divers. « Mais comme il serait trop long, ajoute-t-il, d'exposer cette suc» cession pour tant d'églises presque innombrables, nous nous con» tenterons de marquer la tradition de la plus grande et de la pre» mière, avec laquelle, à cause de sa prééminence, les fidèles de tout » pays doivent indispensablement s'unir et se tenir invariablement » d'accord. » Ici il fait l'énumération de tous les papes, depuis S. Pierre jusqu'à S. Eleuthère, qui occupait alors le siege apostolique. Il prouve ensuite fort au long l'unité d'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, la divinité de Jésus-Christ et celle du Saint-Esprit ; il établit que le Verbe s'est réellement fait homme ; que Jésus est fils de Marie, sans l'être de Joseph.

Il réfute l'interprétation des saintes Ecritures par l'apostat Théodotion qui, ayant abandonné la foi chrétienne pour embrasser le judaïsme, affaiblissait, autant qu'il lui était possible, les preuves du christianisme tirées des prophètes, et rendait en particulier cette prophétie d'Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra*, par ces mots : *Voici qu'une fille concevra*. Enfin, il établit clairement différens articles de notre croyance, tels que le péché originel, le libre arbitre, et même la presence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Il faudrait lire tout au long le quatrième livre de ce traité contre les hérésies, pour voir avec quelle précision la foi de la présence réelle y est énoncée. On l'y regarde comme un point si incontestable, qu'on part de là pour confondre plus facilement les erreurs contraires aux autres dogmes. Comment, dit-on, s'assurer que le pain eucharistique est le corps du Seigneur, et le calice son sang, si on ne le reconnaît pas pour le Fils de l'Eter-

nel? Et contre les Marcionites : Comment le Sauveur, s'il est fils d'un autre père que le Tout-Puissant, prenant le pain qui est l'ouvrage du Créateur, a-t-il déclaré qu'il est son corps, et assuré que la liqueur du calice est son sang? Toutes les autres vérités fondamentales de la religion, attaquées alors et dans toute la suite des temps, sont établies avec la même clarté dans le cours des cinq livres, qu'il faut lire de suite pour bien connaître l'uniformité de la foi dans tous les siècles. A tant de précieux témoignages le saint docteur mêle cependant quelques erreurs sur des conséquences plus éloignées des principes, et que l'Eglise n'eut occasion de discuter que depuis lui. Il paraît avoir cru que les âmes justes ne verraient Dieu qu'après la résurrection. Au moins prétend-il, avec certains Millénaires, qu'après la première résurrection, ces âmes régneraient mille ans sur la terre dans la société de Jésus-Christ, consultant moins ici son sens droit que la vivacité de son zèle contre les hérésies régnantes. L'habitude qu'il avait de combattre les explications allégoriques de l'Ecriture, sur lesquelles ces hérésies portaient, le fit donner dans l'excès contraire, et prendre trop à la lettre les textes relatifs à la gloire de l'Eglise et au bonheur du ciel.

L'empereur Marc-Aurèle ne survécut qu'environ deux ans aux martyrs immolés dans les Gaules par l'abus de son pouvoir, et l'on remarque que ses dernières années ne furent plus qu'un tissu d'ennuis et de chagrins; c'est surtout la triste perspective des méchantes inclinations de son fils Commode qui l'affligeait sensiblement, soit en sa qualité naturelle de père, soit en celle de père de son peuple, qu'il a méritée à plusieurs égards. Les nations inquiètes de la Germanie et de la Sarmatie remuèrent de nouveau sur la fin de son règne. Il marcha contre elles, remporta une grande victoire sur les Marcomans; mais, au milieu de ses succès, il fut attaqué d'une maladie contagieuse. Commode, qui l'accompagnait, et qu'il avait fait proclamer Auguste, ne put cacher son odieux empressement à régner sans guide et sans frein. Le bruit courut qu'il avait fait empoisonner son père. Au moins l'empereur en parut-il concevoir le soupçon. Il dissimula cependant, et répondit au tribun qui lui venait demander l'ordre : « Allez au soleil levant. » Il dit en particulier à ses amis que la vie lui était à charge; il refusa de prendre de la nourriture, et mourut ainsi l'an de Jésus-Christ 180, à l'âge de cinquante-neuf ans; il en avait régné dix-neuf.

Commode fut universellement reconnu empereur. Les Romains attendaient tout du fils de Marc-Aurèle : ils trouvèrent un monstre semblable à Néron dans ses extravagances et ses cruautés.

A force d'importunités et de sollicitations, ils avaient rendu le père sanguinaire à l'égard des Chrétiens : le fils prodigua le sang de ce qu'il y avait de plus élevé dans l'Empire et traita les Chrétiens favorablement; la Providence allant souvent à ses fins par les voies qui nous y paraissent le plus contraires. Une femme débauchée qu'on appelait Martie, très-affectionnée au christianisme et toute-puissante sur le cœur de Commode, fut, dit-on, l'instrument dont Dieu se servit pour ménager aux fidèles une paix qui dut paraître bien extraordinaire sous ce règne tyrannique. Au sein du péril, ils se multipliaient journellement. Il se faisait à chaque instant de nouvelles conversions, et ce n'était pas le simple peuple qui embrassait la foi; les Romains du premier rang ne rougissaient plus d'un Dieu crucifié.

Alors le sénateur Apollone lui rendit témoignage dans l'assemblée la plus auguste de l'univers. Un de ses esclaves l'ayant accusé d'être Chrétien, la cause fut portée à Perennis, préfet du prétoire [1]. Cet officier, grand observateur des lois, fit d'abord punir l'esclave du dernier supplice, pour avoir violé l'ordonnance récente de Marc-Aurèle, qui défendait de dénoncer les Chrétiens. Mais comme elle soumettait aussi à l'animadversion publique ceux qui n'abjureraient point après avoir été dénoncés, Perennis jugea qu'une telle affaire, concernant un sénateur, devait se référer au sénat. Il laissa ce soin à l'illustre accusé, non moins estimable par son mérite que par sa naissance. Apollone composa un beau discours, où, non content de confesser la foi chrétienne, il en faisait l'apologie, et il le prononça en présence des sénateurs assemblés. Comme on ne put l'engager à trahir ni à déguiser ses sentimens, le sénat crut ne pouvoir terminer convenablement une scène de cet éclat, qu'en le condamnant, par un décret solennel, à avoir la tête tranchée; ce qui s'exécuta la huitième année du règne de Commode. On parle encore du sénateur Jules, martyrisé sous le même empereur.

En ce même temps florissait S. Théophile, évêque d'Antioche, auteur de plusieurs ouvrages vantés pour leur profondeur et leur élégance. Les plus considérables, outre le Traité à Autolyque, le seul qui nous reste, étaient des commentaires sur les quatre grands prophètes et les quatre évangiles, la réfutation des erreurs de Marcion et d'Hermogène. Autolyque était un savant païen, très-prévenu contre la religion chrétienne. Théophile, qui lui-même avait été païen, voulut l'instruire ou lui fermer la bouche par cet ouvrage qu'il divisa en trois livres, et

[1] Hier. de Script.

qui établit aussi bien l'existence et l'infinie perfection du vrai Dieu, qu'il fait sentir l'extravagance de l'idolâtrie. On peut connaître la manière de l'auteur dans l'endroit du premier livre, qui montre comment, aidés de la foi, nous pouvons parvenir à la connaissance de Dieu par la considération de sa providence et de toutes ses œuvres. « Quand nous voyons, dit-il, un vaisseau » voguer en pleine mer ou entrer dans le port, nous ne doutons pas » qu'il n'y ait au-dedans un pilote qui le gouverne. De même, » nous devons croire qu'un Être suprême, et d'une sagesse infinie, » préside au gouvernement de l'univers, quoique ce premier mo» teur soit invisible à nos yeux. Tous savent qu'il est un empe» reur sur la terre, quoique tous, à beaucoup près, ne le voient » pas; mais on le connaît par ses lois, par ses officiers, par ses » images : et vous refuseriez de connaître Dieu par ses œuvres, » par les effets si éclatans et si multipliés de sa puissance! Vous » avez de la répugnance à croire ce que vous ne voyez pas; mais » ne procède-t-on pas, dans la plupart des choses de la vie, » avec cette foi ou cette confiance? Que recueillerait le laboureur, » s'il ne confiait aveuglément son grain à la terre? Pourrait-on » traverser les mers sans se confier au pilote? Guérirait-on dans » les plus dangereuses maladies, si l'on ne s'abandonnait au mé» decin? Quel art, quelle science apprend-on, sans commencer » par croire celui qui nous les enseigne? »

Dans le second livre, Théophile rapporte et justifie l'histoire de la création selon Moïse. Il fait observer, comme un monument sensible de la croyance primitive et universelle, que toutes les nations comptent la semaine comme les Juifs; quoique ce cycle de sept jours ne soit fondé sur le cours d'aucun astre, et n'ait dans l'ordre naturel rien absolument que d'arbitraire. Dans le même livre, parlant à fond de la nature et des personnes divines, il use du nom de Trinité; et c'est la première fois qu'on trouve cette expression employée pour marquer la distinction des personnes divines. Le troisième livre réfute éloquemment et fortement les calomnies des idolâtres contre les Chrétiens, spécialement le reproche de nouveauté fait à leur doctrine; cet homme de génie profite admirablement de son sujet pour faire toucher au doigt l'ignorance grossière des Grecs en fait d'histoire, et pour établir combien les prophètes l'emportent, tant pour les connaissances que pour l'ancienneté, sur ces peuples amateurs de la fable. Théophile, révéré comme saint par l'Église, finit tranquillement sa carrière sous l'empereur Commode, qui périt après un règne de près de treize ans. Ce cruel prince avait confié au papier un projet de proscription qu'il méditait.

L'écrit tomba dans les mains des procrits, entre lesquels se trouvaient les premiers noms de la cour, et celui même de la célèbre Martie. On prévint le fantasque empereur. Martie lui donna du poison. Il vomit beaucoup; et comme on craignait qu'il ne réchappât, on fit entrer l'athlète Narcisse, qui l'étrangla. Un vieillard, nommé Pertinax, fut élevé à sa place, et assassiné trois mois après par les soldats prétoriens, dont il voulait corriger les désordres. Ils mirent après sa mort l'empire à l'enchère; et le pouvoir suprême fut réellement acheté par Didius Julien, à qui ils le confirmèrent malgré le peuple et le sénat. L'acquéreur ne jouit pas long-temps d'une place qui faisait tant de jaloux. Les généraux des armées de Syrie, de Bretagne et d'Illyrie, furent proclamés empereurs tous trois à la fois. Sévère, qui commandait en Illyrie, prévalut sur eux. Il s'approcha de Rome. Les troupes de Julien abandonnèrent ce chef méprisable, et le sénat le condamna à la mort. Il fut exécuté avant l'arrivée de Sévère, qui trouva les choses dans une tranquillité parfaite, en entrant dans la capitale le 2 juin 194.

Les guerres civiles continuèrent au loin durant plusieurs années, sans que les Chrétiens y prissent part. Sévère leur rendit justice, et les traita favorablement dans les commencemens de son règne. Il se souvenait encore qu'un certain Evode, de sa connaissance, avait été guéri par un Chrétien avec de l'huile consacrée. L'empereur considérait d'ailleurs une multitude de personnes du premier rang, de l'un et l'autre sexe, qui avaient embrassé le christianisme; et souvent il se rendit lui-même le défenseur des Chrétiens auprès du peuple mutiné.

Victor, qui avait succédé au pape Eleuthère, en qualité de chef suprême de l'Église universelle, occupait tranquillement la chaire de S. Pierre. Son pontificat, commencé dès l'an 177, dura plus de seize ans. Les Chrétiens comptaient alors parmi eux une foule de grands hommes. Sérapion, évêque d'Antioche, se distingua par ses écrits, surtout par un traité contre le faux Evangile de S. Pierre. Il en avait eu un exemplaire des hérétiques docites, qui soutenaient, suivant l'étymologie de leur nom, que le mystère de l'incarnation ne s'était accompli qu'en apparence. Cet Evangile ne contenait cependant presque rien qui ne fût conforme à la pure doctrine du Sauveur; mais c'était moins pour ce qu'il avait de répréhensible que Sérapion s'attachait à le décrier, que parce qu'il n'avait pas été transmis par une tradition légitime, ou par une approbation générale et constante des églises.

Dans le même temps florissait S. Pantène, philosophe de grande réputation, natif de Sicile, et sorti de l'école stoïcienne. On lui

confia le gouvernement de la célèbre académie de la doctrine chrétienne, établie dès le temps de S. Marc dans l'église d'Alexandrie. Son zèle égalait ses lumières; il alla prêcher la foi bien avant dans la Grande Asie, et jusque dans les Indes. C'est ainsi qu'il acquit la qualité d'évangéliste, qu'on donnait alors aux généreux ouvriers qui s'employaient, sur les traces des apôtres, à la propagation de l'Evangile chez les nations étrangères. On dit que Pantène trouva dans l'Inde quelques fidèles avec l'Evangile de S. Matthieu en hébreu, que l'apôtre S. Barthélemi y avait porté. Il ranima la foi des anciens Chrétiens, en fit de nouveaux, laissa aux uns et aux autres de solides instructions, et tout ce qui était propre à les faire persévérer. Après quoi il reprit la route d'Alexandrie, où il continua d'instruire ceux qui voulaient venir l'entendre chez lui, l'école publique ayant été remise, à son départ pour les missions, entre les mains de Clément, l'un des illustres disciples qu'il forma en grand nombre.

On croit celui-ci originaire d'Alexandrie même, dont il porte le surnom; mais né à Athènes, il s'était rendu fort habile dans les belles-lettres et dans la philosophie, spécialement dans celle de Platon. Les vérités qu'il y découvrit ne purent le fixer. Il voulut connaître le christianisme, et il l'embrassa sans balancer dès qu'il fut instruit. Alors il s'efforça de se rendre aussi profond dans les divines Ecritures et dans les traditions apostoliques qu'il l'était dans les autres sciences. Il voyagea beaucoup, pour se procurer l'avantage d'entendre les hommes renommés pour leur science et leur vertu. Fallût-il aller de Grèce en Italie, d'Italie en Orient, et jusque dans l'Assyrie, pour s'entretenir avec un ancien de quelque réputation, rien n'arrêtait jamais son zèle et son respect pour ces illustres dépositaires de l'enseignement primitif. Aussi, en expliquant ce texte des Proverbes : *Un homme qui aime la sagesse réjouira son père;* il dit en termes exprès que le sage a voulu décrire une âme qui cherche et qui révère la bienheureuse tradition. Il fut ordonné prêtre, et chargé, avant la mort de S. Pantène, comme on l'a vu, du soin de l'école d'Alexandrie, directement instituée pour l'instruction des catéchumènes, mais qui ne se bornait point à cet objet. S. Alexandre, qui devint évêque de Jérusalem, et mourut martyr, fut un de ses disciples, ainsi qu'Origène, maître à son tour de tant de docteurs.

Clément composa beaucoup d'ouvrages, dont il nous reste l'Exhortation aux Gentils, le Pédagogue, les Stromates, et un petit traité sur les qualités du riche qui veut assurer son salut. L'Exhortation aux Gentils fait parfaitement sentir le faible de l'idolâtrie, l'extravagance de ses principes, et l'horreur des consé-

quences pratiques qui en résultent nécessairement. Cet ouvrage est écrit avec une élégance recherchée, mais accommodée au goût des lecteurs que le fond des choses ne pouvait flatter. C'est dans cette vue que l'auteur y rassemble une foule de traits des poètes, qui paraîtraient déplacés sans cela, parce qu'ils y sont et trop longs et trop multipliés. Dans son Pédagogue, titre peu noble en notre langue, mais tout différent en grec, il fait un abrégé de toute la morale chrétienne à l'usage des commençans. Aussi dit-il, dans les Stromates, que le Pédagogue ne contient que les premiers élémens de la doctrine chrétienne. Ce titre de Stromates, qui veut dire tissu d'images ou de représentations, et proprement tapisseries, donne seul l'idée de l'ouvrage. C'est un tissu de traits de religion, que le pieux docteur avait rassemblés pour son usage particulier, pour la consolation de sa vieillesse, quand les ressources de l'étude et des conférences viendraient à lui manquer. C'est pourquoi on l'y voit souvent passer d'une matière à l'autre sans beaucoup d'ordre. Mais cet esprit fécond et naturellement orné y répand de toutes parts, et comme sans dessein, une diversité de traits et d'images qui captivent l'attention, et qui compensent avec avantage le désordre de son livre. S'il y a des endroits obscurs, ce n'est qu'une obscurité étudiée, selon la maxime de ces premiers siècles, pour ne point exposer nos mystères à la dérision des lecteurs profanes. Aussi n'est-ce que par comparaison avec le fond et la manière sublime des Stromates que Clément regarde son Pédagogue comme une instruction pour des élèves. Il s'efforce de donner la plus haute idée de la perfection du christianisme dans la peinture qu'il fait du véritable Gnostique, au sixième livre, où il revendique cette qualification que les hérétiques s'appropriaient, en se donnant pour des hommes bien plus avantagés des dons célestes que les orthodoxes. « Ce sage, dit-il avec une sublimité qui est plus dans les » choses que dans les mots, ce sage ne paraît plus sujet aux passions, si ce n'est à celles qui sont nécessaires pour le soutien de » la vie. Il domine celles qui peuvent troubler l'âme, comme la colère et la crainte, et n'est pas même gouverné par celles qui paraissent bonnes, telles que la hardiesse et la joie. Son esprit ne » s'abandonne jamais à la tristesse, et jouit d'une égalité presque » inaltérable, persuadé que tout ce qui est digne de l'intéresser va » bien. Il ne se livre point aux excès de haine ou de ressentiment, parce qu'il aime Dieu et ne hait nulle de ses créatures. Il » ne porte envie à personne, parce que rien ne lui manque. Il ne » désire rien ici-bas, parce qu'il y est déjà uni, autant qu'il est possible, à l'objet de ses désirs. Ainsi le vrai Gnostique, le Chrétien

» parfait, tels que furent Pierre, Paul et les autres apôtres, est plus » souvent libre des passions qu'occupé à les réprimer. Les biens » célestes, dont il se repaît par la contemplation, le rendent peu » sensible aux plaisirs de la terre. Son esprit habite avec le Sei- » gneur, quoique son corps soit arrêté dans ce monde. Il ne quitte » pas la vie, parce qu'il ne doit point abandonner le poste où le » maître l'a placé; mais il use des choses nécessaires à sa conser- » vation, précisément pour la conserver, et son corps subsiste des » productions terrestres, sans que son âme ni ses affections en con- » tractent la bassesse et la corruption. »

Clément avait encore fait un ouvrage intitulé les Hypotyposes, dont il ne nous reste que peu de fragmens. C'était une explication abrégée de toute l'Ecriture : plan fort utile sans doute, mais exécuté, au jugement de Photius, d'une manière à nous le faire moins regretter. On présume, ou qu'il avait été corrompu par les hérétiques, ou du moins composé avant que l'auteur fût bien instruit des vérités de la foi. Il faut aussi convenir que Clément fait partout un peu trop d'usage de la philosophie de son temps, à laquelle il s'était totalement livré dans sa jeunesse. Il avait encore nourri ce goût dans l'école d'Alexandrie, où il s'était introduit avant lui, et où bientôt après il écarta de la simplicité de la foi des savans si estimables d'ailleurs.

Plusieurs autres grands personnages édifiaient l'Eglise du vivant même de Clément. S. Narcisse, évêque de Jérusalem, fut calomnié sans pudeur, quoiqu'il passât pour un homme à miracles. Il était constant que, l'huile ayant manqué aux lampes des lieux saints la veille de Pâques, il avait par ses prières converti en huile l'eau d'un puits voisin. Eusèbe atteste que, quand il écrivait son Histoire, on voyait encore cette huile, conservée par miracle, comme elle avait été produite. Quelques ouailles vicieuses, que leur saint pasteur ne laissait pas tranquilles dans leurs désordres, conspirèrent ensemble, et l'accusèrent d'un péché honteux. Il y eut trois de ces imposteurs audacieux qui confirmèrent la calomnie par serment et par de terribles imprécations contre eux-mêmes. « Que les flammes me dévorent, dit le premier, si ce n'est » la vérité que je soutiens. » Le second se dévoua à la plus triste maladie, et le troisième à perdre la vue. Le peuple, qui connaissait la vertu de son saint prélat, n'ajouta nulle croyance aux dépositions; et plus on faisait de sermens, plus il concevait de défiance et d'indignation contre ces accusateurs sacriléges. Narcisse, qui gémissait sous le poids des charges de l'épiscopat, et soupirait depuis long-temps après la solitude, profita de l'occasion pour se dérober à son peuple. Il passa plusieurs années dans des

retraites ignorées, laissant le soin de son honneur à la Providence. Elle le vengea avec une rigueur qu'il était bien éloigné de demander. Les trois parjures éprouvèrent chacun la malédiction particulière à laquelle ils s'étaient dévoués. La maison du premier fut incendiée, et il y périt avec sa famille. Le second, couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, vit tout son corps tomber en pourriture et en lambeaux. Epouvanté de la punition des deux autres, le troisième rentra en lui-même, pleura son crime si amèrement et si constamment qu'il en perdit les yeux.

Ces punitions exemplaires servirent moins à la justification de Narcisse, qui n'en avait aucun besoin, qu'à augmenter les regrets de son troupeau. Les fidèles ne purent se résoudre à élire un autre évêque, que quand ils s'y virent presque forcés par les prélats voisins, et qu'après les plus diligentes perquisitions, ils désespérèrent de retrouver leur saint pasteur. Il ne reparut à Jérusalem que sur la fin de ses jours. L'affection publique pour lui n'était nullement diminuée. On le pressa de reprendre la conduite de son église, malgré son grand âge et sa faiblesse. Il ne put s'en défendre, et il y consentit, à condition qu'on lui accorderait pour coadjuteur un évêque de Cappadoce, nommé Alexandre, qui était venu visiter les saints lieux, et dont les excellentes qualités lui avaient été manifestées d'une manière surnaturelle. C'est le premier exemple d'un évêque coadjuteur, ainsi que d'un prélat transféré d'un siége à un autre. S. Narcisse de Jérusalem présida, avec Théophile de Césarée, au concile qui se tint en cette dernière ville au sujet de la célébration de la Pâque.

Cette fameuse question avait déjà été agitée sous le pontificat d'Anicet, et traitée d'une manière assez sérieuse pour attirer d'Ephèse à Rome le docteur apostolique S. Polycarpe. L'Eglise romaine, comme la plupart des églises, était dans l'usage immémorial de faire la Pâque le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. Les églises de l'Asie-Mineure, au contraire, la faisaient le quatorze même de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. Anicet et Polycarpe ne purent se persuader l'un l'autre de prendre le même jour : mais l'union ne fut pas pour cela rompue, et chacun retint, dans la paix et la concorde, la coutume de sa propre église. Alors la dispute n'était qu'entre les catholiques. Sous le pontificat de Victor, la diversité sur ce point parut favoriser l'hérésie, les Montanistes enseignant qu'on ne pouvait, sans erreur, célébrer la Pâque un autre jour que le quatorzième précis de la lune, et qu'ainsi l'ordonnait leur Paraclet. Blaste, prêtre de l'Eglise romaine, avait fait schisme pour cette cause, et entraîné à sa suite un grand nombre de personnes. Le

pape se persuada que ce n'était plus le cas du ménagement, et, résolu à user de rigueur, il commença par assembler un concile à Rome. On en tint un autre par ses ordres, selon le témoignage du vénérable Bède, ou de ce concile même, dont il rapporte un fragment [1]; et Théophile, évêque du lieu, qui ne peut être que Césarée, y présida avec le saint évêque de Jérusalem dont nous venons de parler. Dans la province du Pont en Achaïe, et dans les Gaules, la même discipline fut aussi réglée par des conciles.

Les évêques d'Asie, ayant à leur tête Polycrate d'Ephèse, ne se rendirent point à tant d'autorités respectables [2]. Polycrate le déclara au pape Victor par une lettre très-forte, et qui dénote un esprit bien résolu à ne point céder. Il exalte d'abord la tradition de son église, qu'il rapporte à S. Polycarpe et même à S. Jean l'évangéliste. Puis il reprend en ces termes: « Moi qui vis au Sei» gneur depuis soixante-cinq ans; moi qui ai communiqué avec les » frères répandus dans toutes les parties du monde, et qui ai soi» gneusement approfondi toute l'Ecriture sainte, je ne m'effraie » nullement des menaces qu'on nous fait : car ceux qui étaient plus » grands que nous ont dit qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux » hommes. Je pourrais étaler ici les noms des évêques que j'ai ras» semblés à votre réquisition. Vous seriez étonné de leur multi» tude, et des approbations qu'ils ont données à la lettre que je » vous adresse; car, quoiqu'ils voient ma petitesse, ils savent que » je ne porte pas en vain ces cheveux blancs, et que toujours je me » suis conduit selon Jésus-Christ. » Cette déclaration ne put être que fort mal accueillie du pape, qui, soupçonnant quelque chose de plus que de l'attachement à une ancienne coutume, fit aux Asiatiques une réponse sévère. Il refusait de communiquer désormais avec eux, en cas qu'ils s'obstinassent; et il se mit en devoir de les priver de la communion de l'Église. Plusieurs évêques, unis toutefois de sentiment avec le souverain pontife, mais ne pénétrant pas le motif de cette rigueur nécessaire, s'étonnèrent qu'il usât de la dernière sévérité contre un si grand nombre d'églises, auxquelles on ne reprochait que cet attachement à leur ancienne coutume.

Le saint et savant évêque de Lyon, Irénée, fut un de ceux qui lui en écrivirent avec le plus de force. Il commença par accepter le décret de Victor, dans une assemblée des prélats de Gaule, donnant d'abord l'exemple, pour intercéder ensuite avec plus de succès, et pour ne montrer d'autre intérêt, en cette affaire, que celui de la paix et de l'union entre tous les princes de la maison

[1] Concil. Palest. circa ann. 196. — [2] Eus. Hist. V, 23 et 24

de Dieu. Il dit, après cela, que ses collègues et lui voyaient avec douleur qu'on excommuniât des églises entières, pour une coutume qu'elles tenaient de leurs pères; que les pontifes Anicet, Pie, Hygin, Télesphore, et Sixte, de sainte mémoire, n'avaient eu garde de rompre, pour ce sujet, avec les évêques d'Asie; qu'il faudrait élever bien d'autres disputes, si l'on prétendait ramener tout ce qui n'était qu'usage à une parfaite uniformité; que non-seulement pour la fête de Pâques, mais pour l'observation des jeûnes, on suivait des pratiques différentes dans les églises mêmes des Gaules, dont le pontife paraissait néanmoins si content. Il y a toute apparence que le pape Victor ne poussa pas le zèle plus loin. Il mourut peu après, l'an 202. Zéphirin lui succéda, et chaque église conserva ses anciennes coutumes.

L'empereur Sévère avait laissé les Chrétiens tranquilles pendant tout le temps qu'il avait eu des compétiteurs à l'empire. Il oublia leurs services et les bons effets de leur obéissance, quand il fut seul et paisible possesseur du trône. Peut-être que les calomnies qu'on publiait sur leur compte avec plus de malignité que jamais firent impression sur son esprit naturellement austère et d'une roideur inflexible. Peut-être aussi que sa politique fut effrayée du nombre prodigieux des fidèles, ou qu'elle feignit de partager les alarmes de ceux qui s'intéressaient, par état, au soutien de l'idolâtrie. Déjà plus de la moitié de l'empire était chrétienne, et l'on imaginait que les Chrétiens avaient un charme infaillible pour engager ceux qu'ils voulaient dans leur parti. Les prêtres gentils et les philosophes, qui n'avaient pas la moindre idée des opérations surnaturelles de la grâce, ne pouvaient concevoir comment des personnes comblées de tous les dons de la nature et de la fortune les sacrifiaient journellement à une religion qui n'avait pour perspective que les souffrances et le mépris; pour chefs, que des hommes simples et modestes, bien inférieurs en apparence ou en ostentation aux docteurs du paganisme. Quoi qu'il en soit, ce fut vers la dixième année de son règne, et la cent deuxième de Jésus-Christ, que Sévère donna des édits contre les Chrétiens. Il n'en vint pas là tout d'un coup. La persécution s'était échauffée peu à peu; et il est difficile de fixer, comme dans toutes ces persécutions de la première antiquité, à quelle époque précise il faut rapporter les faits particuliers.

L'empereur, après avoir terminé la guerre avec les princes d'Orient, alliés de son concurrent Niger, alla de Syrie en Egypte. En traversant la Palestine, il punit les Juifs qui avaient encore profité des derniers troubles pour remuer, et il leur défendit, sous les plus terribles peines, de faire aucun prosélyte. Il étendit la

défense aux Chrétiens, qu'il affectait, malgré ses lumières, de confondre avec des Juifs séditieux. Ainsi commença la persécution que nous croyons devoir nommer la cinquième. Elle devint générale et si violente, qu'on crut toucher au fatal avénement de l'Antechrist. Il y eut néanmoins diverses provinces où le sang des fidèles fut épargné. On commençait à trop les connaître, pour déférer, comme autrefois, à des clameurs aveugles et grossièrement intéressées. Les Gentils les plus vertueux ou les plus raisonnables, s'ils n'avaient pas le courage de les imiter, les plaignaient au moins et les admiraient, et les grands du siècle leur accordaient quelquefois leur protection assez hautement.

La persécution déclarée commença par l'Egypte, d'où elle se répandit dans les autres provinces. Comme on défendait surtout de faire de nouveaux Chrétiens, il y eut un grand nombre de martyrs à Alexandrie, dont l'école célèbre attirait des disciples, non-seulement de toute l'Egypte et la Thébaïde, mais des contrées les plus éloignées. Clément, leur ancien maître, courait un risque d'autant plus manifeste, qu'il s'était fait un plus grand nom. C'eût été se perdre inévitablement et sans fruit, que de rester dans Alexandrie. Cette constance téméraire eût même été un scandale, dans un temps où les hérétiques voulaient que les fidèles se livrassent contre les règles ordinaires de la prudence évangélique et l'exemple des apôtres, à qui Jésus-Christ avait ordonné, en cas de persécution, de fuir d'un lieu dans un autre. Alors Clément se retira jusqu'en Cappadoce, sa célébrité l'obligeant de s'éloigner beaucoup. Sa retraite fut digne d'un confesseur; il y prit le soin d'une église dont l'évêque était déjà détenu pour la foi.

On arrêta Léonide, père d'Origène et citoyen d'Alexandrie, où il couronna par le martyre une vie sanctifiée par tous les devoirs de son état, et spécialement par un soin extraordinaire de l'éducation de son fils. Il lui avait appris la science du salut et les saintes lettres, avec encore plus de zèle que les arts libéraux. Un esprit de foi, et presque de prophétie, l'animait sans relâche dans ce pieux exercice. Il prévoyait combien de grands sujets et de grands saints seraient formés par ce merveilleux enfant, plus admirable encore par les bénédictions dont le prévenait la grâce, que pour ses talens naturels. Souvent il s'approchait de lui tandis qu'il dormait, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec un respect religieux, comme le temple du Saint-Esprit.

Le jeune Origène, avant le sacrifice de son père, se serait présenté lui-même aux persécuteurs, si ses parens ne l'avaient retenu. Mais quand Léonide fut arrêté, les prières et les caresses maternelles se trouvant insuffisantes, il fallut renfermer ses ha-

bits pour l'empêcher de sortir. Ne pouvant aller joindre son père, il lui écrivit une lettre pleine des plus beaux sentimens de la religion, et l'exhorta à n'envisager que la couronne qui l'attendait dans le ciel. « N'ayez aucun souci de nous, lui disait-il, en par» lant de sept jeunes enfans pres de tomber dans la dernière in» digence, et dont lui-même, âgé de moins de dix-sept ans, était » l'aîné : le Seigneur sera notre héritage. Nous sommes trop heu» reux d'avoir un père martyr [1]. » Léonide eut la tête tranchée; et, ses biens ayant été confisqués, toute sa famille fut réduite à la plus triste pénurie, mais sans rien perdre de ses grands sentimens. Origène trouva une sorte d'asile dans la maison d'une dame tres-riche, qui logeait en même temps un hérétique; et celui-ci avait gagné son affection, au point de s'en faire adopter. Le fils du martyr resta le moins qu'il put dans cette société, et tout le temps qu'il y demeura, il ne communiqua jamais avec le dangereux favori. Bientôt il ouvrit une école de grammaire, afin de subsister sans le secours d'autrui, et de se soustraire à une périlleuse dépendance. Son génie et ses connaissances établirent sa réputation avec tant de rapidité, qu'en moins d'un an on le jugea capable de tout ce qu'il y avait de plus important. On lui confia, alors qu'il n'avait encore que dix-huit ans, le soin des catéchumènes, à la place de Clément.

Aussitôt il vendit tous ses livres profanes, tant pour se livrer uniquement à l'Ecriture sainte que pour se faire une ressource, la seule qui pût fournir à sa subsistance; ayant toujours usé d'un désintéressement exemplaire dans ses rapports avec ses disciples. Il obligea l'acquéreur de ses livres à lui fournir sur ce fonds environ six sous de notre monnaie par jour; et ce peu suffit à la vie pénitente qu'il menait. Ses amis voulurent bien des fois lui faire des présens. Ils colorèrent même leurs libéralités, de manière à ménager la plus scrupuleuse délicatesse. Toujours il remercia, avec autant d'efficacité que de sensibilité et de gratitude. Malgré cette élévation de sentimens, et tant de goût pour la pénitence, il n'était ni moins humble, ni moins affable. Les charmes de son commerce, autant que ses talens, lui attiraient une foule prodigieuse d'auditeurs et de sectateurs zélés, non-seulement parmi la jeunesse, mais parmi les savans et les philosophes gentils ainsi que chrétiens. Plusieurs d'entre eux devinrent des saints illustres et des martyrs, dans le cours même de la persécution qui avait commencé par lui enlever son père.

Parmi les martyrs d'Alexandrie, on distingua une jeune esclave

[1] Eus. IV, 1 et 2.

appelée Potamienne, et renommée pour sa beauté. Elle fut dénoncée par son maître, furieux de n'avoir pu, ni par promesse, ni par menace, l'obliger de condescendre à sa passion. Le magistrat ne rougit point d'enjoindre à la vertueuse Potamienne d'être plus soumise aux volontés de son corrupteur, et cela sous peine d'être jetée dans une chaudière de poix ardente, qu'on prépara sur-le-champ pour l'épouvanter. « Non, dit-elle à la vue » d'un supplice si effrayant, je ne dois point écouter un juge assez » inique pour me pousser au vice et à l'infamie. » Le magistrat emporté ordonna de la dépouiller pour la plonger dans la chaudière. La chaste Potamienne fut plus effrayée du mode que de la nature du supplice; et l'amour de la pudeur la rendant ingénieuse : « Qu'on me descende, dit-elle comme par bravade, et pour » en venir à ses fins en piquant le tyran; qu'on me descende » avec mes habits dans la chaudière, et l'on verra si le Dieu que » j'adore ne me fera point triompher de toutes les inventions de » votre cruauté. » On la prit au mot, et on l'enfonça si lentement dans la poix ardente, que son tourment dura trois heures entières. Sa mère, appelée Marcelle, fut aussi brûlée.

Le soldat Basilique, l'un des gardes de Potamienne, l'avait traitée avec beaucoup de réserve, avait même empêché la populace de l'insulter. Elle lui promit de s'intéresser à son bonheur quand elle serait auprès du Roi du ciel. A peine la sainte fut-elle expirée, que le garde prédestiné confessa le nom de Jésus-Christ. On crut d'abord qu'il plaisantait. Mais enfin on le conduisit vers le président, qui le fit mettre en prison. Il dit aux fidèles qui vinrent l'y visiter, que Potamienne avait obtenu la conversion de son cœur, et venait de lui apparaître pour l'en assurer. La sainte apparut à plusieurs autres personnes, qui se convertirent pareillement. Basilique reçut le baptême dans les fers, et le lendemain il eut la tête tranchée. Plusieurs disciples d'Origène, entre lesquels on nomme Plutarque et Serein, parvinrent à la couronne du martyre en subissant le même tourment.

La persécution n'était pas moins violente dans le reste de l'Afrique. Elle y avait même commencé deux ans avant l'édit, par le mauvais vouloir du proconsul Vitellius-Saturnin, le premier, à ce qu'on observa, qui eût employé le glaive dans la cinquième persécution. Il fut exemplairement puni du ciel par la perte de la vue. Les premières victimes de son impiété furent prises dans la ville de Scillite, puis amenées à Carthage, au nombre de douze, tant de l'un que de l'autre sexe : illustres prémices du sang chrétien dans l'Afrique, au moins les plus anciens martyrs dont on y ait connaissance. Leurs actes sont des plus authentiques, et re-

vêtus de tous les caractères de la sainte et vénérable antiquité. Aussi, pour présenter en ce genre un monument intéressant à la pieuse curiosité du lecteur, croyons-nous ne pouvoir rien choisir de mieux.

Entre ces généreux athlètes, on célèbre principalement Spérat, Narzal, Cittin, et trois femmes, Donate, Séconde et Vestine. Ils avaient déjà subi un premier interrogatoire, lorsque, reparaissant devant Saturnin, celui-ci leur dit à tous en général : « Il est encore temps d'obtenir votre pardon, si vous voulez enfin revenir » au bon sens, et rendre vos hommages aux dieux. » Spérat prit la parole, et dit : « Nous ne nous connaissons coupables d'aucun » crime contre les lois. Loin de préjudicier à qui que ce soit, nous » avons rendu le bien pour le mal. Ceux mêmes qui nous pour» suivent à mort sont un des premiers objets pour lesquels nous » offrons des vœux à notre Dieu. Telle est la règle prescrite par » notre religion. » Le proconsul reprit : « Nous avons aussi une » religion simple et raisonnable. Nous jurons par le génie des em» pereurs; et pour leur conservation, nous adressons des vœux aux » dieux de l'empire. Il faut que vous nous imitiez. » Spérat répondit : « Si vous voulez m'entendre, je vous apprendrai en peu de » mots ce que c'est que la loi chrétienne. » Saturnin dit : « Penses» tu que je sois d'humeur à te laisser vomir un torrent d'injures » contre nos dieux? » Puis, s'adressant à la troupe entière : « Jurez » plutôt, leur dit-il, tous tant que vous êtes, par le génie des em» pereurs nos maîtres, pour vous assurer la vie avec ses plaisirs. » Spérat reprit : « Je ne connais pas le génie des empereurs de ce » monde; mais j'adore l'Esprit créateur et tout-puissant, qui, » bien qu'invisible, n'en règne pas moins dans le ciel et sur tout » l'univers. Je n'ai commis aucune faute qui mérite l'animad» version des magistrats. Jamais je ne fis injure à personne, et » l'on n'a aucune plainte à former contre moi. Quoique je re» connaisse pour maître suprême, pour premier empereur de » toutes les nations, mon Dieu et mon adorable Seigneur, je ne » laisse pas que de garder la plus exacte fidélité aux princes qu'il a » établis sur nos têtes; et si j'achète la moindre chose sujette aux » droits, je les paie religieusement aux receveurs. » Le proconsul se tourna vers les compagnons de Spérat, et leur dit : « Ne suivez » pas l'exemple de cet insensé; mais plutôt craignez notre prince, » et obéissez à ses commandemens. » Alors Cittin répliqua : « Es» pérez-vous donc tirer meilleure composition de nous que de » Spérat? Comme lui, nous craignons le Seigneur notre Dieu, et » ne craignons rien autre chose. » Le proconsul ordonna de les mettre en prison, et de les tenir aux ceps jusqu'au lendemain.

Le lendemain, en effet, Saturnin se fit représenter les martyrs, et du haut de son tribunal, se flattant d'ébranler les femmes, comme les plus faibles, il leur dit : « Honorez notre prince, et sacrifiez aux » dieux. » Donate répondit : « Nous rendons à César les honneurs » dus à César, mais nous n'offrons qu'à notre Dieu le tribut de nos » religieux hommages et de nos prières. » Vestine dit : « Je suis » aussi Chrétienne. » Séconde dit : « J'ai la même foi en mon Dieu, » et veux à jamais demeurer en lui. Pour vos dieux, nous ne les re- » connaissons pas, et nous ne les adorerons jamais. » Le proconsul ordonna de les séparer les uns des autres, puis, faisant rapprocher les hommes, il dit à Spérat : « Persévères-tu à être Chrétien? » Spérat répondit : « Oui, je persévère; » et réitérant sa confession : « Ecoutez tous, dit-il d'une voix plus élevée : je suis Chrétien. » Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui l'entendirent, et répétèrent : « Nous sommes Chrétiens. » Le proconsul reprit : « Vous ne vou- » lez donc ni délibérer, ni recevoir grâce? » Spérat répondit : « De » braves combattans ne demandent point de grâce; faites ce que » vous voudrez : nous mourrons avec joie pour Jésus-Christ. » Le proconsul leur demanda quels étaient les livres qu'ils lisaient, et pour lesquels ils avaient tant de respect. Spérat répondit : « Les » quatre Evangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Epîtres de » l'apôtre S. Paul et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. » Le proconsul dit : « Je vous donne trois jours pour faire vos réflexions. » Spérat répliqua : « Je suis Chrétien, et tous ceux aussi qui sont » avec moi; jamais nous n'abandonnerons la foi de Jésus-Christ; » faites tout ce qu'il vous plaira. »

Le proconsul, voyant leur inflexible fermeté, dicta au greffier la sentence conçue en ces termes : « Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, » Félix, Acillin, Lætantius, Januarie, Généreuse, Vestine, Donate et » Séconde, ayant confessé qu'ils étaient Chrétiens, et refusant de » rendre leurs respects à l'empereur, j'ordonne qu'ils aient la tête » tranchée. » A la lecture de cette sentence, Spérat et tous ses compagnons dirent : « Nous rendons grâces à Dieu, qui nous fait au- » jourd'hui l'honneur de nous admettre au royaume céleste en qua- » lité de martyrs. » On les mena tout de suite au lieu du supplice, où, se mettant à genoux tous ensemble, et derechef rendant grâces à Jésus-Christ, ils eurent chacun la tête tranchée : et ils intercèdent pour nous auprès du Très-Haut, ajoutent les pieux auteurs de ces Actes, qu'ils trouvèrent moyen d'extraire du greffe public, et que nous avons traduits fidèlement, comme un des monumens le plus justement révérés en ce genre. Tels sont les martyrs Scillitans, extraordinairement fameux en Afrique, et honorés par toute l'Église. Tertullien les célèbre avec une espèce d'enthousiasme,

et ils influèrent beaucoup sur la résolution qu'il prit de composer son discours apologétique de la religion, à laquelle ils venaient de rendre un si glorieux témoignage.

En Afrique encore, on arrêta six personnes de la capitale, quatre hommes, nommés Révocat, Saturnin, Sature, Secondole, et deux femmes, appelées Perpétue et Félicité. Mais ces deux héroïnes, infiniment supérieures à leur sexe, donnèrent à ce triomphe sa principale splendeur; en sorte que les actes portent ici le nom des femmes, et non celui des hommes. C'est la remarque de S. Augustin, qui ne parle d'elles qu'avec admiration, en les comparant à S. Etienne, à S. Laurent, à tout ce qu'il y eut jamais d'illustres martyrs. Rien de si touchant que l'histoire de leurs combats, écrite en partie par Perpétue elle-même, le reste par un auteur contemporain de très-grand poids, et que l'on croit être Tertullien.

Perpétue était une femme d'un rang distingué âgée de vingt-deux ans, et déjà veuve selon toutes les apparences, pleine d'attraits et d'esprit, et de ce caractère ouvert, ingénu, qui fait encore plus de partisans que les talens et les grâces. Elle avait un enfant à la mamelle, et sa tendresse ne pouvait le perdre de vue, ni se décharger sur une autre femme du soin de l'allaiter. Félicité, avec une naissance inférieure, n'avait pas moins de grandeur dans l'âme. C'était aussi une jeune femme actuellement enceinte. Dès que Perpétue fut arrêtée, son père, le seul de sa famille qui ne fût pas Chrétien, et qui aimait tendrement sa fille, accourut avec une ardeur que l'amour paternel pouvait seul donner à son âge extrêmement avancé.

On sera bien aise d'entendre, de la propre bouche de son éloquente et sainte fille, le récit d'une scène si touchante. « Mon père, » lui dit-elle, suivant le rapport écrit de sa main, pouvons-nous » changer les noms qui tiennent à l'essence des choses? — Non, » répondit-il. — Je ne saurais donc, reprit-elle, me dire autre chose » que je ne suis, c'est-à-dire, autre que Chrétienne. A ce mot, con» tinuent les Actes, il se jeta sur moi dans l'accablement d'une âme » excédée par la douleur, comme pour m'arracher les yeux. Puis, » tout confus de son emportement, il s'éloigna, en s'abandonnant » au plus morne chagrin, comme les cris qu'il jeta le témoignaient. » Je demeurai quelques jours ensuite sans qu'il me vînt voir, et je » rendis grâces au Seigneur de ce qu'il me mettait à couvert d'une » tentation si délicate. Dans cet intervalle nous fûmes baptisés. Le » Saint-Esprit m'inspira, au sortir des fonts sacrés, de ne demander » d'autre grâce que la constance dans les tourmens. Peu après, on » nous conduisit en prison. J'avoue que je fus saisie en y entrant;

» car jamais je n'avais vu réduit ni ténèbres aussi horribles. La rude » journée ! Une chaleur étouffante ; des exhalaisons infectes, qui » provenaient du grand nombre de malheureux, resserrés et pres- » que entassés; la brutalité des geôliers et des soldats : mais, par-des- » sus tout, je séchais d'inquiétude pour mon enfant. Enfin les dignes » ministres qui nous assistaient au nom de l'Eglise, les diacres » Testine et Pompone, nous obtinrent, à prix d'argent, la liberté de » passer quelques heures, chaque jour, en un lieu moins incom- » mode. Nous sortîmes avec empressement ; et tandis que chacun » s'occupait de ce qui l'intéressait davantage, je n'eus rien de plus » pressé que d'allaiter mon enfant, qui mourait de faim. Je le recom- » mandai tendrement à ma mère, qui m'était venue voir. J'exhortai » mon frère à la constance dans la foi. Je me consumais de douleur » en voyant celle que je causais à mes proches ; et je passai plu- » sieurs jours dans ces cruelles peines d'esprit. Tout-à coup cepen- » dant je me trouvai fortifiée par un secours si abondant de la grâce, » que je fus délivrée de l'ennui même, et des déchiremens de cœur » que j'avais jusque là éprouvés au sujet de mon enfant. La prison » ne me devint pas seulement supportable, mais ce fut pour moi un » séjour plus agréable que tous les palais qu'on eût pu m'offrir.

» Alors mon frère me dit : « Je sais, ma sœur, que vous avez un » grand crédit auprès de Dieu. Priez-le de vous révéler si vous » échapperez à la mort, ou si vous consommerez votre sacrifice. » » Comme je ne pouvais, sans un amour plein de confiance, me rap- » peler les faveurs que j'avais reçues de Dieu, je promis positive- » ment à mon frère de lever son doute dès le lendemain. Je fis ma » prière, et voici les lumières qui me furent communiquées. Il me » sembla voir une échelle d'or, si haute qu'elle atteignait jusqu'au » ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la » fois. Des deux côtés, elle était bordée de couteaux, de sabres, de » rasoirs et d'autres instrumens, si bien aiguisés et tellement dispo- » sés, que quiconque y fût monté sans une extrême circonspection, » et sans regarder perpétuellement en haut, eût été blessé et dé- » chiré par tout le corps. Au bas de l'échelle, il y avait un dragon » d'une grosseur énorme et horrible à voir, tout prêt à s'élancer sur » ceux qui voudraient monter, et qui les en détournait par ses ru- » gissemens. Toutefois Sature monta d'abord, sans se laisser épou- » vanter ; et quand il fut tout en haut, il se retourna et me dit : « Je » vous attends, Perpétue ; mais prenez garde au dragon. » Je ré- » pondis au confesseur : « Il ne me fera point de mal, j'espère en Notre-Seigneur tout-puissant. » J'approchai en effet, et le dragon » ne fit que lever la tête faiblement, comme s'il eût eu peur de moi; » en sorte que je lui mis le pied sur la tête, et m'en servis comme

» d'un premier échelon. Arrivée au haut de l'échelle, je découvris » un jardin immense, et dans le milieu un grand homme vêtu en » pasteur, qui avait les cheveux d'une blancheur extrême, et qui » était environné de plusieurs milliers de personnes vêtues aussi de » blanc. Il me dit avec douceur : « Ma fidèle, soyez la bienvenue. » » Il m'appela pres de lui, et me mit dans la bouche une nourriture » délicieuse, que je reçus en joignant les mains. Toute la troupe ré- » pondit, *amen;* ce qui m'éveilla; et je m'aperçus que je mâchais en- » core quelque chose d'une merveilleuse douceur. Je n'eus rien de » plus pressé que de raconter cette vision à mon frère, qui en con- » clut que nous souffririons le martyre. Nous-mêmes, dès-lors, com- » mençâmes à nous dégager entièrement des espérances du siècle.» Ce qui fit conclure à sainte Perpétue, comme à son frère, qu'elle mourrait pour Jésus-Christ, c'est l'eucharistie qu'on avait coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat, et que figurait la nourriture céleste qu'on lui présenta dans sa vision.

« Peu de jours après, reprend la sainte, le bruit se répandit » que nous allions subir l'interrogatoire. Mon père vint derechef » à la prison, non moins agité que la première fois. Il me dit : « Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs; ayez pitié de votre » père, si vous me trouvez digne de ce nom. Si je vous ai élevée » avec tant de soin et de tendresse, si je vous ai plus chérie que » tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre du public. Ayez » quelque égard pour vos proches; considérez votre mère et » votre tante; envisagez votre fils, qui ne peut vivre sans vous. » Laissez fléchir votre fierté et votre obstination qui vont tous » nous perdre; car n'espérez pas qu'aucun de nous ose désormais » se montrer, si vous êtes condamnée à une mort infâme. » En » me parlant ainsi, il me prenait les mains et ne cessait de les » baiser, en les arrosant de ses larmes. Il se jeta même à mes » pieds, m'appela, non plus du nom de fille, mais du nom de » dame, et me perça le cœur par toutes ses sollicitations humi- » liantes. J'avais d'autant plus de compassion de lui que je le » voyais seul de notre famille dans un si étrange aveuglement. » Sans laisser ébranler ma résolution par ses larmes, je lui don- » nai les marques les plus expressives de tendresse, et je finis » par lui dire : « Il arrivera dans l'interrogatoire tout ce qu'il plaira » au Seigneur, puisque nous ne sommes point en notre puis- » sance, mais en la sienne. » Ce malheureux père se retira, l'a- » mertume et la désolation dans l'âme.

» Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout-à-coup nous » prendre pour nous conduire au juge. Toute la ville en fut in- » formée; et, en arrivant, nous trouvâmes la place couverte d'un

» peuple innombrable. Le procurateur Hilarien exerçait la su-
» prême magistrature à la place du proconsul Timinien, qui était
» mort. Il nous fit monter sur l'échafaud, et d'abord interrogea
» mes compagnons, qui confessèrent courageusement. Il en vint
» à moi, et mon père à l'instant, reparaissant avec mon fils, se
» jeta à mon cou, me tira de ma place, et me sollicita plus vi-
» vement que jamais. Le procurateur vint à l'appui, et me dit :
« Ayez quelque respect pour les cheveux blancs de votre père;
» ayez égard à l'âge tendre et à l'innocence de votre fils; que les
» cris de cet enfant infortuné, que les pleurs de tous vos pro-
» ches vous fléchissent enfin. Et que vous en coûte-t-il de sa-
» crifier pour la prospérité des empereurs ? — Je n'en ferai jamais
» rien, lui répondis-je. Nulle considération ne me séparera du
» Seigneur, ni de la compagnie de ces saints. » Il me dit : « Vous
» êtes donc Chrétienne? » Et je lui répondis : « Oui assurement, je
» suis chrétienne. » Comme mon père tentait cependant de me
» tirer de l'échafaud, Hilarien commanda qu'on l'en fît sortir
» lui-même, et on alla jusqu'à le frapper pour le faire obéir.
» Je ressentis le coup plus vivement que si je l'eusse reçu moi-
» même; et j'avais le cœur déchiré de voir ainsi traiter dans sa
» vieillesse celui qui m'avait donné le jour. Alors Hilarien pro-
» nonça l'arrêt de mort, et nous condamna tous à être exposés
» aux bêtes. »

Ste Perpétue raconte encore deux visions qui l'animèrent de plus en plus à la consommation de son sacrifice; et là finit sa relation. De son côté, le martyr Sature en eut une autre, qu'il écrivit aussi lui-même, et qui n'était pas pour sa seule utilité. Non-seulement on lui montra la gloire céleste où il allait entrer, mais, comme il arrivait souvent aux martyrs, l'Esprit saint lui communiqua, pour l'utilité des églises, bien des connaissances prophétiques qu'il serait trop long de rapporter.

Tant de faveurs merveilleuses inspirèrent à cette troupe de saints une telle générosité, qu'ils touchèrent jusqu'à leurs persécuteurs. Le geôlier, nommé Pudent, commença par concevoir une haute estime de leur vertu, et finit par l'imiter, en embrassant courageusement la foi. Mais la joie des martyrs était troublée par l'état où Félicité se trouvait, au huitième mois de sa grossesse. Elle appréhendait extrêmement de survivre aux autres confesseurs, comme cela devait naturellement arriver, les lois défendant d'exécuter les femmes enceintes avant leurs couches. Tous se mirent à prier avec ferveur, trois jours avant le spectacle où ils devaient être exposés. Aussitôt Félicité sentit les travaux de l'enfantement de la manière la plus douloureuse,

parce qu'elle n'était pas à son terme. L'un de ses gardes l'entendant jeter de grands cris : « Eh! que feras-tu, lui dit-il, quand » tu seras aux prises avec les lions? — C'est moi qui souffre en » ce moment, répondit Félicité; mais alors Jésus-Christ souffrira » et vaincra dans moi. » Elle accoucha d'une fille qu'une servante chrétienne vint prendre, et regarda toujours comme sa propre enfant.

La veille du combat, on servit aux saints le repas qu'on appelait le souper libre, et que prenaient en public ceux qui devaient périr dans l'amphithéâtre. On prétendait leur donner par là une entière liberté de se réjouir encore une fois avant la mort. Mais les martyrs en firent un exercice de charité et de zèle apostolique. Ils exaltèrent aux oreilles des idolâtres le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, leur reprochèrent leur incrédulité, et les menacèrent des peines éternelles. « Remarquez bien nos » visages, leur dit Sature qui était éloquent, afin de nous re» connaître au jugement dernier. » Ils se retirèrent tout interdits, et plusieurs se convertirent.

Enfin, le jour du combat étant arrivé, tous nos saints athlètes, excepté Secondule, que Dieu avait appelé à lui dans la prison, parurent dans l'amphithéâtre avec un visage épanoui, où l'on voyait la gaîté peinte au lieu de la terreur. Perpétue marchait d'un pas tranquille et les yeux modestement baissés, dérobant aux regards tout ce qu'elle pouvait de ses agrémens et de sa beauté. Malgré cela, on découvrait un air de satisfaction consolant pour les spectateurs fidèles, et on l'entendait chanter d'une voix douce, quand on prêtait attention. Félicité ne marquait pas moins de contentement de ce qu'elle était suffisamment rétablie pour mourir avec les autres. A la porte de l'amphithéâtre, on voulut donner aux martyrs les ornemens accoutumés dans ces sortes de spectacles, savoir, l'habit des prêtres de Saturne, c'est-à-dire un manteau rouge pour les hommes, et pour les femmes une bandelette autour de la tête, indiquant les prêtresses de Cérès. Ils refusèrent ces ornemens, comme autant de symboles d'idolâtrie, et Perpétue dit : « Nous ne sacrifions notre vie que pour » nous soustraire à cet opprobre criminel; en prononçant notre » jugement, vous avez ratifié cette convention; on ne juge pas » deux fois sur le même objet. » Le tribun céda, et on les laissa tous entrer comme ils étaient vêtus. En regardant le peuple, ils le menacèrent encore des divins jugemens ; et en parvenant sous les yeux d'Hilarien, ils lui dirent avec un ton et un air d'autorité : « Vous nous condamnez aujourd'hui; mais l'Eternel » sera bientôt votre juge. » Le peuple irrité demanda qu'ils fus-

sent fouettés par les veneurs, c'est-à-dire par ceux qui avaient soin des bêtes de l'amphithéâtre. Ces sortes d'exécuteurs se rangeaient en ligne, et donnaient chacun leur coup aux prisonniers condamnés, nommés bestiaires, que l'on faisait passer devant eux. Ravis d'acquérir ce nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur souffrant, nos saints n'en témoignèrent que plus d'allégresse.

Le Tout-Puissant leur accorda le genre de mort que chacun d'eux avait souhaité. Car, s'entretenant tous ensemble de la fin glorieuse à laquelle ils aspiraient, Saturnin avait demandé de servir de jouet à la fureur de toutes sortes d'animaux, pour souffrir davantage. Il fut attaqué, aussi bien que Révocat, par un furieux léopard; puis ils furent traînés l'un et l'autre par un ours, sans néanmoins être mis à mort. Sature au contraire ne craignait rien tant que l'ours, et il aimait beaucoup mieux la fureur impétueuse de quelque léopard qui le tuât du premier coup de dent. Il fut d'abord abandonné à un sanglier; mais l'animal tourna sa fureur contre le veneur qui l'avait lâché, et qui mourut de ses blessures quelques jours après. Pour Sature, on l'exposa de nouveau à la vue d'un ours; mais l'ours ne sortit point de sa loge. Le martyr fut retiré pour la seconde fois sans avoir encore reçu de blessure; et il en prit occasion d'affermir dans la foi le geôlier Pudent. Après quoi, il prédit expressément qu'un léopard lui arracherait tout d'un coup la vie comme il l'avait désiré. En effet, étant exposé pour la troisième fois sur la fin du spectacle, un léopard monstrueux s'élança sur lui avec une telle férocité, que de la première morsure il le rougit tout entier de son sang. A ce moment, parlant encore au geôlier fidèle : « Adieu, lui dit-il, mon cher Pudent; souvenez-vous du triomphe de la foi, et que ma mort vous encourage au lieu de vous troubler. » Il demanda l'anneau que Pudent avait au doigt; et l'ayant trempé dans sa plaie, il le lui rendit tout sanglant, comme un gage de sa foi et de sa sainte amitié, puis tomba raide mort, au lieu même que l'on nommait *spoliarium*, et où l'on égorgeait ceux que les bêtes n'avaient pas achevés.

Les S[tes] Perpétue et Félicité furent exposées toutes nues, dans un filet, à une vache furieuse. Mais la délicatesse de Perpétue, et l'état de Félicité accouchée depuis deux jours, ayant blessé les yeux de tout le monde, on les retira pour leur donner quelque vêtement. De cette manière, on les exposa toutes deux ensemble. Cependant Félicité, qui n'avait pu retenir ses cris en accouchant, ne témoigna que de la joie à l'attaque de l'animal

farouche qui l'étendit par terre, toute froissée de ses blessures. Perpétue tomba sur le dos. Elle se releva aussitôt sur son séant; et voyant son habit déchiré par le côté, elle eut soin de l'arranger de façon que la pudeur n'en souffrît pas. Elle renoua aussi sa chevelure, parce que des cheveux épars étaient une marque de tristesse qu'elle ne voulait pas donner dans ce qu'elle appelait son triomphe. Puis elle se leva tout-à-fait, et donna la main à Félicité, extrêmement affaiblie de ses blessures, et elles marchèrent de compagnie vers une porte de l'amphithéâtre, où il y avait un catéchumene de la connaissance de Perpétue. Ces mouvemens naturels s'étaient faits dans une extase qui absorbait ses sentimens et tout son esprit; de sorte qu'à l'approche de ce fidèle, revenant comme d'un profond sommeil : « Quand est-ce » donc, lui dit-elle, qu'on nous exposera à cette vache? » Elle fut très-surprise d'entendre ce qui s'était passé, et ne le crut qu'en remarquant sur son corps les preuves éclatantes de ce qu'elle avait souffert. Elle fit appeler son frère par le moyen du catéchumène, les exhorta l'un et l'autre à la constance dans la foi et à la ferveur. Alors le peuple demanda que les martyrs fussent ramenés au milieu de l'amphithéâtre pour y recevoir le coup de la mort. Ils y revinrent d'eux-mêmes, et furent égorgés sans faire le moindre mouvement. Néanmoins, comme ces sortes d'exécutions servaient d'apprentissage aux jeunes gladiateurs, nommés en ce cas confecteurs, pour les accoutumer sans péril au sang, Perpétue tomba à un confecteur maladroit, qui la fit souffrir et lui arracha quelques cris. Mais elle reprit sa tranquillité sur-le-champ, montra elle-même l'endroit où il fallait frapper, et couronna ainsi toutes ses actions héroïques.

On voit que les Gaules eurent une grande part à la persecution de Sévère. Il périt de plus à Lyon une quantité prodigieuse de fidèles. Une ancienne inscription, qu'on y lisait encore au dix-septième siècle, portait que, sans compter les femmes ni les enfans, dix-neuf mille hommes perdirent la vie en cette occasion, et que le sang coulait par ruisseaux dans les places publiques : ce qui paraîtrait incroyable, si l'on ne trouvait également consignées, dans tous les autres monumens, les énormes vengeances que Sévère exerça quand il eut battu le parti d'Albin, son concurrent à l'empire, et qui avait commandé dans les Gaules. Le sang le plus illustre ruissela sans ménagement. On immola jusqu'à quarante consulaires. Toutes sortes de personnes, également distinguées par leur mérite et leurs vertus, sans égard même au sexe, furent enveloppées dans le carnage. Il est vrai que les Chrétiens n'étaient pas plus impliqués à Lyon qu'en tout autre lieu dans les affaires

de la rébellion. On en était généralement persuadé; mais leur sang n'était pas réputé assez précieux pour devoir gêner la politique par un discernement long à faire dans une si grande confusion. D'ailleurs ils ne prenaient aucune part aux réjouissances du triomphe de Sévère, parce qu'elles étaient mêlées d'idolâtrie. L'empereur se trouvait en personne dans le pays, d'où il devait passer dans la Grande-Bretagne, pour quelques affaires qui demandaient encore sa présence. Contre l'innocence destituée d'appui, l'adulation et l'impiété se prêtèrent réciproquement la main. Le saint évêque Irénée fut pris et conduit au persécuteur, qui le fit mettre à mort, en s'applaudissant d'avoir immolé le pasteur avec les ouailles [1]. Un saint prêtre, nommé Zacharie, qui échappa au carnage, prit soin de sa sépulture, et fut, à ce qu'on croit, son successeur.

La persécution s'étendit aux villes voisines, dans lesquelles S. Irénée avait réparti un grand nombre d'ouvriers évangéliques. A Valence, le prêtre Félix, secondé par les diacres Fortunat et Achillée, exerçait son ministère avec le plus étonnant succès. Déjà le tiers de la ville professait le christianisme, et les louanges du vrai Dieu s'y célébraient avec solennité. Le président Corneille, qu'on y envoya, eut à peine mis le pied dans la cité, qu'il entendit ces chants religieux. Il en parut fort étonné, après l'exemple de sévérité qu'on venait de donner dans le voisinage. D'abord il fit emprisonner les trois missionnaires, et, après les interrogatoires et des tortures redoublées, il les condamna à perdre la tête. On les conduisit hors de la ville pour l'exécution; et, comme ils étaient suivis d'une grande foule de peuple, ils ne cessèrent, jusqu'au dernier instant, de prêcher le Dieu pour lequel ils mouraient.

Les SS. Ferréol et Ferjeux travaillaient à Besançon, où ils avaient aussi été envoyés par S. Irénée. Leurs corps furent horriblement étendus par le moyen des poulies, déchirés à coups de fouet; ensuite on leur coupa la langue, et, comme ils ne laissaient pas que de prêcher, par un miracle qui n'excita qu'un aveugle dépit dans les ministres de la persécution, on leur enfonça des alênes sous les ongles des mains et des pieds, puis dans la poitrine; après quoi on leur trancha la tête. Quelques fidèles intrépides les enterrèrent dans une caverne peu éloignée de la ville, où S. Agnan, évêque de Besançon, les découvrit dans le quatrième siècle. Ces deux saints apôtres de Franche-Comté sont plus connus sous les noms de S. Fargeau et de S. Fargon. S. Andéol, sous-

1 Eus. V, 20.

diacre, fut arrêté par des gens de la suite de Sévère, comme ce prince passait dans le pays du Rhône. On prétend qu'il lui fit fendre la tête en quatre avec une épée de bois, afin que le supplice fût plus douloureux. Son culte devint très-célèbre, et il existe sur les bords du Rhône une bourgade qui porte son nom.

Dans la capitale de l'Empire, les Chrétiens souffrirent étonnamment de l'avarice et de l'impiété de Plautien. Cet homme, de très-basse naissance, mais extrêmement riche, avait une fille mariée au fils même de l'empereur Sévère, qui le chargea du gouvernement de Rome, quand il marcha en Orient contre les Parthes. Élevé à de tels honneurs, Plautien n'avait rien perdu des bas sentimens de son origine. Il semblait au contraire n'avoir augmenté sa puissance que pour grossir en même temps, par les confiscations, son énorme fortune. Il ne manqua pas de s'essayer sur les fidèles, les plus pacifiques et les plus désintéressés des Romains. Sous prétexte qu'ils ne rendaient pas à l'empereur les mêmes hommages que ses sujets idolâtres, on fit souffrir une mort cruelle à plusieurs d'entre eux. Les vieilles calomnies, aussi souvent et aussi fortement détruites que rebattues, furent de nouveau mises en usage; et, sans nulle autre charge, le seul nom de Chrétien constituait un crime digne des derniers supplices. On attachait les uns à la croix, on faisait servir les autres à la férocite des lions et des tigres. On comptait leur faire grâce, en ne les condamnant qu'aux mines et à la servitude. Rome regorgeait de sang, et les bourreaux ordinaires ne pouvaient plus suffire. Les vieillards ne trouvaient point d'indulgence pour la faiblesse de leur âge; la timide pudeur ne rencontrait aucun égard. On traînait les vierges aux lieux infâmes; et, par la plus honteuse contradiction, on condamnait à la prostitution, comme au comble de tous les maux, des personnes qu'on accusait de se livrer par goût et par principes à toutes sortes d'infamies.

Sous une oppression aussi effroyable, l'Eglise avait besoin d'une protection toute particulière, ou tout au moins d'une justification éclatante, qui la fît bien connaître et la défendît efficacement; Tertullien fut l'apologiste qu'employa la Providence : génie vif, ardent, subtil, d'une vaste érudition, d'une éloquence à la vérité aussi dure que nerveuse, et défectueuse à différens égards. Mais, malgré les défauts tant de sa personne que de son siècle ou de sa nation, et dont son Apologétique se ressent infiniment moins que ses autres ouvrages, on ne saurait disconvenir qu'il n'ait le don d'instruire et de persuader; qu'à l'égard même de certaines raisons plus spécieuses que solides, moins lumineuses qu'éblouissantes, il n'ait encore l'art de les présenter avec une

force, une impétuosité et une véhémence qui entraînent les suffrages.

Il était né à Carthage, d'un centenier ou capitaine des troupes proconsulaires; il fut élevé dans le paganisme, et se livra, comme il nous l'apprend lui-même, aux désordres de la jeunesse. On voit par tous ses écrits combien il se rendit habile dans les sciences, spécialement dans la jurisprudence et dans la littérature des Grecs. On remarque aussi qu'il avait beaucoup lu S. Justin et S. Irénée. Il était marié, et fut cependant élevé au sacerdoce, à cause de ses lumières et de sa vertu. Mais la sévérité de ses mœurs répondait de sa fidélité à observer la chasteté parfaite. Il composa son Apologie, ou son Apologétique, pour employer la dénomination la plus ordinaire, au commencement du troisième siècle, et il l'adressa, sans se faire connaître, aux gouverneurs des provinces. Cette pièce est d'un style supérieur à tout ce qui avait encore paru en ce genre; et jamais depuis on n'a mieux fait sentir les iniques procédés des infidèles à l'égard des Chrétiens, l'innocence admirable de ceux-ci, les absurdes préjugés de ceux-là, avec toutes les honteuses contradictions de leur théologie. C'est tout ce que nous pouvons dire ici de ce long et beau discours, dont il est impossible de donner une idée juste par des extraits qui ne pourraient que le défigurer, qu'altérer son caractère essentiel de force et d'impétuosité, que rendre toute la pièce méconnaissable.

Dans le même temps, Tertullien écrivit ses deux livres aux Gentils, et celui du Témoignage de l'âme, dont la matière est la même que celle de l'Apologétique. Il signala sa plume non-seulement contre les infidèles, mais contre les hérétiques, et par divers ouvrages de piété. Partout on remarque de l'élévation et des beautés; mais souvent aussi des expressions et des opinions peu exactes dans les écrits mêmes qu'il a composés étant catholique.

Car enfin cet homme singulier, et long-temps digne de la haute réputation de doctrine et de vertu dont il jouissait, s'engagea, vers la quarantième année de sa vie, dans l'hérésie des Montanistes, l'une des plus absurdes que l'on ait connues. Mais ces novateurs se piquaient d'une régularité extraordinaire et d'une grande austérité. Ils publiaient aussi beaucoup de merveilles en faveur de leur secte. Ardent, et par conséquent crédule, le génie de Tertullien, d'ailleurs dur et sévère, devint plus facilement leur dupe. Il prétendait avoir des sujets de plainte contre les ecclésiastiques de l'Eglise romaine. Sa fierté ne put les digérer, et il n'eut pas l'équité de les séparer de la cause même de l'Eglise. Exemple effrayant, sans doute, mais qui ne doit étonner que médiocrement, vu la trempe d'esprit de ce rigoriste altier; exemple qui

nous apprend à ne point juger de la doctrine par les personnes qui la professent, mais bien des personnes par la doctrine professée de tout temps dans l'Eglise.

Quant aux ouvrages de Tertullien en faveur de la vraie religion, s'ils n'arrêtèrent pas les violences des tyrans, ils servirent du moins à justifier le christianisme aux yeux des esprits droits, et à mettre la tyrannie dans tout son tort. Aussi la main du Seigneur parut-elle s'appesantir sur l'empereur Sévère, dans le temps même qu'il avait le plus de raisons de se promettre une vie douce et tranquille. Sur la fin de son règne, il s'occupait avec une attention extraordinaire à rendre et à faire rendre la justice dans toute l'étendue de l'Empire, et il réussit à gagner les cœurs de ses sujets, beaucoup mieux qu'il n'avait droit de l'attendre d'après ses premières années. Il mourut toutefois de chagrin plutôt que de maladie, le 4 février de l'an 211. Il était passé dans les Iles Britanniques, pour en soumettre les habitans révoltés, et bientôt l'ennemi demanda la paix. L'empereur s'avança à cheval entre les deux armées, après avoir prescrit les conditions, et tout prêt à signer le traité. Antonin, son fils aîné, qui se trouvait à côté de lui, retint un peu son cheval, et tira son épée, sans rien dire, pour en frapper l'empereur par-derrière. On poussa de grands cris d'alarme. Le parricide n'eut pas le temps ou la fermeté d'achever son crime. Il remit précipitamment son épée, laissant, dans son morne silence et son air embarrassé, les plus fâcheux indices contre lui. Sévère dissimula, et attendit le soir avec une grande apparence de tranquillité. S'étant alors couché, et tenant une épée auprès de son lit, il fit appeler son fils avec le préfet du prétoire, et dit au jeune prince, en lui présentant l'épée : « Mon fils, » si vous êtes las de me voir vivre, donnez-moi la mort, maintenant que vous le pouvez faire en secret et sans rien risquer » pour vous-même; ou plutôt commandez au préfet; vous êtes » son empereur : il vous épargnera l'horreur de l'exécution. » Antonin se disculpa le moins mal qu'il put, mais sans dissiper les chagrins de ce père, qui s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions. Dès le lendemain il tomba malade, et mourut peu de temps après à Yorck, à l'âge de soixante-cinq ans; il en avait régné près de dix-huit.

Antonin, nommé plus souvent Caracalla, à cause d'une espèce de casaque apportée des Gaules, pour la donner au petit peuple de Rome, et son frère Géta, tous deux associés à l'empire du vivant de leur père, lui succédèrent aussitôt après sa mort. Ils ne pouvaient se souffrir; et dans leur voyage pour revenir en Italie, ils tentèrent plusieurs fois de se tuer l'un l'autre. A leur retour,

le plus méchant et le plus dissimulé l'emporta. Caracalla proposa à l'impératrice Julie, leur mère commune, de les faire appeler dans son appartement, afin de les réconcilier ensemble. Géta vint de bonne foi; et sur-le-champ on le perça de mille coups dans les bras de sa mère qui fut elle-même blessée et toute couverte de sang. Caracalla, dans la crainte de le voir échapper, lui porta les derniers coups et le fit expirer sous sa main. Tel était le monstre à la merci duquel demeurèrent l'Empire, et les ouailles pacifiques du Christ, qui en remplissaient déjà les provinces. Mais jamais le Seigneur ne montra d'une manière plus merveilleuse qu'il tient dans sa main le cœur des tyrans mêmes, et qu'il ferme, quand il lui plaît, la gueule des monstres les plus dévorans.

LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LA CINQUIÈME PERSÉCUTION, JUSQU'AU SCHISME DES NOVATIENS, EN 251.

Il était nécessaire pour la gloire de la vraie religion qu'elle eût des persécutions et des guerres sanglantes à soutenir; mais il fallait aussi des intervalles de paix et de calme, pour cultiver les plantes et recueillir les fruits de cette terre arrosée du sang qui lui donnait sa fécondité. Le Seigneur ménagea ces alternatives à son Eglise, d'une manière d'autant plus merveilleuse, qu'elle dut souvent sa tranquillité à des princes qui ne paraissaient nés que pour le malheur de leurs autres sujets. C'est ainsi que l'empereur Caracalla, tout malfaisant qu'il était, ne persécuta jamais les fidèles. Ils furent même assez bien traités sous son règne, pour pouvoir faire des prosélytes distingués dans l'Empire, et porter la foi aux nations étrangères. On vantait beaucoup alors un jurisconsulte romain, nommé Minutius-Félix. Il avait pour ami un certain Octave, Chrétien aussi bien que lui, et même avant lui; car ils avaient été païens l'un et l'autre, compagnons et confidens mutuels des amusemens et des égaremens de leur jeunesse. Après quelque temps d'absence, Octave revint à Rome, surprenant agréablement Félix qui ne l'attendait pas. On était dans la saison où les gens du barreau ont coutume de quitter la ville pour se délasser de leurs travaux ordinaires. Minutius-Félix emmena à Ostie son ami Octave, et un autre ami, appelé Cécilius, encore païen. Comme ils se promenaient tous les trois au bord de la mer, Cécilius aperçut une idole de Sérapis, et porta la main à la bouche; ce qui était une marque de respect et d'adoration. « Est-» il possible, s'écria Octave, en adressant la parole à Félix, qu'un » homme instruit, et autant votre ami que l'est Cécilius, reste dans » un tel aveuglement? » Ce propos tomba, et ils continuèrent leur promenade en s'entretenant de choses indifférentes, et s'amusant à regarder des enfans qui se divertissaient à faire glisser des pierres plates sur la surface de l'eau.

Mais Cécilius fut plongé dès ce moment dans une profonde rêverie, et parut extrêmement sérieux. Félix lui en demanda la raison, et lui fit avouer qu'il était piqué. On proposa d'examiner en règle la question de la religion; on s'assit sur le rivage, et l'on mit Félix au milieu, comme arbitre, pour apprécier les moyens des deux parties. Cécilius parla le premier, attaqua la religion par les préjugés accoutumés, ne désigna les Chrétiens que par la dénomination insultante de secte nouvelle et grossière, l'ouvrage de l'ignorance et l'invention méprisable de gens de néant. Octave le laissa parler sans l'interrompre, comme un homme plein de confiance en la bonté de sa cause, mais qui a peur d'apporter le moindre obstacle à la persuasion. Il reprit ensuite, réfuta les imputations avec autant de douceur que de force, développa les maximes évangéliques. Il appuya le tout de preuves solides, d'exemples aussi bien que d'autorités, et tourna contre les païens les propres armes de leurs philosophes. Minutius, qui devait prononcer, applaudissait intérieurement au discours d'Octave, et méditait les moyens de le faire goûter à Cécilius, lorsque l'impression de la grâce prévint ses efforts. « Nous n'avons plus besoin » d'arbitre, s'écria tout-à-coup Cécilius; nous sommes tous les » deux vainqueurs : Octave triomphe de moi, et moi de l'esprit de » mensonge; je suis Chrétien; oui, je suis sincèrement Chrétien.» Une droiture si généreuse fut couronnée de la grâce de la persévérance. Cécilius fut un Chrétien constant et zélé, qui rendit à la foi les plus importans services. Elle lui dut par la suite la conversion de S. Cyprien.

Caïus, prêtre de l'Eglise romaine, eut dans le même temps une conférence publique avec Proclus, Montaniste fameux, dont la renommée avait beaucoup contribué à séduire Tertullien. Caïus produisit des preuves invincibles contre les Montanistes; et, s'il ne les convertit pas par des disputes qui souvent indisposent plus qu'elles ne persuadent, il les démasqua, et fit sentir tout le crime de leur opiniâtreté; de sorte qu'après cette humiliation, le pape Zéphirin ne balança plus à les excommunier, et qu'on les traita de toutes parts en hérétiques décidés. Ce pontife mourut peu après, l'an 218 de Jésus-Christ. Il avait occupé le saint Siége dix-sept ans, et il eut pour successeur Calixte, qui le tint cinq ans.

Sous ce pontificat, fleurit Jule-Africain, Chrétien des plus doctes de son siècle, originaire de Libye, selon Suidas, et natif de Nicopolis en Palestine, c'est-à-dire de l'ancienne Emmaüs, dont les Romains, après la ruine de Jérusalem, avaient fait une ville au lieu d'une simple bourgade, et à laquelle ils avaient donné un nouveau nom, en mémoire de leurs victoires sur les Juifs. Il com-

posa un ouvrage chronologique en cinq livres, pour prouver contre les païens l'antiquité de la vraie religion, et c'est le premier auteur de chronologie que l'on compte parmi les Chrétiens. Cet ouvrage célèbre n'est pas venu jusqu'à nous, au moins sous le nom de son auteur. Scaliger a publié une chronologie d'Eusèbe, plus ample que la commune, et l'a donnée pour une première partie de l'ouvrage de Jule sur les temps, dont ce que nous appelons *la Chronique* est la seconde. Il ajoute que tout ce qu'il y a de bon dans la chronique comme dans la chronologie d'Eusèbe, est de cet ancien auteur. Jule adressa encore une lettre au Chrétien Aristide, pour concilier les diversités apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ, selon S. Mathieu et selon S. Luc ; et il y dissipa entièrement ces difficultés, au jugement d'Eusèbe. Il ne laissait pas que d'en trouver dans quelques parties des livres saints. Origène, qu'il révérait extraordinairement, ayant cité dans une conférence l'histoire de Susanne, par où finit le livre de Daniel, Jule-Africain dissimula sagement pendant toute la conférence; mais il écrivit ensuite à Origène, pour lui marquer sa pensée, avec toutes ses preuves. La principale était que ce trait édifiant ne se trouvait point dans les exemplaires juifs. A quoi Origène répondit que ces sortes d'omissions ne tombaient pas sur le seul fait de Susanne, mais sur beaucoup d'autres, soit dans le livre de Daniel, soit dans le reste de l'Ancien Testament; tandis qu'ils se lisaient dans les exemplaires grecs de toutes les églises de Jésus-Christ; et que les Juifs avaient fait ces suppressions, pour effacer la mémoire des faits qui étaient le plus honteux pour leur nation : tels que l'infamie des vieillards juges en Israël, et calomniateurs d'une femme chaste qu'ils n'avaient pu suborner; tels encore que la mort de plusieurs prophètes qu'ils avaient indignement proscrits. Il ajoute que la différence qui existe entre nos exemplaires et ceux des Juifs vient de ce que les nôtres ont été pris sur des originaux plus complets, et antérieurs à des copies tronquées dans la suite. Les écrits de Jule-Africain sont fort exaltés par les anciens docteurs. S. Jérôme en particulier les loue comme également remplis de l'érudition du siècle, des richesses de la philosophie, et de la science divine des Ecritures.

L'empereur Caracalla, après avoir donné aux fidèles le temps de respirer, termina sa vie et son empire par une mort violente, le 8 avril 217. Macrin, l'un des deux préfets du prétoire, ayant découvert qu'il y avait tout à risquer pour lui de la part de ce maître cruel et fantasque, résolut de le prévenir. Il le fit assassiner par un centurion, dans un bois où il avait mis pied à terre pour un besoin naturel. Après deux jours de trouble et de mur-

mures, l'auteur de l'attentat réussit à se faire proclamer empereur; mais il s'abandonna lui-même à la mollesse, à la crapule et à l'incurie qui en est la suite. Au lieu d'aller à Rome, il resta plongé à Antioche dans les voluptés asiatiques, qui le rendirent méprisable aux troupes. Il se fit ensuite détester par une sévérité à contre-temps, qu'il ne savait pas soutenir. Une femme entreprenante et d'un génie plus qu'ordinaire, Mésa, sœur de la dernière impératrice, crut voir le moment de venger la mort de son neveu Caracalla, et plus encore de se venger et de s'élever elle-même. Macrin, qui la craignait, l'avait reléguée à Emèse, lieu de sa naissance, et elle y avait mené un de ses petits-fils, prince âgé seulement de quatorze ans, mais d'une taille au-dessus de son âge, et d'une figure qu'on ne pouvait envisager sans s'intéresser à son sort. Les habitans d'Emèse le firent d'abord pontife de leur temple, dédié au soleil sous le nom d'Elagabale, c'est-à-dire dieu des montagnes; d'où vint à ce jeune prince, appelé jusque là Bassien, le nom d'Héliogabale. On lui donna, non sans dessein, un habit de pourpre brodé d'or, avec une couronne tout étincelante de pierreries. Sa qualité de pontife colorait tout. Il en remplissait les fonctions avec tant de grâce, surtout en dansant au son des instrumens qui accompagnaient les sacrifices, qu'on accourait en foule des villes voisines pour l'admirer. Les soldats y venaient par troupes nombreuses, du camp qui était près la ville.

Son aïeule sema adroitement le bruit qu'il était fils de Caracalla, et ne négligea rien pour inspirer au gros de l'armée, dégoûté de Macrin, le désir de le voir remplacé par un maître aussi aimable que le jeune pontife. Elle noua enfin des relations avec les principaux officiers, sortit de la ville à l'entrée de la nuit, et se rendit au camp avec toute sa famille. L'habile princesse avait revêtu Héliogabale d'un habit souvent porté par Caracalla, et facile à reconnaître. Il fut reçu de toutes les troupes avec acclamation, et sur-le-champ proclamé empereur. Mésa fit des largesses avec les trésors qu'elle avait amassés sous les règnes précédens : les garnisons de toutes les villes circonvoisines accoururent pour les partager. Ainsi l'armée d'Emèse se trouva très-forte, et en état de combattre avec succès pour son nouveau maître, s'il en était besoin. Mais, loin de faire aucune opposition, les autres armées désertèrent aussitôt le parti de Macrin, qui fut pris et tué, après avoir régné quatorze mois.

On ne fut pas long-temps à reconnaître que le nouvel empereur eût été plus propre à demeurer le prêtre d'une religion voluptueuse qu'à devenir le maître des Romains. En très-peu de temps, il se rendit encore plus méprisable que son prédécesseur,

et par des infamies plus honteuses, et par des extravagances plus multipliées. Il fit transférer dans la capitale de l'Empire le dieu du temple d'Emèse, qui n'était autre chose qu'un gros caillou noir, qu'il disait tombé du ciel. A cette informe et ridicule divinité, il prétendit néanmoins subordonner tous les autres cultes. Dans ce dessein, il fit apporter la grande déesse de Carthage, nommée Céleste, et la plaça à un rang subalterne dans le temple qu'il dédia, sur le mont Palatin, au caillou de Syrie : il voulait de même y placer Cybèle, réputée la mère des dieux, le feu de Vesta, le Palladium; y joindre par une alliance monstrueuse le culte des Chrétiens et celui des Juifs, et déjà il s'abstenait de la chair de porc, après s'être fait circoncire. Toutefois, à travers ces petitesses de génie, et tous les charmes imposans de sa figure, on vit bientôt percer la cruauté qui lui était naturelle.

Mésa la craignit elle-même, et, pour se ménager une ressource, elle imagina de lui faire adopter Alexien, fils de sa fille Mammée, et cousin-germain du vicieux Héliogabale. Elle le prit dans un bon moment, et réussit. Il changea le nom d'Alexien en celui d'Alexandre, et le créa César. Il ne fut pas long-temps à s'en repentir. Alexandre avait d'heureuses inclinations qui gagnaient tous les cœurs, et qui aigrirent bien vite la jalousie d'un rival sans mérite. Héliogabale, pour s'en défaire, usa d'une infinité de tentatives qui réussirent toutes fort mal. Enfin il commanda ouvertement à quelques soldats de massacrer Alexandre, l'année d'après celle où il l'avait fait César. Mais ils le tuèrent lui-même, et jetèrent son corps dans le Tibre, après un règne de trois ans et neuf mois. Le même jour, le César chéri de tout le monde reçut, en qualité d'empereur, les hommages du sénat, des troupes et du peuple. Il n'était que dans sa quatorzième année, et il vécut treize ans sur son trône, sans jamais démentir la bonne opinion qu'il avait donnée de lui dès sa tendre jeunesse.

Les mœurs des Chrétiens commençaient à adoucir celles des Gentils qui avaient commerce avec eux. Mammée, mère de l'empereur, les protégeait d'une manière déclarée. Elle avait inspiré les mêmes sentimens à son fils avec d'autant plus de facilité, qu'en travaillant sur cet excellent naturel, elle s'était servie de la méthode et des maximes du christianisme. Le prince était surtout frappé de la règle évangélique, qui défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Il ordonna de la graver dans les lieux d'assemblée et dans son palais; et, quand il se voyait contraint à punir, il faisait annoncer auparavant, par un crieur public, toute la peine qu'il en ressentait. Il choisissait avec un soin particulier les gouverneurs des provinces et toutes

les personnes qu'il mettait dans les grandes places, se proposant d'imiter le choix que l'Eglise faisait de ses pasteurs. Prince bien né, naturellement enclin à reconnaître par des hommages religieux le pouvoir de la divinité, mais qui n'eut pas le bonheur de discerner la vraie science de la religion, des vaines observances de l'astrologie et des augures. Il avait un temple domestique, où il plaça les statues des bons empereurs et des personnages les plus renommés pour leurs vertus: mais il confondit ensemble Abraham, Orphée, Jésus-Christ, Apollone de Thyane; et chaque jour, peu après son lever, il leur rendait à tous indistinctement des honneurs divins.

La religion de la princesse Mammée fut plus éclairée. On prétend qu'elle s'était rendue Chrétienne, après avoir appris, de la bouche d'Origène, les œuvres merveilleuses du Sauveur et les maximes de son Evangile [1]. Au moins est-il constant qu'elle envoya d'Antioche, où se trouvait la cour, des gardes à Alexandrie, pour lui ramener Origène, et que le gouvernement romain ne s'était pas encore montré aussi favorable à la vraie religion, qu'il le fut sous cette princesse.

Origène était alors au plus haut point de sa réputation. Il n'y avait aucun genre de science ni de vertu dans lequel il ne se distinguât. Il semblait que la Providence eût voulu rassembler dans un seul docteur la multiplicité des secours qu'elle n'accorde ordinairement à l'Eglise que par un grand nombre de ministres différens. Déjà l'on comptait à peine les prélats formés de sa main, et placés sur les grands siéges ou dans les emplois les plus importans de la hiérarchie. Plusieurs de ses disciples avaient souffert le martyre dans la persécution de Sévère, et beaucoup le souffrirent dans la suite. Origène ne se croyait jamais plus astreint aux fonctions d'un maître chrétien, et jamais il ne s'en acquittait avec plus d'empressement, que quand ses élèves étaient arrêtés. Il les visitait dans les fers, les accompagnait à l'interrogatoire et jusqu'au lieu du supplice, les encourageait par des signes, et, quand il était nécessaire, par des discours animés. Souvent il faillit à être lapidé ou assommé, et il n'échappa au danger que comme par miracle. On envoya des soldats pour l'égorger dans sa maison. Il fut long-temps réduit à n'avoir aucun logis fixe. La ville même d'Alexandrie ne se trouvait plus assez grande pour lui fournir des retraites. Il se vit obligé d'errer par les provinces; mais partout il convertit sa fuite en mission, ne céda jamais que par obéissance, et pour peu de temps. Il fut pris différentes fois, et même appliqué à la torture.

[1] Eus. VI, 21.

Un jour les païens le rasèrent de force, et le postèrent à l'entrée du temple de Sérapis, où ils lui donnèrent des rameaux pour les distribuer à ceux qui venaient adorer. Origène les départit en effet; mais il disait à chacun, d'une voix distincte et fort élevée : « Recevez ces palmes, non comme celles de votre idole, mais comme « celles de Jésus-Christ. » A Césarée de Palestine, il fut chargé de chaînes pour la foi, et jeté dans les cachots; on lui fit éprouver la faim, la soif, la nudité, sans que la rigueur ni la durée de toutes ces souffrances ébranlât tant soit peu son courage. L'usage continuel d'une vie austère et pénitente l'avait endurci à toutes les épreuves. Il jeûnait presque toujours; et les jours qu'il ne jeûnait point, il ne dépensait pas pour sa nourriture au-delà de six sous. Il passait presque toute la nuit à prier, à méditer l'Ecriture sainte; et durant le court espace de repos qu'il était forcé d'accorder à la nature, il ne dormait que sur la terre nue.

Il poussa si loin l'amour de la chasteté, que, peu content de se préserver des chutes contraires à cette vertu, il prétendit se délivrer des tentations mêmes. Il était encore jeune, et se trouvait engagé par état en des entretiens fréquens avec des personnes du sexe; emporté par sa ferveur, l'inexpérience de son âge lui fit prendre à la lettre ce que dit l'Evangile des eunuques qui se sont faits tels pour le royaume des cieux, et de ses propres mains il mit ce conseil prétendu à exécution. Malgré tout le secret qu'il prit soin de garder, la chose parvint à la connaissance de Démétrius, son évêque, qui l'en blâma, mais qui pour lors trouva cette simplicité digne d'indulgence. Il ne la divulgua que long-temps après, lorsqu'Origène, âgé de quarante-cinq ans, fut ordonné prêtre en Palestine, par Théoctiste de Césarée et Alexandre de Jérusalem. Déjà l'évêque d'Alexandrie avait été piqué de ce que ceux de Palestine l'avaient fait prêcher dans leur province, n'étant que laïque. Il s'indisposa de plus en plus contre lui, déféra en concile plusieurs endroits erronés de ses œuvres, le déposa par sentence, l'excommunia, et lui fit abandonner le séjour d'Alexandrie.

Origène avait élevé l'école de cette ville à un dégré de célébrité où elle n'était jamais parvenue avant lui. Comme il avait des talens et un savoir universels, il enseignait les belles-lettres et la philosophie, aussi bien que les divines Ecritures; et il attirait une multitude d'infidèles par l'appât des beaux-arts, pour les disposer ou les rendre moins contraires au christianisme. L'affluence fut à la fin si grande que, ne pouvant plus suffire, il se déchargea d'une partie du travail sur Héraclas, son ami particulier. Il lui laissa même le soin entier de son école, quand il se retira d'Alexandrie, dont, par la suite, cet Héraclas devint évêque.

On eût dit qu'il n'y avait pas une bonne œuvre à faire dans l'Eglise, au moins dans l'Orient, à laquelle cet incomparable docteur ne fût nécessaire. Un célèbre évêque d'Arabie, Béryllе de Bostre, qui avait gouverné quelque temps son église avec édification, et qui s'était fait un nom par de savans ouvrages, s'égara dans ses idées et tomba dans l'hérésie. Il s'énonçait sur le mystère de l'incarnation d'une manière aussi dangereuse que nouvelle, en termes obscurs cependant; mais le fond de sa doctrine était que Jésus-Christ n'avait point subsisté par une différence personnelle avant l'incarnation; qu'il ne commença d'être Dieu qu'en naissant de la Vierge, et même qu'il n'était Dieu que parce que le Père demeurait en lui comme dans les prophètes [1]. Ainsi il anéantissait tout à la fois la Trinité des personnes divines et la divinité de Jésus-Christ. Plusieurs évêques zélés s'assemblèrent en concile, afin de prévenir les suites d'un pareil scandale. Ils disputèrent contre Bérylle, et ne purent le réduire. On appela Origène, qui voulut d'abord leur parler en particulier et sonder la profondeur de la plaie, avant de procéder à la guérison. Il reconnut qu'il ne s'agissait pas d'expressions hasardées sans dessein; mais que l'auteur, plus qu'indiscret, tenait véritablement à l'affreuse doctrine que le sens de ses écrits présentait. Usant donc de tout le ménagement possible, Origène ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque arabe, mais il assaisonna ses raisonnemens d'une douceur et d'une charité si admirables, qu'il lui fit reconnaître la vérité, et professer avec un éclat nouveau la foi pure qu'il avait abandonnée. Il y eut peu d'années après un autre concile en Arabie, contre les hérétiques, nommés simplement Arabes, qui croyaient que notre âme meurt et ressuscite avec le corps. On vit aussi paraître vers le même temps et dans les mêmes contrées les hérétiques valésiens, disciples du philosophe arabe Valésius. Ils croyaient la liberté de l'homme incompatible avec la concupiscence. En conséquence, ces extravagans sectaires soutenaient qu'il fallait absolument supprimer la source de ces tentations invincibles, en se faisant eunuque. Aussi l'étaient-ils tous sans exception, se rendant tels quand ils ne l'étaient point de naissance; et l'on assure qu'ils mutilaient les étrangers qui passaient chez eux.

Origène, malgré l'imprudence commise dans sa jeunesse, se montra toujours opposé à ces erreurs, et les combattit la plupart avec avantage. Mais ce n'étaient pas uniquement ses lumières qui le faisaient triompher. Soit dans les disputes publiques, soit dans les entretiens particuliers, on ne pouvait résister aux charmes de

1 Eus. lib. 6, c. 33.

sa douceur, de son affabilité, de sa modestie, de son désintéressement. Il allait, sur ce dernier point, jusqu'à affliger ses amis, dont plusieurs, très-puissans et très-opulens, eussent au moins voulu lui procurer quelque sorte d'aisance. Mais il parut toujours intraitable sur cet article; et ses protecteurs le connaissaient si bien, que, nonobstant l'usage des donations testamentaires si communes alors, nul d'eux en mourant ne lui légua la moindre chose, dans la persuasion où ils étaient qu'il n'eût pas mieux reçu les legs que les autres dons. On ne saurait douter, cependant, qu'Ambroise, son ami si sincère et si généreux, qui lui devait son grand attachement pour la foi, et qui eut le bonheur de mourir martyr, ne lui eût fait quelque legs pour soulager sa vieillesse, s'il ne fût mort victime de la persécution de Dèce, dont l'un des effets était la confiscation des biens : mais Origène captif était bien plus exposé à perdre ce qu'il possédait lui-même, qu'il n'était alors en position de recevoir les libéralités d'autrui. Origène parvint à un âge fort avancé, quoique souvent persécuté. Il composa, entre autres ouvrages, un nombre infini de lettres savantes, et plus de mille sermons; non par l'envie de paraître, mais à la sollicitation de ses respectables amis, et surtout d'Ambroise qui lui représentait sans cesse le compte qu'il devait de ses rares talens à Dieu et aux hommes. Toutefois il ne permit qu'à l'âge de plus de soixante ans, qu'on transcrivît ses homélies ou ses discours instructifs.

Touché du besoin de l'Eglise et de celui des fidèles curieux de s'instruire, que les hérétiques séduisaient journellement par de mauvaises interprétations de l'Ecriture sainte, il en fit une édition a six colonnes, à laquelle on donna pour cette raison le nom d'Exaples. La première colonne contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la seconde, le même texte en lettres grecques, pour les lecteurs qui entendaient l'hébreu, sans le lire facilement. Car les Grecs, fort prévenus en faveur de leur langue, s'appliquaient peu à celles des autres nations; et on loue beaucoup Origène d'avoir étudié l'hébreu, surtout à un âge mûr, afin de mieux comprendre et de mieux expliquer les saintes Ecritures. On dit néanmoins qu'il ne se rendit pas absolument profond dans cette langue. La troisième colonne des Exaples renfermait la version d'Aquila, qui de païen s'était en premier lieu fait chrétien, puis juif par dépit, et qui alors traduisit la Bible en grec, dans le dessein de faire tomber la traduction des Septante, et d'affaiblir les passages qui regardaient Jésus-Christ. La quatrième colonne contenait la version de Symmaque, qui la composa vers l'an 70

du siècle précédent. Il était né Samaritain, se fit chrétien, puis s'engagea dans la secte d'Ebion. La cinquième colonne présentait la version des Septante, c'est-à-dire des soixante-douze interprètes, quoique le mot de septante n'en exprime que soixante-dix; version qui se fit de la manière que tout le monde sait, sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, plus de douze cents ans avant Jésus-Christ. Dans la sixième colonne était la version de Théodotion, qui, de disciple de l'hérétique Tatien, s'était fait marcionite, puis juif. Elle avait son mérite, quoique donnée par un apostat, et s'accordait beaucoup mieux avec celle des Septante que les deux autres, c'est-à-dire que celle d'Aquila ou de Symmaque. L'Eglise la suivait déjà pour le livre de Daniel. Origène regardait sans contredit la version des Septante comme la meilleure de toutes, et il n'y joignit les trois autres que pour l'intelligence de certains passages difficiles.

Cet infatigable docteur fit encore les Octaples, qui, outre ce que nous venons d'exposer, renfermaient deux autres versions grecques, trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs, l'une à Jéricho dans de vieux muids, où elle était confondue avec d'autres livres, l'autre cachée de même à Nicopolis, près Actium en Epire: mais l'une et l'autre ne traduisaient que quelques livres particuliers de l'Ecriture, et non toute la Bible.

Origène entreprit et finit un travail encore plus considérable: savoir, la confrontation des Septante avec le texte hébraïque. Ici il entremêla, par interlignes, les Septante avec l'hébreu, marquant par des étoiles ce que l'hébreu ajoutait aux Septante, et par un petit trait ce que les Septante avaient de plus que l'hébreu; addition qu'il jugeait essentielle, comme étant l'ouvrage des traducteurs inspirés, et même prophètes, selon bien des Pères de l'Eglise.

Comme les différens exemplaires des Septante différaient les uns des autres, quoique en peu d'endroits et en des choses fort légères, Origène se servit des autres versions, de celle de Théodotion principalement, pour trouver la leçon des Septante la plus conforme à l'hébreu, et conséquemment la plus authentique. Tels furent les travaux immenses du plus grand génie qui ait peut-être jamais existé dans l'Eglise, et tels furent les soins de cette Eglise pour nous transmettre, dans toute sa pureté, le dépot sacré des Ecritures. Nous ne parlons point des Tétraples, qui ne contenaient qu'une partie des Exaples, c'est-à-dire les versions d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion et des Septante, les plus estimées sans doute de l'auteur.

Il écrivit aussi contre la plupart des hérétiques, principalement contre les Marcionites et les Valentiniens. Il répondit à l'ouvrage

de Celse, philosophe gentil, contre la religion chrétienne; et cette réponse a toujours passé pour l'apologie du christianisme, la meilleure qu'il y eût dans l'antiquité, tant pour l'érudition profane et sacrée, que pour l'élégance et la pureté de la diction, pour le nerf et la chaleur du style, pour l'ordre des matières et la force du raisonnement; en sorte qu'Eusèbe, qui n'écrivit que dans le quatrième siècle, renvoie à cette apologie tous ceux qui veulent se convaincre parfaitement de la vérité de notre religion, et sentir la frivolité de tout ce qu'on peut dire pour la noircir ou la déprimer. Mais il ne fallait rien de moins qu'un ouvrage de ce mérite, pour répondre aux écrits de Celse, qui renfermaient tout à la fois ce que le sophisme a de plus captieux, ce que le ton tranchant et décisif a de plus imposant, ce que les tours ingénieux et le sel de l'ironie ont de plus éblouissant et de plus persuasif. Celse était mort depuis long-temps, vraisemblablement sous l'empire de Commode; et son livre, avec le titre fastueux de Discours de vérité, demeurait toujours sans réfutation. Origène jugeait même plus expédient de le mépriser, que d'en rappeler le souvenir; et ce ne fut que dans un âge avancé, que, gagné par les sollicitations réitérées de son cher Ambroise, il se résolut à y répondre: ce qu'il fit en huit livres, les seuls que nous ayons de lui contre les païens, et qui nous soient parvenus dans leur langue originale.

Le travail de cet ouvrage et de tous les autres dont nous avons parlé jusqu'ici n'est pas encore comparable à celui de ses commentaires sur l'Ecriture. L'Evangile de S. Mathieu remplit seul vingt-cinq tomes, et il en fit encore un plus grand nombre sur les petits prophètes. Enfin il commenta toute la Bible: et c'est le premier écrivain qui se soit engagé dans cette épineuse carrière. Au reste, ce qui nous est parvenu des commentaires et des sermons d'Origène ne consiste guère qu'en traductions latines et fort libres, faites par Rufin, par S. Jérôme et par d'autres anciens. On ne laisse pas que d'y remarquer un grand fonds de doctrine et de piété; mais on y trouve aussi beaucoup d'erreurs, surtout dans le malheureux traité des Principes.

Origène s'était proposé d'établir dans cet ouvrage les principes auxquels il faut s'attacher en matière de religion, et tout à la fois de saper par les fondemens les systèmes hérétiques de Valentin, de Marcion, de tous les sectaires. Mais il donna dans l'écueil, alors si commun, des idées platoniciennes. Moins attaché qu'il n'eût fallu à la tradition apostolique, et beaucoup trop au raisonnement humain, plus cette faculté de l'entendement se trouva éminente en lui, plus elle lui inspira de hardiesse dans ses écarts.

Pour réfuter la doctrine des deux principes, ou de deux auteurs, l'un du bien et l'autre du mal, il établit pour fondement le libre arbitre dans les créatures, et il le maintint par des preuves solides. Mais ensuite il en poussa trop loin les conséquences. Il veut que l'inégalité des créatures ne soit que l'effet de leur mérite. Selon cette doctrine, le Créateur commença par produire les esprits tous égaux. Le plus grand nombre tomba dans le péché; et, à proportion de la grièveté de leur faute, ils furent renfermés dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitemens divers de l'âme des hommes, de celle des anges ou des astres : car Origène croyait les astres animés, et les anges revêtus de corps très-déliés. L'âme de Jésus-Christ, ajoute-t-il, est de tous les esprits celui qui s'est attaché à Dieu par la charité la plus parfaite, et qui a mérité par là de lui être uni de la manière la plus intime, pour n'en être jamais séparé. Tous les autres esprits sont sujets à passer du bien au mal, et du mal au bien. Origène, séduit par le principe spécieux de Platon, que des peines décernées par un Dieu bon ne sauraient être que médicinales, va jusqu'à dire que les damnés et les démons cesseront un jour d'être les ennemis du vengeur suprême et l'objet de ses rigueurs.

Telles sont les principales erreurs de cet homme extraordinaire, qui à la vérité ne les avance que par manière d'opinion, sans les soutenir décidément. Il les distingue au contraire de la foi universellement reçue dans l'Eglise, pour laquelle il montra toujours une profonde soumission, ce qui le rend peut-être excusable, quant aux sentimens dont il est l'auteur. Car, outre ses erreurs propres, on en avait glissé dans ses immenses ouvrages de plus grossières et de vraiment impies. Il s'en plaint amèrement dans une de ses lettres, et accuse de ces falsifications des sectaires de son temps. Il ne fallait pas en effet toute sa réputation pour courir les risques de voir ses écrits altérés par de pareils imposteurs. Ses propres disciples, qui furent sans nombre, lui prêtèrent aussi leurs opinions, en sorte que l'ample moisson de gloire qu'il avait recueillie de ses innombrables écrits ne fut plus pour lui qu'un germe de chagrin dans les dernières années de sa vie, et causa les troubles les plus fâcheux dans les âges suivans.

Un des plus célèbres disciples d'Origène, mais bien différent de ces faussaires, fut S. Grégoire, surnommé le Thaumaturge, ou le faiseur de prodiges. Il avait pris naissance à Néocésarée dans le Pont, d'une famille noble et opulente. Son père était païen : mais Grégoire, ou Théodore, car il portait ces deux noms, le perdit à l'âge de quatorze ans, et il commença dès-lors à prendre quelque

teinture du christianisme. Sa mère, se voyant veuve, s'appliqua d'autant plus sérieusement à son éducation, eut soin qu'il apprît la langue romaine, nécessaire pour prétendre aux charges, et qu'il se rendît habile dans la littérature et l'éloquence. Comme il avait une facilité prodigieuse, il y fit des progrès rapides, qui donnèrent à ses parens les plus hautes espérances.

Il y avait à Bérythe en Phénicie une fameuse école pour le droit romain : Grégoire y fut envoyé ; et pour y aller, il passa à Césarée, où il eut occasion d'entendre Origène. Son esprit pénétrant et juste sut bientôt apprécier le mérite d'un pareil maître. Il resta comme enchanté à Césarée, et se lia de la plus étroite amitié avec ce nouvel instituteur, qui lui fit oublier Bérythe et sa propre patrie. Origène, de son côté, connut l'excellence du sujet, et n'omit rien pour le cultiver. Mais, pour plier cet esprit encore fier, et le soumettre peu à peu au joug de Jésus-Christ, il fallut travailler à gagner insensiblement sa confiance, et ne pas lui parler sitôt de la foi chrétienne, de peur de le heurter de front. Ce maître discret se contenta d'abord de blâmer en général l'aveuglement des hommes qui vivaient comme des brutes, sans connaître le principe de leur existence. Il ne disputa point avec son disciple ; il ne prétendit pas l'emporter par la force des argumens ; mais il lui témoigna un désir affectueux de lui procurer le solide et vrai bonheur. Après l'avoir ainsi préparé, il voulut encore le façonner aux procédés de la saine philosophie ; premièrement à la logique, ou à la justesse du raisonnement, en l'accoutumant à examiner mûrement les preuves, sans s'arrêter aux apparences ni à l'artifice des paroles. Il l'appliqua ensuite à la physique, c'est-à-dire à la considération de la sagesse infinie et de la toute-puissance du Créateur dans les ouvrages de la nature. Il lui enseigna aussi la géométrie et l'astronomie, si utiles pour la justesse et l'élévation de l'esprit ; puis la morale, non par une phraséologie vide et stérile, mais par des applications pratiques, en l'engageant à réfléchir sur lui-même et sur les mouvemens des passions, surtout en lui donnant l'exemple des vertus qu'il lui recommandait. Enfin il lui apprit la théologie, et lui fit lire ce que les anciens poètes ou philosophes, soit grecs, soit étrangers, avaient écrit des choses divines, excepté ceux qui enseignaient expressément l'athéisme, en niant la divinité et la providence. Ce guide expérimenté n'abandonnait pas son élève à lui-même dans toutes ses lectures. Il le menait comme par la main, lui indiquait ce que chaque auteur avait de bon, le prémunissait contre les endroits dangereux, et lui recommandait sans cesse de ne s'attacher de tout point à cucun philosophe, quelle que fût sa réputation, mais bien aux divines Ecritures et à leurs saints interprètes,

comme à l'unique source où l'on puise la vérité sans mélange d'erreurs.

C'est ainsi que Grégoire raconte lui-même la manière dont Origène l'avait instruit, et qu'il nous retrace l'excellente méthode de ce docteur à l'égard de ses disciples en général [1]. Il nous fait connaître autant la bonté de son propre cœur, que la pureté de son style et la beauté de son esprit, dans le discours qu'il fit, immédiatement après son baptême, à la louange de son maître; car il ne délibéra plus pour abandonner le paganisme dès qu'il eut connu la vérité. Sa droiture et sa candeur étaient admirables. La pureté de ses mœurs, dans une grande jeunesse, n'excitait pas moins l'admiration. Sa réputation sur ce point était parfaitement établie, même avant qu'il fût Chrétien. Elle ne laissa point que d'être attaquée à Alexandrie, durant le séjour qu'il y fit dans l'intervalle de sa conversion à la cérémonie de son baptême. Un jour qu'il s'entretenait avec quelques philosophes, dans une promenade publique, une courtisane vint avec impudence lui demander le salaire qu'elle disait avoir mérité de lui. Ses amis, qui le connaissaient parfaitement sur cet article, s'indignèrent vivement d'une telle effronterie. Mais Grégoire dit à l'un d'eux, sans la moindre émotion : « Donnez-lui quelque chose en mon nom, afin qu'elle » nous laisse tranquilles. »

Après ses études, il retourna à Néocésarée, où il avait de grands biens, et où les membres de sa famille occupaient les premiers rangs; mais l'amour de la prière et de la science des saints lui fit chercher la retraite. Il partagea ses richesses entre ses proches et les pauvres, ne se réservant que la foi en la Providence, résolu qu'il était à passer le reste de ses jours dans une sainte obscurité. Mais des vertus si éclatantes ne pouvaient manquer d'attirer les regards. On pensa bientôt à le faire évêque : il changea de demeure, erra de retraite en retraite, et réussit pendant quelque temps à éviter cette dignité.

La foi continuait à faire des progrès sous l'empire favorable d'Alexandre. Le culte chrétien prenait de jour en jour un plus grand éclat. On bâtissait des lieux fixes d'assemblée pour les fidèles, c'est-à-dire les premières églises qui aient existé depuis la prédication de l'Evangile. On n'oubliait pas cependant de se prémunir contre les temps orageux, qui devaient avoir leur retour. Le pape Calixte fit faire, près la voie Appienne, le cimetière qui porte son nom, c'est-à-dire l'un des souterrains appelés catacombes, où l'on enterrait les morts, et où l'on verra souvent les fidèles se cacher

[1] Greg. in Orig.

dans les persécutions suivantes. Alors même, et malgré la bienveillance de la cour, les fidèles ne jouissaient pas d'une pleine sécurité. Beaucoup de magistrats leur faisaient tout le mal qu'ils pouvaient leur faire à l'insu de l'empereur. Le souverain pontife fut lui-même la victime de cette haine opiniâtre. On l'emprisonna, on lui fit endurer la faim, on l'accabla de coups de bâton plusieurs jours de suite; puis on le précipita dans un puits, où il mourut l'an 222, après un pontificat de moins de quatre ans.

Il y eut en même temps plusieurs autres martyrs, par les intrigues des jurisconsultes, gens plus attachés aux formalités et à la coutume qu'à l'humanité et à la bonne foi, et qui par là devenaient les plus dangereux ennemis du christianisme. Ils jouissaient d'un grand crédit sous l'empire d'Alexandre : ce prince inexpérimenté, mais plein de bonnes vues, se proposant de se servir de leurs lumières pour réparer les désordres des règnes passés. Ces faux et durs zélateurs s'obstinèrent à regarder la religion chrétienne comme une nouveauté contraire aux lois romaines. Ulpien, l'un des plus vantés, publia un traité de sa composition, sur les devoirs des proconsuls, dans lequel il rassembla toutes les ordonnances des princes, avec le détail des châtimens décernés contre les Chrétiens; et cet ennemi déclaré se vit élevé à la dignité de préfet, ou gouverneur de Rome, chargé par état de la recherche et de la punition de tout ce qui pouvait passer dans son esprit pour malfaiteur.

Bientôt même l'Eglise fut privée de la ressource qu'elle trouvait encore dans la modération et le bon naturel de l'empereur. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et son exactitude à maintenir la discipline, le rendirent odieux aux troupes, malgré l'estime qu'elles ne pouvaient lui refuser. Il avait gagné récemment une bataille des plus glorieuses sur le redoutable Artaxerxès, qui venait de subjuguer les Parthes et de rétablir la monarchie des Perses. Il fallut aussitôt marcher à l'autre extrémité de l'Empire, contre les Germains, qui, ayant passé le Rhin et le Danube, en inondaient et ravageaient les provinces. Alexandre était déjà arrivé auprès de Mayence, et les barbares effrayés repassaient le Rhin avec précipitation, quand il fut assassiné par quelques soldats gaulois, l'an de Jésus-Christ 235, et le quatorzième de son règne. Sa mère Mammée, qui l'accompagnait dans tous ses voyages, fut aussi massacrée avec quelques officiers du palais qui voulurent la défendre.

L'attentat n'avait d'abord l'air que d'un emportement aveugle de fureur. On fut persuadé qu'il était le fruit d'un complot, quand on vit le chef des conjurés, Maximin, moins Romain que Barbare, prétendre à l'empire, et être solennellement salué empereur. Né

en Thrace, d'un père goth et d'une mère de la nation des Alains, il ne dementait son origine, ni par ses mœurs, ni par sa figure. Il était d'une stature gigantesque, haut, dit-on, de plus de huit pieds, et d'une force proportionnée à sa taille. D'un coup de pied, il cassait la jambe à un cheval, et seul il faisait avancer une voiture chargée. Il avait été pâtre, puis simple soldat ; et, par son habileté dans les exercices militaires, il s'était avancé jusqu'aux premiers grades. Le dernier empereur lui avait donné l'inspection des nouvelles levées de troupes, avec le soin de les former.

Quand il se vit maître de l'Empire, il ne pensa qu'à se faire craindre. Quelques officiers lui étant devenus suspects, il fit mourir quatre mille hommes, sans discernement et sans examen. Le crime de la plupart d'entre eux était d'avoir pleuré Alexandre. Les Chrétiens avaient des motifs particuliers de regretter ce bon prince : ils devinrent très-odieux à son parricide, et telle fut la cause de la sixième persécution. L'ignorant et stupide Maximin leur imputa tous les malheurs de l'Etat. La perte des batailles, la peste, la disette, les tremblemens de terre, les accidens les plus fortuits ; tous les maux, selon lui, venaient d'eux. Il n'ordonna toutefois la peine de mort que contre les évêques, comme auteurs directs des progrès rapides et continuels du christianisme. Les simples fidèles s'étaient trop multipliés, pour que la politique la plus bornée ne pressentît pas les inconvéniens de leur destruction. Les villes, les campagnes, les forteresses, les retraites écartées, les armées, le barreau, le palais des Césars, tous les lieux, excepté les temples, disait Tertullien, même avant cette époque, sont remplis de nos frères : l'Empire, par leur mort ou par leur retraite, deviendrait une solitude effrayante, et comme une proie abandonnée à l'audace du premier ravisseur. En conséquence de l'édit du tyran, la meilleure partie des gouverneurs dans les provinces, et les magistrats dans les villes, soumirent à la peine de mort plusieurs laïques zélés, outre les ecclésiastiques dont ils purent se saisir.

Mais ce qui paraît avoir imprimé la première impulsion à la tyrannie sans règle et sans retenue, c'est le zèle diversement interprété du fameux soldat, qui donna lieu à l'écrit non moins fameux de Tertullien, sur la Couronne du soldat. Quand on proclama Maximin, cet empereur fit à l'ordinaire des libéralités aux troupes. Chaque homme devait se présenter avec une couronne de laurier sur la tête. Mais il en parut un, tête nue, tenant sa couronne à la main. Il était passé, sans que le tribun y fît attention, quand les murmures ou les moqueries de ses camarades le lui firent remarquer. Cet officier lui demanda raison de cette singularité. « C'est » parce que je suis chrétien, lui dit le soldat, et que ma religion ne

» me permet point de porter vos couronnes. » On le dépouilla de son uniforme, on le dégrada des armes, on le mit en prison. La plupart des fidèles le blâmerent, comme s'étant témérairement exposé, et avec lui toute l'Eglise, contre qui il allumait la persécution par un vain scrupule. Tertullien prétendit, au contraire, que la couronne était une vraie marque d'idolâtrie, et que le soldat n'avait fait que son devoir à la rigueur. On demanda quel endroit de l'Ecriture proscrivait de pareilles pratiques. Mais le docteur africain soutint qu'elles étaient condamnées par la tradition. A ce sujet, il prouve solidement, surtout par des exemples et par le détail de diverses observances, l'autorité de cette tradition; et ce morceau est un des plus précieux de l'antiquité sur cette matière, quoique l'auteur fût déjà montaniste; mais il va trop loin sur la question directe. Dans le même temps, il fit son livre de la Persécution, où il prétend, contre le sentiment universel, qu'il n'est pas permis de la fuir, ni de racheter sa vie pour de l'argent.

Ste Barbe, à qui l'Eglise grecque rend de grands honneurs, et que l'on croït avoir été instruite par Origène, fut martyrisée à Nicomédie, dans le cours des mêmes tyrannies. S. Pontien, pape, successeur de S. Urbain, qui l'avait été de S. Calixte, mourut exilé en Sardaigne, après un pontificat de cinq ans. On brûla les églises bâties sous le dernier règne. Il n'est point d'autre détail de la persécution de Maximin, qui toutefois dura trois ans, c'est-à-dire pendant tout le règne de ce tyran, qui ne fut qu'une suite non interrompue de cruautés. A la place de S. Pontien, les fidèles de Rome élurent Antère, qui mourut vraisemblablement martyr dans les premiers jours de l'an 236, un mois après son élévation.

Huit jours après Fabien fut élu d'une manière qui passa pour miraculeuse. Il avait quitté depuis peu la campagne avec quelques autres personnes. Comme les Chrétiens étaient assemblés pour l'élection du premier pasteur, on proposa différens sujets recommandables et connus. On ne pensait pas même à Fabien, qui se trouvait confondu dans la foule. Mais, dans un temps où le Seigneur manifestait encore souvent ses desseins à son peuple par les signes et les prodiges, une colombe qu'on aperçut tout-à-coup dans les airs, et qui vint se reposer sur la tête de Fabien, attira l'attention de tout le monde. La multitude s'écria d'une voix unanime qu'il était digne de l'épiscopat. On l'enleva, et on le mit dans le siége pontifical, qu'il remplit pendant quatorze ans, de manière à confirmer l'idée qu'on avait de son élévation miraculeuse.

L'Empire se trouvait au moment d'avoir aussi un nouveau maître. Maximin se rendait de jour en jour plus odieux par ses brutalités et ses injustices. On trouva de toutes parts le joug insupporta-

ble. L'Afrique donna le signal de la révolte. Elle proclama son proconsul Gordien, malgré lui; et l'élection fut ratifiée à Rome par le peuple et par le sénat. Il s'associa son fils, nommé aussi Gordien; mais ils furent défaits trois mois après par le parti de Maximin. Le fils périt dans le combat; le père s'étrangla de désespoir. Le sénat, craignant le ressentiment du furieux Maximin, fit deux autres empereurs, Puppien et Balbin. Le peuple n'étant pas content de ce choix, auquel il n'avait point eu de part, pour l'apaiser, il fallut donner le titre de césar au jeune Gordien, petit-fils du premier, et âgé seulement de douze ans. On se prépara à la guerre de part et d'autre. Maximin se présenta devant Aquilée, qui lui ferma ses portes. Il livra divers assauts tous inutiles. Il s'en prenait à ses soldats de ses mauvais succès, les perçait de son épée sans discernement et sans raison, s'abandonnait aux transports de sa fureur et de sa brutalité, sa taille et sa force extraordinaires lui donnant toute confiance. Mais une multitude de soldats se jetèrent sur lui tous ensemble, et le massacrèrent en plein jour, au milieu de sa tente. Ils envoyèrent aussitôt sa tête à Rome, qui la reçut avec les plus vives acclamations, et le calme fut rétabli; mais il dura peu. Les troupes ne purent aimer des empereurs qu'elles n'avaient point faits. Puppien et Balbin avaient à peine régné une année entière, qu'elles se mutinèrent avec audace, se jetèrent sur eux, et les massacrèrent après leur avoir fait subir les dernières indignités. Toutefois elles conservèrent le jeune Gordien, qui n'avait qu'environ treize ans, et qui déjà s'était rendu généralement cher par son excellent naturel. Il fut reconnu de tout le monde, régna avec une extrême douceur, et laissa les Chrétiens en paix.

L'Eglise faisait tous les jours de glorieuses conquêtes. De dignes évêques profitaient du calme, pour mettre en place des ministres qui la servissent comme eux. Phédime, évêque d'Amasée, et doué du don de prophétie, réussit enfin à imposer la charge si redoutée de l'épiscopat à Grégoire le Thaumaturge, qui fuyait inutilement de solitude en solitude. Poussé de l'esprit de Dieu, Phédime l'institua, quoique absent, évêque de Néocésarée, où l'on ne comptait encore que dix-sept Chrétiens. Grégoire se soumit à la vocation divine, et fut ordonné avec les cérémonies ordinaires : mais il demanda quelque temps, pour acquérir une connaissance plus profonde et plus exacte de nos saints mystères. Les fréquens exemples de ceux qui tombaient dans l'erreur, en mêlant la philosophie profane avec la doctrine chrétienne, lui inspiraient une circonspection mêlée d'un saint effroi.

Après avoir passé toute une nuit à méditer, il vit paraître un vénérable vieillard avec une femme d'un aspect non moins au-

guste. Grégoire, malgré l'obscurité de la nuit, ne pouvait soutenir l'éclat éblouissant de cette vision. Il entendit la Vierge-Mère, qui lui apparaissait avec le disciple bien-aimé, dire à celui-ci d'exposer à l'évêque les profondeurs de la religion. Le disciple lui expliqua aussitôt le mystère de l'adorable Trinité, et Grégoire écrivit sur-le-champ cette leçon céleste qu'il transmit dans la suite à ses successeurs. On la voyait encore du temps de S. Grégoire de Nysse, et Baronius dit qu'elle fut citée dans le cinquième concile général. Cette merveille n'a rien d'incroyable dans la vie d'un saint, qui n'est qu'un tissu de prodiges.

Après la vision, le saint évèque sortit de sa retraite pour se rendre à la ville qu'il devait gouverner. Un violent orage et l'obscurité de la nuit l'obligèrent de se réfugier, avec tous ceux qui l'accompagnaient, dans un temple d'idoles, le plus fameux du pays pour les oracles. En y entrant, il fit le signe de la croix, et se mit à chanter les louanges de Dieu, ce qui dura une grande partie de la nuit, suivant la coutume qu'il en avait déjà contractée. Le sacrificateur étant venu le matin pour ses fonctions, le démon, qui rendait les oracles, lui dit que les immortels ne pouvaient plus habiter dans ce temple, à cause du mortel impie qui venait d'y passer la nuit. Le prêtre offrit des sacrifices extraordinaires et des purifications de toutes les sortes, pour calmer ses dieux : tout fut inutile. La superstition et l'intérêt réunis l'animaient vivement; il s'informa de la route que Grégoire avait prise, et se mit à sa poursuite. Il le chargea d'injures aussitôt qu'il l'eut aperçu, et le menaça de le dénoncer aux magistrats, comme profanateur de la religion de l'Empire. Le saint évêque l'écouta fort paisiblement. Quand le prêtre eut fini, il lui reprocha l'impuissance de ses dieux, que la présence d'un pauvre serviteur de Jésus-Christ rendait muets. Il ajouta qu'il avait le pouvoir de les chasser de quels lieux il voudrait, et de les faire revenir de là même où il jugerait à propos. L'idolâtre, fort adouci, le pria de lui manifester cette puissance, en les faisant rentrer dans son temple, et en leur donnant la parole. Le Thaumaturge lui donna un billet, où il avait écrit ces paroles : *Grégoire à Satan: Rentre.* Le prêtre le mit sur l'autel, fit les cérémonies ordinaires, et revit ses dieux, ou ce qu'il avait accoutumé de voir auparavant. Il recourut après l'évêque, et le pria de lui faire connaître le Dieu puissant qui exerçait un pareil empire sur les démons. Grégoire lui exposa les principaux mystères de la foi; mais le sacrificateur ne pouvait goûter le mystère de l'incarnation, qu'il trouvait indigne de la grandeur et de la majesté de l'Eternel.

« Ce n'est, reprit le Thaumaturge d'un air inspiré, ce n'est ni dans » les paroles ni dans les raisonnemens humains qu'est la preuve de

» cette vérité, mais dans les merveilles mêmes de la toute-puissance » divine. » Il y avait un roc escarpé et fort élevé à côté du chemin où ils se trouvaient. « Commandez à ce rocher, dit le sacrificateur, » de changer de place, et d'aller en un tel endroit (qu'il lui indiqua), » puis je vous croirai. » Grégoire commanda, et le rocher obéit. Le païen ne résista plus, abandonna son état avec tout ce qu'il possédait, et s'attacha irrévocablement au saint.

Le bruit de ce miracle étant parvenu à Néocésarée avant le pasteur, le peuple sortit de la ville avec empressement pour aller à sa rencontre. Quelques biens qu'il eût autrefois possédés dans ce lieu de sa naissance, il ne s'était pas même réservé un logement. Les fidèles qui le suivaient en témoignèrent de l'inquiétude. « Ne som» mes-nous pas à couvert, leur dit-il, sous les ailes de la Provi» dence, et nous a-t-elle prescrit d'autres soins, que de nous con» struire une demeure éternelle? » A peine avait-il proféré ces paroles, qu'une foule de citoyens l'abordèrent, en lui demandant, comme une faveur, de loger chez eux. Il donna la préférence à Musone, non parce qu'il était un des principaux du lieu, mais parce qu'il faisait honneur à la foi chrétienne qu'il professait.

Avant la fin du jour, un grand nombre crurent en Jésus-Christ. Le lendemain, dès le matin, on vit à la porte du saint pasteur des personnes de tout âge et de tout sexe, avec toutes sortes de malades. Il les guérit tous. Ces miracles réitérés de jour en jour, et l'exemple encore plus admirable des vertus du Thaumaturge, rendirent ses prédications si efficaces, qu'en très-peu de temps il forma un troupeau aussi fervent que nombreux. Alors il fit édifier une église en règle, chacun y contribuant de ses biens ou de son travail. Elle était placée dans le lieu le plus élevé de la ville; et l'on regarda comme un miracle perpétuel, qu'elle résistât à plusieurs tremblemens de terre qui, dans la suite, ruinèrent presque tout Néocésarée. Sa conservation, durant la persécution si violente et si générale de Dioclétien et de Maximilien, ne fut pas une exception moins merveilleuse.

Mais le Thaumaturge n'employait jamais plus volontiers son crédit auprès du Tout-Puissant, que quand il s'agissait d'empêcher la transgression de la loi divine. Deux frères étaient sur le point de s'égorger pour la possession d'un étang dont on faisait la pêche en ce moment. Le tendre pasteur fut averti par des voisins charitables; et, ayant inutilement tenté de mettre d'accord les frères ennemis, il se transporta sur la rive qui devait être rougie le lendemain du sang de gens armés qu'on rassemblait de part et d'autre. Il passa toute la nuit en prières, conjurant le Seigneur de changer l'étang en une terre sèche et

labourable. L'eau disparut, et le lendemain, les contendans trouvant leur querelle sans objet, la nature reprit dans les cœurs les droits que l'intérêt lui avait enlevés.

Le saint commanda, d'une manière non moins efficace, aux flots du fleuve Lycus, qui, long-temps resserré entre les montagnes, se gonfle dans les orages par la chute de plusieurs torrens, et dévaste souvent les campagnes au sortir de ces défilés. Dans une de ces crues d'eau, plus alarmante que de coutume, des troupes de peuples éplorés accoururent au saint évêque, et le conjurèrent de prévenir leur ruine totale. Il alla avec eux, en leur disant qu'ils ne devaient attendre de secours que de Dieu. Quand il vit la violence des flots, il supplia Jésus-Christ, qui avait commandé aux vents et à la mer, de signaler la même puissance, à la vue d'un peuple encore faible dans la foi. Sa prière étant finie, il planta son bâton à l'endroit où le fleuve sortait de son lit. Le débordement s'arrêta, et ne passa jamais dans la suite cette nouvelle digue, qui prit racine et devint un arbre qu'on voyait encore plus d'un siècle après. Le zèle et la réputation de cet homme de miracle établirent solidement la foi, non-seulement à Néocésarée, mais dans le voisinage.

Entre les évêques qu'il institua dans plusieurs villes, S. Alexandre, dit le Charbonnier, est un de ceux qui firent le plus d'honneur à son choix[1]. La ville de Comane, dépendante de Néocésarée, y avait envoyé des députés pour obtenir un pasteur. Grégoire se rendit sur les lieux pour examiner ceux qu'on destinait à cette dignité, et représenta qu'il ne fallait s'attacher ni à la noblesse du sang ni aux qualités brillantes de la personne; mais qu'on devait donner la préférence à la vertu, dût-elle se rencontrer sous l'extérieur le plus méprisable. « S'il en est ainsi, s'écria quelqu'un » de l'assemblée, il n'y a qu'à choisir Alexandre le Charbon» nier. — Et quel est cet Alexandre? » reprit Grégoire, convaincu que souvent les voies de Dieu sont fort éloignées de celles des hommes. Alexandre se trouvait dans la foule, et on le fit approcher. Tous éclatèrent de rire, en voyant un pauvre homme demi-nu, le visage et le reste du corps tout noirs de fumée et de charbon. Mais le charbonnier parut avec une contenance ferme et modeste, sans étonnement, sans le moindre signe d'altération. Grégoire soupçonna quelque chose d'extraordinaire, prit Alexandre à part, lui demanda avec empressement qui il était, et le conjura, au nom de l'Eglise, de ne lui rien cacher par une humilité hors de saison. Alexandre déclara tout à son

[1] Boll. vit. Thaum.

évêque, sa patrie, son éducation, la noblesse de son origine, ajoutant que le désir de mettre sa vertu à couvert l'avait réduit à l'état où on le voyait. Puis, satisfaisant à chaque question qu'on lui fit, il donna des preuves du sens le plus droit et le plus solide. « Je regarde, dit-il, la noirceur de ce charbon, » comme un voile qui me tient dans l'obscurité et dans l'ou- » bli. Je suis encore jeune, comme vous pouvez le remarquer, » et assez bien fait de ma personne, à ce que l'on me disait » autrefois; ce seraient là autant de tentations; et j'en suis » préservé par ce vil métier, qui me sert à gagner innocem- » ment de quoi vivre. »

Grégoire ne douta plus du choix d'en-haut, en trouvant autant d'intelligence que de vertu dans le sujet si singulièrement proposé. On enleva Alexandre, on le fit baigner, on le revêtit d'habillemens convenables. De retour à l'assemblée, il parut un nouvel homme, et il attira l'admiration de tout le monde. « Ne » vous étonnez pas, dit Grégoire, si les apparences vous tenaient » dans l'erreur; le démon s'en voulait servir pour cacher cette » lumière sous le boisseau. » Ensuite il fit l'ordination selon les rites accoutumés de l'Eglise. Tout le cours de l'épiscopat de S. Alexandre répondit à de si heureux commencemens. Il gouverna parfaitement le peuple fidèle de Comane, jusqu'à la persécution de Dèce, pendant laquelle il parvint à la couronne du martyre par le supplice du feu.

S. Babylas régissait dans le même temps l'illustre église d'Antioche, et il termina aussi par le martyre la plus sainte comme la plus brillante carrière. Son éminente vertu, et les miracles qui s'opéraient sans fin à son tombeau, lui avaient acquis une telle célébrité, que S. Jean Chrysostôme, ou, pour parler plus sûrement, l'auteur d'un discours assez éloquent pour être attribué à ce Père, ne s'en exprime qu'avec enthousiasme [1]. C'est à ce martyr renommé qu'il fait honneur d'un trait de fermeté pastorale jusque là sans exemple à l'égard des maîtres du monde. L'empereur Philippe, selon ce Père, voulant entrer dans l'église d'Antioche une veille de Pâques, afin de participer aux prières du peuple, le saint pasteur ne le permit point, à moins que l'empereur ne se soumît à la pénitence que méritaient ses péchés. Philippe édifié fit toutes les promesses qu'on exigea, les soutint quelque temps par les œuvres; mais il n'y a point d'apparence qu'il y ait été constamment fidèle.

Il ne s'était élevé de la plus basse naissance à la dignité im-

[1] Contra Gent. de S. Babyl.

périale, que par un système trop bien suivi d'ingratitude, et enfin par le parricide de son bienfaiteur. Au reste, il n'y a aucune preuve que dès-lors il eût embrassé le christianisme. Mais après s'être arrogé toute l'étendue de la souveraine puissance, en faisant assassiner par les soldats le jeune Gordien qui l'avait partagée avec lui, il fit de très-bonnes lois. Il défendit, sous les plus grandes peines, ces impudicités abominables, qui, quoique contraires à la nature, n'en étaient ni moins fréquentes, ni moins notoires. Il punit exemplairement les poètes qui, par les obscénités et la satire, corrompaient les mœurs et troublaient la société. D'une autre part, les jeux séculaires furent célébrés avec l'éclat le plus magnifique et le plus profane, la quatrième année du règne de Philippe, de Jésus-Christ la deux cent quarante-septième, et la millième de la fondation de Rome, pour la neuvième et dernière fois. Ils durèrent trois jours et trois nuits, et il s'y fit un combat de deux mille gladiateurs. Mais il est vraisemblable qu'alors même Philippe n'était pas encore Chrétien; quoiqu'on ne puisse raisonnablement douter que cet empereur, qu'on ne prétend pas justifier de bien d'autres crimes, n'ait véritablement embrassé notre religion. Le doute qu'on établit sur ce qu'après sa mort il fut mis au nombre des dieux, n'est pas une de ces conséquences judicieuses qu'on admire avec raison dans l'historien qui l'a formé. Pour le dissiper, il suffit de se rappeler que l'apothéose des Césars était une cérémonie que faisaient les païens sans exception, et sans examiner quels avaient été leurs princes.

Mais, nonobstant la protection constante de l'empereur Philippe en faveur de l'Eglise, il y eut beaucoup de martyrs à Alexandrie, l'an 248. Le peuple idolâtre, excité par un séditieux que l'histoire ne nomme pas, se souleva tout à la fois et avec une fureur inconcevable contre les Chrétiens. On entra dans leurs maisons, on enleva tout ce qu'on y trouva de précieux, on jeta le reste par les fenêtres, et l'on y mit le feu; on traîna sur le pavé les personnes les plus respectables, on les accabla de coups, on les fit mourir sous le bâton ou sous une grêle de pierres.

La vierge S[te] Apollonie, d'un âge avancé, et d'une vertu respectée universellement, signala particulièrement son courage. Après qu'on lui eut frappé la mâchoire jusqu'à lui faire tomber toutes les dents, on la traîna aux faubourgs, on alluma un grand feu devant elle, où l'on menaça de la jeter si elle refusait plus long-temps de prendre part à l'idolâtrie publique. Elle demanda quelques momens comme pour délibérer sur ce qu'elle devait faire, et lorsqu'on l'eut laissée à elle-même, elle s'élança de son

propre mouvement au milieu des flammes. Elle avait lieu d'appréhender des outrages plus redoutables à sa vertu que la perte de la vie. Mais l'inspiration toute particulière, dont on ne doute pas que cette conduite n'ait été l'effet, la justifie beaucoup mieux que toute autre raison. Ces violences impies durèrent long-temps, et jusqu'à ce que la guerre civile, sur la fin de l'empire de Philippe, tournât la fureur des infidèles contre eux-mêmes.

Auparavant mourut dans un âge très-avancé, et très-vraisemblablement hors de l'Église, le célèbre et malheureux Tertullien : aucun monument ne fait présumer qu'il fût revenu de son égarement. Tous les anciens, au contraire, l'ont regardé comme un homme mort dans le schisme; et c'est un fâcheux préjugé contre lui, que la secte opiniâtre des Tertullianistes, encore subsistante du temps de S. Augustin, qui en convertit les restes. On a parlé de Tertullien d'une manière très-différente, et néanmoins très-juste, relativement aux divers ouvrages de ce Père, le plus ancien des Pères latins dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. C'était incontestablement un homme d'une profonde érudition, quoique lui-même parle de ses études d'une manière fort désavantageuse : esprit ardent et brillant, impétueux et profond, pénétrant et subtil, mais qui, par ses écarts, donna lieu de penser qu'il avait plus de vivacité que de justesse, et même plus d'étendue d'imagination que de génie. Un observateur très-réfléchi va jusqu'à prononcer qu'en un sens ce bouillant Africain était visionnaire; c'est-à-dire que, sans voir ce qui n'était pas, il voyait les choses autrement qu'elles n'étaient [1]. Mais ce reproche ne put tomber sur lui que quand il eut donné dans les visions du montanisme. Alors son imagination parut tout-à-fait déréglée et vraiment effrénée, comme son enthousiasme et ses emportemens sur de fort minces objets le prouvent d'une manière sensible. Combien de mouvemens irréguliers et convulsifs dans ses brusques hyperbates, dans ses durs sarcasmes, et en tant de figures outrées ! Combien de raisons pompeuses et réellement frivoles, qui ne frappent qu'en éblouissant ou en étourdissant ! Combien d'expressions forcées, obscures, guindées ! Il semble affecter cette âpreté et cette obscurité de discours. Manifestement rempli de lui-même dans ses écrits hérétiques, souvent il parle pour lui seul, et ne prend aucun soin de se faire entendre à ses lecteurs. Plus souvent encore il met au jour tout ce qui lui vient à l'esprit, pourvu que ces ébauches informes lui donnent un air extraordinaire, et qu'il puisse les revêtir de quelques expressions [illegible], propres ou impropres, qui fassent une impression quelconque.

[1] Rech. de la vérité.

Mais ces reproches ne sauraient tomber sur les ouvrages qu'il composa dans le sein de l'Eglise : productions excellentes pour la plupart, non-seulement quant au fond des choses, mais pour la force et l'éloquence, aussi bien que pour l'abondance et le tour frappant des pensées. Ce génie extraordinaire a servi très-utilement la religion tant qu'il s'est contenu, sous la direction de l'esprit de Dieu, dans les bornes de l'humilité et de cette sobriété recommandée au Chrétien, par rapport à la sagesse même. Ainsi, malgré les causes particulières que l'on a cru découvrir de la chute de Tertullien, dans la trempe de son esprit dur et vain, et, si l'on veut encore, plus raide et plus enflé, quand il s'abandonne à ses saillies, que vaste ou nerveux, il est néanmoins peu d'exemples plus capables que celui-ci de nous faire trembler sur les égaremens de l'esprit humain. Mais quelque auteur qu'on puisse nous vanter, nous ne devons jamais lui donner une confiance illimitée; nous ne devons nous attacher, en fait de dogme et de croyance, qu'aux principes universels et immuables de la foi. En lisant Tertullien dans ces dispositions, les ouvrages mêmes qu'il a composés dans le schisme nous deviendront utiles.

Ses traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles, furent écrits tandis qu'il était encore dans le sein de l'Eglise. Celui des Prescriptions porte en termes exprès qu'en le composant il était en communion avec toutes les églises apostoliques, nommément avec celle de Rome, dont on y trouve les plus grands éloges. Comment, en effet, accorder avec l'esprit de secte un ouvrage qui attaque tout genre de secte par les moyens les plus invincibles, et qui, sans entrer dans le détail des dogmes faux et absurdes, pose les principes lumineux qui les sapent tous par les fondemens? De là le titre de prescription, tiré des jurisconsultes, et qui alors signifiait à peu près ce que nous entendons aujourd'hui par fin de non-recevoir.

La plupart des autres ouvrages de Tertullien, dont nous n'avons pas encore parlé, ont été composés depuis sa chute : les uns absolument mauvais et qui attaquent directement l'Eglise catholique; les autres mêlés d'excellens préservatifs contre les hérésies que celle de Montan condamnait. Le traité contre Marcion, par exemple, contient des choses infiniment précieuses, aussi bien que le traité contre Praxéas, que Tertullien avait autrefois démasqué et contraint à se rétracter, et qui recommençait à semer ses erreurs touchant les trois personnes divines. Les livres absolument hérétiques sont ceux de la Monogamie, qui condamnent les secondes noces; ceux de l'Impudicité, où l'on traite l'impureté

de péché irrémissible, et celui de l'Ame, plein de paradoxes également faux et ridicules. Son livre burlesque, intitulé du Manteau, fait pour rendre compte des raisons qu'il prétend avoir eues de prendre le manteau philosophique, cette production inconcevable de la part de l'auteur de l'Apologétique, sans rien contenir d'opposé à la foi de l'Eglise, montre sensiblement combien ce docteur s'était dégradé lui-même, combien il avait perdu de son mérite et de ses talens, en obligeant, pour ainsi dire, l'esprit de Dieu à se retirer de lui. Ce n'est plus ici le même homme, et il est absolument impossible d'y reconnaître l'éloquent écrivain des traités, soit en faveur du christianisme, soit contre les Gentils.

Quelques années après Tertullien, Origène mourut à Tyr à l'âge de soixante-onze ans ; objet également fameux d'éloges et de blâme. Personne ne fut plus vanté ni plus généralement estimé, personne plus vivement attaqué ni poursuivi avec plus de chaleur, pendant sa vie et après sa mort ; et nul écrivain ne mérita mieux ces traitemens divers, puisqu'aucun autre, comme on l'a dit, n'a parlé, ni avec plus de dignité, ni d'une manière plus répréhensible, de certains dogmes de la religion. Personne aussi n'a composé tant de savans ouvrages : le nombre de ses productions montant, selon Rufin, à plus de six mille. Sept notaires étaient occupés à écrire ce qu'il dictait ; et, pour le moins, autant de libraires transcrivaient au net ce qui avait d'abord été écrit en notes. C'était Ambroise qui fournissait à cette dépense, avec la générosité d'un ami restreint en tout le reste par le désintéressement de ce docteur vertueux. Dans ce prodigieux nombre d'écrits, il s'est glissé, comme on l'a vu, des erreurs assez grossières, tant par la malignité des hérétiques que par la témérité des disciples d'Origène, et par l'inadvertance même de ce fécond écrivain. Mais les vices de son esprit, plutôt que de son cœur, n'empêchent pas qu'on n'augure bien de son sort éternel, et qu'on n'ait beaucoup moins de sujet de trembler pour lui que pour Tertullien. Dieu sans doute n'aura permis qu'il donnât dans ces égaremens, et qu'il fût en butte aux contradictions et aux peines qu'ils lui attirèrent, que pour lui fournir un préservatif suffisant contre le poison de l'orgueil que pouvait lui inspirer sa grande supériorité sur la capacité ordinaire de l'esprit humain. Surtout la confession généreuse qu'il fit de la foi vers la fin de sa carrière, et qu'aucun des grands hommes de son siècle n'a révoquée en doute, quoi qu'on en ait dit par la suite, nous fait espérer, puisqu'il n'a point rougi de Jésus-Christ devant les hommes, que ce Dieu de gloire ne l'aura pas méconnu devant son Père.

Mais la Providence, qui sut appliquer à l'utilité de l'Eglise ce

mélange de bonnes et de mauvaises qualités, préparait à la religion, au déclin de Tertullien et d'Origène, un témoin dont la sainteté ne fût pas douteuse, dans Thascius-Cyprien, né à Carthage d'une famille sénatoriale, aussi considérable par son opulence que par sa noblesse. Génie facile et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et, ce qui est plus à considérer dans un Africain, génie plein d'aménité, de clarté, de netteté. Il étudia soigneusement les belles-lettres et les sciences profanes, et il devint habile, non-seulement dans l'éloquence, mais en tout genre de littérature. Ainsi, pour le rendre plus utile à son peuple, Dieu fit en sorte qu'il se pourvût de toutes les richesses de l'Egypte, pendant qu'il était encore dans le paganisme. Car il naquit et fut élevé dans les ténèbres et la corruption de l'idolâtrie, qu'il ne quitta qu'avec beaucoup de résistance. Long-temps il délibéra sur l'invitation et les argumens que lui fit Cécilius, le même qui s'était converti à Rome par le zèle de Minutius-Félix, et que Cyprien honora toujours comme un père qui l'avait engendré en Jésus-Christ. L'imagination vive du disciple et ses passions, fortifiées par le long usage de la volupté et de la mollesse, lui représentaient sans cesse les sacrifices et tous les changemens pénibles qu'il aurait à subir dans sa vie nouvelle.

« Alors, dit-il en écrivant à Donat l'un de ses amis, alors flottant sur la mer orageuse du siècle, et n'ayant point encore pour » guide le flambeau de la vérité, je trouvais une peine extrême à » croire ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour me » sauver. Je ne concevais pas qu'on pût naître une seconde fois, » et qu'en se lavant dans les eaux du baptême, on se dépouillât » intérieurement de ce qu'on était; qu'un homme changeât tota- » lement, et d'esprit, et d'inclinations. Une pareille métamorphose, » me disais-je, n'est-elle pas une chimère? Comment se défaire » tout-à-coup de tant d'affections, qui tiennent au fond de notre » être par de profondes racines, soit que la nature les y ait plan- » tées et nourries, soit qu'une vieille habitude leur ait conféré la » même stabilité et la même force? Voilà, poursuit-il, ce que je » repassais souvent en moi-même. Comme je me trouvais engagé » dans une infinité de ces funestes habitudes, dont je me persua- » dais ne pouvoir m'affranchir, j'aimais mieux céder à ces vices » chéris, que de tenter une pénible victoire; et, désespérant vo- » lontiers de me rendre meilleur que je n'étais, je m'accoutumais » à la tyrannie des mauvais penchans qui avaient formé en moi » une seconde nature. Mais, les souillures de ma vie passée étant » nettoyées par l'eau salutaire de la régénération, lorsque la lu- » mière se répandit d'en-haut dans mon cœur, lorsque j'eus reçu

» un esprit céleste, et que la divine adoption m'eut transformé en » un nouvel homme, aussitôt mes doutes s'éclaircirent sans que » je susse comment ; mes difficultés s'évanouirent, mes ténèbres » se dissipèrent ; ce que je trouvais impossible me devint non-seu- » lement praticable, mais doux et facile. »

En effet, cette âme forte triompha de tous les obstacles, méprisa tous les artifices de la séduction. Les ironies des païens ne furent pas la moindre épreuve qu'il eut à soutenir. Ils lui reprochaient qu'ayant un esprit et des talens qui lui donnaient droit à tout, il les dégradât au point de se repaître d'espérances chimériques et de fables ridicules. Il ne s'en dépouilla pas moins de toute sa fortune, qui était considérable : il distribua aux pauvres chaque partie de ses biens, vendit pour cela ses terres, et jusqu'aux jardins qui faisaient son agrément près Carthage ; il embrassa la continence parfaite ; il vécut dans la retraite et la plus modeste simplicité, perpétuellement occupé à méditer ou à étudier les saintes Ecritures et les auteurs ecclésiastiques. Il faisait un cas singulier de Tertullien, dont il lisait quelque chose régulièrement chaque jour, sans jamais y manquer, l'appelant le maître par excellence. Mais on peut assurer que le disciple laissa le maître beaucoup au-dessous de lui, et qu'avec une imagination aussi belle et aussi féconde, il a infiniment plus de goût et de solidité. On le donne assez généralement pour l'orateur le plus accompli de tous les Pères latins. Il a, suivant les termes de Lactance, tant de grâce pour orner tout ce qu'il dit, tant de netteté pour le faire entendre, tant d'énergie pour l'inculquer, qu'on ne saurait dire en quoi il a le plus excellé. On n'a guère à lui reprocher qu'un reste de dureté dans l'expression, qui fut, ou le fruit de la lecture trop assidue de Tertullien, ou le vice même du sol africain qui l'avait vu naître et nourri.

Tant de mérite et de vertu fit passer par-dessus les règles ordinaires pour son avancement dans la hiérarchie, et on le promut, encore néophyte, à l'ordre de prêtrise. Peu de temps après, Donat, évêque de la capitale d'Afrique, étant venu à mourir, Cyprien fut élevé à cette grande place, malgré toute sa résistance, avec l'applaudissement du peuple et des évêques de la province. Il n'y eut que cinq prêtres qui contredirent l'élection, par une espèce de conjuration qui leur attira l'indignation de tout Carthage, et vraisemblablement la peine de déposition. L'épiscopat, commencé sous de si heureux auspices, ne fut qu'un enchaînement de vertus, de piété, de zèle ; qu'un juste assortiment de charité et de vigueur ecclésiastique, digne de servir de modèle à tous les âges suivans. Aussi humble que prudent, le prélat n'entreprenait rien de tant

soit peu considérable, sans le conseil du clergé, ni la participation des fidèles. Toujours il se regardait comme fait pour le public, n'ayant rien dans son extérieur qui pût ou scandaliser ou rebuter, évitant avec le même soin ce qui eût blessé la propreté ou ressenti l'affectation et l'appareil. La sainteté était peinte avec un air de dignité dans toute sa personne. Mais, perpétuellement attentif à s'éloigner des excès d'une simplicité basse et grossière, comme d'un faste séculier, prévenant sans flatterie, réservé sans gêne, modeste sans grimace, sérieux sans tristesse, grave et gai tout à la fois, il ne se fit pas moins chérir que révérer. Il profita de ces dispositions des esprits, pour faire honorer et fleurir la foi sous le gouvernement favorable de Philippe.

Mais cet empereur régnait par des moyens trop odieux, pour demeurer bien long-temps tranquille. C'était beaucoup qu'il eût pu se maintenir durant plus de cinq ans. Les révoltes troublèrent enfin tellement les provinces, qu'il ne suffit plus à tant d'embarras. Il envoya Dèce en Pannonie, où ce général était né d'une famille ancienne, et où les troupes se trouvaient dans un grand relâchement de la discipline. Dèce avait beaucoup de capacité, de la droiture, un esprit d'ordre et de règle. Les soldats, pour se procurer l'impunité, n'imaginèrent rien de mieux que de se concilier sa bienveillance, en lui déférant l'empire. Ils l'élevèrent donc à ce rang suprême, et retournèrent sous sa conduite vers l'Italie. Philippe lui livra bataille, fut vaincu et tué par ses propres troupes, l'an 249. Ce qui n'empêcha point, non plus que sa religion, qu'on le mît, selon la coutume, au rang des dieux.

Peu avant cette révolution, le pape S. Fabien voulut procurer à l'Église un avantage proportionné à une paix de trente-huit ans, la plus longue dont elle eût encore joui. Il ordonna sept évêques, leur associa un plus grand nombre de ministres inférieurs, et les envoya dans les belles provinces de la Gaule, tant pour secourir les anciennes églises, que pour en établir de nouvelles. Ces sept évêques furent, selon Grégoire de Tours, Trophime d'Arles, différent de l'ancien Trophime, disciple de S. Paul, mais successeur de l'évêque Marcien, déjà infecté du novatianisme; Paul de Narbonne, différent aussi du fameux Sergius-Paulus, disciple de l'Apôtre des nations; Denys de Paris, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, et Austremoine d'Auvergne.

Paul s'arrêta d'abord à Béziers, où la vérité qu'il prêchait fit de grands progrès. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea les citoyens de la ville métropolitaine de Narbonne à l'attirer chez eux. Avant de les suivre, il établit Aphrodise évêque de Béziers. Quelque temps après, il fonda de même l'église

d'Avignon, en lui donnant S. Rufe pour premier évêque; enfin il couronna un long épiscopat par une mort sainte et tranquille.

S. Austremoine se fixa dans la ville d'Auvergne : c'est ainsi qu'on nomma, jusque vers le neuvième siècle, la capitale de cette province, dont Clermont n'était que la citadelle. On sait en général que le saint s'y rendit recommandable par ses travaux qui eurent du succès; mais on n'en a point de connaissance détaillée. Il souffrit, dit-on, le martyre, par la haine des Juifs. Les fidèles l'enterrèrent à Issoire. On lui donna pour compagnons les SS. Syrénat, Marin, Mommet, Antonin et Nectaire. La piété qui fleurit de bonne heure dans cette province fait croire qu'elle y fut en effet cultivée par un grand nombre de bons ouvriers. Quelques auteurs prétendent que l'église de Nevers doit aussi sa fondation à S. Austremoine.

S. Martial choisit Limoges pour le lieu de sa mission. Il eut la consolation de voir, avant la fin de sa vie, les idoles abattues et la ville presque toute chrétienne. Il eut pour coopérateurs les SS. Altirien et Austriclinien, qui furent enterrés avec lui, mais dans des cercueils différens. Cet homme apostolique se rendit des plus célèbres par toute la Gaule, et l'on mit son nom dans les litanies avec ceux des apôtres : distinction qu'il mérita par ses travaux vraiment apostoliques, mais non pour avoir été un des premiers disciples du Verbe fait chair, comme on l'a faussement prétendu.

S. Gatien fonda l'église de Tours. C'était une ville extrêmement adonnée à l'idolâtrie; et ses habitans, renommés dès-lors pour leur caractère doux, honnête et fort humain, n'en étaient pas moins intraitables sur l'objet de leurs superstitions. Ainsi les affronts et les souffrances furent les fruits les plus précieux que le saint recueillit de ses travaux. Il était obligé de célébrer les divins mystères en de profonds souterrains; et l'on montre encore, près Marmoutier, une caverne dans un roc escarpé, où il offrit longtemps le saint sacrifice. Durant cinquante ans, il travailla avec un zèle toujours nouveau à cultiver cette terre ingrate, qui, par la continuité de ses travaux, devint dans la suite un champ très fertile.

L'apôtre de la France, S. Denys, que personne ne confond plus avec l'Aréopagite, s'avança jusqu'à Paris, où il fonda une église florissante; tandis que plusieurs compagnons de son apostolat se répandirent par ses ordres dans les villes voisines, et jusque dans la Belgique. Ce grand nombre d'ouvriers qu'on lui associe, montre combien sa mission fut éclatante. On compte parmi ses co-

opérateurs, S. Taurin d'Evreux, S. Rieule de Senlis, S. Saintin, que les églises de Meaux et de Verdun reconnaissent pour leur fondateur; S. Lucien de Beauvais, S. Quentin, apôtre d'Amiens et du Vermandois, les SS. Fuscien et Victoric, apôtres de Térouane, les SS. Crépin et Crépinien, apôtres de Soissons. Mais si tous ces illustres missionnaires ont été disciples de S. Denys, la plupart ne seront venus qu'après plusieurs années le seconder dans ses grandes entreprises, puisqu'ils n'ont souffert le martyre que sous Maximien, environ quarante ans après l'arrivée de Denys dans les Gaules.

Toulouse fut éclairée des lumières de l'Evangile, précisément l'an 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus. Cette ville était comme le siége de la superstition gauloise, et avait, aussi bien que Rome, un temple qui portait le nom de Capitole. Il s'y rendait des oracles, qu'on venait entendre de toutes parts. L'arrivée de S. Saturnin imposa silence aux démons; et bientôt il eut converti assez d'infidèles pour former une église. Ils construisirent le lieu de leur assemblée assez près du Capitole, en sorte que Saturnin, pour y aller de sa maison, était obligé de passer devant ce temple profane. Comme on observait attentivement ses démarches, on crut s'apercevoir que, dans les momens où il passait, l'oracle était muet. Les prêtres idolâtres, d'autant plus affligés de cette humiliation qu'elle les ruinait, déclarèrent un jour au peuple assemblé, que le chef de la nouvelle secte, qui se formait dans Toulouse, allumait la colère des dieux contre cette ville, jusque là si favorisée du Ciel, et qu'on ne pouvait se réconcilier avec eux, qu'en versant le sang du coupable. C'était le moment du sacrifice, et déjà le taureau qu'on devait immoler approchait couronné de fleurs et de bandelettes, lorsqu'un zélateur de l'idolâtrie aperçut de loin Saturnin, et s'écria : « Le voilà, l'ennemi de nos dieux, qui » conseille d'en ruiner les temples, et qui empêche leurs oracles. » Puisqu'il vient si à propos, ou qu'il apaise nos puissans protec» teurs en prenant part aux honneurs que nous leur rendons, ou » qu'il devienne lui-même leur victime. »

A ces mots, une troupe furieuse se saisit du saint évêque. On le traîne au Capitole; et comme on le presse de sacrifier : « Je » n'adore, leur dit-il, que l'Etre suprême, le seul Dieu véritable. » Vos dieux ne sont que des démons impuissans, puisqu'ils crai» gnent Saturnin qui n'est qu'un homme. » La multitude était trop échauffée pour entendre raison. Ils attachent le saint par les pieds à la queue du taureau destiné au sacrifice, et mettent cet animal en fureur avant de le lâcher. Saturnin eut la tête brisée contre les degrés même du Capitole; et le taureau continua de le traîner, jus-

qu'à ce que la corde qui l'attachait fût rompue. C'est ainsi que le généreux confesseur consomma son martyre, mais après avoir assez bien établi la foi dans ces cantons, pour qu'elle s'y perpétuât après lui : car sa mission dura dix ans, et il faut rapporter sa mort, ainsi que celle de S. Denys, au temps de la persécution de Valérien. Deux femmes chrétiennes recueillirent son corps tout brisé et l'enterrèrent secrètement. Le troisième évêque des Toulousains, S. Hilaire, bâtit une chapelle sur le tombeau, et par la suite S. Exupère transféra ces reliques dans une belle église qui porte le nom de Saint-Sernin, abrégé de Saturnin. S. Honorat fut le successeur immédiat de cet apôtre de Toulouse. On met au nombre de ses disciples, S. Honête qui prêcha à Pampelune, et S. Papoul, martyrisé dans le lieu qui porte son nom, et qui devint assez considérable pour avoir dans la suite un siége épiscopal.

Un disciple des sept évêques qui formaient la célèbre mission de Fabien alla encore prêcher à Bourges. On croit que c'est S. Ursin, premier évêque de cette ville, plutôt que S. Sénicien, compté seulement pour le second. Ursin convertit une partie nombreuse des habitans, mais dans le bas peuple, et nul d'eux n'avait une maison en état de tenir lieu d'église. Ils s'adressèrent à un citoyen puissant, nommé Léocade, dont ils auguraient avantageusement, parce qu'il était, quoique païen, de la famille du saint martyr Epagathe. Il répondit parfaitement à leur attente, et céda sa maison, sans autre intérêt qu'une légère reconnaissance de sa propriété. Cette libéralité lui attira la plus précieuse récompense. Il ouvrit les yeux à la vérité, avec son fils Lusor, qui mourut peu après son baptême, et qui est honoré dans le Berry sous le nom de S. Lustre. L'église en laquelle fut convertie la maison de Léocade, est celle de Saint-Etienne, qui, dès le temps de Grégoire de Tours, passait pour une des plus belles de la Gaule. On honore dans le Berry deux autres apôtres, nommés Sylvain et Sylvestre, qu'on prétend plus anciens que S. Ursin ; mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer les ténèbres d'une si haute antiquité.

Ce n'est qu'aux ouvriers apostoliques du troisième siècle qu'on peut rapporter avec sûreté ce qui se dit de nos différens siéges épiscopaux. A cette époque, on voit la lumière de l'Evangile se répandre avec abondance dans toutes nos provinces. Alors s'établirent les églises de Saintes, de Sens, de Chartres, du Mans, de Périgueux, du Velai, de Lodève, d'Apt et du Gévaudan. On cite communément S. Nicaise comme le premier évêque de Rouen ; mais il est plus probable qu'il n'était que prêtre, qu'il prêcha effectivement dans une partie du diocèse de Rouen, et que S. Mel-

lon, envoyé par le pape S. Etienne, en fut le premier évêque. Les églises de Nantes et d'Alby reconnaissent chacune un S. Clair pour leur fondateur, sans qu'on ait rien de certain sur le temps de leur épiscopat.

C'est la partie des Gaules, voisine de l'Allemagne, quoique la plus éloignée de l'Italie, qui se glorifie avec raison d'avoir les plus anciennes églises. L'autorité de S. Irénée appuie les prétentions de Mayence et de Cologne, métropoles des deux provinces germaniques, où le saint docteur nous apprend que de son temps il y avait déjà des églises; ce qui ne donne pas plus de crédit à ce qu'on a avancé depuis, sur la suite et les œuvres des premiers évêques de ces villes. On peut dire la même chose de Trèves, métropole de la première Belgique, dont on sait uniquement qu'elle fut fondée et gouvernée successivement par les SS. Euchaire, Valère et Materne. L'église de Strasbourg prétend avoir reçu la foi de S. Materne. On ne trouve cependant point d'évêques de cette église avant le quatrième siècle. Celle de Metz fut fondée par S. Clément, qui arriva durant la persécution; en sorte qu'il était obligé de célébrer les saints mystères hors de la ville, dans de vieilles cavernes de l'amphithéâtre. S. Mansui ou Mansuet établit le christianisme à Toul; mais seulement, comme on a lieu de le présumer, quand la paix fut rendue à l'Eglise.

Quant au pape Fabien, il ne vécut pas long-temps après avoir procuré la lumière évangélique aux provinces de Gaule moins éloignées. Il était temps qu'il reçût la couronne due à cette grande œuvre. Il y joignit celle du martyre, ayant été l'une des premières et des principales victimes de la fureur de Dèce, l'an 250, après quatorze ans de pontificat. Cette périlleuse dignité fut près d'un an et demi sans être remplie, et le clergé de Rome, pendant l'intervalle, prit soin de cette Eglise. On peut inférer de là quelle fut la rigueur de cette septième persécution. S. Cyprien dit qu'on employa des inventions si cruelles, qu'elles passaient la sphère de la méchanceté humaine, et qu'on ne pouvait les attribuer qu'à la suggestion des puissances infernales. Quelque violens que fussent les supplices, on trouvait encore le moyen de les faire durer long-temps. On se proposait moins d'ôter la vie aux accusés, que de lasser leur patience et de leur ravir le trésor de la foi.

L'Eternel avait ses vues en déchaînant ainsi l'ennemi de son Christ. Ce n'était point assez pour ce Fils bien-aimé, qu'une épouse ou une Eglise douée des vertus communes; il la lui fallait exempte de toute faiblesse, très-pure et très-sainte, sans difformités et sans taches. Or, les membres de cette Eglise semblaient diminuer de vigueur dans leur accroissement, et les fidèles, en se multipliant,

avaient déjà relâché de la régularité et de la ferveur primitives. Un grand nombre, selon S. Cyprien, avaient entièrement oublié ce qui se pratiquait sous la conduite des apôtres. Ils s'appliquaient à augmenter leurs biens temporels avec une ardeur toute profane. Ils ne faisaient qu'une estime médiocre des richesses de l'âme et des œuvres de miséricorde. On commençait même à trouver peu de saints parmi les prêtres et les évêques, qui auraient tous dû l'être sans exception. Plusieurs d'entre eux, négligeant leur devoir le plus facile et le plus essentiel, couraient avec une inquiétude stérile en résultats de province en province, au lieu de cultiver la terre où ils devaient résider, et où la moisson était abondante. Pour les simples fidèles, le luxe et la corruption les gagnaient généralement. Les hommes prenaient de leur figure le même soin que les femmes. Les membres de Jésus-Christ se déshonoraient eux-mêmes en s'alliant avec les païens. Ils n'avaient plus d'horreur des propos honteux ou profanes, des juremens, des imprécations, du parjure. Ils se scandalisaient les uns les autres, s'insultaient ou se témoignaient du mépris et de l'aversion, exerçaient des haines publiques et interminables. Le Seigneur voulant donc faire le discernement de ses vrais serviteurs et de ceux qui ne l'étaient plus qu'en apparence, l'épreuve fut si rigoureuse, que, conformément à la prédiction de l'Evangile, elle aurait perverti les élus mêmes, s'il avait été possible. Aussi plusieurs imaginèrent qu'enfin le règne de l'Antechrist était arrivé.

L'édit de persécution fut envoyé à tous les gouverneurs des provinces, et, tout foudroyant qu'il était, ils le mirent à exécution d'une manière encore plus effroyable. C'était à qui ferait mieux sa cour par son zèle impie et par les raffinemens de sa cruauté. On rapporte, de cette affreuse persécution, qu'un martyr ayant tout le corps en plaies, après les tourmens des ongles de fer et des lames ardentes, le juge fit enduire son corps de miel, puis l'exposa, les mains liées derrière le dos, par un soleil très-ardent, aux piqûres et aux importunités insupportables des mouches et des insectes. Un autre, à la fleur de sa jeunesse, fut mené dans un jardin enchanté, et attaché avec des liens de soie sur un lit voluptueux, entre les lis et les roses, au bord d'un ruisseau qui coulait avec un murmure amollissant. On le laissa seul, puis on lui envoya une jeune personne d'une beauté rare, et d'une habileté encore plus grande dans l'art de séduire, en sorte que le martyr, pour résister à ces dangereuses attaques, fut réduit à se couper la langue avec les dents, et à la lui cracher au visage.

A Mélytine, Polyeucte, distingué en Arménie par ses biens et sa naissance, se distingua beaucoup plus encore par son courage.

Tous les avantages de la vie, avec une épouse qui lui était aussi attachée qu'elle était digne de son attachement, ne purent l'ébranler. Il n'écouta ni prières ni reproches, et s'éleva si fort au-dessus des faiblesses de l'humanité, qu'il encouragea lui-même au martyre Néarque, son ami et son premier maître dans la foi.

S. Alexandre, cet évêque de Cappadoce qui avait été fait coadjuteur, puis successeur de S. Narcisse de Jérusalem, et qui avait confessé Jésus-Christ quarante ans auparavant dans sa première église, le confessa de nouveau et mourut en prison, accablé de vieillesse et de souffrances. Alors aussi, et de la même manière, finit le grand Babylas, évêque d'Antioche. Avec lui moururent les trois héroïques enfans qu'il instruisait. Le célèbre ami d'Origène, Ambroise, consomma son martyre dans le même temps.

Mais entre tous ces généreux athlètes, il n'y en eut point de plus illustre que S. Pione, prêtre de l'église de Smyrne [1], la Providence ayant voulu, par l'exemple de sa constance, remédier au scandale que venait de donner à cette église humiliée l'apostasie de son évêque Eudémon. Comme cet illustre prêtre passait la vigile de S. Polycarpe dans le jeûne et la prière, avec quelques saintes âmes, il lui fut révélé qu'il serait pris le lendemain. Il se mit aussitôt une chaîne au cou, et fit faire la même chose à Sabine et à Asclépiade, deux ferventes Chrétiennes qui se trouvaient à l'église avec lui; afin que la multitude, les voyant aller au temple des faux dieux, s'aperçût qu'ils y étaient menés de force, et non dans le dessein de sacrifier, comme les apostats. Ils furent en effet arrêtés le lendemain par Polémon, garde du temple, et autorisé par les magistrats. Le peuple entendant le bruit de leurs chaînes, Juifs et païens, tous accoururent en foule, et la place fut remplie d'une multitude innombrable qui couvrait jusqu'aux toits. Alors Pione, qui était éloquent, étendant la main et montrant un visage animé: « Citoyens de Smyrne, dit-il, vous qui vous glorifiez » d'habiter le plus beau séjour de l'univers, ou mieux encore, d'être » les concitoyens du plus beau génie qu'ait produit la nature humaine, dans la personne d'Homere; vous aussi, enfans d'Israël » ici présens, écoutez-moi. Je sais que vous ne regardez qu'avec » mépris les Chrétiens qui se présentent pour sacrifier, ou qui » résistent faiblement quand on les veut contraindre. Certes, vous » avez raison, après votre compatriote et votre maître, de mépriser » les lâches. Mais il vous dit également qu'il est indigne de se » faire un jouet de la vie des hommes. Et vous Juifs, ignorez-» vous la belle sentence du plus sage et du plus grand de vos

[1] Act. sinc. Mart.

» rois : *Que si votre ennemi est tombé, il ne faut pas triompher
» de sa chute?* Quant à moi, j'aime mieux souffrir la mort, et la
» mort la plus cruelle, que de contrevenir aux saintes maximes
» qu'on m'a enseignées. »

Le peuple et Polémon même lui répondirent : « Nous ne sou-
» haitons pas votre mort; votre probité et votre sagesse nous por-
» tent bien plutôt à vous rendre heureux. Ecoutez les conseils de
» gens qui vous aiment, et sacrifiez. Il serait bien imprudent de
» perdre, de gaîté de cœur, la vie avec tous ses avantages. — Sans
» doute, reprit le confesseur, la vie est un bien; et le Chrétien ne
» quitte point, par un mépris ou un dégoût stupide, ce présent de
» l'auteur de la nature; mais ce que nous lui préférons est vrai-
» ment préférable. » Puis, se tournant vers Polémon : « Si votre
» commission, lui dit-il, est de persuader ou de punir, punissez :
» vous ne nous persuaderez point. Conformez-vous du moins à vos
» propres lois; elles ne vous prescrivent pas de contraindre ou de
» suborner ceux qui résistent, mais de les punir. »

On voulut composer avec lui : on lui proposa de sacrifier seulement à l'empereur, puis d'entrer seulement dans le temple sans sacrifier. Ensuite on lui fit subir trois interrogatoires en règle, et, dans les intervalles, on le remettait, ainsi que ses compagnons, dans une prison effrayante par son obscurité et son infection. Ce fut partout la même constance. Le proconsul Quintilien, qui était absent pendant les premiers interrogatoires, fut si frappé lui-même, dans le troisième, de l'éloquente et inébranlable fermeté de ces confesseurs, qu'il demeura long-temps dans l'incertitude avec son conseil. Revenant ensuite à la charge, et s'adressant au sage Pione, qu'on regardait comme le guide et le maître des autres : « Persistez-vous, lui dit-il, avec la même opiniâtreté, dans
» votre résolution? Ne donnez-vous pas au moins quelque espé-
» rance que vous vous repentirez dans la suite? » Il répondit que non, de l'air le plus décidé. « Toutefois, reprit le proconsul, je vous
» laisse encore le loisir de vous consulter. — La chose est parfai-
» tement inutile, dit Pione : notre parti est pris sans retour. —
» Mais il ne s'agit pas d'une moindre peine, dit le proconsul, que
» d'être brûlé vif. » Le saint se montrant toujours plus inflexible, la sentence fut portée sur-le-champ. D'un pas délibéré, Pione part pour le bûcher, marche avec empressement, et dès qu'il est arrivé, sans attendre qu'on l'en avertisse, il met bas lui-même ses premiers vêtemens, s'étend sur le bois, et se livre à un exécuteur pour être cloué selon l'usage. Quand il fut attaché, on lui cria qu'il était encore temps de renier, et qu'on ôterait les clous, dont les blessures douloureuses n'étaient que les prémices d'un bien

plus rude tourment. « Je les ai vivement senties, répliqua-t-il, ces » premières douleurs; mais plus je souffrirai, plus j'approcherai du » terme auquel j'aspire. » Après ces paroles, il ferma les yeux pour prier avec plus de recueillement. Ayant fini sa prière, il considéra d'un visage gai les flammes qui l'environnaient, dit *amen ;* et quelques momens après, il expira doucement en achevant ces mots : « Seigneur, recevez mon âme. » Après que le feu fut éteint, les fidèles retrouvèrent son corps aussi entier que s'il eût été encore en vie. Ce glorieux martyre s'accomplit le cinquième jour de mars, l'an 250. On ne dit pas quel genre de mort endurèrent Sabine et Asclépiade, avec les autres compagnons de S. Pione, qui, dans cette église désolée, paraissent avoir été en grand nombre.

Le proconsul Optime signala sa cruelle impiété dans toute l'Asie. Il interrogea lui-même un marchand appelé Maxime, et voulut être présent à la torture. Après que Maxime eut enduré quelque temps le tourment du chevalet : « Reconnais à présent, lui dit le » proconsul, la folie de ton obstination, et sacrifie du moins pour » éviter le dernier malheur. — Je l'évite en ne sacrifiant point, ré» pondit le martyr, et je me dévouerais au sort le plus affreux en » sacrifiant. Ni vos ongles de fer, ni vos lames ardentes ne sauraient » nuire à celui que la grâce de Jésus-Christ anime. » Alors Optime le condamna à être lapidé, et la sentence fut exécutée à l'heure même.

Le même proconsul fit périr de la manière la plus barbare un jeune homme de Lampsaque, nommé Pierre, aussi avantagé du côté de la figure que du côté de l'esprit. L'admirable confesseur n'usa de ses avantages que pour confondre avec plus d'édification le tyran, qui le pressait de sacrifier à Vénus. On lui serra tellement le corps avec des pièces de bois et des liens de fer, que tous ses os furent brisés et comme moulus.

Optime allant ensuite à Troade, on lui présenta trois autres Chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Tous les trois confessèrent avec intrépidité; Nicomaque même, avec une ardeur imprudente et contraire aux règles évangéliques. Le proconsul le fit tourmenter à l'excès, et le mit au moment de rendre l'esprit. Alors ce malheureux perdit patience et apostasia, en criant : « Je ne fus jamais » Chrétien : je vais sacrifier. » On le fit détacher; mais sitôt qu'il eut sacrifié, il entra en frénésie, se roula par terre, se heurta violemment la tête, se coupa la langue, de ses dents; puis il expira en faisant horreur à tout le monde. Une jeune Chrétienne de seize ans, qu'on appelait Denyse, s'écria : « O misérable, qui, pour un » instant de relâche, te précipites en des tourmens éternels! » Optime se la fit amener, et la menaça, si à son tour elle ne sacrifiait, de la faire brûler vive, et de l'exposer à des traitemens bien plus

redoutés d'une vierge chrétienne. Denyse répondit : « Mon Dieu » me mettra au-dessus de toutes les attaques ; je ne crains nullement vos menaces. » Le proconsul la fit livrer à deux jeunes débauchés, qui la traînèrent chez eux. Mais le Seigneur fut lui-même son gardien et son vengeur, de telle manière que ceux qui avaient voulu la déshonorer, se virent contraints de recourir à ses prières. Le lendemain André et Paul furent abandonnés à la fureur de la populace, qui les lapida. Denyse, entendant le bruit de l'exécution, s'échappa de ses gardes, courut au lieu où étaient les martyrs ; et le proconsul, l'ayant appris, envoya ordre de lui trancher la tête.

Il y eut beaucoup d'autres victimes illustres de la superstition ou de l'adulation, en divers endroits de l'Asie ; à Nicomédie, S. Quadrat, qui, après des tortures multipliées, eut aussi la tête tranchée ; à Nicée, les SS. Tryphon et Respice ; en Lycie, l'illustre martyr S. Christophe ; à Césarée de Cappadoce, S. Mercure, officier très-avancé dans le service militaire ; à Éphèse, les sept frères Dormans, ainsi nommés, parce qu'en haine de leur généreuse confession, on les enferma vifs et dénués de toute chose dans une caverne près la ville, où ils s'endormirent au Seigneur, selon leur légende ; c'est-à-dire qu'ils y moururent. On leur donna le nom des sept Dormans, à l'invention de leur corps, qui n'arriva qu'environ deux cents ans après ; et quelques auteurs grecs, amis du merveilleux, prétendent qu'alors ils se réveillèrent en présence d'un peuple nombreux, et que, s'étant prosternés tous ensemble, ils rendirent de nouveau l'esprit.

Le triomphe de Ste Agathe, à Catane en Sicile, ne fut pas moins éclatant. Elle se signala autant par l'amour de la virginité que par la vivacité de sa foi. Il serait à désirer que les particularités rapportées dans ses Actes fussent mieux appuyées. Mais les monumens fameux de son culte, entre autres un hymne fait à sa louange par le pape S. Damase, et une préface par S. Grégoire, prouvent combien elle est digne de sa célébrité. Ste Victoire triompha en Toscane.

Il y eut une foule de martyrs à Alexandrie. Julien et Eune furent des premiers. Julien était un vieillard infirme, et si goutteux, qu'il ne pouvait ni marcher ni se soutenir. On le mit avec Eune sur des chameaux, et on les promena par toute la ville en les flagellant : après quoi ils furent jetés dans un grand feu, entourés de la multitude qui se repaissait de ce spectacle avec une barbare complaisance. On leur associa plusieurs autres Chrétiens qui se trouvaient là, précisément parce qu'ils n'applaudissaient point à cette barbarie, entre autres quatre femmes, Mercurie, Denyse, et deux qui portaient le nom d'Ammonari, toutes également

remarquables par un courage infiniment supérieur à leur sexe.

La persécution s'échauffa de même dans la province d'Afrique, où l'arrivée du proconsul la rendit beaucoup plus rigoureuse qu'elle ne l'avait été sous les magistrats ordinaires de Carthage, qui l'avaient commencée. Là on s'étudia particulièrement à diversifier et à prolonger les tortures. On les réitéra si souvent, qu'il n'y restait pas un membre entier aux martyrs, et qu'on ne pouvait plus faire de plaies que dans les plaies même. Enfin les prisons ne suffirent plus à la multitude des confesseurs que l'on condamnait à y mourir de faim et de soif.

Mais nulle part il n'y eut de confession plus célèbre que celle d'Acace [1], évêque d'une ville d'Antioche, on ignore en quelle province d'Orient, quoiqu'on sache que ce n'était pas l'Antioche de Syrie. L'empereur, à qui le consulaire Marcien crut en devoir faire le rapport qui suit, ne put s'empêcher de l'admirer. Cette relation, revêtue de tous les caractères de l'authenticité, et tirée sans doute des registres publics, fournit une des plus belles preuves de l'accomplissement de cette promesse divine, que l'Esprit saint parlerait par la bouche de ceux qui seraient traduits devant les tribunaux pour le nom de Jésus-Christ, et qu'il leur inspirerait une sagesse à laquelle leurs ennemis ne pourraient résister.

« Vous devez aimer nos princes, dit d'abord le consulaire à cet » admirable confesseur, vous qui vivez sous les lois romaines.» Acace lui répondit : « Qui les aime plus que nous ? Sans cesse nous prions » pour eux, pour la prospérité de leur règne, pour la gloire de » leurs armes, et généralement pour tout ce qui les intéresse.» Marcien dit : « Sacrifiez donc à l'empereur, afin qu'il connaisse d'au» tant mieux votre respect et votre attachement. » Acace répondit : « Nous rendons de cœur et d'affection à l'empereur tout ce que » nous lui devons ; mais il n'a aucun droit d'exiger des sacrifices. » Et qui sacrifiera à un homme mortel, en réfléchissant qu'il com» mande aujourd'hui, et que demain peut-être il subira le coup de » la mort ? Comme nous, l'empereur est soumis à Dieu. Il n'est » permis de rendre les honneurs divins qu'au maître immuable et » tout puissant du ciel et de la terre, devant qui toutes les autres » puissances doivent trembler. »

Marcien, qui aimait à raisonner, et qui cherchait une occasion d'attaquer avec avantage les principes du christianisme, demanda à connaître ce Dieu. Acace lui dit : « Puissiez-vous en acquérir ef» fectivement la connaissance, mais une connaissance utile et » salutaire ! — Qui est-il ?» reprit Marcien. Acace répondit : « Le

[1] Act. sin. an 250.

» Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Marcien dit : « Sont-ce » des dieux que vous me nommez là? — Non, répondit Acace; » mais celui qui s'est manifesté à ces hommes vénérables, est » le vrai Dieu que nous devons craindre. — Quel est donc » son nom? » poursuivit Marcien. Acace, suivant la règle qu'enseigne Origène, ne cita que les noms que Dieu prend dans les saintes Ecritures. Marcien lui répartit : « De quelles chimères » vous vous préoccupez! Laissez les choses invisibles, et honorez » plutôt les dieux que vous pouvez voir. » Acace dit : « Quels sont » les dieux que vous me proposez? » Marcien dit : « Sacrifiez à Apollon, qui nous préserve de la peste et de la famine, qui gouverne » et conserve tout le monde. — A qui dites-vous? reprit Acace. A » cet Apollon qui, brûlant d'un amour impur, en poursuivit le » timide objet, sans prévoir qu'il lui échapperait? Faut il adorer » ceux que je rougirais d'imiter, et dont vous puniriez vous-même » les imitateurs? » Marcien dit : « Voilà ce que les Chrétiens ont coutume de répondre : mais il faut de ce pas venir sacrifier avec » moi au grand Jupiter et à la divine Junon, pour faire ensuite » dans la joie et les plaisirs le festin solennel. » Acace répondit : « Comment honorer, comme Dieu, celui dont le tombeau est constamment en Crète? Est-il donc ressuscité? — Enfin, dit Marcien, » il faut, ou sacrifier, ou mourir. — Voilà, dit Acace, l'argument » le plus pressant; et les brigands de Dalmatie ne s'en servent pas » mieux, quand, au coin d'un bois, ils n'offrent d'autre composition que la perte de la fortune ou de la vie. Vous vous étiez piqué jusqu'ici de plus d'équité et de plus de raison. Mais peu » m'importe. Vous pouvez me faire mourir, non me convaincre ni » m'épouvanter. Les lois proscrivent les adultères, les voleurs, les » homicides : si j'ai commis quelqu'un de ces crimes, je passe le » premier condamnation. Que si l'on me punit parce que j'adore » le vrai Dieu, c'est la volonté arbitraire du juge, et non la loi qui » me condamne. Et songez que vous vous rendez inexcusable en » procédant de la sorte, puisque chacun sera jugé comme il aura » jugé les autres. » Ainsi, par la force de l'esprit d'Acace, ou plutôt de l'esprit de Dieu dont il était l'organe, l'accusé remplissait en quelque sorte le personnage de juge, et le juge celui d'accusé. Celui-ci répondit, assez embarrassé : « Je n'ai pas ordre d'examiner » tant de choses, mais seulement de vous réduire à l'obéissance, » ou de vous punir. — Et moi, dit Acace, j'ai défense et horreur » de renier mon Dieu. Si vous vous croyez aveuglément obligé de » suivre toutes les volontés d'un homme qui mourra bientôt comme » tous les autres, et, comme eux, deviendra la pâture des vers; » combien ne dois-je pas plutôt obéir au Dieu tout puissant et in-

» finiment sage, qui menace ceux qui le renoncent devant les » hommes, de les renoncer devant la cour céleste, lorsqu'il viendra » dans tout l'éclat de sa gloire juger les vivans et les morts? »

Le consulaire, qui se croyait du talent pour l'argumentation, et assez de connaissance de la doctrine des Chrétiens pour la convaincre d'erreur et d'extravagance, crut pouvoir tirer grand avantage de ce que venait de dire Acace. « Telles sont, reprit-il, les » folles idées de votre secte, et je les voulais entendre de votre » bouche. Dieu a donc un Fils, selon vous? — Oui, répondit » Acace. — Et qui est-il? » demanda Marcien. Acace répondit : « Le » Verbe de vérité, la parole de grâce. » Marcien dit : « Est-ce là » son nom? » Acace répliqua : « Vous ne me l'avez pas encore demandé. » Marcien dit : « Nommez-le. — Il s'appelle Jésus-Christ, » dit Acace. Marcien reprit : « De quelle femme Dieu l'a-t-il eu? » Acace répondit : « Il ne faut pas raisonner de Dieu comme des » vils mortels. Il a formé le corps du premier homme, puis il lui » a donné la vie et l'esprit; ainsi il a engendré son Fils d'une » manière toute spirituelle, mais nécessaire, en le produisant de » son propre cœur, comme l'enseignent nos divines Ecritures. » Marcien reprit : « Dieu est donc corporel? — D'où le concluez-» vous, dit Acace, puisque nous le disons invisible? Lui seul se » connaît parfaitement; mais nous n'en sommes pas moins assurés » de sa vertu et de sa puissance. » Marcien dit : « S'il n'a point de » corps, il n'a point de cœur ni d'intelligence, puisque l'intelli-» gence et la pensée ne nous viennent que par les sens. » Acace répliqua : « L'intelligence ne prend pas sa source dans nos mem-» bres : c'est Dieu qui nous la donne. Le corps et l'esprit n'ont » rien de commun que par la volonté toute puissante du Créateur. »

Alors, quittant un moyen qui ne lui réussissait pas, Marcien dit : « Regardez les Cataphryges qui étaient Chrétiens; ils sacri-» fient à présent avec nous : imitez-les. Rassemblez tous les Chré-» tiens de la loi catholique, et faites-leur embrasser la religion de » l'empereur. — Ce n'est pas moi, dit Acace, qui suis leur maître; » c'est Dieu. Ils m'écoutent quand je les porte à la vertu; si je » les induisais au crime, ils n'auraient plus que du mépris pour » moi. » Marcien dit : « Donnez-moi tous leurs noms. » Acace répondit : « Ils sont écrits dans le livre céleste. » Marcien poursuivit, en parlant des prêtres : « Où sont vos compagnons les ma-» giciens et les docteurs de cette erreur artificieuse? — Nous » avons, répondit Acace, d'autres fautes à nous reprocher devant » Dieu : pour les évocations infernales et toutes les ténébreuses » observations de la magie, nous en eûmes toujours la plus grande » horreur. Ces merveilles de grâce et de bienfaisance que vous

» nous voyez opérer, c'est de Dieu seul que nous les obtenons. » Marcien dit : « Il faut bien que vous soyez des magiciens très-» habiles, pour infecter tout l'Empire de cette religion insensée et » pernicieuse. » Acace repartit : « Nous détrompons les hommes, » au sujet de ces fantômes de divinités, que vous êtes assez simples » pour révérer et pour craindre, après les avoir faits vous-mêmes. » Marcien dit : « Donnez les noms, si vous voulez éviter la peine. » Acace répondit : « Espérez-vous nous vaincre quand nous serons » en grand nombre, vous qui ne sauriez me vaincre tout seul? Si » c'est mon nom que vous voulez savoir, rien ne m'empêche de » vous le dire : on m'appelle communément Acace; mais mon » propre nom est Agathange, et mes compagnons que vous voyez » ici sont Pison, évêque de Troie, et le prêtre Ménandre. Ne m'en » demandez pas davantage, et faites tout ce qu'il vous plaira. » Marcien termina enfin l'interrogatoire, en disant : « J'informerai » l'empereur de toutes choses, et jusqu'à la réponse vous garderez » la prison. » Le procès-verbal fut en effet envoyé à l'empereur Dèce, qui ne put le lire sans admirer les réponses du saint, comme il le témoigna en souriant durant la lecture. Il ordonna qu'on le mît en liberté, et transféra Marcien au gouvernement de Pamphilie. Le généreux prisonnier, après avoir été tiré de prison, convertit beaucoup d'infidèles, se signala autant par sa sainteté et ses miracles, que par sa doctrine et sa sagesse, et enfin mourut en paix. L'Eglise honore la mémoire de cet illustre confesseur le trente et unième jour de mars.

Il est un autre confesseur, si l'on ne doit pas plutôt l'appeler martyr, dont le nom mérite également d'être distingué de la multitude. Numidique, c'est ainsi qu'on le nommait, avait encouragé, par ses ferventes exhortations, un grand nombre de fidèles arrêtés pour la foi. Il vit avec une héroïque fermeté sa femme qu'il chérissait endurer le supplice du feu pour une si belle cause. Lui-même, lapidé et demi-brûlé, fut laissé pour mort. Sa fille, allant pour recueillir ses reliques, lui trouva un reste de sentiment, l'enleva et le rappela à la vie. S. Cyprien le mit quelque temps après au nombre des prêtres de Carthage, où il ne cessa de faire éclater son zèle avec toutes les vertus qui l'avaient fait élever au sacerdoce.

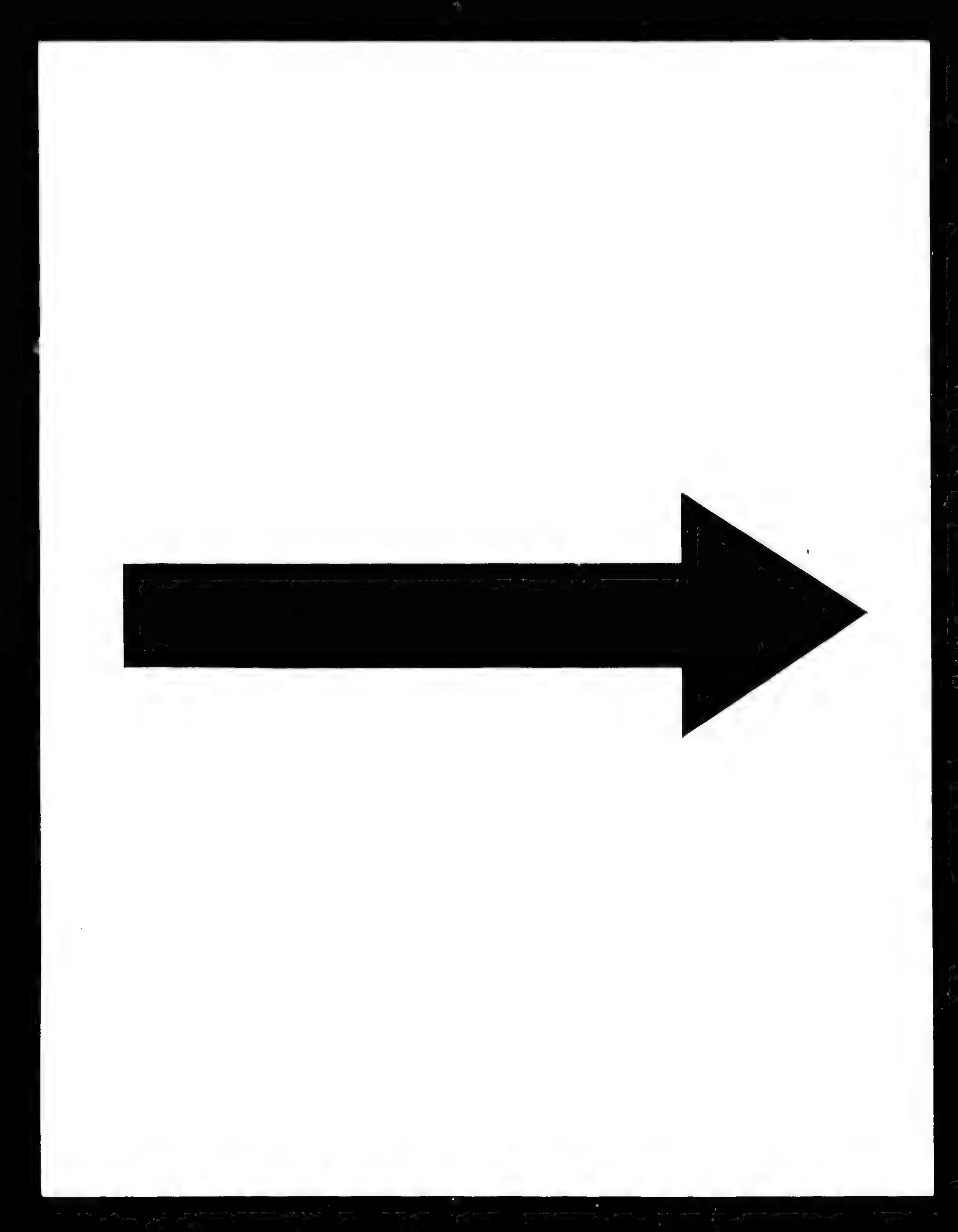
S. Denys signala le même courage sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Ayant su que le préfet Sabin devait le citer, il attendit quatre jours dans son logis ordinaire. Mais on le chercha partout ailleurs, ne lui supposant pas l'assurance de rester chez lui dans un danger si imminent. Le saint pasteur, craignant enfin de tenter Dieu, se retira, et fut suivi de ses domestiques avec quantité de fidèles. Ce jour-là même ils tombèrent entre les mains des soldats

et des ministres de la justice. Le prêtre Timothée ne s'était pas trouvé avec les autres. Il voulut aller à la maison pontificale, sans savoir ce qui se passait, la trouva occupée par des gens de guerre, jugea que l'évêque était pris, et se mit à fuir précipitamment [1]. Un Chrétien de la campagne, qui le rencontra, et qui apprit le sujet de son alarme, la porta aussitôt à une habitation voisine où l'on faisait une noce. Les convives se levèrent de table tous ensemble, coururent au lieu où était S. Denys avec sa suite, y entrèrent en criant et en faisant peur aux soldats, qui s'enfuirent sans la moindre résistance. Il était nuit, et le p[illegible] qu'ils trouvèrent paisiblement couché, prenant ses libérateur[illegible] une troupe de voleurs, leur présenta ses vètemens. « Il [illegible] de brigandage ! » lui dirent-ils. Levez-vous au plus vite[illegible]z avec nous. » Comprenant alors leur dessein, et les reconna[illegible] parfaitement : « Retirez-vous, leur répondit-il, si vous voulez me faire plaisir ; » ou si vous voulez me faire quelque violence, ôtez-moi la vie, et » laissez en paix ceux qui nous emmènent. » Cependant ils le firent lever de force ; et comme il s'attachait à tout ce qu'il trouvait, ils le saisirent par les pieds et par les mains, et l'enlevèrent malgré lui. On le mit sur un âne, et on l'escorta jusqu'à ce qu'il fût hors de tout péril. Il se retira dans un lieu désert de la Marmarique, où il resta avec deux Chrétiens seulement.

S. Cyprien, comme un des plus illustres docteurs des Chrétiens, et conséquemment des plus odieux aux zélateurs du paganisme, fut obligé de céder au temps. Ceux-ci conservaient toujours un secret dépit contre lui, de ce qu'étant né païen comme eux, et faisant concevoir par ses talens les plus hautes espérances, il avait transporté tous ces avantages au christianisme. Il ne fit qu'augmenter cette animosité par l'activité de son zèle, qui se déploya tout entier dans la persécution : il encourageait son nombreux troupeau par ses paroles et par ses lettres multipliées ; il portait tout son peuple à la pénitence et à la ferveur ; il le faisait entrer dans les vues du ciel, qui voulait discerner par de rudes épreuves le bon grain de l'ivraie, ranimer l'esprit de détachement et de sainteté dans l'Eglise. Une conduite si pastorale n'avait pas tardé à irriter les infidèles. Déjà le peuple idolâtre s'était ému dans le cirque à diverses reprises, et plusieurs fois on avait entendu retentir par tout l'amphithéâtre ces clameurs menaçantes : « Cyprien aux lions ! aux lions Cyprien ! »

Le saint évêque s'inquiétait peu de sa sûreté personnelle ; mais l'intérêt de son église l'emporta. Il se retira, de peur d'échauffer

[1] Eus. VII, 11.



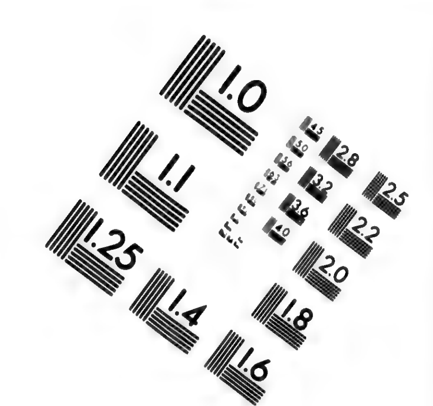
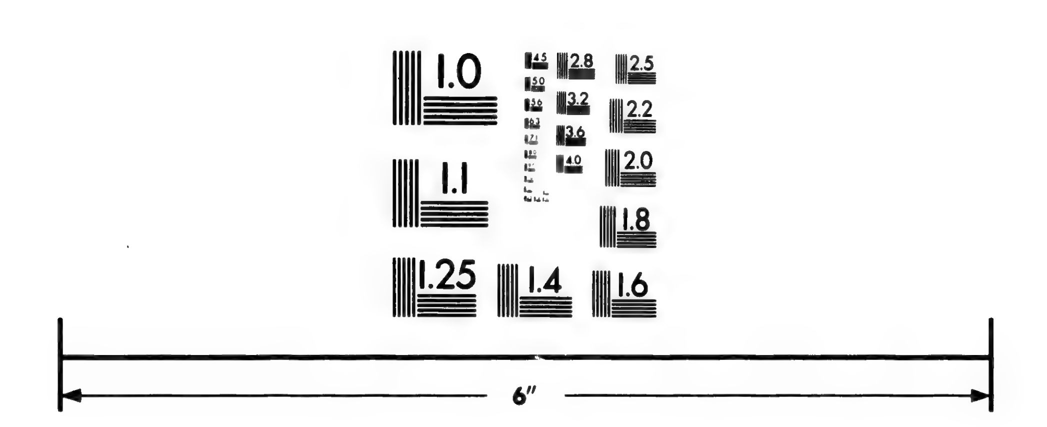


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



davantage les idolâtres, en continuant de se montrer avec intrépidité. Sa retraite ne fut point oisive. Il écrivait tantôt à ses prêtres, tantôt aux confesseurs détenus dans les prisons. « Je vous conjure, » disait-il au clergé de Carthage, de redoubler votre ferveur pour » remplir nos devoirs avec les vôtres, puisque l'on me force de de» meurer absent. Que les troubles présens ne soient pas une raison » de déroger à la régularité de la discipline, ni de négliger les » membres indigens de Jésus-Christ, non-seulement ceux qui sont » dans les fers, mais tous ceux qui persévèrent dans la foi. Prenez » un soin encore plus spécial des veuves, des malades, des étran» gers. Distribuez-leur ce que j'ai laissé entre les mains du prêtre » Rogatien. De peur que la première somme ne fût déjà dépensée, » je lui en ai fait remettre une autre par l'acolyte Narique. Mais puis» que nos péchés ont attiré cette tempête, notre attention princi» pale doit être de désarmer la colère divine par nos humbles » supplications. L'oraison ne suffit point : joignons-y le jeûne et » les larmes, toutes sortes de pénitences. Encore un peu de cou» rage : la paix nous sera bientôt rendue ; soyez-en certains, et » assurez-en les frères. Le Seigneur a daigné le faire connaître au » plus indigne de ses serviteurs. Ce qui la retarde un peu, c'est » qu'il reste encore quelques sujets à éprouver. En attendant, que » les frères usent de précaution dans les visites de charité qu'ils ren» dent aux confesseurs, et qu'ils n'aillent point aux prisons en gran» des troupes. Prenez garde aussi que les prêtres qui y offrent le sa» crifice n'y paraissent que tour à tour, avec un seul diacre, afin que » le changement de personnes les rende moins suspects. Et quand » un confesseur vient à mourir dans ces lieux, quand bien même il » n'aurait encore subi nulle torture, ayez une religieuse vénération » pour son corps, et comptez-le entre les saints. Marquez exacte» ment le jour de sa mort, pour célébrer sa mémoire, dans la suite, » avec celles des anciens martyrs. Dès que nous l'apprenons, nous » offrons ici le saint sacrifice que nous espérons offrir bientôt » avec vous. »

En écrivant aux confesseurs, le vigilant pasteur leur marquait combien il eût souhaité jouir de leur présence, s'il eût été possible. « Et que peut-il y avoir de plus agréable pour moi, ajoutait-il, » que de baiser ces mains pures, chargées de chaînes pour s'être » refusées à un culte impie, et ces bouches consacrées par une écla» tante confession de l'adorable nom du Seigneur Jésus ! Ne perdez » pas un moment de vue les riches couronnes qui, poûr ainsi dire, » reposent déjà sur vos têtes. Heureuses aussi, et doublement heu» reuses, les femmes fortes qui sont avec vous, et qui s'élevent avec » un courage si mâle au-dessus de la faiblesse de leur sexe ! Pour

» que rien ne manquât à la gloire de votre confession, le Dieu des » victoires vous a même associé des enfans. »

Le saint pasteur de Néocésarée, Grégoire le Thaumaturge, se retira aussi, uniquement pour donner à son peuple cet exemple de prudence chrétienne. Comme il les avait tous engendrés en Jésus-Christ, et que tous, par conséquent, étaient nouveaux dans la foi, ce sage et tendre père craignait de les voir engagés, sans une disposition marquée de la Providence, dans un combat au-dessus de leurs forces. Le Seigneur bénit tellement ses soins, que, par une exception unique et tout-à-fait merveilleuse dans l'horrible persécution de Dèce, on ne vit pas un seul apostat à Néocésarée. Dieu voulut même témoigner, par un miracle particulier, qu'il approuvait la retraite du saint évêque[1]. Il s'était réfugié dans les montagnes, où les émissaires de la tyrannie le poursuivirent en grand nombre. Les uns gardaient les passages, les autres parcouraient les lieux déserts, furetaient dans les défilés, dans tous les abris, et jusque dans les moindres creux de rochers. Il était impossible qu'il échappât naturellement à leurs regards, et ils passèrent en effet vingt fois devant lui. Cependant ils ne le virent jamais. Le principal guide de la troupe, étonné d'une chose si étrange, retourna seul aux mêmes endroits. Il trouva le saint en oraison avec son diacre, immobiles l'un et l'autre dans un lieu où l'officier venait de passer avec son escouade, et où ils n'avaient tous vu que deux arbres. Il se jeta aux pieds du Thaumaturge, se fit chrétien, et ne voulut plus le quitter.

Les païens tournèrent toute leur rage contre les ouailles de Grégoire, et en surprirent plusieurs dans leurs retraites; mais les ferventes prières du pasteur les soutinrent. Un jour on le vit se troubler tout-à-coup en priant; il reprit, l'instant d'après, sa sérénité en bénissant Dieu. On lui demanda la cause de ces soudaines alternatives; et il répondit qu'à l'heure où il parlait, un jeune homme de haut rang, nommé Troade, avait été présenté au gouverneur, et qu'après beaucoup de tourmens, il avait remporté la palme du martyre. Son diacre, qui était cet ancien prêtre d'idoles, converti comme on l'a vu, eut la curiosité de s'informer de toutes les circonstances, et il les trouva telles précisément que le saint les avait annoncées.

Beaucoup de fidèles de tous pays se retirèrent en des lieux inhabités. Plusieurs même s'enfuirent jusque dans les déserts immenses de l'Arabie, où il en périt une infinité de faim et de misère. Chérémon, évêque de Nicopolis, fut de ce nombre, avec tous les gens

[1] Greg. Niss. in Vit. Thaum.

de sa maison. D'Alexandrie et de toute l'Egypte, on s'enfonçait dans les solitudes de la Thébaïde; et le Seigneur, tournant au bien de l'Eglise la malignité même de ses ennemis, donna ainsi l'origine à la vie erémitique qui forma, dans les lieux les plus incultes, des peuples entiers de saints.

Paul fut le premier de ces illustres solitaires. Il était de la Basse-Thébaïde, où il vivait déjà d'une manière très-chrétienne. Sa jeunesse, sa fortune, sa naissance distinguée, ne l'avaient point engagé dans le désordre. Il ne respirait que la vertu; mais son humilité lui fit craindre de s'exposer aux tourmens. Il se cacha d'abord dans une maison de campagne, d'où, apprenant que son beau-frère voulait le livrer pour avoir ses biens, il pénétra bien avant dans le désert, et là, sous la direction immédiate de l'Esprit saint, il trouva, dans la méditation des choses éternelles, des douceurs que toutes les possessions de la terre n'eussent pu lui procurer. Dieu, qui le conduisait, lui fit rencontrer un rocher, dans l'épaisseur duquel la nature avait taillé comme une salle qui était éclairée d'une manière agréable par une ouverture supérieure. Une source pure et abondante, qui jaillissait de la montagne, et formait tout près de la vallée un beau ruisseau, servait à désaltérer le solitaire. Un grand palmier ombrageait l'entrée de sa grotte, et le nourrit de son fruit, jusqu'à ce que le Seigneur lui fit porter, par un corbeau, une nourriture plus convenable à son âge avancé. Là, Paul, n'ayant d'autre compagnie que les monstres d'Afrique, vécut quatre-vingt-douze ans sans ennuis et sans inquiétude. Souvent, après avoir passé toute la nuit en oraison, il trouvait que l'aurore venait trop vite interrompre la douceur de ses entretiens avec Dieu. Quelquefois il se représentant, de ce port tranquille, la fougue des passions qui agitent les gens du siècle, gémissait sur leur aveuglement qui lui faisait d'autant mieux goûter le bonheur de son état, s'applaudissait d'être inconnu à l'univers entier, et jouissait avec une humble gratitude des faveurs divines et de son innocence. Dieu ne le fit connaître qu'au grand saint Antoine, après bien des années passées dans cette retraite sauvage, et seulement peu avant sa mort, qui n'arriva qu'à la cent treizième année de son âge, en 342.

Si la persécution procura de si grands avantages à l'Eglise, on ne saurait néanmoins dissimuler qu'en différens endroits elle ne l'ait accablée de douleur et de confusion. Il y eut beaucoup d'apostats entre les Chrétiens de la molle et voluptueuse Alexandrie, surtout parmi ceux qui avaient un rang et des biens considérables. Quelques-uns accouraient de leur propre mouvement, pour sacrifier aux idoles, protestant qu'ils n'avaient jamais été Chrétiens;

et quelques-uns en effet n'avaient jamais eu l'esprit du christianisme. Leur exemple ne laissait pas que d'en séduire beaucoup d'autres. La plupart de ceux-ci s'approchaient de l'autel, d'un air pâle et tremblant, plus semblables à des victimes qu'à des sacrificateurs. Le peuple idolâtre insultait lui-même à leurs lâches terreurs; car on voyait qu'ils craignaient tout à la fois et de sacrifier et de mourir. D'autres se laissaient traîner en prison, soutenaient même les premières tortures, et succombaient ensuite.

Le scandale fut encore plus grand à Carthage, et toujours parmi les riches. Il y en eut un si grand nombre qui voulaient tous à la fois renoncer au christianisme, que les magistrats étaient forcés d'en remettre une partie au lendemain. Mais les sacriléges déserteurs demandaient, comme une grâce, d'être admis les premiers. L'on en vit apporter leurs enfans qu'on ne leur demandait pas, et les présenter à l'idole, comme pour anéantir en eux le caractère de Jésus-Christ. Toutefois le très-grand nombre des coupables fut de ceux qui, pour s'épargner la honte d'une apostasie publique, prirent du magistrat des libelles ou billets pour n'être point recherchés; d'où leur vint le nom de libellatiques; et l'on regarda cette pratique comme une profession indirecte de l'idolâtrie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, d'incompréhensible même pour quiconque ne fait pas attention à l'inconséquence du cœur humain dans ses procédés, ce sont moins ces chutes occasionées par la crainte, que les relâchemens et de vrais débordemens parmi les confesseurs les plus fermes et les plus intrépides. « Quelle » honte pour la cause que vous défendez, écrivit S. Cyprien à » quelques-uns d'entre eux, quelle honte de voir, parmi vous, » celui-ci intempérant et plongé dans l'ivresse; celui-là follement » amoureux de son pays, et assez imprudent pour y revenir après » en avoir été banni; en sorte qu'il s'expose à périr non comme » chrétien, mais comme réfractaire et contumace! Il en est qui » sont tout remplis d'orgueil et bouffis de vanité. J'apprends, ce » qu'il y a de plus scandaleux encore, que, tout nouvellement » sanctifiés par une confession généreuse, ils oublient les lois sa» crées de la pudeur, et profanent ou s'exposent à profaner dans » leurs personnes les membres de Jésus-Christ et les temples du » Saint-Esprit. Quand leur conscience ne leur reprocherait point » d'impudicité réelle, le scandale n'est-il pas déjà un très-grand » crime? N'en est-ce pas un autre que l'amertume du cœur et la » jalousie, les disputes, les paroles injurieuses et les emportemens » si communs dans vos sociétés? »

Ce saint et zélé prélat fut encore beaucoup plus affligé à l'occasion d'un abus qui tendait à ruiner de fond en comble un des

points les plus capitaux de la discipline. La pénitence était alors dans une grande vigueur. Toujours elle avait été regardée comme indispensablement nécessaire dans sa substance : mais l'exercice public ou particulier en avait absolument dépendu des pasteurs dans les premiers temps; et ce ne fut guère avant deux siècles, ou qu'après l'hérésie de Montan, qu'on suivit en cette matière des lois précises et uniformes. Elles se trouvaient dans toute leur force au temps de S. Cyprien; et son zèle pour une police si glorieuse à l'Eglise, et si salutaire aux fidèles, ne put voir qu'avec une douleur extrême que le respect pour les martyrs y portât la plus dangereuse atteinte. Non-seulement on diminuait, à leur recommandation, les satisfactions imposées aux libellatiques, mais il n'y avait pas jusqu'aux lâches, qui avaient idolâtré hautement et très-librement, qui ne voulussent être admis à la communion ou réconciliation solennelle, sur certains billets de recommandation qu'ils extorquaient des martyrs et des confesseurs. Ils les attendaient au passage quand on les conduisait à la mort, ou ils les allaient trouver dans leurs prisons, et les engageaient, par des sollicitations importunes et par des larmes souvent affectées, à leur accorder ce qu'on appela une cédule de paix, et dont voici la teneur : *Qu'un tel communique avec les siens*. On avait tant de vénération pour les saintes victimes de Jésus-Christ, qu'on regardait leur jugement comme prononcé par Jésus-Christ même. Mais ces dispositions religieuses tournaient au dépérissement de la religion. Souvent les confesseurs accordaient la paix sans discernement, et l'usage de la pénitence s'abolissait d'une manière visible et rapide.

Entre les fidèles emprisonnés à Carthage, il y avait un certain Lucien, qui était en commerce de lettres avec un Chrétien de Rome, nommé Célérin. Celui-ci, étant sorti de prison, après avoir confessé la foi devant l'empereur, écrivit au confesseur de Carthage, c'est-à-dire à Lucien, son ancien ami, pour obtenir la grâce de la réconciliation à deux femmes qui avaient idolâtré. Il obtint plus qu'il ne demandait. Lucien répondit, en termes impératifs, qu'il voulait qu'elles eussent la paix ; « et non-seulement ces deux personnes, ajoutait-il, mais celles à qui vous savez que s'applique notre intention. » Ce premier pas fait, Lucien n'écouta plus que son esprit ardent et peu éclairé. Il donnait indistinctement des lettres de paix à tous les apostats, et, devenant comme chef de faction, il les écrivit au nom des autres confesseurs, surtout au nom d'un martyr nommé Paul, quoique mort depuis quelque temps; parce qu'ils avaient eu d'étroites liaisons ensemble, et que Paul lui avait paru fort enclin à cette sorte d'indulgence.

S. Cyprien, averti dans sa retraite de cette étrange conduite, fut alarmé des désordres qu'elle ne pouvait manquer d'occasioner. Aussitôt il s'efforça d'y remédier en écrivant aux confesseurs, à son clergé et à son peuple. Il les conjura tous de ne point accorder la paix ou la communion, sans considérer au moins la différence des chutes et le temps de pénitence qu'on en aurait fait. Et, jugeant cette affaire d'une tout autre importance qu'elle ne paraît à ceux qui n'ont plus l'idée de l'ancienne discipline, il voulut qu'on attendît son retour, afin qu'il pût examiner par lui-même tous les cas particuliers dans une assemblée d'évêques, et en la présence des confesseurs. Voyant ensuite qu'il ne lui était pas encore possible de paraître à Carthage, il usa de certaine condescendance, et statua que les prêtres pourraient réconcilier les malades qui se trouveraient en danger de mort.

On ne laissa pas que de noircir le zèle du pasteur, et d'en faire un rapport infidèle au clergé de Rome, le saint Siége étant encore vacant depuis le martyre du saint pape Fabien. Le primat d'Afrique ne dédaigna point de se justifier, ou plutôt il demanda une règle sûre de conduite en ces conjonctures. N'ayant jamais rien entrepris sans le conseil de son propre clergé, il en coûtait peu à son humilité de se concerter avec la première de toutes les églises. D'ailleurs l'obstination de Lucien se soutenait contre les réglemens du primat, qui, voyant son autorité insuffisante, crut mieux réussir à calmer les troubles de son église, en montrant la conformité de ses principes avec ceux du siége apostolique.

Le pape, bien informé, ne trouva rien qui ne fût digne d'éloges dans la conduite de Cyprien, et répondit, en applaudissant à sa sage sévérité, qu'user de la douceur dont il se plaignait, ce ne serait pas guérir, mais tuer le malade, en lui retranchant, après la blessure du péché, le remède indispensable de la pénitence; que personne n'était plus obligé de maintenir la sainte rigueur de l'Evangile, que des martyrs qui s'exposaient aux tourmens pour sa défense; et que c'était une sorte d'apostasie de déshonorer la morale du Verbe fait homme, quoiqu'on en confessât la foi; que les pénitens devaient supplier avec une ardeur modeste, avec un empressement soumis et respectueux, avec une humilité constante; qu'ils pouvaient frapper aux portes de l'église, et non pas les rompre; se présenter sur le seuil, sans tenter témérairement de passer outre; veiller à l'entrée du camp, mais pleins du souvenir de leur désertion, et disposés à toutes les épreuves capables d'en réparer le scandale. La lettre, concertée avec quelques évêques qui avaient été appelés du voisinage, et avec ceux des provinces éloignées qui s'étaient réfugiés à Rome à cause

de la persécution, finissait par régler provisionnellement qu'on s'en tiendrait à l'ancienne discipline, dans les cas ordinaires, en attendant la paix de l'Eglise et l'élection d'un souverain pontife, pour examiner à fond cette affaire; mais qu'en péril de mort on n'oublierait pas, comme l'Eglise romaine s'en était déjà expliquée, que c'était un devoir d'accorder la réconciliation aux pénitens, et le baptême aux catéchumènes, aussi bien que d'assister ceux qui étaient persécutés pour la religion. Cette lettre fut un décret de réglement, non-seulement pour Carthage, mais pour toutes les églises, où on l'envoya aussitôt. Elle était de la composition du prêtre Novatien, et elle donne à connaître les talens dont on le verra bientôt abuser pour former un schisme. Les autres prêtres de l'Eglise romaine y avaient tous souscrit.

Après ce décret, les Chrétiens tombés ne se rendirent pas encore. Ils prétendirent, au contraire, que la paix leur était strictement due par la concession des martyrs, et qu'on ne pouvait sans injustice la leur contester. Ils écrivirent dans ces sentimens à Cyprien, et ils empruntèrent le nom de l'Eglise, qu'ils osaient mettre tout entière de leur côté. Le saint leur répondit que le Seigneur avait édifié son Eglise sur le fondement de l'épiscopat, en disant à son chef : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai » mon Eglise; » et, quoique ces paroles établissent principalement la primauté de Pierre et de son siége, qu'elles concernent aussi les autres évêques, à cause de l'unité de l'épiscopat; que l'Eglise catholique est une, et que les évêques joints ensemble font solidairement le lien de son union; qu'à Dieu ne plaise qu'on appelle église une troupe de réfractaires; que si une multitude indocile fait bande à part, le corps de l'Eglise ne se sépare pas pour cela de son chef adorable Jésus-Christ; et que ceux-là sont le troupeau fidèle, le légitime et véritable bercail, qui demeurent unis à l'évêque. Ainsi s'exprimait cet illustre docteur, dans un temps où il paraissait si expédient de ménager les esprits. Mais il ne concevait rien de pire que de donner atteinte, soit à la pureté de la foi, soit à la vigueur de la discipline. Tel était l'esprit de l'Eglise durant l'une des plus rudes persécutions. Quand elle fut passée, Cyprien régla dans un concile, comme il se l'était proposé, les cas particuliers qui souffraient quelque difficulté; et il prit des mesures efficaces pour l'exécution de tous les réglemens.

Antonien, évêque dans la Numidie, était embarrassé sur la manière de se conduire avec ceux qui, réconciliés en péril de mort, viendraient à guérir. Aussi judicieux que zélé, Cyprien lui répondit qu'il n'en fallait pas moins les secourir dans le danger, ainsi

qu'il avait été résolu. « Mais, après que nous leur avons ainsi » donné la paix, ajoutait-il, nous ne pouvons les obliger à mourir » en effet, bien qu'ils ne soient reçus que comme mourans. » Puis, inspirant cet esprit de douceur et de charité dont il était pénétré : « Il faut bien, poursuit-il, recevoir les pécheurs à pénitence, » de peur qu'ils ne tombent dans le désespoir. Et qu'on ne craigne » point que cette condescendance diminue le nombre des mar» tyrs. N'est-il pas des vierges, quoiqu'on accorde la pénitence » aux adultères? »

Cyprien n'était pas sorti de cet embarras qu'on lui en suscita un nouveau. Depuis long-temps, Félicissime ne laissait échapper aucune occasion de faire peine à son évêque. Il avait mis en œuvre tout ce que son esprit artificieux lui suggérait pour brouiller de plus en plus l'affaire des libellatiques. Lui voyant prendre un tour tout contraire à son attente, il forma un schisme déclaré, éleva autel contre autel, se fit à part une église et un troupeau, qu'il assembla sur une montagne hors de la ville. De là il lança des excommunications sur tous ceux qui ne s'attachèrent point à lui. Le saint évêque fut contraint de se servir des mêmes armes, afin d'empêcher une plus grande défection. Mais autant les anathèmes lancés de la montagne étaient vains et impuissans, autant ceux de la chaire légitime étaient efficaces. Félicissime n'avait pas même le trompeur avantage, assez ordinaire aux chefs de parti, d'être ou de paraître irréprochable dans ses mœurs. Il était convaincu de fraudes criantes, comme de s'être approprié un argent qu'il avait en dépôt, et d'avoir corrompu des vierges. Des Chrétiens dignes de toute croyance l'accusaient même d'adultère, et offraient la preuve de cette accusation.

Le prêtre Novat, qui avait été le premier auteur du mal, en détachant hautement Félicissime de son prélat, et en le faisant clandestinement ordonner diacre, était encore pire que ce malheureux. Aux vices de l'esprit il joignait l'avarice et les violences les plus criantes. On lui reprochait d'avoir dépouillé les orphelins, les veuves, et jusqu'aux églises ; d'avoir laissé mourir de faim son propre père, sans daigner même le faire inhumer. Personne n'ignorait, tant ce premier scandale avait causé de troubles dans son voisinage, qu'étant marié, il avait si brutalement maltraité sa femme dans une grossesse, que l'enfant avait péri dans le sein de sa mère. Le cri public s'élevait de toutes parts contre lui. Les fidèles sollicitaient unanimement une punition éclatante, pour des fautes inouies dans un prêtre ; et il allait être déposé, peut-être même excommunié, quand les troubles de la persécution lui donnèrent du répit. Il prévint sa condamna-

tion, qui n'était que différée, en se séparant et en poussant les autres à se séparer du pasteur légitime. Peu satisfait d'avoir troublé l'église d'Afrique, ce suborneur intrigant se rendit à Rome. Il y eut bientôt formé des liaisons. N'ayant pour objet que de se faire valoir, tous les moyens lui devinrent égaux. A Carthage il avait appuyé la faction de Félicissime, qui accordait la communion aux apostats, sans les obliger à aucune pénitence; à Rome, il appuya Novatien, qui les rejetait tous avec une dureté désespérante. Telle fut l'origine du premier schisme qui ait osé attenter à l'unité de l'Eglise romaine.

LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SCHISME DES NOVATIENS EN 251, JUSQU'A L'EMPIRE DE DIOCLÉTIEN EN 281.

Le clergé de l'Eglise romaine, dépourvu de pontife depuis l'année 250, était composé de quarante-six prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres, de quarante-deux acolytes et de cinquante-deux tant exorcistes que lecteurs ou portiers. On avait tardé pendant près d'un an et demi à remplir la première dignité de l'Eglise, afin de ralentir le feu de la persécution. Mais, malgré cette multitude de subalternes, tous ou presque tous d'un vrai mérite, on s'aperçut cependant que le plus grand des inconvéniens et des périls, c'était de demeurer plus long-temps sans chef. Ainsi l'on ne balança plus à en faire l'élection; et le 4 juin de l'an 251, le peuple et le clergé, avec seize évêques qui se trouvaient à Rome, dont deux africains, choisirent Corneille, qui fut consacré sur-le-champ. La science et la vertu furent les seuls degrés par où il monta sur ce siége éminent; encore fit-il tous ses efforts pour s'en défendre, se disant, par une modestie et un détachement exemplaires, incapable de porter un si lourd fardeau. Mais plus il résista, plus on l'en jugea digne. Ayant pris naissance à Rome, et passé par tous les postes de cette église, il était parfaitement connu de ceux qui le choisissaient. Le seul Novatien se déclara contre l'élection, poussé par une ambition dévorante, quoique habilement déguisée, et par le turbulent Novat. L'ambitieux Novatien jouissait, avec raison, d'une grande réputation d'éloquence et de doctrine, et il ne fut pas difficile à son adulateur de lui persuader qu'on lui avait fait injustice. Ces deux méchans prêtres s'unirent d'intérêt comme de sentiment, et commencèrent par semer des calomnies atroces contre Corneille, afin de le rendre odieux à tout le monde. Ils les colorèrent avec tant d'art, qu'elles surprirent un grand nombre de confesseurs, dont l'autorité était comme sacrée parmi les Chrétiens. A la première nouvelle de ces dissensions, S. Cyprien et les évê-

ques d'Afrique envoyèrent à Rome deux de leurs collègues, nommés Caldone et Fortunat, avec commission, s'ils ne pouvaient mettre fin à ce triste démêlé, d'en prendre une exacte connaissance, d'approfondir le droit respectif des parties, afin que, sur le rapport, on pût prendre la résolution la plus convenable. L'ambition et les artifices de Novatien firent échouer toutes les tentatives. Il avait toujours protesté, même avec serment, qu'il fuyait l'épiscopat; mais on eut tout lieu de se convaincre que ces déclarations affectées cachaient, comme il est ordinaire, d'autant plus d'envie d'y parvenir. Toutes sortes de raisons l'en excluaient néanmoins; et, si on l'avait ordonné prêtre, il ne devait cette distinction qu'aux instances redoublées d'un évêque qui l'aimait aveuglément : car il était néophyte quand on l'ordonna; il avait été possédé du démon, était resté fort long-temps catéchumène, et n'avait jamais témoigné que de la froideur pour la grâce du baptême. Avant sa conversion, c'était un philosophe entêté des erreurs stoïciennes, auxquelles il ne renonça jamais parfaitement. La persécution étant survenue, il n'osait paraître pour aucune bonne œuvre; et, comme on le pressait un jour d'aller secourir les confesseurs, il répondit d'une manière insensée et scandaleuse, qu'il ne voulait plus être prêtre, et qu'il aimait beaucoup mieux l'état de philosophe. Tel fut le rival de S. Corneille, et le premier des antipapes : voici la marche qu'il suivit.

Il fit venir à Rome trois évêques italiens, gens simples et sans usage, en les faisant assurer qu'eux seuls pourraient y faire cesser les divisions de l'Eglise. Ces hommes, au-dessous du médiocre, se crurent importans, et prouvèrent, après tant d'autres, que personne n'est plus facilement la dupe des éloges flatteurs, que ceux qui les méritent le moins. Dès qu'ils furent arrivés, Novatien, sous prétexte de les bien recevoir, les logea dans une maison, où on les tint comme prisonniers. Mais on les pressa aussitôt de se mettre à table; on leur fit bonne chère, et les surveillans qu'on leur avait donnés étaient chargés sur toute chose de les faire bien boire. L'expédient réussit sans trop de difficultés; et quand Novatien les sut ivres, il survint sur les quatre heures après-midi, leur persuada que le siége pontifical était vacant, nonobstant l'élection de Corneille, qu'il disait défectueuse, et se fit ordonner à sa place. Un de ces évêques se repentit aussitôt de sa faute, la vint confesser avec larmes, et le pontife légitime lui accorda la communion, à la prière du peuple, mais la communion laïque seulement, et l'on mit un nouvel évêque sur son siége. Les deux autres furent déposés d'une manière plus honteuse.

L'antipape usa de sa dignité comme il l'avait acquise. Ce ne

furent qu'impiétés et que violences, soit pour se faire des partisans, soit pour conserver ceux qu'il s'était faits. Il les obligeait de lui jurer fidélité sur la sainte eucharistie, en la leur distribuant, et prenant à chacun les deux mains, il leur disait, au lieu des prières accoutumées : « Promettez-moi, par le corps et le sang » de Jésus-Christ, de ne jamais me quitter pour retourner à Cor» neille. » Il ne lâchait les mains, et ne donnait le pain sacré qu'après qu'on avait répondu, au lieu d'*amen* : « Je ne retournerai » point à Corneille. » Telle était la forme sacrilége du schismatique enrôlement. Il écrivit cependant aux évêques des grands siéges, pour annoncer son exaltation, ne manqua pas de publier qu'on lui avait fait violence en l'élevant sur le saint Siége, et il chargea le pontife légitime des plus noires calomnies.

On imagine à peine qu'une trame aussi grossière ait pu faire la moindre illusion. Mais ce qui surprenait la religion des fidèles, c'était le témoignage des confesseurs de la foi, que l'habile usurpateur faisait écrire avec lui. On croyait ne pouvoir errer, sur la parole des martyrs. Le mal gagnait dans toutes les églises, et il fallut que les docteurs du premier ordre découvrissent le piége par la supériorité de leurs lumières.

S. Denys d'Alexandrie répondit à l'intrus, qu'il ne pouvait mieux faire connaître qu'on l'avait élu malgré lui, qu'en abdiquant pour le bien de la paix; que pour un aussi beau motif que l'unité de l'Eglise, il aurait dû résister à la violence de ses partisans, en s'exposant à tout souffrir, plutôt que de multiplier la chaire apostolique; et que le martyre enduré pour cette cause eût été aussi méritoire en soi, et plus important dans ses suites, que le martyre souffert pour ne pas sacrifier aux idoles [1]. Il l'exhortait enfin à faire cesser le scandale, ou du moins à sauver son âme, s'il ne pouvait plus ramener les autres.

S. Cyprien avait quitté sa retraite, quand il reçut les lettres de Novatien. Comme il avait pris la précaution d'envoyer lui-même à Rome pour être mieux instruit, il refusa la communion, de concert avec les évêques de sa province, aux envoyés de l'anti-pape. On tenait actuellement un concile à Carthage, afin de rétablir la vigueur de la discipline, qui n'avait pu manquer de languir durant les dernières persécutions. Les envoyés schismatiques voulaient à toute force être entendus, et ils faisaient grand bruit sur les chefs d'accusation qu'ils s'offraient à prouver contre le pape Corneille. Mais les prélats jugèrent tous qu'il était injuste et contraire à l'honneur de l'épiscopat, après une élection si bien

[1] Hier. de Script. in Dyonis.

confirmée, d'entendre ce qui ne pouvait plus passer que pour un libelle scandaleux. Dans ce même concile, on examina ce qui regardait le schisme de Félicissime et de ses adhérens, qui furent excommuniés. La réconciliation des apostats fut traitée de nouveau. Il y avait diversité d'opinion entre les Pères : les uns inclinaient fort à l'indulgence, les autres à une exacte rigueur; et chacun alléguait en sa faveur les saintes Ecritures. On résolut enfin de ne pas s'en tenir aux termes généraux de la question, mais de descendre dans le détail et l'examen des causes et de toutes les circonstances des chutes diverses, des degrés de volonté et de scandale qui s'y rencontraient, des dispositions et des besoins de chacun des coupables. On dressa plusieurs articles ou canons qu'on envoya à Rome; et ce sont ces canons, confirmés par le Saint-Siége, qu'on nomma depuis pénitentiaux, et qui servirent quelque temps de règle dans l'Eglise pour la réconciliation des pécheurs. S. Cyprien écrivit enfin, en son privé nom, au pape S Corneille, et aux confesseurs qui s'étaient laissé séduire par Novatien; mais avec ordre au porteur de ces dernières lettres, de ne les remettre à leur adresse qu'après qu'elles auraient été lues au souverain pontife, et qu'il aurait trouvé bon qu'on les remît.

Corneille rassembla sans délai soixante évêques, avec un plus grand nombre de prêtres et de diacres. Les réglemens de Carthage, par rapport à la pénitence des apostats, furent confirmés sur l'avis de cette assemblée, spécialement le canon qui ordonnait de recevoir les évêques aussitôt après leur pénitence, mais au rang des laïques seulement. On condamna Novatien, son schisme et ses prétentions hérétiques : car il soutenait généralement que l'Eglise n'avait pas le pouvoir d'accorder la paix à ceux qui étaient tombés dans les persécutions, et qu'on ne pouvait pas permettre les secondes noces. Le pape écrivit aux diverses églises, pour les instruire de ce qui avait été réglé dans son concile. Dans sa lettre à Fabien, évêque d'Antioche, qui montrait quelque penchant pour le parti schismatique, il s'attacha particulièrement à faire voir que toutes les églises d'Italie et d'Afrique étaient unies de sentiment; et cette vigilance pontificale préserva le patriarche et toute l'Eglise d'Orient de la séduction. Il y eut même à Antioche, sous le successeur de Fabien, un concile composé de plusieurs évêques de Cappadoce et d'Asie, outre ceux de Syrie, dans lequel on prononça contre les Novatiens.

Le pape ayant de même fait passer à l'évêque d'Alexandrie les décisions du concile romain, Denys publia une excellente instruction sur la pénitence, où, saisissant tout l'esprit du concile, sans

se contenter de confirmer son peuple dans les principes catholiques, il en tira des règles de perfection pour la conduite des âmes les plus ferventes. Son zèle contre le schisme servit infiniment à plusieurs autres églises, notamment à celle d'Antioche.

Novatien, se voyant ainsi humilié du côté de Rome, fit une nouvelle tentative en Afrique. Il y envoya le fameux Novat, avec quelques autres schismatiques; mais Corneille en avertit aussitôt Cyprien. Les troubles paraissaient attachés aux pas du perturbateur, ils sortirent de Rome avec lui; au moins le plus grand scandale y cessa-t-il bientôt. Les confesseurs rentrèrent avec empressement dans le sein de l'unité. On constata qu'ils avaient été frauduleusement compromis par le calomniateur, et qu'ils ignoraient tout le contenu des lettres calomnieuses répandues sous leur nom contre le saint pape Corneille. On les reçut avec une joie sensible, et les prêtres furent rétablis dans leurs places. Le souverain pontife en fit sur-le-champ porter la nouvelle à l'évêque de Carthage.

Mais tandis qu'on se réjouissait de voir assurer à l'Eglise une portion aussi distinguée du bercail de Jésus-Christ, le zèle du saint primat fut alarmé par la faible crédulité d'Antonien, cet évêque de Numidie dont nous avons déjà parlé, et qu'une lettre artificieuse de Novatien entraîna presque dans le schisme. On faisait entendre à ce prélat que le souverain pontife communiquait avec les apostats, parce qu'il avait accordé la paix à l'évêque Trophime, convaincu, disait-on avec vérité, d'avoir offert de l'encens aux idoles. Mais on n'ajoutait pas que Trophime demeurait privé de la dignité épiscopale, quoiqu'il eût réuni à l'Église, par une pénitence des plus exemplaires, le troupeau qu'il avait d'abord égaré par son scandale. Le saint docteur, pour raffermir Antonien, lui fit voir spécialement que ce n'était point par un esprit de relâchement qu'on accordait la paix à ceux qui avaient donné des marques certaines de repentir avant la maladie; puisqu'on tenait une conduite toute différente par rapport aux pécheurs qui ne commençaient à demander la paix que dans la maladie même, et qu'on présumait agir ainsi, moins par regret de leurs fautes, que par crainte de la mort. Telle est la réserve dont on croyait devoir user dans ces conjonctures délicates.

Le danger du scandale étant diminué par la suite, et la rigueur à le réprimer ne devant plus être la même, la discipline, avec les circonstances, changea sur ce point. C'est pourquoi le quatrième concile de Carthage fit des règles encore plus douces, et prescrivit formellement d'admettre à la pénitence le pécheur bien disposé qui la demande en cas de maladie; et, si l'on craint qu'il ne

meure aussitôt, de le réconcilier par l'imposition des mains, et de lui administrer l'eucharistie : ce qui aura lieu, ordonne toujours le concile, en posant une règle à laquelle la pratique commune est conforme, ce qui aura lieu pour la réconciliation, quand même celui qui a demandé la pénitence perdrait la parole par la violence de la maladie, ou tomberait en démence avant l'arrivée du prêtre, pourvu que celui-ci ait des témoignages de la bonne disposition du malade.

Pour l'évêque Antonien, son illustre primat le convainquit enfin que Novatien portait jusqu'à l'hérésie et à l'impiété, la dureté envers les pécheurs qu'il privait de toute espérance; et que c'était, dans ce sophiste mal converti, un reste de la philosophie païenne, ou de cette pernicieuse maxime des stoïciens, suivant laquelle tous les péchés sont égaux, et le sage est incapable de repentir.

A cette occasion, S. Cyprien composa son traité de l'Unité de l'Église, et celui des Tombés, c'est-à-dire des fidèles que la persécution avait engagés dans l'apostasie. Sur quoi il nous apprend que la confession des péchés internes et occultes était en usage de son temps, et même avant l'exemple de ceux qui se confessaient de la seule pensée qu'ils avaient eue de sacrifier aux idoles ou de prendre des billets de sûreté. Il envoya l'un et l'autre de ces traités aux confesseurs de Rome qui venaient de quitter le parti de Novatien, comme un moyen des plus propres à dissiper le reste de leurs préjugés. Tel était surtout le traité de l'Unité de l'Église, où les priviléges et les preuves de la primauté du siége apostolique se trouvent rassemblés et fort relevés par l'évêque de l'un des plus grands siéges. En montrant dans le traité des Tombés beaucoup de douceur et d'indulgence envers les pécheurs, le saint évêque ne marque pas moins d'horreur de leur apostasie et de l'injure faite par là au mystère de la rédemption. A ce sujet, il rapporte un grand nombre de punitions miraculeuses, dont il avait une connaissance particulière.

Cependant il inclinait de plus en plus à la condescendance. On appréhendait une nouvelle persécution. Les évêques, qui se rendaient à Carthage pour un second concile, parlaient beaucoup de révélations et de visions relatives au nouvel assaut qui menaçait l'Église, et avec ce caractère d'autorité que donnait à la prédiction une sainteté éminente. On jugea donc à propos de munir de toutes les armes spirituelles, et de soutenir au plus tôt par l'eucharistie, les fidèles vraiment pénitens qui jusque là n'étaient pas réconciliés. Dans le premier concile on avait fait un réglement provisionnel de ne leur donner la paix qu'en péril de la mort : ce-

lui-ci, qu'on nomma péremptoire, régla qu'on la leur donnerait, ou sans retard, ou après un terme fixé avec une sagesse indulgente. On écrivit à ce sujet au souverain pontife une lettre synodale, qui fut signée de quarante-deux évêques.

Privat, ancien évêque déposé, vint se présenter à ce concile, afin de se justifier, avec quelques prélats condamnés pour cause d'apostasie ou pour d'autres crimes. On ne voulut point les admettre. De dépit, ils ordonnèrent un faux évêque de Carthage, savoir Fortunat, l'un des fauteurs de Félicissime, et déjà condamné avec lui et avec Novat. Aussitôt après l'ordination, Félicissime partit pour Rome, dans le dessein d'obtenir par surprise la communion du pape, et la condamnation de Cyprien. L'Église romaine le rejeta avec indignation, et refusa de l'entendre. On y comptait recevoir sans délai des nouvelles de l'évêque de Carthage; mais comme Cyprien n'avait que du mépris pour une trame si mal concertée, il ne croyait pas devoir en écrire au saint Siége. Cependant les schismatiques revenaient sans cesse à la charge; ils éclataient en menaces furieuses, et se vantaient, avec une audace effrontée, que vingt-cinq évêques avaient assisté à l'ordination de Fortunat. Fatigué de ces clameurs, le pape se plaignit non sans raison à S. Cyprien, de ce qu'il ne lui mandait rien de cette ordination.

L'évêque de Carthage répondit au souverain pontife que, si l'on commençait à craindre les méchans, et que s'ils avaient espérance de se garantir par les menaces de l'indignation due à leurs attentats, c'en était fait du bon ordre et du saint régime de la maison de Dieu; qu'il n'avait nul besoin de justification ou de défense pour sa propre ordination, après le choix unanime du peuple et du clergé, et quatre ans d'épiscopat passés sans reproche; que quand un évêque, cher à son troupeau, et en butte aux ennemis de la foi, au point d'être menacé des bêtes féroces en plein cirque, se trouvait attaqué par des hommes chassés de l'Eglise, la persécution venait clairement de l'agresseur infernal, qui, en perdant le pilote, avaient dessein de perdre aussi le vaisseau. Il se plaint encore de l'appel de ces schismatiques, qui ne formaient qu'une poignée de mauvais sujets déjà connus par leurs déportemens en Italie aussi bien qu'en Afrique, et qui agissaient visiblement avec mauvaise foi; d'autant plus que, rien n'ayant manqué à leur condamnation, soit pour la régularité, soit pour la publicité, leur réclamation était plutôt une révolte qu'un appel. Puis, partant d'un principe, qui avec la possession a fondé le droit suivi dans l'Église de France, ou du moins invoqué par une partie du clergé français; « Comme il a été statué pour nous tous, dit-il, de ne point ad- » mettre les appels en fait de conduite et de malversation; comme

» il a été statué que chacun plaiderait sa cause là où le crime au» rait été commis, il ne faut pas souffrir que ceux qui nous sont » soumis, courent çà et là pour y porter le trouble et le scandale; » mais on doit les réduire à se défendre dans les lieux où sont les ac» cusateurs et les témoins. » Le statut auquel se référait S. Cyprien est conforme au trente-unième canon apostolique, accepté par le pape; mais les évêques d'Afrique, en établissant une règle qu'ils jugeaient utile, n'avaient point prétendu déroger à la primauté du souverain pontife, et Cyprien, tout en réclamant dans ce cas particulier, ne niait point en thèse générale le droit d'appel à Rome.

La persécution, qui se ralluma, ralentit ces divisions intestines. L'empereur Dèce était mort de la manière la plus funeste, après un règne de 24 à 25 mois seulement, sur la fin duquel il réduisit aux dernières extrémités les Barbares qui infestaient le pays du Danube. Pour les avoir à discrétion, il envoya le général Gallus, avec une partie de l'armée, leur couper le passage du fleuve, et avec l'autre il s'avança pour les attaquer lui-même, et les forcer à tout ce qu'il voudrait. Ils étaient campés au-delà d'un marais, où ce prince, habile et prévoyant d'ailleurs, s'engagea inconsidérément, et périt au milieu de ses succès avec son fils. On accusa Gallus de s'être entendu avec les ennemis : ce soupçon parut se changer en certitude, quand on vit le général proclamé empereur, et son fils Volusien déclaré César. Gallus fit néanmoins tous ses efforts pour se disculper. La fille de Dèce épousa Volusien; et Hostilien, fils de ce malheureux prince, eut le titre d'auguste. Mais celui-ci périt peu après, soit de la peste, comme le bruit en courut, soit par les artifices de son apparent bienfaiteur.

Les nouveaux maîtres de Rome ne furent pas plus favorables au christianisme que n'avait été leur prédécesseur; et ils suivirent si bien ses traces en ce point, que l'on confond assez souvent la persécution de Gallus et de Volusien avec celle de Dèce, sous le nom commun de la septième persécution. On entra, ou l'on fit semblant d'entrer dans les préjugés populaires, à l'occasion de la peste qui ravagea une grande partie de l'Empire. On imputa ce fléau aux Chrétiens, et l'on voulut les obliger à sacrifier pour apaiser les dieux. Le pape S. Corneille, en sa qualité de chef de tous les fidèles, fut le premier qu'on entreprit à Rome. En voyant attaquer leur pasteur, les brebis accoururent en foule, loin de se disperser. Plusieurs même de ceux qui étaient tombés sous le règne précédent, vinrent réparer ce scandale, et confessèrent la foi avec intrépidité. Le saint pape fut envoyé en exil après une éclatante confession, avec plusieurs personnes de son clergé; mais les persécuteurs, qui n'en voulaient jamais aux en-

nemis de la catholicité, laissèrent Novatien en repos. S. Corneille mourut dans son exil, l'an 252, au mois de septembre, après avoir occupé le saint Siége 15 à 16 mois. Le prêtre Lucius, l'un des confesseurs exilés avec lui, fut mis à sa place, et endura le martyre quelques mois après.

L'une des plus illustres victimes de cette persécution fut le prêtre Hippolyte, attaché au parti de Novat et de Novatien, et en si grande réputation de vertu, qu'il passait pour incapable d'erreur, dans l'esprit de ceux qui n'approfondissaient pas les choses. Il n'était pas moins vénérable par son âge que par ses lumières. Le peuple, qu'il instruisait depuis long-temps, le suivit en troupe quand on le mena au supplice. On lui demanda quel était le chemin du salut et de la vérité. « Fuyez, s'écria-t-il d'un ton de pro» phète et en homme véritablement inspiré, fuyez le malheureux » Novat, et retournez à l'Eglise catholique : au moment de répon» dre à la vérité increéée, le voile tombe enfin de mes yeux, et je » sens un repentir amer de ce que je vous ai autrefois enseigné. » On le conduisit à Ostie, où le préfet de Rome se trouvait occupé de la recherche des fidèles. Aussitôt que le confesseur arriva, le préfet parut sur son tribunal, environné de bourreaux et d'instrumens de tortures de toute espèce. Tout autour de lui, les troupes de Chrétiens, avec un visage défait et tout l'extérieur sale et négligé, annonçaient les incommodités affreuses parmi lesquelles ils avaient long-temps langui dans les prisons.L'horrible appareil des supplices n'en ébranla pas un seul; et le juge impitoyable les fit tous mourir en diverses manières. Les uns eurent la tête tranchée, plusieurs furent crucifiés, un plus grand nombre encore fut entassé dans un navire tout pourri que l'on coula aussitôt à fond.

Hippolyte voyait tout cela sans le moindre effroi ; et la multitude infidèle, irritée de son glorieux courage, demanda qu'on lui fît subir quelque supplice extraordinaire, comme au coryphée des Chrétiens. Le préfet l'ayant ouï nommer Hippolyte : « Qu'il soit » traité, dit-il, comme celui dont il porte le nom, » voulant parler d'Hippolyte, fils de Thésée, si célèbre par les poètes. On amena sur-le-champ deux chevaux indomptés, on les accoupla de force par un trait en laissant pendre une longue corde, à laquelle on attacha le saint vieillard par les pieds. On lâcha ces animaux fougueux, après les avoir frappés à grands coups de fouet ; et on les épouvanta par des cris redoublés, pour entretenir et animer leur impétuosité naturelle. Le corps du martyr fut bientôt en pièces, et ses membres demeurèrent épars çà et là. Les fidèles recueillirent néanmoins, du mieux qu'ils purent, tous ces restes précieux. Ils ramassèrent jusqu'aux lambeaux des vêtemens et des

chairs, qui s'étaient accrochés aux buissons, et ils imbibèrent des éponges de son sang. Ce saint est différent d'un S. Hippolyte, aussi martyr, mais évêque en Orient, on ne sait de quel siége.

Cependant la peste, que les idolâtres prétendaient arrêter en immolant ainsi les Chrétiens, s'étendait dans toutes les provinces, et redoublait ses ravages avec une violence et une opiniâtreté inouies. Ce fléau dura dix ans, et il enleva infiniment plus d'infidèles, que leur aveugle vengeance ne put faire périr de Chrétiens. Ceux-ci, loin de craindre la contagion, soulageaient avec une héroïque charité, non-seulement leurs frères, mais les idolâtres qui les poursuivaient avec tant d'acharnement.

A Carthage, les ministres de l'Eglise assignèrent à chacun des fidèles ses fonctions particulières, afin que les secours donnés avec ordre en devinssent plus efficaces. A Néocésarée, dans le Pont, l'illustre Grégoire fit servir le fléau à la conversion du reste des païens. La maladie avait commencé parmi eux dans une fête qu'ils célébraient à l'honneur de leurs fausses divinités, avec une pompe et une solennité extraordinaires. L'affluence des citoyens et des gens du voisinage était prodigieuse, et comme on ne pouvait trouver place dans le lieu des spectacles, ils élevèrent la voix tous ensemble, dans leur fol enthousiasme, pour prier les dieux d'élargir l'espace [1]. S. Grégoire le sut, et dit, dans sa douleur, que bientôt ils seraient plus au large qu'ils ne voudraient. Au même instant la peste se déclara avec tant de malignité, que cette multitude innombrable en fut atteinte presque toute à la fois. Nul remède humain n'en pouvait ralentir le cours; et tous les quartiers consternés étaient en proie à la désolation. Non-seulement les maisons particulières, mais les édifices publics et les temples regorgeaient de morts et de mourans, et les rues en étaient jonchées. Laissés seuls et sans secours, les malades sortaient chancelans pour aller aux fontaines tempérer les ardeurs internes qui les consumaient. D'autres, ayant perdu toute espérance de guérir, et craignant moins la perte d'un reste malheureux de vie que la privation de la sépulture, se traînaient encore vivans dans les sépulcres pour y expirer. Dans ce deuil universel, on voyait ou l'on croyait voir des spectres entrer dans les maisons, et toujours la mort les y accompagner.

Tant de fatales circonstances firent enfin penser que ce pouvait être une punition de la part du Dieu des Chrétiens, plutôt que des divinités du paganisme, qui se montraient si impuissantes. Aussitôt le peuple idolâtre courut à l'évêque, dont la seule présence avait chassé la maladie de quelques maisons où il était entré. Ils lui

[1] Greg. Nyss. Vit. Thaum.

promirent d'embrasser l'Evangile, si, par ses prières, il les délivrait de cette affreuse calamité. Le saint pria, les délivra; et ils tinrent si généralement parole, que Grégoire, qui n'avait trouvé que dix-sept Chrétiens dans la ville quand on l'en fit évêque, eut la consolation, lorsqu'il mourut, au commencement de l'empire d'Aurélien, de n'y laisser qu'un pareil nombre d'idolâtres.

Les saints Pères ne parlent de lui que comme d'un homme de prodiges, rare même entre les saints, et comparable aux plus illustres patriarches, aux apôtres, aux prophètes, autant par ses miracles que par ses vertus. Il n'était pas moins distingué par son érudition et la beauté de son génie. Son panégyrique d'Origène est un des plus magnifiques morceaux d'éloquence de l'antiquité ecclésiastique. Outre cette pièce et son symbole, nous avons son épître canonique, adressée à un évêque qui le consultait sur les différens degrés de pénitence, que le saint distinguait dès-lors.

Avec la peste, des guerres fâcheuses et des irruptions de Barbares dévastaient l'Empire dans toutes les parties du monde. Les Goths, les Bourguignons, les Carpes entrèrent en Europe; les Scythes et les Perses en Asie. Ceux-ci pénétrèrent jusqu'à Antioche, la prirent et la pillèrent. En Afrique, plusieurs villes de Numidie furent ravagées par ces Numides vagabonds qui habitaient l'intérieur des terres, où le joug romain n'avait jamais été porté. Ils emmenèrent en captivité des troupes de Chrétiens de l'un et de l'autre sexe; et S. Cyprien, qui ne put apprendre sans effroi le péril que couraient surtout les vierges chrétiennes, envoya, de concert avec son peuple, une somme d'environ sept mille cinq cents livres pour racheter ces captifs.

Durant ces malheurs, Gallus et son fils Volusien demeuraient lâchement plongés dans la mollesse et les plaisirs, trouvant plus de goût et moins de danger à répandre le sang chrétien que celui des ennemis de l'Empire. Sans avoir reçu aucun ordre, Emilien, qui commandait l'armée de Pannonie, marcha contre les Goths, et les mit en déroute. La victoire servit d'amorce à son ambition. Il se fit proclamer empereur, et revint droit en Italie. Gallus, méprisé, fut assassiné avec son fils par ses propres troupes, qui reconnurent Emilien. Cependant Valérien, que Gallus avait envoyé dans les Gaules pour en ramener les légions avec celles de Germanie, apprit l'attentat d'Emilien. Il avait à ses ordres des forces redoutables : il se fit proclamer lui-même empereur, et rentra en Italie. Emilien, quoique beaucoup plus faible, n'en était pas moins disposé à défendre le grand intérêt qui l'animait; mais ses soldats, qui n'avaient pas ce puissant motif, firent leur paix au prix de sa tête, et le massacrèrent sur la fin du mois d'août l'an 253.

Ainsi Valérien demeura seul maître de l'empire, et il s'associa Gallien, son fils. Valérien était estimé et chéri de tous les gens de bien. L'empereur Dèce ayant voulu rétablir la charge de censeur, et ayant commis au sénat le choix du sujet le plus propre à une dignité si critique, les sénateurs avaient choisi Valérien, comme de tous les citoyens le plus irréprochable. Mais on remarqua bientôt que les qualités les plus éminentes des postes subalternes ne sont pas toujours celles du trône. Le censeur Valérien, pour être empereur, n'avait ni assez d'élévation dans l'âme, ni assez de vigueur dans le caractère. Naturellement droit et doux, il témoigna beaucoup de bonté aux Chrétiens dans le commencement de son règne, plus même qu'aucun des empereurs précédens. Il leur donnait presque toutes les places de confiance ; et la plupart des gens de sa maison professaient la doctrine de l'Evangile. Les évêques profitèrent de cette faveur passagère, pour le solide avantage de l'Eglise.

Celui de Carthage n'avait pas attendu ce moment pour condamner l'ignorance ou la crainte sacrilége des Aquariens, qui le matin n'employaient que de l'eau pour le saint sacrifice, de peur que l'odeur du vin ne les fît reconnaître pour Chrétiens. Ils ne faisaient pas la même difficulté pour le sacrifice du soir ; car il était alors d'usage de célébrer deux fois le jour. Mais la multitude n'avait pas coutume d'assister à cette seconde célébration, qui était beaucoup moins solennelle. Le saint docteur fit observer néanmoins qu'il ne fallait pas offrir le vin seul, mais qu'on devait mêler un peu d'eau dans le calice, afin de marquer l'union du peuple fidèle avec Jésus-Christ. Et parlant comme nous le faisons depuis la condamnation des derniers Sacramentaires : « Le prêtre, dit-il, » offre dans l'Eglise un véritable sacrifice, quand il imite Jésus-» Christ qui a offert le sacrifice de son corps et de son sang à » Dieu son Père. » A mesure que l'Eglise devint plus tranquille, le prélat s'appliqua à la correction des autres abus.

Il tint à Carthage un troisième concile, où il se trouva soixante-six évêques. On y confirma la défense déjà faite à tout fidèle, d'instituer par testament un clerc tuteur ou curateur, et l'on y ajouta celle de célébrer les saints mystères pour le décès de quiconque aurait contrevenu à cette sage disposition. Les prêtres et les évêques tombés dans l'apostasie pendant le cours des persécutions, tentèrent de se faire réhabiliter. On s'opposa vigoureusement à leurs entreprises, spécialement pour Basilide et Martial, évêques de Léon et d'Asturie. Il fut aussi décidé qu'il fallait donner le baptême aux enfans. La raison qu'on allégua, et qui établit manifestement la doctrine du péché originel, c'est que, si l'on accorde aux

grands pécheurs la rémission de leurs fautes par le moyen du premier sacrement, on doit beaucoup moins priver de cette grâce un enfant qui n'a péché qu'en Adam selon la chair.

Cyprien ne mettait point de bornes à son zèle. Il écrivit au pape Etienne, successeur de Lucius, que, bien qu'il y eût différens pasteurs dans l'Eglise de Dieu, ils paissaient néanmoins un seul et même troupeau qui devait leur être universellement cher, et qu'aucun d'entre eux ne pouvait se montrer indifférent à ce que les évêques de Gaule mandaient de l'église d'Arles; qu'en conséquence, il le conjurait, par le nom de Jésus-Christ dont il était le vicaire, de prendre les mesures les plus efficaces pour rassembler les ouailles dispersées par le schisme; d'excommunier Marcien leur évêque, et d'en instituer un autre en sa place. Ce Marcien, attaché à la secte de Novatien, avait eu la dureté de laisser mourir, sans les réconcilier à l'Eglise, des renégats sincèrement convertis, et qui demandaient avec larmes à y rentrer. Il se glorifiait même de s'être séparé de la communion de ses confrères. Cette lettre d'un prélat étranger produisit une vive impression; et jointe aux instances des évêques de Gaule, elle y fit arrêter les progrès du novatianisme. On ne sait pas précisément ce qui fut ordonné contre Marcien, mais, comme on netrouve pas son nom dans les dyptiques de l'église d'Arles, on juge qu'il en fut retranché à cause de son schisme.

Toutefois cette bonne intelligence du pape et du primat d'Afrique ne dura point. Il s'éleva bientôt entre eux, sur le baptême conféré par les hérétiques, une vive et longue dispute qui émut toute l'Eglise : Cyprien prétendait que le baptême reçu de la main des sectaires était nul, et qu'il fallait se faire rebaptiser quand on rentrait dans le giron de l'Eglise. Le germe du mal était ancien à Carthage. Déjà Tertullien avait rejeté cette sorte de baptême. Agrippin, l'un des évêques prédécesseurs de Cyprien, on ne sait pas au juste en quel temps, avait dérogé à la coutume de s'en tenir au baptême des hérétiques qui n'altéraient pas la forme de ce sacrement, et lui avait substitué celle de rebaptiser. Néanmoins cette méthode paraît n'avoir pas été constante et uniforme, depuis son pontificat jusqu'à celui de S. Cyprien. Mais le saint docteur, trouvant des raisons très-spécieuses contre la validité des sacremens administrés hors de l'Eglise, crut devoir, dans la pratique, suivre un parti plus sûr. Comme la matière était importante, et que Cyprien avait contre lui l'usage le plus universellement reçu, il assembla les évêques de la province proconsulaire d'Afrique, au nombre de trente et un. Tous furent de l'avis de leur chef, et l'on en informa le pape, ainsi que des raisons qui motivaient leur

avis. Le souverain pontife en témoigna du chagrin. C'est pourquoi l'évêque de Carthage tint un nouveau concile de soixante et onze évêques, entre lesquels se trouvaient ceux de Numidie. Depuis, il convoqua encore tous les prélats des trois provinces d'Afrique, c'est-à dire de l'Afrique proprement dite, de la Numidie et de la Mauritanie. Ils se rassemblèrent au nombre de quatre-vingt-cinq, dont quinze avaient confessé la foi à différens tribunaux, et quelques-uns ensuite devinrent martyrs. Les décisions précédentes furent unanimement confirmées.

Outre cela, l'évêque de Carthage voulut s'instruire exactement de ce que pensaient à cet égard une quantité d'évêques de l'Orient, auxquels il savait que le pape avait pareillement écrit. Il s'adressa à Firmilien de Césarée en Cappadoce; et ce prélat, l'un des plus illustres de son temps, fit éclater dans sa réponse, avec assez peu de ménagement, sa chaleur contre le vicaire de Jésus-Christ. Mais Firmilien, avec des vertus et une piété rare, avait un de ces génies ardens qui se renferment difficilement dans les bornes, quand ils s'imaginent souffrir persécution pour la vérité; or le pape menaçait de l'exclure de sa communion avec tous ses adhérens. Les évêques de Cilicie, de Galatie et des pays voisins, tenaient le même sentiment que ceux de Cappadoce; et dans un concile qu'on venait de célébrer à Icône, on avait bien résolu de ne rien relâcher. S. Denys d'Alexandrie, sans adopter absolument cette opinion, et même S. Grégoire le Thaumaturge qui vivait encore, furent très-éloignés de la condamner. L'Orient avait pour lui des raisons plus fortes que l'Afrique, où la coutume de rebaptiser était peu ancienne, où du moins on ne l'avait pas invariablement observée. Firmilien prétendait, au contraire, avec ses Orientaux, tenir cette doctrine de Jésus-Christ et des apôtres; soutenant qu'au moins elle avait en sa faveur la possession immémoriale. Mais il ne réfléchissait pas que les hérétiques de ces contrées, ayant attaqué dès le commencement le dogme de la Trinité, changeaient, en conséquence, la forme du baptême instituée par le Sauveur et transmise par ses disciples, et qu'ils la rendaient par là de nulle valeur. Le S. pontife saint Etienne se trouvait donc fondé sur la vraie tradition, et sur l'usage du très-grand nombre des églises, nonobstant une multitude de contradicteurs.

Il rendit un décret conçu en ces termes : « Qu'on ne renouvelle » rien que ce que la tradition apprend qu'on doit renouveler, à sa- » voir l'imposition des mains pour la pénitence. » Il le soutint avec un généreux courage, et annonça qu'il était disposé à user des voies de rigueur. S. Cyprien fit preuve d'une extrême sensibilité; et Firmilien, reconnu aussi pour saint, au moins par l'Eglise grecque,

montra une vivacité peu digne de sa réputation de sagesse et de vertu. Tant il est vrai que les sujets les plus pieux sont toujours des hommes, et que le zèle même peut devenir le principe de quelques égaremens!

Quoiqu'il ne nous reste point de preuve directe que le saint évêque de Carthage ait changé d'avis, on peut raisonnablement présumer qu'il l'a fait, et que ceux qui long-temps après lui soutinrent son opinion avec une opiniâtreté schismatique, supprimèrent habilement un désaveu si concluant contre leur parti. S. Augustin dit, en divers endroits de ses œuvres, ou que ce saint évêque s'est rétracté avant la mort, ou qu'il a expié par son martyre cette espèce de faute, qui ne provenait que de la faiblesse de l'esprit humain, mais qui ne laissait pas que de former une tache dans une si belle âme [1]. Le souverain pontife ne poussa point les choses à l'extrémité, et il s'abstint de censures contre les Rebaptisans. On ignore à quelle époque précise finirent ces disputes. Mais le décret de

[1] S. Aug. opera, ed. Gaume, t. 2, p. 1, 368 D : « Cyprianus,.. sensisse aliter de baptismo, quam forma et consuetudo habebat Ecclesiæ... in suis et in concilii litteris invenitur, correxisse autem istam sententiam non invenitur; non incongruenter tamen de tali viro existimandum est quod correxerit, et fortasse suppressum sit ab eis qui hoc errore nimiùm delectati sunt, et tanto velut patrocinio carere noluerunt. »

Ibid., p. 369 C : « Porro autem Cyprianus, aut non sensit omninò quod eum sensisse recitatis; aut hoc postea correxit in regulâ veritatis; aut hunc quasi nævum sui candidissimi pectoris cooperuit ubere charitatis, dum unitatem Ecclesiæ toto orbe crescentis, et copiosissimè defendit, et perseverantissimè tenuit vinculum pacis : scriptum est enim, *Charitas cooperit multitudinem peccatorum* (I Petr. IV, 8). Accessit huc etiam, quod tanquam sarmentum fructuosissimum, si quid in eo fuerat emendandum, purgavit Pater falce passionis : *Sarmentum enim*, ait Dominus, *quod in me dat fructum, purgat illud Pater meus, ut majorem fructum afferat* (Joan. XV, 2). Undè, nisi quia hærens in diffusione vitis, radicem non deseruit charitatis? Nam etsi traderet corpus suum ut arderet, charitatem autem non haberet, nihil ei prodesset (I Cor. XIII, 3). »

Ibid. t. 9, p. 177 D : « .... Quod non rectè fieri tanto viro nimirum propterea Dominus non aperuit, ut ejus pia et humilitas et charitas in custodiendâ salubriter Ecclesiæ pace patesceret, et non solùm illius temporis christianis, sed etiam posteris ad medicinalem, ut ità dicam, notitiam signaretur... Et si se ille separasset, quàm multi sequerentur? quantum sibi nomen inter homines faceret?... Sed non erat filius perditionis... sed erat filius pacis Ecclesiæ... Minus ergo ille penetravit, ut cerneret secretum abditum sacramenti : sed si sciens omnia sacramenta, charitatem non haberet, nihil esset. Cùm autem minus illud perspiciens, hanc tamen humiliter, fideliter, fortiter custodivit, ad martyrii coronam meruit pervenire : ut si qua in ejus lucidam mentem ex humana conditione nebula irrepserat, gloriosa serenitate fulgentis sanguinis fugaretur. »

S. Etienne triompha enfin d'une résistance qu'il n'aurait pas dû rencontrer. Les Africains réformèrent leur coutume. Les Orientaux se rétractèrent aussi; et l'usage de rebaptiser fut généralement aboli dans l'Eglise catholique, par le concile d'Arles, cinquante ans après S. Cyprien, ou, au plus tard, par le concile œcuménique de Nicée. Quoi qu'il en soit, le saint pape Etienne n'eut pas la consolation de voir la fin de ces troubles.

La persécution qui survint l'emporta auparavant, et il obtint la couronne du martyre l'an 257, après un pontificat de plus de quatre ans. Au bout de vingt-deux jours, on élut Sixte, second du nom, qui ne siégea pas une année entière. Dans ce court espace, il fit un bien infini aux provinces des Gaules, par le moyen d'une troupe nouvelle d'ouvriers évangéliques qu'il y envoya. S. Pérégrin, premier évêque d'Auxerre et martyr, S. Memmie de Châlons-sur-Marne, vulgairement S. Menge, S. Sixte de Reims et son disciple S. Sinice, qui prêcha à Soissons, ne forment qu'une portion de cette apostolique et fervente colonie, dont chaque membre se rendit à jamais recommandable par les plus heureux travaux. Le corps de S. Memmie ayant été trouvé tout entier et sans corruption, dans le septième siècle, son culte devint extrêmement célèbre. L'église de Reims, fondée par S. Sixte, fut dès son origine une des plus illustres des Gaules, et la mère de plusieurs autres. Elle ne pouvait manquer d'être féconde, ayant été dès-lors arrosée par le sang du saint martyr Timothée, et de plus de cinquante personnes qu'il avait converties, entre lesquelles on remarque Apollinaire son bourreau. Il y eut beaucoup de martyrs dans la Gaule comme en tout l'Empire.

Valérien avait prodigieusement changé de dispositions par rapport aux Chrétiens. Il se laissait gouverner despotiquement par Marcien, homme sans naissance et sans honneur, intrigant, plein de souplesse, de caractère à tout employer pour aller à son but, sans épargner les ténébreuses atrocités de la magie, et par-dessus tout, ennemi juré du christianisme. Cet habile scélérat s'empara si bien de l'esprit variable de l'empereur, que la guerre qu'il lui fit déclarer à l'Eglise fut peut-être la plus violente qu'elle eût encore essuyée, et elle dura sans interruption trois ans et demi. Dans le commencement, les gouverneurs des provinces se contentaient d'ordonner l'exil contre ceux qui refusaient d'adorer les dieux.

L'illustre évêque d'Alexandrie, S. Denys, fut relégué, après une généreuse confession, dans un lieu incommode et sauvage. Il fallut, quoique malade, partir sur-le-champ. Mais l'exil devint un nouveau théâtre pour son zèle, et Jésus-Christ triompha dans les déserts où il n'avait pas encore été annoncé. Cependant le fervent

pasteur ne se croyait pas déchargé du fardeau du siége dont il avait été chassé. Il s'informait très-soigneusement de ce qui s'y passait. Il en munissait les ouailles des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qu'il lui était possible ; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue Ses momens de loisir, il les employait à composer, sur des sujets de religion, ces belles lettres que nous regrettons avec tant de justice, d'après les éloges de la sainte antiquité. Car de tous ses écrits, il ne nous reste en entier que son épître canonique, adressée à l'évêque Basilide, sur quelques points de discipline, et dont l'autorité fut telle, que l'église d'Orient a toujours compté entre les canons les règles qu'il y donne. Tout tronqués que sont ses autres ouvrages, on y trouve mille choses également instructives et intéressantes. On en peut juger par l'histoire du vieillard Sérapion, rapportée dans la lettre qu'il écrivit à Fabien d'Antioche, pour lui inspirer l'éloignement du superbe rigorisme de Novatien.

« Nous avions parmi nous, dit-il, un fidèle avancé en âge qui » s'appelait Sérapion, et qui avait toujours mené une vie irrépro» chable. Cependant il se laissa effrayer par les persécuteurs, et il » eut la faiblesse de sacrifier aux idoles. S'étant bientôt relevé de » cette chute, il en sollicita le pardon avec les plus touchantes in» stances : mais personne n'osait l'écouter. Etant tombé malade, il » demeura trois jours sans parole et sans sentiment. Le quatrième » jour, il revint un peu à lui : et appelant un enfant qui était fils » de sa fille : « Jusques à quand, dit-il en soupirant, veut-on me re» tenir? Qu'on se hâte de me procurer le viatique convenable, et » qu'enfin on me laisse aller. Partez au plus vite, mon fils, et m'a» menez un prêtre. » Après ces mots, il retomba dans sa léthargie, » et perdit encore la parole. Le jeune homme courut chercher le » prêtre. Mais il était nuit, et le ministre sacré se trouvait malade » lui-même grièvement. Il donna au jeune homme une partie de » l'eucharistie, en lui recommandant de la tremper, pour la faire » avaler au vieillard. Le jeune commissionnaire s'en revint ; et » avant qu'il fût dans la chambre, Sérapion, sorti une seconde fois » de son affaissement léthargique, lui dit : « Vous voilà seul, mon en» fant ; le prêtre n'a donc pu venir? Faites promptement ce qu'il vous » a dit, et délivrez-moi. » L'enfant trempa l'eucharistie, et la fit cou» ler dans la bouche du vieillard, qui expira aussitôt qu'il l'eut reçue.

» Ne paraît-il pas, ajoute S. Denys, que Dieu lui avait conservé » la vie, jusqu'à ce qu'ayant obtenu le pardon de sa faute, il fût

» rétabli au nombre des fidèles; et que, recevant le gage de la » réconciliation, il pût aller jouir de la récompense de ses bonnes » œuvres passées? » Ce récit prouve qu'on donnait, au moins quelquefois, l'absolution sacramentelle et secrète à ceux qui étaient en pénitence, au commencement ou dans le cours de cette pénitence, en attendant l'absolution publique et solennelle qui ne se donnait qu'à la fin. Il faut reconnaître, ou qu'il ne s'agissait plus pour Sérapion que de cette dernière absolution, et non de l'absolution sacramentelle, ou, ce qui favoriserait une pratique rejetée de l'Eglise, que l'antiquité fournit quelque exemple de cette absolution administrée aux absens.

L'exil de S. Denys d'Alexandrie dura deux ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que, Gallien faisant cesser la persécution en 260, il fut libre aux évêques de retourner à leurs siéges. Ce grand évêque vécut encore quatre ans depuis son retour. Il écrivit contre l'hérésie de Sabellius, qui confondait les trois personnes divines, et n'en faisait qu'une, sous trois dénominations différentes. Mais on accusa le saint docteur de donner dans l'hérésie toute contraire, ou de faire le Fils de Dieu d'une autre nature que son Père. La cause fut incontinent portée au siége apostolique, et le souverain pontife assembla un concile à Rome. On y condamna la doctrine opposée à la trinité des personnes, sans néanmoins juger Denys coupable. Le pape lui écrivit, au contraire, pour le prier de s'expliquer lui-même. Il le fit par un ouvrage divisé en trois livres, où il marque un éloignement égal des erreurs de Sabellius, et de celles qu'Arius soutint quelque temps après. Il y reconnut formellement le Fils consubstantiel au Père, et il employa le premier cette expression énergique, qui depuis fut consacrée par le premier concile.

Les persécuteurs idolâtres ne laissèrent pas l'évêque de Carthage plus tranquille que celui d'Alexandrie, et Cyprien subit d'abord l'exil comme Denys. Le proconsul Paterne, l'ayant fait comparaître dans la salle du conseil, lui déclara que les empereurs Valérien et Gallien ordonnaient, par leurs rescrits, à tous ceux qui ne suivaient pas la religion romaine, qu'ils eussent à la pratiquer désormais. « Que prétendez-vous faire? ajouta-t-il. — Vous n'ignorez » pas, dit Cyprien, que je suis non seulement Chrétien, mais évê» que. Je ne connais pas d'autre Dieu que le véritable qui a fait le » ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent. — Encore une » fois, est-ce là votre dernière résolution? » reprit assez indifféremment le proconsul qui pressentait l'inutilité de tout ce qu'il pourrait dire. Le confesseur répondit : « La volonté, fondée sur » la connaissance du vrai, ne doit jamais changer. » Le proconsul lui dit de faire connaître les prêtres chrétiens de Carthage. « Vous

» ne pouvez exiger de moi, répondit-il, de contrevenir à vos propres lois qui condamnent les délateurs. Mais vous trouverez sans peine ceux que vous cherchez. S'il nous est défendu de nous livrer nous-mêmes, nous ne sommes pas pour cela des lâches, à qui la crainte fasse abandonner nos postes et le soin de nos devoirs. »

Alors le proconsul commanda que Cyprien fût conduit en exil à la petite ville de Curube, qui était située sur la côte d'Afrique, vis-à vis la Sicile, à cinquante milles de Carthage. Le saint trouva beaucoup de consolation dans les fidèles qui y demeuraient et qui y abordaient de toutes parts en grand nombre. Cependant il annonça, dès les premiers jours de son arrivée, aux compagnons de son exil, qu'il consommerait son martyre au bout de l'année; et il tâcha de perfectionner ses bonnes dispositions par toutes sortes d'œuvres de charité.

Plusieurs autres évêques d'Afrique, et un très-grand nombre de prêtres, bannis en même temps que lui, furent dispersés en des lieux sauvages, où ils eurent mille incommodités à souffrir. Il leur écrivit une lettre de consolation, qui se trouve la soixante-dix-septième dans le recueil de ses œuvres, et qu'on ne peut lire sans ressentir quelque étincelle du feu divin qui lui faisait mettre son bonheur à souffrir pour Jésus-Christ. Il joignit d'abondantes largesses à cette exhortation, et les leur fit parvenir dans les divers endroits où ils étaient détenus. Car il y en avait en trois contrées différentes, tous dans les mines ou dans les prisons, et si maltraités, que plusieurs consommèrent d'abord leur martyre par l'excès de ces souffrances. Ils avaient toujours les fers aux pieds, et la nuit on les mettait aux entraves. Ils n'avaient d'autre lit que la terre nue. Eux-mêmes étaient réduits à une telle nudité, qu'ils souffraient beaucoup du froid, quoique dans un pays excessivement chaud. Un peu de pain faisait toute leur nourriture. Mais l'infection de leur demeure, avec la malpropreté où on les laissait croupir, était pour eux une peine encore infiniment plus rude.

S. Cyprien demeura à Curube environ onze mois, durant lesquels il mit en ordre les différentes affaires de son église. Après quoi Maxime, successeur du proconsul Paterne, fit revenir le saint à Carthage, où il se retira dans ses jardins, en attendant le moment de voir accomplir sa prédiction. La persécution avait repris avec une nouvelle violence, et Valérien, pour se rendre ses dieux favorables dans la guerre qu'il allait faire aux Perses, publiait les ordres les plus sévères qu'il eût encore rendus contre le christianisme. Ils portaient que les évêques, les prêtres et les diacres seraient exécutés sur-le-champ; les sénateurs et les chevaliers ro-

mains, d'abord privés de leurs dignités; s'ils persistaient, décapités; les femmes de haut rang, bannies; les césariens, c'est-à-dire les officiers et les domestiques de l'empereur, réduits en esclavage. Le saint évêque de Carthage fit part de ces nouvelles aux autres évêques, afin qu'ils préparassent leurs troupeaux; et il ne pensa plus qu'à se tenir prêt lui-même. Cependant grand nombre de personnes de distinction, des sénateurs même, le venaient trouver, et le pressaient de mettre ses jours à couvert en changeant de retraite. Mais il préférait à un reste de vie les devoirs de la sollicitude pastorale, si essentiels en de pareilles circonstances, et il ne perdit pas un moment de vue les desseins du Seigneur sur sa personne.

Cependant, le proconsul ayant fait partir des gens de guerre pour le prendre et le lui amener à Utique, il céda aux conseils de ses amis, et se retira de ses jardins dans un endroit plus caché, non pour éviter une mort dont il savait le temps déterminé, mais pour ne pas mourir hors de Carthage, et afin que la confession du pasteur servît d'exemple au troupeau. En effet, le proconsul étant revenu à Carthage, le saint docteur retourna dans ses jardins, où il ne tarda plus à être pris, et d'où on le conduisit au proconsul, dans une maison de campagne près la ville. Celui qui avait arrêté le saint l'ayant retenu chez lui la première nuit, le logis fut aussitôt environné de personnes de tout âge et de toute condition, qui accouraient pour voir ce que deviendrait ce père chéri. On n'empêcha point ses amis de lui parler, pas même de manger avec lui. La multitude des fidèles passa la nuit tout entière dans la rue, et dans une appréhension continuelle de ce qui pouvait arriver durant les ténèbres. Quant à lui, il s'occupa beaucoup plus de ses ouailles que de lui-même, et il se montra surtout attentif à prévenir les dangers que pouvait courir la pudeur des vierges qui, plus sensibles que personne à la commune désolation, se trouvaient en très-grand nombre dans la troupe. Le matin étant venu, on le conduisit au proconsul, qui, sans préambule, sans aucune de ces sollicitations dont il sentait l'inutilité, l'interrogea, le trouva inébranlable et le condamna à périr par le glaive. Quand il entendit la sentence : « Grâces, dit-il, soient rendues à Dieu » qui daigne me tirer de la prison de mon corps. » Les fidèles qui l'accompagnaient s'écrièrent : « Allons, et faisons-nous décapiter » avec lui. »

Les gardes le firent avancer dans la campagne, en un lieu ombragé de plusieurs arbres qui, en un moment, furent couverts de mille personnes. Le saint se prosterna pour prier, montra un visage gai en se relevant, mit bas son manteau, puis sa dalmatique, ainsi nommée du pays où ce vêtement avait commencé d'être en

usage, fit voir, en un mot, dans son air et dans toutes ses démarches; quelque chose de si grand et de si extraordinaire, que le bourreau demeura interdit et tremblant. Le martyr l'encouragea, en lui faisant compter vingt-cinq pièces d'or, se banda lui même les yeux et ne se pouvant lier les mains, il le fit faire par ses gens; tandis que le reste des fidèles qui l'entouraient étendaient du linge pour recueillir son sang. En cet état, il eut la tête tranchée, le 14 septembre 258, le même jour précisément qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. Il fut regretté par les païens même, qui pouvaient bien s'emporter contre lui dans l'excès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt, les larmes aux yeux, que toujours il les avait confondus, dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus, et en souhaitant de mourir avec lui.

Nous avons un grand nombre d'écrits de ce saint docteur, outre ses lettres. Ce qui les caractérise encore plus dignement que les traits d'esprit dont ils étincellent et que leur admirable éloquence, ce sont ces vives et saintes ardeurs de la charité primitive que partout ils respirent. Il ne s'y trouve pas une connaissance aussi profonde de nos mystères que dans les Pères du siècle suivant; mais, aux traités près qui regardent la réitération du baptême, on n'y lit rien que de conforme à la doctrine catholique.

Les vœux des fidèles les plus attachés à leur saint évêque, et qui n'aspiraient qu'à le suivre, ne tardèrent point à être remplis. Cette ardeur se communiqua par toute l'Afrique. Le nombre des confesseurs fut si grand à Utique, que, les bourreaux ne suffisant pas aux exécutions particulières, on remplit une fosse immense de chaux vive; et le gouverneur adressant la parole aux Chrétiens détenus : « Choisissez, leur dit-il, ou d'offrir de » l'encens, ou d'être jetés dans cette fosse. » Sans délibérer, ils s'y précipitèrent tous ensemble. On retira leurs os; et comme ils ne faisaient qu'une masse avec la chaux, on les appela la Masse-Blanche. Les auteurs qui en comptent le moins disent qu'ils étaient plus de cent cinquante; d'autres rapportent leur sacrifice à la persécution de Dèce; d'autres encore prétendent que le nom de Masse-Blanche ne leur vint que de leur multitude, et de ce qu'ils souffrirent pour la pureté de la foi; mais personne ne varie sur leur courage ni sur leur grand nombre.

Le proconsul Maxime, qui avait condamné S. Cyprien, mou-

rut peu de temps après lui. La persécution ne laissa pas que de continuer, et il y eut quantité de martyrs, du sexe même et de l'âge le plus faible. On voulait faire brûler vifs Lucius, Montan, Flavien, Primole et Victor. On se contenta de les laisser dans un cachot pendant six semaines, où peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de faim et de soif. Après quoi ils eurent la tête tranchée.

Le carnage des saints fut encore plus grand en Numidie. Près Lambès, on en fit une affreuse boucherie sur le bord du fleuve, entre des collines qui semblaient disposées pour ce sanglant spectacle. Ils étaient en si grand nombre que, pour prévenir la confusion et suffire à cette tâche affreuse, on en avait formé une longue haie, que les bourreaux parcouraient rapidement en leur abattant la tête. La multitude des morts fut telle, ajoutent les historiens, qu'elle aurait arrêté le cours de la rivière, si l'on y avait précipité tous ces corps au même endroit. Les plus renommés sont les SS. Jacques et Marien, celui-ci lecteur, et l'autre diacre. Ils souffrirent d'horribles tortures avant le coup de la mort. Marien fut suspendu par les pouces, avec des poids très-lourds aux pieds.

A Césarée de Mauritanie, Arcade, un des premiers de la ville, tant par sa religion que par sa naissance, était recherché depuis long-temps. Les émissaires, ne le pouvant trouver, prirent dans la maison un de ses amis, et jurèrent qu'ils ne lui rendraient pas la liberté, qu'Arcade ne fût découvert. Le confesseur le sut, et vint se livrer lui-même. On vit bientôt qu'il n'avait pas disparu par crainte. Il confondit tellement le gouverneur, que celui-ci, n'écoutant plus qu'une fureur aveugle et une basse vengeance, lui fit éprouver le supplice tout à la fois le plus long et le plus cruel. On lui trancha le corps par petits morceaux et à diverses reprises, sans toucher aux endroits qui sont le principe de la vie. D'abord on lui coupa les doigts l'un après l'autre, et même article par article, puis les bras à la jointure du poignet, ensuite au coude, et enfin à l'épaule. On lui coupa de même, pièce à pièce, les pieds, les jambes, les cuisses, sans que la douleur lui arrachât un mot de plainte. Il disait au contraire, en considérant avec un air de satisfaction tous ses membres épars autour de lui, que c'était ainsi qu'il fallait perdre son corps, pour le retrouver plus sûrement dans l'immortalité.

Le pape Sixte, second du nom, qui n'avait gouverné l'Eglise que onze mois et quelques jours, eut la tête tranchée dans la même persécution, le 6 août de l'année 258, et le siége vaqua environ un an; preuve nouvelle du caractère épouvantable de

la persécution de Valérien. Sixte avait transféré, le 29 juin précédent, les corps des apôtres S. Pierre et S. Paul aux catacombes, c'est-à-dire en ces vastes souterrains, près Rome et dans la ville, où les premiers Chrétiens, comme on l'a vu, enterraient les martyrs, et se cachaient eux-mêmes contre les recherches des tyrans. C'est démentir les auteurs les plus accrédités, que de confondre ces lieux saints avec les cimetières creusés par les idolâtres, pour l'usage de leurs esclaves. La seule prévention contre le culte des reliques, ou le seul esprit d'irréligion, a pu mettre en avant ce propos sans fondement et sans preuve; et l'imposture est manifestement confondue par les marques empreintes sur les tombes antiques, telles que la croix et la palme, et par les fioles teintes de rouge ou du sang des martyrs qui y avaient été mis; témoignages permanens et sacrés qu'on retrouve encore journellement dans ces tombeaux.

Laurent, le premier des sept diacres, ou, comme le qualifie S. Augustin, l'archidiacre de l'Eglise romaine, suivit, les larmes aux yeux, le pape S. Sixte, lorsqu'on le conduisit au martyre. Sixte lui prédit qu'il aurait le même bonheur dans trois jours. Aussitôt Laurent distribua aux pauvres tous les trésors de l'Eglise, et même les vases sacres dont il craignait la profanation. Le préfet de Rome voulut avoir part à ces richesses; et dans l'espérance de tout obtenir d'un homme aussi désintéresse que Laurent, il le traita d'abord avec distinction et avec beaucoup de douceur. Le saint lévite promit de lui découvrir les tresors de l'Eglise. Au jour marqué pour cela, il rassembla la multitude immense d'indigens que nourrissait l'Eglise romaine, et qui cette année-là montait à plus de quinze cents, sans compter les vierges sacrées ni les veuves; et les montrant au préfet : « Voilà, » dit-il, les dépositaires de nos trésors, que j'ai chargés de les » transporter au ciel, afin qu'ils fussent en sûreté. » Incapable d'apprécier la grande et belle leçon que prétendait lui donner le saint, l'avare préfet, devenu furieux, le fit étendre sur un gril ardent. Laurent parut inaccessible à la douleur; et après quelque intervalle, il dit au tyran : « Faites-moi retourner; je suis assez « rôti de ce côté-là. » Quand on l'eut retourné : « Le morceau, » ajouta-il, est assez cuit; il est temps que vous en mangiez. » Cette fermeté, soutenue jusqu'au dernier soupir, devint si célèbre par toute l'Eglise, et Dieu fit si bien connaître le principe d'où elle partait, qu'on y célèbre encore la fête de cet illustre diacre, avec plus de solennité que celle de plusieurs apôtres.

Sous le même règne, l'Espagne recueillit les prémices de ses

martyrs, dans S. Fructueux, évêque de Tarragone, qui fut brûlé vif, avec les deux diacres Augure et Euloge. Les fidèles, qui les assistèrent en allant au supplice, leur offrirent quelque liqueur capable de les soutenir. Mais comme c'était un vendredi : « Il » n'est pas encore trois heures, dit l'évêque, pour rompre le » jeûne; et j'espère auparavant me trouver en la compagnie des » prophètes et des saints martyrs. »

Les Gaules eurent aussi un grand nombre d'illustres victimes de leur foi; et c'est à cette époque qu'on rapporte communément le martyre de S. Saturnin de Toulouse, de S. Denys de Paris, et de plusieurs autres ministres de l'Evangile, qui furent immolés avec un très-grand nombre de fidèles. Aurélien, le plus grand homme de guerre de son temps, et qui fut depuis empereur, était alors gouverneur des Gaules; et l'on peut juger du traitement qu'il dut faire éprouver aux Chrétiens par sa haine contre leur religion, jointe à sa dureté martiale, ou plutôt soldatesque, qui dégénéra souvent en cruauté. Etant à Troyes, on lui dénonça un personnage de distinction, nommé Patrocle, qui ferma généreusement l'oreille à toutes les sollicitations. Aurélien lui fit serrer les mains de chaînes rougies au feu, et l'envoya ainsi en prison. Trois jours après il le fit de nouveau comparaître; le martyr n'en fut que plus courageux, et il eut la tête tranchée.

L'Orient ne montra pas moins de constance dans la foi. A Césarée en Cappadoce, le jeune Cyrille donna le plus édifiant spectacle, glorifiant publiquement le nom de Jésus-Christ, méprisant, et les dérisions des enfans de son âge, et les duretés de ses proches. Il fut chassé de la maison paternelle, et destitué de tout secours, sans rien perdre de sa foi ni de sa ferveur. Le juge entreprit alors de l'épouvanter, et ne le rendit que plus intrépide. Il tenta la voie des caresses, se portant pour médiateur entre l'enfant et son père, et se fit fort de le rétablir dans la maison et les biens paternels. « Je ressens une vraie joie, répondit ce bien- » heureux enfant, de souffrir les rebuts et le mépris ; je suis bien » aise d'être banni de ma maison : une autre infiniment plus dési- » rable m'est réservée; et la mort, que vous regardez comme le » dernier malheur, est la porte qui me conduit à cette félicité su- » prême. » On le lia publiquement comme pour le traîner au supplice; mais le juge avait sous main donné ordre qu'on se contentât de lui faire peur. Le jeune héros ne jeta pas une larme, ne changea point de couleur, s'empressant, au contraire, d'aller vers le feu où l'on feignait de vouloir le jeter. Et quand on l'en eut éloigné et qu'il reparut devant le juge : « Tyran, lui dit-il d'un air inspiré, tu

» m'as fait injure en me rappelant du trépas. Le fer et le feu sont » les seuls dons que je te demande. J'aspire à des richesses bien » supérieures à ta faible puissance. Ne m'en prive pas plus long- » temps par tes jeux et tes fourberies. » Les assistans fondaient en larmes en l'entendant ainsi parler. Mais il leur dit : « Vous devriez » plutôt vous réjouir et prendre part à mon triomphe. Vous igno- » rez quel royaume m'est ouvert, et le bonheur ineffable qui m'y » attend. » Il souffrit la mort dans ces admirables dispositions.

A Césarée de Palestine, trois hommes de distinction, Prisque, Malc et Alexandre, furent condamnés aux bêtes. A Antioche, il y avait deux Chrétiens, le prêtre Saprice et son ami Nicéphore, qui, après s'être aimés comme deux frères, se haïssaient aussi avec toute la fureur de deux frères divisés, et scandalisaient horriblement les fidèles, peu accoutumés à ces excès. Nicéphore, quoique laïque, rentra le premier en lui-même, et il employa à plusieurs reprises des amis communs pour se réconcilier, mais toujours inutilement. Il alla faire ses soumissions lui-même, se jeta aux genoux du prêtre en demandant grâce : il ne put rien obtenir. Cependant Saprice fut arrêté pour cause de religion, et confessa généreusement, non-seulement qu'il était Chrétien, mais encore prêtre. Le gouverneur le fit jeter dans une espèce de pressoir, où il éprouva de longs et d'affreux tourmens, et, comme il persévérait, il fut condamné à perdre la tête. Nicéphore accourut tout en larmes, et se jetant de nouveau à ses pieds : « Martyr de » Jésus-Christ, lui dit-il, pardonnez-moi comme il a pardonné à » ceux qui l'ont offensé. » Saprice détourna les yeux et ne répondit rien. Nicéphore fit de nouvelles instances, et supplia avec tant d'empressement que les païens se moquèrent de lui comme d'un insensé, ne concevant pas qu'on pût solliciter avec cette inquiétude les bonnes grâces d'un homme si près de périr. Enfin, le moment de l'exécution étant arrivé, le bourreau dit à Saprice de se mettre à genoux pour recevoir le coup de la mort. A l'instant, ce malheureux renia Jésus-Christ et promit de sacrifier. « Non, » mon frère, lui dit Nicéphore, non, il ne faut pas abandonner la » couronne déjà teinte de votre sang, et qui vous est due pour » tant de tortures. Ne renoncez pas ainsi le Sauveur qui la tient » sur votre tête. » Mais Saprice n'écouta rien. Nicéphore, inconsolable, s'écrie : « Je suis Chrétien moi-même; je confesse ce que » le prêtre Saprice abjure. Qu'il me soit donné de réparer le scan- » dale de son impiété et de mourir à sa place. » On n'osa rien faire sans l'ordre du gouverneur, à qui l'on courut dire ce qui se passait. La réponse vint sur-le-champ d'élargir le renégat et de faire périr Nicéphore par le glaive. Ainsi la couronne fut enlevée

à l'indigne et malheureux prêtre, pour être donnée à l'humble charité du laïque.

Mais l'honneur de l'état ecclésiastique se trouvant ainsi flétri, un autre prêtre, nommé Félix, lui rendit tout son lustre, et releva spécialement la charité chrétienne qui venait d'essuyer un opprobre si déshonorant. La meilleure partie de la vie de ce nouveau confesseur ne fut qu'un tissu de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Elles furent si longues et si multipliées, qu'il est impossible d'en marquer les différentes époques, et qu'on ne peut qu'en rapporter le terme à la persécution de Valérien. Félix était prêtre de la ville de Nole en Campanie, lieu de sa naissance. Le vieillard Maxime, son évêque, l'aimait comme son fils, et le destinait à devenir son successeur. La persécution de Dèce ou de Gallus fit fuir Maxime en des lieux inconnus et déserts. On prit Félix, comme le principal ministre des Chrétiens après l'évêque, et on le mit en prison. On le chargea de chaînes, on lui mit les ceps aux pieds, et on l'étendit sur des têts de pots cassés.

Cependant le vieil évêque, manquant de tout sur une montagne sauvage où il s'était réfugié, allait périr de faim ou de froid. Un ange apparut à Félix pendant la nuit, et lui ordonna de courir au secours de son pasteur. Félix, à qui sa prison semblait rendre l'obéissance impossible, prit ce commandement pour l'ouvrage de son imagination vivement affectée, pendant le sommeil, de ce qui l'occupait tout le jour. Mais l'ange insistant et lui disant de se lever, les fers tombèrent des mains du prisonnier, ses pieds se dégagèrent, les portes s'ouvrirent devant lui, et, à travers ses gardes endormis, il alla comme au hasard, mais invisiblement guidé, par des chemins qu'il ne connaissait pas. Il arriva sur la montagne où l'évêque, privé depuis quelques jours de toute nourriture, était près de rendre le dernier soupir, et déjà dans une défaillance toute semblable à la mort. Félix n'avait rien pour remédier à cette mortelle faiblesse. Il se met en prières; il aperçoit une grappe de raisin pendue à des ronces, il la presse entre ses mains, et la fait distiller dans la bouche du vieillard, qui reprit un peu de sentiment. Aussitôt il le chargea sur ses épaules, et le reporta à son église, comme l'évêque le demandait. Le saint pasteur était logé pauvrement, et n'avait pour son service qu'une vieille domestique. Félix frappe à la porte, la vieille s'éveille avec surprise, elle ouvre en tremblant, et reconnaît son maître, que Félix, comblé de mille bénédictions par le saint vieillard, quitte peu après pour s'aller cacher lui-même dans sa propre maison.

Après quelque temps de tranquillité, on rechercha Félix, apparemment sous l'empire de Valérien. Un jour qu'une troupe de

gardes le poursuivait, ils passèrent à côté de lui sans s'en apercevoir, quoiqu'ils le connussent parfaitement. Quelqu'un cependant remarqua la méprise, et les en avertit. Ils retournèrent sur leurs pas. Félix se cacha promptement dans une masure qui se trouvait sur le chemin. Il allait être pris, car les émissaires étaient prévenus qu'il venait d'y entrer; mais une ouverture par laquelle il avait passé pour se cacher dans ces bâtimens en ruine se trouva tout-à-coup bouchée de toiles d'araignée fort épaisses. Les gardes ne purent se figurer qu'un homme se fût coulé par là sans rompre ces toiles, ou qu'elles eussent été tissues en si peu de temps, et ils allèrent chercher plus loin. Quand ils furent éloignés, le confesseur se retira dans une vieille citerne, où pendant six mois il fut nourri par une femme chrétienne.

La paix étant rendue à l'Eglise, il reparut dans la ville de Nole, qui le reçut comme un homme revenu de l'autre monde. Après la mort de Maxime, tous les citoyens lui voulaient donner Félix pour successeur; et il fit déférer cet honneur à Quintus, parce que ce prêtre avait été ordonné avant lui. Il n'y avait que sept jours de différence : mais c'en était assez pour fournir un prétexte à la modestie d'un saint. Avant la persécution, Félix possédait des biens considérables, dans lesquels il pouvait rentrer depuis que la tourmente était finie. Il ne les estima point assez pour entreprendre un procès quoique juste et facile. C'est pourquoi, louant une pièce de terre et la cultivant laborieusement de ses propres mains, outre sa subsistance, il fournit encore de son travail à celle de plusieurs pauvres. C'est ainsi qu'il termina le reste de sa carrière, attentif dans la paix à ne pas ternir l'éclat de la couronne qu'il avait méritée par la persécution.

Ce fut l'empereur Gallien qui rétablit le calme dans l'Eglise, en révoquant, lorsqu'il se vit seul maître de l'Empire en 260, tous les édits portés contre les fidèles. Son père Valérien, qui s'engagea imprudemment dans une conférence après une bataille malheureuse, était tombé entre les mains de Sapor, roi des Perses; et l'on fait observer que Macrien, qui l'avait porté à tyranniser les Chrétiens, fut aussi cause, soit par malice, soit par imprudence, qu'il vint au pouvoir de l'ennemi. Le Perse insolent, quoi que pussent lui représenter les rois ses voisins, fit enchaîner l'empereur, en lui laissant les ornemens impériaux pour l'humilier davantage. Quand il voulait monter à cheval, il le forçait de se prosterner devant lui, et lui mettait le pied sur le cou au lieu d'user de l'étrier. Enfin, il commanda qu'on l'écorchât vif et qu'on salât son corps. La peau, teinte en rouge, fut conservée pour servir de monument éternel à l'opprobre des Romains. Les sujets

idolâtres de Valérien s'étonnaient de son malheur, car ils le comptaient au nombre de leurs meilleurs maîtres; mais les Chrétiens reconnurent aisément le bras de Dieu, d'autant plus justement appesanti sur la tête de ce prince, qu'il était devenu leur persécuteur contre ses lumières et ses propres inclinations. Macrien, son séducteur, eut part à son châtiment. Il s'était fait proclamer empereur avec ses deux fils. Il fut défait et massacré par l'armée d'Illyrie : revers des plus frappans dans un mortel le plus heureux peut-être qui ait jamais existé, et en qui la plus grande opulence, le plus grand succès dans les entreprises, le plus vaillant courage, la plus fine politique, l'expérience la plus consommée dans les affaires, en un mot, tous les avantages humains s'étaient trouvés réunis avec la plupart des talens. La race de ce scélérat si long-temps fortuné, et parvenu à l'empire, du rang obscur de mage égyptien, périt peu après lui.

L'Empire fut alors plongé dans les plus funestes troubles. On vit jusqu'à trente tyrans se dire presque tous à la fois empereurs des Romains. Enfin Gallien prévalut. Aussitôt après, il expédia un rescrit qu'il adressa aux évêques d'Egypte, pour réparer en quelque sorte les maux de la persécution, et particulièrement pour remettre les Chrétiens en possession de tous les lieux sacrés qui avaient appartenu à l'Eglise. Voici en quels termes il était conçu : « L'empereur César-Publius-Licinius Gallien, pieux, heureux, auguste : » à Denys, à Pinnas, à Démétrius et aux autres évêques. Ma volonté est qu'on se retire des lieux consacrés à la religion, et que, » sans craindre d'être troublés par personne, vous y rentriez en » vertu de la grâce que j'ai accordée depuis long-temps. Qu'Au» rélius-Cyrénius, intendant général, observe ponctuellement ce » rescrit. J'ai de même ordonné, ajoute l'empereur, que l'effet de » ma faveur s'étendît par tout le monde. »

Nous trouvons pourtant sous ce règne un martyr distingué par sa naissance et par sa fortune, à Césarée en Palestine. On l'appelait Marin. Il devait, selon le cours ordinaire, monter à un grade fort élevé qui venait de vaquer parmi les troupes. L'officier qui le suivait immédiatement, et qui ambitionnait la même place, allégua que son concurrent était Chrétien, et par là exclu de tout rang d'honneur et de confiance. Le gouverneur interrogea Marin, qui confessa sans déguisement. On ne lui donna que trois heures pour prendre son parti. Dans cet intervalle, l'évêque Théotechne le visita, et mettant devant lui, d'un côté, le livre des Evangiles, de l'autre, une épée : « Choisissez, lui dit-il, ce que vous aimez le » mieux de deux choses si différentes. » Marin porta sans délibérer la main droite sur l'Evangile. « Partez, reprit l'évêque, Dieu

» vous soutiendra ; et on ne vous enlèvera point ce que vous avez » choisi. » Le confesseur retourna plein d'assurance au tribunal et fut exécuté sur-le-champ, en présence du patrice Asture.

Ce patrice était encore plus distingué par sa foi et sa piété, que par la faveur des princes et les autres avantages terrestres. Le martyr n'eut pas plus tôt expiré, que l'illustre Asture, quoique vêtu magnifiquement, prit le corps sur ses épaules, et alla l'enterrer. C'est le même patrice qui fit cesser par un miracle la superstition usitée depuis long-temps aux sources du Jourdain, où les infidèles précipitaient des victimes qui ne reparaissaient plus, à ce qu'ils prétendaient, parce que la divinité du fleuve s'emparait incontinent de ces oblations. Asture, présent à cette cérémonie, pria à haute voix le Dieu tout puissant, au nom de Jésus-Christ, de confondre l'imposture des démons. La victime revint à l'instant sur la surface de l'eau, et le faux miracle tomba pour toujours. On cite mille autres traits de la sainteté merveilleuse de cet illustre Chrétien.

Les fidèles d'Alexandrie donnèrent dans le même temps le spectacle de la charité la plus intrépide et la plus généreuse. Emilien, préfet d'Egypte, ayant été forcé dans une sédition de prendre le titre d'empereur, le trouble fut si grand dans la ville, qu'il n'y avait point de commerce d'un quartier à l'autre. On courait plus de péril dans les rues qu'au milieu des déserts et des monstres de la Libye. Plusieurs fois dans le port les flots furent tout rouges de sang. Emilien, avant de succomber, s'étant rendu maître des greniers publics, ajouta la disette au meurtre, et à la famine succéda la peste : ce fut bientôt un deuil universel. Il n'y avait pas une maison qui ne fût pleine de morts. Les idolâtres abandonnaient ceux qu'ils avaient le plus chéris, désertaient la ville, ou jetaient les cadavres dans les rues, ceux même qui respiraient encore. Il n'y avait que les Chrétiens qui parussent accessibles aux sentimens de l'humanité ; et ils se regardaient comme chargés de tous les devoirs que l'effroi faisait trahir aux païens. Fidèles et infidèles, ils assistaient indistinctement tous les malheureux, les consolaient avec tendresse, leur rendaient les plus pénibles et les plus dégoûtans services, recueillaient les malades abandonnés, et inhumaient les morts. Bientôt plusieurs d'entre eux même se trouvèrent atteints de la contagion ; et leur mort si précieuse, dans les principes de la foi, ne fut qu'un motif plus engageant de magnanimité pour une infinité d'autres. L'Eglise honore, comme d'illustres martyrs, ceux qui moururent dans ces exercices de charité.

L'épidémie ne se concentra point dans l'Egypte. Elle gagna le

cœur de l'Empire et les plus belles provinces de la Grèce. La peste fut si terrible à Rome et dans l'Achaïe, qu'elle emportait jusqu'à cinq mille personnes par jour. Les ouragans, les inondations, les tremblemens de terre ne furent pas moins effroyables en Italie, en Afrique, et surtout en Asie. Une multitude de femmes expirèrent d'épouvante, dans un tremblement qui dura plusieurs jours avec des ténèbres continuelles et d'affreux mugissemens sortis des entrailles de la terre, qui s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. Au fond de ces gouffres, on vit les vagues de la mer forcer leurs barrières souterraines, puis s'élancer en écumant, et submerger des villes entières.

Outre ces fléaux et les suites d'une guerre civile, pendant laquelle chaque province eut, pour ainsi dire, son tyran, l'Empire se vit de tous côtés exposé aux incursions des Barbares. Un déluge d'hommes, qui n'en avaient que la figure, fondit de Germanie en Italie, et pénétra jusqu'à Ravenne. Le même torrent inonda les Gaules. Les citoyens abandonnèrent la plupart des villes, et celles qui voulurent résister éprouvèrent ce que la barbarie a de plus cruel. D'autres Germains se jetèrent en Espagne. En Sicile, il y eut une guerre de voleurs, pires que les Barbares. Les Quades et les Sarmates ravagèrent la Pannonie ; les Goths, avec les Scythes, désolèrent la Grèce et l'Asie, particulièrement la Bithynie, dont toutes les villes sans exception furent ruinées de fond en comble. Les Parthes vinrent jusqu'en Syrie. L'Empire tombait de toutes parts, et l'Eglise s'élevait sur les ruines de l'idolâtrie. Les nations étrangeres emmenaient captifs des Chrétiens fervens et de saints évêques, dont ils admiraient d'abord les rares vertus et les sages maximes. Bientôt, les esclaves devenant les maîtres, on se rangeait sous la loi divine, qu'ils publiaient encore mieux par leurs œuvres que par leurs paroles, et l'on accourait en foule pour recevoir le baptême.

Cependant l'empereur Gallien, qui ne manquait pas naturellement de génie, semblait abruti par la mollesse et le goût du plaisir. Si on venait lui dire qu'il courait risque de perdre l'Egypte ou les Gaules : « Eh bien ! répondait-il, ne saurions-nous vivre » sans les draps de la Belgique ou le lin de Péluse? » Il ne s'occupait que de puériles et folles voluptés, pleinement satisfait, pourvu que son appartement fût tout émaillé de roses au cœur de l'hiver, et qu'il mangeât des fraises et des melons tous les mois de l'année. Il ne buvait qu'en des coupes d'or et de pierres précieuses, et jamais deux coups de suite d'un même vin. Il n'était pas moins recherché dans les bains, qu'il prenait cinq ou six fois le jour. La pudeur nous oblige à tirer le voile sur les autres circonstances de

ce genre de mollesse, et sur les compagnies qu'il s'y procurait. Enfin le mepris de sa personne parvint à son comble. L'an 268, le préfet du prétoire, de concert avec le général Claude, se défit du mol empereur, et Claude fut mis en sa place. Ensuite on précipita du Capitole le fils et le frère de Gallien, les seuls restes de la race de Valérien, qui fut ainsi tout exterminée.

Claude, second du nom, digne de l'empire s'il ne l'eût acquis par un crime, ne le posséda guère plus de deux ans. C'était l'homme le plus capable d'en rétablir les affaires. Il se fit généralement aimer et estimer, même des Chrétiens, pendant la première année de son règne. Dans la seconde, il répandit leur sang, moins par haine contre eux, que pour ne ressembler en rien à son prédécesseur. Il mourut de la peste en Pannonie, après y avoir terminé avec succès la guerre des Goths. Quintille, son frère, fut élevé à sa place par les soldats qui, fatigués de sa sévérité, le réduisirent à s'ouvrir les veines quinze jours après. Sur la fin de la même année 270, l'empire passa à Aurélien, Pannonien de naissance, et de famille obscure, mais qui, par un mérite éminent, s'était élevé de grade en grade jusqu'aux premières places du gouvernement militaire.

Le pape Denys avait succédé au martyr S. Sixte, après l'année que vaqua le siége apostolique. Sa charité, comme sa vigilance, s'étendit à tout le monde chrétien. Il envoya des aumônes aux fidèles d'Asie qui avaient été pillés par les Barbares, et fit parvenir ses largesses à ceux même qui avaient été emmenés captifs. On a dit qu'il avait partagé les églises et les oratoires de Rome entre les prêtres de cette ville; qu'il en avait institué les paroisses, et même les diocèses de sa dépendance immédiate. Mais il ne fit que rendre des pasteurs aux églises qui les avaient perdus par le malheur des temps, et régler les limites de leur ressort d'une manière plus exacte ou plus fixe qu'auparavant. Après dix années d'un pontificat illustré par la condamnation de Sabellius et des principes de Paul de Samosate, il mourut le 26 décembre 256, et fut remplacé deux jours après par Félix.

Cette seconde hérésie était d'autant plus dangereuse qu'elle renfermait tout le venin de la première; et, par un raffinement singulier de malignité, elle posait les fondemens de l'arianisme qui lui semblait opposé. D'un côté, Paul soutenait, avec Sabellius, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient qu'une même personne, désignée sous des noms divers[1], selon les différens personnages qu'elle semble remplir par rapport aux hommes, reje-

[1] An de Syn. vers. fin.

tant ainsi le mystère de la Trinité. D'un autre côté, à la différence de Sabellius qui paraissait admettre que le Père s'était incarné dans J.-C., Paul niait que la sagesse divine se fût unie hypostatiquement à Jésus, bien qu'elle n'eût cessé de le diriger immédiatement par son action. Ainsi cet hérésiarque prétendait que Jésus-Christ était un pur homme de sa nature; qu'il n'existait nullement avant Marie, dont il tenait le commencement de tout son être; mais que, par ses mérites, il s'était rendu digne de parvenir à la qualité de Fils de Dieu. Enfin il voulait lever le voile de nos principaux mystères, et leur substituer plusieurs points du judaïsme, afin de ménager plus sûrement le grand crédit qu'il avait auprès de la reine Zénobie, juive de religion, et toute puissante en Orient, depuis qu'Odenat, son époux, ce petit prince de quelques Sarrazins, était devenu le fléau des Perses, le soutien de l'Empire chancelant, et enfin empereur.

Après la mort de son mari, en 267, Zénobie montra qu'on ne croyait pas sans raison qu'elle avait eu grande part aux brillans exploits de ce prince, par la conquête qu'elle fit de l'Egypte et de la Bithynie. Mais cette femme extraordinaire, en qui la nature parut se plaire à réunir toutes les belles et toutes les grandes qualités à la fois, voulut se faire instruire des vérités du christianisme, et tomba en de mauvaises mains. Paul de Samosate, qui avait succédé à Démétrien, évêque d'Antioche, et à qui elle s'adressa, tenait peu aux principes de la foi; et ce prélat courtisan, prévenu qu'une souveraine si absolue, et qui se piquait surtout de pénétration, souffrirait difficilement qu'on mît sa docilité à l'épreuve, ne lui enseigna rien de Jésus-Christ qu'elle ne pût croire aisément.

Les leçons du prélat firent du bruit. Sa vie d'ailleurs était peu conforme à l'esprit de sainteté que respirait alors tout le corps épiscopal. Loin d'affecter la réforme comme la plupart des hérésiarques, et prenant une route plus commode, il vivait dans les délices et avec un faste sans exemple avant lui dans son état. On ne le voyait en public que suivi d'un magnifique et nombreux cortége, et il étalait une profane et bizarre vanité jusqu'aux pieds des autels, où il faisait célébrer des chants à sa louange, au lieu des hymnes sacrés. Sa conduite, quant aux mœurs, était encore plus scandaleuse: il tenait chez lui de jeunes femmes, dont il se faisait accompagner partout, sans excepter les lieux saints, et il voulait que ses ecclésiastiques vécussent avec une licence qui autorisât la sienne.

Les évêques vraiment zélés pour le bien de l'Eglise, que scandalisaient cette erreur et cette conduite, furent effrayés par la

perspective du mal que pouvait causer un pareil exemple. La faveur de Zénobie, assurée au coupable, ne les arrêta point. Ils s'assemblèrent à Antioche même, où la réparation était le plus nécessaire, et ils eurent le courage de citer l'évêque. L'inflexible et pieux Firmilien de Césarée présidait à ce concile. La plupart des autres Pères étaient d'intrépides confesseurs, des docteurs célèbres et saints, des hommes à miracles.

A la vue de pareils juges, l'évêque d'Antioche trembla, tout puissant qu'il était; il comparut, se soumit en apparence, et promit tout ce qu'on voulut. On le crut d'autant plus volontiers, qu'on avait raison de craindre une persécution, dont une roideur imprudente eût été la cause. Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que Paul n'avait changé ni de mœurs ni de doctrine. Les prélats s'assemblèrent de nouveau, toujours au lieu même où se donnait le scandale. Ils comptaient sur Firmilien, mais on apprit qu'il était mort en route. Paul n'en fut pas moins confondu. Un particulier d'Antioche, nommé Malchion, homme très-habile dans l'art de raisonner, et très-versé dans les choses de religion, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, développa les artifices de l'imposteur, et le réduisit à l'aveu de ses vrais sentimens. L'hérétique fut alors excommunié et déposé. Comme pour établir qu'il n'existait pas de distinction réelle entre le Père et le Fils, Paul avait abusé du terme de consubstantiel, qu'il entendait dans un sens grossier et corporel, les Pères d'Antioche rejetèrent cette expression, qu'on verra dans la suite employée si utilement par les Pères de Nicée, mais dans un sens bien différent; tout dépendant, pour l'usage des mots, des temps et des circonstances.

Paul condamné leva le masque de l'hypocrisie. Loin de se soumettre à ses respectables juges, il s'obstina à demeurer sur son siége, et il continua d'occuper le palais épiscopal. Tant que Zénobie gouverna l'empire d'Orient, il trouva aisément le moyen de se soutenir. Mais, la politique d'Aurélien ayant fait entendre aux Romains que la majesté de l'Empire se trouvait dégradée entre les mains d'une femme et d'une étrangère, cet empereur prit ses mesures et son temps, défit la princesse, et l'emmena prisonnière. Comme Aurélien, depuis qu'il régnait, ne s'était pas encore montré contraire aux Chrétiens, ils s'adressèrent à lui contre l'évêque déposé d'Antioche, et toujours réfractaire. Le prince ordonna que la maison épiscopale serait adjugée à celui que l'évêque de Rome et ceux d'Italie reconnaîtraient. Tant il était notoire qu'il n'y avait point de meilleure preuve du vrai christianisme que l'union avec l'Eglise romaine! Paul de Samosate fut honteusement chassé, et Domne promu à sa place.

Aurélien ne persista pas à rendre justice aux Chrétiens. Il se proposait de gagner l'affection du sénat et du peuple, en tourmentant les ennemis de leurs dieux. Naturellement superstitieux lui-même et fort prévenu en faveur des divinations, il se plaignait qu'une partie des grands, à l'exemple des Chrétiens, n'eût pas grande foi aux livres des sibylles. C'étaient les écrits de quelques filles singulières et qui passaient pour des oracles, sans rien avoir de merveilleux que leur style prodigieusement emphatique; écrits d'une obscurité inintelligible, et le digne ouvrage de l'imagination exaltée de leurs auteurs. On n'y apprenait rien autre chose que de minutieuses observances, comme de célébrer dans les fêtes certains jeux et de certaine façon, ou de placer quelque clou dans les murs du Capitole. Quant aux huit livres que nous avons encore sous le nom des sibylles, et qui ne contiennent guère que des prédictions ou des instructions relatives au christianisme; malgré les citations qu'en firent quelques anciens Pères, tandis que d'autres les tenaient pour suspects, il est enfin évident, aux yeux de la saine critique, qu'ils ont été supposés dans le second siècle, à l'exception néanmoins de quelques parties citées dans les temps les plus anciens.

L'empereur allait signer un arrêt terrible contre les Chrétiens, quand il fut épouvanté par la foudre qui tomba à ses pieds. Sa volonté ne changea point, et la proscription ne fut que différée. Dieu l'ayant bientôt abandonné à la corruption de son cœur, il publia contre nous, dit Lactance, des édits de sang et de carnage, qui donnèrent lieu à la neuvième persécution. Mais c'était heureusement sur la fin de son règne; en sorte que les édits n'avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées, lorsque la Providence permit qu'il fût massacré par les intrigues de son secrétaire. Ainsi le Seigneur fit voir qu'il ne laisse aux puissances du siècle la liberté de persécuter ses serviteurs, que selon les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur eux; c'est-à-dire dans les conjonctures propres à les rappeler au devoir, et à leur donner l'occasion d'un plus grand mérite. Toutefois si ces édits n'eurent que peu d'effet, comme les inclinations connues des souverains ne sont guère moins efficaces que leurs ordres, la haine du nom chrétien, dans un prince très-violent d'ailleurs et naturellement cruel, ne laissa pas que de faire un grand nombre de martyrs.

Outre ceux de Gaule dont nous avons déjà parlé, on rapporte à Aurélien, soit avant, soit après qu'il fut monté sur le trône, le célèbre martyre de S. Prisque, vulgairement S. Prix, immolé avec une troupe de fidèles dans les forêts du pays d'Auxerre, où ils avaient

espéré de trouver un asile; celui de l'illustre vierge Ste Colombe, particulièrement honorée à Sens, où quelques auteurs disent qu'elle a souffert; celui des SS. Eutrope, Zozime et Bonose, avec cinquante soldats convertis par Bonose, et mis à mort près Rome. Le pape S. Félix, qui les avait exhortés, partagea leurs tourmens et leur triomphe. Quinze jours après on élut Eutychien, c'est-à-dire, le 5 ou le 6 de janvier de l'an 275.

Le martyre de Conon et de son fils fut très-fameux en Lycaonie. La vie austère de Conon était si connue, que le ministre de la persécution en faisait d'impies et froides risées. « Oui, reprit le Chré- » tien fervent, la croix fait toutes mes délices. Ne pensez pas m'ef- » frayer par l'étalage des tourmens; j'en connais toute la valeur » pour le ciel; les plus rudes et les plus longs font l'objet de mes » désirs. » L'artificieux tyran lui demanda, pour l'amollir, s'il avait des enfans. « J'en ai un, répondit-il, et je serais charmé qu'il eût » part à mon bonheur. » On l'amena aussitôt. On mit le père et le fils sur un lit embrasé; on les fit passer dans une chaudière d'huile bouillante; on leur coupa les mains avec une scie de bois, et ils rendirent l'esprit en louant Dieu. Le berger Mammas souffrit à Césarée avec le courage d'un héros. Son culte devint si célèbre, que les plus éloquens docteurs de l'Eglise grecque, S. Grégoire de Nazianze et S. Basile, ont fait comme à l'envi son éloge.

La foi opérait diversement sur les fidèles, selon les divers mouvemens de la grâce. Tandis que les autres désiraient une mort violente, Antoine, Egyptien de nation, s'éloigna d'un monde tumultueux et pervers, pour apprendre un nouvel art de se crucifier soi-même, et le transmettre à une suite nombreuse de martyrs volontaires. Il était né dans la Haute-Egypte, de parens distingués par la noblesse et l'opulence, et plus encore par leurs sentimens sincères et solides de religion. Ils lui donnèrent une éducation si chrétienne, que dès l'enfance il fit preuve d'une éminente piété. On fut si attentif à le détourner des mauvaises compagnies, qu'on ne lui laissa pas même fréquenter les écoles avec les jeunes gens de son âge. Ainsi la science du salut fut uniquement celle de cette âme prévenue des bénédictions célestes. C'est pourquoi, avec une pénétration rare et un jugement exquis, il ne sut ni lire, ni écrire, et n'apprit aucune autre langue que l'égyptienne, qui, sous la domination romaine, restait en usage parmi les naturels du pays. Mais il se rendait si assidu aux assemblées de religion, et il prêtait une telle attention aux enseignemens évangéliques, qu'il égala dans cette science les plus habiles docteurs. A cette pénétration il joignait une mémoire prodigieuse, à qui rien n'échappait de ce qu'Antoine avait une fois appris.

Un jour qu'à son ordinaire il allait au lieu saint en s'occupant de ce qu'il avait précédemment ouï lire des apôtres, dégagés de tout pour suivre Jésus-Christ; Dieu, dans sa miséricorde, permit qu'en entrant il entendît encore le trait de l'Évangile où le Sauveur dit à un riche de vendre tout ce qu'il possédait s'il voulait être parfait, et d'en donner le prix aux pauvres. Antoine se persuada que le Seigneur, en lui ménageant successivement ces instructions, avait des desseins particuliers sur lui. Il se défit de tout ce qu'il avait, et pratiqua au pied de la lettre le conseil évangélique. Ses père et mère étaient morts, il y avait environ six mois, et l'avaient laissé maître d'un bien considérable, à l'âge de dix-huit ans, avec une sœur encore très-jeune, dont il prit le soin que la nature et la prudence chrétienne demandaient. Il la confia à des vierges pieuses, qui la formèrent sur leur modèle. Pour lui, il se retira hors de la ville, près d'un vieillard exercé dès la jeunesse à la vie érémitique, avec une piété peu commune dans ces temps même de ferveur.

Jusque là les âmes privilégiées que le Seigneur appelait à une pratique plus parfaite de l'Evangile, avaient habité seules en quelques lieux écartés, assez près des villes et des bourgades, sans s'être encore résolues à pénétrer dans le grand désert. L'Esprit saint, qui se rendait visiblement le directeur d'Antoine, ne le borna point à imiter son vieillard. Poussé d'une pieuse émulation, le disciple d'un si grand maître n'entendait pas parler d'un saint, qu'il ne voulût aussitôt recevoir de lui quelque exemple ou quelque leçon qu'il pût réduire en pratique. Il observait avec une curiosité religieuse les vertus dans lesquelles chacun d'eux excellait, la mortification de celui-ci, l'assiduité à la prière de celui-là, dans un autre son humeur douce et affable, sa patience, son inclination à obliger. Il reportait au lieu de sa retraite toutes ces saintes images, empreintes dans sa mémoire comme dans un livre ineffaçable; et là, méditant à loisir, priant avec effusion de larmes, il enrichissait son âme de tous les trésors de la grâce et de la vertu. Surtout il s'étudiait à être le plus humble et le plus prévenant de tous les solitaires, en sorte que les anciens ne l'appelaient pas autrement que du tendre nom de fils, les autres leur frère bien-aimé, et il était également chéri de Dieu et des hommes.

L'ennemi du salut ne put voir sans un violent dépit ce que présageaient de si heureux commencemens. Il l'attaqua par toutes sortes de tentations, lui remit sous les yeux les biens qu'il quittait, la distinction de sa naissance, avec les prétentions qu'elle lui donnait dans le monde, les soins même qu'il devait à la jeunesse de sa sœur. Il lui remplit l'esprit de l'image de tous les objets

des passions, et fit toutes sortes d'efforts pour allumer dans son sein les ardeurs de la volupté. Le solitaire surmonta tout par la prière et la pénitence. Son lit n'était qu'une natte; encore le trouvait-il trop doux, et il ne se couchait le plus souvent que sur la terre nue; il passait même des nuits entières sans vouloir dormir. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et seulement un peu de pain avec du sel; il ne buvait que de l'eau. Pour le vin et la viande, c'était déjà la coutume de tout ce qu'il y avait de solitaires, de s'en abstenir.

Avançant toujours de vertu en vertu, il trouva bientôt cette vie trop commode, et désira une plus grande retraite, qu'il alla chercher dans un sépulcre éloigné de toute habitation. Ces monumens, chez les Egyptiens, étaient d'assez grands corps d'édifice, ou, en différens souterrains, ils enterraient et conservaient les morts de leur famille. Pénétré de la seule crainte du Seigneur, qui l'élevait au-dessus des craintes puériles de morts et de fantômes, Antoine choisit un de ces tombeaux, le plus écarté, et s'y renferma, après avoir prié un de ses amis de lui apporter du pain de temps en temps. Les malins esprits se regardèrent comme bravés, et pressentirent tout ce qu'ils avaient à craindre de cette âme forte, dont l'exemple en formerait tant d'autres. Ils l'attaquerent par toutes sortes de stratagèmes, et cherchèrent à le décourager en toutes manières [1]. Suivant le récit de S. Athanase, qui l'avait appris de la propre bouche du saint solitaire, il vit un jour les quatre murs de son habitation s'entr'ouvrir de tous les côtés, une multitude de lions, de dragons et de monstres de toutes les espèces prêts à s'élancer sur lui. Il se mit en prières, et méprisa toutes ces illusions. Le moment d'après, un rayon de lumière pénétrant jusqu'à lui, tous ces fantômes disparurent. « Seigneur, » s'écria-t-il, où étiez-vous il n'y a qu'un moment? — Ici même, » répondit une voix céleste; mais je voulais être spectateur d'un si » généreux courage. »

Antoine, se sentant plus de force que jamais, partit dès le lendemain pour le grand désert de la Thébaïde. Il avait passé quinze ans dans sa première retraite : il en passa vingt dans celle-ci, c'est-à-dire dans les ruines d'un vieux château, où, séparé du commerce de tous les humains, il recevait deux fois l'année seulement quelques pains qu'on lui jetait par-dessus les murs. Ce fut là qu'il commença à poser les premiers fondemens de la vie cénobitique.

Aurélien, comme nous l'avons dit, avait été puni de ses cruautés en perdant la vie et le diadème qu'il avait ceint le pre-

[1] Hier. Ep.

mier des empereurs. Son secrétaire et quelques officiers du premier rang, qui le craignaient, s'étaient jetés sur lui et l'avaient massacré, au commencement de l'année 275, comme il marchait en Thrace. Après sa mort, l'armée et le sénat, par une déférence bien étonnante, se renvoyèrent pendant plus de sept mois l'honneur de faire un empereur. Enfin, le vingt-cinquième jour de septembre de cette même année, le sénat élut Tacite. Mais, six mois après, il fut tué en Orient par les soldats. Il excita les regrets de tout l'Empire, à qui dans un règne si court il avait fait concevoir les plus grandes espérances.

Ce fut sans doute de ces dispositions que partirent les aruspices, pour rendre, sur la grandeur à venir d'un prince du sang de Tacite, un oracle mémorable, qui ne parut clair et bien articulé contre l'ordinaire, que pour être plus manifestement convaincu de fausseté. Mais les prophètes avaient eu la prudence d'en fixer l'accomplissement futur à un terme si éloigné, qu'ils ne fussent plus en péril de subir la honte due à leur imposture.

Un mois après la mort de Tacite, les troupes d'Orient élurent, au grand contentement du peuple et du sénat, Probe, né en Pannonie, d'un tribun militaire. La seconde année de cet empereur, Manès, auteur de la plus durable et de la plus monstrueuse hérésie qui eût encore affligé, et qui affligera peut-être jamais l'Eglise, commença à en répandre les premières semences. Cet infâme hérésiarque était né en Perse, dans l'esclavage, d'où il fut retiré par une veuve, qui, n'ayant point d'enfans, l'adopta, le fit élever comme son propre fils, et lui donna tout son bien. Pour faire oublier sa première condition, il changea son nom véritable, qui était *Curbique*, en celui de *Manès*, que les Grecs rendirent par *Manichée*, en faisant un jeu de mots propre à leur langue, et voulant désigner un sot discoureur. Manès avait néanmoins une extrême facilité à s'énoncer, et il était versé dans toutes les sciences des Perses : mais il avait appris des choses bien plus étranges dans les livres d'un Arabe nommé Scytien, qui lui étaient parvenus avec le reste de l'héritage de sa mère adoptive. Là-dessus il se crut un homme divin, se dit le Paraclet ou la lumière du genre humain, et alla jusqu'à prétendre au don des miracles.

L'insensé osa se vanter qu'il guérirait le fils de son roi, qui se trouvait dangereusement malade. L'enfant mourut, et l'imposteur fut emprisonné. Il trouva le moyen de s'échapper, et sortit du royaume. Ses gardes furent punis de mort. Pour lui, s'étant retiré en Mésopotamie, il tenta de s'y faire des disciples et nomma Jésus-Christ avec honneur, pour surprendre les Chrétiens. C'était à peu près tout ce que cette secte avait de commun avec le chris-

tianisme. Manès eut une conférence publique avec Archelaüs, évêque de Césarée ; ensuite avec un saint prêtre, qu'on nommait Tryphon : et toujours on le couvrit de confusion, sans pouvoir lui inspirer de repentir. Le peuple, irrité de ses blasphèmes, menaçait de le lapider. Il prit la fuite, se rejeta en Perse, et retomba entre les mains de son roi, qui le fit écorcher vif. Son corps fut jeté aux bêtes, et sa peau attachée à une porte de la ville.

Ses disciples ne laissèrent pas que de répandre en tout lieu son affreuse doctrine, qui réunissait non-seulement le venin de la plupart des anciennes hérésies, mais, comme dit le pape S. Léon, ce que l'obstination judaïque a de plus dur, ce que le paganisme a de plus profane, ce que la magie a de plus exécrable, en un mot, toutes les impiétés et les extravagances dont l'esprit humain est capable. Les puissances ont sévi de tout temps, et quelquefois avec la dernière rigueur, contre ces sectaires, ennemis de tout ordre ; et quand elles proscrivaient les hérétiques en général, par ce mot, elles entendaient spécifiquement et proprement les Manichéens. Ils se multiplièrent toutefois sans nombre et sans fin. On a retrouvé une partie de leurs erreurs parmi les Albigeois, dans le douzième siècle ; et beaucoup plus tard encore, dans des réformes hautaines et nombreuses, qui, ne pouvant produire une autre succession de doctrine, n'ont pas rougi de remonter à de pareils auteurs. Nous aurons plus loin (Voyez ci-après, t. x, p. 254 et 264) occasion de revenir sur Manès et sur les égaremens de ses derniers sectateurs.

La base du manichéisme était la fausse persuasion qu'avait cette secte ignorante, que Dieu ne pouvant être la cause du mal, il existait deux dieux, ou deux principes, dont ces malheureux sophistes faisaient l'un auteur du bien, et l'autre du mal. Ils donnaient aussi deux âmes à l'homme, l'une bonne et l'autre mauvaise, anéantissaient la liberté, et ne se croyaient pas coupables de leurs actions les plus désordonnées et les plus infâmes, qu'ils attribuaient à l'âme mauvaise.

Le péché originel, la nécessité des bonnes œuvres, le mystère de la rédemption, ils rejetaient également tous ces articles de foi incompatibles avec leurs maximes. On ne pouvait à leur sens rien faire de bon avec la chair et la matière, qui étaient l'ouvrage du mauvais principe. En conséquence, ils condamnaient la génération et le mariage, sans toutefois s'interdire le commerce des femmes, blâmaient séditieusement l'administration civile ainsi que toute puissance extérieure, attribuaient l'ancienne loi au même principe, traitaient d'idolâtrie le culte des reliques et des saintes images, regardaient comme apparentes seulement, mais au fond indi-

gnes de Jésus-Christ, son incarnation et ses souffrances, quoiqu'ils n'eussent pas une idée bien relevée de cet Homme-Dieu ni des autres personnes divines. Tantôt ils n'en faisaient qu'une seule, sous trois noms différens; tantôt ils les incorporaient, en vrais idolâtres, à l'air, à la lumière, au soleil et à la lune, qu'ils adoraient comme les Perses. Ils admettaient aussi, comme ces peuples et comme les Indiens, la transmigration des esprits en différens corps d'animaux, et mille autres chimères pareilles, tant dans les observances que dans la croyance. Ils soutenaient, par exemple, que celui qui tuait un animal, ou arrachait une plante, serait changé en cette plante ou en cet animal. Dans cette appréhension, ils se croyaient obligés d'user de certaines formules de protestation avant de prendre leur nourriture. Ils jetaient en l'air le pain qu'ils allaient manger, maudissaient celui qui l'avait fait, et lui souhaitaient d'être moulu, d'être pétri, d'être cuit et traité en tout comme cet être malheureux.

Les Manichéens composaient deux classes : la première, des auditeurs, qui devaient s'abstenir du vin, de la chair, et de tout ce qui provenait de la chair; la seconde, des élus, qui, outre la même abstinence, faisaient profession de pauvreté et du plus grand détachement. Mais, en dédommagement, ces élus avaient seuls le secret de tous les mystères du parti, c'est-à-dire que, dans leurs conventicules, ils se livraient avec une pleine licence à des infamies qui excitèrent l'horreur et l'indignation des païens même. Ils conservaient un baptême, mais tout-à-fait défiguré et profané par des sacriléges horribles. Ils célébraient l'eucharistie d'une manière si exécrable, qu'on rougirait de la retracer. Entre les élus, il y en avait douze qu'on appelait maîtres, et un treizième qui, en qualité de successeur direct de Manès, se faisait révérer comme le chef de tous les autres, et comme lui, se disait le Paraclet. Au-dessous de ceux-ci étaient soixante-douze évêques, ordonnés par les maîtres, et qui ordonnaient à leur tour des prêtres et des diacres. Avec ce simulacre de christianisme, accompagné d'un langage extraordinaire, d'un grand air de spiritualité et de rigorisme, cette abominable secte réussit à faire un nombre infini de sectateurs ou de dupes. Le manichéisme fut condamné dès l'an 277, dans un concile de Mésopotamie.

Cette hérésie ne faisait pas encore grand bruit en Occident, où S. Eutychien occupait toujours dignement la chaire de S. Pierre. Il mourut à Rome, l'an 283, le 7 ou le 8 décembre. Caius fut élu le 17 du même mois, et siégea plus de douze ans.

Il y avait environ un an que l'armée d'Illyrie avait massacré l'empereur Probe. Pendant son règne, qui fut de six ans, et pen-

dant celui de son prédécesseur Tacite, il n'y eut point de persécution déclarée. L'Eglise n'eut alors à souffrir que de la part de certains magistrats, qui s'autorisaient des anciens édits, pour satisfaire leur haine ou leur faux zèle. Ainsi arriva le martyre de Sabace, qui avait été traduit par-devant Héliodore, juge d'Antioche. Il confessa courageusement Jésus-Christ; mais, les tourmens lui faisant répandre beaucoup de larmes, le juge, avec une impiété cruelle, insulta à sa sensibilité. « Oui, lui dit Sabace, je sens » vivement la douleur; mais je l'endure volontiers pour mon Dieu. » Puissent mes larmes vous faire comprendre à quel point je l'aime, » et comment il doit être aimé! »

A la place de Probe, les troupes élurent Carus, préfet du prétoire, qui créa césars ses fils Carin et Numérien. Il était de Narbonne, et ne régna que seize à dix-huit mois. Il périt d'un coup de foudre, comme il faisait la guerre aux Perses; et ses deux fils continuèrent de régner. Numérien fut assassiné quelques mois après, par l'ordre d'Aper, son beau-père, qui prétendait occuper le trône. Mais les troupes, indignées de ce parricide, choisirent, le 17 septembre 281, Dioclès, qui prit le nom de Dioclétien, et qui protesta sur-le-champ, l'épée nue en main, qu'il n'avait aucune part à la mort de son maître. « C'est le féroce Aper, ajouta-t-il, qui » a fait couler le sang de sa propre famille, et j'en serai le vengeur. » Il lui passa dans le moment son épée au travers du corps. Ce trait de justice, qui fit honneur à Dioclétien, quoiqu'il marquât une âme sanguinaire, fut encore flétri par l'intérêt et la superstition. Un druide lui avait autrefois prédit, dans les Gaules, qu'il parviendrait à l'empire, mais qu'il ne se l'assurerait qu'en tuant le sanglier. Il compta remplir cet oracle en tuant Aper, parce que ce nom latin signifie sanglier. Ainsi s'annonçait l'auteur de la plus longue et de la plus terrible persécution de l'Eglise de Jésus-Christ. Dans le fond, Dioclétien s'intéressait si peu à la famille de Carus, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'opprimer le fils de cet empereur, qui régnait toujours en Occident. Il n'hésita point à créer césar, Maximien-Hercule dont il était sûr, pour le lui opposer.

Carin se soutenait cependant; il gagna même une bataille contre Dioclétien. Mais, en poursuivant sa victoire, il fut tué par un tribun dont il avait enlevé la femme. Les deux armées se réunirent aussitôt, et reconnurent unanimement Dioclétien. Maître de tous ses mouvemens, qu'il savait parfaitement subordonner à la politique, il confirma chaque officier de Carin dans sa charge, et s'appliqua soigneusement a gagner tous les esprits pour en veuir à ses fins.

LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN, EN 284, JUSQU'A LA PAIX QUE CONSTANTIN DONNA A L'ÉGLISE EN 313.

Quand Dioclétien se vit tranquille possesseur du trône, il déclara auguste le césar Maximien-Hercule, qui n'était qu'un paysan parvenu, mais son ami dès l'enfance. Car il ne valait pas mieux lui-même pour la naissance, qu'il avait reçue en Dalmatie d'une famille très-basse, et il avait été affranchi du sénateur Annulin. L'empire du monde fut néanmoins vingt ans entre les mains de ces soldats de fortune, qui demeurèrent en assez bonne intelligence. Ils semblaient faits l'un pour l'autre, cruels tous les deux; mais Maximien, d'un caractère fougueux et emporté, suivant brutalement ses inclinations vicieuses, sans retenue comme sans éducation, d'une dureté et d'une grossièreté qui paraissaient jusque dans son visage, et son extérieur plus que négligé; Dioclétien, au contraire, vain, artificieux, jaloux de l'autorité, n'en cédant que ce qu'il ne pouvait retenir, et faisant beaucoup valoir le peu qu'il paraissait abandonner. Il avait même l'ambition de se faire aimer, et le caractère de son collègue l'y fit réussir jusqu'à un certain point. C'était lui-même qui prenait les résolutions violentes; mais il les faisait exécuter par Maximien, et trouvait le secret de contenter tout à la fois sa passion pour la gloire et son méchant naturel.

De pareils maîtres ne pouvaient aimer sincèrement des sujets chrétiens. Néanmoins ils les laissèrent d'abord tranquilles, par politique, à cause de leur grand nombre. Ils s'en servirent même par besoin et par intérêt; car ils leur rendaient intérieurement justice, et les regardaient comme les citoyens les plus vertueux et du commerce le plus sûr. Il y en avait beaucoup au palais, dans les postes de confiance, et parmi les principaux officiers. Depuis long-temps les empereurs étaient persuadés que la garde et le service de leurs personnes ne pouvaient être remis en de meilleures mains Ainsi agirent, durant leurs plus belles années, Dioclétien

et Maximien; et ils ne se déclarèrent formellement et généralement contre le christianisme, que sur la fin de leur règne. Mais on pouvait en user autrement, sans risquer de leur déplaire. Les gouverneurs suivaient impunément leurs dispositions ou leurs haines particulières, et faisaient valoir au besoin les anciens édits.

Lysias se signala en ce genre, dans son gouvernement de Cilicie. Son zèle impie le poussa jusqu'à interroger lui-même Claude, Astère et Néon, tous trois frères, et deux femmes nommées Domnine et Théonille, que le magistrat municipal d'Egée avait fait arrêter tous ensemble, pour cause de religion. Claude fut présenté le premier et demeura inébranlable. Le proconsul le fit pendre au chevalet, ordonna qu'on lui appliquât le feu sous les pieds, qu'on lui coupât des morceaux de chair aux talons, et qu'on les lui mît sous les yeux. « Il n'est point de perte affligeante, dit-il » en les voyant, pour ceux qui aiment Dieu; ces maux apparens » sont les arrhes des biens éternels. » Lysias commanda de le déchirer avec les ongles de fer, de frotter ses plaies avec des morceaux raboteux de pots cassés, de lui appliquer des torches ardentes. Tout fut inutile, et l'on reconduisit Claude en prison. Astère fut traité de la même manière, et montra la même constance. Comme Néon était fort jeune, le proconsul en espéra davantage. Mais la force de la grâce n'en parut qu'avec plus d'éclat. Toutes les tortures ne servant enfin qu'à couvrir le tyran de confusion, on conduisit les trois frères hors de la ville pour y être crucifiés : après quoi on amena les deux Chrétiennes, qu'on croyait fort épouvantées par ces spectacles, auxquels on les avait contraintes d'assister.

Domnine confessa la première, et fut fouettée avec tant d'indignité et de rigueur, qu'elle expira sous les coups. Théonille ne témoigna que du mépris pour les efforts et le vain espoir du persécuteur, qui, ne se possédant plus de colère, dit aux bourreaux : « Souffletez-la, jetez-la par terre, liez-lui les pieds, » ne vous lassez point de la tourmenter. — Suivez-vous vos pro » pres lois, dit Théonille, et vous est-il permis de traiter de la » sorte une étrangère de condition libre? » Lysias dit : « Pendez- » la par les cheveux, dépouillez-la depuis les pieds jusqu'à la » tête, et qu'il n'y ait aucune partie de son corps sans bles- » sure. — N'as-tu pas honte, reprit-elle, de me mettre en cet » état; et ne penses-tu pas que tu outrages dans mon sexe ta » mère et ton épouse? » Lysias dit : « Qu'on lui coupe les che- » veux, afin qu'ils ne lui cachent plus le visage, et qu'elle » subisse toute sa honte, puisqu'elle y paraît si sensible. Qu'on

» lui applique des épines autour du corps, en forme de ceinture; » qu'on l'étende a quatre pieux; qu'on la frappe de courroies, non » seulement sur le dos, mais sur toutes les parties du corps; qu'on » lui mette des charbons ardens sous le ventre, et qu'elle meure » ainsi. » Peu après l'exécution de ces ordres barbares, le geôlier et l'un des exécuteurs vinrent dire au proconsul : « Seigneur, elle » a rendu l'esprit. » Plus cruel que les bourreaux, et non encore satisfait : « Cousez, leur dit-il, son corps dans un sac; liez-le bien, » et jetez le dans l'eau : » ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le même tyran procura la palme du martyre à S. Côme et à S. Damien, deux frères nés en Arabie, et médecins de profession. Mais il paraît que la propagation de la foi leur tenait bien plus au cœur que la guérison des corps, et que leur art n'était pour eux qu'un moyen de procurer plus facilement le salut des âmes Leur désintéressement était si connu, qu'on les appelait communément *Anargyres*, c'est-à-dire, hommes sans argent. On leur fit endurer toutes sortes de supplices, et le Seigneur prodigua les miracles pour confondre le persécuteur. Ils se rendirent en un mot si célèbres, que l'Eglise d'Occident a inséré le nom de ces martyrs orientaux dans le canon de la messe. Le septième concile général exalte beaucoup de merveilles que Dieu opérait sans cesse par leur intercession.

Tiburce, autre martyr fameux, fut amené au préfet Fabien, qui fit préparer un grand brasier avec de l'encens, et lui commanda, ou d'offrir l'encens, ou de marcher sur le brasier. Tiburce se munit du signe de la croix, et se promena les pieds nus sur les charbons ardens, sans ressentir la moindre douleur. « Adorateur de Ju» piter, cria-t-il ensuite à Fabien, osez seulement mettre la main » dans l'eau bouillante, au nom du plus grand de vos dieux. — Je » sais, dit le préfet, que votre Christ est un maître habile en fait » de magie. — Taisez-vous, profane, répliqua Tiburce, et ne blas» phémez pas ce que vous ignorez. » Cette sainte hardiesse abrégea l'épreuve : on coupa aussitôt la tête au martyr. Plusieurs autres fidèles eurent les pieds percés de clous, puis furent massacres à coups de lances.

Dans les Gaules, où Maximien, dès le commencement de son élévation, était allé combattre la faction des Bagaudes, c'est-à-dire des paysans révoltés, on vit plusieurs milliers de martyrs. Il avait amené d'Orient la légion Thébaine, toute composée de Chrétiens. Elle venait de passer le quartier d'hiver dans la province de Palestine, où Zambdas, évêque zélé de Jérusalem, avait profité du temps pour convertir une partie de ces guerriers, pour animer la vertu de ceux qui étaient déjà chrétiens, et pour confirmer solidement

les uns et les autres dans la foi. Ainsi tous généralement respiraient la vertu, la force évangélique, et voyaient sans effroi les dangers de toute espèce. Bientôt ils eurent besoin de toutes ces dispositions. Depuis long-temps néanmoins on avait de grands égards pour les soldats chrétiens, très-multipliés dans les armées romaines, où, à raison des principes mêmes du christianisme et du mépris qu'il donne de la mort, ils avaient acquis une réputation extraordinaire de valeur. Il y avait pour eux une formule particulière de serment ou d'engagement, qui contentait leurs maîtres sans blesser leur propre conscience. Mais le féroce Maximien n'était pas capable de ces ménagemens : il voulut que toutes ses troupes indistinctement jurassent sur l'autel de ses dieux qu'elles combattraient avec courage. L'armée se trouvait dans le canton des Alpes que l'on nomme aujourd'hui le Valais; et la légion chrétienne, qui ne voulait prendre aucune part à l'idolâtrie générale, se rangea un peu à l'écart, au pied de la montagne appelée le Grand-Saint-Bernard.

Maximien commanda de la décimer : ce qui s'exécuta sans la moindre résistance, aucun de ces braves ne pensant à défendre sa vie contre son empereur devenu son bourreau. L'ordre de décimer vint pour la seconde fois : alors tous les soldats de la légion, voyant qu'on espérait de les séduire par la crainte de ces exécutions réitérées, crièrent de toutes parts qu'ils étaient prêts à souffrir mille morts, plutôt que de rien faire contre la foi de Jésus-Christ; ce qui n'empêcha point qu'on ne les décimât une troisième fois avec la même facilité que les deux premières. Ils s'exhortaient les uns les autres à marquer au Roi des rois ce même courage qu'ils avaient si souvent signalé par de moindres motifs. Les principaux officiers de la troupe, Maurice, Exupère et Candide, leur donnaient l'exemple de la soumission comme de la constance dans la foi, et leur remettaient sous les yeux leurs camarades déjà couronnés de palmes immortelles; en sorte que Maximien, ne pouvant surmonter ce divin courage, prit la résolution atroce de massacrer toute la légion.

Il la fit environner par toute l'armée, et tailler en pièces jusqu'au dernier homme. Ils étaient environ six mille. Tous mirent bas les armes, et se présentèrent pour être égorgés. La vallée en un moment fut remplie de cadavres, et l'on vit couler au milieu un fleuve de sang. La férocité avait passé, du cœur de Maximien, dans celui de tous les Romains idolâtres. L'humanité et le patriotisme en furent absolument bannis. Ils se livrèrent à la joie et à la débauche, au milieu de leurs frères expirans, comme s'ils eussent remporté une glorieuse victoire sur les ennemis de l'Empire.

Survint un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'avait pas été présent au massacre. Ils l'invitèrent à manger et à se réjouir avec eux. Victor était Chrétien, et ne témoigna que de l'horreur. A l'instant on se jeta sur lui, et on le joignit aux autres martyrs.

La fureur de Maximien, ainsi allumée, procura la même couronne à une infinité de héros chrétiens, dans les différentes provinces des Gaules. S. Donatien et S. Rogatien, frères, et d'une naissance distinguée, souffrirent à Nantes en Bretagne. Donatien, le plus jeune, s'était converti le premier, et avait déjà reçu le baptême. Rogatien n'était encore que catéchumène. Ils furent également fermes l'un et l'autre, et subirent le même supplice. On les décapita, après qu'on leur eut fait endurer toutes les tortures du chevalet, et que, par un nouveau raffinement de cruauté, on leur eut percé la tête de lances. S. Caprais d'Agen se cacha d'abord, et craignait beaucoup. Une vierge, supérieure à son sexe, lui donna l'exemple du plus mâle courage. Il se remontra, et fut glorieusement couronné.

Près Agde, souffrirent Tibère, Modeste et la généreuse Florence; à Vienne, le tribun Gerréole; et à Brioude en Auvergne, Julien, l'un de ses soldats. A Arles, le greffier Denès, encore jeune et catéchumène, ne pouvant se résoudre à expédier un ordre donné contre les Chrétiens, jeta ses registres aux pieds du juge, et s'enfuit. Il passa le Rhône à la nage; mais il fut pris à l'autre rive, et il eut la tête tranchée. Il y a une quantité d'autres martyrs dont on ne sait rien de sûr que le martyre même. S[te] Reine, vierge du diocèse d'Autun, est une des plus renommées. La dévotion extraordinaire des peuples, soutenue depuis tant de siècles, est la meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'éclat de son triomphe. Il s'est formé autour de son tombeau une bourgade qui porte son nom.

Mais ce fut dans la Gaule Belgique, où Maximien resta plus long-temps et trouva un ministre plus digne de lui, que nous trouvons aussi plus de martyrs. Comme ce terrible président, si connu sous le nom de Rictio-Vare, était à Fîmes, petite ville située entre Reims et Soissons, on lui dénonça une jeune vierge, appelée Macre. Elle parla avec un courage qu'on eût admiré dans les hommes les plus généreux, et souffrit le double supplice du fer et du feu avec une fermeté inaltérable. Déjà elle était dépouillée pour être brûlée vive, lorsque le tyran, changeant d'avis, ordonna qu'on lui coupât les mamelles et qu'on la reconduisît en prison. Peu après, il la fit étendre sur des charbons ardens et des morceaux de pots cassés, où elle expira. Elle fut enterrée près du lieu où elle avait souffert, et les miracles qui

s'y opérèrent pendant une longue suite d'années y firent bâtir une église sous le règne de Charlemagne.

Deux autres Chrétiens distingués, Ruffin et Valère, pris dans les mêmes cantons, furent déchirés à coups de fouet, appliqués au chevalet, et incontinent après obligés de suivre à pied le cortége de l'impitoyable juge, pendant l'espace de plus de trois lieues, qu'ils ne cessèrent de rougir de leur sang. A ce terme ils furent décapités, en leur qualité de citoyens romains. Les deux frères S. Crépin et S. Crépinien eurent aussi la tête tranchée. On les avait arrêtés à Soissons, où ils répandaient la semence évangélique avec un zèle également industrieux et infatigable. Ils étaient de Rome, d'une famille considérable; et quoique toute occupation pût être ennoblie par les vues qu'ils se proposaient, il y a peu d'apparence qu'ils fissent le métier de cordonnier. On enterra ces martyrs dans une grotte, d'où S. Eloi, évêque de Noyon, les tira dans la suite, pour leur ériger un magnifique tombeau. S. Eloi fit aussi l'invention des reliques du martyr S. Piat, qui avait prêché la foi à Tournai. On retrouva de grands clous, que le tyran lui avait enfoncés en différentes parties du corps. S. Piat n'était que prêtre, et il eut pour compagnon l'évêque S. Chryseul, aussi martyr.

S. Quentin fut pris à Amiens, où il prêchait avec une liberté qui répondait à la haute naissance qu'il avait reçue de Zénon, illustre même entre les sénateurs romains. Il arriva d'abord à Amiens avec Lucien, qui passa dans la suite à Beauvais dont il fut l'apôtre. Varus, ou Rictio-Vare, comme il est plus ordinairement nommé dans les martyrologes, fit les plus grands efforts pour gagner Quentin, en considération de sa noblesse. Mais, n'y ayant pu réussir, il le traita avec un ressentiment barbare. Il commença par lui faire disloquer les membres à toutes les jointures; il ordonna ensuite qu'on lui déchirât le corps avec des chaînes, au lieu de fouets, et qu'on versât dans les plaies de la poix et de l'huile bouillante. Apprenant que la prison du confesseur s'était ouverte miraculeusement, et que ses gardes s'étaient convertis avec une multitude de spectateurs, il ne sut quelle invention mettre en œuvre pour arrêter par la terreur les progrès de l'Evangile. Comme les tortures n'empêchaient nullement le confesseur de louer Dieu, il lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre; puis le fit partir devant lui pour la capitale du Vermandois, ville alors peu ancienne, mais à laquelle S. Quentin devait donner, avec son nom, une splendeur bien plus honorable que l'ancienneté.

Avant d'y arriver, Rictio-Vare tenta encore de le séduire, fon-

dant de nouvelles espérances sur l'épuisement où il le voyait réduit, tant par le voyage que par les tourmens. Mais le courage de Quentin n'en parut que plus ferme. Alors le président s'abandonna à toute sa rage. Contre la disposition des lois, après l'avoir fait percer transversalement de deux branches de fer depuis le cou jusqu'aux cuisses, après lui avoir enfoncé des alènes sous les ongles des pieds et des mains, comme il respirait encore, on lui trancha la tête, qu'on jeta avec son corps dans la rivière de Somme. Dieu ne permit pas que de si précieuses reliques fussent à jamais perdues. On les retrouva sous le règne du jeune Constantin; et la relation de cette invention merveilleuse fut écrite par un auteur qui en avait été témoin oculaire. Six semaines après la mort de S. Quentin, les SS. Victor et Fuscien, avec Gentien leur hôte, furent martyrisés dans le pays d'Amiens, au lieu nommé depuis *Saints*, à cause de ces saints martyrs. On y voyait leur tombeau, sur lequel était bâti le monastère de S. Fuscien.

Durant la même persécution, S. Firmin, originaire de Pampelune au pays de Navarre, et de famille sénatoriale, souffrit le martyre dans la ville même d'Amiens, dont il est reconnu pour le premier évêque. Il était si révéré du peuple à cause de ses miracles, que le président Valère, moins emporté que Varus, n'osa le faire tourmenter publiquement. On lui trancha la tête en prison. Le sénateur Faustin, qu'il avait converti, le fit inhumer. Il voulut même que son propre fils, qui devint aussi évêque d'Amiens, portât le même nom; et l'on appela celui-ci S. Firmin le Confesseur.

Nous ne finirions point, si nous voulions parler de tous les martyrs que Maximien fit dans les Gaules, par lui ou par ses lieutenans. La seule ville de Marseille, théâtre principal de la superstition romaine dans ces contrées, en fournit un trop grand nombre pour les bornes que nous nous sommes prescrites. Mais nous ne pouvons nous dispenser de parler avec quelque distinction de l'illustre S. Victor. C'était un homme de guerre, renommé pour sa noblesse et sa valeur, et qui n'estimait ces avantages humains qu'autant qu'ils lui donnaient lieu de protéger le christianisme. A la nouvelle de la persécution, il visita tout ce qu'il put de fidèles, pour leur inspirer le mépris d'une vie passagère, plus encore par ses exemples que par ses vives exhortations. Il fut arrêté par les préfets qui, ne pouvant soutenir la force divine de son éloquence, prétextèrent volontiers son rang pour le renvoyer à l'empereur. Maximien, jugeant qu'un guerrier illustre serait beaucoup plus sensible à l'ignominie qu'à

la douleur, donna ordre de le traîner par toute la ville, avec liberté à chacun de l'insulter et de le maltraiter. La populace en effet le mit tout en sang. Alors ses juges employèrent tout l'art d'une sagesse infernale, afin de l'ébranler; et comme ils blasphémaient le Dieu des Chrétiens, né, disaient-ils, dans une affreuse indigence et mort sur le gibet, Victor se mit à leur reprocher la vie bien autrement honteuse des plus grands de leurs dieux, les brigandages et les adultères de Jupiter, l'inceste de sa sœur devenue son épouse, la férocité de Mars, toutes les impudicités de Vénus. « Etes-vous plus raisonnables, ajouta-t-il, d'adorer les » fièvres, que vous érigez en déesses; de faire encore une divinité » de l'effroi et même de la fureur? Je rougirais de parler de votre » Priape, de vos dieux des cloaques et des ordures de tout » genre, comme d'une foule de monstres à qui vous dressez des » autels. Oh! combien la pauvreté de Jésus-Christ n'est-elle pas » plus glorieuse que le faste impur de pareilles divinités! Quand » il a voulu, il a nourri cinq mille hommes avec cinq pains. » Que sa faiblesse a de force, puisqu'elle a guéri toutes les infirmités du corps et de l'âme dans ses disciples, et souvent » dans ses ennemis! Qu'il est glorieux le trépas de celui qui » rend la vie aux morts, et qui se l'est rendue à lui-même! » Enfin, quoi de plus saint que la vie de cet Homme-Dieu que » vous blasphémez! Quoi de plus raisonnable et de plus pur que » ses enseignemens, de plus avantageux que ses promesses, de » plus terrible que ses menaces! »

Les juges n'opposèrent à ces raisons que la force et le pouvoir. « Choisissez, lui dirent-ils, de sacrifier aux dieux, ou d'y » être sacrifié vous-même. — Puisque vous me déférez ce choix, » reprit Victor, je vais confirmer par les œuvres ce que vous venez d'entendre. J'abhorre vos dieux; j'adore Jésus-Christ, voilà » mon choix : remplissez maintenant votre ministère. » On attacha l'intrépide confesseur sur le chevalet, et on l'y tourmenta long-temps, sans qu'il détournât ses yeux du ciel dont il invoquait le secours. Le Sauveur lui apparut avec sa croix, et lui dit : « Prenez courage, Victor; c'est moi qui souffre dans mes » saints : je suis votre soutien, et je serai votre récompense. » Un torrent de joie inonda l'âme du saint athlète. Il sembla perdre tout le sentiment de la douleur. Les bourreaux se fatiguèrent inutilement à le tourmenter, et on le reconduisit en prison. Pendant la nuit, son cachot fut éclairé d'une lumière éblouissante.

Trois soldats qui le gardaient se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent le baptême. Maximien, qui en fut aussitôt averti, or-

donna d'appliquer Victor à de nouvelles tortures, et de faire mourir les soldats, s'ils persévéraient. Tous trois confessèrent avec constance, et on leur trancha la tête. L'empereur voulut entendre lui-même Victor, et fit dresser un autel. Il le pressa d'offrir de l'encens, en l'assurant de toute sa faveur s'il obéissait. Victor, s'étant approché comme pour sacrifier, renversa d'un coup de pied l'autel et tous les préparatifs : saillie qui étonne sans doute, d'après les règles ordinaires, puisqu'on ne doit pas oublier le respect dû aux puissances, quand même la loi du souverain maître oblige de leur résister. Mais, outre que les impulsions de l'Esprit de Dieu ne sont pas toujours asservies aux lois communes, nous ignorons beaucoup de circonstances propres à justifier ce qui semble irrégulier dans la conduite de plusieurs martyrs. Souvent on voulait artificieusement les surprendre, ou persuader au public, sur une apparence équivoque, qu'ils avaient trahi leur foi; et il ne leur restait, pour toute ressource contre le scandale, que ces démarches ou ces réponses pleines d'une hardiesse qui ne mérite que des éloges.

Maximien fit couper le pied de Victor, et commanda que tout son corps fût broyé sous la meule d'un moulin à bras. La machine se rompit ; et, le saint respirant encore, on lui coupa la tête. A l'instant une voix céleste fit entendre ces mots : « Vous avez » vaincu, Victor, vous avez vaincu.» L'empereur fit jeter le corps à la mer avec ceux de ses compagnons ; mais les flots les repoussèrent au rivage, et les fidèles les ensevelirent dans une grotte, où il s'opéra une infinité de miracles. L'abbé Cassien bâtit dans la suite à Marseille, en l'honneur de S. Victor, un monastère fameux, dont celui qui portait à Paris le même nom a dépendu.

La persécution s'étendit aux provinces les plus éloignées que gouvernât Maximien. Un jeune Chrétien de Numidie eut la tête tranchée, sous prétexte qu'il refusait le service militaire. Il se nommait Maximilien ; il était âgé de vingt-et-un ans, grand, bien fait; et le proconsul Dion voulut absolument qu'on l'enrôlât. Chez les Romains, tous les jeunes gens devaient servir un certain nombre d'années, et Maximilien ne s'en défendait qu'à cause du danger, très-grand alors dans les troupes, de contrevenir à la sainteté de notre religion. Il s'y pratiquait mille observances auxquelles l'on ne pouvait se conformer sans idolâtrie. Maximilien fut inflexible, et ne témoigna que de l'empressement pour la mort, à laquelle il fut d'abord condamné. Il dit à son père, qui se trouvait présent : « Donnez à l'exécuteur l'habit neuf que vous m'a» viez préparé. » Le père n'eut pas les sentimens moins élevés que son fils. Loin de le pleurer, il s'en retourna en remerciant

Dieu du sort de cet enfant, et il eut le même bonheur que lui quelque temps après.

En Espagne, Marcel, centurion dans la légion de Trajan, quitta le service avec éclat, le jour de la naissance de l'empereur. On voit ici clairement ce qui obligeait les fidèles à renoncer aux armes. « S'il faut que les gens de guerre sacrifient aux » dieux et aux empereurs, dit Marcel, je quitte le sarment et le » baudrier. » Le bois de vigne était le bâton de commandement des centurions ou capitaines, le seul dont ils pussent frapper leurs soldats. Marcel fut renvoyé par-devant le gouverneur de Mauritanie, lieutenant du préfet du prétoire, qui le condamna à perdre la tête. Le greffier, qui se nommait Cassien, touché tout-à-coup de la grâce, pendant qu'il écrivait la sentence, jeta tout par terre, en marquant le changement qui s'opérait en lui. Il fut condamné à la mort, ainsi que Marcel, mais exécuté seulement un mois après. Dans la Norique, auprès du confluent de la rivière d'Ems avec le Danube, il y eut jusqu'à quarante soldats martyrisés tous ensemble de la façon la plus barbare. Florien, un de leurs compagnons d'armes, voulut encore l'être de leur foi et de leur martyre. Le préfet le fit assommer sous le bâton, puis jeter dans la rivière.

Jusqu'ici néanmoins il n'y avait point d'édit général contre les fidèles. La politique de Dioclétien au contraire allait jusqu'à les honorer de sa confiance, et ils occupaient auprès de sa personne quantité de charges et d'emplois importans. Ils avaient la garde des ornemens impériaux, des pierreries et du trésor. En un mot, ils étaient en assez grand nombre au palais, pour y devenir l'objet de la sollicitude pastorale des premiers prélats. C'est ce qu'on apprend par une épître de Théonas, évêque d'Alexandrie, adressée au chambellan Lucien, afin d'exhorter tous ses officiers en général à tellement s'acquitter de leurs offices, que le nom de Jésus-Christ fût glorifié jusque dans les plus petites choses.

« Puisque l'empereur, porte cette sage épître, vous confie sa » personne, dans la confiance que vous lui serez plus fidèles que » ceux qui n'ont pas la même idée de l'Etre suprême, ménagez » cet avantage pour l'honneur et le progrès de la foi. Rendez-» vous agréables au prince; et quand il sera fatigué des affaires » ou des solliciteurs importuns, qu'il retrouve auprès de vous » la douceur et l'aménité, un front serein, un cœur ouvert, en » un mot, la joie et le repos. Soyez propres sans affectation, et » de bonne humeur sans indécence. » Théonas donne ensuite des instructions relatives au bibliothécaire de la cour, aussi Chrétien. « Qu'il témoigne, dit-il, devant le prince, faire l'estime con-

» venable des poètes, des historiens et des philosophes; qu'il » l'engage à lire les livres où il peut apprendre ses devoirs; qu'il » lui raconte avec quel soin le roi Ptolomée-Philadelphe a fait » traduire l'Écriture sainte; qu'il relève, autant qu'il pourra, l'É- » vangile et les écrits des apôtres, pour en venir insensiblement » à parler de Jésus-Christ. » Si quelques démarches des premiers fidèles, ou quelques-uns de leurs discours, inexactement rapportés, ont donné lieu à de téméraires soupçons d'imprudence, les avis judicieux de Théonas ne doivent-ils pas dissiper ces ombrages? De tout temps la sagesse évangélique l'a disputé avec avantage à la cupidité et à l'ambition, pour ce qui regarde les ménagemens dus aux puissances, en tout ce qui ne nuit point au devoir.

Dioclétien connut assez le christianisme pour distinguer les vrais fidèles des hérétiques. Il publia le premier contre les Manichéens un édit sévère, qui condamnait au feu leur personne avec leurs écrits; dispositions suivies depuis par quelques empereurs chrétiens, à qui elles parurent nécessaires pour la conservation des mœurs et du bon ordre dans leurs Etats. On ne laissa pas que d'entrevoir, dans l'édit de Dioclétien, de vagues préjugés contre la religion chrétienne en général, fondés, dans l'esprit de cet empereur, comme parmi le peuple, sur sa nouveauté et son opposition aux religions reçues dans l'Empire. Mais Dioclétien abhorrait les sectateurs de Manès, comme des monstres produits par une terre ennemie de Rome, où ils tendaient à introduire les lois et les coutumes infâmes des Perses. L'empereur en était là avec les Chrétiens, quand l'un de ses collègues contraignit sa politique à ne plus garder de mesures.

Outre les deux empereurs Dioclétien et Maximien, les besoins de l'Empire, assailli de tous côtés par les Barbares, firent créer deux césars, l'an 292; savoir, Constance-Chlore et Maximien-Galère. Hercule-Maximien avait obtenu le titre d'empereur, dès l'an 286. Constance-Chlore, le mieux né et le meilleur de tous ces princes, illustré par ses talens militaires sous les règnes précédens, et doué d'un excellent naturel, eut dans son partage, avec le titre d'empereur, les Gaules et les Iles Britanniques. Maximien-Galère fut préposé, avec le même titre, au gouvernement de l'Illyrie, de la Grèce et de la Basse-Pannonie. Celui-ci était fils d'un paysan du pays des Daces, et tenait moins des mœurs romaines que de sa barbare origine. Il était d'une taille et d'une figure à faire peur. Son air, sa démarche, le son de sa voix, tout annonçait en lui la brutalité, la rudesse, l'inhumanité. Mais il était brave et fort heureux, et par là s'était

poussé jusqu'aux premiers grades. Le sang ne lui coûtait rien, ou, pour mieux dire, il en faisait ses délices. On rapporte de lui, qu'au lieu de se plaire à élever des chiens, il avait toujours avec lui de grands ours; qu'il prenait plaisir à voir dévorer des proscrits, principalement pendant son souper. Tel fut l'auteur de la dixième et dernière persécution générale, qui dura dix ans.

Il ne faut point chercher d'autre cause de sa haine contre les Chrétiens, que sa méchanceté naturelle; mais sa mère la mit en action. Toute cette race agreste et barbare n'avait aucune sorte de ménagement. C'était leur manquer que de n'user pas d'une servile complaisance pour leurs vices, et de ne les pas imiter. La mère de Galère, d'une superstition qui lui tenait lieu de vertu, faisait chaque jour des sacrifices et des festins de viandes immolées. Les Chrétiens, en trop grand nombre pour être inconnus, n'y prenaient aucune part. Ce fut un crime impardonnable auprès de cette femme aussi emportée qu'impérieuse. Elle fit résoudre leur perte entière à son fils. Le vieil auguste avait peine à s'engager dans ces embarras. Mais Galère s'était rendu redoutable; il s'ennuyait, après dix à onze ans, de n'être que césar. Depuis peu il avait gagné contre les Perses une grande bataille, qui le rendit encore plus hardi. On n'osa lui refuser le plaisir d'inonder l'univers du sang innocent, et de dépeupler l'Empire. Le rusé Dioclétien voulut pourtant que l'on tînt conseil. Car il ne manquait jamais de consulter, quand il s'agissait d'ordonner le mal, afin d'en rejeter le blâme sur les autres : au lieu qu'il ne consultait personne quand il voulait faire quelque bien. Le conseil n'eût pas contredit Galère impunément : sa résolution fut de persécuter; et le jour marqué pour commencer l'exécution, fut la fête des Terminales, dernier jour de l'année romaine, qui répondait au 23 février de notre année 303, et dont on voulait faire aussi le terme de la durée du christianisme, car on ne se proposa rien de moins que de l'anéantir.

La cour était à Nicomédie : dès la pointe du jour, le préfet du prétoire, avec les principaux officiers de l'armée, se rendit, comme pour un exploit héroïque, à la porte de l'église. Elle se trouvait bâtie dans un endroit élevé, à la vue du palais, et les deux tyrans se tinrent aux fenêtres pour ce doux spectacle. On enfonça les portes, et l'on chercha partout la figure du Dieu des Chrétiens; on brûla les Ecritures; on abandonna au pillage les vases sacrés. Galère voulait qu'on mît le feu à l'édifice; mais Dioclétien, craignant un incendie général, ordonna la démolition.

Le lendemain on publia un édit, par lequel toutes les églises

devaient être rasées, les saints livres brûlés, les Chrétiens privés de toute dignité, de tout privilége, de tout honneur, exposés à toutes sortes de mauvais traitemens, sans pouvoir se plaindre, ni même répéter ce qu'ils perdraient par le vol et le pillage. Toutefois on ne les condamna point encore à la mort. Suivit un second édit, qui enjoignait d'arrêter en tout lieu les évêques, et de les contraindre en toute manière à sacrifier.

Galère n'était pas encore satisfait. Il fit mettre secrètement le feu au palais de Nicomédie, et accusa les Chrétiens de ce crime, feignant d'avoir peur, et sortant avec une précipitation affectée, à la vue de Dioclétien. Le défiant et peureux vieillard fut pris à ce piége. Il s'emporta de fureur, et voulut qu'on mît ses serviteurs à la question. Il ne découvrit rien. On n'y mit point ceux de Galère, seuls coupables ou complices. L'impératrice Prisque, femme de Dioclétien, et sa fille Valérie, mariée à Galère, furent pressées de sacrifier, parce qu'on les savait Chrétiennes. Elles eurent la lâcheté de le faire. Tous les officiers du palais qui résistèrent généreusement, comme Dorothée, grand-chambellan, qui avait succédé à Lucien; Gorgone, Indus, Mardone, les vierges Domne et Théophile, furent étranglés, ou périrent par divers tourmens. Pierre, que le vieil empereur aimait particulièrement, fut amené par-devant lui, et comme il se refusa constamment à tout acte d'idolâtrie, on l'éleva tout nu en l'air, et on lui déchira tellement le corps à coups de fouet qu'on lui voyait tous les os. On mit du sel et du vinaigre dans ses plaies, on apporta un gril et du feu, et on le fit rôtir comme une viande qu'on veut manger. Il expira en priant pour ses persécuteurs. Pour les prêtres et les diacres, on les saisissait sans nulle formalité, et sur leur confession on les faisait périr par toutes sortes de supplices. Anthime, évêque de Nicomédie, fut décapité.

La vexation s'étendit aux différens ordres du peuple. Les juges sanguinaires, se répandant partout, firent les plus diligentes perquisitions, et les prisons regorgèrent de personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent égorgés, un plus grand nombre encore fut brûlé, non seul à seul, on n'y eût pas suffi, mais en tas et par troupes. D'autres, liés en grande quantité et comme en faisceaux, furent entassés dans des barques avec des pierres au cou, et jetés à la mer. En un mot, la multitude des proscrits fut innombrable. Il y en eut, d'une seule fois, plus de mille dans la seule ville de Nicomédie. Toutes les habitations et les provinces voisines, la Grèce, la Thrace, l'Asie-Mineure dans toute son étendue, la Syrie même et l'Egypte, tout l'Orient fut inondé de sang avec la même profusion.

On envoya les édits en Occident, où Maximien, qui les avait prévenus, redoubla de rigueur. Il n'y eut d'épargné que les régions immédiatement soumises à Constance; encore ce prince humain et bienfaisant usa-t-il quelque temps de dissimulation. Il déclara publiquement que tous les Chrétiens de son palais eussent à sacrifier, s'ils voulaient conserver leurs charges et ses bonnes grâces. Il s'en trouva qui préférèrent leur fortune à leur intérêt éternel. Mais ils furent étrangement confus, quand leur maître témoigna un souverain mépris à ces apostats, les éloigna pour toujours de sa personne, n'espérant pas, disait-il, qu'ils lui fussent plus fidèles qu'à leur Dieu. Pour ceux qui s'élevèrent au-dessus des vues temporelles, il leur remit la garde de sa personne et de ses Etats, et les honora plus que jamais de sa bienveillance.

A l'exception de l'apanage de ce bon prince, les serviteurs de Jésus-Christ, dans tout le reste de l'Empire, se trouvèrent en butte à la fureur des trois tyrans ou des trois bêtes féroces, qui se faisaient un jeu et une étude de déchirer l'Eglise. C'était un plan formé de l'anéantir. L'enfer, désespéré des conquêtes qu'elle faisait journellement, animait sans cesse les puissances du siècle qu'il avait d'abord suscitées contre elle. Le Ciel même, pour s'assurer toute la gloire de l'établissement et de la conservation de cette Eglise, et avant de lui donner la paix avec un empereur zélé pour la maintenir, le Ciel permit que cette épreuve, comme la dernière, fût aussi la plus terrible. C'est de ces réflexions générales, plutôt que des récits particuliers, qu'il faut partir, pour se former une idée juste des horreurs de la dixième persécution. Il serait infini, peut-être ennuyeux d'entrer dans le détail, sinon pour un petit nombre de faits choisis parmi les plus frappans. Qu'on juge des excès de la persécution en général, par le plan et les mesures que prirent les persécuteurs. Près des fontaines, sur les marchés, dans chaque rue, on plaçait de petites idoles, et l'on préposait d'ardens zélateurs pour faire offrir de l'encens à ces simulacres; en sorte que qui que ce fût ne pouvait ni vendre ni acheter en public, pas même puiser de l'eau sans exercer quelque genre d'idolâtrie.

D'un autre côté, le zèle et la foi paraissaient encore plus grands que la fureur idolâtre. Le Sauveur prodiguait ses grâces : un courage divin animait les fidèles. On ambitionnait la palme du martyre, dit Sulpice-Sévère, parlant de l'héroïque émulation qui remplissait les chrétiens. Il fallait que la sagesse des pasteurs modérât cet empressement; et ils étaient beaucoup moins occupés à aiguillonner les lâches, qu'à réprimer les téméraires. On eût dit que toute l'Église militante voulût le même jour entrer en triom-

phe dans le ciel. Les personnes engagées dans les embarras du siècle le disputaient en ferveur aux clercs et aux évêques.

S. Sébastien, natif de Narbonne, avait un commandement de distinction dans les troupes d'Italie. On croit qu'il était capitaine des gardes de l'empereur. Mais son élévation et son crédit ne lui servaient qu'à protéger les adorateurs du vrai Dieu, ou à lui en former de nouveaux jusque dans les premières conditions ; en sorte que ce pieux militaire avait reçu du pape le titre de défenseur de l'Eglise. Il convertit quantité de Romains du premier rang; entre autres, Chromace, préfet, c'est-à-dire gouverneur de Rome. Une foi si vive et si active ne put se cacher long-temps. Sébastien fut dénoncé au préfet du prétoire, puis, à cause de son rang et de sa réputation, renvoyé à Dioclétien même. Cet empereur était venu à Rome pour y conférer avec Maximien sur les affaires générales de l'Empire. Il sut que Sébastien était Chrétien, et le lui reprocha, comme une ingratitude atroce : il ne lui laissa que le choix, ou de sacrifier, ou d'expirer dans les supplices. Le fervent officier répondit qu'il ne cessait de former des vœux pour la prospérité de son bienfaiteur et pour le salut de l'Empire ; mais qu'il les adressait au Dieu tout puissant, plutôt qu'à de sourdes idoles. L'empereur ordonna aux archers de Mauritanie, dignes de ces sortes d'expéditions, de le faire mourir à coups de flèches ; et bientôt en effet il fut laissé pour mort sur la place. Mais une veuve chrétienne, étant venue dans le dessein de l'enterrer, trouva qu'il respirait encore, l'emporta chez elle, et en prit tant de soin, qu'elle le guérit. Ses amis voulaient qu'il se cachât. Mais il se sentit extraordinairement inspiré de tenter encore de faire revenir l'empereur de sa fureur inconsidérée contre le christianisme. La conjoncture était assez singulière pour espérer un grand effet. Le martyr, qu'on croyait mort, se présenta sur le passage de Dioclétien, et le conjura de rendre plus de justice à des gens pleins de charité, dans l'intérêt de ceux même qui se faisaient un jeu de leurs tourmens. A la vue d'un homme revenu, pour ainsi dire, de l'autre monde, l'empereur parut d'abord extrêmement ému ; mais il reprit aussitôt ses premiers sentimens, et le fit assommer à coups de bâton.

Quoique l'imagination des peintres fasse communément un jeune homme de S. Sébastien, il y a plus d'apparence, suivant les monumens antiques, qu'il mourut dans un âge avancé. Depuis le septième siècle, pendant lequel Rome fut délivrée d'une peste affreuse par son intercession, on recourt avec confiance à cet illustre martyr, dans les maladies contagieuses.

Le sacrifice de la vierge Agnès ne fut pas moins célèbre. La

faiblesse de son âge ajoute encore plus à l'honneur de son triomphe, que celle de son sexe. Elle n'avait que treize ans ; et avant de paraître propre au combat, comme dit S. Ambroise dont elle fait l'admiration ainsi que celle de tous les anciens docteurs, elle était mûre pour le triomphe. A tous les avantages de la fortune et de la naissance, elle joignait une beauté dont tout Rome vantait l'éclat. Elle seule paraissait l'ignorer, et se montrait uniquement attentive à plaire au divin époux à qui elle avait consacré sa virginité presque avant d'en connaître le prix. Elle ne témoigna que de l'insensibilité au fils du préfet de Rome, qui la rechercha longtemps en mariage, et qui convertit enfin sa passion en une mortelle vengeance. Mais les supplices firent aussi peu d'impression sur cette fille angélique, que les artifices de la séduction. Alors on lui fit subir la peine la plus horrible qu'il pût y avoir pour sa vertu, en l'exposant nue dans un lieu public. A l'instant elle fut comme voilée et cachée tout entière par ses cheveux ; et par un autre miracle plus extraordinaire encore, la pureté se communiquant de son cœur à celui de ses ravisseurs, ils se sentirent pénétrés d'une salutaire confusion : en sorte que la généreuse vierge n'eut plus rien à redouter que la mort. Mais la multitude parut beaucoup plus sensible qu'elle à ce péril. Tous les spectateurs fondaient en larmes. Le bourreau même était attendri ; tandis que la jeune héroïne, loin de donner le moindre signe de regret ou d'effroi, attendait impatiemment le coup de la mort, qu'elle reçut avec des transports de joie et de reconnaissance. Dans la même persécution, S[te] Luce ou Lucie, aussi vierge et martyre, illustra son nom de la même manière, à Syracuse en Sicile, d'où sa célébrité s'est répandue par toute l'Eglise.

On ne finirait point, en se restreignant même aux traits héroïques. Le diacre S. Vincent souffrit seul, à Saragosse sa patrie, ce qui aurait épuisé les forces et le courage d'une infinité de personnes. Il fallut des miracles multipliés pour le faire survivre à la multiplicité des tourmens mortels qu'il endura avant de recevoir le coup de la mort. Etendu sur le chevalet, au point de se voir disloquer et presque arracher entièrement les membres, on lui déchira encore les chairs avec les peignes de fer, jusqu'à ce qu'on lui vît les os et les entrailles. Sa patience inaltérable et la sérénité de son visage mirent le juge en fureur. Dacien, c'était le nom de ce tyran, s'en prit aux bourreaux et les fit frapper eux-mêmes, afin qu'ils redoublassent de violence. Ils se mirent hors d'haleine, les bras leur tombèrent de lassitude, ils recommencèrent à plusieurs reprises, et toujours avec de plus grands efforts. Enfin le tyran fut obligé de s'avouer vaincu. Cependant, après

quelque intervalle, on revint à la charge. On étendit le saint sur un lit de fer, dont chaque barreau, travaillé en forme de scie, et tout hérissé de pointes aiguës, fut encore rougi au feu. On lui brûla en même temps le côté du corps qui ne touchait point à ce lit douloureux, en lui appliquant des lames ardentes sur la poitrine et sur les cuisses. On jeta des poignées de sel dans le feu, afin qu'en pétillant sur le brasier, il pénétrât par les plaies jusque dans l'intérieur des chairs.

De là l'impitoyable Dacien fit transporter Vincent dans un cachot, semé de têts aigus où on le traîna rudement, pour renouveler la douleur de toutes ses blessures à la fois. Mais tout-à-coup une lumière céleste éclata, les concerts des anges se firent entendre, et les gardes, ne pouvant tenir contre tant de merveilles, se convertirent. Dacien déconcerté ne savait plus quel parti prendre. Devenu contraire à lui-même, il changea le lit embrasé du martyr en un lit voluptueux et parsemé de roses, sur lequel il le fit mettre, et parut lui envier la gloire d'expirer dans les tourmens. Alors le généreux athlète, que les ongles de fer et les brasiers ardens n'avaient point lassé, demanda au Seigneur la couronne qu'il lui avait promise, et rendit doucement l'esprit.

On conçoit que le tyran, capable d'une pareille cruauté, ne se borna point à une seule exécution. Dacien fit une multitude innombrable de martyrs de tout état, de tout âge et de tout sexe. On fait particulièrement mention de dix-huit, aussi de Saragosse, dont les reliques furent conservées dans un même sépulcre. Les autres provinces d'Espagne ne furent pas mises à de moindres épreuves; et partout cette nation généreuse ennoblit par le plus sublime motif la fidélité et la constance qui lui sont naturelles.

Les Chrétiens d'Afrique, d'Illyrie, de Pannonie, des contrées germaniques et des climats les plus barbares, signalèrent comme à l'envi la ferveur de leur foi. A Auguste dans la Rhétie, aujourd'hui Augsbourg, Ste Afre donna un spectacle aussi frappant qu'inattendu. Cette femme, jusque là très-débauchée, et même publique, rentra inopinément en elle-même, et remporta la palme du martyre, après toutes les épreuves les plus terribles et les plus séduisantes.

La grâce triompha jusque dans les personnes de théâtre. On faisait des réjouissances à Rome, où Dioclétien s'était rendu pour se repaître des honneurs du triomphe, après quelques avantages remportés sur les Perses. Le comédien Genès crut ne pouvoir mieux divertir la cour impie, qu'en contrefaisant par dérision les cérémonies du baptême. Il parut couché sur la scène, comme s'il eût été malade, et demanda à être baptisé pour mourir tranquille.

On fit paraître deux autres comédiens, travestis, l'un en prêtre et l'autre en exorciste. Ils s'approchèrent du lit, et dirent à Genès : « Mon enfant, pourquoi nous faites-vous venir? » A l'instant le cœur de Genès fut changé, et il répondit très-sérieusement : « Parce que je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ, et, par la » sainte régénération, obtenir la délivrance de mes péchés. » On crut qu'il n'en jouait que mieux son rôle : on accomplit les cérémonies du sacrement, et quand on lui eut mis les habits blancs, des soldats le prirent, en continuant la farce, et le présentèrent à l'empereur pour être interrogé comme les martyrs. Genès, profitant de la facilité naturelle qu'il avait pour la parole, d'un air et d'un ton inspirés, fit ce discours, du lieu élevé où il se trouvait placé :

« Ecoutez, empereur et courtisans, sénateurs, plébéiens, tous » les ordres de la superbe Rome, écoutez-moi : Naguère, lorsque » j'entendais seulement proférer le nom du Christ, j'en frissonnais » d'horreur, et j'outrageais, autant qu'il était en moi, ceux qui pro» fessaient cette croyance. J'ai pris en haine plusieurs même de » mes proches et de mes alliés, à cause du nom Chrétien; et j'ai » détesté cette religion, au point de m'instruire exactement de ses » mystères, comme vous l'avez pu voir, afin d'en faire un jeu pu» blic. Mais au moment que l'eau du baptême a touché ma chair, » mon cœur s'est changé; et à l'interrogation qu'on m'a faite, j'ai » répondu sincèrement que je croyais. Je voyais une main s'éten» dre du haut des cieux et des anges étincelans de lumière planer » au-dessus de moi. Ils ont lu dans un livre terrible tous les péchés » que j'ai commis depuis mon enfance, les ont effacés aussitôt » après, puis m'ont montré de nouveau le livre plus blanc que la » neige. Vous donc maintenant, grand empereur, et vous specta» teurs de toute condition, que nos jeux sacriléges ont fait rire » de ces divins mystères, croyez avec moi, qui suis plus coupable » que vous, que Jésus-Christ est le Seigneur digne de nos adora» tions, et tâchez d'en obtenir aussi miséricorde. »

L'empereur Dioclétien, également irrité et surpris, fit d'abord frapper Genès à coups de bâton, puis le remit au préfet Plautien, afin de le contraindre à sacrifier. Le préfet employa toutes les tortures en pure perte. Le confesseur répondit constamment : « Il » n'est point de maître comparable à celui qui vient de m'appa» raître : je l'adore et le chéris de toute mon âme. Quand j'aurais » mille vies à perdre, rien ne me séparerait de lui. Jamais les tour» mens ne m'ôteront Jésus-Christ de la bouche ni du cœur. Je sens » le plus vif regret de tous mes égaremens passés, et de ce que » j'ai commencé si tard à le servir. » Ainsi il mettait le temps à

profit pour réparer le scandale de ses blasphèmes, et pour communiquer son repentir à tous ceux qui l'entendaient. On s'aperçut que son éloquence n'était pas infructueuse, et l'on se pressa de lui trancher la tête. L'histoire de S. Gélase, lapidé à Héliopolis en Phénicie, est à peu près la même.

D'un autre côté, des Chrétiens qui avaient un motif particulier de ferveur et de constance, des hommes engagés dans le saint ministère, et même quelques évêques, trahirent leur devoir en Afrique et en Numidie. Les vases sacrés et les saintes Ecritures, que les puissances idolâtres faisaient rechercher pour les brûler, leur furent livrés lâchement. Tel était le crime des faibles ministres qu'on appela traditeurs, et que l'Eglise soumit à de sévères pénitences.

Mensurius, évêque de Carthage, se conduisit d'une manière plus digne du successeur presque immédiat de S. Cyprien. Il emporta, ou serra très-soigneusement les livres sacrés; et joignant l'adresse à la religion, il laissa dans la basilique neuve, l'une des principales églises de la ville, tout ce qu'il avait surpris d'écrits hérétiques. Les ministres de la persécution les trouvèrent, et ne lui demandèrent rien de plus. Dans la suite le proconsul connut cette soustraction, et cependant ne voulut pas qu'on poussât les recherches plus loin. Mais peu après, un diacre de Carthage ayant été accusé de s'être exprimé par écrit contre l'empereur, et s'étant réfugié chez l'évêque, on le demanda à celui-ci, sous peine, en cas de refus, d'être envoyé lui-même à la cour pour répondre de sa conduite. Il refusa, et le voyage eut lieu. Mensurius était beaucoup moins inquiet pour sa personne que pour son église. Il confia à des gens sûrs ce qu'elle avait de plus précieux, avec ordre, s'il ne revenait point, de remettre le dépôt à son successeur; puis il partit tranquillement pour Rome [1]. Mais ce prélat, homme aussi habile que pasteur zélé, défendit si ingénieusement sa cause à la cour, qu'il fut renvoyé. Il mourut avant d'arriver à Carthage.

Le crime des traditeurs fit beaucoup de bruit dans l'Eglise; et sitôt qu'on fut un peu plus tranquille en Afrique, les évêques prirent des mesures pour arrêter ou punir la prévarication. Ceux de Numidie s'assemblèrent au nombre de onze ou douze, à Cirthe, capitale de cette province. Dans ce petit nombre, il ne laissa pas que de s'en trouver quelques-uns tachés de vices bien étonnans pour ces premiers âges. Pupurius de Limate fut accusé d'avoir fait mourir deux enfans de sa propre sœur, et il ne s'en défendit pas:

[1] Opt cont. Parm.

mais, par récrimination, il dénonça comme traditeur le président même du concile, Second de Tygisiste, qui tenait la première chaire. Ces reproches différens empêchèrent qu'on ne fît une exacte justice. On craignait un plus grand mal, et l'on admit au pardon ceux qui avaient livré les Ecritures, parce qu'ils étaient en un certain nombre.

Vers le même temps, les évêques d'Espagne tinrent, au nombre de dix-neuf, un concile à Elvire, ville à présent ruinée, et que l'on croit avoir été proche de Grenade, où le siége épiscopal en fut transféré dans la suite. La rigueur des canons dressés contre les fidèles tombés dans le crime d'idolâtrie, rendrait ce concile suspect de novatisme, s'il n'avait été cité avec éloge dans celui de Sardique et dans un grand nombre de conciles postérieurs. Et comment en effet ce soupçon pourrait-il tomber sur le fameux Osius, qui avait déjà confessé la foi; sur S. Valère de Saragosse, confesseur encore plus illustre, et comparable à son diacre Vincent, avec qui il fut arrêté; sur plusieurs autres Pères d'Elvire, également irréprochables? On défendit dans ce concile d'accorder la communion, même à l'article de la mort, c'est-à-dire l'eucharistie, qui était la marque d'une réconciliation pleine et parfaite, aux fidèles qui auraient idolâtré ou commis certains crimes énormes qui donnaient lieu, surtout quand ils étaient habituels, de regarder ceux qui s'en trouvaient coupables comme des idolâtres. On traita avec un peu plus d'indulgence les catéchumènes, que le concile appelle Chrétiens, tandis qu'il ne donne le nom de fidèles qu'à ceux qui ont reçu le baptême. La discipline s'était sans doute extraordinairement relâchée en Espagne, et ce remède y fut jugé nécessaire.

On crut au contraire devoir user de plus de douceur dans les conciles de Carthage, dont nous avons parlé plus haut, et que le pape approuva. Le concile œcuménique de Nicée, qui fait évanouir ces contradictions apparentes, ordonna, comme ceux-ci, d'accorder la paix aux mourans, toutefois après un examen particulier de leurs dispositions, fait par l'évêque, et à charge, s'ils revenaient en santé, de ne communiquer avec les fidèles que dans la prière. Mais, pour nous servir des termes mêmes de cette auguste assemblée, elle ordonna expressément qu'à qui que ce soit, absolument et sans exception, qui en danger prochain de mort aura demandé de participer à l'eucharistie, l'évêque, après les épreuves, accorde la communion [1]. Elle ne se contente pas qu'on donne au malade le viatique nécessaire, ou l'absolution sacramentelle,

[1] Conc. Nic. Can. 13.

ainsi que l'entend le premier concile d'Orange; mais elle veut qu'on y ajoute la communion, c'est-à-dire la communication de tous les biens spirituels, dont l'eucharistie est le plus précieux. Ce n'est même que pour cet objet qu'on requiert l'examen de l'évêque, qu'il eût été en effet bien dur d'exiger préalablement pour l'absolution en péril de mort, cas où souvent cet examen est impossible. De là il est aisé d'inférer que le refus de la paix, fait aux mourans dans l'antiquité, même au concile d'Elvire, n'emportait nullement celui de l'absolution sacramentelle. Conclusion d'autant plus certaine que le saint concile de Nicée, en défendant de priver les mourans du viatique nécessaire ou de l'absolution sacramentelle, dit en propres termes que telle est la loi ancienne et canonique [1]. En effet, comment se persuader que jamais l'Eglise, cette tendre mère des fidèles, ait usé, envers un grand nombre d'entre eux, de cet abandon impitoyable? Peut-on croire que son esprit ait été bien connu de ces rigoristes, qui, au sujet du refus de la paix ou de la pénitence, disent froidement, en tant de rencontres, que l'Eglise, dans ces cas, abandonnait les pécheurs à la miséricorde de Dieu?

Le concile d'Elvire, le plus ancien dont il nous reste des canons de discipline, est surtout remarquable dans ce qui touche le célibat et la pureté des clercs. Par le trente-troisième canon, il est universellement enjoint aux évêques, aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres, de vivre séparés de leurs femmes: loi générale et qui certainement n'était pas nouvelle, vu l'importance de la matière. Un petit nombre d'évêques espagnols aurait-il eu cette autorité, si la coutume avait été contraire? C'était donc une confirmation de la loi commune, observée de temps immémorial par les ministres des autels, plutôt en vertu d'une tradition apostolique que d'aucune ordonnance expresse. Le soin extrême d'une vertu si délicate fit même défendre, par les Pères d'Elvire, à tout ecclésiastique d'avoir avec lui aucune autre personne du sexe, que sa sœur ou sa fille : encore veulent-ils pour cela qu'elle soit vierge, ou consacrée à Dieu, c'est-à-dire à l'abri de tout reproche.

Ils défendent aussi d'ordonner dans une province les sujets baptisés dans une autre, et de mettre de l'argent dans les fonts en recevant le baptême, de peur que le ministère ne prenne un air sordide de négoce. Le fidèle qui, résidant à la ville, manque de se rendre à l'église par trois dimanches consécutifs, en est exclu par pénitence pour le même temps. Celui qui s'emporte à briser des idoles, et se fait tuer sur la place, ne doit nullement

1 Can. 3.

être compté entre les martyrs. On trouve encore dans ces canons l'origine de la défense faite aux clercs d'exercer le trafic. Ils ne leur interdisent pas néanmoins toute sorte de commerce, mais seulement de négocier hors de leur province, et de suivre en personne les foires et les marchés. La nécessité et la pauvrete des églises faisaient employer ces tempéramens. On fit à Elvire un autre canon, savoir, la défense de mettre des peintures dans les églises, qui parut d'abord plus difficile à interpréter, puisque la doctrine, que tient l'Eglise depuis l'origine des Iconoclastes, doit avoir été la même dans les temps les plus reculés. Mais on ajoute au même endroit que c'est de peur qu'on ne peigne ces images sur les murailles. Alors on craignait, avec raison, que, dans le cas d'une persécution soudaine et imprévue, on ne pût soustraire à l'impiété des idolâtres les saintes images qui seraient inhérentes aux murs et demeureraient exposées à la profanation. Voilà ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le concile d'Elvire, l'un des premiers qui marquent de la différence entre l'excommunication et l'anathème. Le mot d'excommunication s'y prend pour la privation limitée de la communion à l'égard du pécheur qu'on espère de corriger de la sorte, et le mot d'anathème pour le retranchement perpétuel d'un incorrigible qu'on met par là au rang des infidèles.

En Orient, la persécution était plus violente que jamais. Galère, qui avait su prendre l'ascendant sur Dioclétien, et qui d'ailleurs était maître immédiat de plusieurs grandes provinces, et souverain dans les autres, se livrait sans gêne et sans réserve à toute l'atrocité de sa fureur. Rarement il se contentait d'ôter simplement la vie; c'était la faveur la plus signalée que les confesseurs pussent attendre de lui qu'une mort ordinaire, et quel que fût le nombre des victimes, sa cruauté avait peine à s'en contenter. Il fallait, pour lui plaire, que les supplices fussent aussi rigoureux que multipliés. C'était un art et un mérite auprès de lui d'en inventer de nouveaux. Ceux qui causaient les douleurs les plus longues et en même temps les plus vives étaient surtout employés. On ne se plaisait plus à voir, comme autrefois, les fidèles exposés aux bêtes, à moins qu'une horrible flagellation ne les eût auparavant mis en sang depuis les pieds jusqu'à la tête. C'était pareillement une mort censée trop douce que d'être noyé; mais avant de jeter à la mer un Chrétien condamné, on l'enfermait dans un sac de cuir avec un chien et un serpent : traitement autrefois aboli, et réputé trop barbare, même contre les parricides. Au lieu d'ongles de fer, on se servait de morceaux de pots cassés pour leur déchirer le corps plus lentement jusqu'à ce qu'ils expi-

rassent. On attachait les femmes par un pied, et on les élevait ainsi à des machines, en sorte qu'elles demeuraient honteusement suspendues, la tête en bas. On employait mille autres artifices d'une invention plus infernale qu'humaine, pour tourmenter, par leur pudeur et leur propre vertu, les personnes d'ailleurs inaccessibles à l'effroi. Il y eut plusieurs martyrs dépouillés et liés par les pieds à deux arbres rapprochés à force de machines. On lâchait ensuite ces arbres, qui, reprenant leur situation naturelle, arrachaient les membres qu'on y avait attachés. A un bien plus grand nombre, on coupa l'un après l'autre le nez, les oreilles, les doigts des mains et des pieds, et on leur mit ainsi successivement le reste du corps en pièces. En certaines villes on les brûlait à petit feu, ou plutôt on les cuisait tout vivans, et l'on ajoutait la dérision à la barbarie, en mettant dans leur chair du sel, du vinaigre et toutes sortes d'assaisonnemens. Ailleurs, on coulait du plomb fondu sur le dos ou dans le sein des hommes et des femmes, et on leur faisait endurer d'autres indignités si horribles et si infâmes, que la pudeur nous engage à tirer le voile sur ces images révoltantes. On fit crever l'œil droit et couper le jarret gauche à une multitude innombrable, qu'on envoyait ensuite travailler aux mines, et à qui on ne laissait que par cruauté un reste de vie mille fois plus insupportable que la mort. Quelquefois, l'impatience prenant aux tyrans, ils suppléaient, par la multitude des victimes immolées tout à la fois, à ce goût de cruautés lentes et recherchées.

Eusèbe et Lactance rapportent qu'une ville de Phrygie fut brûlee tout entière, avec les femmes et les enfans, parce qu'elle était toute chrétienne. On permit de sortir de là ville à ceux qui le voudraient; mais les circonstances se trouvant telles que leur retraite eût donné lieu de douter de leur foi, tous, sans exception, aimèrent mieux périr. Eusèbe ajoute qu'en un seul jour on abattit tant de têtes, que le fer en fut émoussé, et que les bourreaux, las de tuer, purent à peine finir l'exécution en se relayant les uns les autres.

Taraque, Probe et Androvie, martyrs de Cilicie, souffrirent tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible. Les fouets, les ongles de fer, les têts aigus, les lames et les broches ardentes, l'infusion du vinaigre et du sel dans les plaies, et les fumées étouffantes, en un mot, tous les raffinemens d'inhumanité que nous avons vu successivement épuiser contre une foule de martyrs, on les réunit contre ceux-ci. Le tyran les attaqua à diverses reprises, les traîna après lui de ville en ville, leur fit subir jusqu'à quatre fois les plus étranges tortures. Les intervalles qu'ils passaient en prison étaient encore ce qu'il y avait de plus insupportable. Non-seule-

ment leur courage fut invincible, mais ils répondirent au juge avec tant de fermeté, avec tant de force et de présence d'esprit, et même avec un tel air de dédain ou d'autorité, que, loin de pécher par faiblesse, ils donnèrent à leurs persécuteurs étonnés de la divine énergie de leurs réponses une preuve irrécusable que l'Esprit de Dieu parlait par leur bouche. Leurs actes sont divisés en quatre parties, dont les trois premières, comprenant les interrogatoires, sont les copies littérales des registres publics, qu'un soldat, gagné à prix d'argent, avait communiqués aux fidèles. Le récit de leur mort, contenu dans la quatrième partie, fut écrit par ceux des fidèles qui avaient été les témoins oculaires de leur triomphe.

Dans la capitale de la même province de Cilicie, on arrêta Julitte, distinguée par sa noblesse. On ne laissa pas que de lui faire souffrir toutes sortes d'indignités. Son enfant, âgé seulement de trois ans, et emmené avec elle, poussait des cris attendrissans en voyant ruisseler le sang de sa mère. Le juge se le fit apporter, et voulut, en le caressant, arrêter ses pleurs. Mais Cyr ou Cyrique, c'est le nom de l'enfant, tendant les bras à sa mère, et s'élançant vers elle de tout son pouvoir, détourna sa tête du gouverneur, lui donna des coups de pied, lui égratigna le visage, et dit, comme sa mère, qu'il était Chrétien. Le brutal magistrat, du haut de son tribunal, le jeta si rudement par terre, que le jeune martyr eut la tête entièrement brisée; en sorte que la cervelle se répandit sur les degrés, et que tout l'espace d'alentour fut arrosé de ce sang innocent. La mère en rendit grâces à Dieu, et eut à la fin la tête tranchée.

Le martyr Barlaam, qui a eu pour panégyristes et pour admirateurs S. Basile avec S. Jean Chrysostôme, n'était qu'un simple berger de Cappadoce, dont la fermeté d'âme triompha des mouvemens les plus naturels et de tous les artifices des persécuteurs. On lui tint de force le bras sur l'autel des faux dieux, et sur sa main étendue on mit de l'encens et des charbons ardens, afin que, la douleur lui faisant remuer la main, l'encens rejaillît sur un brasier préparé à ce dessein, et qu'il parût ainsi honorer les idoles. Mais Barlaam eut la constance de ne point remuer le bras avant que les charbons, qu'on avait soin de souffler et de renouveler, lui ayant percé la main, fussent tombés par l'ouverture. Le martyr expira dans cette douleur : ce qui en prouve la violence, comme cela prouve l'héroïsme de sa foi, plus forte, au pied de la lettre, que les horreurs de la mort.

La vertu de Jésus-Christ communiqua le même courage à un homme jusque là voluptueux et débauché. Il se nommait Boni-

face, et vivait dans un mauvais commerce avec Aglaé, dame romaine, fille d'un proconsul, et en possession d'une fortune très-considérable [1]. Après des années entières de désordre, Aglaé eut la dévotion, assez singulière pour une personne de sa conduite, d'envoyer chercher en Orient des reliques de martyrs. Elle exigea de Boniface qu'il fît lui-même ce voyage; et celui-ci, au moment du départ, lui dit encore en plaisantant : « Au moins si l'on vous » apporte mes propres reliques, ayez soin de les bien honorer. » Nonobstant cette légèreté, Boniface fit en route des réflexions salutaires. « Après tout, se disait-il, il me conviendrait fort de ren» trer en moi-même, et de faire quelques œuvres de pénitence; » puisque, tout indigne que j'en suis, je vais me charger des restes » précieux de ces défenseurs d'une doctrine que le Ciel me fait la » grâce de n'avoir pas encore trahie par l'incrédulité. » Il dirigea ses pas vers la ville de Tarse, capitale de la Cicilie, où il espérait se procurer plus facilement ce qu'il cherchait. Tout en arrivant, il trouva une boucherie épouvantable de ces saintes victimes. L'une pendait la tête en bas, par-dessus un brasier ardent. L'autre avait les membres tendus et tout disloqués par la violence des roues. Un autre était attaché à la terre par un pieu qui lui traversait la gorge. Un autre encore venait d'être scié par le milieu du corps. Il y en avait jusqu'à vingt tourmentés à la fois en ces diverses manières.

A ce spectacle, Boniface s'abandonne aux mouvemens de la grâce. « Qu'il est grand, s'écrie-t-il, le Dieu des martyrs! Je vous » en conjure, soldats de Jésus-Christ, priez pour moi, afin que » j'entre en société de vos combats et de vos triomphes. » Il se jette à leurs pieds, baise avec une vénération religieuse leurs plaies et leurs chaînes. Le gouverneur, qui présidait en personne, s'informa quel était cet audacieux qui paraissait braver sa puissance. Boniface, que rien ne put intimider, fut bientôt jugé et appliqué aux tourmens. On lui enfonça sous les ongles des pointes de roseaux affilés; on lui versa du plomb fondu dans la bouche, on le plongea dans la poix bouillante. Cependant le peuple fondait en larmes, et, au lieu d'applaudir à la tyrannie, donnait des marques terribles d'indignation contre le tyran. Ce n'était plus le temps où tous les humains semblaient conjurés contre l'Eternel et son Christ. Ils commençaient à trop le connaître, pour le haïr si généralement. L'enfer faisait les derniers et les plus grands efforts contre une doctrine salutaire aux hommes : mais les hommes ouvraient les yeux sur leurs grandes avantages. Non-seulement les

[1] Amon. p. 332. Vales, ad lib. 7.

Chrétiens étaient indignés contre le gouverneur : ils se seraient contentés de gémir, sans faire la moindre violence. Mais la multitude fit entendre des murmures et des menaces. Les Gentils s'écrièrent plus haut que les fidèles : *Qu'il est grand le Dieu des Chrétiens ! Qu'il est grand le Dieu des martyrs !* Tout le peuple courut renverser l'autel, et s'arma de pierres contre le juge impie. Il se retira effrayé, et le lendemain il fit trancher la tête à Boniface. On porta les reliques du nouveau martyr à Aglaé, qui distribua toutes ses richesses aux pauvres, et passa le reste de ses jours dans la retraite et l'exercice de la pénitence.

L'Eglise romaine, comme toute l'Italie, eut beaucoup de part à la dixième persécution. C'est alors que souffrit l'illustre évêque de Bénévent, S. Janvier, avec ses compagnons. Quoique l'histoire de son martyre, écrite plus de six siècles après l'événement, ne puisse faire par elle-même une grande autorité, la vénération de tout un peuple, qui la voit autorisée par un miracle perpétuel, ne nous permet pas de révoquer en doute la vérité de ce triomphe mémorable, ni la magnanimité extraordinaire du saint héros qui le remporta.

Différens auteurs font aussi un martyr du saint pape Caïus, qui avait succédé à Eutychien en 283. Mais de plus anciens monumens donnent tout lieu de croire qu'il ne fut que confesseur. On prétend qu'il était parent de l'empereur Dioclétien, et qu'il encouragea au martyre Gabinius et Suzanne, aussi princes du sang impérial : Gabinius, neveu de Dioclétien ; Suzanne, fille de Gabinius. Après la mort de la première femme de l'empereur Galère, la politique ne lui trouva point d'épouse plus convenable que Suzanne, petite-nièce de Dioclétien ; mais comme elle avait choisi Jésus-Christ pour son époux, nulle considération n'ébranla la résolution de cette chaste héroïne, qui préféra non-seulement l'obscurité, mais une mort violente au rang de maîtresse du monde. Gabinius, son père, pour avoir approuvé cette religieuse constance, fut enveloppé dans sa proscription ; et le pape Caïus, qu'on dit frère de ce Gabinius, servit beaucoup à soutenir le courage du père et de la fille. Il ne fut pas pris cependant, et il vécut encore une année depuis, c'est-à-dire jusqu'au 22 avril de l'an 296.

Deux mois après, Marcellin lui succéda et gouverna huit ans. C'est de ce pape qu'on a rapporté des fables déshonorantes qui se détruisent elles-mêmes par les anachronismes et les incidens dépourvus de vraisemblance dont elles sont remplies. Quelle critique, en effet, de faire comparaître ce pontife se repentant de ses prétendues idolâtries, devant un concile tenu à Sinuse et composé

de trois cents évêques! Comment eût-on rassemblé tant de prélats durant la plus violente de toutes les persécutions, puisque, alors que l'Eglise était le plus tranquille, on en put rarement réunir un si grand nombre? Eusèbe, qu'on ne saurait soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait. L'Histoire de Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin ainsi que de la persécution pendant laquelle on veut qu'il ait idolâtré, et ce sage historien assure au contraire que le pape se distingua par la fermeté de son courage.

S. Augustin soutint formellement la fausseté de cette imputation contre le donatiste Pétilien, qui insistait fortement là-dessus avec les sectaires de son temps. Car pour les premiers Donatistes, et cette réflexion est des plus concluantes, jamais ils ne reprochèrent à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étaient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les fautes des prélats catholiques, et surtout des pontifes romains. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette imposture, tous les historiens hérétiques ainsi qu'orthodoxes demeurent d'accord que le pape Marcellin finit saintement ses jours. Après sa mort, qu'on croit avoir eu lieu par le martyre, le saint Siége vaqua plus de trois ans et demi : tant il était périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

Le règne de Dioclétien avait été fort heureux avant qu'il se fût déclaré contre l'Eglise : depuis la persécution, tout sembla conspirer à humilier cet esprit extraordinairement vain. Le Ciel le frappa par tous les endroits les plus sensibles. Sa santé, en s'altérant d'une manière tout-à-fait humiliante, lui fit perdre son autorité; sa raison baissa; il parut n'en conserver que ce qu'il en fallait pour sentir tous les désagrémens de son état. Non-seulement on ouvrit les yeux sur ses défauts naturels, mais le public dit librement tout ce qu'il en pensait. Cet odieux et sordide vieillard se trouvant à Rome, le peuple insulta à son avarice, en plein cirque, et en fit partout les railleries les plus piquantes. Le prince en fut si outré, que, nonobstant les rigueurs de l'hiver, il repartit brusquement pour Nicomédie, où il faisait son séjour ordinaire. Une maladie de langueur l'y attaqua; il s'abandonna à l'humeur atrabilaire qui le dévorait, prit le parti de ne plus se laisser voir à personne, et le bruit courut qu'il était mort.

Galère vint en diligence d'Antioche à Nicomédie, et dit sans ménagement à Dioclétien qu'il fallait quitter l'empire. Cette proposition révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne voulait pas y souscrire. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication, et les deux

césars, Galère et Constance, furent créés augustes le même jour, qui était le 1er de mai de l'an 305. On fit en même temps deux nouveaux césars. Dioclétien souhaitait que ce fussent Maxence et Constantin, fils de Maximien et de Constance. Il eut encore le chagrin de ne pouvoir réussir. Galère fit conférer ces dignités à Sévère, décrié pour son ivrognerie et ses débauches, mais qu'il affectionnait; et à son propre neveu Maximien, nommé auparavant Dazà ou Daïa, jeune homme de la campagne, et tiré nouvellement des forêts où il gardait les troupeaux. En vain Dioclétien représenta-t-il leur incapacité : Galère ne l'ignorait pas; mais ce tyran, qui ne se jouait pas moins de l'Etat que de la religion, avait ses vues qu'il ne pouvait remplir qu'avec des collègues aussi méprisables. Il voulait monter le gouvernement de telle manière, qu'il eût dans la suite l'autorité suprême, tant sur les augustes que sur les césars. Selon ce beau plan, un Dace, nommé Licinius, aventurier obscur, mais son grand ami, et Sévère, devaient être les deux augustes : son fils Candidien, qui n'avait encore que neuf ans, et Maximien, devaient être les deux césars; et les quatre ensemble, les remparts de sa propre puissance, à l'abri desquels ce despote absolu passerait superbement et tranquillement sa vieillesse. Il craignait sur toutes choses que le jeune Constantin, fils de Constance-Chlore, et qui promettait infiniment, ne parvînt au rang qu'il avait droit d'obtenir.

Malheureusement ce jeune et digne prince se trouvait à la merci du tyran, au milieu de la cour du faible Dioclétien, où il avait été élevé. Mais Galère, du vivant de Constance-Chlore, n'osait se porter à une violence ouverte contre le fils de ce sage et valeureux auguste. Tout ce qu'il osa, ce fut de lui donner à toute occasion des commissions hasardeuses, que le jeune héros ne refusait jamais. Informé de ces dangers perpétuels que courait son fils, Chlore ne cessait de le redemander par les lettres les plus pressantes. Enfin Galère consentit en apparence à ce départ, donna même une permission en forme, en se persuadant, comme il était tard, que le prince ne partirait que le lendemain. Constantin, se représentant tous les attentats qu'une nuit pouvait faire commettre au tyran, partit dès qu'il le sut couché, et fit une extrême diligence. Il eut même la précaution de faire tuer les chevaux de relai sur une partie de sa route, afin qu'on ne pût s'en servir pour le poursuivre. Personne ne douta de la justesse de ses soupçons, non plus que de toute l'étendue du péril auquel il se dérobait, quand Galère ordonna le matin qu'on courût après lui. Mais Constantin, grace à son ingénieuse prévoyance, rejoignit heureusement son père, qui était au moment de finir sa carrière, et qui té-

moigna mourir content, en expirant entre les bras d'un fils, le digne objet de sa tendresse et des plus hautes espérances.

Aussitôt après la mort de Constance, le 25 juillet de l'an 306, l'armée proclama Constantin empereur, à Yorck en Angleterre, avec de grandes acclamations. Il ne voulut cependant prendre plus que le titre de césar; et il attendit celui d'auguste, de Maximien-Hercule, qui avait repris la pourpre, et qui le lui conféra l'année suivante, c'est-à-dire le 1er mars 307, en lui donnant Fauste, sa fille, en mariage. Ainsi approchait le jour du Seigneur, et les décrets suprêmes allaient pleinement s'accomplir sur l'Empire comme sur l'Eglise.

Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtimens du Ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit, plus rudement et plus visiblement que jamais, sur l'Empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans et les tremblemens de terre, les peuples barbares, contens auparavant de faire quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toutes parts sur ses plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'Empire, que des cabanes éparses, là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné.

La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse désastreuse, qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, dans toutes les autres, parens ou enfans, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'il eût semblé voir des troupes errantes de spectres plutôt que des hommes vivans. Tout-à-coup ils tombaient d'inanition dans les rues et sur les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout

sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux.

Nul de ces tyrans n'échappa aux coups de la céleste vengeance [1]. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste et méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportait de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit les succès de Constantin et le commencement des triomphes du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportait dans sa frénésie jusqu'à se frapper lui-même; il se roulait par terre en poussant des cris qui ressemblaient aux hurlemens; il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim.

Maximien-Hercule, avant de périr, se déshonora par sa légèreté et sa perfidie. La pourpre qu'il quitta deux fois, il la reprit en premier lieu à la sollicitation de son fils Maxence, qui s'était fait reconnaître auguste à Rome d'une manière tyrannique. Mais bientôt il en voulut dépouiller ce même fils. Auparavant ils servirent tous deux à humilier Galère dans la personne de sa créature, c'est-à-dire de Sévère qui en avait reçu le titre d'auguste, et qui osa marcher en armes contre Rome; mais ses troupes l'abandonnèrent pour se ranger du côté de l'artificieux Maximien. L'agresseur délaissé s'enfuit à Ravenne avec le peu de gens qui lui restaient; puis, voyant qu'on se disposait à le livrer, il aima mieux se rendre lui-même. Cette lâcheté ne lui valut qu'un genre de mort plus doux, car, peu de jours apres, on lui fit ouvrir les veines. Galère, brûlant du désir de se venger, vint en Italie. Il s'avança droit vers Rome avec une armee formidable, ne se proposant rien de moins que d'anéantir le sénat et d'exterminer le peuple. Quelques-unes de ses légions passèrent du côté de l'ennemi; et, dans la peur d'une plus grande défection, il se retira, le dépit et la rage dans le cœur. Maximien resta en possession de l'autorité avec son fils Maxence.

Mais voyant qu'on obéissait plus volontiers à celui-ci, le vieillard superbe en conçut une jalousie puérile. Il rassembla le peuple et les troupes, sous prétexte de chercher un remède aux maux de l'Etat. En effet, il commença par representer ses desastres dans

[1] Lact. de Mort. Pers.

une harangue étudiée; mais quand il crut les esprits émus: *Voilà*, dit-il en montrant son fils, *l'auteur de tous ces maux;* et en même temps il lui arracha la pourpre. Maxence dépouillé se jette au bas du tribunal. Les soldats, qu'il soutenait dans leurs désordres, le retirent au milieu d'eux; les cris et les menaces se font entendre d'une manière effroyable. Maximien épouvanté prend le parti d'une prompte fuite. Il erra incertain, d'Italie en Gaule, de Gaule en Pannonie; de la Pannonie il revint dans les Gaules. Il quitta la pourpre pour la seconde fois, la reprit peu après, en se soulevant contre son gendre Constantin, à qui il avait persuadé de s'éloigner sous des prétextes artificieux. Il s'empara des trésors de ce prince, et s'efforça de corrompre ses troupes; mais il échoua dans cette tentative, et retomba même entre les mains de son généreux gendre, qui, après lui avoir reproché ses attentats, se contenta de lui ôter, avec la pourpre, la facilité de les recommencer. Mais Hercule, naturalisé avec le crime, n'en pouvait perdre l'habitude qu'avec la vie. Peu après tant de marques de clémence de la part de Constantin, il entreprit de l'égorger dans son lit, et voulut rendre complice du parricide Fauste sa fille, femme de cet empereur. L'impératrice avertit son époux, qui, pour ôter toute excuse au coupable en le prenant sur le fait, se tint caché, et fit coucher un eunuque en sa place. Maximien vint en effet pendant la nuit, et poignarda le malheureux eunuque. A l'instant Constantin parut environné de ses gardes, fit saisir l'assassin, et, pour dernière grâce, ne lui laissa plus que le choix de sa mort. Maximien choisit lâchement la corde, mort que les Romains réputaient infâme, et il s'étrangla de ses propres mains.

Galère, la dix-huitième année de son règne, à compter du temps qu'il devint césar, fut frappé d'une plaie incurable et honteuse. On y voulut appliquer le fer, et il perdit du sang en telle abondance qu'il y eut tout à craindre pour sa vie. On arrêta l'hémorrhagie; mais ce ne fut que pour donner lieu à une horrible gangrène. Tout le siége et les chairs voisines tombèrent en pourriture. Les remèdes ne faisaient qu'aigrir le mal, qui gagna l'intérieur du corps et les plus hauts intestins. Il s'y forma une fourmilière de vers, et il s'en exhalait une puanteur insupportable, qui n'infectait pas seulement le palais, mais tout le quartier de la ville de Sardique, où le tyran se trouvait alors. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que ce mal, nonobstant sa violence, dura plus d'un an. Nulle opération, nulle invention ne réussit pour le guérir ni le diminuer. Les secrets des prêtres idolâtres qu'on employa ne servaient qu'à tourmenter davantage le malade, qui,

désespéré et ne sachant à qui s'en prendre, faisait, comme un insensé, mourir ses médecins. Bientôt on eut peine à en trouver qui voulussent ou qui pussent supporter l'infection qu'exhalait Galère, et se résoudre à l'aborder. Son corps parvint à un état monstrueux. Tout le buste et la partie supérieure à la plaie étaient d'une maigreur hideuse et sépulcrale : ce n'était qu'un squelette couvert d'une peau desséchée et tirée sur les os. Depuis la plaie jusqu'à l'extrémité des pieds, qui n'en conservaient pas la moindre forme, on ne voyait que deux espèces d'outres alongées et prodigieusement tendues.

Il se trouva cependant un médecin assez courageux pour avertir ce cruel maître que sa maladie n'était pas naturelle, qu'il était absolument impossible de la guérir par les remèdes ordinaires. « Souvenez-vous, seigneur, lui dit-il, de ce que vous avez fait contre » les serviteurs de Dieu; et cherchez le remède de vos maux dans » ce qui en a été le principe. » Dompté par l'excès de la douleur, ce tyran superbe reconnut qu'il était mortel et soumis à une puissance infiniment supérieure à la sienne. Comme autrefois Antiochus, il s'écria qu'il ferait cesser la persécution, et qu'il remettrait en honneur le culte du vrai Dieu. Il fit effectivement publier un édit portant défense de tourmenter davantage les Chrétiens, afin que, jouissant d'une paix entière, ils priassent pour sa guérison et la conservation de ses jours. Dans ce témoignage forcé de son repentir, il entreprit encore de justifier ses rigueurs précédentes; et pour cela il s'efforça de faire entendre qu'il s'était proposé de tirer les Chrétiens de leur aveuglement, mais que, ses tentatives n'ayant abouti qu'à les détourner du service de leur Dieu, sans les engager à honorer ceux de l'Empire, il était de son [illegible]ence de leur laisser exercer leur religion en toute liberté, [illegible]olir les édifices où ils s'assemblaient. De pareils sentim[illegible]nt guère propres à obtenir une faveur qui ne requ[illegible] qu'un miracle. Peu de jours après l'edit, l'an 31[illegible]ni-tent rendit l'âme, tout son corps étant réduit en pourriture et tombant par lambeaux.

L'Eglise d'Orient ne laissa pas que de profiter du rescrit. Pour celle d'Occident, elle jouissait d'une paix presque générale depuis la catastrophe de Maximien. Dès le dix-neuvieme jour de mai de l'an 308, on avait ordonné pape Marcel, différent de Marcellin, avec qui on l'a quelquefois confondu à cause de la ressemblance du nom. Marcel mourut au commencement de l'an 310, et il eut pour successeur Eusèbe, qui ne survécut qu'environ quatre mois. Après une vacance de plus de neuf, dont on ignore la raison, le 2 juillet 311, on élut Melchiade, qui tint le siége deux ans et demi.

Aussitôt que la mort de l'empereur Galère parvint aux oreilles de Maximin, il s'avança en diligence, dans le dessein de se rendre maître de toute l'Asie jusqu'au détroit de Chalcédoine. Licinius, qui avait été fait auguste à la mort de Sévère, accourut de l'Illyrie pour défendre une partie si considérable de ses Etats; et, en peu de temps, on vit les deux rives de l'Hellespont couvertes par les armées nombreuses de ces deux rivaux. Mais, au moment où on s'attendait aux dernières extrémités, ils firent un accommodement contre toutes les apparences. Maximin garda même quelques ménagemens à l'égard des Chrétiens, et parut se fonder pour cela sur le dernier édit de Galère; et s'il ne le fit pas publier solennellement, au moins ordonna-t-il à ses officiers de mettre fin aux vexations exercées contre les adorateurs d'un seul Dieu. Alors les prisons et les mines furent ouvertes aux confesseurs dans toute l'étendue de l'Orient. Sur chaque route on en rencontrait une multitude qui retournaient chez eux en chantant des hymnes et des cantiques. On avait crevé un œil et brûlé la jointure d'un pied à la plupart; mais ils bénissaient le Seigneur avec d'autant plus de joie, qu'ils portaient dans leurs propres corps des signes plus expressifs du témoignage qu'ils lui avaient rendu.

Toutefois Maximin revint bientôt à son antipathie naturelle contre la vraie religion. On prétend même que ses ministres, pénetrant mal le fond de sa pensée, avaient pris trop à la lettre des ordres arrachés au respect humain. Quelle que fût son inconséquence ou sa politique, on recommença par défendre les assemblées chrétiennes, sous des prétextes détournés. Pour mieux colorer ses variations, Maximin fit sourdement agir dans les villes principales pour en attirer des députés, avec commission de solliciter la démolition des églises, et même le bannissement des fidèles. On fit courir des libelles remplis de blasphêmes contre Jésus-Christ et son Evangile; on les revêtit des formes en apparence les plus authentiques et les plus capables de leur donner du crédit; on les répandit dans les écoles pour les faire apprendre par cœur aux enfans. Quand on eut ainsi diffamé les serviteurs du Très-Haut, on annonça, dans les nouvelles publiques, que le gouvernement ne pouvait se dispenser de délivrer de gens si détestables, tout au moins les villes qui le demandaient et qui témoignaient du zèle pour l'ancienne religion de l'Empire. Outre la peine du bannissement, on condamna de nouveau les fidèles à être mutilés, c'est-à-dire que le tyran, sans leur ôter la vie, aimait beaucoup mieux les priver, soit d'une main, soit d'un pied, soit du nez et des yeux, pour les abandonner ensuite à l'indigence et

à toutes les misères inséparables de leur état. Cependant on en mit plusieurs à mort.

Le martyre de S[te] Catherine est des plus fameux. On raconte que cette illustre vierge, la première personne de son sexe à Alexandrie, par la naissance, par la fortune, par la beauté, par son esprit même et ses savantes connaissances, était éperdument aimée de l'empereur; que, Maximin ayant vainement employé les sollicitations les plus passionnées et les plus basses, son amour s'était converti en un dépit furieux et sanguinaire. Mais tout ce qu'il y a de certain sur Catherine, comme sur Dorothée, que les mêmes auteurs confondent avec elle, c'est l'éclat des talens, ainsi que des vertus et du martyre.

Dans la ville d'Antinoüs en Egypte, on condamna au feu le saint moine Apollone, qui fut préservé de ses atteintes par un miracle éclatant. Cette merveille convertit le juge avec plusieurs spectateurs. Il furent tous conduits au préfet de la province, qui les fit jeter dans la mer.

Dans le même temps S. Pierre, évêque d'Alexandrie, mourut enfin pour la foi qu'il avait défendue toute sa vie; Maximin le fit arrêter sans aucun prétexte, au moment qu'on s'y attendait le moins, et voulut qu'incontinent on lui tranchât la tête. Quelque édifiant qu'eût été tout le cours de son épiscopat, le pieux pasteur, au renouvellement de la persécution, avait redoublé sa ferveur et sa sainte activité pour le bien de son église.

Il a composé plusieurs ouvrages, vantés pour leur profondeur lumineuse, et pour la tendre piété qu'ils respiraient : mais il ne nous en reste qu'une épître canonique sur les pénitences des Chrétiens tombés dans l'apostasie, et qui devaient être plus ou moins longues, à raison du degré de volonté qu'on inférait des circonstances mêmes de la chute. Cette épître blâme fortement ceux qui se livraient eux-mêmes; et la faute de ceux qui tombaient, après s'être ainsi livrés, est punie beaucoup plus sévèrement que celle des autres apostats. Cette lettre nous apprend aussi que dès-lors, suivant une coutume encore plus ancienne, on observait le jeûne du mercredi et du vendredi; celui-ci à cause de la passion du Sauveur, l'autre à cause du complot des Juifs contre cet Homme-Dieu, et qu'en mémoire de la résurrection, le dimanche se passait dans une sainte joie, sans qu'on fléchît le genou.

Théodore, Hésychius et Pacôme, évêques de diverses églises, remportèrent la palme du martyre avec un grand nombre de simples fidèles, dans le même temps et dans la même province. Mais après la mort du saint évêque de la capitale, son église fut si violemment agitée, qu'elle demeura une année entière sans pasteur.

Alors S. Antoine, après plus de vingt ans de retraite, dans laquelle toute son ambition avait été de se faire oublier des hommes, vola au secours de la foi. Long-temps on l'avait exhorté, sans succès, à ne pas laisser ainsi la lumière sous le boisseau. Il avait fallu user de violence, et presque enfoncer sa porte, pour lui faire admettre les troupes nombreuses de fervens disciples qui venaient se ranger sous sa conduite. Il ne sortit qu'à regret de sa douce retraite, pour aller fonder sur les rives désertes du Nil ce peuple admirable de solitaires, qui n'eut d'autre langage que celui des saints cantiques, et point d'autre loi que la perfection de l'Evangile. Mais quand il sut le péril que courait l'Eglise, il ne fit aucune difficulté de rentrer dans le tumulte le plus orageux du monde. On le voyait sans cesse visiter les confesseurs dans les prisons d'Alexandrie, dans les mines et dans tous les lieux où on les tenait renfermes. Il les encourageait devant les tribunaux, les accompagnait à travers la foule des gardes et du peuple, jusqu'à l'endroit des exécutions. Mais, quelque désir qu'il eût du martyre, il ne voulut pas se livrer lui-même. Il ne jugea pas néanmoins qu'il dût déférer à la défense faite alors aux solitaires de paraître dans les auditoires, et de séjourner dans les villes. Un jour il se présenta au premier magistrat, comme celui-ci passait avec tout son cortége : mais on n'osa mettre la main sur un homme si vénérable et si cher à la multitude. Dieu le réservait pour préparer l'institution parfaite d'une autre sorte de martyre ; et il alla rejoindre ces victimes volontaires de la mortification chrétienne, aussitôt qu'il vit le feu de la persécution amorti.

A Nicomédie, souffrit S. Lucien, natif de Samosate et prêtre de l'église d'Antioche. Quoique toutes les inventions de la cruauté parussent épuisées, les ministres de Maximin ne laissèrent pas que de trouver un supplice tout nouveau pour cet illustre confesseur, qui eut le courage de faire hautement une éloquente apologie du christianisme, en présence du gouverneur de la province; car il n'était pas seulement profond dans la science du salut, mais il s'était rendu célèbre par une éloquence et une érudition qu'ont vantées les plus grands hommes de son temps. Après lui avoir fait éprouver la faim pendant plusieurs jours qui suivirent son premier interrogatoire, on lui servit une table couverte de viandes offertes aux idoles, auxquelles il ne voulut jamais toucher. Il subit ensuite un second interrogatoire, et de si affreuses tortures, qu'il expira, en confessant Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Sa doctrine avait été quelque temps suspecte : mais il paraît que c'était faute d'être bien entendue, ou seulement parce qu'il soutint avec un peu trop de chaleur le parti de Paul de Samosate, son compa-

triote et son évêque, dont il ne pénétrait pas les sentimens. En tous cas, il mourut dans la communion de l'Eglise, comme le prouve la lettre même qu'il écrivit de sa prison à l'église d'Antioche, et dans laquelle on lit ces mots : *Toute la compagnie des martyrs vous salue;* ce qui fait voir d'ailleurs qu'il y eut beaucoup d'autres fidèles tourmentés avec lui. En passant quelque temps avant sa mort par la Cappadoce, il releva le courage de quarante soldats renégats, et leur inspira une telle horreur de leur apostasie, que plusieurs endurèrent un glorieux martyre, et que les autres soutinrent avec la même constance tous les tourmens de la question. S. Lucien a laissé une édition de l'Ecriture sainte, dans laquelle la version des Septante était corrigée sur les meilleurs exemplaires. Elle est différente de celle d'Egypte par Hésychius; aussi bien que celle de Palestine par le martyr Pamphyle, prêtre de l'église de Césarée, qui avait souffert dès la septième année de la persécution, avec un très-grand nombre de fidèles de cette même province.

Arnobe, rhéteur converti, publia du temps de S. Lucien son ouvrage pour la défense de la foi qu'il venait d'embrasser. On avait exigé un témoignage de son zèle, avant de lui accorder le baptême, et en conséquence il composa cet écrit. Mais les ouvrages de génie réussissent rarement, quand ils prennent l'air d'une tâche forcée. La production d'Arnobe fourmille d'inexactitudes et d'expressions peu compassées, qui la rendirent peut-être plus avantageuse aux hérétiques qu'utile à l'Eglise contre les païens. Le style seul annonce la patrie de l'auteur. On y retrouve toute la dureté africaine, une diction pleine d'âpreté, d'inégalité, et quelquefois peu latine. Semblable en cela, mais dans un autre genre, aux écrivains nouvellement convertis, Arnobe, qui connaissait le paganisme à fond pour l'avoir long-temps professé, l'attaque avec beaucoup plus de succès qu'il n'établit les dogmes contraires.

Hiéroclès, vers le même temps, au moins sous l'empire des derniers persécuteurs, dont il était le ministre dans le gouvernement d'Egypte, attaqua, par ses écrits artificieux, comme par ses violences, la vérité de la doctrine chrétienne. Il osa même intituler *Philalètes*, c'est-à-dire amis de la vérité, les deux livres qu'il publia à ce sujet. Mais ses travaux devinrent infiniment plus utiles que nuisibles à la religion de Jésus-Christ, en fournissant aux âges postérieurs un témoignage irréprochable de la croyance antique des Chrétiens sur la divinité de leur instituteur. Il s'efforçait dans son ouvrage de faire voir des contradictions continuelles dans l'Ecriture sainte, et d'élever les prétendus miracles d'Apollone de Thyane au-dessus de ceux du Sauveur. « Toutefois, disait-il ensuite, nous ne tenons pas pour un dieu celui qui a fait de si

» grandes choses, mais pour un homme favorisé des dieux ; au lieu » que les Chrétiens, pour quelques miracles, soutiennent que Jésus » est Dieu. » Ainsi il constatait la foi la plus ancienne des serviteurs de Jésus-Christ sur la personne adorable de cet Homme-Dieu; et en même temps la réalité de ses œuvres merveilleuses, qu'il ravalait de tout son pouvoir, mais sans oser les nier.

Le philosophe Porphyre, né près Tyr, dans le bourg de Batanée, porta au christianisme des attaques d'autant plus dangereuses, qu'il était apostat, comme on le croit, avec beaucoup plus de fondement encore que pour Hiéroclès. L'historien Socrate dit formellement que le savant platonicien de Batanée avait embrassé la religion chrétienne, mais qu'il la quitta pour avoir été maltraité en Palestine par quelques Chrétiens de Césarée. Porphyre était d'une érudition immense, même par rapport à nos livres saints, qu'il avait tous lus avec attention, d'ailleurs naturellement éloquent, et formé par les plus grands maîtres. Il fit de tous ces talens l'usage le plus artificieux, dans les quinze livres qu'il publia contre le christianisme. S'il y reproduisit les propos populaires, en rendant nos pères responsables de tous les fléaux publics, il enchérit d'ailleurs sur les plus subtils adversaires du christianisme. Il s'étudia principalement, ainsi qu'Hiéroclès, à chercher des contradictions dans l'Ecriture. Néanmoins il trouva les prophéties de Daniel trop précises et trop conformes aux événemens, pour les expliquer autrement que nos interprètes. Afin d'éluder des oracles si pressans et si lumineux, il ne lui resta point d'autre moyen que d'en nier l'authenticité et l'antiquité, contre le témoignage si concluant de la synagogue, et conséquemment contre toutes les règles de la critique et du jugement. C'est pour cette raison que Théodoret, comparant Porphyre au faux prophète Balaam, dit que le Seigneur avait tourné la langue de ce faux sage contre lui-même.

On lui répondit de son vivant avec force ; mais la réponse faite par S. Méthode, qui mourut martyr sous Dioclétien, avec celles de plusieurs autres apologistes de la religion, a été perdue par la suite, ainsi que l'ouvrage même de Porphyre. Il suffisait aux vues de la Providence que l'Eglise eût été attaquée en toutes les manières, avant le moment où elle touchait à sa pleine délivrance.

Ce n'était que par politique que Maxence avait pour un temps paru favorable à cette Eglise. Quand il se crut suffisamment fortifié par la défaite d'Alexandre, qui de lieutenant du préfet du prétoire avait osé se faire empereur en Afrique, il ne menagea plus rien ; et le naturel du digne fils de Maximien se déploya tout en-

tier. Il se rendit surtout odieux aux Romains par ses exactions et ses cruautés : un assassinat ne lui coûtait rien, quand il s'agissait de s'emparer d'un objet qu'il ne pouvait avoir autrement. On ne peut dire combien il fit périr de grands, des plus illustres, pour de pareilles fins. Il avait dans les gardes prétoriennes une multitude de scélérats, toujours prêts à ces exécutions. Plusieurs fois il leur fit faire main-basse sur le peuple romain, à qui elles causaient de l'horreur, et qui se vit traité, dans ses propres murs, par les défenseurs naturels de la patrie, plus cruellement que par ses ennemis les plus barbares. La lubricité du tyran n'était guère moins universellement alarmante. Il semblait même, dans ses infâmes débauches, prendre un plaisir particulier à triompher de la vertu et à déshonorer la noblesse. Il faisait enlever les femmes du premier rang à leurs maris, et ne les renvoyait que couvertes d'opprobre et après les dernières indignités. Mais les vierges et les dames chrétiennes montrèrent une généreuse résistance. La femme du préfet, ou gouverneur de la ville, fut de ce nombre. Sa beauté avait eu le malheur d'attirer les regards du tyran : il l'envoya chercher aussitôt, et son époux eut la lâcheté de la livrer. Se voyant ainsi trahie, cette âme romaine, qui puisait dans sa religion des sentimens encore supérieurs à ceux de son origine, demanda du temps, comme pour se parer : elle entra dans son cabinet, ne manqua pas de consulter l'arbitre suprême de notre vie et de notre mort, par qui elle dut être tout particulièrement inspirée ; et voulant sans doute laisser un exemple, qui, au jugement des païens mêmes, égalât au moins celui de Lucrèce, elle fit tout à la fois le sacrifice d'un cœur et d'un corps purs, en s'enfonçant un poignard dans le sein.

A ces excès, Maxence joignait ceux de la plus exécrable magie : non-seulement il immolait des lions ou des léopards, et d'autres victimes aussi convenables à sa monstrueuse religion, mais il faisait les évocations les plus épouvantables, sacrifiait aux démons des femmes enceintes, fouillait dans leurs entrailles palpitantes, et cherchait ses sanglans présages jusque dans le cœur des enfans qu'il en arrachait.

Instruit d'une partie de ces horreurs, l'empereur Constantin désirait vivement affranchir la ville de Rome, qui n'avait d'espoir qu'en lui. Mais, outre que les forces de Maxence étaient beaucoup plus considérables que les siennes, il ne voulait pas être le premier à rompre la paix. Maxence, en lui déclarant la guerre, le tira de cet embarras. L'insolence et la présomption du tyran étaient à leur comble. Après avoir subjugué l'Afrique, il imagina que les Gaules résisteraient peu. Pour se donner encore plus de chances

de succès, il fit une ligue avec Maximin. Constantin, de son côté, contracta une alliance avec Licinius, et lui promit sa sœur Constance en mariage. Bientôt on abattit dans Rome ses statues et ses images, érigées, suivant la coutume, lorsqu'il avait été reconnu pour empereur; et tout se disposa pour l'accabler. Il suppléa à la force par l'activité, pensant que le meilleur moyen de se dérober à l'orage c'était de le prévenir.

Ayant tout mis chez lui dans le meilleur ordre, il prit incontinent la route de l'Italie, avec le peu d'excellentes troupes qu'il tenait toujours en état. Son armée n'était que d'environ vingt-quatre mille hommes, tant Romains qu'auxiliaires; ce qui n'entrait point en comparaison, pour le nombre, avec les forces de son ennemi. Nonobstant la différence infinie de la bravoure et de l'habileté des chefs ainsi que des troupes, il fallait un secours plus qu'humain pour assurer le succès.

Constantin sentit la nécessité d'intéresser le Ciel à son parti. Comme son père Constance-Chlore avait toujours été chrétien dans l'âme, et même publiquement, à ce que rapporte Eusèbe d'une manière si claire et si peu connue [1], le fils de ce bon prince avait au moins hérité de son estime pour la religion des Chrétiens. Tout nouvellement il avait vu le Tout-Puissant se déclarer en leur faveur, et frapper, des coups les plus marqués de sa colère, leurs persécuteurs cruels, Galère et Maximien. Il s'adressa au Dieu qu'avait adoré son père, et le conjura par les vœux les plus ardens de se faire de même connaître au fils. Le cœur de ce prince était droit : il fut exaucé. Le moment était venu de détruire entièrement et avec le plus grand éclat le vieux préjugé qui excluait les césars du royaume de Jésus-Christ; mais l'Eternel, en choisissant le moins puissant des empereurs pour faire triompher l'Église, voulut d'ailleurs rendre encore plus sensible le miracle de sa protection.

Peu après l'heure de midi, Constantin, marchant à la tête de son armée, aperçut au milieu du ciel une croix étincelante de lumière; on y lisait, en caractères non moins éclatans : *Vous vaincrez par ce signe.* Toute l'armée, aussi bien que l'empereur, vit cet étrange phénomène, et chacun se livra à ses réflexions : plus frappé que personne, le prince pensa le reste du jour à ce que pouvait présager cette merveille. Jésus-Christ lui apparut pendant la nuit avec le même signe, lui ordonna de faire un étendard sur le modèle de cette croix, et de le porter dans les combats, comme une sauve-garde, contre les attaques de ses ennemis.

[1] Eus. Vit. Const. c. 17.

Le prince se leva de grand matin, appela des ouvriers, et leur traça le dessin de cet étendard, qui fut nommé *labarum*, sans qu'on sache l'étymologie de ce mot, étranger à la langue romaine. C'est sur ce plan que sont faites à peu près les bannières de nos églises. Un long bâton, couvert de lames d'or, était traversé tout en haut par un autre bois semblable, en forme de croix, d'où pendait un riche voile tissu d'or et de pierreries. Une couronne, également d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle on voyait les deux premières lettres grecques du nom de Christ, entrelacées l'une dans l'autre, surmontait la sommité de la croix. Au-dessus du voile paraissaient les images de l'empereur et de ses enfans. Constantin choisit entre ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus religieux, pour porter tour à tour le *labarum*. Ce prodige est des mieux attestés, et ne saurait paraître douteux qu'aux scepticiens volontaires, qui doutent également de tout ce qui fait honneur au christianisme. « Si tout autre témoin que l'em- » pereur nous l'avait raconté, dit Eusèbe, dont l'histoire nous en » en a d'abord transmis le souvenir, nous aurions peine à le » croire; mais ce prince, après un exact récit, l'ayant confirmé » lui-même avec serment, qui pourrait en douter, surtout après » que la suite des temps et des événemens en a confirmé la vérité? » Ainsi parlait Eusèbe, tandis qu'une infinité de personnes, qu'il dit avoir été témoins oculaires du prodige, vivaient encore, et pouvaient le démentir. Ce témoignage se trouve encore confirmé par une multitude d'écrivains et de monumens de toute espèce.

Constantin, après cette vision, résolut efficacement de se faire Chrétien. Il fit appeler des évêques pour s'instruire dans la foi, et l'on pense qu'il se servit principalement du ministère d'Osius de Cordoue. C'est au moins la manière la plus plausible d'interpréter ce que dit un auteur du temps, qu'un Egyptien venu d'Espagne fit abandonner à cet empereur la religion romaine. Le prince s'appliqua lui-même à la lecture des livres saints, dont il demandait l'intelligence aux ministres sacrés; et dès qu'il eut connu la vérité, il s'étudia de tout son pouvoir à honorer, comme à faire honorer, le Dieu tout-puissant qui se manifestait avec tant de bonté.

Une protection si visible du ciel inspira le plus intrépide courage au commandant et aux troupes. On ne demanda plus qu'à combattre. Les passages des montagnes et de toute l'Italie étaient inondés des troupes de Maxence : il y avait jusqu'à trois armées, sans compter la garnison de Rome, qui équivalait à une quatrième. Mais rien ne put tenir devant un héros guidé par le Ciel. Il força, l'épée à la main, les défilés et les retranchemens. La terreur se répandit avec les troupes dans la plaine. Tout plia, tout se dissipa.

Les meilleures villes ouvrirent leurs portes et vinrent offrir leurs services. Cependant le préfet du prétoire, qui commandait sous les remparts de Vérone, la plus forte des armées de Maxence, et tout ce qui s'y était réfugié des autres après leurs défaites particulières, fit une courageuse résistance. Le combat fut long et sanglant. Constantin s'exposait comme un simple soldat; mais le Seigneur le couvrit de sa protection. Enfin le préfet tomba mort, et ce ne fut plus qu'une déroute. Tout se soumit jusqu'aux portes de Rome, où Maxence restait enfermé.

Il ne s'attendait point à s'y voir sitôt assiéger : il donnait au contraire les jeux que les empereurs avaient ordonnés pour la cinquième année de leur règne, et que l'urgence des autres affaires avait fait différer d'un an. Ainsi, le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 312, et le dernier de la sixième année du règne de Maxence, Constantin mit ses troupes en bataille, et s'approcha de Rome. La nuit précédente il avait été averti, dans une seconde vision, de faire graver le monogramme de Christ sur les boucliers de ses soldats. Ce témoignage réitéré de l'assistance divine remplit toute son armée du courage le plus intrépide.

Maxence, au contraire, achevait de se déshonorer par une lâche terreur, que fomentaient ses devins, en lui annonçant la plus funeste destinée s'il sortait de Rome. Il crut suppléer à la valeur par les stratagèmes et les artifices. Dans l'espérance de voir périr Constantin au sein même de la victoire, il fit jeter sur le Tibre un pont de bateaux, qu'on pouvait rompre tout d'un coup par le milieu, en tirant quelques barres de fer ; puis il posta ses troupes avantageusement, à portée du pont. Il ne fallait que demeurer en cette position pour obtenir un plein succès. Rome avait des munitions de guerre et de bouche pour plus de deux ans; et l'assiégeant se serait consumé bien avant ce terme. Mais il en était tout autrement ordonné par les decrets d'en haut : le proscrit lui-même en précipita l'exécution. Il fit d'abord passer le pont à ses troupes, sans les accompagner, et il continua de s'amuser aux jeux du cirque, par un excès de lâcheté ou d'abrutissement, qui épuisa enfin la patience du peuple. On cria tout haut à l'indignité, et l'on ajouta mille acclamations en l'honneur de Constantin. Le tyran s'enfuit du lieu des spectacles, et, dans sa consternation, alla consulter les livres des sibylles : il y apprit, au rapport de Zozime, que ce jour-là même devait périr l'ennemi des Romains.

Interprétant encore l'oracle à son avantage, et poussé par tous les motifs à la fois, il prit enfin ses armes, et sortit de la ville. On dit qu'une infinité de ces oiseaux qu'attirent les cadavres, volè-

rent aussitôt de ce côté-là, et se reposèrent sur les remparts. Cependant le combat se ralluma à la vue de Maxence. Les prétoriens surtout, qui n'espéraient l'impunité qu'avec un pareil empereur, firent les derniers efforts pour lui conserver l'empire : tout fut inutile; tout fut renversé et se débanda. La cavalerie était enfoncée aussi bien que les gens de pied. Maxence tourna bride pour rentrer dans Rome, où il pouvait se défendre encore long-temps. Mais le Ciel attendait le coupable au piége qu'il avait lui-même tendu. Sous la multitude des fuyards le pont de bateaux se rompit. Maxence, à cheval et tout armé, tomba dans le Tibre, où il se noya. Son corps, chargé d'une pesante cuirasse, fut trouvé le lendemain bien avant dans la vase. On lui coupa la tête, et on la rapporta au bout d'une pique, à la vue du peuple, qui, toujours incertain, n'avait osé témoigner toute sa joie avant ce moment. Le vainqueur fit cesser le carnage; et bientôt on ne s'aperçut de la diversité des partis, qu'à leur émulation dans les témoignages d'amour et de respect qu'ils s'empressaient à l'envi de donner au libérateur de l'Empire. Non-seulement il pardonna à tous les partisans de Maxence, mais il les maintint dans leurs charges et leurs dignités, conserva même les corps de troupes qui avaient combattu contre lui, excepté les prétoriens qu'il cassa, moins par un ressentiment personnel, que par haine de leur brigandage, et pour ne plus exposer la vie des maîtres du monde au caprice de ces militaires séditieux. Il prit toutes les mesures propres à remédier aux maux de la tyrannie, et à rappeler la félicité parmi les Romains.

Mais on doit dire, à la gloire de ce prince et de la religion qu'il n'eut rien plus à cœur que de la faire triompher avec lui. Il voulut que la première statue qu'on lui érigea depuis la victoire, dans la capitale de l'Empire, le représentât tenant, au lieu de pique, une longue croix avec cette inscription conforme à celle de la vision miraculeuse : *Par la vertu de ce signe salutaire, j'ai délivré votre ville de la tyrannie, et j'ai rendu au sénat et au peuple romain sa liberté et sa première splendeur.*

Quelques mois après, Licinius étant venu d'Orient en Italie, pour l'accomplissement de son mariage, les deux empereurs publièrent de concert un édit célèbre, qu'on peut regarder comme la consommation et le sceau assuré de la paix rendue à l'Eglise. Il est de la fin de l'an 312 ou du commencement de l'année 313, remarquable en ce que l'on y commença à compter par indictions, c'est-à-dire par le nombre révolu de quinze années, ce dont on ignore la raison. On verra sans doute avec plaisir les expres-

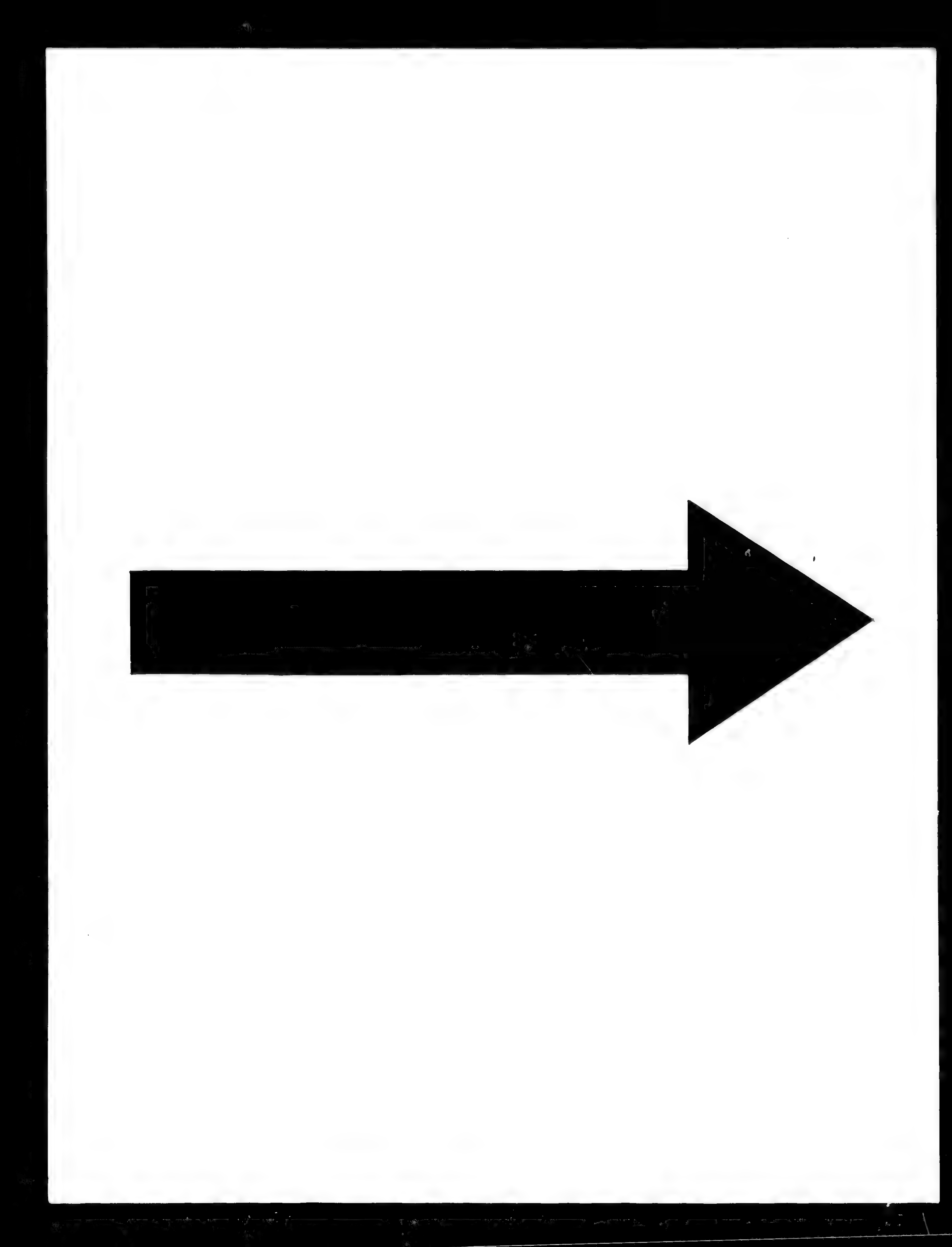
sions mêmes et toute la suite de cet important rescrit, conçu de la manière suivante [1] :

« Nous, Constantin-Auguste et Licinius-Auguste, heureusement réunis à Milan, et traitant de tout ce qui concerne la sûreté et l'utilité publiques, nous avons cru qu'un de nos premiers devoirs était de régler ce qui intéresse le culte de la Divinité, et de donner aux Chrétiens, comme à tous nos autres sujets, la liberté de suivre leur religion, afin d'attirer la faveur du Ciel sur nous et sur tout l'Empire. Ainsi nous avons pris la résolution de ne refuser à qui que ce soit les moyens de suivre de cœur et d'affection les observances des Chrétiens, ainsi que de pratiquer telle religion qu'il croira lui être convenable, afin que le Dieu suprême, que nous honorons, continue à nous combler de ses grâces. » On voit ici les tempéramens que les empereurs étaient obligés de prendre pour ne pas révolter les Romains. Parlant ensuite aux officiers à qui la loi était adressée : « Sachez, disent-ils, que, nonobstant toutes lettres contraires que vous auriez ci-devant reçues, il nous plaît actuellement d'ordonner purement et simplement que quiconque a la volonté de professer la religion chrétienne, le fasse sans être vexé ni inquiété en aucune manière : ce que nous vous déclarons nettement, en vous informant que nous avons généralement accordé aux Chrétiens pleine faculté d'exercer leur religion. Nous avons de plus statué à leur égard que, si les lieux où anciennement ils s'assemblaient, et touchant lesquels vous avez autrefois reçu des ordres différens, ont été achetés par des particuliers, on les restitue aux Chrétiens sans répétition de prix, de la part du fisc ou de quelque personne que ce soit et sans nul délai ni difficulté ; que ceux qui les auraient reçus en don les rendent pareillement au plus tôt, et que tant les acquéreurs que les donataires s'adressent au vicaire de la province, pour en recevoir ce qu'ils ont à espérer de notre bonté. Ainsi vous remettrez incontinent la société des Chrétiens en possession de tous ces lieux ; et parce qu'il est notoire qu'ils possédaient encore d'autres biens appartenant à leur communauté, c'est-à-dire aux églises, non aux particuliers, vous ferez restituer à ces corps ou communautés toutes ces choses, sans nulle contestation ni difficulté, sauf à ceux qui les auront rendues sans remboursement de se pourvoir par-devant nous pour l'indemnité. En tout ceci, nous voulons que vous employiez votre ministère de la manière la plus efficace et la plus prompte, afin que la divine bonté, dont nous avons déjà éprouvé les fa-

[1] Eus. l. 10, c. 5.

» veurs en tant de manières si éclatantes, ne cesse de nous com-
» bler de prospérités avec tous nos peuples. Et pour que cette
» ordonnance parvienne à la connaissance de tout le monde, par-
» tout vous la ferez afficher avec votre attache, en sorte que per-
» sonne n'en puisse prétexter cause d'ignorance. »

Tel était l'édit de Constantin et de Licinius, différent d'une ordonnance de 313, relative aux priviléges des églises et des clercs, et qui, parvenant dans les provinces avec les premiers rescrits, procura à l'Eglise une paix générale et solide, la première, à proprement parler, dont elle eût encore joui depuis son établissement.



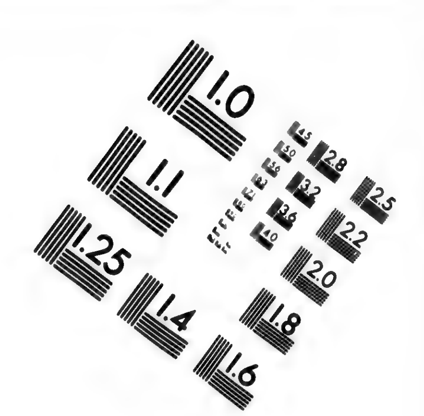
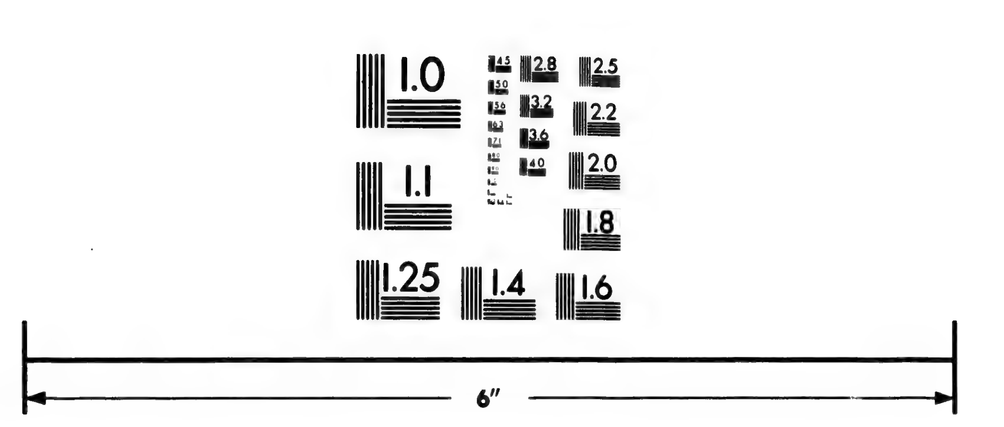
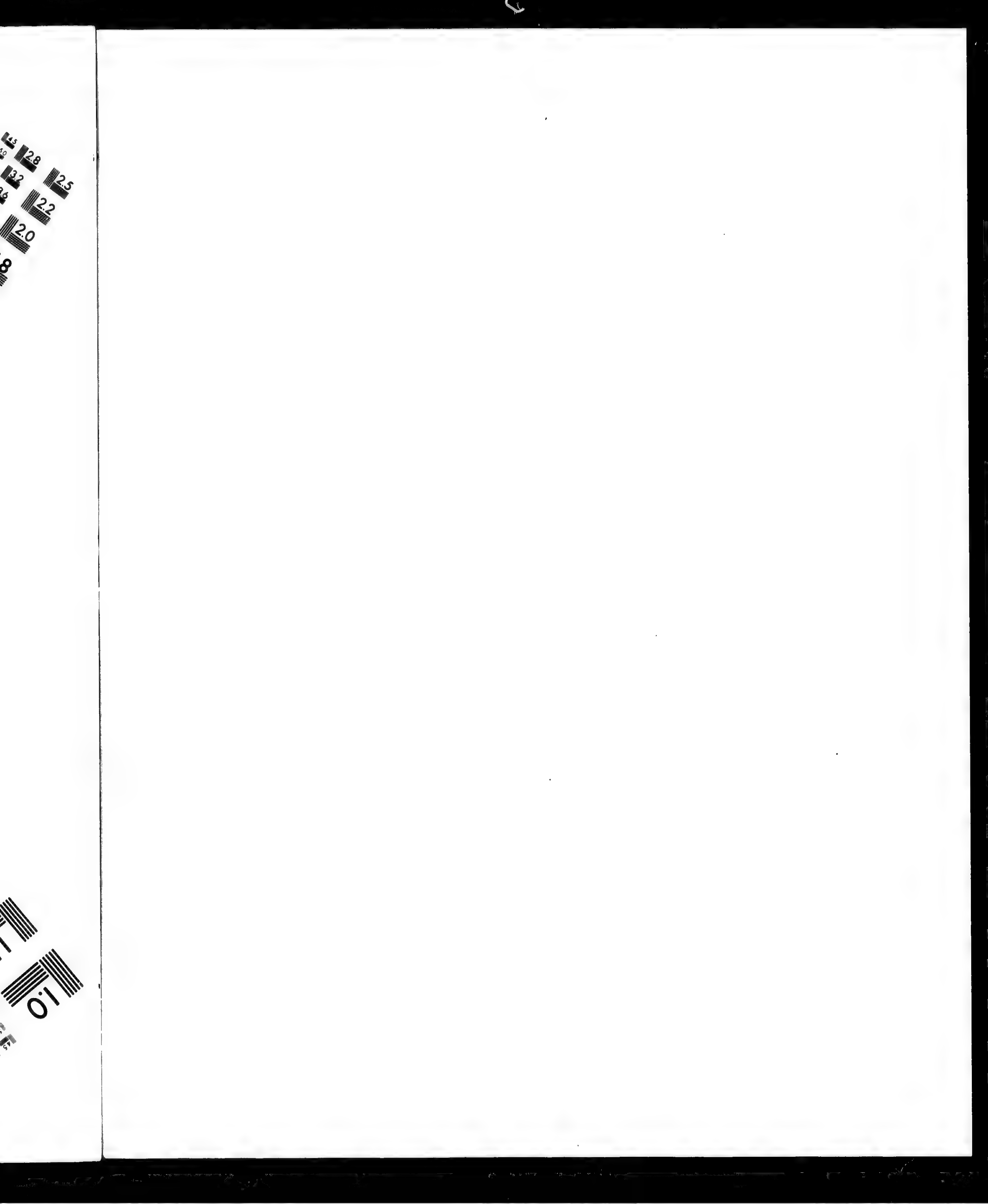


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

LIVRE SEPTIÈME.

DEPUIS LA PAIX DONNÉE A L'ÉGLISE EN 313, JUSQU'A LA MORT DE CONSTANTIN EN 337.

La liberté donnée à l'Eglise par l'édit des empereurs, jointe à la protection toute particulière de Constantin, changea en peu de temps toute la face de l'Empire. Les fidèles se montraient avec sécurité, et une sainte joie éclatait sur leur visage; le nom chrétien n'était plus abhorré comme un nom impie; les cachots ne renfermaient plus les innocens; les exilés et les fugitifs rentraient en foule dans le sein de leur patrie; les troupeaux se rassemblaient après la plus triste dispersion, et les pasteurs reparaissaient à leur tête. On ne voyait dans les villes, et jusque dans les campagnes, qu'églises qu'on réédifiait, plus grandes et plus belles que les anciennes. Le religieux empereur prévenait les vœux des peuples et des évêques les plus zélés pour la gloire de la maison de Dieu, et fournissait à tout avec une magnificence digne d'un césar, à qui des miracles de protection faisaient reconnaître l'auteur de sa puissance [1].

On consacrait ces temples avec de pompeuses solennités. Les prélats se réunissaient en grand nombre; le concours des fidèles de tout âge et de toute condition était immense. C'étaient des jours de fête et de réjouissance aussi intéressans par l'importance de l'objet et par la nouveauté de ce saint appareil, qu'éloignés de la licence et de la dissolution des cérémonies idolâtres. La rencontre des proches et des amis, qui se revoyaient après une longue séparation, rendait le plaisir plus vif, en ajoutant la sensibilité de la nature à l'enthousiasme divin de la religion. Le culte chrétien était devenu le plus éclatant, et presque le seul public. On offrait l'adorable sacrifice, non plus dans l'obscurité des antres et des souterrains, mais sous des voûtes étincelantes d'or et de pierreries. Tout retentissait du son des instrumens et des chants

[1] Eusèbe, Hist. l. 10.

célestes. On prononçait d'éloquens discours, qui exprimaient avec transport la louange, le triomphe, les actions de grâces, et qui servaient à entretenir la ferveur et l'allégresse dans ces divines assemblées.

Constantin rendait les plus grands honneurs aux princes de l'Eglise, principalement à ceux qui avaient combattu pour la foi, et qui conservaient les cicatrices de leurs glorieuses blessures [1]. Il les faisait asseoir à sa table, et fermait les yeux sur leur extérieur négligé, pour ne faire attention qu'à leur caractère et à leur dignité dans l'ordre de la foi. Il s'efforçait de dédommager tous les confesseurs par ses largesses impériales, ne réglant la préférence que sur le besoin de ceux qui étaient déchus d'une plus haute fortune.

Il ne suffit point à son zèle de faire ainsi triompher Jésus-Christ dans l'empire d'Occident, ni même dans la partie de l'Orient soumise à Licinius; il envoya le dernier édit à Maximin, qui régnait en Egypte et dans les provinces les plus orientales de l'Empire, et il l'exhorta de la manière la plus pressante à s'y conformer. Toujours également ennemi des serviteurs du vrai Dieu, ce cruel tyran craignait néanmoins de rompre ouvertement avec ses collègues. D'un autre côté, il ne voulait point paraître obéir. Il prit un milieu: sans faire publier l'édit, il se contenta d'écrire à ses officiers de ne plus tourmenter les Chrétiens, et d'employer seulement la persuasion ou la séduction, pour les attirer au culte de ses dieux. Peu de temps après, il sut qu'un traité de ligue offensive, autrefois passé entre lui et Maxence contre les deux autres empereurs, avait été retrouvé dans les papiers du tyran de Rome, depuis sa défaite, et jugeant de leurs dispositions par les siennes, il ne douta point qu'ils ne lui fissent éprouver leur vengeance dès qu'il leur serait possible.

Imaginant donc qu'il valait mieux les prévenir, tandis que Licinius, en Italie, ne s'occupait que de son mariage, il fit une irruption dans les Etats de ce prince. Celui-ci ramassa à la hâte environ trente mille hommes, et retourna précipitamment contre le perfide Maximin, qui, à la tête de plus de soixante mille, avait déjà pénétré jusqu'en Thrace. Licinius ne tendait qu'à l'empêcher, en occupant les défilés, de pousser plus loin. Mais comme Maximin avait fait la diligence dont il attendait principalement son succès, déjà il se trouvait en deçà des montagnes, et, s'étendant dans les plaines, il réduisit Licinius à la nécessité d'une

[1] Eus. Vit. Const.

bataille rangée. Maximin, pour s'assurer encore mieux de la victoire, à ce qu'il présumait, promit solennellement à Jupiter d'abolir entièrement le nom chrétien, s'il défaisait son ennemi. Mais pendant la nuit un ange apparut à Licinius, l'avertit de se mettre avec toute son armée sous la protection du Dieu suprême, et lui promit, à cette condition, le gain de la bataille. Lactance rapporte que l'envoyé céleste apprit à Licinius une formule de prière, que ce prince fit écrire aussitôt après son réveil, et dont on distribua un grand nombre de copies dans l'armée [1]. Un courage extraordinaire saisit chaque soldat; tous demandèrent avec impatience le commencement du combat, que leur chef fixa au premier jour de mai de cette année 313, voulant que Maximin fût défait, comme Maxence, le jour qu'il était parvenu à l'empire. Mais le tyran lui-même avança d'un jour son malheureux destin.

On vint annoncer à Licinius que l'ennemi approchait en ordre de bataille, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. Alors les soldats de Licinius, ôtant un moment leur casque, et levant les yeux au ciel, récitèrent jusqu'à trois fois la prière qu'ils avaient apprise, et que l'empereur prononça le premier en ces termes : « Grand Dieu, nous vous invoquons; » Dieu saint, nous implorons votre puissante assistance. Nous » vous recommandons la justice de notre cause; nous vous re» commandons notre salut; nous vous recommandons notre em» pire. C'est par vous que nous vivons; c'est par vous que l'on » remporte la victoire, et que l'on parvient au triomphe et au » bonheur. Dieu très-grand et très-saint, exaucez nos vœux; » c'est vers vous que nous tendons les bras; Dieu très-grand et » très saint, exaucez-nous. » Après la troisième récitation de cette prière, les soldats chrétiens s'élancent pleins d'ardeur et d'espoir sur les gens de Maximin, sans faire attention au nombre. Les infidèles furent aussitôt vaincus qu'attaqués. Un stupide effroi les empêchait de faire usage de leurs traits et de leurs épées. Ils semblaient avancer, non pour combattre, mais pour se faire égorger comme d'aveugles victimes. La moitié de l'armée tomba sous le tranchant des armes; le reste se rendit ou prit la fuite. Maximin se retira avec une célérité prodigieuse, jusque dans les détroits du mont Taurus; et, ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il alla se renfermer dans la ville de Tarse. Un esprit de vertige lui avait troublé le jugement. Bientôt, investi par terre et par mer, il ne vit plus d'autres ressources que le poison.

[1] Lact. n. 45.

Comme il s'était auparavant rempli de vin et de viande, l'effet n'en put être que fort lent. Ainsi, avec d'inconcevables douleurs, il se sentit long-temps brûler les entrailles, poussant des cris, ou plutôt des hurlemens effroyables, se roulant sur la terre, la mangeant de rage, se frappant la tête aux pavés et aux murailles, avec une telle fureur, que ses yeux sortirent de leur place, et qu'il en perdit totalement la vue. Mais ses remords faisaient sa plus cruelle torture. Il croyait voir Jésus-Christ assis sur son redoutable tribunal pour le juger. On l'entendait répondre, en criant horriblement, comme un criminel appliqué à la question : *Ce n'est pas moi, ce fut malgré moi.* En d'autres momens, il faisait la confession de ses plus honteux forfaits, et demandait miséricorde. Il passa quatre jours de la sorte, et mourut dans cet état, si semblable à un enfer anticipé, qu'on a tout lieu de craindre que la divine justice ait voulu donner en lui l'exemple d'un nouvel Antiochus. Outre la perte des yeux et le feu qui le dévorait intérieurement, il éprouva, avant d'expirer, la plupart des autres tourmens qu'il avait ordonnés contre les martyrs. Ainsi finit le plus impie des persécuteurs. On remarque, comme le premier exemple d'une guerre en forme de la part des infidèles contre une nation chrétienne, que Maximin porta ses armes contre les peuples de la Grande-Arménie, précisément parce qu'ils professaient le christianisme.

Cette mort rendit Licinius maître de tout l'Orient. Il se transporta aussitôt à Antioche qui en était la capitale, fit déclarer Maximin ennemi de la patrie, et briser ses statues. La femme du tyran fut précipitée dans le fleuve d'Oronte, où cette digne compagne de l'Antechrist de Syrie s'était plu à faire périr une infinité de vierges et de femmes vertueuses. Ses enfans, dont l'aîné n'avait que huit ans, et généralement toute la race des derniers persécuteurs, fut presque en même temps exterminée. On exécuta Candidien, fils de Galère, et Sévérien, fils de Sévère, sur le simple soupçon d'avoir voulu prendre la pourpre. Prisque, femme de Dioclétien, et sa fille Valérie, veuve de Galère, errèrent pendant quinze mois, déguisées en servantes. On les reconnut enfin à Thessalonique, et on les condamna à périr sur un échafaud. A ce spectacle néanmoins tout le peuple fondait en larmes, et blâmait une rigueur qui, de la part de Licinius, ne pouvait en effet passer que pour une indignité. Mais le juge suprême, qui ne distingue entre le crime du prince et celui du sujet, que pour proportionner la peine à la grandeur du scandale, voulait, en permettant ce revers, punir ces princesses d'avoir renoncé Jésus-Christ malgré les impressions de

sa grâce et les reproches de leur conscience. Heureuses si ces dernieres humiliations, les faisant rentrer en elles-mêmes, leur tinrent lieu de pénitence!

C'est Lactance, originaire d'Afrique selon toutes les apparences, mais habitant de Nicomédie, où l'empereur Dioclétien, instruit de son mérite, l'avait fait venir pour enseigner la rhétorique; c'est ce savant et pieux auteur qui, dans son ouvrage de la Mort des Persécuteurs, nous a transmis ces traits frappans de la divine justice, d'après ce qu'il avait vu lui-même, ou appris de ses contemporains. Il y parle assez avantageusement de Licinius; ce qui fait présumer que ce prince ne commençait point encore à exercer la persécution.

Lactance s'était illustré par beaucoup d'autres ouvrages. Le livre de la Colère de Dieu, qui remplit parfaitement son titre, en prouvant que le Seigneur n'est pas moins juste que patient, avec ceux de la Formation de l'homme et des Institutions divines, sont les principaux qui nous restent. Celui de la Formation, fait pour prouver que l'homme a été créé de Dieu, et pour établir sur ce principe la foi de la Providence, paraît avoir été la première production du zèle de l'auteur depuis sa conversion; car il était né dans les ténèbres de l'infidélité, et nul témoignage n'est plus recevable, en faveur de l'Eglise, que ses Institutions divines, qui sont divisées en sept livres, et qui forment son grand ouvrage. Son but est de répondre à tous ceux qui écrivaient contre la religion chrétienne; de réfuter, non-seulement ce qu'on avait dit, mais tout ce qui pouvait se dire à ce propos. Il y combat avec une grande force la vanité du paganisme, et détruit avec une admirable facilité l'illusion de l'idolâtrie. Tel était le propre du génie de Lactance, ou de son genre d'étude : l'aptitude à détruire le mensonge et l'impiété, plutôt qu'à prouver les vérités chrétiennes. Il paraît plus orateur que théologien; il traite nos mystères d'une manière trop philosophique, et se montre peu instruit du fond de la doctrine de l'Eglise, qu'il avait sans doute étudiée trop tard. Mais on peut assurer que personne n'a défendu la religion, dans un style plus beau et plus éloquent, d'une façon plus claire, plus vive, plus sublime, plus agréable; et c'est avec beaucoup de justesse que S. Jérôme l'appelle le Cicéron chrétien.

Il joignit à l'élévation du génie une âme également noble, et d'autant plus grande que, se soutenant par elle-même, il ne tira jamais, pour se faire valoir, aucune ressource des titres ni des avantages extérieurs. Quoiqu'il passe pour constant qu'il fut précepteur de Crispe, fils du grand Constantin, jamais cependant il ne

parle de cet honorable emploi que son mérite seul lui avait obtenu, ni d'aucune autre chose qui puisse le relever devant les hommes. Son désintéressement, si pourtant ce terme rend suffisamment ce que nous voulons exprimer, son désintéressement égala sa modestie. Ses bons offices auprès du césar, fils aîné d'un empereur aussi grand et aussi libéral que Constantin, bien loin de l'enrichir, le laissèrent toujours dans un état où il ne manqua pas seulement de l'abondance, mais du commode et du nécessaire; uniquement, sans doute, parce qu'il voulut vivre dans la pauvreté évangélique. Tel est le témoin, ou l'un des témoins, entre mille, qui nous apprend les châtimens exemplaires des derniers persécuteurs.

Quand le pieux Constantin sut la destinée de Maximin, il reconnut, mieux que jamais, la main du Tout-Puissant; et il ne pouvait assez le bénir de s'être manifesté à lui dans toute la grandeur de sa miséricorde. Plus son empire s'étendait et s'affermissait, plus le tribut de sa reconnaissance et de sa religion devenait magnifique. Ses charités étaient immenses envers les ministres et les serviteurs indigens de Jésus-Christ. Il fit donner en une fois, au seul évêque de Carthage, pour ceux qui dépendaient de ce prélat, trois mille bourses, c'est-à-dire plus de trois cent mille livres de notre monnaie; somme prodigieuse alors, relativement à sa destination[1]. Encore ajouta-t-il, dans la lettre qu'il écrivit à cette occasion, qu'après avoir distribué ces deniers, si l'évêque les trouvait insuffisans, il pouvait s'adresser à l'intendant du domaine, qui avait ordre d'ajouter sans retard tout ce qu'on lui demanderait. En même temps il affranchit des charges publiques tous les ministres de l'Église soumis à l'évêque Cécilien, comme s'énonçait le rescrit, c'est-à-dire tout le clergé orthodoxe d'Afrique, afin que rien ne le détournât du service de la religion. Telle était la raison qu'on alléguait au proconsul Annulin, en lui recommandant la prompte exécution de ces ordres. On lui enjoignit également de faire restituer aux églises catholiques, sitôt la lettre reçue, tout ce qui leur avait appartenu dans chaque ville, ou partout ailleurs, et ce qui, en vertu des confiscations, se trouvait occupé par des infidèles. « Par votre promptitude, disait le religieux empereur, vous vous » assurerez notre puissante bienveillance. » Il n'est pas douteux qu'il envoya de pareils ordres dans les autres provinces.

Les jeux séculaires de Rome tombaient cette année 313 de Jésus-Christ. Constantin n'eut garde de faire célébrer ces exercices mêlés d'idolâtrie, et condamnables d'ailleurs, à raison de la seule

[1] Eus. Hist. l. 10, c. 6. Zos. l. 1.

dissolution des mœurs qu'ils entraînaient. Les païens en murmurèrent, craignant ou feignant de craindre, en conséquence de cette suppression, toutes sortes de calamités pour l'Empire. On laissa dire, et les Chrétiens redoublèrent leurs vœux efficaces pour un protecteur si magnanime.

Ce n'était point assez pour lui de les mettre à couvert des violences extérieures de leurs ennemis : il ordonna de plus au proconsul Annulin, d'informer contre ceux qui troublaient le sein de l'Eglise, et de les réprimer sous la direction de l'évêque de Carthage. Il s'agissait des Donatistes qui avaient commencé, comme on l'a vu, par se séparer de leurs pasteurs légitimes, et dont la rébellion, selon le cours ordinaire, passa bientôt du schisme à l'hérésie.

Les derniers persécuteurs avaient exigé qu'on livrât les saintes Ecritures. Plusieurs prêtres et quelques évêques eurent la lâcheté de se conformer à cet ordre impie; et l'on attachait au crime de ces traditeurs, la même flétrissure à peu près qu'à l'apostasie formelle. Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, apprit qu'on accusait vaguement de cette prévarication Mensurius, évêque de Carthage. Là-dessus, portant un jugement aussi pernicieux dans ses conséquences que téméraire dans son principe, il avait aussitôt renoncé à sa communion. Ce schisme ne fit pas grand bruit alors; mais ce qui suivit la mort de Mensurius, lui donna un éclat funeste. Cécilien, diacre de l'église de Carthage, fut élu pour remplir le siége de cette première église d'Afrique, par le suffrage unanime du peuple, et fut ordonné par Félix, évêque d'Aptonge, ville voisine de la capitale, en présence et du consentement des évêques de la province. Deux prêtres, jaloux de l'élévation de Cécilien, Bostre et Célésius, prétendirent que l'évêque d'Aptonge était lui-même traditeur; et sous ce prétexte, non moins faux que frivole, ils ne voulurent pas reconnaître Cécilien pour leur pasteur légitime. Ainsi se renouvela et s'accrut considérablement le schisme de Donat. A ces mécontens il s'en joignit insensiblement un très-grand nombre, surtout d'évêques numides. Et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces étranges rigoristes étaient euxmêmes des traditeurs notoires, comme ils n'en avaient pu disconvenir dans le concile de Cirthe.

Ils se plaignaient aussi qu'on ne les eût pas convoqués pour ordonner Cécilien, et qu'on n'eût pas déféré l'honneur de l'ordination au primat de Numidie, avançant, contre toute vérité, que telles étaient la loi et la coutume. Par ce moyen, les traditeurs schismatiques grossirent leur parti de plus de soixante évêques numides,

élevèrent à Carthage même autel contre autel, s'assemblèrent en concile, et citèrent Cécilien.

Il envoya demander de quel crime on le chargeait, et qu'on lui produisît ses accusateurs. On n'avait pas encore fabriqué les calomnies dont on essaya de le flétrir par la suite : on ne lui opposa que la nullité prétendue de son ordination. Cécilien, qui ne voulait rien épargner pour empêcher le scandale, dit que, si l'évêque d'Aptonge n'avait pu l'instituer légitimement, il était tout prêt à se remettre de nouveau entre les mains des évêques assemblés. Mais leur résolution était prise de tout brouiller. Ils ne firent usage de cette déférence excessive, dont le seul amour de la paix était le motif, que pour la lui reprocher comme un aveu du vice de son ordination. L'un de ces évêques, nommé Purpurius, ne fut pas même assez maître de lui pour dissimuler. Il répondit, avec une impudence brutale, que Cécilien n'avait qu'à paraître, qu'on lui imposerait les mains de nouveau, et si rudement qu'il en aurait la tête écrasée. Ce propos était digne d'un évêque accusé, comme l'était Purpurius, de la mort de son propre neveu.

Après une pareille déclaration, jamais le peuple catholique ne souffrit que son pasteur s'exposât. Les schismatiques le traitèrent en contumace ; et regardant son siége comme vacant, ils firent une nouvelle élection, et ordonnèrent Majorin en sa place. Aussitôt ils répandirent de tous côtés des lettres remplies de mensonges, et dans chaque église d'Afrique ils détournèrent les fidèles de la communion de Cécilien. Celui-ci néanmoins se crut suffisamment justifié, reconnu qu'il était par la très-grande partie de ses ouailles, et en communion avec l'Eglise de Rome, le centre de l'unité, ainsi qu'avec la multitude des évêques.

Les choses en étaient là, quand l'empereur, instruit sans doute par le pape, fit savoir à Cécilien les ordres qu'il avait donnés au proconsul d'Afrique et au vicaire des préfets, de ne pas tolérer le schisme dans cette province. « C'est pourquoi, portaient les » lettres impériales, si vous voyez quelques personnes y persé» vérer, faites vos plaintes à ces officiers, afin qu'ils punissent les » séditieux. »

Cécilien n'usa point du pouvoir qu'on lui donnait; mais il prit le parti de la longanimité et de la douceur, comme le plus épiscopal et le plus conforme à l'esprit de l'Evangile. Les schismatiques ne tenaient point compte de cette délicatesse : ils n'usèrent du temps que pour intriguer du côté de la cour ; et comme le grand Constantin, en ces sortes d'affaires, montrait une indulgence qui nuisit souvent au gouvernement aussi bien qu'à la religion, il reçut la requête dans laquelle ils lui demandaient d'être jugés par

lui ou par des commissaires établis de sa part. Ils souhaitaient que ces commissaires fussent de Gaule, parce que les Gaulois étaient parfaitement désintéressés dans la cause des traditeurs.

Après avoir lu la requête, l'empereur s'écria avec étonnement : *Hé quoi ! ils demandent que je les juge, moi qui dois être jugé par celui qu'ils représentent*[1] ! Cédant néanmoins à sa facilité naturelle, il chargea de prendre encore connaissance de cette affaire, Materne, évêque de Cologne; Marin, d'Arles; et Rheticius, d'Autun. On ne pouvait guère mieux choisir, dans la multitude même des grands évêques qui édifiaient alors nos provinces. Materne avait d'abord gouverné avec un zèle infatigable, et sans nulle autre vue que de se sacrifier aux besoins de l'Eglise, les chrétientés de Trèves et de Tongres, outre celle de Cologne; puis, par humilité, il s'était fixé à ce dernier siége, tandis que la ville de Trèves était infiniment plus distinguée, comme capitale de toute l'étendue de l'Empire au-delà des Alpes. Marin ne se signala pas moins à Arles, tant par l'éclat de ses vertus que par sa capacité qui le fit présider au concile fameux qu'on célébra peu de temps après dans le lieu de son siége. Rheticius est connu par des écrits, dont S. Jérôme exalte beaucoup l'éloquence.

L'empereur souhaita que le pape fût encore à la tête de ces prélats, afin de donner plus d'autorité au jugement; que quinze évêques d'Italie se joignissent à ces dignes juges; et que tous ensemble formassent à Rome un concile dans le palais de Latran. Il avait donné ordre au proconsul d'Afrique d'envoyer, pour le commencement d'octobre, Cécilien d'une part avec dix évêques de son parti; et de l'autre, les Africains mécontens, en pareil nombre. Tout fut ponctuellement exécuté, et le concile commença dès le 2 d'octobre 313.

Les trois évêques des Gaules siégeaient les premiers, après le pape, sans doute comme désirés par les plaignans; ensuite les quinze Italiens, sans exception pour les évêques d'Ostie et de Preneste, suffragans du pape, auxquels on ne voit point qu'on assignât encore de rang particulier.

Le concile dura trois mois, pendant lesquels tous les griefs furent pesés, discutés, rédigés avec une attention et une maturité extraordinaires. Donat des Cases-Noires, et les autres partisans de Majorin, présentèrent un mémoire contre l'évêque de Carthage; mais quand on exigea les preuves, ils n'en purent fournir. Les personnes mêmes qu'ils avaient citées, et qu'ils présentèrent pour témoins, les couvrirent de confusion, en déclarant qu'elles n'a-

[1] Opt. l. 1.

vaient rien à dire contre Cécilien. Ils craignirent apparemment qu'elles ne s'expliquassent davantage et ne vinssent à révéler toute la manœuvre employée pour les suborner, puisqu'ils les firent aussitôt disparaître, après les avoir amenées de si loin.

Donat n'osa même plus se montrer au concile, après le premier jour. C'était passer condamnation, et s'avouer calomniateur. Il fut de plus réduit à confesser que lui-même avait imposé les mains à des sujets coupables d'apostasie. Nonobstant un préjugé si défavorable à la cause qu'il défendait, on examina avec toute la circonspection possible le procédé des soixante-dix évêques schismatiques qui avaient prononcé à Carthage contre Cécilien et son ordination. Mais comme il était notoire qu'on avait condamné celui-ci sans l'entendre, parce qu'il ne pouvait se présenter avec sûreté pour sa personne, on n'eut point égard à cette espèce de concile dont on ne savait point encore l'odieux secret, mais qui déjà n'annonçait que trop la cabale et la violence.

D'ailleurs la question que le prétendu concile avait traitée ne paraissait pas moins vaine qu'obscure. Outre qu'il était difficile de savoir si Félix ou quelque autre évêque, entre ceux qui avaient ordonné Cécilien, était du nombre des traditeurs, cette connaissance, quand on aurait pu y parvenir, n'avançait rien; et il ne s'ensuivait pas que l'ordination de Cécilien fût invalide. C'était dès-lors un principe reçu, qu'un évêque en place, qui n'a été ni déposé ni condamné par aucun jugement canonique, peut validement exercer son ministère : ce qui formait en faveur de Cécilien une surabondance de droit qui levait toute difficulté. Le concile de Rome prononça donc que cet évêque était innocent, et ratifia son ordination. Il ne flétrit cependant pas ceux du parti opposé, à l'exception de Donat des Cases-Noires, auteur de tout ce désordre, et convaincu d'ailleurs de prévarications inexcusables. Pour les autres, quoique ordonnés par Majorin, hors du sein de l'Eglise, le concile, donnant un exemple d'équité et dérogeant à la rigueur des lois, leur laissa la liberté de garder leurs siéges, en renonçant au schisme. Ainsi dans toutes les églises où il se trouvait deux évêques, l'un ordonné par Cécilien, l'autre par Majorin, on devait conserver celui qui aurait été ordonné le premier, et placer le second dans un autre siége, à mesure qu'il en vaquerait.

Tout modéré qu'était ce jugement, il ne satisfit pas les schismatiques. A peine leurs députés furent-ils de retour en Afrique, que la dissension recommença plus vivement que jamais entre les partis. Bientôt celui des Donatistes, renouvelant ses plaintes auprès de l'empereur, montra que la condescendance n'était pas du tout le moyen de délivrer le gouvernement de leurs importunités ef-

frayantes. Ils alléguèrent que leur concile de Carthage avait été beaucoup plus nombreux que celui qui venait de l'infirmer à Rome; et que ce petit nombre, quelque irréprochable qu'on le prétendît, n'avait pu juger qu'avec précipitation, sans se donner le loisir d'approfondir le fait de Félix d'Aptonge.

Constantin fut d'abord indigné. Mais enfin, par un excès de bonté peu conforme à la marche qu'il suivait beaucoup mieux dans les objets soumis à l'autorité séculière, il se prêta de nouveau à leur mécontentement et à leur inquiétude.

Tout habile qu'il était dans l'art du gouvernement et dans la connaissance des hommes, il ignorait jusqu'où vont les chicanes et la supercherie des esprits indociles en matière de religion. Il se donna mille peines, afin d'éclaircir le fait inutile de l'évêque d'Aptonge. On y réussit enfin. Des procès-verbaux juridiques, et des témoins qui vivaient encore, firent foi de son innocence : ce qui formait une preuve surabondante et péremptoire, au sens de l'empereur, en faveur de Cécilien. Toutefois les schismatiques n'en devinrent pas plus dociles; et Constantin, portant la condescendance à son comble, prit les mesures nécessaires pour assembler dans les Gaules, comme ils le desiraient, un grand concile des évêques d'Afrique, d'Italie, d'Espagne, de la Grande-Bretagne et principalement des Gaules. On ne trouve dans les souscriptions que trente-trois évêques, avec les députés de douze absens. Mais, à juger de ce concile par la manière dont les Pères en parlent, il y a tout lieu de croire qu'il était beaucoup plus nombreux. S. Augustin le nomme plénier, et y met jusqu'à deux cents Pères. On peut, en effet, le regarder comme un concile général de l'Occident.

La lettre que Constantin écrivit en cette occasion à Elafius, son vicaire en Afrique, fournit un modèle touchant de la droiture d'intention, de l'esprit religieux, et de tous les sentimens qui doivent animer un prince chrétien. « Je ne vois pas, lui dit-il, qu'il nous soit » permis de fermer les yeux sur des divisions capables d'irriter » la majesté suprême, non-seulement contre le commun des hom- » mes, mais contre ceux qu'elle a chargés de la conduite des cho- » ses d'ici-bas. Je n'attendrai avec une ferme confiance la protec- » tion de la divine bonté, et je ne me croirai dans une sécurité » parfaite, que quand je verrai tous mes sujets concourir, dans » une sainte union, à honorer Dieu par le culte de la religion ca- » tholique. »

La ville d'Arles fut indiquée pour le lieu de l'assemblée; on expédia des lettres circulaires aux évêques des différentes régions, et on leur fournit les voitures et les vivres aux frais de l'Etat, afin

qu'ils se trouvassent plus facilement réunis pour le 1er d'août de l'année 315. Constantin écrivit lettres sur lettres aux Pères du concile, en les exhortant, avec effusion de cœur, à procéder d'une manière capable de procurer enfin une paix solide à l'Église, et de le délivrer lui-même pour toujours de tous ces soucis affligeans.

On examina avec le plus grand soin, et les accusations personnelles intentées contre Cécilien, et le second chef d'accusation concernant les évêques qui l'avaient ordonné. On ne trouva néanmoins aucunes preuves de toutes les allégations des Donatistes, et l'on prononça derechef en faveur de Cécilien. Cette affaire consommée, on jugea à propos, avant de se séparer, d'examiner ce qui était d'un intérêt général pour toute l'Église. Comme sa foi est inaltérable, les persécuteurs, en s'efforçant de l'éteindre, ne l'avaient rendue que plus éclatante. Mais des abus s'étaient glissés dans la discipline, et l'on fit de sages réglemens pour la rétablir. Toutefois, par respect pour la chaire apostolique, les Pères ne les voulurent publier qu'avec son approbation et sous son autorité. C'est pourquoi ils les envoyèrent au pape Sylvestre, qui avait succédé à Melchiade le dernier jour du mois de janvier précédent; et ils lui écrivirent en ces termes :

« Plût à Dieu, notre très-cher frère, » c'est ainsi qu'ils lui exprimaient leur zèle avec leur tendre et respectueux attachement, après avoir rendu compte de la sentence portée contre les Donatistes [1]; « plût à Dieu que vous eussiez été présent avec nous à ce » grand spectacle! La condamnation des indociles eût été plus » sévère, et notre assemblée aurait eu plus de consolation en vous » voyant juger avec nous. Mais vous n'avez pu quitter ces lieux » révérés que les saints apôtres ont consacrés par leur sang, et » où ils ne cessent de présider. Cependant nous avons cru devoir » ne pas nous borner aux affaires pour lesquelles on nous avait » convoqués, mais pourvoir encore aux divers besoins de nos provinces. En conséquence, nous avons fait plusieurs réglemens, » où nous pensons n'avoir suivi que l'inspiration de l'Esprit saint » et de nos bons anges. Ce qui ne nous fait pas oublier que c'est » à vous, à cause de l'étendue supérieure de votre autorité et de » votre juridiction, de leur apposer leur sceau principal, et de les » intimer à tous les fidèles. »

Par ces respectables canons, les plus anciens de l'Église gallicane, il est enjoint, sous peine de déposition, aux différens ministres des autels, de demeurer fidèlement attachés aux lieux où

[1] Lab. Conc. t. 1, p. 1425.

ils auront été ordonnés. On excommunie ensuite les diacres usuriers. L'usure, autrefois défendue sévèrement à Rome, et regardée comme plus punissable que le larcin, y avait pris le plus grand crédit dans la décadence des mœurs, et elle y était permise par des lois formelles[1]. En attendant le moment propice pour une réforme entière, l'Eglise voulut marquer dès-lors l'horreur qu'elle a de ce vice, en le flétrissant au moins dans les ecclésiastiques. L'excommunication tombe spécialement sur les diacres, comme plus exposés aux dangers en leur qualité d'administrateurs des biens temporels du clergé. On exhorte les maris chrétiens qui surprendront leurs femmes en adultère, à n'en point reprendre d'autres du vivant des premières. On se borne encore ici à l'exhortation, parce que les lois civiles permettaient de se remarier après le divorce. Tout éloignée qu'était l'Eglise de les suivre en ce qui était contraire à l'Evangile, elle ne laissait pas que d'user de ménagement jusqu'à ce qu'elle pût amener la puissance civile à toute la pureté des maximes évangéliques. Les gens de théâtre sont excommuniés, tant qu'ils resteront dans cette profession. Ce canon, qu'on voudrait aujourd'hui taxer d'une rigueur excessive, trouve son apologie dans les plus anciens Pères de l'Eglise, particulièrement dans le traité de Tertullien sur les spectacles : amusemens proscrits par ce Père, non-seulement comme infectés d'idolâtrie, mais comme une des sources principales de la corruption des mœurs. Le concile prive aussi de la communion, mais pour un temps seulement, les filles chrétiennes qui épousent des Gentils.

Parce qu'en Afrique la coutume de rebaptiser les hérétiques subsistait toujours, on défend de réitérer le baptême de ceux qui l'auront reçu au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et de faire autre chose que de leur imposer les mains. Sur l'article du schisme des Donatistes, on statue que les traditeurs seront déposés de l'ordre clérical, si pourtant ils sont convaincus, non par des témoins trop sujets à se laisser corrompre, mais par des actes authentiques ou publics; que s'ils ont ordonné quelque sujet irréprochable d'ailleurs, cette forme d'ordination ne nuira point à ces bons sujets. Tels sont les canons essentiels du premier concile d'Arles.

Ceux des conciles d'Ancyre et de Néocésarée, qu'on rapporte à ces premiers temps de la liberté de l'Eglise, où les conciles furent plus fréquens que jamais, ne sont pas moins célèbres. Ancyre était la métropole de la Galatie, et il paraît que cette ville avait été choisie, comme la plus commode, pour y rassembler les

[1] Cat. de Re Rusticâ in proëm. Tacit. l. 5, Ann.

évêques de l'Asie-Mineure, du Pont, de l'Arménie et de la Syrie. Dans ces provinces, les persécutions avaient duré le plus long-temps et de la manière la plus violente. Aussi le principal objet du concile fut-il de régler la pénitence des fidèles tombés dans l'idolâtrie. A leur occasion, on étendit ces réglemens aux pénitences des autres crimes, et l'on commença à donner aux évêques plus de liberté pour user d'indulgence, suivant les occasions et les règles d'une sainte prudence.

Ce concile distingua aussi les fonctions des différens ordres de la cléricature. Offrir et prêcher, ce sont celles qu'il annexe au sacerdoce, et il attribue aux diacres celles de présenter l'offrande et de faire les annonces dans l'Eglise, où ils remplissaient d'office ce qui était à la charge des crieurs publics dans les assemblées profanes. Il n'est pas permis aux chorévêques, fussent-ils revêtus du caractère épiscopal, d'ordonner des prêtres ou des diacres; ni aux prêtres de la ville, de rien faire dans le diocèse sans une permission par écrit de l'évêque titulaire. Par ces dernières paroles du canon concernant les chorévêques, il paraît que ces sortes de prélats inférieurs n'étaient par état que des prêtres à qui l'évêque confiait son autorité pour la campagne, et que, dans le cas où ils auraient été honorés de la consécration épiscopale, leur pouvoir ne s'étendait pas à conférer les ordres sans une permission expresse et spéciale. Suivant le canon dixième, les diacres qui ont déclaré, lors de leur ordination, qu'ils ne renonçaient point au mariage, ne seront pas exclus du ministère pour s'être mariés dans la suite, et pourront exercer toutes les fonctions de leur ordre. Telle est l'origine du vœu tacite de continence, que nos clercs ne forment encore qu'en ne répondant rien à la proposition que leur en fait l'évêque avant de leur conférer le sous-diaconat. Si quelques églises particulières de l'Orient se sont écartées, dès ce premier âge, des règles étroites de la continence cléricale, on voit au moins que c'était seulement pour les ministres du second ordre, et dans le cas d'un besoin particulier, qui ne tirait pas à conséquence pour les églises où l'on n'éprouvait pas cette pénurie d'ouvriers évangéliques, et bien moins encore pour celles de l'Occident.

Les canons du concile de Néocésarée dans le Pont, voisin de la Galatie, qui sont comme le complément de ceux d'Ancyre, et qui furent dressés à peu près par les mêmes évêques, sont au nombre de quinze. Le premier ordonne la peine de déposition contre le prêtre qui oserait se marier. Le troisième met en pénitence les laïques mêmes qui se marient plusieurs fois, quoique après la mort de l'une des parties; et il défend aux prêtres d'assister

au festin des secondes noces, qui, bien que permises, passaient pour une faiblesse parmi les Orientaux. Dans le sixième, on statue qu'il n'y aura que sept diacres en chaque ville, quelque grande qu'elle soit, suivant la première institution. Cette règle a toujours été suivie à Rome pour les diacres d'office de la première église, nommés diacres régionnaires; de là elle s'est étendue aux provinces les plus éloignées, par respect pour le premier siége. Le onzième canon défend d'ordonner un prêtre avant l'âge de trente ans; et la raison qu'on en donne, c'est que Jésus-Christ n'avait commence de prêcher qu'à cet âge. On croit que Vital, patriarche d'Antioche, présida à ces deux conciles de Néocésarée et d'Ancyre.

Pour les Pères d'Arles, ils ne se séparèrent pas aussitôt après leurs décisions; mais ils s'occupèrent de réunir ceux des Donatistes qui revinrent à leurs pasteurs légitimes. Il y en eut bien plus qui, persistant dans l'égarement et la révolte schismatique, appelèrent sans pudeur à César du jugement des évêques. Ce prince, à son ordinaire, en fut très-scandalisé, et conçut dans le premier moment la plus vive indignation. Ensuite il écrivit aux Pères du concile d'attendre encore avec patience, et de laisser aux schismatiques le loisir de revenir au bon parti. « Que s'ils persistent dans » leur opiniâtreté, ajouta-t-il, retournez alors dans vos églises. » Enfin il ordonna d'arrêter les plus séditieux, et les fit amener à sa cour.

Ils tirèrent de cette démarche un parti bien différent du but que ce bon prince se proposait. Ils lui donnèrent de grandes espérances d'une réunion parfaite; ils déclamèrent avec éloquence, et avec une grande démonstration de droiture, contre les suites funestes de la division, et par cette amorce insidieuse, ils le conduisirent jusqu'à se faire le juge des évêques, en matière de religion, et l'inspecteur des conciles. Comme il avait les vues droites, et qu'il ne péchait que par une ignorance assez excusable dans les commencemens d'une conversion, le Seigneur ne permit pas qu'il poussât plus loin l'égarement. Constantin examina lui-même de nouveau et avec des peines infinies toutes les pièces d'une procédure aussi longue et aussi compliquée que celle de Félix d'Aptonge; il fit comparaître Cécilien, avec les principaux Donatistes, à Milan où était la cour, et, après s'être parfaitement convaincu de l'innocence de cet évêque, il rendit en sa faveur une sentence éclatante.

Plus on cède à l'esprit de parti, plus il exige. Les schismatiques ne se soumirent pas mieux au jugement de l'empereur qu'à ceux des évêques. Bientôt l'on entendit les reproches de prévention, de partialité, et mille plaintes insolentes. Constantin, avec toute sa douceur, fut obligé de condamner les mutins au bannissement;

et, joignant au procédé d'un empereur le ton d'un apôtre, il écrivit au peuple et aux évêques catholiques de ne combattre ces séditieux que par la patience, en considérant que les mauvais traitemens endurés de leur part leur tiendraient lieu de martyre [1]. En conséquence, l'église qu'il avait fait construire pour les catholiques dans la capitale de Numidie, depuis peu nommée de son nom Constantine, fut abandonnée aux Donatistes par les évêques, qui se contentèrent de demander un emplacement pour en construire une autre. Il accorda au-delà de leur demande, et fit les frais de l'édifice.

Mais les Donatistes se décrièrent eux-mêmes, en se divisant avec scandale. C'était un nommé Sylvain, qui avait usurpé sur les catholiques la basilique de Cirthe ou Constantine, et qui remplissait le rôle d'acteur principal dans le schisme de Numidie. Il déposa son diacre Nundinaire pour quelques déplaisirs personnels qu'il en avait reçus; et par dépit, Nundinaire, se rendant le dénonciateur de son évêque, fournit aux catholiques les preuves d'une juste accusation contre ce prélat, coupable d'avoir livré les vases sacrés pendant la persécution, et de s'être fait ordonner évêque par brigue et par simonie. La procédure fut instruite sur les lieux en bonne forme, toutes les allégations parfaitement prouvées, et la relation envoyée à l'empereur, qui ne put se dispenser de condamner Sylvain à l'exil, avec quelques sectaires de sa faction.

Peu après, les évêques donatistes présentèrent requête pour le rappel de Sylvain, et pour obtenir liberté de conscience. Tout déposant contre eux, ils n'avaient point de meilleure raison a faire valoir que leur détermination à tout risquer et à tout souffrir, plutôt que de communiquer avec Cécilien. Ils obtinrent néanmoins ce qu'ils demandaient, et l'empereur écrivit au vicaire d'Afrique qu'il eût à laisser au Tout-Puissant la punition de leur fureur. C'était trop bien réussir pour que des factieux pussent en rester là. Ils prétendirent au libre exercice de leur religion jusque dans Rome, où quelques-uns de leur secte s'étaient déjà établis. Ceux d'Afrique leur envoyèrent un évêque pour présider à leurs assemblées; mais ils ne purent obtenir aucune église dans l'enceinte de la ville, quoiqu'on y en comptât déjà plus de quarante; en sorte qu'ils se virent réduits à s'attrouper hors des murs, dans le creux d'une montagne, d'où leur vint le nom de montagnards, porté pour la même raison par leurs prédécesseurs dans le schisme, dès le temps de Félicissime. Mais ce fut après la mort de Majorin, et

[1] Ep. Donat. ad Episc. Cath.

sous le gouvernement de son successeur dans le faux titre d'évêque de Carthage, c'est-à-dire sous le gouvernement du second Donat, différent de Donat des Cases-Noires, premier auteur du schisme, que le parti prit toute sa forme et sa consistance. Ainsi le dernier Donat fut celui qui lui laissa son nom. Soit déguisement, soit vertu, il était irrépréhensible dans les mœurs, et possédait à un point inexprimable le secret de se faire estimer ou de se faire valoir. C'était une sorte de divinité pour la secte, dont il subjuguait, sans paraître le vouloir, tout ce qu'elle comprenait de personnes distinguées. L'art ou le génie de la dissimulation était si parfait en lui, qu'il ne venait pas même en pensée de le soupçonner d'imposture. Il avait d'ailleurs de la capacité, de la pénétration, de l'éloquence, une fécondité inépuisable d'invention et d'intrigues pour faire naître incident sur incident, avec un talent unique pour donner aux faits les tours les plus plausibles et les couleurs les plus favorables. En un mot, ce fut un de ces malheureux prodiges que Dieu laissa paraître de loin en loin pour éprouver son Eglise, et qui fut plus étonnant lui seul que tout son parti, le plus opiniâtre qui eût encore désolé le bercail du divin pasteur.

Dès le temps de ce suborneur parurent les fanatiques appelés Circoncellions, parce qu'ils erraient perpétuellement autour des maisons, dans les villes et les bourgades, où ils se donnaient pour les réparateurs des torts et les vengeurs publics des injures, avec tous les désordres qu'entraînait une telle prétention. Ils mettaient les esclaves en liberté, déchargeaient les débiteurs, vidaient les prisons, et faisaient refluer dans la société, avec tous les excès imaginables, la multitude d'âmes atroces qui s'y trouvaient renfermées [1]. Contre ces attentats il n'y avait de sûreté ni sur les routes ni souvent dans les meilleures villes. Aussi bizarres que turbulens, ils faisaient descendre les maîtres de voiture, pour servir à leur tour de cortége aux domestiques qu'ils établissaient en leur place. Leurs chefs, dont les plus entreprenans s'appelaient Maxime et Fasir, prenaient le titre de capitaines des saints. D'abord ces brigands ne portèrent que des bâtons, avec lesquels ils estropiaient tout ce qui faisait résistance. Ils se servirent ensuite de toutes sortes d'armes, et massacrèrent, de la manière la plus cruelle, jusqu'aux personnes du sexe et de l'âge le plus faible.

Ils se faisaient un jeu de leur propre vie, s'ouvraient le ventre à la moindre occasion, ou se précipitaient du haut des rochers, et se tenaient assurés d'obtenir par là la couronne du martyre. Cette frénésie saisissait les femmes aussi bien que les hommes, et plus

[1] Aug. 1, cont. Gaud. c. 28.

encore les filles, toujours le plus en butte à la séduction, qui les dépouillait de la crainte de la mort, si naturelle à leur sexe. Mais on remarqua, dans une infinité de rencontres, que la crainte encore plus forte de l'opprobre était l'unique principe de leur héroïsme. Leur mort violente, en mettant au jour le fruit de leur incontinence, trahissait l'hypocrisie, qui fait souvent toute la vertu de ces vierges folles vouées à l'esprit de parti. La dissolution et la cruauté allèrent si loin, que leurs propres évêques recoururent à l'autorité souveraine pour les réprimer. On envoya, contre ces enthousiastes barbares, des troupes qui en tuèrent un grand nombre; et, par une inconséquence que nous ne concevrions pas si des temps moins éloignés n'avaient offert un spectacle à peu près semblable, ceux que leurs pasteurs et leurs sages jugeaient dignes de l'animadversion publique, étaient révérés par la secte après leur supplice, comme les victimes de la foi la plus épurée.

Malgré ces désordres commis par des Chrétiens, Constantin se montra toujours infatigable à faire fleurir la vraie religion. Toujours il parut n'avoir reçu que pour elle le suprême pouvoir et le droit de législation. Il prescrivit la célébration du dimanche, la cessation du travail, même pour les païens, et ne fit d'exception que par rapport aux ouvrages pressans de la campagne. Il ordonna aussi qu'on observât le vendredi d'une façon particulière, en mémoire de la passion du Rédempteur : c'étaient ces deux jours que les fidèles employaient régulièrement aux exercices publics de la religion. Il fit une loi expresse pour abolir le supplice de la croix, et révoqua la défense irréligieuse de rien léguer en mourant à l'Eglise catholique. Les lois romaines déclaraient tout célibataire incapable de recevoir des legs, des donations : ces réglemens, fort sages sous le règne du paganisme, dont le célibat n'avait pour principe que le libertinage et la débauche, furent changés par le pieux empereur en faveur des Chrétiens, dont la continence était si différente [1]. Il appartenait surtout à ce prince d'honorer la chasteté, que son exemple mettait encore plus en recommandation que ses édits ne le pouvaient faire. Ses mœurs avaient été constamment réglées dès sa tendre jeunesse; et, dans le dessein de les conserver plus sûrement, il s'était soumis de fort bonne heure au joug respectable du mariage.

Par une première loi, il avait permis de choisir les évêques pour arbitres des différends, et il avait donné la même autorité à leurs décisions, que si elles fussent immédiatement émanées du trône. En toute rencontre il distinguait honorablement les Chré-

[1] Eus. Vit. IV, 26. — Const. Apost. I, 11, c. 46.

tiens des infidèles, spécialement les ecclésiastiques, qu'il dispensa de toutes les formalités requises pour les autres états, lorsqu'il était question d'affranchir un esclave. On doit aussi compter la douceur et la bonté au nombre de ses vertus; quoique par la suite il lui soit échappé quelques traits d'une dureté très-répréhensible, mais qui prirent plutôt leur source dans une prévention crédule et précipitée, que dans des sentimens cruels et inhumains. Il défendit, sous peine de mort, de saisir pour dette ni les esclaves ni les animaux qui servaient au labourage. Il enjoignit aux officiers de ses finances de recevoir sans nul examen tous les enfans qu'on leur apporterait, et de pourvoir sans délai à leur subsistance : deux traits que les nations les plus distinguées par leur humanité ont jugés dignes de leur imitation, dans ces derniers siècles. Constantin n'était point encore baptisé, quand il donna tous ces sujets d'édification.

Il faut néanmoins convenir que, pour un Chrétien sincère, il ne se montra point en certaines conjonctures avec assez de courage, ou, pour mieux dire, avec assez de lumière. Il accepta la dignité de pontife suprême que l'ancienne Rome déférait à ses empereurs, et il en porta les ornemens profanes; la regardant sans doute comme une partie de l'autorité civile, non comme une profession indirecte de l'idolâtrie : abus suivi par ses successeurs jusqu'à Gratien, qui fut le premier à juger ce titre et ces décorations indignes d'un empereur chrétien. Il est plus difficile d'excuser Constantin, au sujet des aruspices qu'il permit de consulter, et qu'il semble avoir consultés lui-même; quoiqu'on prétende qu'il ne le fit que pour mieux réussir à les décrier, en confrontant avec plus de notoriété la fausseté de la prédiction avec l'événement: d'autant mieux, dit-on, qu'il défendit de les consulter ailleurs que dans les temples, et de faire aucun sacrifice dans les maisons particulières. Mais en tolérant ces restes de superstitions, il ne témoignait que du mépris à leurs ministres. Il ne daignait pas même leur parler, tandis qu'il faisait aux évêques l'accueil le plus honorable. Ces voies indirectes lui paraissaient nécessaires dans les commencemens. Son zèle alla toujours croissant avec les années, et ne cessa point de se fortifier avec le pouvoir.

Le temps était enfin arrivé de faire passer l'empire entier du monde civilisé sous les lois de ce prince religieux, qui ne prisait sa puissance et ses victoires, qu'autant qu'elles servaient à la prospérité et au triomphe de l'Eglise. Licinius eut l'imprudence d'en accélérer le fatal moment, en se brouillant avec lui. En cela la politique ne voyait que l'issue ordinaire de l'amitié des princes ligués par l'intérêt contre des ennemis communs, et qui n'écou-

tent plus que leur défiance ou leur jalousie, quand une fois ces ennemis sont abattus. Mais, éclairés de lumières bien supérieures, les pieux fidèles virent dans ce revers le Dieu qui juge les justices mêmes, punir Licinius avec d'autant plus de sévérité, qu'il l'avait fait servir à ses plus éclatantes vengeances, sans que ce prince en devînt meilleur. L'instrument qui venait de frapper les premiers coupables fut brisé lui-même, quand il eut rempli sa destination. Tant de merveilles, dont ce prince avait été le témoin et le ministre, ne l'attachèrent point au vrai Dieu; il s'endurcit au point de devenir lui-même persécuteur, et fit à son tour couler le sang chrétien.

Par ses ordres fut martyrisé, entre autres, l'illustre S. Blaise, évêque de Sébaste en Arménie. Licinius immola dans la même ville quarante soldats, connus sous le nom des Quarante-Couronnés. Après de cruelles tortures, il les fit exposer durant toute une nuit sur un étang glacé [1]. On tenait à côté de l'étang un bain chaud tout prêt, afin que la vue de ce contraste attrayant engageât du moins quelqu'un des confesseurs à renier la foi, dans l'espérance d'un doux et prompt soulagement. Un soldat de garde, observant ceux qui étaient dans les tourmens, ne pouvait revenir de l'admiration que lui causait leur constance. Il fut encore bien plus étonné, quand il aperçut en l'air des couronnes au-dessus de leurs têtes. Mais il ne compta que trente-neuf couronnes, quoiqu'ils fussent quarante. A l'instant, un de ce nombre, manquant de courage, se traîna au bain chaud, où cet apostat demi-mort n'acheva que plus vite de périr. Touché à l'instant d'une grâce victorieuse, le soldat spectateur s'écria qu'il était chrétien, et prit la place du renégat, dont il obtint la couronne. L'un des plus jeunes de la troupe survécut à tous les autres. Sa mère eut permission de le soulager ou de le solliciter. Mais bien loin de l'induire au crime et de le porter au bain chaud, cette femme, supérieure à toutes les faiblesses de la chair et du sang, le mit sur un des chars où étaient les trente-neuf qui allaient consommer leur martyre par le feu, et lui dit avec une foi héroïque : « Achève, mon cher fils, » ce glorieux combat, et ne te laisse point devancer au triomphe » par tes compagnons. »

Il y eut beaucoup d'autres victimes de la même persécution en divers endroits. L'illustre S. Nicolas, évêque de Mirre en Lycie, ayant été mis en prison, n'en fut délivré que quand l'empereur Constantin eut abattu l'auteur de la tyrannie.

Ce prince avait représenté diverses fois à Licinius qu'il violait leurs

[1] Basil. Hom. 20.

communes conventions, et qu'il lui faisait une injure personnelle, en vexant les Chrétiens dont il le connaissait si affectionné protecteur. Ces plaintes augmentèrent la mésintelligence, jusqu'à ce qu'elle aboutît à une rupture entière. Enfin l'on arma, et l'on en vint aux mains, l'an 323. La supériorité du nombre fut à l'ordinaire du côté de l'empereur idolâtre, qui y mettait toute sa confiance. Constantin, instruit à s'en soucier peu, avait pour lui, outre l'avantage de la valeur, celui de la bonne cause et du secours céleste. On se rencontra près Andrinople. Le camp de Licinius était dans une position fort avantageuse, sur une montagne de difficile accès. Avant de l'attaquer, Constantin n'oublia pas son recours au Dieu tout puissant, qui l'avait rendu si souvent vainqueur. La veille d'un combat, il avait coutume de se retirer, avec quelques personnes d'une piété distinguée, dans une tente séparée du camp, où l'on gardait le *labarum*, comme dans une espèce de sanctuaire. Le lendemain de grand matin, cet étendard sacré marchait à la tête des troupes. On voyait de même la croix briller sur les drapeaux, dans chaque légion. Ainsi se prépara le pieux Constantin.

Cependant Licinius, se croyant fort en sûreté sur sa montagne, insultait à la piété de son auguste rival [1]. « Voici, mes amis, les » dieux nombreux et puissans que nous adorons, dit-il à ses gens, » en leur montrant ses aveugles simulacres. Notre ennemi les a » tous abandonnés pour un Dieu méprisable, dont le signe patibulaire déshonore les armes romaines. Adorateurs fidèles de » ces anciennes divinités de Rome, combattons hardiment sous » leurs auspices; et après la victoire qui ne peut nous manquer, » anéantissons jusqu'au nom des impies dénaturés qui abjurent » les dieux de leur patrie. »

Les effets répondirent mal à tant de présomption. Aussitôt que Constantin eut fait passer, près Andrinople, un détachement de cinq mille hommes au-delà d'une rivière qui séparait les deux armées, en un lieu où on ne l'attendait nullement, la surprise et l'effroi mirent le désordre dans tous les rangs infidèles. Il en demeura environ trente-quatre mille sur le champ de bataille. Le camp de l'empereur idolâtre fut emporté, et lui-même obligé de fuir précipitamment. Il s'arrêta dans Bysance, où il prétendait tenir ferme. Mais la flotte de Constantin, commandée par Crispe son fils, ayant remporté une victoire encore plus complète que celle de son père, Licinius, avant d'être assiégé par terre comme par mer, se réfugia au-delà du détroit, dans Chalcédoine, avec ses trésors. Il y fut aussitôt poursuivi. Mais, y trouvant encore

[1] Eus. Vit. II.

son armée forte de cent trente mille hommes, il revint sans délai au-devant des ennemis.

On livra une seconde bataille rangée, beaucoup plus meurtrière que celle d'Andrinople, puisque d'une armée si nombreuse, il se sauva à peine trois mille combattans. Aussitôt Bysance et Chalcedoine ouvrent leurs portes. Licinius se retire à Nicomédie. Bientôt, désespérant de se soutenir, l'assiégé envoie sa femme Constance, qui était la propre sœur de l'empereur Constantin, pour implorer la clémence d'un frère dont elle connaissait la tendresse, et qu'elle fléchit en effet.

Peu après, Licinius, bien changé de ce qu'il avait été quelques jours auparavant, vint se jeter lui-même aux pieds de son généreux beau-frère, et lui remettre la pourpre dont il s'était dépouillé; « trop content, disait-il, qu'on daignât lui conserver la vie. » Le vainqueur le releva avec des témoignages non suspects de réconciliation, le fit manger à sa table, et puis l'envoya à Thessalonique, où il devait jouir d'une considération proportionnée à sa première grandeur. Mais comme cet esprit inquiet ne put vivre en repos, et se fit soupçonner de vouloir reprendre la pourpre, on crut ne pouvoir assurer la tranquillité publique qu'en le faisant mourir l'an 324.

Devenu seul maître de toutes les provinces, tant de l'Orient que de l'Occident, Constantin fit partout restituer aux confesseurs les biens confisqués, et la succession des martyrs à leurs proches, se réservant d'indemniser les acquéreurs qui auraient obtenu du fisc quelqu'un de ces fonds à titre d'achat ou autrement. Les principaux officiers qu'il employait à la régie des provinces professaient le christianisme; et il exigeait de ceux qui tenaient encore à la vieille religion, qu'ils s'abstinssent au moins des sacrifices idolâtres. Il alla jusqu'à défendre généralement de faire ces sacrifices, soit dans les villes, soit dans les campagnes, et d'exercer la divination ou toute autre superstition, du moins hors des temples. Il exhorta ses nouveaux sujets, dans toute l'étendue de l'Orient, moins en empereur qu'en apôtre, à passer des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de l'Evangile; déclarant toutefois qu'il ne voulait contraindre personne au service d'un Dieu uniquement jaloux de l'hommage des cœurs [1]. Il recommandait même aux particuliers d'éviter avec soin de se faire peine les uns aux autres, à raison de la diversité des cultes; et il réprima le zèle précipité de ceux qui parlaient déjà d'abattre les temples des dieux. Mais il réédifia partout les églises, avec une magnificence infiniment

[1] Eus. Vit. I, 11, 56.

supérieure à leur premier état, et avec une grandeur qui présageait ce qu'on avait encore peine à croire, que tout l'Empire allait se faire chrétien. Il mandait aux gouverneurs de ne rien épargner, autorisait les évêques et les prêtres à puiser sans crainte dans ses trésors; il les y exhorta même avec tout l'empressement qu'avaient mis ses plus avides prédécesseurs à en amasser.

Dirigées néanmoins par une sagesse égale à la munificence du prince, ces pieuses largesses ne semblaient qu'enrichir l'État. Le Ciel répandait les biens avec profusion sur un Empire dont le vertueux modérateur n'avait rien plus à cœur que d'en faire hommage au premier auteur de tout bienfait. L'abondance et la prospérité étaient générales dans les provinces, les terres chargées des plus riches moissons, l'air même d'une salubrité extraordinaire et presque inconnue jusque là, tous les peuples dans la joie et la paix, les villes que la guerre avait ruinées, rétablies dans un état plus heureux qu'auparavant; en sorte que le monde présentait une face aussi nouvelle que l'innocence et la pureté des mœurs qui la lui procuraient. Depuis le rétablissement de la tranquillité et de l'harmonie entre les diverses parties de l'Empire, il n'y avait plus rien à craindre, ni au dedans, ni au dehors. Les Barbares étaient revenus à leur ancien respect pour le nom romain; les armées observaient une exacte discipline; l'empereur payant ponctuellement ses troupes, et pourvoyant à tous leurs besoins avec une attention paternelle, il ne restait au soldat nul prétexte de piller ni de murmurer, et il ne pensait qu'à vivre en citoyen pacifique. On accordait des récompenses aux vétérans : mais elles consistaient en terres qu'ils s'occupaient à cultiver, et que respectaient généralement les gens de guerre, dans l'espérance d'un pareil traitement. Enfin l'ordre et l'équité régnaient dans tous les états : chacun jouissait en sûreté de ce qu'il possédait; et l'on ne craignait plus, comme sous les derniers potentats, plus tyrans qu'empereurs, ni le caprice du maître, ni la cupidité du ministre.

Il y avait tout lieu de s'attendre à recueillir des fruits également abondans de salut. Le champ du père de famille se trouvait admirablement préparé : mais depuis quelque temps, et avec assez peu d'éclat jusqu'alors, la semence en avait été altérée par un homme ennemi, en comparaison duquel tout ce qui avait encore paru de suborneurs mérite à peine ce nom. Arius, prêtre de l'église d'Alexandrie, dont nous avons à parler, était natif de Libye, et avait suivi le schisme de Mélèce, autre sectaire, d'abord évêque de Lyque ou Lycopolis dans la Thébaïde, et deposé depuis dans un concile par le saint patriarche Pierre, pour avoir sacrifié aux idoles et pour plusieurs autres crimes. Au lieu de ménager

son pardon par la soumission et la pénitence, l'incorrigible prélat ne s'étudia qu'à séduire une foule de méchans et d'esprits faibles. Sans se mettre en peine de colorer sa révolte d'aucune raison plausible, il se fit chef de secte et se contenta de crier vaguement qu'on ne lui avait pas rendu justice. Il se répandit sans pudeur en invectives contre son pieux supérieur, et remplit toute l'Egypte de trouble et de scandale. Comme il croyait voir des vertus et du zèle dans Arius, avec ce génie aigre et fier qui se juge toujours au-dessous de la place qu'il mérite, il tenta de procurer un pareil appui à son schisme; et le succès de la négociation fut d'abord tel qu'on pouvait l'attendre de deux hommes faits pour s'entendre. Le saint évêque d'Alexandrie regagna cependant Arius, non-seulement lui rendit la communion, mais l'ordonna diacre : car Arius n'était pas encore dans les saints ordres quand il s'attacha pour la première fois à Mélèce. Bientôt le saint pasteur reconnut que les génies de cette trempe reviennent rarement avec sincérité; et lui voyant trouver mauvais qu'on excommuniât les partisans de Mélèce, quoique par sa propre conduite il vînt de les condamner, le patriarche le chassa de l'Eglise, et ne voulut plus consentir au rétablissement de l'hypocrite, à l'égard duquel il demeura inexorable jusqu'à la fin de sa sainte carrière, qu'il termina par le martyre.

S. Achillas, qui le remplaça dans ce grand siége, fut encore la dupe de l'habile apostat, quoique prévenu par son illustre prédécesseur, qui s'était exprimé là-dessus de manière à persuader que l'Esprit de Dieu lui avait communiqué des lumières plus qu'ordinaires. Mais personne n'égalait Arius dans l'art du déguisement. Cet habile imposteur gagna le nouveau patriarche, au point de se faire ordonner prêtre par lui, et d'obtenir le gouvernement de l'une des principales églises d'Alexandrie, érigées dès-lors au nombre de neuf. Il fit tous ces progrès sous le pontificat d'Achillas, qui ne dura pourtant que quelques mois; et après la mort de ce prélat, il se crut en assez grande considération pour prétendre à lui succéder. Le prêtre Alexandre lui fut néanmoins préféré. Des vertus aussi éminentes que pures, jointes à une grande habileté dans les affaires, lui avaient gagné tous les souffrages. Le superbe Arius ne put jamais digérer cette préférence, et ne chercha plus qu'à s'en venger. Il n'y avait pas moyen d'attaquer les mœurs d'Alexandre : Arius épia l'occasion d'en censurer la doctrine; et la singularité de sa propre façon de penser ne tarda point à la lui fournir [1].

L'évêque d'Alexandrie, dans une assemblée de ses ecclésiastiques, dit en parlant du mystère de l'adorable Trinité, qu'elle ne

[1] Theod. l, c. 2.

contenait qu'une seule essence [1]. Arius interrompit son pasteur, lui dit avec insolence qu'il prêchait le sabellianisme, et que la distinction des personnes divines ne consisterait plus que dans les noms, si l'on adoptait l'unité d'essence ou de nature [2]. L'éclat était scandaleux : il y eut du tumulte dans l'assemblée, et néanmoins quelque partage dans les opinions, par l'habileté du novateur à cacher le sens de ses expressions. Arius multiplia les imputations et les cabales pour se faire des partisans et des défenseurs : l'évêque ne montra que de la douceur et de la modestie; et n'imaginant pas jusqu'où le prêtre indocile portait ses vues, il proposa une conférence, dans laquelle il serait libre à chacun d'expliquer son sentiment avec ses raisons.

Dans l'intervalle, Arius osa débiter que le Fils de Dieu n'avait pas une seule et même essence avec son Père, et par conséquent n'était pas Fils naturel de Dieu, mais seulement Fils adoptif; que le Père était seul vraiment et proprement Dieu; que le Fils au contraire ne l'était que par participation, n'étant ni éternel ni immuable, mais tiré du néant comme les autres créatures, quoique avant elles. Puis, se portant aux derniers excès de l'impiété, il n'eut point horreur d'avancer que le Fils de Dieu, par son libre arbitre, était capable de vice aussi bien que de vertu. Le blasphémateur ne répandit d'abord cette affreuse doctrine, au moins avec clarté, que dans ses entretiens particuliers; mais quand il se vit un certain nombre de sectateurs et de patrons, il ne ménagea plus rien, et blasphéma publiquement.

Malheureusement il était doué de tous les talens les plus propres à séduire : il avait un extérieur grave et modeste, une taille haute et majestueuse, un air pénitent et recueilli, l'abord néanmoins doux, gracieux, insinuant, et une certaine façon de présenter les choses, qui en dérobait toute l'horreur, et faisait pénétrer agréablement dans les esprits le plus infect poison [3]. Il était déjà vieux, et son visage pâle et décharné. Ses membres affaiblis et tremblans lui donnaient un air imposant, et le faisaient regarder comme un saint, qui, ne tenant plus à la terre, n'y avait d'autre intérêt que celui de la vertu et de la piété. Un essaim de sourds émissaires se coulaient adroitement dans toutes les sociétés, où ils ne manquaient aucune occasion de fortifier ces impressions pernicieuses, et de donner aux ébauches du séducteur toute leur funeste perfection. Avec tant d'avantages, il se fit un nombre prodigieux de partisans, gagna des diacres, des prêtres, quelques évêques et une multitude de vierges et de femmes indo-

[1] Socr. I, c. 5. — [2] Sozom. I, c. 15. — [3] Epiph. Hær. 69, n. 13.

ciles, dont les hérésiarques ont su, dans tous les siècles, tirer tant de parti.

Enfin le jour de la conférence arriva. L'évêque Alexandre convoqua son clergé, et Arius eut la liberté d'exposer ses opinions. Quoiqu'elles fissent horreur au saint patriarche, dès la première conférence, il en accorda une seconde, où il ne gagna pas plus qu'à la première. Après quoi le zélé pasteur, réfléchissant que la douceur et les délais ne servaient qu'à répandre l'erreur dans la ville et dans les autres églises, même hors de la province, assembla un concile d'environ cent évêques de l'Egypte et de la Libye. Les nouveautés impies y furent condamnées d'une voix unanime, leur auteur fut déposé et excommunié avec neuf diacres, ses principaux adhérens. S. Alexandre crut devoir avertir, premièrement le chef de toute l'Eglise, puis les évêques des siéges importans par leur grandeur ou leur position, afin de donner à la condamnation autant de poids et d'authenticité que l'erreur avait causé de scandale.

Dans la seule de ces lettres particulières qui nous reste et qui fut adressée à l'évêque de Bysance, on voit avec quelle unanimité les évêques épars dans tout l'Orient souscrivirent aux décisions du concile d'Alexandrie[1]. « Prononcez avec nous, portait-elle, à » l'exemple de nos confrères dont j'ai déjà reçu la réponse, et qui » ont signé le mémoire que vous verrez ci-joint à leurs lettres, » lequel vous doit être remis par notre cher fils, le diacre Apion. » Il y en a de toute l'Egypte et de la Thébaïde, de la Libye et » de la Pentapole, de la Syrie, de la Pamphylie, de l'Asie pro- » consulaire, de la Cappadoce et des provinces circonvoisines. » Je m'attends à recevoir de vous une acceptation semblable. Car » après plusieurs autres remèdes, j'ai cru que cette croyance uni- » forme de nos confrères serait le plus efficace, et achèverait de » guérir les esprits faibles qui se sont laissé tromper. » Ainsi le saint patriarche regardait le consentement des évêques, bien que dispersés, comme un témoignage infaillible de la vérité orthodoxe.

Il se plaignait cependant que certains prélats reçussent les lettres d'Arius, et lui fissent réponse, contre la règle de l'Eglise, qui défend à un évêque de communiquer avec un sujet excommunié par un autre évêque. « J'aurais voulu user de ménage- » mens, ajoute-t-il dans une autre lettre qui fut aussi adressée » après le concile à tous les évêques du monde chrétien, j'aurais » voulu arrêter le mal à sa source, dans la personne des apo-

[1] Theod. l, c. 3.

» stats. Mais puisque Eusèbe s'arroge le droit de conduire des- » potiquement les affaires de toute l'Eglise; puisqu'il a scanda- » leusement quitté l'église de Béryte pour usurper le siége de » Nicomédie; qu'il se met à la tête des réfractaires, et qu'il écrit » de toutes parts en leur faveur; je ne puis arrêter ou prévenir la » séduction, qu'en rompant un silence qui devient si favorable » à l'erreur. »

Cet Eusèbe de Nicomédie, très- distingué par ses qualités personnelles, devint si fameux dans les affaires de l'arianisme, que les premiers Ariens portèrent long-temps son nom [1]. Il venait de scandaliser l'Eglise par un trait inouï d'ambition, qui équivalait alors à une intrusion; c'est-à-dire par sa translation de l'évêché de Béryte, ville commune de la Palestine, à celui de Nicomédie, capitale de la province de Bithynie, et de tout l'empire d'Orient, depuis que les empereurs avaient commencé d'y faire leur séjour ordinaire. Il était d'une haute naissance, parent de Julien l'Apostat, et vraisemblablement de Constantin; et c'était par le crédit de la princesse Constance, sœur de cet empereur et femme de Licinius, qu'il avait réussi dans son projet ambitieux.

Il y avait un autre Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, que l'on croit parent du premier, et qui protégea aussi Arius. Il était d'un mérite éminent, illustre par de savans ouvrages, spécialement par son Histoire de l'Eglise, qui lui a mérité le titre de Père de l'histoire ecclésiastique. C'est en effet la meilleure de l'antiquité, et le digne modèle des plus modernes, quant au fond des choses, au ton de dignité et à la méthode. Pour le style, Photius y trouve peu de nombre et d'élévation, moins encore de ces grâces attiques, dont le lecteur ne peut guère juger, depuis que la langue d'Athènes n'est plus qu'une langue morte.

Outre cette Histoire, il avait encore mis au jour l'excellent ouvrage de la Préparation et de la Démonstration évangélique, qui forme un corps très-considérable de controverse contre les païens et les Juifs. Il tend à prouver que les Chrétiens n'ont pas reçu la foi précipitamment et en aveugles, mais seulement après un sérieux examen, et par un jugement fondé sur les plus solides raisons. Le Traité de la Préparation, qui forme la première partie de l'ouvrage, pris dans sa totalité, montre pourquoi les Chrétiens ont préféré à la doctrine des Grecs celle des Hébreux qu'on distingue ici des Juifs, en ce que les Juifs sont un peu-

[1] Theod. l, c. 4.

ple particulier soumis à la loi de Moïse et à toutes ses gênantes observances; au lieu que par les Hébreux on entend tous les fidèles qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse, sous la direction de la loi de nature et de la droite raison, commune à tous les peuples. Dans le Traité de la Démonstration, l'on enseigne pourquoi les Chrétiens, après avoir embrassé la doctrine des Hébreux, n'observent pas la loi mosaïque.

La Préparation est subdivisée en quinze livres, dont les six premiers contiennent la réfutation du paganisme, et les neuf suivans font sentir l'excellence des principes religieux du plus ancien des peuples. Dans la réfutation du paganisme, tous les principes de la théologie fabuleuse sont exposés, discutés, appréciés avec une exactitude et une justesse qui annoncent autant de profondeur que de sagacité, et une érudition prodigieuse. On rapporte les propres paroles des auteurs les plus anciens, égyptiens, aussi bien que grecs et romains. Pour écarter l'horreur et le ridicule de la mythologie prise à la lettre, les philosophes des derniers temps avaient pris le parti du sens allégorique, et donnaient un air de mystère aux fables les plus absurdes. Eusèbe les poursuit jusque dans ce retranchement[1], prouve que la vraie théologie des païens n'était autre chose que les fables entendues aussi littéralement que dans les poètes, et que, même selon les allégories des physiciens, ce serait toujours une idolâtrie grossière d'adorer les astres, les divers élémens, les corps de tout genre, sous le nom de dieux et de déesses. Poussant encore plus loin ces philosophes mythologistes, et Porphyre en particulier, il leur démontre, avec la plus grande force de raisonnement, et la plus vaste étendue de génie comme de connaissances, qu'ils s'engageaient, par ces explications forcées, en des embarras plus grands que ceux qu'ils se proposaient d'éviter; que non-seulement ils ruinaient par là leur religion superstitieuse, mais qu'ils anéantissaient absolument toute religion, dont ils ne laissaient plus aux hommes nulle marque sensible. Eusèbe s'attache encore, dans cette première partie, savoir dans son cinquième livre, à réfuter les oracles, comme un des principaux fondemens de la superstition dans l'esprit des peuples, et non content de saper, par les moyens les plus invincibles, la base de toute divination en général, il analyse en particulier tous les oracles célèbres, et en montre sensiblement l'illusion.

Après une pareille réfutation, il ne lui était pas difficile de jus-

[1] Lib. 3.

tifier les Chrétiens, sur ce qu'ils avaient préféré la doctrine des Hébreux à celle des Gentils; la morale de ces premiers peuples étant très-pure, et leurs dogmes aussi raisonnables que religieux. Quant à la loi du peuple particulier qui habitait la Judée, dont le législateur et les prophètes sont antérieurs aux écrivains grecs, il fait remarquer la conformité de ces principes avec ceux des peuples anciens, ou des Hébreux; et de ceux-ci, avec les plus célèbres philosophes, en commençant par Platon. Pour les philosophes dont la doctrine ne s'accorde point avec la nôtre, il montre qu'ils ne s'accordent pas mieux entre eux, et les combat avantageusement les uns par les autres.

Dans la Démonstration évangélique, qui forme une excellente controverse contre les Juifs, il fait voir que nous n'avons pas dû suivre leur manière de vivre, quoique nous ayons embrassé la doctrine des Hébreux : ce qu'il prouve amplement par leurs propres docteurs, par les écrits des prophètes, et par la convenance même des choses; la loi de Moïse n'étant faite évidemment que pour le peuple en particulier, qui vivait resserré dans une contrée peu étendue, et ne devait sacrifier que dans un seul temple. Cet ouvrage de la Démonstration est divisé en vingt livres, dont les dix derniers sont perdus. Fabricius a retrouvé quelques autres morceaux de ce précieux ouvrage, et les a publiés dans sa Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion.

Nous ne ferons qu'indiquer les autres écrits d'Eusèbe, tels que sa Chronique traduite par S. Jérôme, sa Vie de l'empereur Constantin, celle du martyr Pamphile, l'Histoire des martyrs de son temps, ses Commentaires sur l'Ecriture, et différens ouvrages polémiques. Il n'entre pas dans notre plan de donner des analyses en forme, même des principaux écrivains, mais d'indiquer les ressources qu'en peut tirer la religion, et de faire connaître la manière des auteurs. Celle d'Eusèbe, extrêmement solide, forte de choses, remplie d'une érudition profonde et intéressante, l'a fait passer justement pour un écrivain des plus judicieux, et pour le plus savant homme de son temps.

Il ajoutait à son nom propre celui du martyr Pamphile, qui avait passé sa vie dans l'exercice de toutes les vertus, auxquelles il joignit une grande capacité et une grande application, tant à étudier qu'à enseigner. Ce saint et savant prêtre, ayant recueilli avec soin les écrits des auteurs ecclésiastiques, principalement ceux d'Origène, qu'il copia presque tous de sa main, en forma une riche bibliothèque à Césarée, où il établit une école chrétienne; Eusèbe, l'un de ses nombreux disciples, fut tellement attaché à son maître, qu'après son martyre, arrivé dans la persécution de Dio-

clétien, il crut trop peu faire d'écrire sa Vie, et voulut toujours porter son nom. Heureux, si son cœur, capable d'attachement, en eût aussi bien choisi tous les objets! Mais il fit la funeste connaissance d'Arius; et malgré les soins qu'ont pris plusieurs modernes de le justifier, il est encore trop vraisemblable qu'il persévéra toujours dans l'erreur.

Pour Eusèbe de Nicomédie, le faible intérêt d'un simple prêtre, tel qu'Arius, n'aurait pas eu grande influence sur le caractere et les démarches de ce prélat altier et courtisan, s'il ne s'y était mêlé d'autres motifs. Mais la jalousie le stimula. Il souffrait impatiemment un rang supérieur au sien, dans l'évêque d'Alexandrie, qui commençait à porter le titre d'archevêque et de patriarche. Arius, chassé d'Egypte et retiré en Palestine, où déjà il avait trouvé l'appui de l'évêque de Césarée et de quelques autres prélats, écrivit, apparemment par leur impulsion, à l'évêque de Nicomédie, et lui expliqua sa doctrine. Il s'appliqua aussi à tourner en ridicule les plus grands évêques qui ne pensaient pas comme lui, tels que Philogone d'Antioche, Macaire de Jérusalem, Hellanique de Tripoli, et par-dessus tous les autres, son propre pasteur S. Alexandre. Quant à ceux qui tenaient ses opinions, le sectaire ne manqua point de les donner pour des hommes d'un rare mérite et de la plus haute vertu.

Eusèbe lui répondit de le venir trouver à Nicomédie; l'hérétique s'y rendit sans délai avec plusieurs évêques de ses partisans. On le présenta, comme un saint persécuté, à la princesse Constance, qui donna dès-lors aveuglément dans ces nouveautés. La cabale se mit en tête de le rétablir dans son église et de le faire recevoir par son évêque. Mais pour exécuter la chose en règle, et mettre Alexandre dans un tort apparent aux yeux de la cour, on engagea Arius à lui écrire une lettre de justification. Les patrons de l'hypocrite y joignirent leurs instances, et la lettre fut signée par les deux Eusèbe, par Paulin de Tyr, et par un grand nombre d'autres prélats corrompus ou surpris. L'hérésiarque, loin d'abjurer ses impiétés, en faisait une profession nouvelle dans sa supplique même, et il ne pouvait se montrer plus disposé à les répandre en toutes les manières. Ce fut dans ce dessein qu'il composa vers ce même temps des cantiques populaires, pour insinuer agréablement le venin dans les conditions les plus communes [1]. Il y en avait pour les voyageurs, pour les mariniers, pour les artisans, et même pour les personnes de mauvaise vie, qu'il put seules avoir en vue, dans sa pièce intitulée *Thalie*, et faite sur l'air des chansons les plus obscènes [2].

[1] Philostorg. 21, c. 1. — [2] Ath. in. Ar. Or. 2.

Tant d'attaques portées à l'évêque d'Alexandrie, ou plutôt à l'Eglise, firent retrouver à ce saint vieillard toute l'activité et toute la vigueur du premier âge. On croit qu'il écrivit d'abord au pape S. Sylvestre, pour lui rendre compte de ses démarches, et pour se conduire par les lumières du chef de l'Eglise. Puis, afin de détacher du mauvais parti, ou de prémunir tout ce qu'il pourrait de prélats, il publia un avertissement pastoral, en forme de lettre circulaire, où il accusait Eusèbe de Nicomédie d'avoir, depuis longtemps et avant tous ces troubles, soutenu les erreurs d'Arius. En effet, il serait assez difficile de prononcer lequel des deux, d'Arius ou d'Eusèbe, méritait ici la gloire honteuse de l'invention. S. Alexandre dit expressément, qu'Eusèbe prétendait moins défendre Arius, que se défendre lui-même, et ne faisait que renouveler par Arius ses anciennes impiétés, dont le temps avait effacé le souvenir. Selon ce témoignage respectable, Eusèbe fut plutôt le maître que le disciple, dans cette altération impie du dogme catholique; et s'il avait commis à l'audacieux Arius le soin de la prêcher ouvertement, il s'était réservé l'office moins hasardeux et plus important de la protéger. Il est au moins sûr qu'ils avaient tous deux été condisciples à l'école du martyr S. Lucien, dont la doctrine mal entendue fut quelque temps suspecte, et qui se vit obligé à lever ce scandale pour rentrer dans la communion de l'Eglise, où il eut le bonheur de mourir.

Eusèbe, furieux de voir sa politique déconcertée par le zèle ingénu d'un saint, ne garda plus de mesures. Dès-lors il conçut une haine à jamais irréconciliable contre le diacre Athanase, qui ne quittait point son évêque S. Alexandre, qui en possédait toute la confiance, et que l'on croyait, avec raison, avoir la plus grande part à ses entreprises. Avec les évêques qui lui étaient vendus, Eusèbe forma une espèce de concile en Bithynie, où les sentimens d'Arius furent généralement approuvés. De là, on écrivit en tous lieux, de regarder les Ariens comme orthodoxes, de communiquer avec eux, et de réduire l'évêque d'Alexandrie à faire la même chose. Mais Alexandre se montra inébranlable. Arius fit donc prier Eusèbe de Césarée, Paulin de Tyr, et Patrophile de Scythopolis de trouver bon que lui et les siens se réfugiassent en Palestine, et y fissent des assemblées particulières, comme les prêtres avaient coutume d'en faire à Alexandrie, sans préjudice des droits épiscopaux qui ne s'en étendaient pas moins sur toutes les parties de cette église subdivisée de la sorte. C'était apparemment la grandeur de la ville d'Alexandrie qui avait introduit cet usage. Dans les églises communes, il n'y avait d'ordinaire qu'une assemblée, où l'évêque présidait.

Les trois évêques que nous venons de nommer, s'étant concertés avec plusieurs autres de la même province, accordèrent la permission qu'on leur demandait, tant pour les sectateurs d'Arius, déjà venus d'Egypte en grand nombre, que pour ceux qui pourraient arriver de jour en jour dans une province aussi voisine de l'Egypte que l'était la Palestine. On ne pouvait débaucher plus ouvertement les ouailles d'Alexandre; mais afin d'observer quelque bienséance, on mit une condition à ce privilége : c'est que ces ouailles détachées demeureraient soumises à l'évêque d'Alexandrie, et que leurs pasteurs subalternes, malgré leur scission, continueraient d'y rechercher la paix et la communion du patriarche. Moyennant cette formalité illusoire, il fut libre de tenir en Palestine des assemblées d'Egyptiens, sous des prêtres de la même nation, qui, tout excommuniés qu'ils étaient par leur évêque, prétendaient malgré lui faire partie de son église : pratique inouie pour lors, mais que le manége de plusieurs sectaires a fait regarder depuis comme peu étonnante. Une pareille faveur ranima toute la secte. Non-seulement en Palestine et en Egypte, mais par tout l'Orient, on vit dans l'Eglise des divisions intestines beaucoup plus nuisibles à la religion que les attaques des plus violens persécuteurs. Les évêques s'excommuniaient sans ménagement les uns les autres; les partisans de la nouveauté ne respectaient pas les titres les plus légitimes; on argumentait en tout lieu sur les mystères les plus relevés et les plus impénétrables. Ce n'étaient plus seulement les ecclésiastiques qui en disputaient : les personnes du siècle les moins instruites, les marchands sur les places et dans leurs boutiques, les gens de métier, de petites ouvrières laissant l'aiguille et le fuseau, prêchaient ou dissertaient avec assurance; comme si la présomption et l'enthousiasme eussent tenu lieu du savoir. Les païens profitaient de ces divisions, en insultant au christianisme, et jouaient sur leurs théâtres les mystères si indiscrètement et si indécemment divulgués.

Les officiers de l'empereur voulurent en quelques endroits réprimer cette témérité profane; mais elle n'en devint que plus désordonnée, dégénéra en sédition, en révolte ouverte, et la populace eut l'effronterie de jeter des pierres aux statues du prince. Quand on eut fait ce rapport à la cour, les ministres furent d'avis d'infliger un châtiment exemplaire à un attentat commis, disaient-ils à Constantin, contre sa propre personne; et ce fut en cette rencontre, dit-on, que, donnant l'exemple si mémorable de sa douceur, il repartit, en portant la main sur son visage : *Il faut que la blessure soit bien légère, puisqu'il n'en reste aucune trace.*

Il était cependant fort embarrassé en voyant des savans de sentiment contraire, et il ne savait en qui prendre confiance dans un pareil conflit d'opinions. Il y avait déjà quantité d'écrits de part et d'autre. Arius fit un recueil de ce qui établissait le plus plausiblement son erreur. L'évêque d'Alexandrie rassembla tout ce qu'il trouva de plus propre à faire révérer l'ancienne doctrine, et l'on compta jusqu'à soixante-dix lettres de ce zélé prélat; mais il ne nous en reste que deux. Une division si bien soutenue causait une cruelle perplexité à Constantin, qui n'était pas encore baptisé, et qui n'avait qu'une connaissance insuffisante, tant de nos mystères que du régime ecclésiastique. Sa droiture et sa piété le firent recourir aux premiers pasteurs. Il ne pouvait mieux procéder; mais il était mal environné.

Depuis la défaite de Licinius et la conquête de l'Orient, il habitait assez ordinairement Nicomédie. L'évêque de cette ville, l'intrigant Eusèbe, lui fit entendre qu'on était d'accord sur le fond des choses; que la dispute, tout animée qu'il la voyait, ne roulait que sur des mots et de vaines subtilités; que le seul mal réel, c'était le trouble et le scandale, et qu'il fallait user de son autorité suprême pour imposer un silence absolu [1]. Ainsi le patron de l'hérésie, toujours intéressé à un silence qui paraît mettre les choses sur un pied d'égalité, abusa de la confiance du souverain pour tenir la vérité captive et fermer la bouche aux évêques qui en sont les défenseurs naturels; et cela sous le prétexte, de tout temps si spécieux, de la paix et de la concorde. La politique ne manqua point de trouver la question frivole, tandis qu'il ne s'agissait pas moins que de savoir si Jésus-Christ était Dieu ou créature, et, par une suite nécessaire, si le culte chrétien n'était pas une véritable idolâtrie.

Toutefois l'empereur, guidé par le Seigneur même au défaut des hommes, ne précipita rien. Le célèbre Osius, évêque de Cordoue en Espagne, se trouvait à la cour, où, selon toute apparence, le souverain pontife l'avait envoyé comme un docteur de confiance et un défenseur essentiel à la religion dans les conjonctures délicates où elle se trouvait. Ce prélat n'avait pas moins de part à la confiance de Constantin, qu'il avait instruit dans la foi. Le religieux empereur prit le parti d'écrire à Alexandrie, chargea Osius de porter ses lettres, et le choisit pour son agent. Il le préféra au factieux Eusèbe, en qui sans doute il remarqua un esprit de parti et d'intérêt, tandis que l'évêque de Cordoue n'en montrait d'autre que celui de l'Eglise.

[1] Ep. Cons. ad Al. et Ar.

Il n'y avait qu'un moyen légitime de rétablir la paix; il consistait à fermer la bouche aux partisans de la nouveauté, et à confirmer les pasteurs dans le droit inaliénable d'enseigner la foi constante de l'Eglise. Osius ne suivit point d'autre méthode en Egypte; mais il trouva tant de fermentation dans les esprits, qu'il revint à Nicomédie, sans avoir rien fait; si ce n'est qu'il réconcilia, dans le concile d'Alexandrie, le prêtre Colluthe, auteur d'un second schisme, et qui, se donnant pour évêque, avait prétendu ordonner des prêtres, dès le temps qu'Arius commençait à dogmatiser.

Le patriarche d'Alexandrie profita néanmoins de l'occasion pour faire parvenir la vérité dans toute son étendue aux oreilles de l'empereur. Osius l'appuya fortement, et fit concevoir au prince qu'il s'agissait du point le plus fondamental du christianisme; savoir, de la divinité de Jésus-Christ; enfin que, pour terminer ce triste différend, aussi bien que ceux des Quartodécimains et des Donatistes, il convenait de célébrer un concile solennel, formé de tous les évêques qu'on pourrait rassembler des différentes parties de l'Eglise. On voit qu'Osius avait entrepris de ramener à la pratique commune ceux qui s'obstinaient encore en grand nombre à célébrer la paque, à l'imitation des Juifs, le quatorze de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. C'était là une partie de sa mission d'Alexandrie, et il n'y avait pas mieux réussi qu'à réduire les Ariens. Le nombre des Quartodécimains augmentait de jour en jour dans les provinces orientales, loin de diminuer. Les Audiens, ainsi appelés du nom de leur chef Audius de Mésopotamie, marquaient un attachement extrême à cet usage; ce qui, joint à quelques autres singularités, les entraîna dans un vrai schisme, et du schisme dans l'hérésie. Ils devinrent anthropomorphites, c'est-à-dire que, prenant à la lettre certaines expressions de l'Ecriture, qui attribuent à Dieu des mains, un visage, ils le crurent effectivement corporel et de figure humaine. Pour tant de causes, l'empereur, du conseil des évêques, résolut de procurer la célébration du premier des conciles œcuméniques, selon la manière ordinaire de les compter, en mettant hors de rang celui de Jérusalem tenu par les apôtres.

La ville de Nicée, l'une des principales de la petite province de Bithynie, et voisine de Nicomédie, fut choisie pour le lieu de cette auguste assemblée [1]. L'empereur envoya de tous côtés aux évêques non des ordres impérieux, mais des lettres respectueuses, disent les historiens du temps, pour les inviter à venir en di

[1] Soz. I, c. 17.

ligence; et il leur fournit à ses frais les voitures, et tous les moyens de subsistance. Le souverain pontife ne fut certainement pas oublié dans cette invitation, puisqu'il commit en sa place, outre l'évêque Osius, les prêtres de l'Eglise romaine, Viton et Vincent, n'ayant pu faire le voyage à cause de sa vieillesse [1]. On trouve dans les actes du sixième concile un témoignage qui prouve clairement que Constantin s'était concerté pour la convocation avec le pape Sylvestre. Il paraît même certain que ce prince avait commencé par lui écrire, comme au chef de l'Eglise universelle, à qui il appartenait de convoquer cette assemblée de l'Église. Si les anciens historiens donnent beaucoup de part à la puissance impériale dans cette convocation, comme dans celles de tous les conciles de cette première antiquité, ce n'est pas qu'ils prétendent rien ôter de leurs droits naturels aux souverains pontifes, qui ne sont pas sans doute de pire condition dans leur ordre que les présidens-nés de toutes les sociétés; mais c'est parce que les empereurs, devant protéger l'Eglise, veillant à la tranquillité de leurs Etats et fournissant d'ailleurs aux prélats les voitures publiques et les vivres, entraient dans le détail de tous les soins relatifs à ces grands objets. Quoi qu'il en soit, le pape, en commettant ses légats ou députés, donna les mains, et concourut, par son autorité apostolique, à tout ce qui se fit pour la convocation. Osius de Cordoue fut nommé pour représenter la personne de Sylvestre dans le concile, et l'on ne doute pas qu'il n'y ait présidé [2]. Outre ce que dit sans exception S. Athanase, qu'*Osius a gouverné tous les conciles* fameux de son temps, nous trouvons le nom de cet évêque d'Occident à la tête des souscriptions de Nicée. Il est encore indubitable qu'il présida au concile de Sardique, qui ne fut qu'une sorte de supplément au premier concile général. Or, à quel autre titre que celui de représentant du souverain pontife, l'eût-on souffert à la tête de tous les évêques de la chrétienté, même des patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, présens en personne? Gélaze de Cyzique dit formellement qu'Osius tenait, avec les prêtres Viton et Vincent, la place de Sylvestre, évêque de la grande Rome; témoignage qui, rendu par un auteur grec sur les mémoires de ses compatriotes, ne saurait être suspect. Rien enfin de plus conforme aux usages postérieurs et constans : dans les actes de tous les anciens conciles œcuméniques, excepté le second qui n'avait pas été convoqué œcuméniquement, on trouve toujours en tête la souscription des légats du pape, qui sont le plus souvent deux prêtres avec un évêque.

[1] Conc. 6, Act. 18. — [2] Gelas. l. I, c. 5.

Entre les prélats réunis à Nicée, au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres ni le reste du clergé, voici quels étaient les plus illustres. Le saint patriarche Alexandre vint du premier siége de l'Eglise après Rome, accompagné du diacre Athanase, encore jeune, mais qui annonçait déjà tout ce qu'il serait dans la suite. L'Egypte fournit de plus deux personnages vénérables, Potamon d'Héraclée et Paphnuce de la haute Thébaïde. Potamon avait perdu un œil en confessant la foi. Outre l'œil droit qu'on avait crevé à Paphnuce pour la même cause, on lui avait aussi coupé le jarret gauche. Disciple de S. Antoine, on le disait doué, comme son maître, du don de prophétie. Constantin prenait un plaisir particulier à s'entretenir avec ce saint confesseur; et souvent, dans les transports d'une foi vive, il baisait respectueusement la cicatrice qui lui restait au visage.

Spiridion, évêque de Trémithonte en Chypre, était doublement admirable, et par les miracles dont Dieu prévenait le plus souvent sa simplicité et ses vœux, et par son respect scrupuleux pour les Ecritures et les traditions ecclésiastiques. Dans une assemblée pastorale de sa province, l'évêque de Lèdre fut chargé de prêcher [1]. L'orateur était éloquent, d'un goût délicat, et très-versé dans les belles-lettres. Il eut à citer le passage de l'Evangile, où le Sauveur dit à un paralytique : *Emportez votre grabat, et marchez.* L'élégant prélat substitua un autre terme à celui de grabat, qui lui paraissait peu relevé. Spiridion en fut mal édifié; et se levant au milieu des Pères : « Valez-vous mieux, dit-il au prédicateur, » que celui qui a dit *grabat*, pour rougir d'employer la même ex- » pression ? » Son zèle ne provenait cependant ni d'aucune amertume de tempérament, ni d'un rigorisme dur et sauvage. Sa charité, au contraire, était si tendre et d'une telle condescendance, qu'il faut, en cette rencontre, lui supposer un motif tout particulier, pour ne pas se formaliser de sa conduite. Dans le temps du carême, où il avait coutume de passer plusieurs jours de suite sans manger, c'est-à-dire selon les apparences, durant la semaine sainte, il lui arriva un hôte excédé de fatigue. On ne trouva rien dans la maison, sinon des viandes de provision, salées pour se conserver. Le saint ne balança point à en faire apprêter et servir à son hôte. Mais comme celui-ci, nonobstant l'extrême besoin, refusait par scrupule une nourriture prohibée dans les règles ordinaires, S. Spiridion en mangea le premier, pour l'engager à faire de même; jugeant que la nécessité et la charité autorisent à s'écarter des préceptes les plus positifs [2].

[1] Soz. l, c. 11. — [2] Spir. Vit. c. 15.

S. Jacques, evêque de Nisibe en Mésopotamie, n'était pas moins digne de la haute vénération qu'on lui portait universellement. Il avait long-temps pratiqué la vie ascétique et solitaire, sur une montagne sauvage, où il passait trois saisons de l'année, exposé à toutes les intempéries du ciel, et ayant tout au plus les forêts pour abri : dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, il ne se retirait dans quelque caverne, qu'en se reprochant sa mollesse. Il s'était absolument interdit l'usage du feu, ne se nourrissait que de fruits sans saveur et d'herbes sauvages, dans le choix desquelles il consultait, non le goût, qu'il semblait avoir perdu, mais uniquement l'ordre du Créateur de ne point s'exposer à s'empoisonner[1]. Son vêtement n'était qu'un rude et grossier tissu de poils de chèvre. L'épiscopat, que ses compatriotes le forcèrent d'accepter, ne fut pour lui qu'un surcroît de peines. L'assiduité à instruire, la correction des pécheurs, l'administration des choses saintes, le soin des pauvres furent autant de travaux surajoutés à ses premiers exercices, sans qu'il relâchât rien de ceux-ci On raconte de lui qu'une troupe de vagabonds et de mendians vint un jour lui demander de quoi faire enterrer un des leurs, étendu comme mort sur le chemin où l'évêque passait. Il leur fit l'aumône, et pria Dieu pour le mort prétendu. Mais l'imposteur expira sur-le-champ ; et ses compagnons le voulant faire lever quelques momens après, virent avec effroi leur jeu converti en un deuil réel. Ils coururent vers le saint, se jetèrent à ses pieds, et confessèrent leur supercherie avec un sincère repentir. Il se laissa toucher, et ressuscita, par la vertu de ses prières, celui qu'elles venaient de faire expirer pour leur servir d'exemple. Cet illustre patron fut toujours une sauve-garde assurée pour la ville de Nisibe, qu'il garantit, long-temps même après sa mort, de l'invasion des barbares.

Paul, évêque de Néocésarée sur l'Euphrate, au voisinage de Nisibe, avait perdu, dans la persécution de Licinius, l'usage de ses deux mains, dont on lui avait brûlé les nerfs avec un fer chaud.

Il y avait, entre les Pères de Nicée, beaucoup d'autres confesseurs de la foi, qui portaient dans leurs membres les glorieux vestiges des sacrifices sanglans qu'elle leur avait coûtés. A l'un on avait arraché un œil, à l'autre on avait abattu un bras ; à un très-grand nombre on avait coupé ou brûlé le jarret, de peur qu'ils ne s'enfuissent des mines, où on les accablait de coups et de travaux, comme des bêtes de somme. Ceux qui avaient échappé aux recher-

[1] Theod. I, c. 5.

ches des persécuteurs n'étaient pas moins distingués par leur zèle et leurs autres vertus. En un mot, cet auguste concile comprenait presque autant de saints que d'évêques, et semblait une assemblée d'immortels, au milieu desquels le Dieu suprême rendait ses oracles.

Il en était venu des provinces les plus reculées de l'Empire, de la Dacie, du fond des Gaules et de l'Espagne, et même de l'Arménie-Majeure, hors des limites de la domination romaine, savoir: l'évêque Arostane; du royaume des Perses, l'évêque Jean; et du pays des Scythes, l'évêque Théophile qui prenait la qualité de métropolitain des Goths. Tous les évêques des grands siéges s'y trouvaient en personne: Alexandre d'Alexandrie, Eustache d'Antioche, également estimé pour sa vertu et pour sa doctrine; Macaire de Jérusalem, Léonce, métropolitain de Cappadoce, et instituteur de plusieurs martyrs, tant par ses exemples que par ses instructions. Il avait beaucoup souffert lui-même pour l'Eglise, et ne mérita pas moins d'elle, en communiquant au premier Grégoire de Nazianze les solides principes qui passèrent du père à Grégoire le fils, surnommé le théologien. Cécilien de Carthage, fameux par ses vertus et ses triomphes sur les Donatistes, parut avec toute la sécurité de l'innocence reconnue après de rudes épreuves, et se montra digne de la justice que le concours des deux puissances venait de lui rendre. Personne au contraire ne vint de la part de ces schismatiques. Ils ne s'étudièrent qu'à profiter des embarras qui attiraient ailleurs l'attention du gouvernement, pour exciter de plus grands troubles dans l'Afrique.

Du parti d'Arius, on compta vingt-deux évêques, entre lesquels figuraient principalement les deux Eusèbe, Paulin de Tyr, Ménophante d'Ephèse; et les plus fameux par leur obstination ou leur effronterie dans l'impiété, Aétius de Lyde, Second de Ptolémaïde en Libye, Théonas de Marmarique, Maris de Chalcédoine, et Théognis de Nicée même. Encore dans ce nombre d'Ariens, si petit en comparaison des orthodoxes, en était-il qui cachaient soigneusement leurs erreurs.

Outre les évêques, on voyait au concile, non-seulement des prêtres et des diacres, mais plusieurs laïques, excellens dialecticiens, et très-versés dans les saintes lettres. A la vérité, ils n'avaient point de voix dans les délibérations, et ils ne se trouvaient là que pour aider les juges de la foi, ou les évêques, à confondre les subtilités de l'hérésie.

Dès que les Pères se virent assemblés, ils commencèrent par rendre en commun grâces à Dieu de la paix qu'il venait de donner à l'Eglise, et ils supplièrent l'Esprit saint d'éclairer tout l'univers

par le concours des vrais dépositaires de l'enseignement apostolique. Depuis que le monde existait, on n'avait pas vu une compagnie si vénérable; un seul temple renfermant ce qu'il y avait de plus vertueux, de plus docte, de véritablement estimable dans l'Asie, l'Europe et l'Afrique. L'empereur en augmenta le lustre, en venant de Nicodémie à Nicée, aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des prélats. Il brûlait d'un désir extrême de voir cette multitude de saints pontifes, qui, par l'ardeur et la pureté de leur foi, par la sublimité de leur science et la sainte élévation de leurs sentimens, quelques-uns même par l'éclat de leurs miracles, représentaient si dignement les premiers disciples du Fils de Dieu. Il désirait aussi, et par les plus saints motifs, de procurer la paix et l'union à ceux qui étaient d'avis différent. S'il appréhendait, comme maître temporel, que les disputes de la religion n'altérassent avec le calme des esprits le repos de l'Empire, il craignait bien davantage, en sa qualité de prince chrétien, que le scandale de cette division n'empêchât la conversion des infidèles, qu'il souhaitait passionnément. Les Pères, de leur côté, n'avaient pas moins d'envie d'étendre l'œuvre de Dieu; et ils espéraient tout de sa bonté toute puissante, après le prodige qu'elle venait d'opérer en faisant plier toute la hauteur des Césars sous le joug de Jésus-Christ.

Le jour indiqué pour la séance publique et solennelle, était le dix-neuvième de juin de cette année 325. Dans ces premiers conciles, il y avait toujours une session principale, où l'objet direct de la difficulté devait se vider; et l'assemblée durait fort longtemps ce jour-là. Elle commençait sur les huit ou neuf heures du matin, les Pères prenant de la nourriture avant d'y entrer; et elle ne finissait d'ordinaire qu'avec le jour : souvent même, dans les plus grands jours de l'été, on n'en sortait qu'aux flambeaux. Avant cette journée décisive, on se réunissait pour éclaircir et préparer les matières. Ainsi, on tint à Nicée de fréquentes conférences, où les points de doctrine furent agités, et dans plusieurs desquelles on fit entrer Arius avec ses défenseurs [1].

Il ne cacha point sa manière de penser, et dit ouvertement que le Fils de Dieu avait été créé de rien; qu'il n'avait pas toujours été; qu'il était changeant de sa nature, et que c'était par son libre arbitre qu'il avait voulu demeurer bon; qu'il pouvait également prendre le parti du vice; qu'en un mot, c'était une créature et un ouvrage de Dieu. Se servant même d'expressions sacriléges et de comparaisons révoltantes, il ajoutait que le Fils de Dieu

[1] Soz l. I, c. 17.

était tout-à-fait étranger au Père, quant à la substance; qu'il n'en était pas le Verbe, ou la propre sagesse; qu'il n'en était pas la vertu naturelle et véritable, et que les divines Ecritures ne lui attribuent ce nom, que comme elles le donnent aux chenilles et aux hannetons. Les évêques protecteurs de l'hérésiarque lui entendaient froidement proférer ces horreurs, loin d'en frémir.

Tous les autres se bouchaient les oreilles, et craignaient de se rendre complices du blasphémateur en l'écoutant. Une indignation soudaine s'empara de la multitude. Plusieurs, afin d'étouffer plus vite l'impiété, la voulurent condamner en général et sans nulle discussion, s'écriant qu'ils s'en tenaient à la foi reçue dès le commencement et perpétuée par la tradition. Mais d'autres leur firent entendre qu'il ne fallait rien faire sans délibération et sans le plus mûr examen. C'est pourquoi de savans évêques et de profonds théologiens, qui les accompagnaient, réfutèrent avec force les nouveautés impies, s'appuyant sur les livres saints, sur les écrits des premiers Pères, et même sur la dialectique. Mais aucun ne se distingua autant que le diacre Athanase.

Le patriarche d'Alexandrie l'avait cru, malgré sa jeunesse, capable de faire face aux plus dangereux sectaires; et la suite fit voir qu'il en avait bien auguré. Quoiqu'il n'eût pas encore trente ans, Athanase fit l'admiration de toute l'Eglise. Des talens éminens, cultivés par une excellente éducation; un esprit vaste, élevé; beaucoup de vivacité et de pénétration; une application et une érudition étonnante en tout genre, quoiqu'il évitât plus que personne d'en faire parade; un courage héroïque et supérieur à tous les travaux comme à tous les périls; un amour pour l'Eglise, tel que jamais ni Grec ni Romain n'en marqua pour la patrie; une dextérité sans exemple dans les affaires; un coup-d'œil juste pour découvrir les ressources quand tout semblait désespéré: toutes ces qualités mettaient une juste proportion entre cet illustre docteur et sa mission, si haute et si difficile, de défendre la foi dans le plus rude assaut qu'elle eut peut-être jamais à soutenir. Sa prudence surtout était incomparable. Les ennemis jaloux et sans nombre qui l'observaient sans cesse n'eurent jamais la satisfaction de lui voir faire une fausse démarche, et autant il réussissait à ménager des protecteurs à la bonne cause, à lier entre eux les orthodoxes, à entretenir d'heureuses correspondances, autant il savait tirer parti des âmes les plus froides, et de ces amis faibles souvent plus dangereux que les ennemis. Il semblait lire dans le fond des cœurs. Les fidèles étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses adversaires, et ceux-ci l'accusaient

de les pénétrer par les secrets de la magie, parce que sa pénétration leur paraissait avoir tout ce qu'on peut attribuer de plus incompréhensible à la divination. La piété, mais une piété noble et simple comme l'Evangile dont il était pénétré, et tous les dons de l'Esprit saint surpassaient en lui ceux de la nature. Il ne tenait qu'à Dieu et à l'Eglise, dont les intérêts et les siens furent inséparables pendant cinquante ans de combats, qui, en ébranlant une infinité d'évêques, ne furent pour lui qu'une suite de triomphes. Du fond des antres et des tombeaux où il fût souvent réduit à se cacher, il faisait trembler ses persécuteurs, appuyés de toute la puissance impériale.

Son extérieur n'avait cependant rien de fort recommandable. Il était petit, et d'une assez médiocre figure ; mais la grandeur et la force de son âme se peignaient dans ses regards et dans le calme inaltérable de son front. Sa douceur dans le commerce de la vie, sa complaisance et sa gaîté même, le faisaient aimer de tout le monde.

Il se fit admirer dès qu'il parut à Nicée, tant par la profondeur de sa doctrine, que par une éloquence insinuante et naturelle, qui de temps en temps étincelait de traits frappans et lumineux, et qui allait toujours à son but avec une rapidité presque inconnue aux Orientaux. Il s'opposa, sans nul respect humain, à Eusèbe de Nicomédie, le plus fier prélat de son siècle, vieux et rusé courtisan, protecteur exigeant, et très-dangereux ennemi. Aussi les Ariens commencèrent-ils dès-lors à craindre Athanase comme leur plus terrible antagoniste, et les fidèles à le regarder comme le boulevard de la foi catholique.

L'empereur s'était rendu à Nicée, près d'un mois avant la séance publique et solennelle du concile. Plusieurs évêques, ariens à ce qu'on croit, lui présentèrent des mémoires contre leurs confrères. Il les reçut d'un air sérieux et froid, les fit lier et serrer tous ensemble, bien cachetés, ordonnant qu'on les lui gardât jusqu'à un certain jour où il les pourrait lire. Il s'appliqua dans l'intervalle, avec toute l'indulgence et la douce activité d'un ange de paix, à rapprocher les esprits et à dissiper les ombrages. Enfin il se fit représenter les mémoires en plainte, et les brûla en présence des évêques, leur assurant qu'il n'en avait pas lu un seul article [1]. « C'est à Dieu, ajouta-t-il, de vous condamner ou de vous » absoudre : pour moi, qui ne suis qu'un homme, sans caractère » dans l'ordre des choses saintes, je ne m'ingérerai jamais à juger » ceux qu'il a établis en sa place pour nous juger nous-mêmes [2]. »

[1] Cod. Theod. l. 3. — [2] Ruf. 2, c. 2.

Ensuite il les exhorta, d'une manière énergique et touchante, à se pardonner tous leurs torts réciproques; et, s'il fallait faire droit sur les points essentiels, à ne rien publier, même en ce genre, qui pût scandaliser les peuples. Puis il ajouta que, s'il voyait de ses propres yeux un évêque commettre une faute honteuse, il le couvrirait de sa pourpre, pour le dérober à la malignité publique.

Il voulut que les Pères s'assemblassent dans le palais impérial, avec un éclat convenable à l'état de l'Eglise délivrée de la servitude et protégée par le maître du monde. Dans la plus grande salle du palais de Nicée, on disposa des deux côtés de longues files de bancs pour toutes les personnes qui devaient avoir place au concile. Au milieu s'élevait un trône richement paré, sur lequel on plaça le livre des saintes Ecritures, comme représentant l'Esprit saint qui les avait dictées, et qui allait les interpréter par l'organe des pasteurs à qui sa perpétuelle assistance avait été promise.

Pour l'empereur, il ne fut pas question de tribunal, après que sa foi vive et humble venait de reconnaître avec tant d'édification qu'il n'avait nulle autorité dans ces sortes de jugemens. On ne put lui faire agréer qu'un petit siége placé dans le milieu, à un bout de la salle, uniquement distingué par la richesse de sa matière; car il était d'or.

On n'en marqua que plus de respect à son entrée, tous les Pères se levant dans un respectueux silence, et témoignant une religieuse allégresse [1]. Il parut sans gardes, accompagné seulement de quelques-uns de ses ministres qui étaient Chrétiens. La beauté de son visage, qui, à l'âge de cinquante ans, avait conservé toutes les grâces de la jeunesse; une expression de physionomie haute et douce, des yeux extrêmement vifs, le corps le mieux fait qu'on pût voir, une démarche aisée et majestueuse, une taille au-dessus de tous ceux qui l'environnaient, tout en fixant sur lui les regards, faisaient reconnaître d'abord le souverain de cette auguste et nombreuse assemblée. Sa pourpre étincelait d'or et de pierreries. Mais il tenait ses yeux modestement baissés, et rougissait d'une humble pudeur qui, dans une multitude presque toute composée de saints, imprima de lui une idée beaucoup plus avantageuse que n'eût fait tout le faste de la grandeur. Arrivé à sa place, il se tint debout, et ne s'assit qu'après que tous les Pères l'en eurent pressé par signes; puis il les fit asseoir à leur tour.

Alors un des principaux prélats de l'assemblée, dont on ne

[1] Eus. Vit. l. 2.

saurait dire le nom avec certitude, se leva, du côté droit où il occupait la première place, félicita le prince sur tous les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, et le pria de continuer à faire usage des faveurs divines pour la prospérité de l'Eglise. Après s'être recueilli quelques instans, Constantin répondit qu'il regardait comme l'une des plus grandes grâces du Ciel le bonheur qu'il avait de se trouver parmi tant d'illustres personnages; qu'il ne doutait plus que, par leur moyen, on n'allât terminer les funestes divisions qui avaient ranimé l'espérance des ennemis du christianisme, ni que tant de saints et savans hommes ne s'entendissent pour achever tous ensemble de détruire l'idolâtrie. Afin de soutenir la majesté de l'empire romain, il fit son discours en langue romaine ou latine : mais on le rendit sur-le-champ en grec pour le grand nombre des Pères qui, étant Orientaux, entendaient cette langue beaucoup mieux que le latin.

Après ce discours, les évêques examinèrent la question de foi, avec la plus scrupuleuse attention, et avec toute la liberté que l'empereur déclarait leur laisser. On interrogea de nouveau Arius, que la présence impériale n'empêcha point de soutenir ses premiers blasphèmes. Les Eusébiens, tout en voulant pallier ses impiétés, en proféraient d'aussi grandes, ou même de plus grandes au fond; les principes entraînant comme de force les conséquences, et un abîme nouveau, selon l'expression des livres saints, s'ouvrant sous un premier abîme. Eux-mêmes à la fin demeurèrent interdits, en voyant les horreurs et les absurdités de leur système dans son développement : ils se contredisaient; ils se démentaient les uns les autres; ils achevaient de confesser leur propre honte par leur air d'étonnement et par leur silence. Les orthodoxes, les ayant ainsi confondus, exposèrent la croyance de l'Eglise. Constantin écoutait tout avec une patience et une douceur inaltérables, quoique la dispute fût très-animée dans les commencemens. Il saisissait avec une précision étonnante les points essentiels de la question, les présentait aux uns, tempérait la chaleur excessive des autres, parlait à tous avec une bonté et des grâces qui captivaient les cœurs. Il usa pour cela de la langue grecque, qu'il parlait très-élégamment.

On lut une lettre d'Eusèbe de Nicomédie, qui présentait l'hérésie d'une manière palpable, et manifestait la cabale des sectaires. Elle excita une telle indignation, qu'on la déchira publiquement, à l'extrême confusion de ce superbe évêque. Le parti ne perdit pourtant pas courage; mais il donna une confession de foi, dressée, dit-on, par Eusèbe de Césarée, plus modéré que celui de Nicomédie, et qui adoucissait beaucoup les blasphèmes d'Arius.

On ne laissa point que de la trouver défectueuse, comme rendant mal la génération éternelle du Verbe : on cria à la ruse et à la perfidie, et il s'éleva un grand murmure dans tout le concile.

On demanda en deux mots aux sectaires, s'ils reconnaissaient que le Fils de Dieu est la sagesse éternelle du Père, immuable, toujours subsistant en lui, qu'il est enfin le même Dieu que lui, le vrai Dieu [1]. La question était d'autant plus embarrassante, qu'elle n'avait pas été prévue. Ils demeurèrent quelque temps en balance ; et l'on s'aperçut qu'ils se faisaient des signes entre eux, et se disaient quelques mots à voix basse. Puis, se déterminant à la feinte et à l'imposture, ils admirent tous ces attributs du Fils de Dieu, en leur donnant parmi eux le sens qu'ils voulurent.

Pour déconcerter ce comble de l'artifice infernal, l'Esprit sain-inspira aux évêques de se servir du terme de *consubstantiel,* en grec, ὁμουσιος, qui devint depuis si fameux. Ce fut toujours là l'effroi et la ruine de cette hérésie ; nulle autre expression ne rendant avec la même énergie et la même précision la ressemblance parfaite, ou l'égalité du Père et du Fils, rapport qui ne peut exister entre les personnes divines, sans identité de substance. L'évêque de Nicomédie en sentit la force mieux que personne, et on l'avait parfaitement remarqué, dès la lecture de sa lettre impie qu'on venait de lacérer. Il y répugnait à dire le Fils incréé, précisément parce qu'en le croyant tel, il faudrait confesser aussi qu'il est de même substance que le Père, ou consubstantiel au Père.

Les hérétiques n'osèrent énoncer ce motif impie ; mais ils rejetèrent cette expression avec mépris et avec un air de scandale, en criant à la nouveauté, contre un mot qui ne se rencontrait point dans toute l'étendue des divines Ecritures. On prouva sans peine que l'Apôtre ne défend dans les termes que les nouveautés profanes, telles que les leurs, non les expressions qui deviennent nécessaires pour confondre les erreurs nouvelles. On leur fit néanmoins voir que le terme de consubstantiel n'était pas nouveau dans le langage ecclésiastique ; et que d'illustres docteurs, tels que S. Denys pape, et S. Denys d'Alexandrie, en avaient usé dans le sens dont il s'agissait, c'est-à-dire pour assurer que le Fils de Dieu est de même nature que son Père, et non pas son ouvrage. L'érudition d'Eusèbe de Césarée ne lui permit pas d'en disconvenir. On exclut de ce mot toutes les significations grossières qui pouvaient présenter quelque image corporelle, comme d'écoulement ou de division ; et l'empereur, quoique peu versé dans les matières théologiques, comprit, avec tous les assistans de bonne foi, qu'une pareille génération n'avait rien que de spirituel, de

[1] Theod. VIII, 8 et 9.

sublime et d'adorable, comme la divinité à qui on l'attribuait. On fit encore sentir la différence qui se trouvait entre ce mot pris dans le sens catholique, et la même expression entendue dans le sens grossier, pour lequel le concile d'Antioche l'avait rejetée, à l'occasion de Paul de Samosate; ce dogmatiseur impie voulant inférer de là une division réelle et matérielle en Dieu, telle qu'elle se rencontre entre diverses pièces de monnaie d'un même métal: c'était l'indécente comparaison qu'il employait.

Après qu'on eut mis en poudre toutes les futilités de la chicane, et fait choix des expressions les plus propres à proposer le dogme catholique, Osius en dressa le symbole qu'écrivit Hermogène, depuis évêque de Césarée en Cappadoce. Il était conçu en ces termes : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puis-
» sant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles; et en
» un seul Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du
» Père, c'est-à-dire de la substance du Père; Dieu de Dieu, lu-
» mière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré et non fait,
» consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au
» ciel et en la terre; qui, pour nous autres hommes, et pour notre
» salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme; a
» souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux,
» et viendra juger les vivans et les morts. Nous croyons aussi au
» Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où
» il n'était pas, et il n'était pas avant d'être engendré, et il a été
» tiré du néant; et qui prétendent que le Fils de Dieu est d'une
» autre hypostase ou d'une autre substance, soit muable, soit al-
» térable; la sainte Eglise catholique et apostolique leur dit ana-
» thème. »

Tous les évêques souscrivirent cette formule de croyance, à la réserve de dix-sept[1]. Constantin, qui avait laissé la plus parfaite liberté et témoigné une sorte d'indifférence avant le jugement du concile, menaça aussitôt après de son indignation ceux qui demeureraient indociles. Il n'en resta que cinq, les deux Africains Théonas et Second, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, et le fameux Eusèbe de Nicomédie, à qui, en qualité de patron principal de la secte, il convenait au moins de faire quelques difficultés avant de se soumettre. Pour Eusèbe de Césarée, moins entreprenant et moins résolu de son naturel, il obéit sur-le-champ, et admit le terme de consubstantiel, qu'il avait combattu la veille avec tant de vivacité. Quand l'autre Eusèbe, qu'une plus longue résistance eût perdu, vit que le crédit et la faveur ne le préserveraient pas

[1] Theod. VII, c. 8.

de la déposition ni du bannissement, il trouva enfin que ce qu'il venait d'appeler nouveauté absurde et scandaleuse, n'était plus ni l'un ni l'autre. Il fut imité par les évêques de Nicée et de Chalcédoine; et il n'y eut que Second et Théonas qui voulurent courir les mêmes périls que l'hérésiarque. Ils furent condamnés avec lui, et relégués en Illyrie; la princesse Constance, leur protectrice, n'ayant pas eu le crédit d'empêcher ces actes de vigueur. Mais comme les décisions du concile n'avaient produit aucun changement dans l'esprit de cette femme entêtée de doctrine et d'une fausse piété, elle continua d'accorder aux erreurs condamnées une protection secrète, qui devint l'une des principales causes des troubles et de la désolation de l'Eglise.

Les écrits d'Arius furent proscrits, comme sa personne, et nommément sa Thalie. On confirma aussi la condamnation de ses partisans, faite par le concile d'Alexandrie, entre autres, celle du diacre Euzoïus qui fut depuis évêque arien d'Antioche, et celle de Piste qui le fut d'Alexandrie.

L'un des objets du concile de Nicée était la question de la pâque, agitée depuis si long-temps. Les églises de Syrie et de Mésopotamie, suivant l'usage des Juifs, célébraient cette fête le quatorzième jour de la lune de mars, dimanche ou non. Le reste de la chrétienté la célébrait le dimanche le plus proche du quatorze; même les fidèles du Pont et de l'Asie-Mineure, qui avaient autrefois prétendu tenir de l'apôtre S. Jean la coutume contraire. Il parut aux Pères de Nicée que c'était le moment convenable de supprimer une diversité sujette enfin à beaucoup plus d'inconvéniens que sa suppression, surtout à cause du mauvais exemple ou de l'obstination factieuse de ceux qui entretenaient cette bizarrerie. Les Pères prescrivirent, d'un commun accord, de célébrer la pâque le même jour, qui serait constamment le dimanche d'après la pâque des Juifs. S. Athanase fait remarquer [1], que la définition faite à ce sujet commence par ces mots : *Nous avons voulu*, pour montrer que c'était un réglement de discipline, qui obligerait dorénavant tout le monde chrétien; au lieu que la profession de foi, n'étant qu'un témoignage de la croyance que l'Eglise avait invariablement conservée, commençait par ces mots : *Voici quelle est la foi de l'Eglise.*

Après les affaires générales, il en restait une de la dernière importance pour l'église d'Alexandrie et toutes ses dépendances, troublées depuis vingt-quatre ans par le schisme de Mélèce. Le concile statua, en termes exprès, que les anciennes coutumes se-

[1] De Synod. p. 823.

raient observées en Egypte, dans la Libye, dans la Pentapole, et que l'évêque d'Alexandrie continuerait d'exercer son pouvoir dans toutes ces provinces, puisque tel était l'usage de Rome. Ainsi l'exemple de l'Eglise romaine influait sur le gouvernement ecclésiastique et l'économie de l'Eglise universelle. On usa d'indulgence envers Mélèce, quoiqu'il en méritât si peu, comme lui et son parti ne le montrèrent que trop par toute la suite. On lui permit de rester dans la ville de Lycopolis, avec le titre d'évêque, mais sans fonctions et sans pouvoir [1]. Pour les clercs auxquels il avait imposé les mains, et l'on comptait parmi eux jusqu'à vingt-huit évêques, on ordonna leur réhabilitation, en des termes que les défenseurs d'une opinion trop singulière pour être fondée ont voulu entendre d'une ordination nouvelle. On décerna même qu'après cela ils seraient admis à la communion, mais qu'ils n'auraient rang qu'après les ministres institués par le patriarche d'Alexandrie. On ajouta qu'après la mort de l'évêque catholique, le mélécien pourrait occuper sa place, si on l'en trouvait digne, et si l'évêque d'Alexandrie approuvait l'élection. Les catholiques étant soutenus par la puissance civile, toutes les églises furent effectivement restituées au patriarche, et les schismatiques soumis et tranquilles, au moins pour un temps.

La discipline, qui commençait à se relâcher, attira aussi l'attention du concile. Il fit des canons ou réglemens généraux, au nombre de vingt, pour la conservation des anciennes coutumes. Voici les plus importans. On défend de recevoir dans le clergé ceux qui, par un zèle indiscret, se sont eux-mêmes faits eunuques. Le concile, suggérant des moyens plus raisonnables, pour obvier, soit au débordement des mœurs, soit au scandale, ne veut pas qu'un ecclésiastique ait chez lui aucune femme, si ce n'est sa mère, sa sœur, sa tante, ou quelque autre personne semblable, à l'abri de tout soupçon.

D'anciens historiens rapportent qu'on voulait passer plus avant, et défendre à ceux qui se trouvaient dans les ordres sacrés, d'habiter avec les femmes qu'ils avaient épousées étant laïques; mais que, sur les représentations du saint évêque Paphnuce, qui parlait sans intérêt, puisqu'il avait toujours gardé la virginité, on ne fit à ce sujet aucune loi nouvelle. Aujourd'hui l'on reconnaît que c'est là une histoire controuvée par les Grecs, qui, vers la fin du quatrième siècle, commencèrent à se relâcher sur le célibat des clercs majeurs, en alléguant vaguement le canon apostolique qui défend aux clercs de chasser leurs épouses. Il s'agissait unique-

[1] Soc. I, c. 5.

ment dans ce canon de ne point les abandonner, et non d'user du mariage. Autrement la prétention des Grecs les mettrait en contradiction avec eux-mêmes, en ce qui regarde les évêques qu'ils ont constamment obligés à la continence. Du temps de S. Jérôme, le célibat ecclésiastique, pour tous les ordres majeurs, était encore observé dans les patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche, et dans tout l'Orient, comme dans l'Occident. S. Epiphane traite également d'abus le relâchement en ce point [1]. Il fut au moins regardé comme abusif jusqu'au concile de Nicée.

On y ordonna aussi d'accorder l'eucharistie à tous ceux qui la demanderaient à la mort, pourvu qu'ils se fussent mis en état de la recevoir dignement [2]. On défendit aux évêques de conférer les ordres aux néophytes, et de changer d'église. Il fut encore statué qu'on déposerait les clercs usuriers. Par ménagement pour les lois civiles, dans le sens que nous avons déjà indiqué, le concile prononça contre les seuls ecclésiastiques coupables d'usure, bien éloigné cependant de l'approuver dans les laïques. L'Eglise tendait au contraire, par le bon exemple de ses ministres, à la bannir absolument de toutes les conditions, comme nous l'y verrons enfin réussir. Dans un autre canon, il est dit que l'évêque doit être institué par tous les évêques de la province, au moins par trois d'entre eux, munis du consentement des autres par écrit et en bonne forme; et que ce sera au métropolitain de confirmer ce qu'ils auront fait. Ici l'on trouve la division des provinces ecclésiastiques, réglée sur celle des provinces de l'Empire, et le nom de métropolitain donné de même à l'évêque de la capitale, qu'on appelle en grec *métropole*, c'est-à-dire *ville-mère*.

Après la juridiction universelle de l'évêque de Rome, en sa qualité de successeur du vicaire de Jésus-Christ, on voit celle d'Alexandrie et celle d'Antioche sur plusieurs provinces : celle d'Alexandrie, comme conférée à cette église par le Prince des apôtres, son fondateur dans la personne de S. Marc; et celle d'Antioche dérivant de la même source, c'est-à-dire de la chaire de Pierre, qui avait été établie dans cette ville, avant qu'il la transférât à Rome, avec la primauté de l'apostolat. D'autres prélats des premières villes de l'Empire jouissaient aussi de priviléges extraordinaires. Il y en avait trois qu'on nomma depuis exarques, savoir, l'évêque d'Ephèse, capitale de l'Asie proprement dite, l'évêque de Césarée en Cappadoce, et celui d'Héraclée en Thrace. L'évêque de Carthage avait de même une grande autorité sur toutes les provinces d'Afrique. Pour l'Eglise de Rome, si elle est comparée à quelques-unes des précédentes, ce n'est qu'à certains égards;

[1] C. Vigil. c. 1; Hær. 59, n. 4. — [2] Can. 13.

savoir, en considérant simplement son chef, soit comme evêque, soit comme métropolitain, soit comme primat ou patriarche. Toute la comparaison qu'on fait ici de la dépendance des églises d'Italie, nommées suburbicaires, comme de villes soumises à la juridiction des préfets du prétoire de Rome, avec les églises dépendantes de l'évêque d'Alexandrie, ne convient au souverain pontife qu'en sa qualité particulière de patriarche d'Occident, sans nul préjudice à celle de chef de l'Eglise universelle, trop bien établie dans tous les siècles précédens, pour que les Pères de Nicée trouvassent qu'il fût nécessaire d'en parler ; d'autant plus qu'ils ne touchaient cette matière que pour maintenir l'autorité de l'évêque d'Alexandrie contre les entreprises des Méléciens. Pour l'église de Jérusalem, encore nommée Elia et peu considérable, mais représentant l'ancienne qui avait été honorée de la présence du Fils de Dieu, les Pères jugèrent à propos de la décorer du titre d'église patriarcale, et d'accorder à son évêque une préséance d'honneur, sans préjudicier néanmoins aux droits de l'évêque de Césarée, son métropolitain.

Parmi les canons de Nicée, il en est encore deux remarquables concernant deux sortes d'hérétiques, les Novatiens ou Catharés, qui empruntaient cette orgueilleuse dénom ination au mot grec qui signifie pur ; et les Paulianistes, sectateurs de Paul de Samosate. Le concile décide qu'il faut rebaptiser les derniers quand ils rentrent dans le sein de l'Eglise, parce qu'ils n'étaient point baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Quant aux Novatiens, qui n'avaient point altéré la forme du baptême, qui n'erraient pas même dans la foi de la Trinité, les Pères, confirmant ce qu'avait autrefois statué le concile d'Arles, et plus anciennement encore le pape S. Etienne, défendent de rebaptiser, soit ces sectaires, soit aucun de ceux qui auront conservé le baptême de l'Eglise catholique : expression pleine de lumière, qui nous fait connaître que les sacremens administrés hors de l'Eglise n'en sont pas moins les sacremens de l'Eglise, à qui seule Jésus-Christ a fait ce don sacré [1].

Il se trouvait au concile un évêque novatien, nommé Acésius. L'empereur, à qui les soins et les démarches ne coûtaient rien quand il s'agissait d'une œuvre de zèle, demanda à cet évêque s'il était content du symbole de foi et du décret sur la pâque. «Seigneur, » répondit-il, le concile n'a rien innové; et c'est comme je l'ai ap» pris, ce qu'on a cru et observé depuis les apôtres.—Pourquoi donc, reprit Constantin, vous éloignez-vous de la communion géné-

[1] Socr. I, 10. Soz. I, 22.

» rale ? » Acésius lui exposa les causes de la séparation de Novat, c'est-à-dire le relâchement prétendu des catholiques, en ce qu'ils admettaient à la participation des saints mystères ceux des fidèles qui avaient péché mortellement depuis leur baptême. « Faites donc » une échelle pour vous, répliqua le prince en riant, et montez tout » seul au ciel. »

On rapporte au concile de Nicée beaucoup d'autres réglemens particuliers. Il est sûr, par exemple, qu'il défendit de se mettre à genoux pour prier le dimanche et durant tout le temps pascal, par respect pour la tradition, qu'il se piquait de révérer dans les moindres objets quand elle était ancienne. Mais la vénération de tous les âges pour cette auguste assemblée lui fit attribuer beaucoup d'autres lois qu'elle n'a point faites. Les Arabes et tous les Orientaux des derniers temps lui rapportent toute la discipline antique, et même un grand nombre de canons inconnus à l'antiquité, dont ils révèrent infiniment le recueil. Cette compilation apocryphe est connue sous le nom des canons arabiques du concile de Nicée. Le respect des Grecs et de tout l'Orient pour ce saint concile leur fit ordonner qu'on en célébrerait annuellement la mémoire, comme les fêtes des saints : observance encore pratiquée aujourd'hui à l'égard même de plusieurs autres conciles qu'ils honorent de la même manière, sur le modèle de cette première institution.

Les Pères, avant de se séparer, écrivirent leur lettre synodale. Quoique directement adressée à l'église d'Alexandrie et à ses dépendances, comme à la partie la plus intéressée du monde chrétien à ce qu'on venait de régler, elle concerne aussi toutes les autres églises. « Avant toutes choses, disent les Pères, nous avons » examiné, en présence de l'empereur, l'hérésie d'Arius et de ses » sectateurs ; et il a été résolu tout d'une voix de l'anathématiser, » lui, sa doctrine et ses ouvrages impies, avec les blasphèmes qu'il » vomissait contre le Fils de Dieu, en disant qu'il fut tiré du néant, » qu'il n'était point avant d'être engendré, et qu'il y a eu un temps où » il n'existait pas ; que, par son libre arbitre, il pouvait s'adonner » au vice ainsi qu'à la vertu, et qu'il est créature. » Le saint concile anathématise toutes ces horreurs, qu'il n'a même entendu prononcer qu'en frémissant. « Pour ce qui regarde la personne d'Arius, » déjà vous avez appris, ou bientôt vous apprendrez de la voix pu» blique, comment on l'a traité. Nous ne voulons pas paraître in» sulter à un homme qui a reçu, par le bannissement, la digne ré» compense de son crime. Son impiété a eu la force de perdre avec » lui Théonas de Marmarique et Second de Ptolémaïde : c'est pour» quoi on les a enveloppés dans son châtiment. » On rapporte ensuite

ce qui avait été ordonné touchant le schisme des Méléciens et la célébration de la pâque.

Comme ce n'était point assez de publier les décisions, l'empereur interposa son autorité pour l'exécution des décrets, et fit écrire dans toutes les provinces des lettres où ce sage prince proposait le jugement du concile comme un oracle divin, après lequel il n'était plus question d'examiner, mais seulement d'obéir. « Tout ce » qui se fait dans les saints conciles, dit-il expressément, et telle » fut dans tous les temps la persuasion des vrais fidèles, doit se » rapporter à la volonté de Dieu. C'est par elle que j'ai donné mes » soins pour rassembler à Nicée le plus grand nombre possible » d'évêques, avec lesquels moi-même, comme un d'entre vous, car » je fais mon plus doux plaisir de servir le même maître, je me suis » appliqué à connaître la vérité [1]. On a donc examiné, avec la plus » grande diligence, tout ce qui avait pu donner lieu à la division. » Et Dieu veuille nous le pardonner! quels affreux blasphèmes » n'avons-nous pas entendu proférer touchant notre Sauveur, no- » tre espoir et notre vie, par des gens d'une doctrine contraire aux » divines Ecritures et à notre sainte foi! Plus de trois cents évê- » ques, très-vertueux et très-éclairés, sont convenus d'une même » croyance, qui est en effet celle de la loi chrétienne. Le seul » Arius a été convaincu d'avoir, par l'instigation du démon, semé » l'impiété, premièrement parmi les Egyptiens ses compatriotes, » puis en beaucoup d'autres endroits. Recevons donc la foi que » le Seigneur tout puissant nous a enseignée, et que les frères sé- » parés par les ténébreuses intrigues d'un émissaire infernal s'em- » pressent de se réunir. Car, ce que trois cents évêques ont or- » donné, n'est autre chose que la sentence du Fils unique de » l'Eternel : l'Esprit saint ayant déclaré la volonté de Dieu par » l'organe de ces grands hommes qu'il inspirait. Ainsi, que personne » ne balance, que personne ne diffère, mais que tous reviennent » avec joie au chemin de la vérité. »

L'empereur condamnait en même temps au bannissement Arius, avec ses deux plus opiniâtres sectateurs, Théonas et Second. Tous les autres étaient flétris par le nom infâme de Porphyriens, comme renouvelant les impiétés de Porphyre, c'est-à-dire l'idolâtrie, en adorant la créature dans le Fils de Dieu, qu'ils disaient tiré du néant. On les assujettissait encore à payer chacun, outre leur capitation ordinaire et personnelle, celle de dix autres personnes. Enfin les écrits de l'hérésiarque étaient condamnés au feu; et quiconque serait convaincu d'en avoir recélé quelqu'un, au lieu de

[1] Socr. I, 5.

le représenter et de le brûler, devait être puni de mort aussitôt qu'il serait pris. Telle était la sévérité avec laquelle la puissance impériale avait coutume de faire exécuter ses rescrits. Autant l'empereur avait marqué d'indifférence ou laissé de liberté jusqu'au jugement, autant il usait d'autorité et de célérité pour le mettre à exécution : en sorte que cette grande affaire fut entamée et consommée dans l'espace d'un an; et le concile même, qui finit le 25 août, vers le commencement de la vingtième année de l'empire de Constantin, ne dura guère au-delà de deux mois. On fit une seule et même fête pour célébrer l'anniversaire de l'heureux avénement de Constantin à l'empire, et l'issue non moins heureuse du concile. Eusèbe de Césarée, qui, à la faveur de la supercherie et des équivoques, se faisait tolérer par l'Eglise et considérer de l'empereur, prononça son panégyrique. Constantin combla tous les évêques d'actions de grâces, de caresses, de présens, et voulut même les régaler, avant leur séparation [1]. Tous furent introduits avec honneur, entre deux lignes de gens de guerre, dans ce palais peu auparavant si redouté, et d'où il était émané contre eux tant de sanglans édits. A peine concevaient-ils ce qu'ils voyaient; et c'était pour eux comme un songe, que ces gardes armés en ce beau jour pour leur honneur, après l'avoir été si longtemps pour les immoler. L'empereur, en disant adieu aux évêques, leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces, par lesquelles, non content de pourvoir à la sûreté et à la prospérité de leurs églises, il établissait des pensions pour les vierges, pour les veuves et pour tout le clergé.

Les principaux d'entre eux étaient chargés de notifier partout les ordonnances du saint concile; et voici le détail de ces commissions, très-intéressant, en ce qu'il nous fait connaître l'ordre hiérarchique de ce temps-là, avec la géographie ecclésiastique [2]. Osius de Cordoue, tant par lui que par les deux autres légats Viton et Vincent, devait communiquer les dispositions du concile à Rome, à l'Italie, à l'Espagne et aux autres nations dont les terres sont baignées par l'Océan, c'est-à-dire aux Gaulois, aux Germains et aux Bretons. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, les devait intimer à l'Egypte, à la Pentapole, à la Libye et aux provinces voisines; Macaire de Jérusalem et Eusèbe de Césarée, à la Palestine, à l'Arabie et à la Phénicie; Eustathe d'Antioche, à la Célésyrie, à la Mésopotamie et à la Cilicie; Jean, évêque des Perses, à toute la Perse et aux Grandes-Indes; Léonce de Césarée en Cappadoce, à sa province de Cappadoce, à la Galatie, au Pont, à la Paphlago-

[1] Theod. l. 11. — [2] Gelas. l. 11, c. 35.

nie, à la grande et à la petite Arménie; Théonas de Cizyque, à l'Asie simplement dite, ou Asie proconsulaire, à l'Hellespont, à la Lydie et à la Carie; Nunechius de Laodicée, à la première et à la seconde Phrygie; Alexandre de Thessalonique, à la Macédoine, à la Grèce ou Achaïe, à la Thessalie, à l'Illyrie, à l'une et l'autre Scythie; Alexandre, alors prêtre et depuis évêque de Bysance, aux îles Cyclades; Protogène de Sardique, à la Dacie, à la Dardanie et aux pays voisins; Piste de Marcianople, à la Mysie et aux régions limitrophes; enfin, Cécilien de Carthage, aux provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie.

Cependant Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, qui avaient signé le symbole du concile après quelque résistance, ne tardèrent point à mettre au jour le fond de leur foi ou de leur fourberie. On dit même qu'ayant corrompu le dépositaire des actes du concile, ils en effacèrent leur signature. L'empereur en fut outré, fit prononcer contre eux la déposition canonique et pourvoir à leurs places, et les relégua dans les Gaules. Il écrivit incontinent à l'église de Nicomédie, pour justifier sa sévérité, qu'il motive de plus loin, en accusant Eusèbe, entre autres choses, d'avoir été complice de la cruauté de Licinius contre les fidèles, de sa conjuration même, et de la guerre qui avait enfin coûté à ce tyran la couronne et la vie.

Le saint vieillard Alexandre mourut peu après son retour à son église, et, avant d'expirer, il témoigna un désir extraordinaire d'avoir Athanase pour successeur. Mais l'humble diacre craignait autant cette dignité qu'il la méritait. Il s'était caché, dès qu'il avait vu le patriarche à l'extrémité[1]. Le malade le demanda plusieurs fois avec un grand empressement; et comme on ne pouvait le trouver : *Athanase*, s'écria-t-il d'un ton prophétique, *tu n'échapperas point*. Aussitôt le saint expiré, les évêques de la province s'assemblèrent avec tout le peuple catholique, qui nommait à grands cris et tout d'une voix Athanase pour son évêque. Durant plusieurs jours consécutifs, la multitude ne sortit pas de l'église, et n'en laissa pas sortir les prélats. Athanase fut enfin découvert, et solennellement ordonné, à la vue et aux acclamations de toute la province : ce qui ne put se terminer, à cause des obstacles qu'il apporta, que dans les derniers jours de l'année 326, c'est-à-dire plus de huit mois après la mort de son prédécesseur, arrivée le 17 avril précédent.

La mémoire de S. Alexandre est justement et universellement chère à l'Eglise. Les Pères de Nicée, dans leur lettre synodale, ne

[1] Theod. I, 26.

louent pas moins sa modération et sa sagesse à conserver la paix, que son zèle contre les nouveautés impies. Il est fort étonnant que Socrate, qui rapporte cette lettre [1], accuse ailleurs ce saint évêque d'avoir agi contre Arius par un esprit d'aigreur et de colère. Mais ce n'est pas le seul point sur lequel cet historien se trouve peu d'accord avec lui-même en cette matière, puisqu'il raconte en se contredisant dans un même chapitre, et qu'Alexandre, à l'occasion d'Arius, ôta aux prêtres d'Alexandrie le pouvoir de prêcher, et que les docteurs expliquaient dans cette ville les saintes Ecritures au peuple, les mercredis et les vendredis [2]. Aussi est-il démenti, dans une accusation si peu méditée, par Théodoret [3], par Sozomène, par Ruffin [4], par Gélase de Cyzique [5], c'est-à-dire par tous les garans de ces faits anciens. Sozomène va jusqu'à inculper en quelque sorte S. Alexandre de la faute contraire, en nous apprenant que plusieurs personnes blâmaient ce prélat modéré d'avoir toléré trop long-temps l'hérésie d'Arius [6].

Les vrais fidèles ne se consolèrent de la mort d'un si digne pasteur que par l'élection d'Athanase. Quand la nouvelle en parvint aux pieux solitaires dont l'Egypte était remplie, ils en rendirent à Dieu les plus ferventes actions de grâces. Ceux de la Thébaïde déclarèrent avoir eu des signes miraculeux de l'approbation du Ciel. S. Pacôme, leur chef, eut enfin une révélation, sous les symboles mystérieux de colonne et de flambeau, que ce saint et savant évêque serait celui qui éclairerait principalement l'Eglise, et en étaierait l'édifice dans les jours de sa prochaine calamité; qu'il aurait bientôt à soutenir de terribles assauts pour la défense de la foi, mais qu'il surmonterait tout, la conserverait pure et sans altération, et la ferait refleurir par tout le monde.

Ce grand maître de la vie cénobitique, à laquelle il avait mis comme la dernière main et donné une forme stable, était parvenu en quelques années à la sainteté la plus éminente. Quoique né de parens infidèles, on avait cru apercevoir dès sa plus tendre jeunesse les marques de sa prédestination, dans son amour extrême pour la chasteté et dans d'autres inclinations trop vertueuses pour n'être pas les effets d'une grâce extraordinaire. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé pour porter les armes [7]. On l'embarqua avec plusieurs autres soldats, et le soir ils arrivèrent dans une ville, où quelques particuliers, touchés de compassion pour cette jeunesse engagée contre son gré, la traitèrent avec tant d'humanité et de bienveillance, que Pacôme voulut connaître le motif d'une charité si édifiante. On lui apprit que ces âmes compatis-

[1] Lib. 1, c. 9. — [2] Lib. 5, c. 23. — [3] Theod. p. 524. — [4] Ruf. p. 159. — [5] Gel. p. 50. — [6] Sozom. p. 426. — [7] Vit. Patr.

santes faisaient profession de croire que le Fils de Dieu était venu sur la terre pour le salut des hommes, et qu'à son imitation ils se rendaient bienfaisans envers tout le monde, dans l'espérance d'une autre vie, où ils en seraient récompensés. « Dieu tout puissant, » s'écria-t-il aussitôt en levant les mains et les yeux au ciel, si vous » me tirez des embarras où je suis, et me faites connaître une ma» nière si digne de vous servir, je vous le promets et j'en jure par » vous-même, je m'y attacherai avec une fidélité inviolable. » Il continua son voyage, et sitôt qu'il put obtenir son congé, il revint dans la Thébaïde sa patrie, où il fut mis au nombre des catéchumènes, et peu après baptisé.

Ayant appris qu'un saint vieillard, nommé Palémon, servait paisiblement le Seigneur dans le fond du désert, près la mer Rouge, il alla solliciter la grâce de devenir son disciple. Les plus terribles austérités, et la peinture peut-être encore plus effrayante qu'on lui en fit, ne purent ébranler sa résolution. Il demeura douze ans avec Palémon, priant continuellement, tout en travaillant à faire des cilices, ou à d'autres ouvrages des mains, tant pour mortifier sa chair que pour se procurer les moyens de soulager les pauvres. Ces deux fervens solitaires vivaient de rien, et presque déjà comme des âmes affranchies de leurs corps. Un jour de Pâques, Palémon dit à Pacôme de préparer une nourriture un peu plus recherchée, pour honorer la fête. Celui-ci assaisonna d'huile les herbes sauvages qu'ils avaient coutume de manger. Mais, au moment d'en faire usage, Palémon fondant en larmes et se frappant la poitrine : *Quoi,* dit-il, *mon Sauveur a été crucifié, et je me nourrirais délicatement!* Jamais il ne put se résoudre à toucher à un mets qui lui parut trop exquis, tout insipide qu'il était. Lorsqu'on l'exhortait à prendre quelque soulagement dans ses infirmités, il opposait les exemples des martyrs, dont il avait été témoin oculaire dans le temps des persécutions.

Pacôme pouvait avoir trente-trois ans, quand il s'enfonça davantage dans la solitude, vers les bords les moins fréquentés du Nil. Comme il était en prières dans un lieu nommé Tabenne, il entendit une voix qui lui dit : « Demeure ici, Pacôme, et fais-y un » monastère pour tous ceux qui viendront chercher sous ta con» duite la route du salut. Tu les gouverneras suivant la règle que » je te donnerai. » Aussitôt un ange lui apparut, et lui présenta une table écrite qui contenait cette règle. S. Palémon mourut quelque temps après, et Pacôme construisit un bâtiment, bien simple sans doute, mais d'une étendue proportionnée à la multitude qu'on lui annonçait. En peu d'années, il y vit plus de cent cénobites, qui vivaient en commun, sans la moindre propriété,

sous l'obéissance d'un même supérieur et l'observance de la même règle. La sainteté de ces solitaires, souvent confirmée par des miracles, attira un nombre toujours plus grand de disciples, de toutes les parties du monde, en sorte qu'il se trouva jusqu'à six cents moines dans le principal monastère, et plus de trois mille en plusieurs autres qu'il y fallut ajouter.

Dans le désert de Nitrie, aussi en Egypte, vivait un autre solitaire nommé Ammon. Il était d'une famille distinguée dans le pays par sa noblesse et son opulence, et ses parens l'avaient obligé de se marier à l'âge de vingt-deux ans. Mais appelé dès-lors à une vie plus parfaite, il persuada à son épouse de garder la continence, et ils menèrent ensemble cette vie angélique dix-huit ans entiers. Après quoi, se trouvant sans doute plus en liberté, Ammon se retira au mont de Nitrie, ainsi appelé du nitre qu'on en tirait en abondance. Là, il devint supérieur d'une multitude de moines; et son épouse gouverna, de son côté, des troupes nombreuses de vierges. Il mourut, âgé de soixante-deux ans, célèbre par ses vertus et par ses miracles. S. Antoine, son sage appréciateur et son ami, qui se trouvait à treize journées de chemin, vit de là son âme monter au ciel.

Ce père de la vie monastique, depuis le voyage qu'il avait fait à Alexandrie pendant la persécution de Maximin, habitait au fond du désert qui est entre le Nil et la mer Rouge. Pour éviter le commerce des gens du monde qui interrompaient la douceur de ses entretiens avec Dieu, il avait erré trois jours et trois nuits dans ces lieux sauvages, en cherchant un endroit où il pût subsister et se tenir caché. Il avait enfin trouvé une montagne d'où jaillissait une source abondante, qui devenait bientôt un beau ruisseau ombragé de palmiers et de divers arbustes. La verdure et la fraîcheur de ces bords tranquilles, qui contrastaient agréablement avec les sables et les monts arides du voisinage, et qui élevaient l'esprit d'Antoine à la contemplation des perfections infinies du Créateur, l'affectionnèrent à ce lieu nommé Colzim. Par le moyen de quelques frères qui connurent sa retraite, il se munit d'une houe, d'un peu de blé, laboura la terre qui lui parut la meilleure, et se mit en état de vivre sans être à charge à personne. Il fit aussi un petit jardin, où il sema des légumes pour ceux des freres qui le viendraient voir.

Trois solitaires, entre autres, prirent la coutume de le visiter une fois l'an. Il observa que l'un des trois ne disait mot, et laissait toujours parler les deux autres. Le saint lui en demanda la raison, moins pour apprendre ce qu'il présumait, que pour avoir

lieu de le guérir d'une timidité à laquelle il attribuait cette extrême réserve. Mais le solitaire lui répondit : *Mon père, il me suffit de vous voir, pour mon édification.* En effet, tout l'extérieur d'Antoine avait un certain air de sainteté, de dignité, et je ne sais quoi d'analogue à ce qu'on racontait de lui, qui le faisait d'abord reconnaître à ceux même qui ne l'avaient pas encore vu. Il n'était pas d'une taille avantageuse, mais il imposait par son maintien noble et recueilli, sans cesser d'être d'une gaîté et d'une sérénité qui annonçaient au premier aspect tout l'empire qu'il avait sur son âme. Il semblait qu'il fût sans passions. Depuis qu'il avait acquis une entière union avec Dieu, il n'avait plus d'attache aux délices même de la contemplation ni à sa chère solitude, quand le zèle ou la complaisance le demandait ailleurs.

Les frères lui persuadèrent de descendre de sa montagne, pour visiter les monastères de Piper, établis sous sa direction. Il partit aussitôt, accompagné de quelques-uns d'entre eux, et fit charger sur un chameau de quoi vivre en traversant le désert. La chaleur était excessive, et l'eau manqua aux voyageurs. Ils en cherchèrent inutilement dans tout le canton. Désespérant enfin d'en trouver, et n'ayant plus la force de marcher, ils se jettent par terre, accablés de langueur, et laissent aller le chameau à l'aventure. Plus endurci que les autres par l'exercice de la pénitence, le saint vieillard se trouvait moins faible : mais il était pénétré de la plus vive douleur, à cause du péril où il voyait ses compagnons. Il s'écarta en soupirant, et se mit en prières à genoux, les bras étendus. Du lieu même où il priait, le Seigneur fit aussitôt sortir une eau fraîche, avec laquelle toute la troupe se désaltéra. Ils recouvrèrent leurs forces, remplirent leurs outres ; et toute leur inquiétude ne fut plus que pour la bête de somme, égarée et chargée de leurs provisions. Ils la trouvèrent arrêtée à une pierre, sa corde s'y étant accrochée, par un hasard dont ils ne méconnurent pas l'auteur, et ils achevèrent heureusement leur voyage. Le saint abbé eut la consolation de retrouver les monastères de Piper dans le meilleur ordre. Il leur accorda quelques jours, qu'il partagea entre ses enfans en Jésus-Christ et sa digne sœur, vieillie dans la virginité, et dont les filles spirituelles, qu'elle formait à la perfection de leur état dans le même canton, ne le cédaient point en vertu aux communautés d'hommes les plus courageuses. Il reprit ensuite le chemin de sa montagne.

Alors il fut visité par S. Hilarion, destiné par la Providence à instituer en Palestine et en Syrie les saintes observances des solitaires de l'Egypte. Les parens d'Hilarion, comme ceux de Pacôme, étaient idolâtres : mais la grâce les prévint également de ses béné-

dictions [1]. Du bourg de Tabathe, lieu de sa naissance, près Gaze, on l'avait envoyé étudier à Alexandrie. Outre les sèches notions de la grammaire, il y avait appris la science inestimable du salut, dans laquelle déjà il s'était rendu fort habile. Afin de s'y perfectionner de plus en plus, il demeura environ deux mois auprès de S. Antoine, dont la renommée, toute grande qu'elle était, lui parut infiniment au-dessous de la vérité. Ce court espace de temps suffit au digne émule de l'homme de Dieu, pour se former à sa manière de vivre, à la prière assidue, à l'humilité, à la constance dans le travail, aux austérités et à la régularité. Toutefois Hilarion n'avait alors que quinze ans : mais si la maturité devança jamais l'âge dans l'âme forte de ces premiers orientaux, ce fut surtout dans un saint à qui la grâce rendit, toute sa vie, l'héroïsme comme naturel. Il ramena quelques solitaires égyptiens dans son pays, où son père et sa mère venaient de mourir, et lui avaient laissé des biens considérables, qu'il partagea entre ses frères et les pauvres, sans oublier aucune autre personne que la sienne dans cette distribution.

Il y avait une vaste solitude qui, commençant à quelques milles de la ville de Majume, s'étendait fort au loin sur les rives de la mer. Elle n'était habitée que par des brigands, qui en parcouraient perpétuellement l'étendue pour surprendre les voyageurs, ou dépouiller les navigateurs échappés à la tempête. C'est là que s'établit le jeune Hilarion, entre la mer et un marais, méprisant tout autre péril que celui que court le salut au milieu des piéges du siècle. Il portait pour tout habillement un sac avec une tunique de peau, que lui avait donnée S. Antoine, et un manteau de paysan. Son lit consistait en une simple natte de joncs étendue par terre, et sa cellule, à peine de la grandeur de son corps, paraissait plutôt un sépulcre qu'une maison. Cinq à six onces de pain d'orge, avec quelques herbes cuites, c'est tout ce qu'il consomma par jour, depuis ses premières années jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il ne laissa pas que d'atteindre.

Dès le commencement de sa retraite, il fut découvert par les brigands, qui, ne pouvant rien enlever à un homme dépouillé de tout, se divertirent à lui faire peur. Ne se donnant pas d'abord pour ce qu'ils étaient, ils lui demandèrent s'il ne craignait pas les voleurs. « Pourquoi les craindrais-je, répliqua-t-il, puisque je ne » possède rien ? — Mais ils peuvent vous ôter la vie, poursuivirent » les brigands. — Cela est vrai, dit-il; mais quand on n'est attaché » à rien en ce monde, on craint peu de le quitter. » L'ennemi du

[1] Hier. Vit. Hilar.

salut lui livra de rudes combats, qui ne cessèrent d'accroître ses vertus pendant vingt-deux ans, après lesquels le ciel manifesta sa sainteté par d'éclatans miracles. Quand il venait quelques malades de Syrie en Egypte, pour implorer les secours de S. Antoine: « Pourquoi venir de si loin? leur disait le père de la vie ascétique. » N'avez-vous pas chez vous mon fils Hilarion? » Celui-ci eut bientôt un grand nombre d'imitateurs. Toutes les solitudes de la Palestine et de la Syrie, et hors de l'Empire, le pays de l'Euphrate, l'Arabie et la Perse furent peuplés de fervens émules, qu'un si grand exemple lui suscita parmi les hommes les plus barbares.

Mais ce n'était pas seulement dans les déserts que la grâce de l'Evangile opérait : le trône même fournissait de grandes leçons et de grands modèles. Constantin paraissait toujours ne faire cas de sa puissance que pour faire triompher les vertus et la religion. Pour seconder les vues de l'Eglise, il donna une loi qui tendait à diminuer les usures si fort accréditées parmi les Romains, en attendant qu'on les pût abolir tout-à-fait. Il faisait journellement distribuer aux pauvres du blé, des habits, avec de l'argent. Personne n'était exclu de ces charités : mais ses officiers avaient ordre de les répandre avec plus d'abondance sur les Chrétiens. Par le même esprit, dans les lois publiées en faveur des ecclésiastiques, cet empereur déclarait que ses faveurs devaient être réservées aux catholiques; et que les hérétiques ou schismatiques, loin de prétendre aux immunités qu'il accordait, seraient au contraire plus chargés que le reste de ses sujets. Il protégeait et honorait spécialement les personnes qui se vouaient à une plus grande perfection, comme les vierges et les solitaires, dont quelques-uns en particulier, tels que S. Antoine, lui avaient donné la plus haute idée de tous les autres.

La princesse Hélène, mère de l'empereur, le secondait parfaitement dans ses desseins religieux. Elle faisait son plus doux plaisir d'être la distributrice des aumônes du prince, qui lui abandonnait absolument la disposition de ses trésors, tant pour soulager les misérables que pour donner de l'éclat au culte public. Et jamais il ne fut plus à propos de frapper les sens par une sainte magnificence. Il s'agissait de faire impression sur des hommes qui avaient toujours ignoré ce que c'était qu'honorer la Divinité avec la dignité et la grandeur convenables. Hélène s'occupa donc, pendant une bonne partie de sa vie, à bâtir ou à décorer des églises. Elle entreprit le voyage de la Terre-Sainte, dans le dessein de découvrir le sépulcre du Sauveur, enterré sous des monts de ruines. Les idolâtres avaient fait tous leurs efforts pour en effacer jusqu'à

la mémoire, et pour ensevelir jusqu'à la place qui en pouvait rappeler le souvenir. Ainsi ils l'avaient couvert d'un amas de débris et de terres rapportées, pavé par-dessus, et assez consolidé, pour y bâtir un temple à Vénus : piége tendu, par un raffinement d'impiété, à la religion même des fidèles, qui, en venant adorer le Dieu fils d'une vierge, seraient censés tout au contraire rendre leurs hommages à la déesse de l'impudicité. L'impératrice fit d'abord raser ce temple impur. Après quoi l'on creusa avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'outre le sépulcre, on trouva trois croix enterrées sous les ruines.

L'embarras fut de distinguer, entre les trois, l'instrument sacré de notre salut. S. Macaire, alors évêque de Jérusalem, les fit toutes porter chez une femme affligée depuis long-temps d'une maladie incurable, et connue de tout le monde. On lui appliqua chacune de ces croix, en suppliant l'Eternel d'honorer, par une guérison miraculeuse, celle qui avait été arrosée du sang de son Fils. L'impératrice était présente, et toute la ville dans l'attente de l'événement. Les deux premières croix furent appliquées sur la malade, sans qu'elle s'en trouvât mieux. Mais sitôt qu'elle eut touché la dernière, elle se leva sur-le-champ, et se trouva parfaitement guérie[1]. Quelques écrivains ajoutent que l'on approcha ensuite cette croix d'un corps mort, et qu'incontinent il ressuscita. Ce dernier fait, moins garanti que le premier par les historiens modernes, repose néanmoins sur les mêmes preuves, c'est-à-dire sur la tradition de tous les habitans de Constantinople, et les témoignages écrits de plusieurs contemporains, d'où sont également partis les auteurs respectables de l'antiquité, qui nous ont transmis la substance de ce fait merveilleux. Hélène envoya une partie considérable de la croix à l'empereur son fils, et déposa le reste dans une grande châsse d'argent, pour être conservé dans une basilique superbe, la merveille de son siècle, que l'on commença dès-lors à construire, et qui ne put être achevée que six ans après.

Voici la description que les anciens nous ont transmise de cette église, érigée sous le titre de la Résurrection auprès du Saint-Sépulcre, auquel fut habilement adapté tout le plan de l'édifice. La grotte du sépulcre était revêtue en dehors de colonnes d'un travail exquis, et de toutes sortes d'ornemens les plus précieux. De ce portique, on entrait dans une vaste cour ou place, pavée de marbre, bordée de trois côtés d'une longue galerie, et terminée au levant par le temple, encore plus admirable, tant pour sa grandeur et la justesse de ses proportions, que pour la richesse de ses

[1] Theod. 1, 18; Ruf. 1, 7; Soc. 1, 17; Socr. 11, 4.

décorations. On sentait au premier aspect que la puissance romaine ne s'était pas en vain proposé de construire le plus digne monument qu'on pût voir en ce genre. L'intérieur du temple était incrusté, dans son immense étendue, du marbre le plus rare et le plus varié ; le dehors bâti de pierres si polies et si bien jointes, que la correction du travail causait encore plus d'admiration que la recherche des matériaux; et la voûte couverte d'un lambris en sculpture, tout doré, et d'un éclat éblouissant. Les bas-côtés formaient deux galeries à double étage, dont les voûtes ou plafonds étaient également enrichis d'or. Trois portes, d'une élévation majestueuse, s'ouvraient sur la cour. En face, quand on entrait, ou au chef de tout l'édifice, on apercevait une colonnade en demi-cercle, comprenant douze colonnes, dont chacune portait l'un des apôtres, et dont les chapiteaux étaient ornés de grandes coupes d'argent. C'était là ce qui formait le sanctuaire, au milieu duquel se trouvait l'autel. A l'autre extrémité de tous ces bâtimens, en deçà de la cour et des portiques, il y avait une avant-cour formée par deux galeries, une de chaque côté. On y entrait par une première porte, qui donnait sur la place publique où se tenait le marché. De là, les regards se portant, à travers un lointain si décoré, jusque dans la profondeur du lieu saint, personne ne passait, surtout les premières fois, sans éprouver un saisissement religieux qui approchait du ravissement.

Telle était l'église si justement célèbre du Saint-Sépulcre, pourvue d'une quantité innombrable de vases d'or et d'argent, et de toutes sortes de richesses. Elle subsista jusqu'à l'an 1009 de l'ère chrétienne, qu'elle fut abattue par les Musulmans. Plusieurs autres fois elle fut ruinée, puis rebâtie, mais jamais avec sa première magnificence. Autour de l'église, hors de l'emplacement de l'ancienne Jérusalem, se forma une ville que tant d'objets capables d'inspirer l'enthousiasme faisaient presque prendre à Eusèbe, ainsi qu'il s'en exprime, pour la nouvelle Sion décrite par les prophètes. Elle reprit alors son ancien nom, et perdit celui d'Elia que l'empereur Adrien lui avait donné.

Constantin fit encore bâtir une magnifique église sur le mont des Olives, afin d'honorer aussi le lieu de l'ascension du Sauveur; et une autre à Bethléem. On construisit en même temps à Nicomedie une basilique digne de cette ville impériale, c'est-à-dire de la résidence ordinaire des empereurs d'Orient. Antioche, capitale de Syrie, eut un temple si riche, qu'on l'appelait *l'église d'or*. Le corps de l'édifice, d'une hauteur extraordinaire, était de forme octogone, accompagné tout à l'entour de chapelles et de souterrains, le tout dans une vaste enceinte bâtie avec la même noblesse. A

Rome, on construisit dans le palais de Latran l'église du Sauveur, appelée Saint-Jean-de-Latran, à cause de son baptistère où était l'image de S. Jean-Baptiste. C'est la première église de Rome, et la station des plus grandes solennités. L'empereur donna à ce baptistère, en terres et en maisons, environ cent quinze mille livres de rente.

Il bâtit à Rome sept autres églises, Saint-Pierre au Vatican, la seconde des églises patriarcales, en mémoire de la sépulture du Prince des apôtres; Saint-Paul, à quelque distance du lieu de son martyre; Sainte-Croix, pour honorer avec la dignité convenable la partie de la vraie croix qu'Hélène avait envoyée de Jérusalem; l'église de Sainte-Agnès, avec son baptistère; celle de Saint-Laurent, hors de la ville, au lieu de la sépulture de ce martyr; celle des saints martyrs Pierre et Marcellin, où fut inhumée Ste Hélène. Il y en eut encore plusieurs dans le reste de l'Italie, comme à Ostie, à Albe, à Capoue, à Naples, toutes richement dotées; en sorte que l'on conçoit difficilement qu'un seul prince ait pu fournir à tant de dépenses.

Aussi sage néanmoins que religieux, il ne tirait pas du trésor public le fonds de ces bonnes œuvres : trop convaincu que, pour le bien même de l'Eglise, si étroitement lié au repos public, l'Etat ne doit point s'épuiser en libéralités excessives, et que la munificence la plus sainte doit craindre de tomber en des inconvéniens quelquefois aussi fâcheux que l'épargne. Mais le sage Constantin trouvait des ressources immenses dans les biens confisqués autrefois sur les fidèles qui étaient morts sans héritiers; dans les revenus des temples des idoles, dont il jugeait ne pouvoir mieux réparer la profanation, qu'en les consacrant au culte du vrai Dieu; enfin dans la suppression des jeux profanes qui coûtaient prodigieusement à l'Empire. En Orient, il abolit les jeux des gladiateurs, voulant que ceux qu'on y condamnait pour crimes servissent plutôt au travail utile des mines.

Tout ce qui discréditait l'idolâtrie, et la ruinait sans violence, sans exposer les peuples aux factions et aux troubles, il ne manquait pas de le mettre en usage. En Cilicie, il y avait un fameux oracle d'Apollon, à l'occasion duquel le zélé souverain voulut convaincre ses sujets de l'abus qu'on faisait de leur confiance [1]. On abattit le temple, et l'on y trouva des ossemens et des têtes de morts qui avaient servi aux opérations magiques d'homicides sacrificateurs, avec des paquets de haillons ou de paille, qui remplissaient le creux des idoles gigantesques où ces cruels imposteurs

[1] Soc. 2, 18.

se cachaient. Mais nulle part on ne découvrit, ni le dieu dont on attendait les oracles, ni génie ou démon, ni fantôme épouvantable, comme on l'appréhendait. Il n'y eut toutefois lieu si secret, antre si obscur ni si profond, où les officiers du prince et les soldats ne pénétrassent : de manière que les peuples commencèrent à ouvrir les yeux sur l'imposture de leurs prêtres et les horreurs de leurs superstitions. A Héliopolis en Phénicie, ville consacrée à Vénus, les femmes de ses sacrificateurs et de ses adorateurs étaient communes entre eux tous, et la meilleure partie du droit sacré de l'hospitalité consistait à prostituer leurs filles aux passans [1]. Le pieux et chaste empereur interdit rigoureusement ces rites infâmes; et pour y remédier plus sûrement, il pressa les habitans de reconnaître le Dieu de toute pureté. Il fit encore bâtir une vaste église, pour cette ville qui n'en avait jamais eu, et où s'établit un évêque avec un clergé nombreux. Dans les montagnes du Liban, près du fleuve Adonis, on voyait un autre temple de Vénus, ou plutôt une autre école d'impudicité, qu'il fit également ruiner. Il commanda aussi de détruire de fond en comble le fameux temple qu'Esculape avait à Egée en Cilicie, de façon qu'il n'en restât pas le moindre vestige. En Egypte, les idolâtres attribuaient au dieu Sérapis les fécondes inondations du Nil, parce qu'on gardait dans le temple de cette idole la colonne qui servait à les mesurer. On la transféra dans la grande église d'Alexandrie; et les païens publièrent que le dieu indigné empêcherait les débordemens. Mais le fleuve continuant de porter le limon et la fertilité dans les campagnes, les alarmes et les présages tournèrent à la honte du dieu ainsi que de ses prêtres. En plusieurs villes, l'empereur fit enlever les portes ou les toits des temples, tira les statues et les simulacres des sanctuaires les plus révérés, et les exposa sur les places publiques, afin que la familiarité en inspirât le mépris.

De l'Orient, on manda au prince que, près du fameux chêne de Mambré en Palestine, où le patriarche Abraham avait accordé l'hospitalité à trois anges, la foi dégénérant en superstition, on avait érigé diverses idoles, et qu'on leur offrait des sacrifices. Tous les ans il s'y tenait une foire célèbre, à dix lieues seulement de la ville sainte; et il y avait une affluence prodigieuse de négocians de toute nation et de toute religion, qui honoraient leurs dieux, chacun à sa manière. Les femmes y accouraient comme les hommes, et s'y donnaient en spectacle, dans tout l'éclat de leurs charmes et de leurs parures. On assurait néanmoins, quoi-

[1] Socr. *Ibid.*

que tout campât pêle-mêle, que le respect du lieu et la crainte de la vengeance divine empêchaient le désordre, et absolument tout commerce avec les femmes. L'empereur, moins crédule, eut horreur du simple péril ainsi que de la superstition. Il écrivit aux évêques de Palestine qu'il s'étonnait de leur négligence à souffrir ce profane mélange; il ordonna d'abattre les idoles, de renverser les autels des fausses divinités, et, en la même place, après qu'on l'aurait purifiée, de bâtir incessamment un temple magnifique, où l'on n'adorerait que le vrai Dieu. Le comte Joseph, Juif de naissance et converti d'une manière digne d'être rapportée, fut chargé de l'exécution.

Cet Israélite, fameux par tout ce qu'il dut à la grâce de Jésus-Christ, était de Tibériade, et y tenait un des premiers rangs auprès du patriarche de sa nation; c'est ainsi qu'on nommait alors le chef de ce peuple dispersé [1]. Ce patriarche, sur le point de mourir, envoya chercher l'évêque de Tibériade, sous quelque prétexte détourné, mais dans le dessein véritable d'en obtenir le baptême. L'évêque, après avoir reconnu et perfectionné les dispositions de ce Juif, le baptisa en effet. Joseph, qu'on avait fait sortir de la chambre du malade, avec tous les témoins incommodes, regarda par un trou de la porte, et observa curieusement tout ce qui se passait. Le patriarche mourut, et plusieurs années s'écoulèrent, sans que Joseph répondît à la grâce qui, durant cet intervalle, ne lui laissa jamais la conscience en repos. Souvent il lisait les Evangiles de S. Jean et de S. Matthieu, ou les Actes des apôtres, que la Providence avait, comme par hasard, fait tomber entre ses mains. Le Sauveur lui apparut lui-même en songe, et l'exhortant à croire en son nom : *Je suis*, lui dit-il, *Jésus que tes pères ont crucifié*. Il ne se rendit point encore, et tomba dans une grande maladie, dont on n'espérait point de le voir relever. Un docteur juif, quoique des plus ardens pour la loi mosaïque, lui dit à l'oreille : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui a été crucifié, est le juge qui décidera de ton sort. » Souvent les Juifs, par un aveu pratique en faveur du christianisme, usaient de formules semblables, pour guérir leurs maladies. La même nuit le Sauveur apparut une seconde fois à Joseph, en lui reprochant toujours son infidélité. Il recouvra la santé, et ne se convertit point.

Il y avait à Tibériade un énergumène, dont la frénésie le faisait souvent courir tout nu par les rues. Joseph, instruit par la lecture de l'Evangile de la puissance de Jésus-Christ, en voulut

[1] Epiph. Hær. 30, n. 5.

faire l'essai sur le possédé qu'on lui amena dans sa chambre. Il lui imprima le signe de la croix, en disant : « Je te commande, » esprit malin, au nom de Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, » de sortir du corps de ce malheureux. » A l'instant l'énergumène se trouva guéri. Le miracle fit une impression extraordinaire dans toute la ville, et Joseph ne laissa point que de persister dans l'infidélité. Enfin cette âme inflexible, et néanmoins prédestinée à la lumière de l'Evangile, résistant à tant de poursuites de la divine miséricorde, les coups de rigueur, la tribulation, les souffrances emportèrent ce que ni visions ni miracles n'avaient pu gagner.

Joseph, qui, malgré ses désirs inefficaces de conversion, se montrait toujours zélé pour la discipline judaïque, s'attira néanmoins les soupçons, et, bientôt après, la haine de ses frères. Dans le dessein de lui faire peine, ils observèrent curieusement ses moindres démarches, et le surprirent un jour lisant l'Evangile. C'était un grand crime, à leur jugement. Ils se saisirent du livre et du lecteur, renversèrent celui-ci avec brutalité, le traînèrent à la synagogue, où on le flagella. L'évêque survint, bien accompagné, et le dégagea de leurs mains. Les Juifs, le rencontrant une autre fois dans un voyage qu'il faisait en Cilicie, le jetèrent dans le fleuve Cydnus, où ils crurent l'avoir noyé. Il en réchappa, comme par miracle; et ce fut alors que, vaincu par tant de traits multipliés de la clémence divine, il demanda et reçut le baptême.

Outre le rang qu'il avait tenu parmi les Juifs, sa foi et son mérite personnel lui attirèrent la bienveillance de l'empereur Constantin, qui lui conféra le titre de comte, avec charge de faire bâtir des églises à Mambré, à Tibériade, et dans quelques autres places de la Palestine, où les Juifs n'avaient jusque là souffert aucun mélange d'étrangers. Il rencontra de grands obstacles, et ne put remplir toute l'étendue de sa commission, les Juifs employant jusqu'à la magie pour le traverser. Ayant été averti, pendant qu'on construisait l'église de Tibériade, qu'ils arrêtaient par leurs enchantemens le feu des fours à chaux, il accourut sur les lieux, remplit un vase d'eau, et fit de son doigt le signe de la croix sur le vase, en disant : « Au nom de Jé» sus le Nazaréen, attaché à la croix par mes pères, et par ceux » de cette aveugle multitude, que l'eau acquière la vertu de le» ver les charmes de l'enfer, et qu'elle rende au feu terrestre » son activité naturelle. » Après quoi il prit dans sa main l'eau bénite de la sorte, et en arrosa les fours. Le feu reprit à l'instant avec une vivacité si prodigieuse, que tous les spectateurs

se mirent à crier : *C'est le Dieu tout puissant qui assiste ainsi les Chrétiens!*

Par tous ces moyens, le christianisme faisait de jour en jour des progrès édifians. Si l'espoir de la faveur impériale attirait quelques infidèles, il s'en convertissait infiniment davantage par les leçons et les exemples des saints évêques et des pieux solitaires, par les réflexions solides qu'on avait tant de lieu de faire sur la vanité et l'impureté des superstitions idolâtres, sur la beauté et la sublimité des enseignemens évangéliques. On voyait des villes et des peuples tout entiers se déclarer pour notre religion, abattre d'eux-mêmes leurs idoles et leurs temples, ou les transformer en églises. Les habitans de Majume, c'est-à-dire du port de Gaze en Palestine, abjurèrent tous à la fois leurs anciennes superstitions; ce qui donna au religieux empereur un plaisir d'autant plus vif, qu'il attendait moins ce changement d'un peuple que peu d'autres égalaient dans son attachement à l'idolâtrie. Pour leur témoigner son contentement, il érigea cette place en cité, et la nomma Constance du nom de celui de ses fils qui lui était le plus cher. Pour une semblable raison, il donna le nom de Constantine à une ville de Phénicie.

Le zèle de Constantin ne se renferma point dans les bornes de l'Empire. Par ses soins et ses bienfaits, le christianisme pénétra fort avant chez les nations éloignées et les plus barbares. Déjà il était professé par les habitans des environs du Rhin et dans les régions de Gaule les plus reculées vers l'Océan. Les Goths et les autres barbares voisins du Danube, en l'embrassant vers le même temps, avaient déjà contracté des mœurs plus réglées et sensiblement plus douces. Ils commencèrent à se convertir, dans les incursions qu'ils faisaient sous les empereurs précédens. Leurs captifs rendaient la vertu respectable aux vainqueurs, et, en les instruisant, formaient journellement de nouvelles églises. Le prince des Arméniens, nommé Tiridate, qu'un miracle opéré dans sa maison avait rendu Chrétien, engagea ses sujets à professer la même religion. De là le christianisme se propagea dans l'Osroëne, dans l'Ibérie et jusqu'au sein du vaste royaume des Perses [1].

Les Ibériens habitaient, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, une grande contrée que nous appelons aujourd'hui le Gurgistan [2]. Il se trouva, parmi leurs prisonniers faits en guerre, une jeune fille Chrétienne, de rare beauté, mais d'une vertu encore plus remarquable, et qui sut faire respecter l'une et

[1] Eus. Hist. IV, 8, etc. — [2] Ruf. I, 10.

l'autre à ces barbares. Concentrée, autant qu'il dépendait d'elle, dans la plus sévère retraite, elle passait en prière tout le temps qui restait à sa disposition, et ne parlait jamais à personne, à moins qu'on ne l'interrogeât. Quelquefois on lui demandait quels étaient son espoir et sa prétention dans une telle manière de vivre. Alors elle répondait : « Je sers le Christ, mon » Dieu, bien assurée de la magnificence avec laquelle il récom» pense ses adorateurs. » Rien au monde ne la pouvait ébranler, ni presque distraire. Parmi ces barbares, fort ignorans et destitués de médecins, c'était la coutume, quand il y avait quelque enfant malade, de le porter de maison en maison, pour trouver quelque personne expérimentée qui pût le guérir. La conduite et la religion de la jeune étrangère, devenue fameuse sous le nom de *la belle captive*, inspirèrent l'envie de faire un essai; et une mère lui apporta son enfant très-dangereusement malade. « Je » ne connais, répondit-elle, aucun remède humain qui puisse » opérer ce que vous me demandez; mais le Dieu que j'adore » rend, quand il veut, la santé aux infirmes les plus désespérés. » Ayant donc posé l'enfant sur la couche, après y avoir étendu son cilice, en quelques momens elle le rendit parfaitement guéri à sa mère.

Ce prodige fit grand bruit, et parvint jusqu'aux oreilles de la reine, qui était tourmentée par un mal très-douloureux. Elle se fit porter chez la captive, qui l'étendit, comme l'enfant, sur son cilice, et qui, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, lui rendit une santé aussi merveilleuse. En même temps, elle lui fit connaître le suprême médecin à qui elle devait sa guérison, et ne manqua point d'exalter le bonheur ineffable que l'on s'assure en le servant. Le roi, qui fut aussitôt informé d'une merveille si agréable, n'imagina point de meilleur moyen pour prouver sa reconnaissance, que d'envoyer à la captive des présens dignes de lui. « Non, Seigneur, lui dit la reine déjà initiée aux sublimes » principes de l'Evangile, ce n'est ni or ni argent qu'il faut à ma » bienfaitrice. Elle méprise tout ce qui est terrestre; les louanges » et les distinctions l'attristent, la volupté est pour elle un objet » d'horreur, le jeûne fait ses délices; l'unique plaisir que nous lui » puissions faire, c'est d'adorer le Dieu tout puissant qu'elle a in» voqué pour me guérir. » Le roi donna des espérances, négligea de les remplir; et le temps effaça peu à peu la mémoire du bienfait, quoique la piété reconnaissante de la reine le lui rappelât souvent avec ses promesses [1].

[1] Lib. c. 9.

Quelque temps après, le prince, se trouvant à la chasse dans un grand péril, fit vœu en lui-même, sans proférer aucune parole, que, si le Dieu de la captive le tirait de ce danger, il quitterait tous les autres dieux, pour n'adorer plus que lui. Il fut délivré, et tint parole. Ayant aussitôt fait venir la Chrétienne, il lui demanda la manière de servir Jésus-Christ, qu'elle lui apprit autant qu'elle en était capable. Dès-lors le roi et la reine devinrent les apôtres, tant de leur cour que de leur nation, et s'efforcèrent d'instruire à leur tour, l'un les hommes, et l'autre les femmes. On bâtit une église, d'après la forme que décrivit la captive; et sur son conseil, on envoya une ambassade à Constantin pour en obtenir des prédicateurs évangéliques. La conquête d'un nouvel empire eût fait moins de plaisir au pieux empereur. Il fit bien vite partir un évêque et des prêtres pour affermir cette chrétienté naissante: ouvrage presque incroyable d'une pauvre captive, mais garanti par les témoignages les plus respectables. Rufin, l'un des anciens historiens qui rapportent ce fait, dit le tenir du roi Bacurius, qui, après avoir régné sur cette nation, était devenu comte des domestiques chez les Romains, c'est-à-dire, grand-maître de la maison de l'empereur, et duc des limites de la Palestine.

Le même auteur nous a transmis la manière non moins admirable dont S. Frumence, apôtre des Abyssins, établit la foi parmi eux [1]. Un philosophe de Tyr, appelé Mérope, ayant pénétré par curiosité jusqu'au fond de l'Ethiopie, y fut massacré par ces peuples, en haine des Romains, avec qui ils étaient en guerre. Ce philosophe menait avec lui deux jeunes gens de ses parens, Edèse et Frumence, qu'il voulait instruire de bonne heure dans l'art de connaître les hommes. Les meurtriers de Mérope trouvèrent sous un arbre ces deux enfans qui préparaient leur leçon. Leur figure et leur innocence désarmèrent les assassins, qui les conduisirent à leur roi. Il fit Edèse son échanson, et Frumence, qui annonçait plus d'esprit, son secrétaire. Après sa mort, la reine, qui gouvernait le royaume pendant la minorité de son fils, prit la même confiance en ces étrangers, parvenus à un âge formé. Comme ils demandaient à retourner dans leur patrie, elle les pressa de partager avec elle les soins du gouvernement, jusqu'à ce que son fils fût en état de régner. Frumence se consola de ce retard, en protégeant les Chrétiens qui abordaient en ce royaume, et en leur bâtissant des églises. Enfin, le jeune roi étant devenu majeur, Frumence, après lui avoir rendu un compte fidèle de son adminis-

[1] Lib. 1, c. 9.

tration, sollicita et obtint la permission de s'en retourner.

A peine se vit-il sur les terres romaines, qu'il eut hâte de communiquer à l'évêque d'Alexandrie ce qui touchait la religion des Ethiopiens, que ce grand siége, tant par sa préséance que par sa position, se trouvait le plus en état de cultiver. Lui-même raconta au saint évêque Athanase les progrès merveilleux de la foi dans cette terre inculte, en le suppliant d'envoyer un pasteur à ce grand nombre de pieux néophytes et à ces églises toutes préparées. « Et quel autre que l'auteur de cette » grande œuvre, reprit le sage Athanase, la soutiendra digne- » ment? » Puis il employa toute l'onction de sa divine éloquence à inspirer un zèle tout nouveau à un homme qui revoyait à peine sa patrie, désirée depuis si long-temps. Frumence obéit à la voix de Dieu, qui lui parlait par le patriarche; et Athanase, l'ayant ordonné évêque, le renvoya tout plein de la grâce qu'il venait de lui conférer par l'imposition des mains. Il lui associa plusieurs ecclésiastiques également zélés, et leur fournit tous les moyens qu'il jugea devoir avancer l'œuvre du Seigneur. Le saint missionnaire, par ses prédications et par le don des miracles que le Seigneur proportionna aux besoins d'une mission si intéressante, convertit une infinité d'Abyssins ou d'Ethiopiens.

L'empereur prenait la plus grande part à tous ces établissemens. Il s'informait et se faisait une affaire capitale et personnelle de ce qui pouvait avancer la foi chez toutes les nations. Déjà le royaume de Perse avait des églises nombreuses, quoiqu'on ait peu de connaissances précises sur cet objet, à cause soit de la disette d'écrivains parmi ces peuples, soit du peu de commerce qu'ils avaient avec les Romains. Mais l'empereur Constantin ne négligeait rien pour s'en instruire, et pour imposer le joug de Jésus-Christ à des peuples qui abhorraient celui de Rome. Le roi Sapor lui ayant proposé un traité d'alliance, l'empereur le conclut aussitôt, et lui envoya des présens magnifiques [1]. Il lui écrivit en même temps une lettre éloquente, où il exalta les avantages de la religion chrétienne et les revers effroyables que s'étaient attirés ses persécuteurs, spécialement l'empereur Valérien, plus connu des Perses, par la main desquels Dieu l'avait puni. Enfin, depuis sa conversion, la foi et la vertu furent tellement le principe de la plupart des actions du grand Constantin, que l'histoire de l'Eglise, durant presque tout ce beau règne, ne paraît que le panégyrique de ce religieux empereur.

Ce n'est pas que les idolâtres passionnés, qui ont trouvé de

[1] Socr. 1, c. 25.

bruyans échos dans les incrédules de tous les siècles, ne le chargeassent de mille calomnies. Ils empoisonnaient ses intentions, aggravaient ces sortes de fautes ou d'erreurs qui sont comme inévitables dans les dignités éminentes, fabriquaient même des impostures dénuées de tout fondement. Mais les personnes sensées de chaque parti le regardaient comme un des plus grands et des meilleurs princes qui eût encore régné. On ne lui reprochait que le défaut presque inséparable de la grandeur, un peu trop de prévention et de facilité à se laisser surprendre. Crispe, son fils, et peut-être le plus digne de ses enfans, en fut, dit-on, la triste victime. Mais cette accusation, qui, avec tant d'autres, a Zozime pour principal auteur; à l'appui de laquelle on n'énonce avec justesse, ni le lieu, ni le temps, ni aucune des circonstances que tout le monde devait connaître dans un fait de cette nature; qui, tout au contraire, est accompagnée de circonstances improbables, visiblement controuvées pour rendre le christianisme odieux; cette accusation, dès-lors si suspecte, est encore passée sous le plus profond silence par Eusèbe, et enfin démentie formellement par Sozomène et par Evagre.

Quelles que soient les raisons qui ont pu guider quelques modernes dignes d'attention, voici la manière dont ils racontent cet événement, dans lequel Constantin, fort coupable sans doute, ne paraîtra toutefois pas tel que Zozime le représente. Né de Minervine, première femme de cet empereur, l'infortuné Crispe avait fait concevoir de lui-même de trop hautes espérances. Il s'était signalé sur terre contre les barbares, et avec plus d'éclat encore sur mer contre Licinius, dont il avait anéanti la flotte et toutes les ressources. Chacun le jugeait digne de l'empire du monde; et il y avait déjà six ans qu'il était césar, lorsque Fauste, sa marâtre et la digne fille du tyran Maximien, résolut de perdre ce héros pour faire passer les prétentions de l'aîné aux puînés dont elle était mère. Elle osa accuser Crispe d'avoir attenté à sa pudeur et d'avoir résolu la mort de Constantin, après en avoir souillé le lit. Ces plaintes firent une impression terrible de la part d'une épouse chérie. Fauste avait d'ailleurs trop d'artifice pour ne pas fournir quelques preuves équivoques, qui, jointes à l'atrocité du crime, émurent l'empereur, au point de ne plus laisser d'accès à la modération, ni même à la raison. Il s'obstina à fermer l'oreille aux justes représentations de sa propre mère, l'impératrice Hélène, encore pleine de vie à cette époque, et qui depuis ne fit plus que se consumer dans une triste et mortelle langueur. C'était cette pieuse princesse qui avait pris soin de l'enfance et de l'éducation de Crispe, lui tenant lieu de sa propre mère, qu'il perdit fort

jeune. Mais ses sollicitations et toutes ses larmes furent inutiles. Constantin ne consulta que le dépit aveugle et furieux de la jalousie. Il sacrifia l'innocent calomnié, sans presque l'entendre. Quelques historiens disent que le malheureux Crispe eut la tête tranchée; d'autres, qu'il périt par le poison, parce que l'exécution fut sans doute fort secrète.

A peine l'indignation du père fut-elle assouvie, qu'elle fit place aux regrets, puis aux réflexions et aux soupçons sur le compte de Fauste. Hélène pleurait inconsolablement la mort de son digne petit-fils. L'empereur voulut enfin tarir ses larmes, et il fallut l'entendre. Sur l'article des mœurs, la barbare marâtre n'était rien moins qu'irréprochable, puisque nous lisons dans Philostorge qu'elle fut surprise dans le crime avec un homme du plus bas étage. On fit ouvrir les yeux à son auguste époux, qui se persuada qu'une impératrice capable de ces infamies était capable de tout. D'ailleurs c'était une belle-mère, et par conséquent une accusatrice fort suspecte : réflexions qui se présentaient avec d'autant plus de force qu'elles étaient plus tardives. La conviction, pour ce qui touchait les mœurs, suivit de près le soupçon; le plus grand obstacle à l'accès de la vérité vers les princes étant presque toujours l'embarras de les instruire.

L'empereur étant éclairé, son amour indignement trahi se convertit tout entier en fureur. Il ne vit plus dans son épouse qu'une infâme parricide, qui, par la main du père, avait enfoncé le poignard dans le sein du fils. Mais, pénétré d'une horreur violente de l'atrocité, il ne sut pas se défendre lui-même d'être barbare, et punit Fauste d'une manière qui parut moins juste que cruelle : il la fit enfermer dans un bain chaud, pour y être étouffée. Ces deux morts en entraînèrent beaucoup d'autres, d'amis ou de complices de ces deux victimes d'une confiance et d'un ressentiment outrés. Constantin, ajoute-t-on, fit pénitence de ces deux fautes; mais il ne rendit son premier lustre ni à sa vertu ni à sa gloire.

Il est vrai que la suite de sa vie ne répondit pas aux commencemens, et on ne le placerait qu'au rang des princes ordinaires, à le juger par plusieurs traits de ses dernières années. Bientôt il s'ingéra sans discrétion dans les affaires ecclésiastiques, lui qui, au concile de Nicée, et en tant d'autres rencontres, avait été d'une réserve si humble et si recommandable en cette matière. Il se laissa grossièrement abuser par l'hypocrisie et les sourdes cabales des sectaires : il ajouta foi légèrement aux calomnies des hérétiques contre les plus saints évêques[2]. Il eut encore la faiblesse de

[1] Lib. 3. — [2] Zoz. l. 2, 685.

se dégoûter de l'ancienne Rome, parce qu'il n'y était pas aimé, quoique cette aversion ne provînt que de l'attachement opiniâtre du sénat et des grands pour l'idolâtrie. C'est pourquoi il se résolut à lui donner dans Bysance, qu'il nomma Constantinople et nouvelle Rome, une rivale capable d'en éclipser ou d'en partager la gloire, sans prévoir néanmoins qu'il en préparait la ruine après la décadence de tout l'Empire.

L'impératrice Hélène ne vécut pas jusqu'à la fondation de cette nouvelle capitale. Elle était partie de l'ancienne, quelque temps après la mort des illustres proscrits dont nous venons de parler, afin d'effacer ou d'affaiblir dans son esprit prodigieusement affecté ces traces funestes. Tout odieuse que lui parût la calomnie de Fauste, jamais on n'eût usé envers elle d'une si effroyable rigueur, si la pieuse Hélène en eût été la maîtresse. Elle adora dans les jugemens humains la sévérité de la divine justice, et chercha, dans la pratique toujours plus assidue des bonnes œuvres, à retrouver la sérénité ordinaire de son âme. Mais, malgré toute sa résignation et la santé inaltérable dont elle avait joui jusque là, quoique dans un âge très-avancé, elle sentit bientôt que les chagrins portent des atteintes plus mortelles que les années, et que les âmes les plus vertueuses n'en sont souvent que plus sensibles. Elle comprit, au déclin de ses forces, que le Seigneur l'appelait à lui, et qu'il fallait faire ses derniers préparatifs pour la mort. Elle donna ses conseils à l'empereur son fils, qui les reçut en fondant en larmes avec ses enfans. Sa mort fut aussi sainte que sa vie l'avait constamment été depuis sa conversion au christianisme. L'Eglise l'a toujours regardée comme une insigne protectrice, et la compte au nombre des saintes.

Hélène manqua trop tôt pour les catholiques. Constantin, d'un caractère naturellement liant et communicatif, qui ne pouvait se passer d'une personne de confiance, donna dans son cœur la place de sa mère à sa sœur Constance, veuve de Licinius. Cette princesse paraissait fort pieuse; mais on avait malheureusement abusé de sa religion pour l'engager dans les nouveautés imposantes de l'arianisme, et l'ascendant qu'elle acquit sur l'esprit de l'empereur son frère nuisit infiniment à l'antique simplicité de la foi.

Elle avait elle-même une aveugle confiance en un prêtre que les historiens contemporains ne nomment pas, mais qui se rendit fameux par son attachement au parti d'Arius, par son faux zèle, par un talent qui semblait tenir du prestige, pour s'insinuer dans les esprits et gagner les personnes du plus grand génie comme de la première distinction. Ce perfide suborneur persuada à la princesse que le prêtre Arius était un juste persécuté, que la haute consi-

dération dont il jouissait parmi le peuple d'Alexandrie excitait la jalousie de l'évêque et faisait tout le crime du prêtre. Il ne s'agissait plus que de faire passer la prévention dans l'esprit de l'empereur; et la tentative était délicate auprès d'un prince si fortement attaché à la doctrine de Nicée. Constance elle-même n'osait parler, quoique l'intrigant directeur qui la subjuguait lui en fît une obligation de conscience. Etant tombée malade sur ces entrefaites, et l'empereur lui rendant de fréquentes visites, elle le conjura, par la tendresse fraternelle, de mettre dans le saint ecclésiastique qui la dirigeait (ainsi s'exprimait Constance) toute la confiance qu'il avait en elle-même[1]. « Pour moi, ajouta-t-elle, je » n'ai plus aucune prétention dans ce monde que je vais quitter; » mais je tremble, en vous y laissant, que les cris de l'innocence » persécutée n'attirent la malédiction céleste sur vous et sur vos » Etats. »

Ce discours d'une sœur chérie et mourante produisit tout son effet. Constantin voulut entendre le prêtre arien, crut qu'Arius pouvait être calomnié, poussa la crédulité et la faiblesse jusqu'à écrire lui-même à l'hérésiarque qu'on lui permettait de paraître pour se justifier. Arius, bien instruit de la trame, et qui se tenait tout prêt, ne tarda point à se présenter. Toutes les batteries de la cabale étaient parfaitement dressées. Il fut trouvé innocent, sur une confession de foi dont les blasphèmes de la première avaient été retranchés, et où le venin n'était pas si facile à découvrir. On rappela pareillement Eusèbe de Nicomédie, ainsi que les évêques Maris et Théognis, sur une rétractation non moins équivoque. Ils rentrèrent sur-le-champ dans leurs siéges, et chassèrent ceux qu'on avait peu auparavant ordonnés en leur place en vertu d'un concile œcuménique.

Pour que le triomphe fût parfait, il fallait encore rétablir Arius dans l'église d'Alexandrie. Mais c'était le grand Athanase qui gouvernait; et jamais pasteur ne représenta mieux cette colonne de fer dans la maison de Dieu, à laquelle les Livres saints comparent les véritables évêques. Eusèbe de Nicomédie, qui, bientôt après son rappel, recouvra son ancienne faveur, lui écrivit et lui fit écrire par l'empereur même. Le patriarche tint ferme et contre les paroles de séduction, et contre les menaces; car le prince, obsédé sans relâche par d'habiles imposteurs, et irrité d'éprouver, de la part même des Chrétiens, les plus grands obstacles à la paix et au triomphe de l'Eglise, oublia sa douceur ordinaire et son ancienne réserve par rapport aux choses de la religion. La tenta-

[1] Soz. II, 16.

tion fut d'autant plus délicate qu'elle était occasionée par un prince foncièrement religieux, qu'on anima vivement en donnant à la résistance de l'évêque du grand siége d'Alexandrie un air de révolte, ou du moins de ressentiment personnel.

La Providence proportionna ses secours à cette rude épreuve. Elle inspira de nouveau à S. Antoine de voler de son désert à la capitale de l'Egypte, pour la défense de son pasteur et de toute l'Eglise. Ce grand saint était au comble de la réputation que méritaient ses vertus éminentes et ses fréquens miracles[1]. Quand on sut qu'il arrivait, tous les peuples accoururent au-devant de lui, et l'écoutèrent comme un ange descendu du ciel. « N'ayez, leur dit-» il avec toute la simplicité et la franchise évangéliques, n'ayez » aucune communication avec les impies qui portent le nom d'A-» riens, et qui sont moins des Chrétiens que des idolâtres, puisqu'en » adorant Jésus-Christ, ils osent le blasphémer et soutenir qu'il » n'est qu'une créature. » Il confirma ce discours simple par la guérison des maladies les plus incurables, et délivra une multitude d'énergumènes. Les infidèles s'empressaient comme les autres, pour voir et pour entendre l'homme de Dieu ; car c'est ainsi que tout le monde l'appelait indifféremment. Ils regardaient comme un grand bonheur de toucher seulement sa robe ; et en quelques jours qu'il passa dans la ville, il s'en convertit un nombre incroyable. Sa présence fut encore plus utile aux catholiques, qui faisaient l'objet de son voyage. Mais sitôt qu'il les vit bien affermis dans la foi et dans l'obéissance à leur pasteur légitime, il se dépêcha de reprendre la route de sa solitude, qu'il n'abandonnait jamais qu'à regret. S. Athanase le reconduisit fort loin avec son clergé, que suivit une multitude innombrable de personnes de toute condition, en louant Dieu et en exaltant la foi qui formait de pareilles vertus.

Les Ariens n'en parurent que plus ardens à semer de toutes parts le trouble et la zizanie. Ils étaient surtout furieux contre Athanase ; et, s'unissant de nouveau avec les Méléciens pour mieux réussir à le perdre, ils le firent citer et comparaître par-devant l'empereur. Cette première fois, leurs imputations ne trouvèrent point de créance ; Constantin, ayant pris la peine de tout examiner par lui-même, renvoya l'évêque Athanase à son église, avec autant de témoignages d'estime pour l'accusé que de mépris pour les calomniateurs.

Ils avaient un autre antagoniste zélé dans le patriarche d'Antioche, le premier prélat de l'Orient après celui d'Alexandrie, et qui

[1] Vit. Ant. c. 24.

ne voyait pareillement au-dessus de lui que le souverain pontife [1]. C'était S. Eustathe, qui remplissait si dignement ce grand siége : docteur profond et disert, pasteur exemplaire et d'une extrême vigilance, confesseur intrépide dans les dernières persécutions, et qui, depuis la paix de l'Eglise, s'appliquait, avec un zèle aussi éclairé qu'infatigable, à corriger les abus et à prévenir le relâchement. S'il se rendait redoutable aux hérétiques par ses écrits, il l'était encore davantage par son habileté à les pénétrer, et par son courage à leur arracher le masque qui en imposait aux simples.

Il sut connaître, et il exclut de la cléricature Etienne, Léonce l'eunuque, et Eudoxe, qui néanmoins furent tous trois ses successeurs, par les cabales des Ariens, et qui justifièrent si bien ses soupçons. Quelque puissant que fût Eusèbe de Césarée, Eustathe l'attaqua à face découverte, et signala un des premiers l'altération que cet homme équivoque n'eut pas honte de faire à la confession de foi qu'il avait donnée à Nicée. Il n'épargna pas davantage Paulin de Tyr, ni Patrophile de Scythopolis, également accrédité dans le parti.

Il n'en fallait pas tant au génie violent des sectaires pour leur faire résoudre sa perte. Mais, afin de la procurer plus sûrement, ils usèrent quelque temps de dissimulation. Eusèbe de Nicomédie, chef principal de la cabale, prit le prétexte d'aller visiter l'Anastasie, c'est-à-dire l'église de la Résurrection, que l'empereur avait bâtie à Jérusalem. C'est ainsi que le courtisan hérétique mettait à profit, pour faire sa cour, le moyen même qui devait procurer l'accomplissement de son coupable dessein. Théognis de Nicée, qui en avait le secret, partit avec lui. Ils s'abouchèrent à Jérusalem avec les évêques leurs complices, qui les accompagnèrent à leur retour jusqu'à Antioche, comme pour leur faire honneur. On nomme dans ce nombre Eusèbe de Césarée, Pamphile de Scythopolis, Aëtius de Lydde et Théodore de Laodicée. Afin de mieux surprendre S. Eustathe, ils lui firent toutes les démonstrations possibles d'amitié ; et ils trouvèrent quelques raisons spécieuses de s'assembler en concile dans sa propre Eglise, et même avec plusieurs prélats orthodoxes.

Mais l'assemblée fut à peine formée, qu'ils dévoilèrent toute la noirceur de leur complot. On accusa Eustathe de sabellianisme. C'était l'hérésie diamétralement opposée à celle d'Arius, et dont les Ariens, cherchant à faire diversion, suivant la tactique des sectaires de tous les temps, accusaient les zélés défenseurs du dogme de la consubstantialité. Dans leur conciliabule, ils introduisirent

[1] Ath. ad sol. p. 812.

aussi une impudente qui, tenant un jeune enfant, assura avec serment qu'elle l'avait eu d'Eustathe. Il n'y avait point d'autre preuve que la parole de cette femme, visiblement suscitée contre le saint évêque; et tous les catholiques criaient à la calomnie avec la plus vive indignation. Les évêques ariens, qui étaient les plus forts, répondirent, avec un air affecté de régularité et de modération, qu'ils ne pouvaient se dispenser de croire cette personne sur un serment juridique; et, sans autre forme de procès, ils déposèrent le saint évêque d'Antioche [1]. Plein d'attachement pour son respectable pasteur, et n'ayant point le moindre doute sur son innocence, le peuple se souleva si vivement, que la sédition allait avoir les plus terribles suites, sans les mesures qu'on prit d'abord pour l'arrêter. Eusèbe et Théognis retournèrent promptement à la cour, où ils persuadèrent à l'empereur tout ce qu'ils voulurent. S. Eustathe fut relégué en Macédoine, avec ses prêtres et ses diacres les plus dévoués, et il mourut dans son exil. C'est le premier auteur ecclésiastique, à ce que dit S. Jérôme, qui ait écrit contre les Ariens.

Après sa déposition, ces hérétiques mirent en sa place Paulin de Tyr, ensuite Eulalius, puis Euphrone, qui tous trois moururent en fort peu de temps. Le peuple orthodoxe regretta toujours son digne évêque. On se flatta de le lui faire oublier, en choisissant Eusèbe de Césarée, qui, à plusieurs égards, ne jouissait pas d'une moindre réputation. Mais, soit politique, soit zèle sincère de la discipline, il ne voulut point se prêter à la translation, et l'on élut Flaccile, qui tint le siége douze ans. Jamais les fidèles catholiques ne voulurent communiquer avec lui, et ils continuèrent invariablement à tenir leurs assemblées à part, sous le nom d'Eustathiens. La faction arienne fit aussi chasser de leurs siéges deux autres saints prélats, Asclépas de Gaze, et Eutrope d'Andrinople.

La fondation de la nouvelle Rome fit quelque diversion à ces fâcheux mouvemens. Après avoir examiné une multitude d'emplacemens, l'empereur crut devoir se fixer entre l'Europe et l'Asie, au centre de l'empire romain et des climats tempérés de son continent. Cette situation, sur un détroit qui communique aux deux mers du Pont-Euxin et de la Propontide, lui parut, comme on la répute encore aujourd'hui, la plus agréable, la plus saine et la plus avantageuse qu'il y eût dans l'univers. De cette plaine en pente douce, la vue se porte au loin sur les terres les plus riantes, les plus fertiles et les plus diversifiées des deux parties du monde. Elle est environnée des trois côtés par la mer ou par des

[1] Socr. 1, 24.

golfes d'un accès aussi difficile à l'ennemi que favorable au commerce; et nulle part on ne pouvait mieux trouver les avantages réunis de la sûreté et de la facilité à se procurer les subsistances dont une grande capitale a besoin. La ville de Bysance, bâtie sur cette côte par un ancien roi de Thrace, dont elle portait le nom, avait été assez considérable; mais alors ce n'était plus qu'une bourgade, dont l'évêque reconnaissait celui d'Héraclée pour métropolitain.

Constantin commença par donner trois quarts de lieue d'enceinte à sa nouvelle ville, qu'il augmenta par la suite. On entreprit la bâtisse l'an 326, et elle fut en état d'être dédiée le onzième de mai de l'an 330; les édifices intérieurs, tant publics que particuliers, s'étant élevés presque tous ensemble, tandis même qu'on travaillait aux murs de la ville. Il y avait plusieurs places environnées de portiques. La principale portait le nom du fondateur, dont la statue paraissait au milieu, sur une énorme et magnifique colonne de porphyre qu'on y avait transportée de Rome. On construisit deux palais dignes du maître du monde, un hippodrome ou cirque pour la course des chevaux, deux barrières pour les courses à pied, un amphithéâtre, différentes salles de spectacle, des bains, des aquéducs, des fontaines en grand nombre. Constantin fit édifier tout à la fois quantité de maisons, ou plutôt de palais, qu'il départit à de grands personnages de Rome et de tout l'Empire : il défendit même, par une loi expresse, à tous ceux qui possédaient des terres dans les provinces adjacentes, d'en disposer par testament, à moins d'avoir une maison dans la ville de Constantinople.

Elle avait son sénat, ses magistrats et les ordres du peuple, semblables en tout à ceux de l'ancienne Rome, se trouvait divisée comme elle en quatorze régions ou quartiers, avait au moins la même magnificence et les mêmes priviléges. A ceux qui faisaient bâtir dans la nouvelle ville, on accorda une certaine mesure de pain par terme, pour eux et pour les leurs à perpétuité. Il se distribuait une prodigieuse quantité de blé, et jusqu'à quatre-vingt mille boisseaux par jour.

L'article de la religion fut encore moins oublié. Le but principal, allégué par le fondateur, c'était d'opposer à Rome idolâtre une Rome nouvelle et toute chrétienne. On rasa tous les temples de Bysance, ou on les transforma en autant d'églises. Les idoles qu'on ne détruisit pas ne furent plus regardées que comme des monumens curieux et profanes, qu'on exposa dans les carrefours et sur les places publiques, pour la décoration de la ville et l'amusement des passans. L'on voyait ainsi l'Apollon Pythien, les

fameux trépieds de Delphe, les muses de l'Hélicon, et bientôt on eut peine à concevoir comment ces muets simulacres avaient été si long-temps l'objet de la vénération commune. Mais les vues religieuses de Constantin se manifestèrent avec plus d'éclat dans la construction des nouvelles églises, qui, par leur magnificence infiniment supérieure à celle des anciens temples, annonçaient la grandeur du Dieu suprême qu'on y adorait. La plus considérable fut dédiée à la Sagesse éternelle, d'où elle prit le nom de Sainte-Sophie. Elle subsiste encore telle, au moins pour l'architecture, qu'elle fut d'abord, mais rebâtie par l'empereur Justinien.

L'église construite près du palais impérial en l'honneur des douze apôtres, sans atteindre à la même grandeur, n'était pas moins admirable pour la richesse et le goût des décorations. Elle était en forme de croix, d'une hauteur prodigieuse, incrustée de marbre des plus rares couleurs, depuis le pavé jusqu'au plafond que formait un lambris tout doré, le toit aussi doré et le dôme entouré d'une balustrade tellement étincelante d'or, que les regards éblouis ne pouvaient se fixer sur ce riche édifice quand le soleil y donnait. Le corps du temple s'élevait au milieu d'une vaste cour, environné de quatre galeries, où il y avait des salles publiques et des appartemens distingués pour les différens membres du clergé et tous ses officiers. Constantin destina cette église à sa sépulture ; et il y fit préparer son tombeau, au milieu de douze autres, faits en mémoire des apôtres, six de chaque côté : ce qu'il résolut par une foi vive, dit Eusèbe de Césarée, et dans la ferme persuasion de l'avantage qui en reviendrait à son âme après son trépas [1].

Outre les églises, on rencontrait de toutes parts de pieux monumens sur les fontaines, à l'entrée des édifices publics, au milieu des places [2]. Là on voyait l'image du Bon Pasteur, là Daniel au milieu des lions ; de toutes parts enfin, les figures et les emblèmes les plus remarquables des saintes Ecritures. Au vestibule du grand palais, l'empereur était représenté avec sa famille, la croix sur la tête, et sous les pieds un énorme dragon, symbole du paganisme, qui était percé d'un dard au milieu du ventre, et qu'on précipitait dans la mer. Dans l'intérieur, contre le mur du fond, l'on avait érigé une grande croix de pierres précieuses enchâssées dans l'or avec une somptuosité et un art admirables. Tout enfin respirait la vraie religion ; tout inspirait la foi et la piété, et jamais souverain ne marqua plus d'ardeur ni plus de goût pour faire honorer l'Eglise : prince incomparable en ce point, et recommandable sans

[1] Eus. V, t, 4. 58. — [2] *Ibid.* III, 49.

nulle exception, s'il ne se fût pas aussi ingéré à la régir. Mais les corrupteurs des vrais principes l'obsédaient avec tant de persévérance, qu'enfin ils l'engagèrent à bannir S. Athanase, qu'on lui fit regarder comme un perturbateur.

On se mit à calomnier plus vivement que jamais ce courageux défenseur de la foi. Les Méléciens s'unirent derechef aux Ariens, tout éloignés qu'ils étaient les uns des autres, quant au dogme et à la façon de penser. Mais ces différens ennemis de l'Eglise, toujours d'accord quand il s'agissait de la déchirer, avancèrent de concert qu'un prêtre égyptien, nommé Macaire, avait maltraité, par l'ordre du patriarche, un autre prêtre appelé Ischiras, au moment même où celui-ci célébrait le saint sacrifice, et que Macaire s'était emporté au point de renverser l'autel et de briser sacrilégement le calice. C'était une invention misérable, dénuée de toute preuve, et dont l'empereur avait déjà eu lieu de reconnaître la frivolité. Mais les sectaires connaissaient le prince, et savaient trop bien qu'à force d'importunités on le ramènerait enfin où l'on prétendait. Toutefois, pour être plus sûrs de leur fait, ils forgèrent une accusation nouvelle et beaucoup plus grave.

Ils répandirent le bruit qu'Athanase avait tué Arsène, évêque mélécien d'Hypsèle en Thébaïde, et qu'il lui avait coupé la main droite, pour s'en servir à des opérations de magie. On avait pris soin de faire tout-à-coup disparaître Arsène, et l'on montrait, d'un air mystérieux, une main desséchée que l'on portait de tous côtés dans une boîte : le principal acteur de cette pièce était Jean Arcaph, chef du parti mélécien. S. Athanase ne fit d'abord qu'en rire. Mais quand il sut que ce conte était parvenu jusqu'à la cour, et qu'il y faisait impression, il crut ne devoir plus rien négliger. Il écrivit donc à différens évêques de s'informer en tout lieu où l'on pourrait retrouver Arsène, et il envoya un diacre actif et dévoué pour travailler à le découvrir.

Arsène se tenait caché dans le monastère de Prémecyre en Thébaïde. Mais sitôt que le recéleur Pinne, prêtre supérieur de cette maison, eut vent de la recherche à laquelle on se livrait, il fit embarquer l'évêque mélécien sur le Nil, pour le transporter dans la Basse-Egypte. Le diacre, ne trouvant plus l'objet de l'imposture, se saisit de Pinne et du moine Elie son complice. On les présenta l'un et l'autre à l'officier qui commandait les troupes de la province. Ils confessèrent qu'Arsène était plein de vie, et qu'il avait été caché chez eux. Aussitôt Pinne en donna avis sous main à Jean Arcaph : mais la lettre tomba au pouvoir de S. Athanase, non moins habile dans les affaires que dans les sciences et les lettres. Il redoubla d'activité dans la recherche et la poursuite d'Arsène, qui

fut enfin saisi à Tyr, et juridiquement reconnu par l'évêque Paul, qui le connaissait de longue main.

Aussitôt Athanase envoya vers l'empereur, pour l'instruire de toute cette trame [1]. Le prince fut convaincu, assura le saint patriarche, par une lettre fort honorable qu'il lui écrivit, qu'il avait recouvré son estime, qu'il en jouissait même à un plus haut degré que par le passé; il exprima en même temps la plus grande indignation contre les odieux artisans d'une telle fourberie : mais on ne voit pas qu'il y ait eu aucune punition exemplaire. Aussi l'imposture recommença-t-elle bientôt après. Tout le fruit que le saint tira des bonnes dispositions passagères de l'empereur, ce fut qu'Arsène écrivit au saint évêque pour lui demander sa communion, et faire protestation de l'obéissance qu'il lui rendait, comme à son métropolitain.

Eusèbe et son parti n'étaient pas gens à se rendre si facilement; mais pour agir avec plus de sûreté, ils continuèrent à tenir leurs trames fort secrètes, et à mettre en jeu les Méléciens, fourbes avérés, qui n'avaient plus de mesures à garder. On recommença les accusations contre Athanase; et, au défaut de preuves, on tenta de faire impression par l'énormité des imputations mêmes. Afin cependant de surprendre le prince par sa propre vertu, on ne parlait que de rétablir la paix dans les églises et l'union parmi les évêques. On insinuait en même temps que l'unique moyen d'y réussir, c'était d'assembler un nouveau concile. Ces importunités réussirent encore. L'empereur goûta et adopta l'expédient du concile; et la ville de Césarée en Palestine fut désignée pour le lieu de la célébration, à cause d'Eusèbe son évêque, l'un des principaux du parti.

Athanase, pour la même raison, déclina ce choix; ce qui indisposa fortement Constantin. Mais le saint fit comprendre qu'il ne pouvait se promettre aucune sûreté dans cette ville; et l'on indiqua celle de Tyr en sa place, champ de bataille non moins avantageux aux Ariens, qui prirent soin d'y rassembler tous les chefs du parti. Tels étaient Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Patrophile de Scythopolis, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, George de Laodicée, Macédonius de Mopsueste, et deux évêques de Pannonie, Ursace et Valens, qui commencèrent dès-lors à devenir célèbres dans la secte. Flacille, aussi Arien, substitué à S. Eustathe, devait présider comme évêque d'Antioche ou patriarche de l'Orient. Eusèbe fit encore nommer le comte Denys, pour appuyer les hérétiques, sous prétexte d'em-

[1] Ap. Ath. p. 785.

pêcher le tumulte. Il n'y eut presque de catholiques que ceux de la suite d'Athanase.

Ses amis lui représentèrent vivement qu'il ne devait pas s'exposer au jugement d'une pareille assemblée. Mais l'inconvénient de reculer une seconde fois contre les ordres précis de l'empereur, joint au témoignage de sa conscience qui ne lui reprochait rien, le fit partir avec quarante-sept évêques d'Egypte, sur lesquels il croyait pouvoir compter à tout événement. Il y en avait malheureusement soixante autres au concile, et bien différemment disposés. On ne commença pas plus tôt à s'assembler, que le saint patriarche sentit la vérité de ce qu'on lui avait prédit. Tout annonçait la cabale et la violence. C'étaient les diacres qui avaient coutume de garder les portes dans la célébration des conciles, afin de discerner et de n'introduire que les personnes convenables : ici des geôliers conduisaient des évêques, et déshonoraient la maison de Dieu, à laquelle ils donnaient un air de prison [1]. Dès qu'ils eurent présenté Athanase, on lui ordonna, en le préjugeant, de rester debout comme un criminel devant le tribunal. Le diacre Macaire, qu'il avait employé à la découverte de l'imposteur Arsène, fut encore traité plus indignement ; il ne comparut que chargé de chaînes, et traîné par des soldats. On ne prit pas même la peine de dissimuler, au premier abord. Personne ne se leva pour faire honneur à Athanase, bien que patriarche et le premier prélat de l'assemblée : on lui manqua en toutes les manières.

Cependant un saint évêque d'Egypte, nommé Potamon, ne put voir de sang-froid cette indignité. Il en répandit des larmes amères ; et s'adressant à l'évêque de Césarée : « Quoi ! Eusèbe, lui » dit-il d'une voix à se faire entendre de tout le monde [2], vous » siégez honorablement, et Athanase, l'innocent et vertueux » Athanase est debout ! Ce contraste est-il supportable ? Vous » souvient-il d'avoir été prisonnier avec Potamon durant la per- » sécution ? Pour moi, j'y perdis un œil ; et vous voici avec vos » deux yeux et tous vos membres bien sains et bien entiers ; » c'est à vous de nous apprendre comment vous vous en êtes » tiré, sans trahir votre foi. » Eusèbe, se levant plein de honte et de dépit, sortit de l'assemblée, et ne confirma que trop les idées fâcheuses que le reproche venait de réveiller. S. Paphnuce, autre évêque d'Egypte, traversa l'assemblée, s'approcha de Maxime de Jérusalem, le prit par la main et l'emmena en lui disant : « Puisque nous portons également les livrées de Jésus-

[1] Ath. Apol. 2. — [2] Epiph. Hær. 58.

» Christ, ayant vous et moi perdu un œil pour la défense de la » foi, quittons ce funeste lieu, où des confesseurs sont si déplacés. » Il l'instruisit en même temps de toute la trame qu'on avait jusque là cachée à Maxime.

Le genre d'imputation dirigé autrefois contre S. Eustathe d'Antioche avait trop bien réussi aux hérétiques, pour qu'ils n'y recourussent pas contre l'évêque d'Alexandrie. Mais Athanase, qu'on prenait difficilement au dépourvu, et d'ailleurs averti sous main, se défendit incomparablement mieux. On l'accusa d'avoir corrompu avec violence une vierge consacrée à Dieu; et devant tous les évêques réunis, il comparut effectivement une personne du sexe, tout échevelée et comme au désespoir, demandant justice contre Athanase, « qui avait abusé, disait-elle, pour la déshono» rer, de sa simplicité et de son empressement à le bien traiter » dans sa maison. » Athanase, qui s'était concerté avec un ecclésiastique de sa suite, demeura dans l'indifférence; et l'ecclésiastique prit la parole, comme s'il était l'accusé[1]. Cette impudente étend la main vers lui, le montre au doigt, et s'écrie d'une voix toujours plus plaintive et plus élevée : « Oui, le voilà, je le » reconnais avec horreur, le profanateur perfide de l'hospitalité » et de la sainte pureté. » Puis elle spécifia le temps, le lieu, toutes les circonstances les plus particulières du crime. La grossièreté de la méprise fit éclater de rire la plus grande partie des assistans, et couvrit tous les autres de confusion. Mais les calomniateurs expérimentés ne se déconcertèrent point. Ils chassèrent l'accusatrice, comme s'ils eussent été trompés les premiers, sans vouloir néanmoins qu'elle fût arrêtée, ainsi qu'Athanase le requérait, ni qu'elle fût contrainte à nommer ceux qui la mettaient en jeu.

Ils en revinrent à la fable de la main coupée et de l'assassinat d'Arsène; diversion pitoyable, dans laquelle l'on ne consultait plus qu'une aveugle fureur; car l'empereur avait été pleinement désabusé, et il était facile de mettre la vérité dans sa plus grande évidence pour tout l'univers. Athanase laissa donc engager l'affaire, et ses ennemis s'avancèrent autant qu'ils voulurent. Ils ouvrirent la boîte mystérieuse où était la main desséchée, puis adressant la parole à l'accusé : « Athanase, dirent-ils tout triom» phans, voilà votre accusateur et la pièce de conviction, voilà la » main de l'évêque Arsène, que vous avez coupée. Les témoins ne » nous manquent pas; vous n'avez d'autre ressource que de jus» tifier l'action même. » Athanase, d'un air fort tranquille, leur

[1] Theod. I, 30.

demanda s'ils connaissaient l'évêque Arsène. Plusieurs répondirent qu'ils le connaissaient parfaitement. *He bien*, dit-il, *qu'on fasse entrer l'homme qui est à cette porte*. On ouvre, l'homme est introduit, on lui fait lever la tête, tous l'examinent fort attentivement; on reconnaît Arsène plein de vie et ayant ses deux mains. L'expérience d'Athanase lui avait fait prévoir qu'on pourrait revenir à cette vieille imposture, et il avait eu la précaution de faire amener secrètement Arsène, que les Ariens croyaient toujours dans le lieu de refuge où ils l'avaient caché.

Ils ne concevaient rien aux ressources et à la présence d'esprit d'Athanase; en sorte que la multitude se mit à crier qu'il était magicien. Quant aux auteurs de la supercherie, ils n'en purent supporter la honte, et ils se retirèrent avec une précipitation qui annonçait leur défaite [1]. Le reste des Méléciens se jeta en furie sur le saint évêque, qu'ils auraient mis en pièces, si les officiers, qui craignaient l'empereur, ne l'avaient arraché de leurs mains. On revint pourtant de la surprise; et afin de colorer une fourberie si criante, on débita qu'un évêque, assujetti servilement aux volontés d'Athanase, avait, par son ordre, mis le feu à la maison d'Arsène; et qu'après lui avoir déchiré le corps de courroies, il l'avait enfermé dans une chambre, d'où il s'était secrètement échappé, ce qui avait donné lieu de le croire mort.

Il ne restait plus que le conte d'Ischiras, ou du calice rompu et des saints mystères profanés. Athanase dit là-dessus, qu'ayant appris qu'Ischiras célébrait le saint sacrifice sans avoir jamais été ordonné prêtre, il lui avait fait intimer par le diacre Macaire de venir rendre compte de sa conduite; mais que l'envoyé, le trouvant malade, lui avait simplement défendu de faire aucune fonction sacerdotale. Ce fait, présenté si diversement d'ailleurs, engagea les Eusébiens à envoyer des commissaires sur les lieux; et ils s'y prirent d'une manière favorable à leur dessein, en choisissant les plus grands ennemis du patriarche, sans souffrir qu'il y eût aucun délégué de sa part. L'information fut aussi vicieuse que tout le reste du procédé. C'est pourquoi le clergé d'Alexandrie et celui de la Maréote, lieu de la scène, voyant une prévarication manifeste et sans palliatif, protestèrent en forme contre tout ce qu'on voulut faire. Les évêques d'Egypte avaient déjà protesté dans le concile contre le choix des députés. L'opération suivit cependant son cours, et les commissaires du parti n'en reparurent pas moins insolens à Tyr.

Athanase ne les avait pas attendus, la fureur des Méléciens

[1] Ruf. Théod., Socr. Sozom.

l'obligeant de se retirer, et les officiers mêmes de l'empereur l'ayant fait embarquer, parce qu'ils ne voyaient plus d'autre moyen de mettre sa vie en sûreté. Les Eusébiens triomphèrent de son évasion, comme s'il eût été légitimement convaincu ; on prononça contre lui la sentence de déposition. La plupart des évêques, soit par surprise, soit par lâcheté, souscrivirent à ce jugement. Les Méléciens avaient rendu trop de services à l'arianisme, pour n'être pas bien traités. Le conciliabule les reçut à la communion, et les maintint dans tous leurs honneurs comme des fidèles injustement persécutés. Le fourbe Ischiras fut fait évêque; et Arius eût été rétabli, si les évêques de Tyr n'avaient reçu, sur ces entrefaites, des lettres de Constantin qui les pressaient de se rendre à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Sépulcre, qu'on venait d'achever.

Ils y allèrent tous, excepté ceux de l'Egypte, que le danger pressant de leurs églises, après ce qui venait de se passer, rendait si nécessaires chez eux. D'autres évêques, survenus de toutes parts pour plaire à Constantin, les remplacèrent; en sorte que le concile qu'ils tinrent, comme il était d'usage dans ces grands concours de prélats, fut extrêmement nombreux. La grande affaire des Eusébiens était le rétablissement d'Arius, qu'ils n'avaient différé qu'afin de le rendre plus éclatant. L'hérésiarque se montra avec les lettres impériales qui chargeaient les Pères d'examiner sa nouvelle profession de foi, très-insuffisante encore, mais qui, à l'omission près du terme consubstantiel, paraissait assez catholique. Ce défaut n'en fut pas un pour de pareils juges. Ils reçurent honorablement Arius à la communion, écrivirent une lettre synodale à l'église d'Alexandrie et à toutes les églises du monde, pour le faire traiter en orthodoxe, aussi bien que tous ceux de son parti [1].

Pendant ce temps-là, Athanase, réfugié à Constantinople, sollicitait une audience qu'il ne pouvait obtenir, parce que les Eusébiens, presque aussi puissans à la cour qu'à Tyr, tenaient toutes les avenues du palais soigneusement fermées. Il ne se rebuta point; et comme l'empereur passait à cheval, Athanase se présenta, et demanda à se justifier. Constantin refusa de l'entendre, témoigna même quelque appréhension de communiquer avec un homme condamné par un concile. Alors le saint s'écria : *Prince, qui abandonnez l'opprimé, et n'appuyez de votre puissance que mes oppresseurs, sachez que le Seigneur jugera entre vous et moi* [2]. Cette représentation animée était de nature à faire impression sur l'es-

[1] Socr. I, 35; Soz. XI, 17. — [2] Ath. Apol. 2.

prit religieux de l'empereur. Il manda tous les évêques du concile de Tyr, pour apprendre au juste ce qui s'était passé. Mais on ne lui envoya que les plus rusés imposteurs, et l'on sut trouver des prétextes pour écarter tous les autres. Ces fourbes ne parlèrent à Constantin, ni d'Arsène, ni d'Ischiras; fictions trop approfondies à la cour, et trop bien détruites : mais changeant de batterie, ils accusèrent Athanase, à ce que prétendent différens auteurs, d'empêcher le transport des blés d'Egypte à la nouvelle capitale de l'Empire. C'était toucher le fondateur à l'endroit le plus sensible. Le sentiment fit oublier la raison; et il crut user d'une grande clémence en ne condamnant pas le patriarche à la mort, mais seulement à l'exil [1]. On le relégua à l'autre extrémité de l'Empire, dans la ville de Trèves, capitale des Gaules, où l'illustre banni fut accueilli en confesseur de la foi par S. Maximin, qui en était évêque, et par le jeune Constantin, fils de l'empereur, qui ne pouvait que gémir sur les préventions de son père.

Athanase éloigné, il parut peu difficile de rétablir Arius à Alexandrie. Il avait professé la foi de Nicée devant l'empereur, qui ne se départait pas de ce point fixe. Quand il eut quitté Constantin, il recommença à dogmatiser dans les mêmes principes et avec les mêmes blasphêmes qu'auparavant. Les prêtres d'Alexandrie, où il se transporta, évitèrent sa communion avec d'autant plus d'horreur et de constance qu'ils étaient inconsolables d'avoir perdu leur saint pasteur, et de voir, par son expulsion, son bercail en proie à des loups dévorans qui ne prenaient plus la peine de se travestir. La désolation passa au fond des déserts, parmi les vrais solitaires, qui ne connaissaient de piété solide que celle qui a pour base la pure doctrine de l'Eglise.

Plus vivement affecté qu'aucun autre, le grand Antoine crut ne pouvoir mieux employer qu'en cette crise effrayante la considération dont il jouissait auprès de l'empereur. Souvent Constantin, avec ses deux fils Constance et Constant, lui avaient écrit, en le traitant de père, et en lui demandant, comme une faveur, quelques mots de réponse à leur tendresse filiale [2]. A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siècle » nous ont écrit; mais quelle relation peut-il y avoir entre eux et » des hommes qui, étrangers pour le monde, en ignorent jusqu'au » langage? Si vous admirez la condescendance d'un empereur, » formé de poudre aussi bien que nous, et qui doit pareillement » retourner en poudre, quel doit être votre étonnement de ce que

[1] Syn. Alex. p. 729; Théod. I, 33. — [2] Hist. Vit. Ant.

» le Monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main, et » nous a parlé par son propre Fils? » Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétrerait pas le motif, il ouvrit les lettres et y fit réponse. Mais, à la nouvelle des troubles et des périls de l'Eglise d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et avec distinction [1] : mais il tint ferme pour le bannissement du patriarche, sur le préjugé de la déposition prononcée par un concile, autant que sur l'idée qu'il s'était formée d'Athanase, et que les sectaires ne cessaient de fortifier, en le représentant comme un esprit superbe et un sujet séditieux.

Quand le bruit s'en fut répandu dans Alexandrie, la douleur, la consternation, une espèce de désespoir éclatèrent dans tous les rangs. Tout se mit en rumeur et en mouvement dans cette grande ville ; et pour prévenir les dernières extrémités, la cour ne trouva point d'autre moyen que de rappeler Arius à Constantinople. Alors, et bien plus peut-être qu'on ne l'avait encore vu jusque là, les rênes du gouvernement flottèrent au hasard dans les mains de Constantin, lequel n'annonçait plus rien de cette sagesse suprême qui, en plusieurs rencontres, n'avait pas dédaigné de lui servir de guide dans la sphère propre de sa puissance. A l'ombre de la protection impériale, les Eusébiens firent assembler un concile de toutes les provinces voisines de la capitale, parce qu'ils se figuraient que, l'hérésiarque une fois reçu par les évêques en présence de l'empereur, nulle Eglise ne ferait plus difficulté de l'admettre.

C'était un saint prélat nommé Alexandre qui gouvernait alors l'Eglise de Constantinople, et il ne voyait qu'avec une amère douleur les deux Eusèbe dominer despotiquement sur le clergé. Déjà l'on avait condamné et déposé Marcel d'Ancyre, qui paraissait à la vérité répréhensible du côté du sabellianisme : mais ce n'était pas là son véritable crime. Il n'était maltraité que pour avoir écrit contre le sophiste Astère, qui, passé du paganisme au parti des Ariens, publiait sans retenue les mêmes blasphèmes à peu près que s'il eût été encore païen. A l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, Alexandre montra toute la vigueur du premier âge. La cabale menaçait de le déposer lui-même, et de lui substituer un évêque qui saurait traiter Arius avec plus d'honneur. L'illustre S. Jacques de

[1] Soz. XI, 31.

Nisibe, qui se trouvait au concile, dit au zélé vieillard : *Mon frère Alexandre, c'est au Roi des rois qu'il nous faut recourir dans un abandon si général.* Ces deux saints engagèrent les fidèles à joindre encore leurs prières et à jeûner pendant sept jours, au bout desquels les Eusébiens, perdant patience, dirent à S. Alexandre que, si ce jour-là même il ne recevait Arius dans son église, on l'y ferait placer de force le lendemain. Le saint vieillard, sans répondre un seul mot, se retira dans l'église, qui portait le nom de la Paix. Là, s'étant renfermé tout seul, il se jette au pied de l'autel, le visage contre terre, les yeux noyés de pleurs, et s'écrie avec sanglots : « Dieu tout puissant, s'il faut que l'impie Arius soit reçu » dans l'église, épargnez à l'infortuné Alexandre la douleur » de ce spectacle, et retirez-moi auparavant de cette vallée de » larmes [1]. »

Il parlait encore lorsqu'on vint, pour la dernière fois, le sommer, de la part de l'empereur, d'admettre l'hérésiarque à la communion. Ce prince, à la merci des fourbes qui ne cessaient de l'obséder, se persuada, sur leur parole, qu'Arius n'avait plus d'autre foi que celle de Nicée ; d'autant mieux, que le faussaire, en présentant sa dernière confession, où l'on ne lisait rien qui ne fût orthodoxe à la lettre, protestait avec serment qu'il croyait ce qu'il avait écrit. Mais il portait, dit-on, sur lui un autre papier, auquel, par une misérable et sacrilége équivoque, il rapportait mentalement son affirmation [2]. *Que Dieu soit le vengeur du parjure*, lui répondit Constantin, *si vous en osez faire un de cette énormité.* On avait choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, comme S. Alexandre continuait de prier, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville comme en triomphe ; et lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolens. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place dite Constantinienne, et qu'on apercevait au fond de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde, éprouva une soudaine frayeur et de violens remords. Il sentit en même temps quelque besoin naturel [3]. Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que tous les autres édifices. Il y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une grande abondance de sang, avec une partie de ses entrailles : digne fin d'un impie,

[1] Greg. Naz. 16; Ambr. I, de fide. — [2] Libel. Marcel. et Fausti. — [3] Socr. I, 58.

trop semblable pendant la vie au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénoûment effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux Ariens que d'espoir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de cette tragique scène devint l'objet de l'horreur publique; et par la suite un Arien l'acheta, afin d'effacer ou d'affaiblir, en le convertissant à un autre usage, la mémoire de cet opprobre.

L'empereur fit de profondes réflexions, reconnut la main du Seigneur, conçut plus d'aversion pour cette secte parjure, et plus d'attachement que jamais pour la foi de Nicée. Il sentit enfin la faute qu'il avait commise en bannissant le principal défenseur de ce sacré concile, et il allait le rappeler, quand sa propre mort empêcha l'exécution de son dessein; mais il en donna l'ordre avant d'expirer. Il venait de régler le partage de ses états entre les princes ses fils, afin de prévenir la discorde et les troubles. A l'aîné, qui portait son nom, furent assignées les Gaules, l'Espagne et la Bretagne; l'Egypte et l'Asie à Constance; et à Constant, le plus jeune des trois, les provinces du milieu de l'Empire, savoir: l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Le premier étant déjà marié, l'empereur voulut donner une épouse à Constance; et son choix, dirigé par la seule estime, tomba sur Eusébie, douée en effet de toutes les grâces et de tous les talens convenables à sa destination, et malheureusement encore de qualités et de connaissances supérieures à son sexe : princesse accomplie, si en même temps elle n'eût eu en partage cette suffisance et cette curiosité présomptueuse qui trop souvent engagent les femmes dans les nouveautés et les travers en fait de religion, et qui la précipitèrent dans l'hérésie d'Arius.

Le mariage fut célébré avec la plus auguste pompe. Mais, digne ici de lui-même et de ses plus belles années, le grand Constantin voulut surtout paraître magnifique dans ses largesses. Au lieu que les autres princes avaient chargé leurs peuples d'impôts pour fournir à ces sortes de magnificences, il fit, tout au contraire, des présens considérables aux principales villes de l'Empire. Les nations les plus éloignées lui envoyèrent des ambassadeurs, pour le féliciter et lui marquer leur respectueux dévoûment. Il en vint du fond des Indes, des extrémités du Nord et de l'Occident. Pour les Perses, ils redemandèrent, même assez fièrement, les provinces du Tigre qu'ils avaient perdues. Cette demande équivalait à une déclaration de guerre. Constantin se prépara à marcher contre eux, et souhaita que des prêtres et des évêques l'accompagnassent, afin de nourrir sa piété par les exercices du culte divin, dans le

sein même de la guerre et du tumulte. Pour cela, il fit faire comme une église portative, qu'on devait dresser partout où il camperait [1].

La fête de Pâques étant arrivée, il passa la veille de ce saint jour en prières avec les fidèles, selon sa coutume, distribua d'amples aumônes, et parut enchérir sur toutes ses bonnes œuvres passées.

C'était la Pâque de l'an 337, le soixante-quatrième de l'âge de cet empereur. Il jouissait d'une santé parfaite en apparence, et il fut cependant atteint d'une maladie inconnue, dans laquelle les médecins, convenant d'abord de leur embarras, ne lui firent attendre quelque sorte de soulagement que des bains chauds. Après avoir essayé de ceux de Constantinople, il se fit transporter aux eaux d'Hélénople, vers Nicomédie : mais la violence du mal qui redoubla l'empêcha de les prendre. Alors, tournant tous ses regards vers le Seigneur, il eut la dévotion de visiter l'église renommée du martyr S. Lucien, où il passa un temps fort long en prières. Ce fut là que, sentant sa fin approcher, il résolut de recevoir le baptême, et le demanda avec une humilité exemplaire, en se prosternant et en confessant ses péchés. Il reçut d'abord l'imposition des mains pour devenir ce qu'on appelait compétent, c'est-à-dire disposé prochainement au baptême, et non précisément catéchumène ; car il est vraisemblable qu'il n'avait pas attendu si tard à le devenir, d'autant plus que ses historiens rapportent, en différentes rencontres, comment il assistait aux divins mystères; ce qu'on ne pouvait faire sans être catéchumène.

Ensuite il se fit, dit-on, transporter au château d'Aquiron, plus près de Nicomédie. Il y reprit un peu ses forces, et dit néanmoins aux évêques de sa suite qu'il s'était toujours proposé de recevoir le baptême dans le Jourdain, en mémoire de celui du Sauveur, mais que, les dispositions du Ciel paraissant ne pas s'accorder avec son dessein, il demandait d'être baptisé sans délai. Les critiques ne sont pas d'accord touchant le ministre qui le baptisa. Mais ceux qui prétendent que ce fut Eusèbe, évêque du lieu, font observer que ce prélat professait toujours publiquement la foi de Nicée; qu'il pratiqua religieusement toutes les cérémonies ordinaires, et le revêtit de l'habit blanc. Son lit fut aussi tendu en blanc, et il ne voulut plus reprendre la pourpre. Comme les officiers qui l'entouraient fondaient en larmes, il leur dit, avec un air de tran-

[1] Eus. Vit. IV, 57.

quillité et même de joie, qu'il voyait d'un autre œil qu'eux la véritable félicité, et qu'il était bien éloigné de s'affliger du moment où il en allait jouir.

Il donna les ordres convenables pour maintenir la paix dans ses états comme dans sa famille, et engagea les gens de guerre à jurer solennellement qu'ils ne feraient rien contre l'Eglise, ni contre ses enfans; puis il mourut le 22 mai, jour de la Pentecôte, au commencement de la soixante-quatrième année de son âge, et sur la fin de la trente-unième de son règne, le plus long de tous ceux des empereurs, depuis Auguste. Il avait mandé avec empressement son fils Constance, comme le moins éloigné des trois, quoiqu'il ne l'accompagnât point en Asie : après quoi, se sentant tout-à-fait décliner, il avait remis son testament entre les mains du prêtre arien que sa sœur lui avait laissé pour homme de confiance : ce qui contribua infiniment à accréditer cet hypocrite avec tant de dommage pour la religion, comme on le verra par la suite.

Jamais prince ne fut plus regretté du peuple et des troupes. Tout le palais retentit de cris et de gémissemens. Ses gardes et ses domestiques déchirèrent leurs vêtemens avec une douleur, dont ces signes, souvent de pur usage dans l'antiquité, n'étaient ici qu'une faible expression. On rapporta son corps à Constantinople, et tous les habitans de cette grande ville, qu'il avait toujours traités en enfans plutôt qu'en sujets, ne parurent, en effet, qu'une famille nombreuse qui venait de perdre le meilleur des pères. On l'exposa, avec la pourpre et le diadème, dans un cercueil d'or, sur une superbe estrade environnée de chandeliers aussi d'or. Ses officiers ordinaires ne le quittaient point, et quantité d'autres personnes distinguées veillaient nuit et jour, en attendant les princes ses fils. Constance put seul arriver à temps pour l'inhumation. Il accompagna le corps jusqu'à l'église des saints apôtres, destinée par le défunt même à la sépulture des Césars; puis il se retira, ainsi que les soldats, parce qu'il n'était pas encore au rang des catéchumènes. Le clergé et le peuple fidèle firent les prières accoutumées; et le saint sacrifice fut offert pour l'âme du prince défunt. Après quoi on l'enterra dans le lieu saint, mais dans le vestibule seulement, et près la porte, pour servir de modèle aux maîtres du monde, qui se firent un devoir d'imiter cette humilité, et de devenir, selon l'expression de S. Jean Chrysostôme, les portiers du pêcheur, c'est-à-dire du Prince des apôtres. Rome, dont il avait eu lieu de se plaindre pendant sa vie,

ne laissa pas que de témoigner une extrême douleur à la nouvelle de sa mort.

La mémoire de cet empereur, quoique un peu ternie à divers égards, est justement en bénédiction dans l'Église, à cause de mille biens solides dont il l'a comblée et de la droiture de ses intentions. Les Grecs l'ont mis solennellement au nombre des saints, et font sa fête le vingt-unième jour de mars avec celle de Ste Hélène sa mère. On jugea sagement que le baptême avait effacé des fautes de surprise, si difficiles à prévenir dans les conjonctures où se trouva ce grand prince.

LIVRE HUITIÈME.

DEPUIS LA MORT DU GRAND CONSTANTIN EN 337, JUSQU'A CELLE DE CONSTANCE EN 361.

Quand les fidèles pleuraient la mort du grand Constantin, ils ne savaient pas encore toutes les raisons qu'ils avaient de le regretter. Constance, fils bien différent d'un si religieux père, à qui il succéda aussitôt en Orient, devait réunir ensuite sous sa domination toute l'étendue de l'Empire, et y faire régner avec lui une hérésie presque aussi impie, et plus cruelle ou plus perfide que n'avait été le paganisme. Auparavant, néanmoins, le Seigneur voulut consoler son Eglise, par le moyen de deux fils, dignes du premier empereur solidement chrétien.

L'aîné des trois frères, qui portait, comme le père, le nom de Constantin, et qui régnait dans la partie la plus occidentale de l'Empire, n'eut rien de plus pressé que de renvoyer S. Athanase à son église. Il adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était l'intention du grand » Constantin, leur écrivait-il [1], de rendre lui-même Athanase à » son église, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour » mieux dire, de ces bêtes féroces prêtes à le dévorer. Je l'ai traité » de manière à convaincre tout l'univers de l'estime que j'ai pour » lui, et qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint » homme. Que la divine Providence vous le conserve, et termine » à jamais votre affliction, que j'ai moi-même ressentie. »

Muni d'un pareil témoignage, Athanase traversa en pleine sûreté toute l'étendue des états de Constance, et fut rétabli sur son siége, aux acclamations générales du peuple et du clergé. Les Ariens frémissaient de dépit, mais ils n'osèrent ouvertement s'y livrer. Ils commencèrent leurs sourdes trames auprès de leur nouveau

[1] Theod. l. II, c. 2.

souverain avec d'autant plus de succès, que Constance leur était déjà incomparablement plus favorable que son père. Il craignit cependant de contredire ses frères, fort attachés l'un et l'autre à la saine croyance, et trop instruits pour en abandonner le plus zélé défenseur. L'esprit de parti n'était pas encore assez vif pour cela, dans ce prince naturellement irrésolu et craintif, qui d'ailleurs ne croyait pas encore son autorité assez bien affermie, et qui avait une guerre dangereuse à soutenir contre les Perses.

Mais la division s'étant mise dans la famille impériale, son issue funeste à l'Etat le fut encore davantage à la religion. Constantin n'avait jamais été content de son partage, qui, outre la Grande-Bretagne, l'Espagne et les Gaules, comprenait encore la Rhétie, c'est-à-dire ce qui est au nord de l'Italie, avec quelques places sur la mer Adriatique. L'Afrique excitait principalement sa cupidité. Il se crut en état de l'enlever à Constant, qui n'avait pas d'aussi bonnes troupes que celles des Gaules. Sous prétexte d'aller au secours de Constance contre les Perses, il rassembla une puissante armée, et se jeta tout-à-coup sur l'Italie. Sa sécurité fit sa perte. Il marchait sans ordre et sans précaution, comme à des provinces déjà conquises plutôt qu'à conquérir. Tout ce que put faire Constant, si brusquement assailli, ce fut de jeter quelques troupes dans les défilés des montagnes. Constantin, qui précédait son corps d'armée avec une élite peu nombreuse de ce qu'il avait de plus brave, tomba dans l'embuscade. Il fit inutilement des prodiges de valeur ; tout fut taillé en pièces, le prince avec les soldats. C'est ainsi qu'il périt, à l'âge de vingt-six ans, trois ans seulement après la mort de son père, c'est-à-dire l'an 340.

Quelque fâcheuse que fût cette perte pour l'Eglise, elle en souffrit peu tant que Constant survécut. Il se rendit à l'armée de son frère sitôt qu'il en eut appris la défaite, se fit prêter serment par les troupes du vaincu, et s'empara de tout l'Occident sans nul obstacle. Constance, assez embarrassé de son différend avec les Perses, peu enclin d'ailleurs aux hasards des armes, et beaucoup plus propre à faire la guerre au clergé qu'aux légions, se contenta par force de son premier lot ; et, par un effort qui lui coûta peut-être encore davantage, il ménagea soigneusement les catholiques, que Constant protégeait avec un zèle égal à celui du jeune et malheureux Constantin. Toutefois, pour ne pas se laisser pénétrer par ses sujets ariens, qui déjà l'obsédaient sans relâche, et qui le sollicitèrent vivement contre Athanase, il leur répondit qu'il ne voulait pas prononcer lui seul sur une affaire qui agitait tout le monde chrétien ; que l'Occident s'y trouvait intéressé

aussi bien que l'Orient, et qu'il convenait surtout que l'évêque de Rome en prît connaissance[1].

Une pareille réponse ne faisait pas le compte des sectaires. Mais il leur convint d'en paraître contens, et d'approuver un projet qu'ils prévoyaient ne devoir pas leur être fort avantageux. Ils venaient de perdre un de leurs grands appuis dans la personne d'Eusèbe de Césarée, mort après avoir publié la Vie, ou plutôt le panégyrique du grand Constantin. Tous les partis indistinctement rendaient justice aux qualités éminentes de ce prélat, à son savoir, à son éloquence et à quelques vertus qui en ont imposé à plusieurs é[illegible]ins catholiques; mais sa mémoire, dans l'estime générale, n'es[illegible]mmandable que par ses talens. Dans plusieurs endroi[illegible]crits, à travers les voiles de la dissimulation, on n'ape[illegible]trop son inclination, tant pour la doctrine que pour la pers[illegible] Arius. Quant aux faits éclatans de la religion, trop connus pour être altérés, il les présente avec une simplicité qui porte elle seule la conviction dans l'esprit de ses lecteurs. Mais pour sa conduite à l'égard des Ariens, il se montra au moins fort long-temps lâche, timide, jaloux de plaire aux grands et à leurs séducteurs. Il fit néanmoins quelques rétractations qui doivent mitiger nos jugemens. Comme il approchait alors de la fin de sa carrière, moment si capable d'inspirer un vrai repentir, on ne doit pas juger de ce désaveu, comme on juge de sa soumission apparente au concile de Nicée, tandis qu'il était livré à des amis impérieux qui subjuguaient sa faiblesse.

Il eût pour successeur Acace, qui, à ce que présume Baronius, n'est autre que le fameux prêtre arien, si malheureusement accrédité auprès du grand Constantin, et plus encore auprès de sa sœur Constance. Acace, surnommé le Borgne, dont il est ici question, avait, au suprême degré, le secret de se faire valoir, nonobstant la difformité de sa figure, qu'il compensait avec avantage par beaucoup de pénétration et de capacité, mais surtout par l'art incomparable qu'il avait de s'insinuer dans l'esprit des grands. Il composa, entre autres ouvrages, la Vie d'Eusèbe, son prédécesseur, dont il donna l'idée qui convenait aux intérêts de la secte.

Vers ce même temps, S. Alexandre de C. P. couronna, par une mort précieuse aux yeux du Seigneur, quatre-vingt-dix-huit ans d'une sainte vie; il en avait passé vingt-trois dans l'épiscopat. Il temoigna, avant de mourir, l'estime singulière qu'il faisait d'un ecclésiastique de son clergé, nommé Paul; et ce fut assez pour

[1] Socr. I, 11, c. 2.

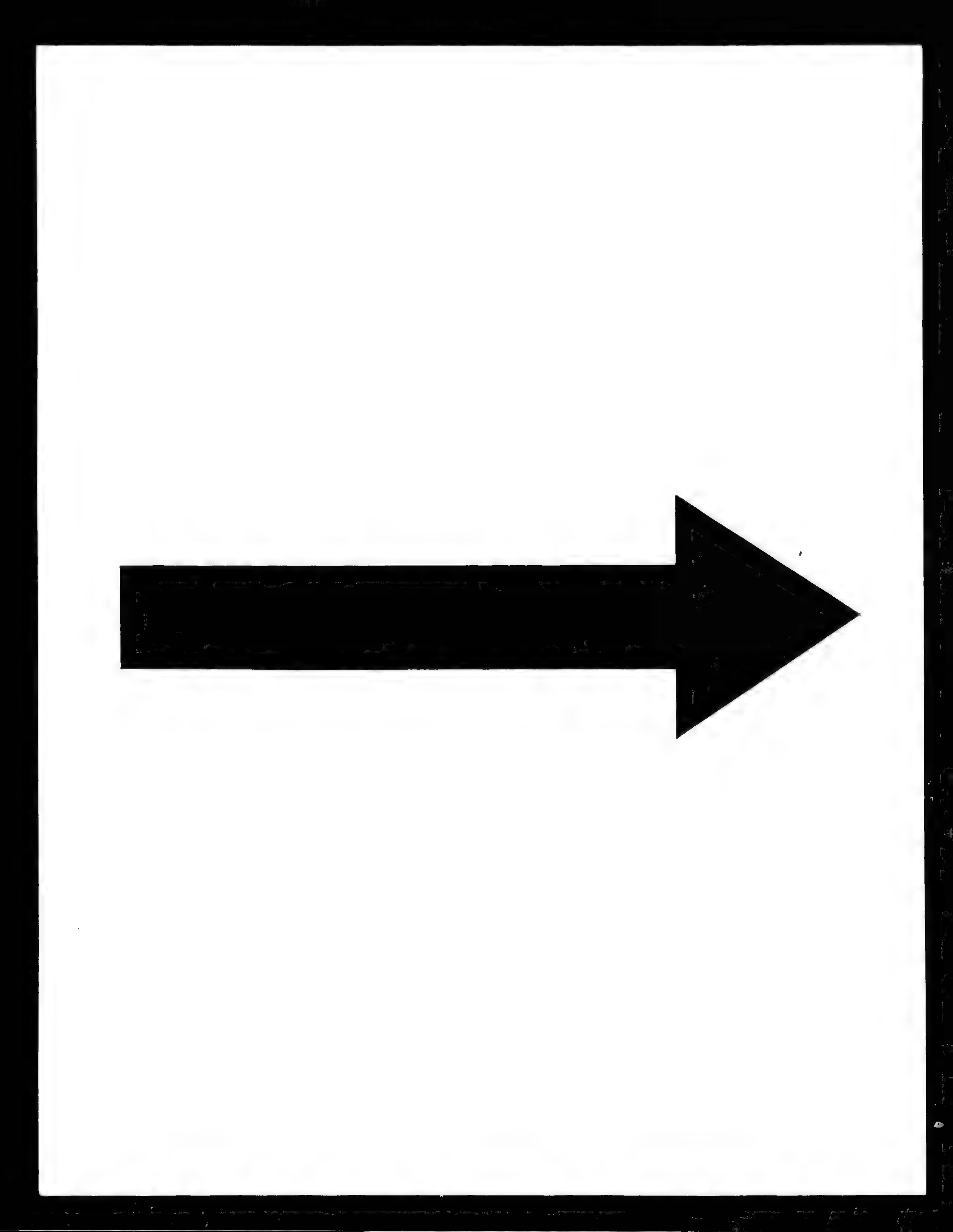
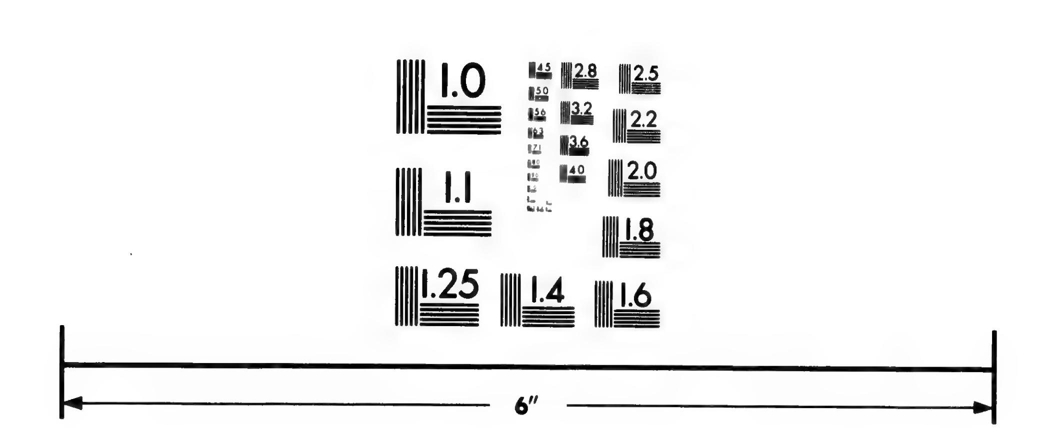


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



que son église fît honneur à la mémoire du digne pasteur qu'elle regrettait, en élevant Paul à sa place. Macédonius, diacre de cette église, que nous verrons bientôt acquérir une funeste renommée, avait déjà de lui-même toute la bonne opinion qui est ordinaire aux chefs de parti. Mais, cette fois, ne se trouvant pas le plus fort, il montra de la soumission, et se contenta d'intriguer pour parvenir au rang de prêtre. Paul n'en fut pas plus tranquille. Comme son élection s'était faite en l'absence d'un empereur, moins jaloux du gouvernement de l'Etat que de celui de l'Eglise, ce prince témoigna une grande colère à son retour, trouva Paul indigne de l'épiscopat, et lui substitua contre toute justice Eusèbe de Nicomédie, en faisant néanmoins tenir à ce sujet un concile pour la forme. C'est ainsi que ce prélat hérétique et courtisan devint évêque de la capitale, en ajoutant au scandale de ses translations ambitieuses celui de l'oppression et de l'intrusion.

Le saint pape Jule remplissait alors la chaire de S. Pierre, Silvestre étant mort à Rome le dernier jour de l'année 335. Dix-huit jours après on avait élu le prêtre Marc, Romain de naissance, qui n'occupa le siége qu'environ huit mois, durant lesquels, à ce que l'on croit, il fut réglé que le pape serait sacré par l'évêque d'Ostie, et que ce prélat porterait pour cette cérémonie le *pallium*, ornement pontifical, consistant en une sorte d'étole antique, qu'on accorda dans la suite à tous les archevêques. On ne voit pas qu'il soit parlé plus tôt du *pallium*, qui était fait de laine blanche en forme de bandes et de quatre croix rouges. Les sous-diacres de l'église romaine, qui le faisaient, y employaient la laine de deux agneaux offerts sur l'autel, dans l'église de Sainte-Agnès, le jour de sa fête, tandis qu'on chantait l'*Agnus Dei;* puis le portaient à l'église de Saint-Pierre, où on l'exposait quelque temps sur les corps des saints Apôtres. Après la mort de Marc, le saint Siége vaqua quatre mois; et Jules, Romain de naissance, fut institué pape le 5 du mois de février de l'an 337. Il eut aussitôt l'occasion de signaler son discernement et ses lumières pour la défense de l'Eglise.

Les Ariens s'empressèrent de le prévenir au sujet d'Athanase, dès qu'ils se virent réduits par la politique de Constance à garder quelques mesures. Ils employèrent pour cela ceux d'entre eux qu'on nommait Eusébiens, et qui, à l'exemple de l'ambieux Eusèbe, avaient l'art d'éviter l'anathême, soit par des équivoques, soit par le désaveu formel de leur hérésie, quand il servait à leurs fins. Le chef de leur députation était un prêtre nommé Macaire, qu'ils avaient chargé de lettres adressées au souverain pontife,

contenant des accusations tant contre Athanase que contre Asclépas de Gaze et Marcel d'Ancyre. Il n'y eut sorte de ruse ni de mensonge que n'employât Macaire pour engager le pape à communiquer par lettres avec Piste, que les Eusébiens avaient ordonné évêque d'Alexandrie, Arien sans ménagement, et dont les partisans d'Eusèbe se servaient, selon leur méthode ordinaire, pour publier la doctrine qu'eux-mêmes professaient plus secrètement. Il leur était facile de donner, à une si grande distance, l'idée qu'ils voulaient de cet hérétique, tandis qu'il n'y avait personne pour les contredire.

Mais le saint patriarche d'Alexandrie, qui n'avait ni moins d'activité que ses ennemis ni moins d'habileté dans les affaires, envoya de son côté pour défendre sa cause à Rome[1]. Bientôt cette nouvelle parvint à la connaissance des députés eusébiens; et ce fut un coup de foudre pour Macaire. Dans la crainte de se voir confondu avec tant d'opprobre, il prévint l'arrivée des Egyptiens orthodoxes, et repartit, tout malade qu'il était, sans nulle précaution, sans le moindre délai, sans sauver en aucune façon les apparences vis-à-vis du pape, qui dans ce moment-là même l'attendait à son audience. Ainsi les agens d'Athanase n'eurent aucune peine à persuader au souverain pontife que Piste était un des plus obstinés disciples d'Arius, excommunié premièrement par son évêque Alexandre de sainte mémoire, et depuis par le concile de Nicée. Ceux des Eusébiens qui restaient à Rome ne purent démentir ces faits, et furent également convaincus d'imposture, sur tous les chefs de leur accusation, dans une conférence publique à laquelle le pape assista. Poussés si vivement, ils ne virent jour à se tirer d'affaire, ou à gagner du temps, qu'en demandant un concile où comparût Athanase avec ses accusateurs. Jules souscrivit à leur requête, et prit ses mesures pour l'exécution.

Ce n'était pas sur un concile romain qu'ils fondaient leur espérance. Eusèbe, en politique expérimenté, dressait des batteries bien plus favorables à ses vues. Instruit par ses émissaires du tour que ses tentatives prenaient en Italie, il voulut éluder ou affaiblir en Orient, par la condamnation solennelle d'Athanase, tout ce que l'Occident pourrait faire. L'occasion se présentait tout naturellement. L'église magnifique d'Antioche, commencée depuis dix ans par le grand Constantin, venait d'être achevée, et Constance avait à cœur que la dédicace s'en fît avec la solennité la plus éclatante. Les évêques, pour lui plaire, vinrent avec empres-

[1] Ath. Apol.

sement de toutes les églises voisines et de provinces même assez éloignées. On en compta jusqu'à quatre-vingt-dix-sept, partie catholiques, partie ariens. Mais, quoi qu'en disent différens écrivains modernes, il paraît que les sectaires l'emportèrent autant par le nombre que par la protection que leur accordaient les puissances, et par l'ascendant d'un faux zèle, sur la réserve et la froide prudence de ceux qu'on appelait pacifiques. Il n'y eut personne qui pût ou qui osât défendre Athanase avec une certaine vigueur. Il n'était venu aucun évêque d'Italie, ni de tout le reste de l'Occident, personne de la part du pape Jules, dit l'historien Socrate, quoique les canons défendissent dès-lors, comme le fait observer le même auteur, de rien statuer d'important, ou de relatif aux affaires générales, sans le consentement de l'évêque de Rome [1].

L'empereur Constance était présent, et l'on ne doutait plus de ses mauvaises dispositions par rapport aux orthodoxes. Ce prince, d'une capacité médiocre, et très-avide de renommée, eut le travers, assez commun à ces sortes de génies, d'en vouloir acquérir dans les disputes de religion, tandis qu'il abandonnait le souverain pouvoir aux eunuques du palais [2]. Il était entièrement asservi à l'un d'eux, qui portait encore le nom d'Eusèbe, homme vicieux et frivole, sans âme et sans caractère, mais prenant toutes les impressions de ce fameux prêtre que Constantin avait fait dépositaire de son testament, et à qui Constance accordait une confiance encore plus aveugle que n'avait fait son père. Insensiblement, et tour à tour, le prêtre et l'eunuque infectaient l'esprit de l'empereur. La multitude infinie des dogmatiseurs qui remplissaient la cour, où l'on ne respirait plus qu'un air de sophisme et de chicane, achevèrent d'obscurcir dans l'esprit du prince jusqu'aux premiers principes de la foi. Il en était là quand il parut au concile d'Antioche, dit de la Dédicace, la cinquième année de son règne, 341.

Les évêques eusébiens étaient accusés d'hérésie par tous les autres. Il ne leur fut pas difficile d'en imposer à un prince qui n'avait en horreu [illegible] e le nom d'hérésie, et non la doctrine réellement hérétique. [illegible] en furent quittes pour dresser de nouveaux symboles, dont la lettre ne présentait rien d'impie, mais d'où l'erreur et l'impiété n'étaient pas exclues, c'est-à-dire qu'on n'y employait pas les expressions consacrées par le concile de Nicée, et qu'il avait jugées seules suffisantes pour la conservation de la foi. On trouva cependant des prétextes pour supprimer le terme de consubstantiel; et l'on allégua que l'objet du concile de la Dédicace n'était pas la condamnation de l'arianisme, mais celle

[1] Socr. l. II, c. 8; Soz. II, 6. — [2] Amm. XV, c. 3; Jul. ad Ath.

de la doctrine de Sabellius et de Paul de Samosate, qu'on reprochait à Marcel d'Ancyre.

On prétend que ce concile ne laissa pas que de faire d'excellens canons de discipline, qui ont été reçus par toute l'Eglise. Car, quoiqu'il y ait un autre concile d'Antioche, plus ancien et plus respectable que celui-ci, savoir, sous le pontificat de S. Eustathe, c'est pourtant à ce dernier que plusieurs savans attribuent la discipline dite en général du concile d'Antioche. Mais il y a plus d'apparence qu'on la tient de plusieurs conciles différens, dont on a recueilli les canons les plus utiles.

On y trouve beaucoup de réglemens faits à Nicée : ce qui prouve au moins que ce n'est pas l'ouvrage des Ariens déclarés, mais tout au plus des Eusébiens, les plus dissimulés et les plus subtils du parti. On excommunie ceux qui n'observeront pas le décret de Nicée sur le temps de la célébration de la Pâque. On défend les translations d'évêques d'un siége à l'autre, et l'on prévient tous les prétextes dont l'ambition et la légèreté peuvent se couvrir pour éluder cette loi. La plupart des autres canons roulent sur le ministère et le régime ecclésiastique, la stabilité et la résidence, la soumission des prêtres à leur évêque, la subordination même des chorévêques, eussent-ils reçu l'ordination épiscopale. Le cinquième canon ordonne la peine de déposition contre les schismatiques opiniâtres, et fournit le premier exemple de ce qu'on appelle implorer dans l'Eglise le bras séculier. « S'ils continuent, » dit-il, d'exciter le trouble parmi les fidèles, qu'ils soient réprimés, comme séditieux, par la puissance extérieure. »

Le quatrième et le douzième canons condamnent avec la plus grande rigueur un évêque déposé qui n'aurait pas laissé que de faire ses fonctions, ou qui aurait eu recours à la puissance impériale pour se soustraire à la sévérité des lois de l'Eglise. C'était là le grand objet des sectaires, et le reste ne leur servait que d'acheminement et de voile pour aller plus plausiblement à leurs fins. Partant de ce point de réglement pour donner une forme canonique à leur manœuvre contre S. Athanase, ils prétendirent qu'il était doublement coupable, et pour s'être plaint au grand Constantin, après avoir été déposé par leur concile de Tyr, et pour être depuis rentré dans son église sans avoir été rétabli par un concile. S'étant donc ligués au nombre de quarante des plus ardens ou des plus intrigans, et ayant prévenu l'empereur, ils proposèrent d'ordonner un nouvel évêque pour Alexandrie, à la place d'Athanase, qu'ils donnaient pour légitimement déposé, et non légitimement rétabli.

Le pas était dangereux pour l'évêque qu'on substituerait à un

si grand homme. Athanase était adoré de son peuple, et pour peu qu'on eût de sens, on ne pouvait être flatté de lui succéder d'une pareille manière. Aussi cette dignité fit-elle peur à un homme de haut rang, encore nommé Eusèbe, et natif d'Edesse en Mésopotamie : il la refusa nettement [1]. Un Cappadocien, appelé Grégoire, fut moins délicat, quoiqu'il eût long-temps étudié à Alexandrie sous les yeux du saint patriarche, qu'il dût d'autant mieux l'apprécier, et qu'il en eût reçu mille témoignages de bonté. Ayant donc été ordonné, il partit sur-le-champ pour aller prendre possession, appuyé de l'autorité souveraine. L'empereur, non content d'écrire en Egypte, envoyait avec lui l'eunuque Arsace, et des gens de guerre pour prêter main-forte. D'ailleurs, on pouvait tout attendre de Philagre, préfet d'Egypte pour la seconde fois, et rèmis en place uniquement à cause de sa haine et de ses violences contre les catholiques.

Le peuple étant assemblé, le préfet commença par lire les dépêches de la cour pour l'installation de Grégoire au lieu d'Athanase. La consternation égala la surprise. La multitude court aux églises, pour les préserver de l'invasion. On murmure; on s'écrie que c'est l'ouvrage de la cabale et de l'impiété; qu'il n'y a ni plainte ni mécontentement de la part des fidèles contre leur évêque; que, quand il serait coupable, on ne pourrait encore lui donner un successeur d'une manière si étrange et si indigne. Le préfet, qui craignait le peuple innombrable de cette grande ville, gagna sous main les Juifs, les gens sans foi et sans mœurs, fit appeler de la campagne tous les ennemis du nom chrétien, et les joignit à ce qu'il y avait de plus effréné parmi la jeunesse [2].

Tous s'arment d'épées ou de bâtons, et courent en tumulte aux églises où le peuple fidèle se tenait rassemblé. Il est plus facile d'imaginer que de représenter les scènes horribles qui s'y passèrent. L'incendie et l'homicide furent les moindres profanations. On épargnait moins les prêtres et les moines que la plus vile populace. On les écrasait tout vifs sous les pieds des chevaux, ou on les enchaînait comme des bêtes de somme. Des vierges consacrées à Dieu souffrirent les derniers outrages. Celles-là s'estimèrent heureuses, qu'on se contenta de dépouiller et de fouetter publiquement. Les divins mystères furent jetés dans la fange. Les idolâtres firent leurs sacrifices sur les saints autels, en blasphémant Jésus-Christ, et en exaltant leurs infâmes simulacres. Ils brûlèrent tout ce qu'ils découvrirent de Livres sacrés, descendirent tout nus dans le baptistère, et là, dirent et firent des infamies que la pudeur frémit de se rappeler.

[1] Socr. l. II, c. 10. – [2] Ep. Jul. ap. Athan.; Apol. 2.

Tout cela se passait dans le carême, aux approches de la Pâque. Grégoire enchérit sur les attentats de ses émissaires. Le jour du vendredi-saint, il entra dans une église avec le gouverneur et les habitans idolâtres, et pour punir l'horreur même qu'on avait de ses violences, il fit fustiger en public, puis emprisonner plus de trente personnes de distinction, tant vierges que femmes mariées. Il ne révéra pas même la sainte solennité de la Pâque, et jeta ce jour-là un grand nombre de fidèles dans les prisons. Enfin il s'empara de toutes les églises; en sorte que le peuple et le clergé catholique se virent réduits à la dure alternative, ou de se bannir du lieu saint, ou de communiquer avec les impies. On rechercha si rigoureusement les ministres sacrés, que les malades en danger de mort ne pouvaient recevoir de leur main les sacremens, pas même le baptême. Mais ils aimaient encore mieux s'en voir privés, que de paraître souscrire à l'usurpation des hérétiques, s'ils acceptaient leur ministère, ne doutant pas que Dieu ne leur fît miséricorde, en considérant l'ardeur sincère de leurs désirs pour les sacremens, que la seule crainte d'applaudir à l'impiété les empêchait de recevoir.

Il n'eût rien manqué aux vœux de Grégoire, s'il eût pu se saisir de la personne d'Athanase. Mais le saint évêque l'avait prévenu. Comme les factieux marchaient à l'église où il avait son logement, avec l'intention de l'y mettre à mort, il s'échappa, gagna le port, et s'embarqua pour l'Italie, afin d'assister au concile qu'on avait convoqué à Rome.

Le Cappadocien, après cela, voulut visiter l'Egypte. Mais ce fut moins une visite pontificale qu'une course de brigands. Il était accompagné de Balace, lieutenant de Philagre, et de ses barbares soldats. On flagella les prélats qui eurent le courage de résister au schisme, et on les chargea de chaînes. Le saint évêque Potamon, qui avait perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des païens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de temps après.

Les mêmes violences s'exercèrent dans les monastères de la Thébaïde. Vierges et solitaires, tout fut traité sans humanité comme sans pudeur. L'horreur du crime et l'esprit de Dieu saisirent S. Antoine. Il écrivit à Balace d'un ton de prophète, qu'il voyait la vengeance divine prête à s'appesantir sur sa tête sacrilége, s'il ne cessait de persécuter les serviteurs de Jésus-Christ. L'impie fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta par terre, et cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis s'adressant au porteur, il le chargea de dire au saint que, puisque celui-ci prenait tant d'intérêt aux monastères, il allait

le visiter lui-même. Cinq jours n'étaient pas écoulés, que la vengeance divine éclata. Balace se trouvait à cheval, à côté du vicaire d'Egypte; les deux chevaux commencèrent à jouer ensemble, et les maîtres s'en amusaient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout-à-coup le cheval du vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, et la lui déchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, et on le reporta chez lui, où il mourut le troisième jour. Tout le monde admira le prompt accomplissement de la prophétie; et les hérétiques mêmes conçurent de la vénération pour le saint prophète [1].

Il avait alors quatre-vingt-dix ans. Mais l'ennemi, qui ne cesse jamais de tendre des piéges aux plus hautes vertus, lui mit en pensée qu'il n'était point dans le désert de solitaire aussi parfait que lui. La nuit suivante, le Seigneur lui révéla qu'il y en avait un beaucoup plus saint à quelque distance de sa demeure, et lui inspira le désir de l'aller reconnaître de ses propres yeux. Sitôt que le jour parut, Antoine se mit en marche sans savoir où il irait; mais il ne doutait point que celui qui l'inspirait ne le dirigeât. Il avança comme au hasard, ou plutôt avec cette foi sûre qui ne connaît point le hasard; et le troisième jour il arriva dans la matinée à la caverne où S. Paul, premier ermite, vivait oublié du monde, depuis la persécution de l'empereur Dèce [2].

L'entrée en était fort obscure, et Antoine marchait à tâtons, quand il aperçut enfin une faible lumière. Mais au bruit de sa marche, Paul avait fermé sa porte au verrou. Antoine se mit à genoux, et conjura le solitaire de lui ouvrir. « Vous savez qui je » suis, lui dit-il; et celui qui m'envoie vous a révélé pourquoi » je suis venu. Je ne mérite pas à la vérité de vous voir; mais sachez que je ne me retirerai point d'ici sans vous avoir vu. N'espérez pas de me lasser. Le soleil a fourni la moitié de son cours » depuis que je frappe; je persisterai le jour et la nuit jusqu'à la » mort; et si vous refusez de me recevoir vivant, vous ouvrirez au » moins pour me donner la sépulture après mon trépas. » Paul, en qui les saintes douceurs de la solitude et l'habitude de la vertu n'avaient qu'ajouté à la gaîté naturelle de son humeur, lui répondit que la menace n'était pas le ton qui convînt à un suppliant. « Vous étonnez-vous, ajouta-t-il, que je ne m'empresse pas » de recevoir votre visite, puisque vous n'annoncez que la tristesse, » et ne parlez que de mourir? »

Alors il ouvrit sa porte en souriant. Ils s'embrassèrent, se saluèrent par leurs noms, quoiqu'ils n'eussent jamais ouï parler l'un de

[1] Vit. Ant. c. 30. — [2] Hier. in Vit. Paul.

l'autre, et rendirent de tendres actions de grâces au Seigneur. Ils s'assirent ensuite, et Paul parla ainsi : « Voyez donc celui que » vous êtes venu chercher de si loin : bel objet de vos recherches! » une tête parsemée de quelques cheveux blancs, un corps ruiné » par les années, et tout près de rentrer dans la terre d'où il est » sorti. Mais parlons d'objets tout différens. Comment, dites-moi, » va le monde aujourd'hui? Les hommes bâtissent-ils toujours des » maisons aussi solides que s'ils ne devaient pas mourir? Y a-t-il » encore des grands, jaloux de la domination, et des esclaves d'un » vil intérêt? Veut-on toujours leur faire adorer des dieux de bois » et de métal? » Comme ils s'entretenaient de la sorte, en s'interrogeant et en se répondant tour à tour, un corbeau, abaissant son vol près d'eux, déposa un pain et disparut. « Voyez, reprit » Paul, la bonté du maître que nous servons : il y a soixante ans » que je reçois chaque jour la moitié d'un pain; aujourd'hui que » Jésus-Christ voit deux de ses soldats, il a doublé les vivres. » Ils firent la prière de bénédiction, puis se reposèrent au bord d'une fontaine qui jaillissait de la roche où se trouvait la grotte, pour y prendre en paix leur frugal repas. Mais il s'éleva une difficulté fort sérieuse, par rapport à l'honneur de rompre le pain. Pour le déférer au voyageur, Paul insistait sur le devoir de l'hospitalité; Antoine, d'un autre côté, sur le respect dû à l'âge. La dispute pensa durer jusqu'au soir; et l'on n'en sortit qu'en convenant que chacun tirerait le pain de son côté, pour le mettre en morceaux. Ils se désaltérèrent à la fontaine, et partagèrent la nuit suivante entre la prière et de pieux colloques.

Le jour étant venu, Paul dit à son hôte : « Mon frère Antoine, » je savais depuis long-temps que vous habitiez ces déserts, et » Dieu m'avait promis que je vous verrais; mais il ne vous envoie » qu'au terme de ma carrière, afin de me donner la sépulture. » A ces mots, Antoine fut pénétré de douleur, et conjura Paul, en versant un torrent de larmes, de l'emmener avec lui dans les demeures éternelles. « Non, dit Paul, vous ne devez pas ainsi borner vos » désirs à votre propre avantage : vos leçons et vos exemples sont » encore nécessaires aux frères. » Il entra néanmoins dans la peine de son saint ami, voulut lui épargner le spectacle de sa mort, et lui dit : « Allez, je vous prie, mon frère, chercher pour m'ensevelir » le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Antoine, étonné d'une science si prophétique, partit aussitôt sans répliquer un seul mot, et fit beaucoup plus de diligence que son corps exténué ne semblait le permettre.

Toutefois ses disciples avaient déjà trouvé le temps de son absence extrêmement long. Deux des plus affectionnés, qui s'avan-

çaient au-devant de lui avec beaucoup d'inquiétude, dirent aussitôt qu'ils purent le joindre : « Mon père, où avez-vous tant » demeuré? Rien n'égale les alarmes de vos enfans. — Malheureux » pécheur que je suis, s'écria-t-il, comme hors de lui-même : ah! » que je porte injustement le nom de solitaire! j'ai vu Elie, j'ai vu » Jean dans le désert, j'ai vu dans Paul un habitant céleste. » Il n'en dit pas davantage en ce moment, et l'on n'osa point l'interroger.

Aussitôt qu'il eut pris le manteau qu'il revenait chercher, il repartit avec empressement, ayant toujours Paul dans l'esprit et comme sous les yeux. Dès le lendemain, après environ trois heures de marche, il eut une vision, où, au milieu des anges et des bienheureux, il aperçut le saint anachorète vêtu d'un blanc éblouissant et montant au ciel. Il se prosterna sur-le-champ, et s'écria noyé de larmes : « Paul, pourquoi me quittez-vous sans me faire vos » derniers adieux? Ne vous ai-je donc connu que pour avoir le regret » accablant de vous perdre? » Il sembla voler, le reste de la route; et quand il fut arrivé à la grotte de Paul, il trouva le corps à genoux, les yeux et les mains levés au ciel, et crut avoir pris une fausse alarme. Mais en voulant l'embrasser, il reconnut avec amertume la vérité de ce que figurait la vision.

Il enveloppa le mort du manteau d'Athanase, le tira de la grotte, et chanta à l'entrée les prières ordinaires de l'Eglise. Après quoi, se voyant sans instrumens propres à creuser la terre, il se trouva fort embarrassé pour l'inhumer selon la coutume des fidèles. Alors il aperçut deux lions qui accouraient avec impétuosité du fond du désert. Un premier mouvement d'effroi s'éleva dans son âme; mais bientôt il se rassura par la foi en la Providence. En effet, ces terribles animaux, allant droit au corps de Paul, le flattèrent d'abord de leurs langues et de leurs queues, et poussèrent comme des rugissemens de douleur. Ensuite ils se mirent à fouir de leurs ongles, firent en peu de momens un trou plus que suffisant pour le corps d'un homme, et reprirent le chemin du désert. Antoine étendit le corps dans la fosse, le couvrit de terre; puis il mit sur la place quelque marque propre à la faire reconnaître. Le jour suivant, il repartit pour son monastère, emportant, comme une riche succession, la tunique que Paul s'était faite de ses propres mains, et qui n'était qu'un tissu de feuilles de palmier, semblable à celui des corbeilles. A son arrivée, il fit, dans toute son étendue, le récit d'un événement si capable d'édifier ses disciples. Cette grossière tunique de feuilles de palmier, Antoine mettait une sorte de gloire à la porter, et il n'en usait qu'aux fêtes les plus solennelles, telles que Pâques et la Pentecôte.

S. Antoine survécut quinze années au premier des anachorètes,

et ne mourut qu'à l'âge de cent cinq ans. Ses austérités furent toujours les mêmes, aussi bien que son zèle à instruire un nombre infini de solitaires et de cénobites, qui en formèrent une infinité d'autres à leur tour. Sans aucun avantage naturel qui le distinguât, son éminente sainteté l'a rendu fameux dans toute l'étendue du monde chrétien. Quoiqu'il ne sût pas lire, on a de lui quelques lettres, avec une règle assez courte, qu'il avait dictées dans la langue de son pays, et qu'on a traduites en grec et en latin.

Les seuls ennemis de la foi refusaient de rendre justice à des vertus aussi merveilleuses que celles de ces hommes tout célestes. Leur attachement déclaré pour leur pasteur légitime effaçait toutes leurs bonnes qualités aux yeux de son rival hérétique. Mais tandis que l'intrus ne pensait qu'à établir son autorité par les voies les plus indignes, Athanase fugitif porta ses plaintes au père commun des fidèles et des pasteurs de toutes les églises [1]. Il produisit au souverain pontife les attestations de quatre-vingts évêques d'Egypte, qui déposaient tout ce que l'on pouvait dire de plus convaincant en sa faveur. Mais dès qu'il fut personnellement connu, son mérite éclatant, sa manière de vivre, sainte, sage et modeste, sa rare piété, toutes ses vertus formèrent sa meilleure recommandation. On fut bientôt convaincu qu'il n'était odieux aux impies que parce qu'il leur était redoutable. Le saint pape Jules sentit même pour Athanase, à son premier aspect, une bienveillance qui prévenait toutes les réflexions, et une affection comme irrésistible. Dans toute la suite de sa vie, il rendit grâces à Dieu de lui avoir fait connaître un si digne évêque. Pour le saint patriarche, après qu'il eut mis son affaire en état, suivant les règles de la prudence chrétienne, il en abandonna le soin à la Providence. Il ne témoigna ni empressement ni inquiétude, fit sa principale occupation des exercices de la piété et de l'assistance aux divins offices; en sorte qu'il semblait n'avoir entrepris qu'un voyage de dévotion aux lieux sanctifiés par le martyre des saints apôtres. Toute sa suite, vraiment digne de lui, ne pouvait qu'augmenter l'édification parmi les Romains. Il avait amené quelques solitaires de la Thébaïde, d'une vie plus angélique qu'humaine. Ce spectacle était nouveau pour l'Occident, qui s'instruisit de leur manière admirable de vivre [2]. Alors on vit les premières dames de l'Empire fouler aux pieds la mollesse et le faste de la grandeur, et le disputer aux hommes les plus courageux, dans l'observance de toutes les pratiques rigoureuses de la retraite et de

[1] Ath. Apol. 1. — [2] Hier. Ep. 16.

la pénitence. Athanase demeura dix-huit mois à Rome, en attendant inutilement ses accusateurs.

Le pape leur écrivit pour les presser de venir à un concile que leurs députés avaient demandé. Il leur fixa un délai, au bout duquel, s'ils n'arrivaient avec de bonnes preuves, il ne pourrait plus douter de leur mauvaise foi ni de la faiblesse de leur cause. Mais ils étaient désespérés de savoir Athanase à Rome, où dès-lors il n'y avait plus moyen pour eux de manœuvrer; d'autant mieux que le souverain en était solidement catholique, et ne se mêlait des affaires de l'Eglise, que pour la faire jouir de toute la liberté de l'Evangile. Rien ne s'y devait traiter que sur les canons, dans un concile où il ne se trouverait ni tyran ni satellites, pour imprimer la terreur et gêner les suffrages. Ainsi le témoignage de leur conscience empêcha ces fourbes de se présenter. Ils affectèrent des lenteurs, et retinrent les porteurs des lettres pontificales au-delà du temps assigné. Après quoi ils les renvoyèrent avec une confession de foi toujours suivant leur méthode artificieuse, c'est-à-dire qui n'exprimait rien d'hérétique, mais qui n'excluait pas formellement l'hérésie par le terme de consubstantiel.

Le concile ne laissa pas que de se tenir. Il s'y trouva plus de cinquante évêques, dont plusieurs de Thrace, de Syrie même, de Phénicie et de Palestine. Il y avait des prêtres d'Alexandrie, parfaitement instruits de ce qui touchait leur évêque. On discuta son affaire dans toutes les formes. Les noirceurs de la calomnie furent mises en évidence. On démontra que le concile de Tyr n'avait été qu'un brigandage; et le grand Athanase fut absous d'une voix unanime. Le concile jugea aussi en faveur de Marcel d'Ancyre, d'Asclépas de Gaze, de Paul de Constantinople, et généralement de tous les catholiques persécutés par la faction des Ariens. « C'est ainsi, disent Socrate et Sozomène [1], que tous les » évêques opprimés avaient recours au pape, et trouvaient leur » appui dans les prérogatives de son siége, qui lui donnaient droit » de prendre soin de toutes les églises. »

Comme c'était une ancienne coutume, que, par honneur pour le siége apostolique, les décrets des conciles où le pontife romain présidait en personne ne se publiassent que par ses propres lettres, ce que l'Afrique imita par la suite à l'égard de son primat; le pape Jules, au nom de son concile, écrivit aux Eusébiens [2]. D'abord il réfute leurs calomnies contre les évêques flétris à Antioche, et fait sentir la justice et la régularité de leur réhabilitation à Rome. « Que si vous avez, ajoute-t-il, de meilleurs rensei-

[1] Socr. II, 15; Soz. III, 8. — [2] Ap. Ath. ap. t. 2, Concil. p. 493.

» gnemens sur ces faits, pourquoi n'êtes-vous pas venus ici les » proposer et les soutenir en face, à des accusés qui se sont pré- » sentés de bonne grâce, et qui se disent prêts à répondre à qui- » conque et sur quelque chef que ce soit ? Il fallait, ou ne pas pous- » ser les affaires au point où vous les avez conduites, ou ne pas vous » décrier vous-mêmes, en reculant avec une pusillanimité si sus- » pecte, après vous être avancés avec tant d'ostentation. Mais ou- » tre Athanase et Marcel, que répondez-vous au sujet de cette » multitude de prêtres et d'évêques persécutés, chassés, tourmen- » tés de toutes les manières, et qui apportent ici de jour en jour » la nouvelle de vos violences, en y venant chercher un asile ? » O mes frères ! les jugemens de vos églises s'écartent étrangement » des règles de l'Evangile, et prononcent des peines qui y sont in- » connues, le bannissement et la mort. Si ceux que vous pour- » suivez étaient coupables, comme vous le dites, il fallait écrire à » nous tous, afin que nous pussions porter de concert un juge- » ment convenable. Car ce sont des évêques qui ont souffert tous » ces maux, ainsi que des églises distinguées auxquelles la foi a » été prêchée de la bouche même des apôtres. Vous deviez sur- » tout porter à notre église les accusations intentées contre l'évê- » que d'Alexandrie. Ne savez-vous pas que c'est la coutume de » nous écrire d'abord, et que la décision doit venir d'ici ? Mais, » sans nous avoir instruits, et après qu'on a fait ce qu'on a voulu, » on demande que nous le confirmions de notre suffrage, sans » connaissance de cause. »

La déclaration du souverain pontife releva le courage des orthodoxes. Peu après le concile d'Antioche, l'usurpateur du siége de Constantinople, le fameux Eusèbe étant venu à mourir, surchargé de crimes et d'années, puisqu'il était déjà vieux quand l'arianisme commença, vingt ans auparavant, le peuple catholique remit sur son siége le saint évêque Paul, qui en était titulaire légitime, et qui en avait été chassé si scandaleusement. Mais en même temps les Ariens, sous la conduite de leurs zélateurs et du métropolitain Théodore d'Héraclée, hérétique comme eux, ordonnèrent Macédonius dans une autre église. Les citoyens attachés respectivement aux deux partis formèrent deux puissantes factions. Le maître même de la milice, appelé Hermogène, perdit la vie, en montrant de la partialité en faveur des factieux les plus protégés, et en augmentant le trouble au lieu de l'apaiser. A cette nouvelle l'empereur Constance alla précipitamment d'Antioche à Constantinople, malgré la rigueur de l'hiver et les affaires capitales qui rendaient sa présence nécessaire en Orient. Il ne fit cependant mourir personne ; et se laissant fléchir aux prières du sénat et aux larmes du

peuple qui vint au-devant de lui, il fit grâce de la vie à cette multitude de coupables. Mais il réduisit à la moitié la quantité de blé que l'empereur son père faisait distribuer gratuitement. Il chassa aussi Paul de la ville, sans toutefois confirmer l'élection de Macédonius; se tenant offensé qu'on l'eût ordonné sans sa participation, et le regardant, avec Paul, comme la cause de la sédition. Du reste, il n'annula rien de ce qui avait été fait pour l'intrus, et souffrit qu'il tînt ses assemblées dans l'église où on l'avait ordonné.

Le pape, après avoir inutilement tenté de ramener les esprits par ses avertissemens paternels, sentit qu'il fallait d'autres expédiens contre une pareille faction. Il informa l'empereur Constant des procédés de l'impiété, surtout contre les évêques d'Alexandrie et de Constantinople. Le vicaire de Jésus-Christ, loin de rien dire qui pût brouiller ensemble les deux augustes frères, ne chercha qu'à rapprocher de la bonne voie celui qui s'en écartait, par les sollicitations du prince religieux qui persévérait avec une inviolable fidélité [1]. Aussi Constant se borna-t-il à écrire; mais il le fit d'une manière qui pût enfin devenir efficace. Il exigea que trois des évêques qui avaient agi avec si peu de ménagement contre leurs plus illustres collègues, vinssent lui rendre compte de leur conduite. Sa puissance et la situation des affaires de l'Orient le mettaient en état de prendre ce ton d'empire. Car depuis qu'il s'était approprié tous les domaines de son frère Constantin, Constance, toujours plus embarrassé de la guerre des Perses, allait au-devant de tout ce qui pouvait lui plaire.

Il envoya quatre évêques à Constant, qui n'en demandait que trois. Les sectaires ne manquèrent pas de choisir les plus habiles d'entre eux; savoir, Théodore, évêque d'Héraclée; Narcisse de Néroniade, Maris de Calcédoine et Marc d'Aréthuse en Syrie. Ces artificieux députés entreprirent de justifier ce qui s'était fait au concile d'Antioche. Mais les Occidentaux, moins exercés à la dispute, allèrent d'abord au fait, et demandèrent préalablement leur confession de foi. Ceux-ci présentèrent à l'ordinaire un symbole embarrassé, qui n'était ni positivement hérétique, ni suffisant contre l'erreur. S. Maximin de Trèves en découvrit le venin, et leur refusa sa communion. Sous la direction d'un si bon pasteur, le jeune empereur continua de se tenir purement et inviolablement attaché à la formule de Nicée, et conçut parfaitement qu'on ne persécutait Athanase que parce qu'il la défendait avec plus de succès que personne. Les députés repartirent donc, très-

[1] Socr. XI, 18.

peu satisfaits de leur commission, et Constant pensa mûrement à remédier aux troubles qui désolaient l'Eglise.

Constance feignit de tout approuver. Les Perses poussaient vivement la guerre. Sapor, leur roi, était un ennemi terrible: prince d'un grand génie et d'un grand courage, d'une audace, d'une fierté et d'une cruauté formidables, furieux surtout contre le nom romain. C'est principalement à ce titre que les Chrétiens de ses Etats eurent tant à souffrir durant tout le cours de son long règne. Comme le christianisme avait pris son origine et son accroissement principal dans l'Empire, souvent les Barbares ne distinguaient pas entre le nom romain et le nom chrétien, et confondaient dans leurs préventions des objets si différens, sans penser au laps de temps depuis lequel la foi se trouvait établie dans les autres nations. Les apôtres mêmes l'avaient prêchée dans les provinces de la Perse, et la première épître de l'évangéliste S. Jean prouve que ce ne fut pas sans succès. Elle s'y était considérablement accrue par le commerce de l'Osroène et de l'Arménie; et du temps de Sapor il y avait des églises nombreuses dans tous ses Etats.

Les Mages, race comme sacrée dans laquelle le sacerdoce était héréditaire, ne voyaient qu'avec un extrême dépit les progrès de cette religion étrangère, qui, en décriant le culte du soleil, diminuait de jour en jour le crédit et la fortune de ces prêtres mercenaires. Ils étaient d'ailleurs animés par les Juifs, très-nombreux en Perse, et beaucoup plus ardens que les idolâtres contre les Chrétiens. Ceux-ci furent accusés d'entretenir des intelligences avec les Romains. En conséquence, et sans nul examen de la part de Sapor, il les accabla d'impôts, dont il commit le recouvrement a des hommes impitoyables. Peu après, il ordonna de trancher la tête à tous les prêtres chrétiens, d'abattre les églises, de brûler une quantité de monastères, établis fort avant dans la Haute-Asie, avant même que le nom de solitaire fût connu en Occident [1]. Quant au chef principal des fidèles, Siméon, évêque des villes royales de Séleucie et de Ctésiphonte, il le fit comparaître devant lui. Ces deux villes étaient peu éloignées l'une de l'autre, et bâties sur les deux rives opposées du Tigre; Séleucie, siége de l'Empire des Parthes, et Ctésiphonte de celui des Perses, conservant chacun le rang et le privilége de capitale.

Le saint évêque comparut, chargé de chaînes, et le roi lui ordonna d'adorer le soleil, en lui promettant de grandes récompenses s'il obéissait, et le menaçant, s'il résistait, d'exterminer

[1] Soz. XI, 8 et 9; Act. sinc. p. 682

avec lui tous les fidèles. On ne pouvait s'attendre à voir changer ce chef de la vraie religion; mais on espérait de l'ébranler avec le temps. Après une confession généreuse, Sapor le fit conduire en prison. Le confesseur aperçut, en passant, l'eunuque Ustazade, qui avait élevé le roi dès sa plus tendre enfance, et qui tenait un des premiers rangs à la cour. Ustazade était Chrétien dans l'âme; et s'il avait renoncé Jésus-Christ, c'était contre sa conscience, uniquement pour conserver sa fortune. L'évêque lui en fit de vifs reproches, rejeta même avec mépris les marques de bienveillance et de vénération dont le prévint l'apostat. A l'instant celui-ci conçut toute l'énormité de sa faute, répandit un torrent de larmes, et témoignant sa douleur à la façon expressive des Orientaux, il quitta l'habit blanc qu'il portait, prit des habits de deuil, et s'assit à la porte du palais, en poussant des sanglots et de profonds gémissemens.

Le roi le fit venir, et lui demanda s'il était arrivé quelque malheur dans sa maison. « Non, seigneur, lui répondit-il; mais » plût à Dieu qu'au prix de toutes les infortunes de ce genre, » je me fusse épargné le crime qui cause mes remords! la vie » et la lumière me sont devenues odieuses; je ne puis, sans » frémir, regarder ce soleil, que j'ai feint de reconnaître pour un » dieu, et que j'ai adoré par complaisance pour vous. Je mérite la » mort, et pour avoir trompé mon roi, et pour avoir renoncé mon » Dieu. » Sapor, dans sa surprise, ne savait à quoi se résoudre. Il aimait tendrement ce veillard qui lui avait long-temps tenu lieu de père, et il n'attribuait son changement qu'aux maléfices des Chrétiens. Tour à tour il employa les caresses et les menaces. Enfin, tout étant inutile, il ordonna que, loin de sa vue, on allât lui trancher la tête. Le pénitent, songeant au scandale de son apostasie, fit demander au roi, pour grâce dernière, qu'un crieur public déclarât par toute la ville qu'Ustazade était condamné, non pour avoir agi contre son prince, mais pour n'avoir pas voulu renier son Dieu. Sapor y consentit d'autant plus volontiers, que cet exemple de sévérité lui paraissait des plus propres à épouvanter les Chrétiens.

Dès le lendemain, jour du vendredi-saint, on amena le saint archevêque Siméon; et le roi, à qui il ne manqua point de montrer une fermeté inébranlable dans la foi, le condamna, comme Ustazade, à périr par le glaive. On exécuta auparavant, sous les yeux du prélat, plus de cent Chrétiens, évêques ou autres ecclésiastiques, sans que le courage d'aucun d'eux se démentît. Le seul Ananie parut un peu effrayé. Mais l'intendant des ouvriers, nommé Pusiquès, et Chrétien zélé, eut la générosité

de lui dire : « Prenez courage, Ananie, fermez un instant vos » regards aux vanités de ce monde, vous allez jouir de la cé» leste lumière. » A peine eut-il proféré ces mots, qu'il fut pris lui-même et mené au roi. Il confessa avec une liberté qui fit recourir contre lui aux raffinemens de la cruauté la plus barbare. Sa fille, qui avait consacré sa virginité au Seigneur, fut aussi dénoncée et mise à mort.

L'année suivante, le même jour du vendredi-saint, on prononça la peine de mort par tout le royaume, non-seulement contre les ecclésiastiques, mais contre quiconque s'avouerait Chrétien. Les mages se répandirent dans les villes et les villages, pénétrèrent dans toutes les maisons, et firent les perquisitions les plus rigoureuses. On immola tout sans discernement, et, jusque dans le palais du roi, ceux de ses officiers qui lui paraissaient les plus chers. Dans cette confusion fut enveloppé l'eunuque Azade, plus nécessaire qu'Ustazade, et si cher à Sapor qu'il condamna cette aveugle fureur, et défendit, pour la suite, de faire ainsi mourir tumultueusement les Chrétiens. On restreignit de nouveau la proscription aux ecclésiastiques ; mais la contrainte rendit la persécution d'autant plus violente contre l'objet qu'elle se réservait. Alors Sadoth, successeur de Siméon dans l'évêché de Ctésiphonte et de Séleucie, en fut la principale victime. Il résidait par prudence dans celle des deux villes que la cour n'habitait pas, c'est-à-dire à Séleucie. Mais le roi, s'y étant rendu en personne, fit prendre le nouvel évêque, avec ceux de ses clercs, des solitaires et des vierges consacrées que l'on put découvrir, le tout au nombre de cent vingt-huit personnes. On les tint cinq mois dans un affreux cachot ; mais on les en tirait de temps en temps pour les tourmenter entre des poutres, qui leur serraient tellement les reins et les épaules, qu'on entendait craquer tous leurs os. On leur répétait souvent pendant la torture : « Obéissez au roi qui vous » enjoint d'adorer l'astre bienfaisant du jour ; et, au lieu » de supplices, les faveurs royales tomberont en abondance sur » vous. — Nous adorons, répondaient-ils, le Créateur de tout » l'univers, et non le soleil qui est son ouvrage. » Ils eurent enfin la tête tranchée. Sadoth avait deux sœurs consacrées à Dieu, l'une vierge, l'autre dans l'état de viduité. On les remit au chef des mages, afin de leur faire leur procès. Mais le lubrique pontife fut touché de la beauté de la vierge, nommée Tarbure, et lui fit dire secrètement que, si elle voulait l'épouser, il trouverait moyen de lui obtenir grâce ainsi qu'à sa sœur. Elle répondit avec indignation qu'elle avait un époux d'un ordre bien dif-

férent, et qu'elle ne craignait point une mort qui devait la réunir à l'objet de son chaste amour, aussi bien qu'au saint évêque son frère. Le prêtre en fureur fit conduire les deux sœurs devant la porte de la ville. Chacune fut attachée à deux pieux, à l'un par le cou, et à l'autre par les pieds. En cet état, on les scia par le milieu du corps, dont ensuite on suspendit les moitiés ruisselantes de sang à de hautes pièces de bois plantées de chaque côté de la rue.

La persécution devint encore plus cruelle dans la province d'Adiabène, située sur la frontière de l'Empire romain, et presque toute chrétienne. L'évêque Acepsimas mourut à la torture, en confessant Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Dans toutes les provinces indistinctement, il y eut une multitude innombrable de martyrs de toute condition. On a conservé les noms de vingt-trois évêques, du nombre desquels était Dausas, qui fut pris en un lieu nommé Zabdée, et martyrisé avec environ deux cent cinquante personnes. On ne vit de différence entre les martyrs de Perse et ceux des nations policées, que dans l'héroïsme plus nécessaire aux premiers, pour résister à la cruauté plus atroce des barbares. Long-temps on se souvint avec vénération d'une troupe de seize mille, tant hommes que femmes. Le reste fut en si grand nombre, qu'on ne put jamais en avoir l'état, quelque soin que prissent à cet effet les fidèles de Perse et ceux de Syrie leurs voisins [1].

Le christianisme ne faisait pas de moindres progrès dans les autres régions. L'empereur Constance, zélé à sa manière, contribua beaucoup à l'établir chez les Homérites, c'est-à dire chez les anciens Sabéens, à l'extrémité de l'Arabie-Heureuse, vers l'Océan [2]. Leur religion était auparavant une idolâtrie mêlée de judaïsme. Constance envoya des ambassadeurs avec des présens magnifiques, pour demander la liberté de construire chez eux des églises à l'usage des marchands romains et des naturels du pays qui voudraient apprendre la religion de l'Empire. Le plus connu de ces ambassadeurs était un certain Théophile, Indien de naissance, qui, donné en otage dès sa tendre jeunesse au grand Constantin, avait embrassé non-seulement la foi, mais la vie monastique. Ce furent les Ariens, auxquels il était attaché, qui lui firent conférer la dignité d'évêque pour cette mission; bonne œuvre d'éclat, entreprise avec ardeur par des gens de parti, jaloux sans doute de ce qu'Athanase venait d'envoyer le saint missionnaire Frumence aux Ethiopiens, en deçà de la mer Rouge. L'entre-

[1] Soz. II, 14. — [2] Philost. l. III, c. 4 et seq.

prise de Théophile ne laissa pas que d'avoir de grands succes. Le prince des Homérites se convertit, et voulut faire lui-même les frais de trois églises, l'une à Dafar, capitale de son Etat, les deux autres dans les villes principales, où les Romains et les Perses faisaient leur commerce.

Ainsi les Ariens s'efforçaient d'accréditer une secte orgueilleuse, qui ne se contentait plus de primer dans les provinces de Constance. Quatre ans tout au plus après leur concile de la Dédicace, ils s'assemblèrent de nouveau dans la ville d'Antioche, dressèrent une nouvelle formule de croyance, et l'envoyèrent en Occident, avec quelques évêques des plus adroits du parti. Ils trouvèrent les Occidentaux réunis à Milan, et l'empereur Constant au milieu d'eux, fort occcupé à chercher un remède aux maux de l'Eglise. Pénétré de vénération pour toutes les grandes qualités d'Athanase, il disait souvent que son crime n'était autre que son zèle et son habileté à défendre la foi. Les dernieres injustices qu'on lui avait faites, et qui duraient encore, Constant les qualifiait de trames d'iniquité, et il se croyait indispensablement obligé de les faire cesser. Il manda le saint évêque à Milan, et Athanase s'y rendit le plus tôt qu'il lui fut possible. Ce que le jeune empereur ouït de la bouche du patriarche, touchant l'état déplorable de la religion en Egypte et dans tout l'Empire d'Orient, acheva d'enflammer son zèle.

S. Jules, pape, S. Maximin, évêque de Trèves, et le grand Osius de Cordoue, avaient prié tout nouvellement ce bon prince d'écrire à son frère Constance, afin de convoquer de concert un concile général de l'Orient et de l'Occident, où les accusations des prélats chassés de leurs siéges fussent examinées à fond et jugées enfin sans appel [1], même pour leurs ennemis. Ce projet donnait de terribles inquiétudes aux évêques ariens; mais leur protecteur était pressé de manière à n'oser refuser. On convint réciproquement de tenir le concile à Sardique en Illyrie, aux confins des deux empires, afin que les évêques de l'un et de l'autre pussent s'y rendre commodément, et n'alléguer aucun prétexte de refus.

Le pape Jules, ayant ainsi procuré la réunion du concile, détermina, de concert avec les empereurs, le temps de la célébration, c'est-à-dire, cette année-là même 347. Quoique le délai fût assez court, parce qu'on appréhendait toujours quelque changement de la part des puissances, au moins de celle qui était malintentionnée, il ne laissa pas que d'y venir des évêques de plus de

[1] Ath. Apol. I; Socr. XI, 20; Soz. XI, 12.

trente-cinq provinces, même des plus éloignées ; et tous avaient au fond le temps suffisant pour s'y rendre. Toutefois on ignore le nombre juste de ces Pères, qui est exagéré par certains auteurs, et trop diminué par d'autres. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'ils approchaient de deux cents, sans compter ceux à qui l'on envoya des copies du concile, et qui, de concert avec ceux qui prononcèrent, souscrivirent au nombre de plus de trois cents. Entre les évêques présens, on remarque surtout Osius, appelé dès-lors le Père des conciles, Protogène de la ville même de Sardique, Vincent de Capoue, Vérissime de Lyon, Maximin de Trèves, Euphratas de Cologne et Gratus de Carthage, tous vénérables pour leur âge et leur expérience, pour leur doctrine et leur vertu. Le pape Jules, ne pouvant sans péril s'éloigner du centre des affaires ecclésiastiques, envoya ses légats, Archidame et Philoxène, prêtres, et le diacre Léon.

De la part des Eusébiens, les principaux évêques furent Théodore d'Héraclée, Ménophantes d'Ephèse, Narcisse de Néroniade en Cilicie, Etienne d'Antioche, Georges de Laodicée, Acace de Césarée de Palestine, Ursace et Valens de Pannonie, et le fameux Ischiras que son parti avait élevé à l'épiscopat, en récompense de toutes ses manœuvres contre S. Athanase. Comme les hérétiques sentaient fort bien la faiblesse de leur cause, au défaut de bonnes raisons, ils amenèrent avec eux deux officiers revêtus de la dignité de comtes, pour dominer, comme ils avaient fait au conciliabule de Tyr. Mais ils trouvèrent une assemblée toute différente, tout ecclésiastique, incapable de se laisser effrayer par des gens armés et par l'appareil imposant de la puissance séculière. L'empereur Constant avait d'ailleurs défendu, de la manière la plus rigoureuse, à tout laïque d'entrer au concile, ni de gêner en rien la liberté des suffrages. Athanase, qu'ils imaginaient n'oser même se présenter, paraissait avec toute la sécurité de l'innocence reconnue, et semblait défier ses ennemis superbes, incriminés à leur tour par des accusateurs qui ne demandaient à être entendus que la preuve et l'évidence à la main. Divers ecclésiastiques, outragés avec violence, représentaient les chaînes dont on les avait chargés ; des évêques en venaient défendre d'autres qui étaient encore bannis ; les parens ou les amis de ceux qu'on avait mis à mort demandaient justice de ces attentats sacriléges. On articulait, entre autres particularités, l'oppression d'un évêque, nommé Théodule, réduit à errer loin de son église, et à périr enfin dans sa fuite. Quelques-uns montraient les coups d'épée et les autres blessures encore toutes sanglantes qu'ils avaient reçues. Non-seulement des particuliers, mais des églises entières se plaignaient des der-

niers outrages faits au sanctuaire, aux clercs et aux vierges, pour n'avoir pas voulu communiquer avec les sectateurs de l'impie Arius. Deux évêques d'Arabie, Astère et Macaire, qui étaient arrivés jusqu'à Sardique en la compagnie des Eusébiens, venaient de les quitter pour se joindre aux orthodoxes, et dévoilèrent les trames odieuses de ces perfides sectaires [1].

Tant de révolutions inattendues causaient à ceux-ci d'étranges inquiétudes. Ils se tinrent renfermés dans le palais où on les avait logés, et convinrent entre eux de ne point entrer au lieu de l'assemblée générale, d'empêcher tous les Orientaux d'y paraître, et de se retirer eux-mêmes sous le premier prétexte. Ils aimaient beaucoup mieux avoir à rougir de leur fuite, qu'attendre une condamnation qu'ils voyaient inévitable. L'honneur les touchait peu; et leur fortune, qui leur importait infiniment davantage, restait en sûreté sous la protection de Constance, qui ne souffrirait jamais qu'on les dépossédât réellement de leurs siéges. En vain leur représenta-t-on qu'il fallait, ou ne pas venir au lieu du concile, ou comparaître à ses séances; qu'il leur importait d'être confrontés avec ces adversaires contre qui ils se vantaient d'avoir de si bons moyens; qu'après ce jugement contradictoire, ceux-ci n'auraient plus à prétexter qu'on les avait condamnés sans les entendre, et que des sentences, si solennellement confirmées, demeureraient à jamais irrévocables. La voix de leur conscience leur criait beaucoup plus haut, qu'ils ne sortiraient point d'une assemblée canonique à leur avantage.

Ils répondirent d'abord qu'ils ne pouvaient prendre part à un concile qui communiquait avec Athanase, Marcel d'Ancyre, et les autres évêques déjà condamnés. Mais, substituant tout-à-coup les prétextes de la politique à ceux de l'hypocrisie, ils feignirent que leur empereur les demandait pour la célébration d'un triomphe sur les Perses. Sans s'arrêter à la frivolité de cette excuse, le concile repartit qu'ils eussent à venir se défendre des accusations intentées contre eux, ou qu'ils s'attendissent à être jugés à la rigueur, et à voir absoudre ceux qu'ils poursuivaient. Cette notification ne changea rien à leur arrangement; ils partirent avec précipitation, et se retirèrent à Philippopolis en Thrace, ville de l'empire d'Orient assez voisine de Constantinople, et où ils eurent la prétention chimérique de former eux-mêmes, et eux seuls, le concile œcuménique.

Il ne fallait point d'autre justification pour Athanase. On voulut néanmoins qu'il se justifiât; mais il démontra si clairement

[1] Synod. Apol. Athan.

son innocence, ainsi que l'indignité des procédés employés contre sa personne et contre son clergé, que les Pères du concile ne purent retenir leurs larmes, et s'empressèrent de le consoler par les témoignages de l'affection la plus compatissante. Des lettres synodales furent expédiées sur-le-champ pour notifier aux églises d'Egypte et de Libye, spécialement à celle d'Alexandrie, la justification du saint patriarche et les vœux de toute l'Eglise, pour qu'on le reçût comme il le méritait. Ayant ensuite examiné les plaintes rendues contre les Eusébiens, le concile les trouva si bien fondées et si criantes, qu'il priva huit de leurs principaux évêques, non-seulement de l'épiscopat, mais de la communion des fidèles. On s'était convaincu, à n'en pouvoir plus douter, du dessein qu'ils avaient de faire triompher l'arianisme, aussi bien que de leurs violences perpétuelles contre quiconque refusait de partager leur hérétique communion. C'est ainsi que Grégoire, cet odieux Cappadocien qui s'était emparé du siége patriarcal d'Alexandrie avec autant de cruauté que d'impiété, fut déposé, exclu à jamais de l'épiscopat, et tous les sujets qu'il avait ordonnés furent privés des fonctions de leur ordre.

Après la cause d'Athanase, on examina celle de Marcel, évêque d'Ancyre, et celle d'Asclépas, évêque de Gaze, aussi déposés par les Eusébiens. On les rétablit dans leurs églises, d'où l'on chassa Basile et Quintinien, élus par les hérétiques. Le pape Jules, comme nous l'avons dit, avait déjà reçu à sa communion Asclépas et Marcel, parce qu'ils n'étaient en butte à leurs ennemis que pour leur éloignement de l'arianisme. Il est vrai que la réhabilitation de Marcel, fort décrié en Orient, fut toujours contestée par les Orientaux, et que S. Athanase refusa, du moins par la suite, de communiquer avec lui. S. Hilaire même, S. Basile, S. Jean-Chrysostôme, avec plusieurs autres docteurs respectables, en parlent comme d'un hérétique imbu des mêmes impiétés que Photin. Mais il n'était pas question à Sardique, soit des sentimens cachés d'un fourbe habile, soit plutôt des variations d'un esprit léger, à qui l'on a reproché en effet d'être retourné à ses erreurs.

Quelques membres du concile proposèrent ensuite de dresser une formule nouvelle de croyance : mais la proposition fut aussitôt rejetée, comme faisant injure à la confession de Nicée qu'elle donnait pour défectueuse, et comme autorisant la démangeaison périlleuse de toucher aux anciens symboles. Il n'en fut pas ainsi de la discipline, qui varie selon les temps, et dont on dressa vingt nouveaux canons que les orthodoxes ont toujours considérés comme la suite et les commentaires de ceux de Nicée[1].

[1] Theod. XI, 8.

Osius, qui proposait les matières, fit sentir combien il serait pernicieux de laisser introduire la coutume de changer d'évêché, disant que le motif intéressé de ces translations était manifeste, en ce que ces pasteurs inconstans ne quittaient jamais un grand siége pour un siége moins considérable. Cet abus parut si scandaleux aux Pères de Sardique, qu'ils ordonnèrent, contre ceux qui s'en rendraient coupables par la suite, la privation de la communion, même à la mort[1] : circonstance qu'il faut entendre, ou de la réconciliation solennelle, ou du cas auquel l'opiniâtreté rendrait indigne de tout genre de réconciliation ; sans quoi l'on ne pourrait accorder avec lui-même ce sage concile, qui explique ou adoucit ce qui lui avait paru d'une rigueur excessive dans quelques réglemens locaux, par rapport à l'abandon apparent de certains pécheurs dans leurs derniers momens. On ne fut guère moins sévère sur l'article de la résidence : ce concile interdit absolument, sous peine de déposition, tous les voyages des évêques à la cour, à moins d'un ordre formel de l'empereur ou d'une nécessité évidente. Afin de procurer l'exécution de cette loi, on autorise les évêques des lieux placés sur les grandes routes, à s'informer, quand ils verront passer un autre évêque, quel est le terme et le sujet de son voyage[2].

On régla aussi la manière générale de procéder contre les évêques ; et voici les termes des quatrième et cinquième canons, les plus fameux de ce concile : « Si un évêque condamné dans sa » province se croit mal jugé, ceux qui auront examiné l'affaire » écriront à l'évêque de Rome, pour honorer la mémoire du » bienheureux Pierre, son prédécesseur ; et si le pontife juge qu'il » faille renouveler le jugement, on le reprendra, et lui-même don» nera des juges sur les lieux : que s'il ne trouve rien à réformer » dans la sentence rendue, elle sera confirmée par là même, et la » cause terminée[3]. » On ajoute que le pape pourra commettre le jugement de ces appellations aux évêques de la province voisine, et même envoyer un prêtre, avec la qualité de son légat, selon que sa sagesse le trouvera convenable. « Quand un évêque, dé» posé dans sa province, aura déclaré en appeler à Rome, que per» sonne ne soit ordonné ou mis en sa place, jusqu'à ce que l'é» vêque de Rome ait prononcé. » Nous ferons remarquer qu'il n'est pas question ici de créer pour le siége apostolique une juridiction nouvelle, une nouvelle prérogative, mais de constater et de maintenir celles qu'il a reçues de Pierre. Ce droit est si peu nouveau que, parmi ceux qui le reconnaissent et qui en règlent

[1] Can. 2. — [2] *Ibid.* 12. — [3] *Ibid.* 3, 4 et 5.

l'usage dans ces canons de discipline, se trouvent le grand Athanase, premier patriarche de l'Orient, Asclépas de Gaze, Marcel d'Ancyre, qui tous en ont déjà éprouvé les effets, puisque, cités a Rome, ils y ont comparu, et ont été rendus à leurs siéges. S'ils se sont ensuite présentés au concile de Sardique, ç'a été pour y confondre d'autant mieux la mauvaise foi des Ariens, qui eux-mêmes les avaient cités devant le souverain pontife, mais qui, prévoyant quelle serait la sentence des Pères, n'ont osé comparaître : rebelles au saint Siége, ils ont été aussi rebelles au concile.

Pour diminuer la flétrissure que le concile de Sardique imprima à l'impiété arienne, les Orientaux retirés du congrès général s'assemblèrent à Philippopolis, et voulurent donner à leur conciliabule l'autorité et le nom de concile légitime. Plusieurs catholiques, qui ne manquaient pas de lumières, y furent si bien trompés, que la confession de Philippopolis se trouve dans les fragmens de S. Hilaire de Poitiers, sous le nom de symbole de Sardique. Elle présentait un sens très-orthodoxe, et ne péchait que par l'omission du terme de consubstantiel. Mais les fourbes qui en étaient les auteurs n'usèrent pas de la même circonspection dans le reste de leur conduite. Ils portèrent la témérité jusqu'à excommunier les prélats d'Occident les plus vénérables, Osius de Cordoue, S. Maximin de Trèves, et même le pape S. Jules. Ils publièrent une lettre synodale, datée de Sardique, où ils pouvaient en effet l'avoir composée, et ils l'adressèrent à tous les évêques du monde chrétien, entre autres à Donat, évêque donatiste de Carthage[1]. Ils n'avaient rien plus à cœur que d'engager ces schismatiques dans leurs intérêts et de les opposer aux catholiques de cette illustre église, aussi bien qu'à Gratus, leur évêque, qui s'était trouvé au concile de Sardique, avec trente-cinq de ses suffragans. Mais ils n'eurent pas même cette misérable satisfaction, puisque les Donatistes persévérèrent dans la foi de la consubstantialité et l'horreur de l'arianisme, sans retourner cependant à l'unité.

Il paraît qu'au retour de Sardique, Gratus avait supplié l'empereur Constant d'étendre ses soins religieux aux églises d'Afrique. Ce prince, toujours prêt à servir la religion, y envoya aussitôt deux commissaires de haut rang, uniquement chargés en apparence de distribuer des aumônes et de soulager les pauvres dans chaque église. Mais ils devaient exhorter tout le monde à quitter le schisme et à rentrer dans le sein de l'unité, sans rien entreprendre qui ressentît la contrainte. Néanmoins les chefs des Donatistes firent courir le bruit qu'on ne venait que pour exercer

[1] Tom 2, Conc. p. 699.

la persécution, et le faux évêque Donat invectiva contre les commissaires impériaux avec la dernière insolence, parla très-injurieusement de l'empereur même, envoya de toutes parts défense de recevoir des aumônes.

Un autre Donat, évêque donatiste de Bagaye, leva hautement l'étendard de la révolte en faisant attrouper les circoncellions, ces brigands fanatiques, qui dévastaient les campagnes les armes à la main, et que les évêques schismatiques avaient été obligés d'abandonner eux-mêmes à la rigueur des lois. Il fallut recourir à Sylvestre, comte d'Afrique, qui les fit chasser de leurs villes avec leur clergé. Mais les rebelles ne se soumirent pas sans combattre; ainsi les gens armés de part et d'autre remplirent le pays de sang et de carnage. Donat de Bagaye, ne voyant pas son parti le plus fort, se jeta de désespoir dans un puits. Un certain Marcule se précipita du haut d'un rocher, et les Donatistes honorèrent ces ennemis publics comme autant de martyrs [1].

Quoique les évêques catholiques n'eussent aucune part aux mesures de rigueur que l'amour de l'ordre et une juste défense rendaient nécessaires, on n'en prit pas moins occasion de décrier l'Eglise, et les chefs du schisme s'en montrèrent plus obstinés: mais une bonne partie du peuple rentra dans l'obéissance des pasteurs légitimes.

Après leur réunion, Gratus assembla de toutes les provinces d'Afrique un nombreux concile, que l'on compte ordinairement pour le premier de Carthage, quoiqu'il y en ait eu plusieurs auparavant, particulièrement sous S. Cyprien; mais c'est ici le plus ancien dont on ait conservé les canons. Ils tendent principalement à réprimer les abus introduits par le schisme. Les schismatiques croyaient nul le baptême conféré hors de la communion de Donat; et le concile défend généralement de baptiser de nouveau ceux qui ont reçu le baptême au nom de l'adorable Trinité. Il défend aussi de rendre les honneurs du martyre à ceux qui se seront précipités ou tués d'une autre manière, par enthousiasme, par fanatisme et par désespoir. Enfin on condamne l'usure, sans distinction, et pour tous les états.

Constant, qui ne se bornait pas à faire ainsi fleurir la religion dans ses provinces, apprit sur ces entrefaites les nouveaux excès des Eusébiens, toujours honorés de la protection de Constance. Dans la ville d'Andrinople, où ils repassèrent après leur désertion de Sardique, ils firent couper la tête à dix personnes, à cause de leur attachement à la foi ancienne [2]. Lucius, évêque du lieu, per-

[1] Aug. Tract. 11, in Joan. — [2] Athan. ad solit.

dit la vie comme ses ouailles prédestinées, et pour la même cause. Les deux évêques d'Arabie, Macaire et Astère, qui avaient fait à leurs tentateurs déguisés l'affront de se séparer d'eux en arrivant à Sardique, furent bannis après toutes sortes de mauvais traitemens. Mais la secte en voulait principalement au grand Athanase. Long-temps on garda les ports et les portes des villes par où il devait passer : on fit même expédier des ordres aux juges d'Alexandrie, afin que, si ce patriarche ou certains ecclésiastiques de son parti se trouvaient dans la ville ou dans son territoire, on leur tranchât la tête.

Tant d'attentats, si souvent réitérés, obligèrent Constant à procéder avec vigueur auprès de son frère. On venait de condamner à Milan, où l'empereur d'Occident tenait sa cour, les erreurs de Photin, évêque de Sirmich, telles à peu près qu'autrefois celles de Paul de Samosate. On avait prononcé à Sardique contre Ursace et Valens, qui commençaient à jouer les premiers rôles parmi les sectaires, quoiqu'ils n'eussent ni l'ombre du talent, ni d'autre principe que l'envie de faire fortune par le crédit d'une secte intrigante. Ces hypocrites, qui savaient l'art de se prêter au temps, furent réduits à demander pardon de leurs erreurs. Mais on voulait procurer l'exécution générale de tous les décrets de Sardique, et rétablir les prélats orientaux injustement déposés. On députa pour cela, vers l'empereur Constance, les évêques de Capoue et de Cologne, Vincent et Euphratas. Constant leur associa le préteur Salien avec le caractère de son envoyé, et chargea la députation d'une lettre pour l'empereur son frère. Il y prenait le ton d'un prince qui prétend n'être plus la dupe de belles promesses, et, en priant, il laissait entrevoir ce qu'on risquait à rejeter sa supplique.

Les Ariens pressentirent toutes les conséquences de cette ambassade. Pour les détourner, ils résolurent de perdre les évêques députés. Constance se trouvait à Antioche, dont le patriarche Etienne, l'un des boute-feux du parti, ne se refusait à aucune sorte de manœuvre. A la demande de ce vil évêque, un jeune impudent sollicita une femme publique de venir passer une nuit avec des étrangers qui devaient la récompenser largement, à ce qu'il promettait, sans s'expliquer d'avantage[1]. Elle vint à l'heure convenue, et, par le moyen d'un domestique de la maison qu'occupait Euphratas, elle fut introduite dans la chambre où il était couché. Au bruit qu'elle fait en entrant, l'évêque s'éveille, et demande qui va là. N'entendant que la voix d'une femme, il jette un cri de surprise et d'indignation. Aussitôt plusieurs faussaires apostés pour ren-

[1] Theod. XI, 9.

dre témoignage, s'approchent du lit avec de la lumière, et déjà traitent l'évêque de scélérat. La femme, de son côté, apercevant les traits d'un vénérable vieillard et tout ce qui annonce un saint évêque, crie, dans le premier mouvement, à la fraude et à la trahison. Tous les gens du logis accoururent en tumulte; on ferme les portes, et l'on arrête une troupe de sept faussaires que l'on garde avec la courtisane.

Le lendemain, la chose étant divulguée par toute la ville et la cour, le préteur Salien pressa Constance de faire éclaircir ce mystère de ténèbres. On fit l'information dans le palais, et l'on procéda suivant les formes, tant civiles qu'ecclésiastiques, distinguées dès-lors. Les évêques protestèrent contre l'effusion du sang et les tortures; Salien, au contraire, et l'empereur, qu'il sut persuader ou intimider, furent d'avis qu'on donnerait la question. On n'y eut pas plus tôt appliqué les prisonniers, qu'ils révélèrent toute la suite du complot; et il fut constaté qu'il s'était accompli par l'ordre du patriarche Etienne. On remit le prélat coupable aux évêques qui se trouvaient à la suite de la cour, et qui le déposèrent, en le chassant de l'Eglise.

Mais les Ariens eurent encore assez de crédit pour lui substituer Léonce, l'un de ces sujets mauvais à qui S. Eustathe avait refusé, comme à Etienne, l'entrée de son clergé. Celui-ci fut surnommé l'Eunuque, et lui-même s'était rendu tel, dans une intention plus blâmable encore que l'action[1]. Eperdument attaché à une jeune personne qu'il avait corrompue, et qu'il ne laissait pas que de donner pour une vierge au-dessus de tout soupçon, mais se trouvant pressé de rompre cet impur commerce, il s'était mutilé de ses propres mains, pour se conserver la liberté d'habiter au moins avec l'objet de sa passion. En conséquence, et en vertu des canons de Nicée, on le déposa de la prêtrise, à laquelle il avait été promu depuis l'expulsion de S. Eustathe : ce qui n'empêcha pas les Ariens de l'élever enfin sur le grand siége d'Antioche.

Ce fut cet étrange patriarche qui mit dans le clergé et qui soutint de tout son pouvoir Aëtius, candidat encore plus méprisable, fils d'un malfaiteur publiquement justicié, réduit lui-même en servitude, puis ouvrier en cuivre et larron décrié dans son métier; de là médecin ou charlatan, sophiste ridicule, enfin dogmatiseur si grossier et si impie, que le peuple lui donna le surnom d'Athée[2]. Du reste, plus conséquent que les autres sectateurs d'Arius, il acquit une odieuse, mais très-grande célébrité, en se faisant chef d'une secte d'Ariens, qui parut nouvelle, en ce qu'elle était la plus hardie

[1] Theod. II, 24. — [2] Phil. l. III, c. 5

ou la moins dissimulée. Il soutint que, non-seulement le Verbe n'était ni consubstantiel ni égal au Père, mais qu'il ne lui était pas même semblable. Il en était venu là, par sa témérité à creuser dans les profondeurs de l'Etre divin qu'il se vanta de concevoir aussi clairement qu'il se connaissait lui-même, quoiqu'il connût à peine les divines Ecritures, et bien moins encore les ouvrages des Pères. Mais quelques notions confuses de la dialectique, un goût extrême pour la dispute, avec beaucoup de présomption et une grande force de poumons, lui tenaient lieu de tout mérite. Jamais il ne put croire qu'il y eût une génération éternelle en Dieu, parce qu'il ne trouvait pas moyen de la faire cadrer avec les catégories d'Aristote. Quant aux mœurs, il n'estimait ni jeûnes, ni prières, nul genre de bonnes œuvres, pas même l'observation des préceptes du Décalogue, réduisant tout le christianisme à la foi ou à la connaissance de l'Etre suprême. Comme on gémissait devant lui sur quelques fautes des plus grossières commises avec des femmes, il n'en fit que plaisanter sans nulle pudeur, et traita cette honteuse passion de nécessité naturelle et indifférente.

L'empereur Constance entr'ouvrit les yeux sur des scandales qui se portaient si loin. Soit droiture d'âme, soit crainte de son frère, il commença par rappeler d'exil les prêtres et les diacres d'Alexandrie, attachés à S. Athanase, et il défendit d'inquiéter personne à son sujet. L'usurpateur de ce siége étant venu à mourir, ce prince consulta les évêques d'Orient, qui lui conseillèrent de rétablir Athanase, plutôt que de s'exposer à une guerre civile. Il lui écrivit aussitôt une lettre fort obligeante, lui témoigna beaucoup de compassion sur ce qu'il avait eu à souffrir pendant son exil, et l'invita à revenir incessamment faire le bonheur et la joie de ses ouailles. Athanase ne se pressa point, trop instruit par son expérience de la dissimulation naturelle de cet empereur, et de son faible pour les suborneurs qui l'obsédaient. Constance lui adressa une seconde et une troisième lettre, puis lui fit écrire par ceux de ses officiers en qui il savait qu'Athanase prenait plus de confiance.

Le saint patriarche se rendit enfin, et partit pour Alexandrie. Comme il n'avait pas voulu quitter l'Occident sans en voir le pieux empereur, il jugea qu'il convenait de rendre les mêmes devoirs à Constance; et il passa par Antioche, où la cour, depuis quelque temps, faisait sa résidence ordinaire. Le prince lui fit de grands honneurs, et montra un plaisir sensible à le voir. Il parut même qu'il agissait de bonne foi, et il lui promit, avec serment, de ne plus ouvrir l'oreille aux imputations qu'on publierait contre lui. Athanase se montra néanmoins à la cour de ce prince, tel

que partout ailleurs. Tout le temps qu'il séjourna à Antioche, il ne communiqua en aucune manière avec le patriarche Léonce, mais seulement avec les Eustathiens, c'est-à-dire avec les fidèles attachés aux enseignemens du dernier patriarche orthodoxe, qu'ils suivaient dans toute leur pureté, quoiqu'au centre de l'hérésie. L'empereur Constance, avant de quitter Athanase, lui demanda une église dans Alexandrie, pour ceux qui n'étaient pas de la communion du saint prélat. « J'y consens, répondit-il avec une pré» sence d'esprit admirable, pourvu qu'ils en accordent une dans » Antioche aux fidèles qui tiennent la foi de Nicée. » La proposition parut juste au prince : mais les Ariens ne la voulurent point accepter, persuadés que leur doctrine ne ferait pas de grands progrès à Alexandrie, sous un évêque tel qu'Athanase; et que dans Antioche au contraire, si les Eustathiens obtenaient une église pour s'assembler librement, l'ancienne foi, par son divin ascendant et par la force de la vérité, reprendrait bientôt le dessus. Constance ne lui demanda plus rien, et renvoya même à leurs siéges Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaze.

Athanase prit sa route par la Palestine, dont les évêques pensaient bien assez généralement, et embrassèrent hautement sa communion, au nombre de dix-sept, Maxime de Jérusalem à la tête. De là il rentra aussitôt en Egypte. On ne saurait exprimer la joie que tout le monde témoigna en le revoyant après tant de persécutions et une si longue absence, joie vraiment digne de la cause qui la produisait. On se donnait d'innocens festins, auxquels les pauvres avaient la meilleure part; on habillait des orphelins et des veuves; les maris et les femmes célébraient à l'envi les louanges du Fils de Dieu triomphant de ses blasphémateurs; les maisons particulières semblaient autant d'églises destinées aux divines actions de grâces et à la recommandation des vertus; plusieurs jeunes hommes embrassèrent la vie solitaire; les filles les plus propres à figurer dans le monde par tous les avantages de la nature et de la fortune consacrèrent leur virginité à Jésus-Christ; les calomniateurs du saint pasteur se rétractèrent juridiquement; ses ennemis lui demandèrent ses bonnes grâces, en abjurant de toutes parts les opinions profanes; et en peu de temps toutes les églises jouirent d'une paix profonde[1].

Ces heureuses nouvelles réjouissaient les vrais fidèles dans toute l'étendue du monde chrétien, quand une mort à jamais lamentable, et qui déconcerta tous les raisonnemens humains touchant la conduite de Dieu à l'égard de son Eglise, renversa

[1] Ath. ad solit.; Socr. XI, 24.

tout-à-coup les espérances qu'on fondait sur de si beaux commencemens. Le défenseur si dévoué et si nécessaire à l'épouse de Jésus-Christ, l'empereur Constant, perdit, par une conjuration inattendue, l'empire et la vie, âgé seulement de trente ans. Encouragé par le reproche qu'on faisait à ce prince de négliger le gouvernement et d'abandonner l'autorité à ses ministres, le Gaulois Magnence, parvenu de grade en grade jusqu'au premier rang de la milice, prit la pourpre, tandis que l'empereur, passionné pour la chasse, ne pensait qu'à se divertir. La trame fut si bien conduite, que, de gré ou de force, le rebelle fut généralement reconnu par les troupes, à Autun, où se trouvait la cour; et cela avec tant de célérité, que l'infortuné Constant se trouvait encore à chasser dans les forêts voisines. Il se sauva avec quelques gardes du côté de l'Espagne, où il comptait trouver plus de sûreté. Magnence le fit poursuivre par des officiers perfides, qui l'atteignirent au château d'Elne, sous les Pyrénées, et le massacrèrent le 27 février de l'an 350. Vétranion, qui apprit cet attentat en Pannonie, où il commandait, et à Rome, Népotien, neveu du grand Constantin, prirent tous deux la pourpre sous prétexte de faire prévaloir la justice et d'exercer une illustre vengeance. Constance n'en fut pas la dupe, et il les soumit sans beaucoup de peine. Le complot de Magnence était mieux combiné, et quand le dernier des fils de Constantin l'apprit, il faisait la guerre aux Perses avec peu de succès.

Il fallut courir au plus pressé, et abandonner la lice à Sapor, qui vint assiéger la ville de Nisibe en Mésopotamie, la principale clef de l'Empire de ce côté-là. La place fut réduite à la dernière extrémité, et eût succombé infailliblement sans le secours de son saint évêque Jacques, non moins célèbre par ses miracles que par ses vertus. Il priait nuit et jour dans l'église, tandis que les citoyens soutenaient un combat fort inégal, à n'apprécier que les moyens naturels. Mais le roi de Perse, s'étant lui-même approché des murs, crut y voir un homme dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire. Il s'imagina d'abord que c'était l'empereur, et il menaça des derniers supplices ceux qui l'avaient assuré de l'absence de ce prince. Cependant on le convainquit que Constance était en effet bien loin. Alors il comprit ce que signifiait la vision, et que le Ciel se déclarait pour les Romains. De dépit, dit-on, il lança un javelot dans les airs, comme pour s'en prendre de son affront à Dieu même. On observait tout du rempart. S. Ephrem, disciple et diacre du saint évêque, l'alla prier de venir jeter sa malédiction sur l'armée impie. Le saint pasteur monta sur une tour, et, voyant ces troupes innombrables et menaçantes, il conjura le Seigneur de manifester sa puissance à ces

superbes idolâtres par le moyen de ses plus faibles créatures.

A l'instant, des essaims de moucherons, aussi épais que les nues, s'abattirent sur le camp infidèle [1]. Ils entraient dans les trompes des éléphans, dans les yeux et dans les oreilles des chevaux, qui, rompant leurs rênes et s'échappant en fureur, mirent partout le désordre et la confusion. Sapor, encore mieux forcé de reconnaître la main de l'Eternel, leva le siége plein de honte et de désespoir. Ainsi Constance se vit délivré de l'appréhension qu'il avait de ce côté-là; et le Tout-Puissant, qui se tient plus honoré de notre soumission que de notre pénétration, en laissant périr le défenseur de son Eglise, protégea miraculeusement son plus dangereux ennemi.

Celui-ci marcha contre l'assassin de son frère, après avoir pris la précaution de créer césar Gallus, son cousin-germain, qu'il laissa sur la frontière de Perse. Les rebelles s'avancèrent de leur côté, et les deux armées se rencontrèrent dans une plaine, près la ville de Murse en Pannonie. Magnence combattit avec beaucoup de valeur. Pour Constance, moins accoutumé aux combats qu'aux disputes de religion, il se tint renfermé dans une église hors de la ville, pour prier avec ses Ariens. Au milieu de l'alarme universelle, Valens, évêque du lieu, ne s'oublia point, et tira parti de la crédulité du faible empereur avec un artifice qui peut seul donner une idée de ce fourbe [2]. Il avait disposé des gens à cheval pour apprendre secrètement les événemens de la bataille. On l'avertit, sans que Constance s'en doutât, que l'ennemi pliait. A l'instant, feignant de sortir d'une extase, il dit au prince qu'un ange venait de lui annoncer la victoire. En effet, les troupes de Constance combattaient avec une bravoure prodigieuse pour les restes du sang chéri de Constantin, et sa cavalerie, fort supérieure à celle des révoltés, ayant culbuté tout ce qu'elle avait en face, prit en flanc leurs troupes de pied, les enfonça et les mit en désordre. Le combat ne finit point encore; mais il continua durant la nuit avec autant d'acharnement que dans les luttes déplorables des guerres civiles. Enfin le champ de bataille resta au légitime empereur, mais tout jonché de morts, en nombre à peu près égal de part et d'autre. Ainsi les vieilles légions furent presque entièrement détruites, et telle est peut-être la principale cause de la décadence de l'empire romain, qui ne fut jamais plus exposé à l'invasion des Barbares que depuis cet épuisement.

En voyant tant de guerriers étendus sans vie, le triste vainqueur ne put retenir ses larmes. Son armée se trouva si affaiblie

[1] Philost. III, 23. — [2] Sulp. Sev. Hist. lib. 2.

qu'il ne se crut pas en état de poursuivre alors sa victoire. Mais la campagne suivante acheva ce que ce premier succès et plus encore les négociations d'hiver avaient préparé. Il fallut néanmoins se battre une seconde fois. Magnence avait formé dans les Gaules une nouvelle armée; elle fut défaite par les lieutenans de Constance, entre le Rhône et les Alpes. Le vaincu se sauva à Lyon, où, ne voyant plus de sûreté pour sa personne, il s'abandonna au désespoir, tua sa mère de sa propre main, porta plusieurs coups de poignard à son frère Décence qu'il venait de créer césar, puis se tua lui-même l'an 353. Devenu ainsi maître unique de l'Empire, Constance se vit en état d'exécuter sans crainte toutes ses volontés, tant pour le gouvernement politique que pour la religion.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses plus criantes injustices contre les orthodoxes, et la plus grande rigueur de sa persécution. Avant le dénoûment entier de cette tragique scène, on avait déjà remarqué que le persécuteur devenait plus hardi à mesure que le Ciel affermissait son pouvoir. Dès qu'il eut soumis Vétranion, l'un des révoltés, il assembla, tout en faisant route, à Sirmich, métropole de l'Illyrie, un concile presque uniquement composé d'évêques ariens, qu'il traînait partout à sa suite. On voulait condamner dans son église même Photin, évêque de cette ville, en faisant voir, sur le point où il errait, la conformité de l'Orient avec l'Occident. Ce jugement, comme utile et juste, fut applaudi de tout le monde. Mais, par la manie trop ordinaire aux novateurs, on dressa un nouveau symbole. De tous les articles qu'il comprend en grand nombre, et qui proscrivent différentes erreurs, aucun n'exprime la consubstantialité, ni même la ressemblance du Fils de Dieu avec son Père. On y dit même : « Nous » ne plaçons pas le Fils au rang du Père, et nous le concevons » comme lui étant subordonné. » Mais il faut observer que le terme de subordination que l'on emploie ici marque précisément l'ordre d'origine, et non l'inégalité qu'y ont trouvée quelques écrivains modernes; puisque le concile d'Antioche, pour la Dédicace, si constamment cher aux Eusébiens, et qui doit par conséquent expliquer celui-ci, attache clairement à ce mot le sens que nous disons. Ce dernier symbole est néanmoins insuffisant, à raison de sa réticence, tant sur la ressemblance de substance que sur l'égalité : et tel est le venin de cette première formule de Sirmich, dont il sera question dans la suite.

Une des premières victimes immolées à la malheureuse prospérité de Constance, fut S. Paul de Constantinople. Il était rentré dans son église, sans qu'on sache trop comment, mais vraisem-

blablement, comme S. Athanase, par la protection de Constant. Constance n'eut rien de plus pressé que d'ôter un prélat si catholique à la capitale, pour y instituer Macédonius. Comme le peuple rendait plus de justice à Paul, il fallut user d'adresse, et rompre le treillis d'une fenêtre par où l'on enleva le saint évêque. Cependant il s'éleva une furieuse émeute, quand il s'agit de conduire Macédonius à l'église, et il périt plus de trois mille personnes en cette rencontre, soit par les armes des soldats que commandait le préfet Philippe en l'absence de l'empereur, soit par le tumulte où elles furent étouffées. L'évêque Paul fut traîné, tout couvert de chaînes, d'exil en exil, jusqu'à Cucuse, dans les déserts du mont Taurus. Là, on l'enferma dans un affreux réduit, où on l'abandonna aux horreurs de la faim. Mais, au bout de six jours, comme il respirait encore, ses satellites, trouvant ce terme trop long, l'étranglèrent et publièrent qu'il était mort de maladie. Ils furent honteusement dénoncés par un Arien même, et l'Eglise ne tarda point à honorer le saint martyr.

Les hérétiques n'en devinrent que plus ardens contre Athanase, qu'ils avaient vu rétablir dans son siége d'une manière si honorable. Mais ce qui faisait sa justification, devint son plus grand crime. Constance, en parcourant de vastes régions à la suite des rebelles, n'avait pu remarquer sans étonnement le grand nombre d'églises qui se tenaient honorées de la communion du saint évêque d'Alexandrie, tandis que les sectaires s'appliquaient, sur toute chose, à lui faire croire que la défection des évêques était générale en faveur de la secte. Ils changèrent de batterie, firent à Athanase un crime capital de cette unanimité même, et prétendirent confirmer par là les soupçons sur ses dangereuses correspondances et ses intrigues.

Les coryphées du parti étaient alors Léonce d'Antioche, Théodore d'Héraclée, Acace de Césarée de Palestine, Georges de Laodicée en Syrie, et Narcisse de Néroniade, tous conservés en place par la protection séculière, quoique tous canoniquement déposés. « Nous prévoyions parfaitement, disaient-ils au prince, quand » vous rappelâtes ce sujet turbulent, que c'était nous décrier, et » nuire encore davantage à votre tranquillité [1]. Il a rempli l'uni» vers de ses lettres artificieuses. Vous venez d'observer comment » il a séduit la plupart des évêques. A l'égard même de ceux qui » tenaient pour nous, il en a gagné une partie, et bientôt, si l'on » n'y met ordre, il aura le reste. Peu s'en faut qu'on ne nous ap» pelle publiquement hérétiques, et qu'on ne fasse la même injure

[1] Ath. ad solit.

» à votre Majesté. Mais s'il n'eût pas été expédient de l'en punir » tandis qu'on semait la zizanie entre les deux augustes frères, à » présent votre juste ressentiment peut s'exercer sur lui. Non-» seulement il a indisposé contre vous l'empereur Constant, mais » il a pris le parti du parricide Magnence, et nous avons la copie » d'une lettre exécrable qu'il lui a écrite. »

Constance, échauffé par des suggestions dont il avait reconnu si souvent la perfidie, y fut pris de nouveau. Il oublia ses promesses et les sermens par lesquels il les avait confirmées, résolut de faire condamner Athanase par les Occidentaux mêmes, et de le chasser à jamais de son siége. Les Ariens osèrent s'adresser au pape Libère, qui avait succédé à S. Jules, mort le 12 avril de cette année 352, après un honorable pontificat de plus de quinze ans. Libère ne donnait pas de moindres espérances, tant par sa doctrine que par ses vertus, spécialement par une humble appréhension des devoirs du pontificat qu'on le força d'accepter quarante jours après la mort de son prédécesseur. A peine fut-il en place, qu'on lui écrivit d'Orient pour lui proposer et le presser de refuser sa communion à Athanase. Il se persuada que le plus expédient, en des conjonctures si critiques, c'était d'assembler un concile, où l'on traitât d'abord de la foi qui ne pouvait varier dans l'Eglise : après quoi, ce qui touchait l'évêque d'Alexandrie, et faisait cause commune avec la religion, s'arrangerait de soi-même. Aussitôt il envoya vers l'empereur, pour s'entendre au sujet de la convocation.

Vincent de Capoue, sur qui le pape avait droit de compter, fut le chef de cette légation, et assista à un concile qui se tint à Arles dans les Gaules, où Constance passa l'hiver de l'année 353, après la défaite et la mort de Magnence [1]. Ce légat avait assisté aux conciles œcuméniques de Nicée et de Sardique, où S. Athanase fut si bien justifié. Toutefois il n'eut pas la force de résister aux menaces de l'empereur ; il signa la condamnation du grand Athanase, sans même qu'on eût traité préalablement de la foi, comme le portait sa commission. Son exemple entraîna presque tous les évêques. Mais Paulin de Trèves, successeur de S. Maximin, fut inébranlable, et dit en termes exprès, qu'il consentait seulement à la condamnation de Photin de Sirmich et de Marcel d'Ancyre : en cela il fit éclater, outre la fermeté de sa foi, la sagacité de son esprit et la justesse de son discernement. On l'exila, et il mourut dans le lieu de son bannissement. Lucius de Mayence imita son courage, et fut encore plus maltraité. On l'étrangla dans son exil,

[1] Lib. Ep. t. 2. Concil.

pour avoir résisté aux vives instances qu'on lui faisait sans cesse de consentir à la condamnation d'Athanase.

On ne saurait exprimer la douleur qu'éprouva Libère, aussitôt qu'il eut appris la prévarication de son légat[1]. Il le désavoua publiquement, en écrivit à l'empereur dans les termes les plus amers, et lui envoya proposer, par Eusèbe, évêque de Verceil, et Lucifer de Cagliari, la convocation d'un concile général de l'Orient et de l'Occident. Lucifer, métropolitain de Sardaigne et des îles voisines, était encore moins distingué par son rang que par la réputation alors intacte de sa doctrine et de sa vertu, de son habileté dans les affaires et dans les sciences ecclésiastiques. Mais ce qui importait surtout à sa mission, c'est qu'il concevait parfaitement l'étroite connexion des intérêts d'Athanase avec ceux de l'Eglise. Eusèbe, natif de Sardaigne, circonstance qui explique sa liaison avec Lucifer et le soin qu'avait pris le pape de les associer, n'avait été mis sur le siége de Verceil qu'en considération d'un mérite capable de le faire préférer, quoique étranger, à un grand nombre de bons sujets du pays. C'est le premier évêque qui ait uni dans l'Occident la vie monastique à la vie cléricale. Il vécut et fit vivre ses clercs dans l'exercice assidu du jeûne, de la prière et de la lecture, dans le travail et l'éloignement de toute société séculière. Tels étaient les ministres ou médiateurs, que le pape Libère employa cette seconde fois auprès de l'empereur Constance.

Ce prince, à qui la ruse ne coûtait rien pour en venir à ses fins, les écouta avec beaucoup de tranquillité, quoiqu'ils lui présentassent la vérité sans nul déguisement. Il promit de convoquer, l'année suivante, un concile à Milan, où tous les évêques du monde chrétien pourraient venir en liberté, sans excepter ceux d'Egypte, quoique extrêmement attachés à S. Athanase. Les Ariens donnèrent volontiers leur consentement, bien persuadés de l'ascendant qu'aurait la puissance impériale sur l'esprit des prélats, quel qu'en pût être le nombre.

Mais avant de pousser les orthodoxes au point où il se proposait de les amener, Constance voulut n'avoir aucune inquiétude au sujet de Gallus, beau-frère et cousin-germain de l'empereur : ce nouveau césar abusait de son autorité, et on l'accusait d'aspirer à l'indépendance. L'empereur l'attira auprès de lui par sa dissimulation et ses artifices ordinaires. Aussitôt on l'arrêta, on lui fit son procès, et il eut la tête tranchée l'an 354, à l'âge de vingt-neuf ans, après en avoir régné près de quatre.

[1] Hil. Fragm. p. 425

Julien, son frère, se vit alors dans le plus grand péril. On l'avait arrêté en même temps que Gallus, et il demeura sept mois en prison. Des ennemis puissans cherchaient à le perdre. L'impératrice Eusébie, au contraire, le protégea de tout son pouvoir, et engagea l'empereur à l'entendre lui-même, au sujet des ombrages qu'il en avait conçus. Il était éloquent, et parla si bien, qu'il obtint d'être renvoyé à Athènes, afin de se perfectionner, c'est ainsi qu'il s'en exprimait, dans les sciences, préférables à toutes les couronnes. Ce prince avait pour lors vingt-trois ans, et professait encore publiquement la religion chrétienne. Mais depuis trois ans, ou il avait déjà totalement renoncé la foi dans le secret de son cœur, ou il y était bien médiocrement attaché. On remarqua même, dès son enfance, qu'il penchait comme naturellement vers le paganisme. Lorsqu'étudiant avec son frère l'éloquence et la dialectique, ils s'exerçaient l'un et l'autre à parler pour ou contre la religion, c'était toujours Julien qui choisissait de soutenir la cause des faux dieux et des idolâtres.

Son esprit léger, inquiet, excessivement avide de la nouveauté et du faux merveilleux, se plaisait surtout dans la compagnie des astrologues, des faiseurs d'horoscope, et des plus grands aventuriers entre les sophistes. Avec de pareilles dispositions, le séjour de la Grèce ne pouvait que fortifier son inclination pour l'idolâtrie. Il ferma les yeux à ce qu'il y avait de plus propre à l'éclairer. Depuis quelque temps, le philosophe ou magicien Maxime le flattait de l'espérance de voir les anciens dieux de l'Empire. Un jour il le conduisit, pour cela, dans un temple d'idoles. Après beaucoup de cérémonies superstitieuses et d'évocations de tous les genres, le jeune prince les vit, ou s'imagina les voir sous des figures épouvantables. Saisi de frayeur, il fit le signe de la croix, par un reste d'habitude. Tout disparut à l'instant, et Julien se récriant sur la vertu de la croix : « Ce n'est pas la crainte, lui dit l'enchanteur[1], qui a mis les dieux en fuite, mais l'horreur qu'ils ont eue » de votre infidélité. » Julien, qui n'abandonnait la foi que parce qu'il se piquait de raison, se paya néanmoins de cette faible défaite.

Il fit connaissance à Athènes avec Basile et Grégoire, qui achevaient le cours de leurs études, et qui devinrent bientôt les deux plus éclatantes lumières de l'Eglise. Ils le pénétrèrent dès-lors, malgré les soins qu'il prenait pour cacher sa profane défection. Il trahissait, par tout son extérieur, le désordre des facultés de son âme[2]. La plupart de ses mouvemens les plus ordinaires étaient

[1] Theod. III, 3. — [2] Greg. Naz. Orat.

convulsifs et désagréables [1]. Il agitait perpétuellement la tête et les épaules, grimaçait du geste et de la bouche, toujours chancelant sur ses pieds et mal assuré dans sa démarche. Souvent il s'interrompait lui-même en parlant, ou s'arrêtait tout court d'une manière bizarre, faisait des questions hors de propos, et des réponses entortillées, autant dépourvues de sens que de grâce et de méthode. Ces ridicules étaient d'autant plus choquans qu'il n'avait rien que de laid et de rebutant dans l'air, le visage et toute la figure ; le nez retroussé, le cou enfoncé et fort épais, les épaules démesurément larges, la taille courte et ramassée, avec une malpropreté révoltante : en sorte que Grégoire, en le voyant, disait quelquefois à son ami Basile : *Quel monstre nourrit l'Empire romain ! Fasse le ciel que je sois mauvais prophète* [2] !

Ces deux illustres amis étaient l'un et l'autre de Cappadoce : Basile, de Césarée, métropole de la province ; et Grégoire, de Nazianze, fils de Grégoire, alors évêque de cette ville. Ces deux familles, très-distinguées par le rang et la noblesse, l'étaient encore davantage par une piété comme héréditaire. Dans la seule famille de Basile, entre ses frères et sœurs, et sans sa mère S[te] Eumélie, on compte trois saints révérés par l'Eglise, Grégoire, évêque de Nysse, Pierre, évêque de Sébaste, et Macrine, leur sœur.

Basile, plein de connaissances et d'érudition, se rendit profond dans toutes les parties de la philosophie relatives à la religion, apprit des autres ce qu'il en fallait pour en parler avec justesse et avec aisance ; et cela de si bonne heure, qu'avant de venir joindre Grégoire à Athènes pour y perfectionner son goût, une haute réputation l'y avait déjà devancé. Il se fit un genre q'éloquence, plein de force et de noblesse, exact et méthodique, avec une diction si pure, si propre et si précise, que les meilleurs juges l'égalent aux orateurs les plus vantés de l'ancienne Grèce, sans en excepter Démosthène.

Grégoire de Nazianze, qui, outre son père, compte aussi plusieurs saints dans sa famille, savoir, Gorgonie, sa sœur, et son frère Césaire, ne se signala pas moins, tant par sa profonde doctrine que par son éloquence pleine d'élévation et de chaleur. Il eut à un tel point le don d'intelligence des saintes Ecritures et des plus hauts mystères, qu'on le regarde, entre les Pères de l'Eglise, pour la sublimité et la pénétration, comme S. Jean parmi les évangélistes. On assure que, de tous les anciens docteurs, lui seul n'avança aucune proposition qui ait eu quelque conformité apparente avec l'erreur. Ces lumières et cette heureuse justesse lui

[1] Amm. Marc. l. 15, c. 8. — [2] Or. 4, p. 122.

ont acquis par excellence le surnom de théologien. Il n'eut pas le coup-d'œil moins bon pour la connaissance des hommes, comme il le fit voir, en prévoyant le premier ce que serait un jour Julien.

Ce prince se tenait toujours comme enseveli dans l'obscurité et l'étude, quand le mauvais état des Gaules ravagées par les Barbares obligea Constance à le créer césar et à l'envoyer au secours de ses provinces. Soit amour de la philosophie, soit crainte du sort de son frère, il parut sortir d'Athènes à regret : étant arrivé à Milan, où l'empereur l'attendait, on lui fit quitter la barbe et le manteau de philosophe; en présence des soldats, on le déclara césar, le 6 novembre de l'an 355, jour pour jour, à la vingt-quatrième année révolue de son âge; puis on lui fit épouser la princesse Hélène, sœur de Constance, qui le pressa de partir incontinent pour les Gaules, après avoir pris néanmoins toutes les mesures imaginables pour l'empêcher de s'y rendre trop puissant. Le soupçonneux empereur voulut encore demeurer en Italie afin de l'observer de plus près, mais sous prétexte de se tenir plus à portée des frontières de l'Empire.

Déjà il avait assemblé le concile que le pape avait demandé l'année précédente, et dont les Ariens pressèrent eux-mêmes la célébration, après avoir dressé toutes leurs batteries pour y dominer. Il se tint à Milan, comme on l'avait annoncé, dès les premiers mois de cette année 355. On y vit peu d'Orientaux; la plupart s'excusèrent sur la longueur du chemin : les Occidentaux étaient plus de trois cents. S. Eusèbe de Verceil, qui du voisinage observait mieux le tour que prenaient les affaires, ne voulait pas s'y rendre. Les autres prélats, l'empereur, et surtout les légats du pape, le pressèrent avec tant d'instance, qu'il ne put enfin s'en défendre. On s'assembla d'abord dans l'église, selon la coutume, les évêques vers l'autel, soustraits aux regards publics par un grand voile qui séparait le chœur de la nef, et le peuple restant en foule vers la porte. Denys, disciple d'Eusèbe, qui le regardait comme son fils, occupait alors le siége de Milan. L'auteur d'un sermon faussement attribué à S. Maxime de Turin, raconte, au sujet de cet évêque, une histoire assez bien arrangée pour avoir imposé à quelques écrivains, dont la critique est ordinairement plus circonspecte. Cette pièce apocryphe, qui porte avec elle des caractères évidens de supposition et du peu de jugement de son auteur, raconte que Denys avait eu la simplicité de signer d'abord la condamnation d'Athanase; qu'Eusèbe, à son arrivée, lui fit concevoir de quelle conséquence elle était pour toute l'Eglise; qu'ensuite, pour la faire effacer, le saint évêque de Verceil feignit de vouloir

signer lui-même, mais en se plaignant qu'on eût fait signer avant lui un évêque qui lui était aussi inférieur en âge que Denys son élève; et que les Ariens effacèrent à l'instant la souscription prématurée de Denys. Il serait bien étonnant que toutes ces particularités, supposées vraies, eussent échappé à Socrate, à Sozomène et à Théodoret, qui n'en font point la moindre mention. Ces trois auteurs, au contraire, les seuls garans sûrs des événemens de cet âge, représentent unanimement S. Denys comme un prélat d'une constance inébranlable dans le parti orthodoxe, et spécialement au concile de Milan.

S. Eusèbe, pressé de souscrire à la condamnation du grand Athanase, présenta un exemplaire du concile de Nicée, en disant que l'ordre apostolique, et la marche tracée aux Pères de Milan, dès le premier moment de la convocation, consistaient à mettre, avant toute chose, le dogme en assurance, en se soumettant aux décrets de Nicée [1]. Denys s'avança aussitôt pour souscrire à ce saint concile. Mais Valens de Murse, qui venait de retourner a ses erreurs, en rétractant la rétractation même qu'il avait adressée peu auparavant au pape Jules, lui arracha la plume des mains, et cria séditieusement qu'on n'avancerait rien par là. Les prélats bien intentionnés répliquèrent. Les sectaires s'émurent avec toute la chaleur d'un parti puissamment protégé. Mais le peuple, plus bouillant encore, se mit à crier avec menace, de l'autre côté du voile, qu'il fallait chasser les Ariens. Denys, évêque du lieu, se montra pour exhorter à la modération et à la paix, en représentant que la religion de Jésus-Christ n'employait pas les soulèvemens à sa défense.

Cependant les novateurs effrayés abandonnèrent le lieu saint, et firent transférer le concile au palais. Alors on ne se donna plus la peine d'observer aucune forme ecclésiastique. L'empereur s'érigea en président, ou en despote du concile; et, au lieu de symbole à souscrire, il ne proposa qu'un édit profane et tyrannique, où tout le venin de l'arianisme se trouvait à découvert. Il prétendait avoir reçu sa mission à sa manière. Un songe en faisait tout le fondement; et ses sujets ne devaient, selon lui, demander d'autres preuves de sa catholicité que les victoires par lesquelles le Tout-Puissant se déclarait en sa faveur. La formule ne put toutefois passer; et elle fut rejetée avec horreur par ce peuple catholique et nombreux, à qui on la lut dans l'église.

On en revint à la condamnation d'Athanase. L'empereur envoya chercher Lucifer, Eusèbe, Denys, et les pressa extraordinai-

[1] Hist. Orat. ad Christian. in fin.

rement d'y souscrire, persuadé qu'il était du grand effet que produiraient des exemples de ce poids. Comme ils insistaient sur le défaut de preuves : « C'est moi, leur dit-il en se levant d'un air » emporté, c'est moi qui suis l'accusateur d'Athanase. Croyez sur » ma parole ce qu'on avance contre ce perturbateur. » Ils répondirent, avec une liberté respectueuse, qu'il ne s'agissait pas d'une affaire temporelle, sur laquelle l'autorité impériale fût en droit de prononcer; qu'en ce cas-là même on ne devrait pas condamner un absent hors d'état de se défendre; que pour eux, jamais on ne les engagerait à contrevenir en rien aux règles ecclésiastiques. « Mais ce que je veux, reprit-il, doit passer pour règle. Ainsi en » jugent les prélats de Syrie. Obéissez, ou vous allez être ban- » nis [1]. » Tous les évêques orthodoxes levèrent les mains au Ciel, et conjurèrent le prince de ne pas abuser, contre les serviteurs de Dieu, d'un pouvoir qu'il tenait de Dieu même, et ils lui rappelèrent les vengeances du juge terrible des rois comme des sujets.

Mais, sans rien entendre, et ne consultant que les premiers transports de sa colère, il menaça à grands cris, tira l'épée contre eux, et commanda de les traîner au supplice. Puis changeant tout-à-coup, il les condamna seulement à l'exil. Avant qu'on emmenât les légats du pape, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire, collègues de la légation de Lucifer, furent dépouillés de leurs vêtemens, et déchirés à coups de fouet. Ursace et Valens, avec les eunuques de leur faction, devinrent les ministres de ces indignités : et durant toute la scène, ils firent de grands éclats de rire ou de fades plaisanteries, comme on aurait pu s'y attendre de la part de la plus vile populace [2].

Les gens de guerre s'ouvrirent un chemin du palais à l'église, à travers les troupes du peuple, avec une brutalité sanguinaire, et ils pénétrèrent jusque dans le sanctuaire, pour en arracher les évêques orthodoxes qui y restaient. On se saisit de cent quarante-sept personnes, tant ecclésiastiques que laïques zélés, dont la plupart furent renfermés en d'affreuses prisons. Outre Lucifer, Eusèbe et Denys, différens autres prélats n'abandonnèrent point Athanase, et subirent le bannissement comme les premiers. Mais la meilleure partie souscrivit à sa condamnation, soit par crainte, soit par surprise et par inconséquence. Les exils furent accompagnés de tous les accessoires qui les pouvaient rendre plus insupportables.. On envoya les bannis dans les provinces les plus éloignées, dont ils ignoraient la langue, où leurs ennemis domi-

[1] Sulp. Sev. lib. 2. — [2] Athan. ad sol.

naient; et, ce que n'avaient pas imaginé les persécuteurs idolâtres, on les tenait en des lieux séparés, afin qu'ils ne pussent s'encourager ni se consoler mutuellement. Cependant ces traitemens injurieux ne leur attiraient que des respects de la part du très-grand nombre des églises. Presque toutes les provinces leur envoyèrent des députés, comme à des confesseurs de Jésus-Christ; tandis qu'on n'avait que de l'horreur pour les Ariens, regardés dans leur barbare triomphe, non comme des vainqueurs, mais comme des bourreaux [1].

S. Denys de Milan fut relégué en Cappadoce, où il obtint, par la généreuse ferveur de ses prières, une mort prompte, afin de ne pas survivre à la funeste catastrophe de son église. Car, à sa place, on mit l'hérétique Auxence, qui avait été fait prêtre par Grégoire d'Alexandrie, et qui, dans tout le cours de son ministère, se montra digne d'une telle ordination [2]. Il n'entendait pas seulement la voix des ouailles auxquelles on le préposait : ignorant parfaitement le latin, il était encore moins versé dans les sciences ecclésiastiques, mais uniquement instruit dans la gestion des choses de négoce et d'intérêt; plus propre, en un mot, à faire un publicain qu'un évêque. Il était si odieux au peuple catholique, qu'il fallut l'introduire dans l'église à main armée [3].

L'empereur ne se trouvait pas encore satisfait. Il ambitionnait, sur toute chose, de mettre dans son parti le successeur du Prince des apôtres, le chef de l'Eglise. Sans cesse les novateurs répétaient à ses oreilles que, s'il pouvait gagner l'évêque du siége apostolique, il serait bientôt maître de tous les autres. En un mot, on lui fit désirer vivement que la proscription d'Athanase fût confirmée par l'autorité ecclésiastique qui réside principalement dans les évêques de Rome, comme tout le monde en était imbu, jusqu'aux auteurs païens de ce temps-là, tels qu'Ammien-Marcellin, qui nous l'apprend en propres termes [4]. Constance envoya donc au souverain pontife l'eunuque Eusèbe, chargé de présens et de menaces. Tout fut inutile. Ce qui humilia davantage l'envoyé, c'est que Libère ne refusa pas seulement de souscrire à la condamnation d'Athanase, mais se déclara sans ménagement contre la croyance des Eusébiens, si fiers de leurs derniers succès, qu'ils ne prenaient plus qu'un soin très-médiocre de cacher leurs sentimens ou leur attachement à ceux d'Arius. L'eunuque ne voulut pourtant pas rapporter les présens de l'empereur; mais il les déposa, comme une offrande, dans l'église de Saint-Pierre. A ce moment de crise, le pape jugea que la crainte du scandale que don-

[1] Sulp. Sev. l. 2. — [2] Hil. in Aux. — [3] Ambr. l. 3, de Spir. c. 10. — [4] Lib. XV, c. 7.

nerait cette espèce de communication avec un hérétique, devait l'emporter sur les déférences dues en toute autre circonstance à la majesté impériale, et il fit mettre les présens hors du lieu saint.

L'eunuque devint enfin furieux, mais plus confus encore, et entièrement déconcerté : et il retourna précipitamment vers son maître, qui résolut d'enlever le pontife et de le faire amener à Milan. L'empereur en écrivit à Léonce, gouverneur de Rome, à qui l'exécution ne parut pas facile, à cause du peuple qui chérissait ardemment son pontife. Mais quand les princes veulent le mal jusqu'à un certain point, toutes les difficultés s'aplanissent. Léonce prit si bien ses mesures, que Libère, enlevé de nuit, fut loin de la ville avant que la multitude en eût connaissance.

Arrivé à Milan, l'empereur lui donna aussitôt audience, ou, pour mieux dire, lui fit subir un interrogatoire, dans lequel ce prince dissimulé ne soutint pas mal le ton mêlé d'autorité et de modération qu'il s'était prescrit. L'eunuque Eusèbe et plusieurs autres instigateurs se mêlèrent à l'entretien, dans le dessein d'émouvoir le pontife et de provoquer des saillies qui irritassent Constance. Toutefois Libère, gardant un sage milieu entre l'audace et la pusillanimité, soutint, avec autant de dignité que de courage, la cause de l'Église et d'Athanase. « C'est mon ennemi » particulier, disait l'empereur; il m'a brouillé avec mes frères, et » je m'estimerais plus heureux de réduire ce perturbateur uni» versel de tout gouvernement, que d'avoir vaincu le traître Ma» gnence [1]. Il n'y a plus rien à me représenter en sa faveur; ma » résolution est prise : ou signez sa condamnation, ou partez pour » l'exil; je vous donne trois jours pour y penser. — L'espace de » trois jours ou de trois mois, repartit Libère, ne changera rien à » mes dispositions. Envoyez-moi dès ce moment où il vous plaira. »

Au bout de trois jours, l'empereur, retrouvant le pape inébranlable, le relégua à Bérée en Thrace, sans néanmoins lui faire aucun mauvais traitement. Il commanda, au contraire, de lui délivrer une somme considérable pour son voyage, et l'impératrice enchérit encore sur cette libéralité. Libère refusa tout, en prétextant que l'Etat avait besoin de ses fonds pour les troupes, et il partit gaîment pour sa destination [2].

Après son départ, Constance voulut faire élire un autre pape. Mais il n'en était pas de la pierre sur laquelle le Fils de Dieu a fondé son Eglise, comme des siéges décorés de prérogatives arbitraires par des dispositions humaines. Tout le clergé de Rome avait juré de ne point recevoir d'autre chef, tant que Libère vi-

[1] Theod. l. XI. — [2] Soz. IV, 11.

vrait. La faction des Ariens ayant choisi Félix, archidiacre de l'Eglise romaine, les clercs catholiques demeurèrent si fermes, que les factieux ne purent avoir entrée dans aucune eglise, et se virent réduits à l'ordonner dans le palais. Félix même, tout en succombant à l'amour de l'élévation, ne se départit jamais de la doctrine de Nicée : tant elle était solidement établie dans cette église, qui doit y affermir les autres [1] !

Après cette entreprise, la secte eut l'ambition de triompher d'Osius [2]. Confesseur de la foi sous les persécuteurs idolâtres ; auteur, après Dieu, de la conversion du grand Constantin, et de ce que ce prince avait fait de plus utile pour la religion ; mobile de toutes les grandes affaires de l'Eglise ; ce seul évêque lui en paraissait valoir une infinité d'autres. Cent ans d'une vie irréprochable, dont plus de soixante d'un saint épiscopat et des plus honorables ministères, ses discours et ses lettres reçus de tous les catholiques comme autant d'oracles, voilà ce qui en imposait aux sectaires qui ne fatiguaient pas moins les oreilles de Constance par ces représentations, qu'ils ne l'avaient fait au sujet du souverain pontife. « C'est Osius, lui répétaient-ils sans cesse, dont » l'autorité soulève tout le monde chrétien contre vous ; c'est lui » qui dressa le symbole fatal de Nicée ; c'est lui qui, partout, fait » passer pour hérétiques les défenseurs du juste opprimé, du » pieux et docte Arius [3]. Ses premiers succès lui inspirent une ar- » deur toujours nouvelle et une présomption insupportable. La » punition de ses collègues, ou plutôt de ses élèves et de ses créa- » tures, tout est inutile, si l'on n'humilie ce pédagogue impé- » rieux, ou si l'on ne trouve moyen de le rendre docile à son tour. »

L'empereur le manda, et lui donna dans ses lettres mille témoignages d'estime et de bienveillance. Quand il le vit arrivé, il redoubla ses flatteries et ses artifices pour l'engager à condamner Athanase et à communiquer avec les Ariens, deux points qu'on ne séparait plus. Mais le vénérable vieillard, témoignant une douleur amère de ce qu'on avait assez mal présumé de lui pour lui tenir de pareils discours, répondit avec tant de force et de sagesse, que l'empereur, saisi de la crainte des divins jugemens, le laissa retourner à Cordoue. La cabale n'osa importuner de quelque temps le prince sur cet objet. Epiant depuis cela les conjonctures et les momens, elle revint à la charge si à propos, et pressa si fort l'inconstant empereur, qu'il écrivit plusieurs fois à Osius, tantôt d'une manière douce et flatteuse, tantôt d'un ton menaçant.

Le prélat demeura inébranlable, et fit une réponse aussi con-

Hier. de Script. in. Acac. — [2] Soz IV. 11. — [3] Ath. ad sol.

venable à son honorable vieillesse, que digne de passer à tous les âges futurs [1]. « J'ai confessé pour la première fois, écrivit-il, dans » la persécution de Maximien, votre aïeul. Si vous voulez faire le » même personnage que cet ennemi du Dieu que nous adorons, » je suis également prêt à tout souffrir plutôt que de trahir la vé- » rité et de flétrir l'innocence. J'ose même vous déclarer que je » renonce à votre communion, si désormais Votre Majesté m'écrit » d'une manière si peu digne d'un maître chrétien. Ne suivez » donc pas les impressions des sectateurs d'Arius; tenez-vous en » garde contre les Orientaux ; n'écoutez pas Ursace ni Valens; » ayez horreur de la malignité qui s'attaque plus au Fils de Dieu » qu'à un évêque. C'est moins contre Athanase que les séducteurs » vous animent, qu'en faveur de l'hérésie et de l'impiété. Croyez- » moi, prince, et accordez quelque confiance à mon expérience » et à mes cheveux blancs : je suis votre aïeul par l'âge, et je sais » parfaitement tout ce qui se passa au saint concile de Sardique, » qu'on blasphème en votre présence : les ennemis d'Athanase y » eurent pleine liberté de l'accuser et de le convaincre, s'ils eus- » sent été en état de le faire. Rappelez-vous encore, quand vous » eûtes mandé à Antioche l'évêque d'Alexandrie, comment il parut » dans votre cour, au milieu de ses ennemis, comment ils refusè- » rent de l'écouter, ou craignirent de paraître devant lui, com- » ment vous refusâtes vous-même d'entendre une justification » inutile.

» Pourquoi donc écoutez-vous encore les imposteurs? Pour- » quoi surtout écouter Ursace et Valens, après qu'ils ont fait l'a- » veu de leur calomnie, et qu'ils se sont rétractés avec confusion? » ils n'y furent pas forcés ; on ne les fit pas maltraiter par des gens » de guerre; ils ne furent point intimidés par l'empereur Con- » stant. On n'en usait pas sous son règne, à Dieu ne plaise ! comme » on en use aujourd'hui. Mais si ces fourbes blâment la vio- » lence; s'ils se plaignent sans sujet de l'avoir soufferte, et si vous- » même la désapprouvez, cessez de l'employer. Ne faites pas pré- » sider vos comtes et vos gouverneurs aux jugemens de l'Eglise, » n'exilez pas des évêques, dont tout le crime est de ne point ap- » plaudir à d'énormes abus. Autrement n'encourez-vous pas le re- » proche d'exercer de plus grandes violences que celles dont vous » vous plaignez? Car que fit jamais de semblable votre auguste » frère? Souvenez-vous, tout empereur que vous êtes, que vous » n'en êtes pas moins homme, pas moins sujet à la mort. » Redoutez les jugemens éternels. Ne vous ingérez pas dans

[1] Ath. ad sol. p. 837.

» les choses ecclésiastiques. Vous n'avez point d'ordres à nous » donner en cette matière : vous les devez prendre de nous. Dieu » vous a commis les rênes de l'Empire, à nous le gouvernail de » l'Eglise ; et comme on contrevient à l'ordre de Dieu en entre- » prenant sur votre puissance, ainsi vous ne pouvez, sans crime, » vous attribuer ce qui nous regarde. Il est écrit : *Rendez à César* » *ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne nous est donc » pas permis de nous arroger la domination dans l'Empire, et vous » ne devez pas exercer le ministère du sacerdoce. Le désir que » j'ai de votre salut me fait écrire avec liberté, et autant il me » convient de vous parler de la sorte, autant il vous est expédient » de montrer que je ne l'ai pas fait sans fruit. »

Une lettre de cette énergie devait produire l'effet le plus heureux, pour peu que l'empereur voulût consulter la religion ou la raison. Elle ne fit qu'irriter Constance, toujours plus obsédé de ses adulateurs hérétiques. Il contraignit une seconde fois Osius à le venir trouver, et il le retint un an à Sirmich. Le respectable centenaire y fut accablé d'outrages et de traitemens inhumains, chargé brutalement de coups, appliqué à de rudes tortures. Enfin la faiblesse du corps, et apparemment de l'âge, abattant l'esprit, sans vouloir condamner Athanase, il souscrivit la seconde formule de Sirmich, qu'on ne peut excuser d'hérésie : exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après ; mais en pénitent, et dans la communion de l'Eglise, comme S. Athanase et S. Augustin nous l'apprennent [1]. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique, et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur.

La persécution qu'on exerça contre un homme si généralement révéré, était étendue avec beaucoup moins de ménagement aux prélats ordinaires. Les orthodoxes de tout ordre y furent de même exposés, à proportion de leur rang et de leur zèle ; mais on s'attachait principalement aux évêques. On les traînait devant les juges, afin que ceux-ci les obligeassent de souscrire ; et l'on avait intimé cet ordre aux magistrats de chaque ville, sous peine d'amende pour eux-mêmes, s'ils ne subornaient chacun son évêque [2]. Tout le tempérament consistait dans la permission de ren-

[1] Ath. ad sol. p. 841. — [2] *Ibid.* 819.

voyer à l'empereur ceux qui ne pourraient être intimidés que par sa présence. Il y en eut plusieurs qui renoncèrent lâchement à la communion d'Athanase. On forgea mille imputations contre ceux qui résistèrent; on leur suscita toutes sortes d'affaires et d'embarras pour les éloigner de leurs églises, et encore plus vite on mettait dans leurs places les plus déterminés suppôts de l'hérésie. Par une providence particulière, qui parut inspirer d'autant plus d'aversion pour ces violences qu'elles étaient exercées avec plus d'empire, les peuples refusèrent en plusieurs endroits d'admettre les intrus. Là, on les installait de vive force, et l'on traitait en criminel d'état tout citoyen qui se montrait chrétien aussi bien que sujet.

Mais Athanase était toujours le principal objet de la haine de Constance et de ses Ariens. Toute l'Eglise catholique leur semblait concentrée dans sa personne, et ce n'était que pour le réduire qu'on avait préalablement séduit tant d'évêques. Quand ils eurent souscrit à sa condamnation, on crut ne devoir plus rien ménager. L'orage avait été plus de deux ans à se former : sa violence, pour être retardée, ne fut que plus effrayante. Nous n'entreprenons pas de faire la peinture de ces dernières horreurs, qu'il est difficile de tracer avec les couleurs convenables. Nous nous contentons d'avertir que ce qui arriva quelques années auparavant, à l'installation du faux Grégoire dans le siége d'Alexandrie, et qu'on en peut regarder comme la première scène, ne fut qu'une légère esquisse de cette horrible catastrophe.

Georges de Cappadoce, qui, cette seconde fois, s'empara du siége d'Athanase, ne se donnait pas la peine de paraître vertueux, pas même honnête homme [1]. Sans foi, sans mœurs, sans éducation, sans naissance, et d'abord sans état, il n'était connu qu'en qualité d'aventurier et de parasite, vendu à quiconque lui donnait à manger. Ce fut une fortune pour lui d'obtenir une place de bas employé dans l'entreprise des vivres. Il y malversa, se vit obligé de se dérober par la fuite au châtiment de ses pillages, et d'errer de province en province. Tel fut le second émule qu'on opposa au plus illustre prélat de son temps. Encore était-il d'une dureté rustique, désagréable dans ses manières et ses propos, sans nulle teinture des lettres, sans nul usage du monde, étourdi et brouillon, naturellement impitoyable, sans aucun principe de religion, et païen autant qu'hérétique, uniquement propre à installer l'impiété arienne dans la chaire épiscopale de la seconde ville du monde.

[1] Amm. Marc. l. 22, c. 11.

Cette grande église et toutes celles de sa dépendance furent en même temps privées de leurs pasteurs légitimes ; c'est-à dire toute la grande et florissante province d'Egypte, avec la Libye qui en dépendait. On relégua les prélats au fond des plus affreux déserts de l'Afrique, et on les força de partir sur-le-champ, quel que fût leur âge, et en quelque état que se trouvât leur santé. Il y en eut environ quatre-vingt-dix traités de la sorte, et il ne se trouva qu'un seul lâche parmi eux, savoir, Théodore d'Oxirinque, qu'abandonna avec mépris tout son clergé [1]. De tant d'illustres proscrits, plusieurs moururent en route ou au terme de leur exil, soit de misère, soit des indignités qu'ils eurent à souffrir. On leur substitua, aussitôt après leur départ, des jeunes gens sans retenue, sans autre mérite qu'une confession précipitée de l'arianisme, que plusieurs d'entre eux ne connaissaient que de nom, et sans autre titre qu'une somme comptée aux officiers impériaux, qui mettaient publiquement les dignités ecclésiastiques à l'enchère [2]. Une multitude innombrable de fidèles de l'un et de l'autre sexe, spécialement entre les moines et les vierges, furent horriblement immolés dans le lieu saint, et toujours, suivant le génie lubrique de l'hérésie, après des outrages infiniment plus insupportables à leur vertu que n'était la mort.

Athanase s'étant rencontré avec une bonne partie de son peuple dans l'une des principales églises d'Alexandrie, elle fut investie de plus de cinq mille soldats légionnaires, armés en règle, le casque en tête, et l'épée nue en main. Il exhorta ses ouailles à se retirer tranquillement, ce bon pasteur refusant de mettre sa propre vie en sûreté, tant que la moindre partie du troupeau resterait en péril. Déjà les portes étaient rompues; et à la faveur des lampes sacrées, car cette horrible scène se passa de nuit, on voyait étinceler les armes de la troupe qui avançait en criant et en menaçant. Le bruit et le tumulte étaient effroyables. On se renversait les uns sur les autres, et il y eut quantité de personnes étouffées. Le saint évêque n'abandonna point encore la partie, et sentant qu'on n'en voulait personnellement qu'à lui, et que la plus grande fureur serait suspendue s'il venait à être arrêté, il s'exposait généreusement à périr pour le salut de son peuple.

Enfin la plupart étant sortis, les clercs et les solitaires qui restaient, l'entraînèrent avec eux. Il fut tellement pressé dans la foule, qu'il manqua d'être suffoqué. Long-temps il demeura evanoui et sans connaissance, en sorte qu'on l'enleva comme mort : ce qui apparemment facilita son évasion au milieu de tant d'ar-

[1] Marc. et Faust. p. 777. — [2] Ath. ad sol. p. 863.

dens satellites, des mains de qui il semblait ne pouvoir s'échapper sans miracle [1]. Quand on le sut vivant, il n'y eut réduit si caché qu'on ne furetât dans les villes et dans les campagnes. On ne peut exprimer tout ce qu'il eut à souffrir en se cachant. Il demeura un temps considérable dans une citerne sèche, où le maître et la maîtresse du logis lui portaient à manger par intervalle. « Les incommodités de la fuite, dit-il lui-même, sont plus difficiles » à supporter que les douleurs de la mort; et le principal mérite » de ceux qui souffrent persécution, consiste à persévérer sans » ennui et sans impatience. »

Les ministres de la tyrannie, soupçonnant qu'on pourrait le trouver dans les solitudes de Tabenne, qu'il affectionnait particulièrement, envoyèrent des soldats fouiller ces pieux asiles. La troupe effrénée se fit ouvrir toutes les portes des monastères et des laures, sans pouvoir le découvrir. Alors on reconnut la différence de leurs angéliques habitans, dégagés de tout intérêt terrestre, à ces prélats timides qui attendaient les grâces de la cour. Ces pieux et intrépides solitaires, observant l'Evangile au pied de la lettre, ne daignaient pas saluer les ennemis de l'Eglise : mais ils confessaient leur foi, sous les épées nues, et ne se consolaient qu'on refusât la mort à leur zèle, que par les outrages qu'ils essuyaient pour la même cause.

thanase se trouvait en effet parmi les cénobites de Tabenne, quoiqu'on n'eût pu l'y découvrir. Il craignit qu'enfin le poids de la persécution ne retombât sur ces généreux hôtes, et il s'enfonça davantage dans la solitude, édifiant à leur tour les anachorètes les plus écartés du commerce des humains. Ils voyaient avec admiration, dans ce prélat accablé de travaux et de chagrins, autant de recueillement que dans aucun d'eux. Long-temps ils protestèrent avoir plus profité dans la science sublime de la perfection évangélique, par le moyen de ses entretiens et de ses exemples, que par toutes leurs austérités et leurs oraisons. On croit que cette retraite dura environ six ans, pendant lesquels cet infatigable docteur s'efforça de n'être pas moins utile à l'Eglise qu'au milieu des villes les plus habitées. Il confirma dans la foi les cantons écartés de son diocèse, qu'il pouvait encore visiter, et dans ses intervalles de loisir, il composa, entre autres ouvrages, son admirable apologie à Constance, avec son Epître aux solitaires.

Il voulait prévenir ceux-ci contre l'artifice des hérétiques, qui, n'osant tenter de les séduire, visitaient leurs saintes demeures, pour se vanter au moins d'être en communion avec eux. Il les

[1] Ath. de Fug. p. 717.

pria d'examiner, avec une scrupuleuse attention, la croyance des voyageurs qui les visiteraient; de ne point entendre ceux qui tiendraient une doctrine suspecte, pas même ceux qui communiqueraient avec les sectaires, à moins qu'ils ne promissent de rompre ce commerce scandaleux. Il est une autre lettre de S. Athanase aux solitaires, beaucoup plus étendue que celle-ci, et qu'on doit plutôt appeler un traité qu'une épître. Elle comprenait deux parties : la première concernait le dogme, et nous ne l'avons plus. Dans la seconde, tout historique, et conservée presque entière, le saint pasteur justifie sa fuite contre les calomnies des sectaires mêmes, qui, en l'y forçant, la lui reprochaient comme une lâcheté.

Dans l'apologie adressée à l'empereur, il discute à fond les différens chefs d'accusation intentés contre lui-même, montre son innocence dans tout son jour, et avec toute la liberté convenable à la cause qu'il défendait [1]. Jaloux principalement de la réputation de sujet fidèle, si importante à l'honneur et à l'autorité de l'épiscopat, son éloquence prend un degré étonnant de chaleur lorsqu'il parle des semences de zizanie qu'on l'accusait d'avoir fomentées entre l'empereur régnant et Constant défunt. Son ardeur s'enflamme encore davantage, au sujet de son attachement prétendu pour le tyran Magnence [2]. « Prince, dit il, il s'agit ici, » non d'un intérêt pécuniaire, mais de la gloire de l'Eglise. Ne » laissez pas sur elle les ombres odieuses d'un soupçon si bien » dissipé ; et qu'on ne soit plus en doute si des Chrétiens, et sur» tout des évêques, ont en exécration de si monstrueux attentats, » les conspirations, l'ingratitude et la perfidie. Si j'étais accusé » devant un autre juge, j'en appellerais à l'empereur. Etant ac» cusé devant vous, qui puis-je invoquer ? Le Père adorable de » l'adorable Fils qui a dit : *Je suis la vérité.* Source éternelle » et éternellement féconde de cette vérité, redoutable vengeur » du mensonge et des impostures, prenez donc la défense de » l'opprimé, qui ne l'est que pour vous, et protégez, avec l'hon» neur de votre ministre, celui de l'Eglise, que le Christ s'est ac» quis au prix de tout son sang. »

Le dernier chef d'accusation contre le saint patriarche, c'était d'avoir désobéi à l'empereur, en refusant de sortir d'Egypte. A cela il répond qu'il n'est ni assez audacieux, ni assez imprudent, pour résister à un si grand prince. Il s'efforce ensuite de le convaincre qu'il ne l'a point fait, par l'exact récit de tout ce qui s'était passé. Et comme, d'une autre part, les ennemis de la foi triom-

[1] Apol. p. 674. — [2] *Ibid.* p. 177.

phaient de leurs malheureux succès contre lui, il n'épargne rien pour mettre en discrédit leurs coupables trames. « S'il est honteux, » dit-il, que des évêques aient cédé à la crainte, il est bien plus » honteux de la leur avoir imprimée ; rien ne démontre mieux l'ini- » quité d'une pareille cause. Tel est le procédé, non du Sauveur, » qui se contente d'inviter en disant : *Si quelqu'un veut venir après* » *moi, qu'il me suive ;* mais de l'antéchrist, qui ne fait que des faus- » saires et des hypocrites, par les menaces perpétuelles du bannis- » sement et de la mort. »

L'apologie fut inutile : la persécution continua avec fureur, partout où l'on avait de l'attachement pour Athanase et pour la foi de Nicée, depuis l'Egypte et la Syrie jusqu'aux extrémités de l'Occident. Les Gaules étaient trop distinguées par leur orthodoxie et leur fidélité au malheur du saint patriarche, pour demeurer en paix dans un trouble si général. Saturnin, évêque d'Arles, l'un des principaux siéges de l'Eglise gallicane, faisait depuis quelque temps de sourdes tentatives pour répandre l'ivraie dans toute cette moisson florissante. On découvrit ses liaisons avec les novateurs, spécialement avec Ursace et Valens ; et il fut exclu de la communion de presque tous les évêques ses compatriotes [1]. Il forma cependant le dessein de faire triompher l'erreur ; et secondé par la faveur impériale, il fit assembler un concile à Beziers, dans les premiers mois de l'année 356. Mais il s'y rencontra, dans la personne d'Hilaire, évêque de Poitiers, un de ces grands hommes suscités par le Seigneur, tant pour arracher que pour planter, et pour déconcerter toute la malignité de l'homme ennemi.

Il était né à Poitiers même, de l'une des plus illustres maisons de toutes les Gaules. Avec un génie supérieur, et non moins d'ardeur pour les sciences, il avait les connaissances philosophiques et littéraires les plus profondes et les plus étendues. Elevé dans le paganisme, il ne puisa d'abord que dans les écrivains profanes, qui ne purent satisfaire la justesse de son esprit, ni son admirable droiture dans la recherche de la vérité et du bon ordre assorti à la nature raisonnable. Il avait déjà senti l'incompatibilité de la vérité avec toute autre chose que la vertu. Ce que les païens enseignaient de la divinité, partagée par ces sages charnels entre les différens sexes, attribuée quelquefois à ce qu'il y avait de plus vicieux dans l'un et dans l'autre, aux brutes mêmes et à de muettes statues, lui répugna bientôt par sa fausseté et son extravagance ; et il se convainquit qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, éternel, tout puissant, immuable [2]. Après tant de recherches, les Livres

[1] Sulp. Sev. lib. 2. — [2] Hil. de Trin. 1.

sacrés lui étant tombés entre les mains, il fit dans la connaissance de la vérité des progrès qui répondirent à la pureté des sources où il puisait enfin, et aux dispositions qu'il apportait à leur lecture. Il souhaitait, à ce qu'il nous dit lui-même, que la croyance du vrai, ainsi que la pratique du bien, eût une récompense éternelle. L'évangile de S. Jean surtout lui apprit toute l'étendue de la divine charité envers les hommes. Il ne trouva rien que de croyable dans l incompréhensibilité même de l'infinie perfection, dans l'anéantissement du Verbe fait chair pour nous racheter, et dans l'élévation de la nature humaine à l'union hypostatique avec la divinité. Il embrassa le dogme de la consubstantialité, sans avoir encore ouï parler du saint concile qui l'avait défini; et l'ayant puisé dans l'Évangile, par une illumination comme immédiate de la lumière increéee, il le défendit avec ardeur et avec toute la fidélité due à un enseignement si divin.

L'évêché de Poitiers étant venu à vaquer, à ce qu'on croit, par la mort de S. Maixant, frère de S. Maximin de Trèves, on ne trouva point de plus digne successeur à un si saint évêque qu'Hilaire, quoique marié. La réputation de ses lumières et de sa vertu donna un tel crédit à sa doctrine, qu'il ne conserva pas seulement la vraie foi dans son diocèse et dans les provinces voisines, mais qu'il préserva de l'arianisme toute l'étendue des Gaules. Au concile assemblé par les intrigues de l'hérétique Saturnin, il eut le courage de dénoncer ce patron même de l'hérésie, aussi emporté dans son ressentiment que corrompu dans la foi et dans les mœurs. Le sectaire n'imagina rien de mieux, contre un tel antagoniste, que de le faire reléguer jusqu'en Phrygie, au moyen d'une fausse relation qu'il envoya à Constance de ce qui se passait à Béziers. Avec Hilaire partit Rodane de Toulouse, plus fort par cette liaison que par son caractère naturellement facile, et qui mourut courageusement dans son exil, aussi bien que Paulin de Trèves. On ne nomma point de successeur au saint évêque de Poitiers, qui continua, pendant son absence, de gouverner son diocèse par l'excellent clergé qu'il y avait formé.

Son nom, avant sa personne, avait passé les monts et les mers, et il lui était venu d'illustres disciples des régions les plus éloignées. De ce nombre fut le grand S. Martin, né en Pannonie d'un homme de guerre, et engagé dès sa jeunesse dans la même profession, où il exerça cet acte héroïque de charité qui le dépouilla d'une partie de son vêtement en faveur d'un membre indigent de Jésus-Christ, et qui attira sur toute la suite de sa vie l'abondance des grâces célestes [1]. Dès qu'il put obtenir son congé, il vint se

[1] Sulp. Sev. Vit. Mart. init

ranger, à Poitiers, sous la conduite du saint évêque, qui lui donna place entre ses clercs, et qui voulut même le faire diacre. Mais l'humble prosélyte se crut encore trop honoré de recevoir l'ordre d'exorciste. En vain chercha-t-il l'obscurité et l'abjection : dans l'exercice même de ce ministère inférieur, le Tout-Puissant commença à lui communiquer ce don éclatant des miracles qui en a fait un des plus célèbres thaumaturges de l'Eglise.

Cependant son digne maître, confiné en Orient, y figurait plutôt en apôtre qu'en banni. S'il n'y put rétablir la foi dans son état primitif, au moins empêcha-t-il son entier dépérissement et des abus infinis. Partout où il paraissait, son courage et ses lumières rendaient pour le moins l'hérésie plus timide. Il semblait n'avoir quitté son église que pour prendre la sollicitude de toutes les autres. Mais celles de Gaule l'intéressaient plus particulièrement. N'en recevant cependant aucune lettre de la part des évêques, il conçut les plus cruelles inquiétudes; il craignit qu'ils n'eussent, comme tant d'autres, cédé à l'opiniâtreté des séducteurs, et que la religion ne leur fût devenue indifférente, ainsi que sa propre personne. Il apprit enfin, par leurs lettres tardives, que la difficulté des relations était la seule cause qui l'en avait privé jusque là. Les nouvelles épreuves de leur foi et leur nouveau triomphe sur l'hérésie le dédommagèrent agréablement de ses alarmes. Ils lui apprirent la condamnation expresse qu'ils venaient de faire de la seconde formule, dressée à Sirmich, l'an 357, par Potamius, évêque de Lisbonne, et adoptée par tout le parti hérétique [1].

Il sut encore que S. Phébade d'Agen employait ses lumières et son éloquence à réfuter cette formule captieuse, beaucoup plus mauvaise que la première, qui ne péchait que par son insuffisance, tandis que le blasphème et l'impiété perçaient de toutes parts les voiles grossiers dont celle-ci les enveloppait. On est convenu, portait-elle, qu'il n'y a qu'un Dieu, Père tout-puissant, comme on le croit par tout le monde, et un seul Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur et notre Sauveur, engendré de lui avant les siècles; que l'on ne peut ni ne doit reconnaître deux dieux, puisque le Seigneur lui-même a dit : *J'irai à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu;* passage que les auteurs de cette formule relevaient avec emphase pour attribuer la divinité au seul Père, à l'exclusion du Fils. On s'est accordé sur tout le reste, ajoutait-on avec encore plus de malignité; mais comme quelques-uns, en petit nombre, étaient frappés du mot de substance, on a jugé à propos de n'en faire aucune mention. Sous ce beau pré-

[1] Hil. de Syn.

texte, on ne parlait ni d'identité ni même de ressemblance de nature, et tout le contexte induisait naturellement à penser que le Fils de Dieu était d'une autre nature que son Père, tiré, non de sa substance, mais du néant comme tous les êtres créés. S. Phébade examine la suite de cette formule d'un bout à l'autre, et fait remarquer que ce qu'elle semble avoir de bon est placé avec tant d'artifice, qu'on peut aisément le détourner à un sens mauvais.

Exposant après, avec la plus exacte précision, la foi catholique sur l'unité de substance : « Voilà, dit-il, ce que nous croyons fermement, ce que nous tenons des prophètes et des apôtres, ce » que les saints martyrs ont signé de leur sang. Nos provinces » sont tellement attachées à cette croyance que, si un ange du » ciel nous annonçait le contraire, nous lui dirions anathème, à » l'exemple de l'Apôtre. Qu'on cesse donc de nous opposer le nom » d'Osius, quoique le père des évêques, et bien que sa doctrine ait » été si sûre jusqu'ici. Quel usage peut-on faire de l'autorité d'un » homme, ou qui se trompe à présent, ou qui s'est toujours trompé ? Personne n'ignore quels ont été ses sentimens jusqu'à ce grand » âge, avec quelle constance il a soutenu la foi catholique, et condamné les Ariens à Sardique ainsi qu'à Nicée. S'il pense différemment aujourd'hui ; s'il soutient ce qu'il a condamné, et condamne ce qu'il a soutenu, son autorité, je le répète, n'est point » recevable. S'il a mal cru pendant quatre-vingt-dix ans, je ne me » persuaderai pas qu'après quatre-vingt-dix ans il commence à » mieux croire. »

Cette fermeté des évêques de Gaule piqua d'émulation les Orientaux mêmes, et mit la division entre les contradicteurs du concile de Nicée. Plusieurs d'entre eux, qui rejetaient précisément le terme de consubstantiel, comme inusité dans les Ecritures, conçurent les conséquences d'une dissimulation, ou d'un langage équivoque, qui accréditait une doctrine qu'eux mêmes regardaient au fond comme hérétique. Ils se rassemblèrent en concile à Ancyre, capitale de Galatie, par les soins du métropolitain Basile. On prétend que ses intentions n'étaient pas plus pures que sa foi ; qu'il avait des vues sur le siége d'Antioche, près de vaquer par la mort du patriarche eunuque, c'est-à-dire du méprisable Léonce. Enfin Basile était fort soupçonné de jalousie contre Eudoxe, qui, après la mort de Léonce, se fit transférer, par cabale et sans aucune forme régulière, du petit siége de Germanicie, au patriarcat du Levant. Quoi qu'il en soit, le résultat du concile d'Ancyre fut la condamnation des Anoméens, c'est-à-dire des Ariens déterminés, qui niaient, non-seulement que le Fils de Dieu fût consubstantiel au Père, mais qu'il lui fût semblable en

substance. C'est ce que signifie le mot grec ἀνόμοιος, dissemblable[1].

Eudoxe se trouvait à la tête de cette faction, la plus impie de l'arianisme, avec Acace de Césarée, et Uranius de Tyr. Tout nouvellement ils avaient condamné en concile, tant le mot ὁμοιούσιος, semblable en substance, que ὁμοούσιος, consubstantiel. Cet Eudoxe, quoique d'un naturel doux, ou plutôt faible et timide, avait pour la secte un zèle qui le tirait de son caractère, et qui ne lui permettait pas même d'observer les ménagemens qu'avait gardés son prédécesseur Léonce. Formé à l'école d'Aëtius, il n'avait pas plus de modération que cet aventurier effréné, à l'égard de ceux qui le contredisaient. Aussi le maître ne sut pas plus tôt la fortune de son disciple, qu'il accourut d'Egypte, où son impiété et son insolence l'avaient réduit à se cacher. Il amena, pour renfort, un certain Eunomius, autre aventurier de même génie et de même conduite, qui, par la suite, fit, quoique sans professer aucune opinion particulière, un schisme nouveau parmi les Anoméens mêmes.

On compte encore parmi eux les Aëriens, à ne faire état que des schismatiques les plus célèbres. Ils étaient disciples d'Aërius, qui, sans rien enseigner de particulier sur la Trinité, fit bande à part, en soutenant qu'il n'y a aucune différence entre le prêtre et l'évêque, qu'il est inutile de prier pour les morts; et en supprimant, avec la célébration des fêtes, les pratiques les plus solennelles du culte extérieur, qu'il traitait généralement d'observances judaïques.

Dans l'autre parti, qu'on appelle des Demi-Ariens, Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste, Eleusius de Cyzique, étaient les coryphées les plus renommés. Ils n'admettaient pas le concile de Nicée, et quoiqu'ils soutinssent fortement le Fils semblable au Père en substance et en toutes choses, ce qui emportait au fond l'identité de nature, ils la niaient cependant en termes formels. Le dernier anathème de leur concile d'Ancyre condamne expressément le terme de consubstantiel.

Ils songèrent à mettre l'empereur de leur côté; et ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, tous trois allèrent le trouver à Sirmich, et le conjurèrent de pourvoir à l'exécution des décrets de tant de conciles, qui avaient prononcé la ressemblance de substance ou de nature entre le Père et le Fils. Afin de n'être en butte à personne, ils retranchèrent pour cette fois, de la profession de leur croyance, l'anathème porté contre le dogme de la consubstantialité.

Leur arrivée à la cour ne pouvait avoir lieu plus à propos. Un

[1] Hil. de Syn. p. 306.

prêtre d'Antioche, nommé Asphale, ardent émissaire du patriarche Eudoxe et d'Aëtius, était au moment de s'en retourner avec des lettres impériales très favorables à ces deux impies. Basile dévoila au prince l'énormité de leur hérésie, et le toucha au point de lui faire retirer la lettre qu'il avait déjà remise à Asphale. Constance écrivit sur-le-champ à l'Eglise d'Antioche une lettre toute contraire, où nous trouvons la preuve la plus sensible de l'ignorance et de la légèreté de cet empereur [1]. Il désavoue Eudoxe dans cette seconde pièce, le présente comme un usurpateur audacieux qu'il n'a point autorisé, et recommande aux fidèles de l'éviter aussi bien qu'Aëtius, qu'il traite de pernicieux sophiste.

Alors, c'est-à-dire en 358, il se tint dans la malheureuse ville de Sirmich une troisième assemblée schismatique des évêques qui se trouvaient à la cour. Basile y domina, avec les autres Ariens mitigés. Une formule nouvelle, qui adoptait la ressemblance de nature, fut subrogée à la seconde, d'où le consubstantiel et le semblable en substance avaient été rejetés tout ensemble. Ursace et Valens, qui ne tenaient à rien qu'à la faveur et à la fortune, admirent sans difficulté ce symbole; mais on y inséra avec artifice ce qui avait été décidé contre Paul de Samosate, contre Photin et Marcel d'Ancyre, afin de faire au moins rejeter le terme de consubstantiel.

De Bérée, lieu de l'exil du pape Libère, Constance le fit alors venir à Sirmich. On assure communément, quoiqu'il y ait des preuves solides et fondées pour la négative [2], que ce pontife, après avoir, pendant deux ans de vexations, confirmé ses frères dans la foi, encore plus par l'exemple de son détachement et de son courage, que par ses paroles, venait enfin d'accorder aux importunités de Démophile, évêque de Bérée, ce qu'il avait refusé avec tant de gloire à tous les efforts de la puissance impériale. Il aurait souscrit, à ce que prétendent ses détracteurs, la première formule de Sirmich [3], dans laquelle on ne lit rien à la vérité qui

[1] Soz. l. IV, c. 13.

[2] Voyez *Dissertation critique et historique sur le pape Libère, dans laquelle on fait voir qu'il n'est jamais tombé*, par l'abbé CORGNE, Paris, 1726; et le Commentaire critique et historique sur ce souverain pontife, inséré dans les *Acta Sanctorum*, t. VI, p. 572, au 23 septembre, par le P. Stilting, un des continuateurs de Bollandus. La chute du pape Libère se trouve victorieusement réfutée dans ces dissertations, auxquelles nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs.

[3] Voyez la *Vie des Saints* d'Alban Butler, trad. par Godescard, t. III, p. 310, à la note. On y conclut, d'un ensemble de circonstances dont la réunion forme une preuve irréfragable, que Libère n'a pu souscrire que la première formule de Sirmich, dont il a été question ci-dessus, p. 478. Quoique le mot *consubstantiel* ne s'y trouvât pas, elle était, dit l'annotateur, conçue en termes orthodoxes.

exprime l'erreur, mais qui ne l'exclut qu'insuffisamment, et avec une ambiguité ou une obscurité dont on peut abuser, contre la marche sage et sûre qu'avait tracée un concile œcuménique. Après l'acte de complaisance obtenu par Démophile, disent les critiques qui admettent la chute de Libère, l'empereur, satisfait du souverain pontife, lui permit de retourner à Rome, et fit enjoindre au clergé romain de le recevoir, sans toutefois déposséder Félix.

Pour les Demi-Ariens, qui se voyaient triomphans à Sirmich, ils n'accusèrent pas seulement d'hérésie Aëtius et Eudoxe d'Antioche, mais ils les chargèrent encore de crimes d'Etat, comme d'avoir eu part autrefois aux entreprises du césar Gallus. Eudoxe eut ordre de quitter Antioche, et il se retira dans l'Arménie, sa patrie. Aëtius, après une accusation en forme, fut condamné à être banni à Pépuse en Phrygie. Eunomius, qu'Eudoxe venait d'ordonner diacre, et qu'il envoyait à la cour comme son député et son défenseur, fut pris en route par les émissaires des Demi-Ariens, et relégué dans la même province de Phrygie. D'autres Anoméens considérables furent traités de la même manière, jusqu'au nombre de soixante-dix : ainsi leur parti parut alors totalement ruiné.

Pendant ces révolutions, Libère retournait à Rome, où il arriva au mois d'août de l'année 358, la troisième de son exil. Il y a peu de suite et de conformité entre les témoignages des différens auteurs, touchant la manière dont il y fut reçu. Ceux qui admettent sa chute conviennent que le peuple romain, aussi attaché à son pontife qu'à la foi catholique, désirait passionnément son rappel ; et que pendant son absence peu de personnes avaient reconnu Félix. Ils ajoutent que lorsqu'on vit des effets de la bienveillance de l'empereur et de ses Ariens à l'égard de Libère, l'affection se convertit en défiance, et que cette défiance éclata dès qu'on eut appris ce que son retour lui avait coûté. Une multitude d'ecclésiastiques et de laïques, emportés par l'ardeur de leur zèle, rejetèrent la communion d'un pasteur qu'ils soupçonnèrent d'avoir trahi les intérêts de l'Eglise. Félix, abhorré comme un usurpateur sacrilége durant les épreuves et la persévérance du pontife légitime, commença à leur devenir cher. On exalta le courage avec lequel il s'était déclaré contre l'hérésie de ses protecteurs; et une partie considérable, tant du clergé que du peuple, s'attacha à sa communion. Voilà sans doute pourquoi les sentimens sont si partagés entre les modernes, sur la qualification qu'il faut donner à son ministère. La plupart des anciens, entre autres S. Augustin et S. Optat de Milève, ne le comptent point dans la suite des évêques de Rome.

La Providence ne permit pas qu'une division, si pernicieuse dans les conjonctures où l'on se trouvait, durât long-temps. Félix, abandonné des officiers impériaux, qui professaient une foi toute différente de la sienne, ne put se soutenir, et fut même chassé deux fois hors de Rome. Les uns disent qu'il vécut encore plusieurs années, et qu'il garda la dignité épiscopale sans fonctions; d'autres, que les gens de Constance lui tranchèrent la tête, trois mois après, à cause de son attachement inviolable à la saine doctrine. Au moins peut-on le réputer martyr, à raison des mauvais traitemens qu'il reçut des ennemis de la foi. Le savant Papebroch et Baronius n'hésitent pas à le compter au nombre des saints. Celui-ci rapporte qu'à la réforme du calendrier romain, comme il était question de retirer Félix du martyrologe, à cause de son ordination illégitime, on trouva son corps sous un autel, avec une inscription qui constatait son martyre; ce qui ne laissa plus douter qu'il n'eût effacé par sa mort ce que son ordination avait eu de vicieux.

Libère, qui, dans l'hypothèse de sa chute prétendue, n'aurait fléchi que par crainte et par respect humain, sans jamais perdre la foi dans le cœur, serait rentré en lui-même, vraisemblablement peu après avoir été remis en possession de son siége. Il aurait alors rompu avec les sectaires, reçu les clercs les plus dévoués à Félix, et réuni ainsi sous son obéissance tous les ordres d'une Eglise qui ne lui aurait montré de l'éloignement, qu'autant qu'elle l'aurait cru déserteur de la foi de Nicée. Bientôt ce pape se signala, avec le plus grand éclat, par son zèle contre les décrets de Rimini.

L'empereur jugea ce concile nécessaire, pour abattre sans ressource le parti des Anoméens ou purs Ariens. La ville de Nicée avait d'abord été indiquée pour le lieu de la célébration. Mais la divine sagesse, qui tire parti des vices comme des vertus des princes, se servit de l'inconstance naturelle à celui-ci, pour empêcher qu'un second concile tenu à Nicée, en des temps si mauvais, ne répandît quelques nuages sur le premier, et ne donnât lieu aux simples de confondre l'un avec l'autre. Cependant les partisans d'Eudoxe d'Antioche et d'Acace de Césarée commençaient à rétablir leur credit, et bientôt ils en eurent assez pour faire convoquer deux conciles au lieu d'un. Leur condamnation leur paraissait inévitable, à moins de former une assemblée particulière qui leur fût dévouée. Car, malgré leurs brigues, et suivant le cours des choses humaines, la pluralité devait être au moins pour la ressemblance de substance entre les personnes divines. Les motifs qu'on fit valoir auprès de l'empereur, pour la multiplication des congrès, furent

l'épargne pour le fisc, et pour les évêques beaucoup moins de difficultés et de fatigues en abrégeant ainsi les voyages. On assigna donc Rimini, ville d'Italie, sur la mer Adriatique pour les Occidentaux; et pour les Orientaux, la ville de Séleucie, en Isaurie.

Le concile de Rimini fut indiqué le premier, et l'empereur, à l'ordinaire, donna ses ordres pour défrayer les prélats sur la route. Ceux de Gaule, S. Phébade d'Agen et S. Servais de Tongres à la tête, refusèrent généreusement les libéralités d'un prince ennemi de la vraie foi [1]. Ils avaient obligation à S. Hilaire, d'être prévenus sur tout ce qu'il était expédient qu'ils sussent de l'état des choses en Orient, d'où il leur envoya son traité des Synodes.

Là il leur expliquait les différentes confessions dressées par les Orientaux, depuis le saint concile de Nicée; leur faisant remarquer qu'elles étaient compatibles pour la plupart avec la saine doctrine, et qu'on ne devait pas regarder comme Ariens ceux qui les admettaient. Elles condamnaient les erreurs des purs Ariens, et ne péchaient qu'en ce qu'elles n'employaient pas le terme de consubstantiel. Mais le saint docteur prouve que c'est la même chose au fond, de dire le Fils de Dieu semblable à son Père en substance comme en toute autre chose, ou de tenir qu'il lui est égal. En effet, et en supposant, comme il le fait, l'unité nécessaire de l'Etre infini, rien ne peut lui être parfaitement semblable quant à la nature, sans être de la même nature.

Après cette observation importante, Hilaire, adressant la parole aux Orientaux bien intentionnés, les conjure de ne point s'arrêter aux mots, puisqu'ils conviennent des choses, et de ne pas rendre suspect leur ὁμοούσιος, en rejetant l'ὁμοιούσιος, qui a la même signification pour les hommes de bonne foi.

Outre les évêques des Gaules, il en vint à Rimini une quantité d'autres non moins catholiques, de toutes les régions d'Occident. On cite, comme les plus considérables, Restitut de Carthage, le plus distingué par la dignité de son siége et qui semble avoir présidé au concile, malgré sa jeunesse; Musonius, évêque de la province Byzacène, dans la même région d'Afrique, vieillard d'un grand poids, pour sa capacité aussi bien que pour sa maturité et son expérience; Vincent de Capoue, revenu de la faiblesse qui l'avait fait prévariquer au concile d'Arles. On nomme, entre les Ariens, Ursace et Valens, si long-temps et si malheureusement fameux; Démophile de Bérée, illustre dans la secte par la séduction de Libère, s'il est vrai toutefois que Libère fut séduit, et Auxence de

[1] Sulp. Sév. l. 2, p. 139.

Milan. Le nombre total des évêques montait à plus de quatre cents, dont environ quatre-vingts Ariens. Taurus, préfet du prétoire d'Italie, eut ordre de l'empereur d'assister au concile, et de ne point laisser partir les prélats, qu'ils ne fussent d'accord sur le dogme : s'il réussissait au gré du prince hérétique, on lui promettait le consulat, qu'on lui donna en effet au bout d'un certain temps. Sous le mot d'union et d'accord entre les évêques, c'était leur prévarication qu'on mettait à prix ; et le préfet ne l'avait que trop bien entendu.

Ursace, Valens et les autres chefs de la cabale se présentèrent au concile, avec la confession de foi dressée cette même année 359, à la dernière assemblée de Sirmich. Elle rejetait, comme on l'a vu, les termes de substance et de consubstantiel, sous prétexte qu'ils n'excitaient que le trouble et la division : elle disait simplement le Fils semblable au Père en toutes choses. « Il vaut bien » mieux, répétaient sans fin les sectaires, parler de Dieu simple- » ment, que d'introduire un langage nouveau qui cause tant de » fermentation : faut-il, pour quelques paroles qui ne se trouvent » pas dans les Livres saints, mettre le feu et le scandale dans toute » l'Eglise ? » Ils n'imaginaient point qu'il en dût coûter davantage pour en imposer aux prélats d'Occident. Les hérétiques subtils de l'Orient, dont ceux de Rimini tenaient leurs instructions, regardaient les Occidentaux en général comme des gens grossiers et mal instruits. Mais, sans se faire gloire des raffinemens de la dialectique, ces docteurs, vraiment chrétiens et attachés inviolablement à la méthode de l'Evangile, répondirent qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne doctrine, enseignée par les premiers disciples du Sauveur, et par leurs successeurs sans interruption, jusqu'à ceux qui avaient dressé le symbole de Nicée ; que ce qu'on y voulait substituer, portait dans sa nouveauté même une preuve sans réplique de sa corruption.

Ils proposèrent d'anathématiser la doctrine d'Arius, et l'on dressa un acte qui proscrivait toutes les hérésies en général, et celle d'Arius en particulier. On y déclarait que la profession de foi présentée par Ursace et Valens était contraire à la croyance de l'Eglise. Les Ariens ne voulurent recevoir aucun de ces décrets : ce qui leur attira la qualification authentique de fourbes et d'hérétiques, nommément à Ursace et à Valens, qu'on déposa, ainsi qu'Auxence de Milan, Démophile de Bérée, Germinius de Sirmich, et Caïus, évêque en Pannonie. Ainsi la foi de Nicée fut aussi la foi de Rimini, où l'on vit la croyance orthodoxe triompher des efforts et des supercheries de l'arianisme, tant que le concile eut quelque liberté. C'est pourquoi les premières sessions en sont réputées canoniques et légitimes, comme en différens conciles postérieurs,

dont la fin ne répondit pas aux commencemens. Mais l'empereur ne tarda point à le convertir en une assemblée tumultueuse et profane, où la violence et la séduction exercèrent de si tristes ravages.

Constance avait ordonné, avant l'ouverture des deux conciles assemblés tout à la fois à Rimini et à Séleucie, que dix députés de chacun lui vinssent communiquer les résolutions, afin qu'il vît si elles étaient conformes aux saintes Ecritures, et qu'en ce cas il les munît de son approbation. Tels étaient les termes du rescrit, à peine concevables de la part d'un prince qu'on n'accuse pas d'avoir fait un jeu de la religion. Les dix députés furent choisis entre les orthodoxes; mais les hérétiques en envoyèrent un pareil nombre de Rimini; et ceux-ci firent tant de diligence, qu'avant l'arrivée de leurs antagonistes, ils avaient déjà tellement prévenu l'esprit de l'empereur, qu'il ne voulut pas seulement admettre les derniers en sa présence. Ces députés catholiques étaient d'ailleurs de jeunes prélats sans expérience et sans capacité, choisis sans doute à cause de la seule éminence de leur rang et de leurs autres qualités extérieures. On ne sait le nom que de Restitut de Carthage, jeune évêque lui-même, quoique chef de la légation. Quant aux députés de la faction hérétique, c'étaient des fourbes, vieillis dans le mensonge, capables de noircir la conduite la plus régulière, et de donner une couleur avantageuse aux plus crians attentats.

Les dix catholiques montrèrent d'abord un zèle très-vif, et refusèrent sans ménagement de communiquer avec les Ariens de la cour. Mais Constance eut bientôt amorti leur ardeur éphémère par ses délais affectés et ses rebuts mortifians. Ils entrèrent en conférence, contre leur premier plan reçu du concile, avec les évêques ariens. C'était pour ceux-ci un commencement de victoire et l'augure d'un plein triomphe. En effet, les jeunes députés, après avoir exigé pour la forme quelque léger éclaircissement, signèrent une confession de foi que leur présenta Valens; la même absolument que le concile avait rejetée, sinon qu'elle était encore plus mauvaise, en ce qu'elle disait le Fils simplement semblable au Père, et supprimait ces mots, *en toutes choses*. Ils allèrent plus loin: ils dressèrent un acte, par lequel, annulant ce qui s'était fait à Rimini, ils déclarèrent avoir reconnu la pureté de la foi de Valens et d'Ursace, en conférant avec eux.

Après cela, on renvoya tous les députés ariens et catholiques à Rimini, où ceux-là rentrèrent triomphans. Constance écrivit au préfet Taurus de faire signer la même confession à tout le concile, sous peine d'exil pour ceux qui refuseraient, si toutefois ils ne

dépassaient pas le nombre de quinze. Ici la timide politique de ce prince l'emporta encore sur sa vive préoccupation. Au premier bruit de la prévarication de leurs envoyés, les Pères refusèrent de communiquer avec eux; mais quand on sut les ordres de l'empereur, tout fut dans l'effroi et la confusion. La plupart ne savaient à quoi se résoudre; et assez long-temps on flotta dans cette irrésolution[1]. Cependant la pusillanimité, l'ennui d'une longue absence, les incommodités inséparables de la prolongation inattendue de leur séjour dans un pays étranger, la malignité avec laquelle elles étaient aggravées par tous les agens qui participaient au gouvernement et à la police, enfin le prétexte de la paix qui colore trop souvent les défections les plus tristes, détachaient chaque jour quelque prélat du bon parti. Les esprits une fois ébranlés, ce fut par troupe qu'on se présenta pour souscrire, en sorte que le nombre de ceux qui demeurèrent entièrement irréprochables se réduisit à vingt, y compris les saints évêques Phébade d'Agen et Servais de Tongres, qui servirent aux autres de modèles et d'appuis.

Le préfet, qui n'oubliait point la promesse du consulat, n'omit rien pour abattre ces deux colonnes du concile. Mais, avec des confesseurs qui n'aspiraient qu'au martyre, il employa les prières et les artifices préférablement aux menaces. Il ne manquait pas de ces motifs éblouissans, dont la prudence du siècle trouve toujours moyen de colorer les fautes qui ne nuisent qu'à la religion. « Vous » êtes presque seuls de votre avis, leur disait il; pensez-vous ser» vir l'Eglise, en donnant l'exemple de l'obstination et de la dis» corde? Il n'est ni de la piété ni de la modestie évangélique de » préférer son sens propre à celui de tant d'insignes docteurs, » qu'on ne peut sans témérité accuser de trahir leur conscience. »

Phébade tenait encore ferme. Mais enfin on lui fit agréer un tempérament que proposèrent Ursace et Valens. Il consistait à ajouter à la dernière formule de Sirmich les correctifs et les modifications nécessaires, et à consentir aux additions, pourvu qu'on s'abstînt des termes de substance et de consubstantialité, qui agitaient tous les esprits. L'espérance de la réunion éblouit ces deux hommes si bien intentionnés. Ils crurent pouvoir sacrifier à la concorde un mot dont on mettait d'ailleurs le sens à couvert[2]. A cet effet, Phébade et Servais proposèrent divers articles, pour être ajoutés à la formule en question, et suppléer à son insuffisance. Alors, pour dissiper toutes les alarmes, et renchérir en apparence sur ces corrections, Valens s'écria : « Si quelqu'un dit que Jésus-

[1] Sulp. Sev. l. 2, p. 142. — [2] Damas. ap. Theod. XI, 22.

» Christ n'est pas Dieu, fils de Dieu, engendré du Père avant les » siècles, qu'il soit anathème : Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu » n'est pas semblable au Père, selon les Ecritures ; ou s'il ne dit » pas que le Fils est éternel avec le Père, qu'il soit anathème. » Tous répétèrent à chaque fois : *Qu'il soit anathème.* Puis le fourbe ajouta : « Si quelqu'un dit que le Fils est créature, comme sont » les autres créatures, qu'il soit anathème. » Tout le concile continua de répondre : *Qu'il soit anathème ;* ne saisissant pas le venin de cette proposition à double entente. Les catholiques voulaient déclarer que le Fils de Dieu n'est nullement créature, et les Ariens qu'il n'est pas une créature telle que les autres, mais d'un ordre plus parfait.

Bientôt ces rusés parjures se glorifièrent avec éclat de leur indigne succès [1]. Les évêques n'étaient pas arrivés dans leurs diocèses, où l'empereur, content d'eux, les laissa retourner, qu'ils reconnurent le piége auquel on venait de les prendre. Ils gémirent du scandale, en se trouvant, avec autant de douleur que d'étonnement, transformés en hérétiques, sans avoir changé de croyance : à quoi S. Jérôme fit allusion quelque temps après, en disant que l'univers fut tout étonné de se trouver arien. Les perfides sectaires publierent avec emphase qu'on ne reconnaissait le Fils de Dieu que pour une créature, quoique d'un ordre supérieur à toutes les autres. On se crut dispensé d'employer le terme de substance, et la foi de Nicée courut un danger prochain d'être abandonnée par un grand nombre. Alors on vit que la guerre avec les ennemis de l'Eglise est préférable à la paix qui n'est pas fondée sur une entière soumission. Ces bons évêques, dupes de leur simplicité à Rimini, confessèrent leur faute, et demandèrent pénitence. Ils se voyaient méprisés et rejetés par ceux qui étaient restés dans les différentes provinces.

Grégoire, évêque d'Elvire en Espagne, les exclut formellement de sa communion, et fut applaudi par saint Eusèbe de Verceil [2]. Ceux de Gaule qui avaient assisté à ce malheureux concile se rassemblèrent à Paris, et manifestèrent la fraude qu'on avait mise en œuvre pour leur faire supprimer le consubstantiel et toute expression formelle de substance. Par une résolution unanime des provinces d'Italie, les évêques de ce pays s'élevèrent contre tout ce qui s'était fait en dernier lieu à Rimini. Le pape Libère, déployant tout son zèle pour la saine doctrine, se montrait à la tête de ces généreux prélats, en digne successeur de l'apôtre chargé de confirmer ses frères dans la foi.

[1] Hier. in Lucif. c. 7. — [2] Libell. Marcel et Faust. p. 34 ; Hilar. Fragm. 11.

C'est ce qu'il nous apprend lui-même par un écrit où il ajoute que les orthodoxes, trompés par les manœuvres de Sirmich consommées à Rimini, mais presque tous rentrés dans le devoir, rendaient courageusement hommage au saint concile de Nicée, et se déclaraient avec d'autant plus de force contre l'arianisme, qu'ils en avaient mieux reconnu le génie perfide.

Le concile de Séleucie, qui formait comme une partie de celui de Rimini, s'était tenu dans la même année 359. L'empereur y envoya de même des officiers puissans et affidés pour l'exécution de ses vues. Il s'y trouva cent soixante évêques de trois différens partis : premièrement, ceux qui rejetaient simplement le terme de consubstantiel, et qui formaient le beaucoup plus grand nombre; secondement, ceux qui ne voulaient point abandonner cette unique sauve-garde de la foi, faisant le plus petit nombre; enfin, les Anoméens ou les purs Ariens, au nombre d'environ quarante, qui n'admettaient ni l'égalité ni la ressemblance de substance entre les personnes divines. Parmi les premiers, quoique appelés communément Demi-Ariens, plusieurs ne laissaient pas que d'être catholiques au fond. Ils croyaient toute la doctrine de la consubstantialité, et ne s'abstenaient d'employer la fameuse expression des Pères de Nicée, que par un amour mal entendu de la paix et de la concorde. Les principaux de ceux-ci étaient Georges de Laodicée, Eleusius de Cyzique, Silvain de Tarse, Macédonius de Constantinople, Basile d'Ancyre, et Eustathe de Sébaste. Les Anoméens avaient à leur tête Acace de Césarée, d'où ils furent souvent nommés Acaciens, Eudoxe d'Antioche, avec les fameux diacres Aëtius et Eunomius, Uranius de Tyr et Georges d'Alexandrie. Entre les catholiques décidés et irrépréhensibles, la plupart étaient Egyptiens, et fort attachés à S. Athanase.

Par une disposition marquée de la Providence, S. Hilaire de Poitiers se trouva à ce concile. Comme il était relégué en Phrygie, il semblait qu'il eût besoin d'un ordre particulier pour pouvoir aller à Séleucie, ville d'Isaurie. Toutefois, sur l'ordre général d'y envoyer tous les évêques, le gouverneur de la province le fit partir comme les Orientaux. Soit curiosité de leur part, soit estime pour son mérite, il fut très-bien accueilli. On s'informa auprès de lui, fort au long et avec un grand empressement, de la croyance de ses compatriotes; car les Ariens accusaient tout ce qui ne pensait pas comme eux, de sabellianisme, ou de ne reconnaître qu'en paroles la trinité des personnes divines. Hilaire fit une ample confession de sa foi, en montra la conformité parfaite avec celle de Nicée, et attesta que la croyance générale des Occidentaux, Gaulois et autres, n'était pas différente de la sienne. Ainsi il fut admis

à la communion des évêques d'Orient et reçu dans leur concile.

Mais il y eut d'abord de vives contestations pour savoir par où l'on commencerait, soit par la dénonciation des personnes coupables, soit par l'examen des questions de foi. L'empereur Constance, pour s'ériger en arbitre des conciles, n'en était pas plus habile en ces sortes d'affaires. Il donnait assez d'ordres; mais c'était leur multiplicité même qui causait l'incertitude. Ses lettres équivoques semblaient prescrire tantôt une certaine marche, et tantôt un autre procédé tout différent; enfin l'on commença par le dogme. L'impie et présomptueux Acace ne se déguisa point. Il rejeta audacieusement le symbole de Nicée, ne voulut entendre ni à égalité ni à ressemblance de nature entre le Père et le Fils, soutint avec obstination qu'il ne pouvait y avoir de génération dans la divinité; que l'origine du Fils de Dieu n'était autre que sa création; que son être procédait du néant; que Jésus-Christ, en un mot, n'était qu'une créature. A ces blasphèmes la secte effrontée ajouta ceux qui avaient souvent alarmé la pudeur comme la piété dans la bouche d'Eudoxe d'Antioche; que si Dieu, par exemple, avait un fils, il fallait aussi qu'il eût une femme, et mille autres de ces plaisanteries méprisables et de ces honteux blasphèmes que les impies de tous les temps ont substitués avec tant de complaisance à la chaste gravité du langage des Pères et de l'Ecriture.

Tous les orthodoxes, les Macédoniens même, ou les Demi-Ariens, avec S. Hilaire, qui le rapporte, frémissaient d'horreur [1]. Le saint docteur s'estimait malheureux que de pareilles impiétés eussent souillé ses oreilles. Les murmures retentissaient dans tout le lieu de l'assemblée, et durèrent jusqu'au soir. Avant qu'on se séparât, Silvain de Tarse proposa de s'en tenir à la célèbre exposition de foi d'Antioche, dite de la Dédicace, qui établissait la ressemblance de nature ou de substance entre le Fils et le Père, mais qui n'exprimait pas leur consubstantialité, et point assez clairement la divinité de Jésus-Christ. Comme la plus grande partie des évêques de Séleucie pensaient ou parlaient en Demi-Ariens, ils applaudirent à la proposition de l'évêque de Tarse, et s'en tinrent au symbole d'Antioche. Acace et ses adhérens protestèrent et sortirent de l'assemblée.

Il y eut trois autres séances, dans lesquelles les Acaciens firent de nouvelles tentatives, mais toujours sans succès : après quoi ils abandonnèrent le champ de bataille aux Demi-Ariens, qui, avec quelques catholiques, condamnèrent l'impiété du pur arianisme et de ses

[1] Hil. c. Const. 1, n. 13

fauteurs. Après les citations d'usage avec les délais nécessaires, la sentence de déposition fut prononcée contre Acace de Césarée en Palestine, Eudoxe, patriarche d'Antioche, Georges d'Alexandrie, Uranius de Tyr, et quelques autres moins célèbres.

Voilà ce qui se passa de plus important dans les conciles de Rimini et de Séleucie, les deux grands scandales de l'Église. Ses ennemis cependant ne triomphent que parce que l'intrusion de la puissance séculière dans ces conciles amena, par la violence et par la ruse, l'infraction des règles qu'avait consacrées l'usage uniforme de tous les siècles. C'est l'appui du pouvoir séculier qui enhardit l'arianisme. Ne connaissant plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions, et sapant le christianisme par ses fondemens, il finit par menacer l'Eglise d'une destruction entière; mais il ne devait point réussir, car Jésus-Christ qui a fondé cette Eglise sainte lui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle.

S. Athanase, dans son traité des Synodes, composé ou du moins publié à cette occasion, qualifie l'assemblée de Rimini, non pas de concile, mais de nouveautés de Rimini : il est évident, en effet, que ce ne fut pas une assemblée canonique réglée sur l'esprit et la pratique des apôtres, et capable de représenter l'Eglise. Dès que la liberté lui eut été enlevée, on détruisit précisément ce qu'elle venait de statuer en procédant selon les lois et les usages de l'antiquité. L'Esprit saint ne saurait être contraire à lui-même, et si des deux décisions contradictoires il faut lui en attribuer une, ce ne sera certainement pas celle qui, extorquée par la violence, obscurcit en quelque manière la foi constante et universelle des Eglises répandues dans tout le monde chrétien.

Quelque triste et déplorable qu'ait été la conduite des Pères réunis à Rimini, leur dernier procédé ne substituait pas inévitablement l'erreur aux vérités catholiques, et les fidèles qui vivaient dans le temps malheureux de cette assemblée ne pouvaient, à son occasion, tomber dans l'arianisme que par leur propre faute; c'est-à-dire qu'en ces fâcheuses conjonctures on ne pouvait errer que de mauvaise foi. En effet, les évêques assemblés, tout en prévariquant, ne proposaient pas une doctrine hérétique. Tous, au contraire, à l'exception des purs Ariens qui faisaient le très-petit nombre, s'accordaient extérieurement sur le dogme et l'enseignement public, qui se trouvait toujours conforme à la foi ancienne. Que si leur confession péchait par son insuffisance, ce défaut même dura peu de temps; au moins fut-il corrigé sitôt que les hérétiques en voulurent tirer avantage, et lorsque le danger de la séduction devint réel. Alors les Pères qui s'étaient laissé sur-

prendre témoignèrent leurs regrets, et rejetèrent hautement le sens nouveau que la cabale attachait à la formule souscrite, ainsi que les conséquences qu'elle tirait de leurs souscriptions.

Le souverain pontife, à qui il appartient de confirmer les décrets des conciles, s'éleva contre ceux-ci au nom de sa primauté et de sa plénitude de puissance. Les successeurs des apôtres reconnurent la voix de Pierre, et se rallièrent sous leur chef, sans en excepter ceux que les stratagèmes de l'ennemi avaient égarés. Libère ne manqua point d'écrire de toutes parts, inculqua plus que jamais le respect dû aux décisions de Nicée; et, pour nous servir des expressions de Sirice, son contemporain et son successeur presque immédiat, il cassa sans ménagement le concile de Rimini [1]. La multitude des évêques en flétrit de même les lâches conventions, dans les provinces diverses : ils se rassemblèrent par métropoles, ou s'écrivirent les uns aux autres; avertirent les ouailles pour lever ou prévenir le scandale, et pour rétablir la saine doctrine dans toute sa splendeur. Les peuples d'ailleurs étaient généralement attachés à la vraie foi jusque dans les diocèses gouvernés par des prélats ariens. Rien ne prouve mieux ces heureuses dispositions que les subtilités et les équivoques dont ces faux pasteurs furent contraints d'user sans cesse dans leurs innovations. Quant à la condamnation des formules ariennes faite alors par le très-grand nombre des évêques dans toute l'étendue de l'Eglise, Lucifer de Cagliari, S. Hilaire, S. Athanase, tous les auteurs les plus respectables l'attestent expressément et uniformément. Ainsi, quand les prélats, trompés et surpris à Rimini, n'auraient pas réparé avec tant d'avantage le scandale de leur crédulité ou de leur condescendance, que sont trois à quatre cents et même cinq à six cents évêques, en comptant ceux de Séleucie, par rapport à la totalité des siéges épiscopaux de ce premier âge? Les écrivains les mieux instruits en comptent plusieurs milliers; et, sans accumuler ici les témoignages, le sixième canon de Sardique, portant défense d'ordonner un évêque pour un village ou pour une ville si petite qu'un seul prêtre y suffise, fait assez présumer à quel point les prélats se trouvaient multipliés dans ces temps anciens.

Qu'on examine sans prévention le véritable état des choses. Quand on parle du corps de l'épiscopat, il n'est pas question des évêques séparés par l'hérésie ou par le schisme consommé; comme aujourd'hui, dans le corps de l'Eglise enseignante, nous ne tenons pas compte des évêques schismatiques de la Grèce, ni des hérétiques d'Angleterre. Ainsi on doit, pour le temps de l'arianisme,

[1] Ép. ad Episc. an 289.

restreindre la supputation des membres de l'épiscopat aux prélats catholiques, c'est-à-dire, à ceux qui n'étaient ni hérétiques, ni schismatiques notoires. Pour n'omettre aucun des élémens d'un calcul exact, il faut encore compter dans l'épiscopat les prélats orthodoxes chassés de leurs siéges, et en exclure les usurpateurs Tout cela présupposé, combien les évêques qui professaient la saine doctrine ne surpassaient-ils pas en nombre, tant ses ennemis déclarés que ceux qui paraissaient l'avoir méconnue? Que si des écrivains intéressés à réduire au petit nombre la profession de la foi, se sont plu à exagérer cette triste défection; et si aux faibles évêques de Rimini ils en associent encore une multitude d'autres qui les imitèrent dans les différentes provinces; en est-il moins constant, par toute l'histoire, que la séduction ne fut que successive, et qu'à quelque époque qu'on puisse préciser, le nombre des pasteurs qui professaient la vérité l'emportait infiniment sur celui des prévaricateurs? Jamais le protecteur adorable de l'Eglise n'y souffrit des nuages capables de ternir le caractère divin de sa visibilité, et ses plus rudes épreuves furent souvent le principe de ses plus heureux succès.

Par la division que les conciles de Rimini et de Séleucie mirent entre ses ennemis, ils lui procurèrent en effet un avantage inestimable. Les Demi-Ariens avaient conçu la plus vive inimitié contre les Ariens purs. Après avoir prononcé contre eux plusieurs sentences de déposition, ils se mirent en devoir de leur donner des successeurs, et de faire exécuter les dispositions de Séleucie dans toute leur étendue. Rien n'eut cependant encore son effet. Des hérétiques déposés, quelques-uns retournèrent à leurs siéges sans aucune formalité, d'autres portèrent leur plainte à Constantinople. L'audacieux Acace y entraîna, non sans peine, le patriarche Eudoxe, dont il fallut encore combattre long-temps la pusillanimité naturelle.

D'un autre côté, leurs rivaux envoyèrent dix députés à Constance, pour lui référer ce qui s'était passé à Séleucie, suivant l'ordre qu'il avait donné à ce concile de l'Orient, aussi bien qu'à celui de l'Occident. Basile d'Ancyre, chef de cette députation, mena avec lui Eustathe de Sébaste, Eleusius de Cyzique et Silvain de Tarse. Acace avait pris les devans, avec Eudoxe qu'accompagnaient Aëtius et Eunomius. Ils trouvèrent les eunuques du palais, qui dominaient l'empereur, toujours attachés, comme eux, à ce que l'arianisme avait de plus impie, et ils ne désespérèrent pas de reprendre leur premier ascendant sur l'esprit inconstant de ce prince. Cependant l'évêque d'Ancyre lui demanda justice des blasphêmes d'Eudoxe, que la jalousie put lui faire inculper, de préfé-

rence à Acace qui était l'âme du parti. Eustathe de Sébaste l'appuya, s'étendit fortement sur la manière dont Eudoxe voulait ressusciter les impiétés les plus monstrueuses d'Arius; et pour n'en laisser aucun doute, il proposa de lire la confession de foi de ce patriarche sans principes et sans retenue dans ses accès de fanatisme. L'empereur consentit à l'entendre, et témoigna autant d'horreur que de surprise à la lecture des blasphêmes qu'on y vomissait contre le Verbe incarné : chacun des auditeurs frémissait de la même indignation. Constance demanda à Eudoxe s'il était l'auteur de cette confession exécrable. Il paya de dissimulation, et répondit qu'elle était d'Aëtius. On fit venir ce dernier; et comme il ignorait où en était l'affaire, il avoua sans hésiter cette pièce impie. L'empereur le chassa honteusement de sa présence, et donna des ordres pour le bannir. La crainte d'être enveloppé dans la même peine contraignit Eudoxe d'anathématiser cet écrit révoltant.

Comme le parti des Anoméens se trouvait dans cette crise, les derniers députés de Rimini arrivèrent à Constantinople. Ils avaient au fond la même foi que les Acaciens et Anoméens, quoiqu'ils s'énonçassent avec plus de réserve, et ils se joignirent à eux; mais ils leur firent concevoir la nécessité d'admettre quelques tempéramens. C'est pourquoi les Acaciens, contens que les Occidentaux eussent abandonné à Rimini le terme de substance, adoptèrent sans plus de difficulté la formule de ce concile. L'empereur crut avoir tout gagné, par un accord qui n'était que l'ouvrage de l'intérêt du moment, sans nul concert dans les esprits. Traitant en conséquence, selon les formes de l'administration temporelle, ces objets sacrés et délicats pour lesquels il n'avait ni mission, ni capacité, il procéda de la manière la plus coactive à faire souscrire la confession de Rimini à tous les évêques qui se trouvaient à Constantinople[1]. Comme elle disait précisément le Fils semblable au Père, sans faire nulle mention de substance, Silvain de Tarse et Eleusius de Cyzique refusèrent courageusement de signer. On prétend que ces évêques, demi-Ariens jusque là, se convertirent sur-le-champ avec sincérité.

Les Acaciens, ayant ainsi prévalu, tinrent, l'an 360, à Constantinople, un nouveau concile, afin d'annuler tout ce qui s'était fait à Séleucie. S. Hilaire se trouvait dans la ville impériale, où il avait suivi les députés orientaux pour savoir ce qu'il plairait à l'empereur d'ordonner de sa personne. Vivement alarmé de ce péril extrême de la foi, il présenta une requête au prince, où d'abord il

[1] Hier. Chron. an. 361; Greg. Naz. Or. 2.

était question de l'injustice faite au saint évêque en l'exilant; et il offrait d'en confondre l'auteur, c'est-à-dire Saturnin d'Arles, qui se trouvait aussi à Constantinople. Mais ce n'était là qu'un expédient employé par le saint docteur, pour passer aux intérêts de l'Eglise, qui lui étaient infiniment plus chers. « Vous m'écouterez » sur mon exil, dit-il en effet à Constance[1], quand et de la manière » qu'il vous plaira : je m'empresse de vous entretenir d'une af- » faire bien plus importante. Consterné du péril où je vois le » monde chrétien, et tremblant d'un côté pour mon propre salut, » dans l'appréhension des divins châtimens dus au coupable silence » d'un évêque; de l'autre côté, craignant encore plus pour le salut » de Votre Majesté et de tout votre Empire, je viens vous annoncer » la foi que vous voulez apprendre des évêques et dont personne » n'a le courage de vous instruire. Car il ne faut pas prendre pour » la doctrine invariable de l'Eglise la multiplicité de ces formules » qui se diversifient chaque jour. Ces variations mêmes prouvent » invinciblement que telle n'est point la vraie foi. C'est là, Prince, » la foi des conjonctures et de la politique, non celle de l'Evan- » gile. Depuis le saint concile de Nicée, les évêques, à qui vous ac- » cordez votre confiance, ne font autre chose que de composer des » symboles. Combien la foi de l'année dernière n'est-elle pas chan- » gée parmi eux? Tous les ans, que dis-je ? tous les mois, ils en font » paraître de nouvelles professions; et tandis qu'ils arrangent des » mots, qu'ils discutent des interprétations, que l'un dit anathème » à l'autre, que les esprits s'échauffent, se remplissent d'aigreur et » d'amertume, ils ont presque tous perdu la foi et la charité de Jé- » sus-Christ. » Ainsi, et bien plus au long, le saint docteur insistait sur ce reproche d'instabilité, le plus capable de confondre les nouveautés hérétiques dans tous les âges.

Il fit son traité contre l'empereur Constance dans le même temps, c'est-à-dire l'an 360, ou, comme il le dit expressément, et ce qui revient au même, cinq ans après l'exil de Paulin, d'Eusèbe, de Lucifer et de Denys. Quelques auteurs pensent que cet ouvrage, d'une liberté et d'une force extraordinaires, ne devint public qu'après la mort de l'empereur; mais il est certain qu'il fut fait pour lui être montré. Les deux premiers livres sont adressés à Constance lui-même; et le troisième, qui est le plus énergique et où des critiques ont cru pouvoir taxer de dureté et d'exagération le saint docteur, est adressé aux évêques des Gaules, et commence ainsi : « Il est temps de parler, puisque le temps de se taire est » passé. Que les vrais pasteurs crient, puisque les mercenaires ont

[1] Lib. I, ad Const.

» pris la fuite. Mourons pour nos brebis, puisque les voleurs sont » entrés, et que le lion veut tout dévorer. Disposons-nous au martyre, en faisant entendre partout nos cris.... Je vous dis, Constance, ce que j'aurais dit à Néron, à Dèce, à Maximien : vous » combattez contre Dieu ; vous persécutez les saints, vous abolissez la religion. Vous vous prétendez chrétien, et vous êtes un » nouvel ennemi de Jésus-Christ. Vous vous mêlez d'établir des » articles de foi, vous dont la vie est contraire aux maximes de la » foi. Vous faites le docteur pour introduire des nouveautés profanes, au lieu de vous rendre disciple pour apprendre la piété. » Vous donnez des évêques à ceux de votre parti. Vous ôtez les » bons pasteurs pour en mettre de scandaleux...... Néron, Dèce, » Maximien, nous rendons grâces à votre cruauté, puisqu'elle a » procuré la gloire à nos martyrs. Mais vous, Constance, vous » nous faites plus de mal qu'eux, et cependant vous nous ôtez la » consolation d'obtenir la même couronne. Le démon, qui sait l'art » de faire mourir les hommes, vous a appris à vaincre sans beaucoup combattre, à égorger les hommes sans épée, à être persécuteur sans en porter le nom, à faire dresser des professions de » foi sans avoir la foi. Si ce que je dis est faux, vous êtes une brebis » de Jésus-Christ ; mais si je n'ai rien dit que ce que vous avez » fait et ce que tout le monde sait, vous êtes un loup et un antéchrist. »

Dans sa requête à l'empereur, Hilaire avait demandé une conférence, touchant les innovations et les variations perpétuelles en fait de dogme, avec les Ariens rassemblés alors en concile dans la capitale. Cette espèce de défi alarma les sectaires ; et pour écarter un antagoniste si redoutable, ils persuadèrent à Constance de le renvoyer dans les Gaules, comme un homme capable de troubler tout l'Orient. Tel fut le moyen dont se servit la Providence pour rendre le saint évêque de Poitiers à son église : après quoi, les Acaciens firent tout ce qu'ils voulurent.

La formule de Rimini fut confirmée, et on la fit souscrire aux Demi-Ariens. On cassa formellement tout ce qu'avait ordonné le concile de Séleucie : on rétablit les évêques déposés, entre autres, Eudoxe d'Antioche, si odieux à Constance peu de momens auparavant. Cependant la religion bizarre de ce prince demeurant scandalisée des propos d'Aëtius, il fallut lui accorder la condamnation de cet impie, peu différent dans la réalité de tant d'autres que l'on traitait d'une façon toute contraire. Aëtius fut envoyé en exil au pied du mont Taurus ; et ce qu'il y a de fort singulier, on se garda bien de le qualifier d'hérétique, et de flétrir sa doctrine de la dissemblance. Mais ce furent les évêques Demi-Ariens,

surtout les chefs de ce parti, qui portèrent le poids du ressentiment des Anoméens. Comme ceux-ci n'étaient pas trop d'accord entre eux pour la foi, ils ne fondèrent leur sévérité sur aucune erreur, mais sur diverses imputations, qui ne manquent jamais quand on a pour soi l'autorité souveraine. S. Cyrille, évêque de Jérusalem, fort odieux aux Acaciens, fut compris dans cette condamnation et déposé pour la seconde fois. Il l'avait été en premier lieu, par les intrigues personnelles d'Acace qui, en sa qualité de métropolitain de la Palestine, prétendait faire dépendre de lui l'évêque de la ville sainte, réputée exempte. Mais la vraie cause de mésintelligence était l'attachement de Cyrille à la foi de Nicée. Le saint évêque avait appelé de sa première déposition à un tribunal supérieur, et l'empereur avait autorisé l'appel. Toutefois l'acte fut regardé comme irrégulier, et l'on accusa Cyrille d'avoir donné au clergé le premier exemple de ces appellations, comme dans les tribunaux laïques : reproche injuste, surtout dans la bouche des sectaires, au jugement de qui Cyrille n'était coupable qu'autant qu'il gênait leurs manœuvres. Le saint prélat avait été depuis rétabli au concile de Séleucie. On mit Irénée ou Hérennius à la place de Cyrille, quand il fut de nouveau déposé.

On remplit de même les places des autres évêques. A Cyzique on institua Eunomius, ce fameux disciple d'Aëtius, et qui, ne se contentant pas long-temps d'un rôle subalterne, devint hérésiarque. Comme il passait pour éloquent, les Acaciens le placèrent près Constantinople, d'autant plus volontiers, qu'après l'expulsion de Macédonius, enveloppé dans la disgrâce des Demi-Ariens, Eudoxe s'était emparé du siége de cette capitale, et voulait avoir dans son voisinage et à sa disposition ce fougueux orateur. Le concile acacien de Constantinople, qui approuvait la double translation d'Eudoxe, autrefois de Germanicie à Antioche, et présentement d'Antioche à la ville impériale, déposa en même temps l'évêque Draconce, pour avoir changé de siége. Tant il est vrai que les novateurs, avec toute leur imposante régularité, se font un jeu de la discipline et de la morale ainsi que du dogme! Eudoxe officia pour la première fois dans son nouveau siége, à la dédicace de Sainte-Sophie, que l'empereur Constance acheva de bâtir, en y renfermant la basilique de la Paix, environ trente-quatre ans après que le grand Constantin eut commencé cet auguste édifice.

Macédonius, après sa déposition, devint chef d'une secte particulière. Jamais cependant il ne fut moins attaché qu'alors à l'arianisme. On prétend qu'il alla jusqu'à soutenir la doctrine de la

consubstantialité; mais il continua de nier, comme les Ariens, la divinité du Saint-Esprit. Il soutint expressément que ce n'était qu'une créature semblable aux anges, quoique d'un ordre plus élevé. Les Demi-Ariens, déposés à Constantinople, embrassèrent cette nouvelle opinion, dont furent infectés quelques évêques, qui ne tombaient même dans aucune erreur touchant la personne du Fils de Dieu. Elle fit principalement fortune parmi le peuple curieux de la capitale, et dans ses monastères, plus occupés des raffinemens de la spéculation que des sentimens de la componction. Mais elle n'acquit une certaine célébrité qu'après plusieurs règnes, en s'installant insensiblement à la place de l'arianisme, à mesure que les Ariens perdaient leur crédit.

Le siége d'Antioche vaquant de fait par la translation d'Eudoxe à Constantinople, et de droit par la mort de S. Eustathe, arrivée à Philippes en Macédoine, lieu de son dernier exil, les deux partis, tant orthodoxes qu'Ariens, s'accordèrent à choisir Mélèce, né en Arménie, d'une famille illustre. Il avait été fait évêque de Sébaste, à la place d'Eustathe; mais l'indocilité de ce peuple avait obligé ce nouveau pasteur, le plus pacifique et le plus doux des hommes, de se retirer à Bérée. Il était d'une simplicité et d'une candeur admirables, de ce caractère affectueux et bienveillant qu'on ne peut se défendre d'aimer. On voyait la bonté de son âme peinte sur son visage et dans toutes ses manières. Toujours un doux sourire égayait sa physionomie; il ne sortait de sa bouche que des propos obligeans; et l'on ne pouvait tant soit peu le fréquenter, sans chercher à s'en faire un ami [1]. Les Ariens, comme tous les sectaires, attribuant volontiers à leur secte tous les sujets distingués qui n'avaient point encore eu d'occasion de les contredire, ou supposèrent Mélèce dans leur sentiment, ou se persuadèrent qu'une douceur aussi vantée que la sienne serait au moins tolérante, puisqu'ils furent les principaux auteurs de sa promotion. Les catholiques d'Antioche, qui le connaissaient mieux, donnèrent de tout leur cœur les mains à son élévation, et le consentement fut unanime.

Mais personne ne demeura long-temps en doute sur la foi de Mélèce. L'empereur, qui se trouvait à Antioche pour s'opposer aux Perses, ayant donné ordre de le faire venir, les évêques assemblés allèrent au-devant de cet homme admirable, avec les différens ordres du clergé et toute la foule du peuple. Les Ariens et les Eustathiens s'empressaient également à le voir. La curiosité attirait jusqu'aux Juifs et aux idolâtres. Il commença ses fonctions

[1] Greg. Nyss. Or. in Mel.; Chrys. Or. in Mel.; Greg. Naz. Carm.

par prêcher, suivant la coutume, et prononça un discours que nous a conservé S. Epiphane, et qui est un modèle de l'éloquence ecclésiastique [1]. Il y donna clairement à connaître l'intégrité de sa foi, quoique la modération, qui influait dans toutes ses démarches, le portât à s'abstenir des termes de substance et de consubstantiel. Aucun des auditeurs ne s'y méprit; et Eudoxe, présent, comme tant d'autres évêques malintentionnés, fit les derniers efforts pour engager Mélèce à se rétracter. Il fut inébranlable, et on le relégua à Mélitine, sa patrie, sans plus différer, c'est-à-dire un mois après son élection. Il est inconcevable de quelle utilité il fut à la religion en un si court espace de temps. On en peut juger, par l'extrême fermeté que les fidèles de son église montrèrent depuis dans la vraie foi, qui avait paru prendre des charmes tout nouveaux dans sa bouche : ils conservèrent un attachement presque égal pour la personne même de leur pasteur [2]. Tous avaient chez eux son portrait; ils le gravaient dans leurs cachets et sur tous leurs meubles; ils donnaient si généralement son nom à leurs enfans, qu'après quelques années on ne portait presque plus que le nom de Mélèce, soit à la ville, soit à la campagne. Quand il lui fallut partir pour l'exil, le gouverneur le prit dans sa voiture; mais ce premier officier fut assailli à coups de pierres par la multitude au désespoir, et il aurait infailliblement péri, si Mélèce ne l'avait couvert de son manteau.

A la place de Mélèce, on mit Euzoïus, fameux Arien, qui replongea dans la division l'église d'Antioche. Aucun orthodoxe ne voulut communiquer avec lui. Ceux même qui, depuis trente ans, avaient souffert trois patriarches hérétiques, se séparèrent de celui-ci avec l'indignation la plus éclatante, pour tenir leurs assemblées dans une église à part. Ils voulaient se joindre aux Eustathiens, c'est-à-dire à ceux des catholiques qui, depuis l'expulsion de S. Eustathe, refusaient toujours de communiquer avec aucune sorte d'Ariens : mais ces Eustathiens les rejetèrent, comme indignes de la pureté de leur communion, à raison des rapports qu'ils avaient eus, ainsi que leurs pasteurs, avec les hérétiques. Ainsi l'église-mère du Levant se trouva divisée en trois partis, celui des Ariens qui suivaient Euzoïus, celui des Eustathiens, et ce que l'on commença à nommer les Méléciens, qui formaient le plus grand nombre et qui étaient orthodoxes comme les Eustathiens, quoique moins irréprochables avant cette époque. Tout ceci se passait l'an 361, sous les yeux de Constance, qui en ressentit un dépit cruel mais il était réduit à dissimuler, à cause de la situation où se trou-

[1] Hær. 73 — [2] Chrys. in Mel.

vaient les affaires de l'Etat qu'il ruinait, tandis que celles de la religion absorbaient son loisir et toutes ses facultés avec aussi peu de dignité que de succès.

Le césar Julien, pendant ce temps-là, gagnait l'estime et l'affection des troupes, par les avantages qu'il remportait sur les frontières de la Gaule, et il augmentait de jour en jour les soupçons du faible empereur. Mais ces ombrages avancèrent eux-mêmes ce que Constance appréhendait. Les légions qu'il voulut enlever au césar, sous prétexte de la guerre de Perse, se mutinèrent et proclamèrent Julien auguste, malgré sa résistance feinte ou sincère. Constance partit furieux, sitôt qu'il put quitter la frontière des Perses. Mais à peine fut-il en Cilicie, qu'il y tomba malade. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il demanda le baptême à Euzoïus, qui l'avait suivi; et il le reçut en effet de ce patriarche arien : dernier sujet de trembler sur le sort de ce prince, qui donna cependant des signes de repentir. Ainsi mourut l'empereur Constance, le troisième jour de novembre de l'année 361, la quarante-cinquième de son âge : faible, inconstant, curieux et superstitieux; mais, par-dessus tout, possédé de la manie de dogmatiser. Il fit plus de mal à la vraie religion que les persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, et tout le temps qu'il eut quelque chose à craindre, il fut violent et cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'Empire. Sa mort eût été un sujet de joie pour tout le monde chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre.

LIVRE NEUVIÈME.

DEPUIS LA MORT DE CONSTANCE EN 361, JUSQU'A LA CHUTE DE L'ARIANISME EN 378.

Les catholiques respirèrent à la mort de l'empereur Constance, qu'ils ne croyaient point avoir lieu de regretter. Ils se promettaient un sort plus tranquille sous un successeur qui, à la vérité, ne trahissait déjà que trop la religion de ses pères, mais qui avait au moins la réputation d'un prince équitable et philosophe. Telles n'étaient pas encore les vues du Seigneur sur ce vivant édifice qui s'affermit par les secousses, et qui en devait essuyer de tout genre. L'Eglise avait résisté à toute la violence inspirée par la superstition des peuples, accrue par les défiances et l'ambition des tyrans, envenimée par la jalousie et l'intérêt des prêtres idolâtres. Après une foule d'hérésies qui mesuraient nos mystères sur les règles d'une vaine dialectique, et qui les anéantissaient en leur ôtant leur sainte obscurité, après tant de sectes, moitié chrétiennes et moitié païennes, la simplicité de l'Evangile venait de confondre dans l'arianisme la plus audacieuse et la plus artificieuse de toutes les factions.

Il lui restait à soutenir contre Julien toutes les tentations réunies ensemble, les divisions intestines habilement fomentées, l'exclusion des charges et des honneurs, et même des sciences ou des études ; ce dangereux tyran tourna les propres armes de l'Eglise contre elle-même, en imitant son auguste discipline, en donnant un air de dignité, de sagesse et de raison aux plus odieuses pratiques de l'idolâtrie et de la magie. S'il employait la violence, il s'étudiait beaucoup plus à dépouiller ses victimes de la gloire que de la vie ; et toujours les supplices étaient ordonnés sous un autre prétexte que celui de la religion.

Ce nouvel empereur, dès le commencement de son règne, et tout en marchant contre Constance à la tête d'une formidable armée, publia qu'il ne prétendait que faire bonne contenance pour ménager la paix ; qu'il se sacrifierait plutôt que de faire combattre

une partie de l'Empire contre l'autre, et qu'il était résolu de proposer aux deux armées d'épargner le sang romain, en nommant celui des deux chefs auquel elles préféraient d'obéir. Après cette protestation, il fallait, pour un philosophe, paraître conséquent. Il pleura son rival, prit un habit de deuil, et s'achemina vers Constantinople. Le sénat et le peuple lui montrèrent autant d'attachement que les troupes. On le regardait comme le seul héritier du grand Constantin, et comme un prince ami sincère de la sagesse et du bonheur public. Il ménagea toutes les religions, et, quoiqu'il eût déjà fait des actes assez éclatans d'apostasie, il fit rendre à Constance les honneurs ordinaires de la sépulture chrétienne, et assista à toutes les prières de l'Église.

Toutefois il ne tarda point à réformer le gouvernement et à punir les ministres coupables. L'eunuque Eusèbe, grand chambellan et tout puissant sous le dernier règne, périt sur un échafaud, aux acclamations de tout le peuple. Sa mort ne parut pas moins juste aux Ariens qu'aux catholiques opprimés, tant il avait indignement usé de son crédit ! Taurus, dont les violences contre les Pères de Rimini avaient été récompensées du consulat, fut envoyé en exil [1]. Dans le palais impérial d'Orient, ce n'étaient que maîtres d'hôtel, qu'eunuques, que parfumeurs et baigneurs. Le nouvel empereur réduisit toutes ces charges sur le pied des métiers, et l'on n'attacha plus que du mépris à cette mollesse asiatique et si peu romaine. Mais la réforme, inspirée par la passion, donna dans l'excès contraire, et dépouilla le trône de tout ce qui en relevait la majesté. Aux sénateurs, assez souvent traités en esclaves, on rendit, sinon la puissance républicaine, au moins quelque reste de son autorité, avec toutes les marques de son ancienne prééminence. Le peuple n'eut pas moins sujet d'être content : outre la remise des arrérages dus au trésor impérial, Julien supprima la cinquième partie de tous les impôts.

Il voulait absolument gagner l'affection publique ; sentiment estimable, s'il avait été accompagné de meilleures vues. Mais ses philosophes, ou plutôt ses sophistes et ses imposteurs, lui ayant autrefois prédit le point de grandeur où il se trouvait, il croyait le devoir aux dieux qu'ils faisaient profession d'adorer, et il commença par établir la liberté de tous les cultes. Et comme s'il n'y avait point de milieu entre mettre toutes les religions sur le pied de l'égalité et persécuter ceux qui ne professent pas la meilleure, « Il faut, disait-il, instruire les hommes, et non tyranniser les es-
» prits. Ceux qui se trompent dans un point aussi important

[1] Amm. Marc. l. VII, c. 3.

» que les observances religieuses, sont plus dignes de compassion » que de haine. C'est une double cruauté d'user de rigueur en» vers des malheureux qui s'égarent plutôt par ignorance que » par choix. »

L'esprit faux et bizarre de ce prince avait toujours paru incliner vers les superstitions du paganisme, depuis qu'il avait joui de quelque liberté. Mais son aversion pour la mémoire et les descendans de Constantin, en conséquence des mauvais traitemens qu'il avait éprouvés avec sa famille de la part de Constance, fortifia encore ce penchant où il entra aussi de la politique. En se déclarant pour l'idolâtrie au moment qu'il fallait marcher contre Constance, il crut se faire un puissant appui de ce qui restait de païens dans l'Empire. Une grande partie du sénat n'avait oublié ni Mars, ni Jupiter, ni aucune des vieilles chimères qu'elle prenait pour la base de la puissance romaine. Dans la Grèce, entêtée depuis si long-temps de sa mythologie et de son héroïsme fabuleux, grand nombre d'enthousiastes se persuadaient encore qu'ils allaient redevenir le premier des peuples, si Minerve était honorée de nouveau dans Athènes, ou si l'on revenait à Delphes écouter les oracles d'Apollon.

L'empereur publia des édits, afin d'ouvrir les temples, de rétablir les sacrifices et toutes les observances idolâtriques. Il tenta d'effacer son baptême par des cérémonies non moins ridicules que sacriléges. Il voulut aussi acquérir un caractère pour sacrifier; et il se fit instituer prêtre d'Apollon, suivant les rites idolâtres. C'était celui des dieux à qui il accordait sa prédilection. Ses jardins étaient devenus comme un temple, par la multitude des autels qu'on y rencontrait; mais auprès de son appartement, il y avait une superbe chapelle consacrée au soleil, c'est-à-dire au fils de Latone, son dieu favori. Chaque jour il lui offrait des victimes à son lever; et à son coucher il le priait assez gratuitement de ne pas manquer à paraître le lendemain sur l'horizon. Des ordres furent expédiés à toutes les villes pour le rétablissement des idoles que Constantin avait détruites, et pour en ériger dans le palais même de Constantinople. On y plaça en effet une statue dédiée à la Fortune de la ville; et, pour la première fois, la nouvelle Rome, bâtie pour punir l'ancienne de son attachement à la supersition, se vit elle-même profanée par l'idolâtrie. Le zèle du prêtre-empereur se porta à des profusions et à des puérilités qui excitaient les risées des païens mêmes. La dépense des sacrifices devint onéreuse à l'Etat, et quelque temps avant son expédition de Perse, on disait que, s'il en revenait vainqueur, il ne resterait plus de bœufs en Asie.

La religion chrétienne avait tout à risquer. Mais pour lui nuire, Julien prit une voie diamétralement opposée à celle des autres persécuteurs [1]. Il crut que la plus efficace, comme la moins apparente, serait d'abandonner le christianisme aux différentes sectes qui le divisaient. Ce fut par ce motif, autant que pour décrier les violences du dernier règne, qu'il rappela tous les évêques exilés, et leur donna la liberté d'enseigner chacun selon ses principes [2]. Par cette mesure insidieuse de Julien, que la Providence dirigea pour le bien de l'Eglise, Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceil, Cyrille de Jérusalem, le grand Athanase et tous les orthodoxes les plus célèbres se virent derechef en état de faire face avec avantage aux Ariens déconcertés. Mais le saint patriarche d'Alexandrie ne put remonter sur son siége qu'après la mort de l'usurpateur Georges.

Le parti des Semi-Ariens ou Macédoniens, qui commençaient à se confondre ensemble, vit aussi rétablir ses principaux chefs. Parce que les Acaciens, les plus maltraités d'abord, comme ayant eu le plus de part aux faveurs du règne précédent, étaient devenus les plus faibles, Julien les appuya suffisamment pour les tenir en état de perpétuer les troubles et la division. Les Donatistes, réduits presque à rien, osèrent de nouveau cabaler. Il n'y eut pas jusqu'aux Juifs dont il ne relevât le courage. Il voulait affaiblir les adorateurs du vrai Dieu les uns par les autres, pour les accabler tous dans leur épuisement commun.

Né dans le sein de la vraie religion, il en connaissait assez le génie pour savoir que les cruautés ne servent qu'à la rendre plus ferme, et pour employer principalement contre les fidèles les piéges de l'insinuation et de la séduction [3]. Il leur enviait d'ailleurs la gloire du martyre. Quand la haine ou la colère l'emportait, bientôt il leur trouvait quelque autre crime que leur religion; ou il ne manquait pas de reprendre ce masque affecté de modération et de douceur, qui lui donnait un air de philosophie et d'empire sur lui-même, dont il était extrêmement flatté. Un jour qu'il sacrifiait dans son temple de la Fortune, l'Arien Maris, évêque de Chalcédoine, guidé par un zèle que nous laissons au lecteur le soin d'apprécier, vint, tout aveugle qu'il était, lui reprocher sans ménagement le déshonneur que son apostasie faisait au sang de Constantin. « Ton Dieu, lui ré-
» pondit Julien, qui le prit sur le ton plaisant, le Galiléen que
» tu adores, est-il plus digne de nos hommages, lui qui ne
» peut te rendre la vue? — Je lui rends grâces, repartit l'évê-

[1] Or. Greg. Naz. p. 7. — [2] Liban. Or. 10. — [3] Soz. v. 5.

» que, d'un aveuglement qui m'épargne la douleur de voir l'a-
» postat qui le blasphème. » L'apostat ne fit pas semblant d'entendre la réplique.

Amateur de ces railleries ou de ces dérisions cruelles qui sont des lâchetés sur le trône, après quelques autres mesures inefficaces, il défendit aux Chrétiens, par un édit formel, d'enseigner et d'étudier les belles-lettres [1]. « Homère, disait-il, et
» Démosthène ont adoré les dieux; pourquoi les proposer à la jeu-
» nesse comme des hommes admirables, s'ils se sont trompés
» dans le point le plus important, ainsi que le prétendent les
» sectateurs du Galiléen? Que ceux-ci se bornent à expliquer
» les élégantes productions de Luc ou de Matthieu. » Il fallait obéir aux dispositions de cette étrange tyrannie, dont la science et les arts devenaient la matière; mais les docteurs chrétiens en creusèrent avec d'autant plus de succès la mine féconde des divines Ecritures.

Ce fut à cette occasion que les deux Apollinaire, père et fils, donnèrent une forme si attrayante à leurs ouvrages, en vers et en prose, sur des sujets de religion. Pour remplacer les auteurs profanes et récréer la jeunesse en l'instruisant, Apollinaire le père écrivit en vers héroïques l'histoire des Israélites, et divisa son ouvrage en vingt-quatre livres, à l'imitation d'Homere. Il composa aussi, sur différens traits des Livres saints, des tragédies, des comédies, des odes, dans la manière de Pindare, de Ménandre et de Sophocle. Le jeune Apollinaire mit l'Evangile et les écrits des apôtres en dialogues, suivant la méthode de Platon. Il avait une facilité prodigieuse; et quoiqu'il eût donné la plus grande partie de son temps aux auteurs profanes, il fit contre Porphyre et les autres philosophes des païens, des Traités d'une force supérieure à tout ce qui avait été composé avant lui, sans en excepter les écrits d'Eusèbe de Césarée.

S. Basile, si bon connaisseur, en jugeait très-avantageusement, et les lisait volontiers. Un jour on lui rapporta, selon le récit de Sozomène, que l'empereur Julien avait formulé son jugement sur quelque trait particulier, en ces termes laconiques : *Je l'ai lu, je l'ai compris, je l'ai condamné* [2]. Le saint docteur, à ce qu'on ajoute, fit cette réplique : *L'empereur peut l'avoir lu; mais il ne l'a point compris, autrement il ne l'eût pas condamné.* Il y a des auteurs qui attribuent cette répartie à quelques autres personnes. De toutes les œuvres des Apollinaire, il

[1] Soz. 18; Greg. Naz. 3. — [2] Ibid. v. 18.

ne nous reste en entier que la traduction des Psaumes en vers par Apollinaire le fils qui dans la suite fit un si fâcheux usage de ses talens.

S. Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, publia, dans le même temps que les Apollinaire, un nombre étonnant d'excellens ouvrages. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus ou de la fécondité de sa plume, ou du degré de perfection qu'elle donnait à tant de productions de tout genre. Il composait en vers aussi parfaitement qu'en prose; et ses hymnes, qu'on chantait dans les églises de Syrie et de Mésopotamie, en faisaient les délices. Le style en est si fourni de pensées, il tire si bien ses ornemens du fond même des choses, qu'on en retrouve encore la beauté et surtout la sublimité dans les traductions qui nous en restent, quoique ces hymnes n'aient pu manquer d'éprouver des altérations considérables, en passant de l'original syriaque dans la langue grecque de génie si différent, et du grec ensuite dans les autres idiomes où nous les lisons. Tous les écrits d'Ephrem, aussi bien que ses hymnes, devinrent si célèbres, au rapport de S. Jérôme, qu'on les lisait publiquement, après les Livres saints, en différentes églises. De bons juges disent qu'ils y ressentent encore aujourd'hui l'impression de la tendre piété et de la douce componction qu'ils respirent.

Toutefois ils n'étaient le fruit, ni d'une heureuse culture, ni d'une étude profonde. Ephrem avait pris naissance dans la campagne de Nisibe, de parens pauvres et réduits à vivre des plus rudes travaux du labourage. Après quelques étourderies de jeunesse, il se donna mûrement à Dieu, et embrassa la vie ascétique, sous la conduite de son évêque, l'illustre S. Jacques, qui délivra des Perses la ville de Nisibe, de la façon merveilleuse que nous avons rapportée et dans le temps même qu'Ephrem était avec lui. On voit, par les œuvres du disciple, combien il avait profité dans la vie intérieure, sous un si bon maître. Elles contiennent les plus parfaites instructions, soit pour les reclus concentrés dans leurs cellules, soit pour les ermites dispersés dans les solitudes, soit enfin pour les cénobites ou les moines qui vivaient en communauté. On y trouve aussi des descriptions, agréablement diversifiées, des travaux différens qui les occupaient, comme de faire des nattes et des paniers, des cordes, de la toile, du papier, et de transcrire les livres. C'est de lui que nous tenons quelques particularités touchant les solitaires de la Mésopotamie et de la Haute-Syrie vers la Perse, encore admirables après ce qu'on a vu de ceux d'Egypte. Ils comptaient Aonès pour leur premier instituteur [1]; on le peint

[1] Soz. VI, 33 et 34

d'un seul mot, en le nommant l'Antoine de ces cantons. On les nommait eux-mêmes paissans, parce qu'ils erraient continuellement sur les montagnes avec les animaux qui y cherchaient leur nourriture : bien plus dignes d'être comparés à des esprits déjà séparés de leurs corps dont ils ne connaissaient presque plus les besoins, ni les habitudes. Ils n'avaient point de maisons et ne faisaient usage d'aucun aliment préparé. Sans cesse ils faisaient retentir ces lieux sauvages du chant des hymnes de l'Eglise. Quand il fallait prendre quelque aliment, ils mangeaient les herbes qui croissaient sur leur passage. Leurs retraites étaient des roches ou des creux d'arbres ; et leur sépulture, le lieu où ils se trouvaient au moment de la mort, pour laquelle toute leur vie n'était qu'une préparation continuelle.

Cependant Julien continuait d'exercer, dans les plus belles provinces de l'Empire, son genre ironique de persécution. L'an 362 il ordonna sérieusement, par une loi, d'attribuer aux fidèles le nom de Galiléens. Il révoqua tous les priviléges que les empereurs chrétiens avaient accordés aux clercs et aux vierges, abolit les pensions ecclésiastiques, exigea même la restitution du passé, et en fit le recouvrement avec une extrême rigueur. On enleva en même temps des églises les vases d'or et d'argent, et tout ce qu'elles possédaient de précieux, sous le prétexte moqueur de faciliter aux Chrétiens l'observance de la pauvreté évangélique. Sous ombre qu'il leur était aussi commandé de fuir les honneurs et d'endurer patiemment les injures, il les exclut également de toute dignité, et leur ôta toute action en justice, même pour se défendre.

A travers la noire malignité de Julien, et les marques affectées de mépris qu'il donnait au christianisme, on ne laissait pas que d'apercevoir qu'il n'avait pu étouffer l'estime que lui inspiraient malgré lui la pureté des mœurs et le vif éclat des vertus chrétiennes. Il profita même de ces exemples, pour la réforme du paganisme qu'il avait entreprise et qui faisait peu de progrès, nonobstant la chaleur de son zèle, comme il s'en plaint à l'un de ses pontifes. « L'hellénisme, dit-il [1], c'est le nom qu'il aimait à lui » donner, ne va pas comme il le devrait; et c'est par notre faute. » L'hospitalité, le soin des morts ainsi que des vivans, et le réglement des mœurs ; voilà ce qui a si fort accru le parti des ennemis » de nos dieux. Vous devez pratiquer tout cela; et il ne suffit pas » que vous soyez personnellement hommes de bien. Faites savoir » à tous ceux qui vous sont subordonnés dans l'administration des

[1] Jul. Epist. 49.

» choses religieuses, qu'un sacrificateur ne doit point aller au » théâtre, ni boire dans une taverne, ni exercer un métier honteux. » Privez des fonctions du sacerdoce ceux qui refuseront de se con- » former à cette police. Dévoués au service des dieux, qu'ils aient » soin de tenir leur rang à tous les égards. Visitez rarement les gou- » verneurs. Quand ils entrent dans la ville, que nul sacrificateur » n'aille au-devant d'eux mais seulement quand ils viennent aux » temples; alors même, n'avancez pas au-delà du vestibule. Dès » que le magistrat atteint la porte du lieu sacré, il devient simple » particulier. C'est vous qui commandez au dedans, en vertu de la » loi divine, à laquelle l'on ne peut résister sans une sacrilége ar- » rogance. En chaque ville, établissez des lieux publics d'hospice » pour les étrangers de notre religion, et pour tous les pauvres in- » distinctement. Il est honteux que nous laissions tant d'indigens » sans secours, tandis qu'on ne voit mendier aucun juif, et que les » impies Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les » nôtres. J'ai déjà assigné les fonds nécessaires pour ces établis- » semens : mais engagez les hellénistes à en partager le mérite, et » les gens de campagne à offrir pour la même fin les prémices de » leurs récoltes. »

Julien donne à ses pontifes des règles encore plus visiblement calquées sur nos statuts ecclésiastiques [1]. Il veut qu'ils s'abstiennent, non-seulement des actions honteuses, mais encore des paroles déshonnêtes, des bouffonneries, des railleries messéantes. Il leur interdit la lecture des livres obscènes, d'Archiloque, d'Aristophane, de tout comique trop libre; il les borne à l'étude d'une philosophie amie des mœurs ou de la religion, et non telle que l'épicurisme ou le pyrrhonisme. Quand il vient à parler des spectacles, il dit qu'il voudrait bannir des théâtres tout ce qu'ils ont d'impur; mais que, la chose ne lui étant pas possible, les prêtres doivent au moins les abandonner tout entiers à la populace, n'avoir même ni liaison, ni rapport, avec un comédien ou un bateleur. L'apôtre de l'hellénisme voulait encore établir des espèces de monastères, c'est-à-dire, des lieux de retraite et de prière séparés, pour les hommes et pour les vierges, ainsi que des jours et des heures réglés pour prier en commun et à deux chœurs; mais il n'eut pas le temps de travailler à l'exécution de tous ces projets.

Il s'empressait encore davantage à suborner tout ce qu'il pouvait de Chrétiens, par de perfides caresses, et en s'abaissant à des démarches tout-à-fait indignes de son rang. C'était principalement aux sujets distingués par leurs talens, que s'adressait ce

[1] Jul. Epist. 49.

dangereux suborneur. Il connaissait et estimait la famille de Grégoire, evêque de Nazianze, qui avait été marié avant son épiscopat. Ayant étudié à Athènes avec celui des fils de Grégoire qui portait le même nom que son père, il conserva toujours la plus haute idée de son rare mérite. C'est pourquoi il fit l'impossible pour l'attirer à la cour, avec son ami Basile qu'il ne prisait pas moins. Mais Julien réalisait trop la mauvaise idée qu'il avait depuis si long-temps donnée de lui à ces vertueux condisciples, pour qu'ils voulussent contracter une liaison si contagieuse.

Le jeune Grégoire, au contraire, souffrait très-impatiemment de sentir son frère Césaire en faveur à cette cour impie. Instruit et profond dans la plupart des sciences, Césaire s'était particulièrement livré à la médecine; mais il ne l'exerçait qu'en bienfaiteur de l'humanité, avec désintéressement et avec une noblesse qui ne répondait pas seulement à celle de sa naissance, mais qui le mettait au niveau des premières conditions. Pour le fixer dans la ville impériale, on lui déféra, entre autres distinctions, le rang de sénateur. La ville, prévenue depuis long-temps de la même estime, avait autrefois envoyé une députation à l'empereur Constance, pour le supplier d'y fixer Césaire. Ce prince le fit; et son successeur le voulut avoir dans son palais même, où le protégé de cet apostat eut toujours pour but principal de mettre en honneur la religion de ses pères.

Cependant ces dangereux bienfaits causaient à sa famille les plus vives alarmes. « Vous nous faites sécher de douleur, lui écri-
» vit un jour son frère Grégoire, et vous nous couvrez en même
» temps de confusion. Le fils d'un évêque, devenu [illegible]rtisan du
» souverain ennemi de Jésus-Christ : quel sujet d'[illegible]ent et
» de scandale! Mon père en est si affligé, que la vie [illegible]arge.
» Jusqu'ici nous avons caché cette fatale nouvelle [illegible]ère,
» qu'elle ferait expirer de douleur! » Sur des re[illegible]-chantes, et pour épargner de plus longues alar[illegible]ches si respectables, Césaire, qui vivait à la cour comme [illegible] pu le faire parmi eux, ne laissa point que de l'abandonner, en sacrifiant sa faveur avec toutes ses espérances. Il avait étonné Julien par mille autres témoignages de son attachement inébranlable à la foi; mais quand l'empereur vit cette indifférence pour la fortune et les honneurs, il ne fut plus maître de son admiration, et s'écria tout hors de lui-même: *Heureux père d'avoir de pareils enfans! malheureux enfans d'avoir un tel père!*

Il y eut quantité d'hommes à talens qui honorèrent de même leur religion. Dans la multitude, on remarqua Proérès et Victorin. Le premier était un habile dialecticien d'Athènes, sous qui Julien

avait étudié, et qui, tenant à honneur de souffrir des opprobres pour Jésus-Christ, quitta son école, quoiqu'il fût excepté de la loi générale qui défendait aux Chrétiens d'enseigner. Victorin, natif d'Afrique, professa la rhétorique à Rome, avec un éclat sans exemple avant lui. Il avait eu pour disciples ce qu'il y avait de plus illustre parmi les sénateurs. En un mot, la réputation de ce rhéteur fut si grande qu'elle parut l'égaler aux héros ; et, comme aux triomphateurs, on lui avait érigé une statue dans la place de Trajan. Il ne s'était rendu chrétien que dans la vieillesse et après les plus longues délibérations. Mais, ce parti pris, il persévéra avec une fermeté vraiment héroïque, que sa célébrité et le caractère de la persécution de Julien lui donnaient chaque jour de nouvelles occasions de signaler.

Cependant quelques Chrétiens lâches se laissèrent pervertir. De ce nombre fut le sophiste Ecébole, moins fameux par son mérite que par son instabilité, ou son génie constamment extrême; cité pour son zèle sous Constance, ardent idolâtre sous Julien, et apres ce règne impie, pénitent enthousiaste. La plupart des autres apostats furent des gens de guerre ou de cour : les uns esclaves de l'ambition ; les autres ennemis de tout frein, ou n'ayant pour loi que les caprices du prince. Pour en attirer encore d'autres, Julien fit usage des plus malignes inventions, jusqu'à ne permettre d'exposer en vente sur les marchés de Constantinople, que des vivres offerts aux idoles, afin que les fidèles se trouvassent réduits à la faim ou à une sorte d'apostasie. C'était la coutume, en certaines occasions, que les empereurs, élevés sur leur trône avec un pompeux appareil, fissent de leur propre main des largesses aux troupes. Julien, dans une de ces cérémonies, fit placer à ses côtés un autel, un brasier, de l'encens, et il exigea que chaque soldat mît l'encens sur le feu, avant de recevoir son présent. On leur faisait entendre que ce n'était là que le renouvellement d'une coutume ancienne et indifférente.

Quelques-uns se doutèrent du piége, et n'eurent pas la force de résister [1]. La plupart n'aperçurent point l'artifice. Mais, sur les reproches qu'on leur fit ensuite, ils donnèrent les plus vifs témoignages de repentir, coururent par les rues et les places publiques, en criant à voix haute : « Nous sommes toujours chré» tiens; que tout le monde l'entende ! Jésus-Christ, Sauveur » adorable, nous ne vous avons point renoncé ; si notre main a » été surprise, le cœur n'y avait nulle part ! « Il y en eut d'assez courageux, pour aller jusqu'aux pieds de l'empereur rejeter l'ar-

[1] Theod. III, 16; Soz. v. 17.

gent qu'ils venaient de recevoir, en lui disant : « Réservez vos » dons pour ceux qui les acceptent à des conditions si honteuses : » pour nous, ils nous sont beaucoup plus odieux que la mort. » Coupez nos mains qu'ils viennent de souiller; tranchez la trame » funeste de nos jours; immolez-nous à Jésus-Christ notre divin » maître, qu'on nous a fait trahir contre notre volonté. »

A cet affront, la philosophie de Julien l'abandonna. Il entra dans un transport furieux, et commanda d'éloigner les confesseurs pour leur trancher la tête. On les conduisit aussitôt hors de la ville ; et déjà le bourreau avait le fer levé, lorsqu'il survint un ordre d'arrêter l'exécution. « Hélas ! dit l'un de ces généreux » guerriers, nommé Romain, je ne suis donc pas digne du mar- » tyre ! » Ils furent bannis aux extrémités de l'Empire, avec défense d'habiter dans aucune ville. Il se trouva des exemples de cet héroïsme entre les premiers officiers. Jovien, qui fut depuis empereur, résista en face à Julien. Le courage de Valentinien, qui parvint aussi à l'empire, ne fut pas moins exemplaire. Il commandait une compagnie des gardes de l'empereur ; et cet emploi le fixant aux côtés du prince, il entra un jour avec lui dans le temple de la Fortune. Les ministres du temple, aspergeant la multitude avec des rameaux trempés dans l'eau lustrale, en laissèrent tomber quelques gouttes sur le manteau de Valentinien. Il leur témoigna son indignation avec vivacité, et sur-le-champ déchira la partie du manteau que l'eau avait touchée. Julien fut piqué jusqu'au vif, et l'envoya en exil, sous prétexte qu'il ne tenait pas sa troupe en bon état. Il ne voulait pas lui procurer l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ ; mais personne n'y fut trompé. Ni Valentinien ni Jovien ne furent privés de leurs charges. La politique, ou le besoin qu'on avait de leurs services, l'emporta sur la vengeance.

Quand Julien crut l'idolâtrie rétablie parmi les troupes, il supprima l'étendard de Constantin, appelé *labarum,* ce monument révéré du triomphe de la vraie religion, et il remit en sa place l'ancien et sacrilége étendard de la république, qui fut tout à la fois le signal de l'impiété et de la cruauté. La cour et les armées adorant publiquement les idoles, il pensait n'avoir plus besoin de feindre ni de se contraindre. Il chassa des villes les évêques et tous les ecclésiastiques, afin que la multitude, qui ne peut demeurer sans religion, ne pouvant plus exercer la véritable, prît celle qui restait en usage. Non content de confisquer les églises, il ordonna que les temples des dieux fussent rétablis aux dépens de ceux qui les avaient démolis sous les règnes précédens ; et comme il était absolument impossible d'exécuter cet ordre, on emprisonna de

toutes parts les clercs et les évêques, on les appliqua aux tortures, on en condamna plusieurs à la mort.

Alors il y eut nombre de martyrs, beaucoup même au-delà des vues du souverain, à cause des troubles et des émeutes séditieuses qui s'élevèrent dans les villes les plus proches de la cour. Les idolâtres, fiers de sa protection, ne gardèrent plus de mesures, et parurent agités par les démons qu'ils adoraient. Les Chrétiens les plus relâchés ne pouvaient souffrir leurs horribles blasphèmes, encore moins peut-être les dérisions et les injures. Ils y répondirent dans le même sens, et leur reprochèrent l'absurdité de leur culte. Bientôt la populace, de part et d'autre, en vint aux mains; et toujours les emportemens meurtriers des païens demeuraient impunis, tandis qu'on châtiait avec sévérité les moindres démonstrations des Chrétiens. On prit à tâche de donner les charges civiles et militaires aux plus grands ennemis du christianisme. En un mot, le zélateur fit si bien que, sous prétexte de la liberté de religion, il mit la confusion dans tout l'Empire.

A Dorostre en Thrace, Emilien fut jeté au feu par des soldats pour avoir renversé des autels. Le gouverneur de Mère en Phrygie ayant donné ses ordres pour le rétablissement des idoles, trois Chrétiens nommés Macédonius, Théodule et Tatien, en brisèrent quelques-unes pendant la nuit, et si secrètement, qu'on allait faire périr à leur place différentes personnes faussement soupçonnées [1]. Mais les coupables vinrent s'accuser et se livrer eux-mêmes. Le gouverneur leur offrit leur grâce s'ils voulaient sacrifier. Ils aimèrent mieux endurer toutes sortes de tortures, après lesquelles ils furent rôtis comme S. Laurent; et leur courage égala celui de cet illustre martyr.

A Pessinonte en Galatie, deux jeunes hommes souffrirent en présence de Julien même. Il allait de Constantinople à Antioche pour la guerre de Perse ; et il se détourna pour sacrifier à la mère des dieux, dans son ancien temple de Pessinonte. On lui présenta les deux jeunes Chrétiens, qui confondirent les raisonnemens emphatiques qu'il employa pour les suborner. Il leur fit subir une horrible torture. L'un des deux, tout déchiré par les ongles de fer, montra aux bourreaux, dans une de ses jambes, le seul endroit de son corps qui demeurât sans blessure, en se plaignant qu'ils ne l'eussent pas consacré, comme le reste, par la croix de Jésus-Christ. On ne le fit pas mourir ; et l'historien Rufin, qui le nomme Théodote, dit l'avoir connu long-temps après. Il lui demanda s'il avait senti la violence des tourmens. Le fervent confesseur répondit que la joie de souffrir pour son divin

[1] Soz. v. 11 Act. sinc. p. 649.

Sauveur lui causait des transports si vifs, qu'ils absorbaient tout autre sentiment.

Julien fit encore des martyrs en d'autres endroits de la Galatie. Le plus célèbre fut un prêtre d'Ancyre, nommé Basile comme l'évêque, mais d'une croyance bien opposée. Ce fut le principal soutien de la saine doctrine contre les Ariens, sous l'empire de Constance. Sous Julien, il s'occupait sans relâche à visiter les fidèles, afin de les prémunir contre le péril de l'idolâtrie. Il fut tourmenté à trois reprises différentes, et mourut dans les douleurs de la torture. Un hérétique de la secte des Encratites, appelé Busiris, fut aussi appliqué aux tourmens dans la ville d'Ancyre. Il les soutint avec un héroïsme qui mit dans tout son jour la gratuité et la force miraculeuse de la grâce. Quand on voulut le suspendre par les bras selon l'usage pour lui déchirer les côtés : « Pourquoi, dit-» il au gouverneur, perdre le temps à me pendre et à me dépen-» dre? » Et levant ses mains au-dessus de sa tête : « Je me tiendrai, » poursuivit-il, en cette posture, aussi long-temps qu'on le vou-» dra. » On le prit au mot, et il tint parole. Mais, par la miséricorde du bon maître au service duquel il n'est rien de perdu, il ne périt pas dans cette affreuse torture, et il obtint la grâce de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique.

Julien passa de Galatie en Cappadoce, où il fit aussi des martyrs, principalement à Césarée. Il ne pouvait souffrir cette grande ville, florissante surtout par la piété chrétienne. Depuis long-temps on y avait abattu les temples vantés de Jupiter et d'Apollon, et l'on venait d'y détruire tout récemment celui de la Fortune, le seul qui y restât. Le tyran en punit toute la ville, lui ôtant son titre de cité, quoiqu'elle fût métropole d'une province très-considérable; il la dépouilla même du nom de Césarée, que lui avait donné l'empereur Tibère, et lui fit reprendre son ancien nom de Mazéca. On la priva, à plus forte raison, de tous ses priviléges; ses habitans eurent l'humiliation de se voir imposés par tête; les clercs furent enrôlés dans les plus obscures milices; les églises, tant à la ville qu'à la campagne, dépouillées de tout ce qu'elles possédaient en meubles et en immeubles.

Marquant toujours sa trace par sa sombre haine contre le christianisme, et la rougissant de temps en temps du sang chrétien, l'empereur traversa la Cilicie, et arriva enfin à Antioche. Il n'était pas aimé dans cette capitale de tout le Levant, où dominaient les fidèles convertis de la gentilité, dont elle avait été comme le berceau. On y souffrait avec peine le nom de Galiléen, substitué par les ordres du tyran au nom de Chrétien, qui devait son origine à cette église. Le persécuteur philosophe fut curieu-

sement observé par un peuple ingénieux et malin, libre dans ses saillies et dans sa censure. On se permettait des railleries assez piquantes : l'on disait hautement qu'un empereur devait avoir d'autres soins que de nourrir sa barbe, d'autres fonctions que celles d'un sacrificateur et d'un victimaire; qu'il ne serait que le singe des héros de l'Iliade, en forçant la nature pour exhausser sa taille, en se bouffissant et en marchant à grands pas.

De tous ces traits satiriques, celui qui attaquait sa barbe, symbole de sa philosophie, lui parut le plus piquant. Il y riposta dans le même goût, et à cette occasion, il composa, contre les citoyens d'Antioche, la satire qui prend de là son titre grec de Μυτοπωγων, *haine de la barbe*. Les détails sont aussi pitoyables que le but de l'ouvrage; et nulle part on ne trouve un exemple plus sensible des extravagances dans lesquelles l'on peut tomber avec un très-bel esprit. Ce ne sont que des traits de mauvais plaisant, de plates ironies, d'insipides et bas quolibets, avec la peinture dégoûtante de ses grands ongles, de sa poitrine velue, de la malpropreté excessive de sa barbe et de sa chevelure. Dans les reproches qu'il fait à la capitale d'Orient, le plus grave est de prendre Jésus-Christ pour Dieu tutélaire, au lieu d'Apollon et de Calliope. Il ne laisse pas que de se rencontrer dans ce méchant ouvrage un trait précieux pour la tradition, à l'endroit où l'auteur se plaint que les fidèles se prosternaient devant les sépulcres; ce qui constate le culte des martyrs.

Il mit ainsi le comble au mépris qu'inspirait pour sa personne son peu de dignité dans toutes ses démarches [1]. Il annonçait hautement qu'il ne prisait pas moins le titre de pontife que celui d'empereur. Il courait sans cesse du temple de Jupiter à celui de la Fortune, de là à ceux de Cérès, de l'Amitié, et même assez loin de la ville, au bois de Daphné consacré à sa divinité favorite, c'est-à-dire à Apollon. Ce que les autres princes les plus zélés entre les idolâtres ne faisaient qu'une fois le mois, il le pratiquait journellement et plusieurs fois le jour. Il saluait, sans jamais y manquer, par l'effusion du sang des victimes, le lever et le coucher du soleil, et il en immolait encore souvent la nuit aux démons nocturnes. Non content d'assister à tous ces sacrifices, il les offrait de ses mains, partageait tous les bas offices des subalternes, allait et venait sans cesse, fendait le bois, soufflait le feu de sa bouche, portait les victimes, aiguisait le couteau pour les égorger, tournait et retournait leurs entrailles sanglantes, et en était souvent lui-même tout ensanglanté [2]. De tous les coins de l'O-

[1] Amm. XXII, 9. — [2] Greg. Naz. Or. 4.

rient si fécond en fanatiques, et de tous les lieux du monde, accouraient en foule à sa cour des devins et des charlatans de toute espèce. Le palais ne désemplissait pas d'artisans les plus vils, d'esclaves mêmes, de malfaiteurs échappés aux mines ou à l'échafaud, et qu'on voyait tout-à-coup transformés en hiérophantes et en vénérables pontifes. Souvent l'empereur renvoyait, sans leur donner audience, des magistrats et des gouverneurs des provinces, venus des extrémités de l'Empire pour des affaires d'Etat, et cependant il paraissait dans les rues environné de ce burlesque cortége, séparé de ses gardes et de ses officiers qui s'en amusaient de loin. Jamais il ne trouvait le temps long au milieu de cette populace, faisait de grandes clameurs, riait à gorge déployée, se divertissait des saillies les plus grossières, et des plus insipides bouffonneries. S. Jean Chrysostôme, qui n'écrivait ces détails que vingt ans après l'événement, prévoyait toute la peine qu'on aurait dans la suite à les croire, et il en prenait à témoin tous ses auditeurs [1].

Peu après son arrivée à Antioche, et vraisemblablement avant d'y connaître tout le discrédit où était tombé le paganisme, Julien se transporta au bourg de Daphné, pour la fête d'Apollon, qui s'y célébrait tous les ans. Il comptait trouver, dans le culte et les sacrifices, une magnificence digne de la capitale de l'Orient. Mais il fut aussi mortifié que surpris, de ne voir ni victimes ni encens, pas même un gâteau pour offrande; tellement que le sacrificateur fut obligé d'apporter une oie de chez lui, afin de pouvoir immoler. Pour ranimer le fanatisme, l'empereur harangua; mais ni le sénat ni le peuple ne montrèrent plus de libéralité.

Le prédicateur eut même le chagrin d'occasioner la conversion du fils d'un sacrificateur. Ce jeune homme, après avoir arrosé d'eau lustrale les viandes qu'on servait au prince, se sentit tout-à-coup touché de la grâce, et s'enfuit de Daphné à Antioche, qui en était éloigné de deux lieues. Il alla trouver une diaconesse, amie de sa mère, et qui l'avait souvent exhorté à se faire chrétien. Aussitôt elle le mena au saint évêque Mélèce, qui était rentré dans son siége, ainsi que tous les prélats exilés par Constance. Mais le prosélyte, quelque soin qu'on eût pris de le cacher, fut découvert par son père et ramené chez lui. L'idolâtre furieux le déchira à coups de fouet; puis ayant fait rougir des aiguilles au feu, il les lui enfonça dans les pieds, dans les mains, par tout le dos, et l'enferma étroitement dans sa chambre. Le confesseur ne perdit rien de sa fermeté, et trouva moyen de s'échapper une se-

[1] Orat. 2. in S. Babyl.

conde fois. Théodoret, qui rapporte cette histoire [1], dit que les portes de la chambre où ce jeune homme avait été renfermé s'ouvrirent d'elles-mêmes comme il priait, et qu'il courut de nouveau chez la diaconesse. Elle l'habilla en femme, le prit avec elle dans sa litière, et le conduisit encore à S. Mélèce. La nuit suivante, il partit avec S. Cyrille de Jérusalem, qui se trouvait à Antioche, et qui accéléra pour lui son départ. Après la mort de l'empereur Julien, le jeune chrétien convertit le sacrificateur son père. L'historien dit tenir tout ce détail du fils même, qui le lui avait raconté dans sa vieillesse.

L'empereur fut beaucoup plus content des villes voisines qu'il ne l'avait été d'Antioche. Au premier ordre, plusieurs rétablirent les temples, ruinèrent les tombeaux des saints martyrs, et firent toute sorte d'avanies aux fidèles. L'évêque d'Aréthuse était particulièrement odieux aux païens, pour avoir agi très-rigoureusement contre eux sous le dernier règne. Il s'appelait Marc, et avait été du parti arien ou semi-arien. Mais les louanges dont le comble S. Grégoire de Nazianze [2], à portée de le bien connaître, ne permettent pas de douter qu'il ne fût rentré dans la communion de l'Eglise. On l'arrêta tumultuairement, et on le traîna dans les rues par les cheveux, sans plus de respect pour la vieillesse à laquelle il était parvenu, que pour son mérite. On lui flagella tout le corps jusqu'au sang, puis on le jeta dans un cloaque, d'où on le retira peu après, par un autre genre de cruauté, afin de le livrer à la pétulance d'une multitude d'enfans qu'on excitait à lui déchiqueter tous les membres avec leurs stylets à écrire. On lui serra les jambes jusqu'aux os avec de petites cordes, et avec un fil on lui coupa les oreilles. Après quoi on l'enduisit de miel, et dans un tissu d'osier, percé à jour de toutes parts et suspendu en l'air, on l'exposa au soleil, pour attirer sur lui des essaims de mouches. Ce courageux vieillard confondit ses persécuteurs par son invincible patience, en sorte que, tout honteux enfin de leur fureur, ils le laissèrent aller, et plusieurs d'entre eux voulurent être instruits de sa bouche dans la vraie religion.

Les infidèles de Sébaste en Palestine portèrent l'impiété jusqu'à violer le tombeau extraordinairement révéré de S. Jean-Baptiste. Ils en tirèrent les os et les brûlèrent après avoir pris la sacrilége précaution de les mêler avec des ossemens de différens animaux, de peur que les fidèles n'en recueillissent les cendres pour continuer d'honorer ces reliques insignes. On en sauva néanmoins une partie. Des moines, venus de Jérusalem pour faire leur

[1] Lib. III, c. 14. — [2] Or. 3, p. 90.

prière, se mêlèrent parmi les exécuteurs qui les brûlaient, et en dérobèrent quelques-uns, qu'ils rapportèrent comme un riche trésor à leur monastère. De là on les fit passer secrètement à Alexandrie, où on les cacha dans l'épaisseur d'une muraille, en attendant des temps plus favorables pour les remettre en honneur : ce qui arriva sous l'empire de Théodose.

Dans la ville de Panéade, dite autrement Césarée de Philippe, on voyait une statue de Jésus-Christ que la femme de l'Evangile, guérie d'une perte de sang, lui avait fait ériger. La figure de cette personne agenouillée levait les mains vers un homme debout, qui était enveloppé d'un grand manteau, et qui étendait les bras vers la malade avec une douceur extrême. Ces deux statues, faites de bronze, se trouvaient placées auprès d'une fontaine, devant la maison qui avait appartenu à cette femme reconnaissante. Julien fit abattre ce pieux monument, et mit sa propre statue à la place. Mais la foudre tomba dessus, sans néanmoins la détruire tout-à-fait; en sorte qu'elle demeura mutilée et toute noircie, comme pour perpétuer le souvenir de cette humiliation. On la voyait encore soixante ans après, du temps de l'historien Sozomène [1].

Il y avait dans la même province deux villes de mœurs aussi différentes qu'elles étaient voisines l'une de l'autre. Elles n'en avaient fait qu'une autrefois; et Majume, la plus petite des deux, fut d'abord l'arsenal de Gaze. Constantin lui avait donné depuis le droit de cité, avec le nom de Constance, en récompense de son attachement tout particulier au christianisme, et il ne voulut plus qu'elle dépendît de Gaze idolâtre. Dès que Julien régna, les habitans de Gaze songèrent à rentrer dans leurs droits sur Majume, qu'ils récupérèrent à la première demande. Ils se souvenaient encore avec dépit de l'affront fait à leur dieu Marnas par S. Hilarion, et des conversions opérées par les miracles de cet illustre solitaire. Ils sollicitèrent et ils obtinrent que son monastère fût abattu, lui-même condamné à mort avec son fidèle Hesychius. On les fit chercher par toute la terre; mais, la Providence les couvrant de ses ailes, la persécution ne servit qu'à édifier un plus grand nombre d'endroits, dans lesquels le saint, fuyant de ville en ville ou de contrée en contrée, conformément à l'Evangile, donna partout successivement le spectacle de sa vertu merveilleuse.

Zénon, que l'on croit avoir été évêque de Majume, fut massacré de la manière la plus horrible, avec ses deux frères, Eusèbe et Nectable, à qui l'on ne reprochait que l'horreur qu'ils avaient de l'idolâtrie. On les prit dans leur maison où ils s'étaient cachés,

[1] Soz. p. 628.

on les emprisonna, on les flagella cruellement. Comme après cela le peuple se trouvait assemblé au théâtre, quelqu'un s'avisa de crier dans la foule que ces Galiléens sacriléges avaient abusé de la crédulité des derniers empereurs pour ruiner la religion de l'Empire. A l'instant l'assemblée se tourne en sédition; la multitude court furieuse à la prison. On en tire les trois frères; on les traîne par les rues, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, en donnant, par ces alternatives, une sensibilité toujours nouvelle à leurs blessures, en les meurtrissant même avec dessein contre le pavé, en les frappant de pierres, de bâtons, de tout ce qui tombait sous la main. Les femmes, quittant leur ouvrage, enfonçaient dans ces victimes palpitantes leurs aiguilles et leurs fuseaux. Les gens de métier et les domestiques les déchiquetaient avec la pointe de leurs outils ou de leurs couteaux. Les gens de cuisine les suivaient avec leurs chaudières, versaient sur eux de l'eau bouillante, et les perçaient de leurs broches. Après les avoir mis en pièces, et leur avoir brisé la tête, de telle sorte que la cervelle se répandait sur la terre, on les traîna hors de la ville, à l'endroit où l'on jetait les bêtes mortes. Là, on alluma un grand feu, on brûla les corps, autant qu'il fut possible dans cette fureur précipitée, et l'on mêla les os qui restaient avec ceux de divers animaux, pour qu'on ne pût les discerner. Le gouverneur de la ville, quoique païen, fut indigné de ces barbaries, et fit quelques diligences pour en punir les auteurs. Mais l'empereur le trouva si mauvais qu'il l'exila. « Est-ce une si grande affaire, dit-il en dépit de ses vains » principes d'humanité, quand un Hélléniste massacrerait dix » Galiléens [1] ? »

Mais ce fut principalement à Héliopolis, ville de Phénicie auprès du mont Liban, que les idolâtres, sûrs de la façon de penser de leur maître, abusèrent de leur crédit contre les adorateurs du vrai Dieu. Ils commencèrent par sacrifier à leur ressentiment le diacre Cyrille, qui, du temps de Constantin, avait brisé plusieurs idoles. Non contens de lui avoir ôté la vie, ils lui ouvrirent le ventre et mangèrent son foie. Mais la vengeance divine éclata sur tous ces monstres. Les dents leur tombèrent toutes ensemble, leurs langues s'en allèrent en pourriture, et ils perdirent en même temps la vue. De toute antiquité, le peuple d'Héliopolis avait été si adonné au culte de Vénus que les femmes s'y faisaient un honneur d'imiter cette impudique déesse. Le règne du pieux Constantin n'avait que suspendu le cours du mal. Il recommença sous Julien, avec d'autant plus d'emportement qu'il avait été plus gêné.

[1] Greg. Naz. Or. 3, p. 91.

Mais ces mous et obscènes Asiatiques conçurent un dépit particulier contre les vierges chrétiennes, qui leur étaient aussi odieuses qu'elles étaient différentes de leurs filles et de leurs femmes, qu'ils prostituaient par religion. Ces vierges timides, dont la pudeur eût été blessée de paraître le visage découvert, furent rasées et exposées toutes nues aux insultes publiques. Puis, ajoutant à l'infamie la barbarie la plus cruelle, on leur fendit le ventre, et on y jeta de l'orge à des pourceaux, qui mangeaient en même temps leurs entrailles. Ce honteux raffinement d'inhumanité avait un attrait particulier pour les âmes atroces de cette impudique province. Il y passa de ville en ville, et on l'exerça même à Gaze et à Ascalon, sur les prêtres aussi bien que sur les vierges. S. Grégoire de Nazianze dit que les choses allèrent à un point qu'on ne pourrait croire si l'on n'en avait une multitude de témoins oculaires [1]. L'empereur dissimulait tout. Loin de craindre sa justice, on était assuré d'avoir au moins son approbation tacite.

Aussi les plus monstrueuses vexations s'étendirent-elles d'Orient en Occident jusqu'aux provinces les plus reculées. En Gaule, un soldat, nommé Victrice, fut bâtonné pour la seule cause de la foi, puis déchiré par tout le corps avec des têts aigus, enfin condamné à avoir la tête tranchée. Le bourreau perdit subitement la vue en le conduisant au supplice. Ensuite les chaînes du confesseur tombèrent d'elles-mêmes. Personne n'osant les lui remettre, on courut en foule annoncer cette nouvelle au juge, qui se convertit et laissa le prisonnier en liberté. Il fut depuis évêque de Rouen, et travailla avec succès à la propagation de la foi sur toutes les côtes de la Belgique.

Rome ne manqua point d'avoir ses martyrs, jusque dans les premières conditions. Il n'en est point de plus célèbres que les deux frères Jean et Paul, dont les noms ont mérité place dans le canon de la messe; Jean et Janvier, prêtres; la vierge Bibiane, avec sa mère Daphrose, son père Flavien qu'on dit avoir été préfet, et Gordien, vicaire du préfet.

Sur les plaintes des idolâtres d'Alexandrie, l'empereur Julien fit venir à Antioche Artémius, duc ou gouverneur d'Egypte, odieux pour avoir brisé des idoles du temps de Constantin. Son aversion déclarée pour l'idolâtrie fut un crime irrémissible, qui le fit condamner à perdre la tête par la main du bourreau. L'Eglise l'honore entre ses martyrs le vingtième d'octobre. Quand les païens d'Egypte eurent appris sa destinée, la proscription d'un homme de ce rang qu'on leur sacrifiait leur inspira une telle audace, qu'ils pa-

[1] Or. 3.

rurent en perdre la raison, mais plus encore le sentiment et l'humanité; et ils s'abandonnèrent aux excès les plus inouïs contre tout ce qui était ou paraissait chrétien.

Le faux patriarche Georges fut la première victime de cet emportement. Il était également haï des Chrétiens et des païens. Son insatiable avarice lui avait fait commettre les plus énormes exactions : il s'associait, pour piller, avec les traitans les plus sordides; plus fertile qu'aucun d'eux en inventions et en expédiens inhumains, pour extraire la substance des peuples. Sous prétexte que l'empereur avait les droits d'Alexandre le Grand sur les maisons d'Alexandrie, que cet ancien conquérant avait toutes fait bâtir, et qui lui appartenaient en propre, Georges en faisait payer par les citoyens un loyer fort cher, et ne manquait pas de s'approprier une bonne partie de cette somme. Un trait de zèle, singulier en soi et plus étonnant encore dans un pareil pasteur, acheva de pousser à bout la fureur de ce peuple. On avait découvert, dans un endroit fort secret de la ville, une cave pleine de têtes de morts, femmes et enfans, autrefois sacrifiés au dieu Mitras. Cet étrange zélateur les fit exposer sur les places publiques, pour manifester les abominations du paganisme, et les rendre odieuses [1].

Les païens, ne pouvant souffrir cet affront, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver, et se jetèrent sur les travailleurs qui creusaient encore. Ils en blessèrent et tuèrent plusieurs, et le travail fut bien vite abandonné. La multitude idolâtre courut de là à l'église, où était Georges, qu'elle en arracha. Il semblait qu'on dût l'immoler sur-le-champ : ils se contentèrent néanmoins de l'emprisonner. Peu après ils courent de nouveau à la prison, lui écartent les jambes avec des crocs, le mettent sur un chameau, le promènent par la ville durant toute la journée, en l'accablant d'injures et de coups; puis ils le jettent dans un grand feu avec le chameau. Le désordre dura plusieurs jours, sans que le magistrat se donnât le moindre soin pour l'arrêter. Les séditieux massacrèrent une infinité de fidèles, les uns à coups d'épée, le plus grand nombre à coups de pierre ou de bâton. Ils en étranglèrent plusieurs de leurs propres mains; ils en crucifièrent quelques-uns, plus encore par impiété contre la croix que par cruauté.

Le tumulte et la discorde se mirent dans une multitude de familles, armèrent jusqu'aux frères les uns contre les autres, et contre leur propre père. La fureur et le fanatisme avaient rompu les liens les plus tendres et les plus sacrés. Les choses furent portées à un tel excès, que l'empereur en fut ou en parut très-irrité.

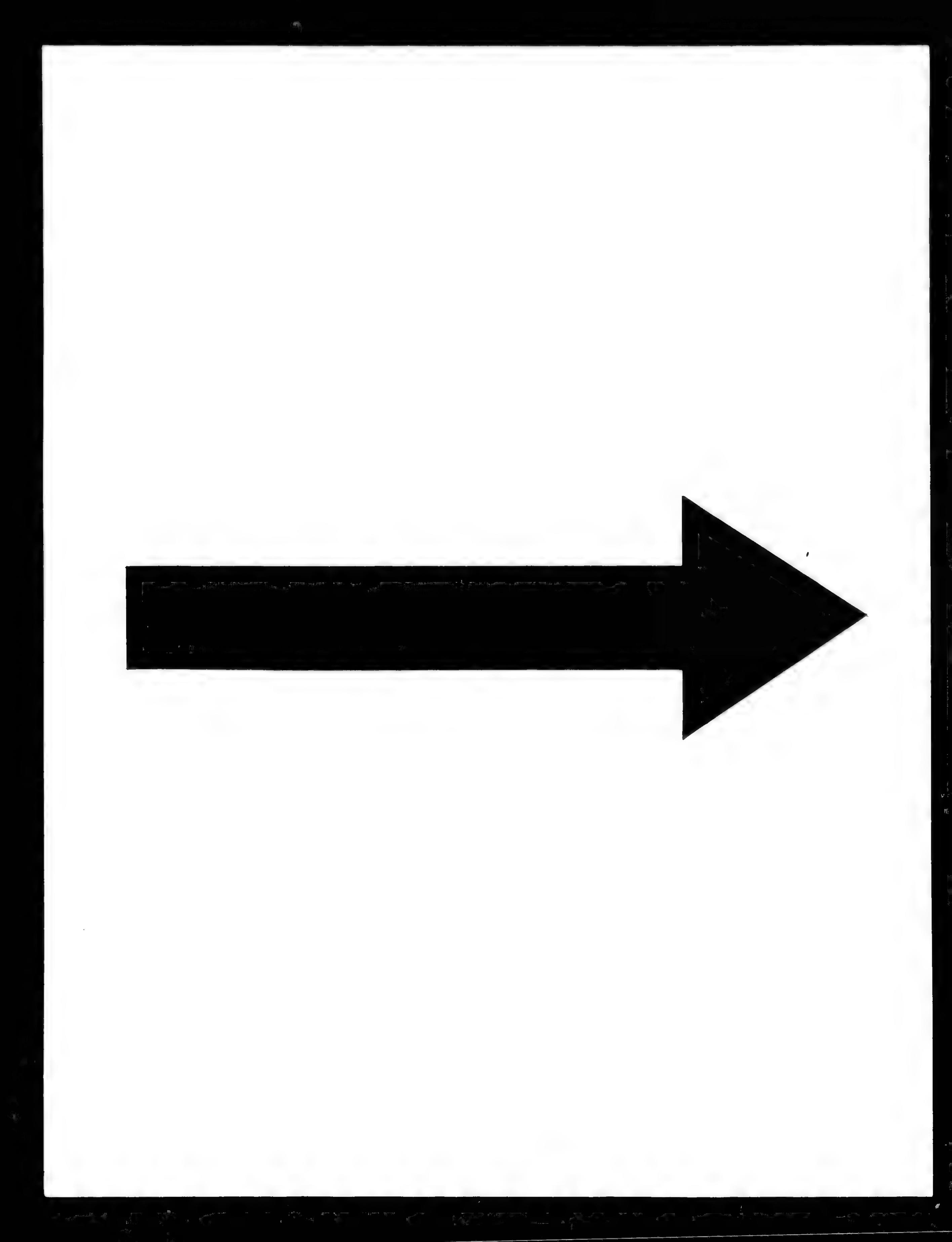
[1] Soz. v. 7.

Mais on savait à quoi s'en tenir sur ses dispositions habituelles. Tous les persécuteurs subordonnés étaient bien convaincus qu'en outre-passant ses ordres, ils n'avaient rien à craindre. Si quelque plainte parvenait jusqu'au trône de la part des Chrétiens, le prince répondait, par une ironie également impie et cruelle, que leur partage était de souffrir, que leur Dieu ne leur recommandait rien davantage.

Par suite de la même impiété, il montra une complaisance toute particulière à faire ponctuellement observer l'édit qu'il avait rendu pour enrôler dans la milice les clercs et les moines. Un disciple de S. Apollone, retiré depuis quarante ans dans le désert de la Thébaïde, ayant été ainsi engagé de force, le charitable maître, avec plusieurs autres disciples, se transporta dans la prison, afin de consoler le frère q[illegible]it détenu. Le centurion de garde survint comme ils [illegible]rrité de leur assurance, il les retint prisonniers, dans [illegible] de les enrôler tous. Mais au milieu de la nuit, un ange rayo[illegible]le lumière apparut tout-à-coup dans la prison, dont il ouvrit les portes. En même temps, un affreux tremblement de terre se fit sentir par toute la ville, et renversa la maison du centurion, dont les domestiques les plus dévoués furent écrasés sous les ruines [1]. Ce n'était plus le règne de cette aveugle idolâtrie, confondue en trop de manières depuis l'origine du christianisme, pour asservir les Romains aux caprices d'un prince, qui s'efforçait en vain de la soutenir sur le penchant de sa ruine. D'abord les gardes et les geôliers se jetèrent aux pieds des saints solitaires, et les prièrent de se retirer, en leur protestant qu'ils aimaient mieux mourir pour eux, que de résister à la divine puissance. Le centurion accourut lui-même de grand matin, avec les personnes les plus considérables, et il acheva de vaincre la charité des pieux prisonniers, beaucoup moins inquiets pour leur propre vie, que pour celle de leurs gardes, qu'ils exposaient en s'évadant. Ils se retirèrent en chantant les louanges de Dieu, et retournèrent ainsi jusqu'à leurs solitudes. S. Apollone, fameux par plusieurs autres miracles, vécut encore long-temps depuis celui-ci, et ne cessa d'édifier, avec environ cinq cents disciples, tout le pays d'Hermopole qu'il habitait.

Cependant l'empereur affecta de vouloir sévir contre la barbare émeute d'Alexandrie ; mais il se laissa facilement apaiser par le comte Julien, son oncle, qui protégait l'Egypte dont il avait été préfet, et il se contenta de publier une vive déclamation, en forme de lettre, contre les excès, dont cet écrit est une preuve convain-

[1] Pallad. Hist. Laus. c. 62.



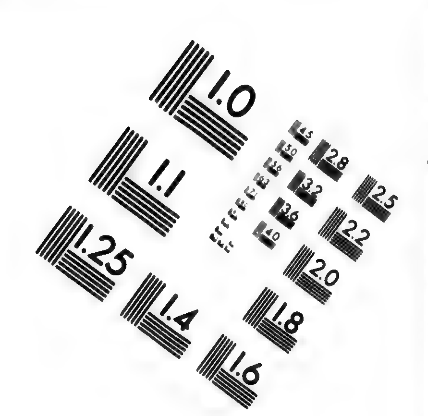
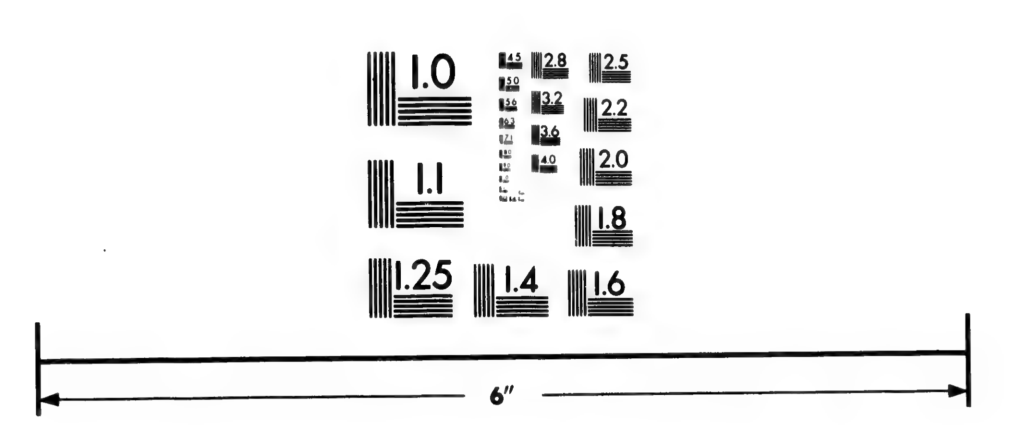


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



cante. « Quand vous n'auriez point de respect pour l'immortel » Alexandre votre fondateur, dit-il aux coupables [1], ni même pour » le grand dieu Sérapis, comment en avez-vous pu manquer à ce » point, pour les devoirs communs de l'humanité? Ne deviez-vous » pas au moins rougir de commettre les mêmes excès que vous » reprochiez à vos ennemis? » Il raconte à ce propos les sujets de plainte qu'ils avaient contre Georges, et il ajoute : « Ce scélérat » méritait, dira-t-on, le traitement qu'il a reçu. J'en conviens. Il » en méritait peut-être un plus rigoureux encore; mais vous n'en » deviez pas être les exécuteurs. Quelle indignité que des citoyens » osent déchirer un homme, comme feraient des chiens affamés, » ou comme les bêtes les plus sauvages et les plus carnassières! » A la fin de la lettre, il ordonne qu'on recueille les livres de Georges, et qu'on lui apporte à Antioche la riche bibliothèque de cet indigne évêque qui, sans presque aucune teinture des lettres, avait, comme beaucoup d'autres ignorans, la manie des livres.

Après la mort de cet intrus, S. Athanase rentra sans obstacle dans Alexandrie, environ sept ans après avoir été contraint de se cacher si soigneusement. Ce fut un nouveau triomphe que ce retour. Le peuple alla au-devant de lui jusqu'à une journée de chemin, et en si grand nombre que toute l'Egypte paraissait rassemblée. On montait sur les toits ou sur les arbres pour le voir; d'autres s'estimaient assez heureux d'entendre le son de sa voix; on croyait obtenir les faveurs du Ciel en touchant sa robe, ou seulement en se rencontrant sous son ombre. Les habitans de la capitale, comme dans les plus augustes solennités, étaient rangés par troupes, selon l'âge, le sexe et les professions diverses. Les différentes nations qui affluaient dans cette ville opulente, le centre du commerce de tout l'Orient, exprimaient, chacune dans sa langue, les mêmes chants de louange et d'allégresse. Des flambeaux sans nombre brûlaient dans tous les quartiers, avec des feux où l'on répandait en abondance les parfums les plus odorans. On fit des festins publics; on passa des nuits entières en des réjouissances également vives et innocentes. Il n'y avait que la faction du malheureux Georges qui fût réellement odieuse aux Alexandrins : on laissa si généralement rentrer les orthodoxes dans toutes les églises, que les Ariens se virent réduits à tenir leurs assemblées secrètement, dans quelques maisons écartées.

Comme S. Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari revenaient de la Thébaïde, où ils avaient été exilés par l'empereur Constance, Eusèbe, toujours attentif au bien de la religion, proposa à Lucifer

[1] Jul. Epist. 10.

d'aller trouver S. Athanase, pour aviser ensemble à la conservation et aux progrès du la foi, dont ces trois personnages, célèbres chacun à sa manière, étaient alors réputés les trois colonnes principales. Lucifer se crut plus nécessaire à Antioche, et il laissa deux de ses diacres, pour intervenir de sa part, et conjointement avec Eusèbe, dans ce qu'on pourrait faire à Alexandrie.

Athanase assembla un concile, qui ne fut pas nombreux, mais tout composé de confesseurs. On prit de sages mesures pour remédier aux maux causés par les derniers troubles, et beaucoup plus encore par le gouvernement des Ariens. Mais rien ne parut plus important à régler, que la manière de réconcilier les évêques qui avaient eu la faiblesse de souscrire au concile de Rimini. Ils se trouvaient Ariens pour ainsi dire, sans le savoir, parce que les sectaires donnaient un sens hérétique à des expressions que ces prélats avaient adoptées dans un sens tout différent. Ils protestaient, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'ils n'avaient nullement pressenti l'usage qu'on faisait de leur fatale condescendance [1]. « Nous croyions de bonne foi, disaient-ils en versant des torrens » de pleurs, que le sens répondait aux paroles. En traitant avec » des gens qui n'avaient en bouche que l'amour de la paix et de » la verité, nous n'imaginions pas qu'ils recélassent autre chose » dans leur cœur que ce qu'énonçaient leurs lèvres. La bonne opi- » nion que nous avions des méchans nous a trompés; et notre cha- » rité, trop réservée à censurer les prêtres du Seigneur, est l'uni- » que principe de notre faute. » Ils ajoutaient que, s'ils avaient relâché à la fin quelque chose de leur première fermeté, ce n'était que par la crainte qu'on ne mît dans leurs places des hérétiques pour infecter leurs troupeaux.

Le concile d'Alexandrie usa d'indulgence, de peur qu'une sévérité hors de saison ne devînt plus nuisible qu'utile à la foi. On statua que ceux qui avaient été entraînés par surprise, ou par une sorte de violence, non-seulement obtiendraient le pardon, mais conserveraient leur rang dans le clergé, en condamnant l'erreur et en renonçant à la communion des hérétiques. « Non que » l'on crût, dit S. Jérôme [2], que ceux qui auraient professé l'hé- » résie pussent être légitimement maintenus dans les fonctions » épiscopales; mais parce qu'il était constant que ceux qu'on y » maintenait n'avaient jamais été hérétiques. » Paroles qui expliquent parfaitement le fameux passage où le même Père dit en orateur, qu'après la surprise de Rimini tout le monde fut étonné de se trouver arien. Quant aux chefs du parti, le concile leur pardonna

[1] Ath. Ap. ad Antioch. — [2] Hier. in Lucif. c. 7.

sous les mêmes conditions; mais sans leur conserver leur rang clérical. S. Athanase savait, comme il nous l'apprend par ses lettres, qu'on avait déjà ordonné la même chose dans la plupart des provinces, nommément en Grèce, en Espagne, dans les Gaules, et que l'Eglise romaine approuvait cette conduite[1]. Le pape Libère, en écrivant aux évêques d'Italie, ordonnait de recevoir ceux qui étaient tombés à Rimini, pourvu qu'ils fissent profession de la foi de Nicée, et qu'ils condamnassent les chefs de la secte[2].

Outre ces points de réglement, on traita de la doctrine dans ce concile d'Egypte, et l'on ne saurait voir sans admiration avec quelle exactitude on y expose la foi catholique touchant les plus sublimes mystères, non-seulement de la Trinité déjà expliquée contre les Ariens, mais touchant l'incarnation et la rédemption. On déduit avec la même justesse les conséquences assurées qui résultent de ces principes, et qui furent attaquées depuis par les Apollinaristes et les Nestoriens: preuve irréfragable que la foi catholique, l'ouvrage de Dieu et non de l'esprit humain, fut toujours la même depuis son origine, et qu'elle ne doit rien aux inventions nouvelles ni à la succession des années. On disputa d'abord sur le terme d'hypostase; parce qu'entre les Pères du concile, quoique généralement orthodoxes, les uns n'en admettaient qu'une en Dieu, et les autres en admettaient trois. Mais on se convainquit, par des explications réciproques, que la diversité n'était que dans les mots; ceux-ci entendant par les trois hypostases, trois personnes véritablement distinguées dans l'adorable Trinité, contre les prétentions impies de Sabellius; et ceux-là, entendant l'unité de nature et de substance, par le terme d'hypostase qu'ils confondaient avec celui d'essence.

Aussitôt après le concile, S. Eusèbe partit d'Alexandrie, pour aller rejoindre Lucifer à Antioche, où ce prélat, bien différent du sage et pacifique évêque de Verceil, n'avait rien moins que réussi à rétablir la calme et la concorde. On sait qu'il y avait dans cette église, outre les Ariens, deux partis orthodoxes, les Eustathiens et les Méléciens, qui ne communiquaient point ensemble. Lucifer voulut persuader aux Eustathiens, qui n'avaient point d'évêque, de reconnaître S. Mélèce. Mais trop ardent pour tout ce qu'il voulait, et n'imaginant jamais devoir temporiser, bien moins encore attendre du secours, il prit son parti avant l'arrivée de S. Eusèbe, dont les conseils lui devenaient indispensables en des conjonctures si délicates. Il eut l'imprudence et la présomption d'ordonner sans délai évêque d'Antioche le prêtre Paulin, chef des Eustathiens.

[1] Epist. ad. Ruf. — [2] Epist. II, in Fragm. Hil.

Toutefois on n'accuse pas Lucifer d'avoir fait sans autorité cette ordination, qui fut reconnue dans la suite par le Siége apostolique. On croit qu'ayant été légat du pape Libère, il en avait reçu des pouvoirs fort amples pour l'Orient. Eusèbe, étant alors survenu, et trouvant le mal sans remède, partit incontinent pour son diocèse, sans avoir voulu communiquer avec aucun des deux partis, de peur d'augmenter le mal en se déclarant. Il eut même la discrétion de ne pas s'expliquer sur la fausse démarche de Lucifer, dont il se contenta de gémir en secret.

Toute modérée qu'était cette conduite, elle offensa vivement cet esprit ombrageux et fier, qui rompit la communion avec son saint collègue, et bientôt avec l'Eglise universelle. Il rejeta, sans nul égard, les décrets du concile d'Alexandrie, auquel Eusèbe avait eu une si bonne part, et dont il apportait la lettre synodale. Lucifer ne voulut jamais qu'on admît à la pénitence, suivant ces sages dispositions, ceux qui avaient communiqué avec les Ariens. Il n'osa néanmoins rejeter ces réglemens d'une manière formelle, parce que ses diacres venaient de les approuver en son nom. Il se contenta pour lors de les condamner par sa conduite, en observant une discipline toute contraire. Ainsi commença un nouveau schisme, qui s'étendit principalement en Sardaigne, où se trouvait le siége de ce prélat inflexible, et de là en Espagne. On ne reproche à Lucifer que cette rigueur schismatique contre les Ariens, sans nulle erreur dans la foi. Tant il est dangereux de prendre pour zèle la dureté de son humeur, et de substituer un si mauvais guide à ces douces et saintes impressions qui sont le seul principe de la vraie vertu! S. Athanase excuse, autant qu'il peut, Lucifer sur ses bonnes intentions. Soit persuasion, soit prudence, il continua de le ménager, au moins pendant tout le temps que ce génie difficile passa à Antioche, et ce temps fut long. Lucifer retourna enfin à son église de Cagliari, où il mourut huit ans après. Son schisme fut prolongé par Hilaire, diacre de l'Eglise romaine, qui était de Sardaigne, et qu'on a vu sous l'empire de Constantin souffrir pour la foi les tortures et l'exil. Celui-ci alla jusqu'à rebaptiser les Ariens, ce que son maître n'avait point fait. Mais comme il n'était que diacre, et qu'il ne se trouva ni évêques ni prêtres engagés dans sa secte, elle finit bientôt avec lui.

S. Eusèbe, en arrivant en Italie, eut la joie d'y rencontrer encore S. Hilaire de Poitiers, qui travaillait de toutes parts au rétablissement de la paix et de la religion. Guidés par le même esprit, ces deux grands hommes joignirent leurs efforts, et leurs succès furent abondans dans toutes ces contrées. C'est ce que nous ap-

prenons d'une lettre des évêques italiens à ceux d'Illyrie [1]. « Nous » sommes tous absolument d'accord, écrivaient-ils, de garder re- » ligieusement les saints décrets de Nicée, contre Arius et Sabel- » lius; et d'un consentement unanime nous avons cassé ceux de » Rimini. Nous vous félicitons d'être revenus aux mêmes senti- » mens. » On voit, par ces derniers mots, que la foi était en bon état en Illyrie, où l'impiété hérétique s'était élevée avec tant d'audace sous Photin, et avec beaucoup plus d'insolence encore et de con tagion, par les artifices d'Ursace et de Valens. La réparation du scandale n'était pas ancienne : les Eglises d'Illyrie en avaient la principale obligation à S. Eusèbe même, et au séjour qu'il avait fait dans leur sein en revenant d'Orient. S. Hilaire en apprit de lui le détail avec un plaisir inexprimable. Il combla à son tour la joie d'Eusèbe, en lui racontant avec quelle ardeur et quelle uniformité les Eglises de Gaule, aussi bien ou mieux encore que celles d'Italie, avaient rendu à leur foi tout son ancien lustre. Il lui apprit ce qui s'était passé en plusieurs conciles, et spécialement dans celui de Paris; comment l'opposition de Saturnin d'Arles venait d'échouer dans cette dernière assemblée de ses compatriotes, bien différente de celle de Béziers, d'où l'hérétique Saturnin avait pris occasion de faire exiler le zélé docteur; comment, pour la même cause d'hérésie, on y avait encore déposé Paterne de Périgueux. A ces deux Gaulois près, tous les autres étaient parfaitement irréprochables, ou n'avaient à se reprocher que des fautes de surprise, déjà même effacées par un repentir exemplaire.

Ces triomphes presque universels de la vérité avaient trop d'éclat, pour que le père du mensonge laissât les triomphateurs plus long-temps en paix. Le docteur de toute l'Eglise le plus formidable aux Ariens fut encore le plus vivement et le premier attaqué. Durant l'absence d'Athanase, l'idolâtrie et la superstition, après l'hérésie, avaient repris vigueur en Egypte, et surtout dans la capitale. Sous la protection impériale de Julien, toutes sortes de prêtres ou plutôt de profanateurs, de devins et de magiciens, s'y trouvaient rassemblés et y exerçaient des impiétés de toute espèce. Ce n'était pas seulement dans le vol des oiseaux et les entrailles des victimes ordinaires, que de sanguinaires augures cherchaient des pronostics de l'avenir. On égorgeait les enfans de l'un et de l'autre sexe, on observait leurs intestins palpitans, et l'on faisait servir leur sang aux pratiques les plus exécrables de la magie. Le saint patriarche ne s'endormait pas sur de pareilles horreurs; et les auteurs de l'abomination ne pressentaient

[1] Hil. frag. 2.

déjà que trop combien ils auraient à combattre ses efforts. Ils écrivirent sans plus tarder à l'empereur, qu'Athanase rendait seul tout leur art inutile; et que, si on le laissait en Egypte, bientôt il n'y demeurerait pas un Helléniste. Julien répondit, dans son style ordinaire, qu'un prêtre galiléen, chassé par tant d'ordres impériaux, aurait bien dû attendre un ordre nouveau et formel pour reprendre sa place. « A la vérité, poursuit-il, j'ai accordé aux » Galiléens bannis par Constance le retour en leur pays, mais » non dans leurs églises. Athanase ayant donc repris avec son » audace accoutumée le siége qu'ils nomment épiscopal, je lui » commande de sortir de la ville sans le moindre délai, sous » peine, s'il y demeure, d'un châtiment digne de sa révolte. »

En vain le peuple fidèle d'Alexandrie, au nom de toute la ville dont il formait la meilleure part, supplia le souverain, par des lettres pressantes, de révoquer sa déclaration. Il leur fit une réponse dure et méprisante; trouvant mauvais, sur toutes choses, qu'ils osassent, en quelque nombre qu'ils fussent, prendre le nom de la communauté, à l'exclusion de la partie hélléniste qu'il nomme la plus saine. « Si vous avez fantaisie, ajoute-t-il, de vous » tenir attachés aux absurdes enseignemens de vos imposteurs, » accordez-vous du moins ensemble, et sachez vous passer du » turbulent Athanase. Il est plusieurs de ses disciples, moins au- » dacieux que lui, et assez capables de repaître vos oreilles des » mêmes impiétés et des mêmes chimères. Un petit homme, tel » que celui-là, habile ou ardent en intrigues, et faisant gloire » d'exposer étourdiment sa vie, n'est propre qu'à vous engager » dans le désordre et les calamités. » Le prince écrivit en même temps au préfet d'Egypte, afin d'assurer et d'accélérer l'exécution de ses ordres. « Si, dit-il, avant les calendes de décembre, aux- » quelles on touchait, Athanase ne sort d'Alexandrie et de toute » l'Egypte, j'en jure par le grand Sérapis, vous paierez une » amende qui n'ira pas à moins de cent livres d'or. Quand vous » n'auriez rien autre chose à me mander, répondez-moi sur ce » qui concerne cet ennemi des dieux. »

Il n'en fallait pas tant au préfet pour obéir. Il le fit avec un feu et un éclat dont la cour impie dut être satisfaite. Les troupes se répandirent par toute la ville, le fer à la main; la grande église fut brûlée par les païens et par les Juifs; mille émissaires, animés par l'espoir de la récompense, cherchèrent partout Athanase, non pour le faire disparaître d'Egypte, il n'était pas à présumer qu'il osât encore s'y montrer, mais pour le mettre à mort, comme l'empereur en avait secrètement donné l'ordre. L'exécution n'était pas sans difficulté, ni même sans péril, au

milieu d'un peuple qui aimait passionnément son pasteur. Le saint prit la fuite, pour obvier à des inconvéniens plus fâcheux. Les fidèles alarmés l'environnèrent en pleurant et en gémissant. Il leur dit d'un air gai, et d'un ton d'assurance qui ne permit point de douter qu'il ne fût éclairé d'une lumière prophétique sur la mort de Julien : *Ce n'est qu'un nuage qui se dissipera bientôt*[1]. Il entra dans une barque qu'il trouva au bord du Nil, et remonta le fleuve vers la Thébaïde. On le poursuivit par la même voie, et en peu de momens on parvint presqu'à lui. Tous ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de débarquer et de s'enfoncer dans le désert. Le saint, au contraire, fit sur-le-champ retourner la barque, et reprit la route d'Alexandrie, allant au devant de ceux qui le cherchaient, *afin de montrer*, disait-il, *que celui qui nous protége est plus grand que celui qui nous persécute.* Il les eut bientôt rencontrés. On demanda à ceux qui l'accompagnaient, si Athanase était encore loin. Ils répondirent qu'il était tout proche, et qu'en se pressant on le joindrait bientôt. Les émissaires ne manquèrent pas de passer outre, en redoublant de diligence. Athanase échappa ainsi, en homme de tête; et, par cette présence d'esprit qui ne se montre jamais mieux que dans la surprise et les rencontres imprévues, il rentra dans la ville, et y demeura caché jusqu'à la mort du tyran, que le Ciel lui avait fait connaître comme prochaine.

La vengeance divine avait en effet prescrit des bornes d'autant plus courtes à la vie de ce persécuteur, que ses artifices nuisaient plus à la religion que la cruauté des Néron et des Dioclétien. Il passa encore cet hiver à Antioche, en se préparant à la guerre de Perse.

Les gens sages trouvaient cette entreprise déplacée contre des ennemis alors aussi tranquilles que redoutables, et qu'il n'était pas prudent d'irriter au commencement d'un règne, alors qu'on ne voyait pas encore tout ce qu'on avait à craindre ou à espérer du dedans. Mais Julien comptait sur ses augures, ses idoles et sa philosophie, qu'il préférait à toutes les règles de la politique. Ses charlatans l'assuraient que l'âme d'Alexandre le Grand avait passé dans son corps, et que les Perses ne tiendraient pas mieux qu'autrefois contre leur ancien vainqueur. Ce n'était plus de sénateurs, ni de généraux et d'officiers expérimentés que se formait le conseil. On n'apercevait autour du prince et par tout le palais que des aventuriers qu'il croyait aveuglément sur leurs promesses effrontées. Il fit encore venir, dans ces conjonctures, le

[1] Socr. CXI, 14.

philosophe Maxime, qui l'avait initié aux sciences occultes, c'est à-dire à la magie, et il le combla d'honneurs excessifs, ternissant autant par là la gloire de la philosophie qu'il affaiblissait le respect dû au gouvernement. Maxime en perdit la tête, et ne songea plus qu'à déployer une magnificence toute contraire à ses anciens principes. Cependant les grands ressentaient la plus vive indignation de voir un pédant affecter en toute rencontre l'égalité avec eux, et souvent même la préséance.

Ceux d'entre les faux sages qui soutenaient le mieux les apparences auprès de Julien n'avaient d'austère que les dehors et l'habit. Ils ne s'étudiaient qu'à lui fournir incessamment de nouveaux amusemens et de nouvelles voluptés, de manière que sa chasteté, vantée dans les Gaules, et toujours assez bien soutenue, à l'exception du concubinage, fournit toutefois à mille soupçons en Orient, ou du moins à de fréquentes et très-libres plaisanteries. La multitude ne pouvait se persuader que, passant la meilleure partie de sa vie avec des personnes qui n'étaient rien moins que vertueuses, il n'offrit que d'indifférens et de froids sacrifices à Vénus ou à la bonne déesse. On en faisait des risées en le voyant passer; on invectivait tout haut contre lui; on le chansonnait publiquement [1]. Durant quelque temps, il voulut user des mêmes armes, et se mit lui-même au niveau d'une populace effrénée et des plus vils satiriques. Mais enfin la patience lui échappa, et il menaça de décharger tout le poids de sa vengeance sur le peuple d'Antioche, aussitôt après la guerre des Perses.

Il y avait au bourg de Daphné une fontaine qui portait le nom de Castalie, comme celle de Delphes, et à laquelle on attribuait également la vertu de faire connaître l'avenir. Elle se trouvait, ainsi qu'un temple nommé pour cela le temple de Delphes, dans un bois sacré de dix à douze milles de circuit, tout planté de myrtes, de cyprès, de lauriers et d'autres arbres odoriférans. C'était là, comme les Grecs le contaient, que la nymphe Daphné, fuyant Apollon, avait été changée en laurier. La terre émaillée de fleurs, la fraîcheur de mille ruisseaux qui serpentaient de toutes parts, l'air embaumé par le parfum des plantes, le chant des oiseaux, l'amollissement de tous les sens, autant que l'exemple de la divinité qu'on révérait en ce lieu, portaient à la volupté et à l'oubli de la pudeur. Aussi fallait-il que quiconque fréquentait les promenades de Daphné eût quelque intrigue amoureuse, ou qu'il feignît d'en avoir. C'était une sorte d'irréligion, ou une stupidité méprisable, d'y aller sans cela.

[1] Misopog. passim.

Pour faire cesser un si pernicieux abus, le césar Gallus, bien différent de l'empereur son frère, y avait autrefois transféré les reliques du martyr S. Babylas ; et depuis onze ans qu'elles y reposaient, l'oracle était devenu muet. Toutes les victimes et les libations de Julien ne purent lui rendre la parole. Il ne la reprit un moment que pour confesser sa honte et la cause de son impuissance qu'il attribua nettement à la présence du saint. L'empereur commanda aussitôt que les Chrétiens enlevassent les reliques, dont la translation se fit avec un concours et une solennité extraordinaires. On la regardait comme un glorieux triomphe sur l'enfer. L'apostat paraissait furieux de la piété des Chrétiens, et surtout de l'assurance avec laquelle ils chantaient des cantiques contre ses idoles. Il s'emporta à quelques excès, et fit d'abord appliquer différens confesseurs aux tortures. Mais il revint bientôt sur ses pas, craignant de convenir par là de sa confusion, ou d'associer de nouveaux athlètes à la gloire du saint martyr.

On replaça les reliques dans la ville d'Antioche, à l'endroit d'où on les avait naguère tirées, et peu après, le feu prit au temple de Daphné, en consuma tous les toits, les plus beaux ornemens et l'idole qui était une statue d'Apollon d'une rare beauté. Les murailles et les colonnes restèrent tout entières, et le ravage du feu parut une démolition faite à dessein et avec précaution. Cependant l'empereur fit faire les perquisitions les plus rigoureuses, jusqu'à mettre à la question les ministres du temple et le grand sacrificateur lui-même : tant cet étrange philosophe se montrait inconséquent, et comptait peu sur ses partisans les plus intéressés, dans ce dépérissement irrémédiable de l'idolâtrie ! On aurait bien voulu pouvoir inculper les Chrétiens ou d'autres mortels, quels qu'ils fussent, mais il n'y avait pas à cela le moindre prétexte ; et tout ce qu'on put mettre en évidence, c'est que l'incendie avait commencé par le faîte de l'édifice, et que les habitans des campagnes voisines y avaient vu descendre le feu du ciel.

L'apostat, par réflexion et par une injustice inouïe, voulut absolument en rendre les Chrétiens responsables. En conséquence, il fit piller les vases sacrés de la grande église d'Antioche, et fermer généralement toutes les églises de la ville. Ce fut le comte Julien, son oncle, qui se chargea de l'expédition, avec le grand trésorier Félix, tous deux renégats comme leur maître. Il y eut des profanations des plus sacriléges, et de ces blasphèmes d'autant plus coupables qu'on y prenait le ton de la plaisanterie, et qu'ils se faisaient avec plus de sang-froid. « Voyez en quelle vaisselle » est servi le Fils du charpentier, disait Félix, tournant et re- » tournant les vases où brillait la magnificence du grand

» Constantin. » Le comte Julien les jeta par terre, s'assit dessus et commit dans l'église même des indécences indignes de son rang, en quelque rencontre qu'il eût pu se trouver. Cette fois il y eut beaucoup de martyrs; on fait surtout mention du prêtre Théodore ou Théodoret, fervent catholique. La constance de son zèle le retint dans la ville, tandis que tous les autres ecclésiastiques prenaient la fuite. Le comte le fit appliquer aux plus cruelles tortures, pour le forcer à découvrir les trésors de l'église; et comme Théodore persista courageusement à ne vouloir trahir ni son église, ni sa foi, il eut la tête tranchée.

On immola une multitude d'autres fidèles, dont on n'eut jamais une liste exacte, parce qu'on en massacra de nuit la meilleure partie. Mais on jeta leurs corps dans l'Oronte, en telle quantité que les eaux du fleuve en furent arrêtées dans leur cours. On trouva de plus dans des puits, en de profonds souterrains, et jusque dans les lieux secrets du palais, les cadavres de plusieurs Chrétiens qui avaient disparu tout-à-coup, et qui furent enfin reconnus.

On compta quelques apostats; mais il sembla que la Providence eût pris à tâche de ne pas laisser ce scandale impuni, dans un temps où l'autorité souveraine le pouvait rendre si contagieux. Théotechne, prêtre d'Antioche, et un évêque nommé Héron, ayant tous deux idolâtré, éprouvèrent l'un et l'autre, d'une manière visible, les effets de la divine vengeance. Héron fut atteint d'une maladie si affreuse et si dégoûtante, qu'abandonné absolument de tout le monde, et privé d'asile comme de soulagement, il expira au coin d'une rue. Théotechne, devenu aveugle et rongé de vers, mourut dans un accès de frénésie, ou plutôt de rage, en se déchirant de ses propres mains.

Le comte Julien eut un sort encore plus effrayant. Tout son corps ne parut qu'un ulcère. Mais l'endroit du siége éprouva une corruption plus profonde que tout le reste, et jetait une si grande quantité de vers qu'on ne pouvait l'épuiser. Pendant quarante jours qu'il vécut en cet état, on lui appliqua des oiseaux recherchés à grands frais pour attirer ces insectes dévorans au dehors. Mais ils s'enfonçaient d'autant plus, et lui causaient des douleurs affreuses en rongeant les chairs vives. Les excréments lui sortaient par la bouche, et il se faisait horreur à lui-même. Sa femme, demeurée fervente Chrétienne, et dont la piété s'était même accrue par la tentation, lui fit reconnaître dans ce châtiment la puissance divine de Jésus-Christ, l'exhortant avec les plus tendres instances à se repentir. Touché de ces discours, et plus encore de ses propres souffrances, le malade pria l'empereur de rendre

aux fidèles l'église d'Antioche; mais il ne s'attira que des railleries, et il mourut peu après. Les auteurs païens rapportent les circonstances de cette mort, telles exactement que le font les Chrétiens. Elle avait été précédée de quelques jours par celle du trésorier Félix, emporté subitement en vomissant tout son sang par cette bouche impie qui s'était rendue coupable de si affreux blasphèmes.

Ces deux morts extraordinaires parurent d'un mauvais présage à l'empereur qui, à travers ses bravades, laissa remarquer son épouvante. Dans les inscriptions publiques faites en son honneur, on lisait ces trois mots latins : *Felix Julianus Augustus.* On ne manqua pas d'en inférer que l'empereur, indiqué par le dernier mot, suivrait bientôt la destinée de ses deux ministres, désignés par les premiers.

Le terme en effet n'était pas éloigné. Mais le prince impie devait encore fournir une grande preuve à la divinité de Jésus-Christ, comme à la vérité de ses divins oracles, par sa malignité même à les décrier. Il n'aimait pas les Juifs. Mais pour causer une nouvelle peine aux Chrétiens qu'il haïssait encore davantage, il résolut de relever les restes abattus de la Synagogue, et il fit reprendre aux Juifs l'usage presque oublié de leurs sacrifices. Comme la loi leur défendait de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem, il leur offrit d'en rebâtir le temple : ce qu'ils acceptèrent avec une joie incroyable. Son principal dessein était de démentir les prophéties, tant celle de Daniel qui annonce la ruine du Temple comme irréparable, que celle du Sauveur qui porte expressément qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre. Il attira les plus habiles ouvriers de toutes les contrées, commanda des troupes de travailleurs, et commit la surintendance de l'ouvrage à Alipius, l'un de ses officiers les plus dévoués.

Les Juifs se rendaient de tous les coins du monde à Jérusalem, en triomphant et en publiant que le royaume d'Israël allait être rétabli. Pour partager la gloire de l'entreprise, leurs femmes donnaient leurs plus précieux ornemens, s'empressaient à travailler de leurs propres mains, de quelque rang qu'elles fussent, creusaient la terre qu'elles arrosaient de leur sueur, et poussaient l'enthousiasme jusqu'à la transporter dans les pans de leurs robes. On dit même que, par respect, ou plutôt par ostentation, on employa pour ces travaux des pelles et des paniers d'argent. Tout ce peuple réprouvé, couvert si long-temps d'opprobre, mais tout-à-coup relevé par la protection impériale, ne manqua pas d'insulter aux Chrétiens en mille manières. Le saint évêque Cyrille, de retour de son bannissement, entendait et

voyait tout sans s'émouvoir. Il assurait les fidèles qu'ils apercevraient bientôt quelque signe frappant de l'impuissance des hommes et de l'extravagance de leurs tentatives contre les arrêts du Ciel.

On détruisit facilement ce qui restait de l'ancien temple, jusqu'à n'y pas laisser pierre sur pierre, selon la lettre des Ecritures; on creusa avec la même facilité les fondations du nouveau. Mais sitôt qu'on eut posé les premières pierres, il survint un horrible tremblement de terre qui les vomit de son sein, et les jeta à une grande distance. On vit s'écrouler la plupart des bâtimens du voisinage, entre autres les galeries où se retiraient les Juifs destinés au travail. Tous ceux qui s'y trouvèrent furent écrasés, ou du moins estropiés. Des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et tous les autres matériaux, dont on avait fait des amas immenses [1]. Mais ce qu'il y eut de plus terrible comme de plus divin, c'est que des globes de feu, sortant de l'édifice et roulant de tous côtés avec une rapidité effroyable, renversèrent les ouvriers, les entraînèrent avec eux, les consumèrent jusqu'aux os, ou les réduisirent entièrement en cendres. Tout l'atelier, en quelques momens, demeura désert. La flamme alla trouver, et sembla dévorer avec avidité les marteaux, les pioches, les ciseaux et tous les instrumens qui étaient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu, serpentant par le milieu de la place, et jaillissant çà et là en mille rayons étincelans, brûla ou étouffa les Juifs, qu'il discernait avec une sorte d'intelligence. Ce terrible phénomène se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque Juif aperçut sur ses vêtemens des croix si bien empreintes, qu'on ne pouvait les effacer, quelque effort que l'on fît. Il parut aussi dans les airs, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étincelante de lumière. Les obstinés enfans de Jacob ne laissèrent pas que de retourner au travail, à diverses reprises; ils se rassuraient les uns les autres; ils voulaient à toute force tirer parti de la faveur du prince apostat. Toujours ils furent repoussés d'une manière également fatale et miraculeuse; en sorte que plusieurs d'entre eux, et un nombre encore plus grand d'idolâtres, confessèrent avec éclat la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême [2].

Non-seulement tous les historiens ecclésiastiques, de quelque parti qu'ils soient, catholiques, ariens, novatiens, mais les païens même, tels qu'Ammien Marcellin, tout admirateur qu'il se montre de Julien l'Apostat, rapportent unanimement ce prodige.

[1] Philo t. VII, 14. — [2] Amm. XXIII, 1.

S. Grégoire de Nazianze, S. Ambroise, S. Jean Chrysostôme, l'ont relevé publiquement peu d'années après l'événement, en présence d'une multitude d'auditeurs à qui ils le rappelaient, comme à des témoins oculaires. S. Chrysostôme en particulier ajoute que, de son temps, on voyait encore tout ouvertes les fondations creusées par les Juifs, et que cette ébauche était pour tous les spectateurs une preuve sans réplique de ce que l'impiété avait tenté et n'avait pu consommer [1].

Julien confus s'appliqua enfin à une entreprise moins désespérée. Durant tout l'hiver, il avait fait ses préparatifs pour la guerre de Perse. Il consulta les plus fameux oracles, particulièrement ceux de Delphes, de Délos et de Dodone. Tous lui promirent la victoire. Il y en eut un qui lui assura, au nom de tous les dieux ensemble, qu'ils allaient, sur les pas de Mars, lui préparer de glorieux trophées, près du fleuve qui porte le nom du plus féroce des animaux; ce qu'il interpréta du Tigre. En route, il ne cessa de faire des sacrifices, des libations, des encensemens, et d'exercer les pratiques détestables d'une homicide magie. A Carres en Mésopotamie, il fit murer les portes du temple de la Lune, après y avoir sacrifié [2]. On l'ouvrit peu après sa mort, et l'on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains violemment étendues, et le ventre ouvert. Il y avait cherché des présages de la victoire, qu'apparemment il ne croyait pas encore trop assurée après toutes les promesses de ses dieux. On découvrit, dans le palais d'Antioche, des coffres pleins de têtes de morts, des caves entières remplies de cadavres sacrifiés aux idoles, une multitude d'enfans de l'un et de l'autre sexe, disséqués pour des opérations magiques.

Tant d'horreurs, qui ne devaient lui imprimer que la crainte de la vengeance divine, lui inspiraient au contraire une aveugle sécurité. Diverses nations lui envoyèrent offrir des secours : il refusa leurs offres, en disant, avec une hauteur insensée, qu'il appartenait aux Romains de secourir les étrangers, et non d'en être secourus. Il le prit sur un ton plus haut encore avec les Sarrasins pensionnés par l'Empire, et fort mal payés. Aux plaintes qu'ils en firent, il répondit qu'un empereur belliqueux n'employait que le fer à ses desseins, et non l'or ou l'argent : ce qui leur fit prendre parti pour les Perses. C'était la même vanité ou la même extravagance dans toutes les rencontres. A un bon mot, à une sentence emphatique, à une frivole ostentation d'esprit ou de grandeur d'âme, il sacrifiait sa tranquillité, sa sûreté et celle de l'Empire.

[1] Tract. quod. Chr. sit. Deus. — [2] Theod. III, 26.

Il écrivit au roi d'Arménie qu'il eût à se tenir prêt pour le joindre avec ses troupes : mais c'était moins pour en tirer avantage que pour se vanter en sa présence, comme un grand homme de guerre, comme le favori du dieu Mars, et pour vomir mille blasphèmes contre Jésus-Christ, parce que les Arméniens professaient la religion chrétienne. Entre tous ces travers, sa manie la plus marquée consistait dans l'estime qu'il faisait des observances idolâtriques et dans ses dérisions insipides contre nos divins mystères. Il en revenait là perpétuellement, comme un esprit malade à l'objet qui l'a mis en délire. Voilà ce qui dirigeait tous les soins et les mouvemens qu'il pouvait se donner pour l'Etat. Il se hâtait, disait-il, de terminer les guerres étrangères, pour n'avoir plus d'autre affaires que d'exterminer les impies, c'est-à-dire les Chrétiens, selon son style. Il se proposait d'ériger les plus impures idoles dans toutes nos églises, et de construire un amphithéâtre à Jérusalem, pour se procurer le plaisir de voir des moines usés de pénitence, et de vieux évêques aux prises avec les lions et les ours. Mais, sans attendre qu'il pût librement exercer toute sa haine, il commença dès-lors à écraser d'impôts tous les adorateurs du vrai Dieu. Il fit imposer rigoureusement quiconque n'adorerait pas les idoles, et le tribut s'exigea de la manière la plus dure et la plus impitoyable [1].

En partant d'Antioche dès le cinquième jour de mars, il y avait laissé un gouverneur, connu pour un génie turbulent et cruel. On lui fit là-dessus des remontrances auxquelles il répondit : « Je » sais fort bien qu'Alexandre ne mérite pas un pareil gouverne- » ment; mais Antioche mérite un tel gouverneur. » En passant près Cyr, il vit une troupe de peuple assemblée à l'entrée d'une caverne. On lui dit que c'était la retraite du saint solitaire Domitius, que les peuples du voisinage venaient trouver, afin de s'édifier et d'obtenir la guérison de leurs malades. « Son état, » reprit Julien, avec une cruauté ironique, est de vivre seul; c'est » à moi de faire qu'il ne s'en écarte point. » Sur-le-champ il ordonne de boucher la caverne, où le saint resta muré, et mourut de faim. L'Eglise l'honore entre ses martyrs. A Nisibe, il fit tirer de la ville les reliques de l'illustre évêque S. Jacques, que les habitans regardaient comme leur sauve-garde. Aussi cette importante place ne tarda point à devenir la conquête des Perses.

Pendant le cours du voyage, Julien passait presque toutes les nuits à écrire. Libanius prétend que ce fut alors qu'il composa son grand ouvrage contre la religion chrétienne, que ce rhéteur

[1] Oros, l. VII, c. 30.

met au-dessus des écrits de Porphyre sur le même sujet. Il est à croire que Maxime et les autres philosophes qui suivaient l'empereur mirent avec lui la main à la plume, et que tous ces adulateurs réunirent leurs productions sous le seul nom de ce prince. Il ne nous reste de ce chef-d'œuvre de l'impiété que ce qu'en a conservé S. Cyrille d'Alexandrie, dans la réfutation qu'il en a faite. On reproduisait avec les objections de Celse, déjà mises en poudre par Origène, celles qu'Eusèbe de Césarée avait réfutées ou prévenues dans sa Démonstration évangélique.

Mais, rempli d'ailleurs de témoignages ou d'aveux honorables à la foi catholique, cet écrit de Julien fut incomparablement plus utile que nuisible au christianisme. On y reconnaît que Jésus-Christ guérissait les aveugles et les boiteux; qu'il avait délivré des possédés à Bethsaïde et à Béthanie. On n'y trouve à la vérité ces actions que petites et méprisables; mais Julien n'en conteste nullement la réalité. Pour la divinité de Jésus-Christ, on convient que les fidèles la tenaient de la première antiquité, puisqu'on tourne contre eux le reproche même de polythéisme, en ce qu'ils adoraient le Fils de Dieu comme le Père. Mais on reconnaît, en même temps, qu'ils ne prétendaient pas adorer plusieurs dieux. L'apostat ajoute néanmoins que le bon homme Jean, c'est ainsi qu'il nomme par mépris le plus sublime des évangélistes, est le premier qui ait clairement énoncé la divinité de Jésus, en voyant que cette maladie, pour continuer à nous servir des expressions de l'apostat, avait déjà gagné une grande multitude en plusieurs villes de Grèce et d'Italie. Il reproche encore aux fidèles de donner sans cesse à Marie le titre superbe de Mère de Dieu; de rendre un culte religieux aux morts, c'est-à-dire aux martyrs; et d'honorer d'un profond respect, dans la croix, l'instrument du plus ignominieux des supplices: points importans de tradition, contre les hérésies qui se sont élevées depuis ce premier âge.

Le meilleur ouvrage qui nous reste de Julien, et où sa malignité servit assez bien sa verve, c'est la satire qu'il fit des empereurs, sous le titre de Discours des Césars. Mais il ne s'y trouve de remarquable, par rapport à notre objet, que son affectation révoltante à rabaisser le grand Constantin. Les autres pièces que nous avons encore de ce prince rhéteur et sophiste, telles que ses lettres et ses discours, ne respirent que la vanité, le pédantisme et l'alliage bizarre d'une morgue philosophique avec la superstition populaire. C'était pour se donner l'air du premier des césars, que cet imitateur puéril se piquait de passer la nuit à écrire et d'employer le jour à l'administration des affaires.

Les Romains, étant entrés en Perse par l'Assyrie, y prirent quelques places, et eurent l'avantage sur un gros parti d'ennemis. En actions de grâces, Julien voulut sacrifier dix taureaux au dieu Mars. Mais neuf tombèrent morts subitement, à ce que raconte Ammien-Marcellin [1], et avant qu'on les eût frappés. Le dixième, ajoute le même auteur, rompit ses liens, et, ayant été ramené et immolé à grande peine, il ne servit qu'à augmenter la consternation des idolâtres. Cependant le roi des Perses offrit la paix à des conditions fort avantageuses pour l'Empire : Julien ne voulut pas seulement entendre les ambassadeurs. Un grand nombre de places avaient ouvert leurs portes; de toutes parts le pays était ravagé, et la terreur du nom romain répandue bien avant dans le royaume. Mais ces premiers succès avaient plus d'éclat que d'avantage. Le mal qu'on faisait à l'ennemi, en ruinant ses campagnes, devenait encore plus dommageable à l'armée romaine, qu'il mettait dans l'impossibilité de subsister dans un pays où il ne lui restait pas, comme aux Perses, la ressource des provinces plus éloignées.

L'empereur eut encore l'imprudence de quitter le voisinage des rivières, pour s'engager au milieu des terres, sur la parole de quelques transfuges. Imaginant même n'avoir plus besoin de sa flotte, il la fit réduire en cendres, sous prétexte d'ôter à ses troupes toute envie de reculer. A la vérité, son armée s'augmentait de tout ce qu'il y avait de troupes dans ses vaisseaux; mais ce n'étaient pas les combattans qui lui manquaient. Il importait infiniment davantage de faciliter la subsistance que cette augmentation de troupes allait rendre impossible. En vain se promit-on de retrouver l'abondance dans les riches provinces où l'on commençait à pénétrer. Les Perses avaient dépouillé leur propre pays; et l'on ne put s'y procurer, ni grains, ni fruits, ni fourrages; en sorte que les Romains se virent bientôt réduits aux plus dures extrémités; et, pour reculer le moment de mourir de faim, ils furent obligés de manger leurs chevaux. Cependant l'ennemi harcelait perpétuellement cette armée affaiblie et presque entièrement ruinée.

L'arrière-garde ayant été attaquée, l'empereur y courut précipitamment comme il se trouvait, sans cuirasse, et muni seulement d'un bouclier qu'il prit à la hâte. Une seconde alarme le rappelle à l'avant-garde. Les ennemis sont pourtant repoussés; et comme ils tournent le dos, Julien montre les fuyards en levant le bras et en criant aux légions de les poursuivre. Alors un dard,

[1] Amm. lib. 24, ab init. etc.

lancé sans doute à la façon des Perses par un de leurs cavaliers qui fuyaient, lui effleura le bras, et plongea bien avant entre les côtes jusque dans le foie. Il s'efforça de le retirer avec impatience, et se coupa les doigts. A l'instant il tomba évanoui sur son cheval. On l'emporta, on pansa la plaie, et après le premier appareil, il se sentit soulagé et voulait retourner au combat. Sa faiblesse l'arrêtant encore, il demanda le nom du lieu où il se trouvait [1]. On lui dit qu'il se nommait Phrygie. Comme on lui avait prédit autrefois qu'il mourrait en Phrygie, il parut frappé, et ne douta plus qu'il ne fût au moment de la mort. Toutefois il soutint son personnage philosophique, s'entretint quelque temps avec ses faux sages, touchant la noblesse des âmes et la réunion prétendue de la sienne avec les astres; puis il expira, vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin de l'année 363, âgé de trente-un à trente-deux ans; il n'en avait pas tout-à-fait régné trois.

On rapporte que, se sentant mortellement blessé, il commanda à quelques eunuques de le jeter dans la rivière, afin de cacher sa mort, et de passer pour un dieu, comme Romulus; mais que l'un d'eux divulgua ce projet et le fit manquer. Quelques auteurs ajoutent que ce prince endurci puisa le sang dans sa plaie, et le jeta vers le ciel, en disant : *Tu as vaincu, Galiléen*. Mais Théodoret n'établit ce fait que sur le bruit vague qui en avait couru, et l'historien Sozomène le donne pour un propos de peu de personnes. D'autres prétendaient, au contraire, que c'était contre le soleil qu'il avait jeté son sang, en reprochant à ce dieu, qu'il avait tant honoré, son ingratitude et son injuste prédilection pour les Perses. Tout ce qu'on peut inférer de certain, c'est que l'apostat ne donna en mourant que des marques d'obstination dans son impiété.

Il n'est point de prince dont on ait plus diversement parlé que Julien. Les païens l'ont élevé jusqu'aux nues, et quelques Chrétiens l'ont peut-être excessivement rabaissé. Cela tient, indépendamment de l'opposition d'intérêts entre ces juges divers, à ce que Julien avait en effet un de ces caractères équivoques et faux, qui sont très-difficiles à saisir. Il faisait parade d'une élévation d'âme égale ou supérieure à celle des plus illustres philosophes, et tombait dans les superstitions les plus ridicules. Il se vantait d'avoir quitté le christianisme par force de raison, et se livrait sans réserve aux plus absurdes extravagances du polythéisme. Il affectait un mépris extrême pour les fidèles, et les proposait pour modèles à ses pontifes. Il voulait passer pour humain, bienfaisant, doux et modéré, avare du sang

[1] Philost. VII, 15.

même le plus vil, et il projetait de ne plus garder de mesures avec les Chrétiens qui formaient la meilleure partie de l'Empire, et d'égaler l'empereur Dèce dans sa fureur contre eux, s'il ne pouvait le surpasser. Il choisissait même, dans toutes les religions, les victimes de ses sacrifices homicides et de sa détestable nécromancie. Ainsi, malgré sa vaine ostentation de bienfaisance, on a cru assez généralement qu'il était né cruel, et qu'il n'avait pris quelque empire sur ses penchans que par son étude à les contraindre sous le règne de Constance, afin de se conserver la vie. On ne peut néanmoins disconvenir que cet homme singulier n'eût des qualités dignes d'éloges. Mais il y mêlait des défauts et des vices qui le font blâmer de toute personne raisonnable. Nous ne nous sommes arrêtés qu'à ceux qui touchent notre objet, sans nous appesantir sur son caractère. C'est par la suite de ses actions que nous le laissons enfin juger au lecteur.

Après sa mort, les principaux officiers de l'armée se rassemblèrent, et déférèrent unanimement l'empire à Jovien. Il fallait que ce commandant des gardes impériales, par ses qualités personnelles, eût acquis une extrême considération, puisque son grade n'était pas, à beaucoup près, le plus proche du trône. On lui connaissait en effet, outre un courage à toute épreuve, un génie fécond en ressources, qui le rendait bien nécessaire dans la position où l'on se trouvait. Sa figure auguste semblait seule annoncer sa destination. Il était d'une si haute stature, qu'on ne put d'abord trouver un habit impérial qui lui convînt; gros à proportion, bien fait et de bonne mine. Toujours une joie noble était peinte sur son visage, avec cette sérénité inaltérable qui annonce une âme supérieure à tous les embarras ; et il se trouvait à l'âge de trente-deux ans, c'est-à-dire au période de la vie où ces dons de la nature brillent dans toute leur splendeur. Il était bienfaisant, d'un caractère ouvert, d'un commerce doux et facile, facétieux même avec ceux qui l'approchaient. Mais ce qui importait surtout à l'Eglise, il avait une foi pure, et une fermeté à lui tout sacrifier.

Peu après son élection, on dressa un trône à la tête de l'armée, et on l'y fit monter, revêtu de la pourpre, en le proclamant auguste et césar tout ensemble. Aussitôt, et sans plus de politique : « Comme je suis Chrétien, dit-il avec la franchise qui lui était na- » turelle, je ne puis commander aux soldats de Julien, s'ils demeu- » rent attachés à ses erreurs. Une armée, abandonnée du Dieu » seul véritable et puissant, ne pourrait qu'être la proie des Bar- » bares. » Les soldats s'écrièrent tous d'une voix : « N'appréhen- » dez rien, seigneur ; vous commandez à des Chrétiens. Les plus » âgés d'entre nous ont été instruits par le grand Constantin ; les

» autres par ses fils. Julien a régné trop peu de temps pour affer-
» mir l'impiété dans ceux mêmes qu'il a séduits. »

L'empereur ne pensa plus qu'à sauver des troupes qui se montraient si dignes de ses soins. Sa religion et sa foi en la Providence ne furent pas trompées. Après quelques jours de marche, les Romains faisant bonne contenance devant les Perses, le roi, contre tout espoir, leur envoya offrir la paix. A la vérité, les conditions n'étaient pas fort avantageuses. Mais l'armée romaine, manquant absolument de vivres, allait infailliblement périr, et l'on conclut une trêve de trente ans.

Avant qu'on eût pu recevoir des nouvelles de ce qui s'y passait, le bruit de la vengeance divine sur Julien se répandit d'une façon merveilleuse par tout l'Orient. Dans le temps du combat où il périt, un pieux grammairien d'Antioche s'entretenait avec le sophiste Libanius, avec qui des talens distingués le liaient particulièrement. Celui-ci, le plaisantant sur le christianisme, lui demanda : *Que fait à présent le Fils du charpentier? — Il fait un cercueil pour son plus grand ennemi*, répondit le grammairien d'un ton prophétique, que la nouvelle de l'événement justifia bientôt [1]. Dans l'Osroène, à plus de vingt journées du camp de l'Apostat, le fameux solitaire S. Julien-Sabas, alarmé des menaces de ce prince contre l'Eglise, s'efforçait depuis dix jours d'en détourner l'effet, en priant continuellement et en versant des torrens de larmes. Tout-à-coup ses disciples lui virent prendre un front serein, et changer même son air habituel de gravité et de componction, en une gaîté fort extraordinaire. Ils lui en demandèrent la raison, et il leur répondit : « Il est étendu sans vie, le » sanglier féroce qui ravageait la vigne du Seigneur. » On sut peu de temps après que Julien était mort au jour et à l'heure que le saint l'avait annoncé [2]. Le jour même de cette prédiction, Didyme l'aveugle, dans sa retraite d'Alexandrie, se sentant extrêmement chagrin pour la même cause que S. Sabas, passa la journée entière en oraison, sans vouloir prendre aucune nourriture. L'accablement de sa tristesse l'assoupit enfin ; et il vit en songe des chevaux blancs fendant les airs, et montés par des cavaliers qui criaient : « Dites à Didyme qu'aujourd'hui à sept heures Julien a été tué : » lève-toi, Didyme, prends désormais ta nourriture avec joie, et » fais savoir ce qui t'est révélé à l'évêque Athanase. » Didyme marqua le jour du mois et de la semaine, et jusqu'au moment précis de la révélation, qui était la septième heure de la nuit, comme on la comptait anciennement, c'est-à-dire une heure après minuit. Tout se vérifia avec la plus grande exactitude [3].

[1] Soz. VI, 3. — [2] Philost. c. 20. — [3] Pallad. Laus c. 4.

Mais, sur la première parole de cet illustre aveugle, personne ne fit difficulté de croire. C'était un prodige de génie, et il n'avait pas moins de piété. Ayant perdu la vue dès l'âge de quatre ans, il ne laissa pas, en écoutant les bons maîtres, que d'apprendre parfaitement la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la philosophie de Platon, d'Aristote, les plus hauts principes des mathématiques, les corollaires même les plus éloignés de leurs élémens, tels que la musique et l'astronomie que les Anciens nommaient harmonique. Il s'appliqua beaucoup plus encore à la science de la religion, comme on en peut juger par son traité du Saint-Esprit contre les Macédoniens, qui nous reste en latin, de la traduction de S. Jérôme. Il composa beaucoup d'autres ouvrages, qu'il dictait en notes à différens secrétaires. Il ne possédait pas seulement toutes les parties des saintes Ecritures, mais tous leurs interprètes célèbres, particulièrement Origène, dont tous les immenses écrits lui étaient familiers, et qu'il ne se lassait pas d'exalter, en disant que ses censeurs ne l'entendaient point. Sa mémoire était comme un livre où ce qu'il avait une fois entendu demeurait imprimé d'une manière ineffaçable. Il se rendit, en un mot, si bon théologien, qu'on lui confia la fameuse école de l'église d'Alexandrie, comme au maître le plus capable qu'on eût pu trouver dans un si bel âge pour les sciences et les vertus ecclésiastiques. Ce choix plut infiniment à S. Athanase. Didyme ne se rendit pas moins recommandable aux grands prélats d'Occident, tels que S. Hilaire de Poitiers et S. Eusèbe de Verceil, tant par son éminente vertu que par son opposition constante aux Ariens et aux autres hérétiques de son temps. Quand S. Antoine vint au secours de la foi catholique à Alexandrie, il rendit jusqu'à trois visites à ce grand homme. Un jour il lui demanda s'il n'avait point de regret d'être privé de la vue. Didyme eut quelque honte d'avouer ce qui en était. Comme il ne répondait rien, S. Antoine lui fit la même question une seconde et une troisième fois. Enfin Didyme avoua ingénument que cette privation ne lui était pas peu sensible. « Je » m'étonne, reprit le saint, qu'un sage tel que vous regrette l'avan- » tage de la vue, dont les moucherons, les fourmis et les plus vils » insectes sont doués aussi bien que l'homme ; au lieu de vous » réjouir de la faculté de voir et de posséder l'Etre suprême, que » nous ne partageons qu'avec les âmes saintes et les bienheureux » anges. Il vaut incomparablement mieux voir de l'esprit que » de ces yeux charnels, dont un seul regard peut, dans un mo- » ment, nous exclure à jamais de la vision béatifique de la lumière » éternelle. »

Après les prédictions sorties de tant de bouches respectables,

on ne douta point que la droite du Seigneur ne se fût enfin déployée. Mais quand la nouvelle en arriva du camp à Antioche, nul des fidèles ne mit de bornes à sa joie. Autant les dernières menaces de l'Apostat y avaient causé d'alarmes, autant on s'empressa, dans toutes les églises, de rendre de dignes actions de grâces au vrai Dieu. Ce ne furent que pieuses réjouissances, qu'innocens festins dans tous les quartiers de la ville. Le peuple s'écria dans ses premiers transports : « Où sont vos promesses, aruspices menteurs, impudens sophistes? L'Eternel a vaincu; le Christ triomphe du mensonge et de l'impiété. » Mais quand on eut retrouvé dans le palais les amas effroyables de cadavres, toutes ces têtes d'hommes, de femmes et d'enfans, employées, comme on l'a vu, à d'infernales observances; alors l'empereur, parricide de ces Romains dont il se disait le père, ne parut plus qu'un monstre digne de l'exécration publique.

S. Grégoire de Nazianze composa presque sur-le-champ deux longs et sublimes discours, afin de ramener tous ces mouvemens au Seigneur, et de lever entièrement le scandale que peut causer la prospérité passagère des méchans. On ne saurait montrer, d'une manière plus énergique, ni plus véritablement éloquente, combien fut insensé le dessein d'abolir le christianisme, et plus encore de contrefaire cette œuvre du Dieu trois fois saint, comme l'Apostat se l'était proposé dans son chimérique hellénisme. Grégoire de Nazianze parle, dans ses deux discours contre Julien, avec cette force qu'employaient les prophètes, lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois impies. Son unique but était de défendre l'Eglise contre les païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur. Le Ciel venait de donner des marques si éclatantes de sa vengeance contre Julien, que le saint docteur était autorisé à représenter au naturel cet ennemi de Dieu. Si, en même temps, ce Père, si orthodoxe, exalte l'empereur Constance, hérétique et persécuteur, la cause en est dans le contraste que forme l'Apostat impie qui lui avait succédé immédiatement, avec un prince chrétien assez bien intentionné, selon quelques autres Pères, mais entouré sans cesse des plus habiles séducteurs, plus faible ou plus ignorant que méchant, et plutôt trompé sur la personne de S. Athanase qu'ennemi de sa doctrine. On doit, on ne peut qu'admirer dans les discours de S. Grégoire de Nazianze contre Julien, outre son éloquence et ses talens ordinaires, un amour sincère de la religion, ainsi qu'une piété revêtue de tous les charmes de l'esprit et du sentiment.

Il s'était depuis long-temps exercé à cette sainte étude avec son

ami Basile dans les solitudes du Pont, où ils ne consacrèrent leurs plus belles années qu'à la pratique du bien et à l'étude des bonnes lettres. Grégoire venait d'être ordonné prêtre, comme malgré lui. Il n'avait jamais envisagé qu'avec effroi la sainteté et la capacité requises pour le sacerdoce, quoique l'Eglise eût un si grand besoin de ministres semblables à lui, contre une infinité d'ennemis et d'enfans dénaturés qui déchiraient son sein. Le père de l'humble docteur n'ignorait pas ses alarmes; mais, de concert avec les plus sages et les mieux intentionnées de ses ouailles, auxquelles applaudissait tout le troupeau, il crut que cette défiance de soi-même était une raison de plus pour accélérer l'ordination. Le fils céda à la première impression du respect paternel, et à l'empressement de ses concitoyens. Mais revenant, peu de jours après, sur cette condescendance peu méditée d'abord, et se représentant plus vivement que jamais la pesanteur de sa charge, il retourna dans la province du Pont auprès de son ami. La réflexion le ramena cependant à Nazianze pour la fête de Pâques, dans la crainte de chagriner son père, et de résister, comme Jonas, à l'ordre du Ciel : c'est ainsi qu'il s'en exprimait.

Basile était allé vers le même temps à Césarée sa patrie, et il se trouva présent à la mort de l'évêque Dianée. Eusèbe son successeur, encore peu versé dans les connaissances qu'exige l'épiscopat, y voulut suppléer, en s'attachant Basile, qu'il fit prêtre, et qui n'avait pas moins d'appréhension du saint ministere que son ami Grégoire. Mais il se soumit comme lui, à cause des besoins de l'Eglise. Il ne s'attendait pas à ce qu'entre ses épreuves, une des plus rudes serait le refroidissement du prélat à qui il était si nécessaire. Ce fut précisément parce qu'il y avait dans Basile un mérite supérieur à son rang subalterne, contraste qui cause souvent du déplaisir à celui qui occupe la première place, que commencèrent, à ce qu'on pense, les mécontentemens et les mauvais procédés d'Eusèbe. Il parut jaloux du crédit et de la haute estime qu'attiraient à un simple prêtre son éloquence et sa vertu. Les moines, qui déjà regardaient Basile comme leur maître et leur chef, ne manquèrent pas de se déclarer pour lui; et ils entraînèrent la partie la plus nombreuse ainsi que la plus distinguée des fidèles. Les choses en vinrent à un tel point, qu'il y aurait eu schisme, sans la modestie et la prudence du saint prêtre. Il prit le parti de se dérober à un peuple dont il ne pouvait plus contenir l'attachement excessif. Voilà pourquoi nous voyons qu'assez peu de temps après avoir reçu le sacerdoce, il se retira de nouveau dans le Pont avec Grégoire de Nazianze. Là son zèle ne fit que changer d'objet. Ne pouvant, surtout depuis la grâce de sa consé-

cration, demeurer oisif, il s'appliqua à cultiver la plus digne portion de la vigne du Seigneur, en conduisant dans les sentiers de la perfection une multitude d'âmes privilégiées et rassemblées dans des maisons régulières, en les formant par ses exemples, et en leur traçant ces règles sages qui bientôt se transmirent de toutes parts, et qui le font justement passer pour le Père des cénobites de l'Orient.

Cette sainte profession et tous les exercices de la piété chrétienne reprirent sous Jovien la faveur qu'ils méritaient. Il ne rendit pas seulement les immunités et les pensions aux clercs et aux autres personnes consacrées à Dieu ; mais il rétablit généralement et sans délai tout ce que le grand Constantin, avec les plus pieux de ses fils, avait ordonné en faveur du christianisme, et que Julien avait aboli. Du pays même des Perses, il écrivit aux gouverneurs des provinces, pour l'exécution de ce dessein, et il attribua dans ses lettres les derniers malheurs des armes romaines aux impiétés qu'il s'empressait de faire cesser. Sitôt qu'il eut le pied sur les terres de l'Empire, il publia un édit en règle, pour le rappel des évêques bannis, soit par Julien, soit par Constance ; il commanda, de toute son autorité, que les églises fussent rendues à ceux qui avaient conservé la foi de Nicée, et il écrivit en particulier à S. Athanase, qu'il regardait comme le principal défenseur de la bonne doctrine, pour apprendre de lui ce qu'un vrai fidèle est obligé de croire [1].

Toujours attentif à servir l'Eglise, Athanase avait déjà repris ses fonctions, sur la garantie prophétique du vertueux Didyme. Aussitôt qu'il eut reçu la lettre du pieux empereur, il convoqua les évêques de sa dépendance ; puis il fit réponse, au nom de tous les prélats de l'Egypte, de la Thébaïde et de la Libye. Dans cette instruction, il part, à son ordinaire, du fondement inébranlable de la foi chrétienne, et ne propose autre chose à croire que le symbole de Nicée, qu'il insère tout entier dans sa lettre, de peur des copies falsifiées que l'on faisait courir. « Sachez, ajoute-t-il [2], » religieux empereur, que telle est la doctrine des apôtres, établie » dans toutes les églises, dans celles d'Espagne, des Gaules et des » îles Britanniques ; dans toute l'Italie et la Campanie ; dans la » Dalmatie, la Mysie, la Macédoine et la Grèce entière ; en Afri» que, en Sardaigne, en Chypre, en Crète, en Pamphilie, en Lycie » et en Isaurie ; par toute l'Egypte et la Libye, le Pont, la Cappa» doce et les pays voisins ; enfin dans toutes les églises orientales, » excepté un petit nombre qui suivent les erreurs d'Arius. Nous

[1] Soz. VI, 3. — [2] Ath. t. 1, p. 245.

» connaissons, par leurs œuvres, la foi de toutes ces églises, et » nous en avons la profession formelle dans leurs lettres. Or, le » petit nombre de ceux qui rejettent cette croyance ne saurait » fonder un préjugé raisonnable contre le monde entier. »

On voit, par ce monument, que l'arianisme ne fut jamais aussi étendu qu'affectent en toute occasion de l'insinuer les ennemis de la visibilité de l'Eglise. C'est donner autant d'atteinte à la vraisemblance et au sens commun qu'à cette divine prérogative, que de concentrer la saine doctrine, durant des temps si considérables, dans la profession obscure du petit nombre des fidèles. Il n'était pas possible que, pendant deux à trois ans qu'avait régné Julien, neutre d'ailleurs entre les Chrétiens orthodoxes et les hérétiques, une secte, supposée plus nombreuse que l'Eglise même de Jésus-Christ, sans qu'on en puisse alléguer de raison, eût été réduite au point où S. Athanase la représente à Jovien. Il est vrai néanmoins que sous cet empereur elle commençait à s'affaiblir extrêmement; mais comme toutes les nouveautés profanes, par l'effet de ses variations interminables, et par ses divisions intestines qui augmentaient de jour en jour. Les Ariens purs étaient enfin devenus souverainement odieux aux Semi-Ariens qui se rapprochaient insensiblement des prélats orthodoxes, et que nous verrons bientôt s'y réunir tout-à-fait. Cependant l'Eglise, avec toute sa douceur et son indulgence pour leur faiblesse, ne relâchait rien de sa rigueur contre la nouveauté. Son digne organe en ce point, comme dans ses sentimens contre l'arianisme rigoureux, Athanase, sans ménagement pour les Semi-Ariens ou Macédoniens, qui attaquaient déjà la divinité du Saint-Esprit, ne la soutint pas moins fortement que celle du Sauveur dans son épître même à Jovien.

L'empereur, enchanté de l'écrit, voulut voir l'écrivain même, et s'instruire à fond dans ses doctes entretiens. Ce prince, aussi sensé que pieux, sentait tout l'usage qu'il pouvait faire d'un pareil maître, au milieu de tant de sectaires. Ils infestaient principalement les provinces voisines de la cour et y abordaient sans cesse de toutes les autres, dans le dessein de pervertir le nouvel empereur, comme ils avaient égaré Constance. Il écrivit une seconde lettre à l'évêque d'Alexandrie, pour le presser de le venir joindre à Antioche, où il s'était arrêté à son retour de Perse.

Les bontés du souverain réveillèrent la jalousie des sectaires. La cabale arienne fit pareillement venir d'Alexandrie, avec quelques autres hérétiques, le prêtre Lucius, leur chef, si déjà il n'en avait été ordonné évêque. Ils se présentèrent à l'empereur, comme il sortait de la ville, pour faire parade de leur grand nombre,

et pour afficher une grande ostentation de zèle et de religion. Ils se jetèrent à ses pieds avec tout l'artifice d'acteurs bien exercés dans leur rôle et lui demandèrent un évêque tous ensemble à grands cris. Le prince, qui n'était pas prévenu, répondit avec simplicité, qu'il avait déjà donné ses ordres pour le rétablissement d'Athanase, et que ce digne pasteur reparaîtrait bientôt dans son église. « Ah! seigneur, reprirent-ils, il a été chassé par l'empereur Constance et par le grand Constantin. » Un homme de guerre, avec ce zèle prompt et ingénu qui est ordinaire à sa profession, prit la parole et dit : « Je vous prie, seigneur, de vous défier de ceux qui » vous parlent. Ce sont les restes du parti de George le Cappado- » cien, qui a désolé la ville d'Alexandrie et toute la province. — » Ne me parlez pas contre Athanase, reprit Jovien. Des accusa- » tions de vingt ans, pour cette seule raison, devraient être ou- » bliées; je sais d'ailleurs pourquoi et comment il fut accusé. »

Ils revinrent plusieurs fois à la charge, et ils avancèrent un jour que si Athanase retournait à son église, la ville était perdue. « Je » m'en suis néanmoins informé très-soigneusement, repartit l'em- » pereur : il est orthodoxe, et il instruit bien son peuple. — Il est » vrai, répliquèrent-ils : ce qu'il dit est bon; mais il a de mauvais » sentimens dans l'âme. — Puisque vous convenez, reprit l'empe- » reur, qu'il ne dit et n'enseigne rien que de bon, cela suffit. C'est » à Dieu de scruter les cœurs; nous autres hommes, nous devons » nous en tenir aux paroles[1]. — Seigneur, dirent encore les » Ariens, il nous appelle hérétiques et novateurs. — C'est son de- » voir, répondit l'empereur, comme le devoir de tous ceux qui » veillent à la conservation de la saine doctrine. » Lucius voulut insister; mais le prince, qui avait l'humeur facétieuse, finit par une plaisanterie. « Lucius, lui dit-il, comment êtes-vous venu? — » Par mer, seigneur, répondit-il, et au milieu des plus grands dan- » gers. — Eh bien! de peur des mêmes périls, dit l'empereur, re- » tournez par terre. »

Pendant le séjour de Jovien à Antioche, il s'y tint un concile. Nous ne voyons pas que S. Athanase y ait assisté, soit qu'il ne fût point encore arrivé, soit qu'il eût craint, en y prenant part, de se déclarer contre le parti de Paulin. Cette assemblée fut composée de vingt-sept évêques de diverses provinces, entre lesquels on s'étonnerait de retrouver le fameux Acace de Césarée, si l'on n'était accoutumé à voir ces zélateurs de secte se faire une foi complaisante et presque toujours conforme à celle de la cour. C'était

[1] Soz. VI. 5.

S. Mélèce qui présidait au concile, dont les décisions dogmatiques déplurent à la communion de Paulin, comme favorisant, à ce qu'elle prétendit, les opinions semi-ariennes et macédoniennes. Elles sont néanmoins exactement catholiques. On y établit même la consubstantialité. Mais le mot de semblable en substance s'y trouve, en explication du consubstantiel; et l'on n'y dit rien de la divinité du Saint-Esprit. Ce qu'on infère des reproches, peut-être outrés, d'un parti jaloux, c'est qu'un assez bon nombre de ceux qui communiquaient avec S. Mélèce et son concile étaient encore soupçonnés de regarder le Saint-Esprit comme une créature, quoiqu'ils ne professassent plus d'erreur touchant le Fils de Dieu. Pour S. Mélèce lui-même, qui craignait apparemment d'émouvoir les esprits sur trop d'objets à la fois, et pour la partie du peuple qui lui était attachée, ils avaient une croyance également sûre touchant les trois personnes divines.

De leur côté, ils accusèrent Paulin des erreurs de Sabellius, et d'Apollinaire, qui commençait à faire du bruit : tant il est dangereux que les partis opposés, même entre les gens de bien, ne se tiennent pas dans les bornes de la modération, ou seulement de l'équité! S. Athanase avait, à ce sujet, écrit d'Alexandrie à l'évêque Paulin, qui profita du voyage du saint patriarche à Antioche, pour se justifier dans l'esprit d'un prélat, dont l'estime entraînait celle de toute l'Eglise. Il lui donna une confession de foi écrite de sa propre main, où il reconnaissait trois hypostases, c'est-à-dire trois personnes distinctes en Dieu, et une seule substance, qu'il appelle aussi hypostase. Mais on voit, par les explications qu'il ajoute, que ce terme, encore équivoque, signifiait tantôt essence ou nature, et tantôt personne, selon les endroits où on l'appliquait. Pour ne laisser aucun nuage sur sa doctrine, Paulin anathématisa d'une manière précise, et ceux qui rejetaient le symbole de Nicée, ou ne confessaient pas la consubstantialité du Père avec le Fils, et ceux qui faisaient du Saint-Esprit une créature, enfin Sabellius, Photin, et généralement toute hérésie. Il déclara plus spécialement encore, contre Apollinaire, qu'il n'attribuait point au Sauveur, comme ce nouvel hérésiarque, un corps humain, sans sentiment propre et sans entendement, c'est-à-dire sans une âme humaine.

Tel fut l'emploi que S. Athanase fit de son temps pendant son séjour à Antioche. L'empereur le renvoya gouverner paisiblement son troupeau, et conserva la plus haute idée de sa capacité comme de sa vertu. Il partit incontinent lui-même, impatient de combler à Constantinople la publique allégresse, qui allait se convertir au contraire en un deuil accablant. A Dadastène, sur les

confins de la Galatie et de la Bithynie, il rencontra les sénateurs que la capitale envoyait au-devant d'un maître si cher. Mais la nuit du seize au dix-sept de février on le trouva mort dans son lit. La plupart des auteurs disent qu'il fut suffoqué par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre pour l'échauffer. C'est ainsi que cet excellent empereur, âgé seulement de trente-deux ans, replongea l'Eglise dans les alarmes et la consternation, par une mort soudaine et prématurée, après un règne de moins de huit mois.

On lui donna cependant un successeur non moins renommé que lui pour son généreux attachement au christianisme. Ce fut Valentinien, fils de Gratien, comte d'Afrique, né à Gibales en Pannonie, l'an 321, et illustré, comme on l'a vu, sous l'empire de Julien, par l'éclatante confession qui le fit exiler. On le revêtit solennellement de la pourpre, dans la ville de Nicée, dix jours après la mort de son prédécesseur, c'est-à-dire le 26 du même mois de février de cette année 364. Avec un courage à toute épreuve, il avait un esprit juste et pénétrant, l'air et les manières agréables, beaucoup de grâce et de facilité à s'énoncer. Il était sincèrement attaché à la foi catholique, et assez pieux pour s'être fait baptiser sans attendre le déclin de sa vie, suivant l'abus encore assez commun de son temps. Les vrais fidèles attendaient une puissante protection d'un prince annoncé par de si heureux présages ; mais ils ne furent pas long-temps à se détromper. Sitôt qu'il fût sur le trône, il se livra, d'une manière exclusive, aux soins purement temporels de l'administration. Il se fit même, de cette réserve, une règle de conduite, qui avait quelque chose de bon dans son principe, mais qu'il poussa infiniment trop loin. Extrêmement frappé des inconvéniens de la méthode que l'empereur Constance avait si malheureusement suivie, de s'ingérer dans les conférences des docteurs et les décisions des conciles, dans tout ce qu'il y avait de plus spirituel et de plus sacré, il donna dans l'excès tout contraire, assez analogue à son caractère d'indifférence, et il ne s'employa presque jamais à ce qui intéressait la religion.

Mais le plus grand dommage qu'il lui causa, ce fut sans doute d'associer à l'empire son frère Valens : ce qu'il exécuta le 28 mars, un mois seulement après sa propre élévation. Toutefois, au moment de se donner un collègue, il reçut un avis qui aurait bien dû le tenir en garde contre le sentiment aveugle de la nature. Comme il délibérait sur le choix, Dagalaïfe, homme de tête et d'autorité, qui commandait la cavalerie, et qui avait beaucoup influé sur l'élection de Valentinien, lui dit avec franchise : « Si vous » aimez votre famille plus que l'Etat, vous avez un frère ; si vous

» préférez l'Etat à votre famille, cherchez la personne la plus capable de le bien conduire. » La voix de la nature l'emporta : il partagea l'empire avec son frère, qui, à la vérité, n'était pas sans mérite. Sa figure même en annonçait beaucoup au-delà de la réalité, et quoiqu'il fût borgne, il fallait l'envisager de fort près, pour apercevoir ce défaut. Valentinien lui confia les provinces orientales, et se réserva l'Occident, avec l'autorité principale, ou le droit général d'inspection sur tout l'Empire.

Milan était le siége où, depuis l'élévation de la famille de Constantin, les empereurs d'Occident fixaient leur demeure. Valentinien, en y arrivant, trouva la chaire épiscopale occupée par l'Arien Auxence, qui n'était suivi que de la moindre partie du peuple. Les orthodoxes, en beaucoup plus grand nombre, ne voulaient point absolument communiquer avec ce loup perfide, déguisé en pasteur. Ils s'assemblaient en d'autres églises, soutenus par S. Hilaire de Poitiers et S. Eusèbe de Verceil, qui se trouvaient encore ensemble en Italie pour les intérêts de la foi.

L'empereur, en cette rencontre, oublia sa maxime de ne se mêler jamais des affaires de religion. Ami de tout genre de paix et de concorde, et prenant peu d'intérêt au triomphe de la foi, quand il lui devait coûter quelque travail ou quelque souci, il ne laissa pas que de faire tenir une conférence entre Auxence et Hilaire, en présence de quelques autres prélats. Auxence, qui n'était point en état de se mesurer avec un tel antagoniste, eut, à son ordinaire, recours au stratagème et à la fourberie. Il confessa, en termes exprès, *le Fils vrai Dieu :* mais il faisait tomber, par une parjure et misérable subtilité, la qualification de *vrai* sur le nom de Fils, et non sur celui de Dieu ; de sorte qu'il entendait que le Fils était véritablement Fils, et non véritablement Dieu [1]. Valentinien, craignant de voir trop clair, prévenu d'ailleurs par Auxence, ne voulut pas qu'on approfondît l'équivoque, réputa l'évêque arien catholique, communiqua avec lui, et fit enjoindre à Hilaire de quitter Milan.

Ce zélé docteur, ne pouvant rien faire de plus, composa un écrit adressé aux prélats orthodoxes, afin de mettre dans tout son jour la fourberie des sectaires, et d'empêcher qu'on ne se laissât tromper par le fantôme de la paix ou par l'appât de la faveur. « Considérons, je vous prie, disait-il, en s'efforçant de leur communiquer l'héroïsme de son saint courage ; considérons de quel » secours se sont servis les premiers ministres de l'Evangile. Quels » potentats ont aidé les apôtres à faire adorer le Fils de l'Eternel, » sous la forme d'un esclave, et à faire passer presque toutes les

[1] Hilar. in Aux.

» nations, de la molle et fastueuse idolâtrie, au culte austère du » Dieu de toute sainteté? Etaient-ils soutenus des officiers de » César, quand ils célébraient les divines louanges dans les fers et » sous les coups des bourreaux? Paul institua-t-il l'Eglise du » Christ par les édits de Néron, dont il fut la victime? Ses dis- » ciples se soutenaient-ils par la protection de Domitien ou de » Dèce? Ne fut-ce pas plutôt la haine impuissante de ces princes » qui donna son plus beau lustre à la céleste doctrine? Mais il » semble aujourd'hui que les avantages humains rendent la foi re- » commandable; et des politiques raisonneurs, cherchant à auto- » riser par ces moyens le nom de Jésus-Christ, voudraient per- » suader qu'il est faible de lui-même. »

Hilaire entre ensuite dans le fond de son sujet, et fait toucher au doigt l'indignité de l'imposture d'Auxence: ce qui était facile. C'est pourquoi, revenant encore au danger principal de séduction, c'est-à dire à l'amour ou au prétexte d'une paix et d'une union mal entendue : « Oui, dit-il, et je ne saurais trop le répéter, » vous prenez grossièrement le change, et vous prévariquez d'une » manière inexcusable, en vous en laissant imposer par le seul » nom d'unité, ou en faisant consister l'Eglise dans le lieu et l'édi- » fice matériel. N'avons-nous pas été avertis que l'antéchrist doit » siéger dans les plus augustes sanctuaires? Les forêts, les antres, » les cachots, tels sont, dans ces rencontres, les plus sûrs asiles; » et tels furent les lieux où l'Esprit saint parla aux prophètes. » Nous l'avons recherchée par tous nos soins, mes chers frères, la » paix vraiment désirable et salutaire; mais les suppôts des puis- » sances du monde et de l'enfer l'ont toujours écartée, pour y » substituer la paix de l'impie, l'union et la conspiration contre » l'œuvre de Dieu. C'est ainsi qu'ils se montrent, non les prédi- » cateurs de Jésus-Christ, mais les hérauts de l'antéchrist! Que » leur chef assemble donc contre moi autant de conciliabules qu'il » lui plaira; que l'hérétique me déclare hérétique, et me donne » pour tel dans les nouvelles et les affiches publiques, suivant ses » manœuvres accoutumées; qu'il soulève contre moi toutes les » puissances de la terre, en me qualifiant de brouillon et de per- » turbateur: quant à lui, il sera toujours un démon pour moi, tant » qu'il sera un Arien. Me garde l'adorable Rédempteur de » faire jamais la paix avec d'autres que ceux qui, selon les décrets » de Nicée, confessent qu'il est vrai Dieu, et anathématisent sans » contrainte les blasphémateurs hypocrites ou scandaleux de sa » divinité. »

Ici le saint évêque fait une remarque bien utile pour tous les temps, mais surtout pour ceux où les novateurs déguisés prennent

un langage nouveau, afin de cacher leurs impiétés : « D'où il arrive, » dit-il, que, sous des pasteurs hérétiques, les peuples demeurent » catholiques. On leur enseigne que Jésus-Christ est Dieu, et ils » le croient vrai Dieu. On enseigne qu'il est Fils de Dieu, et ils le » croient de même nature que son Père. On enseigne qu'il est » avant tous les temps, et ils le croient éternel. Les oreilles du » peuple sont plus saintes que les cœurs des ministres. » Ainsi, pouvons-nous ajouter depuis tant d'autres hérésies; ainsi les simples fidèles conservèrent la foi de l'Eglise, touchant les sacremens, par exemple, et la liberté; tandis que de subtils novateurs, par leurs explications ou leurs restrictions, anéantissaient le sens naturel des symboles qu'ils admettaient publiquement.

S. Hilaire retourna de Milan dans son diocèse, où il mourut trois ans après, consumé par les travaux immenses que cet Athanase de l'Occident, pour le peindre d'un seul trait, ne cessa jamais d'exécuter pour les différentes parties de l'Eglise, auxquelles il se crut toujours redevable depuis son entrée dans l'épiscopat. Ses grandes entreprises et ses souffrances pour la foi, honorées par un grand nombre de miracles, rendirent son culte si célèbre, que, dans quelques anciens sacramentaires, on trouve son nom inséré au canon de la messe, après celui des martyrs. Son style est sublime, plein d'âme et de chaleur, et si véhément, que S. Jérôme, le comparant au fleuve le plus impétueux qui arrose les régions où vivait le saint docteur, l'appelle le Rhône de l'éloquence latine. Quelques critiques trouvent même qu'il s'emporte quelquefois au-delà des bornes. Mais ce qui paraît lui avoir échappé, s'explique facilement par la suite des textes et le corps de sa doctrine évidemment catholique. Dans ce qu'il avance de plus particulier, ce Père vraiment profond fournit toujours quelque preuve digne de considération. S'il prétend, par exemple, que Judas n'a pas reçu le corps du Sauveur dans la dernière cène, il établit son opinion sur quelques paroles de l'Evangile, où Jésus-Christ paraissait à ses yeux avoir attaché la possession du royaume de Dieu à cette première communion. Outre les douze livres de la Trinité, le traité des synodes, et trois écrits contre les Ariens, nous avons de S. Hilaire des commentaires sur la plupart des psaumes et sur l'évangile de S. Matthieu, dont on croit qu'il composa quelque partie depuis sa retraite de Milan, pour l'instruction de son peuple. S. Eusèbe survécut peu à S. Hilaire : c'est tout ce qu'on sait du saint évêque de Verceil, depuis qu'il eut quitté ce digne ami.

Pour le grand Athanase, dont les jours n'avaient jamais été plus précieux à l'Eglise que depuis la mort de ces deux saints, il s'en fallait bien qu'il fût délivré de ses travaux et de ses combats. Mais

se reposant toujours sur la Providence, sans s'inquiéter de l'avenir, il profita du calme présent, pour rétablir l'intégrité de la foi, l'ordre et la discipline dans son vaste diocèse, et pour y faire refleurir la piété. Il en fit la visite générale, partie sur une petite barque, partie sur un âne; équipage peu en rapport sans doute avec l'éminence de sa dignité; mais un nombreux cortége d'ecclésiastiques, de saints solitaires, et même d'évêques, accourus de tous côtés au-devant de lui, l'honorait infiniment plus que n'aurait pu faire tout le faste de la grandeur. Des peuples entiers se rassemblaient sur ses pas; et lorsqu'il marchait de nuit, comme les chaleurs de l'Afrique y obligent souvent, sa route n'était qu'une illumination continuelle. De temps en temps il faisait halte; et avec ce don admirable qu'il avait pour la parole, il attendrissait tout le monde jusqu'aux larmes : son exemple seul, et le souvenir de tout ce qu'il avait souffert pour la foi, suffisaient pour mettre ses auditeurs dans la disposition de lui tout sacrifier à leur tour.

Il remonta le Nil en bateau, et arriva jusqu'à Tabenne, aux monastères célèbres de S. Pacôme. Là il y avait plusieurs milliers de cénobites, semblables aux sociétés des esprits célestes, uniquement occupés du soin de l'âme et de l'observance des règles qu'ils avaient reçues du Ciel. Ils connaissaient toute la sainteté de leur premier pasteur, ce qu'il avait fait et souffert pour l'Eglise : et ce beau champ avait souvent servi de matière à leurs pieuses conférences. Les monastères entiers volaient à sa rencontre, et le recevaient avec des démonstrations inexprimables d'allégresse et de vénération, en chantant des psaumes, puis des cantiques composés en son honneur, comme si déjà il eût été au nombre des bienheureux. Les plus vénérables abbés se disputaient à qui prendrait la bride de sa monture. L'évêque, qui n'était pas moins humble qu'eux, s'en défendit de son mieux, et voulut à toute force mettre pied à terre. Mais il lui fallut, pour l'édification publique, souffrir tous les témoignages d'honneur qui avaient une foi si vive pour principe.

Il fut extrêmement édifié à son tour des éclatantes vertus qui florissaient dans ces arides solitudes. Des vieillards, des enfans, des personnes de tout âge et de tout tempérament, n'avaient d'autre pensée que de se sanctifier. Tous n'étaient pas parvenus au faîte de la perfection : mais il n'y en avait aucun qui ne montrât une vive ardeur pour y atteindre. Un ordre admirable régnait dans les communautés, et leurs guides expérimentés connaissaient dans le plus grand détail les dispositions personnelles de chacun de leurs inférieurs. On avait distribué ceux-ci en vingt-quatre troupes, désignées chacune par l'une des lettres de l'alphabet, qui servaient

ici de symboles figuratifs, à la manière des Egyptiens. Les frères les plus simples étaient rangés sous l'I; ceux qui étaient moins ingénus sous l'X, ou sous les autres lettres formées de plusieurs traits : de manière que la seule inspection de ces signes hiéroglyphiques, compris seulement par les plus spirituels, rappelait sans cesse à ces vigilans directeurs ce qu'il leur importait de ne point perdre de vue [1].

Il y avait une sainte émulation entre les personnes de sexe différent; car les femmes le disputaient aux hommes, non-seulement en pureté de conscience et en piété, mais jusque dans les pratiques les plus rigoureuses de la pénitence. Cet héroïsme si étonnant avait commencé par la sœur de S. Pacôme. Etant venue pour voir son illustre frère, dont le nom se rendait chaque jour plus célèbre, le saint abbé lui fit dire qu'il lui suffisait de la savoir en bonne santé, et qu'il importait peu à des créatures faites pour le ciel, de se voir ici-bas des yeux du corps. Le cœur de Pacôme, pour avoir été formé par la grâce, n'en était pas moins sensible; mais le Seigneur avait ses vues en lui inspirant cette dureté apparente. A la réponse de son frère, la tendre sœur répandit un torrent de larmes. Plus touchée cependant d'admiration que de chagrin, elle prit la résolution d'imiter une vie qui inspirait des sentimens si célestes. Pacôme, au comble de la joie, lui fit bâtir par ses disciples un monastère séparé du sien par le Nil, et qui, en fort peu de temps, se trouva rempli d'une multitude de vierges, que leur émulation, vertu si active dans ce sexe, égala pour le moins aux hommes en austérité comme en ferveur. Mais il n'est point de précautions qu'on n'eût prises, afin que la conformité même d'inclinations et d'habitudes vertueuses n'occasionât aucune sorte de familiarité. Les seuls vieillards les plus eprouvés visitaient ces servantes de Dieu, soit pour les instruire et les diriger dans les routes épineuses de la perfection, soit pour les autres services absolument indispensables qu'il fallait leur rendre, et toujours les entrevues étaient fort courtes : ces Pères spirituels ne manquaient point de revenir chez eux pour l'heure des repas, et ne mangeaient ni ne buvaient jamais chez les religieuses, sous quelque prétexte que ce pût être.

Le vigilant patriarche, dans la visite de ces saintes maisons, qu'il eut alors tout le loisir d'observer, ne vit qu'avec une espèce de ravissement, non pas précisément ces troupes immenses d'anges terrestres de l'un et de l'autre sexe, mais bien plus encore ce commerce tout divin entre des créatures revêtues d'une chair si

[1] Vit. Pac. c. 22.

fragile. On lui raconta une infinité de miracles opérés par ce peuple de saints. Mais leurs vertus merveilleuses lui parurent un bien plus grand prodige. Il eût désiré de pouvoir s'arrêter plus long-temps encore parmi tant d'objets si capables de l'attacher. Dans la nécessité de retourner au centre de son vaste et nombreux bercail, il recueillit précieusement et remporta dans son cœur une ample matière à ces précieuses réflexions. Afin même d'en repaître assidûment sa piété, il voulut écrire la Vie de S. Antoine, et de quelques-uns de ses plus fidèles imitateurs.

Le reste de l'Orient ne jouissait pas à beaucoup près de la même félicité ni de la même concorde que l'Egypte. La division agitait surtout les fidèles d'Asie. La plupart des grands siéges avaient des prélats ariens, ou demi-ariens. Eudoxe de Constantinople professait toujours le pur arianisme. Depuis que Valens était sur le siége de Murse, il n'avait pas encore produit au dehors l'impiété recélée au fond de son âme. On ne savait plus ce qu'on devait penser d'Acace de Césarée, qui avait été réduit à signer la consubstantialité sous le court empire de Jovien. Ainsi, les Macédoniens ou Semi-Ariens formaient le plus fort ou le moins réservé des deux partis qui partageaient l'arianisme.

Ils demandèrent aux empereurs, et obtinrent la permission de tenir un concile à Lampsaque, près le détroit de l'Hellespont. Ils y prirent à peu près les mêmes résolutions qu'au fameux concile de Séleucie ou qu'à celui de la dédicace d'Antioche, qui leur servait de règle depuis si long-temps : c'est-à-dire qu'on s'en tint à l'assertion qui dit le Fils de Dieu semblable au Père en substance. On cassa tout ce qu'avaient ordonné Eudoxe et Acace, les principaux chefs de ces Anoméens impies, qui allaient jusqu'à rejeter absolument la ressemblance du Fils avec le Père. On rétablit, comme injustement opprimés, les évêques déposés par ces durs Ariens; et l'on porta sans délai ce résultat à l'empereur Valens, afin de le faire confirmer par lui. Déjà l'artificieux Eudoxe avait prévenu non-seulement l'empereur, mais tout ce qui avait quelque crédit à la cour; de telle sorte que, les députés arrivant à Lampsaque, Valens les exhorta d'abord à s'accorder avec Eudoxe; puis, sur les difficultés qu'ils en firent, il les exila, et fit mettre leurs ennemis en possession de leurs églises.

Il était furieux qu'ils eussent osé flétrir jusqu'au concile de Rimini, pour lequel enfin il manifesta tout son attachement. Eleuzius de Cyzique était le grand arc-boutant du parti macédonien. L'empereur rassembla les évêques ariens, le fit paraître, et le pressa très-vivement d'embrasser leur communion. Eleuzius fit d'abord une assez belle défense pour la cause qu'il soutenait,

puis il signa, dans un mouvement soudain de frayeur, tout ce qu'on exigeait de lui : mais, pénétré presque aussitôt d'un repentir sincère, et docile aux impressions de la grâce qui éclaira subitement son âme des plus pures lumières de la foi, il se hâta de quitter des lieux si funestes à sa vertu. Arrivé dans son diocèse, il désavoua courageusement sa lâcheté, plus encore par ses larmes que par ses discours, demandant lui-même à être déposé. Toutefois le peuple, qui le chérissait et révérait en lui d'éclatantes vertus, ne témoigna que du respect pour sa générosité et son humilité exemplaires. Valens n'eut garde de mieux traiter les orthodoxes que les Demi-Ariens. Les Novatiens même, parce qu'ils professaient la vraie foi de la Trinité, furent enveloppés dans la persécution, et l'on ferma les églises qu'ils conservaient dans la ville impériale. Pour les catholiques, ils n'y en avaient point encore recouvré, depuis qu'elles leur avaient été enlevées par l'empereur Constance.

Le Seigneur fit tourner à sa gloire et au bien de son Eglise des vexations si mal concertées. Les Semi-Ariens conçurent pour les purs Ariens une aversion sans retour, et ils se résolurent à embrasser la communion des orthodoxes, plutôt que celle de leurs communs persécuteurs. Trop observés pour tenir un concile nombreux en un seul endroit, ils firent plusieurs petites assemblées en divers cantons de l'Asie-Mineure, où ils convinrent de recourir à l'empereur Valentinien et au pape Libère. A cet effet, ils leur députèrent Eustathe de Sébaste, Silvain de Tarse et Théophile de Castabale en Cilicie, avec injonction de ne point élever de dispute sur le terme de consubstantiel, mais d'embrasser sans modification la croyance et la communion dé l'Eglise romaine.

Les députés ne trouvèrent pas Valentinien en Italie, et n'osèrent l'aller chercher dans les Gaules, dont la guerre avec les Barbares rendait les routes fort périlleuses. Ainsi, tournant toutes leurs vues vers le souverain pontife, ils lui remirent aussitôt leurs lettres de créance. Libère craignait quelque nouvelle surprise de la part de ces Orientaux, qu'il regardait comme de dangereux hérétiques : mais ils lui témoignèrent que dans l'âme ils avaient toujours détesté l'erreur ; qu'ils n'avaient point imaginé de meilleur moyen, pour faire cesser un scandale apparent, que de venir en personne confesser la foi d'une manière uniforme avec la mère de toutes les églises ; qu'ils sentaient enfin la nécessité indispensable de s'en tenir aux saints décrets de Nicée, non seulement pour le fond des choses, mais aussi pour les expressions si sagement employées contre la perfidie arienne ; que

leur procédé devait paraître d'autant plus intègre qu'en tout temps ils avaient confessé le Fils de Dieu semblable au Père en toutes choses : ce qui était le croire en effet consubstantiel, comme ils le confessaient enfin d'une manière expresse.

Le pontife leur demanda leur profession de foi par écrit, et ils la donnèrent telle que nous l'avons encore. Le symbole de Nicée y est transcrit d'un bout à l'autre, toutes les hérésies et tous les hérétiques y sont condamnés. Ils ajoutent à la fin, ce qui est digne de remarque par rapport aux formes juridiques et à nos usages : « Si quelqu'un désormais veut intenter une accusation contre » nous ou contre ceux qui nous ont envoyés, qu'il vienne avec » des lettres de Votre Sainteté par-devant les évêques orthodoxes ; » qu'il y subisse avec nous le jugement de ceux que vous aurez » désignés, et que celui qui sera convaincu soit puni. » On voit que, malgré les troubles de l'Orient, la juridiction du pape ne laissait pas que d'y être reconnue. Libère, après avoir obtenu ces sûretés, admit les Semi-Ariens repentans à sa communion. On ne trouve pas qu'il les ait inquiétés, touchant le dogme du Saint-Esprit ; soit que les restes du parti ne se fussent pas encore expliqués sur cet article, de la manière qu'ils le firent par la suite, et qui leur attira la condamnation authentique de toute l'Eglise ; soit plutôt qu'il eût regardé la réception pure et simple du symbole de Nicée par leurs commissaires, comme un aveu suffisant de ce point de foi. Il les renvoya donc en paix avec une lettre adressée nommément à soixante-quatre évêques semi-ariens ou macédoniens, et à tous les prélats catholiques de l'Orient en général. Elle leur apprenait que tous ceux qui avaient été surpris ou contraints à Rimini étaient revenus, presque sans exception, à la profession de la bonne doctrine ; qu'ils avaient anathématisé formellement l'exposition de ce pernicieux concile, souscrit celle de Nicée, et qu'ils ne montraient plus qu'une vive indignation contre Arius et ses sectateurs.

Le pape Libère mourut quelque temps après cet heureux événement, c'est-à-dire le 24 septembre de l'année 366. C'est ainsi qu'il termina sa carrière, avec toute la gloire qui avait illustré un pontificat de plus de quatorze ans ; gloire qu'aucune faiblesse, même passagère, n'a flétrie. Du reste, suivant ceux qui admettent sa chute, elle se trouve réparée par tant de traits d'un courage soutenu parfaitement depuis son repentir, que S. Basile, S. Ambroise et d'autres docteurs de ce poids le qualifient de bienheureux ; et il se trouve en effet honoré comme saint dans quelques églises [1]. Quelques jours après sa mort, on lui donna pour suc-

[1] Apud Boll. M. Sept.

cesseur un Espagnol de naissance, nommé Damase, dont le père avait mérité d'être promu au rang de prêtre de l'Eglise romaine. Il était âgé de plus de soixante ans, à son élection; et pendant le cours de ces années, il n'avait donné que des exemples de sagesse, de vertu, d'un extrême attachement aux bons principes. Une telle suréminence de mérite n'empêcha point que le diacre Ursin ne se crût injustement oublié. Il assembla une troupe de séditieux, et se fit sacrer évêque de Rome contre toutes les règles. La plus grande partie du peuple, aussi bien que la plus saine, tint ferme pour Damase, qui prévalut. Il y eut néanmoins beaucoup de troubles, et même du sang répandu. A la fin, l'empereur usa de son autorité pour soutenir le pontife légitime, et le turbulent Ursin fut chassé.

Le pontificat commençait à être revêtu d'un assez grand éclat pour exciter la cupidité et l'ambition. « Je ne suis pas étonné, » dit Ammien-Marcellin, en rappelant l'histoire de ce schisme, » que ceux qui prétendent au pontificat des Chrétiens fassent » les plus grands efforts pour y parvenir, puisqu'il les constitue » dans un état fixe d'honneur et de fortune, où les oblations des » dames romaines leur procurent des fonds inépuisables. Ils ne » sortent qu'en équipages magnifiques; ils ne paraissent que » superbement vêtus, et la délicatesse de leur table le disputе » rait à celle des rois [1]. » On sent, à ce ton amer, que cet auteur païen consultait sa malignité et ses préventions beaucoup plus que la vérité. C'est dans le même esprit que Prétextat, désigné consul, dit au pape Damase, qui l'exhortait à se convertir: « Cédez-moi votre place, et sur-le-champ je me ferai Chrétien. » Tout ce qu'on peut raisonnablement conclure de ces hyperboles ironiques, c'est que dès-lors la papauté était revêtue d'une certaine magnificence. Marcellin rend plus de justice à différens prélats, qui, par leur frugalité, dit-il, par la modestie de leurs vêtemens et de tout leur extérieur, se rendent également recommandables au Dieu suprême et à ses vrais adorateurs. Il faut néanmoins convenir qu'il y avait alors beaucoup d'ecclésiastiques justement soupçonnés d'une ambition et d'une avidité profanes.

On trouve une loi publiée dans ce temps-là par Valentinien, qui, pour couper la racine à ces vices, défendit aux clercs de rien recevoir des femmes dont ils dirigeaient les consciences, ni par donation actuelle, ni par testament. S. Jérôme, de son côté, avec S. Ambroise, selon le véritable esprit de l'Eglise de tous

[1] Amm. XXVII, c. 3.

les siècles, s'éleva contre la dévotion intéressée, qui, sous le prétexte de ces liaisons en Jésus-Christ, rompait les liens de la nature, en substituant des successeurs étrangers aux héritiers naturels. « Je ne me plains pas, dit-il, de la loi qui humilie les clercs » en les forçant au désintéressement clérical; mais je suis fâ- » ché qu'il s'en rencontre qui l'aient méritée, et qu'il faille » nous réduire, comme malgré nous, à plutôt amasser des trésors » pour le ciel que pour cette vie périssable. »

Valens s'ingérait, d'une tout autre manière que Valentinien, dans les affaires de l'Eglise. Les députés du concile de Lampsaque, à leur retour d'Italie en Orient, avaient trouvé leurs collègues assemblés de nouveau en concile dans la ville de Thyane. Ils les comblèrent de joie par le récit de ce qu'ils venaient de conclure à Rome, et par les lettres qu'ils rapportaient, tant du siége apostolique que des évêques d'Occident. Aussitôt les Pères de Thyane écrivirent de toutes parts aux prélats orientaux, pour leur communiquer les instructions du vicaire de Jésus-Christ, et pour leur proposer les exemples de la belle portion de l'épiscopat qui gouvernait les florissantes Eglises du couchant[1]. « Nous vous conjurons, nos très-chers frères, leur disaient-ils, » de faire attention à la multitude, si digne de considération en » ce point. Vous trouverez que ces pasteurs irréprochables sont » incomparablement plus nombreux que ceux de Rimini. » Ils les invitaient aussi à se rendre dans la ville de Tarse, afin d'y confirmer généralement la foi de Nicée, et de mettre fin à tous les scandales de la division. On ne connaît qu'environ trente-quatre évêques asiatiques qui, rassemblés en un lieu de Carie qu'on ne nomme point, continuèrent à rejeter le mot de consubstantiel. Ils voulaient toujours qu'on s'en tînt à la confession de foi de Séleucie et de la dédicace d'Antioche, la plus respectable à leur sens, en tant qu'elle était l'ouvrage du célèbre martyr S. Lucien, à qui ils l'attribuaient, comme on le voit encore ici.

Un grand concile, célébré dans ces conjonctures, eût porté le coup mortel au parti anoméen. Eudoxe de Constantinople le sentit parfaitement, et le fit sentir à l'empereur, en le sollicitant de s'opposer de tout son pouvoir à la célébration du concile de Tarse. Non-seulement Valens défendit aux évêques de se rassembler, mais il fit chasser de leurs églises ceux qui, déposés sous le règne de Constance, avaient repris leur place sous celui de Julien. Telle est l'époque de la persécution déclarée de Valens. Il adressa ses ordres impies aux gouverneurs des pro-

[1] Bas. Ep. 7 et 83.

vinces, et, craignant de ne pas trouver assez d'ardeur pour l'exécution, il décréta de grosses amendes, même des punitions corporelles, contre les magistrats et les officiers qui montreraient en ceci la moindre négligence.

Le préfet d'Egypte, Tatien, se mit aussitôt en devoir d'ôter les eglises à S. Athanase, et de le chasser d'Alexandrie. Mais la patience du peuple catholique, qui voyait l'orage tomber à tant de reprises sur la tête d'un si digne pasteur, se trouvait à bout. On fit quelques représentations inutiles : après quoi, la ville se remplit de tumulte; les citoyens s'attroupèrent de toutes parts, et la sédition, pour éclater, n'attendait que la première insulte qu'on ferait au patriarche. Le rusé préfet le laissa fort tranquille durant plusieurs jours. Enfin lui-même en personne et le commandant des troupes se saisirent tout-à-coup, et pendant la nuit, de l'église où le saint faisait sa demeure ordinaire. On le chercha partout, jusque dans les réduits les plus secrets. Mais de quelque manière qu'il eût été averti, soit naturellement, soit par un ange, comme le bruit en courut, il fit sa retraite à propos. Ce fut après cette quatrième expulsion qu'il alla se cacher dans le tombeau de ses pères. Les Egyptiens avaient ces tombeaux en pleine campagne, dans leurs plus beaux édifices, où ils se ménageaient beaucoup d'asiles et de retraites différentes. Incapable d'encourager en aucune façon l'émeute populaire, le saint évêque s'était retiré dans ce lieu aussitôt qu'il l'avait pu faire secrètement. Il n'y demeura que quatre mois, au bout desquels Valens donna des ordres exprès pour le rappeler; soit qu'il craignît d'aliéner l'esprit de l'empereur son frère et de tant d'autres admirateurs qu'avait Athanase parmi les grands de l'Empire, soit que les Ariens mêmes eussent appréhendé les ressources de ce génie supérieur, capable, si on le poussait trop opiniâtrément, d'aller comme autrefois trouver les empereurs, et persuader peut-être Valens même. Il est au moins constant qu'il fut épargné dans cette dernière persécution, et que, depuis la bourrasque passagère dont nous venons de parler, il resta paisiblement dans son église jusqu'au terme de sa carrière, tandis que les autres prélats orthodoxes se trouvaient en butte aux plus effroyables tempêtes.

Mais ce fut trois ans après cette époque qu'elles montèrent au comble de la violence, c'est-à-dire quand l'empereur arien eut remporté des avantages considérables sur les Goths, et qu'il se flatta faussement d'être à jamais tranquille de ce côté. Avant de marcher contre eux, il avait voulu, par une piété plus propre à provoquer les malédictions du Ciel que les succès, recevoir le

baptême des mains d'Eudoxe, cet hérétique forcené qui dévastait toujours l'église de la capitale, et autant qu'il le pouvait, celles des provinces. Dans la cérémonie même, le suborneur fit jurer à cet empereur qu'il adhérait inviolablement à sa doctrine, et qu'il poursuivrait sans relâche tous ceux du sentiment contraire [1]. C'est ainsi que ce prince se voua solennellement au plus dur arianisme, dont il avait reçu les premiers principes de la princesse Alba-Dominica, son épouse. C'était la troisième impératrice livrée aux Ariens ; la sœur de Constantin ayant fait tous ses efforts pour le pervertir ; Eusébie ayant eu beaucoup plus de succès auprès de son époux Constance : toutes trois, dans une sorte de bonne foi, et abusées par le masque de la vertu, que le sexe, naturellement facile, n'imagine pas être compatible avec l'hérésie.

Valens se laissa préoccuper, au point de s'étourdir sur les intérêts dont la politique est le plus affectée. L'hérétique Eunomius, qu'on a déjà vu en évidence, avait été condamné à l'exil, comme impliqué dans des crimes d'Etat. En passant par Murse, pour se rendre au lieu de son bannissement, il ne manqua point de s'aboucher avec l'évêque, Arien comme lui. L'empereur se trouvait alors dans cette ville, à portée du pays des Goths, et il était accompagné de Domnin de Marcianople, aussi Arien. Ces deux évêques lui représentèrent qu'Eunomius avait été calomnié ; et ils prirent si bien ce prince inconséquent, qu'il révoqua la condamnation du coupable. Il parut même concevoir de l'inclination pour lui : mais l'évêque ambitieux de Constantinople craignait la diminution de son propre crédit, et l'intérêt personnel l'emportant sur celui de la secte, il usa d'intrigue pour écarter cet autre intrigant.

C'est à ce temps, où la nécessité des affaires éloignait Valens du centre de l'Empire, qu'on rapporte la célébration du concile de Laodicée en Phrygie. Les canons de discipline, qu'on y fit au nombre de soixante-sept, sont fameux dans l'antiquité. Ils s'étendent principalement sur les rites ecclésiastiques et la vie cléricale. On doit surtout remarquer la distinction importante qu'on y trouve entre les ordres majeurs et les mineurs. Il y est aussi défendu d'établir des évêques dans les bourgs et les villages. Ce qui suppose évidemment que déjà ils se trouvaient trop multipliés dans les petits endroits ; qu'il y en avait par conséquent alors un nombre infiniment plus grand qu'aujourd'hui, et que rien n'est plus vraisemblable que ce qu'on a vu de la grande multitude des évêques, qui, par tout le monde chrétien, servirent de préser-

[1] Hier. Chron. an 368.

vatif contre la prévarication de Rimini. Il est défendu d'élever au sacerdoce les nouveaux baptisés. Les sous-diacres ne doivent pas toucher les vases sacrés, ni porter *l'orarium*, qui était un linge mis autour du cou, d'où nous est venue l'étole. L'entrée des tavernes est généralement interdite à tout clerc, ainsi que les danses, les spectacles, tous les divertissemens tumultueux ou trop vifs, regardés comme incompatibles avec la délicate pureté, la réserve et le recueillement convenables à un ministère plus digne des anges que des hommes.

Il est défendu à tous les fidèles de judaïser en chômant le sabbat ou le samedi ; mais ils doivent travailler ce jour-là, et lui préférer le dimanche, qu'ils tâcheront de célébrer en vrais Chrétiens autant par la pureté du cœur et les bonnes œuvres, que par la cessation des œuvres serviles. Ceci permet d'apprécier la profondeur et la durée de l'impression qu'avait faite sur les esprits l'opiniâtreté des Chrétiens judaïsans, ou des Juifs demi-chrétiens, dont le scandale, après plus de trois siècles, était encore l'objet de l'animadversion de l'Eglise. Pendant le carême on ne doit point célébrer les fêtes des martyrs[1]. La communication *in sacris*, avec les hérétiques, est défendue sous peine d'excommunication. On ne doit point même contracter de mariages avec eux. Tous les fidèles qui ne se sont pas bornés aux premières noces, doivent subir quelque pénitence en jeûnes et en prières, avant qu'on les admette à la communion. L'Eglise latine n'a jamais adopté cette rigueur, au moins contre les secondes noces. Le Concile de Laodicée finit ses canons par un catalogue des Livres saints, tel que nous le tenons aujourd'hui, à quelques omissions près : dans l'Ancien Testament, il ne compte pas les livres de Judith, de Tobie, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, des Machabées ; il n'omet que l'Apocalypse dans le nouveau. Il y avait quelques églises particulières qui, sans rejeter ces Ecritures, doutaient encore de leur autorité, qui ne fut discutée et pleinement assurée que par la suite.

Aussitôt que Valens eut réduit les Barbares à demander la paix, il ne ménagea plus rien avec les orthodoxes. Il persécuta même l'évêque des Scythes, S. Brétannion, pendant que l'armée romaine était encore dans le voisinage des ennemis qu'elle venait de soumettre. Ce fervent pasteur gouvernait seul toute sa nation, suivant la coutume établie pour ces sortes de peuples. Il résidait à Tomi, capitale de la Scythie, sujette aux Romains, sur la côte oc-

[1] Mais, de ce qu'un concile particulier d'Orient a défendu autrefois de célébrer en carême des fêtes qui entraîneraient trop de solennité et un trop grand concours d'étrangers, il ne faut pas conclure qu'on est excusable aujourd'hui d'ôter du carême toute espèce de fêtes, malgré les Bulles de plusieurs papes qui défendent de déranger l'ordre du calendrier.

cidentale de la mer Noire, vers l'embouchure du Danube. Valens se mit en tête de le faire communiquer avec ses Ariens, et se rendit à l'église un jour de fête, accompagné d'Eudoxe de Constantinople. Il y avait un peuple immense, accouru pour voir l'empereur. S. Brétannion professa et défendit avec force la foi de Nicée. Condamnant même par voie de fait tout commerce avec les hérétiques, il sortit brusquement de l'église où l'on se trouvait assemblé, et passa dans une autre. Il y fut suivi si généralement de ses ouailles, que le prince resta seul avec son cortége. Furieux de cet affront, dans le premier mouvement, il fit arrêter l'évêque et l'envoya en exil. Mais, songeant à tout ce qu'il avait à craindre d'une nation aussi fière que les Scythes, et d'ailleurs si utile aux Romains sur cette frontière, il le fit aussitôt rappeler.

Un des principaux officiers de l'empereur ne montra pas moins de zèle que cet évêque pour la cause commune des fidèles [1]. Térence, c'était son nom, ayant demandé à Valens pour toute reconnaissance de ses longs services, qu'il accordât une église aux catholiques, le prince, pour toute réponse, déchira la requête. Le religieux officier ramassa les morceaux, et dit : « Seigneur, je » suis content ; je n'en recevrai pas moins ma récompense ; et » voilà sur quoi je la demanderai à notre commun maître. »

Valens avait à peine terminé la guerre des Goths, qu'il fallut se tourner contre les Perses. Il n'eut que quelques mois de repos à Constantinople, et il partit pour Antioche dès le commencement de l'année 370. Arrivé à Nicomédie, il apprit la mort d'Eudoxe, qui était resté à Constantinople, et qui, par une longue transgression des canons, avait été évêque de Germanicie, puis d'Antioche, et enfin de la ville impériale. Par une transgression nouvelle, les hérétiques qui déclamaient avec le plus de chaleur contre le relâchement, mais qui ne le combattaient que dans leurs discours ou dans leurs ennemis, établirent en sa place Démophile de Bérée, le même qui aurait travaillé à séduire Libère : ce qui, si le fait eût été vrai, l'eût recommandé aux yeux de la secte. La multitude, au lieu de saluer ce choix par les acclamations accoutumées, ne témoigna que de l'indignation et du mépris. Les orthodoxes portèrent leur choix sur un tout autre candidat, nommé Evagre, dont l'Eglise honore la mémoire ; mais il fut exilé sur-le-champ, et l'on croit qu'il mourut dans son exil.

Alors la persécution n'épargna plus aucun genre de mauvais traitement. On traîna les catholiques renommés aux prisons et

[1] Theod. IV, 32.

aux tribunaux, on leur fit payer d'énormes amendes, on les frappa avec une brutale cruauté. Il y eut à Constantinople une quantité de martyrs, dont le plus célèbre est S. Euloge, avec qui ils sont honorés en commun le 3 de juillet. Pour se plaindre de ces excès, les catholiques envoyèrent à l'empereur, qui était encore à Nicomédie, une députation nombreuse, composée, dit-on, de quatre-vingts ecclésiastiques. Leurs remontrances ne servirent qu'à irriter le tyran. Mais la crainte l'emporta encore sur la haine ou l'impétuosité de la colère; il dissimula, et donna des ordres fort secrets pour faire périr tous les députés. On feignit de les envoyer en exil, et on les embarqua dans un vieux navire, auquel les matelots avaient ordre de mettre le feu, quand il serait en route. Ils n'étaient pas encore sortis du golfe au fond duquel est située Nicomédie, que le feu prit au vaisseau, d'où les mariniers s'échappèrent au moyen de la chaloupe. Le vent poussa le bâtiment embrasé assez loin sur la côte, où il acheva de se consumer, avec les quatre-vingts martyrs que l'Eglise honore le cinquième de septembre [1].

De Nicomédie, Valens pénétra dans les principales contrées de l'Orient. La terreur et la consternation marchaient devant lui. A son arrivée, toutes les églises étaient remplies de scandales, de troubles et d'horreurs. En Galatie surtout, ses émissaires eurent sujet de s'applaudir de leurs funestes succès. Ils avaient la même espérance pour la Cappadoce; mais Basile vola généreusement au secours du métropolitain Eusèbe, malgré les sujets de mécontentement qu'il en avait reçus. Son ami Grégoire lui avait mandé le péril où se trouvait la ville de Césarée, lui apprenant que les hérétiques avaient tous conspiré contre cette florissante église; que les uns y étaient déjà arrivés, et qu'on y attendait journellement les autres; en un mot, que la doctrine du salut y courait les plus grands dangers. Il s'offrit à suivre Basile, et à courir les mêmes hasards. Il partit en effet avec son pieux ami, qui ne se fit pas presser, le besoin de l'Eglise l'emportant facilement dans son âme sur toute autre considération. Loin de conserver du ressentiment contre l'évêque Eusèbe, il ne chercha qu'à se lier avec lui de cœur et d'affection, pour faire face avec plus d'avantage aux ennemis communs du sacerdoce légitime.

Valens fit mille tentatives pour gagner un docteur tel que Basile. Menaces et caresses, tout fut en pure perte. L'éloquent défenseur de la vérité devint au contraire l'agresseur de l'hérésie; il intimida le prince et sa suite, il les exhorta d'une manière pa-

[1] Theod. IV, 24.

thétique à se reconnaître, à faire pénitence, à finir au moins une guerre si ouverte et si scandaleuse contre le Fils de Dieu et son Eglise. En un mot, tout se traita de façon que Valens et ses fougueux évêques abandonnèrent la partie sans avoir rien gagné ; et l'église de Césarée se vit redevable de son salut à un simple prêtre. Mais, quoique Basile ne tînt encore que le second rang, déjà il avait l'ascendant principal, au moins une très-grande influence dans toutes les affaires. Il ne quittait point Eusèbe qui, ayant été fait évêque peu après son baptême, ne se trouvait pas assez versé dans les choses de la religion pour des temps si critiques. Basile l'avertissait, l'instruisait, lui suggérait les ordres qu'il convenait de donner, puis les exécutait avec autant de modestie que de dextérité, et faisait honneur de tous les succès au premier pasteur. Guide sûr et fidèle au dedans, ministre actif au dehors, il était l'âme et le mobile de toutes les opérations ; mais avec un air de dépendance, habilement assorti à la susceptibilité du prélat, qu'il n'avait eu que trop lieu de connaître.

Il ne relâcha rien de son activité après l'orage. Il se montra au contraire plus attentif encore dans le calme, soit à maintenir les intérêts de l'Eglise auprès des magistrats, soit à éteindre les altercations intestines avant qu'elles dégénérassent en divisions et en schismes, soit à modérer les excès mêmes du zèle et à prévenir toutes les fausses démarches de l'imprudence, sans parler du cours ordinaire des instructions, de l'assistance des pauvres, de l'hospitalité, de la prière publique et du service des autels, du soin des vierges et des moines. C'est de S. Grégoire de Nazianze, qui eut beaucoup de part à ces grandes œuvres, que nous en tenons le détail. Et par ce qu'il dit de l'inspection du culte, de la vie ascétique et cénobitique, il paraît que dès-lors Basile donna aux moines de Césarée des règles de vive voix et par écrit, et qu'il rédigea dans le même temps la liturgie qu'on lui a constamment attribuée, et dont on retrouve encore aujourd'hui l'usage dans les églises orientales, à peu de changemens près. Il signala aussi sa charité dans une famine qui désola la Cappadoce, et qui fut la plus affreuse dont on eût mémoire en ces contrées. Après avoir fait ouvrir la bourse et les greniers des riches, par les charmes victorieux de son éloquence, tout le temps que le fléau dura, il assembla chaque jour des troupes nombreuses d'indigens ; et faisant apporter des chaudières pleines de nourriture, il les leur distribua, ceint d'un linge, comme un domestique, à la vue du peuple : mais lui-même ne trouvait rien de plus noble que de servir, en esprit de foi et d'humilité, ces membres souffrans de Jésus-Christ.

L'évêque Eusèbe mourut peu après la retraite de Valens, en bénissant mille fois le Ciel de lui avoir envoyé un coopérateur et un soutien tel que Basile. Tous les gens de bien jetèrent aussitôt les yeux sur cet incomparable prêtre pour remplir le siége épiscopal. Mais depuis le triomphe qu'on venait de remporter sur le persécuteur, cette place avait trop d'éclat pour ne pas réveiller la jalousie avec ses intrigues : siége illustre, et sans contredit l'un des plus beaux de tout l'Orient, métropole des deux grandes provinces de la Cappadoce et du Pont, c'est-à-dire de la meilleure partie de l'Asie-Mineure. Le clergé de Césarée ayant écrit, selon la coutume, aux évêques de la dépendance, ils vinrent sans délai pour l'élection. Grégoire, titulaire de Nazianze, et père de Grégoire, ami de Basile, était du nombre des suffragans. Il envoya d'abord son suffrage par écrit, parce qu'il était retenu, non précisément par son extrême vieillesse, mais par une maladie qui lui rendait le voyage impossible. Basile était le sujet manifestement le plus digne d'occuper la chaire vacante. Mais les hérétiques et quelques personnes du pays, bien qu'orthodoxes, avaient leurs factions, et cherchaient à l'écarter. Au défaut de bonnes raisons, on s'attacha aux moindres prétextes. Il n'y eut pas jusqu'à sa com plexion faible dont on ne fît un motif d'exclusion. A ce sujet, le vénérable vieillard qui gouvernait l'église de Nazianze s'expliqua d'abord par écrit, en ces termes : « Est-il donc question d'instituer un athlète et non un évêque ? » Mais, voyant peu après combien sa présence devenait nécessaire, malgré sa décrépitude et sa maladie, il quitta son lit pour se mettre en route, se fit porter jusqu'à Césarée, et s'estima heureux de sacrifier sa vie, s'il était nécessaire, pour une si bonne œuvre. Il eut la consolation de recueillir les fruits de son zèle. Basile fut élu, puis ordonné dans toutes les formes canoniques.

Il eut bientôt captivé jusqu'à ses envieux, plus encore par sa modestie sincère et son détachement de la dignité qu'on lui déférait malgré lui, que par l'éclat de ses éminentes vertus, la beauté de son génie, et son talent incomparable pour le gouvernement ; car jamais personne ne sut mieux employer ce juste tempérament de douceur et de fermeté qui rend l'administration également aimable et respectable. En passant à l'épiscopat, Basile renchérit encore sur tout ce qu'il avait fait d'excellent durant son sacerdoce. Il établit les observances les plus salutaires et les plus augustes dans son église, la prière commune et presque continuelle, la lecture assidue des Pères, la méditation des divines Ecritures, enfin le chant des Psaumes à deux chœurs, dont l'usage s'est ensuite répandu dans toute l'Eglise. Il est néanmoins diffi-

cile de décider à qui l'on doit attribuer l'invention de cette psalmodie.

L'historien Socrate dit que S. Ignace, ayant entendu les anges célébrer alternativement les louanges de Dieu, institua cette manière de chanter dans son église d'Antioche. Théodoret prétend, au contraire, que ce furent deux prêtres d'Antioche, Flavien et Théodore, qui, les premiers, en 350 seulement, y firent chanter les psaumes de David à deux chœurs. Mais ils paraissent l'un et l'autre dans l'erreur; et Théodoret se trompe certainement, s'il veut donner généralement son époque pour le commencement de cette pieuse observance parmi les fidèles. Nous lisons dans l'épître fameuse de Pline à l'empereur Trajan, que de son temps les chrétiens de Bithynie avaient coutume de s'assembler en certains jours avant le lever du soleil, pour chanter alternativement les louanges de Dieu. Ce qui fait présumer que cette pratique immémoriale vint des apôtres mêmes, et que les autres pasteurs ne furent en ceci qu'imitateurs ou restaurateurs; d'autant mieux qu'on la trouve établie parmi les thérapeutes de Philon, que l'on croit avoir été les Chrétiens les plus parfaits des temps apostoliques.

Basile, ainsi que tous les Pères de cet ordre visiblement suscité du Ciel, ne borna point ses vues sublimes à ses fonctions particulières ni à son diocèse : il les étendit avec succès à toute l'Eglise. Sensiblement affligé, dès son entrée dans l'épiscopat, de la division qui régnait en Orient, même entre quelques prélats orthodoxes, il crut devoir y intéresser les Occidentaux. Il en écrivit d'abord à S. Athanase, qu'il savait en grand crédit auprès d'eux. « Je suis persuadé, lui dit-il, que le seul moyen de secourir » efficacement nos églises, c'est le concours des pasteurs d'Occi» dent. Que ne devons-nous pas espérer s'ils veulent employer » pour nous ce qu'ils ont montré de zèle chez eux en quelques » rencontres des plus délicates? Les puissances respecteront l'au» torité d'un si grand nombre d'évêques unis ensemble, et les » peuples se soumettront sans résistance. Envoyez donc aux Occi» dentaux des hommes puissans en doctrine et en parole, afin de » leur bien exposer les maux qui nous accablent, et couronnez » par cette excellente œuvre les combats infinis que vous avez » soutenus pour la foi. » Il l'exhorte à procurer par lui-même le calme et la paix à l'église d'Antioche, sans attendre les secours de l'Occident, qui ne peuvent être que tardifs. Il lui représente le schisme de cette illustre Eglise, d'où la lumière devait se répandre dans tout le Levant, comme le plus pressant de tous les maux.

Basile écrivit au grand patriarche d'Alexandrie une seconde

lettre : « Il nous a paru convenable, dit le saint docteur, d'écrire » à l'évêque de Rome, pour l'engager à connaître de ce qui se » passe ici et à donner sa décision. Comme des bords éloignés » qu'il habite il est difficile d'envoyer assez promptement des dé» putés en commun et de l'avis d'un concile, il doit agir de sa » propre autorité, et commettre des hommes qui, par leur sage » tempérament de douceur et de fermeté, soient propres à répri» mander et à corriger ceux d'entre nous qui ne suivent pas la » voie droite : il faudra qu'ils apportent avec eux tout ce qu'on a » fait pour infirmer, depuis le concile de Rimini, ce qui avait été » résolu par contrainte dans cette assemblée [1]. » Il est clair, par cette lettre, que le saint métropolitain de la Cappadoce ne demandait pas de simples envoyés, mais des commissaires et des visiteurs en règle.

Si l'on admire comment un évêque, placé sur l'un des principaux siéges de l'Orient, rend hommage à la primauté de juridiction du pape dans un point des plus délicats, on peut remarquer aussi que ce respect ne l'empêche pas de juger des premiers en matière de foi, et avec une pénétration admirable concernant des objets encore peu éclaircis. Il releva dans cette même lettre les erreurs de Marcel d'Ancyre, qui furent comme le germe de l'hérésie de Nestorius, et il les trouva dès-lors dignes d'anathème. « Jusqu'ici, dit-il en parlant des Italiens, ils ne cessent d'anathé» matiser Arius ; mais on ne voit point qu'ils se plaignent de » Marcel, dont l'impiété donne dans l'excès opposé à l'arianisme. » Elle attaque la substance même du Fils de Dieu, en avançant » qu'il n'était point avant de sortir du Père, et qu'il ne sub» siste plus après y être retourné : nous en avons la preuve dans » les livres mêmes de Marcel. » Toutefois les Occidentaux ne l'ont jamais censuré, quoiqu'ils eussent dû le faire pour lever le scandale qu'avait donné leur communication avec lui. Comme on a reproché à Marcel d'Ancyre d'être retourné à ses erreurs, nous pouvons présumer qu'il s'agit ici de nouveaux écrits qu'il aura composés depuis sa justification au concile de Sardique, ou de quelque autre démarche qui aura fait juger que cet évêque, suspect depuis si long-temps, n'avait jamais procédé de bonne foi.

S. Basile n'avait pu apprendre exactement toutes les circonstances d'un événement qui s'était passé si loin de sa province, et qui ne fut, au pis-aller, qu'un ménagement de prudence, tel que le saint métropolitain de Cappadoce crut pouvoir en user, vers le même temps, à l'égard des Macédoniens. Entouré de ces

[1] Basil. Ep. 52.

novateurs, qui ne voulaient pas confesser en termes exprès que le Saint-Esprit est Dieu, il se contenta, pour communiquer avec eux, qu'ils professassent la foi de Nicée, et déclarassent qu'ils ne croyaient pas le Saint-Esprit créature : ce qui était la même chose au fond que d'en confesser la divinité, qu'il ne cessa point d'inculquer dans ses entretiens particuliers, ni d'enseigner dans ses discours publics. Les moines, qui avaient plus d'ardeur que de circonspection dans leur zèle, l'accusèrent néanmoins de trahir sa foi, et relevèrent infiniment au-dessus de lui Grégoire de Nazianze, qui la prêchait clairement dans les plus nombreux auditoires. Mais Grégoire justifiant, avec une humilité généreuse, la prudence de son ami : « Je suis, dit-il, un particulier obscur et sans » conséquence; je puis parler librement : Basile est illustre par les » qualités éminentes de sa personne et par sa dignité; il ne saurait » dire un mot qui ne soit relevé, et souvent avec exagération. Il » fait bien de ne pas lutter ouvertement contre l'orage, au risque » de le rendre plus violent; mais il ne doit point abandonner, et » en effet il n'abandonne point le navire. N'enseigne-t-il pas la » même doctrine en d'autres paroles? La vérité réside plus dans » le sens que dans les mots. » Il est bon de faire observer que l'Eglise n'avait point consacré de termes particuliers à l'expression de sa foi sur cet article, et ne semblait encore exiger qu'une confession équivalente, pourvu qu'elle fût certaine et publique; autrement c'eût été retomber dans l'égarement des Demi-Ariens, par rapport au terme de consubstantiel, et l'on eût trahi véritablement sa foi en ne la confessant point dans les termes marqués pour cela par l'Eglise. Basile eut ensuite le malheur de se laisser surprendre par l'évêque hypocrite de Sébaste, cet Eustathe demi-arien, converti en apparence, et qui avait professé la foi de Nicée à Rome, puis au concile de Thyane. Exercé de longue main à la dissimulation, il cachait une ambition dévorante sous le masque de la vertu, de la simplicité même et de la pauvreté, savait parfaitement s'accommoder aux conjonctures, et n'avait d'autre règle de sa foi que celle de l'intérêt ou de la faveur des puissances. Mais il était mieux connu de son métropolitain, Théodote de Nicopolis, que de Basile : ce qui attira au saint docteur des désagrémens sensibles de la part de cet archevêque, très-habile sans doute dans l'art de connaître les hommes, mais qui se prévalut étrangement de cet avantage. Il alla jusqu'à fermer à Basile la porte d'un concile assemblé à Nicopolis, et il refusa même de prier avec lui. Le saint reçut l'affront avec une modération et une humilité qui ne sont guère le partage de ceux qui trahissent les intérêts de l'Eglise. Mais il songea en même temps que ce n'e-

tait pas là un genre d'humiliation qu'un évêque, content du témoignage de sa conscience, pût subir dans le silence et l'inaction. Il se mit en devoir de dissiper des ombrages qui, tombant sur la foi, ne pouvaient produire que du scandale. Il avait déjà fait signer une confession catholique à Eustathe. Exigeant une garantie nouvelle de sa sincérité ou de sa persévérance, il l'invita à un concile des évêques d'Arménie et de Cappadoce, convoqué tout exprès. Eustathe refusa d'y venir, sur des excuses frivoles, qui ne permirent plus à Basile de douter que ceux qui l'avertissaient avec tant de chaleur de la mauvaise foi de ce vieillard hypocrite ne le connussent en effet beaucoup mieux que lui.

Eustathe acheva de se démasquer, en publiant contre le saint docteur une longue déclamation pleine d'invectives et de calomnies. Il l'appelait homousiaste, pour lui faire injure; il l'accusait de l'avoir surpris, en lui faisant souscrire une profession de foi qui contenait la doctrine de la consubstantialité; il lui reprochait surtout d'être uni avec l'hérésiarque Apollinaire. Basile méprisa des reproches si mal fondés. Durant trois années entières, il ne publia aucun écrit pour se justifier à cet égard, content de faire bien connaître, par quelques lettres adressées à des particuliers, l'éloignement où il était des erreurs d'Apollinaire. Ces reproches lui parurent d'autant plus méprisables, que, pour prouver son union prétendue avec cet hérétique, on ne s'autorisait que d'une lettre écrite dix-sept ans auparavant, lorsque Basile et Apollinaire n'étaient tous deux que laïques, et que celui-ci, n'ayant encore d'autre célébrité que celle d'un très-beau génie, se trouvait en relation avec les plus grands et les plus saints personnages de son temps. Enfin, les ennemis de Basile abusant de sa réserve, et attribuant son silence à la faiblesse de sa cause, il se prévalut, pour les confondre, de la démarche vraiment scandaleuse et notoirement impie qu'ils firent enfin en se joignant aux Ariens et à Démosthène, l'un des favoris de l'empereur Valens. Mais, auparavant, le saint évêque convainquit tout le monde de la pureté et de la fermeté de sa foi, par la confession la plus éclatante en présence de ce prince.

Valens, toujours animé par ses Ariens, continuait à parcourir les provinces, et portait de tous côtés les malignes influences de l'air contagieux qu'il respirait au milieu de ces impies. Il pervertissait quelques lâches entre les prêtres et les évêques; il condamnait, en bien plus grand nombre, les généreux confesseurs à la perte de leur état, au bannissement, aux traitemens cruels de toutes les espèces. Ayant ainsi marqué sa trace de sang et de sacriléges, à travers la plus grande étendue de l'Asie-Mineure et de la Syrie, il menaçait la Cappadoce, dont Basile, aussi odieux que re-

doutable aux sectaires, avait été élu métropolitain, malgré toutes les tentatives de la cour pour traverser l'élection. L'empereur envoya devant lui Modeste, préfet du prétoire, et son précurseur ordinaire dans ses exploits impies. Il avait commission, ou d'obliger l'archevêque de Césarée à communiquer avec les Ariens, ou de le chasser de la ville. Cet officier, l'un de ces grands sans foi et sans principes, arien sous Constance, idolâtre sous Julien, nécessaire à Valens dont il flattait l'aveuglement et facilitait les attentats sacriléges, indépendamment de la faveur acquise par ce malheureux talent, était naturellement superbe, impitoyable, cruel. C'était lui qui avait donné le barbare conseil de brûler en mer les quatre-vingts ecclésiastiques députés de Constantinople. Il fit amener Basile au pied de son tribunal qu'il avait eu soin de faire environner de ses licteurs, de crieurs, d'appariteurs ou huissiers, de tout l'appareil effrayant de la tyrannie[1].

Aussitôt que le saint comparut, le préfet, l'appelant sèchement par son nom : « Basile, lui dit-il[2], à quoi pensez-vous, de résister » témérairement à la puissance impériale? — Quelle est donc ma » témérité? dit le saint d'un air modeste, mais plein de noblesse. » — Pourquoi, reprit le favori, n'êtes-vous pas de la religion de » l'empereur? — C'est qu'un plus grand maître me le défend, ré» pondit l'évêque. Vos grandeurs et vos prééminences ne sont que » pour le siècle : en fait de religion et de communion, il est égal » d'avoir la vôtre ou celle des gens qui vous obéissent. La foi » seule, et non la condition, distingue les Chrétiens. — Hé quoi! » dit Modeste en se levant impatiemment de son siége, ne crai» gnez-vous pas les effets de mon indignation et de ma puissance? » — Qu'entendez-vous par là? dit Basile. Faites-les-moi connaî» tre, ces effets. — Il ne s'agit pas moins, dit le préfet, que de la » confiscation des biens, de l'exil, des tortures, de la mort. — Fai» tes-moi d'autres menaces, si vous pouvez, reprit le saint évêque : » rien de tout cela n'est de nature à m'émouvoir. La confiscation, » dites-vous! mais qui ne possède rien n'a rien à perdre, à moins » que vous ne pensiez enrichir le fisc de ces méchans vêtemens ou » d'un petit nombre de livres qui font tout mon trésor. L'exil : » vous ne m'en ferez pas subir la peine, en m'enlevant à cette ville » qui ne m'a pas vu naître; mais partout également je trouverai » ma patrie, puisque tout appartient au Père commun que nous » avons dans le ciel. La rigueur même ou la durée des tourmens me » touche assez peu, puisque je n'ai qu'un souffle de vie, que le pre» mier effort m'arrachera; et la mort, qui me mettra tout d'un coup

[1] Greg. in Eus. — [2] Greg. p. 359.

» au terme auquel on n'arrive qu'avec tant de peine, sera pour moi » le comble des bienfaits. » Le préfet fit un étalage de rhéteur sur les avantages de la vie, et sur l'attachement extrême qu'on sent pour elle en chaque rencontre, malgré toutes les raisons qu'on a de s'y déplaire. « Ceux qui sont disposés comme vous le dites, reprit » le saint évêque, sont bien différens de Basile. Pour moi, on ne » peut me rendre un meilleur office qu'en délivrant mon âme de » cette masse languissante qui aggrave à chaque instant mes souf» frances. » Surpris d'un héroïsme si rare, d'une sagesse qui garda toujours le milieu entre l'orgueil et la bassesse, d'une égalité d'âme inaccessible à l'effroi, aux sombres soucis dans le sein du péril, le préfet s'écria que jamais personne ne lui avait parlé de la sorte. « Vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque, repartit Basile ; car » à de pareilles menaces, un vrai ministre de Jésus-Christ eût fait » les mêmes réponses. En toute autre chose, nous nous faisons un » devoir de nous montrer les plus traitables des hommes. Nous » évitons la hauteur et la fierté à l'égard des moindres particuliers, » à bien plus forte raison avec les dépositaires de la souveraine » puissance. Mais quand il s'agit de la cause de Dieu, le glaive étin» celant, les brasiers ardens, les tigres en fureur, l'étalage des plus » horribles supplices ne nous font aucune impression. » Le préfet, voyant les voies de rigueur si inutiles, en tenta de toutes différentes. « Eh bien ! lui dit-il, ne comptez-vous pour rien de voir l'em» pereur au milieu de votre peuple, se ranger au nombre de vos » ouailles ? il ne faut pour cela qu'ôter du symbole le mot de con» substantiel. — C'est beaucoup de sauver une âme, dit le saint » pasteur, et je compte sans doute pour un très-grand avantage de » voir le souverain donner l'exemple au peuple ; mais, pour quel» que considération que ce pût être, je ne souffrirais pas qu'on » transposât même un seul mot dans le symbole dicté par l'Esprit » saint aux vrais successeurs des apôtres, qu'il a promis d'assister » jusqu'à la consommation des siècles. »

Le préfet calmé renvoya S. Basile, alla sur-le-champ retrouver l'empereur, et lui dit : « Nous sommes vaincus, seigneur, et je » l'avoue sans honte. Cet évêque est au-dessus des menaces, on » n'en obtiendra pas davantage par la voie des promesses. » Valens en voulut faire l'essai par lui-même : il vint à l'église le jour de la fête des Rois, pour faire communiquer le saint évêque, dans cette solennité, avec les Ariens qui suivaient la cour. Mais quand il entendit le chant majestueux des psaumes ; quand il vit le bel ordre et la modestie d'un peuple immense, qui paraissait plutôt une assemblée de pieux solitaires ; quand surtout il aperçut la pompe toute céleste du culte et des cérémonies, les ministres

sacrés plus semblables à des anges qu'à des mortels, l'évêque, tel que le sacrificateur éternel qu'il représentait, immobile devant l'autel, et aussi recueilli que si tout était dans le calme, le prince demeura immobile lui-même, et comme glacé d'une religieuse horreur. Mais, s'étant un peu remis de ce saisissement, il voulut présenter son offrande: aucun des ministres ne vint pour la recevoir, parce qu'on ne savait si l'évêque le trouverait bon. Alors, agité d'un soudain tremblement, et ses genoux chancelant sous lui, Valens serait tombé, si l'un des prêtres, qui s'aperçut de sa faiblesse, ne l'eût soutenu. Le sage pasteur, honorant la suprême puissance dans un prince quoique hérétique, ne lui refusa point cette communion imparfaite, qui consistait à offrir des dons ordinaires, ainsi qu'à prier avec les fidèles; mais il ne l'admit point à la participation de l'Eucharistie.

Cependant l'empereur ne conçut que du respect pour ce digne évêque, et voulut l'entendre parler de la religion. La conférence se tint au-dedans du voile qui séparait le chœur de la nef, assez près de l'autel où se plaçaient les empereurs, suivant l'usage des églises orientales. S. Grégoire de Nazianze, qui se trouvait présent, dit que Basile parla comme eût fait un ange de Dieu, et que le prince en parut extrêmement touché[1]. Un de ses maîtres-d'hôtel, nommé Démosthène, se mêla à l'entretien, et commit un solécisme en voulant faire un reproche à l'évêque. Basile le regarda en souriant, et dit ces deux mots : *Un Démosthène ignorant!* Le maître-d'hôtel reçut mal la plaisanterie, et s'emporta en menaces. Mais, sans s'émouvoir davantage : « Songez, lui dit l'évêque, » à bien faire servir votre table, et bornez-vous à ce qui est de vo- » tre ressort. » Ainsi finit la conférence, tout à l'avantage du saint docteur, et sans indisposer l'empereur, qui, loin de lui faire aucune peine, lui donna des terres pour fonder un hôpital à Césarée.

Mais les Ariens, qui obsédaient le prince, s'emparèrent une seconde fois de son esprit, et l'engagèrent à exiler Basile, s'il s'obstinait à ne pas communiquer avec eux. L'impératrice Dominica se montrait des plus ardentes à solliciter contre lui; et l'on crut l'exécution si certaine, que déjà la voiture était attelée, le saint entouré de ses amis en larmes, et tout prêt à partir. A l'instant, le fils de Valens et de Dominica, encore enfant, fut atteint d'une fièvre violente qui le mit en quelques heures à l'extrémité. Le mal était tel, que les médecins n'y voyaient aucun remède. La princesse ne douta point que ce ne fût une punition divine, et communiqua ses alarmes à l'empereur. On fit prier le saint évêque de ve-

[1] Theod. IV, 19.

nir promptement. Dès qu'il eut mis le pied dans le palais, la fièvre se ralentit, et il promit une guérison parfaite, pourvu qu'on lui laissât instruire le jeune prince dans la foi catholique. La condition fut acceptée; l'évêque se mit en prières, et l'enfant guérit sur-le-champ[1]. Mais Valens, se rappelant ensuite le serment impie qu'il avait fait à son baptême, entre les mains d'Eudoxe, d'adhérer de cœur et d'effet à la doctrine des Ariens, fit baptiser par les hérétiques cet innocent infortuné, qui retomba dans sa maladie, et mourut peu de temps après.

Loin d'adorer la main qui le frappait, cet aveugle prince s'abandonna aux conseils des impies, et voulut une seconde fois exiler Basile : la sentence fut même dressée; mais quand l'empereur se mit en devoir de la signer, il lui prit un tremblement convulsif et la plume se brisa dans sa main. Trois fois il entreprit de signer, et trois fois la plume se rompit. Alors, toutes ses préventions cédant à la crainte et à une secrète horreur qu'il ne put cacher plus long-temps, il déchira le papier, révoqua l'ordre, et laissa pour toujours le saint en paix; de sorte que, dans cette persécution générale des prélats orthodoxes de l'Orient, par une protection visible du Ciel sur les deux plus illustres défenseurs de l'Eglise, il n'y eut que Basile et Athanase qui demeurèrent en repos du côté des Ariens. Le préfet Modeste conçut encore de meilleures dispositions que son maître. Dans une maladie qui lui survint peu après la tentative de Césarée, il fit prier l'évêque de le venir trouver, et il lui demanda le secours de ses prières avec une humilité religieuse. Il fut en effet guéri, et ne cessa de publier qu'il devait sa guérison à Basile. Dès-lors commença entre lui et le saint prélat une liaison assez particulière pour qu'ils s'écrivissent fréquemment. Modeste, flatté de ses rapports avec ce grand homme, avait beaucoup d'égard à ses recommandations; Basile sanctifiait par l'exercice de la charité des relations qui lui eussent peu convenu sans ces vues supérieures.

Quelque temps après que l'empereur fut parti de Cappadoce, Eusèbe, oncle de l'impératrice et gouverneur de la province, suscita un nouveau genre de persécution au saint archevêque, avec toute la hauteur et tout l'acharnement d'un tyran subalterne qui avait l'assurance d'être soutenu. Quoique dévoué aux Ariens, il n'agissait pas par zèle pour l'hérésie, mais par un motif, sinon plus criminel, au moins plus honteux. Un de ses officiers, devenu éperdument amoureux d'une veuve de distinction, la voulait épouser malgré elle. Cette dame, poussée un jour à l'extrémité, se réfugia

[1] Ephr. in Basil. p. 63.

dans l'église, au pied du saint autel. Le magistrat, pour faire sa cour, voulut forcer cet asile, et Basile ne manqua point de prendre la défense de la pudeur en péril. Il s'opposa aux gardes envoyés pour enlever la chaste veuve, et lui procura les moyens de s'enfuir. Le gouverneur cita le saint à son tribunal, en vint du premier abord aux voies de fait les plus indignes, ordonna de le dépouiller, et de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer. Le saint archevêque lui dit sans la moindre émotion, et même avec quelque chose de plus que l'indifférence : « Vous me rendrez un » grand service, si vous arrachez de mon sein le méchant soufflet » qui me suffoque, » voulant parler, ou de la faiblesse de ses poumons, ou d'un asthme dont il était fort tourmenté. Mais le peuple, informé de l'excès révoltant auquel l'on se portait contre son pasteur, entra en tumulte, hommes, femmes, enfans, armés de tout ce qu'ils purent trouver. La maison du gouverneur allait être forcée, et c'en était fait de sa personne, si Basile ne se fût rendu son médiateur. Eusèbe, si arrogant et si dur un moment auparavant, tomba pâle et tremblant aux genoux de son prisonnier. Il n'avait pas besoin de supplications. Délivré des bourreaux non moins effrayés que le gouverneur, le bon pasteur alla au-devant de la foule, et, sa vue seule suspendant la fureur de la sédition, il n'eut rien de plus pressé que d'assurer la vie au plus brutal des persécuteurs.

Peu auparavant il était arrivé dans l'ordre civil un changement qui donna beaucoup d'exercice à la patience et à la modération du zélé métropolitain. La province de Cappadoce fut divisée en deux, et Thyane devint la capitale de la seconde. L'évêque Anthime prétendit que ce changement dans l'ordre civil en emportait un dans l'ordre ecclésiastique, et que lui-même devenait, sans nulle autre disposition, métropolitain de la seconde Cappadoce. Plus versé qu'Anthime dans la sainte antiquité et les usages religieux, Basile s'y opposa, au moins jusqu'à une ratification ou approbation canonique ; et pour confirmer son droit par la possession effective et non interrompue, il créa aussitôt de nouveaux évêques. Aucun ne pouvait faire plus d'honneur à son choix que son pieux et savant ami Grégoire, fils du vieil évêque de Nazianze. Il le mit à Sazimes, endroit peu considérable, et désagréable par sa situation. Mais il y fallait un homme de mérite et sûr, parce qu'il s'y trouverait placé aux confins des deux nouvelles provinces. Grégoire, comme tous les grands hommes de ces temps exemplaires, ne voulait point être évêque. Mais enfin il céda aux instances d'un ami si cher, et de son propre père, qui vint à l'appui, avec d'autant plus de chaleur qu'il comptait par là fixer son fils dans son voi-

sinage. Ce fut en effet tout ce qu'opéra l'ordination du jeune Grégoire. Après quelques légères tentatives pour s'établir à Sazimes, où Anthime suscitait difficulté sur difficulté, il reprit la vie privée et solitaire; il revint enfin à Nazianze, assister son père, que ses incommodités et sa décrépitude mettaient hors d'état de remplir ses fonctions par lui-même.

Le bon vieillard ne trouvait plus de consolation que dans ce digne fils et dans les différens exercices de la piété, surtout dans la célébration du saint sacrifice, dont on observe qu'il s'acquittait dans sa chambre, quand il était malade : preuve bien marquée de l'usage ancien des messes basses et privées. Tout cependant se trouvait en ordre parmi son troupeau ; et la plus parfaite intelligence était rétablie entre les ouailles et le pasteur, depuis que son fils l'avait réconcilié avec les moines, séparés autrefois de sa communion, lorsqu'il avait signé la formule de Rimini. Car l'évêque titulaire de Nazianze avait imprimé cette tache à sa vieillesse, mais par simplicité seulement, et sans avoir jamais rien cru de contraire à la foi de Nicée. Il en fit une rétractation éclatante, et demanda publiquement pardon de cette sorte de scandale, à la persuasion du coadjuteur son fils. Grégoire, dit le vieux ou l'ancien, mourut saintement peu de temps après, à l'âge d'environ cent ans, dont quarante-cinq d'épiscopat. Le jeune Grégoire fit son oraison funèbre avec autant de sublimité sans doute et de mouvemens pathétiques, que celle de tant d'autres personnages qui ne lui étaient pas si chers. Il prit ensuite le soin de l'évêché de Nazianze, mais pour un temps seulement, et sans jamais vouloir en accepter le titre.

Les autres églises étaient beaucoup plus agitées que celles de Cappadoce. On tourmenta surtout les Catholiques d'Antioche, toujours courageusement déclarés contre l'évêque arien Euzoïus. Le saint évêque Mélèce fut exilé pour la troisième fois. Il se retira dans l'Arménie sa patrie, et habita une terre qui lui appartenait, sur les confins de la Cappadoce ; ce qui occasiona des relations fréquentes entre lui et le saint évêque de Césarée, qui ne cherchait de son côté qu'à se lier avec tous les grands hommes qui éclairaient l'Eglise. Tels étaient principalement Eusèbe de Samosate, Amphiloque d'Icône, Epiphane, métropolitain de Chypre; et aux extrémités de l'Italie, Ambroise, élevé depuis peu, de la manière que nous dirons bientôt, sur la chaire de la ville règnante d'Occident, comme on s'exprimait alors, c'est-à-dire de Milan, où residait la cour. Basile entretenait, par ses lettres et par mille autres attentions, l'amitié de tous ces illustres pasteurs, et plus encore

leurs excellentes dispositions à l'égard du troupeau de Jésus-Christ.

Il écrivit même aux évêques d'Italie, en général : car il est beaucoup plus vraisemblable que la lettre adressée, selon certains critiques, aux évêques du Pont le fut aux Italiens et au souverain pontife[1]. S. Basile suppose ces prélats au-delà des mers : ce qui ne peut désigner la province du Pont, située dans le même continent d'Asie que la Cappadoce. Il les suppose, de plus, à l'abri de la persécution, qui n'était autre que celle des Ariens, également puissans dans toute l'étendue des Etats de Valens, et il se soumet à leur correction. Ce qu'il ajoute sur les fonctions de la tête dans le corps mystique de l'Eglise universelle, et qu'il attribue à ces prélats, ou à leur chef propre, forme une preuve encore plus forte, et peu différente de la démonstration. Cette lettre, pour ce qui est du fonds des choses, et à l'exception de quelques termes arrachés à la douleur par le malheur des temps, ne paraîtra pas moins dictée par l'humilité que par la charité, puisqu'il est encore plus édifiant de se soumettre à la correction de ses supérieurs légitimes, que de montrer de la déférence à ses égaux; surtout en matière de foi et de doctrine, où ces hommages arbitraires ne sont que des abus, quand ils prennent la place de la soumission légitime. Il s'agissait, dans cette justification du saint docteur, de ses anciennes liaisons avec Eustathe de Sébaste, et des sentimens ariens ou semi-ariens de ce vieillard artificieux, encore imputés à Basile par ceux qui n'étaient pas à portée de le bien connaître.

Il se plaignit, en plusieurs autres occasions, des Occidentaux et du pape même, principalement au sujet des saints évêques d'Antioche et de Samosate : il alla jusqu'à reprocher aux Italiens une ignorance ou une légèreté qui affermissait l'hérésie. Ces expressions, trop dures sans doute, mais vagues et peu conformes à mille endroits où il s'exprime avec autant de respect que de précision, ne sauraient faire injure à la foi de l'Eglise romaine, qu'il exalte en toute rencontre. Il veut simplement dire que les préventions des Occidentaux contre les défenseurs de la foi catholique, les SS. Eusèbe et Mélèce, donnaient un grand avantage aux hérétiques. L'ignorance dont il accuse les prélats d'Occident n'est que l'ignorance des faits purement historiques, ou de ce qui se passait au fond de l'Asie. Quant à l'autorité suprême du saint Siége, et à la nécessité d'y recourir de toutes les parties du monde, S. Basile les reconnaît d'une manière assez formelle dans ses lettres, surtout dans celles qui s'adressent à S. Athanase.

[1] Basil. Ep. 77.

Eusèbe de Samosate avait un zèle qui le rendait souverainement odieux aux Ariens. Des extrémités de la Syrie, ou son siége était situé au bord de l'Euphrate, il parcourait sans cesse toute cette grande province, ainsi que la Phénicie et la Palestine, pour subvenir aux besoins pressans d'une quantité d'églises privées de leurs pasteurs légitimes. Afin de n'être pas reconnu par les hérétiques, il se déguisait en soldat, et portait une tiare sur la tête, à la façon des Perses. Il établissait des prêtres et des diacres catholiques, et même des évêques, lorsqu'il se rencontrait avec d'autres évêques orthodoxes; soit qu'il fût muni pour cela du pouvoir ordinaire; soit qu'il agît au nom des principaux prélats à qui, en qualité de comprovinciaux ou voisins des lieux privés de pasteurs, il appartenait d'y en instituer au besoin; soit enfin qu'on n'entende, par ces ordinations, que celles qu'il procurait par sa sollicitude et ses démarches, En tout cas, il faut imaginer, dans un évêque qui vécut toujours saintement et mourut martyr, des raisons qui ne renversent pas la hiérarchie, et toutes différentes de celles qu'on lui a inconsidérément et très-gratuitement attribuées, en le supposant capable d'agir en vertu de la seule autorité que lui donnaient son âge, sa vertu, et ce qu'il avait souffert pour la foi.

On l'avait arraché à la vie solitaire, à cause de ses rares vertus; et il en continua les pratiques durant les quarante-huit ans que dura son épiscopat. Mais son humeur n'en était ni moins douce, ni moins affable. Sa porte était continuellement ouverte à quiconque lui voulait parler, soit pendant ses repas, soit pendant la nuit, sans qu'on dût craindre d'interrompre son sommeil. La faction des Ariens, furieuse de tout le bien qu'il faisait en Syrie, le fit reléguer jusqu'au pays du Danube. Le porteur de cette condamnation arriva sur le soir à Samosate. Le charitable pasteur, sachant combien il était cher à ses ouailles, dit à cet émissaire de la secte : « Gardez-vous bien de publier le sujet de votre voyage; » car si le peuple venait à l'apprendre, il vous jetterait dans l'Eu» phrate. » Il partit lui-même fort secrètement pour son exil, avec un seul domestique, n'emportant pour tout meuble qu'un oreiller et un livre; et d'abord il se rendit par eau à la ville de Zeugma, située plus bas sur le fleuve, à vingt-quatre lieues de distance. Les citoyens apprirent cependant, du porteur même, l'ordre de l'empereur. Le fleuve en un moment fut couvert de barques, et ils eurent bientôt rejoint leur père, qu'ils conjurèrent, en se lamentant et en l'arrosant de leurs pleurs, de ne point les abandonner à la fureur des loups qui allaient ravager son troupeau. Pour réponse, il leur lut le passage du Docteur des nations, qui ordonne d'obéir

aux puissances ; et il les consola de son mieux, en les exhortant à tenir ferme dans la doctrine des apôtres et des saints conciles.

En allant au terme de son bannissement, Eusèbe passa par la Cappadoce, où nous ne voyons pas qu'il ait eu la liberté de s'entretenir de vive voix avec son ami Basile. Mais ils s'écrivirent souvent pendant cet exil, et l'évêque de Césarée se chargea de faire tenir au saint confesseur les lettres qui lui venaient de son église. Il écrivit même au conseil public de Samosate, pour consoler et encourager une ville à laquelle il rend ce glorieux témoignage, qu'aucune autre en Syrie ne s'était signalée dans cette persécution par tant de constance.

Nous avons encore une de ses lettres à l'église d'Evaise [1]. En montrant, avec une infinité d'autres, l'activité de son zèle, elle achève de détruire l'objection qu'on voudrait tirer des funestes progrès de l'arianisme, contre la visibilité perpétuelle de l'Eglise catholique : témoignage confirmatif de ce qu'on a déjà entendu affirmer par S. Athanase, touchant la pureté de l'enseignement dans le très-grand nombre des églises. Se prévalant, pour mettre la doctrine de Nicée en recommandation, de l'éclat et de l'universalité avec lesquels elle était profanée : « Considérez, dit Basile, toute l'étendue du monde chrétien, et voyez combien en » est petite cette partie malade. Tout le reste de l'Eglise qui a » reçu l'Evangile, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, conserve » sa foi saine et incorruptible. » Qu'on fasse attention qu'il s'exprimait ainsi sous la tyrannie de Valens, et lorsque l'arianisme triomphait autant que jamais en Orient.

C'est ainsi que le saint archevêque de Césarée se dévouait au service de tous les fidèles, nonobstant ses fréquentes et fortes maladies, et dans le temps même où, consumé d'austérités et de fatigues, il n'attendait qu'une mort prochaine. S. Amphiloque, évêque d'Icône, lui écrivit touchant la province d'Isaurie, contiguë à la Lycaonie, et qui n'avait pour lors aucun évêque, au lieu qu'auparavant on y en comptait un grand nombre. « Le meilleur sans doute, lui répondit le sage docteur, ce » serait de partager le soin pastoral de cette province entre plu- » sieurs prelats. Mais parce qu'il n'est pas facile d'en trouver de » dignes, il faut prendre garde qu'en voulant le mieux nous ne » manquions le bien ; qu'en multipliant les ministres nous n'avi- » lissions le saint ministère, et que nous n'altérions le respect des » peuples à qui l'on donnerait des sujets mal éprouvés. Peut-être » même vaut-il mieux que nous nous contentions d'établir dans » la capitale un homme sûr, qui soit chargé du gouvernement de

[1] Epist. ad Evas.; Ep. ad Neocæs. 75.

» tout le reste, et qui prenne des ouvriers pour l'aider, s'il trouve » le travail au-dessus de ses forces. Mais s'il n'est pas facile de » trouver un tel évêque, travaillons premièrement à en donner » aux petites villes et aux bourgades qui en ont eu anciennement, » avant d'en mettre un dans la capitale; de peur que celui-ci ne » nous embarrasse par la suite, en refusant d'approuver l'ordi- » nation des autres. » Quelque temps après, il écrivit encore à S. Amphiloque d'envoyer en Lycie un homme de confiance, pour reconnaître ceux qui conservaient la foi orthodoxe; parce que l'erreur des Macédoniens touchant le Saint-Esprit dominait parmi les Asiatiques, c'est-à-dire, dans cette partie de l'Asie-Mineure qu'on appelait proprement diocèse d'Asie, et dont Ephèse était la capitale. Ici, le zélé docteur descend, pour les choses et les personnes, dans un détail qui montre à quel point il s'intéressait au bon état de toutes les parties de la maison de Dieu.

Le saint évêque d'Icône, Amphiloque, avait contracté, avec les deux illustres amis Basile et Grégoire, cette tendre et solide amitié qui est fondée sur la conformité des inclinations, des habitudes et des qualités même indifférentes. Il était né comme eux en Cappadoce, et comme eux d'une extraction noble, d'une science profonde, d'une grande éloquence, d'une vertu éminente et fortifiée par un long usage de la vie solitaire. Il avait toujours entretenu d'étroites liaisons avec Grégoire. Mais depuis que Basile avait été fait évêque, Amphiloque, qui ne le fut qu'après lui, évita sa rencontre, de peur qu'il ne l'engageât dans les saints ordres, dont il se croyait fort indigne : précaution que son rare mérite et l'estime publique rendirent insuffisante. La Providence l'ayant conduit en Pisidie, il fut élu, malgré toute sa résistance, pour le siége archiépiscopal de la ville d'Icône, érigée depuis peu en métropole de la seconde Pisidie, ou de la Lycaonie. Basile lui écrivit sur son ordination, pour le consoler, l'encourager et l'inviter à le venir voir. Amphiloque y alla en effet. Suivant la coutume qu'on observait à l'égard des évêques étrangers, on l'engagea à prêcher devant les habitans de Césarée, qu'il ravit d'admiration : suffrages d'autant plus honorables, que le goût de ce grand auditoire, accoutumé à la haute éloquence de son propre pasteur, en était plus sûr et plus épuré. Amphiloque se proposa dès-lors Basile pour modèle et pour guide dans l'accomplissement de tous les devoirs de l'épiscopat. Il ne le consulta pas seulement sur les profondeurs spéculatives de l'Etre divin, afin de confondre les sophistes hérétiques, mais sur la science pratique des mœurs et de la discipline.

Ce fut pour le satisfaire sur ce dernier chef, que le saint doc-

teur écrivit ces trois épîtres canoniques qui sont si justement vantées dans l'antiquité. Elles contiennent quatre-vingt-cinq canons de discipline, en réponse à autant de questions proposées par l'évêque d'Icône, principalement sur la pénitence publique. Rien de plus propre, soit à faire proportionner, autant qu'il est possible, la peine au péché, soit du moins à inspirer une horreur convenable de certains crimes. Il s'y agit principalement de l'homicide et des fautes commises dans le mariage. L'homicide volontaire, sous lequel sont compris l'empoisonnement et les maléfices de la magie, est soumis à vingt ans de pénitence. Le pénitent devait être quatre ans *humilié*, à la porte de l'église, pendant les offices, sans pouvoir y entrer; cinq ans entre les *auditeurs*, c'est-à-dire, admis à l'instruction et non aux prières; sept ans *prosterné* pendant les prières; quatre ans *consistant*, ou priant debout. Tels étaient les quatre degrés de la pénitence publique, qui ont subsisté uniformément dans l'Eglise pendant fort long-temps. Pour l'homicide involontaire, c'est-à-dire, qui n'a pas été commis de propos délibéré, mais où il est entré de la légèreté et de la négligence, la pénitence est de dix ans.

Celle de l'adultère est de quinze pour les hommes. Si l'infidélité tombe sur la femme, son mari doit la quitter; mais l'épouse ne peut quitter l'époux infidèle. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand le mari a quitté sa femme pour cause d'adultère, on lui permet de se remarier du vivant de cette première épouse, et tel est encore l'usage de l'Eglise orientale. L'Eglise d'Occident a toujours observé une discipline plus évangélique et plus exacte, suivant laquelle la mort seule peut dissoudre le mariage. Elle tolère néanmoins l'usage des Orientaux, avec qui elle n'a point voulu rompre pour ce sujet. Les conjonctions incestueuses sont soumises aux mêmes peines que l'adultère. S. Basile compte, comme nous, pour inceste, d'épouser deux sœurs l'une après l'autre : « La coutume, » qui a force de loi, dit il, est de séparer ceux qui auraient con- » tracté une pareille union, et de ne pas les recevoir sans cela » dans l'Eglise. » Ici l'on voit l'ancienneté de la puissance ecclésiastique, par rapport à la validité des mariages. Dans ce qui est encore dit de la nullité des mariages des personnes qui sont sous la puissance d'autrui, telles que les esclaves et les enfans de famille, quelques docteurs ont cru voir un principe qui aurait autorisé notre jurisprudence dans sa conduite envers les mineurs qui se marient sans consentement de parens. Mais elle ne se fonde que sur le rapt de séduction, facile à présumer dans des conjonctions où la passion l'emporte sur tous les intérêts les plus forts et les plus raisonnables.

Pour les péchés contre nature, les peines sont les mêmes que pour l'adultère. Quant à la simple fornication, la pénitence est de quatre ans. Pour les secondes noces, il y avait une espèce de pénitence qui variait selon les églises : mais c'était plutôt une humiliation qu'une expiation proprement dite ; si ce n'est pour les quatrièmes noces et au-delà, que quelques-uns regardaient comme la polygamie, et traitaient de conjonction brutale, indigne du genre humain. Les ecclésiastiques qui oubliaient la pureté sacrée de leur état étaient privés de leurs fonctions, et réduits au rang des laïques, sans autre pénitence. C'était la règle ancienne et fondée sur l'équité, qui défend de punir deux fois la même faute, la déposition étant une peine très-grande et perpétuelle de sa nature, au lieu que les laïques rentraient dans tous leurs droits, après l'accomplissement de leurs pénitences. Pour les vierges tombées depuis leur profession, l'ancien usage permettait de les recevoir au bout d'un an, comme les bigames ; mais S. Basile est d'avis qu'on use à l'avenir d'une plus grande rigueur, et qu'on les traite comme les adultères. Il paraît que cette ancienne indulgence à l'égard des vierges consacrées ne provenait que de la difficulté où l'on avait été, dans les commencemens du christianisme, de faire goûter une vertu si évangélique aux païennes converties. L'Eglise ayant pris toute sa consistance, et la virginité se trouvant en honneur, on crut devoir plutôt resserrer la discipline en ce point, que la relâcher. Cependant, pour que cette sévérité ait lieu, le saint docteur veut que les vierges aient fait profession de leur plein gré, sans impulsion de parens et en âge mûr, c'est-à-dire à seize ou dix-sept ans accomplis : ce qui montre l'antiquité des règles suivies par le saint concile de Trente, touchant l'âge de la consécration des vierges. Les moines ne faisant point encore de profession expresse de continence, S. Basile est d'avis qu'on la leur fasse faire, et que, s'ils la violent, ils subissent la pénitence des fornicateurs.

Les parjures, s'ils ont commis le crime de leur propre mouvement, sont soumis à dix ans de pénitence ; et à six, si c'est par une espèce de contrainte qu'ils ont violé leur serment. On décide qu'un vœu ridicule, comme de s'abstenir de la chair de porc, n'oblige point ; à plus forte raison, le vœu ou le serment de mal faire, par exemple, de punir trop sévèrement ses esclaves : promesse, àjoute-t-on, qui, avant l'exécution, est déjà un péché digne de pénitence. Pour ceux qui juraient de ne point se laisser ordonner prêtres ou évêques, on ne veut point qu'on les y force contre leur serment, à moins qu'on n'en attende pour l'Eglise un avantage qui fasse présumer que le vœu n'avait pas eu pour ob-

jet le plus grand bien. La raison que l'on donne de ce procédé, c'est que l'expérience enseigne que ces sortes d'ordinations réussissent fort mal.

Si pour le larcin le coupable s'accuse lui même, il sera privé de la communion pendant un an; et pendant deux, s'il est convaincu d'ailleurs. L'apostat qui a renoncé Jésus-Christ sera toute sa vie dans l'état des *pleurans;* mais à la mort, on lui donnera la communion, en prenant confiance dans la miséricorde divine. En général, on permet d'abréger la pénitence, quand le pécheur s'attache à l'accomplir avec une grande ferveur. Tels sont les principaux articles qu'il convenait de faire remarquer dans les épîtres de S. Basile à S. Amphiloque. Dans quelques autres de ses lettres on voit l'usage des censures en général, tel qu'il est employé de nos jours. On y trouve aussi la défense d'avoir commerce avec un excommunié dénoncé personnellement, même pour les choses ordinaires de la vie.

Nous avons encore, dans la lettre de ce Père à Césarie, un monument trop précieux de tradition et de discipline, pour le passer sous silence. Il concerne l'usage de la sainte communion, et la pratique, si justement maintenue contre les Sacramentaires, de réserver le corps de Jésus-Christ, et par conséquent de lui rendre d'une manière habituelle et permanente le culte suprême qui lui est dû. « Il est utile, écrivait le saint docteur, de communier » tous les jours, pour participer au corps et au sang de Jésus- » Christ; quoique notre coutume ne soit que de communier qua- » tre fois la semaine, le dimanche, le mercredi, le vendredi et le » samedi, outre les jours, quels qu'ils soient, où tombe la fête de » quelque martyr. Que dans le temps de la persécution, pour- » suit-il, on soit obligé de se communier de sa propre main, faute » de prêtre ou de ministre, il est assez inutile de le prouver, » puisque ce principe se trouve établi par une pratique ancienne » et constante. On sait que tous les solitaires, au fond de leurs » déserts, où il n'y a point de prêtres, gardent la communion » chez eux, et se communient eux-mêmes. A Alexandrie et dans » le reste de l'Egypte, la plupart des laïques gardent aussi la » communion dans leurs logis. Or, le prêtre ayant une fois cé- » lébré le sacrifice et distribué l'hostie, le fidèle qui l'a reçue » toute à la fois, et qui s'en communie ensuite de sa propre » main à plusieurs reprises, doit croire qu'il communie de la main » du prêtre qui la lui a remise; puisque dans le temple même, où le » ministre donne la particule, le fidèle qui la reçoit dans sa pro- » pre main la tient en son pouvoir avant de la porter à sa bou- » che. C'est donc la même chose de recevoir du prêtre une ou

» plusieurs particules à la fois. » Telle était alors la pratique de la communion : le prêtre mettait l'eucharistie dans la main du communiant, qui la portait lui-même à sa bouche.

Il y a sans doute une grande matière d'édification dans les canons de S. Basile, ainsi que dans la sévérité de l'ancienne discipline en général. Les ministres de la pénitence doivent en saisir l'esprit, et se conformer à cet esprit dans la pratique autant que les circonstances le permettent. Mais comme l'épouse de Jésus-Christ ne juge pas nécessaire ou convenable, dans son état présent, de rétablir toutes les anciennes observances, ce serait accuser sa sagesse ou sa fermeté que de l'entreprendre sans son aveu. Ce serait une témérité bien plus grande encore d'opposer à ce qu'elle a jugé digne de remplacer des lois mal observées, et à la discipline reçue généralement aujourd'hui, les canons des anciens conciles, ou du moins ceux de quelques églises particulières, quoique justement vantés dans l'antiquité. On ne saurait disconvenir que ceux mêmes de S. Basile ne soient défectueux en quelques articles. Ils n'ordonnent pas seulement de réitérer le baptême des hérétiques qui altèrent la forme de ce sacrement, mais celui des Encratites qui baptisent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; parce qu'ils croient, avec les Marcionites et d'autres sectaires, que Dieu est l'auteur du mal [1]. Les canons des Orientaux sur la dissolution du mariage pour cause d'adultère ne sont pas plus conformes aux principes évangéliques.

La discipline orientale ne mérite donc pas d'être si fort relevée au-dessus de celle des Occidentaux, anciens ou modernes. Quoique celle d'aujourd'hui soit moins sévère, et qu'elle s'accommode aux mœurs de notre âge, on doit au moins reconnaître qu'elle est nette et précise, uniforme et fixe, sagement rédigée, et partout exactement conforme à l'Evangile. Dans la discipline du saint concile de Trente, dans celle de S. Charles Borromée, et d'une multitude de conciles particuliers, tenus dans les diverses églises en conséquence de ces décrets œcuméniques et divins, ne retrouve-t-on pas tout ce que l'antiquité a de plus pur en fait de morale, de canons essentiellement évangéliques, de réglemens nécessaires pour atteindre à la sainteté, à toute la perfection de la piété chrétienne?

Pour en revenir à S. Basile, il écrivit encore son livre du Saint-Esprit, à la prière de S. Amphiloque. Le pieux évêque d'Icone, beaucoup plus jeune que celui de Césarée, et pénétré pour lui

[1] Can. 47.

d'un respect bien éloigné de tout soupçon désavantageux, l'avertit néanmoins que ses adversaires affectaient de témoigner de l'inquiétude, au sujet des variations employées par l'église de Cappadoce dans la célébration de la doxologie, c'est-à-dire de la formule de bénédiction en l'honneur de l'adorable Trinité. Au lieu de dire invariablement et uniformément : *Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit;* Basile, en priant avec son peuple, tantôt disait : *Gloire au Père, avec le Fils et avec le Saint-Esprit;* et tantôt : *Gloire au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit.* Outre que rien ne paraissait léger à ces anciens et religieux dépositaires de la tradition, Amphiloque savait encore que l'hérétique Aétius prétendait établir la dissemblance des personnes divines, par un passage de S. Paul, qui, en les nommant, faisait usage de ces différentes formules.

Basile rejette le sens impie de ce dialecticien hérétique, dont l'impiété cependant, ajoute-t-il, ne peut rien ôter à la sainteté des expressions dictées par le Saint-Esprit même. Il témoigne ensuite combien il est éloigné d'appliquer à la doctrine du salut des subtilités misérables et tout humaines, inconnues aux écrivains sacrés. Non-seulement il exclut des personnes divines tout ce qui donnerait la moindre idée d'inégalités, mais il va jusqu'à enseigner la procession du Saint-Esprit. Il le compare d'abord au souffle qui provient de la bouche de Dieu, puis le rend beaucoup mieux sans doute, en ajoutant qu'il n'est ni son ouvrage par la création, ni son verbe par la génération, et qu'il vient de lui d'une manière ineffable. Pour montrer l'origine de la doxologie qu'on taxait de nouveauté, il dit qu'entre les dogmes conservés dans l'Eglise, les uns viennent de l'Ecriture, les autres de la tradition apostolique, qui nous les a secrètement transmis; et que ces deux sources ont la même autorité dans la religion. « Personne, ajoute-t-il, ne disconvient de ce principe, » pour peu qu'il soit versé dans la science ecclésiastique. Si » nous entreprenions de rejeter les coutumes non écrites, comme » ayant peu d'autorité, nous porterions, sans y penser, de mortelles atteintes à l'Evangile même, ou plutôt nous en réduirions la prédication à de purs idiômes, très-souvent inintelligibles. En quel lieu des divines Ecritures, par exemple, trouvons-nous les prières qui accompagnent la consécration du » pain eucharistique et du calice de bénédiction? Car nous ne » nous contentons pas de ce qu'on lit dans S. Paul ou dans » l'Evangile; mais avant et après ces paroles, nous en proférons » d'autres qui sont tirées de la doctrine non écrite, et qui ont » une grande vertu pour le sacrement. Ne sont-ce pas ces in-

» structions secrètes, que nos Pères nous ont conservées dans » un silence religieux, impénétrable à la curiosité profane, et » aussi ancien que l'établissement de l'Eglise, comme il est con» stant par un usage dont on ne trouve pas l'origine? » Enfin le docteur cite en faveur de la tradition particulière dont il s'agissait, c'est-à-dire de la doxologie, premièrement le ministre même qui l'avait baptisé et admis dans le clergé; puis, entre les plus anciens docteurs, les saints papes Clément et Denys, S. Irénée de Lyon, S. Denys d'Alexandrie, Eusèbe de Palestine, Athénagore, S. Grégoire le Thaumaturge, Mélèce du Pont et Firmilien. Il ajoute que les Chrétiens les plus orientaux, et tous les occidentaux avaient le même usage de chanter dès-lors, comme on le fait encore de nos jours : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.* Telle était l'attention de cet illustre docteur pour les moindres détails des observances, et pour tout ce qui pouvait intéresser la religion.

Mais s'il étendait au dehors sa sollicitude pastorale, son zèle n'en devenait pas moins vif pour la portion de l'Eglise qui lui était spécialement confiée. L'institution d'un prêtre chargé du soin des âmes lui paraissait la plus importante de toutes les affaires. Un personnage de haut rang, appelé Nectaire, lui ayant recommandé quelque sujet pour l'une de ces places, il lui fit sentir qu'avec tout son désir de le contenter, il ne pouvait rien accorder à ses sollicitations en ce genre. « Je ne serais pas, lui dit-il, un dis» pensateur fidèle, mais un mercenaire sacrilége, si j'échangeais » le don de Dieu pour l'amitié des hommes. Nous ne faisons no» tre choix que sur le témoignage du degré le plus éminent de » mérite, autant qu'il peut parvenir à la connaissance des hommes : » encore tremblons-nous alors de n'en pas juger comme celui qui » lit dans les cœurs. A quels périls ne s'expose-t-on pas, en indui» sant à procéder d'une autre manière? C'est se charger avec té» mérité des fautes de ceux qu'on recommande. Si le pouvoir de » l'ordre provient des hommes, qu'est-il besoin de notre ministère » et des saints rites, qui dès-lors ne sont plus qu'une vaine repré» sentation de la vérité? que ne prend-on ce pouvoir de soi» même? Mais si c'est de Dieu qu'on le reçoit, pourquoi opposer » nos volontés à la sienne, et ne pas nous en rapporter unique» ment aux règles établies pour la connaître? »

Ainsi se conduisait invariablement le saint archevêque, comme on l'apprend d'une lettre écrite sur ce sujet, à ses chorévêques, où l'on retrouve la même discipline que dans quelques épîtres de S. Cyprien, mais d'une manière plus développée. L'évêque examinait avec ses prêtres ceux qui étaient dignes d'entrer dans le

clergé : s'ils n'étaient point médisans, emportés, débauchés; si, avec l'aversion des grands vices, ils avaient, sinon les vertus et le mérite acquis dans un degré éminent, au moins les dispositions propres à y parvenir [1]. En un mot, ce vigilant pasteur suivait avec attention tout le cours des mœurs et de la conduite de ses clercs, depuis leur première jeunesse. Les prêtres et les diacres qui demeuraient avec ces élèves dans des maisons semblables à nos séminaires, informaient les chorévêques de tout ce qui s'y passait; et ceux-ci, après en avoir fait le rapport au prélat dont ils étaient les vicaires, admettaient ces candidats au rang clérical. L'évêque les faisait alors lecteurs ou sous-diacres ; et quand on les avait encore éprouvés dans ces premiers ordres, il les élevait, de l'avis de son clergé, au diaconat, et enfin à la prêtrise. Telle était la marche tracée par l'Apôtre, qui ordonne d'éprouver les diacres avant de leur confier le ministère, et malgré toute l'amertume de tant de réformateurs ou de déclamateurs modernes, tel est encore l'esprit de l'Eglise, et en très-grande partie sa discipline présente. Tout humble fidèle reconnaît, avec une douce consolation, que l'Esprit saint n'est pas moins attentif à la régir aujourd'hui, qu'il l'était dans l'âge heureux des Basile et des Cyprien. Sa sainteté est toujours la même dans ses principes : la censure ne peut tomber que sur notre lâcheté à les suivre.

C'était par tous ces soins que l'illustre métropolitain de Cappadoce avait formé, en assez peu de temps, un clergé vénérable à ses persécuteurs mêmes. Rien n'échappait à sa vigilance. Un ecclésiastique septuagénaire avait une personne du sexe à son service, contre la sage disposition des canons. Le chorévêque en avertit le prélat, qui écrivit au prêtre coupable, nommé Grégoire ou Parégoire, de congédier au plus tôt cette femme, et de se faire servir par des hommes; que si son âge de soixante-dix ans l'empêchait d'être fort touché de la fréquentation d'une personne du sexe, comme il était naturel de le présumer, il n'en fallait pas moins faire cesser le scandale, dont la crainte influait beaucoup plus dans l'avis qu'on lui donnait, qu'aucune espèce de soupçon ; qu'il lui serait d'autant plus facile de s'y conformer, qu'il se prétendait plus libre de passion [2]. « En un mot, conclut le saint évêque, » si vous n'obéissez pas, vous resterez dans l'interdit jusqu'à la » mort, qui n'opérera pour vous qu'un compte plus terrible au » tribunal du Juge suprême ; et si vous osez faire les fonc- » tions du sacerdoce sans vous être soumis, vous serez un objet » d'anathème pour tous les fidèles qui, en communiquant avec

[1] Basil. Ep. 181. — [2] Epist. 19.

» vous, seraient eux-mêmes excommuniés par l'Eglise. » On voit ici l'antiquité de l'ordre qu'il faut suivre dans les peines canoniques; l'interdiction ou suspense, puis l'excommunication du sujet qui ne la garde pas, et de ceux qui communiquent avec lui. Le saint docteur emploie tous ces moyens pour la correction d'un seul prêtre, persuadé qu'il était que la bonne constitution d'une église ne peut résulter que de ces soins peu importans en apparence, et qu'un gouvernement moins sacerdotal traite souvent de petitesses.

Ce n'était pas que ce génie supérieur ne prît les choses en grand, et ne donnât même à l'extérieur tout ce qui pouvait contribuer à l'éclat de la religion. Il fit construire une église magnifique, avec différens corps de logis ; l'un plus haut et mieux décoré pour l'évêque, dont son humilité et son extrême détachement ne lui faisaient pas oublier la dignité; les autres plus bas, mais très-propres et très-commodes pour son clergé. Des terres que lui avait données l'empereur Valens, il dota, suivant l'intention du donateur, un superbe hôpital qu'il fit construire hors de Césarée, en un lieu inhabité auparavant, et qui devint un des principaux ornemens du pays, et comme une seconde ville, qui porta longtemps après lui le nom de Basiliade. Outre les asiles des passans et des malheureux de toute espèce, surtout des lépreux, qui portaient continuellement l'épouvante et quelquefois la contagion parmi les citoyens, il y avait dans cet hôpital des logemens pour toutes les personnes nécessaires à son service, pour les directeurs, les médecins, les personnes préposées aux pansemens, pour un très-grand nombre de domestiques, de commissionnaires même et de porte-faix, pour la multitude des ouvriers de toute profession, et pour leurs ateliers différens. Souvent le tendre pasteur y allait instruire et consoler les pauvres : il portait la charité jusqu'à embrasser les lépreux, quand il convenait de relever le courage de ceux qui les servaient. Ainsi il jouissait avec son peuple de la bienfaisance du persécuteur, tandis que la persécution dévastait la plupart des provinces.

L'Eglise d'Antioche, où les catholiques se trouvaient divises, était plus affligée qu'aucune autre. Le saint patriarche Mélèce demeurait toujours dans son exil. Paulin, autre patriarche d'Antioche, non moins orthodoxe, fut épargné, sans doute parce que son troupeau, moins nombreux, attirait peu l'attention. On ôta les églises aux ouailles de Mélèce, qui se virent réduites à s'assembler dans des caves et des cavernes, long-temps même en rase campagne, exposées à toutes les injures des saisons, qu'elles supporterent avec un courage inébranlable. C'est de là que leur vint le surnom de *cam-*

pagnards. On en fit mourir un très-grand nombre, qu'on précipita, pour la plupart, dans le fleuve Oronte.

Deux prêtres zélés, Flavien et Diodore, prirent soin du bercail désolé. Tous deux avaient déjà soutenu la persécution, n'étant que laïques, sous l'empire de Constance, et tous deux dans la suite parvinrent à l'épiscopat : Flavien au siége même d'Antioche, Diodore à celui de Tarse. Ils furent assistés par les saints solitaires, qui, ne tenant à rien dans ce monde, ne trouvaient qu'à gagner dans la défense de la vérité. Les vexations allèrent si loin, que les païens mêmes en blâmaient l'empereur. Le philosophe Thémistius lui adressa un discours, où, pour le détourner d'inquiéter les Chrétiens à cause de leurs différentes opinions sur la divinité, il rapporte plus de trois cents manières de penser des païens, touchant le même sujet.

Mais le plus glorieux soutien des catholiques de Syrie fut, sans contredit, le solitaire S. Aphraate, Perse de naissance, et d'une illustre famille, qu'il avait quittée ainsi que sa patrie pour se retirer dans une terre étrangère, où il comptait vivre ignoré. Mais tout le monde accourait vers lui, dans l'admiration de sa vie toute céleste. A peine se faisait-il comprendre dans son langage demi-grec et demi-persan, et chacun néanmoins voulait recevoir ses instructions; peuple, magistrats, gens de guerre, savans et ignorans. Un jour l'empereur Valens, regardant d'une galerie de son palais sur le grand chemin, le long de l'Oronte, aperçut un vieillard couvert d'un méchant manteau et marchant avec une précipitation étonnante pour son grand âge. Il voulut savoir comment il se nommait, et pourquoi il faisait tant de diligence. On lui dit que c'était le solitaire Aphraate, pour qui toute la ville était pénétrée de la plus profonde vénération, et qu'il se rendait à la place où les catholiques s'assemblaient.

« Que prétends-tu ? lui cria aussitôt le prince; et pourquoi abandonnes-tu la retraite où tu devrais te tenir renfermé, selon la règle ascétique ? — Vous avez raison, seigneur, repartit Aphraate, je devrais garder la solitude; mais la vierge la plus retirée et la plus timide demeure-t-elle assise et tranquille dans la maison paternelle, quand elle y voit l'incendie ? Elle court au contraire de tous côtés, pour donner et procurer du secours. Vos Ariens mettent le feu à l'Eglise : je vole pour l'éteindre. » L'empereur, quoique très-irrité, ne répliqua rien; mais un de ses eunuques vomit mille injures contre le saint vieillard. Peu après, cet impie, étant allé voir si le bain du prince était chaud, entra en frénésie, et se précipita dans l'eau bouillante, où il trouva la mort et le châtiment de son impiété. Le bruit s'en répandit dans tous les

quartiers d'Antioche, et imprima la terreur aux hérétiques : Valens même n'osa bannir Aphraate, comme il l'avait résolu [1].

Afin d'appuyer leur doctrine d'une autorité aussi respectée en Orient que celle des solitaires, les sectaires, qui employaient toutes sortes de moyens, ou spécieux, ou visiblement faux, publièrent que Julien, surnommé Sabas, c'est-à-dire le vieux ou le chenu, pensait comme eux sur la divinité de Jésus-Christ [2]. C'était le plus renommé de tous les solitaires de la Syrie, qui le savait doué, à un point très-éclatant, du don des miracles. Les catholiques l'avertirent du faux bruit qui courait, et bien vite il s'en vint du pays d'Edesse, où il résidait, pour manifester sa croyance au milieu d'Antioche. Il se logea près la ville, au pied d'une montagne, dans une caverne où l'on disait que l'apôtre S. Paul s'était autrefois caché, et où les fidèles persécutés s'assemblaient. A son arrivée, il fut atteint d'une fièvre très-violente. Les orthodoxes en furent d'autant plus affligés, que cet accident ne semblait pas moins nuisible à la cause de la religion, qu'à la renommée de son défenseur. Mais il leur dit : « Ne vous inquiétez pas ; Dieu saura bien » me rendre la santé, si elle est utile à sa gloire. » Il se mit en prières, et il eut une grande sueur qui emporta subitement la fièvre : après quoi il affecta de se montrer partout, et toujours entouré de catholiques, confessant la foi par ses œuvres, ainsi que par ses paroles, et la confirmant par un grand nombre de prodiges. A la porte même du palais, un mendiant, qui ne pouvait faire aucun usage de ses jambes, étendit la main comme le saint parlait, et toucha son manteau. A l'instant même il se sentit guéri, se mit à courir et à sauter avec des transports inexprimables de joie : ce qui attroupa une multitude innombrable, et couvrit les hérétiques de la dernière confusion. S. Julien guérit beaucoup d'autres maladies, et de la manière la plus étonnante, un seigneur nommé comme lui Julien, dont la santé était désespérée. C'est sur le témoignage immédiat des témoins oculaires que Théodoret nous a transmis le détail de ces merveilles.

Le ressentiment des Ariens s'étendit à l'évêque d'Edesse, nommé Barse, qui fut relégué d'abord en Phénicie, ensuite à Oxirinque en Egypte, enfin aux extrémités sauvages de la Thébaïde. On voulut mettre un autre évêque à sa place; mais le peuple d'Edesse ne consentit jamais à le reconnaître. On donna toutes les églises aux Ariens, comme on avait fait à Antioche, et les orthodoxes s'assemblèrent de même en pleine campagne. L'empereur, furieux de leur constance, commanda au préfet Modeste de les faire char-

[1] Philost. c. 8. — [2] Theod. l. 5, c. 9.

ger par les troupes, la première fois qu'ils s'assembleraient, sans épargner ni âge, ni sexe. Assez favorablement disposé depuis ses liaisons avec S. Basile, le préfet fit avertir sous main ces fervens catholiques, de l'ordre qu'il avait reçu. Mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit courir tout le monde au lieu de l'assemblée, dans la crainte d'échapper au martyre. Il admira surtout une pauvre femme, qui, témoignant le même empressement que si elle eût vu le ciel ouvert, tirait d'une main un jeune enfant, et de l'autre fendait la foule afin d'arriver à temps pour recevoir avec l'enfant la couronne du martyre [1].

Modeste retourna dire à Valens qu'il fallait laisser les catholiques en repos, ou se résoudre à les égorger tous. Quelques jours après, le préfet les rassembla, et leur représenta avec douceur le danger de leur résistance. « Et quelle peine, ajouta-t-il, trouvez-» vous à obéir ? Il ne s'agit que de communiquer avec l'empereur. » — Est-ce que l'empereur est devenu évêque? reprit un prêtre » nommé Euloge. — Non, répondit tranquillement le préfet, mais » je vous exhorte, pour votre bien, à communiquer avec les évê-» ques de sa communion. » On ne lui répondit que par des cris et mille signes d'horreur. Il y eut beaucoup de ces généreux orthodoxes relégués jusqu'à Antinoüs dans la Thébaïde, entre autres ce même Euloge et Protogène, qui, dans leur exil, convertirent une multitude d'idolâtres.

La persécution s'étendit de Syrie en Egypte; mais ce ne fut qu'après la mort de S. Athanase, qui arriva dans le cours de cette même année 373. Il mourut enfin très-paisiblement dans les bras de son peuple, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle. L'histoire ecclésiastique de son temps, qui n'est, pour ainsi dire, que son histoire personnelle, fait amplement connaître le caractère et le mérite de cet homme de la droite du Très-Haut. Quant à ses écrits, Photius, le meilleur critique des écrivains de sa langue, y trouve, avec une diction nette, facile, abondante, une force et une finesse inimitables. Tout ce qu'il avance et présente sous le jour le plus avantageux, repose sur une logique solide, et en même temps susceptible des tours nobles et des ornemens de la haute éloquence. Mais son plus grand art consiste à cacher l'art même ; et rien ne paraît si simple et si naturel que les traits les plus victorieux. Il s'insinue dans les esprits, couvert de ses moyens qui font disparaître sa personne : ce n'est pas l'auteur, c'est la raison même qui domine le lecteur, et celui-ci se trouve persuadé, sans s'être aperçu qu'on voulût le

[1] Theod. II, 16.

convaincre. Docteur et orateur d'une sagesse extrême, d'un goût exquis, d'une justesse parfaite dans l'expression, partout il proportionne exactement le tour du discours au sujet qu'il traite et aux personnes qui l'écoutent.

Avant qu'il rendît les derniers soupirs, on le pria de désigner son successeur. Il crut devoir le faire, en des temps si difficiles, sans craindre d'aggraver le compte qu'il allait rendre au souverain Juge. Ainsi il nomma Pierre, le fidèle compagnon de ses courses et de ses travaux, que son âge et son expérience, sa capacité, ses vertus éminentes rendaient propre à cette haute et périlleuse dignité. Le clergé et tous les ordres des citoyens, peuple, magistrature, noblesse, témoignèrent leur joie unanime par de vives acclamations. Les solitaires vinrent, de leurs retraites écartées, prendre part à la commune allégresse; et les évêques voisins, s'étant rendus en bon nombre à l'église patriarcale, ordonnèrent le nouveau patriarche, qui écrivit aussitôt au souverain pontife et aux prélats principaux des régions diverses.

Mais la mort d'Athanase ayant relevé les espérances des Ariens d'Egypte, ils écrivirent promptement à la cour, qui se trouvait encore à Antioche. Long-temps auparavant ils avaient ordonné Lucius pour le siége d'Alexandrie. L'évêque arien d'Antioche, Euzoïus, digne d'une pareille commission, crut qu'il importait à la secte qu'il allât installer lui-même ce collègue hérétique. Valens approuva l'entreprise, et commanda des troupes pour l'exécution. On commença par chasser Pierre; et alors se renouvelèrent, avec un genre particulier de scandale et d'impiété, les horribles scènes qui avaient si souvent désolé cette illustre et malheureuse église. D'infâmes bouffons montaient nus dans la chaire sanctifiée par les divins enseignemens d'Athanase; ils se montraient dans le même état sur l'autel sacré, et là faisaient et disaient ce dont la pudeur se permet à peine le vague souvenir. Les Ariens et les idolâtres ne semblaient avoir qu'un même culte, comme ils n'avaient qu'un même intérêt. Quand Lucius arriva ensuite, et qu'il entra dans l'église, les païens lui applaudirent en troupe, et crièrent publiquement: « Soyez bien venu, évêque, qui » ne reconnaissez pas le Fils! Que le grand Sérapis, qui vous amène, » vous comble de ses faveurs. »

Les catholiques ne relâchant rien de leur attachement pour l'évêque Pierre, et se rendant sourds aux menaces comme aux promesses, il en fallut venir aux coups. Les fouets et les lanières plombées furent mis en œuvre. On en jeta plusieurs dans les cachots; on en fit embarquer encore davantage pour l'exil. Un grand nombre endura la mort; et, à la vue de tant de cruautés,

c'était un crime digne de ces mêmes rigueurs, de répandre seulement quelques larmes de compassion. La violence s'étendit aux églises voisines. Des prélats, qui avaient confessé Jésus-Christ sous Constance et sous Julien, éprouvèrent des traitemens plus rigoureux encore. Mais on exerçait toujours la principale sévérité contre ceux qui travaillaient le plus efficacement à maintenir la vraie foi dans les peuples.

Isidore, qui avait accompagné S. Athanase dans son glorieux voyage de Rome, les deux Macaires, dits d'Alexandrie et d'Egypte, furent transportés et abandonnés dans une île idolâtre où l'Evangile n'avait pas encore été prêché. A leur arrivée, la fille d'un sacrificateur, possédée du démon, se mit à crier : « Que vous » êtes puissans, serviteurs de Jésus-Christ! Qui résisterait à votre » vertu? Nous vous cédons la place. » Elle tomba par terre, après ces paroles. Les trois confesseurs, s'étant approchés, la relevèrent, et lui rendirent une santé parfaite. Avec le père et la fille, tous les habitans de l'île se convertirent et reçurent le baptême. La nouvelle en étant parvenue à Alexandrie, le peuple vint en foule faire des reproches terribles à Lucius. On lui témoigna, d'une manière si animée, la peur qu'on avait que le bras divin ne s'appesantît sur la ville, si l'on ne cessait de persécuter ces trois amis de Dieu, que le faux patriarche, appréhendant une sédition, fit donner des ordres secrets pour les laisser retourner à leurs cellules [1].

Rien n'était mieux fondé que le respect des peuples pour ces illustres solitaires. Isidore avait été élevé au Mont-de-Nitrie, solitude révérée entre toutes celles de l'Egypte, à douze ou treize lieues d'Alexandrie. Cinq mille ascètes y vivaient, chacun suivant les impulsions diverses de l'Esprit de Dieu. Ils étaient répartis en cinquante maisons différentes, les uns demeurant seuls, les autres deux à deux, ou plusieurs ensemble. S. Isidore, distingué dans cette multitude de saints, fut élevé au sacerdoce et préposé au gouvernement d'un hospice ou hôpital très-célèbre à Alexandrie.

Des deux Macaires, l'Egyptien, dit aussi l'Ancien, habita le premier le désert de Scété. Il montra tant de prudence dès l'âge le plus tendre, qu'on le nommait le jeune vieillard : à quarante ans, il fut doué avec éclat du don des miracles. On relève, dans une multitude de merveilles qu'il a opérées, la résurrection de trois morts. Il fut prêtre aussi bien que Macaire l'Alexandrin, qui habitait tantôt à Nitrie, tantôt à Scété, à une journée de chemin, par-delà Nitrie. On l'ordonna pour le monastère des Celles,

[1] Theod. IV, 21.

éloigné de trois lieues seulement du mont de Nitrie. La solitude des Celles prenait son nom du grand nombre de cellules qui étaient répandues dans la contrée. Elles occupaient un très-vaste espace, étant assez distantes les unes des autres pour qu'on ne pût respectivement ni se voir ni s'entendre. Au milieu était une église commune, où l'on se rassemblait le samedi et le dimanche.

S. Macaire le jeune est spécialement renommé pour l'austérité de sa vie. Pendant sept ans, il ne mangea pas la moindre chose qui eût passé par le feu. Il ne prit par jour, pendant trois autres années, que quatre à cinq onces de pain trempé dans l'eau. Ayant un jour parlé de raisins, on lui en envoya de très-beaux. Le saint les fit porter à l'un des frères, qui était malade. Celui-ci, par le même esprit de mortification, les envoya à un autre; ce troisième à un quatrième, ainsi de suite jusqu'au dernier, qui les rapporta à Macaire, sans savoir qu'ils vinssent de lui [1]. Afin de s'accoutumer à braver le sommeil, il passa vingt jours et vingt nuits en plein air, exposé aux traits brûlans du soleil et au froid de la nuit, peut-être encore plus insupportable, par le contraste, que les ardeurs du jour. Il passa des carêmes entiers sans prendre d'autre nourriture que quelques feuilles de choux, et le dimanche seulement. Durant les quarante jours, il demeurait debout, sans se coucher un seul moment, sans changer de place, priant ou travaillant sans la moindre interruption dans la même posture.

Sur les confins de l'Egypte et de la Palestine, il y avait un autre solitaire appelé Moyse, dont la haute réputation parvint aux oreilles de la princesse Mauvie, reine arabe, assez puissante pour inquiéter Valens, au milieu des embarras qu'il avait sur toutes ses frontières. Elle fit la paix avec les Romains, et stipula, comme une des principales conditions du traité, qu'on donnerait pour évêque à ses sujets le solitaire Moyse, Sarrasin de naissance. Elle était déjà Chrétienne, et sa nation avait quelque teinture de la même religion; mais on voulait mieux l'instruire. Ravi de se tirer d'embarras par une voie si facile, l'empereur fit aussitôt conduire Moyse à Alexandrie pour y être sacré. On le présenta à l'évêque arien Lucius. « Arrêtez, lui dit-il en présence des magistrats et du peuple assemblé, je ne suis pas digne du ministère » auquel on m'élève; mais si l'on veut que je l'accepte, quoique » indigne, je prends le Ciel et la terre à témoins que je ne recevrai pas l'imposition de mains souillées par les profanations de » l'hérésie et par le sang de tant de saints. — Vous me jugez témérairement, repartit Lucius, et vous ignorez quelle est ma foi.

[1] Pallad. c. 69.

» — Les évêques, reprit Moyse, les prêtres et les diacres tourmentés en mille manières déposent assez contre vous : les faits sont » de meilleures preuves que les discours [1]. »

Lucius ne respirait que la vengeance; mais il n'y avait pas moyen de l'exercer : il fallut mener le saint homme aux évêques orthodoxes, réfugiés dans les montagnes. Là il fut ordonné; puis il alla joindre les Sarrasins. Il en trouva peu qui fussent véritablement et solidement Chrétiens; mais, par son assiduité à les instruire, et par un grand nombre de miracles, il en fit des fidèles dignes de l'émulation des chrétientés les mieux policées. Il eut des successeurs qui portèrent comme lui le titre, tantôt d'évêque des Sarrasins, tantôt d'évêque des camps ou des tentes; parce que ces peuples, errant de contrée en contrée, n'habitaient le plus souvent que sous des tentes.

Les Gaules possédaient dans le même temps un pasteur encore plus merveilleux, dans la personne du grand S. Martin, qu'une vénération unanime avait élevé sur le siége de Tours. De son monastère de Ligugei, le plus ancien qu'on sache avoir été bâti dans les Gaules, faisant céder l'amour de la solitude à la charité, sa vertu dominante, il avait souvent fait des excursions apostoliques pour tirer de leur aveuglement les habitans des campagnes, encore idolâtres en très-grand nombre. Ainsi s'étaient révélés son zèle et ses divins talens; et, parmi ses miracles, l'on citait déjà deux morts qu'il avait ressuscités. L'épiscopat ne changea rien à sa manière de vivre, ni même à la pauvreté de ses vêtemens. Mais, loin d'avilir par là sa dignité, il la rendit plus vénérable, en augmentant ses travaux, sans rien diminuer de ses austérités ni de son abnégation. Son extérieur peu avantageux, la simplicité de son air et de ses manières, sa chevelure extrêmement négligée, considérations importantes au jugement du siècle, et que quelques prélats d'une piété médiocre n'avaient pas rougi d'opposer à son élection, ne servirent qu'à montrer avec plus d'éclat que la sainteté et la vraie capacité, quand elles sont au degré suprême, suffisent toujours à la décoration du pasteur.

Pour avoir à sa portée un lieu fixe de recueillement qui lui tînt lieu en quelque sorte de sa solitude de Ligugei, il établit un nouveau monastère entre la Loire et une montagne escarpée, en un lieu si sauvage alors, qu'on le regardait comme un désert, quoique à une demi-lieue seulement de la ville. On y vit jusqu'à quatre-vingts moines, qui avaient tous des cellules séparées, creusées la plupart dans la montagne. Tels furent les commencemens du cé-

[1] Ruf. XI, 6.

lèbre monastère de S. Martin, nommé depuis Marmoutier, ou Monastère majeur, d'ou les plus illustres Eglises s'estimèrent heureuses de tirer leurs évêques. Ce qu'il y avait de particulier dans la règle de ces cénobites, outre l'abstinence et les austérités des religieux les plus fervens, c'est que, par un détachement propre à ceux-ci, il ne leur était pas permis de vendre, ni d'acheter, comme les autres avaient coutume de faire. Ils n'exerçaient même d'autre métier que de transcrire des livres : encore n'y employait-on que les jeunes gens, parce qu'on jugeait cette occupation nécessaire pour contenir la vivacité plus grande de leur imagination. Les plus âgés vaquaient uniquement à la contemplation des choses célestes : particularité remarquable et qui devrait inspirer quelque réserve aux censeurs déterminés à blâmer tous les usages qui ne cadrent pas avec leur régularité systématique, quelque analogues qu'ils puissent être aux mœurs, selon les temps et les lieux.

Nonobstant son goût pour la retraite, Martin, peu après son élevation à l'épiscopat, se crut obligé d'aller à la cour de Valentinien, pour certaines affaires qui intéressaient sans doute la religion, mais qu'on ne spécifie pas. L'impératrice Justine, favorable aux Ariens, prévint l'empereur contre le saint évêque, dont elle connaissait l'extrême aversion pour ces hérétiques. Valentinien défendit de l'admettre à son audience, qui lui fut en effet refusée. Mais le saint évêque s'étant mis en prières, un ange lui apparut et lui dit de retourner vers l'empereur avec assurance. Il retourne au palais, trouve toutes les entrées libres, pénètre jusqu'au prince, qui toutefois ne lui témoigne au premier abord qu'une indifférence affectée et méprisante. Valentinien semblait s'étudier à ne pas faire un mouvement dont le saint pût se tenir honoré. Mais le siége où il était assis ayant paru tout-à-coup enflammé, il se lève avec effroi; et, changé par ce prodige, il court embrasser l'évêque, condescend généralement à tous ses désirs, sans lui donner le temps de les expliquer; et, durant son séjour, il le fit souvent manger à sa table : merveille peu surprenante dans la vie d'un saint qui fut le thaumaturge de son siècle aussi bien que la gloire de l'église de France.

Nous n'entrerons pas dans le détail infini des prodiges que le Tout-Puissant opérait journellement par son moyen. Il chassait les démons, il guérissait les maladies les plus incurables, il ressuscitait les morts, il faisait des miracles en si grand nombre, que les écrits des auteurs contemporains sont tout remplis de ces faits, que plusieurs avaient vus de leurs propres yeux; en particulier Sulpice-Sévère, qui avait été disciple du saint, et qui en écrivit une partie de son vivant. Cet homme, plein de talens, d'ambition même

avant sa conversion, ne crut pouvoir mieux étudier les règles de la perfection évangélique que dans les leçons et les exemples de l'admirable évêque de Tours, qu'il observa avec la plus grande attention[1]. Contre le préjugé établi de son temps sur l'humble simplicité du saint, il nous apprend qu'il n'avait remarqué dans aucune autre personne, non-seulement tant de mérite surnaturel, mais tant d'esprit, tant d'érudition, et même tant de pureté dans la diction. Ce Sulpice-Sévère est différent de S. Sulpice, dit le Sévère et évêque de Bourges, avec qui on le confondait autrefois. Il n'était que prêtre; il gouverna deux églises assez éloignées l'une de l'autre, où chaque dimanche il allait célébrer successivement les saints mystères. C'est le premier exemple qu'on trouve, au moins dans les Gaules, de l'usage de biner, ou de dire habituellement deux messes en un jour. Cet écrivain plein d'art, d'élégance et d'agrément, composa encore, sous le titre d'Histoire sacrée, un abrégé très-bien écrit de l'histoire du Vieux Testament et de celle de l'Eglise, avec trois dialogues : le premier sur les solitaires d'Orient, les deux autres encore sur les vertus et les miracles de son saint maître : matière qu'il ne crut jamais pouvoir épuiser.

Le don des miracles, à ce haut degré qu'on avait admiré dans les premiers prédicateurs de l'Evangile, fut accordé par le Ciel à l'homme apostolique dont la destination était de consommer la ruine de l'idolâtrie parmi les habitans de la campagne les plus attachés au paganisme, qui, pour cela, porte leur nom, et bien plus capables d'entendre la voix des prodiges que les raisonnemens des docteurs et les oracles des prophètes. Aussi Martin réussit-il à forcer la superstition dans ses abris les plus obscurs, et jusque dans les contrées qui en formaient le retranchement le plus inaccessible. Là où l'on ne trouvait que très-peu de fidèles, il ne laissa presque plus d'idolâtres, et il érigea quantité d'églises ou d'oratoires à la gloire de Jésus-Christ.

Mais si les restes du paganisme rendaient cet homme de prodiges nécessaire à la Gaule, les ravages de l'arianisme en Italie, et surtout dans l'église de Milan, demandaient un pasteur puissant en paroles aussi bien qu'en œuvres. Depuis long-temps elle était gouvernée par un hérétique d'autant plus dangereux, qu'il affectait de paraître orthodoxe. Auxence avait trompé l'empereur Valentinien, en jurant, avec une sacrilége impudence, que sa doctrine était la même que celle de Nicée; et la paresse de ce prince à l'égard de la religion lui avait fait croire l'imposteur sur sa parole, malgré le démenti que ses procédés donnaient à ses discours,

[1] Vit. S. Mart. c. 10 et seq.

et les réclamations des conciles. Ainsi l'habile fourbe s'était maintenu pendant vingt ans dans la possession de l'un des siéges les plus importans de l'Eglise. Il mourut enfin et laissa tout dans le plus effrayant désordre. Les orthodoxes, si long-temps vexés, ne pouvaient plus supporter l'oppression, les sectaires ne voulaient rien abandonner de leur pouvoir tyrannique ; tous les esprits éprouvaient la fermentation la plus violente, et il y avait un danger prochain de sédition et des plus funestes excès. La province possédait cependant un excellent gouverneur, à qui le préfet d'Italie, en lui conférant ce gouvernement, avait parlé en ces termes : « Allez, Ambroise, et agissez en évêque plutôt qu'en » juge. » La sédition étant près d'éclater, Ambroise courut à l'église pour calmer le peuple, qu'il exhorta, avec une éloquence tendre et insinuante, à la concorde et à la sage modération, si nécessaires pour faire le choix important d'un bon pasteur. A l'instant toute la multitude, Ariens et Catholiques, d'une voix unanime, le demande lui-même pour évêque. Un enfant, dit-on, cria le premier par trois fois : *Ambroise évêque !* et tous les assistans, prenant la voix de l'innocence pour l'organe du Ciel, répétèrent long-temps : *Ambroise évêque, Ambroise évêque !* et ils ne voulurent plus entendre parler pour évêque d'un autre que d'Ambroise.

Comme il n'était que catéchumène, on ne pouvait le choisir, suivant les dispositions ordinaires des canons. Mais la voix publique, avec des circonstances si extraordinaires, parut un signe non équivoque du choix d'en haut. On écrivit aussitôt à l'empereur, qui se trouvait à Trèves, afin d'obtenir son consentement, nécessaire apparemment à raison du gouvernement dont Ambroise était revêtu. Mais le gouverneur, fort affligé de ce qui se passait, employa tous les moyens imaginables pour éviter la dignité sainte que le faisait trembler. Dans les fonctions séculières, qu'il continua d'exercer, il affecta, pour se rendre odieux, une sévérité excessive, et il appliqua publiquement quelques accusés à la question. Son humilité, encore peu éclairée, alla jusqu'à introduire chez lui des femmes décriées, afin de donner mauvaise idée de ses mœurs.

Telle était la crainte qu'on avait avait alors dans l'Eglise, de l'épiscopat, qu'en cette même année 374, un concile, tenu à Valence, dans les Gaules, se crut obligé de réprimer l'humilité des clercs, qui se décriaient eux-mêmes pour se soustraire aux dignités ecclésiastiques. On ordonna que ceux qui s'accuseraient de quelque crime mortel ne seraient pas promus à ces dignités, parce que, s'ils n'étaient pas en effet coupables des crimes avoués par eux, ils le seraient du moins d'avoir menti pour s'en faire croire cou-

pables. Mais pour Ambroise, on pénétra facilement ses vues. A toutes ses allégations, le peuple ne répondit qu'en criant : « Nous » persistons dans le choix d'Ambroise, et nous prenons sur nous » son péché. »

Il voulut s'enfuir, et il sortit en effet de la ville pendant la nuit, pensant aller à Pavie. Le lendemain, croyant être fort éloigné de Milan, il se retrouva à la porte de cette ville, où le peuple, l'ayant reconnu, lui donna des gardes pour sa suite. Il s'échappa néanmoins encore, et il se tint caché dans la maison de campagne de son ami Léonce, jusqu'au moment où l'on reçut la réponse de l'empereur. Flatté de voir choisir les pasteurs de l'Eglise entre les officiers qu'il établissait sur les peuples, Valentinien voulut qu'Ambroise fût incessamment ordonné, et il chargea le vicaire d'Italie de tenir la main à l'exécution. On afficha un ordre précis, et sous de grosses peines, de déceler Ambroise, en quelque lieu qu'il pût être; de manière que Léonce jugea ne pouvoir plus se dispenser d'obéir. On amena son ami qui fondait en larmes, et qui se soumit néanmoins, dans la crainte qu'une plus longue résistance ne fût une révolte contre la volonté du Seigneur.

Il voulut être baptisé par un ministre catholique. Huit jours après, il fut ordonné évêque, l'an 374. Mais pour se conformer, autant qu'il était possible, aux règles ecclésiastiques, il exerça dans ce court intervalle les différentes fonctions des ordres inférieurs. Le jour de son ordination, septième de décembre, à ce que l'on croit, fut célébré comme un jour de réjouissance publique; et les prélats tant d'Orient que d'Occident, lorsqu'ils apprirent ces soins de la Providence en faveur d'un siége si considérable, en rendirent au Seigneur les actions de grâces les plus expressives. Ambroise pouvait avoir trente-quatre ans. Il ne tarda point à annoncer tout ce qu'on devait attendre de lui : ce qu'il avait d'argent, il le distribua sans réserve aux pauvres, fit à son église donation de toutes ses terres, dont il ne réserva que l'usufruit à sa sœur Marceline, vierge consacrée par la main du pape Libère, et qui faisait l'édification de toute la ville de Rome, où elle vivait. Pour son frère Satyre, qui l'était venu joindre à Milan, le nouvel évêque se déchargea sur lui du gouvernement de sa maison, afin de se livrer tout entier aux fonctions spirituelles.

Il eut très-peu de chose à changer dans sa conduite, pour la rendre épiscopale. Mais comme il ne s'était guère occupé jusque là que des connaissances relatives à son premier genre de vie, il prit la coutume de donner à l'étude des sciences ecclésiastiques toutes les heures qu'il dérobait aux affaires moins importantes et beaucoup plus encore au repos de la nuit. Convaincu que la piété et la dignité ne dispensent jamais d'être savant, et que les lèvres

du prélat, encore plus que celles du prêtre, sont les dépositaires de la doctrine, il méditait continuellement les divines Écritures, et il en cherchait infatigablement l'intelligence dans la tradition et la multitude des interprètes. Il voulait connaître tous les auteurs ecclésiastiques de quelque renommée, les modernes ainsi que les anciens; et s'il goûtait les interprétations d'Origène, où il puisait principalement, et d'où sortaient en effet de vives lumières, contre l'ordinaire des savans, peu enclins à priser leurs contemporains, il témoignait une estime toute particulière pour la perfection des écrits de S. Basile. Tant par son assiduité à étudier ces grands modèles, que par la justesse et l'aménité de son propre génie, il acquit en peu de temps une éloquence noble, sage, insinuante, quelquefois véhémente, toujours revêtue d'une diction aussi douce et aussi élégante que propre et naturelle. C'est ainsi que se formait, entre les quatre plus brillans flambeaux de l'église d'Occident, celui que le Seigneur destinait à faire évanouir de l'Italie les ténèbres de l'arianisme.

La part qu'eut Valentinien à l'élection d'Ambroise fut la plus belle et la dernière œuvre de cet empereur en faveur de la religion. Il mourut sur la fin de l'année suivante, après avoir régné près de douze ans, et en avoir vécu cinquante-cinq. Il avait toujours été fort sujet à la colère; et l'on prétend qu'un violent accès de cette passion, à laquelle il se livra en donnant audience aux ambassadeurs des Quades, qui venaient de ravager la frontière de l'Empire, lui rompit une veine, et le fit expirer le jour même, 17 novembre 375. La valeur, la prudence, une activité infatigable contre les Barbares, prêts à fondre sur toutes les provinces, l'amour du bien public, et le choix des ministres capables de le procurer; toutes ces qualités, vraiment impériales, assurent à Valentinien un rang distingué entre les empereurs. Mais son peu de zèle pour la religion, et son inflexible sévérité, aussi voisine de la cruauté qu'éloignée de l'esprit du christianisme, lui attirèrent le blâme des politiques ainsi que des Chrétiens.

Aussitôt après la mort de cet empereur, les principaux officiers, pour prévenir les mouvemens, reconnurent le jeune Valentinien, son fils, qui n'était qu'un enfant de quatre ans. On n'attendit pas l'aveu de Gratien, son aîné, qui était resté à Trèves, et qui avait été déclaré auguste dès l'année 367; mais ce prince, âgé de seize ans à la mort de son père, et d'une bonté de caractère presque sans exemple, loin d'improuver un arrangement dont tant d'autres se seraient tenus outragés, traita toujours son jeune frère, quoique d'un autre lit, comme son propre fils. Ainsi l'Empire se trouva partagé comme à la mort du grand

Constantin, Gratien ne s'attribuant en propre que l'Espagne, les îles Britanniques et les Gaules, régions frontières et les plus exposées aux Barbares. Mais tant qu'il vécut, il gouverna l'Occident en général; de manière que les lois données dans toute son étendue jusqu'à la mort de Valens, se trouvent, sans nulle exception, datées de Trèves ou de Mayence, lieux ordinaires de son séjour.

On en remarque deux, entre les plus favorables à l'Eglise. La première renouvelle les défenses faites aux hérétiques de tenir des assemblées, avec confiscation des lieux où ils auront dressé des autels. Par la seconde, qui concerne les jugemens ecclésiastiques, et qui constate les usages respectables de l'antiquité dans lesquels nous nous étions maintenus, il est statué que les causes les moins importantes, en matière de religion, seront jugées par l'évêque et son clergé, ou par le concours du métropolitain et de ses suffragans dans le concile de la province; et que les affaires graves le seront avec plus de solennité par les juges ordinaires et extraordinaires, c'est-à-dire par les évêques d'un grand district, comprenant plusieurs provinces sous un primat ou patriarche: les causes criminelles sont réservées par la même loi aux juges laïques. Tel fut uniquement, dans ces ordonnances, le but d'un prince religieux, qui ne s'arrogeait pas le pouvoir direct de statuer en matière purement ecclésiastique, mais celui de procurer l'exécution des réglemens de ce genre. On fait honneur à la religion de Gratien d'avoir, le premier des empereurs chrétiens, refusé l'habit de souverain pontife quand les païens, selon la coutume, le lui présentèrent.

Valens, en Orient, usait bien différemment de son pouvoir, surtout depuis qu'il se trouvait en pleine liberté par la mort de l'empereur son frère. Comme les solitaires étaient un des plus fermes appuis de la doctrine catholique, il ordonna par une loi formelle qu'ils fussent contraints à porter les armes. Plusieurs troupes de gens de guerre se dispersèrent aussitôt dans les solitudes d'Egypte, pour en forcer les saints habitans à une sorte d'apostasie. La vexation s'étendit aux solitaires des autres provinces, particulièrement à ceux de Syrie, que l'effroi dispersa de toutes parts : après quoi on brûla leurs cellules avec tous leurs petits ouvrages, dont le produit ne tendait qu'au soulagement des pauvres. C'est ainsi que ce persécuteur obstiné comblait la mesure et accélérait le châtiment de ses crimes.

Mais les Barbares, choisis pour servir d'instrument à la céleste vengeance contre leur séducteur, devaient être séduits avant qu'elle éclatât. Entre les peuples divers venus des extrémités

occidentales du Nord sur les frontières de l'Empire, et compris indistinctement sous le nom de Goths, ceux qu'on appelait Thervinges étaient déjà Chrétiens en assez grand nombre, et ils avaient une extrême vénération pour leur évêque Ulfila. Poussés à bout par les Huns, sortis furieux des Palus-Méotides, où on les avait quelque temps resserrés, ils l'envoyèrent à Valens, afin d'en obtenir la permission de passer le Danube, et de s'établir en Thrace, à condition de servir dans les armées romaines. Ulfila ne fut pas long-temps à Constantinople sans voir que tout le crédit était entre les mains des Ariens. Soit intérêt personnel, soit amour aveugle de sa nation, soit oubli des principes de la foi et séduction véritable, car il est bien difficile de trouver un motif plausible à l'affreuse résolution d'un homme consacré à des fonctions si apostoliques, il promit de faire embrasser les opinions d'Arius à son peuple, qui le croyait sur parole et l'écoutait comme son oracle. C'était lui qui avait inventé les lettres gothiques, et traduit en cette langue la Bible entière, dont les Evangiles, que nous avons encore, fournissent un monument curieux de l'état où se trouvait alors l'idiome des nations germaniques. Un homme, d'une capacité si extraordinaire pour des peuples tout guerriers et encore sauvages, leur eut bientôt persuadé tout ce qu'il voulut. Par leur commerce avec les autres Barbares, les Goths les infectèrent presque tous du venin de l'arianisme. Ainsi Valens, en les pervertissant, fut le premier auteur de la perversion de toutes ces nations infortunées.

Bientôt néanmoins il se brouilla avec ses prosélytes mêmes. A leur arrivée dans la Thrace, on les avait fort mal accueillis. Les officiers romains leur vendaient les vivres à un prix exorbitant : ce qui en réduisit un grand nombre à périr de faim et les mit tous au désespoir; en sorte qu'ils conspirèrent tous ensemble, et firent main-basse sur les troupes romaines qui se trouvaient peu nombreuses. Valens en apprit la nouvelle en Syrie, où il se disposait à réprimer les Perses. Bien vite il fallut se transporter en Thrace, et la paix fut conclue précipitamment avec le roi Sapor. La politique l'emportant même sur le zèle hérétique, et le zélateur ne voulant point laisser de mécontens sur une frontière d'où il était contraint de s'éloigner, il fit cesser la persécution en Orient, rappela d'exil les prêtres et les évêques, délivra les solitaires condamnés aux mines, et rendit la paix aux orthodoxes, au moins dans les villes considérables, particulièrement à Alexandrie. Pierre, disciple et successeur de S. Athanase, et qui avait cherché un asile à Rome, comme son illustre prédécesseur, revint avec des lettres du pape Damase, qui confirmaient son élection. Il avait

pour lui tous les cœurs : on lui remit les églises, et l'on chassa l'usurpateur Lucius, qui alla solliciter la vengeance de la cour ; mais on y avait de tout autres soucis.

Les troupes que l'empereur, arrivé depuis peu à Constantinople, avait envoyées en avant contre les Goths, sous la conduite du comte Trajan, venaient d'être battues, accablées par le nombre prodigieux des ennemis. Il ôta le commandement à ce brave et digne chef, à qui il n'épargna point les reproches les plus injurieux, pas même celui de lâcheté. Mais Trajan, catholique vertueux et d'une foi aussi vive que pure, lui répondit courageusement : « Ce n'est pas moi, seigneur, qui ai perdu la victoire, elle » était humainement impossible ; c'est vous qui l'avez procurée à » nos ennemis, en tournant vers eux le secours du Tout-Puissant » irrité par l'oppression de ses vrais adorateurs [1]. » Les généraux Arinthée et Victor, également religieux et grands hommes de guerre, appuyèrent fortement ce discours. Le prince, à qui jamais ils n'avaient été plus nécessaires, prit le parti de dissimuler. Il rassembla toutes ses troupes, et à leur tête il quitta Constantinople le 11 juin 378.

La cellule d'un solitaire renommé pour sa sainteté et ses miracles se rencontrait sur la route de l'empereur. Isaac, c'était le nom du saint homme, le voyant passer, lui cria : « Où allez-vous, » seigneur, après avoir fait la guerre au Fils de Dieu et allumé sa » vengeance? C'est lui qui a suscité contre vous les Barbares. » Faites réparation à sa gloire : autrement vous allez périr avec » votre armée. » L'empereur répondit froidement : « Je reviendrai » confondre ta prophétie, et te faire subir la mort due à tes im- » postures. » Sur-le-champ il donne ordre qu'on tienne le solitaire emprisonné jusqu'à son retour. « J'y consens, repartit Isaac en » élevant la voix encore davantage : faites-moi mourir, si l'événe- » ment me convainc de mensonge [2]. »

Valens s'avança jusqu'auprès d'Andrinople, non loin de Nicée en Thrace, lieu malheureusement célèbre par le symbole que les Ariens y avaient fait signer aux députés du concile de Rimini [3]. La bataille s'engagea le neuvième du mois d'août. Les Romains y perdirent les deux tiers de leurs troupes. L'empereur y périt lui-même. On ne retrouva point son corps, mais il passa pour constant, qu'ayant été blessé d'une flèche, on le transporta à quelque distance, dans une cabane à laquelle les ennemis mirent le feu sans savoir qui s'y trouvait. De cet asile funeste, il n'échappa qu'un de ses gardes, qui sauta par une fenêtre, et rapporta cette

[1] Theod. IV, 33 — [2] Soz. VI, 40. — [3] *Ibid.* c. ult.

désespérante nouvelle. Ainsi périt, à l'âge d'un peu moins de cinquante ans, le tyran des adorateurs du Fils de Dieu, et le dernier soutien de l'impiété arienne chez les nations policées. Depuis ce châtiment exemplaire, elle tomba dans un tel discrédit qu'on la put regarder comme ruinée dans l'Empire; et bientôt elle se fût totalement anéantie, sans les déplorables effets de la séduction parmi les Barbares.

DISSERTATION

D'APRES

LE DOCTEUR J. MARCHETTI,

Sur la question de savoir si les mœurs des Chrétiens des premiers siècles contrastent avec celles des Chrétiens de notre âge d'une manière aussi affligeante pour ces derniers que le prétendent certains auteurs.

Plusieurs historiens affectent de gémir à chaque instant sur la décadence et la conduite de l'Eglise, sur le relâchement de la discipline et de la morale. Ce langage est commun aux Protestans, qui ont trouvé leur avantage à décrier les mœurs présentes de l'Eglise, et à exalter au contraire sans mesure celles des premiers siècles; ils ont vu de l'utilité à louer l'ancienne Eglise qui ne pouvait plus leur nuire, et à avilir l'Eglise de leur temps qu'ils voyaient armée pour les condamner. Je ne disconviens pas que les siècles modernes ne soient remplis de grands désordres, ni que les premiers siècles du christianisme n'aient eu quelque avantage sur les nôtres; mais ce que je nie, c'est qu'on doive attribuer le déréglement de nos mœurs au changement de discipline, spécialement par rapport à la pénitence. Si l'usage des pénitences canoniques était un moyen assuré pour empêcher les désordres des mœurs, il s'ensuivrait, contre ce que nous apprennent toutes les histoires, que les siècles du milieu étaient les meilleurs quant aux mœurs; car ce fut alors que les canons pénitentiaux devinrent si multipliés, qu'on peut dire qu'il n'y avait pas de péché extérieur qui n'y fût compris. Ensuite quelques-uns crurent que ceux qui avaient commis le plus de péchés devaient subir autant d'années de pénitence qu'il en était prescrit pour chacun de ces péchés. De là il pouvait arriver que quelqu'un fût obligé à des milliers d'années de pénitence. Or, ceux qui pensaient ainsi, et qui n'étaient pas, je crois, des théologiens relâchés, furent les vrais destructeurs des pénitences canoniques. L'expérience et la constitution naturelle des hommes montrent que, lorsqu'on veut qu'une loi ne soit plus observée, il suffit d'en rendre l'exécution difficile sans nécessité. Dès qu'on fut tombé dans cette absurdité, il fallut recourir à des explications, à des compensations, et avec toute cette abondance de pénitences canoniques qui étaient encore en vigueur jusqu'au XIIe siècle, alors même et dans les trois ou quatre siècles précédens, les mauvais Chrétiens furent certainement en plus grand nombre qu'en tout autre temps. Ce n'est donc pas là la cause des désordres des mœurs, et les faits ont toujours détruit les systèmes.

Quant aux fidèles des premiers temps, je conviens qu'ils eurent de grands moyens pour être meilleurs que nous. Je ne parle pas de ceux qui eurent le bonheur de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'entendre sa doctrine céleste, d'être témoins de ses exemples, de ses miracles : on sent combien ils y trouvaient de secours pour arriver à la perfection. Après l'ascension du divin Maître, nous voyons dans l'Eglise un grand nombre de personnes, remplies du Saint-Esprit, douées du don des miracles, s'empresser avec ferveur de prêcher l'Evangile. Nous voyons accompli dans ces Chrétiens ce que le Seigneur avait prédit, qu'ils

feraient des miracles plus grands que ceux qu'il avait faits lui-même. Une parole, un signe, l'ombre seule du corps des premiers fidèles suffisaient pour chasser les démons, rendre la santé, commander à la mort. Les prophéties, les visions, le don des langues et autres faits miraculeux demeurèrent dans l'Eglise pendant deux siècles entiers; on les regardait comme un effet ordinaire de la confirmation. On peut consulter les Actes des apôtres [1], Abbadie [2], la première lettre écrite par S. Paul aux Corinthiens, 17, 1. Après la moitié du premier siècle on voit les miracles des premiers Chrétiens rapportés comme des choses très-ordinaires. L'Apôtre en vient jusqu'à prescrire aux Corinthiens une manière de procéder, lorsque dans l'Eglise on parlait des langues étrangères, on interprétait les Ecritures, on prophétisait, en un mot, une méthode réglée de faire des miracles. Il veut qu'il n'y en ait que deux ou trois à la fois qui parlent ces sortes de langues, et que d'autres les interprètent; que deux ou trois révèlent les choses à venir, et qu'alors celui qui parlait auparavant garde le silence. Après le temps des apôtres, les lettres que S. Ignace, martyr, écrivit au commencement du II[e] siècle aux Philadelphiens, aux Tralliens et aux Romains, prouvent que les miracles duraient encore dans l'Eglise. S. Irénée, au commencement du III[e] siècle, prouvait aux hérétiques valentiniens la fausseté de leur secte, en disant que parmi eux on ne voyait pas les véritables miracles si fréquens et si prodigieux parmi les catholiques. Tous ces miracles étaient d'un grand secours pour ranimer la foi des hommes vivement émus par les choses sensibles, et une foi vive jointe à une charité ardente est bien propre à rendre un Chrétien fervent dans l'accomplissement de sa loi. Mais quand l'Evangile fut suffisamment propagé, il n'y eut plus de motif pour faire si fréquemment des miracles, comme le dit S. Augustin. Les persécutions presque continuelles contribuèrent beaucoup à la ferveur des premiers siècles. C'était le van que la fureur des tyrans avait placé sur l'aire et qui séparait la paille du bon grain. La paille, c'est-à-dire les moins fervens, dès les premiers coups se séparaient du froment, brûlaient de l'encens aux idoles, et abandonnaient l'Eglise leur mère. Ensuite le Seigneur écoutait les gémissemens de son peuple, il lui rendait la paix, et les membres dispersés se réunissaient à leurs pasteurs. On voyait alors une Eglise toute nouvelle, toute belle aux yeux de Dieu, composée en partie de ces généreux athlètes qui avaient été détenus dans les prisons pour le nom de Jésus-Christ. C'étaient des gens qui avaient triomphé de la mort, souffert les plus cruels tourmens, les chevalets, les fouets, les ongles de fer; ils étaient mutilés, défigurés par le feu; leur charité ardente avait vaincu les tyrans. D'autres revenaient des pays lointains ou des mines, où des juges les avaient envoyés souffrir pendant plusieurs années l'intempérie des saisons, la faim, la nudité, les coups, les travaux les plus pénibles, et ils n'avaient jamais voulu se délivrer de ces tourmens aux dépens de la gloire de Jésus-Christ. D'autres enfin revenaient de leur exil volontaire; car, au bruit de la persécution, pour ne pas exposer leur faiblesse à renoncer leur Sauveur, ils prenaient quelquefois la fuite, laissant confisquer leurs biens, quittaient leur patrie, leurs parens, leurs amis, et allaient errer dans les déserts les plus affreux, dans les cavernes les plus profondes [3]. Tels étaient les membres de la primitive Eglise, qui furent renouvelés dix fois en trois siècles; siècles à miracles où l'on avait encore présens les exemples du Sauveur, des apôtres et des Pères; siècles où le sang fumant des martyrs s'élevait vers le trône du Seigneur, et obtenait des grâces abondantes à l'Eglise persécutée; siècles enfin où le courage de tant de héros servait à ranimer la constance des fidèles. Quelques-uns de ceux qui avaient eu le malheur de tomber dans l'idolâtrie, demandaient-ils à être reçus dans l'Eglise? les canons les assujettissaient pendant de longues années aux œuvres pénibles de la pénitence publique, et ils donnaient ainsi des preuves de courage et de patience qui ne le cédaient peut-être pas à celles des confesseurs. Les persécutions avaient encore le grand avantage de stimuler et de faire pratiquer la charité fraternelle. Le glaive était levé sur tous les Chrétiens, et tous pouvaient

[1] Act. 8, 1, 2, 10, 13, 21, 4. — [2] Traité de la rel. chrét. t. 2, c. 12. — [3] Baron. an 304, n. 54, 55, 62.

se considérer comme une troupe de frères en butte aux mêmes dangers; or personne n'ignore combien le sentiment de nos propres maux nous rend compatissans pour ceux qui les partagent avec nous. Ces chaînes, ces liens, pouvait dire tout Chrétien, qui servent aujourd'hui pour mon frère, serviront peut-être demain pour moi, et alors j'aurai besoin que d'autres fassent pour moi ce que je vais faire aujourd'hui pour lui. Dix Chrétiens réunis pour prier ensemble se disaient : Peut-être que demain nous serons ensemble conduits au supplice et couronnés dans le ciel. Quel mépris des richesses et des honneurs produisaient ces réflexions dans leurs cœurs ! Le plus grand avare devient prodigue, quand il est au moment du naufrage; un ambitieux oublie tous ses projets à la veille de mourir. Enfin les persécutions, comme dit S. Justin, Apol. 1, étaient une faux qui tranchait tous les attachemens aux biens de ce monde. Or, est-il étonnant de trouver dans de tels thaumaturges des séraphins que leur ferveur avait élevés au-dessus de la nature humaine, ferveur qu'ils transmettaient à leurs enfans, et qui suffisait pour conserver en eux pendant plusieurs siècles la charité de leurs pères? Je vais à présent citer quelques monumens de la plus respectable antiquité, pour faire juger au lecteur s'il en était ainsi.

Faisons remarquer d'abord, pour ôter tout sujet de scandale aux faibles, que la sainteté a toujours été et sera toujours le caractère de l'Eglise de Jésus-Christ. Cette sainteté de l'Eglise catholique consiste spécialement dans la sainteté de ses dogmes, dans la sainteté de ceux qui l'ont fondée, de quelques-uns de ceux qui la professent en tout temps, et dans les miracles qui ont été faits pour la confirmer; mais cette sainteté de l'Eglise ne signifie jamais que tous et chacun de ses membres soient saints. C'est un vieux refrain que les hérétiques ont appris des Manichéens, des Lucifériens et des Donatistes, de reprocher à l'Eglise les désordres des mœurs qu'elle condamne dans ses enfans [1]. Les protestans modernes ont eu la honteuse faiblesse d'imiter ces anciens hérétiques, et nos incrédules se font moquer quand ils emploient ce sophisme. Non : l'Eglise militante de Jésus-Christ est un filet qui contient des poissons de toute espèce; et le privilége de n'avoir que des membres bien sains ne lui convient pas dans cette vie, mais seulement dans le ciel, dit S. Augustin [2]. Dans tous les temps les saints Pères et les auteurs sacrés eux-mêmes se sont clairement expliqués là-dessus, sans croire jamais causer du scandale ou du dommage à l'Eglise chrétienne, en reprenant ouvertement les vices de leur temps. Comme le caractère de sainteté, pris dans son vrai sens, appartient *également* à l'Eglise de tous les temps, il n'y a pas plus à craindre pour la sainteté de l'Eglise, quand on fait connaître les vices du premier siècle que ceux du deuxième. Cela posé, quand on parle des mœurs particulières des Chrétiens, ce serait bien peu connaître les antiquités ecclésiastiques, que de croire qu'on n'y trouve pas de désordres.

Dans la même lettre, où, comme je l'ai dit plus haut, S. Paul donne aux Corinthiens des réglemens pour faire les miracles, il leur dit aussi : *J'ai appris qu'il y a parmi vous des discordes; chacun dit : Je suis à Apollon, etc.* S. Paul ajoute qu'il ne pouvait leur parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels; il les reprend de ce qu'ils se glorifiaient des dons célestes et des miracles. Mais il y a plus, continue le saint docteur, car *on cite parmi vous une fornication, qualis nec inter gentes, etc.* Il les blâme aussi de l'abus de plaider aux tribunaux des Gentils, de tromper leurs frères; il leur dit qu'il avait appris que, dans les saintes cènes qui se faisaient alors dans les églises, il y avait des divisions; que chacun y apportait ce qu'il voulait manger; que l'un était affamé, tandis que l'autre était ivre. Et l'année suivante, en leur écrivant une autre lettre, quoiqu'il s'y réjouisse en partie de leur amendement, il n'en a pas moins de mauvais pressentimens : *Timeo enim ne forte, cum venero, non quales volo inveniam vos, ne forte contentiones, æmulationes, animositates, dissentiones, detractiones sint inter vos, et lugeam multos ex iis qui peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam super immunditia, et fornicatione, et*

[1] S. Aug., de Mor. eccl. c. 34. — S. Aug. l. 2, contra litt. Petil. c. 51. — Hier. dial. ad Lucif. — [2] Lib. 2, retrac. c. 18.

impudicitia quam gesserunt. Quand S. Paul écrit aux Eglises de Galatie, il s'étonne que les Chrétiens se soient si tôt livrés à un autre Evangile contraire à celui de Jésus-Christ : *O insensati Galatæ, etc.* Et dans la lettre aux fidèles d'Ephèse, il les avertit de ne pas prendre part aux crimes des pécheurs, spécialement à ceux qui se commettent dans les ténèbres, qu'il n'ose pas même nommer, et il dit que les temps sont *mauvais.* L'Apôtre trouva à Ephèse des disciples très-mal instruits des fondemens de la religion chrétienne, puisque, quand il leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils répondirent qu'ils ne savaient pas même qu'il existât. Enfin S. Paul déclare aux Philippiens que, même parmi ceux qui annonçaient Jésus-Christ, les uns le faisaient par jalousie, par esprit de contradiction, les autres avec des intentions droites; il leur promet de leur envoyer Timothée, et dit qu'il n'en a pas d'autre qui soit conduit par une charité sincère : *Omnes quæ sua sunt quærunt, etc. Inimicos crucis Christi, etc.* Il donne les mêmes avis aux Romains et aux Thessaloniciens; il dit qu'il faut se défier des jeunes veuves, I ad Tim. : *Cum enim luxuriatæ fuerint, etc.* L'avarice, ajoute l'Apôtre, est la source de tous les maux : *Quam quidam appetentes erraverunt a fide.* S. Paul semble dépeindre les incrédules de nos jours : Fuyez-les, car ils s'aiment eux-mêmes; ils sont orgueilleux, voluptueux, sans bonté, sans douceur; ils préfèrent leurs plaisirs à Dieu, ils se couvrent d'une fausse apparence de vertu. S. Pierre, dans sa seconde lettre, après avoir dit que ces séducteurs étaient devenus pires, prémunit aussi les fidèles contre eux. S. Jean les appelle antechrists. S. Jude fait leur portrait en détail, dit qu'ils ont été prédits, qu'ils nient Jésus-Christ. S. Paul avertit aussi Tite, évêque, qu'il y a des séducteurs qui bouleversent les maisons, qui enseignent ce qui ne convient pas, en vue d'un gain honteux, et ils étaient en grand nombre. Il écrit aux Hébreux convertis qu'ils sont encore imparfaits dans les voies du Seigneur. La lettre de S. Jacques est intitulée catholique, c'est-à-dire adressée à toute l'Eglise; l'Apôtre y recommande la prière, mais la prière bien faite; car vous n'obtenez pas, disait-il, *eo quod male petatis. Unde bella et lites in vobis? nonne hinc ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris.....? Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei.* On peut voir, dans l'Apocalypse, la conduite, non pas du bas peuple, mais des premiers pasteurs des sept Eglises d'Asie. Enfin que l'on remonte, si l'on veut, à l'histoire évangélique, qu'on examine les actions des saints apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit, qu'on parcoure toute l'Ecriture sainte; et on trouvera toujours l'histoire de l'homme et l'accomplissement de cet oracle divin : *Si nous disons que nous sommes sans péchés, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous;* et de cet autre du Sauveur lui-même qui dit pour tous les siècles qu'il y aura *beaucoup* d'appelés à la lumière de l'Evangile, mais *peu* d'élus. Nous verrons l'histoire de la miséricorde de Dieu dans les vertus solides de beaucoup de fidèles, dans leur charité, dans leur patience, comme nous verrons les vices qui sont l'œuvre de l'homme; et ces deux agens, *Dieu* et *l'homme,* ont toujours été dans l'Eglise de Jésus-Christ, et ont toujours produit des effets opposés. Tout ce que nous venons de dire du premier siècle est fondé sur l'autorité du Saint-Esprit, qui nous l'apprend pour nous instruire et nous corriger. On peut voir plus de détails dans le protestant Ittigius et dans Rinaldi, *de Hær.* C'est une faveur du ciel que nous ayions de quoi nous humilier, et les premiers Chrétiens ne furent pas privés de cet avantage. On voit, par ces récits des historiens canoniques, combien est faible le raisonnement qu'emploient les hérésiarques du XVIe siècle. Si l'exagération des vices de leur temps qu'ils ont présentée au peuple pouvait excuser leur séparation de l'Eglise, Luther aurait trouvé le même prétexte pour se séparer des apôtres.

Quant au second siècle, dont il nous reste peu de monumens, je ne vois pas de raisons pour qu'il y ait eu à cette époque moins de mauvais Chrétiens que dans le siècle où l'on vivait avec les fondateurs de l'Eglise. On voit, dans la lettre de S. Clément Ier aux Corinthiens, vers l'an 100, que par jalousie et ambition ils avaient chassé les évêques et les prêtres que les apôtres leur avaient donnés. Il y en avait qui niaient la résurrection et le jugement. Marcion, prêtre excommunié par son évêque pour une fornication publique, se réunit à Cerdon

l'hérésiarque. Eusèbe nous apprend, l. 5, c. 15, de l'Eglise d'Ephèse, que Montan, Florian, Blascus et autres dits Cataphrygiens, inventèrent et répandirent des hérésies honteuses. Le célèbre traité de S. Irénée, qui vécut vers la fin de ce siècle, est une réfutation des hérésies de son temps. On y voit les Valentiniens, les Ménandriens, les Simoniens, les Nicolaïtes, les Marcionites et autres qui professaient des erreurs abominables. Quelques-uns de ceux qui traduisaient l'Ecriture sainte apostasièrent et *multa mysteria Salvatoris et subdola interpretatione celarunt*, disait S. Jérôme. Dans Théodoret, S. Epiphane et Eusèbe, on voit les erreurs de Cérinthe et d'Ebion contre la divinité de Jésus-Christ, erreurs embrassées par Théodore de Byzance et condamnées par le pape Victor. Les abus des agapes, dont Baronius parle en détail, an 57, n. 130, devinrent si crians qu'elles furent défendues par le canon 28 de Laodicée. On voit ces abus dans le Pédagogue de Clément d'Alexandrie qui écrivait à la fin du second siècle. On lit, à la fin du 6ᵉ livre du Pédagogue, que les ennemis des Chrétiens leur reprochaient la multitude des hérétiques, qui étaient alors les Encratites, les Docites, les Caïnites, les Valentiniens, les Marcionites, les Basilidiens, les Phrygiens, les Eutichistes, les Ophiens, les Simoniens. Les jeux lupercaux, d'une indécence si révoltante, ne furent extirpés de l'Eglise qu'au vᵉ siècle, et S. Gélase disait que ses prédécesseurs les avaient strictement défendus, mais *qu'on ne les avait pas écoutés*. Ce ne fut qu'à la fin de ce siècle, dit Tertullien, qu'on parvint à faire cesser le crime de faire des idoles. Le carnaval ne nous présente-t-il pas encore de nos jours mille restes du paganisme, sur lesquels l'Eglise a été peu écoutée? Les abus ne viennent donc que de l'inobservation des lois. Ceux qui étudient les écrits de Tertullien y trouveront quelque chose de plus dans le livre des Prescriptions, dans celui des Spectacles, dans celui de la Parure des femmes, désordres très-anciens : ils pourront le confronter avec les chap. 10 et 11 du second livre du Pédagogue de Clément : ce Pédagogue donne les plus belles règles de modestie chrétienne. Si tous les hommes observaient les lois, elles seraient une preuve des mœurs des différens siècles, et le nôtre serait sans reproche. C'est un paralogisme que ne sentent pas ceux qui font remarquer que les anciennes lois étaient excellentes, et qui en concluent que les anciens étaient parfaits. Il reste toujours à prouver la mineure, savoir qu'on les observait généralement, et c'est ce qu'on ne prouve pour aucun siècle.

Si je voulais parler du troisième siècle, je trouverais assez de matière pour en former un volume. Donnons seulement un coup-d'œil à la florissante Eglise d'Afrique au temps du martyr S. Cyprien. Dans sa 5ᵉ lettre à son clergé, il parle des confesseurs qui étaient sortis des prisons couverts de cicatrices et de plaies : *Doleo*, dit-il, *quando audio quosdam improbè et insolenter discurrere, et ad ineptias vel ad discordias vacare : Christi membra, et jam Christum confessa, per concubitus illicitos inquinari, nec a diaconis aut presbyteris regi posse*. Voyez aussi sa 6ᵉ lettre aux confesseurs. Dans le livre de S. Cyprien aux vierges, on voit combien il blâme l'excès de leur parure, *quibus dum hominibus placere gestiunt, Deum offendunt*, et l'abus qu'elles faisaient en cela de leurs richesses. Elles coloraient leur visage, fréquentaient les bains publics. Nous voyons, dans le livre de Tertullien, que les hommes n'étaient pas exempts de cette mollesse dans les parures. D'après tout cela, qu'on vienne nous dire à présent que dans l'ancien temps *les Chrétiens ne commettaient pas de péchés publics* [1] ! S. Cyprien, décrivant l'état général de l'Eglise de Carthage avant la persécution de Dèce, c'est-à-dire avant l'an 250, dit : *Chacun s'occupait d'augmenter son patrimoine, et oubliant ce que les Chrétiens ou avaient fait du temps des apôtres, ou auraient toujours dû faire, on ne trouvait plus de piété dans les prêtres, plus de foi pure dans les ministres, plus d'œuvres de miséricorde, plus de règles dans les mœurs. Les hommes et les femmes s'adonnaient aux parures. On employait les fraudes et les promesses pour tromper les simples. On osait s'unir par le mariage aux infidèles et prostituer aux païens les membres de Jésus-Christ. Non-seulement on jurait témérairement, mais on se parjurait; on méprisait les supérieurs, on se maudissait, on nourrissait des*

[1] Fleury, Inst. jur. p. 3, c. 14, n. 1.

haines opiniâtres. Beaucoup d'évêques, PLURIMI, *méprisaient leur divin ministère, se chargeaient d'affaires séculières, abandonnaient leurs siéges et leurs peuples pour aller chercher dans les pays étrangers les gains du commerce et les injustices usuraires.* Il dit ensuite qu'un grand nombre s'était présenté volontairement pour sacrifier aux idoles. Et cependant il y avait à peine trente ans que les Eglises d'Afrique avaient été purifiées par la persécution de Sévère. Dans le livre *de Oratione dominica* de S. Cyprien, on peut encore remarquer que la communion quotidienne était en usage comme au temps des apôtres. Il est dit dans le livre des Spectacles : *On trouve assez de défenseurs du vice, et d'avocats indulgens qui veulent autoriser les péchés.* Puis on en dit des horreurs. Dans celui *de Duplici martyrio*, on lit : *Temulentia adeo communis est nostræ Africæ, ut propemodum non habeatur pro crimine.* C'était alors l'usage de différer le baptême jusqu'à un âge avancé et même jusqu'à la fin de la vie. On ne peut dire que ce fût par respect pour le sacrement et par le désir de s'y préparer plus long-temps ; car l'eucharistie est certainement un sacrement encore plus respectable, et les fidèles la recevaient tous les jours. Il est faux que l'amour de la pudeur éloignât de se dépouiller pour recevoir le baptême ; car les bains publics étaient alors d'un usage universel et quotidien. Ces raisons ne sont donc que des prétextes, et ne seraient admissibles que dans le cas où S. Augustin et S. Ambroise, quand on les baptisa adultes, auraient été avant le baptême de saints docteurs, comme ils l'ont été après. Les saints Pères et les conciles, auxquels j'ajoute plus de foi qu'aux écrivains modernes, se sont accordés à réprouver cet abus et à établir la doctrine du baptême des enfans, qui est celle de l'Eglise et du concile de Trente. On peut voir S. Grégoire de Nazianze, S. Irénée, S. Chrysostôme, la 59e lettre de S. Cyprien, dans laquelle il rapporte le décret du concile de Carthage de 253, ainsi que la 66e lettre de S. Augustin à S. Jérôme. Nous voyons que cet usage de différer le baptême au siècle de Cyprien était commun. Comme je ne veux rien avancer de moi-même, je citerai le sentiment de Benoît XIV[1] : *Non aliud fere spectabant plerique ex iis qui baptizari differebant, quam ut interea peccati libertatem non amitterent ;* d'autant plus que, tant qu'on était catéchumène, on n'était pas soumis aux rigueurs de la pénitence canonique. Voy. Ben. XIV, Instit. 98.

Il me semble inutile d'en dire davantage, comme il me serait facile de le faire, sur le IIIe siècle et les Eglises d'Afrique. Ceux qui ne se contenteraient pas de ce que j'ai dit, ne se contenteraient de rien. J'ai choisi l'Afrique entre toutes les provinces du christianisme, parce que, si les maximes des critiques modernes étaient vraies, les Chrétiens devraient y être meilleurs qu'en tout autre lieu, puisqu'aucune autre Eglise ne nous offre en aucun temps rien de plus conforme au goût de ces critiques pour la fréquence des conciles, les élections canoniques, l'état des ministres de l'autel, le délai à recevoir ceux qui étaient tombés, et enfin, au dire des mêmes critiques, pour la résistance aux appels à Rome, et pour la conservation de la discipline ecclésiastique des conciles provinciaux et des évêques. Ceux qui voudront savoir quelque chose de l'état des autres parties du catholicisme pendant ce siècle, le trouveront dans la dixième Homélie d'Origène sur la Genèse, dans la 12e sur l'Exode, et la 13e sur Ezéchiel. Ils pourront y ajouter les deux premiers chap. du 8e liv. de l'Histoire d'Eusèbe.

Il n'y a rien à dire du Ve siècle et des suivans, puisque nos adversaires conviennent qu'alors les maux allèrent en augmentant ; la seule histoire de l'arianisme, et les Homélies de S. Chrysostôme suffisent pour démontrer cette vérité effrayante. Voilà ce qui regarde l'histoire de l'homme.

Du reste, il y avait aussi certainement dans l'Eglise de Dieu, pendant ces siècles, des Chrétiens fervens et parfaits qui correspondaient fidèlement à la grâce et qui recevaient l'application des mérites de Jésus-Christ ; mon dessein n'est pas de le prouver : on peut le voir dans les Mœurs des premiers Chrétiens par Mamachi. Les superbes Lettres du martyr S. Ignace, celles de S. Polycarpe, les Apologies de Tertullien, d'Athénagore, de S. Justin, la fameuse Lettre de

[1] De Syn. diœc. l. 12, c. 6, § 7.

Pline à l'empereur Trajan, le Gnostique du Pédagogue de Clément d'Alexandrie, et autres monumens précieux, suffisent pour prouver que les divines maximes de l'Evangile ont toujours été pratiquées par un bon nombre de Chrétiens. Les Actes authentiques des martyrs de Ruinard et sa préface prouvent, contre le protestant Dodwel et autres, qu'il y avait beaucoup de Chrétiens courageux qui sacrifiaient leur vie au milieu des tourmens pour le nom de Jésus-Christ.

Mais les hérétiques modernes ont-ils droit de dire que les derniers siècles aient été privés de ces avantages? qu'on lise les 49 volumes in-folio des Bollandistes: on y verra à l'ouverture du livre des centaines d'hommes, même des derniers siècles, remarquables par l'éminente sainteté de leur vie et la célébrité de leurs miracles. Le savant Fontanini a publié à Rome en 1729 un recueil des brefs des papes pour canoniser des saints, depuis l'an 993, sous Jean XV, jusqu'à l'an 1729, sous Benoît XIII. Il y rapporte les principales actions de 107 saints honorés du culte public, et l'on sait qu'il ne suffit pas d'être bon chrétien pour y être admis. Les Chrétiens n'ont-ils pas montré en tout temps leur courage à souffrir la mort pour l'amour de Jésus-Christ? il suffit de savoir l'histoire des persécutions, y compris celle du Japon, et si l'on veut encore, ce que souffrent aujourd'hui les catholiques de la Syrie, du Tong-King, de la Cochinchine. Ah! si nous avions l'occasion de donner notre vie pour la foi, n'y aurait-il pas un grand nombre de Chrétiens qui le feraient volontiers? J'espère que tous mes lecteurs seraient dans cette disposition. L'admirable conduite du clergé français sous la hache révolutionnaire répond du courage que les Chrétiens déploieraient encore. Vous direz peut-être que tous ne persévéreraient pas; mais demandez un peu à S. Cyprien si auparavant tous persévéraient? Il est bien attrayant, même pour les moins parfaits, de s'assurer par un coup de hache une gloire éternelle dans le ciel. Enfin je citerai un admirable sentiment du P. F. Ribera que Benoît XIV comble de louanges [1] : *Si quis putat in magna hominum multitudine mortificationem et humilitatem et pacem, concordiamque animorum conservari posse diu, id putat quod neque in hunc diem usque factum est, neque fiet. Quid est, inquit Salomon, quod fuit? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? ipsum quod faciendum est. Pauci qui perfecti essent, aut qui ex animo ad perfectionem properarent omni tempore inventi sunt, multi qui diu, nullo. Senex est jam mundus, non mutabit mores, opinor. Quod pretiosum est rarum semper fuit, et stultorum infinitus est numerus.* De grâce, relisez ce chef-d'œuvre.

Depuis le péché d'Adam, les hommes ont toujours été les mêmes quant au fond. Parcourez les mémoires de tous les siècles, examinez tous les monumens sacrés et profanes, et vous verrez que dans tous les temps les désordres ont dominé. Souvent aussi les vices sont proportionnés aux différentes inclinations des hommes et à leur éducation : dans les temps de barbarie on voit dominer la cruauté, la fierté, la superstition; dans les siècles policés, ce sont les vices qui tiennent à la mollesse. Jetez les yeux sur ce que dit Tacite des anciens Germains [2]. Parmi ce peuple barbare et ignorant qui vivait presque sans société et sans loi, qui usait d'alimens simples et sans apprêt, dont les vêtemens étaient des peaux de bêtes, les maisons des trous creusés dans la terre, on voit une grande simplicité de mœurs qui au premier coup-d'œil en impose. Les mariages se contractent à l'âge de maturité; on ne trouve chez eux ni indécence dans les vêtemens des femmes, ni polygamie, ni infidélité conjugale. Mais retournez la médaille, et vous verrez ces modèles de vertu hériter des inimitiés de leurs pères comme ils héritaient de leurs troupeaux, porter les armes jusque dans les festins, passer les jours et les nuits à s'enivrer, se tuer alors comme des bêtes féroces, acheter avec quelques animaux l'impunité de leur meurtre. On en peut dire autant des autres peuples. Mais les critiques modernes, peu attentifs à toutes ces observations, reviennent à leur préjugé favori, que tout ce qui est ancien est bon, et que rien n'est bon s'il n'est ancien. Sans les prostrations canoniques, on ne peut, suivant eux, réparer le scandale donné par le péché; on ne peut faire un procès en règle sans les anciens conciles et les anciennes formules;

[1] De Syn. diœc. lib. 13, c. 11, n° 7. — [2] Tac., de Mor. Germ. n. 16, 17, 21, 22 et 24.

on ne peut se mortifier si l'on dîne avant le soir; les moines ne peuvent être bons s'ils ne travaillent sans cesse, etc. La foi, je le répète, est toujours la même; la discipline varie, et c'est quelquefois nécessaire; celle que l'Eglise approuve est toujours la meilleure, et les mœurs des siècles influent évidemment sur ses modifications. Il est louable, sans doute, d'attaquer avec zèle les vices de son siècle, mais il ne faut pas donner dans l'excès. A entendre plusieurs personnes, gens de bien d'ailleurs, quand elles parlent des siècles passés et du leur, il semble que les expressions leur manquent pour exalter les premiers aux dépens de celui où elles vivent. Ah! qu'est devenue, s'écrient-elles, la première ferveur, la foi, la charité des anciens? Alors ce n'était pas comme aujourd'hui. Maintenant la charité est anéantie, la foi est perdue (expression bien mauvaise, si on la prenait à la lettre)! Tout est plongé dans le vice; il n'y a plus rien de pur. Ah! autrefois il n'en était pas ainsi. C'est ce que disent les vieillards du temps de leur jeunesse. Pures imaginations qui ne sont bonnes que pour les poëtes! Nous avons une foule d'ouvrages des saints Pères, de recueils de conciles où l'on tonne contre les vices. Dirons-nous que ces conciles et ces Pères prophétisaient, et qu'ils s'élevaient contre des vices inconnus à leurs siècles, mais qui devaient se produire plus tard? Qu'on dise tout ce qu'on voudra, je répéterai toujours que les hommes des premiers siècles, comme ceux du nôtre, avaient péché dans Adam. Ce qui doit nous tenir dans une crainte continuelle, c'est que nous voyons par l'expérience de tous les temps, et la foi nous apprend que le grand nombre des hommes vicieux n'empêchera pas qu'ils ne soient punis de Dieu, qui n'a besoin ni des hommes ni de leurs vertus. L'Eglise d'aujourd'hui, comme celle des premiers siècles, est l'épouse de Jésus-Christ; mais elle a toujours été mêlée de bons et de méchans. Nous sommes spécialement enfans de l'Eglise du XIX[e] siècle, et c'est à elle que nous devons une affection particulière. Consolons-nous en pensant que, maintenant et jusques à la fin des siècles, la bonté divine conservera certainement un nombre d'élus qui ne plieront pas les genoux devant Baal, et que, pour la confusion des incrédules, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre le troupeau de Jésus-Christ. Il y a encore aujourd'hui même un grand nombre de Chrétiens qui aiment Dieu et qui le servent de tout leur cœur; mais il faut remarquer que les bons Chrétiens sont, pour ainsi dire, les moins visibles. Les méchans sont en évidence *super candelabrum*, et un homme vicieux choquera cent fois les yeux du public, pendant que tant de fidèles vertueux se tiennent dans l'obscurité, éloignés du tumulte du monde. L'intention des novateurs modernes, en élevant si haut les siècles anciens au-dessus des nôtres, a été de décrier l'Eglise dans laquelle nous vivons, de nous en détacher pour blâmer ensuite impunément ses usages et ses dogmes, et ils y ont en partie réussi; car on ne verrait pas tant de petits savans s'ériger en censeurs de la discipline *universellement* reçue, si l'on conservait pour l'Eglise le respect qui lui est dû.

Enfin cette idée exagérée de la bonté des anciens temps et de la méchanceté du nôtre, est une idée qui n'est bonne à rien. L'Ecclésiaste demande, c. 7, 11 : *Quid putas causæ est, quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt?* l'Esprit saint répond : *Ne dicas; stulta enim est hujus modi interrogatio.* Cette demande a servi en tout temps de prétexte aux hérétiques pour secouer le joug et mépriser les ordres de l'Eglise de leur siècle; elle sert aux mauvais Chrétiens pour excuser leurs vices qu'ils aiment mieux attribuer au malheur des temps où ils sont nés qu'à leur propre malice; elle sert aux Chrétiens imparfaits pour favoriser leur tiédeur; elle occupe les bons d'un regret inutile des temps qui ne peuvent plus revenir, et les aigrit peut-être sans fruit contre leurs frères égarés. Soyons contens de la position où la divine Providence nous a fait naître, profitons-y de la grâce de Dieu qui ne nous manque jamais, et demeurons persuadés que, si nous ne sommes pas aussi parfaits que les plus grands hommes des premiers siècles, c'est toujours notre faute, et jamais celle de l'Église notre tendre mère. Quelques modernes emploient cette comparaison des premiers siècles avec les derniers, pour disposer le lecteur à entendre sans indignation tout le mal qu'ils veulent dire des usages actuels de l'Église, quand ils s'écartent de ceux d'autrefois, et pour former ce paralogisme : *Cette discipline est nouvelle, donc*

elle est mauvaise. Cependant tous conviennent que la discipline peut changer selon les temps. Voyez Innocent III, in 4 decret. tit. 14, c. 8. On trouve dans S. Augustin plusieurs beaux passages à ce sujet, mais spécialement dans sa lettre à Marcellin, où il réfute directement l'objection de nos modernes : *Doctrina constans, mutato præcepto non mutata, mutavit instructionem. Neque verum est quod dicitur : semel recte factum non esse mutandum : mutata quippe temporis causa, quod recte ante factum fuerat, ita mutari recta ratio plerumque postulat, ut cum ipsi* (adversarii) *dicant recte non fieri si mutetur, contra veritas clamet, recte non fieri nisi mutetur; quia utrumque tunc erit rectum, si erit pro temporum varietate diversum.* Il est bien utile de savoir aujourd'hui par cœur ce beau texte de S. Augustin.

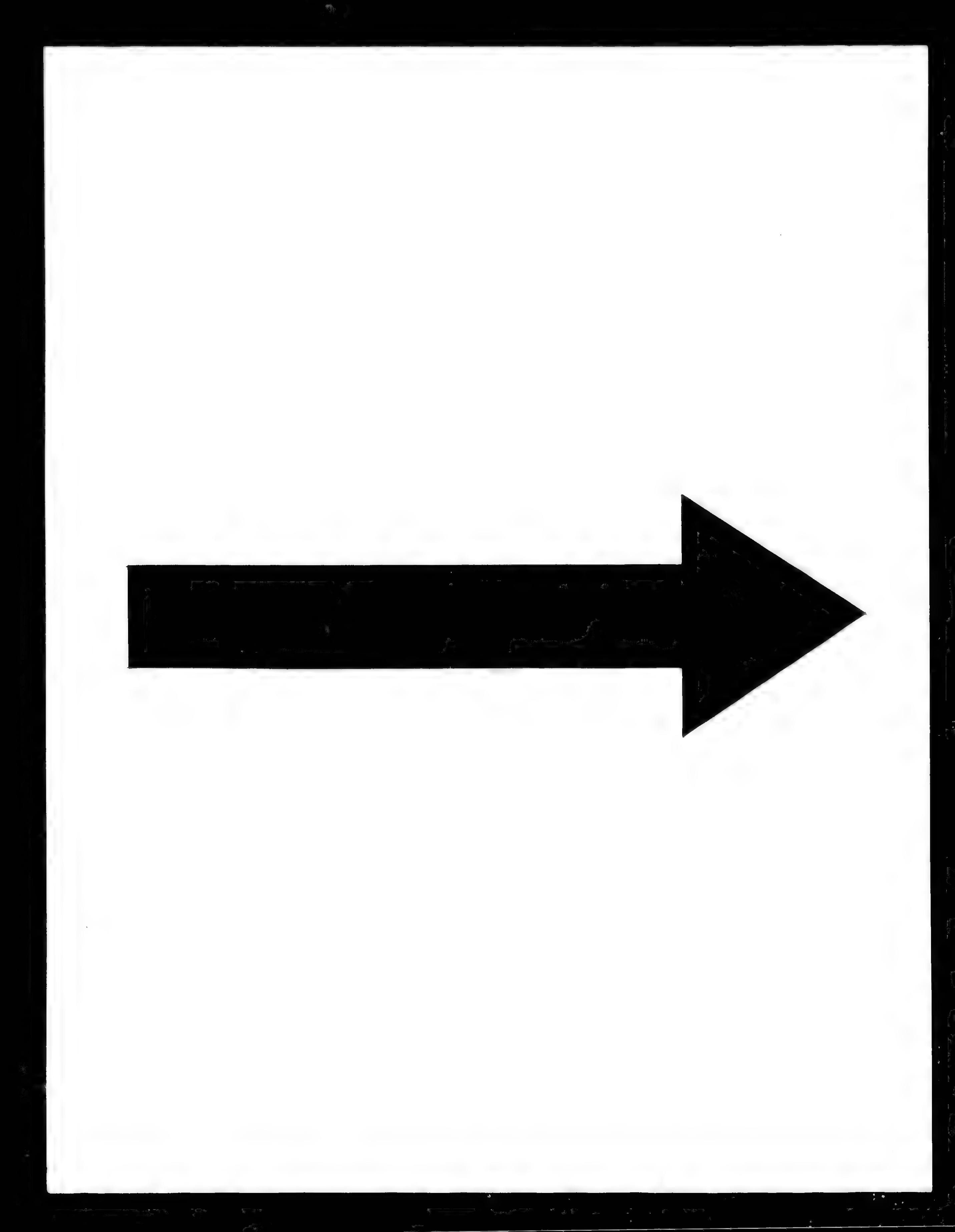
Voilà les prolégomènes qu'il faut toujours avoir devant les yeux, quand on étudie l'histoire ecclésiastique. La raison, le bon sens et l'expérience des faits démontrent que la corruption de la nature humaine est la seule cause vraie des désordres moraux de tous les temps ; et alors les lecteurs ne seront ni scandalisés ni ébranlés dans leur foi, quand ils verront, surtout dans les siècles du milieu, un si grand nombre de vices et d'hommes vicieux. L'Église de Dieu n'était pour cela ni moins sainte ni détruite ; elle reprenait hautement la corruption des mœurs de ses enfans, par la sainteté parfaite de ses dogmes, par ses lois salutaires, par la vie sainte et sans reproche de tant de Chrétiens qu'on trouvait alors comme en tout temps, et qui, retraçant dans leur conduite la sainteté des préceptes de leur mère, étaient un livre parlant pour ceux qui les regardaient. Il faut toujours tenir *alta mente repostum* que dans aucun temps on ne peut imputer la corruption des mœurs à la discipline ecclésiastique quelle qu'elle soit. C'est une conséquence de ce que nous avons dit, et le seul exemple cité plus haut de l'Église d'Afrique suffit pour convaincre que la discipline a beau être du goût des critiques modernes, elle n'extirpera jamais l'homme. Voici donc comme il faut raisonner : la discipline ecclésiastique *peut varier* selon le temps, personne n'en doute ; c'est à l'Eglise et à celui dont l'autorité y est suprême et universelle qu'appartient le droit de faire les changemens ; rien de plus évident. Mais Jésus-Christ assiste en tout temps l'Église pour conduire les Chrétiens dans les voies du Seigneur; cet article est de foi, il est bien clair que c'est là le but de la discipline extérieure ; donc lorsque l'Église change, approuve, embrasse un point de discipline, elle est assistée de Dieu pour le faire [1] ; *donc la discipline de l'Église en tout siècle est la meilleure que nous puissions avoir, selon le temps et les circonstances, pour arriver à notre fin.* Ainsi l'université de Paris a déclaré qu'il y a erreur et hérésie à condamner la discipline quand elle a pris possession dans l'Eglise, et que l'Église l'a approuvée du moins tacitement. Au lieu de déclamer si fort contre les lois nouvelles, il faudrait donner la raison précise pour laquelle une décrétale de Clément Ier aurait plus de force qu'une de Benoît XIV; il faudrait prouver que S. Corneille était plus vicaire de Jésus-Christ que Grégoire XVI; que le concile de Trente a moins d'autorité que le concile de Nicée; enfin qu'on doit respecter les pasteurs de l'ancienne Église et leur obéir, et que ceux d'aujourd'hui sont d'une autre espèce, qu'on peut les mépriser et les rejeter. Alors on prouverait que l'autorité de l'Église, établie par le Fils de Dieu à perpétuité, est détruite, ou a diminué à proportion de son éloignement de sa fondation, c'est-à-dire qu'on prouverait qu'un carré est rond et qu'un triangle a quatre côtés. Si tous les Chrétiens avaient conservé ce respect, comme ils le devaient, il n'y aurait jamais eu d'hérétiques. Les novateurs ont toujours affecté de dire qu'ils respectaient l'Écriture sainte et l'ancienne Église ; savez-vous pourquoi ? parce que ces deux juges, tout respectables qu'ils sont, sont des juges morts qui n'inspirent aucune frayeur à un perfide criminel ; au lieu que l'Église présente vit, voit, parle, veille, condamne et réprime les erreurs. Chercher à déprimer sans mesure les derniers siècles peut conduire à diminuer, du moins dans les gens simples, ce respect pour l'Église présente, qui est un des liens les plus sacrés du christianisme catholique.

[1] Des. Erasm. in Pseudo-evang. Col. 1561.

SOMMAIRES.

LIVRE SECOND.

TROISIÈME.



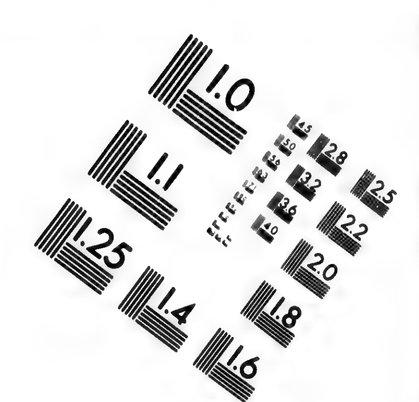
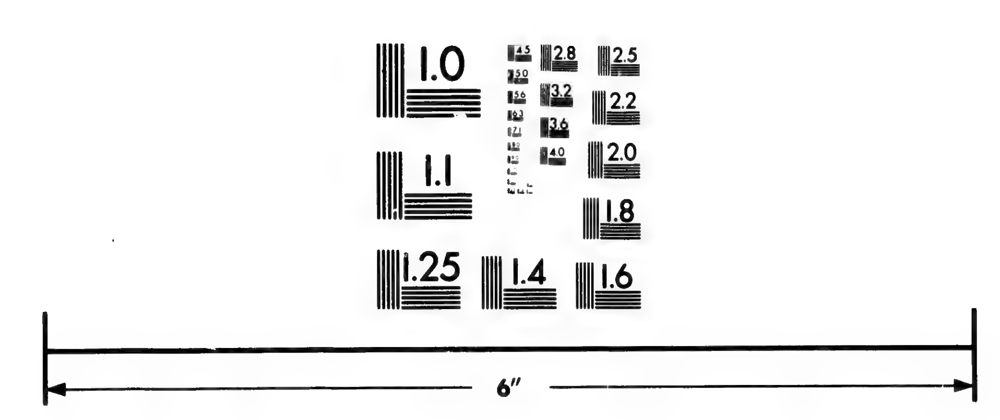
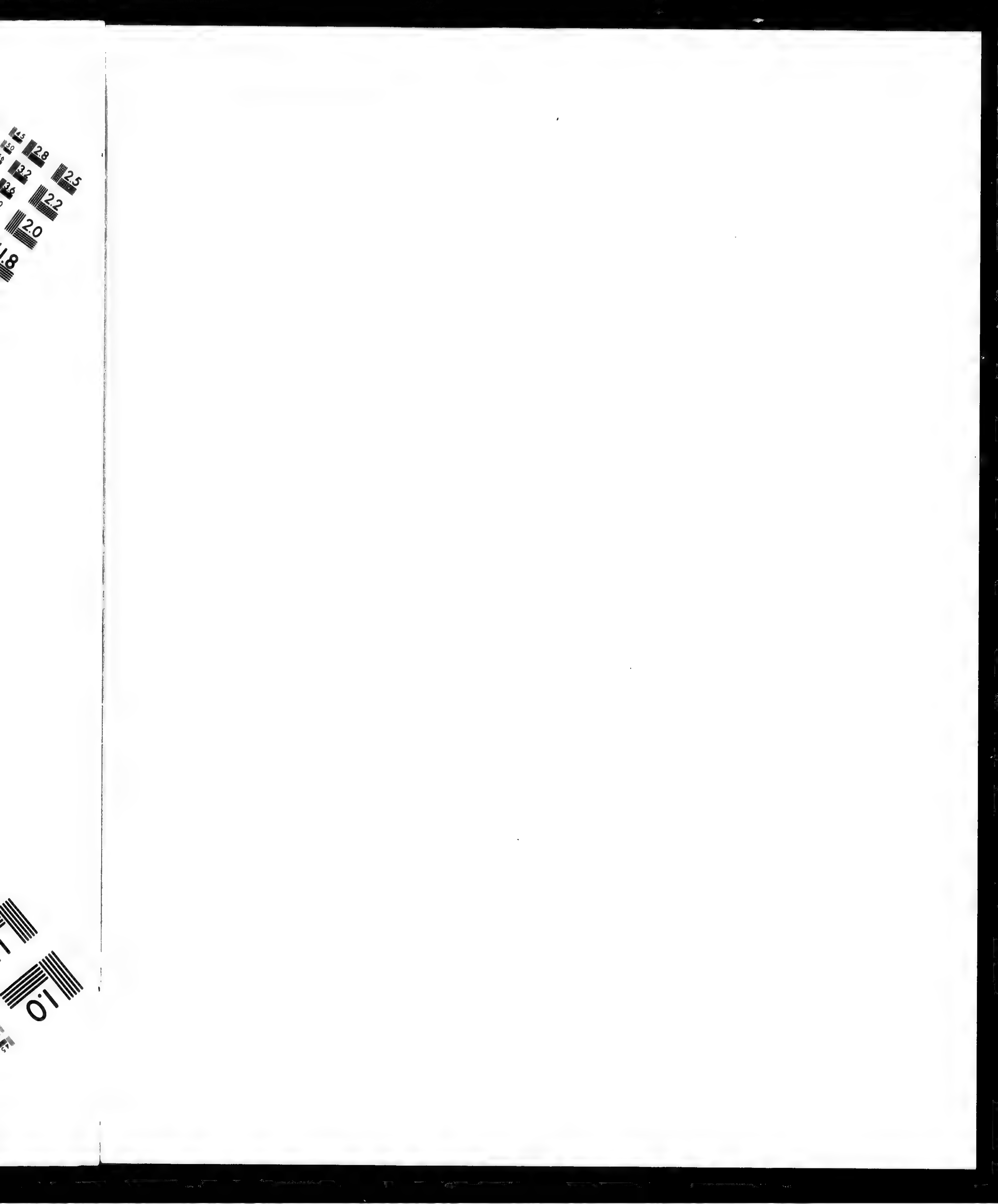


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

TABLE
CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'A L'AN 377.

PAPES.

ANTIPAPES.

EMPEREURS.

César-Auguste, mort l'an 14
Tibère, 37
Caligula, 41
Claude, 54
Néron, 68
Galba, 69
Othon, 69
Vitellius, 69
Vespasien, 79
Tite, 81
Domitien, 96
Nerva, 98
Trajan, 117
Adrien, 138
Antonin, 161
Deux empereurs régnant de concert pour la première fois :
Marc-Aurèle, 180
Et Luce-Vère, 169
Commode, 192
Pertinax, 193
Sévère, après la défaite de Niger et d'Albin, proclamé empereur, meurt l'an 211
Caracalla, 217
Et Géta, 212
Macrin, 218
Héliogabale, 222
Alexandre, 235
Maximin, 236
Gordien Ier, 237
Et Gordien II, 237
Pupien, 238
Et Balbin, 238
Gordien III, 244
Philippe, 249
Dèce, 251
Gallus, 253
Hostilien, 201 ou 252
Volusien, 253
Et Emilien, 253
Valérien, pris en 260
Et Gallien, tué en 268
30 tyrans sous Valérien et Gallien.
Claude II, 270
Quintille, 270
Aurélien, 275
Tacite, 276
Florien, 276
Probe, 282
Carus, 283
Carin, 285
Numérien, 284
Dioclétien et Maximien abdiquent en 305
Galère, 311
Et Constance, 306
Sévère, 307
Maxence, 312
Maximin, 313
Licinius, 324
Constantin, 337
Constantin II, 350
Constant, 350
Constance, 361
Julien l'Apostat, 363
Jovien, 364
Division de l'Empire en empire d'Orient en empire d'Occident, 365

EMPEREUR D'ORIENT.

Valens, 378

EMPEREUR D'OCCIDENT.

Valentinien Ier, 375

SECTAIRES.

Simon, le Magicien et le premier hérésiarque, paraît l'an 42
Cérinthe, 50
Hyménée et Philet, 64
Nicolaïtes, 65
Ebion, 72
Ménandre, 74
Nazaréens, 82
Osséens ou Osséniens sous l'empire de Trajan.
Caïnites, 101
Elxaï, 103
Saturnin, 107
Millénaires, 109
Basilide et Gnostiques, 110
Carpocrate et Epiphane, 120
Prodicus, chef des Adamites, 130
Valentin, 140
Cerdon, 141
Marcion, 142
Théodote le corroyeur, 146
Héracléon, 147
Ophites et Séthiens, 149
Marc et Colorbase, 151
Lucien, 159
Tatien, chef des Encratites, 171
Bardesane, 171
Montan, Prisque et Maximille, 172
Proclus, Eschine et Quintille, Montanistes. Aloges, 173
Melchisédéciens. Hermogène, 179
Apelle, 180
Praxéas, chef des Patripassiens, 187
Séleucus et Hermias, 190
Arthémas, 191
Jule-Cassien, chef des Docètes, 201
Noët, fameux en 239
Valésiens, 240

Privat, 240
Bérille de Bostre, 242
Arabes, 249
Novatiens, long-temps fameux.
Aquariens, 252
Sabellius, 257
Paul de Samosate, 263
Manichéens, 277
Hiérax, 290
Donatistes, schismatiques.
Méléciens, schismatiques.
Ariens, 319
Eusébiens, Ariens dissimulés.
Antropomorphites, 324
Quartodécimans, qui tous ont troublé l'Eglise pendant un long temps, 325
Acace, chef des Demi-Ariens, 341
Photin, qui niait la Trinité et la divinité de Jésus-Christ, 345
Aétius, chef des Anoméens, 358
Eunomius, Arien outré, 362
Macédonius, Semi-Arien, qui niait la divinité du Saint-Esprit. 362
Aérius, Arien ennemi de la hiérarchie et du culte extérieur, 375
Apollinaire soutenait que Jésus-Christ n'avait point une âme humaine, et que son corps était céleste, 377
Antidicomarianites, ou ennemis de Marie, 377
Collyridiens, qui regardaient la Mère de Dieu comme une divinité, 377

PERSÉCUTIONS.

La première, sous Néron, commença en 64, et s'exerça au moins par intervalle, et très-durement en quelques endroits, jusqu'en 68.

Persécution cruelle de Domitien, commencée en 95, finie sur la fin de 96.

Persécution de Trajan, commencée en 100, ralentie sur la fin de son règne, ranimée d'abord sous celui d'Adrien, puis arrêtée en 126.

Persécution violente de Marc-Aurèle, depuis l'an 161 jusqu'à l'an 180, excepté néanmoins plusieurs intervalles, surtout vers l'année 174.

Cruelle persécution de Sévère, depuis 202 jusqu'à la fin de l'an 211. Dès l'année 197, elle avait commencé à Rome sans ordre du prince.

Sixième persécution, sous Maximin, pendant trois ans.

Persécution très-sanglante, sous Dèce, pendant un an, et continuée de la même manière sous le règne de Gallus.

Rigoureuse persécution de Valérien, depuis 257 jusqu'à 260.

Persécution d'Aurélien, commencée avec éclat en 273, et terminée au mois d'avril 275.

Dixième persécution générale et d'une extrême rigueur, depuis l'an 303 jusqu'à l'an 313. Elle avait été exercée en divers lieux depuis l'an 285, et fut continuée par Licinius depuis l'an 318 jusqu'à l'an 324.

Persécution violente des Ariens sous l'empire de Constance, surtout depuis la mort de l'empereur Constant.

Persécution de Perse, sous le roi Sapor. Elle fut très-sanglante, depuis l'an 342 jusqu'à l'an 344.

Persécution de deux années, sous l'empire de Julien l'Apostat, qui ne cessa de tendre aux fidèles toute sorte de piéges, et qui, par intervalle, fit couler leur sang jusqu'en 363.

Persécution déclarée de Valens contre les orthodoxes en 366, et poussée avec une extrême violence depuis l'an 369 jusqu'à l'an 377.

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Hermas, auteur d'un recueil de révélations et d'instructions morales, intitulé : *Livre du pasteur*, et cité comme canonique par quelques-uns des plus anciens Pères. Il écrivit sur la fin du Ier siècle.

Les ouvrages qui portent le nom de S. Denys l'Aréopagite lui ont été supposés dans le Ve siècle.

S. Clément, pape, a écrit aux Corinthiens une Epître si révérée, qu'on la lisait encore publiquement dans l'Eglise, plus de soixante-dix ans après 100.

S. Ignace, auteur de sept Epîtres fameuses dans toute l'antiquité, et lues publiquement dans les églises d'Asie long-temps après sa mort arrivée en 107 ou 116.

Aquila Simmaque et Théodotion ont fait des versions de l'Ecriture vers le milieu du IIe siècle.

Papias, auteur de l'Exposition des discours du Seigneur, qui a donné lieu parmi les fidèles à l'erreur des Millénaires, vers l'an 150.

Quadrat et Aristide ont composé des Apo-

logies pour les Chrétiens. Il reste des morceaux de l'Apologie de Quadrat; celle d'Aristide est entièrement perdue.

S. Polycarpe, mort en 166, nous a laissé une Epître aux Philippiens, qu'on lisait encore dans les églises d'Asie 300 ans après son martyre.

Athénagore, 166. Il a fait une Apologie des Chrétiens, que nous avons entière avec un traité de la Résurrection des morts.

S. Justin, 167. Les principaux ouvrages et les plus certains qui nous restent de lui, sont ses deux Apologies, son Dialogue avec Tryphon, et la première partie du traité de l'Unité de Dieu.

Méliton composa beaucoup d'ouvrages pleins d'esprit et d'élégance, dont il ne reste que des fragmens, dans l'un desquels on trouve un Catalogue des livres de l'Ancien Testament: il est conforme à celui des Juifs, excepté le livre d'Esther, omis par Méliton.

Hégésippe, 181. Il a fait la première Histoire de l'Eglise, dont Eusèbe nous a conservé des fragmens.

Théophile, évêque d'Antioche sous l'empire de Commode. Il nous reste de lui l'élégant traité à Antolique sur le vrai Dieu et la vérité du christianisme. Il s'est servi le premier du mot *Trinité* pour exprimer la distinction des personnes divines, 186.

Apollinaire, évêque d'Hiéraples, dont presque tous les écrits sont perdus.

S. Denys, évêque de Corinthe, sous le pontificat de Soter, fameux par les huit belles Epîtres qui nous restent de lui.

Hermias, philosophe chrétien, dont il nous reste un ouvrage imparfait qui relève les absurdités de la philosophie païenne.

Rhodon a laissé un ouvrage sur les six jours de la création, et quelques fragmens d'un traité contre Marcion, recueillis par Eusèbe.

S. Irénée, évêque de Lyon, 203, auteur d'une lettre du Schisme, d'une autre sur la Monarchie ou l'unité de principe, d'un traité de l'Ogdoade contre les Valentiniens Ces ouvrages ont été conservés en partie. Il nous reste une ancienne version latine de tout le traité des Hérésies de ce Père, avec quelques fragmens de l'original grec.

Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, mort dans les commencemens du IIIe siècle. Il nous reste son petit traité sur les Qualités du riche qui sera sauvé; son Exhortation aux Gentils, son Pédagogue ou abrégé de la morale chrétienne, ses Stromates ou tissu des plus beaux traits de la philosophie chrétienne, et des fragmens de ses Hypotyposes. 216.

Minutius-Felix. Beau Dialogue en faveur de la religion chrétienne.

Jule-Africain. Son ouvrage chronologique fait en partie le fond de la Chronique d'Eusèbe.

Tertullien, mort vers le milieu du IIIe siècle. Ses meilleurs ouvrages sont l'Apologétique en faveur du christianisme, et ses Prescriptions contre les nouveautés hérétiques. Il a composé avant sa chute les traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles. Quoiqu'il fût hors de l'Eglise quand il écrivit contre Marcion et Praxéas, et de la Couronne du soldat, ces ouvrages contiennent cependant plusieurs choses excellentes. Les plus mauvais sont les livres de la Monogamie, de l'Impudicité, de l'Ame, et du Manteau.

S. Hippolyte, martyr, vers 250. Outre son Cycle pascal, il a composé beaucoup d'ouvrages, dont peu restent entiers.

Origène, mort en 253. C'est le plus fécond des écrivains ecclésiastiques: le nombre de ses ouvrages monte à plus de six mille. Son attachement au sens allégorique l'a induit en plusieurs erreurs, auxquelles ses disciples en ont encore beaucoup ajouté de plus grossières. Son traité des Principes est le plus répréhensible.

S. Cyprien, 258. Il nous reste de lui 81 lettres, quelques pièces de vers, et plusieurs traités, dont les plus estimés sont ceux des Tombés, de l'Unité de l'Eglise, des OEuvres de miséricorde, et de l'Aumône. Lactance le donne pour le premier des Pères véritablement éloquent: il a en effet cette heureuse égalité d'imagination et de jugement, qui produit la véritable éloquence. Son style mâle et véhément, brillant, sublime et majestueux, n'a rien cependant de la déclamation; il joint l'aménité à la pureté et au naturel.

Ammone-Saccas. Il reste de lui, dans la Bibliothèque des Pères, une Concorde des quatre évangiles, composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot.

S. Denys d'Alexandrie, 264. De tous ses écrits, il ne reste en entier, d'une manière incontestable, que sa Lettre à Basilide sur différens points de discipline.

S. Grégoire Thaumaturge, 270. Il a laissé une Epître canonique de grande autorité, et un panégyrique très-éloquent d'Origène.

Arnobe Son Apologie réfute beaucoup

mieux les moyens et les calomnies des païens, qu'elle ne parle de la religion chrétienne.

S. Anatolius de Laodicée. Nous avons de lui un traité de la Pâque.

S. Méthode de Tyr, dont il reste le Festin des vierges, et quelques fragmens d'autres ouvrages.

S. Pamphile, martyr, 309. Il a laissé une Apologie d'Origène.

Lactance, nommé le Cicéron chrétien, pour la pureté de sa diction. On ne lui conteste pas les livres de la Colère de Dieu et de la Formation de l'homme. On lui a supposé beaucoup d'écrits; mais on ne saurait guère douter que le traité de la Mort des persécuteurs ne soit de lui.

Materne a laissé un traité sur les Erreurs des religions profanes.

S. Alexandre d'Alexandrie, 326. Il en reste deux lettres qui font beaucoup regretter le grand nombre de celles qui sont perdues.

Eusèbe de Césarée, 338. On a de lui l'Histoire ecclésiastique, depuis la naissance de l'Eglise jusqu'au temps de l'auteur; la Vie de Constantin; la Préparation et la Démonstration évangélique; des Commentaires sur quelques livres de l'Ecriture; une Chronique, et quelques opuscules. Ces ouvrages sont d'une érudition et d'une solidité qui ont fait passer Eusèbe pour le plus judicieux et le plus savant homme de son temps. On admire, surtout dans la Démonstration, une science profonde de l'antiquité, et des connaissances que l'on ne trouve que dans cet ouvrage trop peu répandu.

S. Antoine, 356. On a d'anciennes traductions de quelques Lettres et d'une Règle qu'il avait dictée dans sa langue maternelle.

S. Pacôme, 348. On a de lui une Règle monastique, et onze Lettres.

S. Phébade d'Agen. Il a écrit avec éloquence contre la confession de Sirmich.

S. Hilaire de Poitiers, 367. Outre ses ouvrages éloquens et profonds contre les Ariens, nous avons de lui des Commentaires sur S. Matthieu et sur une partie des Psaumes.

Lucifer de Cagliari, 370. On a de lui quelques écrits contre les Ariens, et des ouvrages pleins d'aigreur pour la défense de son schisme.

Les Apollinaire, père et fils, le premier prêtre, le second évêque de Laodicée et chef des Apollinaristes. On a de celui-ci la Traduction des psaumes en vers grecs.

S. Athanase, 373. Ses ouvrages, qui contiennent principalement la défense des mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la divinité du Verbe et du Saint-Esprit, le font regarder comme le plus grand théologien de l'antiquité, le plus éminent des orateurs, le plus net et le plus naturel des écrivains.

PRINCIPAUX CONCILES.

Concile de Jérusalem, célébré par les apôtres l'an 50, le premier et le modèle des conciles généraux. Comme il y avait diversité de sentimens sur une matière importante, les apôtres et les premiers pasteurs se rassemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. Le Prince des apôtres préside à l'assemblée: il propose la question, on délibère mûrement; il dit le premier son avis, tous les autres y souscrivent. La décision, fondée sur les monumens de la révélation divine, formulée par l'organe du chef de l'Eglise universelle, puis envoyée aux Eglises particulières, est donnée et reçue, non comme un jugement humain, mais comme un oracle du Saint-Esprit. Elle déchargeait des observances mosaïques les Gentils qui embrassaient l'Evangile, leur défendait les souillures de l'idolâtrie et de la fornication réputée presque indifférente par les idolâtres, et leur faisait une loi positive de s'abstenir du sang et des viandes suffoquées.

Les canons dits des apôtres, et les constitutions apostoliques, quoique fort anciens, ne sont point des apôtres.

Nous recommandons dès à présent au lecteur de recourir à la Dissertation que nous avons placée ci-après, t. 3, p. 502, afin de le prémunir contre les déclamations de certains historiens.

Concile de Pergame, qui condamne les Colorbassiens, espèce de Valentiniens, en 152.

Concile d'Hiéraples en Phrygie, pour condamner Montan, Théodore et leurs sectateurs, en 173.

Conciles de Rome, de Césarée en Palestine, du Pont, de Corinthe, d'Osrhoëne

et de Lyon, pour faire célébrer la Pâque le dimanche d'après le 14 de la lune de mars, en 196.
Concile de Rome sous le pape S. Victor, contre les Asiatiques Quartodécimans, en 197.
Concile de Lyon, où l'on confirma l'usage contraire à celui des Quartodécimans, et où l'on exhorta néanmoins le pape Victor à la modération envers les Asiatiques, vers l'an 197.
Concile de Carthage, qui défend de nommer un ecclésiastique pour tuteur ou pour curateur, vers 217.
Concile d'Alexandrie, où Origène fut condamné pour s'être mutilé, 231.
Concile de Bostre ou de Philadelphie, contre Bérille, qui faisait de Jésus-Christ un pur homme, 242.
Concile d'Ephèse, contre Noët, qui niait la distinction des personnes divines, 245.
Concile d'Arabie, contre ceux qui soutenaient que les âmes mouraient et ressusciteraient avec les corps, 248.
Concile d'Achaïe, contre les Valésiens qui se faisaient eunuques, 250.
Quatre conciles de Carthage, sous S. Cyprien, contre les schismatiques, et pour le réglement de la pénitence.
Deux conciles de Rome, sous le pape S. Corneille, pour la confirmation des canons pénitentiaux de Carthage, et pour la réunion des confesseurs, 251.
Concile de Rome contre les Rebaptisans, 256.
Deux conciles d'Antioche, pour venger la divinité de Jésus-Christ contre Paul de Samosate, en 264 et en 269.
Concile d'Elvire, à qui l'on attribue quatre-vingt-un canons pénitentiaux, tirés vraisemblablement de plusieurs conciles, vers 300.
Deux conciles d'Alexandrie, contre Mélèce, en 301, et en 305 ou 306.
Concile de Cirte ou Zette, où plusieurs évêques traditeurs se donnèrent réciproquement l'absolution, 305.
Concile de Carthage, qui élut pour ce siége Cécilien, dont la déposition, faite peu après par les évêques de Numidie, donna lieu au schisme des Donatistes, 312.
Concile de Rome, contre les Donatistes, 313.
Concile d'Arles assemblé de tout l'Occident, contre les Donatistes, 314.
Concile d'Ancyre, remarquable par ses canons, et parce qu'il y est parlé des corévêques pour la première fois, environ 314.
Concile de Néocésarée, pour la discipline, 313 ou 315.
Trois conciles d'Alexandrie, sous S. Alexandre, contre Arius et ses sectateurs : dans le troisième tenu par Osius, on condamna aussi les Colluthiens qui prétendaient que Dieu n'est point l'auteur du mal physique.
Concile de Nicée, compté pour le premier concile général, et qui dura depuis le 28 juin jusqu'au 25 août 325. Osius y présida, au nom du pape Silvestre. On y définit la consubstantialité du Fils de Dieu avec son Père; on anathématisa Arius et ses sectateurs; on y réunit à l'Eglise la plupart des Méléciens; on fixa la Pâque au dimanche d'après le 15 de la pleine lune de mars; l'on dressa vingt canons de discipline.
Concile de Gangre, célébré vers l'an 340. On y fit vingt canons de discipline.
Concile d'Antioche pour la dédicace, en 341. On y fit de bons réglemens, mais demeurés sans force, comme étant l'ouvrage des Ariens qui y dominèrent, et dont la confession n'exprima point la consubstantialité.
Concile de Rome, 342. S. Athanase y fut justifié, et le pape Jules envoya ses lettres pontificales aux Orientaux.
Concile de Milan, 346. On y rejeta les nouvelles confessions, et l'on s'en tint à celle de Nicée.
Concile de Sardique, 347, d'environ 200 évêques, convoqué de toute l'Eglise, et présidé par Osius au nom du pape. Ce concile est regardé comme une suite de celui de Nicée, avec les canons duquel ceux de Sardique ont été long-temps confondus. Les canons 3e, 4e, et 5e, concernant les appels, sont les plus remarquables.
Concile de Milan, 347, contre les impiétés de Photin de Sirmich.
Concile de Rome, 349. Il condamna la personne, avec l'hérésie, de Photin, et il exigea une rétractation d'Ursace et de Valens.
Concile de Cordoue, vers 349, pour se soumettre aux décisions de Sardique.
Concile de Gaule, 355, pour se séparer des Ariens Saturnin d'Arles, Ursace et Valens.
Concile de Rimini, 359, d'environ 400 évêques, qui le finirent aussi malheureusement qu'ils l'avaient bien commencé.
Concile 1er de Paris, 360. Sur la réquisition de S. Hilaire arrivé d'Orient, on y rejeta la formule de Rimini, pour s'en tenir à celle de Nicée.
Concile d'Alexandrie, 362. On y exposa la foi de la Trinité et de l'Incarnation, et l'on résolut de recevoir avec affection les Ariens convertis : cette indul-

gence donna lieu au schisme de Lucifer de Cagliari.

Concile d'Alexandrie, 363, pour envoyer à l'empereur Jovien l'exposition de la vraie foi, qu'il avait demandée à S. Athanase.

Concile de Rome, 366, où les députés des Macédoniens embrassèrent purement et simplement la foi de Nicée.

Concile de Laodicée, 366, célèbre par son catalogue des livres saints, et par ses soixante canons de discipline, principalement sur les rites et la vie cléricale.

Concile de Thyane, 366, où les Macédoniens confirment ce que leurs députés avaient fait à Rome, et, de concert avec les catholiques, rétablissent l'uniformité de croyance en Orient.

Concile d'Antioche, 372, où S. Mélèce, à la tête de 146 évêques, reçoit les lettres synodiques et reconnaît l'autorité du pape Damase.

Concile de Valence en Dauphiné, en 374, pour arrêter la fausse humilité des clercs qui se calomniaient eux-mêmes, afin d'éviter les dignités ecclésiastiques.

Deux conciles de Rome, sous le pape Damase, contre l'hérésie d'Apollinaire.

Concile d'Illyrie, 375, pour la consubstantialité du Père avec le Fils et le Saint-Esprit.

FIN DU TOME PREMIER.

Pag
Pag
Pag
la Bil
Pag

ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 398, *supprimez* les lignes 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

Page 597, *supprimez* les lignes 22, 23, 24, 25, 26 et 27.

Page 621, lignes 16 et 17, *lisez :* C'était lui qui avait traduit en langue gothique la Bible entière, etc.

Page 640, colonne 2, ligne 51, *au lieu de :* Rouen, *lisez :* Tours.